LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIXIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME



Juillet-Août 1903

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903



MÉMOIRES DE BAGATELLE

Demeure historique, mystérieuse, cachée en plein bois de Boulogne aux regards du tout-Paris qui défile lentement par l'allée des Acacias, Bagatelle méritait que l'on écrivît ses mémoires.

L'homme propose... Celui qui devait le premier feuilleter ces pages, sir Richard Wallace, est mort, en juillet 1890, à Bagatelle[1].

I

Depuis quelques années déjà, mademoiselle de Charolais[2], qui habitait à l'ordinaire son bel hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, était concessionnaire du château de Madrid, abandonné par la couronne comme démodé, peu confortable et menaçant ruine. Et déjà, dans le jardin à

1. Celui qui les a écrites est mort, à son tour, en nous laissant le soin de les publier : on y retrouvera l'aimable historien, l'avisé critique d'art et le galant homme que fut Charles Yriarte.

2. Louise-Anne de Bourbon-Condé, — d'abord appelée mademoiselle de Sens, puis mademoiselle de Charolais, — née à Chantilly, le 23 juin 1695, de Louis III de Bourbon, prince de Condé, d'Enghien et de Montmorency, et de mademoiselle de Nantes, fille de Louis XIV et de madame de Montespan.

l'ombre du grand château, elle avait fait construire, à ses frais, le « Petit Madrid ». Élevée à la diable, d'un caractère fantasque, très amie du plaisir et sans beaucoup de préjugés, cette petite-fille de Louis XIV et de la Montespan, qui avait alors trente ans passés, semblait vouée au célibat et réclamait la liberté la plus absolue. Elle avait déclaré au Roi qu'il lui était impossible de vivre « comme une bourgeoise ». Le séjour lui parut bientôt peu propice à ses fantaisies ; les voisins, le gouverneur et messieurs de la vénerie royale pouvaient devenir gênants : elle souhaita un logis plus discret, plus retiré, dont elle pût faire sa petite maison. Un pénible événement acheva peut-être de la décider.

Mademoiselle de Charolais avait pour amie intime, à cette époque, mademoiselle de Clermont, qui la quittait peu, et pour ami plus tendre encore le comte de Melun. Celui-ci chassait un jour dans le bois de Boulogne; elle était restée à Madrid avec sa compagne, très occupées toutes deux à faire des crêpes. Soudain, la cour du château se remplit de clameurs; la princesse accourt toute enfarinée; un horrible spectacle s'offre à ses yeux : M. de Melun gît sur la paille, étendu dans une charrette, frappé à mort par un cerf qu'il a voulu servir, et qui, d'un coup d'andouiller, lui a ouvert les entrailles.

Le comte de Melun était un roué accompli; il avait rempli Paris et Versailles du bruit de ses galanteries et s'était rendu célèbre par l'enlèvement successif des deux sœurs Camargo. Malgré ces désordres ou à cause d'eux, mademoiselle de Charolais avait conçu pour lui une vive passion : elle fut si émue, dit-on, à la vue du cadavre de son amant, qu'elle fit le serment de plus jamais habiter Madrid. Le Roi avait un faible pour elle : il lui concéda, de l'autre côté du mur du château, en avançant vers l'abbaye de Longchamp, en vue des îles de Puteaux, séparé seulement de la Seine par la plaine de Longchamp, un espace de dix-sept arpents; elle s'empressa d'y faire construire un pavillon, qui, indiqué sur les premières cartes du Bois comme le « Pavillon de Mademoiselle », prit bientôt le nom de « Bagatelle ».

On prétend qu'elle changea trois fois d'architecte, tant elle était pressée de jouir de sa nouvelle résidence. Comme il ne reste rien de la construction qu'elle éleva, pas même une

peinture ou une gravure du temps, il est difficile de s'en faire une idée; mais le nom de « Bagatelle », auquel plus tard fit pendant le nom de « Brimborion » sur la hauteur, à la tête du pont de Sèvres, indique les modestes proportions et le galant caractère de ce pied-à-terre; les mémoires du temps disent que les salles étaient petites, mais richement ornées, et que les glaces et les peintures y étaient prodiguées.

Mademoiselle avait répudié mademoiselle de Clermont et s'était prise de passion pour la maréchale d'Estrées, qui fut sa compagne assidue dans cette nouvelle résidence; elle y oublia, sans doute, rapidement M. de Melun, car, à Bagatelle, elle se montra très « en l'air », avide de plaisirs, toujours en mouvement, et animée de la fantaisie la plus vive. Elle apporta la vie dans ce coin du Bois, offrant des fêtes aux gens des alentours, attirant là ceux des Ternes, ceux de Neuilly et de Villiers. L'abbaye de Longchamp, qui comptait alors parmi ses recluses les plus beaux noms de France, les dames de Craon et de Laval, les Chauvigny et les d'Harcourt, lui était une grande ressource; elle voisinait et faisait des « parties de cloître », qui n'avaient rien d'austère. Il reste d'elle un singulier monument qui atteste ses étroites relations avec les dames de Longchamp; c'est son portrait, peint par Boucher : elle y porte la robe des sœurs de Saint-François, une robe de bure grossière, nouée à la taille par une corde. Voltaire a consacré cette fantaisie par un quatrain célèbre :

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure,
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture!

L'original du portrait est charmant, et les copies du temps en sont nombreuses. Mademoiselle était alors blanche et rose, d'une fraîcheur séduisante, propre à inspirer et Nattier et Boucher, avec des yeux noirs très vifs, une bouche mutine et de faux airs de candeur qui faisaient un piquant contraste avec sa vivacité, ses fantaisies turbulentes et ses emportements amoureux.

Lucine la protégea : on prétend qu'elle faisait à Baga-

telle des retraites destinées à cacher au monde une situation dont l'intérêt n'était pas niable et se renouvela plusieurs fois. On murmurait aussi qu'elle n'avait pas voulu déclarer publiquement son mariage avec le prince de Dombes et qu'elle avait le droit de faire ces retraites à Bagatelle. Quoi qu'il en soit, son nom devint légendaire dans la région. Si elle était légère, mademoiselle de Charolais était très charitable et très bonne : elle devint vite populaire, donna vingt mille francs pour la construction d'une chapelle à élever à Villiers et promit même d'en poser la première pierre. Mais elle avouait elle-même qu'elle n'était jamais sûre de son lendemain, et, le jour venu, le clergé, le bailli, les autorités et les villageois assemblés avec tous les riverains de la Seine, et tout préparé pour la cérémonie, mademoiselle de Villefranche, sa demoiselle d'honneur, après plusieurs heures d'attente de toute cette compagnie, accourut effarée, annonça que la princesse ne paraîtrait point. Le soir même, celle-ci vint coucher à Bagatelle et raconta qu'elle ne s'était jamais tant amusée que ce jour-là : elle ne dit pas ce qu'elle avait fait ; mais, pour se faire pardonner sa frasque, elle augmenta la subvention de dix mille livres.

Le nom de mademoiselle de Charolais reste inséparable de celui de Bagatelle : quoique volage, elle resta fidèle à cette résidence pendant près de vingt ans. Elle en céda la jouissance, en 1745, au sieur Lévêque de Gravelle, conseiller au Parlement, ne gardant que le Petit Madrid, où elle n'allait plus guère que pour réconforter par sa présence le personnel de confiance qu'elle y laissa jusqu'à sa mort.

La petite-fille de Louis XIV et de madame de Montespan quitta ce monde le 6 avril 1758, âgée de soixante-trois ans, désignant pour héritier son neveu le prince de Bourbon-Conti, comte de la Marche, sous la tutelle de son père Louis-François de Bourbon-Conti.

Nous écrivons ce récit sur les pièces originales extraites des « Papiers des Princes », aux Archives nationales, et nous constatons que le testament daté du 2 avril 1758, c'est-à-dire quatre jours avant sa mort, ne mentionne ni le prince de Dombes auquel, selon la chronique, elle aurait été secrètement mariée, ni les enfants naturels qu'on lui a trop

généreusement attribués. La famille directe était nombreuse : mademoiselle de Charolais n'avait pas eu moins de sept frères et sœurs, et cinq d'entre eux lui survivaient. L'aînée, religieuse à Fontevrault, devait mourir deux ans après elle, abbesse de Saint-Antoine-des-Champs. Un des survivants, Charles de Bourbon, comte de Charolais, né en 1700 et qui devait mourir sans alliance en 1760, était ce bizarre personnage qui, à l'âge de dix-sept ans, était allé servir en Hongrie, combattre le Turc, et, après diverses équipées en Europe, revint occuper sa place au conseil du Roi. Il fut le héros d'une sanglante anecdote qui dénoterait chez lui un grain de folie : un jour qu'il revenait de la chasse, le fusil en bandoulière, voulant montrer son adresse à ceux qui l'accompagnaient, il aurait abattu un couvreur qui travaillait sur un toit. D'après les mémoires du temps, le roi Louis XV, auquel on avait rapporté le fait, dit à son ministre Phelypeaux « qu'il ne refuserait point sa signature à celui qui lui demanderait la tête du comte ». Hâtons-nous de dire que l'anecdote a été contestée.

Les affaires de mademoiselle de Charolais, au moment de sa mort, étaient en bon ordre : dès qu'on lui eut fermé les yeux, mademoiselle Rozier, l'une des femmes de chambre de feue Son Altesse Sérénissime, ayant prévenu le légataire universel dont elle connaissait le nom, lui remit un paquet enveloppé d'une feuille de papier sur laquelle il n'y avait point de suscription, fermée d'un cachet au milieu et, aux deux extrémités, piquée d'une simple épingle. En l'ouvrant, on trouva un rouleau sur lequel était écrit : « Cecy est mon testament, pour être remis au comte de la Marche avec le papier cy-joint. » C'était, avec les dernières volontés de la princesse, l'état général de sa maison et de ses biens.

Mademoiselle de Charolais instituait pour légataire universel Louis-François-Joseph de Bourbon-Conti, comte de la Marche, prince du sang, demeurant à Paris à l'hôtel de la Roche-sur-Yon, paroisse de Saint-Sulpice, alors âgé de vingt-quatre ans et déjà marié à Marie d'Este, fille du duc de Modène. Le testament stipulait la substitution à son fils aîné de toute la fortune dont le prince devenait héritier. La princesse ayant cédé dès 1745 la jouissance de Bagatelle au sieur Lévêque de Gravelle,

on ne trouve point dans la longue énumération des possessions et des titres, marquisats, baronnies, seigneuries, domaines, terres et privilèges de toute nature qui forment un protocole sans fin dans ce testament, le nom de Bagatelle. En revanche, on lit dans l'acte le nom du château de Madrid, comme aussi les noms des serviteurs y attachés, destinés à recevoir, par un codicille, une rente viagère équivalant à la somme qu'ils touchaient annuellement comme gages. Nous voyons par là que le personnel du Petit Madrid comprenait un concierge et sa servante, un jardinier et son garçon, un frotteur, un garçon d'écurie, un portier et un taupier à demeure, auxquels la défunte assurait, répartie entre tous au prorata de leurs appointements annuels, une rente de cinq mille livres. Il est difficile de mieux assurer les droits de ses serviteurs; depuis les chevaliers d'honneur jusqu'aux gens de livrée, jusqu'au plus humble des domestiques, mademoiselle de Charolais avait pensé à tous. Elle ajouta même à son testament ce dernier codicille : « Si j'oublie quelqu'un de mes domestiques, je prie mon légataire de le récompenser! »

II

Le sieur Lévêque de Gravelle, auquel mademoiselle de Charolais avait cédé la jouissance de Bagatelle, n'y a laissé nulle trace. Son séjour fut sans doute très court : par un acte royal, en date du 28 mai 1747, le roi Louis XV concède et fait don à Cécile-Thérèse-Rioult de Cursay, marquise de Mauconseil, de la jouissance, « sa vie durant, du logement appelé Bagatelle, sis près d'une des portes du bois de Boulogne, entre le château de Madrid et la porte de Longchamp, et des cours et jardins en dépendant, le tout à elle cédé par le sieur Lévêque de Gravelle, conseiller au Parlement du Roi ».

On voit, par cet acte, comment se font les transmissions du domaine royal, qui reste inaliénable. Le Roi, propriétaire, reprend toujours ses droits lors d'une cession, et il y a lieu dès lors à nouvel acte de donation. Mademoiselle de Charolais

a cédé au sieur Lévêque; lui-même cède à la marquise de Mauconseil : il a fallu que tous deux fussent agréés par Sa Majesté. Le 25 octobre 1748, c'est-à-dire un an après qu'elle est entrée en jouissance, Louis XV, voulant lui donner une marque de sa bienveillance, ajoute aux terrains de Bagatelle un don de deux arpents, deux tiers d'arpents et quarante-trois toises superficielles, avec faculté d'y faire telles dépenses et améliorations que bon lui semblera, « sans qu'après son décès ses héritiers puissent prétendre aucun remboursement ».

Madame de Mauconseil restera plus de trente ans concessionnaire de Bagatelle; un incident survenu quelques années après la concession va faire d'elle une plaideuse à outrance qui poursuivra la revendication de ses droits pendant vingt-cinq années.

Aujourd'hui encore, les terrasses de Bagatelle qui bordent le champ de manœuvre et donnent vue sur la Seine et le Mont-Valérien sont presque au niveau du fleuve; elles n'étaient pas plus hautes à l'époque de Louis XV, où, par les grandes crues, la Seine, mal contenue dans son cours, venait battre les murs de soutènement et envahir les terrains dits « plaine de Lonchamp », qui ressemblaient à des grèves.

Déjà, en 1740, une inondation avait miné les fondations des murs de clôture élevés par mademoiselle de Charolais, et Pluyette, inspecteur des bâtiments du Roi à la Muette, dans un rapport au surintendant, assurait qu'il y avait tout à craindre : mademoiselle de Charolais avait accepté les charges de l'entretien et avait fait des réparations. Dans les mêmes conditions, la marquise de Mauconseil demanda à M. de Marigny la permission de réparer à son tour et confia la tâche au sieur Letellier, entrepreneur général de la maçonnerie des bâtiments de la Muette, de Madrid et de Bagatelle.

Celui-ci présenta un mémoire de six mille livres; forte de la parole de M. d'Angiviller, qui lui avait laissé entendre que les bâtiments paieraient, la marquise renvoya le mémoire à M. de Marigny, disant qu'elle avait payé très cher la jouissance de Bagatelle et que c'était au Roi, propriétaire du lieu, à entretenir ses clôtures. M. de Marigny, qui fit le rapport à Sa Majesté, lui conseilla de ne pas entrer dans cette voie; au bas du document, qui figure aux registres du conseil d'État,

on lit le mot : *Bon*, écrit de la main même du Roi ; et, le même jour, le surintendant des bâtiments écrit à madame de Mauconseil la lettre suivante :

« J'ai mis, madame, sous les yeux du Roy, le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer concernant les réparations de la maison de Bagatelle ; Sa Majesté, après en avoir pris lecture attentive, m'a ordonné de vous écrire qu'elle n'entend en aucune manière que ces réparations soient à la charge de ses bâtiments ; elle m'a ajouté que cette maison était absolument inutile à son service ; que c'était à ceux qui en disposaient à leur avantage, ou aux usufruitiers, à en faire les réparations, enfin que, si elle ne pouvait se soutenir et subsister, il n'y avait qu'à la laisser tomber. »

En 1758, l'année de la mort de mademoiselle de Charolais, Soufflot, l'architecte qui devait construire le Panthéon, et Gabriel, auquel on doit le beaux Garde-meuble de la place de la Concorde et l'École militaire, concluaient à une réparation urgente, sans que le Roi se décidât à promettre le paiement des sommes qu'elle entraînerait, — « les clôtures, disait le rapport, ayant toujours été réparées aux dépens de feue Mademoiselle ». — Seize ans après, en 1764 (toujours pendant la jouissance de la marquise de Mauconseil), les mêmes experts, Gabriel et Soufflot, examinaient encore le logis principal, « bâtisse très légère et en mauvais état, qui avait déjà trente années d'existence ». Le Roi étant propriétaire. ils concluaient à la réparer, mais la charge serait lourde ; il était nécessaire de poser des moëllons en harpe et de mettre partout des tirants, et, puisque Sa Majesté n'était pas d'avis de soutenir ces bâtiments qu'elle avait déclaré inutiles à son service, ils proposaient de donner trois mille livres à madame de Mauconseil, « qui s'en tirerait comme elle pourrait ».

La marquise n'était pas encore rebutée et la résidence devait lui tenir au cœur : elle finit par relever ses murs. Ce n'est guère qu'en 1770, après une jouissance effective de vingt-cinq années, qu'elle céda ses droits au prince de Chimay.

Le contrat par lequel le prince de Chimay se rendit acquéreur de la jouissance à vie de Bagatelle a échappé à toutes nos recherches ; la famille elle-même semble peu au courant de la transaction qui aurait fait passer la résidence dans les

mains de son chef, qui ne la posséda d'ailleurs que peu de temps. Dès 1775, c'est-à-dire cinq années après son entrée en jouissance, soit que le prince fût mort, soit qu'il eût donné procuration à la princesse sa femme, celle-ci consentait la vente de Bagatelle à monseigneur le comte d'Artois. Le contrat de vente fut passé devant maître Le Pot, notaire à Auteuil : il stipule le prix de 36 000 livres pour la maison, les jardins et le mobilier. Il ne s'agit, cela va sans dire, que d'une jouissance à vie, sur la tête de la marquise de Mauconseil, qui l'avait cédée aux Chimay, qui la cédaient à son tour au comte d'Artois : la propriété ne cessait pas d'appartenir au souverain, c'est-à-dire au roi Louis XVI.

III

Petit-fils de Louis XV, né en octobre 1757, de Louis, dauphin de France, et de Marie-Josèphe de Saxe, le comte d'Artois avait été marié, dans sa dix-septième année, à Marie-Thérèse de Savoie. L'aîné de ses deux frères, à la mort de Louis XV (1774), allait porter la couronne sous le nom de Louis XVI ; l'autre, le comte de Provence, devait être Louis XVIII ; lui-même enfin, appelé au trône à défaut de descendant direct, devait régner sous le nom de Charles X.

Rarement vit-on plus singulier contraste entre la jeunesse d'un prince, son âge mûr et sa vieillesse. D'Artois était né avec l'amour de la dépense et de la dissipation ; il était libertin, joueur acharné, parieur à outrance, versatile dans ses goûts, méprisait l'opinion et ne connaissait pas de bornes à ses fantaisies. Le nombre de ses châteaux était en disproportion avec sa fortune et il l'augmentait sans cesse : aussi. malgré son énorme apanage, était-il sans cesse harcelé par le besoin. Son frère Louis XVI, qui avait pour lui une certaine faiblesse et le trouvait brillant et d'esprit vif, ajoutait à son revenu par des dons fréquents ; par trois fois, il le sauva du naufrage en lui demandant d'établir son bilan général, venant à son secours par des sommes considérables prises sur sa propre cassette.

Sa femme, Marie-Thérèse de Savoie, était sœur de la comtesse de Provence; elle était froide, distraite et peu sympathique à la foule: en 1775, lorsqu'elle fit son entrée à Paris après ses relevailles (elle venait de mettre au monde le duc d'Angoulême), son attitude fut telle, au milieu des réjouissances publiques et des clameurs populaires, qu'on dut la prier de manifester à son tour et de répondre au moins par des saluts. Le prince la négligea vite pour des chanteuses, des ballerines et des beautés à la mode, d'un ordre parfois peu relevé. Bachaumont, faisant allusion à son entraînement pour une célèbre courtisane d'alors, raconte que le prince quitta Versailles après une indigestion de gâteau « de Savoie », pour venir à Paris prendre « du thé ».

On aura peine à retrouver dans le roi Charles X, dévot, morose et obstiné, le jeune comte d'Artois, débauché, spirituel, audacieux, excentrique. Il était fort anglomane, — et l'émigration devait augmenter son penchant: — à dix-huit ans, il donnait le ton pour les chevaux de course, payait un cheval, *King Pepin*, quarante mille livres et courait à Fontainebleau comme *gentleman rider*. Paris le vit passer de la Duthé à mademoiselle Michelot, figurante dans les ballets, et abandonner mademoiselle Contat et la belle Isabeau pour « la Négresse ».

Joueur frénétique, il installa chez lui une banque de jeu. M. de Chalabre, croupier peu délicat, lui faisait un jour, sur une perte qu'il ne pouvait acquitter, payer cent mille écus argent comptant; pour le reste, il lui extirpait un contrat de quinze mille livres de rentes viagères. Mince, élégant, et d'une extrême agilité à tous les exercices du corps, le prince, ayant assisté, un jour, sur la place Louis XV, aux voltiges d'un prestigieux danseur de corde, se mit à faire des retraites à Trianon, et, après avoir consciencieusement pris une série de leçons de deux acrobates célèbres, le sieur Placide et « le Petit Diable », il convoqua la cour intime à juger de ses progrès et, devant Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, tout habillé de soie et en maillot rose, le futur Charles X battit des entrechats sur la corde raide.

Il avait dix-huit ans lorsqu'il acheta Bagatelle: les deux premières années de sa jouissance furent probablement très

occupées ailleurs, car ce n'est que deux ans après qu'il s'avisa de l'embellir. Il venait alors d'acheter au prix d'un million six cent quatre-vingt mille livres à M. de Soyecourt le fameux château de Maisons; il fallut une occasion décisive pour le pousser à reconstruire Bagatelle. Les chroniques du temps racontent qu'un jour où Louis XVI était au château de la Muette, accompagné de la reine, le comte d'Artois leur demanda de visiter sa propriété du bois de Boulogne. Il n'y avait alors là, pour toute habitation, que le pavillon construit par mademoiselle de Charolais à peine consolidé par madame de Mauconseil, négligé par les Chimay. Le jeune prince parla de ses projets, décrivit complaisamment le château qu'il se proposait de bâtir, les jardins anglais qu'il ferait dessiner, les rivières et les jeux d'eau; le Roi et la Reine le raillaient sur ces magnificences, qui n'existaient encore que dans son imagination : ce parieur à outrance, pour lequel tout était sujet à gageure, se piqua au jeu et s'engagea, moyennant dédit, envers sa belle-sœur Marie-Antoinette, à lui donner une fête dans un nouveau Bagatelle érigé et décoré de toutes pièces dans le délai de six semaines. La Reine accepta le pari, qui semblait imperdable, et d'Artois se mit à l'œuvre.

François-Joseph Bellanger venait d'acheter du sieur Galant la charge d'architecte des bâtiments du comte d'Artois : le prince l'appela sur l'heure, lui donna son programme séance tenante, et lui demanda le projet dessiné pour le lendemain même. C'était le 1er août 1777; le 2 on commençait les fouilles ; le 15, huit cents ouvriers avaient envahi le domaine ; pour être plus sûr de ne pas manquer de matériaux, on arrêta aux portes de Paris les premières voitures qui passaient, on les dirigea d'office et par réquisition sur Bagatelle. « Procédé et abus, dit Bachaumont qu'il ne faut attribuer sans doute qu'à l'empressement des chefs, mais qui fait beaucoup crier, et avec raison. »

Le petit château fut prêt à l'heure dite : la légende de la gravure la plus ancienne qui représente l'habitation commandée par le comte d'Artois consacre le fait. Il va sans dire que les prix portés aux devis furent doublés. Bellanger avait demandé six cent mille livres de crédit: les mémoires se

montèrent à un million deux cent mille livres, sans qu'on eût cependant modifié l'aspect de la partie boisée ni attaqué les jardins. La Reine, qui avait perdu son pari, voulut inaugurer la nouvelle résidence avec le Roi: tout était prêt, et Marie-Antoinette allait venir, quand le bon Lassone, le médecin de Louis XV et de Louis XVI, très dévoué à ses maîtres et qui savait la Reine très souffrante, représenta au Roi que Sa Majesté faisait de visibles efforts pour ne point manquer à sa promesse et qu'elle pouvait le payer cher. La partie fut remise; mais, au jour convenu, un courrier de Vienne annonça la mort de l'empereur, père de la Reine, et la cour dut prendre le deuil.

D'accord avec le prince, Bellanger avait conçu son plan sur le programme d'un simple pied-à-terre: un pavillon dans un parc, comprenant, au rez-de-chaussée, du côté du midi, un salon circulaire, couronné d'une coupole et flanqué de deux boudoirs; au nord, à droite et à gauche, un salon de jeu et une salle à manger; le tout desservi par un beau vestibule surélevé de quelques marches. Les pièces du nord donnaient sur des parterres français qui avaient pour fond, dissimulés par des treillages, les potagers du château. Le vestibule d'entrée donnait sur une vaste cour d'arrivée, fermée par une annexe au bâtiment principal où étaient concentrés tous les services. Le premier étage du pavillon, au midi, contenait deux petites chambres à coucher, pourvues chacune de leurs salles de bains et cabinets de toilette, et, au nord, deux autres chambres ou boudoirs communiquant avec ceux du rez-de-chaussée par des escaliers secrets. Les dessous consistaient en un simple couloir souterrain qui reliait le pavillon aux cuisines et aux différents services placés à l'extrémité de la cour, dans le « bâtiment des pages ».

Le chef-d'œuvre de Bellanger, qui a laissé de nombreuses constructions dans le genre de Bagatelle, c'est d'avoir su concilier l'intimité, ou même le secret de la vie d'un prince, avec les nécessités que sa condition lui impose. Pas plus au temps du comte d'Artois qu'au temps des derniers possesseurs de Bagatelle, le pavillon n'a été habitable par une famille, même restreinte; mais, par la plus ingénieuse des dispositions, ce logis, fait en réalité pour deux personnes, était relié à une

dépendance très importante, où toutes les exigences du plus haut rang trouvaient satisfaction.

« Tandis que les chambres à coucher du pavillon étaient aussi restreintes par le nombre que par la dimension, la proportion de la réception, au rez-de-chaussée, était relativement supérieure ; on sentait que le lieu, fait pour l'intimité, serait surtout fréquenté pendant le jour, qu'il serait propre à la distraction, et n'était en réalité destiné qu'à faire office d'un noble pied-à-terre où les jardins et la table joueraient le principal rôle. »

S'étendant sur toute la largeur de la cour, juste à son entrée, où l'on voit encore aujourd'hui s'élever les deux pavillons de la conciergerie intérieure, les communs ou « bâtiment des pages » — il n'en reste même pas trace, mais on en connaît la disposition par les plans et les nombreuses gravures conservés à l'hôtel Carnavalet et au Cabinet des Estampes, qui garde même les dessins originaux de Bellanger signés de la main du prince — comprenaient trois étages, dont un en attique; les sous-sols offraient de vastes caves, essentielles dans une demeure ainsi faite pour les plaisirs de la table. Au rez-de-chaussée des communs, on trouvait une écurie pour le piquet d'honneur, — toujours composé d'un officier supérieur, d'un lieutenant et de seize cavaliers de la garde royale, — de vastes remises, un escalier de belle proportion, qui donnait accès aux appartements des gentilshommes de la chambre, et tout le service de la bouche, très complet, avec cuisine, rôtisserie, échansonnerie, gobelet, paneterie, serre du chef, cantines, buanderie, etc. Au premier, dans une sorte de dortoir divisé en cinq chambres qui se commandaient, étaient disposés seize lits pour la garde, et, à portée, une belle chambre d'officier. Tout le reste de l'étage, de nobles proportions, et beaucoup plus vaste que le pavillon du prince, appartenait au service d'honneur : appartements des gentilshommes, secrétaire et aides de camp, billard. Au-dessus, dans l'attique, l'appartement du concierge de l'intérieur, et sept autres pièces réservées aux gens de monseigneur.

Alors comme aujourd'hui on pouvait entrer à Bagatelle par le côté le plus voisin de la Seine, — où passait la route de Sèvres à Saint-Denis, — tandis que l'entrée d'honneur, à

la place où elle existe encore, donnant sur l'avenue de Longchamp, affectait une forme rustique et dissimulait au regard les admirables jardins. A cette même porte de service, ouverte sous le mur de ronde qui regarde la Seine, l'architecte avait encore trouvé le moyen de loger six chevaux de selle, les chevaux de trait pour le parc, et les voitures : de sorte que le commun ne traversait jamais les jardins et n'était en relation qu'avec le côté de la Seine. Tout cet aménagement, cette recherche et cette ingéniosité dans la répartition des différents services, justifiaient tout à fait la devise : *Parva sed apta*, écrite sur une plaque de marbre au-dessus de la porte d'entrée du pavillon, et qu'on y peut lire encore aujourd'hui.

Il était naturel que le comte d'Artois fût à l'étroit dans les vingt arpents du parc : aussi, le pavillon à peine terminé, le 31 mars 1779, un arrêt royal rendu sur sa demande lui permettait-il d'enclore « dix-huit arpens et deux perches du Bois, joignant le pavillon de Bagatelle », sans néanmoins, disait l'acte royal, que ces dix-huit arpents pussent cesser de faire partie dudit Bois. En même temps, comme il jugeait ses avenues mesquines, le comte demandait l'autorisation d'ouvrir une nouvelle route de trois cent quatre-vingt-onze toises de longueur sur seize pieds de largeur et d'élargir de quatre pieds la « route aux Chats » qui conduisait de Bagatelle à la Croix de Catalan. Le champ d'entraînement actuel, qui s'étend sous les murs même de Bagatelle, appartenait au prince de Conti : c'était, nous l'avons dit, une grève que les eaux de la Seine envahissaient en hiver ; le comte d'Artois y avait droit de passage pour aller à la pompe à feu construite à l'origine par mademoiselle de Charolais. Cette machine, très primitive, alimentée au bois, amenait l'eau à Bagatelle et formait des rivières abondantes, de beaucoup plus importantes que les étangs d'aujourd'hui, et qui jouaient un grand rôle dans les plans du jardinier paysagiste.

A la date du 6 avril 1780, les jardins étaient dessinés et plantés. Le comte, fidèle à ses penchants pour l'anglomanie, avait appelé un célèbre paysagiste de Londres nommé Thomas Blaikie, qui devait rester attaché à sa personne. Blaikie imagina tout un ensemble, avec parterres, jardins anglais, retraites, bosquets à surprises, vastes pièces d'eaux

CHEMINS DE FER DE L'EST

Voyages Internationaux

à Prix réduits

à Itinéraires tracés par le Voyageur

La Compagnie des Chemins de fer de l'**Est** délivre toute l'année des Livrets internationaux à coupons combinables à prix réduits, de l'Union de Chemins de fer Européens, permettant aux voyageurs de composer à leur gré, un voyage circulaire ou d'aller et retour sur les réseaux français de l'**Est**, de l'**Etat**, du **Midi**, du **Nord**, d'**Orléans**, de l'**Ouest** et de **P. L. M.**, ainsi que sur les Chemins de fer **Allemands, Austro-Hongrois, Belges, Bosniaques** et **Herzégoviniens, Bulgares, Danois, Finlandais, Italiens, Luxembourgeois, Néerlandais, Norvégiens, Roumains, Serbes, Suédois, Suisses** et **Turcs.**

Minimum de parcours : 600 kilom. — Pas de franchise de Bagages

Durée de validité
- **45** jours jusqu'à 2.000 kilomètres inclus.
- **60** jours de 2.001 à 3.000 kilomètres inclus.
- **90** jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Huit exemples de voyages sont donnés d'autre part

AVIS IMPORTANT. — **Des billets correspondant aux exemples d'autre part sont délivrés au public à la gare de Paris (Est) dans un délai de trois quarts d'heure après la demande. Les bagages sont enregistrés dès que la demande du billet est faite.**

Il suffira donc que les voyageurs se présentent au guichet des billets internationaux une heure au plus avant le départ d'un train pour pouvoir le prendre.

NOTA. — Pour tous autres renseignements consulter : 1° *le Livret des voyages circulaires et excursions de la Compagnie de l'Est ; 2° le Tarif international G. V. n° 205*, déposé dans les gares.

EXEMPLES

VOSGES — ALSACE — BADEN-BADEN

1re classe : 101 fr. 40 — *Durée de Validité* : 45 jours — 2me classe : 73 fr. 85



ALSACE - FORÊT-NOIRE - LAC DE CONSTANCE - CHUTE DU RHIN

1re cl. 118 fr. 55 ; Classe mixte : (*) 108 fr. 20 ; *Validité* : 45 jours ; 2me cl. 86 fr. 35



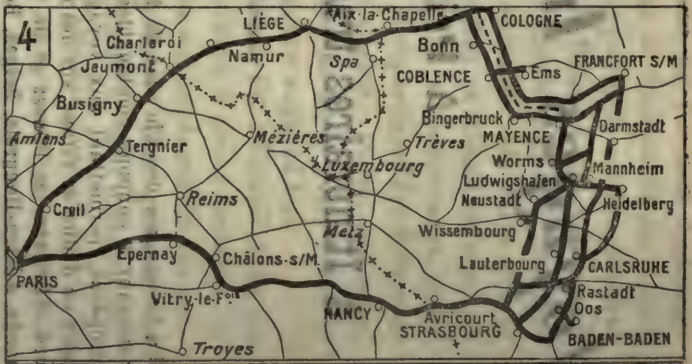
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG — RHIN — FORÊT-NOIRE.

1re cl. 119 fr. 05 ; Classe mixte : (*) 105 fr. 35 ; *Validité* : 45 jours ; 2me cl. 86 fr. 80



BELGIQUE — BORDS DU RHIN — FORÊT-NOIRE

1re cl. 119 fr. 55 ; Classe mixte : (*) 97 fr. 20 ; *Validité* : 45 jours ; 2me cl. 87 fr. 55



(*) 1re Classe sur les parcours Paris-Deutsch-Avricourt, Paris-Bâle, Paris-Luxembourg ; 2e classe sur les autres parcours.

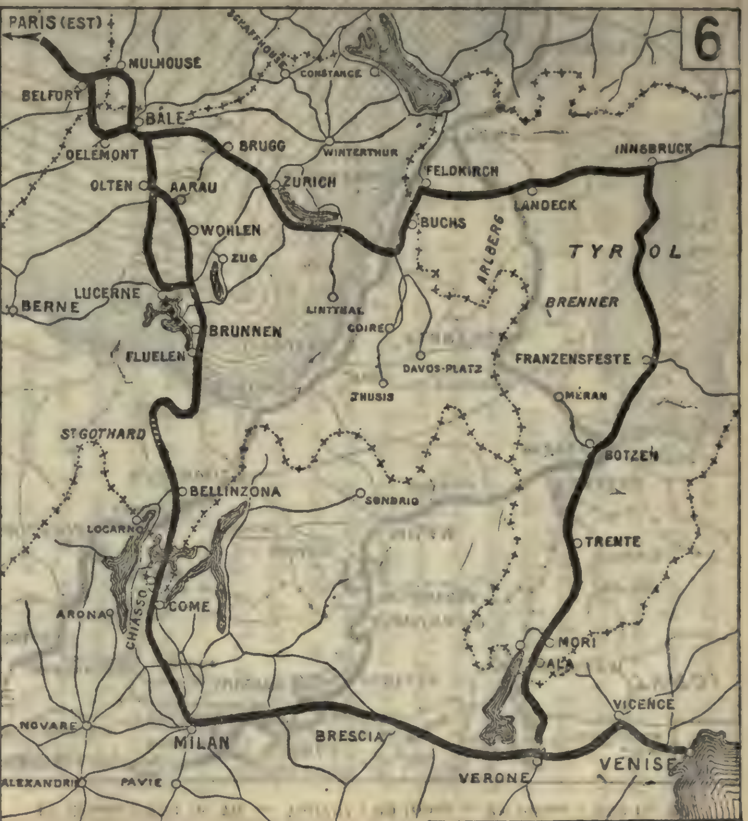
LUCERNE (Lac des 4 Cantons) - St-GOTHARD - MILAN - TURIN - MONT-CENIS

1re Classe : 164 fr. 15 — *Validité* : 45 jours ; 2me Classe : 117 fr. 20



SUISSE — St-GOTHARD — VENISE — BRENNER et ARLBERG

1re Classe : 233 fr. 65 — *Validité* : 60 jours — 2me Classe : 165 fr.



7

SUISSE — St-GOTHARD — ITALIE — BRENNER et ARLBERG

1re Classe : 333 fr. 45 — *Validité* : 90 jours — 2me Classe : 234 fr. 90.

8

SUISSE — St-GOTHARD — ITALIE — MONT-CENIS

1re Classe : 353 fr. 70 — *Validité* : 90 jours — 2me classe : 250 fr. 20.

Imp. Eug. Marx et Cie, Paris.

et cascades, lieux déserts, même, pour le contraste, et dont, suivant les descriptions du temps, « on augmentait avec intention l'aspect sombre et la tristesse ». Bientôt à l'étroit encore, malgré les dix-neuf arpents qu'il venait de prendre sur le bois de Boulogne, le prince, dès 1782, arrivait à enclore, avec la permission du Roi son frère, un ensemble de quatre-vingt-dix arpents formant son parc particulier. Plein d'entrain et d'enthousiasme pour cette nouvelle résidence, dont on commençait à parler, encouragé par sa belle-sœur Marie-Antoinette, qui raffolait des jardins, le prince allait faire de Bagatelle un vrai lieu de délices, que les écrits du temps devaient célébrer à l'envi sous le nom de « Folie d'Artois ».

On accédait aux jardins par l'avenue dite alors de Longchamp, — notre « allée des Acacias ». — La porte de la résidence était un peu en retrait et cachée aux regards ; elle n'avait point le caractère monumental qu'elle affecte aujourd'hui. On avait ménagé, dans le Bois même, une demi-lune où s'élevait un chalet très rustique, demeure du garde-portier, et, pour que la surprise des visiteurs en fût accrue, ils devaient traverser d'abord un taillis abandonné, où on laissait le temps et la végétation faire leur œuvre. Enfin, la route tortueuse qui sillonnait cette partie boisée et menait au pavillon était encore coupée par des bosquets et des remises, de manière à le cacher. La première chose qui frappait les yeux au sortir du taillis, était une de ces cabanes agrestes, légèrement surélevées, où les sauvages se mettent à l'abri des fauves ; puis on passait un pont au milieu duquel se dressait la « Maison du Philosophe ». Par delà le pont, se trouvait la « Grotte de l'Ermite », avec des figures de cire revêtues de costumes appropriés, vrai trompe-l'œil comme ceux de Curtius, si à la mode alors. Après quoi, le « Pont de Palladio » menait à l'Obélisque, couvert d'hiéroglyphes et porté, comme celui de Rome, sur des tortues de bronze. De là on arrivait au « Campement », c'est-à-dire à une clairière où était dressée une tente de campagne avec tous ses accessoires. Enfin on parvenait au « Temple de l'Amour », joli portique circulaire dans le goût de celui de Versailles, avec une répétition du fameux Cupidon brisant son arc et la devise de Voltaire : *Qui que tu sois, voici ton maître*...

Dans un endroit solitaire et romanesque, « l'Isle des Tombeaux » formait un épisode mélancolique et noble. Au premier plan de cette île s'élevait un tombeau de forme antique, du plus beau porphyre, portant une inscription latine, exhaussé par un socle de marbre où le lierre s'enlaçait aux lianes.

Sur le jardin d'alors les documents abondent. Moreau le jeune, en des gouaches qui font aujourd'hui partie de la décoration de Bagatelle, a consacré le souvenir de chacun de ces sites, et de belles eaux-fortes de divers maîtres, datées de 1787, nous en conservent l'aspect.

Déjà mademoiselle de Charolais s'était préoccupée d'amener à Bagatelle les eaux de la Seine : on avait construit, par ses ordres, cette pompe à feu naïve, au bord du fleuve, au lieu même où s'élève le charmant édifice bâti en 1860 par l'architecte Léon de Sauges. Le comte d'Artois allait augmenter la force d'ascension de l'eau. Le plan de Thomas Blaikie comprenait deux rivières, la « haute » et la « basse ».

Les dépenses générales des constructions du prince, arrêtées au 31 décembre 1780, d'après le rapport du contrôleur général des bâtiments d'Artois, se montaient à sept millions sept cent onze mille livres : Bagatelle figure dans ce compte pour plus d'un million et demi, — ce qui représente aujourd'hui le triple. — Aussi avait-il dû, dès le 8 février 1778, emprunter au Roi un million pour solder les officiers, les fournisseurs et les entrepreneurs de Bagatelle. — En même temps qu'il avait poursuivi les embellissements de cette résidence, il avait tenu à mener de front la reconstruction du prieuré du Temple, l'appropriation de ses appartements du château de Saint-Germain, la réfection des terrasses et la restauration du château de Maisons.

D'ordinaire, il venait seul à Bagatelle : sa plus grande occupation consistait à suivre les travaux qu'il y faisait exécuter sans trêve, travaux qui durèrent pendant tout le règne de Louis XVI et ne prirent fin qu'à la Révolution. L'exiguité du lieu ne permettait guère à la comtesse d'Artois les longs séjours : nous l'y trouvons installée pour la première fois pendant tout l'automne de l'année 1782. C'était la mode alors de se faire inoculer. Les terribles résultats de la violente épi-

démie de petite vérole de 1764 et la mort de Louis XV avaient triomphé des préjugés de la société tout entière, qui regardait l'inoculation comme un acte de rébellion contre la volonté divine : on n'a pas, disaient les adversaires de Jenner, le droit de se soustraire aux décrets de la Providence en se donnant une maladie, même pour en éviter les atteintes. La comtesse d'Artois était résolue à tenter l'aventure : elle confia le jeune duc d'Angoulême et sa fille à un médecin de Neuilly qui pratiquait l'opération avec succès.

La reine Marie-Antoinette était souvent à la Muette : elle vint parfois visiter sa belle-sœur : ce fut une occasion de hâter les embellissements.

Le gentilhomme de service qui accompagnait le plus fréquemment le prince était alors M. de Montyon ; il habita, deux années de suite, l'appartement des dépendances fait pour le marquis de Polignac. La façon dont M. de Montyon avait fait la connaissance du prince vaut la peine d'être contée. Étranger à Bagatelle, il s'y était présenté pour la première fois avec une lettre d'introduction ; s'étant égaré dans le parc, il avait pénétré directement dans le pavillon et, trouvant l'antichambre et les salons du rez-de-chaussée vides, il s'était aventuré jusqu'au premier, où il avait rencontré le comte d'Artois, nu comme un ver, qui par une chaleur torride circulait dans l'appartement. Un mot spirituel qui échappa à M. de Montyon, et que Bachaumont a le tort de ne pas nous rapporter, désarma le comte, qui tonnait déjà contre l'intrus et brisait les sonnettes. Trois mois après, M. de Montyon était devenu gentilhomme de la chambre et familier du prince ; il lui resta fidèle jusqu'à l'exil.

Nous connaissons par le menu, grâce aux « Papiers des Princes », toutes les dépenses qu'entraînait l'entretien de Bagatelle. Tout est là, bien classé, depuis les mémoires des entrepreneurs de la construction jusqu'aux factures des meubles, des étoffes, les dépenses somptuaires et les menus plaisirs : en feuilletant ces papiers, on acquiert une idée juste de la vie que le prince menait dans sa petite résidence et l'on peut la reconstituer.

Nous voyons, par exemple, qu'en l'année 1782 l'entretien des jardins comportait vingt hommes, sous les ordres de Tho-

mas Blaikie, — sans compter les gardes de jour et de nuit, les portiers, l'homme de la pompe à feu, les élagueurs, les taupiers, les feutiers, les lampistes. Les écuries étaient sous la direction du marquis de Polignac, mais elles ne représentaient que des dépôts temporaires, car les grands services étaient fournis par les « écuries d'Artois ». La cave était sérieuse : en 1782 on y emmagasinait quinze cents bouteilles de champagne, prises sur le compte des *sept mille* de la récolte de 1780, dont l'échanson du prince avait pris livraison. C'était tout un avenir de soupers fins pour les soirs de comédie.

Les comédiens du roi donnaient à Bagatelle des représentations en plein air, sur un théâtre improvisé près du jardin français. Nous avons les noms des artistes et les programmes des spectacles; voici l'affiche du mercredi des cendres de l'année 1780 : *Per omnia sæcula sæculorum; — le baron Schloff; — le Chat perdu*, joués par La Dugazon, Des Essarts, D'Azincourt et mademoiselle Lachassaigne. Ces quatre personnages, tout en servant le roi, seront bientôt attachés à la personne du prince, qui les protège et les tient en estime. Le lundi de Pâques 1781, nous les retrouvons représentant : *A trompeur, trompeur et demi*, et *Contentement passe richesse*.

C'est le sieur Desclaux, commis des bureaux des Menus, qui fait le spectacle et a le soin des programmes et de la « liste ». Il tient aussi l'état des sujets de la danse, et paie quatre mille deux cent vingt-sept livres pour les divertissements de septembre et d'octobre 1782. Le 11 et le 12, c'est-à-dire deux jours de suite, il y a bal, et nous constatons par la note à payer qu'on danse au son des flûtes et hautbois et au bruit du tambourin, tandis que des « symphonies » sont cachées dans les bosquets. Ces mêmes soirs, on illumine et on tire des feux d'artifice. Ruggieri, le premier de la dynastie des artificiers royaux, viendra plus tard, mais en 1782 on a encore recours aux sieurs Tourtille et Saugrain, entrepreneurs des fêtes royales.

Enfin, en 1784, le comte d'Artois, qui fut un des protecteurs des premiers aérostiers, permet aux sieurs Alban et Vallet d'expérimenter dans son parc leur « machine à voler dans les airs » : elle porte le nom du comte et ses armoiries. On

a convié la cour et la ville à ces expériences, dont les gazettes du temps gardent le souvenir.

Il y a bien un reflet de cette vie brillante de Bagatelle dans la *Correspondance* de Métra et dans Bachaumont, mais rien ne vaut pour évoquer Bagatelle à son apogée — c'est-à-dire de 1781 à 1789 — ces témoins muets, étiquetés dans les cartons des Archives nationales, qui constituent le bilan de la « Folie d'Artois ».

Aussi bien cette résidence était-elle d'autant plus célèbre alors que la bienveillance du prince permettait aux Parisiens d'en jouir : c'était bien un privilège, sans doute, mais on l'obtenait en lui adressant une demande soumise à M. de Montyon, homme de tact, fort bien renseigné et qui savait son monde. La société y vint, les chroniqueurs et les poètes firent le reste : ce fut une fureur d'aller passer dans les jardins de Bagatelle, autour des étangs ou dans les bosquets, les heures chaudes de l'après-midi. Des peintures à la gouache de Baudoin, des dessins et gravures de Moreau le jeune, reproduisent maints gracieux épisodes de la villégiature parisienne à Bagatelle.

IV

Sans être un Mécène, le comte d'Artois s'était bien entouré : on pourrait former toute une anthologie avec les vers que Bagatelle inspira aux poètes, ses familiers. On ne pourrait pas dans une édition « à l'usage du dauphin » publier les seize couplets que Métra donne tout au long dans la *Correspondance secrète*, sous le titre : *Une Promenade à Bagatelle*. Un auteur anonyme y poursuit résolument une série d'allusions badines suscitées par le nom de la résidence :

Si vous voulez vous promener
Dans ce bois, charmante Isabelle
Nous pourrions sans nous détourner
Aller jusques à Bagatelle.

. . . .

Venez, avançons hardiment
Dans la route ancienne et nouvelle :
Un aveugle très aisément
Peut arriver à Bagatelle...

L'abbé Delille a aussi célébré les charmes du lieu :

Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop badin est indigne de toi,
Lieu charmant, offre-lui tout ce que je lui dois,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers ainsi que du poète,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poëtiques fleurs
Daigne accueillir ma muse...

Delille, apparemment, était pensionné, peut-être même logé par le prince.

Quant à Lemierre, il reste pompeux et guindé, même en un sujet aimable :

Du goût anglais imitateur fidèle,
L'art en ces lieux surpasse son modèle;
Bellanger dicte en souverain ses lois.
. . . .
Apollon trouve une gloire nouvelle
A s'y montrer sous les traits de d'Artois!

Le prince avait du goût, Bagatelle en est la preuve; mais il était difficile d'avoir choisi de meilleurs guides : son comité privé des travaux d'art était composé de Bellanger, de Soufflot, de Gabriel et de Houdon.

Bagatelle était surtout un jardin anglais : ni le marbre, ni le bronze n'y jouaient alors un rôle; Thomas Blaikie s'était attaché de préférence au pittoresque et avait multiplié les surprises. Rien ne rappelait Versailles, déjà passé de mode; on cherchait la nature; il semble qu'on eût déjà découvert qu'un paysage « est un état de l'âme ». M. de Monville, l'homme le plus ennuyé de France, avait imaginé, pour se distraire, de transformer en un « affreux désert » quatre-vingts arpents clos de murs, à l'extrémité de la forêt de Marly; la reine Marie-Antoinette aimait à venir y rêver, et quittait Versailles pour

y chercher une solitude qui était peut-être un peu artificielle. Bellanger cependant, hors les jardins confiés à Blaikie, conduisait le chœur et restait le maître de l'œuvre; il devait se révéler à Bagatelle dans les dispositions, la décoration et l'ameublement. Le pavillon principal, restauré et amplifié depuis par le marquis d'Hertford, a gardé ses lignes primitives, et elles sont charmantes. Le salon de jeu du rez-de-chaussée, la salle à manger, le salon circulaire et les deux boudoirs conservent à peu près la même décoration ; les beaux trophées de bois sculpté, au-dessus des portes, fouillés dans la masse, sont du temps. La coupole du salon circulaire a été surélevée. Si les boudoirs ont perdu leurs peintures décoratives, rongées par l'humidité, cette partie de l'édifice a pourtant peu changé.

L'Huillier avait entrepris l'ensemble des sculptures décoratives, et Dusseaux avait assumé toute la décoration peinte : c'est à lui qu'on doit les peintures de la coupole, les panneaux des portes, les « camées », les *Noces de Psyché*, les *Quadriges*, les *Jeux d'enfants*, toute une série d'arabesques dans le goût des Berain et des Watteau. Les portes des boudoirs des deux étages lui avaient aussi été confiées, et il avait semé sur les panneaux de petites compositions : le *Temple des Grâces*, la *Baigneuse soutenue par des Naïades*, *l'Amour quêteur déguisé en pèlerin*, le tout très galant et approprié au caractère des pièces.

C'est à Hubert Robert, peintre du Roi, l'un des gardes du Muséum et dessinateur des jardins de Sa Majesté, que Bellanger avait confié les six panneaux qui ornaient les parois du petit boudoir, à gauche du salon circulaire; Callet, le portraitiste officiel de Louis XVI, s'était chargé de décorer celui qui fait pendant. Dès 1784, ces panneaux, dont chaque sujet avait été payé cinq cents livres à l'artiste, étaient déjà détériorés par l'humidité : nous trouvons de ce chef une dépense de cinq cents livres pour la restauration. — Aucune des toiles n'a été conservée dans le pavillon : le boudoir de droite, depuis l'avant-dernier possesseur, a reçu pour décoration les originaux des vues de Bagatelle, petites peintures à l'huile et à la gouache, de Moreau le jeune, et dans le fond de l'alcôve, au-dessus d'un divan, on admire aujourd'hui un charmant portrait du comte d'Artois enfant, en habit de soie bleue cha-

marré d'or, en bas de soie blancs, donnant à manger aux cygnes, heureuse collaboration de Boucher et d'Oudry. Cette toile n'appartenait pas à la décoration primitive du pavillon ; découverte par le marquis d'Hertford, elle semble faite pour la place qu'elle occupe[1].

On sait que dans le temps où fut construit Bagatelle triomphait la ciselure d'art : le bronze, le cuivre, sous toutes les formes, depuis les pendules et les cheminées jusqu'aux serrures et boutons de portes, patères ou espagnolettes, autant de chefs-d'œuvre du genre, non pas au chiffre du comte d'Artois, mais bien de Marie-Antoinette, rapporté après coup. Les cheminées, au nombre de dix, sont célèbres par la gravure ; elles sont dues, pour la plupart, à Gouthières et à ses meilleurs élèves. Bellanger avait dessiné la plupart des pendules, modelées par les plus grands artistes ; Lepaute en avait eu l'entreprise.

Le meuble du salon circulaire à coupole était en gros drap de Hollande, vert anglais, comme celui des boudoirs ; les sièges, paravents et écrans, étaient en velours d'Italie ; les housses, en taffetas d'Italie vert, s'harmonisaient avec les tons légers des stucs relevés d'or. C'est le fameux Jacob qui fournissait le meuble élégant ; Beaulard faisait le courant ; Rode, la sculpture sur bois. Denizot, l'ébéniste du garde-meuble, avait entrepris le salon de jeu. Tout ce qui était rideaux, tentures et garnitures était exécuté par Nau, une célébrité en honneur à Trianon, et Bailly avait fourni toutes les étoffes. C'est à la collaboration de ces deux-là qu'était due la chambre à coucher de monseigneur, qui représentait une riche tente de campement militaire, avec son lit à fer de lances, son plafond à gros plis retenus par les foudres de Mars, et, sur les murs drapés, des boucliers, des panoplies, des attributs guerriers. La cheminée, conséquente avec ce parti pris, avait pour jambages deux coulevrines en cuivre ciselé, posées sur leur culasse et portant un riche entablement à frises de symboles militaires. Cette cheminée existe encore ; elle a été reportée à l'autre angle du pavillon, au même étage : ces emblèmes belliqueux étaient une allusion délicate à la charge de grand

1. Depuis la mort de sir Richard Wallace ou depuis celle de lady Wallace, qui lui a peu survécu, — en tout cas depuis que ceci fut écrit, — le pavillon a été démeublé, dégarni de ses tableaux.

maître de l'artillerie dont fut investi le duc d'Angoulême. Pour compléter cet ensemble, les chenets avaient la forme de boulets et de bombes; la pendule figurait un trophée d'armes antiques; les bras de lumière, des instruments de musique guerrière. On peut voir les dessins originaux de cette décoration, largement peints à l'aquarelle par Bellanger, dans la collection du Cabinet des Estampes. Cet ensemble fut conservé jusque vers 1835.

Malgré tant d'allusions à Bellone, le comte d'Artois n'était pas belliqueux. En 1782, sur l'annonce d'une insurrection des colonies anglaises, il était parti avec des troupes, mais sa campagne avait duré dix-huit jours; il ne franchit jamais Gibraltar, il déploya un luxe extraordinaire à son campement de San Roque, qu'il n'occupa que vingt-quatre heures. Une chanson politique de l'époque consacre le souvenir de cette innocente expédition :

D'Artois revient d'Espagne :
Oh! la belle, la belle campagne!
D'Artois revient d'Espagne :
Il a vu Gibraltar!...

Nous avons sous les yeux le mémoire des dépenses nécessitées par l'équipement du prince en cette circonstance: il comprend une chambre-salon, un cabinet de toilette, une batterie de cuisine, des meubles de toutes sortes, depuis le guéridon jusqu'à la chaise percée. Le service de campagne était complet: il comprenait deux voitures-lit et une voiture-secrétaire. Au retour de l'expédition, le tout, trop bien conservé, fut envoyé au dépôt et à l'écurie de courses du prince, installés à Vincennes sous la direction du marquis de Polignac.

Il vaudrait la peine de relever sur les mémoires et factures saisis lors de la Révolution avec les papiers des princes, les détails de la vie quotidienne d'une princesse du sang, belle-sœur de Marie-Antoinette, à la veille de l'effroyable tourmente qui va tout emporter. En feuilletant les livres de dépense, on voit la comtesse d'Artois à Bagatelle, dans son boudoir, dans son salon de musique, où elle joue de la harpe; on peut la suivre dans la salle de bains, assister à sa toilette.

Gagelin était déjà à la mode: c'est chez elle que la princesse

prend sa pommade, sa poudre à poudrer et ses odeurs, et, par la somme qu'elle paie à son parfumeur, nous voyons qu'elle aimait la « pâte à la rose double », celle « à l'œillet » et à la « giroflée double ». Sa poudre était à l'iris; en juillet 1781, elle commande deux masques à poudre, avec des yeux de cristal pour préserver sa vue ; elle se fait poudrer dans une petite pièce spéciale, qui existe encore aujourd'hui, au-dessus du salon de musique, et que Bellanger désigne dans le plan du petit édifice sous le nom de « frison ». Je vois encore, dans ces comptes, dix-huit masques de Venise à douze livres chacun : c'était évidemment des « loups », ou demi-masques de carnaval, à barbe de dentelle. Beaulard fils aîné, — dont on retrouve le nom dans les comptes de Marie-Antoinette, — marchand de modes de la reine, à Paris, rue Saint-Honoré, et à Versailles, rue de Satory, fournissait la princesse à Bagatelle. Grancher, dont l'enseigne était, rue Saint-Sulpice, *Au Petit Dunkerque*, avait la spécialité des jolis brimborions pour le boudoir et les étagères, et Drais était le bijoutier attitré.

On s'explique la débâcle du comte d'Artois et la nécessité où il se trouva par trois fois de faire payer ses dettes par le Roi son frère, quand on constate qu'à la seule occasion de son voyage à Gibraltar le comte d'Artois a payé à Drais, qualifié « fournisseur des boîtes, montres et bijoux », la somme de cent trente-huit mille francs, employée en menus présents laissés sur sa route à tous ceux qui lui ont fait les honneurs des villes qu'il traversait. Le prince avait emporté toute une cargaison de portraits peints sur des boîtes : c'était la mode alors et c'est ce qui nous a valu ces délicieuses collections de miniatures, art charmant, trop vite disparu, où nos peintres, de Peter Oliver jusqu'à Hallé, de Petitot à Fragonard, à Isabey à madame de Mirbel, ont déployé tant de talent et d'esprit.

Dumont était alors le miniaturiste attitré et son nom est resté en honneur : dans un court espace de temps, il toucha pour sa part dix-huit mille cinq cent cinquante livres (plus de cent cinquante mille francs d'aujourd'hui), pour cinquante-cinq portraits donnés en présent ; et cela au seul compte de madame la comtesse d'Artois. Parmi ces portraits, vingt-trois représentent la princesse ; les autres, ses enfants, et surtout le

duc d'Angoulême. Dumont a trois prix : dix louis, le plus bas ; vingt louis, prix intermédiaire ; et trente, pour les portraits à une seule figure, mais de plus grande dimension. Pour le comte d'Artois, c'est M. de Maillé, premier gentilhomme de la chambre, qui fait la commande ; pour la princesse, c'est madame de Bourbon-Busset ; elle stipule un jour quatre-vingts louis pour un seul portrait : la somme est forte, mais la princesse est représentée en pied entourée de tous ses enfants.

Dumont n'est pas seul, d'ailleurs. Un Italien, Campana, faisait de jolis portraits « à gouasse », comme on disait alors : la princesse aimait beaucoup cet artiste, qu'elle avait probablement connu en Italie. Castriqué, un peintre dont le nom est nouveau pour nous, la reproduisait aussi sur émail : Van Spandonck lui peignait des fleurs, et Watbled, un peu oublié, figure également sur ses comptes privés. Sauvage, dont la façon était plus austère, avait plutôt la faveur du comte comme portraitiste ; il lui fournit son portrait « forme camée » pour la somme de mille francs.

Nous voyons aussi dans les archives privées de la maison que Bellanger avait organisé une petite bibliothèque à Bagatelle. M. l'abbé de Vauxelles, qui résidait chez le comte d'Artois au prieuré du Temple, était le bibliothécaire en chef ; mais M. Rivière avait l'inspection des dépôts dans les palais, terres et villas, dont la liste serait longue, car l'apanage d'un prince frère du Roi est considérable. C'est le libraire Saugrain qui envoyait les livres et signait le reçu des sommes payées. Citons quelques titres : *les Amans républicains*, — *l'Encyclopédie poétique*, — *Amadis des Gaules*, — *Vie de Clément XIV*, — *le Temple de Ginde*, — *les Confessions* de Rousseau — et, comme il était naturel et indispensable, *l'Almanach de Gotha*, avec reliure à petits fers et les armes de France. Enfin, et probablement pour le comte d'Artois lui-même, la « bibliothèque d'été » comptait un grand nombre de romans anglais.

Le comte d'Artois devait jouir de Bagatelle jusqu'au lendemain de la prise de la Bastille ; il partit le premier pour l'émigration. Il avait refusé de suivre son frère à l'Hôtel de Ville, le jour où Bailly, maire de Paris, présenta au Roi la

cocarde tricolore dont il orna son chapeau. Il faut croire cependant que la convocation des États Généraux ne lui avait pas fait prévoir les suites qu'elle allait entraîner, puisque ce grand joueur de paume, voulant prendre sa revanche sur M. de la Vaupalière, auquel il venait de payer quatorze mille quatre cents livres, avait retenu la salle du jeu de paume, à Versailles, pour le 20 juin, le jour même où le tiers état devait s'y réunir. — Le prince aimait le jeu sous toutes ses formes; ayant appris qu'un certain Smith était venu à Fontainebleau avec deux cent mille louis à perdre au jeu, il s'arrangea pour le rencontrer et lui tint tête. Ce Smith était un personnage vulgaire, familier, aux allures de soudard, et qui se donnait comme ancien colonel de l'armée des Indes. Son gros jeu le fit admettre à la cour, et il dépouilla le comte d'Artois : on assure qu'il emporta plus d'un million cinq cent mille livres de gain. L'auteur de *Paris pendant la Révolution*, toujours exagéré quand il s'agit de politique, assure que « la principale cause de la ruine de la cour fut sans doute le comte d'Artois, dont la fierté déplaisait à tout le monde, et qui avait introduit en France toutes ces manies anglaises qui avaient métamorphosé nos princes, dont les prodigalités encourageaient celles de la Reine ». C'est peut-être beaucoup dire, mais le gaspillage auquel se livrait le prince et l'extraordinaire développement qu'avaient pris ses constructions, l'entretien de ses habitations et ses fantaisies ruineuses, n'avaient certainement pas été sans influence sur la pénurie du Trésor à la veille de la Révolution.

Nous avons dit qu'en 1778 le Roi lui avait avancé un premier million pour faire face aux exigences de ses entrepreneurs de Maisons, de Saint-Germain et de Bagatelle. Ce million, depuis lors, devint une rente annuelle, en augmentation de sa dot. Cette conjoncture où le Roi lui était venu si généreusement en aide n'avait point servi de leçon au prodigue : il suffit de parcourir la liste de ses propriétés et de compter les engagements qu'il prenait avec tant de légèreté, pour s'expliquer le résultat final. Dès qu'il achetait un nouveau domaine, il commençait par le transformer de fond en comble, jetait bas palais ou château, le reconstruisait, le meublait avec luxe, remplissait les écuries et décorait les salons de tableaux,

sans jamais suspendre les travaux en cours d'exécution. Trente maisons et châteaux ne lui suffisent pas : il a vite le dégoût des choses, des hommes et des sites, et si l'on passe en revue les résidences auxquelles il ne voulait point renoncer malgré ses conseillers, on comprendra l'embarras perpétuel de M. de Bourboulon, le trésorier qui avait la responsabilité de ses finances. Tout lui était prétexte à dépense. Il fallait relayer à Sèvres, quand on se rendait du Temple ou des Tuileries à Versailles : le Prince construit donc un relais spécial; on l'installe sur le bord de la route, à quelques pas du pont de Sèvres, et ce simple relais devient une bâtisse importante avec toutes ses dépendances, habitation pour le chef d'écurie, les postillons de rechange et les valets d'écurie à demeure. Le 6 avril 1780, on avait payé quatre cent mille francs pour la construction des écuries du Roule au fief d'Artois, à la Pépinière du Roule; l'année suivante, on installait encore les « Écuries d'Artois ».

Monsieur le premier écuyer, marquis de Polignac, chevalier des Ordres, directeur des haras de France, gouverneur du château royal de Chambord, s'entend à la dépense : c'est lui qui va faire de Vincennes une écurie modèle, la première écurie de courses installée en France. Tout y est anglais, les chevaux, les jockeys, les palefreniers et l'aménagement.

Madame la comtesse d'Artois, très paisible d'allure, un peu froide et *gnagna*, — comme on dit d'elle à la cour, — n'entend pas se gêner non plus pour la dépense. Ses goûts sont simples pourtant; elle déteste ces immenses châteaux où le prince enfouit de pareilles sommes, sans les habiter jamais; il lui faut l'air de la campagne et la simple nature : pour satisfaire à cette nécessité, elle a quinze petites résidences dans l'Ile-de-France. Comme elle n'aime pas perdre de vue la tour du Temple et le prieuré, elle choisit chaque nouveau pied-à-terre le plus près possible de Paris. Elle en a un à Argenteuil, un à Asnières, — celui-là charmant, notre génération l'a connu, — un autre à Colombes, à Croissy, puis à Nanterre et au Vésinet, — ce dernier construit spécialement pour elle.

Ces diverses demeures sont des villas modestes, mais c'est l'extra : l'ordinaire est plus sérieux. Le château de Maisons, par exemple, acheté le 25 février 1777 au marquis de Soyecourt

par le comte d'Artois, a été payé bel et bien un million six cent mille livres. On connaît le monument de Mansart et le beau moulin, mais les annexes ajoutées par le prince sont énormes : il a résolu d'y installer « quinze à vingt seigneurs invités avec leur appartement » pour l'été de 1781. Il lui faut six cent mille francs rien que pour la construction des bassins et réservoirs de cette même résidence. D'autre part, le Roi lui a abandonné le château de Saint-Germain et il y a établi ses chasses, car il dispose aussi de la forêt. Son architecte lui fait observer que les toitures de Saint-Germain représentent deux mille quatre cent cinquante toises de superficie à entretenir et qu'elles sont dans un état déplorable, comme aussi l'admirable terrasse qui domine le cours de la Seine. Le château de Carrières, compris dans ses domaines, tombe en ruine : Bellanger en propose la démolition. A Brunoy, on a constitué encore un château avec parc, jardins potagers importants; pour y arriver en voiture il faut faire des routes aux frais du prince. Roquencourt, à la porte de Versailles, célèbre aujourd'hui par ses serres, lui appartenait aussi : M. de Bourboulon, qui récapitule les frais d'entretien pour expliquer la situation où se trouve le trésor du prince, lui reproche d'avoir ordonné pour trois cent mille francs de mouvements de terrains dans cet endroit où il ne met jamais les pieds... Tout cela, sans parler du prieuré du Temple, la résidence habituelle de Paris, qu'on a dû transformer pour y créer des petits appartements au goût du jour, et sans faire entrer non plus en ligne de compte la Bibliothèque et la résidence de l'Arsenal, domaine privé du prince, où, par un seul mémoire de travaux d'entretien et d'embellissement, nous constatons la dépense de cinq cent mille livres. A Fontainebleau et à Compiègne, le comte d'Artois a encore des résidences qu'il occupe une semaine, quand le Roi vient en déplacement; et, chaque jour, on constate de nouvelles acquisitions comme le domaine de Châteauroux, la maison du Comté d'Arles, celle de Mehun et celle de Boutteville.

Comment s'expliquer, après cela, ces quelques lignes que nous lisons dans une lettre adressée par la comtesse d'Artois à M. de Bourboulon, en octobre 1773 : « Vous savez le besoin que j'ai d'une maison de campagne pour me distraire

et me reposer. Voyez dans ce but celle de Marly qui appartient à l'écuyer de la bouche, M. Meunier »?... Et voilà un nouveau bail pour trois, six, neuf, fait au nom de M. de Chabrillan, premier écuyer de la princesse. Elle s'en lassera vite, d'ailleurs, et résiliera pour prendre une autre demeure d'été, l'hôtel de Gèvres, situé dans le même village. De 1786 à 1789, la même princesse, qui évidemment ne peut aller à Marly que par échappées, et quand elle est forcée de résider à Versailles, trouve encore le moyen de louer à M. Chabot de Verin, moyennant dix-huit mille francs par an, la maison dite de « l'Électeur », à Saint-Cloud : le bail est fait pour neuf années ; elle met là, à demeure, huit serviteurs, un concierge, une lingère, un suisse, un jardinier et son garçon, un frotteur, une femme pour la garde-robe, un garçon de ferme et une fille de basse-cour. En 1789, elle se défait du logis à perte, et, comme il faut licencier le personnel, elle donne à tous, une année de gages. — Notez que de Paris jusqu'à Angoulême, dans tout l'apanage, dans les palais, châteaux, villas, relais ou pied-à-terre, tout le domestique porte la livrée, renouvelée réglementairement tous les six ans. La somme représentée par les appointements annuels du service tout entier, équivaut à un budget d'État.

Nous avons sous les yeux, en pièces originales, l'état général des finances du comte d'Artois, dressé en 1783 par M. de Bourboulon, sur la demande de Louis XVI, à qui son frère avait soumis de nouveau une réclamation sur l'insuffisance de son revenu. Avec une bonté et une faiblesse inépuisables, Louis XVI, voyant le prince obéré, avait discuté en conseil royal les moyens de liquider son compte général et de le remettre à flot. On lui accorda, cette fois, une somme de quatorze millions à payer par annuités. En 1790, on devait encore trois millions six cent mille francs sur ce crédit. Il faut remarquer qu'en outre, le comte d'Artois avait hypothéqué ses biens pour la somme de quinze millions cinq cent mille francs, et quand, le 1er janvier 1790, on arrêta l'état général de la dette totale du prince, par ordre de l'État, — qui se substituait aux créanciers du Roi, en saisissant les biens des émigrés, — on constata que le passif s'élevait à trente-neuf millions deux cent cinquante mille livres.

Une page des livres de M. de Bourboulon, qui figure aux « inventaires des papiers de Philippe d'Artois », établit les dépenses et les recettes des cinq derniers mois de l'année mémorable 1789. Les deux chapitres se balancent presque : le prince a neuf millions cinq cent mille francs, — ce qui montre de quelles avances il disposait, — et la dépense, pour le même espace de temps, monte à neuf millions neuf cent mille francs. Si l'on examine la valeur de l'argent à cette époque et si on la compare à celle d'aujourd'hui, on doit estimer à près de vingt-cinq millions de francs la dépense annuelle du prince. En dehors de son énorme apanage, des rentes, redevances, concessions, bénéfices et privilèges de toute sorte, de ses deux duchés, Angoulême et Berry, de ses deux comtés, Poitou et Penthièvre, le prince avait des forges, des bois, des revenus domaniaux, la disposition et la vente des offices, des marais, des lais et relais de mer, le canal de la Dive et ses droits, les forges de la Meilleraye, sans compter les pêcheries, les grèves du Mont-Saint-Michel, etc., etc. Il touchait enfin une dotation annuelle sur le Trésor public qui s'élevait à deux millions deux cent mille francs pour sa maison personnelle, un million trois cent mille francs pour la maison de sa femme, et sept cent mille francs pour chacun de ses enfants.

Le gouvernement révolutionnaire allait se charger de sa liquidation, et l'exil allait être pour lui le commencement de la sagesse.

V

La prise de la Bastille fut le signal de l'émigration pour les princes, frères de Louis XVI : ils passèrent d'abord en Allemagne, puis en Angleterre. Le comte d'Artois finit par se fixer à Édimbourg et, en exécution de la loi sur les émigrés, Bagatelle tomba dans le domaine national. Les créanciers du prince, entrepreneurs de la construction et des jardins, adressèrent une réclamation à la Convention, qui reconnut leurs droits, « autant que les biens confisqués pouvaient y suffire

et non au delà ». Mais quoi ! si révolutionnaire qu'on soit en France, il y a toujours quelque part un bureaucrate, à cheval sur les principes, qui proteste contre les décisions des assemblées subversives ; la protestation se produisit : la résidence de Bagatelle étant bâtie sur un fonds domanial que le Roi n'avait pas le droit d'aliéner, on trouva là une raison majeure pour autoriser l'État à refuser de considérer la propriété du comte d'Artois comme un actif aux mains de ses créanciers.

En conséquence, l'an II de la République, dans une séance de la Convention présidée par Robert Lindet, Couthon, rapporteur, au nom du Comité de Salut public, proposa le décret suivant, qui fut adopté :

« La Convention nationale décrète que les maisons et jardins de Saint-Cloud, Bellevue, Mousseaux, le Raincy, Versailles, Bagatelle, Sceaux, l'Isle-Adam et Vanves, ne seront pas vendus, et seront conservés et entretenus aux frais de la République pour servir aux jouissances du peuple et former des établissements utiles à l'agriculture et aux arts. »

Le rapporteur considérait que, les maisons nationales des environs de Paris « ayant été trop longtemps des objets d'un luxe insolent et désastreux, il était temps de les purifier en les utilisant ». Saint-Cloud, par exemple, pourrait devenir une école de sculpture ; Bellevue, de peinture ; Mousseaux, d'agriculture ; le Raincy, d'élevage. Et, tandis que Versailles servirait à l'éducation publique, Bagatelle serait affecté aux divertissements populaires.

Aucune de ces propositions ne devait être suivie d'effet, ou du moins les tentatives allaient être timides ou infructueuses. Au lieu d'approprier les choses à l'utilité générale, on fut bientôt réduit à faire argent de tout. L'État allait louer Bagatelle à un industriel qui devait y appeler la foule et y donner des fêtes, jusqu'au jour où, au mépris du décret du 16 floréal, on aliénerait définitivement le domaine de l'État et on l'adjugerait en vente publique. Le 7 prairial, an V de la République française (26 mai 1797), le sieur « Étienne Benoit, négociant, demeurant à Paris, rue de Lille, n° 646, se rendait acquéreur du domaine de Bagatelle, provenant de Charles-Philippe Capet, émigré ».

Un imprimé encarté dans les Papiers des Princes nous ren-

seigne d'une façon définitive au sujet de cette transmission. Comme il y avait une première loi qui affectait Bagatelle, la seconde était contradictoire; une troisième fut nécessaire pour annuler la première. L'affiche, est ainsi conçue : « Du 7 prairial, de l'an V de la République française, une et indivisible... Nous, membres composant le bureau du Domaine national du département de la Seine, par et au nom de la République française, en vertu de la loi du 28 ventôse de l'an IV, en présence, et du consentement du commissaire du Directoire exécutif, avons, par ces présentes, vendu et délaissé, dès maintenant et pour toujours, au citoyen Étienne Benoit, etc., etc..., à ce présent et acceptant pour lui, ses héritiers et ayants cause, le domaine national dont la désignation et la description suivent... »

La pièce a d'autant plus d'intérêt qu'elle limite bien le domaine et décrit exactement les lieux ; c'est « le château de Bagatelle, avec jardins, dépendances, bosquets et pompe à feu, avec le chemin qui conduit aux bâtiments de ladite pompe, le tout situé dans le bois de Boulogne, commune de Neuilly, canton de Clichy, et tenant du levant à l'allée de Madrid, du midi à celle de Longchamp, du couchant au chemin de Neuilly, longeant les murs du Bois, du nord au chemin Conty » (sur le champ d'entraînement actuel, qui avait appartenu au prince de Conti). La superficie totale, y compris l'emplacement de la pompe à feu et du chemin qui y mène est de « quarante-quatre mille cent quatre toises, ou trente-neuf arpents soixante deux perches, à la mesure locale de vingt pieds pour perche et cent perches pour arpent ».

En ce qui concerne les intérieurs, la description est complète. Tout est encore intact; mais, naturellement, les objets de luxe, comme le petit meuble de fantaisie, les bronzes, les tableaux et les objets de main, ont été enlevés par le comte d'Artois. On n'a laissé en place que le gros meuble et ce qui tient à la construction : les belles cheminées, les boiseries, les cuivres exquis de Gouthières et les peintures décoratives. Les dessus de cheminées et les fameuses pendules de Lepaute sont entrées au Garde-Meuble ou, pour la plupart, ont été soustraites par le prince lui-même aux déprédations, comme ayant été payées de ses deniers privés.

Nous retrouvons les six tableaux de Hubert Robert, — « en partie gâtés par l'humidité », dit l'inventaire, — dans le petit boudoir de gauche; et les six tableaux peints par Callet, dans celui de droite; et, en général, tout ce qui tient à l'édifice et forme panneau et dessus de porte.

Il n'est plus question alors de Bellanger. Architecte des menus plaisirs du Roi, chargé d'organiser toutes les fêtes de la cour et directeur des bâtiments du comte d'Artois, il est devenu suspect et a été enfermé au Temple. En 1795, pourtant, c'est en qualité de commissaire de la commune qu'il a pu approcher du jeune Louis XVII et dessiner son portrait d'après nature, dans sa prison. Hubert Robert, peintre du Roi, n'échappe à l'échafaud que parce qu'on a guillotiné à sa place un autre Robert : accident dont il déclare, après la Révolution, qu'il ne se consolera jamais. Bellanger, à la rentrée des émigrés, figurera parmi les créanciers du comte d'Artois et réclamera, pour sa part, deux cent quatre-vingt-mille francs.

Un autre architecte qui, dans cette vente, représente comme expert le Domaine national, est le sieur Antoine-Charles Aubert; celui désigné par l'acquéreur s'appelle Étienne Bouvet. L'estimation, tant du sol que du jardin anglais, des arbres, de la pompe à feu et du chemin, s'élève à soixante-quinze mille cent cinquante-huit francs, celle des bâtiments de toute nature à cent trente-cinq mille francs : soit deux cent dix mille cent cinquante-huit francs, prix payé par le citoyen Benoit.

En feuilletant les écrits du temps, on peut se représenter Bagatelle devenu un lieu de plaisirs publics sous la direction d'entrepreneurs qui y ont installé un restaurant, un glacier, un bal, des jeux de toute sorte, avec montagnes russes, concert permanent et le reste.

Déjà une chanson datée du tridi 13 ventôse an V (3 mars 1797), en donnait une idée :

Chacun avec la même ardeur
Va se rendre où l'amour l'appelle :
C'est au séjour du vrai bonheur,
Mais ce séjour est Bagatelle...

Pour se figurer ce que fut « Paris pendant la Révolution » de 1789 à 1798, c'est toujours à Mercier qu'il faut recourir, malgré ses exagérations et sa haine de ce qui fut. Dans le chapitre intitulé *Promenades au bois de Boulogne*, on lit ces lignes : « Sur le chemin du Bois j'aperçois Daphné en cabriolet, qu'un coursier anglais emporte à Bagatelle... Ils volent parmi des torrents de poussière à ce séjour de la folie... Déjà mille lampions suspendus aux arbustes l'ont transformé en palais de rubis, d'émeraudes, de topazes et de diamants. Les flûtes des concerts soupirent, tandis que les amours se jouent dans les grottes mystérieuses... »

Les Parisiens, affolés pendant la Terreur, relèvent la tête et se précipitent au plaisir ; au sortir du cauchemar, on ne songe qu'à s'étourdir et à oublier. « A Bagatelle, on mange, on boit, on danse, et surtout on se perd dans les bosquets. »

Le 14 thermidor (1er août 1797), un ambassadeur ottoman s'étant présenté au pouvoir exécutif, qui l'a solennellement accueilli, quelques Parisiens, peut-être inspirés par les trois associés concessionnaires de Bagatelle, les sieurs Saucède, Glouteau et Coste, imaginent de donner une fête orientale à l'ambassadeur. Un journal, dont le titre même est curieux, *le Thé*, enregistre le fait : « Depuis que Bagatelle est devenu le guide des Parisiens, l'amour n'a pas cessé d'y faire des pèlerinages ; par Ali Effendi (c'est le nom de l'ambassadeur du Grand Turc), Bagatelle deviendra le Grand Caire, si les ordonnateurs de la fête qui lui est destinée ont l'intention d'offrir à ses yeux des signes propres à lui rappeler sa croyance... » Ou je me trompe fort, ou cela voulait dire qu'à Bagatelle notre hôte retrouverait un harem.

Le restaurateur qui dirige les fourneaux à Bagatelle s'appelle L'Héritier ; le glacier est un Italien nommé Garchi : « Il distille l'ambroisie », dit un chroniqueur. Dans certains comptes rendus, « Bagatelle est le rendez-vous de l'aristocratie la plus brillante ; c'est là qu'on bat avec la langue toutes les armées de la République et qu'on baptise Bonaparte du nom de César dictateur ».

C'est aussi le temps des montgolfières. Déjà le comte d'Artois avait ouvert Bagatelle aux innovateurs qui cher-

chaient la direction des ballons; l'aérostation reste dans le programme des directeurs.

Par une belle soirée d'août, une lueur resplendissante illumine tout à coup les airs; une bombe lumineuse éclate avec fracas : tous les promeneurs lèvent la tête et, comme dans une apothéose, on voit se balancer une nacelle dorée ou plutôt un char, attelé de colombes, où « une Déesse inconnue » apparaît comme Danaé sous la pluie d'or. On court, on la suit, elle reste impassible : c'est une poupée grande comme nature, que le vent emporte jusque dans les nuages, aux clameurs de la foule. Et cette mauvaise langue de Mercier, qui se promène dans les groupes d'aristocrates restés fidèles aux Bourbons ne manque pas d'ajouter : « Capet de Provence[1] et son épouse, plus heureux que Capet l'aîné, ont franchi la frontière; on ne s'entretient que d'eux, mais l'on fait entendre que l'ancien propriétaire de Bagatelle[2] est si aimable, aime tant les filles et même les femmes honnêtes, qu'il est presque impossible que tant d'amabilité ne le conduise un jour au trône... » Et voilà Mercier prophète! Lui-même croyait-il si bien dire?

Cependant les entrepreneurs de Bagatelle ont médiocrement réussi : en 1798, les trois associés essaient de liquider. Ils ont fait un dernier effort et construit un théâtre, mais l'éloignement de Paris, l'incertitude du temps, la monotonie des programmes ont peu séduit la foule. On a donné de sept ou huit fêtes, dont les recettes ont été exiguës et le succès précaire : on va se contenter d'offrir au public la promenade du parc, l'attrait des eaux et des jardins et la commodité d'un restaurant favorable aux parties fines. Cela durera jusqu'en 1806, avec trois tentatives de ventes successives.

En 1801, l'adjudication doit avoir lieu en l'étude du citoyen Raguideau, notaire à Paris, rue Saint-Honoré, « à côté de la place Vendôme ». C'est à ce même Raguideau et au citoyen Pirault, avoué, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 463, qu'on devra demander des renseignements et la communication des titres. Quant à la visite des lieux, l'affiche

1. Le futur Louis XVIII.

2. Le futur Charles X.

prévient les amateurs qu'ils devront s'adresser au concierge de Bagatelle. — Mais l'acquéreur ne se présente pas.

Les affaires continuent donc; on rouvre les portes et on s'efforce de trouver de nouveaux divertissements pour attirer les Parisiens. Cinq ans après, en 1806, nouvelle mise à prix de cent soixante-dix mille francs : c'est-à-dire qu'on serait heureux de vendre à quarante mille francs de perte.

C'est le même avoué, Pirault-Deschaumes, qui annonce la vente pour le 24 mai, aux criées du département de la Seine, sur licitation entre majeurs. Cette vente n'aboutit pas davantage; elle est reportée au 24 juin de la même année, et les termes de l'affiche nous prouvent qu'à cette date la résidence de Bagatelle est encore exploitée comme un lieu de plaisir : « A compter du samedi 31 mai, les eaux jouent tous les jours jusqu'à celui de la fermeture. » Au bas du même document, on lit la note suivante : « Jusque-là, le restaurateur continuera à servir ».

Ce restaurateur, le sieur Borne, n'était jusque-là qu'un sous-locataire ou fermier de la Société de Bagatelle. Le 3 juillet 1806, il traite directement avec le Domaine et publie dans les journaux la note suivante :

« Le sieur Borne, restaurateur, a l'honneur de prévenir le public qu'il continue son établissement de restaurant comme par le passé et de l'assurer qu'il apportera tous ses soins à le contenter. Il prie les personnes qui voudraient donner des repas de le prévenir la veille, pour être mieux servies. »

La Révolution avait laissé sa trace dans le Bois : Bagatelle avait moins souffert, parce que les concessionnaires avaient intérêt à l'entretenir; mais les beaux arbres du Bois avaient été mutilés, les routes étaient changées en fondrières. L'Empereur entrait souvent par la porte Maillot ou traversait le Bois par la route de la Muette à Boulogne pour aller à Saint-Cloud. Vers la fin de 1806, comme il chassait assez fréquemment par là et faisait opérer de grands reboisements, il décida de reprendre Bagatelle au concessionnaire pour en faire un pied-à-terre plus proche que la Malmaison. Nous avons sur ce point le témoignage de Borne lui-même, qui recevait l'Empereur à son arrivée, les jours de chasse, et, sur son ordre, faisait préparer

de grands feux en plein air. Napoléon lui déclara qu'il devrait bientôt transporter ses fourneaux ailleurs; qu'il eût à s'entendre avec le maréchal Duroc pour être indemnisé. Borne renonça donc au restaurant de Bagatelle; il acheta une partie des anciens communs de Madrid, que l'État avait aliénés en même temps que la Muette, il y fonda un nouvel établissement, sur lequel sa dynastie régnait naguère encore.

Napoléon n'habita point Bagatelle : la petite résidence, rachetée par le Domaine au prix de cent soixante-dix mille francs, — quarante mille francs de moins qu'on ne l'avait vendue en 1797, — fut cédée à Lucien, son frère, puis au prince Eugène, qui n'y vint guère davantage; mais le parc servit le plus souvent à la promenade du roi de Rome, et le Bois tout entier bénéficia de cet honneur.

Lors de l'invasion, l'ennemi campa dans le Bois : les cantons du Nord et du Nord-Est furent ravagés. Le corps d'armée russe se logea dans le parc et dans les communs de Madrid. Wellington eut son quartier général à la Folie Saint-James, — construite par Baudard, baron de Saint-James, trésorier général de la marine; depuis, transformée en maison de santé par le docteur Pinel. — Osten-Sacken occupait le « Petit Madrid ». Au pavillon d'Armenonville, — construit par M. Fleuriau d'Armenonville; transformé, depuis, en restaurant, — s'installa le général commandant le corps d'armée hanovrien. Les troupes étaient cantonnées dans des baraques de bois : pour les établir, on avait fait tomber les taillis; deux fois de suite elles prirent feu par l'imprudence des soldats, qui abattirent les beaux chênes et les hautes futaies. Des plantations faites par les Valois et par Louis XV, il ne resta désormais que quelques beaux arbres derrière Armenonville et dans le « fond des Princes » vers Auteuil.

Cependant, par une délicatesse dont Alexandre Ier avait donné d'abord l'exemple en habitant l'hôtel de M. de Talleyrand au lieu de séjourner dans un palais royal, Wellington avait refusé d'habiter Bagatelle : ni le pavillon, ni les jardins n'eurent à souffrir de l'ennemi.

La paix signée, le comte d'Artois reprit aussitôt possession

de sa résidence. Il était maintenant plus près du trône, un long exil avait calmé en lui la fougue de la jeunesse et le goût des plaisirs : il ne fit plus qu'entretenir les bâtiments et les jardins ; il devait les abandonner à ses enfants et à ses petits-enfants le jour où, le Roi son frère étant mort sans héritier, il ceignit lui-même la couronne.

Dès qu'il était rentré à Bagatelle, il avait permis au public parisien la visite du parc ; il avait fixé des jours réservés pour la promenade, et sa chancellerie accordait des billets spéciaux qu'on obtenait facilement. Monté sur le trône, il resta fidèle à cette tradition.

Après la mort du duc de Berri et la naissance posthume du duc de Bordeaux, Bagatelle devint le lieu de promenade de « l'enfant du miracle » : là, chaque jour il venait avec une escorte, accompagné de madame de Tourzel. Une toile de Raimond, retrouvée par M. Mannheim, apportée par lui à sir Richard Wallace, consacre le souvenir de ces visites. On y voit la cour intérieure de Bagatelle avec l'architecture de son pavillon, ses terrasses, le mont Valérien à l'horizon. Au premier plan, le duc de Bordeaux enfant, revêtu d'un uniforme, entouré de ses précepteurs et des officiers de la couronne; rangés au pied du mur d'enceinte parallèle à la Seine, des soldats de la garde royale forment le piquet d'honneur.

En juillet 1830, Charles X reprend le chemin de l'exil ; Bagatelle, distrait du domaine de l'État, est réuni à la liste civile du roi Louis-Philippe. Mais, soit qu'il y ait eu échange entre les deux domaines, soit qu'une certaine pudeur empêchât le nouveau roi d'entrer, au lendemain de la Révolution, dans la maison privée de Charles X, où, la veille, la garde royale accompagnait le jeune duc de Bordeaux, une loi spéciale votée par la Chambre des députés en 1832, autorisa l'aliénation de Bagatelle au profit de l'État.

La résidence resta vide jusqu'en 1835 ; elle fut adjugée alors, pour le prix de trois cent mille francs, à un Anglais, qui s'était fixé à Paris depuis quelque temps, Richard Seymour Conway, lord Yarmouth, fils aîné de Francis Charles Seymour, troisième marquis d'Hertford. En outre du pavillon

de Bagatelle et du parc, — qui mesurait alors juste la moitié de son étendue actuelle, — l'acte comprenait la pompe à feu, construite par mademoiselle de Charolais, réédifiée par le comte d'Artois, qui s'élevait comme aujourd'hui au bord de la Seine, avec un large chemin de trois mille deux cents mètres, pour y conduire à travers la plaine de Longchamp.

Une série de circonstances allaient faire de Bagatelle une retraite silencieuse qui présenterait pendant plus de cinquante années, un singulier contraste avec les « Folies d'Artois » et le « séjour du plaisir » chanté par les poètes de la Révolution.

CHARLES YRIARTE

(La fin prochainement.)

LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE[1]

IV

Le cours de dessin de mademoiselle Duplan était fort à la mode. Mademoiselle Duplan, établie à Rivray depuis environ cinq ans, y avait loué une petite maison dans « l'Entre-Vince ». On appelait, à Rivray, « l'Entre-Vince » une sorte d'îlot formé par les deux bras de la rivière, l'un assez plein, l'autre coulant à peine sur les cailloux à cause du barrage d'un moulin dont on entendait la roue bourdonnante. Les gamins, qui jouaient les jambes nues dans le lit pierreux et appauvri de la Vince, escaladaient le talus du jardin de mademoiselle Duplan et venaient lui voler ses fruits. Elle les voyait, de l'atelier où elle travaillait, se glisser à la maraude, les culottes troussées sur leurs mollets mouillés, les pieds humides sur le gravier des allées.

Ces gamins étaient le grand souci et le désespoir de mademoiselle Duplan et la seule chose qu'elle reprochât à Rivray. Elle eût voulu les voir mener en prison entre deux gendarmes. Contre eux, elle faisait elle-même sa police; mais quand elle apparaissait, la palette au pouce, le fusain ou le pinceau aux doigts, ils décampaient avec des piaillements d'oiseaux pillards et en lui lançant des mottes de terre ou des

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

trognons de poires. Mademoiselle Duplan se rasseyait, en gémissant, devant son chevalet et déplorait le peu de respect de ces polissons pour une artiste qui avait exposé au Salon et qui avait été l'élève d'Abel de Pujol. L'aspect de mademoiselle Duplan était pourtant par lui-même assez imposant. Grande et montée sur de larges pieds qui dépassaient le bord de sa robe noire, elle avait la figure sérieuse et masculine et l'air d'un homme soigneusement rasé. Elle ne quittait guère le chapeau orné de cassis qui coiffait ses bandeaux gris et n'en changeait jamais la forme ni la garniture. Elle le conservait sur sa tête pour manger et l'y gardait pour peindre.

Elle travaillait beaucoup, et principalement à des portraits. Il y avait peu de maisons aisées à Rivray qui ne montrassent encadrée, au mur de leur salon, une œuvre de mademoiselle Duplan. Toutes ces dames avaient posé dans son atelier. Elle s'attachait à les représenter exactement, car elle était probe et consciencieuse en son métier.

On s'accordait à trouver les portraits de mademoiselle Duplan ressemblants, mais peu flattés, et chacun se consolait de la petite déception qu'on éprouve à se voir tel qu'on est, par la pensée que les autres la ressentiraient également. Un nouveau portrait de mademoiselle Duplan était, à Rivray, un événement dont on parlait pendant trois semaines. On le venait voir. Ceux qui possédaient déjà le leur le jugeaient en somme préférable, et ceux qui attendaient leur tour pensaient qu'ils offriraient au peintre un modèle dont il ne manquerait pas de tirer un meilleur parti.

Mademoiselle Duplan était donc fort courue. On s'inscrivait d'avance; on prenait date. M. Galibert des Forgeais avait retenu le mois de novembre prochain pour que mademoiselle Duplan commençât le portrait de madame Galibert des Forgeais, et, comme il s'était remarié, il avait obtenu de mademoiselle Duplan qu'elle tenterait, d'après une photographie, celui de sa première femme. Monsieur et madame de La Boulerie ne s'étaient pas encore décidés à suivre l'exemple général. Madame de La Boulerie voulait que son mari passât le premier. Elle n'éprouvait aucun empressement à laisser à la postérité son visage rouge, son gros nez violacé et ses papil-

lottes grises. M. de La Boulerie ne trouvait pas très nécessaire de confier à la toile sa longue figure penchée et ses lunettes, mais il était ébranlé en son refus par l'idée de pouvoir admirer au coin du tableau, peintes d'une main habile, les armoiries casquées et lambrequinées des Le Bégat. Aussi madame de La Boulerie s'était-elle entendue avec mademoiselle Duplan pour qu'elle entreprît cette grande affaire au moment où elle en aurait fini avec ces deux dames Galibert des Forgeais, la vivante et la défunte. Le portrait de M. de La Boulerie viendrait immédiatement ensuite.

Mademoiselle Duplan ne faisait, chaque année, qu'un certain nombre de portraits et, le reste du temps, elle s'adonnait à la peinture religieuse. L'intention de ses tableaux était pieuse, mais l'exécution n'en rendait point la pensée. La vieille fille ne voulait pas recevoir d'argent pour ces œuvres sacrées. Elle les donnait aux églises des environs. Ces travaux divers, saints ou profanes, l'occupaient fort, et il avait fallu beaucoup insister auprès d'elle avant de la convaincre d'ouvrir son cours de dessin pour les jeunes filles, qui devait être le complément du cours de lettres de mademoiselle Rollet et du cours de piano de mademoiselle Ruchat. Maintenant on avait ainsi à Rivray même de quoi donner aux jeunes filles une éducation achevée et peu coûteuse, aussi bonne que celle qu'on recevait au couvent du Sacré-Cœur de Vallins.

Lorsque Georges Dolonne se rendit, vers deux heures, chez mademoiselle Duplan et qu'il eut sonné à la porte, la servante l'introduisit dans le salon. Le principal ornement en était les gravures qui ornaient le papier vert de la muraille. Georges reconnut les Stanzes de Raphaël. Il y avait aussi quelques tableaux à l'huile en des cadres dorés. Georges, debout au milieu de la pièce, avait eu le temps de les examiner lorsque entra mademoiselle Duplan. Sa révérence fit osciller doucement son chapeau sur sa tête grise. En artiste, elle tendit la main au jeune homme, car elle se piquait de familiarité et mêlait ce qu'elle croyait être des façons d'atelier à la décence naturelle à son sexe et à son caractère. On l'en blâmait un peu à Rivray. Elle portait un lorgnon d'or.

— Vous arrivez bien, monsieur : le cours vient de commencer. Mais avant de vous mener à l'atelier je voudrais

savoir si vous avez déjà dessiné. Madame votre tante m'a dit que vous aviez des dispositions, et votre digne oncle m'a laissé entendre qu'à défaut de la science vous aviez le goût du dessin.

Georges répondit qu'à l'École Saint-Xavier le dessin était assez négligé, mais que, les jours de sortie, il aimait beaucoup aller au musée du Louvre. Mademoiselle Duplan approuva. Georges ajouta qu'à Saint-Xavier leur professeur s'appelait M. Bourrat.

— Et pourriez-vous me dire, monsieur, de qui M. Bourrat a été élève?

Georges l'ignorait. Il avait remarqué, au Salon de peinture, quelques agréables petits paysages de M. Bourrat. Ils étaient accrochés haut, loin de la cimaise. Il se souvenait très exactement de l'un d'eux qui représentait un bord de rivière, avec de vieux saules aux troncs crevassés et aux feuilles d'argent.

Mademoiselle Duplan fit la moue. Elle dédaignait les paysages sans fabriques et sans figures et ne pensait pas que la nature toute seule méritât d'être peinte : elle devait au moins servir de fond à un personnage. C'est ainsi que le portrait de madame de La Vigneraie se détachait sur une vue du parc de Hautmont. Aussi fut-ce avec plus d'indulgence pour sa bonne volonté que d'espérance en son savoir qu'elle dit à Georges :

— Venez, monsieur, nous allons voir ce que vous a enseigné M. Bourrat.

Elle précéda Georges dans l'atelier.

Plusieurs jeunes filles étaient occupées à dessiner et à peindre. Elles étaient vêtues de sarraus en toile bise et tournèrent la tête, à l'entrée de mademoiselle Duplan et de Georges Dolonne. Il reconnut, juchée sur un tabouret, mademoiselle de Péridon. Une boîte d'aquarelle était ouverte devant elle auprès d'un verre d'eau que son pinceau avait teinté de couleurs changeantes. Elle coloriait sur un éventail des petites dames Louis XV. Elle pouvait avoir seize ans et n'était pas laide. Ses cheveux, relevés, découvraient une nuque élégante. Georges la regarda : elle rougit légèrement, et lui devint pourpre. Les trois sœurs Ragueugnot, à la

même table, se ressemblaient singulièrement et fâcheusement. L'aînée avait dix-neuf ans et la plus jeune douze; toutes les trois, vulgaires et rablées. Non loin d'elles, deux personnes que Georges ne connaissait pas, dont l'une criblée de taches de rousseur. Au bout de la salle, mademoiselle Hurtrot taillait un fusain avec dégoût. Elle était grasse, un peu boulotte, toute ronde de corps et de visage, avec un beau teint qui était sa seule beauté et une bouche aux coins tombants, boudeuse et pleurnicheuse. Elle était coiffée en boucles et avait le cou serré par un ruban rose.

Mademoiselle Duplan avait frappé dans ses mains :

— Vite, vite, mesdemoiselles, laissez là vos petits ouvrages d'été ; il va falloir travailler sérieusement aujourd'hui, comme si nous étions au complet. Voici monsieur Georges Dolonne, que je vous présente et qui est le petit-neveu de M. de La Boulerie. Il a étudié à Paris sous les meilleurs maîtres. Chacun va donc montrer ce qu'il sait faire. Ce sera une épreuve intéressante, mesdemoiselles ! Monsieur Dolonne, asseyez-vous là. Et vous, mademoiselle Alice, qui êtes le massier, apportez-nous le Discobole.

Mademoiselle Alice, qui était l'aînée des sœurs Ragueugnot, se dirigea vers une armoire. Les rayons étaient chargés de moulages. Le sourire du Faune dansant y voisinait avec la douleur héroïque de l'Amazone blessée. Mademoiselle Ragueugnot dérangea quelques-uns des modèles et revint, portant entre ses bras l'homme de plâtre. Posé sur une sellette, il dressa son torse puissant, ses membres nerveux, son allure sportive et virile.

Georges Dolonne, un fusain aux doigts, un carré de mie de pain à sa portée, était assis, un carton sur ses genoux. Quatre punaises de cuivre fixaient la feuille de papier blanc. Il se mit au travail, non pour montrer son savoir-faire, mais parce que cela l'amusait. L'homme nu était l'objet de tous les regards. Georges essayait d'en bien saisir les proportions et le mouvement et d'en fixer la ligne souple et forte. De temps en temps, il regardait du coin de l'œil les trois sœurs Ragueugnot. Elles peinaient, la langue entre les lèvres. Mademoiselle de Péridon dessinait gracieusement et se grattait parfois le bout du nez de son ongle net et poli. Made-

moiselle Hurtrot retaillait continuellement son fusain, sans parvenir jamais à l'amenuiser à son gré et toussait pour attirer l'attention de Georges. Elle l'observait en dessous et minaudait devant le Discobole héroïque, sportif et indifférent. Un petit frottement de mie de pain sur le papier rompait seul le silence. On entendait le bourdonnement sourd du moulin, les cris des gamins qui jouaient dans la rivière à sec et la voix de mademoiselle Duplan, corrigeant une ligne, reprenant le trait d'une hachure :

— Très bien, mademoiselle de Péridon!...

— Mademoiselle Ragueugnot, la seconde, rattachez donc la hanche à la cuisse...

— Les pectoraux viennent bien, mademoiselle Hurtrot; mais prenez garde au bassin !...

Mademoiselle Duplan s'arrêta derrière Georges. Il vit sur son papier l'ombre du chapeau à cassis. Mademoiselle Duplan rajusta son lorgnon d'or et s'éloigna sans rien dire. La jeune personne aux taches de rousseur, qui était la fille du notaire, M. Margit, la retint assez longtemps. Son Discobole s'annonçait mal. Mademoiselle Duplan en redressa l'aspect monstrueux. Elle mêlait à ses conseils des aphorismes sur l'art, des anecdotes sur les peintres célèbres. Elle en racontait une sur son bon maître Abel de Pujol, quand elle s'interrompit pour courir à la porte de l'atelier.

L'atelier donnait sur le jardin par une porte vitrée, et mademoiselle Duplan avait aperçu les gamins qui pénétraient dans l'enclos. Ils secouaient furieusement un prunier à mirabelles. Les petites prunes rondes criblaient la terre dure de la plate-bande. A la vue de mademoiselle Duplan, les voleurs disparurent comme un vol de moineaux. Mademoiselle Duplan, au milieu de l'allée, agitait ses bras, ce qui la faisait ressembler à un épouvantail.

Mademoiselle Hurtrot profita de l'absence de mademoiselle Duplan pour demander à Georges, d'un air boudeur et languissant, un peu de sa mie de pain. Georges observa avec surprise, qu'au lieu de s'en servir, elle la glissait dans sa poche de façon à être vue de lui et à lui montrer, en retroussant son sarrau, la robe élégante qu'elle portait en dessous. Quand mademoiselle Duplan rentra, mademoiselle Hurtrot

taillait une fois de plus son fusain, et Georges étudiait avec attention l'ornement classique qui faisait du Discobole une sorte de vigneron. Comme il achevait, mademoiselle Duplan était de nouveau derrière lui. Elle s'était approchée doucement sur ses semelles feutrées. La vieille demoiselle enleva de son nez son lorgnon d'or.

— Fort bien, monsieur Dolonne.

Il rougit et elle ajouta :

— Monsieur Dolonne, mesdemoiselles, a le crayon très distingué.

Le lendemain, dans l'après-midi, Georges était dans sa chambre, à écrire à Maxime Plantel, quand on sonna. La province rend curieux : il se pencha par la fenêtre et reconnut le chapeau à cassis de mademoiselle Duplan. Mademoiselle Duplan venait peut-être faire compliment à madame de La Boulerie des remarquables dispositions de son petit-neveu pour le dessin. Cette pensée ne lui fut pas désagréable et il demeura, le nez en l'air, à mâcher le bout de son porte-plume. Comme il terminait sa lettre à Maxime Plantel, il entendit se refermer la porte de la rue : il retourna à la fenêtre. Mademoiselle Duplan traversait la place aux Bœufs et disparut à l'angle de la poste et de la rue des Chantres. Georges ferma son enveloppe. Il avait le temps d'aller jeter sa lettre dans la boîte avant la levée. Il sauta deux par deux les marches de l'escalier et n'en fit qu'une des quatre dernières. En passant devant le salon, il entendit un éclat de voix inusité. Madame de La Boulerie parlait avec son accent d'Avignon.

Elle marchait à grands pas sur le tapis, les brides de son bonnet envolées, bousculant les fauteuils. Sa figure, rouge d'ordinaire, était cramoisie. Madame Dolonne, assise sur le canapé, faisait un carré au crochet et haussait doucement les épaules.

— Eh bien, mon petit, — dit madame de La Boulerie à Georges qui entrait, — elles sont finies, tes leçons de dessin !...

L'admission de Georges Dolonne au cours de mademoiselle Duplan avait été un événement. Si madame de Péridon, non plus que madame Ragueugnot, n'avait rien trouvé à y redire, il n'en était pas de même de madame Hurtrot. Quand sa fille,

en revenant du cours, lui apprit qu'elle avait dessiné le Discobole en compagnie d'un garçon de seize ans, elle en frémit d'indignation. Comment une personne aussi prudente et aussi sérieuse que mademoiselle Duplan avait-elle pu commettre une pareille inconvenance? M. Georges Dolonne avait beau être le neveu de M. de La Boulerie, il n'en était pas moins un jeune homme comme les autres. On n'était plus sous l'ancien régime! Ces nobles passaient toute mesure et méritaient une leçon : ils l'auraient. De quel droit imposer à une jeune fille une société compromettante? L'âme maternelle de madame Hurtrot protestait. Son antipathie de bourgeoise contre les La Boulerie trouvait une occasion de se manifester. Madame Hurtrot, d'ailleurs, était d'autant plus intraitable qu'on avait, dans le temps, jasé d'elle et de M. d'Auberoche, et qu'on disait que sa fille ressemblait par certains traits à M. Galibert des Forgeais. Veuf, il s'était, prétendait-on, consolé avec madame Hurtrot. Aussi, dès le lendemain matin, mademoiselle Duplan, qui inspectait, à ses pruniers, les ravages des polissons, vit-elle arriver madame Hurtrot. Elle la reçut avec empressement. Elle pensait que madame Hurtrot venait la presser au sujet d'un panneau de chasse que M. Hurtrot lui avait commandé pour sa salle à manger. Il y en avait de pareils au château de M. le comte d'Auberoche, qui étaient de Martin le jeune. Ce n'était point le genre de mademoiselle Duplan, mais M. Hurtrot avait insisté et offert un bon prix. Mademoiselle Duplan n'avait pas osé mécontenter madame Hurtrot, qui était méchante et vindicative, ni M. Hurtrot qui était maire de Rivray, conseiller général, et qui promettait de lui obtenir les palmes académiques. Aussi mademoiselle Duplan fut-elle confondue à la sévère réprimande de madame Hurtrot. Madame Hurtrot fut ferme et catégorique. Elle ne se fâcha point; mais elle lui déclara que sa fille ne reparaîtrait plus au cours, tant que la présence d'un jeune homme — et d'un jeune homme de Paris — y rendrait impossible celle d'une jeune fille. Des parents qui se respectent ne peuvent tolérer une situation aussi équivoque.

Madame Hurtrot ajoutait qu'elle avait pris seule l'initiative de cette démarche pénible et nécessaire, mais qu'elle se fai-

sait fort d'amener mesdames Margit et Ragueugnot à penser de même. Toutes les autres mères de Rivray seraient de son avis, et, une fois M. Dolonne parti, mademoiselle Duplan verrait, à la rentrée, si son cours aurait gagné en considération. Du reste, elle entendait bien ne pas donner de conseils à mademoiselle Duplan, mais il lui semblait que le seul moyen de finir ce scandale regrettable était d'avertir monsieur et madame de La Boulerie de vouloir bien, dorénavant, garder chez eux leur petit-neveu, qui, d'ailleurs, avait échoué à son baccalauréat et ferait mieux de préparer son examen que de se fourrer où sa place n'était point... Et madame Hurtrot se retira avec dignité, sans vouloir écouter les explications et les excuses désespérées de mademoiselle Duplan.

Ce fut donc d'une main tremblante que mademoiselle Duplan sonna, dans l'après-midi, chez M. de La Boulerie. Elle devait beaucoup à monsieur et madame de La Boulerie qui, à son arrivée à Rivray, avaient été très bons pour elle et elle désirait les ménager; mais le ruban violet promis par M. Hurtrot lui mettait un bandeau sur les yeux.

Aux premiers mots de mademoiselle Duplan, madame de La Boulerie avait bondi. Quoi! Georges, cet enfant si doux, si bien élevé, si gentil, qui, malgré ses seize ans, avait l'air d'une fillette, on le traitait comme le loup dans la bergerie!

— Mais, c'est un enfant, mademoiselle Duplan! je vous le dis, c'est un enfant... Il n'a jamais songé à mal. Si vous le voyiez, le matin, dans son lit, avec sa chemise de nuit...

— Mais, ma tante, nous ne pouvons tout de même pas l'envoyer en ce costume au cours de mademoiselle Duplan, — interrompit en souriant madame Dolonne. — Georges a malgré lui ses seize ans, ma tante; c'est un collégien, presque un bachelier... Allons ne vous désolez pas, mademoiselle Duplan. Cette mesure ne m'offense nullement. Au surplus, il va falloir qu'il travaille un peu pour son examen. Ne prenez pas cela si vivement, ma bonne tante!

Madame de La Boulerie se calma, mais pas avant d'avoir dit à mademoiselle Duplan, en langage d'Avignon, ce qu'elle pensait de la démarche de madame Hurtrot. Ces Hurtrot, des gens de rien et qui se mêlaient de faire la loi, à Rivray! Et

le vieux sang venaissin des Esclaragues remontait par bouffées pourpres au visage de la bonne madame de La Boulerie.

Georges se contenta des raisons qu'on lui donna tout d'abord : mademoiselle Duplan allait s'absenter; mais peu à peu la tante La Boulerie lui laissa entendre la véritable cause pour laquelle ses leçons étaient interrompues si brusquement. Il en conçut un certain petit sentiment de son importance.

Du reste, à défaut de madame de La Boulerie, Hugues de Galbans l'eût mis au courant. L'histoire de madame Hurtrot et du petit Dolonne se répétait à Rivray et était parvenue jusqu'à Vailly. Madame Ducaral l'avait racontée à M. de Galbans.

— Mes compliments, Georges !... Tu ne sais toujours pas quand arrive Marguerite d'Esclaragues ?... Adieu, mon cher !...

Ce « mon cher » sonna agréablement aux oreilles de Georges.

Le soir, M. de La Boulerie, qui avait vécu toute la journée, au XVe siècle, parmi les titres de la maison d'Auberoche, descendit au dîner, une lettre à la main.

— Marguerite d'Esclaragues arrivera demain, — dit-il en déposant l'enveloppe sur la table.

Et il ajouta, avec un soupir qui prévoyait tous les accidents :

— Si elle arrive !...

Puis, plongeant sa cuiller dans le potage, il demeura silencieux. Quand il eut fini, il but un verre d'eau rougie, avec l'air de dire, comme dans le proverbe, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

M. de La Boulerie redoutait les voyages, et les voyages n'avaient pas réussi à Marguerite d'Esclaragues. C'était à Florence qu'elle avait perdu son mari, Bertrand d'Esclaragues. Elle avait été mariée deux ans à ce gros homme ventru, jovial et fin, de visage rouge comme tous les Esclaragues. Bertrand, avant son mariage, avait fort couru le monde et avait rapporté d'Amérique une fortune assez ronde, de quoi épouser, à cinquante ans, la jolie Marguerite Le Fèvre qui en avait vingt-deux, était pauvre, et avait accepté, sans amour et sans regret, de devenir madame d'Esclaragues. L'humeur gaie et avenante du gros Bertrand ne lui déplaisait pas. Lui était fou d'elle, de sa jeunesse et de sa beauté. A peine marié, il avait tenu à présenter sa femme à la vieille cousine La

Boulerie. Les Esclaragues vinrent donc quelques jours à Rivray. Ils arrivaient de Hollande et allaient partir pour l'Italie. M. d'Esclaragues aimait cette vie nomade : il y trouvait un prétexte à ne pas quitter sa femme d'une semelle sans se paraître à lui-même trop ridicule. Madame de La Boulerie fut enchantée de sa nouvelle petite parente ; M. de La Boulerie également. M. d'Esclaragues se rengorgeait aux compliments ; sa large figure s'empourprait de plaisir. Madame d'Esclaragues garda aussi un excellent souvenir des bonnes gens de Rivray et leur écrivit assez régulièrement. Ces lettres, datées de Venise, de Florence, de Rome, de Palerme, provoquaient les réflexions de M. de La Boulerie, qui ne comprenait pas qu'on aventurât délibérément sa vie aux événements du voyage, aux hasards des chemins de fer et des hôtels, aux dangers des climats que l'on ne connaît point, quand on a déjà tant de peine à se défendre des intempéries d'un lieu familier.

Monsieur et madame d'Esclaragues se plaisaient à ce genre d'existence. Au bout de la seconde année de leur mariage, ils séjournaient à Florence, en automne, quand M. d'Esclaragues, en sortant de la boutique d'un des orfèvres du Ponte-Vecchio, s'affaissa subitement sur la dalle. On le transporta à l'hôtel où il habitait, sur le Lungarno, où il ne survécut guère à l'apoplexie qui l'avait frappé.

La jeune veuve se retira chez sa mère, madame Le Fèvre, à Versailles. M. d'Esclaragues lui laissait largement de quoi vivre, ainsi qu'elle l'écrivait à la cousine La Boulerie, qui la pressait de la venir voir à Rivray. Mais la santé de madame Le Fèvre exigeait la présence de sa fille. Ce ne fut donc que l'année après celle qui suivit son veuvage que Marguerite put venir à Rivray. M. de La Boulerie crut devoir à son deuil de cérémonieuses condoléances. Madame d'Esclaragues les reçut, mais, en y répondant, ne montra que le chagrin qu'elle éprouvait : il était sincère et modéré. Bertrand d'Esclaragues avait été bon pour elle et elle parlait de lui comme il convenait ; mais elle était jeune et sa gaieté reparaissait vite.

Le lendemain, Georges alla jeter un mot à la poste pour

Hugues de Galbans. En descendant l'escalier, il trouva grande ouverte la porte de la chambre où devait loger madame d'Esclaragues. Jeanne, la petite bonne, était occupée à la nettoyer. La poussière balayée formait au seuil un tas grisâtre, Georges aperçut le lit en acajou plein, orné de quatre pommes de pin en bronze doré. Les rideaux de cretonne bise à fleurs rouges étaient soutenus par une flèche. Les matelas gonflaient leur toile à carreaux bleus et blancs. Au pied du lit, les draps qu'on y allait mettre étaient proprement pliés. Sur le traversin, un oreiller, à demi entré dans sa taie, semblait se débattre mollement. Georges hasarda sur ces choses un regard timide et furtif, et il rougit à la pensée qu'une jolie femme dormirait là, sous le même toit que lui. — Parmi les photographies de Hugues de Galbans, il y en avait une qui devait certainement représenter madame d'Esclaragues. Elle était grande, la taille souple, avec un visage ovale, de beaux yeux et une bouche souriante. Ses deux bandeaux bruns découvraient à demi son front. Elle avait l'air bienveillante, douce et hardie.

Après déjeuner, Georges manifesta l'intention de faire une longue promenade : il irait, par l'avenue des platanes, jusqu'à Pont-de-Vince et reviendrait en suivant le canal. M. de La Boulerie objecta qu'il n'était guère sain de marcher ainsi le long d'une eau stagnante, que les chalands en troublent la vase, que ces sortes de maisons flottantes transportent souvent des enfants qui ont la rougeole et la scarlatine, que du reste il pleuvrait probablement, parce que, quand le temps est incertain, comme aujourd'hui, il y a plus de chances qu'il tourne mal que bien. Et il conclut en disant :

— Tu devrais, Georges, au lieu de cela, aller attendre Marguerite à la gare.

Georges, qui craignait cette demande, et dont la promenade n'avait d'autre but que d'éviter cette mission, prit un air désespéré :

— Mais, mon oncle, je ne la connais pas !...

M. de La Boulerie parut convaincu ; mais madame de La Boulerie se mit à rire :

— Mais, mon pauvre Georges, il n'y a pas à s'y tromper : il ne descend jamais personne du train de cinq heures.

La tante La Boulerie parlait ainsi par ouï-dire. Il y avait des années qu'elle n'était pas allée à la gare. M. de La Boulerie, qui ne sortait guère, n'aimait pas que sa femme s'absentât. Il fallait qu'elle montât souvent à son cabinet savoir s'il n'avait besoin de rien, lui apporter un bouillon ou un fruit. Ce régime de recluse que pratiquait madame de La Boulerie avivait la pourpre de son teint, car elle était de nature sanguine et congestive. Elle reprit :

— Si ça t'ennuie, Georges, n'y va pas. Marguerite connaît Rivray. Je ferai dire à Jean, du Lion Bleu, qu'il se charge de ses bagages... Et puis, une personne qui a voyagé en Italie n'est pas embarrassée. Je suis très contente que Marguerite vienne. Henriette, je suis sûre que vous vous entendrez.

Madame d'Esclaragues était venue voir quelquefois de Versailles madame Dolonne, qui éprouvait une vraie sympathie pour la jeune femme. Madame Dolonne tendit sa joue à Georges qui, avant de partir, l'embrassa.

— Et moi? vaurien !

Et la tante La Boulerie offrit aussi, coquettement, à son neveu sa large joue écarlate.

A cinq heures moins vingt, Georges était à la gare. Il avait, sans s'en douter, abrégé sa promenade. A Pont-de-Vince, il s'était reposé un moment au bord du canal. L'eau s'allongeait, unie et plate, entre deux rangées d'arbres. Le ciel était gris. Georges l'examina longuement pour bien se persuader qu'il ne tarderait pas à pleuvoir. Il crut même sentir deux gouttes sur sa main. Il se leva et prit par le raccourci. Aux premières maisons de Rivray, il était quatre heures et demie : il se dirigea vers la gare.

Elle était à peu près déserte, les guichets fermés. Dans la salle des bagages, il y avait une malle. La marchande de journaux n'était pas encore là et les battants de bois de sa boutique étaient clos. Georges pénétra dans la salle d'attente et regarda par la porte vitrée. La voie était libre. Une locomotive errante manœuvrait. Un homme d'équipe traversa les rails. Georges sortit. Dehors, il poussa la grille du petit jardin. Il était propret et minable, avec un banc vert et un doigt de jet d'eau. Quelques roses trémières y dressaient leurs

hampes fleuries. Un poteau télégraphique égrenait sa grappe de muguets de porcelaine. La locomotive évoluait toujours, haletante et comme à tâtons, puis elle lança un coup de sifflet aigu, fila et disparut.

L'heure du train approchait. L'omnibus du Lion Bleu arriva le premier. C'était son cocher à la casquette de cuir bordée de cuivre qui devait s'occuper des bagages de madame d'Esclaragues. Une sonnerie électrique tinta. L'homme d'équipe roula un chariot chargé de caisses branlantes. Le chef de gare ôta sa casquette blanche et se gratta la tête. Des gens allèrent et vinrent. Un gros homme s'agita, une sacoche en bandoulière, et boutonnant son pantalon.

Quand le train eut été coupé en deux pour donner passage aux voyageurs qui en descendaient, Georges Dolonne chercha à reconnaître madame d'Esclaragues. Une forte dame bouscula trois messieurs, dont l'un riait ; des paysans suivirent, puis quelques femmes, puis Jean, le cocher du Lion Bleu, portant un nécessaire de toilette et, derrière lui, une jeune femme enveloppée d'un cache-poussière. C'était elle ! Elle lui parut plus grande qu'il ne l'avait imaginé, mais il ne put guère distinguer son visage sous une épaisse voilette de tulle blanc. Georges la vit donner d'une main gantée son billet à l'employé. L'homme d'équipe ramenait son chariot. Une haute malle jaune, aux initiales de madame d'Esclaragues, y oscilla. Georges retourna dans le petit jardin et s'assit sur le banc vert, pour attendre le départ de l'omnibus du Lion Bleu.

Quand il se leva pour revenir à la maison, le ciel s'était éclairci. Les nuées grises rosissaient délicatement. L'air était tiède et doux. Georges, dans la gare, acheta un journal. A l'étalage des livres, le dernier roman de Zola carrait sa masse compacte sous sa couverture jaune. Il n'osait pas acquérir ce gros volume. Que penserait la marchande du petit-neveu de M. de La Boulerie ? Il lui semblait, à Rivray où il ne connaissait presque personne, être connu de tous. Plusieurs fois déjà, dans la rue, on l'avait salué sans qu'il sût à qui il devait cette politesse. Il songeait à ces choses, tout en marchant dans l'avenue de la gare. Elle était plantée de petits arbres et encore seulement à demi bâtie. Sur le trottoir, des maçons gâchaient le plâtre à la truelle. Une carriole où était

un jeune veau passa. Des enfants jouaient aux billes. Successivement, Georges s'accouda au parapet des deux ponts de la Vince. Sous le premier, la rivière était presque à sec; sous le second, l'eau coulait, paresseuse et verdâtre. De longues herbes filamenteuses y ondulaient lentement. Devant l'hôtel du Lion Bleu, l'omnibus était arrêté : madame d'Esclaragues était déjà à la maison. La pensée de la voir intimida Georges. Elle aurait enlevé son cache-poussière et sa voilette. Il savait, par la photographie de Hugues de Galbans, qu'elle avait de beaux yeux. Elle lui tendrait la main. Il regarda les siennes : elles lui semblèrent propres, mais poussiéreuses.

Au lieu de rentrer par la porte de la place aux Bœufs, Georges rentra par celle de la ruelle et le jardin. Les servantes, malgré les recommandations de M. de La Boulerie, ne fermaient guère cette porte qu'au loquet. Georges se glissa dans la maison, grimpa l'escalier et gagna sa chambre. Il était six heures dix : il avait le temps de faire un bout de toilette. Il changea de chaussures, mit une autre cravate et se brossa minutieusement les ongles.

Sa mère et sa tante étaient seules au salon. Georges s'assit entre elles.

— Est-ce que madame d'Esclaragues n'est pas arrivée? demanda-t-il hypocritement.

Madame d'Esclaragues, très fatiguée, s'était couchée. Il éprouva un petit soulagement et une petite déception. Au dîner, l'oncle La Boulerie préleva sur chaque plat la part de l'absente. Après dîner, il s'éclipsa discrètement. Il avait fait une rude journée. Il avait élucidé à grand'peine et établi sur des documents irrécusables la parenté qui unissait Jean d'Auberoche, grand panetier du roi Charles VII, à Luc d'Auberoche, seigneur du Rinçay. Aussi se sentait-il le besoin de se mettre au lit de bonne heure.

La soirée fut silencieuse. Madame Dolonne était triste. Elle était depuis plusieurs jours sans lettres de son mari. Georges avait lu, dans le journal acheté à la gare, que son père assistait à une *garden party*, donnée à Royat par la comtesse Katovitch, dans les jardins du Grand-Hôtel.

Madame de La Boulerie était montée prendre des nouvelles de madame d'Esclaragues.

— Eh bien, tante, — demanda madame Dolonne, — comment va-t-elle ?

La bonne figure rouge de madame de La Boulerie s'éclaira comme si on eût allumé du feu à l'intérieur.

— Elle dort, la pauvre ! Ah ! ma chère, je voudrais que tu la visses ! Le sommeil l'a prise comme elle était, une grosse pêche à la main, et elle a renversé le sucre en poudre sur son drap... Elle se réveillera demain toute sucrée...

Et madame de La Boulerie passa sa langue sur ses lèvres violacées et éclata d'un bon rire qui secouait les brides mauves de son bonnet et faisait trembler ses papillotes grises.

Les ouvrages de crochet de madame de La Boulerie et de madame Dolonne étaient posés sur le guéridon. Les ciseaux ouvraient leurs becs aigus. Georges, en entrant au salon, y respira une odeur inaccoutumée. Il n'y avait pas de fleurs dans les vases et pourtant l'air était pénétré d'un parfum léger et subtil de violettes, de quelque chose de délicat et d'inattendu que, de leurs cadres, les Le Bégat de La Boulerie, sous leurs perruques parlementaires, semblaient flairer avec méfiance, tandis que le galant chevalier de Lestoret dilatait de plaisir ses narines voluptueuses dans l'ivoire colorié de sa miniature.

Georges, en trouvant le salon vide, pensa qu'on était au jardin. Son unique allée tournait autour d'un gazon orné de trois corbeilles de fleurs, une de pétunias, une de verveines, une d'œillets d'Inde. Dans un coin, le vieux noisetier abritait le banc. Une vigne vierge couvrait le mur. M. de La Boulerie et madame Dolonne étaient assis sur le banc.

— Tiens, voilà Georges !

Le teint de madame de La Boulerie était plus éclatant encore au soleil. Au nom de Georges, une jeune femme qui causait avec elle se retourna, et Georges vit un visage qui lui souriait. Les yeux étaient gais et bruns, la bouche gracieuse, la figure pleine et douce. Madame d'Esclaragues ne portait plus les mêmes bandeaux que sur la photographie de Hugues de Galbans. Elle avait relevé ses cheveux. Tordus en chignon sous le chapeau de paille, ils frisaient sur le front et découvraient la nuque. Sa robe de toile blanche lui donnait un air

de fraîche jeunesse. Elle se tenait debout, svelte et souple, au grand soleil qui empourprait les joues de madame de La Boulerie et faisait, sur le nez de M. de La Boulerie, miroiter les verres de ses lunettes. Georges ne se sentait plus du tout intimidé. A déjeuner, madame d'Esclaragues mangea avec appétit. Il ne lui restait plus rien de sa fatigue de la veille. En passant à Georges la jatte de fruits, elle lui dit :

— Tenez, monsieur Georges.

Madame de La Boulerie se mit à rire.

— Je pense, Marguerite, que tu ne vas pas appeler Georges « monsieur » !

— Tenez, Georges! — reprit madame d'Esclaragues en souriant.

Et Georges reposa la jatte et mordit dans une prune. Elle était ronde, dorée, mûre à point, et d'un goût exquis. Il se sentait heureux sans savoir pourquoi.

Madame d'Esclaragues parut fort contente de voir M. Hugues de Galbans. Il était venu, ce jour-là, à Rivray pour affaires, disait-il. Madame de La Boulerie en parut convaincue. Madame d'Esclaragues et lui plaisantèrent amicalement. Ils se taquinaient volontiers. Hugues de Galbans avait soigné sa toilette pour venir à Rivray. Sa barbe en pointe était fraîchement coupée. Il promit à madame d'Esclaragues des assiettes peintes : il en avait ramassé pour elle d'amusantes.

Hugues de Galbans apporta ses poteries le surlendemain. Ses assiettes étaient peinturlurées de fleurs, d'animaux et de devises. Il les avait déposées sur la table de la salle à manger. Madame d'Esclaragues et lui les examinaient une à une. La porte du salon était ouverte. Madame Dolonne appela Georges pour lui dire un mot. Quand il rapporta les ciseaux que sa mère avait oubliés dans sa chambre et qu'il revint dans la salle, il remarqua que madame d'Esclaragues et Hugues tenaient chacun encore la même assiette. Celle de M. de Galbans était blanche à dessins bleus; celle de madame d'Esclaragues représentait des fruits.

— Mais, ma pauvre Marguerite, — disait madame de La Boulerie, — tu ne peux cependant pas passer ta journée à

nous voir faire du crochet, à Henriette et à moi... Cela nous va, parce que je suis une vieille femme et parce qu'elle aime à demeurer en repos pendant ces deux mois de vacances, car elle a le temps de se dégourdir les jambes à Paris. Mais toi, il faudrait tout de même que tu prennes l'air, et, depuis que tu es ici, tu n'as pas mis le pied dehors!

— Tant mieux, ma tante : j'engraisserai!

Georges, qui feuilletait distraitement un ouvrage intitulé: *les Femmes de la Bible*, leva les yeux et cessa de considérer les gravures en taille-douce qui représentaient Judith, Ruth, Esther et Rébecca, pour regarder madame d'Esclaragues. Il lui semblait qu'elle n'avait aucun besoin d'engraisser et qu'elle était fort bien ainsi. Sa poitrine tendait l'étoffe de son corsage, dont les manches courtes découvraient le poignet et la rondeur ferme de l'avant-bras. Il la jugeait charmante. Aussi éprouva-t-il une petite émotion quand madame de La Boulerie ajouta :

— Georges, offre donc à Marguerite de faire un tour. Tu connais bien les chemins, et il y a de jolis endroits aux bords de la Vince et le long du canal.

— Mais cela va ennuyer Georges, — dit sournoisement madame d'Esclaragues. — Les jeunes gens préfèrent sortir seuls.

Georges ferma avec empressement *les Femmes de la Bible.*

— Vous voyez bien que cela ne lui déplaît pas! — répondit madame Dolonne. — Va me porter à la poste cette lettre pour ton père, pendant que madame d'Esclaragues met son chapeau.

Au retour de Georges, madame d'Esclaragues était prête à partir. Elle boutonnait un gant gris sur son bras frais. Dans le vestibule, Georges chercha sa canne. Dehors, le soleil était chaud. Madame d'Esclaragues ouvrit son ombrelle, fit quelques pas et s'arrêta.

— Où allons-nous?

— Voulez-vous prendre par les platanes et monter à Villevue?

Madame de La Boulerie, en déposant son crochet, pour aller porter à M. de La Boulerie, dans son cabinet, son bouillon de quatre heures, dit à madame Dolonne :

— On va peut-être trouver drôle que Marguerite se promène seule sur les routes avec Georges. Il est inutile d'en parler à ton oncle. Tu sais, il est très sévère. Il disait déjà, l'année dernière, que Hugues de Galbans venait trop souvent à la maison quand Marguerite était ici. Pourtant, elle se tenait très convenablement avec lui ; mais elle est jeune... Je voudrais tant qu'elle se remarie, cette pauvre Marguerite !...

— Il ne faut pas compter sur Georges pour cela, ma tante ! dit madame Dolonne. Il n'est pas même bachelier !

Et elle ajouta :

— Et je crains bien qu'il ne le soit pas encore en novembre. Il n'a pas touché un livre depuis qu'il est ici. Oh ! je sais bien que son échec est dû surtout à sa timidité...

L'avenue des platanes, qui mène à Pont-de-Vince, bifurque à un kilomètre de Rivray. La route neuve contourne une colline que la vieille route grimpe d'une montée assez dure et raboteuse, au sommet de laquelle on a une assez belle vue.

Pour aller aux platanes, de la place aux Bœufs, il faut traverser une partie de Rivray. Marguerite et Georges marchaient l'un près de l'autre sur le trottoir de la rue des Chantres et tournèrent dans la Grand'Rue. C'est là que sont les plus belles maisons et les plus beaux magasins de la ville. Marguerite, à la devanture du bijoutier Ribeyre, examina les pendules, les montres et les quelques menus bijoux qui la garnissaient. Derrière la glace, on apercevait M. Ribeyre à son établi d'horloger, sa grosse loupe dans l'œil. Il leva la tête ; son œil libre lança un mauvais regard. Ils s'éloignèrent. Des femmes, aux seuils des portes, faisaient des groupes bavards qui se taisaient à l'approche des promeneurs. Georges ressentait à la fois de l'embarras et de la fierté. Il avait hâte d'être hors de la ville.

Dès la maison de M. de La Vigneraie les platanes apparaissaient. Leur allée s'enfonçait droite et majestueuse. Les beaux arbres aux troncs squameux rejoignaient leurs branches et mêlaient leur feuillage en une voûte verte et doucement mouvante. Un chien s'élança vers madame d'Esclaragues en aboyant : Georges le chassa d'un moulinet de sa canne. Ils se rangèrent pour éviter une voiture. C'était la vieille calèche du

Lion Bleu. Madame Hurtrot la louait quelquefois pour aller rendre visite aux Galibert des Forgeais. Madame Hurtrot salua madame d'Esclaragues. Georges souleva son chapeau.

— Voilà donc votre ennemie, Georges !

Madame d'Esclaragues savait l'histoire du cours de dessin. Georges n'en fut pas mécontent et répondit par une plaisanterie sur le chapeau à cassis de mademoiselle Duplan.

La vieille route était dure, pierreuse et mal entretenue ; mais, une fois au haut de la côte, on dominait Rivray, ses deux ponts, sa double rivière, son cours, les maisons, le clocher de l'église, la tour Saint-Jean, des prairies, un cercle de collines cultivées... Madame d'Esclaragues s'arrêta, appuyée sur son ombrelle. Elle était un peu essoufflée. La toile de son corsage palpitait. Sur sa nuque, une mèche débouclée collait à quelques gouttes de sueur.

— C'est vraiment joli d'ici, n'est-ce pas, Georges ? (Et, du bout de son ombrelle, elle montrait le paysage ensoleillé.) Aimez-vous les voyages ?

Il ne connaissait guère que la Normandie et la Bretagne ; mais, s'il était reçu à son examen de novembre, son père lui avait promis de le mener en Hollande. Madame d'Esclaragues y avait passé les premiers temps de son mariage. Elle parla de ce pays d'eau et de verdure : — Dordrecht, avec la Meuse qui mire son église rouge, hantée de corneilles criardes et tournoyantes ; La Haye, et son lac intérieur, son bois aux troncs inégaux, ses dunes qui bordent une mer grise ; Amsterdam, et ses canaux, ses maisons opulentes, étroites et peintes...

Ils avaient pris un petit chemin qui ramène à Rivray. Ils allaient entre les haies vives, derrière lesquelles on entendait parfois le meuglement doux de quelque bétail. La bête, qui les avait suivis, appuyait sur la traverse de la barrière son mufle luisant, ses cornes courtes et ses bons yeux. Les prés étaient d'un vert tiède. Le soleil déclinait : madame d'Esclaragues n'avait pas rouvert son ombrelle ; elle marchait, tout imprégnée de lumière.

Elle aimait la chaleur et la clarté. L'Italie l'avait enchantée. L'air irisé de Venise ; l'air sec et transparent de la Toscane et

de l'Ombrie; l'air de Rome, l'air de Naples, l'air de Palerme, — elle en disait, de chacun, la qualité particulière. Georges l'écoutait. Elle lui vantait des villes charmantes et magnifiques. Elle mêlait à ses admirations des remarques plaisantes, savait décrire la beauté d'un monument et le pittoresque d'un costume, une statue ou une silhouette. Georges s'amusa en pensée des étonnants sergents de ville italiens; il rit franchement de ceux de Vérone, qui portent une sorte de redingote boutonnée, une longue canne et un gigantesque chapeau de haute forme.

Quand ils rentrèrent, il était plus de six heures. Hugues de Galbans était venu peu après leur départ. Georges eut un imperceptible mouvement de satisfaction.

Quelques jours après, comme ils sortaient de nouveau ensemble, madame d'Esclaragues dit à Georges négligemment :

— Si nous allions aujourd'hui un peu du côté de Vailly?

La route de Vailly était plate et poudreuse. Ils marchaient sur les banquettes de gazon. Une petite fille gardait un troupeau d'oies. Un bicycliste fila, qui, en saluant, lâcha le guidon et faillit tomber. Sa machine fit un zig-zag inquiétant. Georges reconnut M. de Péridon. La journée était extrêmement chaude.

— Sommes-nous encore loin du carrefour d'Halcy? — demanda madame d'Esclaragues, qui s'était baissée pour rattacher le lacet de son soulier. — J'y suis venue, l'an dernier; je me souviens d'un pré charmant et d'un gros noyer.

Comme ils approchaient du carrefour, un chien courut à eux. C'était un caniche noir soigneusement tondu, avec des bracelets de poil aux pattes et un ruban feu noué à la mèche du front. Il sauta sur Georges et voulut lui lécher les mains; en même temps, de la barrière du pré, une voix gaie et bien connue cria :

— Ne bougeons plus!

Madame d'Esclaragues et Georges demeurèrent immobiles. Le caniche se coucha à leurs pieds. Hugues de Galbans, son appareil photographique à la main, s'avançait sur la route à leur rencontre. Madame d'Esclaragues ne parut pas très surprise de le voir.

— Ah! c'est vous, cher monsieur! Nous allions au carrefour d'Halcy nous asseoir dans le grand pré au noyer.

M. de Galbans regarda tendrement madame d'Esclaragues. Elle souriait malicieusement. Il mit son appareil dans une boîte de cuir qu'il portait en bandoulière.

— Vous avez là, cher monsieur, une singulière façon de lever les contributions!

— C'est l'impôt sur la beauté, belle dame! — répondit galamment le percepteur de Vailly.

Ils s'installèrent tous les trois sur l'herbe. Elle était douce, haute et molle. Les carottes sauvages y dressaient çà et là leurs ombelles blanches qui tremblaient sur leurs tiges quand le caniche les frôlait de son dos laineux. Madame d'Esclaragues s'était assise souplement. Elle avait croisé ses mains à ses genoux. Le bord de sa robe laissait passer le bout de l'un de ses souliers gris; elle enleva de sa cheville un peu de bourre de chardon, qu'elle souffla doucement dans l'air. Son ombrelle gisait auprès d'elle. Hugues de Galbans la prit et se mit à jouer avec le manche d'ivoire poli. Le ciel était bleu, sans un nuage. Le gros noyer étalait son ombre nette. Des papillons volaient, que pourchassait le caniche noir. La langue rose du chien atteignit la joue de Georges. Madame d'Esclaragues et Hugues de Galbans se regardaient comme s'ils avaient quelque chose à se dire.

Le caniche gambadait et bondissait. Georges lui jeta son chapeau, que la bête rapporta; puis elle repartit en courses folles et circulaires. Georges la poursuivit. Essoufflé, il se coucha sur le dos dans l'herbe. Un moucheron lui chatouilla l'oreille. Il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il ne vit plus M. de Galbans et madame d'Esclaragues. L'ombrelle ouverte les cachait à sa vue Pour revenir à eux, il fit un long circuit. Le caniche l'avait précédé. Madame d'Esclaragues caressait l'échine heureuse, de sa main dégantée.

Hugues de Galbans accompagna madame d'Esclaragues et Georges jusqu'aux premières maisons de Rivray. Il était nerveux et tirait la pointe de sa barbe. Madame d'Esclaragues remit son gant pour rentrer en ville.

— Eh bien, mes enfants, avez-vous fait une bonne pro-

menade ? — leur dit madame de La Boulerie, qui terminait avec madame Dolonne le soixante-deuxième carré au crochet de leur courtepointe.

Ni l'un ni l'autre ne parla de la rencontre de Hugues de Galbans.

Le soir, en remontant avec les bougies, on s'arrêta à la porte de la chambre de Marguerite. Madame d'Esclaragues voulait donner à madame Dolonne, qui se plaignait de névralgie, un cachet d'antipyrine. Les trois femmes entrèrent dans la chambre. Georges demeura sur le seuil par discrétion. Il vit la toilette préparée, l'eau chaude fumant dans un broc, le lit défait, la chemise étalée. Madame d'Esclaragues fouillait dans le tiroir de la commode, sans parvenir à retrouver ses cachets.

— Mais entrez donc, Georges, ne restez pas dehors !... Où ai-je bien pu ranger ma boîte ?... Ah ! la voilà !

Et Georges regardait le visage de madame d'Esclaragues éclairé par la lumière qui dessinait sur sa joue l'ombre délicate de ses cils.

V

Madame Dolonne, madame d'Esclaragues et Georges achevaient de déjeuner à l'Hôtel de la Cloche. C'était le meilleur de Vallins, dans la ville haute, non loin de la cathédrale, sur la place des Marnettes. Il occupait une vieille maison du siècle dernier, comme il y en avait encore beaucoup à Vallins. Celle-là était devenue un lieu de passage où chacun avait un droit égal d'être reçu selon son argent. M. de La Boulerie s'en affligeait, car cet Hôtel de la Cloche n'était autre que celui jadis des Riballière, famille de nos jours éteinte, mais qui avait tenu un bon rang dans la province.

Cette course à Vallins avait été décidée à cause de Georges. Il lui fallait un répétiteur pour son examen. M. Dolonne, entre deux *garden parties*, avait, de Royat, écrit à sa femme en ce sens. Madame Dolonne s'était alors adressée à Hugues

de Galbans : il connaissait bien Vallins, où il venait verser une fois par mois sa caisse à la recette particulière. Aux premiers mots de madame Dolonne, il lui répondit qu'il avait justement ce qui lui convenait : un de ses camarades de collège était professeur de seconde au lycée ; il restait pendant les vacances à Vallins pour y préparer tranquillement sa thèse de doctorat, et ne refuserait pas, sans doute, de donner quelques répétitions au jeune Dolonne. En effet, M. Ferront accepta, et rendez-vous fut pris avec M. de Galbans pour aller ensemble à Vallins, le samedi suivant, qui était le 17 août. Madame d'Esclaragues, qui était rentrée la veille en déclarant qu'elle avait perdu son parapluie, demanda à être du voyage. Elle achèterait un nouvel en-cas aux Galeries Parisiennes. On devait prendre le train d'onze heures, qui s'arrêtait à Vailly, où Hugues de Galbans se joindrait à eux.

Madame d'Esclaragues, comme on arrivait à Vailly, se mit à la portière. La petite gare était vide. Une sonnerie électrique tintait rapidement et minutieusement auprès de l'ardoise noire où l'on inscrit à la craie la marche des trains. Le gendarme se tenait debout sous ses buffleteries blanches, tapotant la gaine de cuir jaune de son revolver. Sur une brouette, une cage à poules laissait passer par ses claires-voies quelques têtes de volailles effarées et curieuses.

— M. de Galbans n'est pas là, — dit madame d'Esclaragues en se rasseyant sur la banquette.

— Ce n'est pas possible !

Et madame Dolonne regardait, à son tour, le trottoir désert, quand Georges s'écria :

— Voilà Francine !

La jolie servante de M. de Galbans accourait au wagon. Sa course l'avait un peu décoiffée. Elle avait chaud. Ses joues luisaient. Elle apportait une lettre. M. de Galbans y donnait l'adresse de M. Ferront, et priait madame Dolonne de l'excuser : il attendait les inspecteurs des finances.

L'inspecteur des finances est la terreur annuelle du pauvre percepteur. C'est un personnage redoutable et mystérieux. Il survient sans s'annoncer. On sait bien qu'il est en tournée dans la région, mais on ignore quel jour il se présentera. Il est la menace et l'imprévu. Ce n'est pas un visiteur com-

mode et bienveillant. Il vient pour chercher l'erreur, pour relever l'inexactitude, pour découvrir l'inadvertance. Il examine, scrute et vérifie. Il guette l'irrégularité. Il est la méfiance administrative, le soupçon hiérarchique. Parfois, il va seul, parfois il est deux et ils rivalisent de zèle aux dépens du prévenu ; car la présomption est toujours défavorable au subordonné.

Quoique l'excuse de M. de Galbans fût des plus valables, madame Dolonne n'en demeura pas moins assez contrariée. Qu'allait-on devenir sans lui ? Il faudrait commander le déjeuner à l'Hôtel de la Cloche ; il y aurait du monde dans la salle et il est gênant à des femmes seules de s'asseoir en public à une table de restaurant. Il y avait bien Georges, mais c'était un enfant. Il est vrai qu'il pourrait toujours régler la note ! Ces petits actes de la vie embarrassaient madame Dolonne. A Paris, elle s'en acquittait encore assez bien ; mais, depuis qu'elle était à Rivray, M. de La Boulerie lui avait communiqué un peu de ses craintes à propos de tout. Heureusement, Marguerite était là et madame Dolonne regardait avec plaisir les yeux doucement hardis de madame d'Esclaragues.

Madame d'Esclaragues, en effet, semblait fort à l'aise. Elle pelait une poire. Ses doigts habiles enlevaient délicatement au couteau la peau polie et juteuse. La chair du fruit apparaissait humide, grenue et délicieusement fondante. Madame Dolonne, du reste, n'était pas seule à admirer madame d'Esclaragues. Georges ne la quittait pas des yeux et, à la table voisine, deux officiers qui déjeunaient lui adressaient des œillades ménagées. L'un rajustait son monocle, l'autre frisait sa moustache. Ils étaient jeunes. Plus loin, une famille anglaise arrosait de tasses de thé des viandes saignantes. Un garçon se hâtait, élastique sur ses escarpins. Les murs de la salle à manger de l'Hôtel de la Cloche avaient conservé leurs anciennes boiseries blanches. Un vieux monsieur, à l'écart, reflété par une glace, mordait son cure-dents et en tirait un petit bruit sec. Les deux officiers se levèrent. C'étaient deux lieutenants de dragons. Au collet ils portaient le chiffre du 9e régiment. C'était celui de Fernand Plantel. Georges tressaillit et pensa à mademoiselle Eugénie.

Depuis que madame d'Esclaragues était à Rivray, il oubliait la jolie maîtresse du lieutenant Plantel. Tout à coup, il revit nettement la frange de cheveux blonds, les yeux bleus, le chapeau fleuri, le café Vachette, les pailles dans le grand verre d'orangeade... Au fait, mademoiselle Eugénie devait être à Vallins. Il pouvait la croiser, en sortant, au coin de la rue. Certes, elle ne lui parlerait pas, si elle le reconnaissait ; mais elle risquerait peut-être un sourire, quelque bonjour discret, dont madame d'Esclaragues s'apercevrait sans doute.

Ces pensées rendaient Georges rêveur. Les deux officiers étaient partis. Le vieux monsieur se servait de son cure-dents pour se nettoyer les ongles. Madame d'Esclaragues se regardait dans la glace, qui lui montrait son image élégante et lointaine. Madame Dolonne, les sourcils froncés, cherchait dans sa poche son porte-monnaie. Elie songeait maintenant à l'ennui d'aller chez M. Ferront. Elle s'en répétait l'adresse. Le professeur logeait 12 rue du Chapitre. Au bureau de l'hôtel, on lui en indiqua le chemin. C'était près de la cathédrale. On sortit. Sous la véranda, des messieurs buvaient leur café. On sentait une odeur de chartreuse et de cigares. Les chevaux de l'omnibus, dételés, rentraient à l'écurie, le harnais au dos. Madame d'Esclaragues et madame Dolonne marchaient devant. Georges les suivait, bien décidé à ne pas voir mademoiselle Eugénie, même s'il la rencontrait face à face. Les rues du vieux quartier étaient étroites. Celle qu'avaient prise madame Dolonne, madame d'Esclaragues et Georges menait tortueusement à la cathédrale.

Elle apparut brusquement, à un détour, remplissant toute la largeur de la rue de sa haute masse sculptée. Elle s'élevait, compliquée et noble, soutenue par l'arc de son portail, arc-boutée et comme infirme, avec le double moignon de ses deux tours inégales et inachevées, derrière lesquelles on devinait l'échine de sa voûte et la croupe de son abside. Son dos trapu tenait en équilibre l'audace de sa flèche qui s'élançait hardie et perçante. En débouchant sur la place qui s'élargissait autour du monument, Georges reconnut la famille anglaise, groupée, le Bædeker aux mains.

— Je vais vous attendre pendant que vous irez chez M. Fer-

ront, — déclara madame d'Esclaragues en fermant son ombrelle.

La jeune femme se détachait en silhouette élégante et mondaine sur les ténèbres de l'église, dont les portes étaient grandes ouvertes. Des gamins jouaient aux billes sur les dalles plates du parvis.

— Mais vous allez vous ennuyer!

— Non, non... Cette vieille église est belle et doit être fraîche, — répondit madame d'Esclaragues.

— Comme vous voudrez, chère madame; mais si vous aviez voulu venir avec nous chez M. Ferront...

Georges n'avait rien dit, mais il n'était pas fâché que madame d'Esclaragues ne les accompagnât pas chez le professeur. Il ne lui aurait pas été agréable de se montrer aux yeux de la jeune femme sous son aspect de collégien en vacances et de bachelier ajourné. Il s'en serait senti comme rabaissé et redevenu petit garçon. Aussi vit-il sans regret madame d'Esclaragues disparaître dans l'ombre de l'église, après avoir enjambé les billes des gamins.

Georges Dolonne et sa mère se dirigèrent vers la rue du Chapitre. C'était la deuxième à droite, sur la place. M. Ferront y habitait une vieille maison. L'escalier était au fond d'une cour pavée de grès pointus. Il était sombre et humide, avec une belle rampe de fer forgé, et il se continuait au-dessus du premier étage, par des marches roides et une corde le long du mur. Au palier, sur une porte, était clouée une carte de visite : « Charles Ferront, professeur au Lycée. »

Madame Dolonne sonna. Une voix répondit :

— Entrez.

Au fond d'une vaste pièce, basse de plafond et carrelée de rouge, un homme tournait le dos, assis à une table surchargée de livres. Les murs étaient entièrement garnis de rayons où s'alignaient des volumes, pour la plupart brochés. L'homme se retourna à demi. Madame Dolonne vit un front chauve, une barbe noire d'où sortait une grosse pipe. M. Ferront la déposa sur la table, se leva et s'avança vers madame Dolonne.

Madame Dolonne se nomma : M. de Galbans n'avait pu les escorter. Quand madame Dolonne et Georges eurent pris place, elle sur un fauteuil, lui sur une chaise de paille,

débarrassés des paperasses qui les couvraient, ils regardèrent mieux M. Ferront. Il était trapu et vigoureux, l'air libre et bon et parlait d'une voix forte et lente.

— Je donnerai bien volontiers quelques leçons à votre fils, madame, quoique ce ne soit peut-être guère utile. S'il ne sait rien, je ne lui apprendrai pas en un mois et demi ce qu'il faudrait qu'il sache. Tout ce que je peux faire, c'est de l'aider à se rendre mieux compte de ce qu'il sait et à en tirer parti. Galbans m'a parlé de lui. Son échec n'a été qu'une malchance.

— Alors vous croyez, monsieur, qu'il pourra être reçu en novembre?

Madame Dolonne était pleine d'espoir... La confiance de M. Ferront la rassurait et lui semblait d'heureux augure.

Cet examen de novembre la préoccupait. Elle en causait souvent avec madame de La Boulerie, qui lui répétait, pour la consoler, que M. de La Boulerie n'était pas bachelier, ce qui ne l'empêchait point d'être le meilleur généalogiste de France et l'homme le plus estimé de Rivray; mais ce raisonnement et cet exemple ne convainquaient pas madame Dolonne de l'inutilité du baccalauréat.

Georges serait bachelier en novembre : M. Ferront l'avait dit, et il devait s'y connaître. Et madame Dolonne considérait les nombreux volumes qui garnissaient les rayons : que de science il faut, de notre temps, et qu'on est heureux d'être une femme, et qu'il vaudrait mieux rester toujours un enfant!... Cependant M. Ferront convenait avec Georges que les leçons auraient lieu deux fois la semaine. Ils choisirent le lundi et le jeudi. Par le train qui part de Rivray à une heure, on est à Vallins vers deux heures, et il y a, à cinq heures, un train qui ramène à Rivray.

Et M. Ferront reconduisit madame Dolonne et Georges jusque sur l'escalier.

Madame d'Esclaragues les attendait sur le parvis de la cathédrale, malgré le soleil qui chauffait le pavé. Elle avait eu vite assez des chapelles, qui d'ailleurs ne contenaient rien de curieux. En vain le bedeau lui avait offert de lui montrer la crypte. Elle s'était arrêtée aux premières marches, se souciant peu de descendre dans le souterrain en compagnie de

ce gros rat d'église qui furetait devant elle, et dont elle avait remarqué les joues pendantes et les yeux concupiscents. Il avait l'air d'un geôlier, et il faisait tinter à son poing un trousseau de grosses clés. Aussi refusa-t-elle d'aller plus loin, tandis qu'il soufflait, en grognant, le bout de cire jaune qu'il tenait, collé sur une carte à jouer. Le bonhomme lui avait proposé alors de monter à la flèche. Elle avait refusé également, et elle était revenue vers la porte, d'où elle regarda les gamins jouer aux billes. Madame Dolonne et Georges la trouvèrent s'intéressant à la partie de triangle et indiquant des coups aux polissons accroupis, du bout de son ombrelle fermée.

Madame d'Esclaragues fut d'avis d'aller tout doucement aux Galeries Parisiennes, puis chez un pâtissier et au Jardin Public. Le train ne partait qu'à cinq heures. Les Galeries Parisiennes étaient dans la ville neuve, avenue Gambetta.

Sur la façade d'une grande maison à la moderne, leur enseigne brillait en lettres d'or. Les glaces des devantures laissaient voir la diversité des étalages. On vendait de tout, aux Galeries. Il n'y avait pas un endroit dans Vallins où l'on eût plus de chances de rencontrer mademoiselle Eugénie. Georges pensait qu'une personne de cette sorte devait mener une existence particulière, qui consistait sans aucun doute, à boire des orangeades avec des pailles, à fréquenter les magasins, et à faire quelque chose encore à quoi il ne voulait pas trop songer.

Il y avait peu de monde aux Galeries Parisiennes. Les commis somnolaient. Les deux caissiers de la caisse principale, la plume à l'oreille, observaient le vol des mouches. Les robes pendaient lasses aux mannequins. Les rubans à demi déroulés s'allongeaient paresseusement. La ganterie s'étirait, fatiguée. On respirait une odeur lourde, qui variait suivant les comptoirs devant lesquels on passait. Ici, c'était l'odeur aigre des lingeries ; là, l'odeur grasse des lainages ; plus loin, celle de la parfumerie, composée de parfums divers, qui se mêlaient à la senteur forte des chaussures.

Madame d'Esclaragues hésitait devant la multitude des parapluies qui lui offraient leurs manches variés. Il y en avait de toutes sortes, en bois à peine dégrossi ou soigneusement travaillé, l'aspect rustique ou souffreteux, et quelques-uns

présentant de hideux moignons. Il y en avait qui figuraient des têtes d'animaux, des oiseaux, des lézards. Il y en avait à becs et à béquilles, d'autres ornés de boules de métal. Ils semblaient vouloir mordre, lécher, frapper ou serrer la main qui les prendrait. Madame d'Esclaragues se décida pour l'un d'eux, insignifiant, de forme aiguille, garanti soie, et qu'elle paya dix-huit francs. Le plus gras des deux caissiers enregistra l'achat. La monnaie tinta sur la plaque de cuivre cannelé. L'inspecteur en cravate blanche, à l'instar de Paris, salua les acheteuses à leur sortie du magasin.

Madame d'Esclaragues reparla du pâtissier. La meilleure pâtisserie de Vallins était située dans la ville haute, non loin de la cathédrale. Hugues de Galbans en vantait les gâteaux savoureux. Mais il était préférable, au lieu de remonter par cette chaleur les rues en pente du vieux Vallins, de goûter chez Clarvin, dans le quartier neuf, au bout de l'avenue Gambetta, place du Jardin Public. Ces dames voulurent prendre le tramway. Il passa sans s'arrêter au signal que fit Georges au conducteur. C'était une voiture basse, traînée par un seul cheval. Sur la plate-forme se tenaient trois militaires. Il y avait à Vallins, outre le 9e dragons, de l'artillerie et de la ligne. On croisa quelques officiers; ils marchaient, l'air oisif et martial. Georges causait avec madame d'Esclaragues et portait son parapluie. Madame Dolonne venait un peu en arrière.

La pâtisserie Clarvin faisait face au Jardin Public. Un store de toile rayée la protégeait de l'ardeur du soleil. Sur les tablettes de marbre, les gâteaux reposaient dans des assiettes à bordure verte. A la crème ou aux fruits, glacés de caramel ou saupoudrés de sucre, ils avaient un air délicat de choses précieuses et conservées sous la gaze qui les recouvrait. Madame Clarvin, à la caisse, donnait des ordres à un petit marmiton. Georges entendit prononcer le nom du colonel de Gaillac. C'était lui qui commandait le régiment du lieutenant Plantel. Le marmiton s'éclipsa, au bruit du timbre de la porte refermée.

— Ils sont bons, — dit madame d'Esclaragues.

Elle avait ôté ses gants. De ses jolis doigts, elle soulevait légèrement un coin de la gaze et glissait dessous sa main

adroite et incertaine qui finissait par s'arrêter sur un baba informe et spongieux ou sur une tarte juteuse. Tout en mangeant, elle allait et venait par le magasin, examinant les bocaux de bonbons. La spécialité de Clarvin était les pralines. Madame de La Boulerie les aimait beaucoup : madame d'Esclaragues commanda un petit paquet. Madame Dolonne fit un signe à Georges, qui se précipita pour régler, au moins, les gâteaux, mais madame Clarvin lui dit d'un air narquois :

— C'est payé, monsieur.

— Oh ! chère madame ! — fit avec reproche madame Dolonne.

Georges quitta la boutique furieux. Il avait encore dans la main la pièce de dix francs qu'il avait tirée de son gousset. Madame d'Esclaragues l'avait devancé. Elle l'avait traité comme un enfant, comme s'il avait eu douze ans, et pourtant il en avait seize. C'était justement l'âge du galant chevalier de Lestoret quand lui arriva l'aventure que contait volontiers M. de La Boulerie. Le chevalier de Lestoret était à seize ans de petite taille, et portait l'habit militaire, étant depuis un an déjà cadet-gentilhomme au régiment d'Anjou-cavalerie. Or il advint que son père le conduisit un jour rendre ses devoirs à une vieille parente, la marquise de Barincourt. La vieille dame l'accueillit à merveille. Le chevalier était enchanté d'elle et il allait se retirer, lorsqu'il entendit la marquise appeler une de ses femmes et lui dire à haute voix : « Et maintenant, Toinon, menez goûter monsieur l'officier... » Georges Dolonne comprenait mieux maintenant le dépit et la confusion du chevalier de Lestoret. A seize ans, on n'est plus un enfant, on est un homme. Et Georges pensa, qu'après tout, s'il y avait la guerre, il pourrait s'engager. Il porterait la culotte rouge, le shako ou le casque à crinière noire et à la Minerve, comme Fernand Plantel, et il vit l'image de la blonde Eugénie qui lui souriait sous la frange de cheveux frisés.

C'était certainement au Jardin public qu'il allait la rencontrer. Ils se croiseraient, elle lui dirait bonjour des yeux. Naturellement, madame Dolonne ne s'apercevrait de rien, mais ce manège n'échapperait pas à madame d'Esclaragues. Elle comprendrait qu'il n'est pas convenable de payer à goûter à des jeunes gens qui connaissent des maîtresses d'officiers de

dragons... Car il ne doutait pas que mademoiselle Eugénie n'eût en sa personne quelque chose qui renseignât à première vue sur ce qu'elle était... Et il regardait avec défi madame d'Esclaragues assise devant lui, à côté de madame Dolonne.

Elle se renversait doucement au dossier de sa chaise, dans une attitude gracieuse. Elle avait le pied appuyé au barreau d'une autre chaise, où elle avait déposé son ombrelle, le parapluie neuf et le sac de pralines. Des taches mobiles de soleil bougeaient sur sa robe et sur son visage, car un peu de vent agitait le feuillage des arbres. De temps en temps, madame d'Esclaragues faisait une remarque drôle sur un passant ou une passante. Georges aurait ri volontiers, s'il n'avait pas été de mauvaise humeur ; mais, ne riant pas, il n'en admirait pas moins la fine cheville de la jeune femme, en son bas gris à jours, tandis que madame Dolonne, distraite et les yeux aux feuillages, les imaginait déjà jaunissants, comme ils seraient au mois de novembre, où Georges reviendrait de la Sorbonne lui annoncer qu'il était reçu bachelier...

Le jeudi où Georges Dolonne devait prendre sa première leçon, il fut en avance à la gare de Rivray. Le train de Vallins n'était pas encore signalé. Georges, en attendant, alla se promener dans le petit jardin. Il avait le loisir d'y méditer les recommandations de M. de La Boulerie. Elles concernaient justement la façon de se comporter en chemin de fer. D'après M. de La Boulerie, la première précaution était de ne jamais monter dans un compartiment occupé par une dame seule, car il y a bien des chances pour qu'elle soit un homme habilement déguisé qui, entre deux stations, vous saute à la gorge pour vous étrangler, ou vous endort avec un flacon de chloroforme avant de vous dévaliser et de vous jeter sur la voie. La compagnie de deux hommes qui ont l'air de ne se point connaître est également dangereuse : rien n'assure qu'ils ne soient pas de connivence pour quelque coup. Il est vrai qu'on a, en ce cas, la sonnette d'alarme, mais il est rare qu'elle fonctionne comme elle devrait... Il en est, du reste, à peu près ainsi de tout ce que les hommes ont inventé pour se préserver les uns des autres. M. de La Bou-

lerie n'avait pas confiance aux gendarmes, non plus qu'aux pompiers. Aussi, le soir, faisait-il lui-même sa ronde contre l'incendie et les voleurs, tant pour surveiller sa propre sécurité que pour garantir du feu les précieux papiers de M. le comte d'Auberoche. M. de La Boulerie poussait plus loin encore sa méfiance de toutes choses et, en particulier, des chemins de fer : car, si l'on s'y gardait des mauvaises rencontres, comment se défendre des autres accidents qui peuvent survenir ? Y a-t-il donc à compter tant que cela sur ces signaux, disques, aiguilles, pétards, et sur tout ce que l'on emploie en vain pour éviter des malheurs trop fréquents ? L'attention et la prudence des hommes sont incertaines et limitées, et le hasard se plaît à déjouer leurs dispositions les plus ingénieuses; de sorte que, lorsqu'on voyage, on est bien vraiment dans la main de Dieu, et c'est à lui qu'il faut s'en remettre de ce qui peut nous arriver.

Quand le train fut entré en gare, Georges Dolonne, pour obéir aux préceptes de M. de La Boulerie, chercha un compartiment presque plein : c'est au complet qu'on risque le moins; mais il y avait peu de voyageurs, ce matin-là, sur la ligne de Vallins. Dans un des compartiments, Georges vit la fatale dame seule que lui avait dépeinte M. de La Boulerie; dans un autre, les deux hommes dont il lui avait parlé. Il s'installa dans un troisième où il n'y avait personne, et se posta dans un coin. A peine était-il là que la portière se rouvrit et que M. Hurtrot monta, suivi de M. Ragueugnot.

M. Hurtrot était, comme toujours, coiffé de son chapeau haut de forme qu'il déposa dans le filet et enveloppa de son mouchoir. Puis il considéra Georges d'un œil sévère : c'était donc là ce jeune homme dont la présence, au cours de mademoiselle Duplan, avait ému madame Hurtrot... M. Hurtrot cala une dernière fois son chapeau dans le filet et s'assit près de M. Ragueugnot, qui avait déboutonné sa redingote et s'essuyait le front du revers de la main. M. Ragueugnot avait une épaisse chevelure, drue et dure, qui lui poussait presque jusque dans les yeux, l'air têtu et absorbé, comme le doit être le père de trois filles à marier. A l'instant où le train sifflait, M. de Péridon parut. Il venait de mettre aux bagages sa bicyclette, dont il ne se séparait guère. M. de Péridon ne

faisait pas un pas dans Rivray autrement qu'en pédalant. Il laissait sa machine à la porte des boutiques où il entrait et des maisons où il rendait visite, et souvent même il demandait la permission de l'introduire dans le vestibule. Avant la bicyclette, l'unique divertissement de M. de Péridon avait été l'empaillage. Sa demeure était pleine de bêtes de toutes sortes. On eût dit le logis d'un fabuliste. Il y avait des chiens, des loups, des renards, des chats et des oiseaux. Ils encombraient toutes les pièces. L'escalier était gardé par un sanglier et par une laie entourés de leurs marcassins, et M. de Péridon dormait sous des balbuzards, des éperviers et des tiercelets qui pendaient du plafond, les ailes étendues. Mais le plus beau de la collection de M. de Péridon, c'étaient les rats et les grenouilles. Il y en avait en toutes les postures, se battant en duel, donnant concert, faisant la cuisine. C'était l'œuvre de Rogard, l'empailleur de Vallins, qui les avait accommodées au goût de M. de Péridon. M. de Péridon devait sans doute aujourd'hui porter à Rogard quelque dépouille, car il avait gardé auprès de lui, sur la banquette, un paquet soigneusement ficelé et qui répandait une odeur singulière. M. de Péridon était un petit homme maigre, avec deux pinceaux de moustaches en queue de rat. Il fumait une courte pipe. Quand il l'eut allumée, il resta silencieux et distrait et se mit à considérer ses compagnons de route, comme s'il rêvait à la façon dont ils seraient le mieux empaillés. M. Hurtrot et M. Ragueugnot échangèrent quelques rares paroles jusqu'à Vailly. Georges regarda à la portière : sur le trottoir de la gare se tenait M. de La Vigneraie.

M. de La Vigneraie était tout vêtu de gris, jaquette, gilet, pantalon, guêtres et chapeau. Sa barbe largement étalée sur sa poitrine était aussi grisonnante. M. Hurtrot lui cria :

— Hé! dites donc, La Vigneraie, nous sommes là...

M. de La Vigneraie portait ostensiblement dans la ganse de son chapeau un billet de première, mais il monta en seconde pour le plaisir d'être avec ces messieurs.

Sa présence ranima le wagon. M. de La Vigneraie était bruyant et cordial. Il frappa sur l'épaule de Georges et lui demanda des nouvelles de sa mère, de monsieur et de madame de La Boulerie, tira un gros cigare de sa poche, en offrit de

moindres à M. Hurtrot et à M. Ragueugnot, plaisanta M. de Péridon sur sa bicyclette et ses empaillages, demanda si le paquet contenait à empailler un certain morceau de sa personne. M. de Péridon demeurait impassible. Il avait la faculté bizarre, quand on lui parlait de ses empaillages, de penser à sa bicyclette et, quand on lui parlait de sa bicyclette, de penser à ses empaillages, ce qui donnait à sa physionomie quelque chose d'indécis et d'inexact.

On arriva à Verteuvre. De même que Vailly desservait le le château de Hautmont, à M. de La Vigneraie, Verteuvre était la station la plus proche de la Ruchette, où habitait en été M. Hubert de Saligny. M. de Saligny n'était pas à la gare. M. de La Vigneraie regretta son absence et, comme le train s'ébranlait, il déclara, en tirant de son cigare une bouffée qui emplit le wagon d'une fumée odorante :

— Ma foi, messieurs, c'est un tout petit jeudi, aujourd'hui !

Ce train d'une heure, du jeudi, « le train de ces messieurs », était célèbre à Rivray et fournissait souvent un sujet aux conversations. Une fois par semaine, « ces messieurs » se rendaient à Vallins pour leurs affaires. L'habitude d'aller à Vallins tous les huit jours était de règle dans la bonne société. Qu'y faisaient-ils exactement? C'était là que commençaient les suppositions, car rien de bien précis ne les appelait là-bas. Aussi parlait-on avec de petits rires de ce voyage hebdomadaire. En hiver et au printemps, il y avait de beaux jeudis ; mais, en août, on était dans les châteaux, et la caravane était fort réduite.

De tous les habitués du jeudi, c'était M. de La Vigneraie qui intéressait le plus véritablement l'opinion. Il était réputé joyeux vivant et gai compagnon. On le disait même galant et coureur. On le soupçonnait d'avoir des maîtresses. En province, on a « des maîtresses », jamais une. M. de La Vigneraie prêtait aux soupçons. Il était empressé auprès des femmes et fort salé en propos. La santé de madame de La Vigneraie l'excusait un peu aux yeux les plus sévères. Aussi ne doutait-on guère de ce qui l'attirait à Vallins. Il y remportait, paraît-il, des succès de jeune homme. Au fond, Rivray tout

entier était fier de M. de La Vigneraie et lui passait ces voyages du jeudi et l'on ajoutait, à sa louange, qu'il ne découchait pas, ce qui était d'une noble délicatesse envers madame de La Vigneraie.

Quant à MM. Hurtrot et Ragueugnot, si l'on attribuait à leur voyage quelque cause de galanterie, c'était sans y croire. On savait bien que mesdames Hurtrot et Ragueugnot étaient de maîtresses femmes qui n'avaient rien à craindre de personne. La vérité, c'est qu'elles engageaient leurs maris à cette promenade qui les ennuyait eux-mêmes, mais par laquelle ils prouvaient à toute la ville qu'ils faisaient partie de la bonne société. C'était, en petit, quelque chose comme les croisades, une distinction analogue à celle de monter, jadis, dans les carrosses du Roi. Ces pauvres gens, après quelques menues emplettes pour leurs femmes, attendaient l'heure du retour dans un petit café obscur, au fond d'une des vieilles rues qui avoisinent la cathédrale, et jouaient aux dames. Pour M. de Péridon, sa visite faite à l'empailleur, il s'exerçait sur sa bicyclette, au risque de se rompre le cou, à parcourir les rues tortueuses et mal pavées de la vieille ville. Et tout cela n'empêchait pas qu'à l'arrivée du train, on ne dît d'eux, à Rivray, d'un air goguenard, en les voyant revenir :

— Tiens, voilà encore ces messieurs qui étaient à Vallins !...

Cependant, comme on approchait, M. Hurtrot avait pris son chapeau dans le filet et s'était recoiffé, tandis que M. Ragueugnot soulevait le sien et passait sa forte main dans ses cheveux drus. M. de La Vigneraie, de la ganse claire de son haut de forme gris, tirait son ticket de première et le glissait dans son gant. Joyeux dans sa grande barbe, il semblait impatient et réservé, comme quelqu'un qui sait où il va. A cause de Georges Dolonne, il se priva envers M. Hurtrot et M. Ragueugnot de sa plaisanterie habituelle. Elle était grossière, mais elle ne laissait pas, chaque fois, d'embarrasser M. Hurtrot et de désespérer M. Ragueugnot. Il la remplaça par des clins d'yeux significatifs.

Le train entrait en gare. Sur le trottoir, M. de La Vigneraie frappa de nouveau sur l'épaule de Georges. L'employé qui recevait les billets salua M. de La Vigneraie, qui lui tendit le

sien d'un geste imposant. Des trois ou quatre voitures de place qui stationnaient à la sortie, M. de La Vigneraie en prit une. M. de Péridon avait enfourché sa bicyclette et disparut. MM. Hurtrot et Ragueugnot se mirent en route côte à côte, et, comme ils cheminaient lentement, Georges les dépassa. Il allait chez M. Ferront, rue du Chapitre, pour sa première leçon.

— Dites donc, Ragueugnot, fit M. Hurtrot en s'arrêtant, trouvez-vous prudent d'envoyer un garçon de cet âge vagabonder seul dans Vallins?

Une heure après, comme ils jouaient aux dames dans le petit café obscur, derrière la cathédrale, M. Ragueugnot dit à M. Hurtrot, en poussant un pion de son large pouce :

— Dites donc, Hurtrot, moi je trouve imprudent de laisser seul, toute une journée, un garçon de l'âge de ce petit Dolonne...

Ils rirent, et M. Hurtrot commanda un second bock.

HENRI DE RÉGNIER

(La fin au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL DE FAILLY

AU 6 AOUT 1870[1]

Le 6 août 1870, tandis que le maréchal de Mac-Mahon est écrasé à Frœschwiller avec notre petite armée d'Alsace, le général Frossard et l'un de nos corps de Lorraine subissent un échec grave à Spicheren. Entre eux, sur la route de Sarreguemines à Bitche, un corps d'armée tout entier, le 5e, celui du général de Failly, est réparti depuis le début des opérations. Frossard n'en reçoit aucun secours. Quant au maréchal, ses troupes sont déjà en déroute, lorsqu'une division du 5e corps apparaît vers Niederbronn et arrête la poursuite de nos adversaires. L'Alsace n'en est pas moins perdue, moins quelques places auxquelles tout manque et qui sont menacées d'une prompte reddition, au point que certaines ne seront même pas défendues. Les 1er et 5e corps ont entamé la déplorable retraite qui les conduira au camp de Châlons, en attendant leur disparition finale sous Sedan. De quel concours de circonstances résulte l'inaction du général de Failly? Quelles responsabilités met-elle en jeu? C'est ce que l'on a tenté de rechercher en toute indépendance dans l'étude suivante.

1. Fragments d'un volume à paraître prochainement, chez Berger-Levrault, sous le titre : *Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren* (tome III de notre *Histoire de la Guerre de 1870-1871*).

I

Chacun sait combien sont éparses nos troupes au début de la guerre de 1870. Du Rhin, vers Huningue, à la Moselle, près de Thionville, elles forment une sorte de cordon, sans que rien, dans ce dispositif, indique une idée quelconque d'offensive. On prétend simplement interdire à l'ennemi l'accès du sol national. Les jours se passent à achever nos préparatifs, à former des projets aussitôt abandonnés devant des difficultés d'exécution. A ce moment (4 août) survient un premier échec, celui de la division Douay à Wissembourg. L'empereur se rend compte un peu tard de la nécessité de mieux grouper ses forces. Il place le général de Failly sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, et l'invite à concentrer son corps d'armée sous Bitche où il a déjà une division, tandis que le reste est encore à Sarreguemines[1]. Le 5, à onze heures du matin, le major général Le Bœuf avise le duc de Magenta que cette concentration sera achevée dans la soirée et confirme le rattachement du 5e corps aux troupes d'Alsace. La première partie de ce télégramme est inexacte, car le corps d'armée — moins la brigade Lapasset — ne sera réuni qu'après le 6 août, au cours de la retraite sur Châlons. Elle va contribuer à entretenir les illusions du maréchal.

C'est à midi cinquante seulement qu'est envoyée la dépêche faisant connaître aux commandants de corps d'armée la constitution de nos forces en deux groupes distincts, sous les ordres de Bazaine et de Mac-Mahon. Si, jusqu'alors, le général de Failly a pu avoir des doutes quant à la nature de son rattachement aux troupes d'Alsace, ils doivent être levés désormais. D'ailleurs Le Bœuf prend soin de confirmer ce télégramme auprès du maréchal (3 h. 30), non sans assurer encore une

1. Ordre de l'empereur daté du 4 août. La plupart des documents cités dans cette étude existent aux Archives historiques du Ministère de la Guerre et ont été reproduits dans la *Revue d'histoire*, comme appendices à la relation de la guerre franco-allemande rédigée par la Section historique de notre état-major de l'armée. D'autres proviennent du livre du commandant de Chalus, *Wissembourg, Fræschwiller, Retraite sur Châlons*, ou des *Souvenirs militaires (1866-1870)* du général Lebrun, etc.

fois que le 5e corps tout entier est à Bitche, erreur matérielle qui montre assez comment fonctionnent nos grands états-majors. Elle ne sera pas sans conséquence. Jusqu'à une heure avancée de la journée, les *Souvenirs inédits* du maréchal en font foi, il restera persuadé que l'assertion du major général est exacte et que, par suite, il peut compter sur l'appui du 5e corps pour le 6 août. Cette considération l'affermit sans doute dans sa résolution de tenir à Frœschwiller.

Si, comme on le verra plus loin, de Failly témoigne d'un médiocre empressement à accepter sa subordination au duc de Magenta, celui-ci s'empresse, au contraire, de lui faire parvenir ses instructions. Le commandant du 5e corps, laissant à Sarreguemines une seule brigade, celle de Lapasset, a mis le reste de ses troupes en marche vers Bitche. Le soir, la division Goze est à la ferme Freudenberg, à trois kilomètres environ à l'ouest de cette petite place; la brigade Maussion et la réserve d'artillerie ont été arrêtées à mi-chemin, en vertu d'un ordre du général de Failly et bien qu'elles aient parcouru une très courte étape. Pourquoi cet arrêt, destiné à ralentir fatalement la concentration des 1er et 5e corps? Aucun fait ne paraît de nature à le justifier. Peut-être faut-il l'attribuer simplement au désir d'occuper le plus longtemps possible le nœud de routes de Rohrbach?

Quoi qu'il en soit, ces troupes sont encore en mouvement, quand le général reçoit du duc de Magenta un télégramme portant que, par ordre de l'empereur, le 5e corps est passé sous ses ordres et qu'il devra « le rejoindre aussitôt que possible »[1]. L'arrêt à Rohrbach de la brigade Maussion et de la réserve d'artillerie est donc contraire aussi bien aux prescriptions du maréchal qu'à celles du major général.

A quatre heures, ce dernier insiste encore pour assurer la prompte coopération des 1er et 5e corps : « Le maréchal de Mac-Mahon télégraphie de Reichshoffen à l'empereur qu'avec votre aide, il serait en mesure de prendre l'offensive. L'em-

1. Ce télégramme, mentionné par le général de Failly dans son livre : *Opérations et marches du 5e corps*, n'existe pas aux Archives historiques (*Revue d'histoire*, 2e semestre 1901, p. 822). Il dut être remis à son destinataire avant une heure, car la brigade Maussion atteignit Rohrbach à une heure, et la division Goze Freudenberg à quatre heures. Il y a lieu de remarquer la disparition d'un certain nombre de télégrammes importants qui concernaient les rapports des 1er et 5e corps le 5 août.

pereur vous renouvelle la recommandation de vous mettre immédiatement en communication avec le maréchal et de vous conformer à ses ordres [1]. » Il serait difficile d'appuyer davantage, on le voit.

Les instructions si pressantes du major général sont suivies presque aussitôt d'autres, venant du duc de Magenta, et qui reflètent les impressions éveillées en lui par le général Ducrot. Dans la journée du 5 août, ce dernier a vivement plaidé auprès du maréchal la nécessité de faire occuper par le 5e corps deux nœuds de communications situés dans les Vosges, Lemberg et Philippsbourg [2]. Il voudrait ainsi préparer la retraite de nos troupes d'Alsace sur ces montagnes.

Sous cette influence et par deux voies différentes, le maréchal de Mac-Mahon enjoint au général de Failly l'occupation de Lemberg. Il la signale comme « de la dernière urgence [3] ».

On peut donc le considérer comme tout à fait hors de doute, entre cinq et huit heures du soir, le 5 août, le commandant du 5e corps sait que nos troupes d'Alsace ont un besoin urgent de renforts; que le maréchal et le major général sont d'accord pour lui prescrire de rallier au plus tôt le 1er corps; enfin que Lemberg doit être occupé par ses soins dans le plus bref délai. Le combat de Wissembourg, dont il a été l'un des premiers à connaître le résultat, laisse pressentir que l'offensive allemande est imminente en Alsace. Le devoir impérieux du général est d'y courir, de se conformer strictement aux ordres plusieurs fois répétés de l'empereur et du duc de Magenta. Ce n'est pourtant pas la ligne qu'il va suivre.

Au lieu de porter le soir même un fort détachement à Lemberg, ce qui serait facile, puisque moins de dix kilomètres l'en séparent, il se borne d'abord à envoyer reconnaître ce point par son sous-chef d'état-major, lieutenant-colonel

1. Les Archives historiques ne contiennent pas trace du télégramme du major général qui aurait été confirmé par celui-ci, ainsi que sa teneur semble l'indiquer. Peut-être s'agit-il de celui de midi cinquante cité plus haut ou d'une dépêche confiée au lieutenant-colonel de Kleinenberg dans la journée du 5.

2. Lemberg au sud-ouest de Bitche, sur la route de Sarreguemines à Haguenau; Philippsbourg à mi-chemin de Bitche à Niederbronn.

3. « Si cela vous est possible, occupez immédiatement la position de Lemberg. C'est de la dernière urgence » (d. t., huit heures du soir).

Clémeur. Dans quel but? Est-ce simple hésitation avant d'exécuter un ordre précis, dont le général ne s'explique pas la portée? Est-ce manière de gagner du temps? Il serait malaisé de le préciser.

Avant même de savoir le résultat de la reconnaissance sur Lemberg, le général de Failly reçoit un nouveau télégramme du maréchal : « Faites-moi connaître immédiatement quel jour et par où vous me rallierez. Il est indispensable et urgent que nous réglions nos opérations[1] ».

C'est vers cinq heures trente que parvient ce télégramme. Le général donne aussitôt son ordre de mouvement pour le 6 août, mais sans tenir aucun compte des recommandations pressantes, des injonctions positives qu'il a reçues de ses chefs. Voici en quels termes est conçu ce document :

« Demain 6 août, à six heures du matin, la division Goze viendra relever la division Lespart dans les positions que celle-ci occupe : un des régiments de la division Goze restera à la ferme de Freudenberg à la place du 68e, jusqu'à l'arrivée de la brigade Maussion. Au fur et à mesure que les troupes de la division Lespart seront relevées dans les positions qu'elles occupent, elles se concentreront à l'est de Bitche, près de la route de Wissembourg. Le général Lapasset ne quittera Sarreguemines que lorsque la tête de [la] colonne Montaudon arrivera en ville. »

On voit dans quelles conditions le 5e corps va exécuter le mouvement, pourtant de la plus extrême urgence, qui doit le concentrer avec les autres troupes du maréchal. On dirait qu'il s'agit de relever des postes du temps de paix, que la question d'heures n'est pas en jeu. Nulle part dans cet ordre on ne voit poindre la pensée de l'ennemi, dont les flots pressés ont envahi l'Alsace et qui va submerger la petite armée du duc de Magenta. Ni l'heure tardive du mouvement du général Goze, ni les dispositions prises pour la mise en route de sa division et de celle de Lespart ne répondent à la

1. Ce télégramme existe aux Archives historiques, mais sans indication d'heure. D'une discussion de divers textes, faite par la *Revue d'histoire*, 2e semestre 1901, pp. 823 et 902, ainsi que 1er semestre 1902, p. 126, il semble résulter que ce document fut envoyé en deux expéditions par le maréchal, l'une le soir du 5, vers cinq heures, et l'autre le matin du 6, entre cinq et six heures, cette dernière chiffrée.

situation. Le général de Failly ne croit pas devoir abandonner un seul instant les points sur lesquels il a égrené ses troupes. Sarreguemines, Rohrbach, Freudenberg, les abords nord de Bitche ne seront évacués qu'après l'arrivée d'autres fractions. C'est la guerre de postes, de positions, telle que l'entendaient les plus médiocres généraux du XVII[e] siècle, avant que les campagnes du Grand Frédéric et l'épopée révolutionnaire eussent balayé tant de procédés vieillis et de méthodes routinières.

Non seulement de Failly ne se conforme ni à la lettre, ni surtout à l'esprit des ordres qu'il a reçus, mais il expose au maréchal une situation qui diffère entièrement de la réalité : « La division Lespart est seule à Bitche et partira à six heures du matin pour vous rejoindre. Les autres divisions suivront par la route de Niederbronn aussitôt leur arrivée successivement *(sic)* à Bitche[1] ». Sans doute la division Goze *n'est pas à Bitche*, mais à la ferme Freudenberg, à *trois kilomètres* au plus de cette petite place. Elle ne suivra pas la division Lespart aussitôt son arrivée à Bitche, puisque l'ordre de mouvement ne contient rien de pareil. On voit ce qu'il reste d'exact dans la communication du général. Les conséquences seront graves. De ces données si peu conformes à la réalité, le maréchal va conclure que deux divisions du 5[e] corps sont encore à Sarreguemines et qu'il peut compter le lendemain sur le concours d'une seule[2]. Dans l'intervalle, il juge nécessaire d'insister de nouveau sur ses ordres précédents et télégraphie au général de Failly : « Venez à Reichshoffen, avec tout votre corps d'armée, le plus tôt possible. Nous manquons de vivres et, si vous avez à Bitche des approvisionnements, formez un convoi spécial... que vous mettrez au chemin de fer et qui arrivera cette nuit. Vos troupes viendront par la

1. D. t., six heures du soir. L'heure d'arrivée à Reichshoffen ne peut être spécifiée d'après les documents des Archives historiques reproduits par la *Revue d'histoire*. Du texte d'un télégramme du maréchal daté de huit heures du soir, il semble ressortir que celui du général de Failly lui parvint après cette heure. Il n'aurait pas écrit au commandant du 5[e] corps qu'il espérait être rallié par lui, avec tout son corps d'armée, dans la journée du 6, s'il avait su que les deux tiers de ces troupes n'étaient pas encore arrivés à Bitche.

2. *Souvenirs inédits*, reproduits par la *Revue d'Histoire*, 2[e] semestre 1901, p. 1127.

grand'route et j'espère que vous me rallierez dans la journée [de] demain. Accusez-moi réception[1] ».

Au lieu de la réponse attendue, le duc de Magenta reçoit du général, peu après, deux télégrammes qui montrent, une fois de plus, combien il est peu disposé à accepter sa direction. L'ordre d'occuper Lemberg lui paraît inexplicable, bien à tort, puisque ce point est situé à la tête des défilés qui conduisent de Rohrbach dans la plaine d'Alsace, vers Bouxwiller. Dans quel but tenir ce nœud de routes au sud-ouest de Bitche, où l'ennemi n'a pas encore paru? Il demande d'abord quelles troupes il doit y envoyer, faisant valoir qu'il dispose seulement de deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, ce qui est matériellement faux (huit heures quarante-cinq du soir). Puis il envoie un nouveau télégramme :

« Renseignements pris, j'ai lieu de penser que ce n'est pas le poste de Lemberg, gare de chemin de fer au sud de Bitche, qu'il s'agit d'occuper.

» Il n'y a rien d'anormal dans cette direction. Il doit s'agir de Lembach, à trente-deux kilomètres est de Bitche. Faites-moi connaître l'effectif des troupes à y envoyer. Demain, à dix heures seulement, je pourrai, par suite du mouvement de concentration qui s'opère sur Bitche, disposer, en cas de départ, de la division de Lespart.

» La réserve d'artillerie devra-t-elle marcher, ainsi que le convoi auxiliaire?

» Il est impossible à la division de Lespart de faire trente-deux kilomètres dans la journée, si elle doit marcher militairement. Je viens d'en faire deux fois l'expérience » (neuf heures du soir).

Il est malaisé de trouver des termes permettant d'apprécier ce télégramme. On se bornera à en relever quelques traits. Le général de Failly annonce qu'il pourra disposer, « en cas de départ », de la division Lespart, et cela à dix heures du matin seulement. Pourquoi cette restriction : « en cas de départ » ? Trois heures auparavant, il écrivait que Lespart se mettrait en

1. D. t., huit heures dix du soir. D'après les documents des Archives historiques reproduits par la *Revue d'histoire*, ce télégramme serait arrivé à *onze heures* du soir seulement à Bitche, alors que celui de huit heures arriva avant *huit heures quarante-cinq*. Il y a là un fait inexplicable, s'il est exact.

marche à six heures. Depuis, rien n'est survenu, sinon des ordres plus pressants du maréchal. On ne peut s'expliquer cette heure tardive que par l'idée d'attendre que Goze ait relevé Lespart dans ses positions au nord de Bitche. Ainsi le désir de ne pas les laisser inoccupées, même quelques heures, l'emporte sur les injonctions pressantes de Mac-Mahon : « C'est de la dernière urgence ». Pourtant Bitche, de par sa situation géographique et par lui-même, n'a qu'une importance minime pour l'ensemble des opérations. Les routes venant d'Allemagne que commande cette petite place sont divergentes par rapport à l'axe général de marche des Allemands, comme celle de Deux-Ponts, ou traversent, comme celle de Pirmasens, une région montagneuse, qui n'est pas de nature à y attirer des forces considérables.

L'envoi d'un détachement à Lembach, que propose le général, répond à la pensée de menacer les communications d'un ennemi entré en Alsace par Wissembourg. Mais on doit faire remarquer que ces troupes seraient singulièrement compromises, à seize kilomètres environ au nord-est de Reichshoffen, une armée ennemie sur leur flanc droit, en forces infiniment supérieures, toute prête à leur couper la retraite. Dans la situation présente, que connaît à peu près de Failly, il ne s'agit pas de « couper la retraite » de l'ennemi, mais bien d'arrêter son offensive.

Enfin le commandant du 5e corps ne fait pas mention de la division Goze, qu'il a pourtant à Bitche sous sa main. Le chiffre de 32 kilomètres, qu'il invoque pour expliquer en partie le retard de ses troupes à rallier le maréchal, est faux en ce qui concerne le parcours de la ferme Wising à Freudenberg[1] (22 kilomètres) et celui de Neunkirchen à Rohrbach[2] (15 kilomètres). On voit ce qu'il faut penser des raisons mises en avant par le général afin de justifier l'inexécution des ordres qu'il a reçus. Ce sont de simples prétextes. Outre une mauvaise volonté évidente, tenant peut-être au désir de garder le plus longtemps possible l'indépendance dont il jouissait jusqu'alors, ils trahissent une singulière ignorance

1. Étape de la division Goze le 5 août.

2. Étape de la brigade Maussion le 5 août.

de la grande guerre, ignorance qui, en 1870, est à peu près la règle parmi nos officiers généraux, on ne saurait trop le répéter. L'échelonnement du 5e corps sur sa route de marche serait pour faciliter et accélérer son mouvement : de par une conception fautive, elle le ralentit dans la plus large mesure. L'ordre au général de L'Abadie lui prescrit pour le 6 un mouvement de Rohrbach à Freudenberg (10 kilomètres). Encore devra-t-il laisser un bataillon à Rohrbach jusqu'à l'arrivée problématique du général Lapasset. De même un régiment de la division Goze attendra à Freudenberg d'être relevé par la brigade Maussion (d. t. 9 h. 30 du soir).

L'arrivée du télégramme du maréchal daté de 8 h. 10 oblige pourtant le général de Failly à modifier quelque peu son ordre, en accélérant le départ de la division Lespart. Il décide (ordre daté de minuit) que ces troupes, « qui devaient se concentrer seulement après avoir été relevées par la division Goze, se concentreront sans attendre ce mouvement. — Les corps prendront le café après la diane; une heure et demie après, ils se mettront en route... » C'est ainsi qu'en 1870, on réglait le départ d'une colonne appelée, au cœur de l'été, à faire une longue marche pour secourir des camarades en danger! Au lieu d'échelonner dès trois heures du matin les treize bataillons et les trois batteries de Lespart sur la route de marche, comme il serait facile, le général de Failly les rassemble au préalable et leur assigne une heure de départ relativement tardive. Il ne prévoit aucun mouvement pour la division Goze, fait difficile à expliquer si l'on tient compte des ordres pressants du maréchal. C'est qu'il veut rester en communication avec le corps Frossard, alors au sud de Sarrebruck, et aussi attendre à Bitche l'arrivée de la division L'Abadie[1]. Il entend venir en aide au maréchal, dans la

1. « Pour rester en communication, autant que possible, avec le 2e corps, ainsi qu'il en a reçu l'ordre formel, le général de Failly, tout en cherchant à se conformer aux instructions du maréchal de Mac-Mahon, croit qu'il est de son devoir de rester maître de Bitche, où il s'attend à être attaqué d'un moment à l'autre, et aussi d'attendre l'arrivée de la division de L'Abadie et de l'artillerie de réserve qu'il ne peut abandonner. Il prend donc ses mesures en conséquence... ne conservant en position que le *strict nécessaire*, une division... d'un côté il venait en aide au maréchal autant qu'il le pouvait, et, de l'autre, il sauvegardait l'existence de ses propres troupes... » (Journal de marche du 5e corps, *Revue militaire*, 1899, p. 371).

mesure qu'il croit possible et, en même temps, sauvegarder « l'existence de ses propres troupes ». Il semble bien que cette dernière préoccupation l'emporte de beaucoup sur la première.

Il est exact, en effet, que, jusqu'au soir du 4 août, le 5e corps devait rester en liaison avec le 2e par Sarreguemines. Mais le télégramme de l'empereur prescrivant sa concentration à Bitche a modifié cette obligation. Elle disparaît entièrement le 5 août, devant la série des ordres positifs qui mettent le général de Failly sous le commandement du duc de Magenta. A celui-ci revient désormais la responsabilité pleine et entière de ses décisions. Il n'appartient pas à un subalterne de se substituer à son chef, de lui désobéir de la façon la plus directe sous prétexte de couvrir Bitche, place qui peut se défendre seule, comme elle va le prouver, et qui n'a, par surcroît, qu'une importance tout à fait restreinte. Quant à « sauvegarder l'existence de ses propres troupes », ainsi que l'entend le général, c'est là un motif inadmissible parce qu'il conduirait aisément aux pires défaillances. On s'étonne de le voir invoquer. « Péris, s'il le faut, a dit le général Dragomiroff, mais sauve ton frère. » Si, comme il le pourrait fort bien, le commandant du 5e corps mettait en route sur Niederbronn, le 6 de grand matin, les divisions Lespart, Goze et la réserve d'artillerie, les troupes de L'Abadie ne seraient pas compromises pour cela. La brigade Maussion se porterait sur Bitche, d'où elle rallierait le corps d'armée par Philippsbourg ou Lemberg; l'artillerie de la division prendrait les devants sur Niederbronn par Bitche. De même le général Lapasset disposerait, à défaut de la route de Rohrbach, de celle de Sarralbe, Saar-Union, Lorentzen, La Petite-Pierre. La concentration du 5e corps pour le 7 août serait assurée, quoi qu'il arrivât.

De ce qui précède, on doit conclure que les raisons alléguées par le général de Failly sont de pure forme. En aucun cas, elles ne sauraient justifier son inaction, d'autant qu'elle aura les conséquences les plus graves. Au lieu d'être renforcé, en temps opportun, d'une grande partie du 5e corps, le maréchal ne le sera, trop tard, que d'une seule division. Il en est avisé la nuit même : « Je ne puis disposer que d'une

seule division; je la réunis et la dirige sur Reichshoffen. Il est possible qu'elle soit obligée de s'arrêter à Niederbronn... » Vers la même heure (3 heures du matin), le général de Failly adresse un autre télégramme au duc de Magenta, essayant encore une fois de justifier l'inexécution de l'ordre relatif à Lemberg :

« La division Lespart doit arriver à Reichshoffen aujourd'hui ; la division Goze partira demain de très grand matin pour se porter à Philippsbourg.

» La brigade Maussion... doit se porter demain sur Lemberg et escorter, par la vallée de Mouterhausen, Bærenthal, Zinswiller et Reichshoffen, six batteries de réserve et le parc d'artillerie qui ne peuvent rester à Lemberg ; la 2e brigade de cette division est à Sarreguemines et a ordre de ne pas me rejoindre, la route étant interceptée.

» Je ne puis donc occuper Lemberg malgré mon désir, à cause des neuf batteries que je ne puis engager dans le défilé de Niederbronn et à cause de la réduction de la 2e division à une brigade ».

On voit combien ces explications sont embarrassées, combien elles donnent peu l'impression de la netteté de vues, de la franchise et de la décision qui doivent caractériser le commandant d'une grande unité.

II

De son côté, le maréchal de Mac-Mahon est loin de faire tout ce qui serait en lui pour hâter l'intervention du 5e corps dans la bataille qui va commencer. L'impression qu'il garde de la journée du 5 août est que l'ennemi n'a pas l'intention de combattre sans délai. Il ne croit pas à une attaque de sa part avant le 7. Aussi se borne-t-il à des prescriptions insignifiantes pour le 6, qu'il considère comme devant être un jour de repos. Malgré la proximité immédiate de deux corps d'armée allemands, malgré l'audace de leur cavalerie qui ne cesse d'inquiéter nos bivouacs, sa robuste confiance n'est pas ébranlée.

Il se croit à même de prendre l'offensive, si des renforts suffisants lui parviennent.

Dans ces conditions, il semble prendre son parti du retard inattendu du 5e corps. Déjà son télégramme de 8 h. 10 du soir était moins pressant que les précédents. Dans la matinée du 6 août (5 h. 30), il adresse au général de Failly une lettre où l'idée d'une concentration rapide des 1er et 5e corps paraît s'obscurcir encore davantage. Voici ce curieux document. On verra qu'il ne brille ni par la netteté des idées, ni par la forme qu'elles revêtent :

Mon cher général, vous avez été mis sous mes ordres par l'empereur. Il est de la plus grande importance que nous concertions ensemble nos opérations. Attaqué avant-hier près de Wissembourg par l'armée du prince royal, qui m'était très supérieure, j'ai été obligé de me retirer jusque près de Reichshoffen. Il est urgent que nous combinions nos opérations.

D'après des renseignements dans lesquels on doit avoir confiance, l'ennemi ferait un mouvement pour se porter vers les crêtes des Vosges et nous séparer. Si ce mouvement se confirme, nous devons l'attaquer dans les défilés. Si, au contraire, il occupe seulement les positions de Wissembourg à Lembach, ayant le gros de ses forces dans la plaine, nous combattrons ensemble pour lui enlever ses positions.

Mettez donc en route immédiatement une de vos divisions. Il serait à désirer qu'elle pût coucher ce soir à Philippsbourg, occupant, sur sa gauche, les positions qui commandent la route de Neunhoffen. Si la première hypothèse se réalise, cette division se porterait d'abord sur Neunhoffen, et de là sur Ober-Steinbach qui serait attaqué le même jour par quatre brigades, arrivant par des routes différentes du camp de Reichsoffen.

Prévenu de l'exécution de ce mouvement, vous enverriez une autre division de Bitche sur Sturzelbronn, par la grande route de Wissembourg, poussant en avant, si elle le rencontrait, l'ennemi qui se trouverait ainsi pris en flagrant délit et enveloppé de toutes parts.

Une brigade de la dernière division se porterait à Lemberg, qui est la clef des Vosges de ce côté ; elle aurait avec elle une batterie. L'autre brigade resterait à Bitche, prête à se porter soit sur Sturzelbronn, soit sur Philippsbourg, suivant les événements. Il serait prudent que la brigade de Lemberg se retranchât. Il y a des outils à Lichtenberg et à La Petite-Pierre (1 500 dans chaque place) qui permettraient de faire ce travail.

Si, au contraire, l'armée du prince royal est concentrée dans les

environs de Lembach et dans la plaine du Rhin, la division qui viendra la première ne sera pas arrêtée à Philippsbourg. Vous feriez marcher par la même route la deuxième division et une brigade de la troisième; la dernière brigade serait dirigée sur Lemberg, d'où elle pourrait gagner La Petite-Pierre, si elle était obligée de battre en retraite.

Répondez-moi par plusieurs voies différentes, je vous adresse la présente par trois voies distinctes.

P.-S. — En résumé, envoyez le plus tôt possible votre première division à Philippsbourg, et tenez les deux autres prêtes à marcher.

Maintenez, s'il est possible, vos communications avec Philippsbourg [1].

Le chef du bataillon du génie Moll, chargé de porter l'une des expéditions [2] de cette lettre, part entre six et sept heures du matin. Comme on craint que la route directe de Bitche par Niederbronn ne soit coupée par l'ennemi, il prend celle d'Ingwiller, Wimmenau, Lemberg, beaucoup plus longue, et n'arrive à destination qu'entre deux et trois heures du soir. La lettre du maréchal ne peut donc exercer aucune influence sur les dispositions prises à Bitche dans la nuit du 5 au 6 et durant la matinée suivante. Ce n'est pas à elle qu'il convient d'en rapporter l'origine. Ce document n'en présente pas moins un très réel intérêt, par le jour qu'il projette sur les idées du duc de Magenta.

On doit se demander, en premier lieu, quelles modifications elles ont subies depuis la soirée du 5 août et pour quelles raisons. La *Revue d'histoire* [3] admet que c'est « probablement sous l'influence des observations du général Ducrot ». Mais cette hypothèse n'explique qu'imparfaitement le nouveau tour de la pensée du maréchal à l'égard du 5ᵉ corps. Sans doute sa lettre reproduit certaines des idées favorites de Ducrot, plus ou moins fidèlement, mais on sait que, dans la matinée du 6 août, il insiste énergiquement auprès de Mac-Mahon pour

1. D'après M. Alfred Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 416 et suiv., l'original de cette lettre, en entier de la main du maréchal, était entre les mains du général de Failly. Le texte que donne M. Duquet d'après cet original n'est pas rigoureusement conforme à celui de l'historique du 5ᵉ corps d'armée (*Revue Militaire*, 1899, p. 371), que nous reproduisons.

2. A notre connaissance, il n'y a pas trace des deux autres expéditions.

3. Premier semestre 1902, p. 127.

la retraite immédiate, et ce mouvement n'exclurait en aucune façon la concentration des deux corps d'armée, qu'il devrait au contraire hâter. De plus, si l'armée d'Alsace se met en retraite, c'est parce qu'elle a devant elle des forces de beaucoup supérieures, nouvelle raison d'accélérer l'arrivée des renforts attendus. Il semble donc que l'influence de Ducrot ne soit pas seule à modifier les idées du maréchal; il faut y joindre l'impression grandissante que l'ennemi n'attaquera pas avant le 7 août.

Dans sa lettre, le duc de Magenta envisage deux éventualités : les Allemands se porteraient « sur les crêtes des Vosges », pour séparer le 1er corps du 5e. Ils se concentreraient « dans la plaine » du Rhin, en occupant « les positions de Wissembourg à Lembach ». Le premier cas procède directement des conceptions de Ducrot, qui prête à l'ennemi l'intention de s'emparer de la ligne de faîte des montagnes. A l'exemple des stratèges du XVIIIe siècle, le général reconnaît à cette ligne des propriétés stratégiques telles que les Allemands y seraient forcément attirés. Idée bizarre, se rattachant à toute une théorie démodée de l'art de la guerre et dont on a, dès longtemps, démontré la fausseté.

Quoi qu'il en soit, le duc de Magenta croit nécessaire de prévoir une tentative de l'ennemi, afin de s'emparer des crêtes des Vosges. Pour y parer, il attaquerait les Allemands « dans les défilés ». Il porterait simultanément sur Obersteinbach[1] quatre brigades du 1er corps venant de Reichshoffen et deux divisions du 5e, débouchant, l'une de Philippsbourg par Neunhoffen, l'autre de Bitche.

Dans le second cas, deux divisions et une brigade du 5e corps marcheraient sur Reichshoffen ; la dernière brigade « serait dirigée sur Lemberg, d'où elle pourrait gagner La Petite-Pierre, si elle était obligée » à la retraite.

La première de ces hypothèses est de tous points invraisemblable. Quelle raison pour l'ennemi de se jeter entre Bitche et Reichshoffen, au risque de beaucoup accroître les difficultés de son ravitaillement et d'annuler sa supériorité numérique, puisque, dans ces défilés, ses têtes de colonne,

1. Village à mi-chemin de Wissembourg à Bitche, sur la route impériale.

seules, pourraient agir? L'occupation des positions qui commandent Neunhoffen, l'attaque d'Obersteinbach par six colonnes distinctes, l'envoi d'une brigade à Lemberg, « qui est la clef des Vosges de ce côté », tout cela procède de la guerre telle qu'on l'entendait aux XVIIe et XVIIIe siècles. Rien de plus loin des enseignements de Napoléon Ier. Quelle chance y a-t-il de prendre l'ennemi « en flagrant délit » à Obersteinbach, de l'envelopper « de toutes parts »? Autant de mots vides de sens. Pour que la singulière combinaison du duc de Magenta se réalise, il faudrait d'abord que les Allemands fussent à Obersteinbach, qu'ils y restassent inertes et en grande infériorité numérique, toutes éventualités qui ne sont rien moins que certaines.

La seconde hypothèse suppose, elle aussi, comme condition première, l'immobilité si peu à prévoir d'un adversaire victorieux; elle nous donne pour objectif l'enlèvement de ses positions. Le maréchal conclut en prescrivant d'envoyer « le plus tôt possible » une division à Philippsbourg et de tenir « les deux autres prêtes à marcher ». Ces recommandations contredisent ouvertement celles de la veille et même du corps de la lettre. Il ne s'agit plus de venir « au plus vite » à Reichshoffen avec tout le 5e corps, mais de porter une division à mi-chemin de Bitche à Frœschwiller, en ce point de Philippsbourg auquel Ducrot attribue tant d'importance. Le reste du corps d'armée serait prêt à marcher.

Comme l'a dit M. le général Bonnal dans son *Frœschwiller*, la lettre du duc de Magenta prête au prince royal « un concept de la guerre et des projets en harmonie » avec la mentalité de leur auteur. Ses vertus militaires, très réelles, ne sont pas en cause, mais elles ne sauraient suffire à la conduite d'une armée. Chez un général en chef, surtout placé dans une situation si difficile, « il faut qu'elles soient doublées d'une haute intelligence, mise de longue date au service de fortes études militaires, entreprises suivant de bonnes méthodes et développées dans un milieu favorable ». Or le maréchal ne réunit aucune de ces conditions, on le sait trop.

Ajoutons avec M. Alfred Duquet[1] que l'envoi seul d'une

1. *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, p. 94.

dépêche par la route, dépêche qui n'a aucun des caractères d'un ordre de mouvement, alors que le télégraphe fonctionnera de Reichshoffen à Bitche jusque vers cinq heures du soir, prouve de la façon la plus évidente que le duc de Magenta ne croit plus urgente l'intervention du 5e corps.

Deux ordres de considérations peuvent avoir modifié ses idées sur ce point. Il ne prévoit pas une action pour la journée du 6. Il est persuadé qu'il pourra, dans la forte position de Frœschwiller, arrêter un ennemi très supérieur en nombre. Pourtant il a un moment d'hésitation. De grand matin, les généraux Ducrot et Raoult, accompagnés du comte de Leusse, député et maire de Reichshoffen, insistent de la façon la plus pressante pour le décider à la retraite immédiate sur Lemberg. La fusillade a déjà commencé aux avant-postes, mais le maréchal ne croit pas à une bataille; pour lui, il s'agit uniquement d'une démonstration destinée à masquer un mouvement plus sérieux. L'ennemi, se dérobant par la droite, cherche peut-être à gagner la Sarre à travers les Vosges. Dès lors, notre devoir est tout tracé : attendre le général de Failly, qui doit être en route. Du moins, c'est ainsi qu'en juge le maréchal. La discussion est longue. Enfin, vers six heures, il cède; il donne même des instructions en vue de la retraite et ce mouvement commence pour les convois. Mais les troupes n'ont pas encore reçu ces nouveaux ordres que le canon retentit vers l'est. Cette fois il est trop tard : nous allons accepter la bataille [1].

III

Les péripéties de la bataille de Frœschwiller sont bien connues. On sait comment notre déroute est complète lorsque la division Lespart atteint Niederbronn. Son apparition arrête la poursuite, d'ailleurs peu énergique, de l'ennemi, et les débris de notre petite armée d'Alsace peuvent atteindre Strasbourg, Saverne, La Petite-Pierre ou Bitche, après une retraite opérée

1. *Vie militaire du général Ducrot*, tome II, p. 360 et suiv. ; *Souvenirs inédits* du comte de Leusse, reproduits par la *Revue d'histoire*, 1er semestre 1902, p. 206.

de nuit dans les directions les plus divergentes. Quant au reste du 5e corps, il demeure à peu près inactif tout le jour.

Nous avons vu par quelles fluctuations passe la pensée du maréchal de Mac-Mahon à l'égard de ce corps d'armée, quelle négligence, pour ne pas dire plus, le général de Failly apporte à l'exécution des ordres de son chef direct. Les dernières instructions qu'il en reçoit le 6 août sont contenues dans la lettre confiée au commandant Moll. Elles ne lui parviennent que dans l'après-midi et n'influent en rien, par suite, sur ses premières décisions ni sur le rôle du 5e corps. Au lieu d'arrêter la division Lespart à Philippsbourg, comme le prescrivait la lettre du maréchal, il lui envoie, dit-on, plusieurs télégrammes pour hâter sa marche[1].

On se rappelle que la division Goze doit relever les troupes du général de Lespart disposées aux abords de Bitche. Vers six heures du matin, descendant des hauteurs de Frendenberg, elle vient prendre position au nord-est de la place, la droite à la route de Wissembourg. Ce déploiement, qui couvre le mouvement de Lespart, est aussi motivé par d'autres raisons. « Tous les avis arrivés de la veille et pendant la nuit ont signalé la présence de l'ennemi du côté de Rohrbach, de Wolmunster et au nord de Bitche par la route [les routes] des Deux-Ponts et de Pirmasens ». Le général de Failly se croit, en outre, tenu de « rester en communication... avec le 2e corps, ainsi qu'il en a reçu l'ordre formel[2] ». Semblant oublier que des prescriptions plus récentes et d'un caractère plus précis l'ont mis sous les ordres du maréchal, il estime, « tout en cherchant à se conformer aux instructions » de son nouveau chef, « qu'il est de son devoir de rester maître de Bitche », où il prévoit une attaque prochaine, « et aussi d'attendre l'arrivée de la division L'Abadie et de l'artillerie de réserve qu'il ne peut abandonner[3] ». Ainsi, dans la pensée du général, une obligation purement hypothétique suffit à le dispenser d'exécuter sur l'heure des ordres positifs. Il se propose de n'opérer que le 7 le mouvement du gros du 5e corps, bien

1. *Historique du 5e corps.* Il n'existe aucune trace de ces télégrammes à notre connaissance.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

que les chances d'attaque à Bitche doivent alors être beaucoup plus sérieuses. Quelle est donc l'importance de cette petite place, pour qu'il y ait intérêt majeur à y rester en forces? Elle est à l'écart des routes et des voies ferrées de pénétration. Dans un pays difficile, elle n'est pas pour attirer de grandes masses de troupes. Elle suffit amplement, les circonstances le montreront bientôt, à son rôle de fort d'arrêt sur l'embranchement de Haguenau à Sarreguemines.

Si l'ennemi venait à s'en emparer, les conséquences seraient nulles pour l'ensemble des opérations. Ce n'est donc pas la conception des nécessités positives de la guerre, c'est sans doute une idée fausse, le vain désir d'interdire à l'ennemi tous les débouchés de la frontière, qui fait agir le général de Failly. Il obéit à la pensée même qui nous a conduits, aux premiers jours de ce néfaste mois d'août, à égréner des forces déjà trop faibles sur une immense étendue, de Sierck à Mulhouse.

Pendant la journée du 6, d'autres considérations interviennent pour troubler son jugement. Les renseignements venant de l'ouest indiquent une activité croissante de l'ennemi. Dès dix heures du matin, le sous-préfet de Sarreguemines annonce que les Prussiens, « qui ont rompu cette nuit le poste télégraphique de Bliesbruchen, ont laissé entendre qu'ils allaient passer en grand nombre à Rohrbach pour se diriger sur Bitche. Tout le convoi — du 5e corps — vient de rentrer à Sarreguemines, moins quatre voitures et deux gendarmes ». A 11 h. 55, le prévôt du corps d'armée confirme une partie de cette dépêche : le convoi a dû rentrer, « ayant aperçu des vedettes ennemies ». Il signale « beaucoup de troupes en avant ». A midi, le général Montaudon — qui commande la division du 3e corps appelée à relever sous Sarreguemines la brigade Lapasset — annonce qu'une reconnaissance « a vu vers 8 h. 30 du matin, à 500 mètres en arrière de Wising, trois régiments de cavalerie, deux bataillons d'infanterie et une batterie... Rohrbach paraît également menacé.... ». Enfin, à 2 h. 5, le major général informe de Failly que la voie ferrée est coupée entre Sarreguemines et Bitche.

Cet ensemble de faits, dont la plupart sont faux ou exagérés, inquiète plus que de raison le commandant du

5e corps et contribue sans nul doute à lui faire négliger l'appel désespéré que le canon de Frœschwiller lui apporte à travers les Vosges.

Enfin un autre facteur intervient peut-être pour régler sa conduite dans les journées des 5 et 6 août. Aide de camp de l'empereur, bien vu de son entourage, mis en évidence par notre dernière intervention dans les États pontificaux, le général peut aspirer au bâton de maréchal. Il lui répugne de perdre son indépendance pour passer sous les ordres d'un autre commandant de corps d'armée. De là son peu d'empressement à le rallier.

Quoi qu'il en soit, il laisse à Bitche la division Goze, « le strict nécessaire », il le croit du moins. Celle du général de L'Abadie, répartie le 5 août entre Sarreguemines et Rohrbach, vient le 6 remplacer la précédente à la ferme Freudenberg. Rien de plus hésitant, de plus lent que ce mouvement, de par les instructions mêmes, qui le déterminent. L'Abadie a encore une brigade à Sarreguemines, celle de Lapasset; le général de Failly autorise ce dernier à laisser le convoi et même sa brigade sur place, s'il y a « des doutes » sur la possibilité de « rejoindre sûrement Bitche » (4 heures du matin). Après avoir dû partir à midi seulement pour Rohrbach, Lapasset reçoit dans la journée l'ordre de se porter le 7 au matin sur Bitche, puis celui d'aller à Lemberg, par Sarre-Union, Lorentzen, Montbronn (10 heures du matin et midi). Finalement il est maintenu à Sarreguemines par le général Montaudon et fera désormais partie de l'armée de Bazaine. Jamais plus il ne rejoindra son corps d'armée.

Mêmes ordres contradictoires pour la brigade de lanciers La Mortière qui a, le matin du 6, un régiment à Sarreguemines et un à Rohrbach. Elle doit d'abord se concentrer en ce dernier point. De là, au cas « où elle serait sérieusement compromise, elle gagnerait Lemberg, d'où elle rejoindrait le 5e corps à Reichshoffen, par Ingwiller » (10 heures du matin). En dernier lieu, le 3e lanciers reste à Sarreguemines, avec la brigade Lapasset. Pas plus qu'elle, il ne ralliera désormais son corps d'armée. Quant au 5e lanciers et au bataillon restés à Rohrbach, ils reçoivent l'ordre de se retirer le soir même à Lemberg (3 heures du soir).

La brigade Maussion part de Rohrbach à dix heures du matin seulement (le 6 août!), avec l'artillerie de la division L'Abadie et celle de la réserve. Vers deux heures, elle atteint la ferme Freudenberg, où elle laisse un régiment et une batterie destinés à relever le 46e (division Goze). Le reste va bivouaquer aux abords de Bitche. On saisit là, sur le vif, notre malheureuse tendance, alors si générale, à tenir un compte exagéré des positions, à prétendre garder tous les débouchés menant vers l'ennemi.

Cependant le canon ne cesse de retentir vers Frœschwiller; les troupes groupées autour de Bitche voudraient répondre à ce pressant appel. Le maréchal, bien que, jusque vers cinq heures, il reste en relation télégraphique avec le général de Failly, ne lui fait parvenir aucun avis, aucun ordre. Au contraire, des nouvelles inquiétantes affluent de l'ouest. A deux heures cinq, à quatre heures quarante du soir, le maréchal Le Bœuf annonce que nos troupes sont attaquées sur la Sarre. Plus que jamais, de Failly estime qu'il doit garder « la défensive à Bitche ». Il « continue d'attendre le résultat des engagements à sa droite et sa gauche[1] », également inutile au 1er et au 2e corps. Ajoutons à sa décharge qu'il vient de recevoir la lettre du maréchal confiée au commandant Moll. Rien ne lui indique l'urgence d'un mouvement vers l'est, rien, sinon le canon de Frœschwiller et la situation d'ensemble....

La responsabilité de l'inaction du 5e corps dans la journée du 6 août est donc largement répartie. L'empereur n'a pas su délimiter exactement les commandements des deux armées d'Alsace et de Lorraine; il a laissé dans le vague, suivant sa tendance habituelle, des questions d'attributions auxquelles il faut des solutions précises; le premier dispositif qu'il a donné à nos troupes les livrait à peu près sans défense aux attaques d'un ennemi entreprenant.

En ce qui le concerne, après avoir hâté de tout son pouvoir la concentration des 1er et 5e corps, le 5 août, le maréchal de Mac-Mahon y paraît indifférent, sans raison valable. Il n'arrête que les mesures les plus insuffisantes pour l'effectuer. Enfin,

1. *Historique du 5e corps.*

le général de Failly, prenant texte des ordres et des avis contradictoires qu'il reçoit constamment, attribuant faussement à Bitche une importance que n'a jamais eue ce débouché, y laisse inactive une division qui pourrait, elle aussi, marcher sur Niederbronn. Non seulement Lespart, mais la division Goze et la réserve d'artillerie devraient prendre de grand matin la route de Bitche. Le commandant du 5e corps se conformerait ainsi à l'esprit et au texte même des instructions reçues la veille ; l'intervention de deux divisions intactes pourrait changer entièrement la physionomie de la bataille.

On sait trop comment il n'en est rien. Le général de Lespart quitte tardivement Bitche et marche avec une lenteur désespérante, si bien qu'il atteint Niederbronn en pleine déroute de nos troupes d'Alsace. Quant au reste du 5e corps, il demeure inutile à Bitche. Le soir venu, de Failly apprend notre défaite à Frœschwiller. Jugeant avec raison qu'il ne peut désormais tenir autour de cette petite place, alors que des forces ennemies débouchent à l'est et à l'ouest, il croit devoir imposer à ses troupes une marche de nuit au travers des Vosges. Abandonnant ses bagages à Bitche, comme après un échec, il se dirige sur La Petite-Pierre, d'où il pourra rallier le maréchal de Mac-Mahon. Le lendemain 7 août, vers neuf heures du matin, il atteint ce fort d'arrêt. Certaines troupes, comme la brigade Abbatucci, poussent jusqu'à Phalsbourg où elles arrivent à neuf heures du soir, « après avoir parcouru plus de cent kilomètres en trente-six heures [1] », au milieu des montagnes. Effort presque surhumain, sans aucune nécessité ni profit. Avec plus de coup d'œil et un sentiment plus vif du devoir militaire, le général de Failly aurait épargné au maréchal de Mac-Mahon et à la France une défaite dont les conséquences devaient peser sur nous jusqu'à la fin de la guerre.

1. *Revue d'histoire*, 1er semestre 1902, p. 633.

PIERRE LEHAUTCOURT

THOMAS HARDY[1]

Les œuvres de Thomas Hardy ont eu une destinée rare et peut-être unique. Depuis trente ans qu'il écrit, elles ont été beaucoup et constamment lues, en Amérique comme en Angleterre, mais jusqu'en ces dernières années il ne s'était trouvé personne pour les apprécier dignement. Dans les conversations même, ceux qui les louaient le faisaient avec une réserve prudente, comme s'il n'eût pas été de bon goût de trop l'admirer. Cependant on commence à le mettre au nombre des premiers écrivains vivants d'Angleterre. Maintenant que ses romans pénètrent en France, le moment est peut-être venu de chercher à s'expliquer cette énigme, et d'étudier celui qui s'est fait le peintre d'un pays, l'historien d'une province, l'interprète d'une classe, avec toutes les res-

1. Thomas Hardy est né en 1840. Son premier roman date de 1872. On lira son œuvre de préférence dans l'édition Harper, où elle comprend actuellement dix-neuf volumes. Deux éditions populaires sont en cours de publication. Les principaux romans ont paru aussi dans la collection Tauchnitz. Ont été traduits en français jusqu'à ce jour : *Le Trompette Major* (Hachette, 1882); *Barbara (Far from the Madding Crowd)*, *Mercure de France*, 1900 ; *Jude l'Obscur* (Ollendorff, 1901) et *Tess d'Urberville* (Hachette, 1901). Deux des nouvelles intitulées *Petites Ironies de la vie* ont paru en feuilleton dans le *Journal des Débats*. On trouvera une bibliographie de Thomas Hardy dans le numéro de *Literature* du 6 juillet 1901, ou dans *The Art of Thomas Hardy* (London, 1895), par Lionel Johnson, excellent ouvrage auquel nous devons beaucoup et où s'est révélé un critique de premier ordre. Citons encore A. Macdonell, *Thomas Hardy* (London 1894) et les pages de M. Cross, *The Development of the English Novel* (1900).

sources d'un art auquel personne, chez nous du moins, n'a paru encore rendre hommage.

***

Les romans de Thomas Hardy s'intitulent *Wessex Novels*. Ce sont les romans d'une région déterminée de l'Angleterre moderne, correspondant à peu près à cet ancien royaume anglo-saxon, le Wessex. Ou plutôt l'œuvre entière de Hardy n'est que le roman de son pays natal, qu'il appelle Wessex, et chacun de ses romans n'en est qu'un chapitre. Elle a ainsi une sorte d'unité, comme celle de Balzac ou celle de Zola. Seulement, ce n'est pas l'histoire d'une société dans une période donnée, ou d'une famille dans cette société, mais celle d'un coin de terre dans ce qu'il a d'immuable à travers toutes les vicissitudes de l'histoire officielle, dans ses paysages et dans les mœurs de son peuple, dans la couleur particulière, locale, de la nature et de l'humanité qu'il nous fait voir.

Ce Wessex de Thomas Hardy, c'est à peu près la partie de l'Angleterre qui s'étend d'Oxford à Exeter, tout le Sud-Ouest, moins le Devon et la Cornouailles. Les grandes villes qui y touchent, comme Bristol, Southampton, n'en font pas partie, et l'île de Wight aussi reste en dehors. Ainsi la région n'a pas une ville de cinquante mille habitants. C'est ce qu'on appelle un pays arriéré, exclusivement agricole, et qui n'a même pas l'antique industrie minière de la Cornouailles voisine. Il n'a jamais eu de grandes ambitions politiques ni commerciales, il ne s'est jamais signalé dans l'histoire. La Réforme n'y a pas changé grand'chose. Dire qu'on y fut toujours conservateur, ce n'est pas assez : on ignora les changements politiques. Au temps de la grande Révolution d'Angleterre, les notables du pays formulèrent ainsi leur opinion sur le nouveau Parlement : « La peste emporte l'une et l'autre Chambre[1] ! »

Les antiques capitales du pays, Winchester, Salisbury, Dorchester, semblent à peine avoir changé d'aspect depuis le XVIIIe siècle, depuis plus longtemps encore peut-être. La plus

1. Lionel Johnson, p. 107.

grande ville est en même temps la plus moderne, la seule d'apparence contemporaine : Bournemouth, plante de serre sans racines dans le sol. On cherche en vain sur les cartes anciennes cette ville de plaisir et de souffrance, créée pour les oisifs et les malades dans des forêts de pins, artificielles aussi [1]. On y passe encore, en un quart d'heure, des hôtels extravagants et des villas prétentieuses à la solitude originelle des bruyères et des genêts, où, marchant dans les fougères hautes, on ne voit que le ciel, on n'entend aucun bruit, comme dans la solitude de la mer. L'agriculture même ne prospère pas au Wessex et le pays est désert en maint endroit [2]. Les landes immenses, où le regard fatigué de courir ne trouve à se reposer que sur quelque pin roux tordu au-dessus d'une carrière de craie, les pâturages d'un vert passé, dont l'herbe rase descend en un feston noble et régulier jusqu'à la falaise grise, ont un charme austère et triste. Dans quelques vallées où dorment comme arrêtées des rivières languissantes, le pays rappelle davantage la campagne anglaise traditionnelle, celle des comtés du centre, avec la grâce molle de ses horizons prochains et vagues à la fois, fondant dans un brouillard ensoleillé ses rangées d'arbres lointaines en dentelles bleues. Mais ce qui le caractérise en général, ce sont au contraire ces vastes perspectives si rares en Angleterre, ces lignes sévères et pures de la plaine de Salisbury, par exemple, sèche et dorée à l'automne comme une campagne romaine de Claude Lorrain ou de Poussin.

Terre sérieuse, couverte de tombeaux et de temples, depuis les *tumuli* préhistoriques qui rompent seuls la monotonie de ses landes, pyramides solitaires de ces déserts de bruyères et d'ajoncs, jusqu'aux innombrables églises gothiques et romanes, — son attrait propre est dans cette union d'une nature primitive avec mille souvenirs d'une histoire obscure. A côté

1. « En allant de Poole à Christchurch, nous passâmes par une lande plus sauvage peut-être que tout ce que nous avions vu jusque-là ». — *Gilpin's Observations on the Western Parts of England* (1798), p. 299. — C'est l'emplacement actuel de Bournemouth et de ses dépendances.

2. « Le sud de l'Angleterre est plus silencieux qu'aucun pays de fertilité égale dans toute l'Europe... Dans ce pays charmant, j'ai souvent parcouru des milles sans rencontrer un être humain ». — Arthur Arnold, discours du 7 août 1885, cité par Émile Boutmy (*le Développement de la Constitution en Angleterre*, p. 242).

de Salisbury s'élèvent le mystérieux dolmen gris, Stonehenge, et l'immense camp romain, Old Sarum ; et beaucoup de villages sont des villes déchues, des résidences royales ou des abbayes dont il ne reste qu'un bâtiment de ferme, une chapelle ruinée, ou moins encore, un mot latin étrangement accolé au nom anglais, Bere Regis, Cerne Abbas, Whitechurch Canonicorum.

Tandis que le Pays Noir, entre Liverpool et Manchester, par exemple, a vu s'effacer toute trace du passé et presque toute couleur naturelle, fait songer uniquement au présent, ou à un avenir de cauchemar où la terre serait partout ainsi, le Wessex ne fait songer qu'au passé. C'est là ce que son nom exprime dans l'œuvre de Hardy. Ici la nature n'a pas été défigurée et la terre a conservé fidèlement la marque de tous ceux qui l'ont occupée.

Telle est l'impression que laisse à l'étranger même le pays que Thomas Hardy appelle Wessex [1]. Pour rendre fidèlement son double aspect de terre primitive et historique à la fois, il est peintre de la nature, qui apparaît partout dans ses œuvres, en ses formes éternelles comme en ses aspects les plus changeants ; mais il est aussi historien de la province, par l'intelligence qu'il montre de son passé comme de son présent.

Comme peintre, on peut l'égaler peut-être dans un autre domaine de la nature, mais on ne peut pas le surpasser dans le sien. On peut dire de lui qu'il a fait, comme un de ses personnages, « connaissance intime avec les phénomènes, les saisons et leurs caprices, le matin et le soir, la nuit et le jour, les vents et leurs différentes humeurs, les arbres, les eaux et les brumes, les ombres et les silences, et les voix des choses inanimées ». Écoutez tous les bruits du vent dans cette page :

Les souffles les plus violents battaient le bois, s'élançant au travers avec un bruit maussade, ou passaient en rafales dans les rameaux supérieurs en un gémissement faible. Au fond du fossé, les feuilles mortes dansaient dans la brise comme l'eau qui bout, et quelques-unes, chas-

1. Sur le Wessex de Thomas Hardy, nous avons comparé à nos souvenirs personnels ceux de M. Lionel Johnson et l'excellent ouvrage de M. Bertram Windle, *The Wessex of Thomas Hardy* (London, 1902), illustré par E.-H. New, précieux surtout pour l'étude de la topographie et l'architecture du pays. — Voir aussi Wilkinson Sherren, *The Wessex of Romance*, 1902.

sées et poursuivies au dehors, tourbillonnaient dans l'herbe. D'autres, parmi les dernières dans la multitude des mortes, étaient restées en paquets jusqu'en ce milieu d'hiver sur les rameaux qui les avaient portées et tombèrent alors le long des troncs avec des claquements brusques...

L'herbe rase qui partout couvrait plus ou moins la colline était touchée du vent en brises qui différaient de force et presque de caractère, brossée rudement, ratissée violemment ou balayée légèrement. L'acte instinctif de tout homme était de s'arrêter et d'écouter, d'entendre comment les arbres à droite et à gauche s'envoyaient les uns aux autres en lamentations ou en hymnes comme les versets et les répons d'une maîtrise de cathédrale, comment les haies, les autres obstacles, sous le vent, reprenaient la note et l'abaissaient jusqu'à un soupir et comment enfin la rafale pressée s'enfuyait vers le midi et n'était plus entendue [1].

Cette finesse de perception atteint jusqu'au détail infiniment petit, saisit jusqu'à la note ténue des fleurs de bruyère flétries, dont la voix de vieillard cassé murmure au vent comme le récitatif chevrotant des petits calices jadis pourpres, multitudes infinies, pâlies, puis desséchées au soleil d'octobre. Hardy connaît les mœurs des animaux :

Mars vient, et la mare, qui semblait aussi morte et aussi désolée que jamais à l'observateur remuant et bruyant, se laisse voir graduellement dans un état de grande animation lorsqu'on l'étudie en silence. Un monde timide d'animaux arrive à la vie en même temps que la saison commence. Les petits têtards et les salamandres commencent à faire monter dans l'eau des bulles et à se poursuivre... les crapauds grimpent sur le bord par deux et par trois, et dans l'air les bourdons volent çà et là à travers la lumière crépusculaire, et leur bourdonnement s'approche et s'éloigne comme la vibration sonore d'un gong [2].

Seulement, la nature étant toujours présente à sa pensée, il ne la décrit pas longuement et ne commet pas non plus la faute de la faire décrire par ceux qu'il montre vivant toujours au milieu d'elle. Il y fait constamment allusion comme à une chose familière, et comme on se montre du doigt en se promenant, presque sans parler, un nuage au couchant, la

1. *Far from the Madding Crowd*, ch. II.
2. *The Return of the Native*, ch. III, 3.

fuite d'un oiseau. Ces touches rapides ont un charme particulier. Ses descriptions sont comme les confidences d'un chasseur qui passe sa vie dans les bois. Il *revoit* et nous fait revoir. Il sait voir, mais aussi écouter et sentir, et connaît d'autres fleurs que la violette et la rose. Chose rare, il sait parler de la nature d'une façon naturelle et, parce qu'il en a vu les tristesses, sa peinture n'a pas ce ton monotone et fleuri qui lasse.

Mais ce que nous apercevons dans les pages où Hardy a fixé ces apparences fugitives, ce ne sont que les aspects changeants, mais changeant toujours de même, d'une nature sans histoire. Pour arriver au sens de ce qui dure, de ce qui constitue la différence locale, il nous faut prendre les passages où Hardy ne nous donne plus de simples impressions de nature, mais des interprétations, où il cherche à exprimer le caractère moral d'un lieu. La solitude a son histoire, qui est toute géologique et naturelle, et la vallée la plus reculée raconte mille choses à l'observateur, toute une œuvre humaine, dans ses cultures et ses habitations seules.

Parmi les paysages que Thomas Hardy a essayé de décrire ainsi, il en est un qu'on n'oublie guère, c'est la grande lande du comté de Dorset qu'il appelle Egdon Heath. Elle figure dans presque tous ses romans, et dans l'un même, pourrait-on dire, comme personnage principal, car elle y est partout au premier plan, et les sentiments qu'elle inspire font vivre les héros de ce *Retour au Pays* :

C'était à cet instant de transition où elle entrait dans les ténèbres que commençait la gloire propre de la lande d'Egdon. On ne pouvait se flatter de l'avoir comprise tant qu'on n'y était pas venu à ce moment particulier. On n'en avait le sentiment vrai qu'à l'instant où on ne pouvait plus la voir clairement; son effet complet et son explication se révélaient à cette heure-là... L'endroit était vraiment proche parent de la nuit et, quand celle-ci se montrait, on croyait voir le paysage s'avancer vers l'obscurité. La sombre étendue de monticules et de cavités semblait monter à la rencontre des ténèbres du soir en un mouvement de pure sympathie, la bruyère semblait exhaler l'obscurité à mesure que les cieux la versaient... Le lieu se remplit d'une attente anxieuse, car c'était au moment où le reste du monde s'ensevelissait dans le sommeil que la lande semblait lentement s'éveiller, écouter. Chaque nuit, sa forme titanesque semblait

ainsi attendre quelque chose, mais elle avait attendu pendant tant de siècles, survécu à tant de cataclysmes, qu'on l'imaginait n'attendant plus qu'un seul événement, la catastrophe finale du monde... L'endroit était en harmonie parfaite avec la nature humaine, ni horrible, ni odieux, ni laid, ni ordinaire et insignifiant, mais, comme l'humanité, méprisé mais durable. En même temps, singulièrement colossale et mystérieuse dans la monotonie de sa couleur basanée, sa face semblait exprimer la solitude, comme celle de certaines personnes qui ont longtemps vécu à l'écart. C'était une face solitaire, suggérant des tragédies possibles [1]...

Hors de son cadre littéraire, ce portrait d'un paysage, étudié comme le portrait d'un homme, pourra sembler étrange et fantastique. Mais dans l'œuvre de Hardy, ayant son nom, sa situation dans le Wessex, étant Egdon Heath, ce désert où il entrevoit une image de la Nature éternelle, ne devient pas pour cela un paysage de rêve; il est défini et réalisé à nos yeux. Ce simple fait que Hardy nous parle de son pays natal, et de celui-là seulement, donne à sa peinture, alors même qu'elle se fait comme ici romanesque, ou, si l'on veut, poétique, la même vérité et le même accent que mettait tout à l'heure dans ses descriptions sa vision directe de la nature.

Mais si les sites naturels eux-mêmes, pour Hardy, ont une histoire qui leur fait leur caractère, les villes et les villages, les monuments, les maisons, tout ce qui touche à l'humanité en aura une aussi, bien plus riche et plus complexe encore: car l'humanité change plus vite et plus profondément que la nature. Hardy apporte ici le même souci de l'exactitude, ou plutôt le même amour de la réalité, que dans son étude de la terre. Archéologie, histoire, architecture, il n'a rien négligé pour mieux connaître son pays, dont les villes et les villages lui sont aussi familiers que les bois et les champs. Mais de tout cela il ne nous donne, comme de la nature, que le sentiment, l'âme vivante. Il écrit des romans, et non pas des guides ou des manuels. Son portrait du Wessex est d'une ressemblance telle qu'on a pu reconstituer sur les lieux l'action de tous ses romans, et cependant il est tracé en grande partie avec des traits moraux, c'est-à-dire imaginaires, et il n'est nulle part ailleurs que dans l'ensemble des vues de

1. *The Return of the Native*, ch. I.

détail qu'il nous présente. Voyez dans cette description de Casterbridge, sa ville favorite, la véritable capitale du Wessex, comment un mélange de traits empruntés au passé et au présent dessine son caractère :

Casterbridge était l'œuvre signée de la Rome ancienne dans chacune de ses rues, de ses allées, de ses enceintes. Casterbridge avait l'air romain, rappelait l'art de Rome, recélait des morts romains. Il était impossible de creuser à plus d'un pied ou deux de profondeur dans les champs et les jardins qui faisaient partie de la ville sans rencontrer quelque grand soldat de l'Empire, qui avait dormi là son sommeil silencieux et discret pendant quinze cents ans. On les trouvait d'ordinaire couchés sur le côté dans une cavité ovale creusée dans la craie, comme des poulets dans leur coquille, les genoux ramenés sur la poitrine, quelquefois avec les débris d'un javelot au bras, une fibule ou une broche de bronze sur le front ou la poitrine, une urne entre les genoux, une jarre sur le cou, une bouteille à la bouche, et des conjectures et des curiosités descendaient sur eux des yeux des gamins et des hommes de Casterbridge, arrêtés un moment au passage par ce spectacle familier.

Les habitants doués d'imagination qui auraient éprouvé une sensation désagréable à découvrir dans leur jardin un squelette, ne fût-ce que relativement moderne, ne ressentaient rien à la vue de ces apparitions antiques. Ceux-là avaient vécu il y a si longtemps, leur époque était si différente d'aujourd'hui, leurs espérances et leurs désirs si éloignés des nôtres, qu'entre eux et les vivants semblait s'étendre un abîme trop large pour qu'un esprit même pût le passer.

Et voici ce qu'est devenu le camp romain :

Casterbridge était une ville comme déposée d'une seule pièce dans un champ de blé. Elle n'avait pas de faubourgs, au sens moderne du mot, pas de région mixte formant transition entre la ville et les pâturages. Elle était là découpée et distincte dans la vaste région fertile qui l'entourait, comme un échiquier sur un tapis vert. Le garçon de ferme pouvait, assis à l'ombre de sa meule d'orge, jeter une pierre dans les vitres du secrétariat de la mairie; les faucheurs à l'ouvrage saluaient de la tête leurs connaissances qu'ils voyaient au coin du trottoir. Aux paroles du juge en robe rouge, condamnant les voleurs de moutons, arrivait par la fenêtre l'accompagnement des bêlements du troupeau qui broutait près de là, et, aux exécutions capitales, la foule dans l'attente se tenait dans une prairie immédiatement en face de la potence et d'où l'on avait pour l'instant chassé les vaches pour faire place aux spectateurs.

... Le blé qui poussait aux environs de la ville haute était mis en grange par des fermiers qui habitaient dans un coin à l'est appelé Durnover. Là, les meules de blé penchaient sur la voie romaine et s'appuyaient à la tour de l'église ; des granges au toit de chaume verdi, avec des portes hautes comme celles du temple de Salomon, s'ouvraient directement sur la grande rue, alternant presque régulièrement avec les maisons. Là vivaient des citadins qui parcouraient tous les jours les jachères, des bergers dans une ville enceinte de murs. C'était une rue bordée de fermes, une rue gouvernée par un maire et une municipalité et qui cependant retentissait des coups sourds du fléau, de l'agitation des vans et du glouglou du lait dans les seaux, une rue qui n'avait rien de citadin, où Casterbridge finissait en Durnover.

Ce camp romain transformé en grand village agricole, ces charrettes de blé sur la voie romaine et près de l'église gothique, c'est tout une perspective qui s'ouvre sur l'œuvre de Thomas Hardy. Nous n'oublions jamais tout à fait que nous sommes sur une terre antique, dont le présent obscur conserve encore les traces de mille générations passées. Mais si Hardy n'ignore pas les traditions de la noblesse locale, éteinte ou vivante encore, ni les destinées des demeures plus ou moins illustres dans sa province, l'histoire qui l'intéresse le plus est celle qui n'a jamais été écrite, l'histoire de la vie rustique la plus pauvre et la plus humble, qui continue d'être ce qu'elle a toujours été, dont les monuments sont les fermes et les granges, et les héros les paysans. Pour montrer comment la rêverie sur les paysages, sur l'histoire et l'architecture de son pays ramène toujours Hardy à l'étude de cette vie rustique qui, entre toutes les formes de la vie moderne, lui paraît la plus heureuse, parce qu'elle est la mieux adaptée à son milieu, il faut citer cette belle description :

Ils tondaient les moutons dans la vaste grange alors appelée la Grange à tondre, et dont le plan ressemblait à celui d'une église avec ses transepts. Mais elle n'imitait pas seulement le plan de l'église voisine, elle rivalisait avec elle d'antiquité. On n'aurait pu dire si elle avait jamais fait partie des bâtiments d'un couvent. Aucune trace d'un pareil voisinage ne restait. Les vastes portails ouverts sur ses côtés, assez hauts pour laisser entrer une charrette surchargée de blé en gerbes, étaient surmontés d'arcs en pierre dont les ogives lourdes, d'une taille grossière et hardie, avaient dans leur simplicité plus de

noblesse que bien des constructions plus ornées. La charpente de châtaignier, sombre et poussiéreuse, avec ses assemblages et ses soutiens, ses courbes et ses diagonales, était bien plus imposante aussi que les neuf dixièmes de celles qu'on voit dans nos églises, parce qu'elle était d'une matière bien plus riche. Le long de chacun des murs latéraux se voyait une série d'arcs-boutants qui portaient des ombres profondes dans les espaces intermédiaires, percés d'ouvertures en fer de lance dont les proportions répondaient exactement aux besoins de la ventilation et de la décoration.

On pouvait dire de cette grange ce qu'on n'aurait pas pu dire de l'église ni du château du village, dont elle se rapprochait par la date et le style, qu'elle était encore employée aux mêmes fins qui l'avaient fait construire à l'origine. La vieille grange, différant en cela de ces deux survivants typiques du moyen âge et supérieure à eux, représentait des tendances qui n'avaient rien perdu de leur vie au cours du temps. Ici, au moins, l'esprit des anciens constructeurs était resté en harmonie avec celui du spectateur actuel. Mis en présence de cet édifice fatigué par l'usage, l'œil contemplait son emploi présent, l'esprit rêvait à son histoire passée, avec une impression satisfaite de continuité dans la fonction, avec un sentiment presque de gratitude, en tout cas d'orgueil, à sentir encore vivante l'idée qui l'avait bâti. Le fait que quatre siècles n'avaient pu découvrir une erreur dans le principe de sa fondation, n'avaient pas vu naître une haine contre ses fins, ni donné naissance à une réaction qui l'eût mutilée, emplissait cette antique et simple création des âmes d'autrefois d'une grandeur dont une recherche trop curieuse eût peut-être privé les créations voisines de l'Église et de la Guerre. Ici au moins le moyen âge et l'esprit moderne sont d'accord. Les fenêtres lancéolées, les arcs de pierre rongés par le temps, les chanfreins et l'orientation de l'édifice, la charpente de châtaignier obscurément entrevue, tout cela ne se rattache ni à un système de fortification vieilli, ni à une croyance religieuse éteinte. La défense et le salut du corps par l'acquisition du pain quotidien constituent un art encore vivant, une religion et un désir d'aujourd'hui.

Ce jour-là, les grandes portes latérales étaient ouvertes du côté du soleil pour faire entrer largement la lumière sur le théâtre d'opérations des tondeurs de moutons, plancher situé au centre et qui servait d'aire, fait d'un bois de chêne épais noirci par le temps, poli par le battement des fléaux pendant des générations, et devenu aussi glissant et d'une patine aussi splendide que le parquet des chambres d'apparat dans un château du temps de la reine Élisabeth. Les tondeurs étaient agenouillés là, les rayons obliques du soleil frappaient leurs chemises blanches, leurs bras tannés et leurs ciseaux polis qui envoyaient de tous côtés, comme ils les maniaient, mille rayons à

aveugler un myope. Devant chacun d'eux gisait un mouton captif et pantelant dont les frissons d'inquiétude, puis de terreur, s'accroissaient jusqu'à rappeler le frémissement continu du paysage au dehors, sous l'ardeur du soleil.

Ce tableau d'aujourd'hui, dans son cadre vieux de quatre siècles, ne produisait pas ce contraste marqué entre le passé et le présent que semble impliquer la différence des dates. En comparaison avec les villes, Weatherbury était immuable. Le « dans ce temps-là » de l'habitant des villes est l' « aujourd'hui » du paysan. A Londres, vingt ou trente ans en arrière nous font remonter à un passé reculé ; à Paris, dix ans, ou peut-être cinq ; mais à Weatherbury, soixante ou quatre-vingts ans faisaient partie du présent : il fallait un siècle pour mettre une marque, un accent d'âge sur la face ou dans la voix du passé. Cinquante ans y changeaient à peine quelque chose à la broderie d'une blouse, à la coupe d'une guêtre. Dix générations ne changeaient pas le tour d'une phrase. Dans ces coins reculés du Wessex, ce que l'étranger affairé appelle ancien est à peine vieux, ce qu'il appelle vieux est encore neuf, ce qu'il appelle présent est encore à venir.

Ainsi la grange était comme une chose naturelle pour les tondeurs, et eux-mêmes étaient en harmonie avec elle[1].

Ainsi, pouvons-nous ajouter, le paysan, dans la société moderne, quand sa vie est restée primitive et presque immuable comme au Wessex, représente un anachronisme presque aussi frappant pour l'imagination que le contraste entre Londres ou Paris et une lande déserte. Et comme sa vie résulte directement des conditions naturelles et historiques qui ont fait du Wessex ce qu'il est de nos jours, comme il constitue presque toute la population de ce pays, le roman du Wessex sera avant tout le roman du paysan, et l'âme que nous lui trouverons sera l'âme du Wessex, telle du moins qu'elle s'exprime dans les hommes.

***

Que Hardy ait mis le paysan au premier plan de son œuvre, ce n'est donc, dans un pays comme le Wessex, que la conséquence naturelle de sa conception du roman provincial, mais cela suffirait à lui constituer une originalité

1. *Far from the Madding Crowd*, chap. XVIII.

marquée. Quand il est peintre de la nature et historien de sa province, il est dans la tradition littéraire nationale ; mais, comme interprète du paysan dans le roman, il a fait une tentative nouvelle en Angleterre et à laquelle rien en France, non plus, croyons-nous, ne peut être exactement comparé.

Rappelons d'abord quelques-unes des différences qui font du paysan anglais un homme très peu semblable au paysan français. Ce dernier est si généralement propriétaire du sol, si caractérisé pour nous par l'amour avide, jaloux, qu'il porte à la terre, que nous avons peine à imaginer un paysan qui n'a pas à lui son champ. On sait cependant que, par suite de la constitution de la grande propriété en Angleterre, aux XVIIe et XVIIIe siècles, aux dépens de la classe des *yeomen* ou petits propriétaires indépendants[1], le paysan anglais est devenu un simple journalier qui travaille pour un salaire et ne possède souvent pas le moindre bout de terre. On sait aussi que le plus souvent il n'a même pas sa maison, qui lui est seulement louée à long terme, à vie, ou même parfois pour plusieurs générations en vertu d'un bail spécial, mais que la libre disposition en reste toujours finalement à quelqu'un de ces grands propriétaires qui possèdent non pas seulement des villages, mais des districts entiers. Sans doute, à côté des journaliers, il y a les fermiers ; mais, l'Angleterre, surtout dans la partie qui nous occupe, étant plutôt un pays d'élevage que de culture, les fermes sont souvent très étendues et les fermiers par conséquent relativement peu nombreux. Enfin, la population rurale y décroissant plus rapidement encore qu'en France, on pourrait y dire bien plus justement de la classe paysanne que c'est une classe qui meurt[2]. Et si c'est peut-être là ce qui lui a attiré la sympathie de Thomas Hardy, c'est probablement ce qui a détourné d'elle la foule des optimistes qui n'aiment pas à voir de près ce qui ne devrait pas être. L'immense développement des villes et plus récemment l'essor de l'Empire ont retenu l'attention des

1. Voir Émile Boutmy, ouv. cité, ch. I et V de la troisième partie.

2. La proportion de la population rurale à la population totale, dans l'Angleterre et dans le pays de Galles, a passé de 25 p. 100 en 1891 à 23 p. 100 en 1901. Et pour arriver à connaître la population *agricole*, il faudrait encore en défalquer la population industrielle rurale des comtés du centre et du nord.

romanciers. Dickens, Thackeray sont citadins, presque uniquement Londoniens. On pensera tout de suite à George Eliot, parce que ses romans ont souvent la campagne pour théâtre. Mais, si l'on y regarde de plus près, l'on verra que George Eliot a écrit le roman de la petite ville anglaise beaucoup plus que celui de la campagne, le roman de l'ouvrier rural et du fermier beaucoup plus que celui du véritable paysan, et que celui-ci n'y apparaît guère qu'en figure épisodique et muette.

Ce sont les poètes qui sont les vrais précurseurs de Hardy. Mais si Gray, Goldsmith, Crabbe, Burns, Wordsworth nous ont parlé du paysan et de la grande crise agricole qui commençait alors, c'est bien plutôt dans une intention morale que pour représenter une forme de la vie qui leur parût originale et belle. Plusieurs n'ont vu d'ailleurs le paysan que de loin et plutôt, à la mode du temps, comme une image idéalisée de l' « homme de la nature », que dans sa vie journalière.

Il est plus significatif qu'avant Hardy et précisément dans le même district, dans ce comté de Dorset qui est le cœur du Wessex, un homme qu'il a connu, William Barnes[1], ait décrit la vie et les travaux du paysan avec une fraîcheur et une minutie dans la peinture du détail qui font souvent songer à Hardy lui-même[2]. Mais ce digne *clergyman*, qui jusqu'à quatre-vingt-six ans amusa et charma ses paroissiens par la lecture publique de ses poésies, a parlé de sa province en provincial. Il écrivait le plus souvent dans le dialecte de son pays, et non pas dans l'anglais cultivé, et ce n'est pas une des moindres preuves de la naïveté de ce savant philologue qu'il ait cru pouvoir faire lire aux bergers et aux filles de ferme des vers qui paraissaient encadrés entre une dissertation sur le dialecte du comté de Dorset et un glossaire.

Hardy, au contraire, n'emploie du dialecte, alors même qu'il fait parler les paysans, que ce qu'il faut pour donner au langage l'accent local sans le rendre inintelligible ou lui don-

1. Voir l'article nécrologique de Hardy sur Barnes dans l'*Athenæum* (16 octobre 1886) ou dans le livre de Lionel Johnson.

2. *Poems of rural life in the Dorset dialect* (1848); *Homely Rhymes* (1859); *Poems of rural life in common english* (1868).

ner un tour trop étrange[1]. Il y a entre lui et Barnes la même différence qu'entre un paysan qui parle patois et un paysan qui parle avec l'accent du patois. Aussi n'est-il pas tombé dans l'excès d'un Fritz Reuter en Allemagne, si parfaitement provincial dans sa langue qu'il est à peine entendu, en Allemagne même, en dehors de sa province. Hardy est l'interprète, mais non pas le porte-parole du paysan. Il parle de lui, mais non pas comme il parlerait.

Si l'on veut comparer maintenant Hardy à ceux de nos écrivains qui ont écrit comme lui des romans rustiques, on verra que le point de départ diffère autant que l'exécution. Hardy ne va pas chercher le paysan, comme George Sand et Lamartine, pour démontrer sur lui une thèse préconçue, pour idéaliser en lui le travail et le peuple. Il l'a toujours connu. Il nous parle des gens de chez lui. Il est difficile d'idéaliser ceux que l'on connaît si bien, que l'on a vus de si près.

Il est difficile aussi de ne pas les aimer. Nos réalistes ne les aiment pas. Ils n'ont pas été les observer pour leur plaisir. Chez Balzac comme chez Zola, le roman rustique n'est qu'un chapitre dans l'histoire sociale, et sûrement ce n'est pas le chapitre qu'on a trouvé le plus de plaisir à composer. Balzac redoute le paysan, Zola semble le haïr. Chez tous deux la couleur locale, essentielle au roman rustique d'après Hardy, est presque absente. On ne voit pas bien en quoi les paysans de Balzac sont Bourguignons, ceux de Zola Beaucerons. Les titres mêmes semblent indiquer que dans l'esprit des auteurs « les paysans » sont partout les mêmes et que leur amour pour « la terre » les fait agir partout d'une façon identique. Dans ce petit Wessex de Hardy, qui a déjà une physionomie générale partout reconnaissable, tous les villages sont différents. Mais Balzac et Zola n'ont pas le temps de marquer des nuances : ils ont voulu étudier un type social plutôt qu'un type local.

Maupassant, avec plus de loisir, a peint de sa Normandie des esquisses pleines de mouvement et de vie. Mais ce ne sont que des esquisses. Il ne regarde le paysan que pour s'en

1. Voir la note de Hardy sur l'emploi qu'il a fait du dialecte (*Athenæum*, 30 novembre 1878, ou dans l'ouvrage de Lionel Johnson, à la *Bibliographie*).

amuser, et « l'animal farouche » de La Bruyère lui fait souvent horreur. C'est chez lui surtout qu'on voit ce que le don d'observation aurait pu faire, avec plus de sympathie. Toutes les fois qu'il a laissé voir un peu de pitié, comme dans cette *Histoire d'une Fille de Ferme*, qui est son chef-d'œuvre en ce genre, il a été excellent. Mais le plus souvent il n'a lu sur les visages que la cupidité rusée, et criminelle au besoin, qu'y voyait Balzac, ou, comme Zola, les simples instincts de la brute et l'absence d'une âme humaine. Ainsi nos réalistes sont des aristocrates si convaincus d'avance de leur supériorité qu'ils n'ont pas pris la peine de faire quelque chose de plus que l'étude des gestes et des figures. Ainsi le paysan est resté dans notre littérature comme un étranger qui peut exciter la curiosité et l'intérêt, mais non pas attirer la sympathie.

Peut-être les conditions sociales différentes que nous rappelions ont-elles fait au paysan anglais une âme différente, à la fois plus attrayante et plus facile à comprendre. Une foule de passions remplacent chez lui l'âpreté qui domine, dit-on, chez le nôtre, absente ici parce qu'elle serait sans but et sans espoir. Les paysans de Hardy sont des dépendants et, au sens exact du mot, des humbles, ce que nos paysans ne sont guère. Ils n'ont pas cette méfiance innée des nôtres, car ils n'ont pas grand'chose à gagner ni à perdre. Ne travaillant pas pour eux, ils travaillent moins, volontiers philosophes et paresseux, et d'ailleurs buveurs de bière. Ils ont des velléités d'artistes et des impulsions de rêveurs. Ainsi leur âme infiniment plus obscure et plus vague que celle de nos paysans serait en même temps moins fermée à la nôtre.

Cette intimité avec les paysans, qui a manqué à nos réalistes comme à nos romantiques, est une caractéristique de Hardy. Laissons-lui dire comment il les pénètre et les distingue :

On arrive à comprendre profondément la pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne voient pas de différence entre les hommes. » Le rustre typique, le Hodge invariable, cesse d'exister ; il se transforme en créatures humaines comme nous, aux mille âmes diverses, aux différences infinies, quelques-uns heureux, beaucoup sereins, et d'aucuns déprimés ; çà et là quelqu'un montrant

du génie, d'autres stupides, des réjouis et des austères, des Miltons muets, des Cromwells en puissance, des hommes qui ont leur opinion sur leurs voisins comme nous sur nos amis, qui les encouragent ou les condamnent, s'amusent ou s'attristent à considérer leurs défauts ou leurs vices, des hommes dont chacun marche dans son chemin à lui vers la mort et la poussière [1].

Ce Wessex, que nous avons appris à connaître dans sa nature et dans son histoire, se peuple donc d'une foule de figures dont chacune porte en soi une âme différente, que la diversité des lieux et des occupations suffirait presque à créer. Ils sont là chacun avec son costume et dans son travail ordinaire : le berger qui rapporte à sa cabane les agneaux aux longues jambes, le marqueur de moutons teint de rouge lui-même des pieds à la tête, le laboureur aux guêtres blanches de craie, le cueilleur de pommes à cidre et le bûcheron, tous représentés sans fausse élégance, mais dans leur force qui n'est pas sans beauté, et leur habileté manuelle qui ressemble parfois à de l'art. Et toujours la réfraction du réel dans l'imagination transforme et poétise sans défigurer, comme dans ce portrait d'un paysan près du pressoir à cidre .

Il sentait l'Automne, il lui ressemblait, comme un frère en rappelle un autre. Sa figure était brûlée du soleil, couleur de blé, ses yeux comme des bleuets, ses manches et ses guêtres tachées du jus des fruits, son chapeau semé de pépins, et tout autour de lui on sentait cette atmosphère de cidre dont le retour a, chaque année, pour ceux qui sont nés et qui ont grandi parmi les vergers une fascination indescriptible [2].

Ainsi, sans éblouir notre ignorance de détails techniques qu'elle pourrait d'ailleurs soupçonner d'inexactitude ou tourner en ridicule, le romancier en dit assez pour faire vivre ses personnages dans leur milieu. Ils travaillent en pleine nature, à une tâche si visiblement utile et si facilement intelligible qu'on y reconnaît une fonction naturelle sans y voir une servitude, et pour fruit de leur travail ils n'ont rien de plus que leur vie. Et cette vie ne leur apparaît pas comme une chose

1. *Tess of the D' Urberville's*, ch. XVIII.

2. *The Woodlanders*, ch. XXVIII.

très importante. Paresse ou rêve, abnégation ou apathie, ce renoncement prend mille formes suivant les individus, mais il provient toujours d'une même cause, c'est l'impossibilité de changer radicalement et presque d'améliorer sa vie.

Quelques exemples le feront mieux comprendre. Un des fermiers de Hardy est complètement ruiné par la perte de son troupeau. Avec les quelques sous qui lui restent, il s'achète une houlette et s'en va sur la place du marché pour se louer comme berger à qui voudra le prendre. Il change de vie, de pays et d'occupation, sans plainte et sans colère. Il est partout chez lui, puisqu'il n'est chez lui nulle part. Des familles entières se déplacent ainsi d'un bout du Wessex à l'autre. Il y a du nomade dans ces paysans. Mais ce sont de ces nomades qui n'errent que dans un espace restreint, car le pays natal exerce sur eux une attraction d'autant plus puissante qu'elle est subie inconsciemment. L'un d'eux qui, expatrié, a fait longtemps un métier d'homme des villes, revient à la bruyère et la bruyère le reprend; il se remet à défricher avec délices après avoir été bijoutier à Paris[1].

Cette âme concentrée, restreinte et indifférente à elle-même, est, en amour, fidèle jusqu'à la mort. Ils aiment une femme, ils la veulent. Elle est là et les autres ne sont nulle part. Si elle fait la sottise d'en épouser un autre, ils attendront; elle n'est pas déshonorée pour avoir été aimée d'un autre, ou pour avoir aimé un autre qu'eux. Du reste, c'est son bonheur à elle qu'ils désirent plutôt que le leur. Peut-être n'étaient-ils pas propres à le faire. Si l'occasion s'en présente, ils mourront peut-être pour elle, sans éclat et sans paroles[2].

Mais ce n'est là qu'un type presque idéal, et aussi rare dans l'œuvre de Hardy que dans la réalité. Beaucoup d'autres sont violents et impulsifs, comme il arrive aux taciturnes. L'opinion d'autrui leur importe peu; mais, quand ils auront rompu leurs engagements avec eux-mêmes et déchu à leurs propres yeux, le mépris d'eux-mêmes les tuera. Ainsi il y a des nuances de vertu et de vice particulières au paysan, ou du

1. *The Return of the Native.*

2. Giles Winterborne, dans *The Woodlanders*; Gabriel Oak, dans *Far from the madding Crowd.*

moins plus communes chez lui qu'ailleurs, et que Hardy a cru dignes d'être observées.

Mais la vie n'a pas toujours une couleur tragique, et tous n'ont pas des âmes profondes. Il y a aussi parmi les paysans des imbéciles vantards, des sots modestes, des bouffons et des simples. Mais, parmi ces derniers mêmes, on peut trouver, à l'occasion, de beaux dévouements, si un sentiment de fidélité presque animale a encore sa beauté. C'est ce qu'on verra dans cette page du *Maire de Casterbridge*, où un valet de ferme raconte comment il a recueilli son ancien maître, qui l'avait autrefois rudoyé et chassé, quand il l'a vu ruiné, déshonoré, malade, et voulant mourir seul. Les parents, qui cherchent Michaël Henchard disparu, sont arrivés, sans le savoir, devant la cabane où Abel Whittle l'a recueilli :

Sa figure était marquée d'une tristesse profonde, le regard de ses yeux errait sur eux sans voir, et il tenait encore à la main les quelques morceaux de bois qu'il était allé chercher. Quand il les eut reconnus, il tressaillit.

— Comment, Abel Whittle, c'est donc bien vous qui êtes ici? — dit Farfrae.

— Oui bien, monsieur. Voyez-vous, il n'avait pas eu de méchanceté pour ma mère quand elle était encore par là, quoiqu'il fût dur pour moi.

— Mais de qui parlez-vous?

— Oh! monsieur, de M. Henchard! Vous ne savez donc pas? Il vient de s'en aller, il y a peut-être une demi-heure, comme qui dirait d'après le soleil, car je n'ai jamais eu de montre.

— Mort!... Non, il n'est pas mort?

— Si bien, il s'en est allé. Il n'avait pas eu de méchanceté pour ma mère quand elle était encore par là; il lui envoyait du meilleur charbon des bateaux, qui ne faisait guère de cendres, des pommes de terre et d'autres choses encore qui lui rendaient bien service. Je l'ai vu qui descendait la rue, le soir de votre honoré mariage avec votre dame que voilà à vos côtés, et il me semblait bien qu'il n'était pas dans son assiette et qu'il était bien bas. Je l'ai suivi sur la route. Il se tourne et me dit : « Allez-vous-en. » Je le suis tout de même. Il se tourne encore et me dit : M'entendez-vous, monsieur? Allez-vous-en! » Mais je voyais bien qu'il baissait, et je le suivais toujours. Alors il me dit : « Whittle, pourquoi me suis-tu quand je te dis de t'en retourner? » Et je lui dis : « Monsieur, c'est que je vois que vos affaires ne vont pas et que vous n'aviez pas de méchanceté

pour ma mère quand même vous étiez dur pour moi, et j'aimerais à vous rendre la pareille. » Alors il continue de marcher et moi de suivre, et il ne m'a plus rien dit. Nous avons marché comme ça toute la nuit, et, au matin, qu'il faisait à peine jour, j'ai regardé devant moi et j'ai vu qu'il trébuchait, et qu'il se traînait à peine. Mais, de ce moment-là, nous étions arrivés ici et j'avais vu que cette maison était vide comme nous avions passé. Je le fais revenir, j'enlève les volets des fenêtres, je le fais entrer. « Comment, Whittle, qu'il me dit, peux-tu être un pauvre imbécile pareil, de te donner de la peine pour un malheureux comme moi? » Alors j'ai continué sur la route; des bûcherons de par là m'ont prêté un lit et d'autres choses que nous avions apportées, et nous l'avons installé du mieux que nous avons pu. Mais il n'a jamais retrouvé ses forces, car il ne pouvait pas manger, voyez-vous, madame; c'était ça, qu'il n'avait pas d'appétit du tout, et c'est comme ça qu'il s'est affaibli et aujourd'hui il est mort. Un des voisins a été chercher quelqu'un pour lui prendre mesure[1].

Ne croit-on pas entendre la voix lente et terne du paysan dont la pensée hésitante, mal à l'aise pour exprimer un sentiment et, pour raconter sans détails inutiles une chose importante, se traîne à la recherche des mots? C'est sans doute une des réussites les plus extraordinaires de cet art, dont le triomphe est le naturel, que la manière dont Hardy sait faire parler ses paysans. Ils causent beaucoup entre eux, indéfiniment, et, trait admirable, toujours de ce qui paraît devoir les intéresser le moins. Car les choses importantes ne se compromettent pas ainsi, au village, dans la conversation, qui reste un amusement, un échange de bonnes histoires ou de maximes plus ou moins rebattues, où les interlocuteurs ont toujours l'intime conscience de perdre leur temps. C'est par là surtout que s'égaye le roman de Hardy, et qu'il devient humoristique. Les drames les plus poignants ont ainsi comme l'accompagnement d'un chœur de philosophes villageois, dont les commentaires sur les événements sont souvent aussi réjouissants que ceux-ci sont pathétiques. Mais pour avoir un exemple de cet humour, qui n'est que la charge imperceptible de ce qu'on se souvient d'avoir entendu autour des tables tachées de bière, entre les stalles de chêne

1. *The Mayor of Casterbridge*, dernier chapitre.

poli par l'usage, dans les auberges enfumées, il faut entendre le vieux brasseur supputer son âge à la demande générale, dans une de ces réunions de paysans où nous invite Hardy :

— Père, le berger aimerait bien entendre comme qui dirait la généalogie de votre vie, n'est-ce pas, berger?

— Ah! oui, pour sûr! — dit Gabriel Oak, le berger, avec autant d'empressement que s'il eût désiré la chose pendant des mois entiers. — Quel âge pouvez-vous bien avoir, brasseur?

Le brasseur se râcla la gorge avec ostentation pour donner de l'importance à son discours, et, fixant son regard sur le fond du cendrier, dit, avec cette lenteur qu'il faut excuser quand la gravité d'un sujet est si bien sentie de tous qu'on est obligé de passer par toutes les fantaisies de celui qui le traite :

— Pour lors, je ne me rappelle pas en quelle année je suis né, mais peut-être que je peux faire le compte des endroits où j'ai vécu, et y arriver comme ça. J'ai vécu à Upper Longpuddle par là-bas (signe de tête au nord), jusqu'à l'âge de onze ans. J'ai vécu sept ans à Kingsbere (signe de tête à l'est), où j'ai appris le métier de brasseur. De là-bas j'ai été à Norcombe, où j'ai été brasseur pendant vingt-deux ans, et pendant vingt-deux ans j'y ai été à faire la terre pour les navets et à moissonner. Ah! je l'ai connu, ce vieux patelin de Norcombe, bien des années avant qu'on songe à vous, maître Oak (Oak sourit pour reconnaître la vérité du fait). Ensuite j'ai été brasseur à Durnover pendant quatre ans, et quatre ans encore à faire les navets, et puis quatorze fois onze mois à Millpond Saint-Jude (signe de tête au nord-ouest). Le vieux père Troills ne voulait pas m'engager pour plus de onze mois de suite, pour qu'on ne me mette pas sur le dos de la paroisse s'il m'arrivait d'être rendu infirme. Enfin j'ai été trois ans à Mellstock, et je suis ici depuis trente et un ans vienne la Chandeleur. Combien tout ça fait-il?

— Cent dix-sept ans, — ricana un autre vieux qui aimait le calcul de tête et n'aimait pas la conversation, et qui était resté à l'écart dans un coin.

— Eh bien, voilà, vous savez mon âge, — dit le brasseur, avec importance.

— Mais non, père, — dit Jacob; — vous étiez aux navets, l'été, et à brasser, l'hiver, pendant les mêmes années : il ne faudrait pas les compter deux fois, père...

— Le diable vous emporte! Je vivais bien l'été aussi, je suppose! Qu'est-ce que vous répondez à ça? Vous direz bientôt que mon âge ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle.

— Ah! non, pour sûr! — dit Gabriel, afin de l'apaiser.

— C'est certain que vous êtes un vieillard antique, brasseur, —

attesta Jan Coggan dans la même intention. — Nous savons ça, et aussi qu'il a dû vous falloir bien du talent dans le tempérament pour vivre si vieux, pas vrai, voisins?

— C'est vrai, c'est vrai, pour sûr, brasseur, c'est prodigieux! — s'écria unanimement la société[1].

Ne croit-on pas voir ici les larges sourires et les coups de coudes qui signalent le passage d'une de ces solides plaisanteries qui ont amusé une génération, et qui en amuseront une autre? Mais ces moments de gaieté sont rares dans les romans de Hardy, et ils sont là surtout pour nous faire voir combien sont différents de nous ceux qui peuvent être heureux à si peu de frais. Le contentement n'est donné qu'aux simples et on n'y arrive qu'en renonçant à tout ce que recherchent la plupart des hommes. Au Wessex même, il est le privilège de ceux-là seulement dont la vie « microscopique » échappe aux révolutions et, n'ayant pas de désirs, ne connaît pas les déceptions.

Le plus souvent, cette paix apparente du village, où les générations semblent se succéder identiques comme les feuilles sur l'arbre, est trompeuse. Les paysans sont des hommes et, dans toute vie humaine, « le bonheur n'est qu'un épisode dans un drame de souffrance ». Les paysans vivent selon la nature, mais, pour Hardy, cela ne suffit pas pour les rendre bons et heureux. Car la nature est indifférente au bien et au mal et ne cherche ni le bonheur ni la perfection de ses créatures. De même que ses caprices font prospérer ou périr les moissons dans les champs, dans les âmes la légèreté des femmes, l'orgueil ou la sensualité des hommes font naître des orages qui, d'un seul coup, peuvent ruiner l'édifice d'une vie. Les violents, les inconstants et les faibles détruisent le bonheur autour d'eux, et le juste pèche sept fois par jour.

Ceux qui vivent au Wessex à côté des paysans connaissent peut-être leurs devoirs mieux qu'eux, mais ils les remplissent moins bien. Car l'intelligence sert surtout à se trouver des prétextes pour ne pas agir, ou des excuses quand on a mal agi. Hardy, visiblement, doute des bienfaits de la civilisation et de l'éducation. Les intellectuels qu'il nous présente sont

1. *Far from the madding Crowd*, chap. VIII.

souvent charmants, quelquefois profonds et armés de toutes les ressources de la pensée, mais celles-ci valent peu pour la vie. Car, d'après lui, la pensée détruit dans la possibilité du bonheur une des plus puissantes raisons d'agir, alors même qu'elle augmente la soif de vivre. Et tous, les simples et les sages, nous marchons dans l'obscurité, car le hasard le plus misérable décide de nos existences.

Que la fatalité, ou plutôt le hasard, mène le monde de Hardy, on pourrait facilement le montrer dans ceux-là mêmes de ses romans où le pessimisme est le plus résigné et le plus adouci. Mais, pour préciser l'idée qu'il s'en fait, nous aimons mieux étudier les deux romans les plus tragiques qu'il ait écrits, maintenant accessibles au public français, et qui aussi bien sont parmi les plus caractéristiques, *Tess d'Urberville* et *Jude l'Obscur*. En même temps, cette étude nous fera connaître la dernière phase de l'histoire du Wessex, la transformation actuelle de ses mœurs sous l'action de la civilisation contemporaine qui, de plus en plus, se presse autour de ces refuges du passé et pénètre jusqu'en eux. Les idylles, Hardy avait voulu les placer, pour plus de vraisemblance, une ou deux générations avant nous, mais les drames sont d'aujourd'hui; nous aurions pu rencontrer Tess et Jude dans les champs et les villages du Wessex.



Dans un petit hameau vit une pauvre famille de paysans, les Durbeyfield. Le père est un simple journalier, honorable et pittoresque ivrogne, et la mère une brave commère de village, rien de plus. L'aînée des nombreux enfants, Tess, est déjà femme par la beauté, mais ce n'est qu'une enfant, elle n'a que des instincts pour se conduire dans le monde, — « simple passager dans ce vaisseau Durbeyfield si mal gouverné [1] ».

Un pasteur archéologue fait un jour au père Durbeyfield une singulière révélation : c'est que ses recherches ont prouvé que lui, pauvre paysan, est le descendant d'une antique

1. *Tess of the D'Urberville's* (1891), — traduit par mademoiselle Rolland. (Hachette 1901.)

famille du pays, les d'Urberville, dont il porte le nom à peine défiguré. Ce sont ses ancêtres qui dorment dans un caveau superbe d'une église voisine. Cette révélation tourne la tête au pauvre homme, qui se grise de plus belle. La mère Durbeyfield, plus avisée, ayant appris qu'une famille riche du pays porte encore ce nom de d'Urberville qui devait être le leur, a l'idée d'y envoyer Tess pour faire reconnaître au besoin leur parenté, et non sans un secret espoir qu'elle gagnera les cœurs là-bas de quelque façon. Tess n'ose pas refuser, mais elle s'aperçoit bien vite qu'il ne sera pas question de parenté : les nouveaux d'Urberville n'ont fait qu'usurper ce nom qu'ils croyaient celui d'une famille éteinte. Ils prennent cependant Tess à leur service et bientôt le fils de la maison lui exprime vivement son admiration. Il est jeune, il la désire, il est brutal, il la prend par surprise, dans sa virginité, au cours d'une promenade où il l'avait entraînée un soir... Mais, subjuguée quelques jours, bientôt elle le hait, elle veut le quitter immédiatement, et il n'ose pas la retenir malgré elle. Elle retourne dans sa famille, et bientôt arrive la conséquence. Un enfant naît, et le village bavarde; l'enfant meurt et bientôt est oublié de tout le monde, sauf de la pauvre Tess. Deux ou trois ans se passent, elle reprend peu à peu courage; mais, pour recommencer sa vie, elle veut aller là où elle ne sera connue de personne. Elle change de pays; mais, dans la laiterie où elle va, elle rencontre un jeune homme qui n'est venu là que pour étudier pratiquement son futur métier d'agriculteur, un esprit cultivé, libre de préjugés, un philosophe, Angel Clare. Peu à peu il s'éprend de Tess, sans rien connaître de son histoire. Il l'aime pour son charme et sa tristesse, et l'innocence parfaite qu'il lui suppose. Et, peu à peu conquise, elle l'aime passionnément, et lorsque, contre toute attente, il lui a demandé d'être sa femme, elle n'a plus le courage de lui raconter sa faute ou plutôt son malheur. Plusieurs fois elle essaye, et le hasard empêche sa confession d'aboutir, et ce n'est que le soir des noces qu'enhardie elle ose avouer.

Mais cet aveu est trop pour le malheureux Angel. Un instant, dans cette « horrible mascarade », il lui semble que c'est une autre Tess qu'il a aimée, celle qui l'avait attiré

avant tout par sa pureté. Il veut quitter Tess, pour longtemps, sinon pour toujours ; il part pour l'Amérique en lui laissant de l'argent et en lui demandant de lui écrire. Mais l'argent passe vite dans la famille Durbeyfield, et Tess, le cœur brisé, doit recommencer à travailler dans une autre ferme que celle qui a vu son bonheur passager, à une tâche pénible, sous un maître dur. Et les saisons succèdent aux saisons, dans les souffrances du corps et de l'âme; les lettres à Angel restent sans réponse et Tess ne sait pas qu'il est malade là-bas, et ne peut revenir, et que ses lettres ne lui parviennent pas. Et voici qu'un jour, autour de la meule où elle a passé la journée, rompue par ce travail terrible, alimenter la batteuse mécanique, recommence à rôder son séducteur, Alec d'Urberville, qui l'a retrouvée, qui s'est converti, dit-il, et qui s'est repris d'amour pour elle. Il veut lui faire croire que son mari ne reviendra jamais, et la reprendre. Elle résiste, vaillamment. Mais, un jour, son père mort, sa mère et tous ses frères et sœurs sont chassés de la maison que le chef de famille occupait comme tenancier à vie, et se trouvent sans abri et sans ressources. Ils s'enfuient instinctivement vers le village qui a appartenu à leurs ancêtres, sans espoir. Et d'Urberville encore une fois offre à Tess la vie pour elle et tous les siens, si elle consent à oublier celui qui ne l'aime plus et dont elle n'a plus de nouvelles depuis des années, mort peut-être...

Et quand reparaît Angel Clare, qui vient chercher sa femme à laquelle il a enfin pardonné, ou plutôt qu'il s'est remis à aimer, il la retrouve vivant avec d'Urberville. Il s'enfuit, mais Tess le rejoint et lui raconte vaguement, comme dans un rêve, une histoire horrible qu'il ne croit qu'à moitié, qu'elle a tué son séducteur, d'Urberville, dans une querelle qu'ils ont eue à propos de lui. Il ne voit qu'une chose, c'est qu'il l'a retrouvée, et tous deux, en une fuite insensée, comme hors du monde et perdus dans l'amour, vont se cacher au fond de la vaste forêt qui, de ce côté, borde le Wessex. Au bout de quelques jours, ils fuient plus loin, jusqu'à Stonehenge, et c'est là qu'un matin on vient arrêter Tess encore endormie dans le temple païen, sur la pierre qui servait jadis aux sacrifices. Car elle avait dit vrai.

Et quand nous retrouvons Angel Clare, il est avec une sœur de Tess, non loin de la prison de Winchester, et ils veillent tous deux jusqu'au moment où un drapeau noir paraît, qui annonce que la destinée de Tess, jugée et condamnée, vient de se terminer.

On comprend bien que presque tout ce qui fait la beauté de l'œuvre disparaît dans une analyse aussi sommaire. Il faudrait que ceci donnât à quelques-uns l'envie de lire, au moins dans la traduction française, toute l'histoire de la pauvre Tess, son enfance innocente et son malheur, et ses amours avec Angel Clare, — d'une poésie si immatérielle et si vive à la fois que l'on croit constamment voir les deux amants comme dans un rêve, — et l'enfer de travail où elle entre ensuite, et toute la fin si poignante et si belle. De tout cela, on ne veut retenir ici que la suite de cette destinée et les hasards tragiques qui y surviennent à chaque tournant. Car, si Tess n'avait pas été une d'Urberville, on ne l'aurait pas envoyée chercher un appui chez ses prétendus parents où elle n'a trouvé que le déshonneur. Si elle n'avait pas rencontré Angel Clare, elle n'eût pas aimé, ou elle n'eût aimé qu'un homme de sa classe, auquel elle aurait osé avouer son malheur ou qui peut-être eût pardonné plus facilement. Et enfin Angel aurait pu revenir à temps. Mais chacun de ces hasards n'a rien d'extraordinaire en lui-même, la série accablante n'a rien non plus d'invraisemblable, et le drame de la vie de Tess a le pathétique d'une destinée dont nous pourrions voir chaque jour quelque exemple.

Ainsi la vie est quelque chose qui échappe à tout calcul parce que le hasard y intervient à chaque instant, et aux moments les plus importants. Et si le hasard mène les événements, le caractère n'a pas plus de fixité. Ce que nous connaissons de nous-mêmes et ce que les autres en connaissent n'est que la partie la plus infime et la moins importante, car nous n'agissons pas, le plus souvent, d'après nos principes ou nos préjugés, nos réflexions ou nos rêves, mais d'après nos instincts, et surtout dans ces instants de crise où l'on ne pense pas avant d'agir, car on n'agirait pas si l'on pensait. Ainsi Angel en abandonnant Tess abandonne tous ses principes et contredit toute sa vie, et Tess elle-même, qui fut toute

sa vie douce et passive et victime résignée, devant une insulte plus forte que les autres, instinctivement a saisi le couteau.

Hardy ne croit ni à la suite naturelle et régulière des événements dans un « milieu » si homogène qu'il ne réserverait pas de surprises, que le hasard n'y aurait plus de place, ni au développement régulier des caractères et des vies. Ainsi, d'après lui, il ne faut pas chercher à expliquer la vie, extérieure ni intérieure, car elle renferme toujours des possibilités infinies, et, quand on fait œuvre d'art, il ne faut pas chercher à reproduire le vrai, mais à imaginer le vraisemblable. Il n'y a proprement rien de vrai que ce qui a été vécu, une œuvre d'art est essentiellement un rêve et ne doit pas se donner pour autre chose.

C'est ce que l'auteur a dit expressément dans la préface d'un autre roman qui illustre sa théorie, ou, pour mieux dire, son absence de théorie, encore plus nettement peut-être que *Tess d'Urberville* : « Comme mes œuvres précédentes, Jude l'Obscur n'est qu'une tentative faite pour donner forme et cohérence à une série d'apparences, ou d'impressions personnelles, la question de leur consistance logique ou de leur discordance, de leur permanence ou de leur caractère passager, n'étant pas regardée comme de première importance [1]. »

L'histoire de Jude l'Obscur forme comme la contre-partie de celle de Tess d'Urberville. Tess aurait pu vivre innocente et heureuse, car elle était née dans une de ces petites communautés de paysans qui seront, écrit Hardy « les derniers refuges du bonheur sur la terre, puisque c'est là que se trouveront les derniers à ignorer les véritables conditions de l'existence ». C'est involontairement qu'elle est entraînée par le concours des circonstances à une destinée qui lui reste jusqu'au bout incompréhensible. C'est même cet abandon, cette inconscience naïve qui, la laissant pure jusqu'à la fin, forment le trait le plus pathétique de son caractère. Le monde est venu la chercher pour la séduire, puis pour la sacrifier, sans qu'elle ait jamais rien fait pour changer sa condition. Sa destinée est un exemple de l'invasion violente

1. Préface de *Jude the Obscure* (1895)

du Wessex par des mœurs, des idées, une justice qui lui restent étrangères. Au contraire, Jude l'Obscur est un dépaysé, un déclassé qui, sous l'empire d'une illusion, pardonnable sans doute, car elle n'est produite que par l'ignorance du monde, mais dont il est seul responsable, abandonne dès le début sa vie naturelle pour chercher à s'en faire une autre. C'est un exemple de l'attrait qu'exerce parfois sur l'homme du Wessex le monde inconnu qui l'entoure, attrait qui est ici celui de l'Intelligence, de la culture intellectuelle représentée par l'Université.

De cette Université voisine, dont les lumières, la nuit, lui apparaissent au loin comme l'auréole qui couronne la nouvelle Jérusalem céleste, le pauvre enfant de paysans se fait une idée à demi mystique. Y parvenir devient le but de toute sa vie. L'apprenti boulanger apprendra le latin et le grec tout en roulant sur les routes dans sa voiture pour visiter la clientèle ; il se fera ouvrier sculpteur pour gagner sa vie plus facilement, là-bas, à ce métier d'homme des villes. En même temps, il reste ignorant de la vie comme un enfant, se laisse entraîner au mariage par une fille avide et rusée, et boit pour oublier ses chagrins. Et quand sa femme l'a abandonné et qu'il peut enfin réaliser son rêve, arriver dans cette ville illustre, où une foule de fantômes savants semblent l'accueillir dans les rues obscures, il s'aperçoit bien vite que les portes de l'Université lui resteront poliment fermées. De ce côté, sa vie est dès à présent sans issue : il devra souffrir jusqu'à la fin de sa nostalgie de l'impossible. L'union libre où il espère un moment avoir trouvé le bonheur se termine par la plus effroyable des catastrophes, et celle qu'il aimait retourne, dans une folie de scrupule religieux, au mari qu'elle n'aime pas, et lui-même se laisse reprendre par la femme qui le démoralise et l'abrutit. Et jusqu'au bout son désir du savoir le tourmentera comme son amour désespéré, et il reviendra mourir abandonné, récitant les versets de Job sur l'homme qui n'aurait pas dû naître, au bruit des acclamations, le jour de la fête solennelle qui clôt chaque année les travaux de la savante et aristocratique Université.

Bien plus encore que celle de *Tess d'Urberville*, la vie de *Jude l'Obscur* apparaît comme une suite d'aspirations déçues,

On peut même trouver que quelques-uns de ses malheurs, qu'au moins ce suicide des enfants qui met un terme à l'essai d'union libre tenté par le malheureux Jude pour se consoler de son mariage, est d'une cruauté inutile et presque invraisemblable, et que la destinée de Jude comme celle de Tess n'eût rien perdu en pathétique à être moins dramatisée. Mais ce pathétique est si simple et si amer qu'on oublie un peu les événements pour entrer dans la vie intérieure et les illusions des misérables personnages, illusion du désir sensuel et passager, illusion de la science, illusion de l'amour le plus tendre et le plus profond, où les deux âmes restent toujours étrangères l'une à l'autre, et, à chaque instant, prêtes à se séparer en se déchirant. A une sensibilité aussi intense, la forme du roman ne suffit plus, et *Jude l'Obscur*, qui aurait pu être un des plus poignants poèmes de notre siècle, et des plus cruellement actuels, n'est pas un des meilleurs romans de Hardy. S'il est indispensable à connaître, comme un post-scriptum désespéré à l'histoire du Wessex, qui nous présente son avenir dans un monde de souffrances, il est trop visiblement symbolique pour nous toucher comme une observation vraie. Ici le poète n'a plus transfiguré la nature, il a donné la vie à un rêve, et sa peinture ne nous apparaît plus que comme une vision. Pour la première fois aussi, le cadre pittoresque paraît ne servir qu'à entourer des symboles. Seulement, l'art de Hardy reste si grand que bien souvent l'illusion nous entraîne et que le roman reste vrai en bien des scènes et bien des détails. Mais, dans sa conception première, il est plutôt construit qu'observé et tient plus de la poésie que de la réalité.

Aussi bien nous aurions pu montrer un poète, dans ce romancier, si nous entendons par là une âme active devant les choses, qui les transforme et leur donne sa couleur propre, sans prétendre les reproduire exactement. Nous avons vu comment ses paysages sont pénétrés d'imagination, comment il donne aux lieux et aux monuments une personnalité. Sa conception même du Wessex vivant à travers les âges est purement poétique, puisque le Wessex n'a pas d'unité géographique et qu'il n'est plus aujourd'hui qu'une province sans unité historique. Dans sa peinture de l'homme aussi il est

poète, créateur plus encore qu'observateur, puisqu'il voit dans la vie de l'esprit quelque chose qu'on peut imaginer et revivre, mais non pas expliquer. Enfin, sa conception du hasard ou de la destinée est purement poétique, car il personnifie constamment cette force inconnue et incompréhensible.

Loin d'être naturaliste, il représente une réaction très intéressante contre le naturalisme contemporain. Il n'a pas cru qu'on pût faire de l'histoire naturelle ni même de la psychologie dans le roman, et, à l'ancienne mode, ses romans sont romanesques. Ils n'ont pas la vérité littérale impossible à atteindre, mais la vraisemblance poétique.

Et à ce poète il n'a même pas manqué d'écrire en vers[1]. C'est par là qu'il avait commencé et c'est à la poésie qu'il est revenu. Mais c'est bien le même homme qui a écrit les romans du Wessex. On peut dire de ses poèmes qu'ils achèvent le portrait de l'écrivain dans son œuvre, sans rien y ajouter d'essentiel. Impressions de nature, ballades rustiques, rêveries historiques ou philosophiques, personnifications de la Nature ou de la Destinée, tous les motifs que nous avons vu passer dans ses romans se retrouvent dans ses poèmes, avec d'autres d'un accent plus personnel. On remarquera dans le second recueil, *les Poèmes du Passé et du Présent*, ceux qui ont été inspirés par la guerre du Transvaal, et qui, avec une si touchante humanité, appellent notre pitié sur les morts obscurs et les familles mutilées. On aime encore à y sentir, à côté de ce pessimisme qui trouve dans les trois poèmes intitulés *De Profundis*, sa plus belle expression, comme un retour à l'illusion volontaire qui donne l'espoir, dans des vers comme ceux-ci :

SUR UNE BELLE MATINÉE

Comment se consoler ? Ce n'est pas en voyant — ce qu'est agir, souffrir, être ; — ce n'est pas en notant les conditions de la Vie, — ni en écoutant les avertissements du Temps : — non, c'est en s'attachant au rêve, — en contemplant cette clarté diffuse — qui met sur les choses grises un voile d'or.

C'est ce que je fais en ce jour de fantaisie, tenant — les ombres

1. *Wessex Poems* (1898), *Poems of the Past and the Present* (1902).

pour promesses de lumière, — ne voulant pas voir une apparence trompeuse en cette minute — où la voûte du ciel s'irise, — et qui n'est pour moi rien autre chose — qu'une partie d'un dessein providentiel, — une preuve que la Terre fut faite pour l'homme.

Cette poésie, qui se joue dans le souvenir et l'illusion plus souvent que dans la réalité, a quelque chose de concentré, une gaucherie parfois puissante. Dans sa concision, souvent trop abstraite, elle rappelle les passages philosophiques des romans, où le style, toujours parfait dans la description et dans le dialogue, se tache parfois de disparates singulières. C'est dire que si l'on cherche en Thomas Hardy le poète, on le trouvera dans ses romans plus encore que dans ses vers.

***

Mais c'est l'unité que nous avons essayé de montrer dans l'œuvre de Thomas Hardy qui emporte l'admiration, son aspect monumental dans sa simplicité. On peut dire de lui qu'il a fait ce qu'il a voulu faire, que son œuvre, quoi qu'il puisse encore y ajouter, est dès à présent accomplie, achevée. Son Wessex est vivant. Lentement, patiemment, il a réussi à élever à un pays et à un peuple ce monument qu'il avait conçu. Ses mille personnages divers vivent dans l'unité d'un seul rêve.

Pour donner une idée de la variété de l'œuvre, il faudrait étudier séparément chacun de ses romans, tous originaux et dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Mais nous n'avons tenté qu'à regret cette étude pour deux d'entre eux, *Tess d'Urberville* et *Jude l'Obscur*. Les romans de Hardy ne peuvent guère s'analyser. Leur plus grand défaut, l'abus du romanesque, apparaît trop grossi dans le raccourci de l'analyse et ferait tort au charme singulier qu'ont même les moins parfaits. On lira, pour apprécier toute la souplesse du talent de Thomas Hardy, ces idylles charmantes : *Au Bois Joli, le Trompette Major*, ces tragédies pathétiques, *Loin du Tumulte des Foules, Dans les Bois, le Retour au Pays, le Maire de Casterbridge*, et, pour voir comment lui aussi aurait pu peindre les salons, s'il l'avait voulu, *la Main d'Ethelbertha*, cette curieuse fantaisie satirique.

Partout on sentira un esprit presque trop sincère, trop intense pour la littérature, où beaucoup ne cherchent qu'un jeu d'esprit. Thomas Hardy apparaîtra comme un représentant typique du pessimisme contemporain dans un pays où l'optimisme est la véritable religion officielle. Aussi n'a-t-on pas manqué, en Angleterre, de l''accuser d'immoralité, et nous avons ici la solution du problème que nous nous posions au début de cette étude. S'il a été beaucoup lu, on n'a guère osé louer publiquement un écrivain aussi peu conventionnel, quoiqu'il n'ait rien de révolutionnaire, et qu'il soit agnostique plutôt qu'irréligieux. On a affecté aussi de se scandaliser de quelques pages où il a montré que la passion qui fait commettre le plus de crimes est parfois étrange et cruelle. Et l'on n'a pas paru voir qu'il recommande, sans les prêcher, le renoncement, le courage et la pitié. Thomas Hardy est cruel, mais il ne l'est pas inutilement. Il est bon et sain pour beaucoup d'être attristés et un pessimisme idéaliste n'a guère de dangers pour l'Angleterre actuelle.

Mais il nous paraît superflu de défendre Hardy contre l'accusation d'immoralité. Tout le sens de son œuvre est moral. Comme le plus pénétrant de ses critiques l'a admirablement dit : « Une grande partie de son œuvre est une austère variation sur ces thèmes « que tout n'est que cendres et poussière, que le désir est cruel et l'amour fragile », vérités inopportunes, mais très anciennes et très graves, et que M. Hardy présente en ayant conscience de leur grandeur. Par la sévérité de pensée et de style, à laquelle il renonce rarement, il prend sa place parmi ces écrivains qui, depuis les temps les plus anciens de la littérature, ont exprimé dans l'art une tristesse raisonnable. Le sérieux profond qu'a la terre dans ses bois, ses champs et ses solitudes, a passé dans son œuvre, et, quand il entreprend de traiter des passions des hommes, cet esprit le dirige et le guide. »

JOSEPH AYNARD

L'ENNEMI INVISIBLE[1]

Tinh-Dao, 20 mars.

Depuis deux jours, notre petit poste, si paisible d'ordinaire, est envahi. Matin et soir, nous voyons arriver de longues colonnes de troupes. Du haut de la colline on aperçoit, sur le sentier qui vient de Bac-Ninh, des taches multicolores et qui progressent lentement. Le soleil arrache des étincelles aux canons des carabines et aux plaques de métal qui ornent les *salaccos*[2] des tirailleurs. Par derrière, les coolies portent, par-dessus leurs charges, des couvertures aux couleurs éclatantes, rouges ou vertes, ou bien jaunes comme le safran. La piste étroite contourne les bouquets de bois, se tord au pïed des mamelons. Un de nos officiers part au galop, va reconnaître les arrivants, il les guide, les installe sur l'esplanade herbeuse qui s'étend en dehors des palissades. L'état-major est logé dans le poste. Nous avons dû abandonner aux grands chefs le petit pavillon construit en torchis et en bambou, pour les sous-officiers de notre compagnie, et dont un vaga-

1. Notes trouvées dans les papiers d'un vieux sergent de la légion étrangère, mort d'épuisement et d'opium à l'hôpital de Quang-Yen (Tonkin).

2. Coiffures des tirailleurs tonkinois et annamites.

bond, artiste inconnu, a décoré les murs de fresques symboliques.

Je me souviens encore de ce passant. Il était venu nous offrir, un jour, d'humbles bibelots : des figures de bronze mal coulées, toutes criblées de trous, des carrés de soie brodés violemment, et des armes, des armes singulières, des fers de lances, ondulés comme des flammes, tordus comme des crocs, dentelés comme des scies. Sur le métal poli, des taches de rouille dessinaient de vagues et sinistres silhouettes ; il semblait que du sang eût coulé sur ces lames et s'y fût ensuite évaporé. Pendant que nous regardions, l'Annamite, accroupi par terre, nous examinait en silence. Aucun de nous ne voulut acheter cette lugubre ferraille. Le vagabond reprenait de nos mains chaque arme avec des gestes brusques et passionnés, et quelque souvenir atroce faisait peut-être en ce moment palpiter ses narines, tandis que, sous mes regards brusquement menaçants, ses paupières, lentement, se refermaient. Il épuisa sa pacotille sans nous avoir tentés. Il montrait et nommait chaque objet d'une voix monotone et lointaine. Nos *boys* tournaient autour de lui, d'une allure discrète et craintive, sans oser une seule de ces plaisanteries grossières dont ils accueillaient d'ordinaire les colporteurs. Il rassembla et noua, dans une toile brune, son humble trésor et se leva pour partir. Il était grand et très maigre, il avait un front dégarni, bombé et têtu, et ses dents serrées faisaient saillir de fortes mâchoires. Il jeta un coup d'œil rapide sur les murs nus, fraîchement blanchis à la chaux, et nous offrit d'y peindre quelques scènes de l'antique histoire de son pays.

Pourquoi l'avons-nous laissé faire? Maintenant, d'un geste sûr, il dessine des figures raides, et les divers plans de chaque tableau s'étagent sans recul et sans perspective. Un vieillard, au crâne chauve et pointu, chevauche un buffle, et un philosophe vient à sa rencontre d'un pas mesuré ; il est coiffé du bonnet des mandarins, et sa figure bistrée s'encadre d'un collier de barbe, et ses disciples, rangés tout autour, apprennent l'éternelle sagesse. Puis ce sont des scènes de carnage : des cavaliers se poursuivent, bondissent par-dessus les obstacles, franchissent des fleuves larges comme la mer ; des navires s'entrechoquent ; des gueules de canons, monstrueuses, cra-

chent des flammes ; des têtes coupées surgisssent et grimacent, plantées au bout des piques ou clouées contre les murs. Dans les traits crispés des victimes, je cherche à démêler leur race : sous le pinceau habile, ce sont des masques d'Européens qui semblent naître tout d'abord, mais des taches sanglantes, des blessures violacées, des mutilations sauvages déforment les visages qu'un rouge soleil empourpre de ses rayons. Cet Annamite singulier oserait-il venir nous braver ici ? Il peint mécaniquement, avec une extraordinaire précision. On croirait qu'il projette au dehors une esquisse et, les yeux fixes, qu'il repasse simplement sur des linéaments invisibles pour nous. Tout au long des murs de l'étroite salle, des visions de cauchemar se déroulent, un angoissant et risible défilé de silhouettes naïves.

Nous avons laissé l'artiste poursuivre son œuvre sans l'interrompre, nous l'avons laissé partir sans l'interroger. Bien des fois depuis, lorsque, la nuit venue, nous fumions l'opium, Darlet et moi, allongés sur le lit de camp, j'ai vu, devant mes yeux troublés, les figures violentes s'animer, puis, peu à peu, reculer, se fondre, disparaître, et, dans la griserie que donne la drogue embaumée, Confucius et Lao-Tze, les deux sages, me semblaient deviser paisiblement auprès de moi.

Nous sommes campés, ce soir, hors de l'enceinte. Le poste forme un rectangle long et s'accroche au flanc d'un coteau, de telle sorte qu'un des côtés borde la vallée et qu'un autre couronne la crête. A l'un des saillants, une petite pièce de montagne tend le cou par-dessus le rempart. En bas, les maisons du village se pressent de part et d'autre du chemin. A l'est, s'étend un plateau étroit où s'alignent des cases provisoires, hâtivement construites pour recevoir les troupes qui se concentrent ici. Ma section est installée au nord, du côté de l'ennemi. Au delà, le terrain s'abaisse brusquement ; l'incendie a détruit la brousse jusqu'au fond du vallon, mais là-bas, à quelques centaines de mètres, les hautes touffes d'herbes se tordent sous le vent ; des bouquets de bambous se dressent de place en place et, plus loin, impénétrable et farouche, la forêt surgit. Elle couvre tout le pays vers le nord, jusqu'à l'extrême

limite de l'horizon. Nous sommes à la frontière de l'inconnu : derrière moi, je puis voir encore, par-ci par-là, la tache claire des rizières et les toitures de chaume éparses dans la plaine ou sur les collines. Devant moi, c'est le hallier hostile, le mystérieux domaine où les derniers fidèles du roi proscrit ont trouvé, depuis cinq ans, un refuge. De la hauteur où je me suis placé, aucun indice ne me révèle la présence d'êtres humains. Je sais cependant qu'ils sont là, tout près peut-être, surveillant le village où tant d'ennemis se rassemblent contre eux.

Depuis longtemps déjà, je vis dans ce pays. Bien souvent, au travers des bois, j'ai conduit des reconnaissances, fouillé les fourrés, suivi, pas à pas, ce gibier formidable qui sait si bien s'embusquer et surprendre le chasseur. Je puis me glisser furtivement dans les broussailles, la baïonnette passée dans le ceinturon et rester immobile, de longues minutes, l'oreille attentive. Tous les bruits me sont familiers ; j'écoute le frôlement d'un pied nu sur le sentier, le halètement d'une poitrine, et j'ai connu toutes les joies de l'affût, le plaisir sauvage de frapper ou de capturer une proie.

Malgré les expéditions cependant, malgré les postes dont le réseau serré se noue chaque jour plus étroitement, les rebelles ne veulent point se soumettre. Ils ont quitté les grasses campagnes où le paysan, stupide et lâche, laboure pour les étrangers. La forêt tutélaire les abrite ; elle leur offre des cachettes aussi sûres que la tombe : leurs repaires se dissimulent au cœur des taillis. L'an dernier, pendant deux mois, nos colonnes ont campé devant un fort invisible et dont les défenseurs, cependant, nous décimaient. L'incendie d'une case a révélé l'ouvrage, aussitôt évacué ; mais d'autres forteresses encore veillent au milieu des bois et, cette fois, on veut en finir, écraser les obstinés. Tout a été combiné méthodiquement ; nos troupes, de tous les côtés, vont envahir la jungle ; des traîtres nous ont renseignés ; nous savons où se dressent les citadelles : il faut qu'elles tombent tour à tour et que les rebelles se soumettent.

J'écoute, sceptique, nos officiers exposer et discuter les plans d'attaque. Que savons-nous de l'ennemi ? On nomme les chefs, mais combien de soldats les suivent et comment les distingue-

t-on ? Tel paysan, tel coolie que, tout à l'heure, j'ai croisé sur la route et dont le regard, timide, s'est détourné du mien, ce soir peut-être guettera dans le bois l'exécrable étranger qui s'approche et menace.

Involontairement, je songe à ce mystérieux Annamite qui vint nous visiter et dont le génie fantastique a décoré notre logis. L'autre jour, j'ai cru revoir ses traits, et d'une façon si terrible et si imprévue que j'en garde encore un frémissemen d'horreur. J'errais devant le poste, dans l'unique rue du hameau ; la nuit tombait. Quelques hommes ont passé près de moi en courant. Ils tenaient des sabres courts et parlaien d'une voix haletante. J'ai reconnu des partisans, de louche bandits qui nous apportent parfois des renseignements et savent nous trahir à l'occasion. L'un d'eux portait un objet bizarre, rouge et noir, et qui semblait un oiseau de plumage à la fois sombre et éclatant. J'ai appelé l'homme et l'ai interrogé : il est venu à moi, sans mot dire ; il a levé jusqu'à hauteur de mon visage le trophée qu'il balançait, et j'ai vu brusquement, devant moi, une tête sanglante dont les yeux ouverts me regardaient et dont les cheveux frôlaient mon front. Je suis resté stupide, cloué sur place. C'étaient ces mêmes yeux immobiles, ce même air têtu et ces mâchoires contractées. Une main maladroite avait patiemment scié le cou décharné. Enfin je me suis reculé et, violemment, j'ai frappé d'un coup de bâton le soldat immobile qui s'est enfui.

Le lendemain j'ai revu, près du marché, la tête accrochée à un arbre : je ne l'ai pas reconnue. Des Annamites l'examinaient. Chose singulière, elle avait les yeux tout grands ouverts et qui cependant ne regardaient point, mais semblaient suivre au loin quelque spectacle prodigieux. Quel rêve de vengeance ou de gloire la mort avait-elle interrompu ?

Pendant deux jours, la tête est restée exposée et, constamment j'ai vu, près de l'arbre, des indigènes qui la contemplaient sans rien dire et s'en retournaient, à pas lents, les traits durcis et la bouche haineuse. Aujourd'hui, je pense que c'était là, sans doute, quelque héros obscur de la lutte nationale et dont le nom résonnera plus tard dans les légendes pour exalter les courages nouveaux.

21 mars.

Ce matin, à l'aube, nos compagnies se sont rassemblées et se sont mises en marche. Elles forment trois colonnes : l'une est partie vers l'est, dans la direction de Bo-Ha ; l'autre, droit au nord ; la troisième, dont je fais partie est au centre.

La nuit a été paisible ; vers onze heures, cependant, nous avons eu une alerte. On a entendu une fusillade lointaine et les sentinelles ont crié : « Aux armes ! » Nous sommes sortis en hâte de nos cabanes. La nuit était noire, le ciel très pur et, dans l'air immobile, quelques coups de feu ont encore retenti. En un instant, tout le monde a été sur pied. Les troupes arrivées dans la journée, harassées de fatigue, se sont rangées en désordre sur le front du campement. Un petit lieutenant, mal éveillé, cherchait sa section ; des commandements brefs, des appels contenus se croisaient. Au loin, le silence s'était déjà fait. Nous sommes restés quelques minutes l'arme prête ; chacun se taisait et l'on entendait, dans une case, le ronflement sonore d'un dormeur obstiné. Puis, de nouveau, les rangs se sont rompus, chacun a regagné sa couchette de paille et tout le camp, bientôt, s'est rendormi.

Au départ de Tinh-Dao, nous marchons tout d'abord, sur un sentier bien battu, à travers des rizières abandonnées et desséchées. Aux tournants, je vois, derrière moi, la file des porteurs qui descend la colline. La colonne tout entière figure un souple animal et qui gracieusement ondule, selon le caprice du chemin. Les hommes marchent lestement, sans crainte : à droite et à gauche, le terrain est découvert et rien ne décèle la présence de l'ennemi. Voici pourtant la ligne sombre de la forêt. Des mamelons arrondis surgissent de toutes parts, séparés par d'étroits vallonnements à fond plat où de grands roseaux se balancent. Sur les pentes, les grands arbres montent, verts et touffus, et, du haut des branches étalées, des lianes laissent choir un épais manteau de feuillage. La marche s'est ralentie : en avant, à quelques mètres à peine, les coudes brusques du sentier me cachent la tête de la colonne et, de chaque côté, les broussailles et les hautes

herbes forment deux véritables murailles. Le sol argileux, délavé par les averses des jours précédents, glisse traîtreusement sous le pied.

De temps en temps, la colonne s'arrête. L'avant-garde détache des patrouilles qui s'efforcent de fouiller le bois. A la lisière de la forêt, les tirailleurs hésitent, puis pénètrent dans le fourré : les rubans rouges des *salaccos* semblent de larges fleurs, brusquement écloses dans la sombre verdure. Les coolies déposent un instant à terre la charge qui meurtrit leurs épaules. Accroupis dans la boue gluante, quelques-uns prennent à leur ceinture la pipe de bambou, garnissent d'un tabac blond le fourneau minuscule ; ils tirent de leur chignon une boîte d'allumettes que le vaste chapeau protège contre la pluie, aspirent une longue bouffée. La pipe grossière passe de mains en mains et j'entends le gargouillement de l'eau où barbote la fumée, tandis que l'odeur opiacée monte et se répand dans l'air.

La marche reprend, puis s'interrompt. Par intervalles, un coup de feu retentit : c'est un signal auquel d'autres répondent, répercutés par les échos. A chaque fois, tous les regards cherchent à découvrir l'invisible tireur. Une inquiétude se lit sur les visages : le péril inconnu nous entoure. De quel côté va-t-il se révéler ? Instinctivement chacun hâte le pas ; les distances se resserrent, une impression de force et de confiance nous vient à sentir, tout proches, les compagnons accoutumés. Des paons s'envolent lourdement, leurs ailes fauves rayent l'espace : ils disparaissent sous les arbres et leur cri éclatant nous suit et nous provoque.

Enfin le vallon s'élargit. Voici de nouveau des rizières, délaissées depuis peu ; une petite pagode s'abrite sous un bouquet de pins ; des haies de bambous signalent l'emplacement d'un village aujourd'hui déserté ; l'avant-garde l'a déjà reconnu. Derrière un talus, une ligne de tirailleurs menace les hauteurs où l'ennemi peut se dissimuler ; toute notre petite troupe s'avance sous cette protection, franchit un ruisseau paresseux et se rassemble sur l'autre rive où nous devons camper.

La première étape s'est ainsi accomplie sans encombre ; mais, avant de continuer le mouvement, avant de s'enfoncer

davantage au cœur de ce traître pays, nos chefs veulent s'assurer que toutes les colonnes progressent simultanément, inexorablement, vers l'ennemi. Sur la carte grossière que l'on a distribuée aux officiers, les positions successives des troupes sont marquées d'un trait rouge et dessinent des arcs de cercle concentriques. J'ai l'impression d'une jolie manœuvre, exécutée avec des soldats de bois, sur un tableau gentiment peint de couleurs fraîches. Une reconnaissance s'éloigne vers l'est : elle doit prendre le contact avec le groupe voisin et, du côté de l'ouest, nous voyons déboucher bientôt une petite troupe venue de Dinh-Thep où la première colonne s'est établie. On se félicite de ces résultats ; on affirme que les pirates battent en retraite, qu'ils abandonnent le pays que nous venons de parcourir, comme si, par les sentiers secrets qui sillonnent la brousse, ils ne pouvaient se glisser entre les mailles du filet que nous essayons de tendre autour d'eux. Nous allons attendre maintenant les renseignements que des émissaires sont allés recueillir. Les premiers avant-postes ennemis sont tout proches et bientôt notre manœuvre va les forcer à se démasquer.

La clairière où nous venons de déboucher, morne et silencieuse tout à l'heure, s'anime d'une vie singulière. Après la contrainte angoissée d'une marche périlleuse, la joie d'un facile succès exalte les esprits. Les coolies vont couper dans le bois des perches légères et de larges feuilles de palmiers. Autour de la pagode, des huttes sommaires s'élèvent comme par enchantement, les feux s'allument, des cuisiniers improvisés rivalisent de combinaisons ingénieuses. Avant de quitter Hanoï ou Bac-Ninh, on a dévalisé les jardins potagers ; sur les caisses de munitions, sur les bâts des mulets, sur les cantines réglementaires, des sacs se gonflent que bossuent les tomates rouges, les pommes de terre nouvelles, les choux blancs ou violacés. La graisse crépite dans les poêles, le parfum de l'ail s'évapore sous les branches. Les fantassins, assis déjà autour des gamelles fumantes, interpellent les artilleurs encore occupés à débâter et panser les mulets ; l'expédition s'achève en pique-nique. De jeunes soldats, arrivés d'hier au Tonkin, écoutent avec respect les vieux coloniaux qu'un long séjour à Hanoï, au magasin d'habillement ou dans les bureaux

du trésorier, a rompus aux dangereux hasards de la brousse. Les tirailleurs tonkinois mangent silencieusement, ils ont mis en commun les provisions que chacun porte, soigneusement enveloppées dans des feuilles de bananiers. Ils forment de petits groupes accroupis autour des marmites où le riz, blanc comme la neige, monte et déborde. Dans des soucoupes minuscules, quelques-uns versent, avec précaution, des saumures à l'odeur immonde.

Le repas terminé, chacun s'allonge un instant, les yeux vers le ciel gris où des nuages pressés masquent le soleil. Par moments, une bouffée de vent humide passe sur la vallée, courbe les tiges des bambous. La sieste bientôt engourdit les hommes fatigués; quelques détonations stridentes mettent tout à coup le camp en émoi. Des balles sifflent et d'autres font voler en éclats la rude écorce des pins. Les petits postes répondent, puis tout bruit cesse,

Les sentinelles n'ont rien vu. Des flocons de fumée blanche montent, s'accrochent aux branches, se déchirent et disparaissent. L'inquiétude est revenue sur les visages, de nouveau sérieux et attentifs.

Autour du camp, les officiers piquettent une ligne de tranchées, les pioches mordent dans le sol, découpent de larges mottes d'argile; le retranchement s'élève rapidement. En avant, des coolies abattent les herbes et les broussailles, tandis que des soldats, les sourcils froncés, les mains crispées sur la crosse des carabines, fouillent du regard le fourré inextricable.

La nuit vient, la nuit formidable : une brume légère monte, submerge la clairière, dérobe le haut des mamelons; tout disparaît dans un flot noir, opaque, sinistre, où quelques feux brûlent dans un halo jaunâtre; puis tout s'éteint.

Debout sur la crête du retranchement, les sentinelles écoutent les mille bruits de la forêt. Les mouches à feu luisent dans les ténèbres; les points brillants se déplacent, des yeux ardents semblent guetter. Un cri rauque, l'appel strident du tigre en chasse, résonne dans la nuit, les mulets, attachés à la corde, soufflent et se cabrent; un cheval se détache et court, affolé, au travers du camp. Le cri sauvage se répète, se tait, éclate encore et, dans l'intervalle, le silence

s'abat, menaçant, autour de nous. Voici le véritable maître, voici le seigneur incontesté. Il parcourt son domaine et se nomme. Mieux que les postes et les sentinelles, il nous garde maintenant contre l'ennemi. Pas un pirate, à présent, n'oserait se hasarder sur les sentiers où le fauve chasseur rôde et cherche une proie. Je puis rentrer dans la cabane où, déjà, Darlet a préparé, à l'abri de deux couvertures tendues, la lampe de verre, la pipe au fourneau évasé de terre rouge, le pot d'étain rempli de la drogue visqueuse et brune.

Depuis mon arrivée à Tinh-Dao, je me suis laissé prendre invinciblement par cette habitude redoutable. Pendant l'été, lorsque les pluies diluviennes noient la campagne et que les jours mornes se succèdent, l'ennui s'appesantit sur les âmes. Dans le poste étroit, tour à tour brûlé par le soleil ou cinglé par l'orage, point de livres, point de jeux. L'esprit lourd s'engourdit et défaille, le spleen envahissant abat les énergies ; le dégoût vous prend de l'inutile existence, l'ardent désir de s'évader hors de la prison monotone et des occupations coutumières : le divin opium a calmé mes soucis, adouci les tristes heures.

J'ai longtemps combattu ; chaque soir, rentré dans ma chambre, je cherchais vainement le sommeil : inondé de sueur, je défaillais dans l'atroce atmosphère. A travers la cloison, j'entendais Darlet aspirer, à intervalles réguliers, la vapeur parfumée qui filtrait entre les planches mal jointes. J'allais le retrouver. Je m'amusais à suivre ses gestes précis : couché paresseusement sur le côté, il plongeait dans la boîte de métal la longue aiguille. Une goutte visqueuse s'y attachait ; à la flamme de la lampe, elle grésillait, se boursouflait et, d'un mouvement rapide, Darlet pétrissait l'opium sur le fourneau de la pipe ; d'un coup sec, il fixait la boulette savamment préparée, et, lentement, voluptueusement, il aspirait et rejetait la fumée blanche. Il me parlait alors, me contait son étrange existence, cette histoire d'un déclassé, où bien des épisodes me rappelaient à moi-même ma propre vie.

Il avait été riche autrefois ; sa fantaisie l'avait promené à travers l'Europe ; il avait goûté à tous les plaisirs, et sa fortune avait fondu entre ses doigts distraits, sans qu'un seul

instant il eût essayé d'en sauver quelques parcelles. Ruiné, il avait cherché la mort. Arrivé au Tonkin, au commencement de la campagne, il avait assisté à tous les grands combats, il avait connu la joie enivrante des assauts triomphants et la honte des retraites. Le hasard vagabond l'avait conduit à travers l'Indo-Chine, dans les sables du Binh-Thuan, dans les gorges du Quang-Binh, dans les forêts et les fondrières du Haut Tonkin. Le danger ne faisait plus battre son cœur, aucun désir n'enflammait son cerveau ; l'opium seul lui versait le calme et l'oubli de l'existence.

Un soir, je me suis laissé tenter et j'ai pris goût à l'infernale drogue. C'est maintenant, l'heure venue, un besoin impérieux, irrésistible. Tous les deux allongés, nous causons à voix basse et je sens la fatigue disparaître, mon esprit est plus libre et plus clair. Puis, lorsque Darlet s'est tu, tandis qu'il s'absorbe dans son rêve, je me plais, moi aussi, à évoquer mes souvenirs : je note, sur mon carnet, les moindres détails de la journée écoulée, et ces pages salies, griffonnées à la hâte, gardent chacune, visible pour moi seul, l'image fidèle des lieux où je les écrivis. A les relire, le soir, je revois le campement d'hier, et ma petite chambre de Tinh-Dao, et cette grotte du Cai-Kinh[1] où, pendant deux jours les Chinois de Ba-ki[2] nous tinrent assiégés; et ce poste de Yen-Lang[3] où nous rentrâmes après que les pirates du Dôc Ngu[4] l'eurent saccagé, l'esplanade jonchée de cadavres émasculés, les gourbis informes construits avec les débris des cases, dans cette atmosphère empuantie par le carnage et l'incendie; et ce hallier, cette tanière, dans les montagnes du Dong-Trieu[5], où j'attendais en embuscade, les bandes et les convois de Luu-ki[6]; et cette fougue qui nous menait, par une nuit merveilleuse, à travers les rochers de la Baie d'Along, surprendre,

1. Massif montagneux au nord du Delta, à l'est de la route de Lang-Son.

2. Ba-ki, chef d'une bande de pirates chinois.

3. Yen-Lang, poste situé entre le fleuve Rouge et la rivière Noire qui fut pris et incendié par le Dôc Ngu en février 1892.

4. Chef d'une bande de rebelles annamites tué en juillet 1892.

5. Massif montagneux entre la route de Lang-Son et la mer.

6. Luu-ki, pirate chinois, tué sur la route de Lang-Son en mai 1892.

à la Cac-Ba[1] le repaire des contrebandiers et, dans ces cadres si divers, malgré les dangers, la fatigue, la misère, j'ai toujours su trouver un coin de solitude éclairé doucement par la lueur amie de ma petite lampe et parfumé par l'opium.

Mon lieutenant sait bien quelle passion tenace nous asservit, mais ne sommes-nous pas toujours les premiers debout, les premiers au feu? On tolère notre vice, puisque maintenant nous ne pouvons plus vivre sans lui.

22 mars.

Nous restons au camp toute la journée du 22. Quelques patrouilles explorent vainement le bois, sans rien découvrir, et cependant, comme la veille, une nouvelle alerte nous rassemble contre l'insolent ennemi qui nous surveille et nous nargue sans se montrer.

Sur le plus haut des pins, un observatoire a été installé. On y monte par une échelle rustique, un mât de perroquet fait du tronc d'un jeune sapin où l'on a planté, de part et d'autre, de fortes chevilles. Un grand arbre, au large feuillage clair, masque la vue du sentier qui conduit à Yen-Thé; nous nous acharnons à l'abattre. A la fourche des branches maîtresses, un essaim d'abeilles s'est établi dans une cavité profonde et nous enfumons d'abord les mouches furieuses. Nous employons ensuite tour à tour la scie et la cognée. Le bois, rose et dur, vole en minces éclats; une poussière fine coule de l'entaille, qui lentement progresse. Il faut recourir aux grands moyens : des cartouches de dynamite forment au géant une ceinture. La flamme jaillit; la détonation formidable roule, comme le tonnerre à travers la vallée; l'arbre s'abat, les branches sifflent et se brisent; les feuilles broyées répandent un arome exquis. Nous cueillons, à l'intérieur, des rayons dorés, pleins d'un miel fluide. A coups de coupe-coupe, les coolies élaguent les rameaux verts. Je m'allonge, un instant, sur un lit de feuilles : elles frémissent sous mes doigts; leur parfum subtil me saisit et m'enivre. Que signifie cette brusque exaspération de mes nerfs et quelle étrange volupté me verse cet arbre singulier?

1. La Cac-Ba, grande île rocheuse de la baie d'Along.

Vers cinq heures du soir, nous recevons des ordres : demain matin, nous reprendrons la marche en avant. Nous laisserons au camp les gros bagages et ne prendrons que deux jours de vivres. Un guide doit nous conduire par des sentiers détournés jusqu'au premier avant-poste des rebelles.

Le commandant et quelques officiers vont reconnaître la route que nous suivrons demain. Je les accompagne avec quelques hommes d'escorte. Nous cherchons à atteindre, à cinq cents mètres au nord, un mamelon qui paraît dénudé et d'où, peut-être, nous aurons quelque vue. Arrivés au pied, nous montons péniblement à travers les broussailles; de hautes herbes coupantes couvrent le sommet, nous disparaissons complètement au milieu de cette végétation qui nous cache tout le pays, mais qui nous protège aussi contre les regards. Nous offrons cependant aux pirates l'occasion d'un joli coup de main. Hâtivement, nous redescendons la colline, nous nous glissons le long du bois et nous revenons jusqu'au camp où les feux déjà s'allument pour le repas du soir.

23 mars.

L'aube livide éveille la clairière. Au ras du sol, des vapeurs légères flottent, garnissent d'une ouate ténue les tiges serrées des herbes. Le ciel lourd et morose pèse sur les collines; des ombres au loin traversent le vallon, bondissent et disparaissent dans la jungle hospitalière. Le camp dort encore, les gradés cependant se glissent hors des abris. Les coolies, enfouis dans les couvertures, groupés autour des feux éteints depuis longtemps, forment des amas confus. Aucune sonnerie ne retentit : cette guerre traîtresse exige le silence, les préparatifs sournois du guet-apens, et je rêve des claires matinées de victoire, des clairons joyeux sonnant la diane aux quatre coins de l'horizon sur les champs de bataille de la vieille Europe.

Les dormeurs, touchés à l'épaule, se lèvent en hâte. Les porteurs ramassent les menus bagages, les artilleurs bâtent et chargent les mulets. La colonne défile silencieusement; un détachement de quarante hommes reste au camp pour garder les malades et le convoi.

Les légionnaires, cette fois, sont à l'avant-garde : au milieu

d'eux, un Annamite, vêtu d'étoffe sombre, armé d'un vieux fusil à tabatière, guide la marche. La face rouge et contractée, il jette de tous côtés des regards anxieux. Pour lui surtout le péril est grand : les soldats soupçonneux le surveillent et, s'il paraît trahir, le châtiment ne tardera pas.

Comme le premier jour, nous avançons lentement, en aveugles, et, comme le premier jour, des coups de feu résonnent dans le bois, signalent notre approche, marquent nos progrès. Précaution illusoire, l'avant-garde explore le chemin devant elle ; le gros la rejoint, s'arrête, repart de nouveau. Dans ce défilé perpétuel, le danger n'est-il pas partout? L'ennemi ne peut-il se cacher dans le taillis au lieu de nous attendre passivement à l'abri des fortifications que nous prétendons surprendre? Chacun sent que des yeux nous guettent, nous poursuivent patiemment.

Pour moi, que deux années de vie sauvage ont rudement façonné, je vais, plein de confiance dans l'inéluctable fatalité. Ma section accompagne l'artillerie ; à mes côtés, de jeunes soldats s'avancent sans parler et l'énervement se devine sur leurs visages. Ils attendent un dénouement qu'ils sentent se préparer à chaque pas. C'est l'émoi du gibier, qui sait le chasseur tout proche et cherche à deviner d'où va partir le coup qui le frappera.

Voici de nouveau une clairière ; une ligne d'arbres borde le ruisseau que nous traversons pour la seconde fois. L'ennemi ne paraît point.

Un coup de feu retentit encore et, derrière nous, les hommes regardent la fumée qui s'élève au-dessus d'un mamelon que nous venons de dépasser. Cette attente cruelle paraît être sans fin, et, brusquement, un feu de salve déchire l'air : l'avant-garde déployée fouille ainsi le bois. Les visages pâlis s'illuminent, les yeux brillent et les dents se serrent. Le danger est là, devant nous, vivant, visible enfin.

Nous sommes à l'entrée d'un cirque que domine la montagne boisée ; les hauts talus d'un ancien village le ferment du côté de l'est, couronnés de puissants bouquets de bambous épineux. La compagnie de tête est entrée dans la forêt, la fusillade crépite, des balles sifflent très haut au-dessus de nous. L'artillerie, l'ambulance, les bagages se groupent

autour des ruines d'une pagode. Nous restons là, en réserve, attendant l'ordre d'entrer en ligne à notre tour.

Cependant le bruit s'éloigne, les coups de feu s'espacent, puis cessent tout à fait. Le silence pèse de nouveau sur nous, un silence mortel et que nul n'ose rompre, comme si les combattants, pirates et soldats, s'étaient brusquement engloutis dans quelque abîme.

Mais le bois s'émeut de nouveau; des oiseaux bavards crient éperdument dans le feuillage, un tirailleur dégringole le long des pentes, nous porte un ordre. A sa suite, nous pénétrons dans la forêt où les sapeurs, à coups de haches, nous ouvrent un passage. En arrière des premiers buissons, un sentier s'amorce, court sous la voûte épaisse, descend dans le marais, grimpe au sommet d'une colline.

Là, sur une étroite esplanade, autour d'un petit temple aux murs éventrés, toute la colonne se rassemble. Les pirates ont disparu, sans laisser entre nos mains un cadavre, ni un prisonnier. Nous n'avons qu'un blessé, un tonkinois; assis par terre, il regarde, l'air stupide et indifférent, son pied qu'a traversé un piquet aigu et dont la plaie saigne goutte à goutte.

Nous ne voyons rien; il semble que nous soyons au fond d'un entonnoir; les arbres serrés forment autour de nous une ceinture et, sur nos têtes, un coin de ciel gris se découpe. L'avant-poste que nous avons voulu surprendre est au pied même du mamelon où nous sommes réunis; mais, bien que nous le dominions directement, il est encore invisible pour nous.

Des patrouilles se glissent prudemment jusqu'aux palissades qui entourent l'ouvrage : il est vide; l'ennemi surpris l'a évacué. Il a la forme d'un carré, flanqué de deux bastions en diagonale. Les murs se dressent en arrière d'un fossé. Un ruisseau protège deux des faces et le sentier qui vient de Dinh-Thep débouche sur le glacis même du fortin. Au nord, s'étend un vallon marécageux que des collines barrent brusquement à six ou sept cents mètres de nous.

Les rebelles n'ont rien laissé dans l'ouvrage, sinon quelques porcs, ligottés dans des paniers de bambou, et des poules que les tirailleurs poursuivent à coups de bâton. Dans une

case, nous trouvons encore des coupes et des flambeaux en bois laqué, des vases rituels en cuivre jaune et des proclamations orgueilleuses où s'exalte la haine de l'étranger. Pris d'une rage de destruction, les soldats abattent la palissade, jettent par terre la herse en bois dur que protégeait un tambour percé de meurtrières, lancent sur les toitures des tisons enflammés. L'incendie s'allume et se propage ; les bambous éclatent; au milieu du fortin dévasté, la charpente noircie des cases se consume lentement.

En haut cependant, le camp s'organise autour du temple profané. Il dessine un rectangle, long de trente mètres, large à peine de vingt-cinq, où des abris sommaires s'alignent sur plusieurs rangées. Un fossé, un parapet de terre nous protégeront contre les attaques. La journée s'achève, joyeuse, dans la confiance du succès remporté ; la nuit calme verse des rêves de victoire, et, les yeux clos, j'évoque, à travers la fumée odorante, les scènes héroïques que Darlet me conte tout bas...

24 mars.

Les clairons, ce matin, ont réjoui le bois. La fanfare monte comme un défi, va réveiller, là-bas, l'ennemi que nous avons chassé. Un convoi se forme, retourne vers Tinh-Dao, pour y prendre des vivres. Nous attendrons, avant de pousser plus avant, que les colonnes voisines soient arrivées à notre hauteur. Nous allons seulement élargir un peu le cercle de bois qui nous entoure.

Nous bataillons tout le jour contre la forêt : les détonations de la dynamite, le heurt sonore des cognées, le grincement de la scie, le fracas des arbres qui s'effondrent, retentissent tour à tour. Comme des enfants cruels, nous trouvons une volupté à planter le fer dans la chair tendre des jeunes arbres. La sève coule des lianes tranchées, tantôt blanche et crémeuse comme du lait, jaune et gluante comme le miel, rouge et limpide comme le sang des guerriers. Ce sont d'abord les troncs sveltes et délicats que nous avons voulu couper ; mais, là-haut, des liens subtils s'enroulent aux branches, courent de rameau en rameau, retiennent, suspendues en l'air, les tiges qui se balancent. Il faut s'attaquer aux géants, péniblement

approfondir l'entaille qui mord l'écorce résistante. Sans relâche, les bûcherons se relaient, usent leurs forces contre le colosse obstiné. Un frémissement agite le feuillage, la lourde chevelure penche mollement, les lianes se tendent, les brins rompus frappent l'air, les jeunes arbres plient et se brisent avec éclat, une formidable masse de branchages s'écroule dans le ravin, ouvre à travers la forêt une trouée monstrueuse où tremblent encore des troncs décapités. Des cris de joie puérils saluent le désastre : le meurtre de la vieille forêt emplit d'une gaieté sacrilège l'âme simple de nos soldats.

25 mars.

Ah ! quel atroce cauchemar vient de surgir et me poursuit ! La plainte des blessés emplit le camp ; là-bas, le front troué, le compagnon des jours nostalgiques gît dans la jungle ensanglantée...

N'ai-je point rêvé ? Je m'interroge avec épouvante : ce combat, cette catastrophe soudaine, est-il possible que cela soit vrai ?

Mon cerveau malade revit toutes les heures de cette journée, depuis l'aube joyeuse et confiante jusqu'à la tragique surprise du soir.

Ce matin, comme hier, après la nuit paisible, l'œuvre de destruction s'est continuée : les arbres abattus jonchent les pentes ; la vue s'étend maintenant jusqu'au fond du vallon. Vers le couchant, l'horizon se révèle et, par-dessus la clairière fangeuse, au delà des bois, de longues croupes dénudées montent et se succèdent. Du sommet d'un banian colossal, des observateurs cherchent à découvrir les forteresses des rebelles. Les cimes vertes et pressées forment des vagues immobiles, submergent, au nord, toute la contrée. Et c'est toujours le même calme apparent ; rien ne trahit l'œuvre de l'homme, rien, pas un bruit, pas une fumée, ni le toit d'une case, ni la tache claire d'un défrichement. L'invisible ennemi attend son heure ; caché dans le hallier, il écoute s'approcher le tumulte joyeux des bûcherons.

Cependant le manteau de verdure se déchire peu à peu. La forêt éventrée ouvre des portiques béants. Au fond du vallon

que gardait le fortin conquis avant-hier, l'œil devine, pardessus les herbes, les bambous aiguisés d'une palissade. A travers les feuilles, brillent des points jaunes, qui dénotent des toitures de paille sèche. Cette découverte soulève un enthousiasme naïf et féroce à la fois : tout à l'heure, les obus vont porter la ruine et la mort dans le village; c'est une fête nouvelle que l'on se hâte de préparer. Déjà les canons sont en batterie. Le repas du matin réunit des groupes bruyants et la certitude de vaincre se manifeste par des chants, des quolibets, d'insolentes fanfaronnades : les artilleurs auront tout l'honneur de la journée. Nul ne doute du triomphe: l'ennemi n'a d'autre supériorité que le mystère qui l'enveloppe et le repaire n'est plus redoutable puisqu'il est démasqué.

A midi, les sections se rassemblent et viennent se ranger sur le glacis du fortin. Les deux pièces de montagne sont installées dans un bastion. Le premier coup retentit, les vibrations métalliques se prolongent, l'obus crie et traverse l'air et son ronflement provoque chez les soldats un frémissement de joie enfantine. Sur la colline, en arrière du village, une fleur de fumée blanche soudain s'épanouit et, peu à peu, se fond dans l'air immobile. Un second coup fait jaillir contre les palissades la terre déchirée; le troisième s'abat dans l'enceinte. Le but est à peine à six cent mètres de nous et maintenant tous les obus, successivement, le bouleversent.

Rien ne répond à la canonnade; dans l'intervalle des détonations, le silence s'appesantit et chacun de nous s'étonne de ne pas entendre les clameurs de rage ou d'épouvante qu'un désastre si prompt devrait provoquer. Une gerbe de flammes monte tout à coup; le village s'allume, la fumée tourbillonne au-dessus des cases, s'étale sous les arbres, plane sur la clairière assombrie : l'ennemi n'apparaît point. Sans doute, il a, depuis deux jours, abandonné cet asile, que notre approche menaçait.

L'artillerie a cessé son tir. Une section d'infanterie se déploie et s'avance; de temps en temps, elle s'arrête et ses feux de salve réguliers foudroient le village qui se consume. La seconde section s'ébranle à son tour; elle longe la lisière du bois et, perché sur le talus du fortin, je suis des yeux la

marche pénible des hommes. Ils s'enfoncent au travers des roseaux ; je ne vois plus que la longue ondulation qui agite les herbes ; ils progressent lentement sans tirer.

Le silence, une fois encore, s'est fait, solennel et profond, et je sens un frisson singulier, une angoisse subite me tord le cœur : j'ai la vision du piège tendu. Est-ce que depuis longtemps je ne connais pas ce traître ennemi?

Une détonation sourde vient de retentir : ce n'est point le brusque éclat des carabines, ni le claquement sec des fusils de petit calibre. D'autres coups de feu partent du bois ; les nôtres maintenant répondent, hâtivement, rageusement : le combat est engagé, il se déroule sur les pentes qui dominent le village incendié et que la forêt recouvre encore. Des balles perdues passent avec un sifflement aigu. Un Annamite, un de nos guides d'hier, accourt vers nous ; avec des gestes fous, il nous dit la surprise meurtrière, le fort invisible au-dessus du village, nos soldats s'acharnant à un assaut impossible.

Les artilleurs démontent rapidement les pièces, chargent les mulets. Nous nous hâtons à travers le vallon. Le sol humide cède sous le pied, la vase molle et fétide s'enfonce, et là-bas la fusillade s'exaspère : toute la fureur du meurtre nous soulève et nous jette en avant ; les mulets s'abattent dans la fondrière ; les artilleurs traînent dans la boue les affûts et les canons, s'efforcent de regagner le terrain solide.

Je continue droit devant moi, dans la direction du village où le rideau hurlant des flammes se déploie. Non loin des cases, le sol se raffermit et la forteresse apparaît. Elle couronne un mamelon planté de grands arbres et montre, au-dessous des branches, ses hauts remparts et sa double rangée de palissades. Nos sections surprises se sont jetées dans le bois et je suis le même chemin. Nous sommes dans un angle mort et nous grimpons à travers le taillis dont les épines nous déchirent. Notre arrivée provoque un nouvel élan ; mais comment unir ses efforts sur ce terrain hérissé d'obstacles, où les racines monstrueuses se soulèvent, où les lianes s'enchevêtrent, où des bambous aiguisés se dissimulent sous les feuilles sèches amassées ? Nous sommes à quarante mètres de l'ouvrage, et c'est à peine si l'on aperçoit, par endroits, la ligne régulière du parapet et la toiture jaune des

cases. L'ennemi tire sans relâche par des meurtrières invisibles. Darlet est devant moi; il s'efforce de passer à travers le fourré. Il sait bien qu'il faut éviter les éclaircies perfides que les pirates ont coutume de ménager et qu'ils balayent de leurs feux. Il a réussi, il s'élance, il atteint déjà la palissade, et, brusquement, je le vois s'abattre, tomber à la renverse; ses membres se raidissent, ses mains convulsives fouillent le sol. Ah! le cher compagnon, l'ami fidèle, l'initiateur des rêves d'oubli!...

Le reflux de la fuite m'entraîne un instant. J'entends des ordres brefs, les soldats épuisés se couchent, se cramponnent; le feu reprend, désespéré; la fureur tord les visages contractés, la rage de l'effort impuissant, la haine de l'ennemi qu'on ne peut étreindre!... Devant moi, tout près, à quelques pas à peine, je vois le corps immobile et sanglant. Faudra-t-il l'abandonner à la merci des pirates qui le mutileront? Je m'efforce de ramper jusqu'à lui. Les balles sifflent, trouent, broient l'écorce, coupent les lianes : comme le sang des hommes, le sang des plantes se répand. Je parviens à saisir un des bras étendus : un soldat m'a rejoint; nous essayons vainement de traîner le corps; les buissons et les épines le retiennent invinciblement.

Une voix violente me rappelle : j'obéis passivement; un tumulte emplit mon cerveau, mes tempes battent, des larmes amères brûlent mes yeux. Le combat obstiné ne cesse pas. Des renforts ne vont-ils pas arriver? Les hommes, découragés, tirent machinalement, et le canon des fusils brûle les mains. Le vol lourd d'un obus fait courber les têtes. Du haut de la colline, derrière nous, l'artillerie tire sur l'ouvrage qu'elle ne peut voir. Les coups passent par-dessus le fort, puis se rapprochent; un oiseau noir se pose devant nous, et l'explosion subite nous étourdit.

Un clairon sonne au drapeau : c'est le signal convenu pour faire cesser la canonnade. Le tir s'interrompt, puis reprend, et, chaque fois que les obus se rapprochent, la sonnerie, la sonnerie de joie et de gloire, monte sous les arbres, étouffée et lugubre comme un glas.

Les heures s'écoulent mortelles. Enfin des appels, des clairons annoncent les renforts attendus. Une nouvelle compagnie

entre en ligne; de nouveaux efforts viennent se briser contre la forteresse.

Le soir vient : il faut renoncer à vaincre. Nous reculons lentement, sans que les rebelles abandonnent leurs retranchements pour nous poursuivre, et le deuil de notre retraite n'éveille pas un seul cri de triomphe chez notre impassible ennemi.

Sur le raide sentier qui mène au campement, les soldats épuisés montent lourdement. En haut, les légionnaires sont réunis. Les durs visages regardent droit devant eux; à la gauche, un vieux soldat, la barbe grise, se raidit; les jambes musclées se dessinent; les larges ceintures de flanelle bleue entourent des torses solides et les cartouchières descendent sur des poitrines d'athlètes. Ces hommes immobiles incarnent la force confiante. Comment se peut-il qu'ils n'aient point triomphé ? A terre, sur des civières improvisées, des corps rigides sont couchés; des faces blêmes montrent des blessures béantes. Le petit temple est transformé en ambulance. Assis sur les degrés de pierre, des blessés attendent, et l'unique médecin se hâte, va de l'un à l'autre, affolé par cette brusque catastrophe. Un tirailleur vêtu de noir, le front bandé d'un chiffon de toile, gémit doucement; le sang coule goutte à goutte, forme sur la figure un masque horrible et ridicule; l'homme ne remue pas, il regarde fixement, l'air hagard, et sa plainte monotone paraît lointaine, impersonnelle comme le souffle du vent à travers la forêt saccagée.

La nuit tombe. Je songe à la soirée d'hier, si joyeuse, aux lueurs dansantes des flammes sur les arbres; ce soir, tous les feux sont éteints. Le bois, autour de nous, disparaît dans l'ombre monstrueuse. Je pense aux compagnons morts et dont les corps abandonnés gisent là-bas. Tout à l'heure, pendant l'appel, des noms tombaient dans le silence et les figures évoquées revivaient un instant. J'ai vu le sergent-major rayer sur la liste le nom de Darlet et j'ai senti mon cœur défaillir, comme si l'ami si cher venait de mourir une seconde fois.

Le vent humide nous apporte des bruits mystérieux. Les sentinelles inquiètes tendent l'oreille : il semble que, dans la

clairière, des voix faibles et lamentables aient crié. Quelque blessé peut-être cherche à se traîner jusqu'ici.

Un lieutenant a rassemblé une vingtaine d'hommes ; nous sommes redescendus au pied du mamelon et nous avons tâché de refaire, dans les ténèbres, le chemin que nous avons parcouru aujourd'hui. Nous n'entendions plus rien, sinon le craquement des branches mortes et le grincement aigu d'un insecte. Nous avons marché le long du bois, comme des fantômes et, lorsqu'on s'arrêtait, chacun percevait distinctement le battement du sang dans les artères et le souffle court des respirations angoissées. Du côté du village incendié, rien ne bougeait et l'odeur âcre et suffocante du chaume brûlé venait par bouffées jusqu'à nous.

Nous sommes revenus vers le camp. Notre chef tâtonnait dans l'obscurité : pas une étoile au ciel, pas une lueur sur terre. J'ai senti brusquement que j'entrais dans l'eau et j'ai compris que nous avions dépassé le petit fortin et que nous arrivions au ruisseau. Nous avons rebroussé chemin. Un murmure indistinct sortait de l'ombre et nous l'écoutions sans comprendre d'où il venait. A mesure que nous avancions, il devenait plus précis et nous avons discerné un râle, profond et saccadé, et j'ai senti un souffle glacé courir sur ma nuque et mes cheveux se sont hérissés. Ah ! cette marche lugubre dans la nuit et cette chose invisible qui se lamentait !... Un homme, devant moi, s'est heurté à une palissade : nous nous sommes arrêtés de nouveau; des voix parlaient. Nous étions devant le fortin, au-dessous de notre campement, et c'était la plainte de nos propres blessés qui s'élevait ainsi dans la nuit.

Allongé par terre dans l'abri, j'ai vainement cherché le sommeil, les nerfs tendus et frémissants, les membres las et douloureux, et je me suis rappelé soudain que l'heure était passée déjà où l'opium me donnait le repos coutumier. Comment n'ai-je point compris plus tôt l'appel impérieux? Cette atroce journée m'a vidé le cerveau. Je suis allé chercher, dans un coin de la hutte, la petite caisse où Darlet enfermait son attirail de fumeur : je n'ai plus rien trouvé. Tout à l'heure, on a empaqueté et scellé le léger bagage des hommes disparus, et j'ai sottement laissé prendre

notre bien commun, le sûr remède qui m'a guéri tant de fois.

Tout d'abord, je n'ai eu qu'un mouvement d'humeur : je ne fumerai pas pendant quelques jours, ce ne sera qu'une privation de plus. Le malaise cependant persiste et s'aggrave. J'ai dans la tête des bourdonnements singuliers ; des points lumineux dansent devant mes yeux. Autour de moi, les hommes dorment ; leur respiration paisible s'élève, tandis que, dans la pagode, le râle du blessé se précipite.

Et voilà qu'au fond du ravin, un chien, tout à coup, s'est mis à hurler. Son cri lamentable montait, s'enflait et sans cesse répondait aux plaintes de l'agonisant. Tout le camp, réveillé, écoutait, et des soldats superstitieux se signaient, ne croyant pas que cette bête diabolique pût venir tout simplement du village détruit. Quelqu'un, impatienté, a commandé de tirer au jugé dans la direction de l'animal. Des coups de feu ont rayé la nuit, les hurlements se sont tus, puis ont repris, se sont tus de nouveau ; dans l'éloignement, ils se sont fait entendre encore et ont cessé tout à fait.

Je suis allé me recoucher sur mon lit de feuilles sèches et, pendant de longues heures, je me suis tordu par terre, sans trouver le repos. Cramponné aux poteaux de l'abri, le corps raidi, j'essayais de rester immobile, les yeux clos. Tous les bruits de la forêt bourdonnaient dans mes oreilles et toujours la même plainte sanglotait. Je me suis efforcé de ne pas entendre, de m'isoler et, peu à peu, je me suis engourdi.

Des coups de feu m'ont réveillé ; ils étaient partis du fond du ravin. Nous nous sommes jetés au parapet, croyant à une attaque ; la fusillade a fait rage un instant, puis le calme est revenu.

Je me suis assis sur une caisse de munitions et je suis resté là, les coudes sur mes genoux, les reins brisés, jusqu'à ce qu'une nouvelle alerte m'ait encore une fois mis debout.

Cette nuit atroce ne finira-t-elle pas ? Des spasmes nerveux contractent ma gorge, mes poings se crispent et je guette le jour, le jour qui ne veut point venir.

26 mars.

L'aube, enfin, s'est levée. Je regardais obstinément devant moi et je ne distinguais rien qu'un gouffre noir où mes yeux fatigués mettaient des étincelles fugitives. Puis j'ai vu sur le ciel se dessiner les silhouettes grises des arbres. Elles naissaient et se précisaient insensiblement et je m'efforçais de suivre les contours d'abord indécis, de saisir le moment exact où chaque forme s'évadait de la nuit.

Un fouillis de troncs renversés, de rameaux tordus et flétris se hérisse, et la plaie encore fraîche où la hache a mordu éclate au milieu des feuilles souillées de boue. C'est un charnier de plantes, un cimetière, comme notre campement où les vivants harassés dorment maintenant d'un sommeil aussi lourd que la mort.

Le râle du blessé s'est tu brusquement, les bruits de la nuit ont cessé, et le matin, calme et brumeux, baigne le bois d'une lumière triste. Il n'y a pas un souffle de vent; les vapeurs pendent immobiles et je me sens isolé, à mille lieues de tout village, dans un désert de verdure sombre. Et mon pauvre cœur se gonfle; une immense pitié me prend de moi-même, car je sens bien que c'est fini, que je ne sortirai jamais de cette forêt haineuse, qui nous tient et qui va se venger de nous.

Quelques coolies se sont levés cependant. Ils vont chercher du bois mort et de l'eau, raniment les feux éteints, réchauffent leurs membres engourdis par l'humidité. Peu à peu, les soldats, tour à tour, sortent des cases. Ils montrent des figures que l'insomnie a blêmies. Un nouveau convoi s'organise qui va ramener à Tinh-Dao les blessés que l'on peut transporter et les morts. J'exécute machinalement la besogne coutumière et, malgré la fatigue, j'éprouve quelque soulagement à agir, à revivre au milieu de mes soldats. Ils ont oublié déjà la terrible journée d'hier: leur âme insouciante n'en a point gardé l'empreinte et mes nerfs se calment à leur contact.

Jusqu'au soir, je surveille les travaux du camp. Nous allons y rester pendant quelques jours et l'on déblaie les abords, on construit des abris plus confortables. L'approche de la nuit

cependant réveille mes anxiétés. Je vois avec terreur l'ombre s'abattre, les cimes des arbres se fondre dans le noir uniforme du ciel. Plus impérieux encore qu'hier soir, le désir de l'opium me torture et la même agonie va recommencer.

Il me semble, quand j'essaie de rester immobile, que de fines aiguilles s'enfoncent de toutes parts dans ma chair. Je sens la piqûre s'exaspérer, j'étends la main, mes doigts se crispent, mes dents grincent et se serrent, et je me relève d'un bond. Je sors et je m'assieds par terre, un moment. Devant mes yeux, le sol noir se creuse, des sillons lumineux passent et disparaissent et, peu à peu, je vois surgir des images monstrueuses. Toutes les scènes de folie et de meurtre qui décoraient à Tinh-Dao les murs de notre logement se déroulent devant moi. Des têtes sanglantes me regardent et je les reconnais : je retrouve les traits de Darlet, de Darlet que nous avons abandonné. Je vois, je vois distinctement la citadelle maudite et les pieux aigus des palissades et les têtes lamentables plantées au sommet. Et j'entends des rires cruels. Derrière le parapet, parmi tous ces bandits qui se cachent et frappent lâchement, il en est un qui me regarde obstinément. Il montre un front dégarni, bombé, et de fortes mâchoires. Il m'est apparu autrefois, je ne sais où, je ne me souviens plus. C'est un visage borgne, et l'œil unique me fascine, sanglant et rouge ; il me verse un effroi sans nom, des ondes de terreur me parcourent et me glacent, des cris montent à ma gorge ; je veux fuir et ne puis bouger et j'entends près de moi des détonations, le vacarme d'un assaut. Des gens passent et me heurtent.

Je me réveille : tout le camp est sur pieds ; des coups de feu partent et illuminent le bois, nos soldats tirent au hasard. Puis tout se calme, une fumée flotte au-dessus de nous et l'odeur de la poudre se mêle au brouillard.

Au ras du sol, à travers la brume, je distingue un point rouge : il s'anime maintenant ; il se cache et reparaît ; des signaux s'échangent et je comprends que les colonnes voisines sont arrivées aujourd'hui à notre hauteur et que leurs postes optiques communiquent, s'entretiennent de l'alerte qui vient de nous réveiller.

Cette lumière me rassure ; je la regarde briller avec con-

fiance, je ne vois plus qu'elle, tout s'efface autour de moi, et la même fascination recommence, les mêmes images fantastiques assiègent mon cerveau... Et, par deux fois, les mêmes bruits, la même attaque simulée recommencent, m'arrachent à l'affolante obsession.

L'énervement maintenant gagne tous les hommes, en même temps qu'une rage furieuse contre l'invisible ennemi, et mon esprit malade se plaît à évoquer des scènes de torture, des scènes voluptueuses et féroces où quelque pirate mutilé rendrait lentement son dernier souffle entre des mains avides de vengeance savante.

27 mars.

Ces deux nuits d'insomnie m'ont brisé. Je marche péniblement, les jambes vacillantes, et mes yeux clignotants ne peuvent supporter la lumière grise du jour. Je puis à peine manger ; nous n'avons pas été ravitaillés depuis notre départ de Tinh-Dao et le pain me répugne, car la pâte, de couleur terreuse, est maintenant semée de taches vertes. Il n'y a plus de riz pour les coolies.

Nous avons trouvé dans le bois des cachettes à *paddy*[1], d'immenses paniers en bambou, juchés sur un plancher élevé de quelques mètres au-dessus du sol. Il y avait, près d'un de ces greniers, un petit moulin à décortiquer : la pierre supérieure est mobile et on la met en mouvement au moyen d'un levier et d'une manivelle. Nos coolies, tout le jour, se relayaient, tournaient la meule d'un geste las, puis ramassaient et cuisaient un mélange hâtivement vanné. Je suivais des yeux ces malheureux, absorbés par leur monotone besogne, et je les enviais, car ils oubliaient tout, fatigue et misère, dans le lourd sommeil qui les terrassait sur le sol rude, le sommeil que je ne connais plus.

Dans l'après-midi, nous avons reçu l'ordre d'ouvrir un chemin, pour nous mettre en communication avec la colonne campée à notre gauche. Nous avons traversé le ruisseau, puis un bouquet de bois hérissé d'épines, et nous sommes descen-

1. Riz non décortiqué.

dus dans une plaine basse, couverte d'herbes. Nous faisions, droit devant nous, une trouée. Les brins flexibles pliaient et le piétinement des hommes qui nous suivaient les enfonçait dans la terre humide. Des deux côtés, une muraille se dressait, faite d'herbes coupantes, et sur nos têtes de grandes fleurs blanches se balançaient. Il régnait dans l'étroit sentier une chaleur lourde et, du sol vierge, se levaient des odeurs fades et puissantes et qui donnaient le vertige. Nous ne voyions plus rien, sinon derrière nous la percée qui s'allongeait peu à peu. Les deux bras étendus tenant ma carabine, je courbais sous mon poids les herbes et toujours, par derrière, d'autres se succédaient et je continuais, d'un mouvement machinal, contre les plantes tenaces, une lutte qui me paraissait sans fin.

Le soir venu, le commandant a prescrit d'installer dans la forêt, à une centaine de mètres du campement, un petit poste pour surveiller une partie du ravin où les ennemis avaient paru se réunir la nuit précédente. J'ai pris avec moi douze hommes, nous nous sommes établis au pied d'un grand arbre et, tandis que deux soldats veillaient, les autres, couchés à terre, à quelques pas, se sont endormis. Je me suis efforcé de faire comme eux.

Nous étions à la pointe d'un petit plateau que des pentes rapides limitaient brusquement. Je ne voyais rien dans l'ombre opaque et j'entendais simplement le souffle régulier des dormeurs. Le même malaise des autres nuits m'a repris, plus aigu encore, et la respiration paisible des soldats m'exaspérait. Je suis allé rejoindre l'une des sentinelles, un tirailleur ; adossé à un arbre, il s'immobilisait dans l'attente, comme un chasseur à l'affût. Le silence et la nuit m'entouraient, et je m'imagine que la tombe elle-même ne contient pas plus de calme épouvante.

Et puis, peu à peu, j'ai perçu des bruits vagues, des frôlements le long des buissons, le craquement d'une branche et le choc sourd d'un corps qui tombait. Et j'ouvrais les yeux largement, et mon imagination fiévreuse projetait dans le noir des fantômes monstrueux. Je les voyais surgir derrière le rideau des lianes, avec des mouvements furtifs. Ils tenaient

des armes étranges, ondulées comme des flammes, dentelées comme des scies, et me montraient les traces que le sang versé y avait laissées. Ils se rapprochaient de moi insensiblement, et l'un d'eux portait un objet singulier que je m'efforçais de discerner. Les bruits entendus déjà s'enflaient, les feuilles sèches craquaient maintenant tout près de moi ; un bras sortait de l'ombre, et, contre ma figure, une tête coupée surgissait, une tête pâle avec des yeux clos.

Et je me suis levé, frénétiquement ! J'ai déchargé mon fusil dans cette nuit meurtrière. J'ai rechargé et j'ai fait feu encore, et j'ai continué, pris de folie. Mes soldats, réveillés en sursaut, étaient accourus, et, comme moi, subitement égarés par une terreur insensée, tiraient, tiraient dans le noir, criblaient de balles cette horrible forêt peuplée de fantômes. Au campement, des voix nous appelaient, et nous restions là, cloués sur place.

Un lieutenant est sorti avec une section ; la rouge lueur des torches a dissipé l'ombre. Alors, les yeux hagards, j'ai regardé l'officier qui accourait ; j'ai voulu fuir, j'ai heurté du front un arbre et je suis tombé, et je suis resté immobile, raidi, tandis que de grands coups retentissaient dans ma tête et que mon cœur convulsif se contractait.

28 mars.

Au matin, le canon m'a tiré de la torpeur douloureuse où je gisais. Le son m'arrivait par-dessus les arbres, éclatant et magnifique. Je me suis levé sur mon séant, et je me suis plu à compter les coups qui se succédaient rapidement. Des camarades, grimpés au sommet d'un mirador, décrivaient la batterie qui apparaissait au flanc jauni d'une montagne. Ils voyaient la fumée jaillir, ils annonçaient l'obus, et la détonation, au bout de quelques secondes, nous arrivait, claire et vibrante. On ne voyait pas le but, caché dans un bas-fond au milieu des bois, mais j'imaginais les forteresses tapies traîtreusement dans le marais et brusquement surprises par une attaque si lointaine à la fois et si sûre. Chaque obus lancé nous vengeait de la surprise de l'autre jour, de la défaite subie et des alertes incessantes.

Toute la matinée, la canonnade a tonné ainsi. Vers l'est, un nuage épais de fumée noire planait ; l'odeur des cases incendiées arrivait jusqu'à nous et, les yeux clos, je me représentais les pirates fous de peur, la mitraille bouleversant les abris, les corps hachés par les éclats de fonte, et l'incendie se posant, comme un oiseau rouge, sur le toit des maisons.

Ce rêve m'a fait oublier mes angoisses; mais, après midi, mes souffrances m'ont ressaisi. Ce sont, dans la face, des névralgies atroces, des mains dures et maigres qui serrent mes tempes, des pointes aiguës qui pénètrent jusqu'au cerveau et des crampes qui courent, comme des traits de feu, dans mes reins et dans ma poitrine. J'ai voulu marcher un peu : mes jambes affaiblies tremblent et se dérobent. Le médecin ne comprend rien à mon mal et, farouche, je n'ai rien voulu dire. On me regarde d'un air étrange et certains ricanent et prétendent que la peur m'a rendu fou.

Le soir, je n'ai pu rester dans l'abri. Je suis allé m'allonger près du parapet. Sur la plate-forme, près d'un canon, un artilleur veillait ; il se promenait lentement et s'arrêtait de temps en temps pour écouter. Je suivais de l'œil tous ses mouvements. Parfois, d'un geste brusque, il posait à terre la crosse de sa carabine, se penchait, prêtait l'oreille. Il était grand et très robuste : sa force et sa vigilance me rassuraient.

Autour de nous, toujours la même ombre sinistre, la même forêt traîtresse, et cet ennemi implacable qui nous surveille, qui nous frappe, et que nous n'avons encore jamais pu voir.

Vers le milieu de la nuit, j'ai entendu distinctement le bruit d'une hache ou d'un coupe-coupe, et j'ai perçu bientôt le craquement sec d'un arbre qui s'abattait. La sentinelle s'était rapprochée du parapet, s'efforçait de voir dans la profondeur du ravin. Le même bruit s'est renouvelé, tellement clair qu'il semblait se produire tout près de nous. L'homme a épaulé son arme et a fait feu : tout s'est tu aussitôt.

Le commandant est accouru, a interrogé la sentinelle et m'a questionné à mon tour. Je sentais qu'il me regardait, que malgré l'obscurité il s'efforçait de voir mon visage, et ses yeux brillaient près des miens. J'ai compris qu'il soupçonnait de ma part quelque nouvelle hallucination, et j'ai répondu

nerveusement, avec une irritation croissante et que je n'essayais pas de dissimuler.

Chacun se demande ce que peuvent faire ces bûcherons nocturnes et quel nouveau piège ils sont en train de préparer. Dès le jour, une patrouille, guidée par moi, tâchera de le reconnaître.

Je suis sorti du camp avec dix hommes. Nous sommes descendus au fond du ravin et nous sommes entrés dans le bois. Les lianes et les broussailles formaient un tel fouillis qu'il était impossible de rien voir au delà de quelques pas. Nous marchions sur un rang, prêts à nous secourir mutuellement. Nous nous glissions furtivement dans le fourré, et parfois nous restions immobiles, pendant longtemps, pour discerner si quelque forme vaguement entrevue n'était point celle d'un être humain ou si quelque tache claire au milieu de la verdure ne décelait point le large chapeau d'un pirate aux aguets.

Nous nous sommes trouvés bientôt sur un sentier qui se dirigeait vers le nord et je l'ai suivi, tandis que les hommes marchaient, de part et d'autre, à ma hauteur. J'avais la tête encore pleine des bruits de la nuit et j'étais convaincu que là, tout près, quelque barricade s'élevait, dont les feux allaient subitement nous balayer. J'attendais anxieusement la première décharge et je sentais qu'elle éclaterait brusquement, comme le tonnerre. A chaque détour du sentier, à chaque buisson épineux, dressant au milieu du bois sa masse impénétrable, je me disais que c'était là le terme inexorable et que je ne dépasserais pas. Des visions se levaient, du milieu du hallier, avec une incroyable précision. Il me semblait voir les pirates embusqués, le fusil braqué sur un point du sentier, sur une éclaircie ménagée à travers le fourré, prêts à tirer dès que nous paraîtrions. Et moi qui ai connu les voluptés de l'embuscade, je me représentais la figure joyeuse de ces hommes qui nous écoutaient approcher.

Un soldat m'a appelé. Il se trouvait au bord d'un trou circulaire et dont les terres avaient été soigneusement dispersées tout autour. Au fond, des traces de bétel et une cartouche indiquaient qu'un pirate avait veillé là, accroupi dans cette cachette, les yeux au ras du sol. Nous avons continué à

avancer, d'une marche plus rapide, exaspérés par la conscience de ce danger invisible, épars autour de nous, et qui, par un raffinement insupportable, ne voulait point se révéler.

Nous sommes arrivés ainsi au bas d'un mamelon aux pentes raides. On entendait des voix; des hommes couraient, des poules caquetaient : j'ai compris que nous nous trouvions au-dessous même de la forteresse ennemie. Tout près de nous, des branches fraîchement coupées jonchaient le sol et de jeunes troncs décapités laissaient couler une sève limpide. C'était là que travaillaient les bûcherons de la nuit, et, dans le silence, les sons qui nous avaient émus avaient paru se produire dans le voisinage immédiat de notre campement. Nous avons rebroussé chemin et nous sommes rentrés au camp.

Cette marche patiente m'a épuisé. Je suis resté tout le jour allongé. Il me semble maintenant que je vais mourir et, quand je ferme les yeux, je me sens tomber, tomber dans un abîme insondable et je me hâte de rouvrir les paupières, je me cramponne désespérément.

Un convoi est arrivé tout à l'heure; il apporte du pain et de la viande fraîche. Un de mes camarades m'a fait prendre un peu de vin et de la soupe chaude qui m'a ranimé; mais les névralgies ne cessent point et surtout ce raidissement douloureux de tous mes nerfs. Et puis, ce ciel gris et nostalgique m'obsède. Depuis huit jours, nous n'avons pas vu le soleil. Aujourd'hui surtout, de gros nuages planent sur nous; il fait chaud et de larges éclairs silencieux jaillissent par instants.

Vers dix heures, l'orage a éclaté; une pluie diluvienne a balayé le campement. Assis sur une caisse, recouvert de mon manteau, j'ai subi l'averse pendant près de deux heures, grelottant de fièvre et de froid.

Enfin le ciel s'est dégagé; des étoiles, de place en place, ont scintillé. Une brise fraîche s'était levée et l'on nous a permis d'allumer des feux. Le bois humide fumait et refusait de prendre. La patience des coolies ne s'est point lassée : accroupis à terre, ils gonflaient leurs maigres poitrines, et, armés de bambous creux, soufflaient, activaient la flamme maussade. Elle a jailli : des bûchers se sont allumés soudain.

De grandes lueurs dansaient, éclairaient les branches hautes et les tiges robustes des arbres, tandis que les profondeurs de la forêt se reculaient dans une nuit plus opaque. Pour la première fois depuis cinq jours, la vie et la gaieté ont reparu parmi nous.

29 mars.

A onze heures, ce matin, un émissaire nous apporte d'heureuses nouvelles. Les colonnes voisines ont réussi dans leur mouvement. La canonnade d'avant-hier a terrifié les pirates, Ils ont évacué leurs citadelles et se sont dispersés dans l'immense forêt. A deux heures, un petit détachement a refait avec précaution le funeste chemin de l'autre jour; il n'a rencontré aucun obstacle. Ma compagnie maintenant va occuper la forteresse abandonnée et j'ai retrouvé quelques forces pour quitter enfin ce campement où j'agonise depuis une semaine.

Je gravis péniblement les pentes en haut desquelles l'ennemi nous a décimés. Par terre, des cadavres sont couchés, des faces noircies grimacent, une odeur épouvantable flotte dans l'air. Près d'un buisson, le corps décomposé de Darlet est étendu. Les pirates ne l'ont point mutilé; ils ont seulement enlevé les armes et la veste qu'ornaient les galons de sergent.

Sous un grand arbre, les coolies ont creusé une fosse profonde, puis ils ont soulevé ces restes effroyables. Je me souviens d'un tirailleur qui gisait, le crâne fracassé, au pied de la palissade qu'il avait essayé d'ébranler de ses mains furieuses : lorsque les coolies ont voulu l'emporter, la chevelure noire est restée sur le sol, pleine encore de sang coagulé.

Autour de la fosse, les soldats se sont rangés et les clairons ont sonné aux champs. Les figures, ravagées par la fatigue et la misère des derniers jours, regardaient, impassibles maintenant, et les yeux durcis affirmaient la volonté du sacrifice. Sur les corps confondus, nous avons fait rouler des blocs de pierre et, sur l'arbre, quelqu'un a marqué, avec la pointe d'un couteau la date funèbre. Puis les clairons de nouveau ont retenti et nous sommes entrés dans le fort. Au milieu de l'esplanade vide d'arbres, la fanfare éclatait, sonore et vibrante,

annonciatrice de combats nouveaux, et chacun de nous sentait descendre en lui-même une force confiante et un courage raffermi.

Nous nous sommes logés dans les cases abandonnées. Dans l'une d'elles, j'ai trouvé une petite boîte d'étain qui contenait encore un peu d'opium. J'ai caché cette misérable trouvaille avec une indicible joie. Ce soir, j'ai rempli de tafia cette boîte où des doigts malpropres ont laissé leurs empreintes et j'ai composé une mixture abominable et délicieuse. J'ai bu quelques gorgées de cette drogue à la fois douceâtre et violente, et j'ai senti bientôt mes nerfs se détendre; les images atroces, qui me hantaient les autres nuits, se sont effacées et mes yeux calmes suivent sans crainte les ombres que des lampes grossières projettent contre les murs.

Je cherche maintenant un repos plus complet, je voudrais me dissoudre dans la nuit, oublier les jours d'angoisse, et je bois encore le philtre divin. Il me verse un bien-être ineffable, je m'enfonce dans une ombre sans cesse accrue; je ne perçois plus aucun bruit. Mes membres immobiles ne sentent plus le rude contact du sol dur. Je flotte dans l'espace noir, sur un lit d'ouate molle, et je baigne dans le silence. Ma conscience subsiste un instant encore et je me demande sans crainte si c'est l'oubli léthargique qui m'accueille ou si la mort, pour toujours, va me libérer...

***

ALEXANDRE Ier DE SERBIE

Attaché pendant deux ans à la personne du roi Alexandre, j'ai eu l'honneur d'être admis dans son intimité. Il fut un temps où, sous prétexte de livres à classer, sa bibliothèque était devenue mon cabinet, et nos entrevues avaient été réglées par lui en ces termes : « Venez quand vous voudrez. Vous n'avez qu'à me faire dire que vous êtes là. » Plus d'une de ces entrevues tête à tête se prolongea fort avant dans la nuit. Le roi, agenouillé sur une chaise, assis sur le bras d'un fauteuil ou le coin d'une table, oubliait alors sa royauté; il était simplement un jeune homme heureux de parler sans contrainte devant quelqu'un dont il sentait bien le profond attachement; dans ces heures-là, j'ai vu un cœur et une intelligence, j'ai connu des pensers demeurés cachés à ceux qui le virent seulement en passant ou n'eurent avec lui que les relations officielles.

C'était en 1892 un grand et solide garçon chez qui s'annonçait déjà l'homme de puissante carrure. Tel qui a parlé récemment de « son tempérament débile et rachitique » se fût peut-être assis très brusquement si le roi lui eût laissé tomber la main sur l'épaule. En 1892, il avait seize ans, il en paraissait vingt. La tête était forte, un peu lourde; une broussaille de barbe lui couvrait les joues. La physionomie était

douce et il y avait de la tristesse dans les yeux très myopes. La même douceur et la même nuance de tristesse se retrouvaient dans la voix un peu voilée et pourtant très haute. Il parlait sans hâte, avec des pauses fréquentes, comme s'il se fût mentalement récité chacune de ses phrases avant de la dire. Il donnait, à première entrevue, l'impression d'une nature grave et froide.

Il était né affectueux, désireux de tendresse, et ses jeunes années furent enveloppées de tendresse maternelle. Brusquement, à douze ans, il fut jeté en plein drame de famille, un drame encore présent à la mémoire de tous, et dont il fut la première et très innocente victime. Il était à l'âge où le caractère se forme, où l'éveil de l'intelligence vient aiguiser toute souffrance parce qu'elle en fait pénétrer les causes, comprendre l'étendue et les conséquences.

En juillet 1888, sur l'ordre de son père, l'enfant, à Wiesbaden, se voit arraché à sa mère par la police et les gendarmes allemands. Huit mois plus tard, en avril 1889, il est roi, et du même coup il est séparé de son père : car son père *dégommé* — le mot est de Milan lui-même — s'en va courir le monde, sans autre souci que d'empêcher un retour de la reine Nathalie près de son fils. Avant même d'avoir treize ans, le roi Alexandre était, comme il me le disait un jour d'une voix infiniment triste, « un orphelin dont les parents sont vivants ». Pour remplacer la tendresse d'une mère, la douce autorité d'un père, les régents, des politiciens : l'un, un soudard, intelligence et sensibilité d'ancien sergent Belle-Cuisse; l'autre, Ristitch, — le *grand homme*, comme on disait à Belgrade, — « homme à principes », diplomate de grande valeur, mais dévoré par l'ambition et l'orgueil, l'âme la plus froide et la plus sèche qu'il y eût en Serbie. Ils montent la garde autour de la personne du roi; ils montent la garde autour de son intelligence et de son cœur.

L'enfant est un prisonnier : un domestique couche la nuit en travers de sa porte. Il est plus malheureux que le plus abandonné des internes dans le plus misérable des lycées de jadis. L'interne a des camarades avec qui jouer : le roi Alexandre a son gouverneur et ses aides de camp, braves gens, mais point de son âge; autant dire qu'il est seul,

cloîtré dans son palais. L'interne, deux fois par semaine, peut s'ébattre librement à la campagne dans les promenades des jeudis et des dimanches : le roi Alexandre ne sort jamais qu'en voiture, — le plus souvent une voiture fermée, — enveloppé d'une escorte aux rangs si pressés que toute vue lui est à peu près masquée, hors celle des chevaux galopant à la portière et des cavaliers carabine au poing.

On espionnait jusqu'à sa pensée. On contait dans le public qu'en 1891 — il avait quinze ans — le roi, au retour d'une promenade, trouva dans sa chambre un petit meuble fracturé ; rien cependant n'y avait été pris, si ce n'est un carnet où le roi, croyait-on, notait parfois ses pensées. Le roi m'a nié le fait, mais en ajoutant qu'il laissait ses tiroirs ouverts pour ne pas risquer de les trouver crochetés, et qu'un de ses domestiques gardait chez lui tous ses papiers intimes. On surveillait les lettres reçues ; on prétendait connaître ses réponses. Il ne pouvait même écrire à sa mère sans que ses lettres fussent soumises aux régents ! Aussi avait-il cessé d'écrire, et l'on en concluait qu'il n'avait pas de cœur.

Dans son cabinet de travail, il y avait seulement un très petit médaillon de la reine Nathalie ; encore était-il relégué sur un coin de la table, perdu parmi les presse-papiers. Le lendemain du coup d'État du 1er avril 1893, le roi étant désormais son maître, une grande photographie bien en vue au milieu de la table, dans un cadre de peluche rouge, avait remplacé le médaillon. Quand je rentrai d'un voyage fait en France pendant l'été de 1893, sa première question fut : « Avez-vous vu maman ? » Et je fus pressé de donner des détails sur l'installation de Sa Majesté la reine Nathalie à Biarritz : « Comment est-elle, maman ? Se distrait-elle ? Vous a-t-elle paru heureuse ? » Il y avait dans ses yeux comme une joie de voir quelqu'un qui récemment avait pu causer avec elle.

Son affection pour son père n'était pas moins vive, et la séparation de ses parents lui était douloureuse. Quoiqu'il fût prodigieusement maître de lui, la souffrance parfois était la plus forte et se trahissait dans un cri. Aux réceptions du 1er janvier 1893, comme les régents lui présentaient leurs souhaits de bonheur pour l'année nouvelle, le roi les inter-

rompit brusquement : « Gardez vos vœux ! je n'en ai que faire ! Il n'y a pas de bonheur pour moi ; je suis le plus misérable des Serbes ! »

Le 2 avril 1893, il y eut le soir, vers neuf heures, devant le palais, une inoubliable manifestation. Un peuple entier, brandissant des torches en signe de joie, était là, demandant à saluer son libérateur. Quand le roi apparut à une fenêtre, ce fut un délire d'enthousiasme, une acclamation formidable. Le roi fit signe qu'il voulait parler, et, dans l'immense silence qui s'était instantanément établi, nous entendîmes tomber ces mots : « Que mes premières paroles soient pour envoyer un salut d'affection à mes parents, à mon père, à ma mère, à Sa Majesté le roi Milan, à Sa Majesté la reine Nathalie. »

Songez à l'immense besoin de tendresse que durent faire naître en lui la solitude morale et l'abandon où tant d'années il avait vécu, et vous vous expliquerez ce mariage qui parut à beaucoup inexplicable, et cet attachement passionné, aveugle, qui l'a conduit à la mort. Dans sa chambre, raconte M. Émile Berr, les assassins ont trouvé un exemplaire de l'*Amour* de Stendhal. En face de cette phrase : « Le remède à l'amour est presque impossible à trouver », le roi avait écrit : « Pourquoi le chercher, quand on ne désire qu'aimer et être aimé ? »

Ne sentant autour de lui aucune sympathie désintéressée, il se replia sur lui-même. Dans une atmosphère d'égoïsme et de froid calcul, tout son être moral se referma. Bien des fois il m'a fait penser au roi Louis XIII enfant. Entouré de gens qui l'espionnaient ou par qui il se croyait espionné, il devint méfiant et dissimulé. Il acquit sur lui-même un surprenant empire. En présence de qui le surveillait, il demeurait impassible et rien ne perçait de ses impressions. Pendant plusieurs mois, on ne me laissa jamais seul avec lui. Le gouverneur assistait à tous mes cours. Une fois on vint l'appeler comme la leçon commençait. A peine était-il sorti que la physionomie du roi se détendit et, sur un ton de supplication : « Je vous en prie, dit-il, causons un peu, voulez-vous ? » La causerie ne dura pas longtemps, car le gouverneur rentrait déjà, et je fus saisi de la soudaineté avec laquelle cet enfant se reprit, raide et le visage figé, comme le soldat au rapport devant son chef.

La plus étonnante preuve de dissimulation et de sang-froid, il la donna dans ce fameux coup d'État du 1er avril 1893, où, pour empêcher une insurrection que les violences des régents et des libéraux rendaient inévitable, il se proclama majeur et prit le pouvoir d'accord avec les radicaux. Le coup était décidé pour le 1er avril au soir. Vers onze heures, régents et ministres étaient invités à dîner au Palais. Comme il fallait expliquer au régent Ristitch cette invitation soudaine, le roi lui faisait en même temps annoncer qu'il avait à communiquer à ses hôtes une lettre de sa mère relative à un projet de mariage. « Affaire grave ! dit Ristitch ; je veux en causer à l'avance avec Sa Majesté. » A midi, il se faisait annoncer. Le roi est pris à son piège. Il n'a pas ombre de lettre à montrer. Alors il improvise une scène de Molière : Don Juan et M. Dimanche. A peine le régent est-il entré, le roi enfourche le cheval de bataille cher au grand homme et commence, à propos des événements du jour, une charge à fond contre les radicaux et leurs menées antidynastiques : sans Ristitch, pas de salut pour la couronne ! La charge est si vivement conduite que Ristitch, enveloppé, étourdi, ébloui, pris par la vanité qu'il avait aussi grande que l'intelligence, oublie d'être curieux et part sans avoir rien demandé. Le soir, le vieux renard était dans le panneau. Le roi avait seize ans et demi.

Il était né bon et juste, et, toutes les fois qu'il a spontanément agi et qu'aucune influence n'est venue fausser les mouvements de son cœur, ses actes ont été de bonté et de justice. Son premier décret, le jour où il décida d'épouser madame Machin, fut pour ouvrir toutes les geôles où la haine du roi Milan avait fait jeter tant d'innocents, ses adversaires politiques.

Au temps de la régence, il y avait, à Belgrade, un fils du colonel Nenadovitch, parent des Karageorgevitch, fusillé au lendemain de l'assassinat du prince Michel, pour n'avoir pas révélé le peu qu'il était censé connaître du complot. Ristitch, qui avait fait fusiller le père, traquait le fils, et tout emploi était systématiquement refusé à ce garçon instruit et intelligent. Deux ou trois jours après le coup d'État d'avril, le roi disait à l'un de ses ministres : « Il y a ici un Nenadovitch traité en proscrit. Pourquoi cela ? Je ne veux pas de suspects ;

il faut lui trouver quelque chose. » Le docteur Nenadovitch fut nommé professeur à l'Université.

Il ne déplaisait pas au roi qu'on lui tînt tête et qu'on lui parlât avec une entière franchise. A un ministre qui lui avait obstinément résisté pendant une heure et qu'il n'avait pu amener à céder, il disait en fin de discussion : « G... me cède toujours ; toi, tu me résistes le plus souvent. Eh bien ! je t'aime mieux que lui, et je t'aime bien comme tu es. »

Il m'avait dit à propos d'un nouveau ministre, avec une moue de dédain : « Oh ! c'est un ancien domestique ! » — Entendez par là qu'au temps où le ministre en question était étudiant, il avait, comme beaucoup de ses camarades pauvres, payé son loyer en nature, portant les lettres, montant l'eau, faisant les courses de son propriétaire. « Un ancien domestique ! repris-je. En France, nous avons l'habitude d'estimer d'autant plus les gens que, partis d'origines plus modestes, ils sont, par leur mérite, arrivés à des fortunes plus hautes. Pourtant, comme il y a chez nous une très vieille aristocratie, on pourrait ne pas s'étonner outre mesure d'un pareil dédain. Mais ici ! alors que les arrière-grands-parents de ceux qui font de semblables reproches étaient probablement des porchers, la chose est tout à fait surprenante. »

La riposte était directe puisque Miloch, le fondateur de la dynastie, était un porcher. En parlant, je détachais les mots et je regardais le roi bien en face. Il eut un léger tressaillement ; puis, avec un bon sourire et me tendant la main : « C'est vrai, vous avez raison ! »



Sa très réelle intelligence naturelle avait survécu au plus terrible des surmenages : six heures de cours par jour ! « Sa Majesté, m'avait dit le Régent, devait avoir une instruction générale, *encyclopédique* ! »

Aussi était-ce tout le long du jour, dans la salle d'études, une succession presque ininterrompue de professeurs de toutes sciences et de leçons de toutes natures, langues vivantes et langues mortes, histoire littéraire, mathématiques, sciences physiques et naturelles, philosophie, droit, économie poli-

tique, histoire, géographie et tout le militaire, tactique, stratégie, artillerie, fortification ! J'en passe à coup sûr. Tout cela défila devant son cerveau pendant quatre années. Chaque leçon comportait des notes, trois notes : conduite (!), application, progrès ! On lui faisait passer des examens en présence des régents, du tuteur, des ministres, du gouverneur ; le métropolite même a dû y être convoqué. Le roi mettait tout son amour-propre à bien répondre aux questions. Mais comme il lui était humainement impossible d'être prêt pour tout, il prévenait ceux de ses professeurs en qui il avait confiance qu'il ne savait pas bien telle ou telle partie de leur cours.

Au total, ce prétendu *minus habens* — le mot a été redit à satiété par les meurtriers et leurs amis — parlait le français comme sa langue maternelle, l'allemand et le russe de façon très convenable ; il comprenait l'italien et l'anglais et lisait très aisément un texte latin. Il était, à dix-sept ans, infiniment plus instruit que ne le sont nos très bons lycéens à cet âge. Les questions de philosophie le passionnaient ; il connaissait notre histoire de France dans le menu détail. S'il n'était pas brillant causeur comme son père, du moins il avait de suffisantes clartés de tout ; et, qu'il s'agît de littérature, de théâtre, d'art, d'histoire, de questions d'enseignement même, d'économie politique, de théories politiques et constitutionnelles, il était capable d'émettre une opinion toujours sensée, le plus souvent très juste, et qui témoignait qu'il avait pensé par lui-même.

Dans un pays de vieille civilisation il eût fait un excellent roi constitutionnel. Son malheur fut de naître roi d'un pays neuf. Entre l'État idéal que ses études lui avaient fait concevoir et l'État réel que la Providence lui confiait, la différence était trop grande. On lui avait enseigné et il avait vu par l'histoire quelles conditions étaient indispensables pour qu'un petit État pût se maintenir et se développer en face d'un voisin puissant et ombrageux, et, dès qu'il toucha lui-même au gouvernement, il découvrit que bien peu de ces conditions se trouvaient réalisées en Serbie.

M. Nenadovitch, celui dont j'ai parlé plus haut, aujour-

d'hui secrétaire de son parent, le roi Pierre Karageorgevitch, disait hier à un rédacteur du *Temps* : « La Constitution de 1888 limite, dans des proportions vraiment extrêmes, l'initiative du roi et réduit son pouvoir à si peu de chose, que moi qui vous parle, simple professeur de droit international et patriote passionné, je ne voudrais pas régner en vertu d'un pareil instrument. »

C'est ce même instrument que le roi Alexandre trouvait sous sa main en 1893. Encore n'était-ce là que le moindre mal. Le pays à gouverner était une anarchie de paysans mettant au-dessus de tout leurs intérêts de clocher; c'était des partis, radicaux, libéraux, progressistes, enragés de politique, les deux premiers surtout, menés par une minorité de sectaires et de proscripteurs, n'admettant pas qu'il y eût place dans l'État pour d'autres que pour leurs affidés, révoquant en cas de succès tous les fonctionnaires, *jusqu'aux fossoyeurs*, ne concevant le roi que comme le serviteur de leur parti. « *Vive le Roi radical !* » criait-on sur le passage d'Alexandre, au lendemain du 1er avril 1893.

Le roi entendait être le roi des Serbes, de tous les Serbes : il considérait que ce ne serait pas trop du concours de tous les talents et de toutes les énergies pour préparer ce qu'il estimait être sa mission, « l'achèvement de cet État inachevé » — le mot est de lui — et d'abord l'émancipation des Serbes encore esclaves du Sultan.

Beaucoup de bons esprits, les plus fermes et les plus vigoureux, chez les radicaux et chez les progressistes, pensaient qu'il avait raison, qu'il fallait briser les cadres des partis et la plupart étaient disposés à lui venir en aide. Seulement il aurait fallu procéder avec une extrême prudence, une patiente lenteur, user les partis, non point les briser.

Patience, prudence, lenteur sont des mots qui sonnent mal aux oreilles d'un jeune homme. Au lieu d'user, il voulut briser; ce qu'il fallait faire en un règne peut-être, il voulut l'accomplir en six années. Ajoutez la néfaste influence de Milan. De là la succession des coups d'État; point de sang répandu — *on ne pourrait citer une seule mort directement imputable au roi Alexandre*; — mais les constitutions supprimées, données, retirées, suspendues, les partis trompés, trahis les uns après

les autres. C'était jouer sa couronne : beaucoup en eurent le sentiment il y a dix ans déjà; nous fûmes plusieurs à le lui dire. Pas un n'imaginait qu'il jouât sa vie.

Je le vis pour la dernière fois au mois de septembre 1902 à Nich ; il était alors fort occupé des événements qui se préparaient en Macédoine et en Vieille Serbie. Je venais de parcourir les deux régions. Il m'interrogea longuement, me demanda mon avis sur certains projets pour le dehors. Puis quelques mots m'indiquèrent qu'il se préparait à une nouvelle évolution intérieure et que le général Tsintsar Markovitch était déjà, dans sa pensée, son président du Conseil.

Je recueillis à Belgrade l'expression de bien des lassitudes, l'aveu de bien des mécontentements. Ces perpétuels changements décourageaient et irritaient les hommes des classes libérales. Mais surtout les étranges prétentions de la famille de madame Draga Machin froissaient, à bon droit, bien des amours-propres, excitaient bien des colères, et le mécontentement en remontait jusqu'au roi. Toutefois, parmi les paysans, il était demeuré populaire, et ce n'est certes pas la volonté de la nation qui a présidé au drame de la nuit du 10 juin.

Il ne faut pas que l'infamie de quelques-uns rejaillisse sur un peuple entier ; il ne faut pas confondre le peuple serbe, ses paysans loyaux et pacifiques avec la populace de certaines villes ; il ne faut pas le juger sur les votes de ses députés. Il ne faut pas davantage confondre l'armée serbe avec une poignée d'assassins déguisés en soldats, ni les officiers serbes avec ce colonel Machin, qui conduisit les égorgeurs à travers les salons du palais. Nul guide ne pouvait être plus sûr : il avait été l'aide de camp du roi enfant, un des deux auxquels il témoignait une particulière affection.

Le jour de Noël 1893, le roi avait réuni dans un déjeuner tout intime quatre personnes. Après le déjeuner, on était passé dans son cabinet, — hier sa chambre, — et de là dans une petite pièce formant avant-corps au-dessus du jardin, du côté du boulevard, et qui venait d'être aménagée en fumoir. Le roi Milan avait, de Paris, envoyé les meubles, quelques-uns de vraies pièces de musée. Depuis, le roi fit, paraît-il, transformer ce réduit en garde-robe : le plancher en est aujourd'hui tout imbibé de son sang. Tandis que l'on fumait en prenant le

café, le roi remettait à chacun de nous, à son officier d'ordonnance Nikolaiévitch, au colonel Crestitch, une photographie qu'il datait et signait en riant. La quatrième alla à quelqu'un qui s'adossait juste à cette encoignure de gauche où, le 10 juin, le roi est tombé. « Voilà la tienne, bon ami ! » dit le roi en la tendant. Bon ami ! C'était le colonel Machin.

***

Je retrouve dans mon journal, à la date du 8 décembre 1893, le résumé d'une longue soirée que je venais de passer avec le roi. C'était dans ce même fumoir décrit plus haut. A propos du rôle que les popes jouent dans la politique en Serbie, la conversation avait glissé de la religion à la philosophie.

— Moi, disait le roi, rien ne m'intéresse autant et ne me passionne plus que ces questions : âme, matière, éternité, réalité des phénomènes, existence ou non-existence du monde extérieur. Ah ! cette question-là ! Croiriez-vous que lorsque j'y songe longuement, les objets que j'ai sous les yeux se noient peu à peu dans une brume ; ils deviennent vagues et ne m'apparaissent plus que comme des espèces de fantômes. ... Je crois à l'immortalité de l'âme et à une force supérieure, parce que je ne puis pas concevoir la matière s'organisant elle-même. — L'horloge de Malebranche ? — Oui. » Puis, après un silence : « Vous arrive-t-il d'avoir comme des visions ? Quand je suis seul le soir et que je pense à l'au-delà, il y a une image qui me revient souvent. Je l'ai vue tout enfant ; elle est dans le Dante illustré par Gustave Doré. C'est la dernière gravure de l'*Enfer* : un démon sinistre, mangeur d'hommes, la figure sillonnée de larmes, avec cette légende : « Le souverain du royaume des pleurs[1] ». Oh ! je sais le numéro de la page. Que de fois je la revois ! — Autre chose, tenez ! je ne puis ni toucher ni même regarder un squelette. Cela me rend malade. Toute gravure qui en représente un me fait mal. Aussi je fais regarder à l'avance les journaux illustrés par mon domestique. J'ai été une fois bien

1. *L'Enfer*. Chant XXXIV. *Dité*, Satan qui, d'après le poète, mâche éternellement Brutus, Cassius et Judas.

malheureux en Russie. C'était à Moscou ; avec le grand-duc Serge et sa femme, nous visitions l'église de Saint-Serge ; il est d'usage qu'on embrasse le corps du saint qui est conservé là. Quand on a ouvert la châsse, j'ai vite ôté mon lorgnon, j'ai fermé les yeux ; j'ai demandé où je devais embrasser ; je l'ai fait à tâtons. Quand je me suis redressé et que j'ai ouvert les yeux, je regardais partout sauf devant moi, si bien que le grand-duc m'a demandé ce que j'avais : « A-t-on découvert le corps ? lui répondis-je. — Non. — Ah ! tant mieux ! » Et je lui ai avoué ma terreur.

Le roi racontait cela d'une voix lente, sourde, et qui se faisait de plus en plus lente et sourde. Je le sentais ému, tout pénétré d'angoisse, envahi d'une sorte de terreur. Il se leva brusquement. « Attendez-moi ! » dit-il. Il rentra dans son cabinet, prit un flambeau sur la table, passa dans un salon voisin, et je l'entendis marcher de long en large. Il revint un instant après : « Voyez-vous, me dit-il en souriant, je suis sorti parce que j'étais tout nerveux et remué ; la fraîcheur m'a calmé... Et puis là, franchement, ajouta-t-il en riant, j'ai voulu voir comment je ferai quand vous serez parti, pour traverser tout seul tous ces salons, et m'aller coucher. »

En relisant ces notes, je replace les détails de cette scène étrange dans son cadre maudit, et ne puis me défendre d'une profonde émotion. Je me demande si chez ce pauvre jeune roi, accablé par la fatalité qu'il sentait, comme les héros des drames antiques, peser sur sa vie, cette terreur de tout ce qui rappelait la mort et cette angoisse de l'au-delà ne révélaient pas le pressentiment de la fin tragique. N'avait-il pas, en me parlant, la vision des meurtriers qui, traversant les salons où il ne passait pas sans un battement de cœur, le tuèrent en cet endroit même où il évoquait le Démon « souverain du royaume des pleurs », Satan qui mâche éternellement trois âmes de trahison : Brutus, Cassius et Judas.

ALBERT MALET

LA

CONQUÊTE DE L'AIR

— POSITION ACTUELLE DU PROBLÈME —

Ce problème, le plus grand qui ait jamais séduit l'imagination des hommes, semble, depuis quelques années, devenir l'objet d'une activité renaissante, et d'espérances toutes nouvelles. Un pressentiment nous dit qu'il appartient à ce xxe siècle d'en trouver la solution définitive. Ce ne sont plus principalement, comme jadis, les aventuriers de la pensée, les utopistes vulgaires, les hallucinés de l'atelier et du cabinet, qui s'acharnent à la grande découverte. Une foule de savants, d'industriels, d'hommes du monde, de capitalistes, et de calculateurs très positifs, consacrent leurs veilles, leurs fonds, exposent leur renommée et parfois risquent leur vie aux tentatives de navigation aérienne.

Et ce n'est point l'entraînement passager d'une mode : c'est la marche consciente, résolue, de l'humanité pensante et agissante vers de nouvelles conquêtes sur la matière.

***

Le premier savant qui s'occupa du problème fut Léonard de Vinci : il trouva et définit l'hélice aérienne, *che nell' aria si fà la femmina*. Deux siècles plus tard, Fontenelle pressentit l'aérostat que réalisèrent, il y a cent vingt ans, les frères

Montgolfier. Et alors, se fit la distinction bien nette entre deux méthodes pour se soutenir et nager dans l'espace : celle du ballon, plus léger que l'air, et celle des appareils quelconques plus lourds que l'air. Cette deuxième méthode n'avait point pour elle le crédit des magnifiques réalités qui venaient d'illustrer la naissance de l'autre : aussi ne se releva-t-elle que difficilement du mépris que lui avaient voué, non seulement les gens d'esprit positif, mais toute la foule de ceux qui pratiquent et redoutent la facile moquerie. Quiconque se fit l'avocat du plus lourd que l'air fut raillé par le peuple des rues, des cafés et des salons, puis rabroué par les savants. Cependant, dès 1830, les bévues que commettaient quelques notables mathématiciens en réfutant les divers projets d'oiseaux mécaniques, provoquèrent certaines protestations. D'autre part l'aérostatique, c'est-à-dire la science ou l'art du plus léger que l'air, ne faisait, depuis un demi-siècle, que des progrès de détail : le ballon demeurait le jouet des vents, et les inventions pour le diriger échouaient l'une après l'autre. Le monde, cependant, continuait de marcher, l'oiseau de voler, et les oiseaux mécaniques gagnaient d'année en année, un peu plus de force et de légèreté.

Ce dernier point était vraiment le plus important, mais si l'on eût voulu en croire Navier et la plupart de ses savants confrères de l'Institut, le but était encore tellement éloigné que c'eût été folie même de s'occuper de ces questions. Suivant Navier, l'oiseau posséderait une force musculaire soixante-dix fois supérieure à celle de l'homme, et bien que cette assertion fût, ainsi qu'on l'a remarqué depuis, un peu compromettante pour les mathématiques, beaucoup de gens s'y tenaient, et refusaient d'en entendre davantage. D'autre part, les physiciens affirmaient que pour vaincre l'effet du vent sur un ballon, ou simplement pour le mouvoir en air calme, il faudrait une force relativement plus grande encore que celle de l'oiseau, et cette dernière assertion semblait fort plausible. Or, à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire vers la fin du règne de Louis-Philippe, aucun constructeur ne se piquait de pouvoir fournir une machine à vapeur qui, avec son générateur et ses approvisionnements pour quelques heures, ne pesât pas beaucoup plus de cent kilogrammes par

cheval. Entre ces deux termes de la question, la force nécessaire à l'appareil et le *maximum* de poids qu'on pouvait lui donner, il y avait donc une lacune, un hiatus, un abîme pour longtemps infranchissable.

Cet abîme, Henry Giffard, ingénieur de mérite, entreprit sinon de le combler, au moins de le rétrécir. Dès 1850, il résolut de consacrer tous ses moyens aux essais mûrement calculés d'un aérostat dirigeable de forme allongée, auquel il donna pour moteur une hélice à trois branches de trois mètres quarante de diamètre, faisant cent dix tours à la minute. Le moteur était de trois chevaux-vapeur et ne pesait, avec ses accessoires et provisions, qu'environ cent quatre-vingts kilogrammes, ce qui fait soixante kilogrammes par cheval. Les essais eurent lieu en 1852 et 1855, et, bien que contrariés par diverses circonstances, donnèrent pour résultat une vitesse propre obtenue de deux mètres cinquante par seconde, et une déviation correspondante du plan du vent qui régnait pendant l'expérience. L'aérostat, cubant environ trois mille mètres, était gonflé au gaz d'éclairage. Telles sont les données à retenir de ces mémorables expériences de Giffard; elles marquent, à la date de 1852, le premier pas fait dans la bonne voie.

C'était l'époque où l'hélice propulsive commençait à triompher sur les mers. La théorie et la pratique de cet admirable engin se complétaient et se coordonnaient, en quelques années, par les travaux de Froude, de John Bourne, de l'amiral Pâris, et d'une légion de savants et de praticiens. On constatait que l'hélice, tournant dans l'eau, rendait en travail effectif de propulsion presque toute l'énergie reçue par son arbre. N'en pouvait-on pas conclure qu'avec des modifications appropriées, elle ferait de même dans l'air? Giffard, sur ce point, en savait déjà plus long que qui que ce fût, et, en avant de tous les chercheurs, il tournait et retournait le grand problème, et se convainquait peu à peu que la réussite définitive dépendait de la légèreté du moteur par rapport à sa force d'une part, et de l'autre, du volume de l'aérostat qu'il fallait rendre énorme. Entre temps il inventait l'injecteur à vapeur, et avec les bénéfices qu'il en tirait accumulait les fonds destinés à l'essai d'un aérostat de cinquante

mille mètres cubes, muni d'un moteur proportionné. Une maladie incurable, puis la mort, brisèrent la carrière de cet homme de haut mérite (1882).

Pendant ces trente ans de travail préparatoire et de méditation, il avait pu voir, autour de lui, les chercheurs suivre chacun sa voie ; il avait ri souvent, et tressailli quelquefois, à la vue des éclairs de vérité qui jaillissaient du chaos des disputes. Résumons les faits et les idées qui, dans cette longue période de tâtonnement, doivent être retenus par l'histoire.

Vers 1860, un numismate et un romancier, MM. Ponton d'Amécourt et de la Landelle, aidés d'un publiciste, M. Nadar, et soutenus par un astronome, M. Babinet, sollicitèrent et obtinrent l'attention publique en faveur du plus lourd que l'air. Comme invention nouvelle, ils apportaient l'oiseau mécanique fabriqué par les marchands de jouets ; mais la différence entre leur hélice et celle du bimbelotier consistait en ce que cette dernière reçoit son impulsion, avant le lancement, d'une corde enroulée comme celle d'une toupie, tandis que la leur était munie d'un ressort qui s'enlevait avec elle, et lui donnait le mouvement en se détendant en l'air. Encore, même en ceci, n'y avait-il de réellement nouveau que l'espèce du ressort, qui était un ressort d'horlogerie : car, dès 1784, MM. Launoy et Bienvenu en avaient fait autant avec un ressort en caoutchouc.

Ces résultats, ainsi que les appareils produits, étaient très petits, mais les idées exposées et discutées étaient dignes d'intérêt, les efforts très méritoires, et le bruit fut très considérable. La polémique ainsi suscitée dissipa bien des préjugés. On plaisanta des morts vénérables, Lalande et Navier. Mais on lança de nouvelles affirmations au moins aussi hasardées que les leurs. Ainsi l'illustre Babinet écrivait, sans broncher : « Il y a longtemps que tous les physiciens ont rangé la direction des ballons plus légers que l'air parmi les problèmes non seulement insolubles, mais absurdes même à poser ». — Ailleurs, il disait : « L'action de la pesanteur, pendant une seconde, fait descendre un corps libre de cinq mètres. Il faudrait donc, pour se soutenir en l'air, qu'un homme produisît une force égale à celle qui serait nécessaire pour l'élever de cinq mètres en une seconde. » Ne nous arrêtons point à

réfuter ce paralogisme, non plus que bien d'autres qu'il serait trop long de citer. De cette foule d'écrits parfois ingénieux, parfois saugrenus, d'essais constamment stériles, de théories éphémères, un fait ressort, et le voici. L'hélice aérienne, quel qu'en fût le pas ou le nombre d'ailes, quelles qu'en fussent la forme, la vitesse, la grandeur, ne rendait qu'une faible fraction du travail dépensé pour la mouvoir, et aucune discussion expérimentale, aucune théorie mathématique, n'arrivait à donner une formule permettant d'améliorer ce résultat. On s'accordait bien à reconnaître que le plus lourd que l'air n'est pas, en soi, une absurdité, ni, de par les lois mécaniques, une chimère : l'oiseau était là pour le prouver. Les énergies surnaturelles qu'on avait prêtées aux animaux volants avaient été réduites à des quantités parfaitement concevables et même mesurables. Mais, d'une part, l'aile de l'oiseau demeurait un engin de perfection inimitable, dont le mode d'action échappait à l'analyse par sa complication, sa rapidité, sa variabilité, et surtout par son adaptation de tous les instants, adaptation tantôt volontaire et tantôt simplement réflexe, au milieu fluide où l'aile se meut. D'autre part, les moteurs même les plus légers et les plus puissants ne pouvaient, en faisant tourner une hélice, se soutenir en l'air avec elle, même pendant une minute.

Entre temps survenait la guerre franco-allemande, qui arrêtait complètement pendant une année, et retardait pour un bien plus long temps, le progrès industriel et scientifique. Une tentative remarquable, instituée pendant le siège de Paris et menée à fin deux ans plus tard, marque néanmoins un léger progrès du grand œuvre. Avec un ballon allongé, d'une force ascensionnelle double de celle du ballon Giffard, le savant ingénieur Dupuy de Lôme parvint à se dévier sensiblement de la direction du vent, et confirma la possibilité d'une réussite définitive. Son aérostat, plus stable et plus rigide que celui de Giffard, était mû à bras d'hommes : étrange erreur, qui empêcha la mémorable expérience de 1872 de donner les résultats encourageants qu'on eût pu en attendre.

Dix ans s'écoulèrent, pendant lesquels plusieurs téméraires inventeurs se brisèrent les os, sans que la construction de l'hélice aérienne fît un progrès notable. Ce qui continuait de

progresser, c'était le moteur. Parallèlement aux machines à vapeur et à gaz, les moteurs électriques se perfectionnaient. En 1883, les frères Tissandier, pour leurs essais de direction d'un aérostat allongé de mille mètres cubes, gonflé à l'hydrogène, donnaient la préférence à l'électricité. Pour le fonctionnement et la sécurité, leur machine était préférable à celle de Giffard, mais, quant à la quantité de force produite sur l'arbre de l'hélice, elle était inférieure de moitié, relativement à son poids. La déviation obtenue fut un peu supérieure aux précédentes, quoique pas assez pour permettre à l'aérostat de revenir à son point de départ. Ces deux tentatives ont eu lieu en 1883 et 1884. Mais la date mémorable est celle du 19 août de cette dernière année, jour où les capitaines Renard et Krebs, directeurs du parc aérostatique de Chalais-Meudon, exécutent le premier voyage aérien à courbe fermée, et reviennent à leur point de départ après un parcours libre de deux lieues, exécuté en vingt-trois minutes. Leur ballon, d'environ deux mille mètres cubes, est de forme allongée; le maître-couple est près de l'avant. Le moteur produit une force de huit chevaux et demi, pour un poids d'environ quatre cents kilogrammes. Une pile nouvelle a donné cette puissance, supérieure à celles de Giffard, de Dupuy de Lôme et de Tissandier, et le résultat montre une fois de plus, sans aucun doute possible, où est la voie à suivre. MM. Renard et Krebs ont employé, avec une grande habileté, les ressources que leur a confiées l'État; mais les frères Tissandier, leurs précurseurs, ont droit à leur part de gloire. On doit, dans l'histoire de la conquête de l'air, joindre ces trois noms ensemble.

Nous fûmes de ceux qui crurent, alors, à de prochains et plus éclatants succès : il n'en fut rien. Le Gouvernement diminua les crédits affectés à l'établissement de Meudon. D'autre part, les efforts pour améliorer encore les moteurs électriques ne donnèrent que des résultats médiocres. L'effort commun semblait se ralentir, quand les progrès de la locomotion terrestre vinrent soudain rendre cœur à tous, aviateurs et aéronautes, en créant, coup sur coup, des moteurs d'une légèreté inouïe et d'une puissance croissante. Le cheval-vapeur, qui demandait cinquante kilos en 1884, quinze ans après ne pesait plus que vingt livres, et la dernière exposi-

tion d'automobiles vient encore de réduire ce chiffre de moitié. Avant la fin du XIX[e] siècle, il était acquis que l'homme pouvait emmagasiner, dans la matière inerte, une énergie mécanique supérieure aux plus grandes sommes de force dont la nature ait doué les êtres vivants. Dès lors, l'armée des aviateurs et des aéronautes, tout en admirant et louant l'automobile, reporta ses regards et ses désirs vers l'espace. Les projets, les essais, surgirent à l'envi, dans le désordre d'un nouvel et impétueux élan, et si, depuis trois ans que l'essor est donné, la suprême réussite n'est pas encore venue, l'heure est sonnée où elle s'annonce imminente, et où il convient, pour la hâter encore, d'en formuler les nécessaires conditions. Dans l'anarchie de pensée et d'action où s'agitent actuellement tous les promoteurs de cet immense progrès humain, la résultante des efforts va au plus léger que l'air. Où en est donc le ballon dirigeable? C'est ce que nous allons préciser.

***

L'obstacle principal à la conquête de l'air est, actuellement, la dispersion des efforts individuels. Les données du problème sont si nombreuses en elles-mêmes, si variables dans leurs formules pratiques, et il en est si peu qui aient un commencement de certitude, que l'établissement de l'équation à résoudre est de la plus grande difficulté. Malgré les innombrables essais tentés, les résultats d'expérience vraiment positifs sont en petit nombre, car les appareils qui ont relativement réussi n'ont pu résister à plus de deux ou trois ascensions; Renard et Krebs en ont fait cinq avec leur aérostat de 1884. Aussi devrait-on mettre à part, avec le plus grand soin et la plus rigoureuse critique, tout ce qu'on sait d'à peu près sûr, pour en faire la base des nouvelles expériences. Or, c'est absolument le contraire qui arrive. Chaque inventeur, imbu de ses propres idées, innove sans mesure, non seulement par conviction et amour-propre, mais par un intérêt personnel très compréhensible, et opposé, ici comme ailleurs, au progrès vers le but commun. En effet, pour s'assurer les avantages attachés aux brevets, il faut présenter

des moyens nouveaux, le judicieux emploi des moyens connus ne suffisant pas. Faire du nouveau est donc la préoccupation légitime de chacun. Aussi avons-nous autant d'équations différentes que de calculateurs, et voyons-nous chaque tentative remettre en question presque tous les points déjà entièrement ou partiellement résolus. Arrêtons-nous devant cette masse confuse de documents, pour en tirer quelques notions acquises, qu'on puisse offrir comme base et point de départ aux expériences nouvelles, et nous aurons rendu un meilleur service à la science que si nous apportions ici des conceptions inédites, même fort ingénieuses. C'est aux capitalistes tels que MM. Deutsch et Lebaudy, zélés pour la science, qu'il appartient aujourd'hui de coordonner, de rémunérer les efforts individuels, et de les conduire au but. Rendons-leur justice : ils voient quelle part de gloire leur est réservée, et ils commencent à s'en rendre dignes. Expérimentons suivant les principes acquis à ce jour : ayons, ce qui est certainement possible, deux ou trois aérostats qui se tiennent et manœuvrent d'une manière suivie pendant quelque temps, et, grâce à la puissance plus que décuplée de nos moteurs, nous sommes certains de voir, dans notre équation provisoire, les inconnues se préciser et se simplifier. Le navire aérien qui, en demeurant identique à lui-même, aura pu sortir trente fois et essayer dix formes d'hélice, fera faire, à n'en pas douter, un grand pas vers le but. Quel est donc ce navire ?

C'est, d'abord, un aérostat de trois mille mètres cubes au moins, gonflé à l'hydrogène. Inutile, en effet, de s'attarder au gaz lourd, ni aux faibles échantillons. C'est, avant tout, de la puissance qu'il nous faut. Or, l'élément principal de la puissance est ici le volume, qui croît suivant le cube, tandis que les surfaces flottantes et mouvantes ne croissent que comme le carré. N'allons donc pas perdre de gaieté de cœur une partie des avantages de nos nouveaux moteurs, en construisant plus petit que nos devanciers. Au lieu d'une demi-douzaine de *Santos-Dumont* craquant l'un après l'autre, ayons, pour la même dépense, un seul *Lebaudy* ou un *Louis Godard*, qui, tout le reste égal, aura deux ou trois fois plus de force. Que M. Deutsch cesse de patronner les petits ballons; qu'il fasse établir un grand aérostat, en y mettant le

maximum de puissance motrice et le minimum d'innovations. En deux séries d'expériences, dont les dernières datent d'hier, M. Lebaudy et ses dignes collaborateurs, Julliot, Juchmès, Surcouf viennent de consacrer cette méthode par le succès. *Sic itur ad astra.*

La forme de notre navire sera oblongue, le fort à un tiers de la pointe avant, le diamètre du maître couple égal au quart de la longueur totale. Ces dimensions réalisent une moyenne entre celles de MM. Dupuy de Lôme et Renard, et sont les plus sûres à adopter dans l'état actuel de nos connaissances.

L'étoffe sera en coton enduit de caoutchouc, semblable à celle employée pour l'aérostat de MM. Lebaudy, et dont l'imperméabilité a permis de maintenir le gonflement pendant plus d'un mois.

A l'intérieur de l'aérostat, une poche ou ballonnet à air reposera le long du petit fond. En refoulant de l'air ordinaire dans cette poche au moyen d'une pompe placée sur la nacelle, l'aéronaute tend l'étoffe de son aérostat s'il est trop flasque; en laissant sortir de l'air, il remédie à l'excès contraire.

L'aérostat sera coiffé d'un bout à l'autre, au lieu de filet, d'une sorte de manteau, aussi adhérent, aussi solide et aussi raide que faire se pourra, dont les bords solidement ourlés et pourvus d'œillets métalliques pendront quelques pieds plus bas que l'équateur. De chacun de ces œillets partira un fil d'acier cylindrique, de cinq millimètres de diamètre, lequel sera fixé par son autre bout à la quille plate et rigide qui règne sous les trois quarts de la longueur du navire et le maintient en forme. Les bouts de ces *suspentes* ou fils d'acier doivent être taraudés avec soin sur une longueur de cinquante centimètres et soigneusement vérifiés après le taraudage, afin que l'écrou qui les retient à la quille puisse servir à compenser les irrégularités de l'étoffe du manteau, maintenir la quille horizontale, et répartir la charge également sur toute sa longueur. Des suspentes et écrous de rechange doivent être approvisionnés, ainsi que des cordelettes de fortune pour remplacer ou jumeler en cours de route les suspentes qui manqueraient ou menaceraient de manquer.

La nacelle, parfaitement rigide, doit être longue comme la moitié du ballon, et fixée à dix mètres au-dessous de la quille au moyen d'un lacis métallique aussi raide que possible, afin d'obvier au tangage et au roulis.

Un large gouvernail vertical se place à l'arrière, entre la queue du ballon et la quille rigide, et se manœuvre de la nacelle au moyen de deux drosses.

Les moteurs Daimler, à gaz tonnant, sont au nombre de deux, chacun fort d'au moins cinquante chevaux. Les deux hélices sont placées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, chacune près de son moteur, et tournent en sens inverse l'une de l'autre. Elles sont à deux palettes, ont neuf mètres de diamètre et un pas de neuf mètres, et présentent des surfaces bien tendues, aussi polies et planes qu'il est possible. Celle d'arrière, qui pousse, a son arbre buté comme celui d'un canot à vapeur. Celle d'avant, qui tire, a l'extrémité postérieure de son arbre portée sur un collet à billes.

L'aérostat est pourvu d'un guide-câble *lové* en pelote, d'une ancre, et des autres accessoires et rechanges reconnus utiles. Le dessous de la nacelle est, de plus, garni de ressorts amortisseurs destinés à rendre l'atterrissage moins dur.

Telles sont, à ce jour, les données expérimentales suivant lesquelles il faut construire, si l'on ne veut courir grand risque de jeter son temps et son argent, voire de perdre la vie dans des tentatives mal calculées. On fera mieux prochainement, rien n'est plus certain, à moins que, trop pressé, on ne s'entête à vouloir réaliser tous les progrès à la fois.

La fin tragique de deux jeunes hommes, pleins d'intelligence, de dévouement et de hardiesse, et de leurs braves compagnons, est due principalement à cette hâte de réussir, qui nous pousse aux innovations précipitées, et cause la perte de vies précieuses, l'inutilité des plus nobles efforts, et nous expose à la persécution des sots. Les causes immédiates des catastrophes de MM. Severo et de Bradsky furent des négligences de détail. Le premier ne se garantit pas suffisamment contre l'inflammation du gaz qui s'échappait par moments de son ballon, le second donna trop peu de diamètre aux fils d'acier de ses suspentes et négligea d'en vérifier les attaches. Lorsqu'on veut attacher un fil d'acier en le bouclant sur un

œillet et tordant le bout libre sur le tirant, il faut en recuire avec soin les extrémités, et proscrire, pour le travail du bouclage, l'emploi de toute pince autre que celle à bouts ronds. Telles sont les seules leçons techniques que nous aient léguées MM. Severo et de Bradsky, car aucune de leurs idées nouvelles, dont quelques-unes pouvaient avoir leur valeur, n'a pu être contrôlée par l'expérience. La grande leçon qu'il faut entendre ici, pour ne plus l'oublier, c'est, dans un art où le hasard aura toujours une certaine part, d'augmenter, à tout prix et en tous sens, la part trop petite de la certitude.

C'est ce qu'ont heureusement compris MM. Lebaudy, lorsqu'ils ont arrêté, l'année dernière, les plans de leur ballon, dont les nouveaux essais rendent mémorable la date du 7 mai 1903. Cet aérostat oblong, jaugeant 2 500 mètres cubes, mû par deux hélices placées de chaque côté de la nacelle et qu'actionne un moteur de quarante chevaux, vient d'exécuter en une heure et demie un voyage de neuf lieues, suivant un itinéraire fixé d'avance, par temps ordinaire et petites brises variables. Cette belle machine est revenue sans accident à son garage, prête pour de nouvelles expériences. Ce n'est pas à dire qu'elle soit parfaite, mais elle demeure perfectible, et c'est le point capital. Nous y voyons encore mainte innovation d'un mérite incertain et, en regard de ces hardiesses, une économie de force que rien ne justifie. Au lieu de leur moteur de quarante chevaux, MM. Lebaudy eussent, sans aucun doute, beaucoup mieux fait d'en employer deux de quarante chevaux chacun, et de donner à leurs hélices les dimensions, les formes et les positions déjà expérimentées avec un succès relatif. Il est aisé de voir dès à présent que leurs propulseurs sont d'un rendement inférieur à ceux de MM. Renard et autres, et que la puissance dont ils pourraient disposer se trouve inutilement réduite de moitié. Malgré ces défauts, la vitesse propre de leur navire aérien dépasse déjà celle de tous les précédents, et sa solidité permet d'espérer qu'il pourra fournir un certain nombre d'ascensions consécutives, sans autres modifications que celles ayant pour objet l'expérimentation méthodique de chacun de ses organes. Il sera toutefois difficile de se servir du *Jaune* — ainsi s'appelle l'aérostat Lebaudy — pour essayer une grande variété d'hé-

lices, car la disposition adoptée nous semble limiter forcément l'envergure des propulseurs, à moins de s'exposer à une grande instabilité de tout le système.

Il est temps, maintenant, de voir quels résultats on peut compter atteindre avec l'aéronef dont nous avons précisé les données principales. Cette machine peut être établie en trois mois, en dépensant beaucoup moins d'argent qu'il n'en a été gaspillé, durant l'année écoulée, à des essais sans suite et sans méthode.

En reprenant et contrôlant sévèrement les *performances* — si j'ose ainsi dire — des navires aériens de Giffard, Dupuy de Lôme, Tissandier, Renard, Santos-Dumont et Lebaudy, on arrive à conclure qu'avec un aérostat de deux mille mètres cubes et une force de vingt chevaux, une vitesse propre de dix mètres est atteignable en air calme ou avec des brises très faibles, c'est-à-dire ne dépassant pas une vitesse de deux ou trois mètres par seconde.

L'effet des vents sur l'énorme surface des aérostats n'a pu être l'objet, jusqu'à ce jour, d'aucune mesure exacte; mais on s'en fait une idée beaucoup plus juste qu'il y a vingt ans, grâce aux expériences de la locomotion terrestre. On a compris maintenant que les vents latéraux ou obliques sont, de beaucoup, les plus importants facteurs de cette résistance. Autrefois, avant que les cyclistes eussent essayé, puis remisé les différents modèles de coupe-vent que leur proposaient d'ingénieux inventeurs, on ne considérait guère la résistance du vent que sous trois formes : vent contraire, vent nul, vent favorable. Or ces trois hypothèses sont rarement conformes à la réalité. Le vent est presque toujours plus ou moins oblique, par suite presque toujours contraire à l'aéronaute comme au cycliste, lorsqu'il veut suivre une route définie. Il est vrai que l'aéronaute peut, comme le navigateur, courir des bords, mais cette faculté est pour lui beaucoup moindre, car il se meut dans un seul fluide, tandis que le marin corrige l'air par l'eau, et l'eau par l'air. D'ailleurs, les courants qu'offrent les eaux sont relativement modérés, constants et superficiels, tandis que les courants atmosphériques sont violents, capricieux, subits, et règnent dans toute la masse ambiante. Le vent sera donc et restera contraire à

l'aéronaute, sauf de rares exceptions : il faut s'y résigner une fois pour toutes.

Supposons donc une vitesse atteignable, par temps calme, de dix mètres par seconde. L'effet d'une brise ordinaire de cinq mètres à la seconde diminuera cette vitesse de moitié ; celui d'un bon vent la rendra nulle, d'où l'on doit conclure que, dans nos climats, l'aérostat Lebaudy pourra faire bonne route pendant une soixantaine de jours, cheminer tant bien que mal pendant quatre-vingt-dix jours, et devra demeurer en gare pendant les deux tiers de l'année. Nous donnons des chiffres ronds présentant les moyennes les plus probables ; la recherche d'une trop grande exactitude irait ici contre son but.

Ceci posé, qu'obtiendrons-nous de notre aéronef de trois mille mètres cubes et de cent chevaux, c'est-à-dire avec un volume moitié plus fort et une puissance quintuple, ce qui revient à tripler à peu près la puissance ? Notre vitesse probable, dans l'air, sera seize mètres environ. Si nous voulons profiter de tous les jours de l'année où le temps nous permettra d'évoluer, il faut compter sur deux cents jours où nous pourrons sortir et rentrer. Cent fois, nous ferons assez bonne route ; cinquante fois, nous marcherons à la vitesse ordinaire des trains de chemin de fer.

Ainsi pour une puissance triplée, nous ne faisons guère que moitié plus de route. Ceci tient au faible rendement de l'hélice, et surtout à l'accroissement de la résistance, qui est plus que proportionnel à la vitesse.

Nous disons simplement *plus que proportionnel*, car la raison croissante de cette résistance n'est *jamais* le carré, *jamais* le cube, *jamais* une puissance entière quelconque de la vitesse. Il y a un demi-siècle, lorsque les amirautés anglaise et française firent exécuter des expériences raisonnées sur la propulsion des navires tant à voile qu'à vapeur, on s'aperçut que la résistance dans l'eau croissait, en vérité, plus vite que la vitesse, mais toutefois d'une façon très variable. Ainsi la loi du carré se vérifie à peu près entre certaines limites des vitesses moyennes, puis on tombe au-dessous du carré, pour le dépasser et s'approcher du cube, qu'on paraît franchir à son tour vers les vitesses de trente nœuds qu'on obtient couramment aujourd'hui.

Or si l'on considère que l'eau, fluide incompressible et relativement immobile, nous donne de telles incohérences, comment osera-t-on formuler une loi pour l'air, fluide éminemment compressible, indéfiniment élastique et presque constamment agité?

Le plus sûr, en de telles incertitudes, est d'adopter pour base de nos calculs la loi du cube, et de dire que pour faire une route double, avec le même aérostat, il faudra une puissance quadruple ; pour une route triple, une puissance neuf fois plus forte, et pour une route quadruple, c'est-à-dire pour faire soixante mètres en air calme, il nous faudrait multiplier notre force par seize, sans changer le volume de l'aérostat. Mais cela est impossible, et il faut que le volume change, car voici la force de nos moteurs portée à mille deux cent quatre-vingts chevaux, et leur poids, en tirant le meilleur parti possible des progrès actuels, ne pourra guère être inférieur à dix tonnes, y compris les approvisionnements nécessaires pour douze heures de marche consécutive. Allouant quinze tonnes pour le poids de l'aérostat, de son gréement et des aéronautes, nous aurons un volume de vingt-cinq mille mètres cubes au lieu de trois mille, c'est-à-dire presque décuple, et nous aurons à peu près décuplé notre surface flottante et mouvante, ce qui aura permis de doubler seulement, au lieu de quadrupler notre vitesse de route. Après avoir ainsi fait largement la part de tous les mécomptes, il résulte des calculs qui précèdent que la construction d'un navire aérien passant dans l'air à raison de trente à trente-cinq mètres par seconde est chose certainement possible. Giffard, dont les travaux ont prouvé qu'il n'était pas un utopiste, avait fait le devis d'un aérostat de cinquante mille mètres cubes, dont la dépense devait atteindre un million, et l'on peut affirmer qu'il était fermement résolu à exécuter son projet, lorsqu'une maladie cruelle, dont l'issue devait être la cécité, vint clore sa carrière déjà glorieuse.

Reste à estimer quelles pourront être les actions d'un tel navire. Excepté les jours de grand mauvais temps, il sera gouvernable constamment, et par les grands vents de vingt mètres à la seconde, il fera encore dix mètres au moins de route utile. Par beau temps, il dépassera les plus grandes

vitesses de la locomotion terrestre, et couvrira aisément cent vingt kilomètres à l'heure.

Or il faut compter qu'avant d'en venir à ce type déjà énorme, on aura construit et manœuvré non seulement l'aéronef de trois mille mètres et cent chevaux, mais celle de dix mille mètres et trois cents chevaux, puis celle de vingt mille mètres et huit cents chevaux, et qu'on aura certainement, au cours de tels essais, amélioré tous les organes de la machine aérienne et surtout le principal, c'est-à-dire l'hélice. Trouvera-t-on un meilleur engin de propulsion, à mouvement circulaire ou alternatif? On peut l'espérer sans y compter, et dans toutes les considérations qui précèdent, nous avons fait entrer l'hélice avec toutes ses imperfections actuelles, en lui laissant le misérable rendement qu'on en obtient jusqu'à présent.

Mais si ces considérations sont vraies — et l'on voit avec quel soin nous en avons exclu tout résultat non vérifié, toute hypothèse optimiste, — alors, convenons enfin qu'il semblera beaucoup plus téméraire, à tout homme réfléchi, de nier que d'affirmer l'avènement prochain et définitif de l'aérostat comme un moyen de transport supérieur en rapidité, en facilité, en agrément, nous dirons bientôt en sécurité, à tous ceux actuellement en usage. Il n'y faut que ce que nous avons, c'est-à-dire des capitaux qui existent, une science dont les premiers principes sont acquis, une expérience qui se complète chaque jour, et ces puissants moteurs que nous devons à l'industrie automobile, et qu'on ignorait il y a quinze ans. N'en doutons pas : une révolution inouïe se prépare, qui changera la face de la terre et les aspects de la vie humaine.



Au sortir de la solide étude que nous venons de faire, discuter le plus lourd que l'air, n'est-ce point quitter la réalité pour la chimère, et fournir aux sceptiques les thèmes faciles que nous avons eu soin jusqu'à présent de ne leur point donner? Non! Ce sujet est sérieux, tout autant que le précédent, s'il est traité avec le bon sens, et qu'on en exclue l'imagination. Et d'abord, ce qui frappe notre vue, c'est un contraste, bien digne d'attention, entre ce qui vole dans les airs

depuis l'origine du monde, et ce qui y flotte depuis un siècle. L'oiseau règne et se joue, là où nous-mêmes ne sommes encore presque qu'un jouet; mais tandis que son art nous demeure inimitable, nos machines flottantes progressent de jour en jour, et s'affranchissent de la servitude des vents. Ici, nous gagnons constamment sur l'élément; là, notre impuissance demeure entière. Pourtant le vol est beau, naturel, compréhensible, correct, aisé, tandis que diriger un ballon plus léger que l'air, faire traîner par un pygmée mécanique, au travers des tempêtes, cette gigantesque et disgracieuse machine, semble un paradoxe absurde. Et l'aigle qui parcourt à nos yeux, si librement et si sûrement, tout le domaine des airs, serait à coup sûr bien empêché, si nous lui attachions un aérostat proportionné à son poids. Il deviendrait soudain l'esclave du vent, et nous consolerait en nous montrant que sa force musculaire, si exagérée par certains songe-creux, n'a rien d'inatteignable.

Excité par cette vue du roi des airs, l'homme ne se lasse pas d'inventer des machines; il contourne des hélices, fabrique des sortes d'ailes, et dès qu'il essaie sérieusement de s'en servir, il se brise les os contre la terre. Aucun engin d'aviation, susceptible de porter la personne humaine, n'a réussi jusqu'à présent, et les théories se sont montrées aussi vaines que les essais. Il y a quelque trente ans, un professeur anglais, M. Pettigrew, se persuada que tous les animaux capables de voler décrivaient avec leurs ailes une courbe analogue au huit de chiffre, et annonça que les propriétés mystérieuses de cette courbe recélaient le secret du vol. Mais bientôt les observations méthodiques de notre savant Marey, fondées sur la représentation photographique de tous les mouvements successifs dont se compose l'acte de voler, firent voir que les idées de M. Pettigrew, ainsi que bien d'autres hallucinations, n'avaient aucun rapport avec la réalité. Sans doute, le battement d'aile de l'insecte diptère décrit une courbe analogue au huit, mais cette forme du huit n'a rien d'essentiel. L'aile — non seulement l'aile des divers animaux, mais celle du même oiseau, — se meut de bien des manières différentes, entre lesquelles l'instinct hérité et l'expérience de l'animal choisissent celle qui convient au but immédiat et à l'instant

actuel. Qu'y a-t-il de commun entre le battement de l'alouette qui monte en tournoyant vers le soleil, la plongée du martinet qui du bord d'un toit s'élance dans l'espace, et la majestueuse foulée du cygne sauvage qui laboure les cieux de son puissant bras? Rien d'autre qu'un principe, la sustentation par l'air refoulé. A contempler l'admirable complication, la perfection désespérante de ces machines physiologiques, œuvre de l'obscur travail de mille siècles, on gagne au moins ceci, de mesurer la difficulté du problème, et de ne point s'attarder à des sottises.

Il nous est pourtant permis de supposer, il nous est même ordonné de croire, si l'on peut ainsi parler, que les obstacles, ici comme ailleurs, n'ont rien d'insurmontable, que nous parviendrons à construire des engins capables de nous porter sûrement à travers les airs sans emprunter la force ascendante des gaz, et que nous saurons les munir d'accessoires propres à nous garantir contre leurs défaillances. Déjà nous avons surpassé, avec la roue, la vitesse de presque tous les animaux terrestres, et notre machine naturelle le cède, en pouvoir sinon en harmonie et en beauté, à celle que nous avons réussi à construire. L'engin du vol existe, il se trouvera et se fera, mais ceci est la conquête de demain, tandis que l'aéronef dirigeable est celle d'aujourd'hui même.

Les instruments naturels du vol présentent de profondes différences, qu'il est utile de préciser et de retenir. L'oiseau proprement dit se sert d'ailes empennées, dont la partie la plus active est l'extrémité. Si on coupe les deux ou trois rémiges qui les terminent, le vol soutenu est aboli. Ces rémiges battent l'air en sifflant, d'un coup de fouet élastique. Mais cette manière de fouailler l'air n'est pas universelle : les oiseaux de nuit traversent l'espace presque sans bruit. Les chauves-souris et autres quadrupèdes volants font un bruit d'étoffe, ou de voile qui faseye ; la membrure et le tissu de leurs ailes sont de nature terrestre, la peau velue y remplace les plumes et le duvet ; aussi ces ailes paraissent-elles plus aisées à imiter que celles des oiseaux, mais elles sont moins puissantes. Certains petits quadrupèdes des îles de la Sonde, semblables à des écureuils, sont pourvus d'une sorte de manteau qui joint chaque bras au membre postérieur du

même côté, et qui leur permet, en s'ouvrant, de s'élancer d'un arbre à l'autre à la distance de quelques pas, mais non de voler au loin. Toutes les ailes des vertébrés ont besoin pour fonctionner d'une surface environ quadruple de celle du corps, mais qui est souvent beaucoup plus grande.

Les insectes, dont le vol est parfois très puissant, ont des ailes qui affectent la forme de palettes minces, transparentes, rigides et élastiques, renforcées d'une ramure qui s'épanouit dans le tissu même de l'organe, lui donne le soutien nécessaire, et parfois l'entoure aussi en manière d'ourlet. Ces ailes ont des dimensions encore plus variables, en proportion du corps, que celles des oiseaux ; la rapidité de leurs mouvements est également très différente. Certains papillons ont des ailes vingt fois plus grandes que leur corps, et qui battent fort lentement, tandis que certains bourdons et frêlons ont le corps dix fois plus étendu que l'aile, et font trois cents battements par seconde. Quelques paralogismes dignes d'être signalés, à cause de l'autorité scientifique de ceux qui les ont commis, ont répandu la croyance que ces insectes volants, et d'autres qui marchent ou sautent, seraient pourvus d'énergies musculaires absolument incomparables avec celles des plus grands animaux. Le temps n'est pas éloigné où un de nos respectables amis, auteur d'écrits recommandables, faisait partager à une assemblée nombreuse, et en majorité instruite, l'extase où le plongeait le saut d'une puce. « D'un seul bond cet insecte franchit un mètre, plus de quatre cents fois sa longueur ! Quel infirme donc que le chat le plus agile, qui de son plus fort élan couvre au plus six fois la sienne ! » On oublie que la longueur propre de l'animal n'est pas ici à prendre pour unité, mais qu'il faut, comme en toute autre affaire semblable, comparer les poids transportés, les distances franchies et les vitesses, suivant la valeur absolue de chacun de ces facteurs. Ce simple calcul suffit à faire évanouir le prodige.

Non : l'énergie d'aucun oiseau, non plus que celle d'aucun insecte, n'est prodigieuse par rapport à celle dont l'homme dispose ; les mieux doués de ces êtres disposent de muscles locomoteurs peut-être deux fois plus forts que les nôtres. Si, en considération de l'appareil volateur dont il faudrait que

l'homme se chargeât, et qui pour lui serait un poids mort, on augmente ce rapport d'une unité, on voit qu'un grand nombre d'individus vigoureusement musclés, et presque tous les acrobates de profession, pourraient déployer pendant une minute ou deux la force nécessaire pour se soutenir en l'air sans faire de la route. Or la plupart des oiseaux n'en font pas plus, et s'aident du vent, de la chute et de la vitesse acquise, le plus tôt possible après qu'ils ont quitté le fonds solide. Beaucoup ne peuvent s'élancer assez fort et assez haut pour prendre leur vol, lorsqu'ils sont posés sur un plan. Une hirondelle de l'espèce la plus rapide, le martinet, qui vole à raison de cinquante lieues à l'heure, est prisonnier sur le plancher de mon cabinet, malgré la fenêtre ouverte ; pour qu'il puisse s'en aller, il faut que je le pose sur l'appui de la croisée, et qu'il se laisse tomber en planant dans l'espace.

Mais la difficulté de construire des ailes assez solides et assez légères, de s'apprendre à les manier avec l'aide des quatre membres, — car les bras seuls ne peuvent suffire, — la force très grande à acquérir par un exercice et un régime prolongés, le danger à courir en s'élançant d'un lieu suffisamment élevé, ont rendu vaines jusqu'à présent toutes les tentatives de l'homme pour voler par ses propres forces. Un Allemand, M. Lilienthal, se tua il y a quelques années, en voulant montrer qu'il avait fait quelques progrès dans cette tâche ardue du vol par le muscle seul.

Mais si l'infériorité du muscle humain n'est point telle, qu'il soit absurde de la déclarer insurmontable, nous pouvons conclure hardiment que les moteurs à gaz tonnant, pouvant déployer vingt fois plus de force que l'homme sous le même poids, ont supprimé cette grande difficulté de l'énergie, et chassé cette inconnue de notre équation. Dès lors le problème de l'aviation se présente, à certains égards, plus aisé à résoudre que celui du plus léger que l'air, l'énorme résistance du ballon étant évanouie, et il se réduit à une question de technologie, c'est-à-dire de construction mécanique suffisamment parfaite. Cette entreprise, d'innombrables ingénieurs, artisans, mécaniciens, continuent d'y employer leurs forces, leurs veilles et leurs ressources. On construit des appareils immenses, et d'autres destinés au

transport d'un seul homme. Tous ces efforts, jusqu'à présent, sont à peu près stériles. Les essais ont, constamment, pour unique résultat des blessures à l'homme et des avaries aux machines, qu'on recommence à grands frais mais sans beaucoup plus de chance de réussir, tant qu'on n'est point parvenu à les soutenir librement en l'air pendant au moins une ou deux minutes, ce qui permettrait de les corriger, et de ne plus tâtonner à l'aveugle. Là est le grand point : voler pendant deux minutes ; ceci fait, tout serait gagné. Or, il ne semble pas que les appareils volateurs et les aéroplanes le plus récemment imaginés vaillent mieux que leurs prédécesseurs. Si ingénieusement qu'on attaque l'air par des ailes ou des plans, il se dérobe et nous laisse tomber à plat. Tout récemment un homme ailé s'est lancé du haut du pont d'Asnières, et a chu sans pouvoir faire une brasse, avec sa machine qui est demeurée au fond de l'eau.

De tous les engins par lesquels nous tâtons l'air, ceux à mouvement circulaire sont les seuls, jusqu'à présent, qui puissent le contraindre à nous donner quelque appui. Nous ne parlons point des parachutes et des cerf-volants, qui sont des maîtres et non des serviteurs. Reste donc l'hélice, la *sainte* hélice, comme disaient d'Amécourt et La Landelle. Mais quoi ! l'hélice peut-elle, actuellement, actionnée par le plus léger et le plus puissant moteur qu'on sache construire, soutenir un homme en l'air? Non : les meilleures hélices rendent dix pour cent à peine de la force qu'on met sur leur arbre, et ce n'est pas assez. Il faut que l'hélice rende deux fois autant de force, ou que le moteur devienne encore deux fois aussi léger : là sont nos deux inconnues finales, dont l'une éliminée ferait tomber l'autre. Or aucune des deux n'est impossible à dégager, et, en ce qui concerne le moteur, la solution progresse de jour en jour.

Le problème ainsi posé, on voit que sa solution intéresse à la fois le plus léger et le plus lourd que l'air. Mais on va voir immédiatement aussi, que c'est par le plus léger qu'il faut l'aborder ; car les seules expériences concluantes, touchant le rendement des propulseurs circulaires, sont celles qu'on fera sur les navires aériens. Là seulement l'hélice fonctionne dans l'air, loin des perturbations que le sol et les

parois des ateliers peuvent causer; là seulement elle donne des effets mesurables et enregistrables par rapport au but de la propulsion, parce que partout ailleurs, la butée se fait contre un point plus ou moins fixe, et alors la propulsion ne commence pas, ou bien, si l'hélice ne bute point, l'effet produit est soit la giration sur place, soit l'envolement absolu. Or les effets qu'il faut étudier par l'expérience sont ceux de la poussée normale, donnant un rendement en route parcourue : d'où résulte nettement que c'est à bord des aéronefs qu'il faut essayer les hélices, et, en général, tous les propulseurs aériens à mouvement circulaire, et que ceux qui tentent en ce genre des idées nouvelles doivent, après leurs essais provisoires faits à l'atelier, apporter à l'aéronaute leurs modèles, prêts à être vissés sur l'arbre de sa nacelle, afin d'être comparés aux autres essayés dans des conditions identiques. Telle est la seule méthode sûre à suivre, car il est assez improbable qu'un artisan isolé trouve soudain un propulseur capable de le guider en l'air d'un seul coup, en présence de la foule étonnée. Quant aux spéculations mathématiques dont l'hélice a été l'objet depuis un demi-siècle, quelques-unes méritent d'être examinées, ne fût-ce que pour constater la vanité de presque toutes au point de vue des résultats pratiques.

En effet, l'action de l'hélice dans l'eau, sur laquelle s'exerça d'abord la mécanique rationnelle, se prêtait certainement bien mieux au calcul que celle de l'hélice aérienne, car on n'y avait point l'embarras de la compressibilité, laquelle complique énormément les questions. Or toutes les formules furent démontrées fausses par l'expérience. L'expérience seule permit de dresser des tables, montrant par gradation les effets d'une hélice donnée, en partant de la giration sur place jusqu'à l'allure du rendement optime. Pour cette hypothèse de l'optime rendement, les calculateurs avaient réservé un recul : or, ce recul non seulement disparaissait dans la pratique, mais allait jusqu'à devenir négatif, et pour expliquer ce paradoxe hydrodynamique, il fallut joindre à la considération du propulseur celle du navire. Si donc l'eau a donné de telles surprises, que dirons-nous de l'air compressible? Il est manifeste que dès qu'une hélice aérienne fait de la route,

tous les calculs relatifs à son action en place sont abolis. Mais la compressibilité apporte ici cette complication, que, si nous supposons la route de l'hélice aérienne égale à son pas, ce qui est la marche normale de l'hélice aquatique, nous sommes obligés de supprimer le facteur de la compression, ce qui paraît absurde, puisqu'il faut que cette compression existe.

Les bornes de la présente étude ne nous permettent pas d'approfondir cette discussion, qui suffirait à dissiper bien des erreurs. La conclusion à tirer de tout ce qui précède, c'est que si une découverte éclatante, faite par un chercheur isolé, est ici comme partout chose possible, la réussite prochaine et certaine, d'abord de la navigation aérienne par l'aéronef, puis ultérieurement de l'aviation proprement dite, dépend surtout de la coordination de tous les efforts sous l'impulsion soit des pouvoirs publics, soit de capitalistes généreux et persévérants. Les dangers personnels à courir, avec les dépenses à prodiguer, sont un fardeau trop lourd pour le travailleur isolé : quand il l'assume, il succombe[1].

R. DE MAUNI

1. Encore si ce travailleur était certain, en cas d'un succès éclatant, de recueillir le fruit de son labeur ! Mais, aussitôt qu'un progrès industriel donné a fait l'objet de quelques centaines de brevets, il devient déjà assez difficile, pour celui qui enfin y parvient, de s'en assurer le monopole légal, à cause des lois qui, partout excepté en Autriche et en Hongrie, frappent de nullité toute invention déjà indiquée ou mentionnée publiquement, lors même qu'elle serait tombée dans l'oubli et n'aurait jamais été essayée. Or, depuis un siècle, les projets d'apparaux d'aviation et d'aérostation imaginés et livrés à la publicité sont au nombre de plus de cent mille. Ainsi, que demain un obscur travailleur fasse breveter un perfectionnement de l'hélice, peut-être minime à l'œil et pourtant décisif pour le rendement, et aussitôt, à Paris, Londres, New-York, Berlin, des centaines d'*agents pour brevets* compulseront leurs répertoires, à la recherche de l'*analogue*, sans doute le trouveront, et aussitôt contesteront hardiment la nouveauté, afin de pouvoir nier le privilège, ou s'en emparer. Si l'inventeur est très riche, il pourra plaider et se défendre, avec quelque chance de faire respecter ses droits. S'il n'est ni légiste, ni millionnaire, il sera dépouillé, et des capitalistes sans vergogne exploiteront l'idée féconde, mère de richesses et de joies, à la barbe du créateur bafoué et spolié. Il est temps qu'on remanie les lois et traités sur la propriété industrielle, car ils deviennent un vrai *maquis*. Ainsi que nous l'avons montré à l'occasion de l'affaire Turpin (*Droits et Devoirs des inventeurs d'engins de guerre*, par Félix Depardieu), la conduite des gouvernements envers les inventeurs est presque partout défectueuse, mais nulle part autant que chez nous. Il en résulte que nous voyons revivre, par un de ces *ricorsi delle cose umane* dont parle Vico, ce fameux secret d'atelier que nos pères ont voulu abolir en faisant la loi des brevets. Mais l'aviation ne peut rester un secret d'atelier, et c'est ce qui rend indispensable de protéger les travailleurs qui s'en occupent.

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

De temps à autre, il nous arrivait des cousins d'Italie, neveux de ma mère, inconnus d'elle autant que de nous. Quelque détresse les chassait de leur pays et ils venaient chercher fortune à Paris, en sollicitant l'appui de Théophile Gautier, qui les recevait très cordialement.

Le premier qui parut à Neuilly s'appelait Agostino Grisi. Il venait de faire son service militaire et portait encore l'uniforme de *bersagliere*. Son père, frère aîné de ma mère, était mort et le laissait sans ressources.

Il passa plusieurs mois chez nous, tandis qu'on tâchait de lui trouver une position sociale. C'était un garçon doux et nonchalant ; il ne parlait pas le français, amicalement nous appelait « bagasses », et sifflait des airs tyroliens pour nous faire danser.

Carlotta lui procura une place dans une maison de commerce. Il partit pour Genève, puis, plus tard, pour l'Amérique, d'où il revint, plusieurs fois, florissant et très engraissé. Après un dernier voyage, on ne le revit pas et il ne donna plus de ses nouvelles...

1. Voir la *Revue* des 1er novembre et 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril, 1er mai et 1er juin 1903.

Antonino Capece Minutolo, *dei Duchi di San Valentino,* était le fils d'une sœur aînée de ma mère qui avait épousé un seigneur assez farouche, extrêmement jaloux, et qui dormait en gardant auprès de lui un revolver. Précepteur de François II, ce gentilhomme occupa longtemps une très haute situation à la cour de Naples, mais le trône l'entraîna dans sa chute, et, quand il mourut, son mince patrimoine s'émietta entre la veuve et les douze enfants qu'il laissait.

Antonin, officier dans l'armée de Naples, voulant rester fidèle au roi déchu, refusa fièrement la proposition que lui fit faire Victor-Emmanuel de garder le même grade dans l'armée d'Italie.

Ce beau geste eut naturellement sa punition : en Italie, toutes les carrières se fermèrent devant le partisan d'un prince exilé, et il ne trouva aucun moyen de gagner sa vie. Il vint à Paris pour tenter la chance ; les démarches entreprises n'eurent aucun résultat à ce premier voyage ; mais plus tard, après la guerre de 1870, Antonin fut plus heureux : il obtint une situation avantageuse dans une Compagnie d'assurances.

Notre cousin était de taille moyenne, mince, distingué, avec une petite tête d'oiseau ; il gardait un peu de raideur militaire. Plein de préjugés de caste, de sentiments chevaleresques, il savait se montrer cependant aimable et affectueux quand la préoccupation de sauvegarder sa dignité ne dominait pas en lui. Il se pliait le mieux qu'il pouvait à sa vie nouvelle, ponctuel à son bureau, appliqué à son travail ; mais sa susceptibilité chatouilleuse endurait difficilement la moindre observation : malgré ses efforts, la patience lui échappait souvent.

Après quelques mois, il fut brusquement révoqué par le directeur de la Compagnie d'assurances. Que s'était-il passé ?... Nous étions désolés. Jamais il ne serait possible de retrouver une aussi bonne position, mais le descendant des San Valentino ne regrettait rien et paraissait très fier de lui.

— Vous comprenez qu'un gentilhomme comme moi ne peut pas supporter un manque d'égards, — disait-il ; — ces gens-là n'avaient aucune idée des convenances, et je leur ai appris à vivre...

« Ces gens-là », c'étaient ses chefs, et le procédé simple et définitif de M. le duc pour leur enseigner les belles manières consistait à leur envoyer les registres par la figure.

Après de longues démarches, on entrevit la possibilité de le voir entrer au Crédit Lyonnais. Il nous fit de solennelles promesses, donna sa parole de gentilhomme qu'il supporterait tout, et que le noble San Valentino ne se formaliserait plus des avanies faites à M. Antonin. Serment vite oublié : à peine installé depuis quinze jours, le nouvel employé se voyait contraint d'apprendre à vivre à ses nouveaux patrons et, encore une fois, les registres volaient en l'air.

Georges Charpentier avait fondé *la Vie Moderne,* une revue d'art illustrée, dont Émile Bergerat était directeur ; ils offrirent un poste de confiance à l'ombrageux cousin, ils le nommèrent caissier.

Tout d'abord, M. Antonin se fit aménager dans son bureau une sorte de forteresse, un compartiment grillagé ne communiquant avec l'extérieur que par un étroit guichet ; il était là dedans inexpugnable et inaccessible, même aux clients, qu'il recevait d'un air rogue, daignant à peine parlementer par la chatière avec l'intrus qui désirait être renseigné : à son avis, les questions n'étaient jamais posées avec une courtoisie suffisante.

— Monsieur, je vous prie d'être poli ! — disait-il.

— Est-ce qu'il faut mettre des mitaines pour demander le prix d'un abonnement ?

— Monsieur, je suis gentilhomme : je ne puis tolérer vos insolences ; vous m'avez manqué de respect !

L'autre ripostait. Le dialogue s'envenimait, se haussait de ton ; le noble caissier y coupait court en fermant brusquement son guichet... Mais le client ne s'abonnait pas et s'en allait en faisant claquer la porte.

Tout le personnel du journal était vaguement terrorisé. Charpentier lui-même, si doux de caractère, presque timide, ne manquait jamais de demander en arrivant :

— Est-ce que monsieur le duc est de bonne humeur ?

Et il n'approchait qu'avec précaution des grilles derrière lesquelles était tapi son étrange employé.

Un jour, d'un air plus digne encore que d'habitude,

Antonino Capece Minutolo, *dei Duchi di San Valentino,* sortit de sa forteresse, remit aux directeurs les clefs de la caisse et donna sa démission. Mais il comprenait bien qu'on ne pouvait plus rien pour lui : il disparut, retourna sans doute en Italie, et nous n'avons jamais pu savoir ce qu'il est devenu.

On parla, longtemps avant son arrivée, d'un troisième cousin, très ami de ma mère celui-là, qui s'annonça par des lettres où il exposait ses raisons de venir à Paris.

Il n'était notre parent que par alliance ; il s'appelait le comte Barni et avait été le mari de la grande cantatrice Giuditta Grisi, sœur de Giulia. Ma mère gardait un culte à la mémoire de sa cousine, qui s'était occupée de son éducation musicale, et auprès de laquelle s'était écoulée sa jeunesse. Elle tenait en haute estime son cousin Barni, qui, d'après elle, conservait les allures d'un seigneur d'autrefois : viveur magnifique, toujours en fête, généreux et prodigue, tellement même qu'il avait croqué presque toute sa fortune. Son voyage à Paris devait servir à la relever : il existait dans la famille Barni un majorat important, auquel le cousin avait droit à la condition qu'il fût père d'un fils légitime ; veuf et sans enfants, il était décidé à se remarier.

Je ne tardai pas à découvrir que ce projet, favorisé par ma mère, m'intéressait tout spécialement : un complot s'ourdissait et l'on avait des vues sur moi. Cette idée m'offensa extrêmement et je me préparai à bien recevoir le vieux roquentin, à qui suffisaient, pour fixer son choix, ma parenté avec sa femme et ce nom de Judith, que l'on m'avait donné en souvenir d'elle.

J'observai mon père pour savoir ce qu'il pensait de cette affaire, et je vis qu'il lui était très favorable et l'approuvait complètement.

Cela me fit comprendre qu'il n'y attachait aucune importance et comptait sur moi pour la dénouer : il soutenait toujours, en effet, les prétendants qui n'avaient pas la moindre chance d'être acceptés par nous. Aux autres il était franchement hostile, ne nous cachait pas sa méfiance pessimiste à l'endroit de n'importe quel gendre, qu'il considérait toujours un peu comme un voleur. Il avait d'ailleurs une pro-

digieuse aversion pour toutes les cérémonies qu'eût entraînées un mariage, les conférences chez les notaires, les contrats, la mairie, l'église...

— Je ne veux pas être à toutes ces machines-là, — disait-il souvent; — si je n'ai pas le pouvoir de les empêcher, du moins je ne les subirai pas : je m'en irai!

Il savait bien que ce n'était pas Barni qui lui fournirait l'occasion de fuir.

Ce personnage si pompeusement annoncé parut enfin, et je lui pouffai de rire au nez en m'écriant :

— Mais c'est Henri IV qui s'est échappé du Pont-Neuf!

Il avait une belle barbe blanche bien peignée, les cheveux ondulés au fer, le profil busqué, le teint coloré, et il ressemblait, en effet, au roi vert galant. C'était un excellent homme, qui convint tout de suite que j'étais trop *ragazza* pour consentir à voir jamais en lui autre chose qu'un ancêtre; il renonça gentiment à ses intentions et, du même coup, au majorat. Paris lui offrait des distractions bien séduisantes, et il contracta sans tarder quelques unions de la main gauche qui le consolèrent rapidement. Il loua une des maisons de M. Robelin, s'y installa, y festoya gaiement avec des amis de rencontre.

Barni fut pour nous un parent dévoué, indulgent, plein d'attentions aimables, et nous avions beaucoup d'affection pour lui. Venu à Paris dans l'intention de n'y passer que peu de mois, il y demeura plusieurs années; quand il retourna en Italie, ce fut avec l'idée de mettre ordre à ses affaires et de revenir. Le destin ne le permit pas : dans un bal costumé, à Venise, la coupe de champagne à la main, le viveur impénitent mourut joyeusement, dans un éclat de rire qui lui rompit un vaisseau.



Quand Victor Hugo laissait venir sa famille à Paris pour y passer quelque temps, M. Robelin ne manquait jamais d'inviter ces illustres hôtes à dîner chez lui, à Neuilly. Madame Hugo et Charles (François-Victor ne quittait jamais l'exil) acceptaient toujours. Il y avait bombance alors dans le logis du vieil archi-

tecte romantique, qui ce jour-là devenait prodigue. Vacquerie et Meurice étaient du festin, où nous étions aussi conviés.

Notre camarade Berthe, la fille de Robelin, dirigeait les préparatifs et surveillait l'œuvre de Rosalie, la vieille cuisinière grognonne, barbue et solennelle. Elle avait des talents de cordon bleu que l'ordinaire frugal de la maison utilisait peu et qui n'étaient mis à l'épreuve que dans les grandes occasions. Son chef-d'œuvre était un pâté, resté fameux, qu'elle mettait plusieurs jours à parfaire et qui par ses dimensions eut été digne d'être servi sur la table des Burgraves, pour faire suite au « bœuf entier »: il était succulent, délicat et d'une complexité savante.

M. Robelin avait eu le bon sens de choisir, pour l'habiter, la moins bizarre de ses maisons : elle n'avait ni toits en éteignoirs ni tourelles en poivrière, mais on pouvait passer par l'escalier, on ne se cognait pas la tête au plafond et, dans les pièces banalement carrées, il faisait clair. La plus grande simplicité y régnait : presque pas de meubles, des murs nus, le plancher pas même ciré.

Les convives arrivaient séparément, madame Victor Hugo toujours en retard : elle s'excusait en racontant qu'elle avait dû pétrir de ses blanches mains une bonne pâtée pour la levrette de Charles, qui ne confiait cette mission qu'à elle seule.

Devant une glace, elle arrangeait alors sa coiffure, et cela lui prenait beaucoup de temps. Sous son chapeau, elle avait gardé ses cheveux roulés en papillotes; elle les déroulait maintenant, les crêpait, disposant autour de son grand front bombé une auréole noire. Elle avait de larges yeux très sombres, un petit nez en bec d'oiseau, le menton fin et le teint très bistré. Bonne et charmante, mais distraite, perdue comme dans une sorte de rêve, n'étant jamais à ce qu'on disait... Elle plongeait des biscuits dans son verre sans songer à les reprendre, jusqu'à ce que le verre trop plein fût incapable d'en recevoir encore, et elle ne s'apercevait qu'alors de son oubli.

Charles Hugo, grand et fort, était d'une beauté extraordinaire, avec son teint blanc, sa moustache et ses cheveux d'un noir si brillant, sa bouche fraîche et, dans ses longs cils, le rayonnement de ses yeux très ouverts et très fixes. Il parlait

haut, disait des choses violentes contre le gouvernement, tournant le chef de l'État en ridicule, mais se résignait cependant à être poli et même aimable avec les sergents de ville, à cause de sa levrette chérie, que l'indépendance de son caractère exposait à toutes sortes de contraventions.

Paul Meurice se montrait doux, réservé, presque timide; il parlait peu et d'une voix discrète.

Le plus original du groupe était Auguste Vacquerie. Son visage anguleux, ses joues colorées, son nez très long, ses yeux tout petits, ses cheveux plats qui tombaient tout droit, composaient une physionomie des plus singulières. Les mains dans ses poches, il se balançait sur ses jambes d'un air narquois.

J'entendais beaucoup parler de sa bizarrerie et de ses outrances littéraires. Je connaissais *Tragaldabas* et le « porc aux choux ». J'avais assisté à la représentation tumultueuse des *Funérailles de l'Honneur*, et j'étais parvenue à retenir ces quelques vers, que mon père récitait souvent, d'une parodie des poèmes de Vacquerie :

Vacquerie,
à son Py-
lade épi-
que, qu'on crie
ou qu'on rie,
est momie :
ce truc-là
mène à l'A-
cadémie.

Cette coupe extravagante nous réjouissait beaucoup, et celui qui avait inspiré la satire me semblait un personnage très curieux. Vacquerie était d'ailleurs fort aimable avec les jeunes filles et se plaisait dans leur société. Il se rapprochait volontiers du coin où nous nous cantonnions avec Berthe, et d'où nous écoutions discrètement la conversation, observant les causeurs et chuchotant parfois quelque malicieuse remarque. Vacquerie s'intéressait à nos petites affaires, aux histoires de chiffons, ou bien il nous faisait rire en nous débitant d'impossibles paradoxes avec un imperturbable sérieux.

Quelquefois, c'était chez nous qu'on se réunissait, et, après le dîner, on récitait des vers du « Père » exilé dans l'île, ou bien Théophile Gautier faisait connaître à ses hôtes une pièce nouvelle d'*Émaux et Camées*. Un soir, Vacquerie lut à haute voix un désopilant article intitulé : *Une paire de bottes*. C'était le récit des mésaventures d'un critique dramatique, torturé par des bottes trop étroites et qui a l'imprudence de les retirer sournoisement en pleine salle de spectacle. Le morceau, détaillé par l'auteur d'une voix monotone, d'un air grave et morne, était d'un comique suprême, et cette lecture augmenta encore mon estime pour celui qui avait découvert que

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom!



Selon sa coutume, pour nous éveiller comme par hasard, mon père déclame à tue-tête, en se promenant à travers sa chambre. C'est un fragment de la complainte de Sainte-Hélène :

Ce n'est pas sur un canapé
Qu'il usa cette redingote,
Et si le drap en est râpé,
C'est qu'il l'avait à Montenotte.

Un simple et tout petit chapeau
Servait de turban à sa gloire ;
Son épée était un rameau
Cueilli sur l'arbre de victoire...

Maintenant, c'est un saul'pleureur
Sur le rocher de Sainte-Hélène !...
Doux zéphir, porte-lui mes pleurs
Sur les ailes de ton haleine.

Il s'agit, aujourd'hui, de se lever plus tôt, d'être prêtes de bonne heure, car Delaunay, le charmant sociétaire de la Comédie-Française, vient déjeuner à Neuilly, et, après le café, il doit réciter à Théophile Gautier, presque lui jouer, tout ce qui est écrit de l'*Amour souffle où il veut*, la pièce en vers que mon père a promis de terminer bientôt et qui est reçue d'avance au Théâtre-Français.

Delaunay a le plus grand désir d'interpréter le rôle de

Georges d'Elcy. C'est pour presser un peu le poète, lui donner du cœur à l'ouvrage, qu'il veut lui montrer de quelle façon il l'interpréterait. Mais, lorsqu'il s'agit de théâtre, Théophile Gautier éprouve toujours une sorte de timidité, une appréhension des angoisses à subir ; la perspective d'être livré tout vif aux lions du parterre l'épouvante, et, avant que la pièce soit faite, il parle déjà de s'expatrier le soir de la première, de ne lire aucun journal et de ne revenir que plusieurs mois après.

Le résultat de la lecture fut excellent : le travail avança plus vite, — pour s'interrompre de nouveau, hélas ! être abandonné, rester inachevé. Toujours les corvées tyranniques brisaient l'inspiration ; toujours manquait l'indépendance indispensable à une œuvre de longue haleine.

Il n'est resté aucun scénario de la pièce; les fragments publiés ne vont pas plus loin que le milieu du second acte ; mais mon père nous avait raconté le sujet tout au long.

Georges d'Elcy, comme l'Arnolphe de l'*École des Femmes*, a élevé, pour l'épouser plus tard, une jeune fille qu'il a recueillie. Lavinia est intelligente, spirituelle, artiste et divinement belle ; son jeune tuteur en est éperdument épris et la refuse rageusement à tous ceux qui viennent lui demander sa main. Il ne sait pas s'il est aimé, il n'ose pas se déclarer, tant il redoute de voir son rêve s'évanouir. Devant l'insistance des prétendants, il se décide : il ausculte, pour ainsi dire, le cœur de sa pupille, cherche à éveiller sa jalousie, et reconnaît avec désespoir qu'elle ne voit en lui rien autre chose qu'un frère très chéri...

Ne voulant pas imposer son amour à celle qui lui doit tout, se jugeant incapable de guérir et de vivre près de la jeune fille en dissimulant sa souffrance, Georges assure l'avenir de Lavinia par une dot magnifique et s'expatrie en la laissant libre d'épouser, pendant son absence, l'homme qui aura su lui plaire. Il change de nom, se fait explorateur, tueur de lions, s'enfonce dans les solitudes vierges et terribles, brave les dangers, cherche la mort. Peu à peu, le bruit de ses exploits se répand, il devient un héros dont les journaux racontent les hardis voyages, ses combats contre les bêtes féroces. Lavinia, au milieu de ses soupirants qu'elle nargue, suit avec un intérêt

croissant le récit des aventures de cet inconnu, l'admire passionnément, s'éprend de lui. Sachant un jour sa présence à Paris, elle exige qu'il lui soit amené : quand Georges, tout changé, pâlissant d'émotion sous son hâle, reparaît, Lavinia, avec un cri d'amour, se jette défaillante dans ses bras. Ce cœur qu'il n'a pu atteindre quand il était près de lui, il l'a conquis en s'enfuyant au bout du monde : — capricieux et libre comme le vent, « l'amour souffle où il veut ».



Théophile Gautier avait une antipathie invincible pour les cafés ; ceux qui les fréquentaient n'étaient pas loin de lui apparaître comme des criminels, et il serait mort de soif plutôt que d'entrer dans un « estaminet » pour y prendre un verre de bière : « S'attabler en des cafés pour absorber avec flamme des boissons violentes » — il citait souvent cette phrase prise je ne sais où — lui paraissait le comble de l'inconduite. Il détestait aussi le jeu, et, si quelqu'un maniait et battait habilement les cartes devant lui, cette dextérité acquise par une longue pratique lui inspirait une vague horreur.

Cependant nous avions décrété qu'il devait jouer aux dominos. — Nous le tyrannisions ainsi quelquefois, et il se laissait faire sans trop de révolte : par exemple, nous avions fini par obtenir de lui qu'il mangeât une soupe, le matin, en se levant, afin de ne pas être, au déjeuner, affamé depuis tant d'heures et pareil à un ogre ; il consentit, à la condition que ce ne fût pas un « potaige », comme il disait avec beaucoup de dédain, mais une vraie soupe, assez épaisse pour que la cuiller pût s'y tenir debout.

Après le dîner, il s'endormait en lisant un journal ou un livre, et nous trouvions cela mauvais. Pour le tenir éveillé, il fallait une occupation bête et ne fatiguant pas l'attention : le jeu de dominos était tout indiqué.

Théophile Gautier, résigné, se soumit : agenouillé dans un fauteuil, il étalait tous ses dominos sur la paume de sa main gauche, « pour qu'on ne vît pas son jeu », et, sans lorgnon, les regardait de très près en fermant un œil.

Rodolfo nous avait initiées, ma sœur et moi, aux finesses

du domino à quatre, ou avec un mort, comme au whist; nous essayâmes de faire comprendre au père les ingénieuses combinaisons qui, seules, rendent le jeu intéressant; mais il n'y eut pas moyen : il posait très exactement, chiffre contre chiffre, sans s'inquiéter du jeu de son partenaire, et toujours, avec un naïf empressement, se débarrassait de son double six.

***

Notre ménagerie était devenue assez nombreuse. Nous nous étions cependant débarrassés des volailles, que, sous aucun prétexte, nous ne voulions tuer ni manger, et dont le nombre devenait inquiétant : les poules parvenaient souvent à s'échapper du poulailler; elles allaient pondre et couver secrètement sous quelques buissons épais et reparaissaient suivies d'une nombreuse famille. Le ciel lui-même semblait s'être ému d'un autre embarras, causé par le pullulement rapide d'un couple de rats de Norvège, imprudemment achetés à des marins de passage : au cours d'un violent orage, un bien heureux coup de tonnerre avait foudroyé tous ensemble nos trente-deux rats blancs et noirs !...

Mais Séraphita, la jolie chatte blanche comme le duvet des cygnes, mit au monde trois petits chats qui, à notre grande stupéfaction, étaient noirs comme de l'encre.

« Explique qui voudra ce mystère ! », dit Théophile Gautier dans la biographie qu'il écrivit plus tard de ces minets très chéris.

C'était alors la grande vogue des *Misérables* de Victor Hugo; on ne parlait que du nouveau chef-d'œuvre; les noms des héros du roman voltigeaient sur toutes les bouches. Les deux petits chats mâles furent appelés Enjolras et Gavroche, la chatte reçut le nom d'Éponine. Leur jeune âge fut plein de gentillesse et on les dressa comme des chiens à rapporter un papier chiffonné en boule, qu'on leur lançait au loin. On arriva à jeter la boule sur des corniches d'armoire, à la cacher derrière des caisses, au fond de longs vases, où ils la reprenaient très adroitement avec leur patte. Quand ils eurent atteint l'âge adulte, ils dédaignèrent ces jeux frivoles et rentrèrent dans le calme philosophique et rêveur qui est le vrai tempérament des chats.

Pour les gens qui débarquent en Amérique dans une colonie à

esclaves, tous les nègres sont des nègres et ne se distinguent pas les uns des autres. De même, aux yeux indifférents, trois chats noirs sont trois chats noirs; mais des regards observateurs ne s'y trompent pas. Les physionomies des animaux diffèrent autant entre elles que celles des hommes, et nous savions très bien distinguer à qui appartenaient ces museaux noirs comme le masque d'Arlequin, éclairés par des disques d'émeraude à reflets d'or,..

Tous ces minous étaient à nous tous; cependant nous en avions adopté plus spécialement chacune un : ma mère avait choisi Gavroche, ma sœur Éponine, et moi Enjolras. Ils étaient admis à manger à table, où ils avaient chacun son couvert et sa chaise, à côté de sa maîtresse. Seul Gavroche, qui préférait gaminer avec ses amis de la rue, ne venait que par caprice; les deux autres se montraient d'une ponctualité admirable. Dès que tintait la sonnette annonçant le repas, ils dégringolaient l'escalier ou accouraient du fond du jardin et étaient toujours les premiers à table : nous trouvions les deux convives noirs, assis chacun à sa place et surveillant le plat avec des yeux luisants de gourmandise.

Nous possédions alors une vieille pie assez maussade, dont j'ai oublié l'origine, mais qui par un heureux hasard redevint jeune et joyeuse... Un jour, en notre absence, Margot s'échappa de sa cage et s'envola. La bonne, responsable, redoutant les représailles, se mit à sa recherche, d'abord dans le jardin, puis à travers Neuilly. Elle courut comme une folle et finit par rencontrer un gamin qui tenait une pie :

— Ah! c'est toi qui me l'as volée! — s'écria-t-elle en lui arrachant l'oiseau des mains.

Elle revint à la maison, où nous n'étions pas encore rentrés, et remit Margot dans sa cage.

Le lendemain seulement, l'aspect rafraîchi, pimpant et guilleret de la pie nous frappa : des plumes neuves lui avaient poussé, elle était plus mince, et son œil vif et malin nous regardait avec une expression toute nouvelle. Notre surprise était extrême : nous ne savions pas que les pies avaient la faculté de rajeunir! Sous la promesse formelle de ne pas être grondée, la bonne finit par avouer l'aventure, et nous comprîmes qu'un assez singulier hasard lui avait fait rencon-

trer un oiseau de même espèce que celui qu'elle cherchait, mais que ce n'était pas le même.

La nouvelle Margot valait beaucoup mieux que l'autre et devint extrêmement amusante. On finit par la laisser libre dans la maison et dans le jardin : sa cage était toujours ouverte, et elle y revenait quand elle voulait, ne songeant guère à s'échapper. Ses rapports avec les chats étaient des plus comiques : elle les poursuivait, leur tirait la queue et semblait vraiment éclater de rire en se moquant de leur indignation. C'était une fieffée voleuse; mais, comme elle cachait ses larcins sur nos genoux ou dans les plis de nos robes, il n'y avait pas grand mal. Elle ne parlait pas, — sauf un très vilain mot qu'elle semblait dire plutôt qu'elle ne le disait; — mais elle avait des *coua coua* d'une éloquence très suffisante. Quand elle rentrait du jardin pour réclamer quelque pitance plus substantielle que celle qu'elle avait pu se procurer, elle s'annonçait par des cris, toujours les mêmes. Si l'on ne prenait pas garde à l'arrivée d'une personne de son importance, elle paraissait très vexée, montait alors, saut par saut, les marches de l'escalier, et se plantait devant le premier qu'elle rencontrait, lui disant très clairement :

— Comment! c'est moi, et on ne m'offre rien?...

Margot divertissait beaucoup Théophile Gautier; il ne manquait jamais, en rentrant, de demander où elle était.

Dash et Mirza, à part quelques discussions et chamailleries de camarades, faisaient bon ménage avec les chats et la pie. Mon père, qui redoutait les chiens à cause de la rage, avait une vive affection pour ces deux-là. La vertu de Mirza, même, lui tenait au cœur plus que de raison, et, au moindre risque qu'elle courait, il entrait dans des colères disproportionnées. Si, par malheur, nous avions laissé ouverte la porte de la rue et que quelque chien en faction sur le trottoir eût tenté de s'introduire dans le vestibule, il éclatait en imprécations terribles, affirmant qu'il allait nous arracher les boyaux comme un taureau furieux pour les tirer jusqu'au fond du jardin, les dévider lentement sur un rouet d'ivoire, ou bien nous scier entre deux planches de bois mouillé, avec une scie ébréchée.

Ces menaces ne nous troublaient guère. Cependant, nous

n'admettions pas que le père se montrât irrité contre nous, et quelquefois, pour des gronderies plus graves, nous nous fâchions tout à fait, ne lui parlant plus, lui tenant rigueur longtemps. Cela le mettait hors de lui.

— Dans une heure, on aura fini de bouder et on m'aimera comme avant; sinon, je sévirai! — disait-il.

— Je ne te dois aucun amour, — répondais-je; — la Bible est formelle dans ses commandements : « Tes père et mère honoreras... » Elle ne parle pas de les aimer; désormais, je vais t'honorer.

Alors il me poursuivait d'objurgations extraordinaires, jetant contre moi ses pantoufles, sa pipe, tous les objets légers qu'il trouvait à sa portée, en me criant :

— Veux-tu bien finir cette comédie! veux-tu, tout de suite, me manquer de respect!

***

C'est à Saint-Jean, près de Genève, chez Carlotta Grisi, que Théophile Gautier composa en grande partie et termina son roman : *Spirite*. La beauté du site, la douce solitude de ce séjour, la grâce souriante de la châtelaine, le charmaient et l'inspiraient tout spécialement.

De l'autre côté du Rhône, qui longeait la propriété dans une course folle de torrent, le mont Salève et les dentelures des Alpes formaient le fond du paysage; plus loin, le parc s'achevait en un promontoire qui dominait un tableau magnifique : la jonction du Rhône et de l'Arve. On voyait les deux fleuves accourir par des routes opposées; l'un, saphir liquide que l'écume sertissait d'argent; l'autre jaune, lourd, opaque. Puis, avec un bruit de canonnade, ils se heurtaient dans un bouillonnement et bientôt se déroulaient, sans se confondre, comme un ruban bleu et un ruban d'or, et enfin disparaissaient entre de hauts rochers drapés de verdures croulantes.

Dans la vie réglée, paisible, abritée des importuns, que l'on menait à Saint-Jean, le temps semblait plus long qu'ailleurs: la rêverie naissait tout naturellement et rien ne l'interrompait; la pensée se développait sans effort, et le travail paraissait plus facile. On pouvait se promener sans sortir du

domaine, — « kilométrer », comme on disait à Genève; et mon père adopta ce mot qui remplaça nos « mille pas » de Neuilly.

La villa Grisi avait aussi sa terrasse : au-dessus d'une pente verte qui dégringolait vers un frais vallon, elle était plantée de magnifiques marronniers dont la floraison, chaque année, offrait un spectacle incomparable. Théophile Gautier aimait beaucoup ce coin du parc; il admirait les arbres géants sous tous leurs aspects, vêtus de pourpre et d'or par l'automne, emmitouflés de neige par l'hiver : il y revenait chaque jour, et « kilométrait » là de préférence. De loin, il y pensait avec regrets :

Les marronniers de la terrasse
Vont bientôt fleurir, à Saint-Jean,
La villa d'où la vue embrasse
Tant de monts bleus coiffés d'argent...

Mais ce qui l'attirait et le retenait surtout, c'était l'extrême intérêt qu'il portait à la maîtresse de la maison. Il avait pour elle une de ces passions sentimentales, respectueuses et mélancoliques, auxquelles il était sujet : en dépit de sa verve rabelaisienne, de sa truculence et de ses paradoxes, elles montraient sa véritable nature, que, par une bizarre pudeur, il masquait le plus possible.

Pour lui, Carlotta Grisi était toujours Giselle ou la Péri, celle qui avait incarné les moments les plus heureux de sa jeunesse. En la revoyant après une longue absence, pourtant, il avait été frappé de son aspect de petite bourgeoise rangée, dans ses simples robes de laine sombres, égayées à peine par un col de dentelle ou quelques bouts de ruban : il avouait qu'il était impossible de soupçonner la radieuse étoile d'autrefois dans cette personne toute nouvelle, qui donnait plutôt l'idée d'une mercière retirée après fortune faite. Mais, peu à peu, une expression fugitive, une grâce du sourire, un rayonnement des prunelles d'un bleu nocturne évoquaient la figure première; il la reconstitua, la retrouva toute, et bientôt ne vit plus qu'elle. Son rêve, à la fin, lui devint une réalité; la figure idéale de Spirite n'était pour lui que le reflet d'une

image; et cette image, il ne se doutait pas qu'il l'avait lui-même recréée :

Une pâleur rosée légèrement colorait cette tête, où les ombres et les lumières étaient à peine sensibles, et qui n'avait pas besoin, comme les figures terrestres, de ce contraste pour se modeler, n'étant pas soumise au jour qui nous éclaire. Ses cheveux d'une teinte d'auréole estompaient comme d'une fumée d'or le contour de son front. Dans ses yeux à demi baissés nageaient des prunelles d'un bleu nocturne, d'une douceur infinie, et rappelant ces places du ciel qu'au crépuscule envahissent les violettes du soir. Son nez fin et mince était d'une idéale délicatesse; un sourire à la Léonard de Vinci, avec plus de tendresse et moins d'ironie, faisait prendre aux lèvres des sinuosités adorables; le col, flexible, un peu ployé sous la tête, s'inclinait en avant et se perdait dans une demi-teinte argentée qui eût pu servir de lumière à une autre figure.

Telle est l'apparition de Spirite dans le miroir de Venise, et, sans être prévenu, il n'était pas aisé de reconnaître l'original de ce portrait; et cependant, lorsque l'on savait, cela ne semblait plus impossible :

C'étaient bien les mêmes traits, mais épurés, transfigurés, idéalisés et rendus perceptibles par une substance en quelque sorte immatérielle... L'esprit ou l'âme qui se communiquait à Guy de Malivert avait sans doute emprunté la forme de son ancienne enveloppe périssable, mais telle qu'elle devait être dans un milieu plus subtil, plus éthéré, où ne peuvent vivre que les fantômes des choses et non les choses elles-mêmes.

Théophile Gautier était parti pour Saint-Jean à la fin de juillet, et nous devions aller le rejoindre après un séjour dans les environs de Mâcon, chez les Dardenne de la Grangerie, chez lesquels ma mère, ma sœur et moi, nous étions invitées. Mon père était toujours inquiet et tourmenté quand sa nichée n'était pas auprès de lui : il imaginait toutes sortes d'événements, d'accidents, de querelles tragiques, de maladies subites, même quand il nous quittait pour de simples courses; il ne rentrait jamais sans angoisse à Neuilly et était tout heureux, disait-il, de ne pas trouver la mère égorgée, les filles violées, le feu à la maison.

Il travailla plus tranquillement lorsque nous fûmes tous réunis à Saint-Jean, et les phénomènes bizarres qu'il remar-

quait autour de lui cessèrent de l'obséder. Dès qu'il se retirait dans sa chambre, le soir, pour écrire quelques pages de son roman, autour de lui des rumeurs troublaient le silence, les meubles craquaient, l'armoire s'ouvrait brusquement; il voyait des ombres confuses au fond des miroirs, entendait des bruits de pas, des soupirs. Ce n'était pas sans appréhension qu'il quittait, pour aller travailler, le petit cercle réuni au salon et qui s'appliquait à d'importants ouvrages de crochet ou de tapisserie sous la douce lumière concentrée par l'abat-jour. Parfois nous le voyions revenir très troublé : il ne voulait plus remonter seul par les escaliers de pierre, ni parcourir les larges corridors voûtés de cette maison qui était une ancienne abbaye et semblait hantée par des ombres.

Le monde invisible paraissait s'émouvoir et s'efforcer d'entrer en communication avec ce vivant, créateur d'une fiction dont l'héroïne était un esprit.

Au fur et à mesure que l'auteur l'écrivait, le roman paraissait en feuilleton dans *le Moniteur*, et le succès littéraire de *Spirite* fut doublé d'un autre succès sur lequel on ne comptait pas : les médiums, les magnétiseurs, les partisans des tables tournantes, ceux qui interrogent les esprits frappeurs, les swedenborgiens s'émurent et adressèrent à Théophile Gautier les lettres les plus singulières et les plus folles. Un monsieur de Grenoble, qui signait « P. S. », affirmait être Malivert et être visité par une Spirite : il ne pouvait s'expliquer comment l'auteur du roman avait appris cette histoire. Un autre, qui venait de perdre une amie adorée, demandait sérieusement les formules d'évocation. La *Neue freie Presse*, de Vienne, reconnaissait un médium en Théophile Gautier; un autre journal, allemand celui-ci, prétendait que *Spirite* avait été commandé par le gouvernement pour occuper les esprits et détourner leur attention du projet d'annexion de la Belgique. Par l'entremise d'une dame inconnue, Alfred de Musset envoya de l'autre monde à Théophile Gautier les vers suivants, inspirés par Spirite :

Me voilà revenu. Pourtant j'avais, madame,
Juré sur mes grands dieux de ne jamais rimer :
C'est un triste métier que de faire imprimer
Les œuvres d'un auteur réduit à l'état d'âme.

J'avais fui loin de vous ! Mais un esprit charmant
Risque en parlant de nous d'exciter le sourire.
Je pense qu'il en sait plus long qu'il n'en veut dire,
Et qu'il a, quelque part, trouvé son revenant.

Un revenant ! Vraiment, l'aventure est étrange !
Moi-même, j'en ai ri quand j'étais ici-bas ;
Mais, lorsque j'affirmais que je n'y croyais pas,
J'aurais, comme un sauveur, accueilli mon bon ange.

Que je l'aurais aimé, lorsque le front jauni,
Sur le coude appuyé, la nuit, à la fenêtre,
Mon esprit, en pleurant, cherchait le grand peut-être
Et parcourait au loin les champs de l'infini !

Amis, qu'attendez-vous d'un siècle sans croyance ?
Quand vous aurez pressé votre fruit le plus beau,
L'homme trébuchera toujours sur un tombeau
Si, pour le soutenir, il n'a plus l'espérance.

Mais ces vers, dira-t-on, ils ne sont pas de lui !...
Que m'importe, après tout, le blâme du vulgaire ?
Lorsque j'étais vivant, il ne m'occupait guère ;
A plus forte raison, en rirai-je aujourd'hui !...

Ces vers parurent charmants à mon père, et si bien dans le style d'Alfred de Musset, qu'il avait beaucoup connu, qu'il n'eût pas hésité, disait-il, à les croire de lui, s'il avait pu admettre qu'un mort fît des vers et fût capable de les transmettre à un vivant.

Lorsque *Spirite* parut en librairie, l'auteur voulut offrir à la châtelaine de Saint-Jean un exemplaire d'une rare valeur de cette œuvre rêvée sous les grands marronniers, écrite surtout pour lui plaire et fixer d'elle une idéale image : il composa une longue dédicace que l'on imprima en tête d'un seul exemplaire.

Soigneusement relié en veau bleu, le volume unique s'en alla vers Genève, et celle à qui il était adressé le reçut avec grand plaisir. Mais elle ne sut pas le conserver : plus tard, on le lui vola ou elle le perdit, et la précieuse dédicace, dont il n'existe pas de copie, est inconnue.



Une aventure assez désagréable nous était arrivée pendant notre séjour chez les Dardenne de la Grangerie, en Bourgogne.

Ma sœur et moi, nous étions allées faire une excursion avec Marguerite, ses deux beaux-frères, Edmond et Lucien, et un neveu de l'acteur Dumaine, que l'on appelait le « petit Pécheux », bien qu'il eût près de vingt ans et qu'il ne fût pas petit. Nous étions partis dans une gentille carriole que Lucien conduisait, emportant notre déjeuner et deux fusils chargés à poudre, afin de faire résonner l'écho d'une grotte que nous allions visiter.

Après avoir traversé la petite ville de Nolay, le cheval commença à gravir avec effort une pente de la Côte-d'Or toute plantée de vignes et assez peu pittoresque ; il nous mena jusqu'à un plateau où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Nous nous étions installés auprès d'une broussaille qui limitait à demi un champ voisin ; dans ce champ, paissait un poulain ; il n'y avait personne aux alentours et l'on ne voyait aucune habitation.

Le repas terminé, comme il faisait très chaud et que le soleil tombait d'aplomb, on décida d'attendre un peu, en se reposant ou en flânant, avant de continuer à grimper vers la grotte. Les jeunes gens s'éparpillèrent pour chercher des mûres, tandis que nous restions assises derrière la carriole, essayant de nous abriter un peu du soleil, car il n'y avait plus d'ombre nulle part.

Tout à coup, dans cette solitude, dans ce silence, une rumeur, des cris, des vociférations. Nous distinguons ces mots :

— Il faut le tuer !...

Qui donc ?... Un chien enragé, peut-être ?... Nous courons vers le bruit pour tâcher de comprendre de quoi il s'agit, et qu'apercevons-nous ?... le petit Pécheux chevauchant le poulain et le faisant galoper à travers le champ voisin, tandis que de tous côtés surgissent des paysans armés d'échalas, qui se jettent sur lui et veulent le prendre à la gorge.

Nous nous élançons à son aide, en appelant Edmond et Lucien qui sont hors de vue. Mais Pécheux a eu le temps de sauter à bas du poulain et se défend vigoureusement. Malgré sa jeunesse, il n'est pas facile à émouvoir : embarqué mousse à quinze ans, il a déjà fait deux fois naufrage; la dernière, il est resté pendant quarante-huit heures ballotté par les lames, cramponné à un bout de planche. Il pratique une boxe savante et répond aux coups d'échalas par des coups de poing en pleine figure : des yeux sont pochés, le sang coule. Mais le nombre des agresseurs augmente toujours. Edmond et Lucien se sont jetés dans la bagarre sans savoir de quoi il s'agit; toutes les commères sont sorties du village invisible d'où, sans doute, depuis longtemps des paires d'yeux nous surveillaient; elles glapissent, excitent les hommes, se lamentent sur le sort du malheureux poulain qui, lui, s'est tranquillement remis à paître : c'est une confusion inextricable.

Je cours à la voiture, y prendre un des fusils, et je reviens; mais on ne le voit même pas, ce fusil ! Avec le canon, je laboure juqu'à l'écorcher la poitrine nue d'un vieux paysan à figure de sauvage, qui hurle et s'acharne plus que tous les autres : je ne parviens pas même à détourner son attention, mais son fils, un grand gars de vingt-cinq ans, apercevant son père au bout d'un fusil, court sur moi et me tord le bras, pour me faire lâcher l'arme, dont il s'empare. Pécheux, haletant, les habits déchirés, la figure toute sanglante, semble à bout de forces : je retourne à la voiture et je rapporte le second fusil ; cette fois, je parviens à faire reculer quelques-unes de ces brutes.

Enfin voici M. le maire, en sabots, en blouse bleue, comme les autres, ne brandissant pas d'échalas pourtant : on va pouvoir s'expliquer avec lui. Je m'approche, mais il paraît que je lui cause une terreur extrême, car il fait un bond en arrière et crie :

— Ne me touchez pas !

Les gendarmes paraissent : on est allé les chercher à Nolay. C'est là, chez le commissaire de police, que l'on va nous conduire. Tant mieux ! Celui-là sera peut-être un peu plus civilisé.

Je dois rendre mon fusil aux gendarmes, puis nous voici défilant devant eux par le raide chemin entre les vignes, bordé

de deux rangs de badauds. On se montre les principaux criminels : Pécheux, qui est vraiment fait comme un voleur, et moi qui voulais tuer le monde à coups de fusil.

— A-t-elle l'air méchant! — disent les bonnes femmes.

Le commissaire est un colosse, mais un homme du monde, heureusement. Il nous accueille en amis et se montre indigné, au récit de notre aventure : sur le procès-verbal que l'on vient de lui remettre, elle est définie : « rébellion à main armée ». Il connaît ses administrés, les habitants de ce village d'où nous venons, et les considère comme de vrais sauvages.

— Dans les premiers temps de mon séjour, — dit-il, — ils ont essayé aussi de m'assommer, et je ne me suis fait respecter d'eux que grâce à ma force physique. Je les empoignais par la ceinture et je les apportais moi-même au poste. Cela seulement leur imposa. Si vous aviez endommagé le poulain, ils n'avaient qu'à le prouver et à se faire indemniser. Mais maintenant il ne s'agit plus de cela : ils vous ont attaqués brutalement; vous devez porter plainte et vous faire rendre justice.

Le conseil fut suivi. Dardenne de la Grangerie, que Marguerite mit au courant par une lettre circonstanciée, prit en mains le procès ; nous le gagnâmes brillamment. Nous avions exigé des excuses écrites. Elles nous arrivèrent, de la grosse écriture du maire en sabots et signées de signatures informes. Très magnanimes, nous n'avions pas exigé d'indemnité pécuniaire, ce qui enthousiasma nos agresseurs à tel point qu'ils proposèrent de nous porter en triomphe si nous revenions dans le pays.

J'ai toujours gardé précieusement la petite croix d'argent, surmontée d'un poulain, que Dardenne fit fondre à quelques exemplaires pour les vainqueurs de ce combat mémorable.



Mohsin-Khan m'avait demandée à mon père. Mais un mystère planait sur cette démarche qui ne semblait pas avoir été accueillie très favorablement. Je ne m'expliquais pas pourquoi

on ne m'en disait rien, et j'étais curieuse de connaître la cause de cette réserve. Ce fut Marguerite de la Grangerie qui me la révéla. Le général avait été obligé de faire un aveu, d'expliquer sa situation, qui, très normale en Asie, pouvait paraître singulière à un Européen : il était marié en Perse, mais dans des conditions particulières ; il s'agissait d'un mariage temporaire, qui se dénouait de lui-même, après un certain nombre d'années, si l'on ne renouvelait pas l'engagement. Le terme fixé était échu ; Mohsin-Khan allait retourner dans son pays pour régler cette affaire et revenir complètement libre.

Mon père jugea qu'en l'état des choses il n'était pas possible d'examiner la demande, ni d'y faire aucune réponse, qu'il fallait attendre pour cela le fait accompli et le retour de Perse. On fit même comprendre au général, très assidu à Neuilly, qu'il devait, jusqu'à nouvel ordre, espacer ses visites.

Mohsin fut désolé de cette décision et chercha à nous rencontrer dans des maisons amies ou au théâtre. Il était toujours, je ne sais comment, très bien renseigné ; il trouvait le moyen, aux premières représentations, de louer la loge voisine de la nôtre.

Mon père fut très irrité par ces manigances et faillit se fâcher tout à fait. Cependant, avant le départ pour la Perse, il accueillit aimablement la visite d'adieu et laissa même le général me parler en particulier quelques instants.

Au moment de s'éloigner, pour une année au moins, Mohsin me suppliait de lui promettre, sans pour cela m'engager avec lui, de ne pas me marier avant son retour. Il était certain de revenir investi de hautes fonctions diplomatiques ; il pourra alors m'offrir des conditions de bonheur qui me décideraient peut-être.

Mais j'étais mal disposée : l'idée de cette femme lointaine, dont l'avenir dépendait de moi et qui serait gardée peut-être si je ne promettais rien, me gênait et m'agaçait ; de plus, Théophile Gautier, si épris qu'il fût de l'Orient, le redoutait aussi et tâchait de me faire partager ses craintes : malgré le charme, l'intelligence et l'évidente bonté de Mohsin-Khan, il n'était pas rassuré.

— Les Orientaux sont délicieux, — disait-il — ils ont une douceur, une placidité incomparables ; mais ils ont aussi

des colères farouches : la femme ne doit pas broncher; à la moindre frasque ils lui font couper la tête.

Il me traçait alors un tableau effroyable de malheureuses cousues vivantes dans des sacs, en compagnie de serpents, de crapauds, de scorpions, puis jetées à l'eau.

Je ne croyais guère à tout cela, ce qui ne m'empêchait pas de taquiner méchamment Mohsin en lui disant qu'il serait peut-être capable, un jour, de me faire couper la tête.

— Comment un homme de génie peut-il avoir de pareilles idées ? — s'écriait-il, vraiment désolé ; — comment ne devine-t-il pas qu'il ne pourra jamais confier le bonheur de son enfant à quelqu'un qui en aurait plus de soin que moi ?

Il me décrivait alors la beauté d'un voyage en traîneau à travers la Russie et la Perse, les châteaux mystérieux, les fêtes royales, les parures constellées de pierreries, tout ce pays des *Mille et une Nuits* dont j'avais tant rêvé et qui sans doute était ma vraie patrie.

— Vous êtes comme une plante née par hasard dans un sol étranger, — me disait-il ; — vous deviez être une princesse persane : ne repoussez pas l'occasion qui s'offre d'accomplir votre destinée.

Cependant je ne voulus m'engager à rien : il s'en alla, les larmes aux yeux, n'emportant aucune promesse.

Il était dit que je ne verrais pas la neige du Mont Albroz étinceler au soleil, par-dessus les platanes qui font de Téhéran un bouquet de verdure : je décidai de m'envoler moins loin, — et, lorsque Mohsin Khan, nommé ambassadeur à Londres, revint en Europe, j'avais quitté le nid paternel.

JUDITH GAUTIER

LENDEMAIN D'ÉLECTIONS

Berlin, le 21 juin.

Le premier tour des élections au Reichstag — j'écris ces lignes avant le scrutin de ballottage — a été une surprise pour tout le monde. Sans doute on avait prévu, et j'avais fait prévoir moi-même, dans le dernier numéro de la *Revue*, quelques portions principales du résultat ; mais personne n'a eu un pressentiment exact de l'ensemble de ces résultats. Il est encore impossible aujourd'hui de l'évaluer avec une entière précision, et le grand nombre des ballottages interdit de prédire avec certitude ce que sera la composition du Reichstag de demain. Mais il se dégage dès maintenant un certain nombre de données capitales, qui suffisent à faire du 16 juin 1903 une date qui marquera dans l'histoire de l'empire d'Allemagne, et qui comptera par delà les frontières de l'Empire.

***

Voici d'abord un résultat que personne n'avait prévu : l'effondrement de l'agrarisme extrême, de la Ligue agraire. Tous les chefs de ce parti, sauf un, ont été délaissés par leurs électeurs et sont définitivement battus ; et celui qui vient en ballottage[1] s'y présente dans de fort mauvaises conditions, puisque son concurrent, un social-démocrate, le distance de

1. On sait que la législation électorale de l'empire d'Allemagne n'admet au scrutin de ballottage que les deux concurrents qui, au premier tour, ont obtenu le plus grand nombre de voix.

près de quatre mille voix[1]. L'écrasement de ce parti admirablement organisé, de ce parti puissamment riche, de ce parti qui a mis en œuvre toutes les ressources de l'agitation démagogique, et qui a eu pour lui maintes complaisances officielles, — cet écrasement, c'est la condamnation décisive prononcée par le peuple entier d'un État industriel contre les extravagances de l'agrarisme. Et la défaite de la Ligue agraire est l'unique trait des élections qui ait procuré une joie sans mélange à tous les partis — exception faite, bien entendu, des intéressés. Il est même permis d'affirmer que le monde gouvernemental en a ressenti une satisfaction sensiblement égale à celle des partisans du libre-échange, et que les conservateurs eux-mêmes, qui dépendaient étroitement de la Ligue agraire, sont heureux d'être enfin libérés de la contrainte que ces hommes faisaient peser sur eux, et contre laquelle ils n'osèrent jamais s'insurger. La tyrannie agrarienne troubla toujours l'intimité naturelle des relations entre la cour impériale d'une part, et, de l'autre, le parti conservateur, le parti de la haute noblesse, de la grande propriété foncière, du corps des officiers et de la haute bureaucratie : la débâcle de la Ligue agraire va rendre au gouvernement l'espoir de gagner une partie des conservateurs à ses projets de traités de commerce.

Les autres résultats électoraux, au contraire de celui que je viens d'énoncer, sont faits pour plaire à ceux-là seuls qui en bénéficient, et pour déplaire à tous les autres partis ; ils sont tous pour déplaire au gouvernement.

Ce que la presse d'Allemagne et de l'étranger commente avec le plus de passion, c'est la poussée puissante du parti social-démocrate. A-t-il recueilli 2 200 000 voix, comme le veut l'évaluation *minima*, ou plus de trois millions, comme l'affirment les évaluations les plus optimistes[2], — toujours est-il que 55 social-démocrates sont élus au premier tour, contre 32 au premier tour de juin 1898. Sur 184 ballottages, les social-démocrates viennent en ligne dans 121 circonscriptions, soit près des deux tiers. Une loi arithmé-

1. Le cinquième, M. Œrtel, vient d'être battu par son concurrent socialiste. *(Note du traducteur.)*

2. La statistique officielle lui attribue, au total, 2 911 317 voix. *(Note du traducteur.)*

tique veut qu'en Allemagne on compte un succès sur deux scrutins de ballottage : à ce compte, le prochain Reichstag aurait 115 députés social-démocrates, et le parti de l'opposition prolétarienne serait, au Parlement et dans l'Empire, le parti le plus puissant, la fraction la plus nombreuse. Il ne faut pas songer à escompter un pareil résultat. Dans la plupart des régions de l'Empire, tous les autres partis, des protectionnistes extrêmes aux libres-échangistes les plus acharnés, se coaliseront pour faire échec au parti socialiste, pour réduire dans la mesure du possible le nombre de ses élus. Il est fort possible que le succès final des social-démocrates soit plus grand dans l'Allemagne du Sud, où les oppositions de classes sont moins accusées, que dans les régions du nord. Lorsque le présent numéro de la *Revue* parviendra aux mains des lecteurs, le résultat de 184 élections de ballottage sera chose décidée, et connue. Il serait donc oiseux de s'aventurer en de vaines prédictions. Une seule chose est certaine, c'est que le socialisme, en dépit du nombre énorme de voix qu'il a recueillies, aura au Reichstag moins de sièges que le Centre [1]. Mais on peut, dès aujourd'hui, dégager les raisons générales de cet accroissement prodigieux du nombre des électeurs socialistes.



Quiconque sait avec un peu de précision ce qu'est le parti social-démocrate reconnaît volontiers que les trois millions de voix qu'il a obtenues ne proviennent pas toutes de socialistes convaincus, résolument hostiles à l'ordre social actuel, et résolument acquis à l'idée collectiviste. Mais en revanche, les adversaires les plus décidés du socialisme sont bien obligés de reconnaître que le spectre du collectivisme a, cette fois, moins effrayé que jadis. Si plusieurs centaines de milliers d'électeurs ont donné leur voix aux socialistes tout en n'adhérant pas au programme et aux volontés théoriques du parti social-démocrate, c'est qu'ils ont voulu marquer de la manière la plus énergique qui fût à leur portée leur opposition au gouvernement et à la politique de la majorité du Reichstag,

1. Le scrutin de ballottage du 25 juin a eu pour résultat l'élection de 83 social-démocrates et de 99 députés du Centre catholique. (*Note du traducteur.*)

condamner de la manière la plus explicite la politique protectionniste et agrarienne. — Et d'autre part, ce vote est, par ses conséquences, autre chose et plus qu'une protestation négative. Il est hors de doute que ce grand succès électoral du prolétariat organisé fera plus aisée la diffusion des principes socialistes, permettra un développement nouveau et une extension nouvelle de l'organisation de ce parti, et donnera toute une clientèle nouvelle à la presse social-démocratique. La classe ouvrière va prendre une conscience plus exacte de sa force, elle sentira grandir sa puissance politique, accroîtra sa puissance syndicale, et exercera sur la vie économique de l'Allemagne une influence plus profonde.

La presse conservatrice ne prévoyait pas que les succès du parti social-démocrate seraient aussi considérables, — pas plus d'ailleurs que la presse socialiste, qui a laissé paraître sa surprise. On glose beaucoup sur les causes profondes de ces effets imprévus. On allègue le discrédit où est tombé le dernier Reichstag et sa politique douanière. L'article du Code pénal qui punit les crimes de lèse-majesté empêche que l'on aille découvrir au faîte de l'Empire l'une des causes principales qui expliquent le triomphe du seul parti républicain qu'il y ait en Allemagne. Pourtant on ne se gêne pas pour reconnaître — au moins en paroles — que les discours de l'empereur ont eu des effets tout autres que ceux qu'il en attendait. A Essen, dans le fief du roi des canons, de Krupp, l'empereur donnait à entendre aux ouvriers, le 26 novembre 1902, qu'ils eussent à rompre avec les socialistes, ainsi qu'il sied à de bons et braves travailleurs allemands. A Breslau, le 5 décembre 1902, l'empereur, s'adressant à une délégation ouvrière, flétrissait les agitateurs qui excitent les ouvriers contre leurs patrons, contre les autres classes, contre le trône et l'autel, et qui asservissent, terrorisent et exploitent à leur profit la classe laborieuse ; il les engageait à rompre tous rapports avec ces hommes et à envoyer au Reichstag, pour les représenter, de dignes et simples travailleurs choisis dans leurs rangs, et il promettait de faire à ces députés du vrai peuple un accueil cordial et joyeux. Ces discours, et des propos analogues tenus par le prince héritier, furent imprimés, distribués par millions d'exemplaires aux ouvriers des fabriques,

affichés partout. Nulle part le succès des socialistes ne fut aussi foudroyant que dans les villes mêmes où l'empereur avait parlé. Faut-il s'étonner si l'opinion commune considère l'empereur comme le meilleur des agitateurs au profit de la social-démocratie, — faut-il s'étonner si l'on estime que la journée du 15 juin ébranle l'autorité du trône et du principe monarchique à une profondeur où elle n'a pas été ébranlée, en Allemagne, depuis 1848.

***

L'autorité de l'empereur et de son gouvernement a subi d'autres dommages encore, qui sont graves. L'empereur avait proclamé que la germanisation des portions polonaise et danoise de l'Empire était l'un des premiers et des plus urgents devoirs de la politique prussienne. Tous les discours impériaux, tous les actes des germanisateurs, toutes les pressions administratives n'ont servi de rien : les Polonais et les Danois recueillent au premier tour autant de sièges que leur en avaient donné en 1898, l'un et l'autre scrutins, le nombre de leurs voix a crû, et ils viennent en ballottage dans huit circonscriptions. C'est un grave échec pour le gouvernement[1].

***

Le gouvernement doit-il rire ou pleurer du succès du Centre clérical? Le Centre, en 1898, eut 85 sièges au premier tour; il en a 88 cette année; il vient en ballottage, dans de très bonnes conditions, en 35 circonscriptions : il sera certainement, cette fois encore, le groupe le plus nombreux du Reichstag. Il sera donc maître de la plupart des votes importants au Parlement. Aucune majorité n'est concevable sans les catholiques, et ils pourront à leur gré, à la faveur du morcellement des partis, faire triompher leur politique en formant des coalitions changeantes. Ce succès n'a rien qui soit réjouissant pour personne, sauf pour eux-mêmes. Il

1. Le secret du vote a été manifestement avantageux aux social-démocrates, aux Polonais et aux Danois; il a été sans effet utile pour les Alsaciens : ils subissent un nouveau recul, et ils perdent Metz. Les Guelfes aussi ont lutté sans bonheur.

atteste la discipline et l'organisation remarquables du clergé catholique, qui a défié jusqu'à présent tous les assauts. Seul le parti socialiste a fait quelques brèches dans les puissantes murailles qui abritent le Centre, alors que le libéralisme y échouait misérablement.

***

Ce sont — avec les agrariens extrêmes — les quatre groupes libéraux qui font à peu près tous les frais de l'élection. Les trois groupes libre-échangistes — parti démocratique, parti libéral-démocratique, union libérale — n'ont pas un seul élu au premier tour. Le quatrième groupe, qui est protectionniste et incline au conservatisme, le parti national-libéral a moitié moins de sièges qu'il n'en eut au premier tour de 1898. Ces quatre groupes arriveront fort diminués au nouveau Reichstag[1]. Il serait assez long et hors de propos d'expliquer les raisons générales de la décadence manifeste du libéralisme, décadence générale, non pas seulement en Allemagne, mais aussi en Autriche, en Belgique, en Hollande, et dans d'autres pays encore. Je ne puis qu'indiquer ici ce qui saute aux yeux : c'est que le libéralisme s'adapte évidemment fort mal aux conditions modernes de l'organisation sociale, et c'est aussi que les diverses tendances libérales se font entre elles une guerre acharnée et se dépècent mutuellement. Personne ne compte sérieusement, en Allemagne, sur un renouveau du libéralisme, et les chefs des partis libéraux repoussent avec hauteur toute idée d'un rajeunissement doctrinal.

***

Les traits généraux de ces premiers résultats sont les suivants. Il y a mouvement général vers la gauche. Le protectionnisme agrarien est entamé profondément, et il est permis d'envisager comme possible la conclusion de traités de commerce. Les projets de dépenses nouvelles pour l'armée et la marine et les projets d'impôts nouveaux auront sans doute

1. Scrutin de ballottage : parti démocratique, 6 députés ; parti libéral-démocratique, 21 ; union libérale, 10 ; nationaux-libéraux, 52. *(Note du traducteur.)*

pour eux une majorité, mais ce sera tout juste, et encore ne faut-il pas que le gouvernement émette des prétentions excessives. Reste à savoir quelle attitude le gouvernement aura à l'égard du socialisme. Les journaux de la grande industrie réclament une restriction du droit de vote. Les *Nouvelles de Hambourg* — le journal de la famille de Bismarck — exigent une législation électorale qui écarte du Parlement la social-démocratie. Les hommes politiques de droite reconnaissent eux-mêmes qu'il est difficile de prévoir les conséquences qu'aurait un acte révolutionnaire de cet ordre. Exclure le socialisme de la représentation au Parlement équivaudrait, vraisemblablement, à obstruer les soupapes d'une chaudière où la pression est fort élevée. On l'a bien vu en Saxe, où une législation électorale nouvelle a exclu récemment les socialistes du droit de vote à la diète saxonne; ils ont eu leur revanche aux élections au Reichstag : des vingt-trois sièges que la Saxe possède au Parlement d'Empire, dix-huit ont été conquis au premier tour par les social-démocrates, qui, en outre, arrivent en bonne posture au ballottage pour les cinq sièges restant à pourvoir[1]. Cet avertissement mérite de n'être pas perdu de vue. Je serais fort surpris que les gouvernements allemands dussent se mettre aisément d'accord pour décider le retrait du droit universel de suffrage par voie de coup d'État. Et, d'autre part, il est infiniment invraisemblable que l'on obtienne du prochain Reichstag une majorité pour une semblable mesure. Le Centre catholique et les Polonais sont trop directement intéressés au maintien du suffrage universel, et ils formeront, avec les social-démocrates, la majorité du Reichstag. On parlera beaucoup, on écrira beaucoup, on gémira beaucoup, — et l'on n'osera ni ne pourra rien faire.

1. Les socialistes ont enlevé tous les sièges saxons, sauf un seul, celui de Bautzen, où a triomphé un antisémite. (*Note du traducteur.*)

UN BERLINOIS

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

FILLE D'OUESSANT

Qui voit Ouessant,
Voit son sang.
(Dicton marin.)

I

Il vente grand frais du suroît.

Dans leur maison bien barricadée contre la tourmente, cinq îliens se tiennent blottis autour de l'âtre, où brûlent du goëmon sec et des épaves.

Un lamperon d'ancienne forme est accroché sous le manteau de la cheminée. Les rafales courbent et relèvent sa petite flamme de torche, qui se ravive un peu pendant les accalmies : quelque vaisselle se met alors à miroiter, sur des étagères, et aussi les vitres blanches de deux étroites fenêtres, scellées dans la muraille. Deux tables et des bancs grossièrement façonnés encombrent le pauvre intérieur, enfumé par les algues. — Et cela ressemble aux réduits des matelots, sur les navires.

La porte est au bout d'un couloir que l'on devine entre des bahuts à lits clos ; elle grince comme si quelqu'un cherchait à forcer le loquet. Dehors, la brise de tempête ronfle, dans la nuit d'hiver : on dirait un rouet géant qui tourne, au chant rauque de la mer...

— Le vent souffle la ruine ! — dit Michel Stéphan. — Voilà longtemps que nous n'avions eu pareille secouée !

— Pas, à ma souvenance, depuis le naufrage de la galiote hollandaise, l'hiver avant-dernier, — répond Pierre Malgorn, son camarade.

Ils fument lentement des pipes, le coude sur la table. Leurs visages anguleux et rasés se noient dans l'ombre, disparus sous des chapeaux de mer, en grosse toile huilée; ils tendent l'oreille, comme s'ils épiaient un signal...

Devant le feu, une femme est posée sur un escabeau sans dossier, filant sa quenouille, et deux jeunes filles tricotent, assises à même la dalle. Elles portent une coiffure carrée dont le tulle, épinglé sur un simple béguin, forme un pli large qui retombe droit contre la nuque. Leurs cheveux sont coupés au ras des épaules, suivant la mode îlienne, et bouclent sous la coiffe blanche.

Tous les cinq, ils habitent Keller, un îlot proche d'Ouessant, au seuil de l'Atlantique.

Stéphan et Malgorn sont du hameau de Loqueltas, sur la grande île, où ils sont nés porte à porte. Tous deux ont tiré la grande bordée. Malgorn prit femme en rentrant: sa fille Marie-Anne avait un mois lorsque Stéphan reparut à son tour. Mais celui-ci, au lieu de s'installer dans la demeure qu'il tenait de ses parents, fit bail pour Keller et s'y bâtit une maison, à la surprise de tous, car jusque-là les oiseaux de mer en avaient été les seuls hôtes.

On y allait bien, après les sinistres, pour ramasser du bois flotté, mais personne n'eût voulu seulement y passer la nuit, à cause de « l'Homme Rouge », — une âme de naufragé qui « revenait », au dire des anciennes. — Peu s'en fallut que Stéphan ne passât pour fou... Pensez donc! Un homme qui tenait de sa famille une maison et un lopin de terre comme tout le monde, aller s'installer sur ce rocher hanté, où pas un chrétien n'avait voulu vivre avant lui. Fallait-il pas avoir perdu le sens?

On n'était pas au bout de l'étonnement.

Une femme vint rejoindre Stéphan, et l'on apprit alors qu'il s'était marié sur le continent...

Jamais cela n'arrive, que les îliens prennent femme hors de chez eux, tellement ils sont différents des autres, et attachés à leur petite patrie marine. Et l'on pense si les commères avaient encore jasé sur ce mariage insolite, dont Stéphan ne s'était pas vanté!

Au bout d'un an, l'étrangère mourait, donnant le jour à une fille. Les Malgorn étaient accourus. Yvonne, la femme de Pierre, qui venait justement de sevrer Marie-Anne, nourrit l'enfant, et son mari en fut le parrain: il la baptisa Marguerite, — en breton Mac'haïdik.

Puis, comme l'endroit était fertile en épaves, ils avaient fini par rester tous les cinq sur l'îlot, où ils se livraient clandestinement à la rapine de mer. Le dimanche, quand le temps le permettait, ils venaient entendre la messe à Ouessant, et, chaque mois d'août, ils allaient moissonner leurs sillons de Loqueltas.

— La marée renverse, — fit Malgorn après un intervalle, ayant reconnu la montée du flot à son ressac, plus sonore.

— En effet!

— Oui, et le courant va porter en Manche. Plus rien à espérer, de ce moment.

Alors, se tournant vers la fileuse :

— Yvonne, si tu nous disais une histoire, pour faire l'heure moins triste?

— Maman, celle de Fantik, que tu nous as promise, — fit Marie-Anne.

Ayant garni sa quenouille d'une fraîche houppée de laine, Yvonne jeta deux ou trois planches vermoulues dans le feu, puis commença de conter :

— La plus belle fille du pays était Fantik, la demoiselle de Kerblez.

» Il fallait la voir, le dimanche, allant à la messe, dans une robe de soie verte, avec une chaîne d'or autour du cou, des souliers de cuir bigarré et des bas rouges.

» Sous sa coiffe de lin, son œil était bleu, ses cheveux blonds, sa joue rose comme la fleur de l'érable...

Soudainement, la brise a forcé davantage. La porte danse contre ses ferrures et, par paquets, la pluie et l'embrun fouettent les petites fenêtres, tout empoissées de sel humide.

C'est un grain qui crève, une de ces nuées couleur d'encre, pleines de surventes et de giboulées, où s'épuisent les suprêmes violences des ouragans...

Les vagues maintenant battent en pleine côte, avec un

roulement continu : la maison tremble comme au passage de lourds chariots. Et les îliens se demandent si la bourrasque ne va pas tout culbuter dans la mer, — la terrible mer d'Occismor, qui engloutit autrefois la ville d'Ys...

Déjà, pas loin de chez eux, la lame a fait sauter le plafond d'une grotte, vingt pieds de granit; et le trou crache à présent des pierres et de la bave salée.

— Un beau jour, le sol manquera sous la maison! — fait Yvonne.

— Jésus! Maria! — s'écrie Mac'haïdik, — ne dis pas des choses qui font tellement peur!

Stéphan veut rassurer sa fille :

— Ne crains rien, petite. Temps à grains est pour *beausir*, dit le proverbe.

Mais Yvonne, au lieu de poursuivre son récit, reprend de vieilles jérémiades :

— Vous savez, la mère Bosec, de Loqueltas-en Ouessant, celle qui a vu des femmes-poissons à la grève de Pern, et qui passe pour connaître l'avenir? Eh bien, elle est certaine qu'il nous adviendra malheur, sur cet îlot où, à l'époque des païens, ont habité des sorcières.

— Allons! des sorcières, à présent! — dit Malgorn. — L'Homme Rouge ne te suffit plus, celui dont tu nous menaces, à chaque tournée de suroît?

— Tu ris? N'empêche qu'ici même où nous sommes, il y eut des druidesses, comme elles s'appelaient. Leur métier était de vendre aux navires des flèches pour conjurer le temps. Un jeune homme de l'équipage — il fallait que ce fût un beau jeune homme — lançait les flèches contre le vent, et le vent tombait aussitôt. Mais, au retour, le marin devait rendre visite aux marchandes de sorts. L'une d'elles l'emmenait se baigner en mer, où se faisaient leurs épousailles, et le diable...

— Veux-tu te taire, folle que tu es! — fit Stéphan. — Tu sais très bien pourquoi nous demeurons ici, et tu es la première à te réjouir, quand un vaisseau...

— C'est bon! c'est bon! Vous verrez!

— Au lieu d'effrayer les enfants avec tes sornettes, tu ferais mieux d'achever ton histoire, celle que tu commençais quand le grain t'a coupé la parole.

Il était dit qu'Yvonne ne finirait pas son conte cette nuit-là.

Un grondement étouffé, plus bref que les décharges de la tempête, a fait sursauter les îliens. On l'a reconnu sur-le-champ, ce lointain appel, et tous se sont levés, jusqu'à Misère, — un chien-loup au poil hérissé, endormi dans un coin.

— *Va Doué*! (Mon Dieu!) C'est le canon d'alarme...

Et Mac'haïdik court à la fenêtre, sans réfléchir que les vitres bâillent sur du vide noir.

— Taisez-vous, les femmes! — a dit Stéphan.

Ils écoutent... Les sifflets du vent suraigu... les grands coups de bélier que frappe la mer... Rien autre...

— Pierre! à capeler nos « cirages »!

En un clin d'œil ils ont endossé des surtouts jaunâtres sentant l'huile rance, et qui leur donnent la tournure de gros insectes, alourdis sous des carapaces luisantes.

— Ici, Misère!... Voir si tu vas le flairer, ce bâtiment...

Car le chien reconnaît de loin l'odeur des voiles et du goudron, et il déniche quelquefois un navire, quand le brouillard cerne la vue perçante des îliens.

Derrière eux, une trombe de vent mouillé se rua, qui fit claquer la porte, voltiger les rideaux et les coiffes des femmes. La lumière s'évanouit, et, du même coup, le petit bien-être tiède qui régnait sous la chaumine.

Une fois dehors, Stéphan et Malgorn durent avancer une épaule et courber la tête, pour affronter le vent tourbillonnant qui gonflait leurs vareuses et leurs pantalons « cirés ».

Cependant, au plein air, le mugissement de la tourmente paraît moins lugubre que tout à l'heure dans la maison, surtout lorsque Yvonne y reconnaissait on ne sait quels hurlements de maudits...

Cinglés par la brise, les deux hommes contournent les falaises, heurtant parfois des murettes en terre, à trois pans, où de petits moutons s'abritent.

On croit sentir les ténèbres voler, lourdes d'aromes salins. Puis, tout d'un coup, c'est la giclée d'une lame, et les deux îliens se détournent de l'embrun, qui les cingle dans le dos.

Le nez au vent, le chien ne hume aucun effluve suspect, et sa queue basse est pour dire à ses maîtres qu'ils se morfondent inutilement, sous la cuisante mouillure des grains.

Un moment, ils aperçoivent le feu d'Ouessant réfracté par l'écran des brumes, un disque rougeâtre, mal discerné à un mille.

— Le bâtiment voyait le phare, pour tirer du canon ! — dit Malgorn.

— Probable. Mais qu'est-il devenu?

— Misère ne sent rien : le navire doit se trouver assez loin sous le vent.

— Alors, autant retourner.

Quelques secondes, les nuées vertigineuses que la tempête chassait d'un horizon à l'autre se déchirèrent. Sur le ciel tremblant d'étoiles s'ouvrit un « clairon », signe d'une prochaine accalmie.

Stéphan dit :

— Ce sera sans doute pour le changement de marée, vers le petit matin. Nous n'avons plus qu'à espérer l'embellie.

II

Les femmes se sont agenouillées devant une Immaculée-Conception en porcelaine blanche, dressée sur la cheminée, au milieu d'images saintes.

Elles prient pour ceux en danger de male mort, tout près d'elles peut-être. Ce qui n'empêche pas Yvonne de demander secrètement la grâce que le navire leur échoie à piller...

Et pendant qu'avides d'épaves, Malgorn et Stéphan scrutent les ombres, la litanie monotone s'égrène lentement, dans la petite maison où presque toutes choses proviennent du naufrage, — depuis la madone, trouvée sur une goëlette à vau-l'eau. jusqu'à l'huile qui brûle dans la lampe rallumée...

De sa voix très douce, souvent couverte par le tintamarre du vent, Mac'haïdik répète les versets mystiques :

Rosa mystica,
Turris eburnea,
Consolatrix afflictorum...

Et les deux autres répondent par un *Ora pro nobis* murmuré à la sourdine.

Brusquement, la porte s'ouvre : ce sont les hommes qui rentrent, accompagnés par une bouffée de tempête. Ils quittent leurs sabots et leurs « cirages » dont l'eau dégoutte, et viennent s'accroupir devant le feu, les mains tendues vers les algues fumeuses.

Pierre donne les nouvelles :

— C'est tout juste si le vent ne nous a pas enlevés, et, tant qu'à y voir, il fait plus clair chez le démon, j'imagine !

— Si le bâtiment a porté au plein, — explique-t-il, — cela doit être sur les roches avancées de Keller : alors, avec le vent du noroît et le jusant, on trouvera du *penzé* [1], le lendemain.

Et, comme les jeunes filles ont esquissé un geste de pitié, il ajoute :

— Que voulez-vous ? Celui qui navigue sait bien qu'il boira la grande goutte, un jour ou l'autre ! Mon grand-père était revenu d'une noyade : d'après lui, ce serait une fin très douce, certainement préférable à mourir longuement dans son lit, ainsi qu'il nous arrivera... N'est-ce pas, Michel ?

— Bien sûr ! Toutefois il n'est pas encore prouvé que la mer ne viendra pas réclamer siennes nos vieilles carcasses...

— En attendant, donne un grog, Marie-Anne. Et du hollandais, tu sais ?

A gauche de l'âtre, où de l'eau chantait sur les cendres chaudes, se dresse un buffet verni, avec une glace dorée. De la vaisselle chinoise, verte et rose, luit dans l'ombre, rangée sur des étagères à baguettes.

La glace et le buffet, imprévus dans cette chaumière, furent pris à bord d'une galiote qui, deux ans auparavant, s'était jetée contre les écueils du Kingy. A la marée descendante, on avait pu déménager une partie du salon. Mais le flot suivant avait rompu le navire, et ses brisures dérivèrent du côté de l'Abervrac'h, sur la terre ferme, où fut la grande pillerie.

Marie-Anne, ayant ouvert le buffet, y prit un flacon de grès :

— Il n'y en a plus qu'un après celui-ci.

— Diable ! — fit Malgorn.

1. Bris, épave.

— Et la provision de cassonade tire à sa fin, — ajouta Yvonne.

Stéphan avait vidé son verre : il l'égoutta d'un coup sec, puis, de bonne humeur :

— Eh bien, nous sommes dans les mois où les Antillais traversent, avec le sucre, le café et le tafia. Si c'en était un, celui qui a donné du canon? Et, demain, le matin, découvrir un joli trois-mâts de la Trinité ou de la Jamaïque, bien assis sur les roches !... Hein?...

— Sans perte de vies humaines, au moins ! — fait Marie-Anne.

— Les *Saozon*[1]? — dit Malgorn, — tant pis pour eux ! Des ennemis et des hérétiques...

Mais Mac'haïdik n'aime pas lorsqu'on souhaite profits de naufrage. Le *penzé* lui fait remords, à cause des pauvres marins dont on hérite sans leur consentement.

— Quand les meubles craquent, le soir, il me semble que c'est leurs âmes, par reproche ! — dit-elle.

— *Doué ra bardouno d'an anaoun !* (Que Dieu pardonne aux trépassés !) — prononce rapidement Yvonne.

Et chacun répond : « *Amen!* » en se signant.

Après quoi, Stéphan se met à tancer Mac'haïdik :

— Qu'est-ce que tu nous racontes, toi? Si les navires sombrent, c'est notre faute, à présent?

Autant que possible, on sauvait les vivants, et les corps, on les portait en terre chrétienne. Quant à leur vieux droit de bris, il fallait être maltôtier, — engeance de faillis chiens! — pour le contester : la mer ne donne-t-elle pas le *penzé* à celui qui le trouve?

— Les platins de récifs sont nos champs, à nous qui sommes pauvrement lotis de bonne terre, et les épaves notre glane. S'il nous plaît de risquer le danger pour sauveter de la richesse qui n'est plus à personne?

— Père, si le bien du *penzé* n'est mal acquis, il nous arrive par la perdition des autres, et me fait scrupule.

— Il n'y a que les terriens pour se tourmenter de pareilles idées ! — dit Stéphan, prompt à se fâcher.

1. Anglais.

— Excuse-la, — fait Malgorn, — l'enfant n'est point fautive : elle tient cela de sa mère défunte.

La mère de Marguerite ! Rarement on en parle...

La jeune fille sait seulement qu'elle était de la ville, une mignonne et frêle créature, toujours triste, morte peu de jours après l'avoir mise au monde, comme dévorée par quelque nostalgie...

III

Les hommes s'étaient étendus tout habillés, prêts à sauter dehors à la moindre alerte. Les femmes reposaient dans la chambre des Malgorn, au grenier, où montait une ancienne échelle de bord. Tous songeaient au navire qui avait naufragé peut-être, et l'attente du butin les tenait éveillés.

Le jusant amena du calme, comme Stéphan l'avait prévu. Puis le vent reprit, avec une nouvelle violence... Mais ce n'est plus le même souffle naufrageur, celui qui se lève dans les brumes, par-dessus les lointaines solitudes atlantiques : il vente noroît, une brise ronde et franche, à pousser les vaisseaux en bonne route, et non pas à les jeter sur le récif.

Quand Malgorn et Stéphan sortent, le ciel est presque dégagé, florissant de constellations déjà pâlies. Les nuées d'orage fuient le vent sec, qui les roule contre l'horizon.

Séparée de l'île voisine par un chenal étroit, Keller se profile sur l'azur encore assombri, telle une borne de granit, encerclée par les vagues déferlantes. Pas un arbre, nulle autre végétation que l'herbe brûlée par les embruns : une seule maison, celle où Mac'haïdik est née.

Ouessant, que les Bretons nomment Enez-Heussa, — l'île d'Épouvante, — commence à paraître, grise et longue. Elle est aussi désolée, quoique beaucoup plus grande que Keller. Les habitations, toutes semblables, se groupent en hameaux, avec des moulins très petits dont les ailes brunes sont repliées. Sur le promontoire du Stiff, au Nord, la tourelle du phare; à l'autre extrémité, le clocher de Lampaul, le bourg. Une ceinture d'aiguilles borde les flancs abrupts, où s'effondrent les montagnes de la mer.

Derrière Enez-Heussa, les îles arides et les roches noires surgissent, innombrables, dans la clarté nouvelle : un chaos de pierres debout, frangées d'écume. Et cela s'étend jusqu'au cap Saint-Mathieu, la « fine terre » de l'Armorique, une petite ligne bistrée vers le levant.

Autour des mornes écueils, les ondes glauques s'écroulent en cascades parallèles. Et leur mousse foisonnante est comme un suaire de moire sur l'étendue déserte.

Les mouettes et les goëlands, affamés par trois jours de tempête, se hâtent à la pêche, déchirant l'air de leurs cris enroués.

— Ah ! malheur ! — dit Malgorn. — Le navire n'est plus là !

— Eh ! pas sûr...

— Où donc alors ?

— Au fond de l'eau... Ce ne serait pas le premier à couler sans laisser de traces : patience, encore un peu !

Ils longeaient la falaise escarpée, marchant vers la pointe nord de Keller. Une presqu'île formait là un recran, une espèce de cuvette profonde, où venaient généralement atterrir les débris charriés par le flot. On l'appelait « le cimetière des Anglais », tant on y avait ramassé de leurs cadavres ! Les deux camarades s'arrêtèrent au-dessus de la petite anse : la mer y bouillait comme dans un chaudron, sautant par-dessus l'isthme de galets qui rattache la presqu'île à l'îlot.

Stéphan et Malgorn étaient marins retraités, sans que l'âge eût mordu sur leurs visages, moulés dans le même bronze humain que leurs ancêtres, hâlés par toutes les intempéries. De la primitive race îlienne ils gardaient la carrure massive, les traits accusés, les mains puissantes et les lèvres minces, — et les yeux clairs qui regardent loin devant eux, habitués à interroger les horizons, en quête d'épaves...

Michel s'arc-boute au granit, son poignet rivé à celui de Pierre, dont le buste penche hors l'aplomb de la falaise. Et c'est pour épier les lames qui se déroulent, diaprées d'herbes marines.

— Tiens, — fit tout à coup Malgorn, appelant son voisin d'une secousse, — un bordage ! A gauche, vois-tu ?

L'autre a fait un pas en avant :

— Oui, ma foi! Même que cette planche n'a pas quitté depuis longtemps la carène où elle était clouée...

Alors, en vue d'une aubaine possible, ils décident d'aller chercher leurs agrès de maraude, gaffes et grappins.

Le soleil se lève tout blanc sur la mer convulsée, faisant briller comme de l'argent fondu les gouttes qui perlent aux pierres grises. Dans la grande limpidité de l'air après la tempête, les terres éloignées se distinguent avec une singulière netteté ; on reconnaît les gens d'Ouessant, qui sont à la découverte, eux aussi.

Stéphan :

— On a pareillement entendu le canon, de l'autre côté ; reste à savoir pour qui seront les bris, s'il y en a...

— Pour nous, parbleu, comme habituellement! — répond Malgorn.

IV

— Eh bien? — demande Yvonne.

— Oh! sûrement, de la casse! — annonce Malgorn. — On a vu de la bordaille tout fraîchement arrachée.

— Pourvu que ce ne soit pas un bateau du pays! — fait Marie-Anne.

— Pas de danger, fillette! C'est une virure de « gros bois » que nous avons aperçue ; d'ailleurs les barques de chez nous n'ont pas de canon pour prévenir, quand elles coulent.

— Allons, — dit Stéphan — vite le déjeuner, et tout le monde à la guette!

La guette, c'est l'affût aux épaves flottantes.

Les lendemains de bourrasque, hommes, femmes et enfants, leurs engins à la main et les glènes de corde souple sur l'épaule, tous ceux des îles sont embusqués dans les anfractuosités des falaises, épiant toute tache sur l'uniforme nappe des eaux. Dès que l'un d'eux signale un objet à la dérive, ils courent prendre une embarcation, dans la hâte de vérifier si la trouvaille leur apportera quelque surprise. Le plus souvent, ce sont des morceaux de chêne ou de sapin qui surnagent :

on en ramasse une provision pour l'hiver, car les îliens n'ont pas d'autre bois que celui du *penzé*.

Mais le grand coup de chance était qu'un navire, égaré par les brumes, vînt s'éventrer sur les bancs du large, chose assez fréquente avant la marine à vapeur, lorsque les voiliers pris par le calme devenaient le jouet des courants. Après avoir pillé la coque, jusqu'à l'apparition des gardes maritimes, on cachait le butin dans les grottes, ou en terre sous des quartiers de granit, ou bien encore sur des barques qui tenaient la mer tant que les gendarmes rôdaient par là. Les *penzé* de denrées précieuses, un peu plus tard, on les revendait secrètement aux contrebandiers du Conquet.

Les cinq de Keller furent s'installer dans une cavité appelée la « chaise de Satan » : à force de s'y poser, le diable a même laissé la trace de ses deux pieds fourchus, imprimés sur le roc.

C'était leur poste d'observation préféré, l'endroit le mieux choisi pour surveiller l' « arrivage ». Que d'heures ils avaient passées là ! Et tant d'autres de leurs devanciers, pilleurs d'épaves, depuis les premiers âges où l'homme se hasarda sur la mer !...

Déjà quelques pièces de mâture sont à la grève, et, comme des chasseurs qui se concertent sur les menées d'une bête, les îliens argumentent du navire sans doute naufragé.

Pierre suppose un trois-mâts-barque : il aura touché sur une « basse », pour s'abîmer aussitôt. De la sorte, les objets placés sur le pont ont seuls surnagé. Le reste ne flottera que beaucoup plus tard, une fois la carène ouverte par la pression des eaux. Il craint que le *penzé* ne soit maigre, et lâche son dernier mot :

— Bien malin qui saurait le jour où le chargement va sortir de la cale !

La mer, toujours démontée, se retire peu à peu, découvrant par degrés les énormes galets de la digue.

Or voici qu'une lame culbute, en faisant saillir un aviron, avec une espèce de boule entortillée de longues algues. Après avoir disparu sous l'écume, cela rebondit avec la vague suivante.

— Est-ce qu'on ne dirait pas un homme ? — fait Mac'haïdik.

Stéphan répond :

— Il est vrai.

— En tout cas, — ajoute Malgorn, — il a dû séjourner dans l'eau un nombre d'heures suffisant pour être noyé trois fois... Et heureusement pour nous : ce ne serait pas besogne aisée, de le faire accoster !

— Trois fois noyé? Tu as bientôt dit cela ! — reprend Stéphan.

Car, décidément, c'est bien un être humain que supporte l'aviron.

— Dame ! nous avons entendu le coup de canon avant minuit, et il fait maintenant sept heures, pour le moins.

— Possible. Pourtant m'est avis que nous devrions tenter de le repêcher : ce serait de la bonne marchandise, qu'on irait tout de même, pas vrai ?

— Oh ! je veux bien, moi, si c'est ton avis.

Tels ils sont, prêts à risquer leur vie avec la même insouciance pour agripper une futaille à la dérive que pour sauver un inconnu. Et cette promptitude au dévouement, ainsi que le mépris du danger, ennoblissent leur métier de pillards.

Ils étaient descendus jusqu'à l'isthme, où la mer atteignait encore. Ils durent s'aider avec les mains pour cheminer sur les pierres branlantes. A mi-distance, Stéphan s'attache à la ceinture une corde, dont Malgorn et les femmes saisissent l'extrémité, tandis que, son grappin sur le dos, il s'avance vers l'endroit où surnage la rame. Le vieux naufrageur montre une agilité surprenante pour son âge : renversé par chaque lame qui déferle, il se relève, tenu par la corde, cherchant à gagner une tête de roche, en avant des galets. Il y touche presque ; mais, soudain, derrière le passage d'une montagne d'eau, on ne le voit plus revenir à la surface. Les autres se précipitent sur la corde : elle raidit sans qu'ils puissent la ramener.

— La ligne est crochée quelque part, et Michel est f... si on ne le dégage pas ! — dit brusquement Malgorn. — Amarrez-moi, je vais voir à le déhaler.

A la minute, retentit un joyeux : « Paré ! » de Stéphan,

qui, par un tour d'acrobate, s'était hissé sur le granit, après avoir coupé sa ligne.

Quand il se fut accoré, on le vit, courbé sous les avalanches, jeter à plusieurs reprises son grappin parmi les brisants.

Puis, à la fin :

— Ça y est! je le tiens! Pierre, amène-toi, que je t'envoie le bout!

Malgorn, à son tour, va au-devant des volutes, et, lorsque Stéphan lui a lancé le paquet de corde, il en ramène le bout vers les femmes. Tous quatre se mettent à paumoyer, profitant des moments où la lame porte à terre.

Quand émergea le noyé, ils allèrent le prendre pour le traîner hors l'atteinte des vagues, et, tandis qu'ils le débarrassaient de son linceul de goëmons, le chien Misère le flaira, en grognant sourdement :

— Bien! — cria Stéphan, faisant un porte-voix de ses mains. — Emmenez-le à la maison; je vous rejoindrai quand la mer aura suffisamment baissé pour que je puisse regagner la grève.

On déposa le naufragé devant le feu ranimé. Malgorn profita de ce que les femmes faisaient chauffer des couvertures pour couper ses vêtements et le mettre nu.

C'est un garçon d'une trentaine d'années, brûlé du soleil, avec une barbe et des cheveux tout frisés. Son dos et ses jambes ont été labourés par le coupant des roches. De larges entailles balafrent aussi la figure et les mains. Les yeux sont clos, la bouche contractée, les bras crispés autour de l'aviron, qu'aucune secousse n'a pu lui arracher.

On le frictionna d'abord avec de l'eau-de-vie et du sel. Ensuite, on l'enveloppa de laines brûlantes, et les jeunes filles furent chargées de lui bassiner les tempes.

Yvonne, qui s'y connaît en noyés, — elle en a tant vus! — déclare qu'il ne doit pas avoir séjourné trop longtemps sous les lames, et qu'elle ne serait pas surprise si on le ramenait à la vie.

Mais les dents du blessé sont tellement serrées qu'il est impossible de lui faire avaler quoi que ce soit. Marie-Anne lui incline la tête de façon à la renverser, et, avec précaution,

elle parvient à introduire quelques gouttes d'un cordial dans ses narines. L'homme fait un mouvement ; ses bras se détendent, il lâche l'aviron, et vomit des flots d'eau salée. Il a levé les paupières, mais les referme tout de suite, pour s'évanouir derechef.

— Voyez-vous, — dit Yvonne, — il y en a que l'on fait ainsi revivre à grand'peine, et qui vous filent entre les mains, comme s'ils n'en voulaient plus, de ce monde !

Enfin, au bout d'un long moment, l'étranger revint à lui-même et prononça quelques mots en langage inconnu, puis il s'assoupit. Il ne restait plus qu'à le mettre dans un lit bien chaud.

Une heure après, le repêché et son sauveteur dorment à côté l'un de l'autre. Malgorn est déjà reparti pour la guette, et les femmes, qui regardent par la fenêtre les vagues folles brasiller sous le soleil, échangent des conjectures sur l'« aubain » devenu leur hôte, par fortune de mer...

V

Le jour va finir lorsque Jacques Noguès, de Cassis en Provence, — hier encore maître d'équipage sur le *Saint-Jean-Baptiste*, — ouvre enfin les yeux.

Au fond de la niche qui abrite le lit breton où il repose, le marin se croit dans sa couchette de bord. Mais il ne reconnaît pas la jolie figure qui épie son éveil, ni ce bonnet, sous lequel foisonnent des boucles brunes...

— Qui êtes-vous ? — demande-t-il en français.

— Je suis Mac'haïdik.

— Mac'haïdik ?...

Ce nom lui est nouveau, que prononce une voix étrangement douce. Il cherche à rassembler ses souvenirs, et la souffrance qu'il éprouve lui rappelle le drame de la nuit précédente.

— Où suis-je donc ? — demande-t-il encore.

— Aux îles d'Ouessant.

— Et mon navire ?

— Il est perdu.

— Le capitaine?... L'équipage...?

— Nous n'avons jusqu'à présent retrouvé que vous.

L'étranger a poussé comme une plainte. N'ayant pas la force de parler davantage, il laisse retomber sa tête, pour sourire tristement à la jeune fille.

Celle-ci appelle Yvonne, qui accourt.

La brave femme avait toute une pharmacie de simples, et, dans les cas graves, les employait de manière un peu cabalistique. Elle nouait alors ses amalgames d'herbes rares avec du lin que l'on n'avait pas mouillé en le filant et, pour les appliquer, traçait des signes de croix par nombres déterminés.

« Si la nature de ce garçon est saine, se dit-elle, il peut guérir, mais ce sera long : six semaines de lit, peut-être !... »

De l'herbe à mille feuilles et du plantain pilés dans l'huile servirent à panser Noguès, et Mac'haïdik lui prépara une infusion d'absinthe, pour prévenir la fièvre :

— Buvez ceci et ne vous tourmentez pas. Il faut que vous restiez bien tranquille et sans parler pendant quelques jours. Appelez seulement, quand vous aurez soif.

On fut obligé de le veiller plusieurs nuits consécutives. Il avait le délire et, tantôt en français, tantôt dans sa langue provençale, il poussait des exclamations de terreur, mêlées aux termes de la manœuvre :

— Les brisants devant !... La barre toute !... On coule... on coule...

Lorsqu'il voulait boire, le naufragé demandait Mac'haïdik, dont il avait retenu le nom...

Cependant les îliens étaient à fouiller la côte, en quête d'épaves. Dès que la mer fut praticable, ils sortirent avec leurs barques pour explorer la chaussée de Keller... Mais on ne trouva plus rien, après les espars qui flottèrent le matin du sinistre.

— Il est encore parti vers la côte des Paganis, celui-là ! — grommelait Malgorn.

— Notre aubain vous renseignera, dès qu'il pourra causer, dit Marie-Anne.

La fièvre tomba le quatrième jour, et Yvonne permit à Noguès de satisfaire la curiosité de ses hôtes. Ceux-ci firent une moue de déconvenue, quand ils apprirent que le *Saint-Jean-Baptiste* revenait des mers du sud avec un chargement de cuivres et de peaux que la mer ne rendrait jamais...

Alors, on lui demanda où le coup de vent les avait pris.

C'était par le travers de Belle-Isle. Ils mirent à la cape. Mais, le navire fatiguant, à cause du poids des cuivres, il fallut fuir vent arrière, sous la voile de trinquette.

— Vous n'avez rien vu? — fit Stéphan.

— La nuit était si obscure que, de la barre, je ne distinguais pas le grand mât, — répondit le maître d'équipage. — La mer fumait. Nous roulions, à mettre le bout des basses vergues dans l'eau. Tout à coup, une espèce de lueur rouge se montra par tribord et, presque au même instant, partit le canon de l'avant.

— Nous l'avons entendu, — dit Stéphan. — On a bien pensé qu'il y avait du grabuge. Aussi, le matin, nous étions tout penauds, de ne pas voir de bâtiment sur les cailloux.

Mais Noguès ne comprit point ce que signifiaient les regrets du vieil îlien. Il continua :

— Je me disais : « Le capitaine tire le canon, ça va mal! » quand une lame de fond souleva le *Saint-Jean-Baptiste*. En retombant, il porta en pleine roche : nous y étions!... De la secousse, j'avais lâché la barre, jeté contre les haubans, où je m'accrochai : par bonheur, car la lame suivante balaya le pont et j'aurais été enlevé comme les autres le furent certainement.

— Les pauvres bougres! — fit Malgorn.

— A un grand cri, poussé tout près de moi, dans la mer, il me sembla reconnaître la voix de Quéméneur, un gabier breton qui, pendant le souper, nous disait : « Gare de tomber sur Ouessant!... » L'avant venait de se rompre, avec un effroyable craquement qui me serra le ventre. La mer aboyait à rendre le vent sourd, et j'avais le frisson de la petite mort en voyant les vagues ouvrir leurs énormes gueules noires, comme pour m'avaler... Vous savez, on a beau ne pas être avare de sa peau! Je ne me souviens pas trop de ce qui s'est passé ensuite.

— Il était la demie de onze heures, — dit Malgorn. — Nous

étions dehors, nous aussi. Une vraie nuit à fabriquer des épaves !

— Mais cet aviron que vous aviez si bien cramponné? — fit Yvonne.

— Une chance d'avoir mis la main dessus, car sans lui!... Je l'avais monté dans les haubans, où je m'étais installé, le plus haut possible, tandis que le navire enfonçait, à chaque coup de talon. Et ce que ça secouait!... J'espérais tenir jusqu'au matin; mais, le vent ayant tourné, l'épave sortit de sa souille, par l'arrière. Je n'eus que le temps de crocher l'aviron et je me trouvai dans l'eau : elle était glacée, et chantait des glou, glou, glou...

— Et alors? — dit Mac'haïdik.

— Je ne sais plus, j'avais perdu les sens.

Les femmes eurent un soupir.

— C'est sur la basse Meur que votre navire a dû toucher, reprit Malgorn. Elle se dresse comme une aiguille par des fonds de trente à quarante brasses, et je ne vois guère que ce perchoir-là dont un navire puisse ainsi redescendre... Le *Saint-Jean-Baptiste* est perdu pour vous comme pour nous, mon ami.

— Du reste, pour du cuivre et des peaux!... — conclut Stéphan, en breton.

VI

Lorsqu'ils eurent perdu tout espoir de grappillage, les habitants de l'îlot demeurèrent davantage chez eux, et l'étranger apprit à comprendre un peu de la langue bretonne. Quand il connut la signification du mot *penzé,* qui revenait constamment dans leurs conversations,il devina le motif de leurs mystérieuses absences...

Alors, regardant par le guichet du lit clos, Noguès découvrit tout ce qu'ils avaient piraté sur des bâtiments, y compris le rhum du bon grog chaud dont on lui donnait sa part, avant l'heure de dormir. Et il se rappela les mauvaises réputations des côtes armoricaines où, disait-on, les soirs de

tempête, on attachait des lanternes aux cornes des vaches pour les lancer sur les grèves dangereuses, afin d'attirer les vaisseaux vers les écueils...

Il était chez des naufrageurs !...

Le temps s'écoulait avec monotonie, en travaux d'intérieur. Les femmes, après avoir filé la laine récemment coupée, la cardaient à petits mottons pour la donner au tisseur d'Ouessant, qui en ferait des jupes noires, d'une seule pièce.

Sous leur *koricher* de tulle hiératiquement plié, qui ressemblait à quelque ancienne coiffure d'Orient, les îliennes faisaient songer aux épouses et aux filles de ces patriarches bibliques, moitié pasteurs, moitié pillards... Elles avaient aussi cette sorte d'attrait inexprimable que gardent les insulaires, et que Noguès avait ressenti dans certains archipels d'Océanie. Et, sur la petite terre où il se trouvait transporté comme par quelque pouvoir d'enchanteur, il lui semblait renaître dans un monde très lointain.

Les hommes réparaient les filets et les casiers à homards. Ou bien ils allaient s'asseoir sur le banc, contre la maison, et regardaient arriver les navires, — des voiles blanches et des voiles blanches qui fuient, au ras de l'horizon, l'une après l'autre : car, soit pour « emmancher »[1], soit pour gagner le large, les flottes du monde entier sont obligées de passer en vue d'Enez-Heussa, l'île redoutée. — Et c'était une continuelle procession de bateaux, allant et venant, que les îliens surveillaient, ayant l'air de dire :

« Passez ! passez aujourd'hui, bricks et trois-mâts, barques et goëlettes !... Il faudra bien que, les uns et les autres, vous veniez quelque jour sur le récif, ce qui est la fin commune des navires, — pour laisser vos trésors à qui les trouvera... »

Chaque matin et chaque soir, Malgorn examinait le ciel et prédisait du temps par proverbes. Il était tout joyeux lorsqu'il pouvait donner quelque mauvais pronostic, comme :

Soleil en lune,
Vent d'amont et brume !

1. Donner dans la Manche.

ou :

Barbes de chat aux nuages,
Annoncent de vent tapage !

Car la brume et les tapages de vent, c'étaient leurs chances d'aubaine...

VII

Un dimanche, les îliens s'habillèrent dès le matin, pour aller à la messe.

Les hommes, en chemise blanche et braies bouffantes, endossaient leurs cabans de marins. et Noguès vit Stéphan — le pilleur d'épaves — accrocher la croix d'honneur sur sa veste : alors, c'était donc un brave que cette espèce de brigand ?...

Les jeunes filles avaient mis des jupes neuves de grosse laine frisée ; deux cotillons, rouge et bleu, dépassaient la robe courte et plissée sur les hanches. Leurs seuls atours de fête étaient un châle noir à franges et un bonnet de taffetas peint, avec un *koricher* de tulle blanc, retenu par deux brides un peu larges, nouées sous l'oreille. Tout cela était fixé au moyen d'épingles, de longues épingles à tête de porcelaine. Par-dessus le châle, l'usage était, quand on se rendait à l'église, de revêtir le *cazéken*, veste masculine arrondie à la taille et fermée aussi par des épingles, en guise de boutons.

Ce costume est celui d'Ouessant, où toutes les femmes s'habillent de même, on ne sait depuis combien de siècles, toujours en noir... Pas un bijou, excepté les anneaux de mariage, en or ou en argent. Pour chaussures, des sabots, mais souvent lavés aux travaux de la mer, et non pas souillés de boue et de fumier, comme ceux des paysannes.

Et sous leurs simples vêtements d'épaisse laine noire, elles ont un charme étrange, les îliennes, avec leurs boucles voltigeant autour du cou et le *koricher* au grand pan carré, retombant tout raide derrière la tête : ses plis rigides, encadrent des figures fines, comme celles des portraits anciens, du temps que les visages ne s'étaient pas encore tellement vulgarisés, à force de croisements.

Un nez mince et allongé, des lèvres étroites et le menton accusé leur donnent une apparence sévère et hautaine, presque tragique. Et c'est une surprise, la voix très douce qui sort de leurs bouches, où les dents brillent, pareilles à des nacres humides.

Leurs cheveux, généralement noirs, se partagent en bandeaux ondulés, au sommet d'un front droit que bordent de larges sourcils bien arqués. Leurs yeux ont le regard à la fois vague et profond de ceux qui contemplent souvent la mer. Et elles ressemblent aux femmes d'Irlande, plutôt qu'aux Bretonnes du continent.

Quand les deux amies se furent ainsi parées, le maître d'équipage les examina longuement, Mac'haïdik surtout. Après son départ, il ferma les paupières, et la revit penchée vers lui, le premier soir, disant de sa voix douce comme la musique : « Je suis Mac'haïdik... »

Cependant elle l'intimidait beaucoup, avec ses gestes d'une grâce antique et son parler sans détours. Jamais le marin de Provence n'eût osé lui dire des paroles de galanterie comme il avait coutume d'en débiter aux filles de son pays, accortes et provocantes...

Les courants de marée tourbillonnent entre les deux îles, et il faut savoir comment se déplacent les lits habituels du flux et du jusant pour traverser, même par calme. Parfois, en mauvaise saison, ceux de Keller restaient emprisonnés sur leur îlot durant des semaines.

Ce dimanche, la mer est une glace d'argent mat, sous un ciel pommelé qui présage courte durée à ce répit entre deux coups de vent.

Vers midi, les îliens revinrent de la messe. Ils rapportaient les nouvelles d'Ouessant, — petites nouvelles toujours les mêmes, dans ce coin de solitude où la mer mettait seule des hasards. Et, le soir, les femmes ressassèrent ce qu'elles avaient appris au sortir de l'église.

C'était la pauvre madame Tual qui venait de perdre son mari, demeurant seule, à vingt-sept ans, avec quatre enfants en bas âge. L'homme avait passé trente-trois jours sur un bâtiment « engagé », c'est-à-dire couché sur le flanc par un grain,

avec un peu de biscuit et rien à boire que l'eau du ciel quand il pleuvait. Recueilli par un Norvégien, Tual était rentré chez lui mourant. Le pire, c'est qu'il lui manquait encore quatre années de mer pour que sa veuve eût droit à une pension...

On leur avait aussi annoncé le mariage d'une jeune fille nommée Corintinnik avec un fils Stéphan, cousin de Mac'haïdik, et quartier-maître canonnier dans la flotte. Il était arrivé de Brest en permission, et l'affaire avait dû se conclure en grande hâte, le marié devant partir pour les mers de l'Inde cinq jours après la noce. Enfin, elle avait de la chance tout de même, celle-là, car c'était joli d'épouser un quartier-maître qui, sur sa solde, enverrait chaque mois une belle « délégue ».

— Ah! la mâtine, — disait Yvonne, — elle l'a eu, son Stéphan! Voilà assez longtemps qu'elle le guignait!... Et qui aura été lui parler pour elle? Savez-vous cela, les enfants?

— Vous dites qu'on a été le demander, lui, en mariage, de la part de la demoiselle? — interrogea Noguès.

— Oui, c'est la coutume dans nos îles, monsieur Jacques. Sans cela, voyez-vous, ils n'y songeraient peut-être pas, à se marier, les marins en congé! Les hommes sont rares chez nous : ils naviguent tous, et reviennent si peu!... Tandis qu'il y a tant de jeunesses, et même de veuves, qui souhaiteraient un mari! Alors elles envoient généralement des vieilles parler aux garçons, pour leur faire savoir que telle ou telle ne demanderait pas mieux.

— On dit à Ouessant : « *Krog pa gavi, n'hor bezo ket a hini!*... Prends quand tu trouveras, nous n'aurons pas chacune le nôtre!... » — ajouta Marie-Anne.

— Tenez, moi, — fit Malgorn, — le lendemain du jour que je suis rentré au pays, j'avais été faire visite à M. le recteur, et j'en sortais, lorsque Françoise, sa gouvernante, me prit à part. Elle m'expliqua qu'il y avait, chez les Le Noret, une personne gentille comme pas une, travailleuse et de belle humeur, dont le cœur se chavirait quand elle pensait à moi... et que sais-je encore? Enfin, bref, en une demi-heure de temps, elle trouva le moyen de m'embobeliner tellement que, trois semaines plus tard, ça y était.

— Et ça n'y aurait pas été, mon vieux Pierrot, si tu m'avais prévenue que ce serait pour m'enfermer ici, où il n'y a personne à qui causer ; sans compter que nous risquons de nous réveiller quelque nuit au fond de l'eau, avec la maison par-dessus nous !...

On parlait également de l'expédition d'Alger, dont ils avaient des détails par les îliens embarqués sur l'escadre de l'amiral Duperré. Et Nogues s'étonnait de voir comme ces gens, isolés du reste de la terre, étaient renseignés sur les événements du monde, grâce à leurs marins qui allaient partout et écrivaient des lettres en grosses écritures, lues et relues aux veillées.

— Ce qui me réjouit le plus dans la prise d'Alger, c'est que cela va faire enrager les Anglais ! — disait Stéphan. — Ce Duperré, c'est un des rares qui les ont battus sur mer, pendant les guerres de l'Empire. Au Grand-Port, de l'île de France, il leur a détruit une division de quatre frégates. Un de ses matelots me l'a narré, à bord du ponton où nous étions en captivité tous les deux.

Content de pouvoir rappeler une défaite des *Saozon*, il recommençait le récit, souvent et souvent répété, des grandes canonnades et des abordages d'autrefois. Et toujours il en revenait à l'affaire du *Vengeur*, dont il était un des survivants.

Nogues lui fit raconter la chose tout au long, curieux de savoir les détails de ce combat dont il avait tant ouï dire, sur les gaillards d'avant.

Et le vieil îlien débita son histoire d'une haleine, comme il avait coutume de le faire :

— On était le 1er juin. Vers huit heures du matin, le vent se leva, déchirant la brume qui masquait l'ennemi depuis trois jours : vous auriez dit que l'on venait de tirer un rideau. Et la flotte de l'amiral Howe nous apparut, à deux lieues dans le vent, une longue file de vingt-six bâtiments de ligne et de dix navires légers, à peu près de même force que la nôtre. Les Anglais, aussitôt, laissèrent arriver sur nous, en grande tenue de combat.

» Il faisait un vrai temps de demoiselle : petite brise de la partie sud, jolie mer, un peu houleuse. Après le brouillard

des jours derniers, le soleil se montrait tout gai, comme s'il était content de voir que ça allait chauffer...

» Pour être mieux à l'aise, nos hommes décapelèrent chemises de laine et tricots, et se mirent nus jusqu'à la ceinture.

» L'amiral Villaret-Joyeuse avait signalé de se disposer pour la bataille. Quand j'eus porté l'ordre à la connaissance de Renaudin, notre capitaine, il monta sur la dunette et fit rouler les tambours :

» — Citoyens! — cria-t-il, en soulevant son chapeau, — vous allez montrer aux ennemis de la liberté comment se battent de vrais républicains.

» Républicains, nos Bretons ne savaient pas trop ce que cela voulait dire; mais, du moment qu'il s'agissait de cogner sur l'Anglais, tout le monde était d'accord.

» Les pièces furent approvisionnées à six coups, les mèches allumées, les bailles remplies d'eau. On jeta du sable sur les gaillards et dans les batteries, afin que les ponts fussent moins glissants au roulis, quand le sang aurait coulé. Et la danse commença...

» Déjà le *Vengeur* avait échangé ses volées avec deux vaisseaux qui nous étaient passés à petite distance, quand un troisième, le *Brunswick*, voulut couper la ligne devant nous. En loffant pour lui barrer le chemin, nous l'abordâmes : par malchance, son ancre accrocha dans notre bois et nous colla bord contre bord. Nous ne pouvions plus tirer que les canons de l'avant et de l'arrière, parce qu'il n'y avait pas assez d'espace pour pousser les écouvillons. Les Anglais, plus malins, avaient des écouvillons souples, de corde, et continuaient à servir toutes leurs pièces.

» Nos canonniers, exaspérés de recevoir des coups sans les rendre, s'élancent au dehors, leurs coutelas à la main, cherchant à sabrer les chargeurs du *Brunswick*. De la dunette où était mon poste, je voyais les servants se larder, dans l'étroit couloir formé par les murailles.

» Deux, un Anglais et un Français, avaient jeté le sabre pour se prendre à bras le corps, pendus par une main à quelque manœuvre, et c'était à belles dents qu'ils s'escrimaient : vous auriez dit la bataille de deux singes. Mais un

coup de roulis fit incliner les vaisseaux, dont les coques se froissèrent en grinçant : les deux hommes furent écrasés entre les batteries et tombèrent enlacés pour toujours, comme deux amis morts dans les bras l'un de l'autre...

» Pour en finir, le commandant fit monter le premier détachement d'abordage : j'en étais. Le matelot ne demandait que cela, et nous sautâmes sur le pont du *Brunswick*, où l'on ne s'attendait guère à notre visite. Nous l'aurions enlevé, et un peu vivement, je vous prie de le croire, si nous n'avions pas été rappelés, à cause de deux vaisseaux ennemis — dont un trois-ponts — qui arrivaient à contre-bord. Chacun alla reprendre son poste dans les batteries, et le grand sabbat recommença.

» Quand ces deux-là s'éloignèrent, contents de nous avoir fait essuyer quelques bordées à couler bas, le maître calfat vint dire un mot à l'oreille du capitaine. J'étais tout près, j'entendis : il le prévenait que nous avions quatre pieds d'eau dans les cales... Renaudin fit une grimace, et commanda du monde aux pompes.

» C'est alors que, l'ancre du *Brunswick* ayant cassé, nous nous trouvâmes enfin dégagés, après deux heures de bord à bord. L'Anglais brasse à culer et, bonjour ! le voilà parti sans demander son reste.

» — Tonnerre de Dieu ! — dit le Renaudin, — j'aurai encore le temps de te repincer, cochon d'Anglais !... Aux bras de bâbord, partout !

» On n'avait pas fini d'orienter, qu'un grand diable de trois-ponts, celui de tout à l'heure, nous voyant prendre poursuite derrière le *Brunswick*, revient sur nous vent arrière. Et vlan ! et vlan ! il nous envoie deux volées de ses cent dix canons.

» Ah ! mes enfants, quelles rafales ! A la première, tirée à démâter, tout le gréement vient en bas, sauf le mât d'artimon qui tomba seulement une demi-heure plus tard. Vous voyez d'ici la pagaye sur le pont ! La seconde nous prit en pleine coque, et coucha par terre des files de blessés et de mourants que l'on entendait geindre et sacrer, depuis que le canon faisait silence.

— Vous ne ripostiez donc plus ? — dit Noguès.

— L'eau venait d'envahir les soutes et de noyer les poudres. Rasé ainsi qu'un ponton, criblé de trous de boulets par où la mer entrait comme à travers une écumoire, *le Vengeur* avait son compte...

» Jusque-là, nous n'avions pas vu grand'chose de ce qui se passait autour de nous, rapport à la fumée. La canonnade ralentissant beaucoup, l'horizon s'éclaira et nous reconnûmes que le gros de notre flotte s'éloignait, sous le vent.

» Nous restions, huit autres vaisseaux français et nous, pris au milieu de l'armée anglaise en désordre. L'un d'eux, *le Trente et un Mai*, réussit à s'esquiver et passa près du *Vengeur*. Il se disposait à nous donner la remorque lorsque les Anglais lui appuyèrent la chasse.

» Alors, voyant que son vaisseau s'enfonçait assez vite, le commandant m'appela :

» — Chef!... (le chef de timonerie était mort d'un biscaïen, et je le remplaçais). Chef, qu'il me dit, c'est fini!

» Et, de rage, il jeta son chapeau à plumes, un beau chapeau tout neuf qu'il avait sorti pour cette fête, et se mit à trépigner dessus en jurant des noms de Dieu de nom de Dieu...

» Faut être juste avec l'ennemi et dire que ses navires, ceux à portée, envoyèrent leurs embarcations à notre aide. A bord du *Vengeur*, chacun ne songeait plus qu'à se sauver de la noyade. Moi, je me laissai glisser par un bout de filin, jusqu'à un canot anglais.

» Quand les embarcations s'éloignèrent, chargées à couler, mais trop petites pour prendre tout le monde, un hurlement de sauvages s'éleva derrière nous, la malédiction de ceux que le vaisseau allait engloutir, par centaines : — vous auriez dit la grande clameur des damnés ; — tandis que, l'une après l'autre, disparaissaient les lignes rouges des batteries.

» A l'instant où le bastingage affleura la mer, un grand cri de : « Vive la République! » monta du *Vengeur*. Les braves qui allaient mourir là se faisaient gloire devant l'ennemi. Puis les lames, un moment entr'ouvertes par le remous du vaisseau, se refermèrent en clapotant, et ce fut tout...

» Vous me croirez si vous voulez, — ajouta Stéphan, la voix émue, — mais quand je me retrouvai prisonnier des

Anglais, j'eus honte d'avoir laissé les camarades ainsi à périr...

— C'est pour ce combat, peut-être, qu'on vous a donné la croix? — interrogea Noguès.

— Oui, plus tard, l'Empereur... un qui détestait les Anglais encore plus que moi, si c'est possible !...

Cependant Mac'haïdik, que gagnait le sommeil, avait retiré sa coiffe, pour la poser sur la table. Avec sa chevelure dénouée qui ondulait autour des tempes, l'îlienne paraissait beaucoup plus femme que sous son *koricher* empesé. Noguès prit une des boucles soyeuses entre ses mains, et la jeune fille le laissa faire. Cependant, par crainte qu'il ne se moquât de ses cheveux coupés court, elle remit vite sa coiffure, en rougissant.

VIII

La matinée était brumeuse : partout des flocons de brouillard traînaient sur les eaux calmes. Mais le soleil se hâtait d'y percer des trouées roses, par où filtrait le bleu du ciel, et les nuées vaporeuses se déchiraient en écharpes blanches, sous lesquelles l'horizon redevenait visible.

Alors tout le chapelet d'îles, d'îlots et d'écueils qui se pressent d'Ouessant à la pointe de Saint-Mathieu, se déroulait, et Noguès renonçait à les compter, tant il y en avait, de ces pierres funestes.

Il est tout pâli, le Provençal. Appuyé sur l'épaule de Mac'haïdik, il fait sa première sortie.

Après avoir, par habitude de marin, jeté un coup d'œil à la ronde, il se retourne pour examiner la demeure îlienne où la tempête l'a conduit. Il voit une maison basse, qui ne donne pas grande prise au vent, couverte de chaume, bâtie de la même pierre grisâtre que les rochers environnants. D'anciennes moulures de navires ornent la porte massive, éclairée par un hublot de *penzé*. Derrière la fenêtre dormante, à quatre carreaux minuscules, rougeoie un géranium.

Noguès fait le tour de la maison : l'autre face est pareille ; dans la muraille bise se découpent la même baie cintrée et une semblable lucarne, étroitement percées par crainte des rafales. Aux entours, de petites fougères des landes et des bruyères roussies par l'embrun égayent seules cette aire de granit, dévastée par les coups de vent, — vrai nid de pilleurs d'épaves, d'où l'œil, d'un seul regard, embrasse l'horizon circulaire.

Pour l'aubain cependant, il semble riant et hospitalier, ce roc stérile dont les granits tourmentés lui paraissent complices de sa résurrection, non moins que la fille étrange qui soutient ses pas encore mal assurés. Épanoui par la joie de revivre, il ne devine pas la maussaderie de cette petite terre, portée comme une terrasse de prison par des falaises à pic de cent cinquante pieds...

Noguès désirait savoir où le *Saint-Jean-Baptiste* avait sombré, ainsi que l'endroit de son sauvetage, et Mac'haïdik le guida vers la « chaise de Satan ». Elle lui indiqua, entre deux coulées de brumes, les récifs à peine visibles aux remous qui s'y formaient avec un lointain bruit de soies froissées. Noguès resta songeur un instant et finit par se découvrir, comme devant une tombe. L'îlienne se signa, tandis que le chien Misère flairait, d'instinct, dans la direction de la chaussée.

Puis la jeune fille conduisit le naufragé au-dessus de l'entonnoir où elle l'avait aperçu, méconnaissable dans sa berne de goëmons. Et elle lui demanda :

— Pour avoir été aussi miraculeusement sauvé, est-ce que vous n'aviez pas fait un vœu ?

— Je n'y ai point pensé, pour dire la vérité. Tout de même, à mon retour, je pourrai bien faire un pèlerinage à la Sainte-Baume.

Et, comme Mac'haïdik s'informait à qui était dédiée cette chapelle, il expliqua qu'il s'agissait d'une grotte dans la montagne : la grotte où Marie-Madeleine est venue terminer ses pénitences, après la mort du Seigneur. Il lui rapporta ce que l'ermite de la Baume narrait aux pèlerins : comment la repentie, assise dans un creux de la roche, une tête de mort à la main, méditait et priait tout le jour, ne se nourrissant que de racines. Sur sa robe en poil de chèvre

retombait le manteau magnifique de sa chevelure, demeurée couleur de l'or jusqu'à l'extrême vieillesse, pour avoir essuyé les pieds du Christ.

Même qu'après tant de siècles, le parfum divin dont s'étaient imprégnés les cheveux de la Madeleine flottait encore dans la grotte, parmi les senteurs des nards et des lavandes qui jonchaient le coteau, sous les grands bois de mélèzes.

Il disait aussi les chemins, bordés de haies fleuries, par où l'on montait en procession à La Baume, le bras posé sur la taille des filles rieuses...

— Elles sont plus belles, sans doute, les filles de Provence, et mieux habillées que nous ? — questionne Mac'haïdik.

Et Noguès les revoit, pimpantes et aguicheuses... Mais combien plus émouvante est celle-ci, dont la forme féminine se dissimule sous un accoutrement sévère, bardé de longues épingles ! Debout sur la pierre et comme voilée par la bruine, elle semble une vierge de la mer, offerte à qui voudra subir le fatal sortilège. L'aubain, lui, ne sait rien des sirènes, et ne se demande pas si le corps de la jeune fille s'amincit, en galbe de poisson. S'il frémit, c'est à sentir la tiédeur de l'épaule où sa main est appuyée. Il joue avec les épingles qui retiennent le châle et, lorsqu'il les a fait sauter, le buste de la jeune fille apparaît, une ferme poitrine gainée dans un tricot qui monte jusqu'au cou.

Noguès, alors, a grande tentation de saisir ce buste, depuis longtemps convoité... Mais il comprend qu'avec la fille de son hôte, un bras passé autour de la taille ne pourrait être que le geste pour la prendre à toujours. Or, se lier irrévocablement à une femme, il n'y a jamais songé, dans ses courses à travers le monde... Non, pas encore cette idée-là ne lui est venue...

Les barques d'Ouessant sortaient de Galgrac'h, allant mouiller leurs casiers. L'une d'elles accosta Keller pour y déposer quelqu'un, et les deux jeunes gens furent à la rencontre de la visite inattendue.

Chemin faisant, Mac'haïdik lui enseigna le puits, adossé à une roche, près de la maison.

— Là est aussi la cachette du *penzé*. Mais il ne faudra pas

en parler devant mon père : il ne serait pas content que je vous aie dit cela... Ni l'enseigner à d'autres ! — reprit-elle ; — c'est notre grand secret.

Plus loin, dans une sorte de vallonnement, quelque terreau s'était formé par-dessus le roc : il y venait un peu d'orge et de pommes de terre.

— *Avalou douar priz*, nous les appelons, — pommes de terre de prise, — parce que c'est une espèce qui nous a été apportée par un navire anglais, naufragé près d'ici. Elles sont rouges, et se conservent mieux que les blanches, les seules que l'on connût auparavant.

« Ainsi, — pensait Noguès, — même les fruits qu'ils récoltent du sol, tout leur vient donc du *penzé* !... »

L'arrivant, c'est le juge de paix de Lampaul qui, ayant appris l'existence du sauveté, venait l'interroger, afin de dresser procès-verbal sur la perte du *Saint-Jean-Baptiste*. Le maître d'équipage dut en faire la relation circonstanciée et signer le papier que le juge avait rempli sous sa dictée.

Noguès profita de l'occasion pour lui confier deux lettres adressées, la première à une vieille tante, son unique famille, et l'autre à l'armateur du trois-mâts, qu'il priait de lui envoyer l'arriéré de sa solde. Il n'avait pas osé en parler à ses hôtes, craignant que, s'ils savaient une certaine somme à sa disposition, ils ne fussent tentés de devenir exigeants : des pilleurs d'épaves, cela devait être capable de tout...

Le tantôt, les femmes furent travailler la terre, ce qui est la tâche habituelle des îliennes. Après avoir semé l'orge et les pommes de terre dans de tout petits sillons, on les engraissait d'algues, moissonnées au moment des grandes marées.

L'aubain s'était assis et les regardait faire, trop faible pour leur aider. Et, la saison devenant meilleure, ce fut chaque jour de même. Peu à peu, il s'habituait à cette grande monotonie, que variaient seuls les aspects changeants de la mer.

IX

Le temps d'équinoxe était venu, où le flot, en se retirant, allait découvrir très bas les goëmons qui tapissent les pentes des îles et des écueils. C'est l'époque où les varechs sont mûrs, et l'on profitait de la plus grande marée pour en faire la cueillette, au moyen de longues faucilles. On les entassait ensuite par petites meules rondes, pour les épandre plus tard sur la terre, comme engrais.

Les falaises de Keller, trop verticales, ne permettaient pas que l'on descendît couper leur ceinture d'herbes marines. Les habitants de l'îlot faisaient leur récolte sur les hauts-fonds de la Helle, de l'autre côté du Fromveur, le chenal entre Ouessant et Molène.

— Nous y allons par vieux droit de propriété, — disait Stéphan à Noguès. — Cela remonte à l'époque où un de mes ancêtres avait acheté un terrain à blé noir sur ce qui était alors l'île de la Helle. J'ai encore l'acte du notaire. Mais, depuis, l'océan a rongé cette terre-là, et les champs d'orge de mon grand-parent sont devenus prairies de *bézinn*[1].

Dans la nuit qui précéda la marée, le vent se mit à souffler en tourmente. Au réveil des îliens, la mer commençait à briser : on ne pourrait pas se hasarder en barque jusqu'à la Helle.

— Adieu, nos goëmons ! — dit Yvonne.

Malgorn, sorti le premier, appela précipitamment tout le monde dehors. Le phare du Stiff venait d'arborer le drapeau noir, bientôt appuyé d'un coup de canon, pour signaler un bâtiment en danger.

Il est là, le malheureux navire, tout proche d'Ouessant, battant la mer sous sa misaine : un gros brick d'Angleterre, de cinq à six cents tonneaux, affalé contre l'île par le jusant qui débouche de la Manche avec l'impétuosité d'un torrent. Il a mis son pavillon en berne, mais il n'est pas humainement possible de lui porter secours.

1. Goëmon.

Heurtée par le reflux, la houle se creuse et déferle comme sur une grève. Sous ses replis démesurés, les eaux s'écoulent de plus en plus vite. Et, malgré la violence de la brise, le navire est obligé d'augmenter sa toile, pour ne pas être drossé sur les hauts-fonds.

Ayant établi son petit hunier au bas ris, l'Anglais reprend un peu de vitesse. Quand il descend au fond des lames, on n'aperçoit plus que la tête des mâts, deux grandes perches balancées contre le ciel gris. Et les Ouessantins, juchés sur leurs falaises comme des cormorans, assistent à la lutte suprême qui se livre, à quelques centaines de mètres, entre ceux du navire et la mer d'Occismor.

Or le jusant n'avait pas encore donné toute sa force. Lorsqu'il eut atteint sa plus foudroyante vitesse, de quatre lieues à l'heure, le brick fut emporté à reculons, vers des brisants en face la pointe du Créa'ch. Encore une fois, des hommes montèrent dans le mât de misaine qui ployait déjà, et mirent un peu plus de voiles dehors.

— Si la basse carène est solide, peut-être tiendra-t-il jusqu'à l'étale de la marée, — dit Stéphan, — et alors il serait sauvé. Mais j'en doute : ce bateau-là est d'ancien modèle, il doit être usé.

Il était si usé que ses flancs cédèrent, sous l'effort de trop de toile, et le mât de misaine s'abattit, pareil à un chêne où l'on a planté la hache, entraînant trois matelots qui se trouvaient dans la hune. A l'instant, le brick vint en travers, et le courant, se saisissant de lui comme d'un fétu de paille, le précipita sur les rochers où il se brisa d'un seul coup...

A Keller, aussi bien qu'à Ouessant, on a entendu le craquement, et, de la poitrine des îliens, s'est élevé un cri d'horreur, et peut-être aussi de détestable espoir.

Déjà la mer est couverte de planches, de pièces de mâture, de caisses et de barils entre lesquels se débattent des êtres humains. Puis le courant balaye toutes ces épaves hors la vue, par delà les roches de Pern, à l'extrême pointe d'Ouessant. Et jamais on ne dirait qu'un bâtiment vient de s'anéantir contre l'écueil noir qui continue à luire sous la flaquée des lames.

C'est ainsi que, peu de semaines auparavant, le *Saint-Jean-*

Baptiste a sombré, non loin de là, et Noguès se rappelle sa nuit d'angoisse :

— Les pauvres gens ! — dit-il.

— Oh ! ce sont des Anglais ! — répond Stéphan, dont le regard de convoitise suit les épaves disparues. — On les reverra, du reste, — ajoute-t-il en ricanant, — car les courants sont trop violents pour qu'ils aillent au fond ! Dès le prochain flot, les bris vont nous revenir, et aussi les corps. Tous ceux qui ont touché sur les roches du Créac'h ont fait pareillement : le *Saint-Louis* et la *Jeannette*, il y a dix ans ; le *Frédéric-le-Grand*, de Hambourg, celui-là un peu plus au large, sur la basse Inou ; un anglais, le *Castlereagh*, un jour de brume, l'hiver d'après : un vrai *penzé* alors !... Et trois autres anglais, l'année que l'Empereur mourut à Sainte-Hélène... Voyez-vous, Noguès, l'Océan est pavé de carènes, par ici, et Dieu seul sait le compte des fortunes qui y sont enfouies. Aussi dit-on : « riche comme la mer ».

— Nous l'appelons également « *ar wered braz*, le grand cimetière ! » — ajouta Mac'haïdik.

Devant cette mer sauvage et ces rochers impitoyables, où planent constamment le désastre et la mort, l'aubain comprit les obscures terreurs des îliens, leur hantise des trépassés, et leurs fréquentes prières...

Il rentra tristement dans la petite maison meublée par les dépouilles des vaisseaux engloutis. Il les voyait, les navires, couchés sur les algues, formant ceinture aux îles d'Enez-Heussa, avec leurs équipages de cadavres que personne n'a jamais dénombrés. Et il calculait combien de jours il lui faudrait attendre la réponse de son armateur, ayant hâte, aujourd'hui, de quitter cette terre d'épouvante, dont les marins disent :

Qui voit Ouessant,
Voit son sang !

X

Dans l'après-midi, il commença de pleuvoir, et le vent tomba vite. Lorsque le courant changea, la houle, n'étant plus con-

trariée par le reflux, se calma aussi. Dès le soir, comme Stéphan l'avait calculé, les épaves reparurent avec le flot et, pendant plusieurs marées, elles firent le va-et-vient entre deux eaux, de la côte des Paganis au Ras-de-Sein.

Sur la première planche qui atterrit se trouvait tracé le nom du navire, en lettres d'or : le *Sea Horse*. Il était chargé de marchandises qui surnageaient presque toutes : des bougies, du vin, de l'eau-de-vie et du tabac. La récolte de ce splendide *penzé* était même trop facile, car, la nouvelle s'étant répandue, les ravageurs du continent vinrent se joindre à ceux des îles. Comme une troupe de marsouins attachés à la poursuite de quelque banc de poissons, ils suivirent les remous où flottaient les caisses et les futailles, jusqu'à l'heure où les autorités connurent l'événement. Et lorsque les gardes maritimes arrivèrent pour procéder au sauvetage, les dépouilles de l'Anglais avaient déjà disparu dans d'introuvables cachettes, disséminées de l'Abervrac'h à Douarnenez.

On visita plusieurs barques, mais elles pêchaient maintenant, sans le moindre ballot suspect. A terre, quelques-uns se laissèrent prendre, entre autres un cabaretier du Conquet : il fut condamné à une grosse amende, ayant trop tôt débité de l'eau-de-vie dont il ne put pas justifier la provenance.

Malgorn et Stéphan écumaient la mer nuit et jour, et enfouissaient leurs râfles dans une espèce de silo, contre leur puits. Quand on voulait l'ouvrir, il fallait déplacer les pierres de la margelle, et jamais les agents du fisc n'auraient eu l'idée de chercher là.

En même temps, les femmes faisaient la guette sur l'îlot, aidées par Noguès, qu'elles avaient dû initier à leurs opérations clandestines. Malgré ses répugnances, il se mit à la besogne de pillage, afin d'obliger ses hôtes.

Très vite, même, il prit goût à cette sorte d'affût, et comme il était fort adroit, il ramassa beaucoup de *penzé*. Le père de Mac'haïdik lui sut gré de sa complicité volontaire : sans le prévenir, il résolut de l'associer à leurs bénéfices, pensant qu'il devait se trouver en pénurie d'argent, par suite de son naufrage. Et, dès lors, les îliens ne le traitèrent plus en étranger.

Le troisième soir, deux corps échouèrent sur l'îlot. Noguès,

qui les découvrit, eut un violent serrement de cœur. Il songea que peu s'en était fallu qu'il n'éprouvât le même destin. Comme Stéphan et Malgorn arrivaient près de lui, il leur prit la main :

— Je ne vous ai pas encore assez remerciés, — fit-il ; — sans vous...

— Bah ! ce sont les femmes plus que nous qui vous ont tiré d'affaire, — répondit Stéphan.

Les cadavres étaient en lambeaux, tant ils avaient tossé contre les pierres. A l'un manquait le bras droit ; l'autre avait le crâne fracassé, tout vide. Dans leurs yeux ouverts, la rencontre de la mort avait laissé comme un horrible étonnement.

Après les avoir cousus dans des sacs, on les remorqua vers Galgrac'h, et, de là, les gens d'Ouessant les conduisirent au bourg, où ils furent mis en terre bénite.

Autrefois on creusait simplement un trou, à l'endroit même où les naufragés abordaient, sans qu'un signe marquât leur sépulture. Et, tout autour d'Ouessant, il y en avait, sous la petite herbe des falaises, de ces cimetières invisibles, peuplés de noyés sans noms ! Surtout dans le voisinage des roches les plus mauvaises, dressées aux quatre coins de l'île comme des jalons de malheur : la basse Inou, en face du Créac'h ; la basse Leurvas, au large de Pern ; l'Ar-gazek (la Jument), à la pointe de Pen-ar-rock ; le Men-ar-froud (la Pierre froide), et le Men-darlan, sur la côte est ; à l'extrémité nord, le Men-corn, la basse du Fromveur... Plus loin, les basses de la chaussée de Keller, non moins redoutables : la basse Callet, la basse Meur, le Bian, le Kingy, toutes pierres de naufrage et de mort, où cinq à six navires se perdent chaque année... Sans parler des écueils qui s'allongent jusqu'au cap Saint-Mathieu. Aussi nombreuses que les étoiles des nuits sereines, s'y pressent les roches maudites, dont les noms sonnent comme des syllabes d'épouvante : les Pen-gloc'h, les Ar-cos-vras, les Ar-c'hol-ganol, les Pen-ven-braz, — les Pierres vertes ou noires, les Diamants, les Vieilles, les Moines, les Cerfs, les Pourceaux, les Fourmis, constellations en pointes de granit que les courants, les brumes et les tempêtes rendent plus terribles à affronter et que, tous les jours, une cinquantaine de navires sont obligés de reconnaître...

XI

— Comment se trouve-t-il que vous n'ayez pas fait de service à l'État, monsieur Noguès ?

— C'est parce que j'étais fils unique de veuve, mademoiselle Marie-Anne. Quand j'ai perdu ma mère, mon temps d'appel était passé.

— Alors, si vous vous étiez noyé, personne, dans la ville de Cassis, n'aurait fait dire des messes pour le repos de votre âme ?

— Personne, en effet, n'aurait eu gros chagrin, sauf peut-être une vieille tante infirme, ma seule parente : c'est une sœur de ma mère, et elle a deux filles mariées à Cassis. Mais voilà bien des mois que je suis sans nouvelles du pays, et je ne sais pas si l'on m'y reconnaîtra, seulement !

Par le tiède après-midi de mai, ils flânaient tous les trois, le long des falaises.

Au creux des roches foisonne le *moudès*, une herbe menue, ciliée de fleurettes mauves, où le pied enfonce. Des genêts minuscules avec leurs boutons d'or, quelques bruyères chétives, et des fougères viennent par touffes dans les coins abrités. Et ce tapis de verdures naines, tondues par le vent de mer, fait de l'île une table d'émeraude.

La mer est verte aussi, autour de Keller, et translucide : on voit les algues du fond trembler avec la houle. En haut du ciel bleu, le soleil rayonne parmi de fins nuages blancs, effilés comme la laine au bout des fuseaux. L'Océan semble paisible pour jamais, jetant à peine un peu d'écume au front des écueils noirs. Et le bruit frais de l'eau sur les pierres arrive aux promeneurs, avec le zéphyr marin qui les baise aux tempes.

— Parmi les naufragés, en est-il qui soient demeurés à Ouessant ? — demande Noguès.

— Oh ! ils n'y sont guère enclins, — répond Mac'haïdik ; — l'endroit n'est pas plaisant pour ceux qui ont l'habitude de vivre ailleurs, où il y a de l'amusement. Aussitôt « parés »,

ils ont hâte de rejoindre les leurs, car il en est peu qui soient comme vous, isolés dans le monde.

— Une fois cependant, — reprend Marie-Anne, — (c'est la gouvernante de M. le recteur qui nous a dit cela), il y avait eu perte d'un navire espagnol sur les Pierres noires. Les corps étant venus très vite à la côte, on les veillait, avant de les ensevelir. Une jeune fille du Stiff, qui les gardait, vit bouger l'un d'eux, vers le matin. Au lieu de prendre peur et de crier, elle le fit tranquillement revenir, à elle toute seule. Par reconnaissance, j'imagine, l'Espagnol l'épousa, et...

— Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants?

— Nenni. Ils eurent des enfants, c'est vrai, à preuve que le nom de l'étranger est encore porté dans l'île, mais ils ne furent pas heureux longtemps. Un beau jour, voilà que le marié se souvient qu'il était moine avant son naufrage. Il s'en fut jusqu'à Saint-Pol-de-Léon, expliquer son cas à l'évêque. Monseigneur, très embarrassé, l'envoya au pape, et jamais plus on n'eut de ses nouvelles... La chose est d'ailleurs ancienne, elle remonte au temps de ma mère bisaïeule.

Dans la direction de la grande terre, comme un vol d'oiseaux sur l'horizon, une flottille de barques aux voiles rouges cingle vers le goulet de Brest. Ce sont les Douarnenez, à la chasse des premières sardines. Traînant de longs filets passés au tan, les pêcheurs suivent les bandes capricieuses en semant la rogue, l'appât fait avec les œufs de morue, dont est friand le petit poisson bleu argent.

Ouessant ne possède pas d'abri pour les barques capables d'aller au loin quêter le thon ou la sardine : on n'y voit que les youyous des pêcheurs de langoustes, assez petits pour que l'on puisse les haler au sec sur la falaise. Une autre raison aussi pourquoi il n'y a pas de grandes embarcations à Ouessant, c'est le manque d'arbres et, par suite, de bois de construction. Et, dame, il faut de fières aubaines de *penzé*, pour amasser la somme que coûte un bateau sur le continent !

Les jeunes gens avaient traversé la chaussée de galets qui

se lève entre Keller et la presqu'île de Keller-Vian. Sur la « petite Keller », l'humus ne tient que par plâques, dans les anfractuosités du granit. Là, rampe seulement le *moudès,* qui, rabougri par le vent salé, se tapit contre le sol en mottes arrondies, et porte des fleurs mauves au bout d'une tige frêle. Des moutons étaient venus brouter l'herbe naine, nouvellement reverdie. Et ils étaient nains aussi, les moutons îliens : on eût dit un bétail de Korrigans...

Les oiseaux de mer mènent grande pêche autour des roches. Les cormorans sont debout sur les écueils chauves; on les voit brusquement plonger, pour happer le fretin d'un seul coup de leur bec jaune, tandis que les mouettes grises ou roses et les goëlands, assis sur l'eau tranquille, s'enlèvent de temps à autre avec un cri lamentable, pareil au hiement d'une poulie.

A terre, les courlis et les alouettes s'effarent et s'appellent à pleins gosiers : *Cour-li ! cour-li !... Tur-lu ! tur-lu !...* Car c'était la saison des nids, le printemps, — qui accélérait aussi le sang dans les veines du naufragé, et faisait Mac'haïdik tantôt pâle et tantôt rougissante, comme ils allaient s'entretenant des petits événements dont se trame la monotone existence des matelots et des îliens...

Et Nogués cherchait des détours, comme s'il avait quelque chose de très difficile à dire :

— Êtes-vous jamais allées sur la grande terre, mesdemoiselles ?

— Jamais encore, — fait Mac'haïdik. — Quand le père et parrain font le voyage, c'est pour leurs affaires, et ils ne sont pas soucieux de nous emmener.

— Le plus loin que nous ayons été, c'est jusqu'à Molène ! ajoute Marie-Anne. L'île est toute pareille à Ouessant, sauf qu'elle est bien plus petite et très basse. Aussi n'y a-t-il pas de moutons, mais seulement quelques vaches qui vont paître le *bézinn* et s'en reviennent toutes seules, quand la mer monte. Ils ne naviguent pas, les gens de Molène, et, quand ils ont fini leur service à l'État, ils rentrent sur leur île toute petite, et s'y perchent pour n'en plus bouger. A cause de cela, nous les appelons des *scréo,* des goëlands, et aussi rapport à leur parler, plus dur que le nôtre.

— Et vous deux, votre île, est-ce que vous la quitteriez facilement ?

— Keller ? Oh ! si donc !... Nous ne sommes jamais autant satisfaites que quand nous allons à Loqueltas, pour les récoltes... Tout de même, nos parents se font vieux, et nous espérons qu'avant longtemps ils se décideront à se retirer d'ici, à rendre Keller aux mouettes qui l'habitaient avant nous.

Mais ce que voulait savoir Noguès, poursuivant son idée, c'était si elles consentiraient à vivre sur le continent. Il dut s'expliquer, car elles ne comprenaient pas ses questions.

— Qu'est-ce que nous irions faire là-bas, — répondit Mac'haïdik, — où, paraît-il, on se moque de nous, avec nos robes de grosse laine, nos cheveux coupés court et nos coiffes à la mode antique ?

— Mais... avec un mari ?

La jeune fille hocha la tête, et dit :

— Jamais terrien n'a brigué une îlienne !

Marie-Anne plaisanta :

— Les Ouessantines sont des petites sauvages, monsieur Noguès, bonnes pour demeurer avec leurs moutons, et non pour faire les dames dans les villes.

— Je trouve, moi, au contraire, qu'il aura joliment du goût, celui qui un de ces jours vous demandera en mariage, l'une ou l'autre.

Mac'haïdik répliqua :

— Nous demander en mariage ?... Vous voulez rire, je suppose... Qui donc viendrait nous chercher à Keller, où personne n'aborde jamais, sauf les noyés ?

— Et les vieilles qui, chez vous, servent de messagères ?

— Celles-là ne se risqueraient pas ici : elles auraient trop peur. Non, notre coiffe de mariage, ce sera celle de sainte Catherine...

Au bout de la presqu'île, la falaise s'éboulait en précipice, et les mousses du ressac s'entassaient là, semblables à des peignures de laine blanche. Par-dessous les roches, la mer avait creusé des cavernes profondes, où grondait une sourde rumeur, pareille à celle que l'on retrouve en approchant l'oreille d'une conque marine.

— Entendez-vous les plaintes de l'Homme Rouge? — disait Marie-Anne.

C'était un *traou fall*, une âme de naufragé, — prisonnier dans les grottes de Keller, en châtiment de ses crimes. Il ne sortait que la nuit, quand la tempête menaçait, pour galoper les falaises, tout vêtu de rouge.

— Vous l'avez vu? — interrogea Noguès.

— Pas moi, mais ma mère, un soir de nouvelle lune qu'elle était venue, à l'heure de minuit, chercher des herbes pour un remède. Elle est rentrée à la course, plus morte que vive, et nous a fait une peur!...

— Voulez-vous que nous allions lui rendre visite?

— Oh! l'on ne peut pas descendre, la roche est trop escarpée.

— Avec une corde? — insistait le jeune homme.

— La corde casserait, sûrement. Voyez-vous, monsieur Noguès, il faut laisser les âmes en peine...

Ils achèvent maintenant le tour de l'îlot par le nord. Et l'aubain, dupe de la nature, comme lui renaissante, ne prend pas garde à la désolation non plus qu'à l'exiguïté de cette petite terre. L'île de Mac'haïdik lui semble toute riante et grande assez pour contenir le bonheur dont l'espoir, encore inavoué, s'est emparé de sa pensée.

De ce côté, Keller s'effondre vers l'Atlantique, découpée par tranches de granit semblables à des piles de vieux énormes livres. Quand les blocs monstrueux finissent par crouler, sous l'éternel assaut des vagues, la mer les emporte au profond de ses gouffres : après les avoir menuisés en galets, elle les recrache ensuite sur les grèves, aux jours de ses colères.

En avant des roches déchiquetées, deux hauts pylônes se dressent au milieu des vagues; c'est là que sombre la chaussée de Keller, avec ses étocs sournois qui menacent la quille des navires à plus de deux milles au large. C'est de ces mauvais dangers, invisibles à l'œil le plus exercé, qu'un évêque de Léon, seigneur des îles d'Ouessant, disait :

— Ces pierres-là, je ne les donnerais pas pour tous les écrins du roi de France!

Tant elles lui rapportaient en droit de bris...

Maintenant, Mac'haïdik et Marie-Anne questionnent Noguès, et il leur conté le ciel bleu de la Provence, la tiédeur des hivers, les haies perpétuellement en fleurs, la cueillette des olives, et les danses sur la place publique, aux fêtes, toujours avec la même jeune fille, tant qu'on s'aime.,.

— Est-ce que vous ne dansez pas aussi, à Ouessant?

— Pour les noces : ce sont nos seules occasions, car nous n'avons pas ici de réjouissances comme dans votre pays, — répondit Marie-Anne.

— Avec quelle musique?

— On chante. Il y avait autrefois un sonneur de biniou, mais il s'est noyé, sans avoir eu le temps d'instruire quelqu'un d'autre.

— Et parmi les belles demoiselles de chez vous, coiffées d'un joli mouchoir de soie, comme vous venez de dire, il en est sans doute une avec laquelle vous dansiez d'habitude, et qui sera bien heureuse de vous revoir?

C'est Mac'haïdik qui avait parlé, de sa voix douce qu'elle tâchait de rendre tout à fait indifférente; et elle s'était abritée derrière son *koricher*, pour cacher ses joues, subitement roses...

— Oh bien! des amourettes comme cela!... Il y a beau jour qu'elles sont mariées ou éprises d'un autre, mes danseuses de jadis. Les filles de Provence sont volages et ne se mettent pas en peine des absents. Un de perdu, dix de retrouvés, comme on dit!

— Quand avez-vous été au pays, la dernière fois?

— Il y a de cela quatre ans ; mais j'y ai peu séjourné, ma mère étant morte pas longtemps après. Alors j'ai vendu la maisonnette, et je me suis rembarqué à Marseille. Avec mon petit pécule, j'ai acheté une pacotille que je comptais brocanter, à joli bénéfice : seulement tout cela est au fond de l'eau, avec le *Saint-Jean-Baptiste*... Comme vous le voyez, mademoiselle Marguerite, je n'ai personne qui me tienne là-bas! J'irai même probablement tout droit au Havre ou à Nantes, chercher un nouvel embarquement. Car, ailleurs, je n'ai plus rien qui m'appelle, plus rien vraiment...

Déjà le soleil allait disparaître et, sur son passage, les petites nuées qui frangeaient l'horizon se coloraient en jaune

d'or, bordées de pourpre par les derniers rayons du jour. Puis le ciel du couchant se prit à verdir, et, lentement, la grande ombre violette monta de l'orient, percée d'un mince croissant qui brillait sur les flots obscurcis.

— Il est temps de regagner la maison! dit Marie-Anne. Le *phar zoalet* doit être cuit, et il faut le manger tout chaud sortant de dessous les cendres.

XII

Ils rentrèrent silencieusement.

Ce départ, auquel Noguès venait de songer tout à coup, le surprenait par sa prochaine échéance. Voilà des semaines qu'il n'y pensait plus et, cet après-midi-là, il s'était cru îlien, presque...

Malgorn arrivait de Lampaul. Un lougre du Conquet était venu à Ouessant sous prétexte de charger des langoustes. En réalité il s'agissait d'enlever les marchandises du *Sea Horse* pour les vendre, maintenant que les enquêtes au sujet du naufrage avaient pris fin. On était convenu que dans trois nuits, dès la lune couchée, le contrebandier les attendrait au large du Men-corn et les emmènerait à Saint-Mathieu, avec le butin.

Noguès apprit alors qu'on l'avait associé aux profits de l'opération, et il ne savait comment remercier Malgorn.

— Quand un bâtiment fait prise, — dit celui-ci, — chacun n'a-t-il pas droit à sa part, même les passagers?... Ah! j'oubliais une lettre pour vous, apportée par le lougre. La voici.

La lettre était de son armateur. Noguès la lut, fort désappointé de ne pas y trouver l'avis de paiement qu'il attendait. Son décompte se montait à plus de onze cents francs, mais on ne pouvait rien lui envoyer sans un certificat d'identité établi par devant notaire. L'armateur n'avait pas encore en sa possession les pièces officielles relatant le désastre, et devait craindre qu'un imposteur n'eût usurpé les noms et qualité du maître d'équipage...

— Et cætera, et cætera, — fit Malgorn. — Connu!... C'est un

vieux pingre qui n'aime pas à délier les cordons de sa bourse. Heureusement que vous allez être un peu riche maintenant. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin d'argent, ici.

— Oui, mais bientôt je vais partir, et il me faudra renouveler mon sac.

Sur ces entrefaites, Stéphan revint de lever ses casiers. Ils se mirent à table, devant le *phar zoalet* sorti du chaudron où il avait cuit à l'étouffée. De la farine d'orge, des raisins secs et des lardons composaient cette sorte de pouding, qui est le grand régal des îliens.

Le naufragé était habillé d'un costume appartenant à Malgorn. Sous ces vêtements d'emprunt, il conservait la naturelle élégance de sa race, et une allure dégagée qui contrastait avec les rudes manières des pilleurs d'épaves. Dans son langage sonore, il disait aux jeunes filles de jolies choses complimenteuses qu'elles n'étaient point habituées à entendre. Il leur faisait l'effet d'un prince déguisé, comme en citent les légendes, qu'une aventure d'amour aurait amené par hasard à s'asseoir là…

Après le repas, les hommes parlèrent du voyage à Saint-Mathieu ; il fut convenu que Noguès les accompagnerait.

— Voilà une aubaine qui va lui tomber à pic ! — dit Malgorn. — L'armateur lanterne pour payer son dû ; et le jeune homme en est même tracassé, car il voudrait prendre du largue.

— Montrez donc votre correspondance à Michel, — fit Yvonne. — Ayant été de la partie, il pourra vous être de bon conseil.

Stéphan parcourut la lettre et fut d'avis que le juge de paix pourrait faire le certificat : il remplissait les fonctions de notaire, charge supprimée depuis que le marquis de Rieux, successeur des évêques léonnois pour la seigneurie d'Ouessant, avait vendu les îles au roi de France.

— Quant à votre départ, — reprit Malgorn — je ne vois rien qui vous fasse hâte. Espérez la moisson. Nous aurons alors pas mal de travail, ici et à Loqueltas : vous nous donnerez un coup de main… Et, dans l'intervalle, votre grigou d'armateur se sera peut-être décidé à vous envoyer votre solde !

— Tenez, — ajouta Stéphan, — le premier dimanche de

septembre, c'est le pardon de saint Pol de Léon. On doit, cette année, transférer ses reliques dans une nouvelle châsse, et ce seront des fêtes comme on n'en voit pas souvent. Les Ouessantins ont été conviés pour cette raison que saint Pol-Aurélien, patron du Léon, a été aussi l'apôtre de nos îles. Eh bien, nous irons tous ensemble, et, une fois là-bas, on vous mettra en route, après vous avoir souhaité bonne chance. Ça va-t-il ?

Noguès ne sut pas refuser, tout joyeux de ce sursis à son départ. Il acceptait le prétexte invoqué par Malgorn, sans s'avouer que c'était uniquement la voix très douce de Mac'haïdik et son candide regard, où transparaissait le désir d'aimer, qui le retenaient là.

Quand il s'endormit dans le lit clos de la petite maison, sous son oreiller il avait caché une fleurette mauve de *moudès*, — l'herbe marine, — que l'îlienne lui avait donnée tantôt, pendant leur promenade...

ÉMILE VEDEL

(A suivre.)

LA LUTTE

CONTRE

LA TUBERCULOSE

J'ai l'intention de démontrer par des faits que ceux qui ont assumé, en France, la lourde responsabilité de la lutte contre la tuberculose, sont en train d'engager les pouvoirs publics et la charité privée dans une voie inefficace et dangereuse, et qu'il est temps d'en changer la direction.

L'urgence de la lutte contre la tuberculose est trop évidente pour qu'il soit utile, à l'aide de nouveaux arguments, d'en prouver encore la nécessité. Chaque année, en France, elle tue quatre-vingt-dix mille habitants ; plus de dix mille Parisiens y succombent ; les grandes agglomérations urbaines lui paient aussi un lourd tribut ; la mortalité semble en augmenter dans les campagnes ; elle est la cause de la réforme annuelle de cinq mille soldats, sans parler de ceux que les conseils de revision éliminent et de ceux qui meurent pendant leur service ; dans nos hôpitaux, 25 p. 100 des lits sont occupés par des tuberculeux ; sur cent décès pris en bloc, quinze lui sont imputables ; enfin, les tuberculeux sont frappés dans leur descendance, puisque plus du tiers de leurs enfants succombent en bas âge et qu'un quart de ceux qui survivent portent la marque de leur hérédité.

Cette rapide énumération se passe de commentaires. La tuberculose est un fléau plus menaçant que les grandes épi-

démies si redoutées, plus meurtrier que les cataclysmes dont les ravages jettent l'épouvante parmi les hommes. Elle est devenue, par le nombre croissant des individus qu'elle frappe, par l'effroyable mortalité qu'elle cause, un danger social qui met en jeu l'avenir même de notre race, pendant que, par son incessante propagation, elle atteint déjà le capital humain dans ses modes d'activité, et apparaît ainsi comme une des causes actuelles de l'amoindrissement du travail, au détriment de la fortune et de la prospérité publiques.

Il est inutile d'insister davantage, car la conviction de ceux qu'émeuvent les grandes misères sociales et qui ont souci de la solidarité humaine comme de la grandeur de la patrie, est faite depuis longtemps. Toutes les forces vives du pays doivent s'associer pour combattre l'ennemi commun, auquel nul ne se flattera d'échapper et qui peut nous frapper aussi dans nos affections et dans nos intérêts.



La tuberculose est l'œuvre d'un microbe, dit bacille de Koch. Ce bacille pénètre dans l'organisme surtout par les voies respiratoires et digestives. S'il trouve dans cet organisme un milieu favorable à son développement, il y engendre, dans le lieu où il s'est fixé, des lésions à caractère extensif et infectant dont les poumons sont le siège le plus fréquent.

Parmi les conditions qui rendent un individu capable de tuberculose, on invoque l'insalubrité des logements, l'insuffisance de l'air et de la lumière, la débilité congénitale, les divers modes de surmenage, la mauvaise alimentation et l'alcoolisme. En ce qui concerne cette dernière, les cartes de mortalité par tuberculose et les cartes de consommation d'alcool sont à peu près superposables.

On enseigne *officiellement* que la tuberculose est essentiellement contagieuse, que l'hérédité — si redoutée par la tradition populaire — n'a pas ou a peu d'influence directe sur son développement ; qu'étant contagieuse, elle est évitable par l'application des mesures d'hygiène publique et privée destinées à détruire son bacille et à réfréner l'alcoolisme qui figure au premier rang de ses causes prédisposantes ; enfin,

qu'elle est curable à toutes ses périodes, surtout à ses débuts, et l'on ajoute même qu'elle est la plus curable des maladies chroniques. Nous verrons plus loin quelles sont celles de ces affirmations qui méritent d'être retenues; mais, si l'on s'en tient pour l'instant aux conclusions pratiques qui en découlent et qui constituent l'indication maîtresse de la lutte anti-tuberculeuse, la suppression de la contagion par la poursuite du bacille devrait être le plus sûr moyen de combat.

Les données du problème ainsi posées par ceux qui se sont mis à la tête du mouvement, voyons comment ils ont engagé l'action. Recherchons ensuite si les procédés qu'ils ont mis en œuvre sont assez pratiques pour être généralisés, puis, vis-à-vis de l'effort, établissons le bilan des résultats.

Il est inutile de refaire le fastidieux historique des mesures prises dans les divers pays, ni de leurs vicissitudes. On a nommé des commissions et tenu des congrès qui se sont entendus pour recommander d'assainir les logements insalubres, de combattre l'alcoolisme, de cracher dans un crachoir de poche ou dans un mouchoir en papier, d'éviter les poussières en remplaçant le balayage par le lavage à la serpillière humide, de désinfecter les locaux où ont séjourné les tuberculeux ainsi que les objets qui leur ont servi, enfin de les isoler dans des sanatoriums dès le début de leur mal. Puis l'on a multiplié les conférences, les cours, les communications savantes; on a agité l'opinion publique qui s'est mise à l'unisson, et voici, enfin, que les pouvoirs s'en mêlent et cherchent à créer, de concert avec l'initiative privée, une organisation d'ensemble qui centralise les efforts pour assurer le succès.

Dans cette lutte, l'Allemagne a procédé avec une méthode inspirée, comme le dit le docteur C. Savoire, de l'esprit militaire et discipliné de son peuple et de l'autoritarisme de son gouvernement. Cette méthode a excité l'admiration des personnages officiels qui sont allés représenter la France au Congrès de Berlin de 1899, à la Conférence de Berlin en 1902. Elle a été pour eux « une véritable révélation », au point que M. Brouardel, qui était à leur tête, déclara que l'Allemagne venait d'ouvrir une ère nouvelle : « on eut la sensation, ajoute-t-il, que l'on découvrait un problème social inconnu ».

Et c'est cette méthode qu'on nous vante, du haut des chaires de l'État, avec un enthousiasme qui dépasse quelquefois les limites de la tolérance, et fait trop bon marché des objections et des travaux contradictoires dus à ceux des savants de notre pays qui ne font pas partie de la coterie directrice.

Certes, l'œuvre de l'Allemagne est grandiose dans sa conception comme dans les débuts de son exécution ; mais est-elle applicable en bloc à notre pays, si différent par ses mœurs et son tempérament, voilà ce qu'il importe d'examiner tout d'abord ; nous rechercherons ensuite si elle atteint le but.

Grâce à l'intervention des caisses d'assurance contre la maladie où tout employé gagnant moins de deux mille cinq cents francs par an est forcé de s'assurer, grâce au concours dévoué de la Société de la Croix-Rouge, au Bureau central international de la Tuberculose qui aide et documente ceux qui font appel à lui, on a pu commencer l'application des mesures votées par les commissions et les congrès ; on a construit des « sanatoriums pour guérir la tuberculose » et imposer au peuple la conviction que cette maladie était bien un danger social et évitable, et l'on est en train d'organiser des œuvres d'assistance aux familles des malades internés dans les sanatoriums.

Voici comment fonctionne ce système que les caisses d'assurance ont doté d'environ 50 millions, dans l'espoir qu'en soignant le tuberculeux au début pendant trois mois dans un sanatorium, pour une somme de 350 francs, on obtiendrait la restitution de sa capacité de travail, au lieu de le laisser devenir un invalide auquel ces caisses doivent payer 250 francs par an pendant environ trois ans, ce qui porte leur débours à 750 francs.

Quand les médecins de l'assurance constatent chez l'ouvrier un début de tuberculose pouvant être guéri *économiquement*, c'est-à-dire quand ils jugent que cet ouvrier, après une cure sanatoriale d'environ trois mois, sera capable de fournir un travail lui assurant un gain journalier égal au tiers du salaire moyen de la localité, celui-ci est dirigé — même contre son gré — dans un sanatorium. Et cette même caisse d'assurances est libre de l'y maintenir ou non, si le médecin traitant s'aperçoit que le malade a été rangé à tort comme

pouvant être guéri économiquement! Cette manière de faire montre déjà quels abîmes séparent, en matière de lutte anti-tuberculeuse, les mœurs, l'esprit et les lois, en Allemagne et en France.

L'assistance aux familles des sanatoriés commence aussi à fonctionner. Ainsi, par exemple, les assurances de Saxe leur allouent de 25 à 70 p. 100 du salaire moyen, selon les besoins et le nombre d'enfants. Mais les caisses d'assurances ne sauraient subvenir seules à cette assistance pour laquelle il sera nécessaire de recourir à la charité privée qui recule devant l'importance des sommes à mobiliser.

Enfin, pour les tuberculeux incurables économiquement — qui sont cependant les plus dangereux au point de vue de la contagion — il faudra construire des hôpitaux-asiles spéciaux, et ce n'est pas l'un des éléments les moins compliqués du problème dont la solution sera indéfiniment retardée par la question financière.

Dans ce système allemand si prôné et que l'on veut importer chez nous, le sanatorium apparaît comme la citadelle des moyens défensifs, et, suivant l'expression quelque peu prudhommesque de l'un des apôtres du système allemand, comme « la base inébranlable sur laquelle doivent s'appuyer tous les efforts de la lutte anti-tuberculeuse ».

Si l'on se rallie à cette opinion, nous devrons construire peu à peu chez nous assez de sanatoriums pour hospitaliser tous les tuberculeux au début. Leur nombre n'est pas connu, mais on est certainement au-dessous de la vérité en les estimant à 250 000 pour la France entière. Or, en admettant que la cure dure six mois — ce qui est encore au-dessous du séjour de huit à dix mois que le docteur Kuss, médecin du sanatorium d'Angicourt, regarde comme nécessaire — il faudra environ 125 000 lits, soit 500 sanatoriums de 250 lits.

En prenant la moyenne des frais d'établissement de trois sanatoriums populaires existants, on arrive à 8 900 francs par lit. L'établissement de Bligny, dont on fait grand bruit, coûtera au moins 7 000 francs par lit. Réduisons le prix à 6 000 francs, et nous voici déjà à l'immobilisation d'un premier capital de 750 millions.

Mais ce n'est pas tout que de construire et d'installer : il faut entretenir et traiter. D'après l'Office Impérial de Berlin, le prix de revient du traitement d'un tuberculeux dans un sanatorium populaire est de 4 fr. 40 par jour, soit 1 600 francs par an. A Bligny, on table sur 3 000 francs par an. Prenons un chiffre intermédiaire, soit 2 500 francs, et l'on arrive, pour l'entretien et le traitement, à une somme annuelle de 312 millions, — et je ne compte ni les secours d'assistance aux familles, ni les sommes à dépenser pour créer et entretenir les hôpitaux-asiles où il faudra bien soigner les tuberculeux avancés que repousse le sanatorium. Et notez que j'ai pris comme base de mes calculs les chiffres les plus faibles, puisque certains admettent que, pour hospitaliser tous les tuberculeux de France, les frais de premier établissement seraient de plus d'un milliard, et les frais d'entretien annuel, de 800 millions!

Rien que pour l'armée, M. le médecin-inspecteur Kelsch ne nous a-t-il pas appris qu'on y réforme 5 000 tuberculeux par an, et, qu'en comptant seulement 10 000 militaires en traitement, il faudra dépenser d'emblée 50 millions pour construire les sanatoriums et 16 millions par an pour les entretenir. Et M. Kelsch ajoute : « Que l'on affecte seulement le tiers des millions que ces institutions absorberont à l'amélioration des casernes et du régime des soldats, et l'on éteindra peut-être, on diminuera à coup sûr dans l'avenir, la phtisie dans l'armée, ce qui vaut mieux encore que de la guérir. »

Donc, la question d'argent apparaît déjà comme un obstacle presque insurmontable à la méthode des sanatoriums, ce pivot du système allemand. Mais ceux qui se sont entichés de ce système répondront que l'œuvre gigantesque à accomplir s'échelonnera sur un nombre plus ou moins grand d'années, enfin que, si les contribuables et la charité reculent devant l'énormité de la charge — ce qui est tout à fait légitime de leur part — on atteindra néanmoins des résultats partiels, en procédant à l'installation de sanatoriums dans la proportion des ressources annuelles que l'on recueillera.

Cette objection aurait quelque valeur si le sanatorium était réellement le merveilleux instrument de guérison que l'on affirme doctrinalement. Malheureusement, il semble déjà aux

moins prévenus qu'on s'est fortement illusionné sur les succès qu'ils revendiquaient, et nombreux sont les médecins autorisés qui ne partagent pas l'engouement que l'on s'efforce de communiquer au public comme à nos gouvernants.

Je n'insisterai pas maintenant sur les inconvénients du sanatorium. MM. les docteurs Lemoine (de Lille), H. Huchard (de Paris), Hérard de Bessé (de Beaulieu), Lalesque (d'Arcachon), Brunon (de Rouen), Janicot (de Pougues), Rénon (de Paris) et tant d'autres, les ont suffisamment rappelés, et un roman récent, tout en les exagérant, les a rendus accessibles aux gens du monde. Je ne défalquerai pas des statistiques pleines de promesses qu'on fait miroiter à nos yeux, les malades affaiblis, déprimés ou anémiques, mais non tuberculeux qu'on y traite, ni ne chercherai à les compléter en y introduisant les malades renvoyés parce que leur aggravation ou leur décès eût chargé le chiffre des insuccès, non plus que ceux sortis engraissés et qui doivent être hospitalisés de nouveau quelques mois après avoir reçu leur bulletin de guérison. Je citerai simplement quelques chiffres personnels, et m'en référerai au travail très documenté que le docteur C. Savoire vient de publier dans le *Bulletin médical,* après une minutieuse enquête faite en Allemagne, à l'occasion de la récente Conférence internationale sur la tuberculose.

J'ai personnellement suivi 35 tuberculeux soignés en divers sanatoriums dès les premiers signes de la maladie, renvoyés guéris et ayant repris, les uns leur travail manuel, les autres leurs occupations antérieures. Sur ce nombre, 11 avaient dû cesser leur travail entre trois et huit mois; 9 de huit à douze mois, 7 de douze à quatorze mois, 2 après seize mois, 1 après dix-huit mois. Aujourd'hui, sur les 35 soi-disant guéris, il n'y en a plus que 5 qui travaillent encore. Des 30 autres, 2 sont morts, et sur ceux qui restent, j'en compte 12 qui pourront, après traitement de leur rechute, retourner à l'atelier.

Que dit l'enquête menée par le docteur C. Savoire? Les statistiques allemandes indiquent une moyenne de 5 à 18 p. 100 de *guérisons définitives,* et, en y comprenant celles-ci, 72 p. 100 de *guérisons économiques* qui se réduisent, au bout de quatre ans, à 25 p. 100. Après ce temps, dit M. Künzer (de Posen) dans son rapport à la Conférence internationale

de 1902, les six dixièmes de ceux qui sont sortis pleins d'espérance sont de nouveau terrassés par la terrible maladie. A la séance du 14 janvier dernier de la Société de médecine de Berlin, M. Katz posa la question de savoir si les sanatoriums sont bien le moyen le meilleur de combattre la tuberculose, puisque, après trois à quatre ans, 56 p. 100 des malades soi-disant guéris sont morts ou incapables de tout travail. Et quand M. Katz eut terminé son discours, le docteur Senator exprima sa joie de voir qu'on avait enfin le courage de dire la vérité et de remonter le courant. Enfin, d'après les statistiques du docteur Detweiler, qui dirige un sanatorium pour riches, la proportion des guérisons, tout compte fait et après un délai de trois à neuf ans, n'est que de 10 p. 100!

Devant ces chiffres, il est permis de s'étonner que M. Brouardel, dans le livret d'éducation et d'enseignement anti-tuberculeux qu'il a rédigé avec M. Lagrue, ait pu écrire et veuille propager les affirmations suivantes : « En Allemagne... les résultats sont merveilleux. Sur cent malades soignés au sanatorium et l'ayant quitté depuis au moins trois ans, les deux tiers (67 p. 100) n'ont pas eu un seul jour de chômage et peuvent être considérés comme radicalement guéris. »

Et si l'on veut savoir dans quelles proportions l'Allemagne a bénéficié des mesures dont le sanatorium est la clef de voûte, M. C. Savoire répond : « Les demandes de statistique que j'ai adressées tant par voie diplomatique que par voie privée sont restées sans réponse. » Cependant, le docteur Künzer (de Posen), qui semble mieux informé, écrit : « Malgré cela, les décès dus à la tuberculose n'ont guère diminué, et, où l'on rencontre une diminution, on est encore à se demander dans quelle proportion elle est due au sanatorium ou à d'autres causes, telles que l'amélioration des conditions sanitaires des grandes villes, des moyens de l'existence, etc. » Le docteur Wernicke déclare qu'on ne peut pas encore se prononcer, car le sanatorium n'est qu'un anneau de la chaîne à forger contre la tuberculose. Mais le docteur Armaingaud, qui a pu compulser les tables de mortalité par tuberculose en Prusse depuis 1887 jusqu'à 1901, relève que sous l'influence des seules mesures d'hygiène générale, c'est-à-dire avant l'ouverture des sanatoriums, la décroissance de la mor-

talité a été de 20 p. 100, tandis que depuis l'ère nouvelle la mortalité décroît plus faiblement et subit même une augmentation sensible pour les années 1900 et 1901. La plus modeste conclusion qui se dégage de cette constatation, c'est que l'hygiène à elle seule vaut mieux que les bâtiments coûteux où l'on veut la concentrer.

Tous ces faits démontrent qu'en Allemagne le scepticisme commence à envahir les esprits et se manifeste chez beaucoup de médecins, même parmi ceux qui dirigent des sanatoriums.

Cet exposé prouve donc d'une manière irréfutable, par des chiffres et des faits, que, comme le dit fort bien M. le docteur Janicot, le moment est mal venu pour faire chez nous une sorte de croisade sanatoriale, alors que nombre d'Allemands, instruits par une expérience approfondie, scientifique et coûteuse, commencent à dessiner leur mouvement de retraite.

Réalisation matérielle et morale à peu près impossible, résultats économiques et thérapeutiques minimes et hors de proportion avec la dépense, tel est le bilan des sanatoriums, considérés comme l'arme principale de la lutte anti-tuberculeuse. Telle est la réponse aux questions posées tout à l'heure. Il faut donc engager cette lutte sur un autre terrain.

* * *

Tout ce qui précède montre l'erreur commise en répétant à satiété, par les voies de l'enseignement, des congrès, des conférences populaires et de l'affiche, que la tuberculose était la plus curable des maladies chroniques. Ceux qui ont produit cette affirmation m'objecteront qu'à l'autopsie de cent adultes succombant à Paris à n'importe quelle maladie autre que la tuberculose, on en trouve de cinquante à soixante qui portent dans leurs poumons des cicatrices de guérison de cette maladie et que, par conséquent, 50 à 60 p. 100 des Parisiens sont des tuberculeux guéris sans le savoir. Mais, si la phtisie est aussi curable qu'on le dit, comment se fait-il qu'avec les innombrables travaux exécutés depuis vingt ans nous perdions encore, en France 90 000 personnes par an, et cette mortalité tend même à augmenter dans les grandes villes prises en bloc, puisque, d'après les tableaux du docteur

Romme, la tuberculose a tué annuellement 3503 habitants sur un million, dans les grandes villes, pour la période 1894-1897, contre 2823 pour la période 1887-1893 !

Certes, la tuberculose est curable, même très curable, surtout à ses débuts ; mais, s'il arrive qu'elle guérit dans le sanatorium pour riches, elle guérit bien peu dans le sanatorium pour pauvres. Et, quand elle guérit, l'ouvrier, qui se retrouvera dans le milieu où il a contracté sa maladie, et qui a favorisé son développement, échappera difficilement à de successives et définitives rechutes. Les statistiques allemandes en font foi, et, si l'on conserve quelques doutes, on n'a qu'à s'enquérir auprès de l'Administration de l'Assistance publique, à Paris, de ce que deviennent les tuberculeux sortis de son sanatorium d'Angicourt.

L'armement anti-tuberculeux allemand qu'on voudrait nous imposer, sans souci des finances publiques et des charges écrasantes qui pèsent déjà sur les contribuables, est inapplicable chez nous à cause de son caractère draconien. Il est, de plus, irrationnel, parce qu'il laisse en dehors les phtisiques les plus atteints, donc plus dangereux par la contagion qu'ils sèment autour d'eux, et parce qu'il tente d'attaquer la tuberculose confirmée, — on vient de voir avec quels minces profits — au lieu d'en combattre les causes.

L'objectif de la lutte doit être de prévenir, d'abord ; puis d'essayer de guérir ceux qui ont échappé à la prévention.



Puisque, pour faire un tuberculeux, il faut des bacilles de Koch et des conditions prédisposantes dans l'organisme contaminé, c'est-à-dire une graine et un terrain, la lutte préventive doit forcément s'adresser à ces deux éléments constituants de la maladie. Les règles de prophylaxie actuellement édictées visent presque uniquement le microbe et la contagion. J'ai cité tout à l'heure quelques-unes d'entre elles qui ont reçu la sanction de l'Académie de médecine et de la Commission instituée en 1899, au ministère de l'Intérieur, par M. Waldeck-Rousseau, alors président du Conseil des ministres, ainsi, d'ailleurs, que la plupart de celles que j'ai à énumérer, à savoir :

Les articles de la loi de 1902 sur la santé publique, destinés à assurer la salubrité des communes et des habitations ;

Les règlements ayant pour objet d'éviter le surpeuplement des logements, et d'assurer leur propreté ;

La désinfection obligatoire et régulière des voitures pour les compagnies effectuant les transports en commun ;

La désinfection obligatoire des chambres d'hôtel après le départ des voyageurs qui les ont occupées ;

L'éducation anti-tuberculeuse donnée à l'école par l'instituteur, et au public par les associations patronales et ouvrières, par les conférences et l'affiche, par les notices simples distribuées à profusion, par les primes d'hygiène données aux éducateurs ; enfin, par l'installation de crachoirs hygiéniques ;

Le refus aux écoles de tout enfant suspect de tuberculose ;

L'installation hygiénique de tous les services publics ;

L'isolement des tuberculeux en des locaux particuliers dans les hôpitaux, avec personnel spécial, dont la santé sera rigoureusement surveillée ;

L'amélioration de l'hygiène des ateliers et leur régulière inspection administrative et médicale ;

La création d'un plus grand nombre d'asiles, comme ceux de Vincennes et du Vésinet, où les ouvriers sortis de l'hôpital pourront achever leur convalescence sans que celle-ci devienne un prétexte à tuberculose ;

L'inspection constante des abattoirs, boucheries et vacheries.

Parmi ces mesures, plusieurs sont déjà mises à exécution, d'autres sont en instance de réalisation. La loi de 1902 sur la santé publique constitue à cet égard un progrès considérable.

Leur adoption totale, qui frapperait à peine le budget général de la France, entraînerait aussitôt une sensible diminution de la contagion et de la tuberculose elle-même, si l'on en juge par l'exemple de l'Angleterre qui, en cinquante ans, a fait, par leur application, baisser sa mortalité tuberculeuse de plus de 40 p. 100, au point qu'elle ne s'élève plus qu'à 13 sur 10 000 vivants, tandis qu'en France, elle atteint 24 décès ! Et en communiquant ces résultats, le grand hygiéniste anglais Thorne-Thorne déclare qu'ils ont été obtenus par la suppression des ruelles étroites, courettes et culs-de-sac, par la démo-

lition des habitations humides, le drainage du sous-sol, l'aération des manufactures et l'amélioration du bien-être des classes laborieuses par le système des sociétés coopératives. « On a fait peu de chose, écrit-il encore, pour la désinfection des crachats, en dehors des hôpitaux ; notre travail s'est borné à l'application des règles d'hygiène journalière. »

Ayant examiné les moyens d'atteindre le bacille et la contagion, voyons quelle est la manière de modifier le *terrain tuberculisable* afin de le rendre rebelle au bacille.

Cette question de terrain a été singulièrement laissée de côté dans les études entreprises depuis vingt ans. Le fait certain de la contagion et la découverte de son agent ont orienté la prophylaxie et le traitement dans la poursuite de ce dernier, et l'on a relégué sur un plan très secondaire la recherche des conditions individuelles rendant son intervention pathogène. Car, même parmi les individus placés dans les milieux les plus favorables à la contagion, le plus grand nombre échappe à la phtisie, et quelle est la personne qui, dans les grands centres de population, n'a pas été exposée à respirer de l'air chargé de poussières bacillifères ? En outre, s'il est vrai que 50 à 60 p. 100 des Parisiens portent dans leurs poumons des cicatrices d'une tuberculose guérie et dont ils ne se sont jamais aperçus, cela prouve que les bacilles n'ont pas trouvé chez ces Parisiens un milieu qui leur convenait.

Il est donc indispensable de fixer les causes qui rendent l'homme tuberculisable, et, du même coup, on réalisera un immense progrès en prophylaxie comme en thérapeutique de la maladie, parce que cela permettra de chercher à les éviter, puis d'entourer de plus de précautions contre la contagion ceux qui présenteront les stigmates de ce terrain ; enfin, parce que l'on conçoit la possibilité de trouver des agents capables de le transformer et de le rendre réfractaire.

Parmi les conditions qui rendent l'homme tuberculisable, celles admises sont :

1° La prédisposition transmise par *hérédité*. Tout le monde s'accorde à peu près pour nier l'hérédité directe de la tuberculose, mais personne ne met en doute que les tuberculeux fassent souvent souche de tuberculisables, puisque, sur quatre

phtisiques, il en est au moins un dont les parents étaient tuberculeux;

2° L'alcoolisme, dont l'influence génératrice du terrain est mise en évidence par les statistiques de tous les pays;

3° Toutes les causes qui rompent, pendant un temps suffisant, l'équilibre entre les recettes et les dépenses de l'organisme et aboutissent au déficit permanent du budget de la vie, comme les convalescences de longues maladies, les troubles de la digestion, l'insuffisance de l'alimentation, les divers modes de surmenage, l'insalubrité des habitations où manquent l'air et la lumière, etc.

Mais ces causes ne rendent pas tuberculisables tous ceux qui y sont exposés. Comment agissent-elles donc sur ceux qui sont frappés, et peut-on reconnaître ces derniers, — car, en dehors des mesures générales à prendre, il faudra entourer ceux-ci de soins particuliers ? Oui, on le peut. Car, quelle que soit la cause qui intervienne pour faire d'un individu un terrain apte à la contagion, que ce soit l'hérédité, l'alcoolisme, le surmenage intellectuel ou physique, etc., celle-ci produit chez les personnes influencées des désordres identiques qui sont bien ce que j'appelais tout à l'heure les stigmates du terrain et qui permettent d'en faire le diagnostic.

Dans des études continuées depuis huit années avec le docteur Maurice Binet (de Saint-Honoré) sur les échanges respiratoires dans les maladies, nous avons trouvé que chez 92 p. 100 des phtisiques, la quantité d'air expiré par kilogramme de poids et par minute croît de 80 p. 100, l'oxygène consommé total de 70 p. 100, l'oxygène absorbé par les tissus de 94 p. 100, et l'acide carbonique produit de 64 p. 100. Qu'il s'agisse de phtisie aiguë ou chronique, que le patient soit à une période quelconque de la maladie, même à ses primitifs débuts, les échanges respiratoires sont toujours accrus dans de variables proportions. Pour expliquer cet accroissement des échanges gazeux, trois hypothèses se présentent. Il peut s'agir, ou bien d'une réaction de défense organique contre le bacille, ou d'une conséquence de l'attaque bacillaire, ou d'une manifestation du terrain de la tuberculose. Aujourd'hui, cette dernière hypothèse est passée à l'état de fait, puisque nous avons montré que 60 p. 100 environ des descendants de tuberculeux

avaient des échanges respiratoires exagérés, que toutes les conditions qui, en dehors de l'hérédité, rendent l'organisme tuberculisable, créent dans ces organismes la même exagération des échanges, enfin que ceux-ci sont diminués dans les états antagonistes de la phtisie comme l'arthritisme.

La prédisposition à la tuberculose, qu'elle soit héréditaire ou acquise, reconnaît donc, au moins comme l'une de ses causes, l'aptitude d'un individu à absorber trop d'oxygène, c'est-à-dire à se consumer exagérément, ce qui correspond bien au mot de consomption persistant encore dans la tradition populaire. Pour devenir tuberculeux, il faut donc d'abord être consomptif : on s'incendie, en quelque sorte, avant de s'infecter.

Quand le bacille est semé sur ce terrain, l'incendie s'arrête difficilement, l'infection bacillaire faisant l'effet d'un excitant perpétuel de ces organismes déjà éréthiques.

Cette notion nouvelle et inattendue, mais aujourd'hui certaine, caractérise ce que l'on nommait jadis les états de déchéance prétuberculeuse. Elle montre que ces états, si dissemblable qu'en soit l'origine (hérédité, alcoolisme, surmenages, etc.), possèdent un élément commun dont on peut mesurer l'intensité, ce qui rend au terrain, dont le diagnostic devient possible, une partie de la valeur dont semblait l'avoir dépossédé la découverte du bacille. Elle montre encore que ces états de déchéance prétuberculeuse relèvent d'une vitalité exaspérée jusqu'à l'auto-consomption, et non, comme on l'enseigne officiellement à tort, d'une vitalité amoindrie.

Elle bouleverse la plupart des idées directrices de la prophylaxie et du traitement de la tuberculose, puisque, d'après ces idées, ce qui, dans cette prophylaxie et ce traitement, correspond à l'indication du terrain, consiste surtout en l'emploi de médications dites toniques dont le propre est de stimuler une vitalité déjà exaspérée qu'il faut, au contraire, s'efforcer d'apaiser par une médication d'épargne.

Elle peut aider non seulement à réaliser le diagnostic précoce de la phtisie, mais surtout à discerner la prédisposition, à reconnaître, par exemple, parmi les descendants d'une souche tuberculeuse, ceux qui sont plus aptes à être infectés, de même que ceux qui, issus d'une souche saine, ont acquis une prédis-

position temporaire ou permanente par le fait de l'alcoolisme ou d'un des modes du surmenage.

Elle indique, enfin, quelle est la voie à suivre dans la prophylaxie de la tuberculose par la connaissance de son terrain, puisque, dans cette prophylaxie, seuls seront efficaces les agents, les mesures hygiéniques et les médications ayant le pouvoir de restreindre l'auto-consomption.

L'exagération des échanges respiratoires n'est pas la seule caractéristique du terrain tuberculisable. Je puis en indiquer encore une autre : c'est la *déminéralisation organique*, et surtout la déminéralisation en chaux et en magnésie que j'ai pu constater chez les prédisposés et qui s'accroît dans les premières périodes de l'infection, jusqu'à ce que le contaminé ait perdu tout ce qu'il a à perdre.

Ce qui donne à cette découverte une haute portée pratique, c'est que l'expérience nous a prouvé qu'il y avait des médications capables de changer le terrain ; c'est que, par l'analyse des échanges respiratoires, on a un procédé sûr pour reconnaître ces médications, comme aussi de savoir si elles ont agi dans tel cas particulier et si tel individu prédisposé a perdu, au moins temporairement, sa prédisposition.

La prophylaxie de la tuberculose par le terrain mérite donc notre sollicitude au même titre que la poursuite du bacille, et la lutte ne saurait réussir sans leur intime concours.

J'ai énuméré tout à l'heure les mesures d'hygiène publique et privée à prendre contre l'agent infectieux, mesures dont plusieurs déjà sont à double effet. Occupons-nous de celles opposables à la prédisposition.

Elles sont générales ou individuelles, selon qu'elles ont pour objet de supprimer les causes de la prédisposition ou de remédier à la prédisposition déjà établie.

Les mesures générales sont :

1° L'amélioration des conditions matérielles de l'existence par le développement des sociétés coopératives, de la mutualité, de l'épargne, des institutions de prévoyance, et par la diminution des taxes qui augmentent le prix de la viande, du pain, du sucre et des denrées de première nécessité ;

2° Une loi nouvelle imposant l'assurance obligatoire, comme

en Allemagne, ce qui est le principal élément de l'organisation allemande qui soit applicable en notre pays ;

3° La fédération des sociétés actuelles de bienfaisance et la transformation de la Croix-Rouge en société d'assistance et de propagande hygiénique fonctionnant en temps de paix (Dr C. Savoire) ;

4° L'alimentation renforcée pour les jeunes recrues de l'armée pendant les six premiers mois de leur séjour au régiment, avec un entraînement lent et progressif, sans surmenage ;

5° La lutte contre l'alcoolisme par l'éducation anti-alcoolique, par la suppression des entraves fiscales à la consommation du vin naturel, par l'accroissement des impôts sur les spiritueux reconnus nuisibles, par des règlements administratifs rendant plus difficile l'ouverture des cabarets ou diminuant leur fréquentation, en s'inspirant des règlements édictés par M. le général de Galliffet pendant son passage au ministère de la Guerre, par la fondation des cercles ouvriers, par la suppression du privilège des bouilleurs de cru, enfin par l'aide accordée par les pouvoirs publics aux groupements qui ont entrepris cette lutte anti-alcoolique. En Suède et Norvège, l'application d'un programme analogue a fait baisser la tuberculose de 32 p. 100 ;

6° Le développement des colonies scolaires et marines où, suivant la saison, on envoie par groupes, pour un séjour d'un à deux mois, les enfants des écoles dont l'apparence laisse à désirer (Dr Lalesque) ;

7° La création de maisons hygiéniques ouvrières, hors des villes, louées à bas prix, en proportion décroissante avec le nombre d'enfants, à des familles d'ouvriers qui grouillent dans des taudis très chers, avec expulsion en cas d'alcoolisme ou de malpropreté ;

8° L'amélioration de l'hygiène des communes, d'après les prescriptions de l'article 9 de la loi de 1902, et comme en Angleterre où les centres ayant plus de 22 p. 100 de mortalité annuelle sont déclarés malsains et peuvent être assainis d'office ;

9° La réglementation du travail et l'application rigoureuse des lois qui le régissent.

Pour donner un exemple des résultats que l'exécution d'une seule de ces mesures peut donner, je n'ai qu'à raconter, d'après M. le médecin-inspecteur Kelsch, de l'Académie de médecine, ce qui s'est passé, il y a quelques années, dans le corps des sapeurs-pompiers de Paris. Pendant les années 1885 à 1887, la phtisie y devint quatre, puis huit fois plus fréquente qu'auparavant. M. le docteur Colin, médecin-inspecteur général, au lieu d'incriminer l'incurie ou l'ignorance de la caserne et de placer dans la contagion seule le motif de cette recrudescence, conclut de son enquête que la multiplication de la phtisie correspondait au surcroît de travail imposé aux hommes par la transformation de l'outillage et à l'insuffisance de la réparation organique qui en était la conséquence. Ceci étant admis, on ne traita pas les chambrées, mais les hommes. On allégea le service de tout ce qui n'était pas indispensable, et le Conseil municipal autorisa une augmentation journalière de 0 fr. 40 c. par homme pour renforcer l'alimentation. Enfin, on fit une sélection parmi les hommes et l'on réforma ceux qui n'avaient pas la vigueur nécessaire au service. Immédiatement la phtisie redescendit à son taux antérieur. Et M. Kelsch ajoute : « Il n'est venu à l'idée de personne d'attribuer cette poussée formidable à une levée exceptionnelle de germes incorporés dans la poussière des chambrées, car le régime hygiénique de celles-ci fut exactement le même, ni plus ni moins mauvais pendant qu'avant cet épisode. Ce qui fut changé, c'est le terrain humain, c'est la résistance des hommes... »

Cet exemple accentue la signification du terrain ; il représente une véritable leçon de choses qui montre, une fois de plus, que la contagion n'est pas tout dans la tuberculose.

La réalisation pratique des mesures précédentes n'offre pas d'insurmontables difficultés, car la plupart des éléments de l'organisation demandée existent, et celle-ci n'a qu'à être développée au fur et à mesure des ressources considérables fournies par la charité privée, qui obtiendrait ainsi plus d'effet utile qu'en construisant des sanatoriums. La lutte contre l'alcoolisme n'est pas une affaire d'argent, mais de propagande et de réglementation. Dix-neuf sur vingt arrondissements de la Ville de Paris possèdent leurs colonies scolaires qui donnent

des vacances hygiéniques et instructives à plus de 3 000 enfants, et il existe 6 institutions analogues entretenues par la charité privée et s'adressant à près de 3 500 enfants. Les hôpitaux marins comptent déjà environ 3 700 lits dont 1 000 gratuits. En raison des services qu'ils rendent aux enfants, ces institutions mériteraient d'être multipliées. Quant aux maisons ouvrières hygiéniques, leur revenu permettrait de donner un petit intérêt aux fonds dépensés pour les construire, à moins que les personnes bienfaisantes qui auraient fait les premières avances ne consentissent à employer ces revenus à la fondation de maisons nouvelles.

Les mesures individuelles ont pour but de remédier à la prédisposition héréditaire ou acquise. Il faut donc diagnostiquer celle-ci et la traiter ensuite. Pour cela, n'attendons pas que l'individu soit malade; allons à lui et assistons-le avant qu'il se sente lui-même touché par la maladie.

Toutes les collectivités, toutes les administrations ayant des médecins attitrés devraient faire visiter deux ou trois fois par an leurs adhérents et leurs employés. Le médecin s'enquerrait de leurs antécédents héréditaires et personnels, des conditions de leur travail, de leurs habitudes alcooliques, de la salubrité de leur habitation, et de la manière dont ils s'alimentent. Puis il examinerait leurs poumons et leur état général. Chez ceux qui maigrissent ou voient leurs forces diminuer et ceux qui présentent quelques anomalies du rythme respiratoire, on pratiquerait, dans les conditions voulues, l'analyse des échanges gazeux de la respiration. Cette analyse est facile à faire; les appareils nécessaires sont simples et peu coûteux; en une dizaine de jours, tout médecin peut apprendre à s'en servir. La seule difficulté pratique réside en ce que cette analyse doit être faite de une à trois heures après le petit déjeuner, et lorsque le sujet se sera reposé pendant quelques instants. Elle peut être effectuée en une demi-heure.

On instruirait les patrons, les chefs d'atelier, les divers corps de métiers, les caisses d'assurances contre le chômage et les maladies, de l'immense avantage qui s'attache au diagnostic d'un état d'opportunité morbide qu'il n'est pas difficile de supprimer par une bonne hygiène et par un traitement de durée relativement courte.

Et de même qu'on vaccine contre la variole, on protégerait l'individu reconnu apte à la tuberculose en le faisant soigner préventivement par son administration, sa collectivité, par le dispensaire de son quartier ou par son médecin personnel jusqu'à ce qu'une nouvelle analyse montre qu'il a perdu son aptitude. Les soins feraient état de tous les moyens capables de transformer les conditions chimiques et vitales du terrain, l'auto-consomption et la déminéralisation organique, à savoir :

1° Adapter le travail aux possibilités du prédisposé, soit lui chercher une occupation moins fatigante que la sienne, soit le diriger dans une des colonies agricoles existantes ou à créer ;

2° Le visiter fréquemment, insister sur les conseils d'hygiène nécessaires à lui et à sa famille, et donner aux plus pauvres les secours nécessaires pour qu'ils puissent s'alimenter suffisamment ;

3° Lui fournir les médicaments utiles dont la liste complète sera dressée, mais qui sont tous d'un prix assez bas pour ne nécessiter qu'une très faible dépense.

L'exécution de ce programme sommaire est déjà commencée par la Société philanthropique, les œuvres des dispensaires, d'Ormesson, de Villepinte, de la comtesse de Beaurepaire, de l'Espoir, par les Bureaux de bienfaisance et l'Assistance à domicile. Elle pourrait être complétée par la formation de l'*Œuvre de la Prophylaxie*, qui aurait surtout pour mission de dépister les prédisposés, de les diriger sur l'une des œuvres existantes et de surveiller leur hygiène et leur traitement.

***

La dernière étape de la lutte consiste à traiter les individus qui ont échappé à la prévention et se sont tuberculisés. En premier lieu, il faut reconnaître la tuberculose dès son début, puisque c'est alors qu'elle est le plus curable, ne pas attendre, comme l'ont si bien dit MM. les docteurs Lemoine, Calmettes et Carrière (de Lille), que le malade soit acculé au chômage pour aller consulter le médecin, mais lui donner, dès qu'il est touché, des conseils et des soins, en le conservant dans sa famille et son milieu. On utilisera les dispensaires existants

et on en créera d'autres au besoin. Leur premier acte sera de se mettre en relation avec les chefs d'atelier et les collectivités, en leur demandant d'envoyer au dispensaire les ouvriers qui toussent et ceux qui paraissent s'affaiblir ou maigrir. L'œuvre de la prophylaxie, les médecins des collectivités, des caisses de l'assurance obligatoire à créer, les conseils de revision, seront, dans cette chasse à la tuberculose commençante, de précieux auxiliaires.

Une fois la maladie reconnue, que faire?

On répond : « Vous devrez interner le malade dans un sanatorium. » J'ai dit plus haut l'impossibilité financière d'en établir en nombre suffisant et l'erreur de ceux qui, s'émerveillant des résultats soi-disant obtenus, font du sanatorium la base du traitement de la tuberculose, dans toutes les classes de la société. On sait maintenant combien ces résultats répondent peu à l'énormité du sacrifice qu'on voudrait demander aux contribuables, puisque, d'une part, les statistiques sur lesquelles on se fonde sont sujettes à caution, et que, d'autre part, ces statistiques elles-mêmes montrent, si on les étudie de près, que sur les définitivement guéris, certains, ou bien n'étaient pas réellement tuberculeux, ou bien auraient guéri chez eux sous la direction de leur médecin, tandis que les autres, classés aussi comme guéris, n'ont, comme le dit M. le docteur Lemoine (de Lille), que l'illusion de la guérison, et sont condamnés à faire du sanatorium une carrière.

Et puis, ces établissements ont encore d'autres inconvénients. On y soigne trop une maladie et pas assez des malades : c'est-à-dire que l'uniformité de la règle s'accommode mal aux multiples individualités de ceux-ci. On y suit, comme un dogme, la dangereuse pratique de la suralimentation pour tous qui surmène si souvent les fonctions digestives, cette suprême sauvegarde du phtisique. On fait de la célèbre formule « air, repos, suralimentation », une sorte de triade absolue en dehors de laquelle il n'y a pas de salut, et qui exclut toute médication directe, les drogues ne devant plus servir qu'à calmer occasionnellement un symptôme par trop dominant. Le docteur Lemoine nous apprend que les infections secondaires n'y sont pas rares, et que, malgré toutes les précautions prises, la contagion peut s'y observer. Enfin, le

moral de l'ouvrier éloigné des siens s'y attriste et s'y déprime au détriment de ses forces de résistance.

On nous dit alors que le sanatorium est l'école où le tuberculeux apprendra à se soigner. Mais cette affirmation est une grave atteinte portée à la science et au zèle de nos médecins praticiens de France qui sont parfaitement capables de diriger le traitement d'un phtisique et de lui indiquer, en le surveillant, la conduite qu'il doit tenir. Et ce médecin praticien peut adapter à chacun des quelques tuberculeux qu'il soigne et qu'il connaît, le traitement spécial qui lui convient, au moins aussi bien que le médecin de sanatorium qui doit s'occuper d'une centaine de malades dont il ignore, le plus souvent, les antécédents et le tempérament.

Le sanatorium n'est pas une panacée. La cure d'air, de repos et d'alimentation raisonnée — non de suralimentation — peut se faire partout. Les malades aisés la feront chez eux ou dans le Midi, ou hors la ville, sous la direction d'un médecin qui les connaît, s'intéresse à eux et engage directement sa responsabilité. Les pauvres la suivront à l'hôpital, dans des salles spécialement aménagées et isolées, ou dans leurs logements rendus plus salubres, ou dans des pavillons suburbains, sous la surveillance des médecins des dispensaires auxquels ils sont rattachés, avec l'aide de l'assistance médicale gratuite, des bureaux de bienfaisance et des caisses d'assurances. Chacun peut faire chez soi, et avec autant de profit, son « home-sanatorium ». Pour les célibataires qui n'ont pas les moyens d'être soignés chez eux avec zèle et assiduité, pour les malades à volonté affaiblie et manquant de l'énergie suffisante pour se traiter, au lieu de constructions coûteuses qui satisfont la gloire des commissions qui les proposent et des architectes qui les exécutent en aggravant les charges qui pèsent déjà sur tous, on s'en tiendra aux sanatoriums de fortune proposés par M. le docteur Brunon (de Rouen). Quant aux sanatoriums payants, il n'y a ni à les combattre ni à les favoriser ; il n'y a qu'à laisser faire, suivant l'expression de M. le docteur Marcellin Cazeaux, soit l'initiative médicale, soit l'initiative industrielle.

Ce serait une grosse erreur de croire que l'air, le repos et l'alimentation même raisonnée suffisent pour guérir la tuber–

culose. L'insuccès constant des procédés de traitement qui s'adressent au bacille a fait proclamer la faillite des médicaments et réduit le traitement de la phtisie à la cure hygiénique du terrain. Si l'on en restait là, ce serait plus qu'un aveu d'impuissance, mais l'ignorance ou la négation des progrès de la thérapeutique.

Certainement, la destruction du bacille dans l'organisme n'est qu'une illusion, et j'ai montré jadis l'inutilité et les dangers de l'antisepsie interne. Mais puisque nous savons aujourd'hui les raisons d'être du milieu favorable au bacille, c'est là qu'il faut frapper, et cela, non par des toniques et des stimulants ayant pour rôle d'exalter les réactions de défense, mais par des médications anti-déperditrices ou d'épargne qui restreignent la consomption, et par les aliments et médicaments dérivant sur eux l'excès du comburant qui brûle l'organisme. Il faut encore reminéraliser celui-ci et s'attaquer aux infections secondaires qui se greffent sur la phtisie et l'aggravent.

Reprenant avec le docteur Maurice Binet l'étude de tous les agents physiques et médicamenteux vantés contre la tuberculose, nous avons pu grouper ceux réellement actifs et fixer leur dose ainsi que les indications de leur emploi, et ce sont les médicaments de la tradition qui figurent encore au premier rang de ceux mis en relief.

Je conclus :

La complexité de la lutte contre la tuberculose est telle que toutes les solutions absolues sont inapplicables. Les pouvoirs publics, les philanthropes, la charité, les médecins doivent adapter les multiples moyens dont ils disposent aux nécessités des phtisiques pauvres, car il n'est pas plus possible de leur appliquer à tous la même formule d'assistance et de direction que de les traiter tous par les mêmes procédés thérapeutiques. Il se dégage néanmoins des faits exposés quelques considérations générales.

La lutte anti-tuberculeuse doit être surtout préventive et viser le terrain au même titre que les agents de la contagion. Son but est de transformer l'un et de détruire l'autre ou d'empêcher sa propagation.

Quand la maladie est constatée, son traitement relèvera surtout de la médication du terrain, par tous les moyens hygiéniques, diététiques et médicamenteux dont les effets seront démontrés, et l'on continuera à poursuivre le bacille pour empêcher la contagion.

Les sanatoriums, financièrement irréalisables en nombre suffisant, et dont le rôle curatif n'est pas évident, ne peuvent constituer, dans le traitement de la maladie confirmée, qu'un moyen applicable à un petit nombre de formes curables de la tuberculose (G. Kuss), à la condition de faire œuvre de médecin et non seulement d'hygiéniste au sanatorium. Quelle que soit l'opinion qu'on s'en fasse, ils seront remplacés, pour les autres cas, avec beaucoup moins de frais, par les sanatoriums de fortune que propose le docteur Brunon (de Rouen).

La cure libre préconisée par le docteur Lalesque (d'Arcachon), pratiquée suivant l'état social du malade, associée à un traitement défini, dirigée, suivant les cas, par un médecin individuel ou par ceux des dispensaires dont il y a lieu d'augmenter le nombre et l'importance, est presque toujours préférable.

Le docteur Grancher a prononcé, sous la forme plaisante, une parole qui pourrait résumer le débat : « Chaque nation, dit-il, s'efforce d'opposer une barrière à la marche envahissante de la tuberculose. L'Allemand lutte par le sanatorium; l'Anglais, par le rosbif et le tennis. Je préfère la méthode anglaise, plus agréable et plus sûre. »

Non, ce n'est pas à coups de bâtisses et d'argent qu'on vaincra la maladie, mais bien par une stricte application des lois existantes, par une indispensable réglementation nouvelle et par l'amélioration du sort des travailleurs. Et cela n'exigera pas les sommes fantastiques qu'engloutirait en vain la généralisation des sanatoriums, mais il faut que chacun de nous apporte à cette tâche la contribution de sa science, de son temps, de son énergie et de son dévouement.

ALBERT ROBIN

SOUVENIRS D'UN SIÈGE

— 1630 —

Le jeudi 23 mai 1630, sur les dix heures du matin, M. de Toiras, commandant en chef la garnison française de Casal, fut prévenu que des troupes apparaissaient du côté du levant, à la hauteur du village de Frassineto : c'était l'armée espagnole du marquis de Spinola qui venait mettre le siège devant la ville. M. de Toiras monta à cheval ; une grande rumeur remplit la cité.

Bâtie sur les bords du Pô, à l'entrée du massif montagneux qui protège Turin, et capitale du petit marquisat de Montferrat, Casal était une position stratégique de premier ordre, à laquelle la situation du pays, planté entre le Piémont et le duché de Milan — possession du roi d'Espagne, à ce moment — donnait une valeur politique exceptionnelle. Le hasard des héritages ayant fait échoir le Montferrat à un prince français, — le duc de Nevers, — Savoyards du Piémont et Espagnols du Milanais, appuyés de l'empereur d'Allemagne, avaient déclaré qu'ils ne laisseraient pas ce territoire, « clef » de l'Italie du nord, tomber entre les mains d'un sujet du roi de France, et, réunissant des soldats, l'avaient envahi. De son côté, le roi Louis XIII, résolu à ne pas accepter qu'une place de cette importance demeurât la possession de ses ennemis, avait jeté dans Casal quelques régiments sous les ordres de M. de

Toiras, et préparait une puissante armée afin d'aller soutenir ou délivrer celui-ci.

Grand, fort, dans toute la maturité de ses quarante-cinq ans, brun, avec de beaux yeux bleus, la chevelure fournie, une moustache et une barbiche épaisses, M. Jean de Saint-Bonnet de Toiras était le type du soldat vigoureux. Doué d'une rude voix de commandement qui éclatait dans des colères bruyantes, où lui échappaient des boutades excessives, oubliées par lui le lendemain, très allant, emporté, il savait être en même temps affable et sympathique. Il donnait beaucoup ; son amitié était sûre. Passionné pour la chasse et la guerre, il méprisait la lecture. C'était un ignorant, et un homme d'action énergique.

D'après les états, les cinq régiments d'infanterie qu'il avait en main, — Monchat, Pompadour, Villeroy, La Grange et Ribérac, — constitués chacun à dix compagnies de deux cents hommes, devaient présenter un total de dix mille fantassins. Il s'en fallait bien ! La Grange n'avait que cinq cents hommes au lieu de deux mille ; Monchat, deux cent cinquante. Les dix mille hommes étaient réduits à dix-sept cents. Comme cavalerie, Toiras disposait de six compagnies de chevaux-légers, casqués, cuirassés : celles de Canillac, Boissac, Maugeron, Cournou, Meigneux et Toiras ; en tout, quatre cents chevaux, soixante-cinq par unité. Trop à court avec ces effectifs, le commandant en chef recruta un régiment d'Italiens, médiocres soldats, et dut même, à un moment donné, embrigader en une compagnie les domestiques et valets au service des gens de son armée.

Petite ville proprette et blanche, Casal s'étendait en fuseau du nord au sud, perpendiculairement au Pô, auquel elle tenait par un boulevard peu solide dit des Trois-Vents. Au-dessus de ses maisons, montaient les clochers de ses sept églises, le dôme de sa cathédrale romane de Saint-Vaast — il y avait un évêque — l'antique tour de l'horloge de son vieux palais municipal, et, tout contre l'enceinte, vers l'ouest, la masse du château, solide bâtisse carrée, dont les quatre grosses tours massives rappelaient l'aspect imposant de la Bastille Saint-Antoine. Une muraille continue enveloppait l'ensemble, basse, inclinée, trempant ses pieds dans

un large fossé et surmontée d'un parapet crénelé derrière lequel un terre-plein haussait la défense. Aux angles, des guérites couvertes, petites poivrières en encorbellement, surveillaient. Le sud de la ville était protégé par un vaste fort, de la largeur de la cité, — la citadelle, — hexagone régulier, fermé de toutes parts, pointant ses six bastions rayonnants sur la plaine ; trois de ces bastions, celui de Saint-Carle, le plus au sud, et, en remontant du côté de l'ouest, celui de Saint-Georges et celui de la Madone, allaient jouer un rôle capital.

L'armée qui arrivait devant Casal pour l'attaquer était un corps cosmopolite de dix-huit mille fantassins et de six mille cavaliers, répartis, les premiers, en neuf régiments, — deux allemands, un espagnol, deux lombards, trois napolitains, un florentin — commandés par le plus grand capitaine de l'Europe à ce moment, le marquis Ambroise de Spinola. Esprit fin et distingué, habile, prudent, tenace, plutôt ingénieur de grande intelligence que soldat de coups de main, ce général de soixante ans, ancien héros des guerres des Pays-Bas contre Maurice de Nassau, cachait, sous sa figure affinée d'aristocrate délicat, la volonté la plus résolue. On allait voir aux prises deux adversaires réputés : l'homme de guerre, savant et méthodique, le soldat d'action incessante. L'affaire du Montferrat fut la grande préoccupation de la France toute cette année 1630. Le siège de Casal devait tenir l'Europe entière en suspens[1].

***

Pendant que du côté de Frassineto les colonnes ennemies se déroulent et avancent, M. de Toiras, monté à cheval, rassemble rapidement un bataillon de quatre cents hommes, cent par régiment, menés par deux colonels, MM. de Ribérac et de la Grange, et les deux premiers capitaines des régiments de Pompadour et de Monchat. Il sort, étend ses troupes ; la

1. Nous allons utiliser pour ce récit le journal inédit du siège par un capitaine d'infanterie attaché au régiment de La Grange en qualité de major, ou, comme on dit en ce temps, de sergent-major, M. de la Serre. La copie manuscrite que nous avons eue entre les mains, faite pour le président Bouhier, est conservée à la Bibliothèque nationale.

cavalerie l'accompagne pour protéger ses flancs et assurer la retraite. Arrivé à portée, il commande le feu. Mais l'ennemi ne semble pas disposé à accepter le combat, et recule. Après avoir escarmouché un temps, M. de Toiras voit qu'il n'est pas possible de s'élancer : il a trop peu de monde. Il ordonne de battre en retraite, lorsque, apercevant une partie de l'armée espagnole qui s'installe sur une colline de l'autre côté de la ville, il marche à sa rencontre, déploie à nouveau ses lignes et recommence le feu. L'artillerie de la place appuie le mouvement en allongeant son tir par-dessus la tête des troupes françaises. On tiraille jusqu'à la nuit, puis on rentre ; les Espagnols ont conservé leurs positions.

Le lendemain au matin, on les aperçoit qui remuent des terres et travaillent. Autant qu'on peut le discerner, ils installent des batteries et organisent des couverts afin de se mettre à l'abri. On leur envoie quelques volées de canon, puis des officiers, partant à pied, la carabine sur l'épaule, vont en reconnaissance afin de s'approcher des travaux et de voir ce qui se fait. Ils sont ajustés, ils ripostent : un jeune lieutenant du régiment de Pompadour est tué.

Çà et là, dans la plaine, sont semées de petites maisons, des cassines, au milieu des vignes ou des champs des habitants de Casal. Le commandant en chef a décidé que des escouades iraient les occuper. L'infanterie s'essaime en détachements qui se dispersent vers chacun de ces réduits, à cinq cents, mille pas des murailles. Les soldats surveilleront de là, tireront : cette pratique les habituera au feu et maintiendra l'ennemi. Le capitaine de la Serre, conduisant lui-même dix mousquetaires à une de ces cassines, se doute que celle-ci est déjà peut-être occupée par les Espagnols : il faut s'en assurer. Les mousquetaires sont divisés en trois sections : le sergent prend la tête de celle de droite, un caporal de celle de gauche, le capitaine reste au centre. Sur une demande transmise à la citadelle, le canon d'un bastion, pointé dans la direction de la masure, fait feu, et le boulet sifflant s'abat droit sur la maison, d'où, effectivement, on voit sortir en hâte des soldats ennemis qui s'enfuient. Les mousquetaires s'élancent, prennent la place, se retranchent ; ils vont faire le coup de feu jusqu'à la nuit.

De ce point on distingue clairement les travaux des Espagnols. Il n'y a plus de doute : ils ont commencé des tranchées profondes, bordées de gabions et de fascines, qui, poursuivies en zigzags à travers la plaine, devront les mener jusqu'au pied des bastions. Là ils s'accrocheront aux murs des ouvrages, fouilleront, mineront, feront tout sauter et, la brèche ouverte, lanceront leurs colonnes d'assaut. Contre ce cheminement il faut lutter pas à pas afin de le retarder jusqu'à l'arrivée de l'armée de secours, qui seule peut sauver la place.

Il y a quelques mois, le commandant en chef a fait commencer de l'autre côté du Pô un petit fortin. Comme il n'y a pas de passage sur la rivière, on a jeté un pont de bateaux ; mais une crue subite a emporté ce pont, et, faute d'argent, on ne l'a pas rétabli : il a fallu abandonner l'ouvrage. Maintenant que l'ennemi est en vue, M. de Toiras décide de réoccuper le fortin, malgré l'avis contraire de ses officiers. Quelques troupes, très peu, y sont envoyées. A ce moment même, l'Espagnol, qui croit le fortin désert, expédie un détachement, la nuit, pour s'en emparer ; le détachement, reçu à coups de mousquets, recule. Un peu inquiets, en ville, dix gentilshommes, la nuit suivante, passent la rivière et vont coucher dans l'ouvrage en cas de nouvelle attaque ; mais tout est tranquille. Le lendemain, M. de Toiras, préoccupé, expédie au fortin trois compagnies d'infanterie, celles des capitaines La Pouyade et Tranchant, plus une compagnie du régiment italien, commandée par M. Bassiani. A la nuit, le colonel de la Grange, accompagné des capitaines de la Serre, Desdat, La Buffière, de l'enseigne Bessères et de quelques soldats armés de mousquets, traverse le Pô pour aller inspecter le fort. Pendant que le colonel donne ses ordres, M. de la Serre suit le capitaine sergent major Bretelin, du régiment de Ribérac, qui est en train de placer les sentinelles perdues, en grand'garde, au dehors des murailles. Subitement, dans l'obscurité, au loin, on entend un hennissement de cheval. Est-ce l'ennemi ? Les officiers se précipitent à plat ventre, écoutant, mais ils ne perçoivent rien. Ils se relèvent, reprennent leurs occupations,

achèvent et reviennent au fort, où ils trouvent M. de la Grange occupé à faire ranger des piques, des pelles, qu'il a apportées aux trois compagnies afin qu'elles se retranchent, et donnant ses dernières instructions aux officiers. On se sépare.

Le colonel et sa suite se rembarquent pour rentrer à Casal. Mais il n'a pas avancé de cinq à six brasses sur la rivière qu'un coup de feu éclate dans la direction des sentinelles perdues. Le bateau retourne, atterrit, et les officiers qui sont descendus attendent, mais nul autre bruit ne leur parvient. Ils supposent qu'il s'agit d'une fausse alerte et, regagnant la barque, se disposent à reprendre leur traversée. A peine sont-ils au milieu du fleuve que de nouveau un coup de mousquetade retentit, suivi cette fois de deux, puis de trois, enfin d'une fusillade générale, précipitée. Toutes les sentinelles font feu. Le bateau, virant rapidement, accoste ; on entend sonner la charge : le fort est attaqué. Dix-sept compagnies de cavalerie espagnole arrivant au galop, chaque cavalier, qui porte en croupe un mousquetaire, a jeté ce mousquetaire sur le bord du fossé, vivement, et l'assaut est donné. Les retranchements, restés inachevés, ne sont pas défendables. L'escalade est si brusque et la surprise si rapide qu'à peine les Français ont-ils le temps de se reconnaître. La compagnie italienne de M. Bassiani, qui doit défendre l'entrée du fort, s'affole, décharge ses mousquets, puis tourne le dos et crie au sauve qui peut. C'est une panique. Fantassins et cavaliers ennemis, hurlant, entrent de toutes parts. Le capitaine Bassiani veut courageusement lutter, mais, promptement enveloppé, il est contraint de se rendre à un officier allemand. Pendant ce temps, le colonel de la Grange accourt de la rivière : « Çà, çà, compagnons, crie-t-il, courage ! » Le capitaine Bretelin, qui le rejoint, lui dit : « Monsieur, où voulez-vous aller ? Vous n'avez point de force. Il vaut mieux aller querir du secours et défendre les nôtres que d'aller nous perdre sans les pouvoir secourir ! » M. de la Grange n'écoutant pas, le capitaine le prend par la casaque, le tire à lui, l'entraîne vers le bateau, où le colonel ordonne au moins à l'enseigne Bessères de prendre les quelques soldats qui sont là et de gagner le fort. Le malheureux Bessères s'élance,

mais il va être tué d'un coup de pistolet dans le crâne, et son escouade dispersée ne parviendra à regagner Casal que sur les barques de meuniers envoyées immédiatement de la ville. Pour tout secours il est trop tard : le fort est pris, il ne sera pas reconquis.

Cette chaude affaire a coûté cher : le capitaine de la Pouyade est tué, sa compagnie presque entière anéantie ; le capitaine Tranchard est blessé à mort et prisonnier ; Bassiani est aussi prisonnier. L'indignation est générale contre la compagnie italienne, dont la lâcheté a tout perdu. Le lendemain, on obtient des Espagnols la permission de venir enlever les morts ; on trouve ceux-ci dépouillés, nus, les corps lardés de grands coups de coutelas : c'est une pitié !

Mis en goût par ce succès partiel, l'ennemi s'enhardit et tente la nuit suivante une nouvelle attaque. M. de Toiras a envoyé les lieutenants Croppier, de la compagnie Gy, et Le Faye, de la compagnie de Fontaine, organiser une petite redoute dans les ruines d'une chapelle, à quelque distance en avant de la ville. Cinquante fantassins les accompagnent. Dans la nuit du lundi 27 au mardi 28, sur les deux heures du matin, une colonne espagnole les assaille si fortement, et avec tant d'impétuosité, qu'après une résistance désespérée les Français sont contraints d'abandonner la place. La ville, au bruit du combat, est en alarme. Le canon tire. Les murailles se garnissent de troupes. Le commandant en chef, rassemblant un corps de quatre cents hommes, marche sur la redoute, l'atteint et, à son grand étonnement, la trouve complètement abandonnée de l'ennemi qui y a laissé des morts, des armes, des mousquets, des piques, des fourchettes et des mèches.

Voilà deux échecs successifs par lesquels commence le siège. M. de Toiras, furieux, jure que cela va changer et que ce jourd'hui même, à son tour, il attaquera. En effet, vers midi, les troupes sont prêtes. Une avant-garde de deux cent cinquante hommes, un tiers piquiers, le reste mousquetaires, sort par la porte neuve de la ville, côté de l'orient, et se divise en trois détachements commandés, celui de gauche par Blochebonne, celui de droite par Laporeau, celui du milieu par Chenard, pendant que cinquante mousquetons, que conduit Villechartres, constituent en arrière une petite réserve. Les

deux compagnies de cavalerie de Boissac et de Canillac suivent. Enfin, un corps d'infanterie de cinq cents hommes reste à moitié distance de la ville en cas de besoin. M. de Toiras, à cheval, accompagné des colonels de la garnison et d'officiers s'est joint aux cavaliers pour assister à l'affaire. Le but proposé est l'enlèvement de deux redoutes que l'ennemi a élevées pour couvrir ses travaux d'approche. Sur un signal donné, les deux cent cinquante hommes de l'avant-garde s'élancent et, en courant, gagnent une petite cassine située à douze cents pas de la citadelle. Là ils font halte et reprennent haleine. La première redoute est à portée. L'ennemi ouvre le feu. En colonne, les nôtres se lancent en avant, entraînés par les officiers, et, arrivés aux retranchements, escaladent, culbutent, massacrent tout ce qu'ils rencontrent. L'excitation est grande. Encore sous le coup des exécutions qui ont eu lieu l'avant-veille au fortin, ils ne font aucun quartier. Le chiffre des tués fut tel qu'on n'appela, depuis, cet ouvrage que le fort des morts.

La redoute est prise. Immédiatement on se reforme en colonne pour se jeter à nouveau sur la seconde redoute; mais ici l'ennemi, effrayé, n'a pas attendu, et on l'aperçoit qui s'enfuit en courant à travers la plaine. M. de Toiras juge le moment venu d'intervenir et d'achever la défaite. Sur son ordre, les deux compagnies de cavalerie, s'ébranlant, le commandant en chef, suivi de ses officiers, en tête, chargent. Malheureusement, à une petite distance, débouchent inopinément des masses de cavalerie espagnole qui descendent au grand trot pour protéger les leurs. Il faut s'arrêter. Le colonel de la Grange, très bien monté, a été entraîné par son cheval trop en avant, suivi d'un seul chevau-léger, nommé Roquetaillade. Ne reconnaissant pas l'ennemi, il va se jeter dans ses rangs, lorsqu'un cavalier espagnol se détache, fonce sur lui et décharge son arquebuse qui manque son but mais avertit M. de la Grange : « Ça, Roquetaillade, crie le colonel au chevau-léger, tuez-moi ce bougre-là ! » Le chevau-léger a enlevé son cheval, il atteint l'Espagnol, lui tire son coup de pistolet à quatre pas, mais force lui est aussi de s'arrêter et de tourner bride, le reste de la cavalerie ennemie accourant au galop.

La retraite générale sonne : on a de la peine à ramener les soldats qui, dispersés, sont occupés à piller les redoutes, à fouiller les morts, à ramasser ce qu'ils rencontrent. L'artillerie de la citadelle tonne pour protéger le retour. Tout le monde enfin peut rallier Casal. L'affaire a été peu meurtrière : de légères mousquetades, quelques coups de piques, de hallebardes. Mais on se plaint vivement de l'imprudence des chefs. Ils se sont lancés à la charge au risque de se faire tuer, et M. de Toiras n'a dû son salut qu'à l'excellence de sa monture. Si celle-ci s'était abattue, c'en était fait du cavalier, ou il eût fallu engager la garnison entière afin de le dégager. Quand on est le général en chef, on ne s'aventure pas comme un simple carabin. Il y avait de grands dangers à courir. On cite le cas d'un cavalier nommé le Brethon qui était tombé sous son cheval ; un Espagnol lui tire un coup de pistolet à la tête et le blesse légèrement. Arrive M. de Saint-Aunez, neveu de M. de Toiras, qui, sachant le Brethon bon soldat, vient à son secours ; ce que voyant, un vieil Espagnol, solide gaillard, se jette sur M. de Saint-Aunez pour le maîtriser. A son tour, le chevalier de Barry accourt à la rescousse, plante par derrière son épée dans la gorge du vieil Espagnol qui, traversé de part en part, s'affaisse et tombe. Un autre cavalier espagnol survient, s'en prend au chevalier de Barry, se rue sur lui, mais le chevalier, ne perdant pas la tramontane, plonge son sabre dans le ventre du cavalier d'une façon si affreuse, que, pendant que le cheval affolé emportait l'individu, on voyait « les tripes (de celui-ci) pendantes sur l'arçon de la selle ! »

Le lendemain mercredi 29, on croit que l'ennemi va riposter. Il s'avance en longues lignes de bataille par grandes masses. M. de Toiras sort avec six cents hommes pour recevoir le choc. Mais ce n'est sans doute qu'une simple parade faite pour intimider, car l'ennemi se retire.

Le jour d'après, jeudi, est la Fête-Dieu. Les deux armées célèbrent la solennité religieuse en ne se livrant à aucun acte d'hostilité. Toute la journée, dans le lointain, vers le couchant, on a entendu gronder le canon. Serait-ce l'armée de secours qui attaquerait la ville de Turin ?

Vendredi 31 mai, le bombardement commence vers neuf heures du matin, d'abord faiblement. Il tombe des boulets sur le château, sur l'église Saint-Antoine, près de laquelle est la maison de M. de Toiras. Peut-être l'ennemi connaît-il ce détail et tire-t-il en conséquence. Mais le point surtout atteint est le boulevard des Trois-Vents. Comme c'est l'endroit le plus faible, il y a apparence que les assiégeants veulent préparer l'assaut de ce côté. Le commandant en chef prescrit au capitaine de Salines, du régiment de La Grange, de se porter sur le boulevard en question et de renforcer les défenses. En avant du fossé, le capitaine fait faire une demi-lune, ouvrage retranché en pointe, muni d'un fossé, de palissades de terre-plein et ouvert du côté de la place. Il l'occupe fortement.



Les travaux d'approche des ennemis, entrepris avec activité, se poursuivent. Chaque nuit les voit avancer. Batteries, forts, redoutes, retranchements se multiplient pour les protéger. On aperçoit des équipes de douze à vingt Espagnols descendant chaque matin, chargés de fascines, et se relayant. Ils vont, espacés pour éviter les coups. De la place, on a beau tirer le canon, l'effet est insignifiant. Les renseignements recueillis par les officiers apprennent que M. de Spinola tient la main à ce que le travail soit mené vigoureusement. Deux fois par jour il vient aux tranchées. A deux heures du matin, il donne ses instructions aux capitaines, et à deux heures de l'après-midi retourne s'assurer si ce qu'il a commandé a été exécuté. Lorsqu'il est mécontent, il punit les officiers de la prison ou les suspend, et ceux-ci, tenus ainsi en haleine, s'appliquent à pousser leurs hommes à coups de bâton. « Nous les voyons travailler, en telle sorte qu'il n'y a mousquetade, canonnade ni sortie qui les empêchent une minute. C'est merveille de voir le grandissime travail qu'ils font. »

Pour tâcher de savoir où ils en sont et sur quel point particulier se dirigent leurs efforts, les officiers sortent en reconnaissance. Le lundi 3 juin, le colonel de la Grange se rend, accompagné de M. de la Serre, vers la demi-lune qui a été construite en avant du château. Ils causent. Depuis le matin

courent en ville des bruits vagues de trahison. M. de Toiras n'a pas voulu y croire, parce qu'ils étaient trop imprécis et qu'on n'articulait rien d'exact, mais les chefs ne sont pas sans quelque préoccupation. De la demi-lune, qu'on trouve gardée par des soldats italiens, M. de la Grange constate que, de ce côté, les approches ennemies ont avancé à grands pas. Prenant dix mousquetaires et leur sergent, il s'aventure dans la plaine, afin de se mieux rendre compte, puis, revenant au château, il demande aux Italiens qui l'occupent de tirer le canon sur les travaux des Espagnols. Les Italiens refusent. Malgré ses vives instances, le colonel ne peut rien obtenir. Cette attitude le laisse perplexe.

Sur sa demande, M. de Toiras décide qu'une sortie sera exécutée dans cette direction le 4 juin, afin d'aborder les travaux ennemis, de les détruire et de faire reculer les Espagnols. A l'heure dite, les compagnies sont là : M. de la Grange les mènera. Ardent et vif comme un jeune homme, malgré ses cinquante-cinq ans, le colonel, casque en tête, revêtu d'une belle cuirasse à l'épreuve, monté sur un cheval de sang qui piaffe, excite et entraîne son monde. Déjà les têtes de colonnes, ayant traversé le château, sont descendues dans la plaine, lorsqu'on aperçoit, au loin, les lignes profondes des régiments espagnols, rangées en bataille, attendant l'attaque comme si elles avaient été prévenues. Il y a donc des traîtres ! M. de Toiras, qui est venu assister à l'opération, ordonne que tout le monde rentre : on ne bougera pas. Là-dessus, un enseigne du régiment de Pompadour, nommé Delines, lui amène un jeune garçon de quatorze à quinze ans qu'il a surpris dans une petite tour, près du château, agitant un long bâton au bout duquel pendait un drap blanc. Le garçon, interrogé, avoue avoir porté plusieurs lettres au camp ennemi de la part d'un certain capitaine italien nommé Gambero. C'est ledit Gambero qui lui a fait faire le signal en question et lui a offert, à cet effet, six pistoles, dont trois comptant, en lui indiquant la façon dont il devait s'y prendre pour agiter le drapeau d'une manière convenue. M. de Toiras commande immédiatement d'arrêter Gambero et on écroue celui-ci dans une des prisons du château.

Un incident analogue, qui se produit le lendemain, ajoute

aux inquiétudes. Devant la citadelle, que gardent quatre compagnies, et notamment du côté du bastion de Saint-Georges, où M. de la Serre est en faction, les cheminements ennemis progressent avec rapidité. On voit les gabions se suivre, s'aligner, accroître. On tire le canon dessus, sans succès. Il est décidé qu'on tentera une sortie, lorsqu'au moment même, un individu, se détachant des lignes françaises, court aux sentinelles ennemies, les prévient; celles-ci donnent l'alarme, et l'infanterie espagnole accourant, se retranche fortement, rendant impossible toute attaque. Il faut y renoncer.

Vendredi 7 juin. Le bruit court que l'armée française de secours approche ; elle serait commandée par le roi lui-même, dit-on, et marcherait sur Turin pendant que M. de Montmorency arriverait par Asti. On a vu celui-ci à Savigliano, le 2. Les maréchaux de Créqui et de la Force descendraient aussi par Ivrée ; ils auraient une forte armée, mais se trouveraient tellement encombrés de charrois et de voitures qu'il leur serait impossible d'arriver promptement. Malheureusement, ces nouvelles ne sont confirmées par aucune lettre. Les officiers qui raisonnent de la situation estiment généralement qu'il ne faut pas compter sur le secours, avant la moisson, et les plus optimistes espèrent voir apparaître l'armée française « plutôt que les blés », mais guère que huit jours après la saint Jean. Néanmoins, on est plein d'espérance et on discute sur ce que pourra faire M. de Spinola. Il n'a que trois partis à prendre : ou aller au-devant de l'armée de secours et l'attaquer; ou rester dans ses retranchements et continuer le siège; ou décamper et gagner le Milanais afin de le défendre. Il n'est pas assez fort pour adopter le premier parti : dans le cas d'une défaite, il mettrait les affaires du roi d'Espagne en trop mauvais état. S'il reste dans ses retranchements, on l'y affamera et on le forcera, parce qu'il est mal défendu contre une attaque du dehors, n'ayant ni circonvallations suffisantes, ni forts, ni batteries, pas de pont sur le Pô pour assurer ses communications. Il ne lui reste qu'à décamper. On conclut que si le général ennemi continue son travail et poursuit, c'est qu'il espère que la trahison lui livrera la place.

En attendant, il faut se défendre. On se hâte, pour protéger les remparts, de construire en avant du fossé de petits ouvrages, des demi-lunes qui retarderont le contact de l'ennemi et augmenteront ses difficultés ; on en fait une entre le bastion de Saint-Georges et de Saint-Carle ; trois compagnies du régiment de Pompadour vont l'occuper, et pour cette raison, cette demi-lune s'appellera désormais demi-lune de Pompadour.

Samedi 8 juin. Les enseignes Sabaud et Chateaugaillard, du même régiment de Pompadour, sont commandés pour attaquer une tranchée que l'ennemi pousse en face des bastions de la citadelle. Soixante hommes du régiment de La Grange vont par une fausse porte occuper une demi-lune afin de soutenir le détachement de ces deux enseignes et border le parapet du chemin couvert sur la contrescarpe. M. de la Serre, qui les commande, les place, et se rend avec M. de la Grange tout à la pointe de la demi-lune, de manière à pouvoir surveiller ce qui va se passer. Le corps des enseignes s'avançant, les Espagnols prennent leurs armes, tirent, puis reculent. Le colonel de la Grange estime le moment opportun, « Aux gabions ! compagnons, aux gabions ! » s'écrie-t-il, et les soixante hommes de réserve, s'élançant sous les ordres du lieutenant de Fétan et de l'adjudant Gastaldo, bondissent par-dessus les parapets, courent, entraînent les premiers assaillants, se jettent sur les gabions ennemis et les renversent. « Je puis dire sans mentir, dit le capitaine de la Serre, que nous avions là les plus vaillants hommes, tant officiers que soldats, qui se puissent voir. » Un sergent, nommé Dental, poursuit un officier espagnol jusqu'à une deuxième tranchée, le tue, blesse deux ou trois soldats venus à son secours, et rentre bravement sans avoir rien reçu. On reconnaît dans une autre tranchée, aux nombreuses piques qui dépassent, serrées et remuant, un détachement important d'Espagnols qui se tiennent blottis. Le capitaine de ce détachement paraît sur le talus et, d'un geste énergique, semble ordonner à ses hommes de sortir pour attaquer. Ceux-ci ne bougent pas. La hallebarde à la main, le capitaine renouvelle son commandement, qui n'est pas mieux obéi. Cherchant à prêcher d'exemple, il s'élance lui-même, se retourne pour voir si on le suit, crie,

repart. toujours en vain. Seul, un enseigne sort enfin, mais n'avance que de quelques pas, malgré les vociférations de l'officier espagnol. Tout à coup une détonation retentit, c'est une mousquetade tirée des rangs français par un soldat, nommé Périgord : le malheureux capitaine, atteint, s'abat comme une masse. Il veut se relever, il retombe. De nouveau il se relève et retombe encore. « Il se trémoussait fort. » Son enseigne fait mine enfin de se diriger vers lui pour lui porter secours, lorsqu'un sergent français de la compagnie de Châtillon, Monille, s'élançant l'épée à la main, fond sur le capitaine blessé, l'atteint et lui larde le corps en criant : « Voilà le coup de Bessères ! » Bessères est le pauvre enseigne qui a été tué à l'attaque du fortin. L'officier est achevé. Trois piquiers eussent suffi pour empêcher le sergent d'égorger le malheureux ! « De se voir ainsi misérablement abandonner de ceux qui devraient plutôt mourir que de vous souffrir blessé, c'est chose cruelle ! » — Il faut battre en retraite, on n'est pas en nombre pour s'aventurer plus loin. Si on avait eu seulement quelque trente piquiers de plus et des cavaliers avec cuirasse et pistolet, on eût mené plus rapidement l'affaire et « ceux qui estoient dans ladite tranchée eussent été expédiés. » Mais, tout de même, M. de Toiras, qui a suivi l'attaque du haut des murailles de la citadelle, est satisfait qu'on ait accompli « plus de besogne qu'il n'en avoit commandé ». Du côté français, on a eu peu de blessés et presque pas de tués. L'enseigne Sabaud a eu « la moitié de ses chausses emportées d'une mousquetade ».

On sort encore, le dimanche 9 juin, dans la nuit du 11 au 12 juin ; puis le mercredi 12 on veut tenter une sortie générale, mais cette fois on trouve l'ennemi prévenu, fortement retranché, en nombre, se préparant à faire aux assaillants « une belle réception ».

Les officiers sont fiers de toute cette activité inlassable. « Il faut avouer, déclare le capitaine de la Serre, qu'il y a peut-être cinquante ans qu'il ne s'est fait de si belles sorties ni avec si peu de gens, qui aient fait de si belles exécutions ; et aussi les ennemis estoient en telle terreur que, quand on faisoit sortie, ils lâchoient le pied d'abord. »



Samedi 15 juin, on reparle de l'armée de secours. Le bruit court qu'elle a pris le « pas de la Thuile », étroit passage à l'entrée du val d'Aoste où est un pont sur la Doria. Mais c'est une erreur. Le lendemain, dimanche, cependant, en guise de réjouissance, M. de Toiras fait solennellement arborer tous les drapeaux des compagnies sur les boulevards de la citadelle. Les troupes bordent les parapets; on tire des salves de coups de canon et de mousqueterie; bourgeois et marchands sont invités à venir sur les remparts assister à cette grande manifestation. Les ennemis, sans doute, n'y auront rien compris. Une autre nouvelle arrive ce même jour et celle-là est plus certaine : la peste a fait son apparition dans l'armée des Espagnols: voilà un bon allié.

Mardi, 18, seconde information sur l'armée de secours. Elle aurait franchi les Alpes après avoir forcé les passages et ne serait plus qu'à une lieue de Turin. Ce sont là des bruits contradictoires : ils commencent à énerver. D'ailleurs, on dit maintenant que si cette armée attendue n'arrive pas « avant que les blés soient recueillis et serrés, c'est chose certaine que dans deux mois Casal sera perdue ». Les plaintes commencent à se faire entendre : excès de travail, nourriture insuffisante. Les soldats qui doivent recevoir quatre sous par jour n'ont plus rien depuis quelque temps et murmurent: il n'y a pas un écu dans les coffres. Fort ennuyé, M. de Toiras a fait fondre sa vaisselle d'argent et l'a débitée en menue monnaie, mais on a été vite au bout de cet expédient. Le cardinal de Richelieu, qui est très tourmenté de la situation de la ville et fait ce qu'il peut pour venir la délivrer, a envoyé au commandant en chef un mot par lequel il lui transmet une lettre de change de trente mille écus, créditée au nom du sieur Georges Rossi, marchand de Casal, par MM. Lumagne et Mascarini, banquiers de Lyon. Rossi accepte bien la lettre, mais il déclare n'avoir pas les trente mille écus. M. de Toiras imagine alors de faire fondre une pièce de canon dont il tire pour cent dix mille livres de monnaie de cuivre, pièces de soixante sols, de

trente sols et de trois liards, ou du moins qu'il exige qu'on prenne pour cette valeur, promettant, au nom du roi, qu'à l'issue du siège tout sera remboursé au prix émis. Rossi accepte la combinaison; les habitants ne l'acceptent pas et déprécient ces fausses monnaies, les misères des soldats vont reprendre. « Chose étrange que la France fasse ses affaires avec si peu de prévoyance ! »

Ce qui console un peu, c'est que l'armée ennemie n'est pas en meilleur point. Un transfuge du régiment florentin commandé par Jean de Médicis, vient avouer que la peste fait ses ravages parmi les assiégeants, tue les uns, met en fuite les autres. Son régiment, qui comptait deux mille cinq cents hommes, il y a un mois, n'en a plus aujourd'hui que quinze cents. C'est une débandade. Est-ce pour cette raison que des idées de paix se feraient jour? Le mercredi 19 juin, le bruit arrive de l'armée espagnole que le pape voudrait intervenir afin de réconcilier les belligérants, et que le secrétaire du nonce, un jeune homme de vingt-huit ans, M. Mazarin, est parti depuis deux jours pour aller trouver le roi de France et lui faire quelque proposition : il y a peu d'espoir.

En attendant, les Espagnols redoublent d'efforts. Dans la nuit du jeudi 20 au vendredi 21, vers minuit, — tandis qu'il pleut à verse et que les Italiens de Casal chargés de garder certaine tenaille, ouvrage du dehors, près de la porte Est de la ville, se tiennent à l'abri et enfermés, — ils tentent une attaque, et des escadrons espagnols arrivent au galop, chaque cavalier portant encore en croupe un fantassin, défilent sans être aperçus, sinon d'une sentinelle qui donne l'alarme, glissent et vont s'en prendre aux moulins à vent de la place qui, bâtis de ce côté, à proximité du Pô, servent à moudre le blé des habitants de la ville. Ils coupent les cordes, s'emparent des meuniers et, reprenant leur galopade, reviennent par où ils sont venus. Quoique avertis, les Italiens ne sont pas sortis de leur couvert, d'où ils tirent quelques mousquetades, lesquelles parviennent cependant à faire un peu de mal, car le lendemain matin, M. de la Serre, venant visiter l'endroit de l'aventure, trouve deux cadavres, des cervelles çà et là, des plaques de sang, un cheval mort harnaché d'une belle

selle brodée d'or, et des débris, trente piques, deux mousquets.

Mais c'est principalement par le travail des tranchées que l'activité des assiégeants se signale. Les cheminements sont poussés si avant, qu'en vérité on peut presque dire que la place, maintenant, est déjà à portée. Décidément, c'est sur le bastion Saint-Georges ou celui de Saint-Carle que les lignes convergent. M. de Toiras réunit en conseil de guerre les officiers supérieurs de la garnison, de nombreux capitaines et MM. « de Lessart et Saint-Vincent, se disant tous deux ingénieurs », pour examiner ce qu'il y aurait à faire. La discussion s'échauffe et, devant l'acharnement contradictoire des uns et des autres, il est impossible de rien décider.

C'est chose impressionnante de voir devant la ville ce travail de taupe s'avancer pas à pas, sourdement, apportant avec lui la ruine et la mort. Une nuit où M. de la Serre se promène vers deux heures du matin sur le terre-plein du bastion de Saint-Georges avec le marquis de Rivare, gouverneur de la citadelle, lequel s'est fait faire une baraque en planches en cet endroit et y couche, le gouverneur reçoit un coup sur le collet. Il pense que c'est une pierre qu'on lui a jetée, mais c'est bel et bien une balle de mousquet qui, heureusement, venait de trop loin pour pouvoir faire grand mal. Le marquis étant gras et replet, la balle a donné sur deux ou trois plis de graisse et causé une égratignure qui saigne. Le capitaine engage le gouverneur à rentrer; il refuse, mais, la fraîcheur de la nuit provoquant un endolorissement, il se décide à aller se faire panser. — Le lendemain, samedi, le capitaine de chevau-légers de Boissac, se trouvant sur le pont-levis de la citadelle, reçoit une balle à la jambe. L'ennemi est donc si près que la place soit sous son feu! Il faut se garder et veiller.

L'Espagnol s'agite, escarmouche, fait aller et venir, dans la plaine, des escadrons et des bataillons; on dirait qu'il a hâte d'en finir. Dans la nuit du dimanche 23 au lundi 24, vers deux heures du matin, éclate une violente canonnade suivie de décharges roulantes de mousqueterie. Tout le monde en alerte court aux remparts, se demandant ce que cela veut dire. Mais on apprend, quelques heures après, que c'est un

acte de réjouissance à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste.

L'avance des tranchées ennemies maintenant est telle que celles-ci vont atteindre les dehors de la place, à la demi-lune que garde le régiment de Pompadour. On ne peut presque rien contre elle, les canons ne les atteignant pas, ni la mousqueterie. Les officiers français restent en permanence aux bastions, nuit et jour, colonels en tête, faisant travailler avec acharnement à pratiquer des doubles fossés, à creuser, à doubler les parapets, à établir des contre-mines. M. de Toiras, partout présent, anime chacun de la voix et du geste.

Exaspérés de ce cheminement qui gagne, quelques gentilshommes se livrent à de téméraires équipées. Le capitaine de Saint-Aunez sort une fois de sa demi-lune, le pistolet à la main, seul, bondit, court par-dessus les obstacles jusqu'à la tranchée ennemie, et là, à bout portant, tue raide un soldat espagnol, puis retourne en courant au milieu d'une grêle de balles que les ennemis, revenus de leur stupéfaction, lui tirent, sans d'ailleurs le toucher. Les soldats jettent des pierres aux gens qui piochent dans les tranchées, leur envoient des sortes de pots ou de lances de feu destinées à brûler les fascines. Une de ces lances, envoyée, n'a brûlé qu'au quart de sa longueur, sans effet. Un chevau-léger ajuste sa cuirasse, coiffe son pot de fer, ou casque, et, courant aussi, ramasse la lance qu'il rejette au bon endroit, au risque d'attraper un coup de mousquet ou d'être lardé d'un coup de pique.

Ces exemples de courage font merveille, et les habitants eux-mêmes en subissent l'influence. Il y a, dans la plaine, quelques champs de blé qu'on peut moissonner. Des soldats, des gens de Casal, voire des femmes, vont procéder à la récolte, malgré les fusillades ennemies qui les poursuivent. Une jeune Italienne, Anne-Marie Novarèze, qui est du nombre, s'est bravement armée d'un mousquet et, tout en fauchant vaillamment, s'interrompt pour coucher son arme en joue, ajuster et tirer. Les ennemis l'ont remarquée et lui expédient force mousquetades, dont l'une finit par la blesser légèrement. Ils l'interpellent de loin et l'accablent de sottises : « P..... des Français ! » hurlent-ils. Elle a entendu : « Je

veux être la leur, crie-t-elle, mais je ne serai pas la vôtre! » Du reste, c'était « une fille d'honneur qui se maria par après avec un François ».

La garnison en alerte redouble d'attention. Il ne faut pas se leurrer : la prise d'un des bastions de la citadelle entraînera la prise de celle-ci, et, celle-ci aux mains de l'ennemi, la ville n'a qu'à se rendre. A cette fin de juin la tranchée de l'assiégeant est arrivée « à la longueur d'une pique de nos dehors, et est contre la demi-lune que garde le régiment de Pompadour en manière qu'on se jette des pierres de l'un à l'autre ». La situation est de plus en plus critique. Un prisonnier qu'on vient de faire prévient que M. de Spinola prépare une attaque générale de tous les dehors. Les gardes sont doublées, les régiments au complet attendent sur les terres-pleins plusieurs nuits de suite. M. de Toiras et tous les capitaines demeurent en permanence dans les bastions menacés, mais rien n'apparait. De fait, il est absurde de penser que l'Espagnol puisse tenter un assaut sans avoir pratiqué de brèches. Il y a apparence, au contraire, que, parvenu maintenant presque aux fossés, il va creuser des mines, installer des fourneaux et faire tout sauter. Les explosions, les terribles explosions si meurtrières, sont, à présent, le danger à courir. Un Français qui sert dans l'armée espagnole et qui a déserté, vient dire qu'on en prépare trois et qu'elles vont jouer d'un moment à l'autre. Chacun attend avec émotion. On est aux aguets. Dans la nuit du samedi 29 au dimanche 30, à minuit juste, la première explose avec un fracas épouvantable.



Cette nuit-là, M. de la Serre est de service sur le bastion Saint-Carle avec vingt mousquetaires bordant le parapet. Le temps est calme. La lune s'est levée et éclaire la plaine immobile. De l'ouvrage construit en avant du bastion arrive un bruit cadencé d'instruments où l'on distingue une trompette et une vielle : ce sont des gentilshommes français, MM. de Barradas, de Souvré, de Saint-Aunez, de Montausier et d'autres qui, après le dîner, ont eu la singulière idée de venir boire à

la santé du marquis de Spinola en cet endroit, et de danser en son honneur sur un point particulièrement dangereux. Ils ont amené avec eux un trompette de cavalerie et un vielleur aveugle, fort connu de la ville et de la garnison. Après s'être promené sur le terre-plein tout le soir et n'avoir rien remarqué d'anormal, un peu avant minuit, M. de la Serre a l'envie d'aller jusqu'à la demi-lune, un instant, afin de voir la petite fête et de dire un mot à ces messieurs. Il lui faut, par un assez long détour, gagner une poterne basse donnant accès au fossé. Le capitaine arrivé là remarque que le bruit de musique a cessé. Les gentilhommes ayant terminé leur soirée, sans doute, vont se coucher. M. de la Serre se dispose à rebrousser chemin, lorsque tout à coup une puissante détonation éclate : toute la pointe de la demi-lune saute, projetant autour un amas immense de pierres, de terres et de briques. Comprenant ce qui vient de ce passer, M. de la Serre se précipite en avant. Le sol est bouleversé. Une partie de l'ouvrage a été démoli. Les gentilhommes heureusement n'y étaient plus, et le joueur de vielle a passé le fossé sur une planche. Mais quelques minutes plus tôt, et tous y restaient. Vingt-cinq soldats sont ensevelis, dont huit tués. Le colonel de la Grange, qui faisait sa ronde à quelque distance avec un officier, rassemble immédiatement trente mousquetaires qu'il trouve sous la main et accourt dans le cas où quelque colonne d'assaut tenterait l'attaque subite. Il ne voit rien venir. L'alarme est dans la garnison. Partout le tambour résonne. A ce moment, une deuxième explosion retentit un peu à côté du lieu de la première, mais elle ne fait rien qui vaille. Une pierre seulement projetée va frapper à la jambe M. de la Grange. On veille. Le reste de la garde est tranquille et les Espagnols ne bougent pas.

Au jour, on travaille à réparer les dégâts de la nuit : on creuse, on terrasse, on plante des palissades. Un gentilhomme qui s'y emploie activement, M. de Tertillac, est tué d'une arquebusade à la tête. Puis on augmente l'artillerie des bastions avoisinants. Il faut traîner les canons. Les chevaux de trait manquant, « qui m'aime me suive », s'écrie un colonel qui s'attelle aux pièces pour les tirer, et les soldats se précipitant, enlèvent les canons.

L'explosion a jeté l'effroi parmi les troupes. Un phénomène auquel les esprits frustes des soldats ne comprennent rien ajoute à leur terreur. Le soir, vers cinq ou six heures, le ciel étant clair, on entend des coups de tonnerre du côté du couchant, des nuages montent, et alors, vers l'orient, sur l'horizon, on aperçoit « une chose faite comme une corne d'abondance plus blanche que tout le reste des cieux ; et la pointe s'alongissoit, puis, sur-le-champ, s'acourcissoit, puis, sur-le-champ s'alongissoit, puis s'acourcissoit, et fit ainsi un petit quart d'heure ». C'est, tout simplement, une comète. Mais les esprits frappés y voient une apparition mystérieuse, et des hallucinations suivent. On croit apercevoir un feu follet qui se promène la nuit suivante dans la plaine, « courant et suivant les tranchées ennemies » ; une nuée qui erre au milieu des ouvrages ; voire même des formes vagues de « chapeaux et de pourpoints lesquels semblent vagabonder ». Des coups de mousquet sont tirés dessus.

Dans les bastions, on s'occupe de travaux supplémentaires en arrière des pointes. Il faut prévoir le cas où les demi-lunes, en avant du fossé, rendues intenables, seront abandonnées, et où l'ennemi s'en prendra à l'escarpe de la citadelle. M. de Toiras recommande de ne laisser aux extrémités des demi-lunes que les sentinelles, parce que le jeu des mines va très probablement recommencer. Effectivement, dans la nuit du lundi 1er juillet au mardi 2, à deux heures du matin, un nouveau fourneau éclate le long de la demi-lune de Ribérac sans faire grand dégât d'ailleurs. Les sentinelles sont culbutées, en partie enfouies, fort « moulues de terre ». Le vendredi, au soleil levant, une autre mine saute à la pointe de la même demi-lune et abat neuf soldats. Puis les explosions se précipitent, trois la nuit suivante, avec accompagnement d'une canonnade générale et d'un tir de mousqueterie étourdissant. On a craint un moment une attaque finale, et on a attendu de pied ferme l'assaut, tout le monde à son poste. Mais l'Espagnol n'a pas remué. « On ne sait ce qu'il vouloit dire par une telle action. » A partir de ce commencement de juillet, presque chaque jour compte une explosion.

On répare au fur et à mesure les terres bouleversées ; on refait palissades et terrasses, on agrandit les fossés qu'on

creuse plus profondément afin de rendre l'assaut, quand il se produira, plus difficile. A part quelques sentinelles hasardées en avant, les défenseurs se tiennent en arrière des ouvrages, prêts à donner, et tâchent de creuser à leur tour des contre-mines pour répondre à celles des assaillants. Le 13 juillet, même, on en pousse une qui, en éclatant, a semblé engloutir pas mal d'Espagnols.

Mais il est trop tard pour sauver la demi-lune. Sous l'effet des explosions successives, celle-ci est à peu près rasée. Il est inutile de chercher à la défendre davantage, et M. de Toiras se voit obligé de la faire évacuer. Dès que les troupes sont repliées dans le bastion qui est derrière, les ennemis, avançant immédiatement, se jettent sur la position et travaillent la nuit pour y installer une batterie de quatre pièces, protégée et gabionnée. De ce point, à bout portant, ils vont maintenant battre la muraille du bastion de plein fouet, et la démolir afin d'ouvrir leur brèche dans la citadelle. M. de Spinola est même aperçu venant inspecter les travaux et donner ses ordres. On tire sur lui, sans succès. Du bastion, couvert de troupes, s'organise un feu d'enfer. Les soldats se retranchent de plus en plus, surélevant les terre-pleins, épaississant les palissades, doublant encore les défenses. L'ennemi ajoute de nouveaux canons à sa batterie. Alors M. de Toiras décide qu'il faut se donner un peu d'air en se dégageant de cette artillerie. Sur son ordre, deux fourneaux dirigés de ce côté explosent, et une attaque vigoureuse bouscule ce qu'elle rencontre, trouant, renversant, détruisant. Mais, le surlendemain, l'Espagnol a tout rétabli.

Est-ce une diversion? On apprend que l'ennemi se met maintenant à diriger une attaque contre le boulevard des Trois-Vents. Il a installé quatorze pièces et canonne ce point. Le colonel de la Grange qui y commande, rempare, accumule les palissades, gabions et fascines, édifie de petites lunettes en avant des fossés, couchant, mangeant, vivant dans les terrassements. Les ennemis qui le devinent à sa voix tonitruante, tirent dans sa direction, mais ne l'atteignent pas. Il constitue une seconde ligne de défense en faisant abattre les maisons qui avoisinent le boulevard et en les faisant créneler. Si l'ennemi escalade les fortifications, on se défendra ici.

La garnison entière croit à une attaque générale pour le 25 ; ce jour-là tout le monde est sur le qui-vive. M. de Toiras fait même armer les bourgeois et leur demande de border les parapets des murailles. Mais les Espagnols n'ont pas paru. Comment se fait-il que M. de Spinola retarde à ce point l'effort décisif? On ne comprend rien à son inaction. Sept Napolitains transfuges en apportent une explication. L'armée assiégeante, disent-ils, abîmée par la peste, la fatigue et la famine, serait dans le plus navrant état d'indiscipline. Un maître de camp est venu de la part du duc de Savoie demander à M. de Spinola d'envoyer au secours du prince toute la cavalerie espagnole parce qu'il était aux prises avec l'avant-garde de l'armée française. M. de Spinola a consenti, mais les cavaliers mécontents ont refusé de partir, se sont débandés et ont déserté. Le marquis, furieux, en a fait pendre un bon nombre, ce qui n'a pas ramené le reste des troupes excité : le général ennemi ne tient plus ses régiments.

Des Italiens et des Allemands, qui désertent chaque jour, viennent conter qu'en réalité on a très peur, dans les lignes assiégeantes, de l'armée de secours annoncée. Ils ajoutent qu'ils sont mal payés, mal nourris. Ils se plaignent d'avoir eu à travailler d'une façon tellement excessive qu'ils en ont les mains « toutes gâtées » et, par surcroît, pour comble d'humiliation, qu'ils ont été contraints de piocher, à coups de triques, par les officiers.

Mais où est donc cette armée de secours? Le 20 juillet, on apprend qu'elle aurait remporté une victoire à Veillane, à la date du 16, en descendant des Alpes. Quelques jours après, la nouvelle arrive que le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, est mort, les uns disent de la peste, les autres affirment de chagrin, les troisièmes prétendent du mal que lui a fait sa bosse en lui crevant dans le corps.

Il est grand temps que ce secours vienne. La place est à bout de ressources, à bout de vivres, à bout de patience. Les approvisionnements sont épuisés. On disposait de bœufs et de moutons vivants qui paissaient sous les murs de la place. Les uns ont été mangés, les autres enlevés par l'ennemi. Tout blé a disparu. Il restait le moyen d'aller pêcher du pois-

son dans le Pô. Mais l'ennemi a installé sur l'autre rive des mousquetaires qui abattent les pêcheurs. Force a été d'y renoncer. En ville, la cherté des vivres devient excessive. Avec les quatre sous par jour qu'on leur donne, de cette monnaie de cuivre décriée par les habitants qui ne l'acceptent que pour le tiers de ce qu'elle est censée valoir, les soldats ne peuvent rien acheter. Ils meurent de faim. Tout le poids de leur misère retombe alors sur les officiers qui sont obligés, à leurs frais et dépens, de les nourrir, de les habiller, de les chausser, de les faire soigner s'ils sont blessés ou malades, et de payer leur rançon s'ils se font prendre par l'ennemi. La charge entière de la compagnie pèse sur le capitaine, sinon son monde se débande. En vertu des conventions de l'engagement militaire — seulement en France ; ni le prince d'Orange, ni le marquis de Spinola ne l'admettent pour leurs troupes — les soldats ne sont pas tenus de travailler aux tranchées. Il faut les payer en plus, tant par jour, pour cette besogne. C'est encore le capitaine qui donne de sa bourse, personne ne lui rend son argent. Et Dieu sait si on a multiplié les forts, demi-lunes, retranchements et lignes de communication. Pour beaucoup, le siège est une ruine.

A toutes ces complications se joignent les maladies. Une épidémie de fièvre chaude s'est déclarée : les soldats se jettent par les fenêtres, se noient dans le Pô, courent frénétiquement dans les rues : « C'est la plus grande pitié qu'on peut voir. » Comme comble de malheur, la peste a fait son apparition dans la ville. Les premiers cas ont été constatés le vendredi 5 juillet, et, avec la guerre et la famine, voilà tous les fléaux bibliques tombés sur le malheureux Casal. Au milieu d'août, la peste s'est développée d'une façon si lamentable, qu'on est obligé de marquer d'une croix verte les maisons contaminées. L'éclatement des mines ajoute les effroyables blessures causées par les explosions qui brûlent, déchiquettent et provoquent d'horribles souffrances. Il faut aviser à tant de désastres. Les officiers des régiments, se réunissant chez leurs colonels respectifs pour examiner ce qu'il conviendrait de faire, décident, après entente, d'organiser à frais communs des manières d'hôpitaux régimentaires. On louera une maison. Un médecin sera attaché au régiment, avec appointements de

dix livres par cinq jours pour « médicamenter » les malades; puis un chirurgien, aux mêmes appointements, viendra panser les blessés deux fois par jour, apportera les onguents, « seignera et vantousera ». Enfin « un apothicaire fournira les drogues et médicaments » qui lui seront payés au fur et à mesure. Dix hommes du régiment pour le service, avec un total de soldes de dix livres tous les cinq jours; l'hôpital, sous la direction d'un bon religieux. C'est un cordelier, le Père Nourry, qui est choisi par le régiment de la Grange.

Devant ces multiples causes de souffrance, les soldats sentent leur courage défaillir. Beaucoup, gens de métiers, que le drapeau qu'ils défendent intéresse moins que la profession et leurs aises, désertent. M. de la Serre affirme que, morts et blessés compris, au mois d'août, les effectifs ne représentent plus le quart de ce qu'ils étaient au début.

Il ne faut pas compter sur les Italiens embrigadés ; ils ne veulent rien faire. Leur « mauvaise volonté » est telle qu'ils regardent les Français se battre ou travailler sans que cela leur donne l'idée « ni à nous imiter, ni à louer, ni à nous plaindre, ni nous aimer. » Si on leur donne une mission, ils vous contemplent, stupéfaits, comme s'ils avaient affaire à des « bestes brutes », et ne bougent pas. Cependant, il s'agit de leur ville : ils ne paraissent pas s'en douter.

Les habitants de Casal non plus. Au début, ils étaient bien disposés, le petit peuple surtout, et la noblesse, fidèles à leur prince. Ils ont fait des vœux en faveur du succès des Français, des processions solennelles « pour la délivrance du siège et de la peste ». Surtout de celle-ci, qui leur fait autant de mal qu'aux troupes. L'évêque a même organisé, le 8 juillet, une quête pour les blessés et les malades, et recueilli plus de dix mille écus qu'il a donnés. Mais, peu à peu, les sentiments se sont modifiés. Les bourgeois ont clabaudé lorsqu'on leur a demandé de venir travailler aux remparts, — les soldats étant sur les dents, quoiqu'ils dussent toucher « cinq ducatons pour chaque quatre pas de toute carrière ». La famine arrivant, ils ont spéculé sur les vivres, puis ils les ont cachés, probablement pour leur usage, mais en apparence par « haine des Français ». Ceux-ci, hors d'eux, les accusent de les laisser mourir de faim. « Ils nous ont plus fait de mal que

les ennemis », s'écrie le capitaine de la Serre exaspéré. « Mauvais peuple, ajoute-t-il, auquel il ne faut avoir aucune confiance ni sûreté ! » L'hostilité finit par être telle entre bourgeois et soldats, que M. de Toiras a toutes les peines du monde à calmer une délégation de ceux-là, venus pour demander des explications au sujet de propos tenus par les soldats disant qu'il « les falloit tous pendre », eux, les bourgeois.

Voilà dans quelles conditions le siège, devenant de plus en plus pressant, va entrer dans sa phase critique, celle qui précède immédiatement la catastrophe finale.



Au 1er août, les cheminements ennemis qui arrivent à la pointe du bastion de Saint-Georges, suivent, en contournant cette pointe de façon à envelopper l'ouvrage. Les Français jettent force grenades, pots à feux, fusées. M. de Toiras fait sauter des fourneaux afin de bousculer le travail des Espagnols, lance ses hommes, de nuit, dans les « ruines ». Chaque jour le feu de l'artillerie donne à outrance. Rien n'y fait. Un sergent français du régiment de Champagne est arrivé déguisé, après avoir traversé les lignes ennemies, porteur de lettres du Roi et du cardinal de Richelieu, qui adjurent de tenir bon parce que le secours arrive. Le sergent ajoute que M. de Spinola est très inquiet de ce secours et paralysé par les maladies et les désertions. Ces nouvelles donnent quelque courage.

Les assiégeants paraissent n'avoir plus qu'une idée : s'accrocher à la muraille du bastion, s'y attacher pour l'effondrer sous les explosions, après quoi la citadelle sera ouverte. Dans la place on se multiplie. Cela va être le corps-à-corps au fond de la mine, au coutelas. De nuit, les nôtres descendent, envahissent les galeries, tuent tout, brûlent les boisages, flambent les gabions. Ils encombrent les tranchées de cadavres et reprennent à nouveau le lendemain. Les artificiers nuit et jour fabriquent pots à feux et grenades. La question est toujours de retarder l'assaut jusqu'à l'arrivée de l'armée du Roi. Les Espagnols, entravés, installent une grande batterie de douze pièces en face du bastion de Saint-Georges pour

fouetter les deux ouvrages qui défilent les fossés de ce bastion, à droite et à gauche, à savoir les bastions de la Madone et de Saint-Carle, et chasser les défenseurs de Saint-Georges par un ouragan de boulets. Saint-Georges est en effet couvert de fantassins qui, abrités derrière les parapets, criblent de balles les assaillants. Les parapets démolis sous le feu de l'artillerie, nos soldats se jettent derrière le terre-plein, lequel, épais de sept à huit pieds de terrassements, est disposé pour le tir de mousqueterie, et reprennent la lutte. Mais la batterie ennemie est trop forte; boulets sur boulets, donnant dans le terre-plein, ne tardent pas à le transpercer, l'émietter, le réduire en un amas de poussière. La place n'est plus tenable. Un projectile espagnol tapant dans la gueule d'un canon de soixante a démoli la pièce. Les hommes tombent comme des mouches.

D'autre part, l'attaque du côté du boulevard des Trois-Vents semble sérieusement engagée et immobilise une partie de la garnison. Les Espagnols, renforçant leurs batteries, dirigent sur la défense un feu violent qui, peu à peu, démonte les fortifications, culbute les pièces, éteint l'artillerie de la place. Ils avancent un mantelet, grande machine forte et puissante, ferrée, percée de meurtrières, montée sur roues, derrière laquelle peuvent s'abriter nombre d'hommes; ils la poussent jusqu'à trente pas du fossé, et font marcher derrière, en colonne, trois bataillons d'ensemble quinze cents hommes, chargés d'aller enlever les petits ouvrages d'approche élevés en avant des fossés. Mais ces piètres soldats refusent de s'élancer à l'assaut. Les officiers ont beau les frapper à coups de plat d'épée et de manches de hallebarde, il est impossible de les faire aller. Les Français, qui voient ce triste spectacle des murailles, dirigent alors sur eux un feu endiablé. Les officiers tombent et les soldats reculent. Le lendemain, où il pleut, le colonel de la Grange fait descendre dans les fossés, attaquer très à droite et à gauche du mantelet, et, pendant que l'ennemi est occupé, expédie au galop des soldats qui accrochent avec des cordes le mantelet, le tirent, l'entraînent et l'amènent jusqu'au rempart. Puis le colonel épaissit celui-ci progressivement, de nuit, le travail de jour étant impossible sous le feu battant du canon ennemi. Dans l'obscurité, on hausse

l'avant des terrassements, et au jour on remplit derrière. Le talus finit par avoir jusqu'à vingt-sept pieds d'épaisseur.

L'ennemi, visiblement, au bout d'une quinzaine de jours de cette bataille ardente, veut en finir. Le 19 août, violente et générale canonnade qui, de tous côtés, bombardant murailles et terre-pleins, détruit les maçonneries et balaie les profils. Au bastion Saint-Georges, deux galeries couvertes rampent déjà le long des parois du rempart. On a beau sortir de nuit, tirer sur les travailleurs, chercher à installer des pièces en face, rien ne réussit. En haut, dans l'ouvrage, les officiers commandent de creuser en arrière de nouvelles tranchées et d'élever de nouveaux retranchements, seconde ligne de défense que les Espagnols, lorsqu'ils auront escaladé, trouveront devant eux.

Mais évidemment la situation est désespérée. La place se trouve à la merci d'un dernier coup de mine qui l'ouvrira béante. Le samedi 24, M. de Toiras, convoquant tous les officiers de la garnison à la citadelle et leur faisant part de l'état où l'on en est, leur avoue qu'il n'y a plus moyen d'empêcher les assiégeants de s'attacher au bastion Saint-Georges. On décide cependant qu'on luttera encore.

Le mardi 27, arrivent des lettres au commandant en chef, qui ne dit rien de leur contenu. Ce sont probablement de mauvaises nouvelles, l'avis que l'armée française n'arrive pas, qu'il n'y a pas à compter sur elle. Tout le monde est découragé. Dans la ville s'élèvent des murmures. Les bourgeois, excédés des souffrances et des privations, déclarent qu'ils en ont assez et qu'ils exigent qu'on capitule. Des cris sont poussés, des attroupements se forment dans les rues, et les colonels français en sont réduits à haranguer ces attroupements sur des bornes, pour prier les habitants d'avoir un peu de patience, qu'ayant bien pu résister jusqu'à présent, ils devraient essayer de résister encore, et terminent en signifiant, d'ailleurs, que si l'on ne veut pas patienter de gré, on patientera de force. M. de Toiras permet — et demande même — à de notables marchands d'écrire au cardinal de Richelieu pour lui exposer la détresse et l'extrême misère où se trouve la place.

Il convoque au château la noblesse de Casal. Celle-ci ose dire que le roi de France les abandonne, qu'il ne se soucie pas d'eux, et qu'entre autres, il ne reconnaîtra jamais la monnaie de cuivre qu'a distribuée le commandant en chef. M. de Toiras proteste avec colère contre ces allégations ; le roi de France n'a jamais manqué à ses promesses, s'écrie-t-il, et si lui, Toiras, « savoit celui ou ceux qui ont parlé de la sorte au préjudice de Sa Majesté, il les chatieroit de sa propre main ».

Le samedi 30, on apprend que le marquis de Spinola est tombé malade, gravement, dit-on ; un instant, le bruit court même qu'il est mort. Est-ce une suite de cette circonstance? mais il semble que le feu des ennemis se ralentisse, des canons sont retirés des batteries espagnoles. Le mardi 3 septembre, la maladie de M. de Spinola est confirmée. C'est le duc de Lerme qui a pris le commandement de l'armée à sa place. Le feu des assiégeants languit. Il finit par s'éteindre tout à fait. La pluie, qui se met à tomber plusieurs jours durant, contribue peut-être à cet arrêt inexplicable du siège.

Dimanche 8 septembre, brusquement, grave nouvelle, qui se répand comme une traînée de poudre dans la ville, accueillie très diversement par les uns et par les autres : une trêve de deux jours est signée! Les habitants sont pleins de joie, les soldats français anxieux. Aussitôt les bourgeois courent aux portes pour sortir dans la plaine, afin de voir où en sont leurs champs, leurs vignes, leurs cassines. Les sentinelles les empêchent de passer. Seuls, les soldats peuvent circuler. Ils vont jusqu'aux vivandiers du camp espagnol, leur acheter des vivres et du vin, pendant que les ennemis leur apportent des raisins et des fruits. Le lendemain, un trompette français, expédié au quartier général espagnol, va demander une prolongation de trêve de deux jours. Le mardi 10, arrive un officier du quartier général, le marquis de Sainte-Croix, annonçant que la prolongation est accordée, mais que M. de Spinola défend qu'on s'approche de son camp et de ses tranchées. Que se passe-t-il? Où en est-on? Personne ne le sait. Cependant tout le monde est persuadé qu'il est question, entre gouvernements, de la paix, et qu'on la discute.

Mardi 13 septembre, arrivent à la porte du château trois personnages à cheval : ce sont MM. le marquis de Brézé, Mazarin et le comte Jean Cerbellon, secrétaire du duc de Savoie, qui viennent conférer avec M. de Toiras. L'entrevue a lieu sous la porte et elle dure jusqu'à cinq heures du soir. On y convoque l'évêque, quelques notables de la ville auxquels on demande s'ils veulent la paix ou la continuation de la guerre. Sur leur réponse, naturellement, que c'est la paix qu'ils désirent, on expédie un officier au quartier général pour faire connaître le résultat de la conférence, et les trois personnages pénètrent le soir dans la ville. Une convention, évidemment, est conclue. Mais qu'a-t-on décidé ? Chacun va aux nouvelles. On finit par savoir qu'une trêve est signée, aux termes de laquelle les Français garderont la citadelle, abandonneront la ville et le château aux Espagnols jusqu'à une date déterminée, le 30 octobre ; que si, à cette date, l'armée de secours n'est pas arrivée, ils céderont également la citadelle et s'en iront : ce sera la défaite. Sinon, les Espagnols devront rendre le château et la ville. En attendant, ceux-ci fourniront des vivres. Cette trêve est très commentée. Beaucoup la blâment vivement comme absurde, et disent que le roi, le cardinal, seront furieux. Les autres hasardent que M. de Toiras, étant à bout, agit de la sorte pour éviter l'assaut et se réserver une chance.

Quoi qu'il en soit, le surlendemain, dimanche 15 septembre, on enlève les canons du château avant de livrer celui-ci aux ennemis. Le soir, le commandant en chef va dîner au camp des Espagnols. Le 18, arrivent les premières troupes qui doivent occuper la ville : deux compagnies d'infanterie, tambour battant, dont les fourriers réclament d'abord mille lits, plusieurs maisons pour les officiers et du bois de quoi chauffer deux mille hommes. Les habitants refusent. Ils n'ont rien de ce qu'on leur demande. Les Français évacuent à leur tour les ouvrages extérieurs et se concentrent dans la citadelle. Le vendredi 20, deux mille nouveaux soldats entrent dans Casal : 500 Allemands, 500 Milanais, 500 Napolitains, 500 Espagnols. Ils se montrent à l'égard des habitants d'une insolence et d'une brutalité inouïes, les malmènent, les dépouillent, les assomment, en pendent et en tuent quelques-uns. « Lors le

peuple recognut que s'ils nous tenoient pour meschans, les autres estoient des diables! »

25 septembre. M. de Spinola est mort!... Cette nouvelle produit une vive émotion, et la garnison espagnole prend les armes en signe de deuil.

Les jours suivants, cette garnison augmente. Des officiers généraux ennemis, le duc de Lerme, le marquis de Sainte-Croix, d'autres, accompagnés du comte Cerbellon et du nonce, viennent se promener dans les fortifications de la ville pour les examiner. Ils admirent beaucoup ce qui a été préparé et disent que, s'ils avaient cru pouvoir entrer dans la place au moyen d'un simple assaut, ils se trompaient bien. D'après eux, M. de Spinola, sur son lit de mort, au château de Scrivia, aurait déclaré avoir rarement rencontré une ville qui fût mieux défendue.

On demeure dans cet état d'attente trois semaines, trois longues semaines, pendant lesquelles Espagnols et Français vivent à part, les seconds enfermés dans la citadelle, les premiers dans la ville en proie à la peste qui les ravage.

Samedi 22 octobre. Enfin! Surprise extrême! Cette fois définitivement et avec certitude, l'armée française de secours commandée par les maréchaux de Schomberg et de la Force est annoncée! Elle n'est plus qu'à huit lieues, dit-on, elle a dépassé Asti et se dirige à marches forcées sur Casal sans vouloir entendre parler des ouvertures de paix qu'on lui fait pour la retarder. Une agitation fiévreuse saisit les Espagnols; ils amènent trente-quatre pièces de canon qu'ils installent dans le château et sur les bords du Pô. Contrairement aux conditions de la trêve, ils ne vont donc pas évacuer la ville! Ils creusent des tranchées, une lieue au-dessus, une lieue au-dessous de Casal, élèvent des ouvrages de cinq cents en cinq cents pas, accumulent l'artillerie, appellent des renforts qui leur arrivent. Un munitionnaire dit à M. de la Serre qu'ils sont 55 000 hommes; ce chiffre est exagéré. Du côté français l'allégresse est exubérante.

Cette bienheureuse armée de secours a été mise en marche,

paraît-il, dès le 6 juillet, mais toutes sortes de malheurs l'ont arrêtée : maladies, peste, divisions des chefs dont quelques-uns pensaient qu'on ne pourrait jamais sauver Casal. Elle n'a commencé à se former réellement que lorsque le cardinal de Richelieu a envoyé à sa tête son ami personnel, le maréchal de Schomberg, sous l'énergique décision de qui les troupes se sont mises en mouvement le 15 octobre ; elles ont contourné le massif du Montferrat par le sud, et viennent rapidement prendre la ville à revers.

23 octobre. — Du haut des bastions de la citadelle, les officiers français qui guettent, aperçoivent des bandes de cavalerie ennemie en désordre, « rompues », ramenées au grand trot, remplies de blessés. Il y a eu contact sans doute avec l'avant-garde de l'armée française, et les régiments espagnols, écharpés, ont été reconduits. Sur le bord du Pô, des quais sont organisés par l'ennemi qui se prépare, probablement, à embarquer son matériel sur des bateaux pour s'en aller vers le Milanais.

Le 24 au matin, on distingue des grands mouvements du côté des Espagnols, un va-et-vient de chevaux, de longues files de charrettes chargées de bagages. L'armée décampe-t-elle ou va-t-elle au devant de M. Schomberg? A la citadelle, M. de Toiras fait disposer ses batteries aux bastions et arme, en prévision de l'arrivée de l'armée de secours qu'il y aura lieu d'appuyer, si elle attaque. Le soir, on a des détails sur l'engagement de la veille. Les éclaireurs, les « coureurs » des deux armées se sont rencontrés dans la plaine d'Asti, à l'endroit dit de la Croix-Blanche. Les Français ont chargé avec tant de vigueur les quinze cents Italiens qu'ils avaient devant eux, que ceux-ci, après avoir tiré leurs pistolets et leurs carabines, ont lâchement fui. L'Italien qui en parle à M. de la Serre ajoute, furieux : *E io son uno de quelli vituperosi che hanno fugiti !* Il en était !

Le secours avance. On cite des villages peu éloignés où l'on a vu des Français venant chercher des vivres. Les Espagnols embarquent leurs bagages sur le Pô et les expédient à Alessandria et à Valenza. Ils se mettent même en mesure de jeter un pont de bateaux sur la rivière pour évacuer leurs troupes en

cas de besoin, mais M. de Toiras leur envoie signifier par un de ses officiers, M. Colette, qu'il tient cette entreprise pour contraire aux termes de la capitulation et que, s'ils continuent, il va ouvrir le feu sur eux. Les Espagnols ne tenant aucun compte de cette observation, les batteries de la citadelle commencent à canonner. Les Espagnols, par représailles, font arrêter tous les Français qui sont dans la ville.

Les mouvements des ennemis se dessinent. Ils paraissent concentrer leurs troupes dans la direction de la Gatolla. C'est probablement de ce côté que les têtes de colonnes françaises ont été signalées. On apprend que le secrétaire du nonce, M. Mazarin, se remue pour empêcher la bataille et faire conclure la paix ; qu'il va d'une armée à l'autre, courant, se multipliant, adjurant. Les maréchaux français exigent l'évacuation immédiate du château et de Casal. En vain M. Mazarin les supplie-t-il d'attendre qu'il ait obtenu une réponse des Espagnols, M. de Schomberg refuse, déclarant qu'il va marcher droit devant lui. Le secrétaire, désolé, a promis une réponse pour la nuit du samedi au dimanche.

25 octobre au matin. — Les régiments ennemis se déploient en longues lignes dans la plaine, pendant qu'à l'horizon montent d'épaisses fumées. M. de Toiras, supposant que ce sont des signaux que lui fait l'armée de secours, répond par des fumées semblables ; mais, en réalité, ce sont des maisons et des campements que les Espagnols brûlent avant de les abandonner. De la citadelle le canon tonne sur les troupes espagnoles. Le tambour bat dans la ville et prescrit par un « ban » que tous les soldats du roi d'Espagne aient à rejoindre leurs drapeaux ; que tous ceux « qui font vivanderie ferment leurs boutiques » et partent sous peine de la corde. Quelques heures après, en effet, on aperçoit un convoi de chariots se déroulant hors des portes de la ville. Mais M. de Toiras a rassemblé ce qui lui restait de cavalerie ; il le lance hors de la citadelle, et le convoi enveloppé, tous ses défenseurs sabrés, ne tarde pas à être ramené aux mains de la garnison.

Celle-ci suit avec anxiété. On entend au loin le crépitement de la fusillade, ce qui prouve que les avant-postes sont

probablement aux prises. Vers midi, les lignes espagnoles prononçant un fort mouvement en avant, M. de Toiras en conclut que l'engagement général se décide et donne l'ordre aussitôt à toute la garnison de sortir : quatre régiments se déploient, flanqués de cavaliers, lesquels chargent çà et là de petits détachements ennemis qui errent; et on attend, rangé en bataille. Voici ce qui se passe, comme on l'apprend bientôt :

M. Mazarin continue d'aller et de venir des Français aux Espagnols, suppliant qu'on fasse la paix. Les Espagnols offrent d'abandonner la ville à condition de conserver le château ; mais M. de Schomberg ne veut rien entendre : « Tout, dit-il, ou la bataille. » Lassé même de ce va-et-vient perpétuel du jeune secrétaire, il lui a défendu de reparaître, ajoutant qu'il va aller de l'avant à n'importe quel prix. Il dispose son armée en conséquence : à gauche, la division du maréchal de la Force, sur la droite l'arrière-garde menée par le maréchal de Marillac, au centre Schomberg avec le reste, en tout dix-huit mille hommes. Les ordres sont donnés : il faudra s'élancer, « pique et teste baissées, l'espée à la main, en résolution de passer sur le ventre à ce qui s'oppose au passage », sans tirer, sans prendre le temps d'escarmoucher, au pas de charge. Les Espagnols prient alors M. Mazarin de retourner immédiatement auprès des maréchaux français, de leur dire qu'ils cèdent et de demander une heure de trêve afin de convenir des articles. « Ce n'est là que déception et piperie ! » s'écrient les maréchaux : ils refusent, ne voulant « plus perdre deux ou trois heures de temps que le jour leur peut encore donner pour vider ce différend ». Les tambours roulent, l'avant-garde s'ébranle. « Sur quoi, plusieurs seigneurs de la part de l'armée ennemie vinrent auxdits seigneurs [les maréchaux français] auxquels ils demandèrent la paix avec promesse que dans le lendemain, dimanche, ils feroient sortir de la ville et château de Casal tous leurs gens de guerre : à quoi s'accordant, lesdits seigneurs généraux consentirent à ce que la bataille ne se donnât point[1]. »

1. Nous avons donné ici le texte même du journal de M. de la Serre. Il n'y est pas question, comme on le voit, de la célèbre histoire de Mazarin arrêtant la bataille en se jetant, à cheval, entre les deux armées, courant de l'une à l'autre, un papier à la main, aux cris de *Pace*, *pace*. Nous nous bornons à indiquer le fait.

A la nuit, les troupes de M. de Toiras ont regagné la citadelle, et peu après arrivent deux personnages envoyés par les maréchaux français pour faire part à la garnison de ce qui a été décidé, MM. Particelli d'Émery, intendant des finances de l'armée, et de Saint-Preuil, capitaine au régiment des gardes françaises. Ils content les détails. En réalité, il a été convenu que ville, château et citadelle, tout serait simultanément abandonné par les Français et les Espagnols au duc de Mantoue — l'ancien duc de Nevers. Il faut s'exécuter. Dès l'aube, le lendemain, Allemands. Italiens et Espagnols commencent à déménager. Les maréchaux viennent à la citadelle, où ils sont reçus avec les honneurs dus à leur rang, et inspectent la place. Mais les Espagnols envoient dire que. réflexion faite, ils ne quitteront pas la ville et le château que la citadelle n'ait été évacuée au préalable par les Français. C'est une difficulté. Les maréchaux la tranchent en ordonnant à la garnison française entière de sortir séance tenante. Le 30 octobre, au soir, infanterie et cavalerie défilent, emportant ce qu'il leur appartient. Il a été prescrit que les régiments de Ribérac et de la Grange iraient cantonner à Terrugia. Les majors des deux régiments, MM. Bretelin et de la Serre, partent ensemble afin d'aller préparer les logis, mais il est trop tard pour que les troupes suivent : elles bivouaquent sous les remparts de la citadelle, et, comme il pleut à torrents durant la nuit, elles sont trempées. Au matin. les Espagnols se décident à s'en aller ; ils passent le Pô sur un pont de bateaux, et leur défilé est si long, si lent, que les maréchaux français prescrivent à leurs troupes d'attendre. avant de se mettre en route. Enfin, vers midi, les colonnes espagnoles achevant de passer la rivière, les régiments français, à leur tour, s'ébranlent, s'éloignent, et bientôt disparaissent à l'horizon !...

LOUIS BATIFFOL

POÉSIES

I

AUTREFOIS

Le réveil et le bond, pieds nus, hors de l'alcôve
Où le soleil poudroie et vibre en larges rais,
Les volets encombrés par la glycine mauve
Que d'un bras tiède on ouvre à tout le grand ciel frais ;

Le départ dans le beau matin neuf des dimanches,
Les premiers arbres verts, les maisons dans les bois,
Et, par les sauts-de-loup, apparus sous les branches,
Les châteaux au front blanc qui rêvent d'autrefois ;

Le ciel léger qui pleut à travers les charmilles,
Le reflet de l'azur aux ardoises des bourgs,
Les fifres de la fête et le rire des filles,
Et le bruit bourdonnant et rythmé des tambours ;

La table, sous les chauds bosquets d'aristoloches,
Aux vases pleins de dahlias épanouis,
Et torride, tintant de guêpes et de cloches,
L'après-midi nerveux dans les prés éblouis ;

Le sommeil pourpre à l'ombre immobile des gerbes
Entre les brins aigus et vernis du gazon ;
Le goût de fruit que l'air opaque a sous les herbes,
La chaleur de l'été qui danse à l'horizon ;

Les battements de cœur devant le crépuscule,
L'espoir d'un grand amour romanesque et lointain,
Les coteaux veloutés que le soir lent recule
Et dont l'approche bleue à mesure s'éteint ;

Le retour, les glaïeuls égrenés, et les roses
Dépliant leurs boutons nacrés comme une chair,
Et brusque, dans la chambre aux vitres déjà closes,
Le parfum des bouquets rapportés du grand air ;

Le vent ivre des champs qui tourne dans la tête,
Le lit étroit aux draps rugueux où l'on s'endort,
Las d'entendre, parmi les rumeurs de la fête,
Un clairon exalté qui perd ses longs cris d'or ;

— Toujours, de mon enfance à l'âme tendre et vive,
Ce souvenir qui met des larmes dans mes yeux,
Cet écho d'une joie infinie et naïve,
A travers le labeur viril et soucieux,

Comme un rire au-dessus d'un grand mur noir, m'arrive !

II

UNE FLEUR

C'est une fleur devant un lac, dans la forêt.
Elle est bleue au milieu de tout le vert silence;
Molle, elle ploie au vent, ou, droite, elle s'élance;
En elle, un infini mystère transparaît :
Vive et grave à la fois, douce avec vigilance,
Elle est comme quelqu'un d'ingénu qui saurait
Un tendre et merveilleux secret.

Elle est seule, dans l'ombre exquise, loin du monde,
Svelte, dressée au bord de l'onde,
Parfois penchée un peu afin d'interroger
L'heure claire qui glisse en lents reflets légers
Sur l'eau pâle et profonde.

L'air semble la frôler de caresses furtives ;
Elle rêve parmi l'herbe rase des rives.

Une haleine de vent
Effleure l'eau souvent
De grands cercles rapides ;
Souvent un vol d'oiseau
Y jette un long réseau
De moires et de rides...

Sur la mare onduleuse on voit trembler alors
Le reflet de la fleur sur le reflet des bords.

Elle est là, solitaire, humble, heureuse, attentive,
Méditative...

— A peine elle vivra quelques matins d'été ;
Et pourtant, loin de l'homme et de sa turbulence,
Mieux qu'en de longs jours agités,
Au gré de sa muette et brève somnolence,
Elle suspend la vie à sa sérénité.

L'instant au-dessus d'elle a l'air d'être arrêté ;
Parfois même, on croirait entendre palpiter
Son vol fixé qui se balance.

Et le temps vient mourir au bord de son silence,
Et l'on sent vivre en elle un peu d'éternité.

III

PORTRAIT

O mort lointain qui fus le père de ma mère
Et me transmis ton âme éprise de chimère,
Toi qui, jeune, courais aux faubourgs soulevés
Bâtir un rêve neuf avec les vieux pavés,
C'est à toi, blond liseur de Rousseau, que je pense,
Quand, pour mon tendre amour du peuple, en récompense
Du mal qu'un peu de bien coûte à faire ici-bas,
Des gens veulent railler, qui ne comprennent pas.
Je regarde un portrait de toi, manqué naguère,
Un vieux cliché diffus et pâle de Daguerre,
Où tu te montres, mis à la mode du temps,
Avec des vêtements inspirés et flottants
Que semble encor gonfler l'orage romantique,
Les pans majestueux, la cravate emphatique,
Les cheveux savamment négligés sur le front,
Le menton doctrinaire et maigre, qu'interrompt,
Somptueux, engonçant le cou jusqu'à l'oreille,
Le gilet qu'une chaîne interminable raye,
Et ce regard voilé de rêveur à la nuit
Qu'avait légué Mil huit cent trente à Quarante-huit.
Je reconnais tes yeux dont s'attriste la flamme,
Les miens ; et mieux encor je sens que j'ai ton âme.
Oh ! comme j'eusse été l'un de tes compagnons !
Comme j'aurais cru voir au milieu des canons,
Les seins nus et drapant ses ailes dans sa loque,
Ange un peu virago, Jeanne d'Arc-Vireloque,
Déesse de l'égoût et sainte du bourbier,
Que peignit Delacroix et que chanta Barbier,
Les yeux étincelants, farouche et vierge encore,
La Liberté brandir le haillon tricolore !
Comme j'aurais, clément aux vaincus, doux vainqueur,
Acclamé, glabre et long, Lamartine au grand cœur.

Et juré comme lui qu'on ne tarderait guère
A voir sous l'arc-en-ciel fuir le vol de la Guerre!
— Et je songe que maintenant, si tu vivais,
Tu serais devant moi sur la route où je vais,
Que tu m'approuverais de rêver une France
Plus tendrement penchée encor sur la souffrance,
Et que, voyant en moi ce que tu fus jadis,
Parfois tu sourirais, grave, à ton petit-fils.

IV

RETOUR AU SOIR TOMBANT

Le vent, le froid, le crépuscule,
Le silence infini qui s'étale et circule
Par la forêt mouillée où je me hâte,
Du rêve, de la peur, de la mélancolie,
Un brusque oiseau posé sur un rameau qui plie,
Et se balance un peu dans l'air profond et pâle;

Mon sang qui bat plus fort à mes poignets fiévreux,
Et, là-bas, attardée au haut du ciel cendreux,
Une flaque d'azur dans des nuages roses;
Une lassitude un peu ivre,
Une âpre avidité de vivre,
Un amour étonné des choses;

Le chemin humide qui luit,
Rosé de jour, bleui de nuit,
Parmi le clair-obscur où glisse un lent brouillard,
Et la lune au-dessus des champs,
Qui, dans la moiteur du couchant,
Se lève molle avec la douceur d'un regard;

Le reflet d'un bouleau
Qui s'argente sur l'eau
D'une mare sournoise entre des joncs croisés.

Et des regrets, et des désirs,
Et de brefs et doux souvenirs
D'adieux, d'aveux et de baisers ;

Des charrettes qui passent,
Des rochers, des espaces
Clairs encore au tournant des routes,
Des pas lointains, des bruits
De bêtes dans la nuit,
Que sous les rameaux lourds l'herbe inquiète écoute ;

Une envie de pleurer,
Un besoin d'adorer
Quelqu'un de tendre et de divin ;
Des prières parfois qui me montent aux lèvres,
Et toujours ce sourire où souffrent d'anciens rêves
Devant les noms sacrés que l'on sait vains ;

La plaine au loin qui fume,
Les maisons qui s'allument,
L'air qui fraîchit, le vent qui siffle dans les branches ;
Puis la seule pensée
De la table dressée
Où la nappe est fleurie et rose sous la lampe ;

— Tout cela, rêve, amour, douceur, tristesse, effroi,
Tout cela passe en moi,
Sur la route encor blanche entre deux rives d'ombre ;
Tout cela m'accompagne
Dans le vent et la boue, à travers la campagne,
Ainsi qu'un vol intérieur d'oiseaux sans nombre ;

Tout cela, souvenirs, regrets, désirs, espoirs,
Tout cela tourne en moi, dans le gris, dans le noir,
Sous ce lent crépuscule un peu glacé d'automne ;
Et c'est, moment profond de l'éternel mystère,
Par un soir de novembre, en un coin de la terre
Cette chose infinie et belle : une âme d'homme!

V

A BARCELONE

C'est le marché sur la Rambla.

Matelots, pêcheurs et gitanes,
Chulos que le jeu rassembla,
Fleurs, fruits, légumes, tout est là,
Pêle-mêle sous les platanes.

A travers les feuillages, l'air
Palpite au-dessus de l'allée
Ombreuse et fraîche, entremêlée
D'espaces où pleut le ciel clair.

Une auberge bourdonne, à croire
Qu'on y va voir danser Carmen ;
Des moines vont chantant *Amen*,
Fronts jaunes sous la bure noire.

Dans le flot huileux et moiré
Le port trempe ses quais de marbre ;
Le sable au soleil, d'arbre en arbre,
Est tour à tour mauve ou doré.

Alcarazas et gargoulettes,
L'eau sue et perle aux flancs des pots ;
L'ombre verte bleuit les peaux,
La chaleur cuit les pêches blettes.

Citrons d'or, langoustes d'airain,
Sardines d'argent, tout scintille,
Yeux profonds et chauds d'une fille
Et dents rieuses d'un marin.

A deux pas, dans l'ombre éternelle
D'une église au jubé brillant,
Une femme joue en priant
D'un éventail vif comme une aile.

La chair rit aux trous des haillons,
Toute couture craque et crève;
Les bras gesticulent sans trêve,
Comme s'ils brassaient les rayons.

Un turbot ainsi qu'une lune
S'irise; tout contre, il y a
D'amples fleurs de magnolia,
Grosses comme un bouquet chacune.

D'un tas qu'on vient d'éparpiller,
Roulent limons lourds et pois chiches;
Et toutes les couleurs trop riches
Sous le soleil semblent crier.

Pétales soyeux des jonquilles,
Oursins piquants au goût amer,
Tels que des châtaignes de mer,
Nacre azurine des coquilles,

Lys chargés de bourdons rôdeurs,
Rougets rouges et roses roses,
— L'air brûlant de toutes ces choses
Exalte et confond les odeurs :

Odeurs furtives, odeurs denses,
Odeurs salubres des varechs,
Odeurs saures des poissons secs,
Odeurs des fruits mûrs, des peaux rances;

Forte odeur de l'homme au travail,
Odeur âpre de la marée,
Odeur des blancs œillets poivrée,
Odeur chatoyante de l'ail !

Il tinte des grelots de mule
Et des bruits ferrés de sabots;
Boiteux, manchots, pieds-bots, nabots,
Un peuple estropié circule.

Le soleil, averse de feu,
Crible les feuilles goutte à goutte;
La mer, sous les branches en voûte,
S'encadre au loin comme un rond bleu;

Et sur les vagues où ruisselle
Le soleil liquide et changeant,
Tangue, dans des remous d'argent,
La voile d'une balancelle...

C'est le marché sur la Rambla;
L'azur vibre entre les feuillages;
Femmes, citrons, fleurs, coquillages...
Le vent de mer sur tout cela!

VI

LE VENT ET LA MER

Parfois, avec ses longs courants vagues et mous,
Le vent semble une mer moins lourde et moins épaisse,
Un océan aérien qui monte et baisse,
Plein aussi de jusants, de flux et de remous.

Le vent, comme la mer, multiforme et changeant,
Rebrousse çà et là les algues des feuillages,
Et traîne par moments dans le ciel des sillages
Où le soleil déploie un éventail d'argent.

Il creuse aussi parfois en virant des abîmes,
Vastes gouffres d'azur aux tourbillons soudains,
Stagne par accalmie aux golfes des jardins,
Et se brise aux écueils que sont les vertes cimes.

Il propage dans l'ombre et perd ses derniers flots
Aux bas-fonds spongieux des bois pleins de fougères,
Ou brode d'un ressac fait d'écumes légères
Les nuages qui sont dans l'air de blancs îlots.

Et le soir, plus paisible et plus lent, il déferle,
Berce l'étoile ainsi qu'un galet vif qui luit,
Et sur la grève bleue et sombre de la nuit
Roule la lune pâle au ciel comme une perle...

La bouffée et la vague, et la brise et la lame,
Ces choses qui varient sans trêve sont des sœurs,
Et toutes sont les sœurs, poètes, de notre âme :
Il n'est dans l'infini du monde que la femme
Pour avoir plus d'élans avec plus de douceurs.

VII

VERTIGE

Je rêve en plein soleil, les yeux
Éblouis par la blanche allée
Autour de moi la brise ailée
Vole à grands coups délicieux.

L'ombre sommeille au pied des choses,
Brève et noire : il sonne midi.
Tout le jardin est étourdi
Par le soleil bleu dans les roses.

L'herbe sent fort, la terre boit
Lentement la dernière ondée ;
Dans l'eau du lac tremble ridée
L'image inverse du vieux toit.

Les jeux du soleil et de l'ombre,
Que parfois traverse un oiseau,
Jettent sur le sable un réseau
Lumineux aux mailles sans nombre.

Et je rêve, dans l'herbe assis,
La pliant d'une main distraite,
Et le moindre détail arrête
Parfois mon regard indécis.

Un insecte, près d'une gerbe,
Dans l'humble forêt du gazon,
Parcourt son infime horizon
Fleur à fleur, brin d'herbe à brin d'herbe.

Il va, rôde, s'arrête un peu,
Sans doute plein d'aise et de joie,
Près d'une rose qui rougeoie
Comme un cœur de pourpre et de feu.

Il court dans le petit espace
Qui lui semble un vaste univers,
Tout irisé des reflets verts
Qui niellent sa carapace.

Et je songe, en le regardant :
Il a son étroit et grand rêve ;
Il pense à des choses sans trêve,
Heureux sous le soleil ardent.

Il vit, brève et fragile bête,
Il a ses douleurs, ses plaisirs,
Et ses regrets, et ses désirs,
Il porte un monde dans sa tête.

Un nouveau lys épanoui,
Une feuille soudain tombée
Sont à ses yeux de scarabée
Un étonnement inouï.

Il est comme moi sur la terre,
Le même jour, au même endroit...
— Et tout à coup, comme un vent froid,
Souffle sur moi le grand mystère.

Et je regarde avec stupeur
La vieille vie accoutumée,
Le lac, la maison, la fumée,
Et l'herbe, et l'azur ; et j'ai peur.

Une terreur brusque et sacrée
Me fait soudain presque tremblant
A méditer, au soleil lent
Qui tourne dans l'ombre dorée.

Pourquoi cet arbre, ce caillou
Qui luit là-bas comme une gemme ?
Pourquoi ce jardin, et moi-même ?
Et le monde ? — Et je me sens fou ;

Je défaille, je suis comme ivre
Des rayons, des feuilles, du vent ;
La terre est un sable mouvant,
Et j'ai le vertige de vivre !

VIII

AU VENT D'AUTOMNE

Vent rapide à la plainte aiguë et monotone,
Grand vent mélancolique et fébrile d'automne
Qui jouais ce matin parmi les goëmons
Et qui ce soir courras sur la neige des monts,
Vent humide, chargé de pluie et lourd de rêves,
Qui parfois à l'odeur des glèbes et des sèves
Mêles le goût salin et le parfum amer
Que tu prends à l'aurore en passant sur la mer ;
Vent acerbe, fougueux et fort, grand vent nomade
Qui fais vibrer mes nerfs irrités de malade,
Toi dont les tourbillons pleins de molles saveurs
Ont jadis enivré comme moi des rêveurs,
Qui renversaient aussi leurs yeux et leurs visages
Pour te voir t'enrouler dans le ciel aux nuages ;

Vaste aquilon qui sur Lamartine as passé,
Vent d'ouest où Shelley triste, à la mort fiancé,
Aventura sa blanche barque aux bonds funèbres
Qui le fit naufrager si tôt dans les ténèbres;
Vent du large où parfois Hugo, sombre et profond,
Entendit le sanglot énorme de Typhon,
Brise fraîche où Musset, rieur parmi ses larmes,
Berça ses désespoirs encor mêlés de charmes,
Bourrasque où, le premier de tous, le fier René,
Au bord de l'océan sauvage et déchaîné,
Dispersa vaguement son chagrin prophétique;
Vent douloureux, vent glorieux, vent romantique,
Entre dans ma poitrine, inonde-moi le cœur,
Viens me parler, sonore et nombreux comme un chœur;
Vent poète, à mon tour apprends-moi les pensées
Qu'à ces grands morts soufflaient tes strophes cadencées,
(Car, à travers le ciel et la terre, suivant
Un rythme auguste, immense et varié, — souvent,
Avec les mots que sont les vagues et les roses,
Tu cadences de longues strophes dans les choses);
Inspire-moi comme eux, emporte-moi comme eux,
Loin du monde réel, loin des climats brumeux,
Au clair pays du songe et de la fantaisie
Où la vie est enfin celle qu'on eût choisie;
Fais, dussé-je comme eux pleurer, crier, souffrir,
Que mon nom soit illustre à l'heure de mourir,
Et même jette-moi jeune dans la mort noire,
Si ton souffle à mon tour m'emporte vers la gloire!

FERNAND GREGH

LOUIS XVIII EN EXIL

— 1801-1809 —

On sait que le roi Louis XVIII, au cours de ses longues étapes sur le chemin de l'exil, demanda asile au roi de Prusse, lorsqu'il eut quitté Mittau, le 22 janvier 1801, sur l'ordre de l'empereur Paul Ier, le grand admirateur du Premier Consul. Après avoir séjourné un moment à Memel, il apprit que Frédéric-Guillaume III lui assignait Varsovie pour résidence. Il demeura dans cette ville depuis le 6 mars 1801 jusqu'au 28 août 1804. Ensuite, ne se sentant plus à l'aise sur le territoire d'un roi devenu l'allié de Napoléon, il se dirigea sur Calmar, en Suède, d'où il demanda l'hospitalité au tsar Alexandre Ier : au mois de janvier de 1805, il retournait à Mittau. Mais, deux années plus tard, le traité de Tilsitt, signé le 7 juillet 1807, ayant réconcilié la Russie avec la France impériale, il quitta Mittau, fit un détour par Riga et la Suède, et se rendit en Angleterre en novembre 1809. Après un court séjour chez le marquis de Buckingham, à Golsfield-Hall, sur les confins de l'Essex et du Norfolk, il s'établit au château d'Hartwell, situé à seize lieues de poste de la ville de Londres, et y demeura jusqu'à la Restauration.

C'est pendant une partie de cette période de l'émigration, c'est-à-dire de l'année 1801 jusqu'à l'année 1809, que nous

étudierons l'état de la maison et la vie privée du roi en exil[1].

*
* *

MEMEL

Après avoir reçu, le 21 janvier 1801, l'ordre de quitter Mittau, Louis XVIII s'était dirigé sur Memel. On dit que c'est au cours de ce voyage précipité que, « marchant dans la neige, puis couchant dans une mauvaise auberge », il contracta le germe des infirmités qui devaient le rendre impotent par la suite[2].

En arrivant à Memel, le prince n'avait pas — au dire de son commissaire général M. François Hüe[3], « chargé de régler les fonctions et les traitements des personnes attachées au service du Roi et des dépenses de sa maison » — l'argent nécessaire pour vivre pendant plus de deux mois. Au moment du départ de Mittau, l'ordre de Paul Ier pour le paiement de cent mille roubles, montant d'une demi-année du traitement du roi — non comprise la pension de Madame — venait

1. Les documents inédits qui vont être cités proviennent de plusieurs officiers de la maison de Louis XVIII. La plupart sont conservés dans les archives du château de Saint-Sauveur près Bray-sur-Seine (Seine-et-Marne), et appartiennent au baron Hüe, petit-fils du baron François Hüe, dont il sera parlé.

2. C'est à la suite de cet incident que le marquis de Paroy grava une médaille représentant la duchesse d'Angoulême soutenant son oncle dans les neiges de la Russie, et la répandit dans Paris malgré les recherches de la police. Ce fut l'origine du surnom d' « Antigone moderne », épithète qui, au dire de ses familiers, devint fort à charge, par la suite, à la duchesse, et dont elle sentit toute la banalité, n'aimant point « la pompe et le sentimentalisme ».

3. François Hüe, né à Fontainebleau en 1737, successivement greffier de la maîtrise des eaux et forêts de Fontainebleau, huissier de la chambre du roi Louis XVI en 1787, premier valet de chambre du Dauphin, que la reine Marie-Antoinette lui confia à la journée du 10 Août ; enfermé sur sa demande avec la famille royale au Temple ; nommé dans le testament de Louis XVI ; interné à la Force, où il écrivit les *Dernières Années du Règne et de la Vie du roi Louis XVI*. En 1796, il accompagna Madame Royale à Vienne et, dès lors, s'attacha à la personne du comte de Provence, qui le chargea de plusieurs missions de confiance. Ce fut lui qui, pendant l'exil, administra les biens du prince, et ce sont ses registres qui nous ont fourni les renseignements qui suivent sur la comptabilité de la maison du Roi, de même que c'est à l'aide de sa correspondance et de ses notes que nous avons pu donner quelques détails sur la vie privée de Louis XVIII. Rentré en France en 1815, il fut créé baron en 1816, trésorier et premier valet de chambre du Roi et mourut en 1819.

d'arriver. Dans l'embarras et la précipitation des apprêts du départ, on avait été promptement chercher de l'argent à Riga. Des banquiers, sur la connaissance de l'ordre de paiement de cent mille roubles, certifié par le vice-gouverneur de Riga, en avaient prêté seize mille. C'est avec cette somme modique que Louis XVIII s'était mis en route, laissant derrière lui sa procuration pour toucher le reste des cent mille roubles. Mais aussitôt après le départ du Roi, le Cameralhof de Mittau refusa de payer la somme convenue. Pour apaiser les créanciers de Louis et de sa cour, les serviteurs qu'il laissait derrière lui à Mittau durent se dépouiller de leurs dernières ressources.

Le duc d'Aumont[1], arrivé à Memel, conta le fait à Louis XVIII, qui, au milieu de ses chagrins de tous genres, « fut d'autant plus affligé à la pensée qu'il avait laissé des dettes derrière lui », qu'en quittant Mittau il avait écrit au duc ce billet :

Je charge mon cousin, le duc d'Aumont, d'assurer ceux de mes fidèles serviteurs que je ne puis emmener avec moi que leurs traitemens continueront à être payés. Il leur exprimera la peine que je ressens en me séparant d'eux, de ne pouvoir faire davantage. L'espoir que j'ai de les réunir encore autour de moi leur commandera surtout de ne jamais oublier que je dois à Paul Ier l'union de mes enfants et que, s'il me retire aujourd'hui l'asile qu'il m'avait donné, sa générosité me laisse les moyens de pourvoir à leur subsistance.

A Mittau.
Ce 21/9 janvier 1801.

LOUIS.

D'autre part, la vente de tous les effets, provisions et meubles, demeurés à Mittau, ordonnée par Louis XVIII et qui, suivant François Hüe, aurait, au dernier rabais, dû monter à 12 000 thalers, n'en produisit que 2 000.

Enfin, aux embarras de Louis XVIII, s'ajoute la détresse de deux cent cinquante malheureux auxquels le roi doit fournir le moyen de se traîner péniblement en Allemagne,

1. Louis-Céleste duc de Villequier puis d'Aumont, pair de France, premier gentilhomme de la chambre, lieutenant général, etc. C'est lui qui, pendant les Cent Jours, fit une descente en Normandie et s'empara de Bayeux et de Caen. Il était demeuré à Mittau derrière Louis XVIII pour régler ses derniers ordres.

s'il ne veut les voir périr sous ses yeux. De ce nombre sont cent gentilshommes, « gardes du corps qui ont servi sous quatre rois », et dont Paul Ier avait formé lui-même l'escorte de Louis XVIII, quelques années auparavant. Le tsar, après le départ du roi, leur a fait signifier l'ordre de quitter immédiatement l'empire. Réduits à la misère, ils arrivent à Memel. où le roi de Prusse leur interdit de séjourner plus de vingt-quatre heures. Louis XVIII leur donne quelques subsides, Marie-Thérèse leur distribue cent ducats. La famille royale fait mettre en vente une épée d'honneur donnée par la tsarine au duc d'Angoulême. Dans ces tristes circonstances, la fille de Louis XVI se résigne à un grand sacrifice et elle cherche à vendre ses diamants et la parure que Paul Ier lui a donnée lors de son mariage. Elle charge de l'affaire madame la duchesse de Sérent[1] et M. François Hüe. Madame de Sérent adressa alors la lettre suivante à la comtesse de Pahlen, femme du gouverneur de Saint-Pétersbourg[2] :

Memel, le 18 février 1801.

Madame la duchesse d'Angoulême me charge, madame la Comtesse, de m'adresser à vous pour l'exécution d'une commission très pénible, mais dans laquelle je trouve l'adoucissement de me mêler à votre souvenir. Les détails suivants eussent trop coûté à Madame elle-même. La lettre ci-jointe vous dira donc simplement qu'elle attend de vous un service. La cruelle position où se trouve le Roi mon oncle, sans azile, sans argent, entouré de fidèles serviteurs que leur attachement pour lui réduit à la dernière misère, a déterminé madame la duchesse d'Angoulême à faire offre au Roi de ses diamants. De ce nombre, se trouve le magnifique collier qu'elle a reçu de Paul Ier. Jugez, madame la Comtesse, combien il a coûté à cette auguste princesse de s'en détacher, mais la nécessité est impérieuse. On a attendu jusqu'au dernier moment des nouvelles de Russie et Madame ne rougit pas d'avouer qu'elle est réduite à faire ce sacrifice.

C'est donc à madame de Pahlen qui a témoigné à madame la duchesse d'Angoulême respect et attachement et à qui, de son côté,

1. Bonne-Félicité de Montmorency, duchesse de Sérent, ancienne dame de la reine Marie-Antoinette, fidèlement attachée à Madame, dont elle devint dame d'honneur; elle était mère de mesdames de Damas et de Narbonne.

2. Gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, le comte de Pahlen se mit à la tête d'une conspiration contre Paul Ier, qui fut assassiné le 23 mars 1801.

Son Altesse Royale accorde tous les sentiments qu'elle mérite à tant de titres, que je m'adresse au nom de Madame. Elle sera sûrement trop pénétrée de son affreuse situation pour ne pas lui offrir les moyens de tirer le parti le plus avantageux du collier en question. Les joailliers de Pétersbourg qui l'ont fourni le reprendront sans doute, et ils sentiront qu'ils ne peuvent l'évaluer au-dessous du prix qu'ils ont fixé eux-mêmes.

Madame la duchesse d'Angoulême attache d'ailleurs la plus grande importance à démontrer jusqu'à l'évidence que c'est la nécessité seule qui lui a fait la loi.

Elle m'ordonne donc de joindre ici, à cet effet, une note signée des personnes auprès du Roi les mieux faites pour inspirer la confiance et auxquelles elle a demandé les détails véridiques qu'elle renferme. Elle vous prie de la lire et même de la communiquer à M. le comte de Pahlen, s'en remettant à vous et à lui avec le plus grand abandon pour témoigner au besoin que ce n'est pas légèrement qu'elle se détache d'un gage de l'amitié de l'Empereur.

Le collier demeurera donc à Memel chez M. Lorck, consul de Danemark, porté par le respect qu'inspire le malheur à rendre au Roi et à la fille de Louis XVI tous les services qui peuvent dépendre de lui. Il gardera ce dépôt sur lequel il a confié quelque argent jusqu'à ce que vous ayiez la bonté de lui donner une direction sûre, et pour sa décharge, et pour vous le faire remettre en mains propres.

Les avances déjà faites par M. Lorck ne seront point un obstacle à la remise immédiate du collier. Les précautions nécessaires seront prises pour assurer son remboursement. Veuillez donc, madame la Comtesse, si vous avez la complaisance de vous charger d'une affaire dont Madame voudrait vous avoir l'obligation, m'en donner avis, sous le couvert de M. Lorck, consul de Danemark à Memel. Il me fera passer votre réponse. J'ai l'honneur d'être, madame la Comtesse, votre très humble et très obéissante servante.

MONTMORENCY, DUCHESSE DE SÉRENT[1].

Nous ne croyons pas que la comtesse de Pahlen ait répondu à cette lettre.

1. A cette lettre était joint ce billet de madame la duchesse d'Angoulême :

« J'autorise madame la duchesse de Sérent, ma dame d'honneur, à remettre à M. Laurent Lorck, consul de Danemark à Memel, une parure de diamans pour être vendus, et le prix en provenant aider dans notre commune détresse mon oncle, ses fidèles serviteurs et moi-même.

» Comme aussi j'autorise la duchesse de Sérent à nommer, en mon absence, M. Hüe pour stipuler mes intérêts lors de la vente.

» Memel, le 22 février 1801.

» MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE, DUCHESSE D'ANGOULÊME. »

C'est M. Hüe qui avait été chargé de négocier la mise en gage chez M. Lorck, consul de Danemark, « à condition d'y apporter une grande mesure et beaucoup de discrétion ». Il reçut de M. Lorck une avance de 2 300 ducats dont, par convention du 23 février, Louis XVIII s'engagea à payer les intérêts à 1 p. 100. Avant de quitter Memel, Louis remboursa son avance à M. Lorck.

Le séjour du roi à Memel fut de courte durée. Aussitôt qu'il eut appris que Frédéric-Guillaume l'autorisait à résider à Varsovie, sous condition de diminuer encore sa suite et d'accepter la simple qualification de comte de Provence, il se mit en route vers cette ville, où il arriva le 6 mars 1801.



VARSOVIE

Au début de son séjour en Pologne, l'entourage du Roi se composait de quelques seigneurs tels que MM. de Damas [1], d'Avaray [2] ou de Piennes [3]; de M. de Perronnet [4], de M. et madame Hüe [5] et mademoiselle Bazire [6], accompagnés d'une suite de domestiques. La plupart d'entre eux n'avaient point pris, dans l'ancienne cour, des habitudes d'ordre et d'économie. Aussi le roi dut-il, six mois après son arrivée, rédiger lui-même, pour prévenir les excessives dépenses, un règlement de maison, dont il confiait à Hüe l'exécution sévère.

1. Étienne de Damas-Crux, gentilhomme du duc d'Angoulême pendant l'émigration; duc de Damas-Crux, pair de France, lieutenant général après 1815; marié à Anne-Simonne de Sérent, dame pour accompagner madame duchesse d'Angoulême.

2. Antoine de Béziade, comte d'Avaray puis duc du même nom.

3. Le comte de Piennes, de la maison d'Halwin, gentilhomme d'honneur du Roi.

4. Le chevalier de Perronnet, premier valet de chambre du roi après 1815 et colonel de cavalerie.

5. Henriette Hutin, femme de François Hüe, lectrice de la duchesse d'Angoulême.

6. Mademoiselle Bazire, femme de chambre de la duchesse d'Angoulême, fille d'un porte-manteau du roi Louis XVI.

RÈGLEMENT DU ROI POUR LE SERVICE DE SA MAISON

Varsovie, 28 septembre 1801.

Le Roi voulant établir dans sa maison un ordre et une œconomie sévères, entendant toutefois les concilier avec la dignité convenable, ordonne ce qui suit :

Article premier. — L'éclairage en nature étant, d'après l'expérience acquise lors du séjour du Roi à Mittau, une source d'abus qu'il est impossible d'arrêter, Sa Majesté veut qu'à compter du premier octobre prochain jusqu'au premier avril suivant, il ne soit fourni de sa maison à chaque maître et domestique ni bougie ni chandelle, et pour remplacement de cet éclairage, elle autorise le sieur Hüe, son commissaire général, à payer des fonds de la caisse qui lui sera confiée : la valeur de dix livres de chandelles pour un maître et cinq pour son domestique. Il se réglera sur le prix moyen du pays de la résidence actuelle du Roi.

Les gens de Sa Majesté, ceux de ses cuisines et de son office seront éclairés comme précédemment, mais avec l'œconomie convenable. Le Roi se réserve à l'égard des six mois qui suivront le premier avril prochain de fixer la quotité de chandelles qui sera payée à chaque maître et domestique.

Art. ii. — L'abus énorme occasionné par la fourniture du chauffage aux personnes de la maison de Sa Majesté n'a point échappé à son attention. Elle se réserve, quand le local le permettra, d'aviser aux moyens qui lui paraîtront les plus œconomiques.

Art. iii. — Lorsque le linge qui appartient au Roi arrivera dans le lieu de sa résidence actuelle, il sera délivré à chaque maître, sous sa responsabilité, deux paires de draps, deux tayes d'oreillers, douze serviettes de toilette, deux paires de draps de domestiques et six torchons. Cette fourniture faite, le Roi veut que chaque maître paye de ses deniers le blanchissage du linge qui lui est pretté.

Art. iv. — Le Roi supprime, à compter du premier octobre prochain, le paiement de tous médicamens à fournir aux personnes de sa maison. Sa Majesté se réserve de venir, s'il lui plaît, au secours de ceux dont un malaise grave exigerait beaucoup de drogues. Et dans ce cas l'état et fourniture en seroient arrêtés par son médecin et payés sur les deniers de la caisse de l'administration.

Art. v. — Les déjeuners particuliers donnant lieu à beaucoup d'abus, le Roi deffend au chef de l'office, sous peine d'en être responsable, de fournir pour les déjeuners ailleurs que sur la table de

Sa Majesté, sauf le cas d'indisposition, tous caffés ou boissons quelconques d'agrément.

Art. vi. — L'œconomie si nécessaire dans les cuisines du Roi ne doit point échapper à la surveillance de son commissaire général. Sa Majesté lui ordonne de soigner très attentivement cette partie dans laquelle il existe, depuis trop longtemps, une grande dilapidation. Et pour commencer à arrêter les abus, Sa Majesté deffend très expressément au chef de ses cuisines de fournir dans toute chambre, si ce n'est en cas d'indisposition marquée et en vertu d'un ordre exprès tout repas quelconque.

Art. vii. — La table dite aujourd'hui deuxième table, anciennement table des maîtres, sera composée de MM. Perronnet, Hüe, sa femme, et mademoiselle Bazire. Elle sera servie de la desserte du Roi, mais avec les égards que méritent les personnages qui y mangent.

Art. viii. — Il y aura, outre cette deuxième table, une table d'office. Elle sera composée des sieurs Bauer, L'hopital[1], et des femmes de chambre de madame la duchesse de Sérent, de madame la comtesse Étienne de Damas et de mademoiselle de Choisy. J'ordonne au sieur Hüe, mon commissaire général, de faire exécuter le présent règlement. Je le charge de tous les objets faisant partie de ma maison, tels que bouche-office, approvisionnements de cette espèce, ameublemens quelconques, réparations locatives et autres, entretien ou acquisitions de voitures pour mon service, payement de la nourriture de mes chevaux, sauf à remettre à mon écuyer, quand je le rappellerai près de moi, ceux des objets qui concernent sa place.

J'autorise le sieur Hüe à demander et à recevoir directement mes ordres toutes les fois que le service de ma maison l'exigera.

A Varsovie, ce 28 septembre 1801.

LOUIS.

Le logis où résidait Louis XVIII était de modeste apparence et d'incommode exigüité. C'était la « maison Vassilievitch », simple hôtel particulier, sis en la rue de Cracovie et fort méchamment meublé. Comment on y vivait, on peut le voir par la lecture d'un cahier de demandes rédigé par François Hüe, et où le Roi a écrit des notes marginales.

C'est tout d'abord le chauffage qui laisse à désirer. Le ma-

1. Valets de garde-robe et de l'office-bouche.

tériel est en mauvais état. La comtesse Henriette de Choisy[1], amie intime de la duchesse d'Angoulême, gèle dans sa chambre et ne peut allumer de feu sans qu'une épaisse fumée incontinent l'aveugle. « Le poêle est susceptible de réparations », écrit Hüe, il ne convient point de s'onérer d'une nouvelle dépense en en achetant un autre. Et le Roi répond qu'on peut pourvoir à la réparation. Encouragée par cet exemple, mademoiselle Bazire, femme de la Princesse, demande que le sien, qui « jamais ne peut s'allumer », soit refait à neuf. « J'y consens », écrit le fils des Bourbons.

Après le feu, l'eau. Il est impossible de s'en procurer pour le service journalier des cuisines du Roi. La pompe n'en fournit pas. Il faut, écrit Hüe, allonger le corps de pompe, y placer un rouet et creuser davantage le puits qui l'alimente. Mais c'est là pour les finances royales une bien grosse dépense! Hüe cherche un « ouvrier raisonnable »; il s'adresse au concierge du Prince Joseph de Prusse qui lui indique un plombier assez modeste pour se contenter d'un salaire de dix ducats. Tout compte fait, il est impossible de les payer comptant. Avec l'assentiment de son maître, Hüe verse cinq ducats et promet que la somme sera parfaite dans quatre mois seulement!

Madame la duchesse de Sérent, née Montmorency, couche sur une paillasse, et son « lit drapé » est en lambeaux. Elle obtient du Roi un lit de plume et des rideaux neufs. M. l'abbé Edgeworth de Firmont est encore plus mal partagé. Il a donné son lit au comte d'Avaray qui n'en avait point. Louis XVIII répond affirmativement à la requête de ce vénérable ecclésiastique, qui « couche dans un lit évidemment trop court pour sa taille et qui, si modeste et si mesuré dans toutes ses demandes, mériterait assurément que Sa Majesté veuille bien pourvoir à lui octroyer un lit tel qu'il le peut désirer ».

Ces messieurs de la Cour, si mal couchés, sont encore plus mal éclairés. Le Roi « par le règlement qu'il lui a plu de faire, a ordonné qu'il serait délivré à chaque maître dix livres de chandelles et cinq à chaque domestique ». Or,

1. Chanoinesse de Sainte-Anne de Bavière; dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême: plus tard vicomtesse d'Argout.

« épreuve faite d'une livre de chandelle des six à la livre, ce qui pour trente jours fait trente chandelles, il résulte qu'il n'y a d'éclairage que depuis six, heures du soir jusqu'à onze heures ». Sur les instances qui lui sont faites, Louis consent à délivrer chaque semaine deux livres de chandelle aux maîtres et une livre aux domestiques.

Ainsi se succèdent les demandes de M. Hüe, au nom de la maison du Roi, et les réponses de Sa Majesté, qui a toutes les raisons du monde de se montrer bonne ménagère et de suivre son goût naturel qui était de s'appliquer au petit détail. Pourtant, de loin en loin, le Roi ordonne quelque dépense de luxe, comme on voit par le billet suivant :

Que M. Hüe me fasse parvenir les *Normands en Italie, ou Salerne délivrée*, poème en quatre chants, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

J'ai oublié de dire que, comme l'année dernière, je veux qu'il y ait, tous les jours gras, deux plats d'asperges au lieu d'un. A commencer dès demain.

Les registres de Hüe, soigneusement revus par Louis XVIII, dont on reconnaît sur chacune des pages l'écriture, menue et serrée, nous renseignent exactement sur les ressources et les dépenses de Louis XVIII, à partir de l'année 1803. Les revenus oscillent entre 250 000 et 300 000 livres par an. Les dépenses mensuelles sont d'environ 20 à 25 000 livres, comme on voit par ce compte, pris au hasard, des dépenses du mois de septembre 1803[1] :

Traitements . . . . Ducats	120	658 florins.
Habillement.		50
Pharmacie		1713
Lingerie		754
Bouche, office.		3610
Bouche, cave		257
Bouche, cuisine		3316
Chauffage.		1090
Éclairage en argent.		304
A reporter. . . .	120	11752

1. Le Roi a alors en caisse 410 ducats 12518 florins 24 gros.

Report. . . Ducats	120	11752 florins.
Éclairage en nature		35
Loyers et maison		2120
Ameublement		941
Réparations		4752
Écuries.		10224
Diverses		819
Soit : Ducats	120	30643 florins.

Ce qui, d'après le calcul de Hüe, égale environ 20 000 livres françaises.

En octobre, la dépense est de 26 186 livres, en novembre de 22 795 livres, en décembre, de 24 355 livres. A la fin du mois, la caisse est parfois presque vide. Il est temps que le premier jour du mois suivant arrive, apportant la pension mensuelle d'environ 20 000 livres servie, croyons-nous, par la Prusse et le Brésil, et augmentée de quelques milliers de livres dont l'origine nous est inconnue.

En de pareilles conditions, le séjour à Varsovie n'était point agréable au Roi. Aussi, lorsqu'il sentit se refroidir la bienveillance du roi de Prusse, ce fut sans regrets qu'il quitta l'ancienne capitale de la Pologne, pour retourner à Mittau, où l'empereur Alexandre consentait à lui donner l'hospitalité.



MITTAU

En rentrant dans les États du tsar, le prince exilé prit de minutieuses précautions pour ne pas déplaire à son hôte. « Pour répondre à la confiance que l'Empereur lui accordait relativement à l'introduction de ses effets dans l'Empire, nous dit François Hüe, Sa Majesté ordonna à son commissaire général de faire lui-même la visite de tous les ballots lui appartenant, ainsi que ceux des princes, arrivant en Russie par voie de mer ou de terre, afin d'être bien certain qu'il ne s'en rencontrerait aucun qui fût prohibé et de nature à déplaire à son Impériale Majesté. »

Le tsar, au reste, le traita avec une certaine générosité.

Outre un subside annuel, qui paraît avoir été de 200 000 roubles, il payait le loyer de la maison, et le traitement et l'habillement des gens. Cependant, du moins au début, Louis XVIII a grand'peine à suffire aux dépenses mensuelles, qui varient entre 10 et 20 000 roubles.

En janvier 1805, le comte de Provence possède en caisse 25 000 roubles 13751 florins. Les dépenses du mois de janvier, qui se reproduisent sans grandes variantes pour les mois suivants, sont celles-ci :

Pharmacie.	Roubles	259
Lingerie		196
Bouche-office		771
Bouche-cuisine		906
Éclairage		60
Dépenses diverses		9994

Aussi voit-on, par une note d'avril 1805, que les officiers de bouche et de cuisine n'ont pas reçu leurs gratifications accoutumées.

Gratifications qui n'ont point été données faute d'argent :

A M. Guignier.	Thalers.	45
A M. Coutant		40
A M. Baüer.		35
A Daniel (de M. Le Fèvre).		14
A Ranck		14
A André, garçon de cuisine		10
	Thalers . . .	158

Vu bon,

LOUIS.

La situation s'aggrave encore quand, à partir de juillet 1805, les libéralités du tsar se resserrent, qu'il faut louer une « maison » 24 000 francs par an [1], payer les frais d'ameublement et d'écurie. On en est réduit à économiser sur la bouche-office et la bouche-cuisine. C'est un problème que l'entretien de la

1. Louis continue cependant de résider à Mittau, au palais de Courlande, appartenant au tsar. Alexandre en exigea-t-il un prix de loyer ou faut-il entendre par cette « maison » les habitations en ville des personnes de la suite ?

petite cour. Louis a autour de lui quarante-trois personnes, tant maîtres que domestiques, et les premiers sont payés par lui sur un taux approximatif de cent louis par an[1].



Voici, d'après un « état », la liste de ces fidèles du Roi :

État de maison de Sa Majesté à Mittau, pour l'année 1805 (7 février) :

M. le duc de Gramont[2] et son domestique.
M. le duc de Piennes et son domestique.
M. le duc d'Havré[3] et deux domestiques.
M. le comte de la Chapelle[4] et deux domestiques.
M. le marquis de Bonnay[5] et son domestique.
M. l'abbé Edgeworth de Firmont[6] et son domestique.
M. Le Fèvre[7] et son domestique.
M. Gilles et son domestique.
M. l'abbé Fleuriel[8].
Madame la comtesse de Narbonne[9] et sa femme de chambre.
M. Collignon, un valet de chambre.

1. Il n'est fait aucune mention, dans les comptes tenus par M. Hüe, des personnes et des dépenses de la Reine, du duc d'Angoulême et de Madame. Ils avaient sans doute — comme en France — leurs maisons particulières. La Reine, au cours du premier séjour de Mittau, avait un revenu personnel de 10 000 livres par mois.

2. Le duc de Gramont devint, après 1815, pair de France, lieutenant général, et reçut le commandement d'une compagnie des gardes du corps qui prit son nom.

3. Le duc d'Havré, de la maison de Croy, grand d'Espagne de 1re classe, lieutenant général et commandant de la compagnie d'Havré aux gardes du corps du Roi après 1815.

4. Maître d'hôtel du roi Alexandre Le Filleul, comte de La Chapelle, maréchal de camp.

5. Pair de France, ministre d'État, pair de France, membre du Conseil privé sous la Restauration.

6. Le célèbre confesseur de Louis XVI, dont il sera question plus loin.

7. Plus tard, secrétaire de la chambre du duc de Bordeaux.

8. Un des aumôniers du Roi qui, présent à Rome en 1817, lors des négociations avec le Saint-Siège, échangea une curieuse correspondance inédite avec François Hüe.

9. Émilie de Sérent, dame de madame la duchesse d'Angoulême, et femme de Raymond-Jacques Marie, comte, puis duc de Narbonne-Pelet.

M. l'abbé Destournelles.

M. de Perronnet.

M. de Préan, M. Gonet[1].

M. le comte de Damas et son domestique.

Madame la duchesse de Sérent et sa femme de chambre.

M. le comte et madame la comtesse de Damas-Crux, et un domestique et une femme de chambre.

Madame la comtesse de Choisy.

Madame Collignon.

Madame Hüe.

M. Turgis[2].

M. Hüe et son valet de chambre.

Plusieurs de ces personnes logeaient en ville. C'est le Prince qui assignait leurs domiciles respectifs. Elles se réunissaient chaque jour à sa table[3] et demeuraient pendant tout le jour en ses entours, fort peu occupées, comme on pense, par l'exercice de leurs charges ; aussi l'ennui était-il profond à la cour de Mittau[4].

Le prétendant y menait une existence monotone dont cependant il ne se lassait point, confiant, disait-il, dans le droit divin qui, à « l'heure de Dieu », devait le rétablir sur le trône de ses pères. Il se levait de grand matin et, chaque jour, vers huit heures, entendait dans la petite chapelle de Mittau la messe, célébrée soit par M. Edgeworth, soit par l'abbé Fleuriel. Le dimanche était réservé aux audiences. Sa Majesté recevait quelques personnes étrangères : nobles russes, émi-

1. MM. Collignon, de Préan et Gonet étaient valets de chambre du Roi. Il a été parlé plus haut de MM. de Damas, de Perronnet, etc.

2. Louis-François Turgis, ou plutôt Turgy, précédemment officier de bouche aux Tuileries, puis enfermé au Temple ; après la Restauration, premier valet de chambre et huissier du cabinet de la duchesse d'Angoulême. Il publia, en 1818, une curieuse relation de son séjour au Temple, rapportée par Eckard dans les pièces justificatives de son histoire de Louis XVIII.

3. Il y avait une deuxième table pour les « officiers chez le Roi » ne jouissant point des honneurs de la Cour, tels que MM. Collignon, Turgy, etc., et une troisième table pour l'office.

4. Tous les détails qui suivent sur la vie privée du comte de Provence à Mittau et à Hartwell sont extraits des notes de François Hüe, ou de sa correspondance avec sa famille et particulièrement avec son fils André Hüe, alors lieutenant au régiment de Dillon et plus tard capitaine aux mousquetaires et premier valet de chambre des rois Louis XVIII et Charles X.

grés établis dans la ville, gardes du corps épars et ruinés depuis le licenciement des cent-gardes qu'avait formés Paul I[er].

Sa tenue était fort simple, et il l'avait réglée comme celle de toute sa maison. Il ne portait aucune décoration. Dès le matin, il apparaissait, correct et soigné, dans un habit bleu de roi avec le collet rouge. Sa table frugale et « commandée par les nécessités de l'œconomie » était soigneusement réglée par lui-même.

Il sortait peu, sentant déjà les premières atteintes de ses infirmités. Il se rendait au petit salon dans le courant du jour pour deviser avec son entourage, ou se livrer aux plaisirs du jeu qu'il aimait infiniment. Parfois, il se contentait de regarder ses serviteurs jouer au tric-trac et aux échecs, donnant quelques conseils, lançant quelque fine saillie ; ou bien il s'absorbait dans ses réflexions. A quatre heures, très exactement, on servait le dîner, après quoi on retournait au salon pour le whist du Roi, qui se retirait de bonne heure dans sa chambre.

Les accès de goutte le faisaient beaucoup souffrir, au point de l'empêcher de tenir une plume :

Sa Majesté — écrivait au cours de cette année 1803, le comte d'Averay à M. Hüe — vous a nommé à la place de M. de Gimel[1], à la suite de la mort de ce fidèle serviteur. Il ne peut être remplacé d'une manière plus satisfaisante que par celui que l'infortuné roi Louis XVI a nommé dans son testament. Aussi Sa Majesté me charge-t-elle de vous dire spécialement qu'elle vous aurait, Elle-même, donné sur-le-champ ce témoignage de sa main, si Elle n'était pas en ce moment dans l'impossibilité d'écrire par suite de la goutte...

Les accès duraient souvent plusieurs jours, au cours desquels Louis se distrayait par la lecture des classiques latins ou des poèmes épiques, d'un goût douteux, qu'on publiait alors en France.

Un triste événement rompit la monotonie de l'existence à Mittau ; ce fut la mort de l'abbé Edgeworth qui, au dire de François Hüe, affligea beaucoup Louis XVIII. Une fièvre maligne s'était déclarée parmi les troupes et militaires français qui, blessés à la bataille d'Iéna, avaient été dirigés sur

1. Trésorier de la cassette privée du Roi.

Mittau. L'abbé Edgeworth voulut les soigner, et contracta auprès d'eux les germes de l'épidémie, dont il mourut le 23 mai 1807. Louis était fort attaché au dernier confesseur de son frère qu'il avait auprès de lui depuis l'année 1796. Ayant échappé à la Terreur, Edgeworth s'était réfugié en Angleterre, d'où le Roi l'avait fait venir à Blakenbourg, par une lettre en date du 19 septembre, où il l'appelait « comme le confident des dernières pensées d'un frère, dont il pleurait sans cesse la perte, et dont tous les Français béniront à jamais la mémoire[1] ». Et, le 20 avril 1797, il écrivait au cardinal de Montmorency la lettre suivante[2] :

Mon cousin,

Vous êtes instruit du bonheur que j'ai de posséder depuis quelque temps auprès de moi M. l'abbé de Firmont. Il a droit à la tendre vénération de tout bon Français. Combien n'en a-t-il pas à la mienne! Mais ce n'est pas assez pour moi de rendre à ses vertus et à son généreux dévouement l'hommage qui lui est dû. Je ne fais que remplir mon devoir. Il faut plus pour satisfaire mon âme. Celui qui a été le témoin de la mort de mon frère et qui, sur l'échafaud, a proclamé son martyre, doit être mon soutien. Le courage religieux dont il pourra à chaque instant me retracer l'image me donnera la force de soutenir les épreuves que Dieu m'envoie, et d'imiter les vertus dont ma malheureuse famille m'a donné de si longs exemples. Il restera donc auprès de moi, et sa présence, ne pouvant augmenter le sentiment des cruelles pertes que j'ai faites, mêlera à ce douloureux souvenir le seul adoucissement dont il est susceptible.

Je n'ai plus qu'à donner à cet arrangement la forme convenable et je vous connais trop pour n'être pas sûr du plaisir que je vous ferai en vous disant de prendre mes ordres[3] pour donner à M. l'abbé de Firmont la place d'un de mes aumôniers.

Sur quoi, je prie Dieu, mon cher cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Le 20 avril 1797.

LOUIS.

1. Nous ne la rapporterons pas ici cette lettre, qui a été publiée en note dans *Les dernières années du règne de Louis XVI*, du baron François Hüe.

2. Au bas de cette lettre inédite est inscrite la mention suivante : « Cette copie a été faite à Mittau sur l'original même dont le Roi a permis à M. le Cardinal de me donner communication le 16 août 1798 » (Papiers de Hüe.)

3. Louis-Joseph de Montmorency-Laval, premier baron chrétien, cardinal prêtre de la sainte église romaine, évêque de Metz, prince du saint Empire, etc., était grand aumônier de Louis XVIII.

Après avoir écrit au frère de l'abbé Edgeworth « la plus tendre des lettres », Louis XVIII voulut composer lui-même son épitaphe, ce qu'il fit en fin latiniste qu'il était.

D. O. M.
Hic jacet
Reverendissimus vir
Henricus Essex Edgeworth de Firmont sanctæ Dei ecclesiæ
sacerdos, vicarius generalis diocesis Parisiensis
qui
redemptoris nostri vestigia tenens
oculus cæco
pes claudo
mœrentium consolator
fuit,
*Ludovicum XVI^um^*
ab impiis rebellibusque subditis
morti relictum
ad ultimum certamen
roboravit
strenuoque martyri cælos apertos
ostendit.
E manibus regicidarum
mira Dei protectione
ereptus
Ludovicus XVIII
eum ad se vocavit.
Ultro accurens
ei per decem annos
regiæ ejus familiæ
necnon et fidelibus sodalibus
exemplum virtutum
levamen malorum
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus
illi quem solum colebat
semper similis
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
Die XXII maii mensis, anno Domini 1807
ætatis vero suæ LXII.
Requiescat in pace. *L^s^ de B^r^ B^n^ XVIIIe du nom.*

Ci-gît très vénérable homme Henri Essex Edgeworth de Firmont, prêtre de la sainte église de Dieu, vicaire général du diocèse de Paris, qui, suivant les traces de notre rédempteur fut l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père du pauvre, le consolateur de l'affligé. Il arma de force Louis XVI pour le dernier combat où il périt par le crime de sujets impies et rebelles, et il montra à cet intrépide martyr les cieux ouverts. Arraché des mains des régicides par un miracle de la Providence, Louis XVIII l'appela auprès de lui. Il accourut, et, durant dix années, il fut pour le prince, pour son auguste famille et pour les fidèles compagnons de leurs infortunes, un modèle de vertu, un appui dans les maux. Poussé par la calamité des temps de contrées en contrées, toujours semblable à celui qui possédait entièrement son cœur, il traversa la vie en répandant les bienfaits. Riche de bonnes œuvres, il mourut le 22 du mois de mai, l'an du Seigneur 1807, la 62e année de son âge. Qu'il repose en paix.

Peu de temps après cette mort, Louis XVIII quittait la Courlande (septembre 1807), pour les raisons que nous avons dites. Après s'être arrêté en quelques endroits, il se rendit en Angleterre, au château d'Hartwell, qu'il loua d'abord, puis acheta à sir Georges Lee.



HARTWELL

« Il y a beaucoup de monde à Hartwell, écrivait François Hüe, au mois de septembre 1810. Pour pouvoir y loger toute la Cour, on a dû diviser la maison en pièces de médiocre étendue, et on a établi des baraquements dans les communs. »

Le prétendant, enfin maître chez lui, menait la vie simple d'un grand seigneur anglais. A Hartwell, comme à Mittau, les distractions du whist et du reversis comblaient imparfaitement les trop grands vides d'une vie oisive. Louis, pour qui la marche était déjà pénible, se promenait souvent en voiture, dans une simple voiture de remise attelée d'un unique cheval. C'est sur les belles routes anglaises qu'il prit le goût des excursions au galop, répétées chaque jour deux heures durant, dont il rapporta l'habitude en France.

La présence d'un nombre considérable de grands seigneurs,

établis à Hartwell, ou venant fréquemment lui faire leur cour, donnait quelque éclat à la résidence royale. Le prince avait auprès de lui le duc et la duchesse d'Angoulême, le comte d'Artois, le duc de Berri et le prince de Condé. Le comte d'Artois, il est vrai, résidait fréquemment à Londres. Les deux frères avaient des goûts très différents; c'était souvent entre eux un sujet de pénibles discussions. Aussi le futur Charles X s'absentait-il souvent. D'ailleurs il s'isolait dans les exercices d'une dévotion devenue très fervente depuis la mort de madame de Polastron. On sait que Londres, où habitait madame Amy Brown, attirait également M. le duc de Berri[1].

Les « capitaines des gardes » du Roi étaient les ducs de Gramont et d'Havré, ses « premiers gentilshommes » les ducs de Fleury[2] et d'Aumont. Louis avait voulu, par respect de la vieille étiquette, garder ces charges, véritables sinécures, dont la pompe détonnait un peu dans la modestie de cette Cour. Les visiteurs qu'il recevait le plus souvent étaient MM. de Flamarens, de Colbert, de Belbeuf, de Villedieu, Amelot, d'Argentré, de Laurentie, de Dillon et Lamarche, évêques français qui s'étaient réfugiés à Londres après la conclusion du Concordat.

Il fallait à Louis XVIII son esprit de stricte économie pour vivre et faire vivre décemment sa petite Cour. Avec les subsides qu'il recevait alors du tsar et de l'Angleterre, ses revenus s'élevaient à peine à six cent mille francs par an. Or, cette somme, en Angleterre, n'équivalait pas, au dire du ministre Vitrolles, à plus de trois cent mille francs en France. Sur cette somme, le Roi donnait au duc d'Angoulême une pension annuelle de cent mille francs, et la même somme, pour ses aumônes, à l'archevêque de Reims, M. de Talley-

1. On a beaucoup parlé récemment d'un fils présumé du comte d'Artois et d'Amy Brown. Une polémique s'est élevée à cet égard à la suite de la publication des *Souvenirs du vicomte de Reiset*, dont la *Revue de Paris* a donné d'intéressants fragments à ses lecteurs. Qu'il nous soit permis de dire ici que madame la baronne André Hüe, née Mazenod, belle-fille de François Hüe, et qui pendant plusieurs années vécut à Saint-Cloud dans l'entourage des princes, nous entretenait fréquemment, jadis, des deux filles issues de cette liaison, mais ne nous a jamais parlé d'un fils.

2. Louis de Rosset, duc de Fleury, pair de France, colonel de dragons, et premier gentilhomme de la chambre du Roi, lieutenant général.

rand-Périgord [1], et il distribuait des secours à d'anciens officiers français ruinés par l'émigration, et qui venaient perpétuellement quêter la bourse royale.

Il fallait donc à Hartwell autant et plus d'économie qu'à Mittau et Varsovie; aussi François Hüe prépara-t-il ce règlement de la maison royale :

Le Roi voulant établir dans sa maison un ordre et une œconomie sévères, entendant toutefois les concilier avec la dignité convenable, ordonne ce qui suit :

Article premier. — Sa Majesté veut qu'à compter du mois d'avril prochain jusqu'au mois d'octobre suivant, il soit payé à chaque maître pour son éclairage la somme de huit schillings par mois et celle aussi de cinq schillings par mois pour chacun de leurs domestiques, et que chacune des dites sommes soit augmentée d'un tiers depuis le premier octobre jusqu'au premier avril. — L'éclairage continuera d'être fourni en nature, mais avec la plus stricte œconomie, aux gens de bouche, de cave et d'office du Roi et aux valets de pied et gens d'écurie de Leurs Majestés.

Art. ii — Chaque maître ayant reçu précédemment sous sa responsabilité deux paires de draps, deux tayes d'oreillers et six serviettes et chaque domestique deux paires de draps et six torchons, tous lesquels objets ont été fournis en la lingerie du Roi, les maîtres et domestiques représenteront les dits objets dans l'état où ils peuvent être ou diront ce qu'ils sont devenus avant qu'il soit pourvu au remplacement de ce qui se trouverait manquer. Les dits maîtres et domestiques continueront de payer de leurs deniers le blanchissage du linge qui leur est prêté. Les gens de bouche, de cave et d'office du Roi et les valets de pied et gens d'écurie de Leurs Majestés, recevront en argent comme par le passé le prix du blanchissage du linge qui leur est fourni de la lingerie et, à cet effet, il leur sera payé par mois la somme de deux schillings.

Art. iii. — La dame Guignot, ayant sous sa garde et surveillance immédiate le linge qui appartient au Roi, sauf celui dont le sieur Guignot a le maniement journalier pour le service de la personne du Roi, remettra, chaque trois mois, un état énonciatif de la quantité de chaque espèce de linge du corps du Roi; le raccommodage et entretien continueront d'en être faits par la dame Risbourg.

Art. iv. — Le Roi maintient l'article de son règlement du

1. Pair de France en 1815, cardinal-archevêque de Paris en 1817; oncle de Talleyrand.

18 septembre 1801 par lequel Sa Majesté a supprimé le payement de tous médicamens qui seraient fournis aux personnes de sa maison.

Sa Majesté continue de se réserver de venir au secours de ceux dont une maladie grave exigerait beaucoup de drogues, et dans ce cas l'état de fourniture en serait arrêté par son médecin et payé des deniers de la caisse du Roi.

Art. v. — Les dépenses particulières donnant lieu à beaucoup d'abus, le Roi défend très expressément au chef d'office de fournir, ailleurs que sur la table de Sa Majesté, sauf le cas d'indisposition, tout caffé ou boissons quelconques d'agrément.

Art. vi. — Le Roi deffend au chef des cuisines de fournir dans les chambres tous repas quelconques, si ce n'est dans le cas d'indisposition marquée ou de cause valable, mais, dans l'un ou l'autre cas, il ne pourra le faire sans en avoir reçu l'ordre exprès. Mêmes deffenses sont faites au sommelier du Roi pour le vin confié à sa garde.

Art. vii. — La table d'office sera composée des sieurs et dames Mouillard, Bauer, Risbourg, Français, Gouvernot, Le Fèvre, Péan, Armand, les dames Pierre, La Marie (?), et des femmes de chambre de madame la comtesse de Narbonne, de madame la duchesse de Sérent, de madame la comtesse de Damas et de mademoiselle de Choisy.

Art. viii. — Chacun désormais payera ses ports de lettres. Celles qui sont portées chez le comte de La Châtre continueront d'être insérées dans le paquet qu'il expédie pour le service du Roi.

Sous ce règlement, signé par Louis XVIII le 31 mars 1809, vécut la maison du Roi jusqu'au jour où l'exilé, rentré en France, data ses actes de la dix-neuvième année de son règne. Ce qu'avaient été les dix-neuf premières années de ce règne, les documents qu'on vient de lire le révèlent avec une précision suffisante.

BARON ANDRÉ DE MARICOURT

L'ATTAQUE DE TIMIMOUN

PAR LES MAROCAINS

— 18 FÉVRIER 1901 —

Lorsqu'on arrive aux abords de Timimoun en venant du nord-est par la piste de Hassi-Moussa, on ne voit devant soi qu'un vaste plateau aride et rocailleux qui semble s'étendre indéfiniment à l'horizon. A deux kilomètres de l'oasis, le terrain s'affaisse brusquement. Une gigantesque marche d'escalier, sillonnée par des lignes de *foggaras* (puits souterrains à galerie), descend dans la longue dépression qui porte le nom de Sebkha du Gourara ; et vers l'occident apparaît, comme une immense mer de sable, la berge opposée où les vents d'est accumulent les débris d'érosion du plateau de Tademaït. Alors seulement, on aperçoit deux kasbahs (forteresses), flanquées à droite et à gauche d'un mur crénelé que l'on devine entourer une oasis, et c'est à peine si l'on peut entrevoir le sommet de quelques-uns des hauts palmiers qui dégringolent le long des pentes de la falaise, pour s'étaler ensuite au bord oriental de la Sebkha.

Dans l'oasis vit une population sédentaire, dont la masse, désignée sous le nom de Zenata et de Harratin, est un résultat des croisements les plus divers entre la race blanche autochtone, et les esclaves noirs amenés du Soudan. La langue et les coutumes se rapprochent beaucoup de celles de nos Kabyles. Une djemâa, avec son président le caïd, délibère et décide sur toutes les questions intéressant la commu-

nauté. En démêlés perpétuels avec leurs voisins, ainsi qu'il est de règle dans les oasis du Gourara et du Touât, les habitants du Timimoun vivent en outre sous l'incessante menace d'une incursion des Berabers marocains. Terr oriséspar l'audace de ces derniers, ils ne songent même pas à organiser contre eux la défense de leurs remparts : ils les reçoivent dans leurs demeures, leur livrent tout ce qu'exigent ces hôtes dangereux, et parfois même, — plus ou moins volontairement, — s'associent, contre quelque voisin impuissant, à leurs opérations de brigandage.

Il fallut que Timimoun devînt, en juin 1900, le centre de notre occupation du Gourara, pour qu'un parti fût enfin tiré de son système défensif, composé du mur d'enceinte bastionné, et des deux kasbahs. C'est dans ces dernières que la garnison française concentra ses moyens. L'aménagement en fut long et pénible : c'était, à l'intérieur, un véritable labyrinthe de ruelles couvertes, un amas de murs et de maisons entassés au hasard, et qu'il fallut démolir pour faciliter les communications et rendre la défense possible. A l'extérieur, on dut également dégager les abords et ouvrir quelques portes. Déjà l'aspect de cette partie de Timimoun avait complètement changé, lorsque, dans les premiers jours de 1901, la concentration des troupes qui devaient faire partie de la colonne du Touât, aux ordres du général Servières, vint momentanément interrompre les travaux.

Après le départ des troupes, le 31 janvier 1901, la petite garnison laissée à la garde de la place sous les ordres du commandant Reibell reprit avec activité la tâche interrompue. On était peu nombreux[1] : 13 officiers et 180 hommes, dont 150 seulement en état de prendre les armes ; on n'avait pas d'artillerie : il fallut renoncer à assurer la défense de la kasbah nord, trop vaste et trop délabrée. On n'y laissa donc que des magasins gardés par une vingtaine d'hommes ; le reste de la troupe se retrancha dans la kasbah sud.

Cette forteresse est une sorte de citadelle carrée de cent

1. Une compagnie du 1er régiment de tirailleurs algériens, une section du 2e bataillon d'Afrique, quelques tirailleurs sahariens, quelques isolés des différents services (subsistances, infirmiers, génie, etc.), le personnel du Bureau arabe, et les malingres de la colonne du Touât.

mètres de côté, entourée d'un mur en terre haut de six à huit mètres, et que flanquent des bastions construits aux quatre angles. On n'y laissa subsister que deux ouvertures : une poterne basse communiquant avec la kasbah nord, et, dans la face orientale, une large porte de trois mètres, permettant le passage des chameaux chargés. Une brèche ancienne s'ouvrait aussi dans la muraille du sud : on travailla à la boucher ; mais, le 18 février, elle offrait encore un passage à quatre mètres cinquante au-dessus du sol.

A l'intérieur, un groupe de constructions compactes, comprenant les logements des officiers et de la troupe, couvrait toute la moitié septentrionale de la kasbah. La partie sud formait une vaste cour, autour de laquelle s'élevaient les locaux d'un usage commun : fours, hangars, hôpital. Vers le centre de cette cour, à proximité de la brèche, un tas de sacs d'orge s'alignait en rangées régulières.

La kasbah était trop étroite pour que tout pût y trouver place en temps ordinaire. Au dehors, on avait utilisé différentes installations : un bâtiment isolé pour le commandant d'armes, les premières maisons du village indigène pour le bureau arabe, qui se trouvait ainsi en contact permanent avec ses administrés. En avant de la face sud, les troupeaux de bétail étaient parqués dans de grands enclos, au milieu desquels était bâti un gourbi pour quatre bergers indigènes.

De minutieuses précautions furent prises pour garantir la sûreté de cette agglomération : un poste de quinze hommes fournissait des sentinelles aux points les plus dangereux, et ce service de garde, bivouaqué à l'extérieur de la kasbah, répondait, par le souci de sa propre conservation, de la sécurité de la garnison abritée derrière les murailles.

D'ailleurs, dans le même temps, la colonne opérait pacifiquement au Touât, et les renseignements qui parvenaient d'elle à Timimoun ne faisaient en rien présager le coup de foudre qui allait éclater. Au contraire, la sécurité du pays paraissait telle à ceux-là mêmes qui étaient chargés d'épier les moindres indices, que, le 17 février, le lieutenant Clavery, chef du bureau arabe, et l'interprète militaire Pozzo di Borgo partaient avec une petite escorte de spahis et de goumiers indigènes pour faire une tournée de deux jours dans l'oasis

des Oulad Saïd, située à une trentaine de kilomètres au nord de Timimoun.

Personne n'avait pris garde aux allées et venues d'un commerçant marocain, Mouley-el-Madhi, installé à Timimoun depuis le début de notre occupation, et qui, devenu sympathique à tous par son affabilité, par les services qu'il rendait, avait eu mainte occasion de pénétrer dans la kasbah, dont il connaissait tous les coins et recoins. Personne non plus n'eut vent de la disparition de ce personnage le 17 au soir.



Pendant que la colonne du Touât cheminait à la recherche de l'ennemi, l'orage grossissait sur ses derrières, à l'instigation du caïd de Bouda [1]. Ce personnage, n'ayant pu réussir dans les démarches qu'il avait faites personnellement auprès du sultan du Maroc pour obtenir son concours contre nous, s'était tourné du côté des Bérabers.

Grisés par le succès qu'ils avaient remporté à Métarfa, au mois de septembre 1900, alléchés par l'appât du pillage et le prix qui leur était offert (30 rials par tête, environ 75 francs), ceux-ci s'organisèrent en harka (colonne de partisans), et se concentrèrent à Tebalbalet, où fut arrêté le plan d'opérations.

Il consistait à se porter rapidement sur Timimoun, que le caïd de Bouda déclarait ne devoir être occupé que par une quarantaine de malades, à massacrer la petite garnison, à s'emparer des provisions, soulever enfin le pays, et harceler par de continuelles attaques la colonne qui, privée de vivres, serait bientôt réduite à merci.

Ce plan, admirablement conçu, fut suivi point par point jusqu'au jour de l'attaque de Timimoun. Au nombre de six cents environ, divisés en quatre groupes que commandaient quatre chefs obéissant eux-mêmes à un grand chef unique, ils partirent de Tebalbalet vers le 5 ou le 8 février. Ils n'emmenaient que dix jours de vivres et les animaux strictement nécessaires. Tout le monde marchait à pied, sauf les cinq Kébars et dix-neuf autres cavaliers destinés à assurer le ser-

1. Un des ksours du Touât.

vice d'éclaireurs; en tout cent quatorze chameaux et vingt-quatre chevaux.

Leur ordre de marche était très simple : au centre, le convoi de chameaux, encadré de chaque côté par deux colonnes de piétons ; et, pour éclairer la marche, des cavaliers répartis en avant, en queue, et sur les flancs. La plus grande rigidité fut observée dans les mouvements, car les traces relevées par la suite sur le sable étaient d'une régularité étonnante.

Pour obtenir à coup sûr l'effet de surprise sur lequel ils comptaient, les Bérabers évitèrent tous les lieux habités, voyageant la nuit et mettant seulement dix jours pour franchir les cinq cents kilomètres qui séparent Tebalbalet de Charouin. Ils arrivèrent en ce point la veille de l'attaque, c'est-à-dire le 17 février. C'était le premier ksar qu'ils abordaient depuis le départ, mais ils ne craignaient plus les indiscrétions, car ils n'étaient qu'à soixante-cinq kilomètres de Timimoun, et les gens de Charouin allaient marcher avec eux, grossissant la colonne d'environ deux cents hommes, auxquels s'ajoutèrent plus tard, en nombre à peu près égal, des gens de Talmin et de Tasfaout. Ceux de Talmin ne devaient rejoindre la harka que sous les murs de Timimoun, au moment convenu pour l'attaque, c'est-à-dire le 18 février à la prière de quatre heures du matin.

Cette heure et cette date avaient été fixées depuis Tebalbalet : le capitaine Pein, commandant les goums de la colonne du Touât, en eut la nouvelle dès le 16 février par un esclave nègre échappé de la harka. Cet important renseignement fut aussitôt communiqué au chef du service des affaires indigènes de la colonne; mais, transmis ensuite par le courrier ordinaire, il ne devait parvenir à Timimoun que le 21 février à deux heures de l'après-midi, trois jours après les événements auxquels il s'appliquait.

Les Bérabers, quittant Charouin le soir même du 17 février, se portèrent droit sur Timimoun à travers la sebkha ; ils avaient pris en passant à Tasfaout l'étendard de Sidi Moussa, marabout vénéré des Zoua qui habitent ce ksar.

Arrivés vers une heure du matin à environ mille cinq cents mètres des kasbahs, ils firent accroupir les chameaux, les entravèrent et les laissèrent à la garde de quelques hommes.

Puis, après avoir mangé leurs dernières provisions, guidés sans hésitation par ce même Mouley-el-Madhi, qui jouissait la veille encore de tout son crédit dans la place, ils grimpèrent les pentes de la sebkha, pour se porter, à travers l'oasis de Bou-Noua et le long du mur de Timimoun, en face et à proximité du point d'attaque si judicieusement déterminé par leur espion.

Trente hommes, pris parmi les plus résolus et que leurs compagnons appelaient « les trente voleurs », devaient, avant que l'alerte fût donnée, pénétrer dans la kasbah par la brèche que présentait le mur d'enceinte au milieu de la face sud, et préparer ainsi l'assaut facile de ce point par la masse qui s'élancerait à l'heure de la prière.



Depuis quelques instants, le tirailleur placé en faction devant la face sud est vivement préoccupé par certains bruits, par des ombres qu'il croit percevoir derrière le mur d'un cimetière arabe, à moins de cent pas en face de lui. Craignant de donner une fausse alerte, il se raidit pour ne pas crier avant d'avoir une certitude. Cependant, tout autour de lui, le drame se précipite : à l'abri du mur du cimetière, la troupe des assaillants grossit d'instant en instant. Dans le dos même de la sentinelle, les « trente voleurs » se sont glissés à travers le parc à bestiaux le long de la muraille ; ils ont imposé silence aux bergers en égorgeant l'un d'eux ; en un clin d'œil, ils ont dressé la barrière du parc contre le mur et sauté dans la kasbah par la brèche.

De plus en plus anxieux, le factionnaire commence à se replier, lorsque, aux premières paroles de la prière du matin lancées par le mufti du haut de la mosquée, les ombres se démasquent en foule sur le mur du cimetière :

— Halte-là ! Aux armes ! crie la sentinelle.

Un coup de feu lui répond, qui traverse sa chéchia. Courageusement, le brave tirailleur décharge six fois son arme en reculant lentement devant la multitude qui, démasquée, s'est précipitée en avant.

A ces détonations, à la sonnerie de la « générale », toute

la garnison est sur pied. Au milieu d'une obscurité complète, dans les couloirs étroits et enchevêtrés de la kasbah, ce fut d'abord une violente bousculade. Chacun, instinctivement, avait sauté sur ses armes et cherchait à gagner la cour, pour se grouper sur le terrain des rassemblements habituels. L'intensité immédiate de la fusillade, jointe à la clameur immense que l'on entendait du dehors, faisaient peser une telle angoisse sur tous que pas un cri ne fut poussé. Quelques secondes après l'alerte, les officiers, suivis des gradés et des hommes, débouchaient des couloirs dans la cour intérieure de la kasbah, où ils recevaient à l'improviste une grêle de balles, partie, semblait-il, des sacs empilés au milieu de la cour.

Le sergent-major Archin et un tirailleur tombent à la porte. Un mouvement d'hésitation se produit. Comment expliquer ces coups de feu tirés de l'intérieur? N'étaient-ils pas dus simplement à la méprise de quelques soldats affolés? Déjà des voix s'élevaient pour les exhorter au calme, quand la sentinelle qui avait donné l'alarme s'écria du fond de la cour où elle s'était repliée :

— Ils sont dans les sacs d'orge, prenez garde!

On ne connaissait ni la nature ni la force de l'ennemi, qui demeurait invisible. Tout au plus pouvait-on se rendre compte vaguement du point où il avait fait irruption, tant par la direction des voix que par les cris des bêtes du troupeau. C'est de ce côté-là que, d'instinct, se portèrent les premiers efforts.

Aux cris de « Suivez-moi! » les hommes se précipitent derrière leurs officiers, traversant rapidement sous les balles la cour de la kasbah. Le sous-lieutenant indigène Bouabsa, du 1er tirailleurs, s'établit avec sa section au bastion sud-est; le lieutenant Poussardin et les hommes du 2e bataillon d'Afrique dans le recoin compris entre ce bastion et la grande porte est de la kasbah; le lieutenant Maurice, du 1er tirailleurs, avec quelques hommes en dehors de la porte; l'adjudant Maureuil sur les terrasses au-dessus de la popote des officiers, choisie comme réduit de la défense.

Le lieutenant Maurice, ne voyant personne devant lui, prit l'initiative de se porter à un gros tas de bois qui s'adossait extérieurement au bastion sud-est : de là, il pourrait flan-

quer efficacement la face sud, la seule attaquée. Mais l'ennemi l'y avait devancé : les deux premiers arrivants attirèrent ses coups et tombèrent blessés. Il fallut engager un combat corps à corps pour relever les victimes. La position n'était pas tenable, et le lieutenant Maurice dut se replier sur la porte d'entrée, où venait d'arriver le capitaine Quisard. Comme ce dernier donnait ses ordres, une balle l'atteignit en plein cœur. Son corps, immédiatement relevé, fut transporté à l'hôpital, où le médecin aide-major Bouquet de Jolinière prodiguait déjà ses soins aux premiers blessés. Il ne put que constater la mort du brave soldat qui, la veille encore, se désolait de n'avoir, après de longues années passées en Afrique, assisté à aucune affaire sérieuse.

Il était à ce moment cinq heures du matin. L'ennemi, évalué à mille hommes, s'acharnait toujours uniquement sur la face sud de la kasbah. Bien armés pour la plupart, très adroits tireurs, les Bérabers montrèrent pendant tout le combat une audace et un sang-froid remarquables. Psalmodiant, sans discontinuer, les premiers mots de la prière musulmane, ils remplissaient l'air d'une vaste clameur très impressionnante, dans la nuit ; très agiles et très souples, ils utilisaient admirablement les moindres accidents du sol. La poignée de fanatiques qui s'étaient jetés dans les piles de sacs d'orge tenait toujours sous son feu la cour intérieure, où venait de tomber une nouvelle victime, M. Juncker, officier d'administration, tué raide.

Il fallait avant tout nettoyer ce repaire. Le commandant d'armes qui, de son logement extérieur, avait pu par miracle arriver sain et sauf au milieu de ses soldats, coordonna les dispositions prises spontanément par ses officiers au moment de l'alerte : le lieutenant Camors, du bureau arabe, qui avait pris le commandement d'une section d'isolés, fut dirigé par les terrasses sur le bastion sud-ouest ; le capitaine Oudjari reçut l'ordre de dégager l'intérieur de la kasbah avec les sections Poussardin et Maurice.

Il ne fallut pas moins d'une heure et demie de lutte acharnée pour se rendre maître de la partie de la kasbah envahie. Aucun de ceux qui avaient pénétré dans la cour n'en sortit vivant.

Pendant ce temps, à l'extérieur, l'ennemi, qui continuait à s'user contre la face sud, avait subi des pertes sensibles et commençait à être ébranlé. Déjà des groupes se repliaient sur l'oasis de Bou Noua. C'était le moment de passer à l'offensive. Le commandant Reibell ordonna au capitaine Oudjari de sortir avec les sections de Poussardin et Maurice, et d'exécuter une vigoureuse contre-attaque.

Déployées à l'abri de la face est, les deux sections s'élancèrent dans le flanc droit de l'adversaire, soutenues par les autres unités qui avaient garni les bastions et le mur sud. Les assaillants, surpris, s'enfuirent précipitamment en quelques minutes, le terrain fut balayé et dégagé jusqu'au mur de l'oasis. Mais l'ennemi avait organisé une forte position de repli dans un bastion de cette dernière enceinte, et, d'autre part, une douzaine d'assaillants, surpris par la soudaineté de la contre-attaque, se trouvaient enfermés dans le gourbi des bergers, décidés à vendre chèrement leur vie. Prises entre les feux de ces deux positions, désunies par leur élan même, les deux sections commandées par le capitaine Oudjari durent se replier après avoir subi des pertes cruelles, et vu deux de leurs officiers sur trois sérieusement blessés.

Cependant le but était atteint; l'ennemi s'enfuyait, et la victoire était bien assurée.

Il était huit heures du matin. Sur la plus haute terrasse de la kasbah, le commandant avait fait hisser le pavillon tricolore, et le clairon de garde, debout près de la hampe, sonnait « au drapeau », annonçant au loin sur la ville la victoire des Français. Alors seulement vint se présenter tout tremblant le caïd de Timimoun. Avec les habitants, il avait gardé l'expectative pendant le combat. Voyant en présence les Bérabers (nous apprenions seulement que nous venions d'avoir affaire aux Bérabers) et les Français, également ses ennemis, il avait attendu que la fortune se décidât, afin de se mettre du côté du plus fort.

Il restait encore à déloger les douze Bérabers enfermés dans le gourbi des bergers. Le feu d'infanterie parti des bastions ne pouvait les atteindre; le commandant donna l'ordre au sergent Vialis, du génie, de tenter de démolir ce réduit par la mélinite. Penché sur le mur de la kasbah, sous le feu

des défenseurs du gourbi, allumant ses pétards à la main avec une cigarette, le sergent Vialis parvint à lancer huit pétards de mélinite. L'effet produit fut absolument nul. Beaucoup de fumée, beaucoup de poussière, mais aucun résultat.

Quelqu'un eut l'idée d'envoyer le caïd de Timimoun exhorter les défenseurs du gourbi à se rendre, en leur promettant la vie sauve; mais cet homme avait tellement peur qu'il fallut y renoncer ; et le commandant confia la périlleuse mission d'enlever ce dernier point d'appui à huit hommes de bonne volonté du bataillon d'Afrique. Tous ceux du détachement avaient demandé à marcher; il en partit dix au lieu des huit qui avaient été désignés, et le sergent qui commandait le détachement des « Joyeux » à Timimoun insista pour marcher à la tête de ces volontaires.

Postés derrière le tas de bois, ils devaient attendre, pour s'élancer sur le gourbi, que deux nouveaux pétards de mélinite lancés à la fois produisissent assez de la fumée et de poussière pour aveugler un instant les Bérabers. Mais, énervés par l'attente, impatients de déployer leur courage sous les yeux de leurs camarades qui les regardaient du haut de la kasbah, ou trompés par une détonation, les dix hommes s'élancèrent avant le signal convenu, et enlevèrent le gourbi à la baïonnette. Aucun des défenseurs n'en sortit. Sans cette malheureuse et héroïque précipitation nous n'aurions peut-être pas eu à regretter la perte du sergent Coste et du chasseur Bonsirven, tués à bout portant en abordant la position.

Voilà ce que deviennent, en présence du danger et quand on sait leur parler, ces gens « sans honneur », et dont la troupe n'a pas de drapeau. Salut à ces braves, héros modestes d'un épisode qui mérite d'être glorifié !

* * *

Il était neuf heures du matin.

Il ne fallait pas songer à compléter ce succès par une poursuite; l'effectif de la garnison, qui ne comprenait que des hommes à pied, ne permettait pas une telle entreprise. La troupe était d'ailleurs fatiguée par une lutte de cinq heures,

et les assaillants étaient trop dispersés pour offrir un objectif sérieux.

La lutte terminée, les fractions s'étaient rassemblées et l'on faisait l'appel.

Après avoir salué les corps des camarades tués, après avoir donné une parole d'encouragement aux blessés, le commandant d'armes, accompagné des officiers valides, fit la reconnaissance du terrain sur lequel les assaillants avaient combattu. Ils avaient subi des pertes considérables. A l'intérieur de la kasbah, trente cadavres gisaient dans les sacs d'orge. Au dehors, devant la face sud, le sol était jonché de corps; auprès de l'endroit par où les Bérabers avaient tenté d'escalader le mur, se trouvait un véritable amoncellement de cadavres. Près de ce point, ils avaient percé un trou dans la muraille; mais cette ouverture, débouchant sur des caisses de conserves amoncelées à l'intérieur, n'avait pu leur servir. Le gourbi des bergers n'était plus qu'un amas de ruines sous lesquelles, au grand étonnement de tous, furent trouvés encore vivants deux de nos bergers indigènes : ce sont eux qui nous donnèrent les meilleurs renseignements sur la façon dont l'ennemi avait opéré.

Cent cinquante-trois cadavres furent relevés sur le terrain des attaques. Leurs armes étaient des plus variées : quelques fusils Lebel, enlevés à Métarfa quelques mois auparavant, beaucoup de Winchester et de Remington; la majeure partie était cependant armée du long fusil à pierre avec lequel, dans une lutte aux distances rapprochées, ils ne manquent pas leur homme.

Les cadavres de ces combattants étaient d'une extrême maigreur, couverts d'anciennes cicatrices; les visages énergiques, farouches. La plupart étaient très jeunes.

Pendant que les habitants de Timimoun procédaient, sur l'ordre du commandant, à l'inhumation des cadavres, et se livraient à de salutaires réflexions sur les pertes éprouvées par l'assaillant, les Bérabers blessés furent interrogés. C'était, à leur dire, la première fois que les Bérabers s'attaquaient à un ennemi retranché derrière des murs, et s'ils avaient tenté l'entreprise, c'est qu'ils se trouvaient enhardis par l'opinion qu'ils avaient de notre faiblesse à la suite des combats de

septembre 1900, et qu'ils avaient été trompés sur l'effectif de la garnison. Les pertes avaient surtout porté sur l'élite des combattants. Un des chefs et neuf membres d'une famille maraboutique avaient été tués dans l'intérieur de la kasbah. Selon l'expression pittoresque d'un des prisonniers, ils avaient été « cassés ».

Le lieutenant Clavery et l'interprète militaire Pozzo di Borgo, du Bureau arabe, rappelés dès le matin par un courrier rapide du commandant d'armes, rentrèrent au galop de leurs chevaux. Le retour des cavaliers qui les escortaient permit de faire des patrouilles et d'être renseigné sur la direction des fuyards. Dispersés après notre contre-attaque, et ayant en partie regagné le point où ils avaient laissé leurs chameaux, les Bérabers avaient chargé leurs blessés et s'étaient enfuis à travers la sebkha vers l'ouest, dans la direction de Tala et de Guentour, deux petits ksours qu'ils allaient mettre au pillage pour se procurer des vivres. Des traces de sang, des indices d'arrêts fréquents, des objets semés sur le parcours, témoignaient de leur démoralisation. Traînant avec eux plus de deux cent cinquante blessés, ils creusaient des tombes partout où ils passaient; on en retrouva six toutes fraîches à Guentour, cinq à Tasfaout, douze enfin à Charouin, où la colonne du général Servières, remontée vers le nord à la nouvelle du combat de Timimoun, devait atteindre quelques jours plus tard le reste de la troupe des Bérabers.

***

LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE[1]

VI

Dans les premiers jours de septembre, Georges Dolonne reçut une lettre de Maxime Plantel. Ce n'était un chef-d'œuvre ni de calligraphie ni de style. Pour l'orthographe. Maxime soignait la sienne quand ce soin était absolument nécessaire et qu'il ne pouvait pas faire autrement. Avec Georges il ne se gênait pas. Sa lettre consistait en une enveloppe de papier bulle et en un chiffon quadrillé couvert de taches d'encre, sali de cendre de cigare. En revanche, elle contenait les choses les plus intéressantes : par exemple, que la villa du baron Plantel, à Trouville, était voisine de celle d'Elsa Durande, la charmante sociétaire de la Comédie-Française. En fils respectueux, Maxime n'ajoutait aucun commentaire; il disait seulement que le baron avait mieux aimé installer ses fils à Houlgate que de les avoir chez lui à Trouville. Ils étaient à l'Hôtel de la Plage, où ils se plaisaient. Fernand avait eu un mois de congé et il avait amené Nini qui détestait les bains de mer, mais qui en prenait par chic deux chaque jour.

Maxime, par délicatesse pour un camarade confiné dans une petite ville de province, à l'écart des occasions et des plaisirs, n'insistait pas sur les divertissements de cette villégiature ma-

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

rine ; il laissait seulement entendre qu'on ne s'ennuyait pas. Il finissait sa lettre par ce post-scriptum :

« Fernand est parti hier avec Nini pour rejoindre son régiment qui va aller en manœuvres. Nini restera à Vallins. Elle parle souvent de toi et dit qu'elle regrette de ne pas t'avoir embrassé, au Vachette, le matin que tu avais raté ton examen. Cette enfant te trouve très gentil. Adieu.

» Ton vieux,

» MAXIME. »

Et la braise du cigare avait brûlé la moitié de la signature.

Georges, à la lecture de cette lettre, demeura songeur. Eugénie était à Vallins et il connaissait le sentiment de la jeune femme à son égard. Il n'y avait plus de doute qu'il la rencontrât un jour ou l'autre, et il s'inquiétait de quelle conduite tenir. Le fait d'être trouvé gentil l'inclinait à beaucoup de sympathie envers la jeune femme. Dans ses pensées, elle n'était plus maintenant Eugénie, elle était Nini et, pour Nini, un simple salut lui semblait bien froid et bien cérémonieux. Il vaudrait mieux l'aborder franchement. D'ailleurs n'était-il pas indispensable de lui demander des nouvelles de Maxime Plantel et même de Fernand, puisqu'il était en manœuvres ? L'idée que le lieutenant Plantel, loin de Vallins, galopait à travers champs, pour simuler les opérations de la guerre, l'enhardissait singulièrement, et il était assez disposé à entrer en conversation avec Nini si le hasard les mettait face à face. Certes il n'irait pas la voir. Cela, c'eût été tout autre chose. Du reste, Maxime ne lui donnait pas l'adresse et ne le chargeait d'aucune commission pour la maîtresse de son frère.

Il resongeait à tout cela, le lundi, dans le train qui le menait à Vallins. Seul dans son wagon, il goûtait fort cette solitude. Le jeudi, il n'osait pas choisir un autre compartiment que celui de « ces messieurs » : il n'aurait pas voulu avoir l'air de fuir leur compagnie, à cause de M. Hurtrot ; le maire de Rivray ne cessait pas de le regarder d'un air hostile et méfiant, et Georges se faisait une sorte de point d'honneur de soutenir ce regard. Sa timidité ordinaire le quittait en cette occasion et il éprouvait un certain plaisir à exaspérer

M. Hurtrot en allumant une des petites cigarettes qu'il avait l'habitude de fumer : l'odeur du tabac d'Orient écœurait M. Hurtrot, qui en montrait son dégoût par une grimace divertissante. M. Ragueugnot qui, au fond, était bon homme, témoigna une fois le désir d'y goûter. M. Hurtrot l'avait vu faire, en fronçant les lèvres en cul de poule sur le cigare que venait de lui donner M. de La Vigneraie. Ces cigares, M. de La Vigneraie les tirait d'un vaste étui de cuir rouge et il le refermait sans en offrir à Georges, et Georges en déduisait la preuve que M. de La Vigneraie le considérait comme un petit garçon. Il en avait eu une autre marque, le jeudi précédent. A la station de Verteuvre, un monsieur monta. Il était court et trapu, jovial et gai, et serra les mains à la ronde. C'était M. Hubert de Saligny, un grand ami de M. de La Vigneraie. A peine installé, M. Hubert de Saligny entama une histoire fort leste. MM. Hurtrot et Ragueugnot se mirent en devoir de rire par complaisance ; mais M. de La Vigneraie, subitement sérieux, caressa sa belle barbe d'un air gêné, puis, se penchant vers M. Hubert de Saligny, lui dit quelques mots à l'oreille. M. Hubert de Saligny toisa Georges, qui devint écarlate ; il s'enquit de la santé de monsieur et de madame de La Boulerie et, cela fait, ne termina pas son historiette. Il en commença une autre, plus convenable. A ce moment, Georges Dolonne détesta M. de La Vigneraie, qui paraissait enchanté de lui-même. Georges avait gardé un vif ressentiment de cette petite scène. En descendant du train à Vallins, aujourd'hui, il ne lui aurait pas déplu d'être rencontré par l'un ou l'autre de ces messieurs en compagnie de Nini.

Tout en se dirigeant vers la demeure de M. Ferront, il dévisageait toutes les femmes qui passaient. C'étaient, pour la plupart, des servantes, des ouvrières ou des bourgeoises de Vallins. Quelques-unes lui semblèrent jolies, une surtout qui se retourna ; elle avait une robe trop claire, les cheveux teints et un chapeau extravagant. Ce devait être une des pareilles de Nini, mais Nini était beaucoup mieux et d'une allure plus discrète. Jamais Fernand Plantel n'aurait souffert que sa maîtresse s'affublât d'un chapeau de café-concert et d'une toilette de revue de fin d'année.

Il fut surpris, en arrivant chez M. Ferront et lorsque le

professeur vint lui-même lui ouvrir la porte, de ne pas le voir, comme d'ordinaire, avec sa vieille vareuse et sa grosse pipe. M. Ferront portait un veston élégant et une cravate à la mode. Au lieu de l'odeur du tabac, la chambre était imprégnée d'un fort parfum d'ylang-ylang. M. Ferront fit asseoir Georges à sa place accoutumée, et la leçon commença. Au bout d'une demi-heure, M. Ferront tira sa montre. Il était nerveux et agité. M. Ferront parlait plus vite que de coutume; en parlant, il maniait un livre dont il relevait et rabattait la couverture avec un petit bruit irrégulier. Georges s'aperçut qu'une épingle à cheveux, enfoncée entre les pages, y servait de signet. M. Ferront avait suivi les yeux de Georges : il regarda le livre, vit l'épingle, et continua comme si de rien n'était; mais, au lieu de finir la leçon à trois heures et demie, il la prolongea plus longtemps que d'habitude M. Ferront, ayant trouvé son élève intelligent et très suffisamment préparé, lui avait déclaré qu'une heure de leçon bien employée était suffisante; que lui avait à travailler, et que Georges aurait ainsi jusqu'au train de cinq heures le temps de flâner dans Vallins, qui était plein de rues amusantes et pittoresques. Quant à son examen de novembre, tout irait bien s'il voulait songer à ce qu'il savait, au lieu de s'effrayer de ce qu'il ne savait pas.

M. Ferront avait posé son poing fermé sur le livre à l'épingle. Georges était debout, prêt à partir, un peu confus que sa curiosité eût été remarquée. La figure barbue de M. Ferront s'éclaira d'un léger sourire : le sourire le rajeunissait. Derrière son binocle, il avait des yeux tendres et bons. Il tendit la main à Georges : elle était blanche et douce.

— Allons, mais ça a très bien marché, monsieur Dolonne! Comment diable avez-vous pu vous faire refuser! Avec qui avez-vous donc passé?

Georges nomma M. Chambrot.

— Avec Chambrot? Mais je le connais beaucoup! C'est un excellent homme. Je lui écrirai un mot de vous.

Georges Dolonne s'en alla enchanté. Il avait oublié le parfum d'ylang-ylang et l'épingle à cheveux. Il imaginait M. Chambrot recevant la lettre de M. Ferront.

L'examen le préoccupait. Il lui semblait que, quand on est

bachelier, beaucoup de choses qui, auparavant, paraissent difficiles le deviennent moins. S'il avait été bachelier, M. de La Vigneraie n'aurait peut-être pas arrêté M. Hubert de Saligny au milieu de son histoire gaillarde; madame d'Esclaragues n'aurait pas osé lui payer son goûter chez le pâtissier...

Il était justement devant la boutique de Clarvin. Une jeune femme en sortait. C'était Nini!

Elle tenait d'une main un gros paquet de gâteaux attaché par une ficelle rouge, et, de l'autre, elle relevait sa robe. Sa frange blonde était toute dorée au soleil, qui faisait cligner un peu ses yeux bleus. Georges la saluait. Il entendit sa voix lui dire :

— Bonjour, monsieur Dolonne.

Il s'approcha.

Elle balançait à son petit doigt le paquet de gâteaux. Elle avait l'air sage et digne, comme on le doit quand on a une situation... Elle était très « mademoiselle Eugénie » et pas du tout « Nini ». Ce n'était pas une petite cocotte quelconque, mais la maîtresse de M. Fernand Plantel, lieutenant au 9e dragons, actuellement en manœuvres, comme elle l'expliqua à Georges. Les manœuvres s'annonçaient comme très intéressantes. Elles étaient dirigées par le général de la Béjaudière, un manœuvrier de premier ordre. Mademoiselle Eugénie eût volontiers exposé le thème des opérations. Le paquet de gâteaux oscillait à petites secousses brusques. Elle avait laissé retomber sa robe dans la poussière. Les yeux baissés, on eût dit qu'elle y cherchait la trace du cheval bai sur lequel le beau Fernand avait défilé en quittant Vallins avec l'escadron. Les lettres de l'officier étaient fréquentes.

— Quant à Maxime, vous avez dû avoir de ses nouvelles : il projetait tous les jours de vous écrire. Nous étions ensemble à Houlgate. C'est un bien gentil garçon.

Georges songea au post-scriptum de la lettre de Maxime. Comme Maxime, elle le trouvait gentil, lui aussi, et il rougit à cette pensée.

Ils demeurèrent un moment silencieux. Le paquet se balançait toujours au petit doigt coquettement recroquevillé.

— Connaissez-vous la mer, monsieur Dolonne?

Georges regardait les yeux bleus de mademoiselle Eugénie.

Il lui semblait qu'ils s'agrandissaient de toute la couleur marine qu'ils avaient contemplée.

Il était plusieurs fois allé en Bretagne, et à Dieppe, « quand il était petit ». Il appuya négligemment sur le mot : « petit », et se redressa avec un geste qui voulait dire que tout cela était loin de lui ; puis il essaya de friser une moustache qui consistait en deux minces pinceaux de poils blonds.

— L'air de la mer est très bon pour les enfants, — répondit Nini sérieusement et poliment.

Ses gâteaux à la main, on eût dit qu'elle rentrait pour le goûter d'une nombreuse famille.

Georges affirma que la mer est salubre à tout âge. Des vieillards en éprouvent le plus grand bien.

— Et puis, il y a les bains! — reprit mademoiselle Eugénie.

Georges imagina vivement l'eau collant sur elle l'étoffe de sa robe de toile, moulant sa gorge, dessinant sa croupe et ses jambes, mouillant sa peau moite.

— Sans compter qu'on y a plus frais qu'ailleurs, — dit Georges en respirant autour de la jeune femme, une odeur un peu aiguë, un parfum qu'il lui semblait reconnaître.

— Ici, il fait bien chaud, l'été. Heureusement que nous n'habitons pas la ville vieille.

— On doit être bien mieux dans les nouveaux quartiers.

— Fernand m'a installée rue de la Gare. C'est au 28... Mais venez donc me voir, un jour : nous parlerons de votre ami Maxime... Ah! il n'est guère raisonnable, par exemple!...

Elle fit une moue gracieuse et tendit à Georges la main et le paquet de gâteaux. Il ballotta entre eux, un instant.

— C'est cela, vous viendrez me voir: j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Georges, de retour à Rivray, trouva sa mère et madame de La Boulerie au salon, assises auprès de la table à ouvrage. Les carrés de crochet s'amoncelaient dans une corbeille. Madame d'Esclaragues se promenait de son pas souple et gracieux.

— Chère madame, n'acceptez pas pour moi, si cela vous ennuie : je serais désolée de vous causer du dérangement.

— Mais si, mais si! — disait madame de La Boulerie. —

Cela fera beaucoup de bien à Henriette de se remuer un peu, et lui changera les idées... Tu n'es pas gaie ces jours-ci, ma pauvre nièce. Et puis cela amusera Georges. Les petites La Vigneraie sont de son âge et très gentilles...

L'entrée de M. de La Boulerie suspendit la conversation. Il paraissait fort soucieux et d'assez mauvaise humeur. La généalogie de la maison d'Auberoche lui causait du tracas. Il en était au point où elle prétend se rattacher à celle des ducs d'Albarocca en Italie. M. de La Boulerie, qui était le plus honnête homme du monde, songeait, au cas où cette extraction ne serait pas bien et dûment prouvée, qu'il serait tenu en conscience d'en avertir M. le comte d'Auberoche. Il faudrait donc l'engager à faire disparaître de ses armes la couronne ducale dont il les sommait, en mémoire de cette illustre origine, et qu'il avait répandue à profusion sur le panneau de ses voitures et le manteau de ses cheminées, aussi bien que sur son argenterie, sa vaisselle et son papier à lettres.

Comment M. d'Auberoche accueillerait-il ce conseil ? M. de La Boulerie se le demandait. L'état de généalogiste a ses devoirs et ses dangers, car il n'a sa véritable valeur que s'il ne consiste pas seulement à entretenir les vanités, mais aussi à les borner où il faut qu'elles s'arrêtent. Le sentiment de cette nécessité, d'ailleurs encore hypothétique, tourmentait M. de La Boulerie. Il eût bien aimé à pouvoir fondre ces Albarocca et ces Auberoche en une seule matière, comme le blanc et le jaune de l'œuf qu'il avait devant lui dans son coquetier. Aussi écoutait-il distraitement ce qu'on disait de l'invitation de M. de La Vigneraie.

Au dessert, il était décidé qu'on l'accepterait. Madame Dolonne, madame d'Esclaragues et Georges iraient donc, mercredi, déjeuner à Hautmont. M. de La Vigneraie viendrait les chercher en voiture. La route de Rivray à Hautmont est très jolie. M. de La Vigneraie serait chez M. de La Boulerie à dix heures. Il fallait à peu près une heure et demie pour gagner Hautmont, et l'on mettrait peut-être moins, car M. de La Vigneraie avait d'excellents chevaux.

— Ils ne le sont que trop ! — dit soudain, d'un air mécontent, M. de La Boulerie, en rajustant derrière ses oreilles les branches de ses lunettes, comme si une course trop rapide les eût fait

glisser sur son nez. — On ne devrait pas permettre dans nos petites villes des attelages aussi fougueux et aussi prompts. Je les entends parfois, quand je travaille, ces chevaux de M. de La Vigneraie, et je n'ai pas le temps d'aller de la table à la fenêtre qu'ils ont déjà disparu et qu'il ne reste plus d'eux que le bruit de leurs sabots sur le pavé... Ils semblent toujours avoir le mors aux dents, ces chevaux de M. de La Vigneraie! Passe encore d'aller ainsi en rase campagne; mais, dans nos rues qui, sans être populeuses, ne laissent pas d'être fréquentées, de pareilles courses sont dangereuses, et ce n'est point une façon qu'on puisse approuver que de mener ainsi à toute bride ou, pour mieux dire, à tombeau ouvert.

M. de La Boulerie reprit :

— Je sais bien que M. de La Vigneraie connaît ses bêtes et se targue d'être bon cocher; mais ce n'est pas sans inquiétude que je vous verrai, ma chère nièce, vous hasarder dans ce tourbillon. Dieu sait ce qui peut arriver !

— Allons, mon cousin, ne nous faites pas peur. J'avoue que j'aime aller vite, — dit madame d'Esclaragues, en levant la tête et en aspirant l'air, de son joli nez droit et fin aux narines vives.

— J'ai dit ce que je devais dire, ma chère Marguerite, — répondit M. de La Boulerie, — et j'ajouterai encore que l'exemple de M. de La Vigneraie n'est pas bon, car c'est pour l'imiter que plusieurs de ces messieurs se sont mis à avoir des voitures qui ne vont guère d'un train convenable, M. Hubert de Saligny tout le premier et M. Galibert des Forgeais... Je me souviens d'un temps où l'on pouvait parcourir les rues de Rivray sans craindre, à chaque tournant, d'y être écrasé ou à tout le moins renversé, et où il n'y avait dans toute la ville que la calèche de madame de Pontaux. Chaque dimanche, la pauvre dame se rendait ainsi à l'église, Dieu l'ayant privée de l'usage de ses jambes dès son jeune âge, ce qui ne l'avait pas empêchée d'être fort aimée par son mari et d'en avoir plusieurs enfants.

M. de La Boulerie se tut un instant. Il remontait le cours de ses souvenirs.

— La calèche de madame de Pontaux était la seule de tout Rivray, et d'un Rivray alors habité par beaucoup de

noblesse qui n'y est plus maintenant. Je ne jure point qu'il n'y eût pas dans les remises quelques bonnes berlines ou quelques cabriolets commodes, qu'on attelait quelquefois pour faire visite aux environs, car il y avait excellente compagnie aux alentours de Rivray. M. le duc de Russac venait, chaque année, pendant deux mois, à son château de Divoine et y donnait bal et comédie. C'est là que madame de Gaillé, en même temps jeune femme accomplie et parfaite ménagère, parut une fois avec une si grande écorchure à l'une de ses mains que M. de Russac, entre deux figures d'un quadrille, s'en étant aperçu, lui en demanda la cause. « Mais, monsieur le duc, c'est en écaillant mon poisson ! » répondit madame de Gaillé regardant sa main entamée. C'est vous dire qu'il régnait à Rivray, dans les mœurs, une certaine simplicité qui n'est plus de mode. Personne n'y allait autrement qu'à pied ou, en hiver et par les jours de grosses pluies ou de fortes gelées, dans un de ces petits véhicules qu'on appelait « vinaigrettes » ou « brouettes » et que traînait un homme. C'est ainsi que les femmes et les personnes délicates se faisaient mener aux assemblées ; quant à nous, nous y allions en sabots et la lanterne à la main, et le vieux marquis de Montbléru, que j'ai connu dans ma jeunesse et qui avait chassé avec Louis XVI et monté dans les carrosses du Roi, ne dédaignait pas de se faire rouler où il voulait dans une brouette, et brouetté par son jardinier. Ce n'était pas qu'il n'eût de quoi aller autrement. On s'en apercevait quand il se décidait à visiter ses fermes et qu'on sortait de l'écurie son vis-à-vis tout en glaces, aux panneaux peinturlurés, et deux antiques chevaux que conduisait, du haut du siège, non pas quelque cocher galonné, mais la cuisinière même de M. de Montbléru avec sa coiffe et son tablier : il n'avait confiance qu'en elle pour cet office, de même qu'il n'eût souffert que nul autre que son jardinier pour sa brouette, où il avait l'air plus grand seigneur que M. de La Vigneraie dans sa voiture à l'anglaise.

Georges écoutait de toutes ses oreilles ces récits de M. de La Boulerie. Son grand-oncle lui paraissait admirable d'avoir fréquenté des gens si singuliers. La brouette du marquis l'enchantait. Madame de La Boulerie, qui savait à fond l'histoire de M. de Montbléru, posa la question nécessaire :

— Mais n'habitait-il pas la maison même qui est aujourd'hui celle de M. de La Vigneraie?

— Oui, — répondit M. de La Boulerie ; — le père de M. de La Vigneraie l'acheta à la mort du marquis, ce qui fut considéré alors comme une folie, car M. de La Vigneraie le père n'était pas riche, et on ne pouvait pas prévoir que son fils épouserait un jour la fille de M. Berget, le plus riche propriétaire de Vailly. C'est elle qui lui a apporté en dot ce château de Hautmont où vous irez après-demain, mesdames, si toutefois ces maudits chevaux de M. de La Vigneraie ne vous laissent pas en route et ne vous jettent pas dans le fossé.

Le surlendemain, à dix heures moins cinq, la voiture de M. de La Vigneraie était à la porte de M. de La Boulerie, et Georges, en entendant piaffer les chevaux sur les pavés, descendit rapidement l'escalier. Madame d'Esclaragues sortait de sa chambre. Georges, d'un coup d'œil, y vit le lit défait, les jupons et les lingeries étalées çà et là. Madame d'Esclaragues portait, selon son habitude, une robe à manches courtes et le col découvert.

— Comme vous êtes beau, Georges !

Georges avait mis une de ses plus jolies cravates et y avait piqué une turquoise de Sibérie, incrustée de filigrane d'or. Derrière eux, madame Dolonne descendait aussi.

M. de La Vigneraie attendait, campé sur le siège de la voiture. Solide, elle reposait sur de fortes roues. Le vernis de laque miroitait. Les deux chevaux alezans étaient vraiment des bêtes superbes. M. de La Vigneraie avait voulu s'assortir à la couleur de son attelage : sa redingote de teinte fauve moulait son torse vigoureux ; son pantalon de même nuance cassait son pli rigide sur des bottines de cuir jaune qui faisaient ressembler ses pieds à deux larges feuilles mortes ; à l'épingle de sa cravate luisait une forte topaze brûlée.

— Voulez-vous monter près de moi, madame d'Esclaragues? Vous jugerez mieux du travail des chevaux.

Madame d'Esclaragues s'éleva sur le marchepied, svelte et légère. Madame Dolonne et Georges prirent place sur les coussins de cuir. Le soleil les avait déjà chauffés; la journée s'annonçait belle. Georges voyait le vaste dos de M. de La

Vigneraie et les épaules élégantes de madame d'Esclaragues. Sa nuque découverte était blanche et grasse; celle de M. de La Vigneraie rougeâtre, avec un bourrelet autour du faux col. A la fenêtre M. de La Boulerie apparut. Il était en robe de chambre et portait sur le nez ses besicles à cercles de corne. A la main, il tenait un parchemin déployé : c'était un titre de la maison d'Auberoche. Georges en distingua le sceau de cire pendu à un lacet de soie verte.

— Soyez prudents! — cria d'en haut M. de La Boulerie en fermant les yeux.

Quand il les rouvrit, la voiture tournait le coin de la place aux Bœufs, en rasant de si près la borne que M. de La Boulerie n'en voulut pas voir davantage. Les fers sonnèrent sur le pavé, puis leur bruit diminua. L'horloge de la tour Saint-Jean tinta le quart. Il restait à M. de La Boulerie le temps d'étudier avant le déjeuner l'acte par lequel Hugues d'Auberoche, chevalier, levait une compagnie d'archers pour aller au secours d'Orléans qu'assiégeaient les Anglais du sire de Glacidas.

— Mais si, mon ami, je puis très bien prendre le café sur la terrasse. Je me sens mieux aujourd'hui. Hélène et Rose m'aideront à marcher.

Et madame de La Vigneraie se leva de table avec effort en appuyant sur la nappe blanche ses mains osseuses et amaigries, de la même couleur que l'ivoire des couteaux. C'était une petite femme, pâle et chétive, les cheveux très noirs, tirés sur le front et sur les tempes. Elle s'avançait difficilement, soutenue par ses filles, tandis que M. de La Vigneraie offrait son bras à madame Dolonne. Georges n'osait pas proposer le sien à madame d'Esclaragues.

— Eh bien! Georges, vous ne me donnez donc pas le bras? — dit en riant madame d'Esclaragues.

M. de La Vigneraie tourna la tête : madame d'Esclaragues posait familièrement sa main sur l'épaule de Georges Dolonne.

La salle à manger communiquait de plain-pied avec une large terrasse qui longeait toute la façade du château et se terminait, à chaque extrémité, par un bouquet d'arbres ma-

gnifiques. Au bas de la terrasse, les prairies s'étendaient en pente molle jusqu'à la Vince, qui coulait entre des peupliers.

Madame de La Vigneraie s'étendit avec lassitude sur une chaise longue en bambou, chargée de coussins qu'Hélène et Rose arrangèrent sous les épaules de leur mère... Hélène avait quatorze ans et Rose quinze ans et demi. Châtaines, toutes deux, elles se ressemblaient : la peau un peu brune, les yeux gris, la bouche rieuse, avec un air de santé, de bonne humeur et de malice. Hélène avait une robe de toile rose, garnie de blanc, et Rose une robe de toile blanche, garnie de bleu... Madame de La Vigneraie les regardait avec tendresse, en buvant sa tasse de café, où elle voyait se refléter, comme dans un petit miroir rond, liquide et précis, sa figure maigre et fatiguée. Elle replaça sa tasse sur la table de jonc où s'ouvrait, à côté du plateau, une caisse de ces gros cigares qu'aimait M. de La Vigneraie. Il faisait lourd. Madame de La Vigneraie respirait péniblement.

— Nous aurions, peut-être, été mieux au salon.

— Oui... et j'aurais été obligé d'aller fumer tout seul dehors !

La fumée importunait madame de La Vigneraie ailleurs qu'en plein air. Celle du gros cigare qu'avait allumé M. de La Vigneraie montait bleuâtre, annelée et légère. M. de La Vigneraie refermait la boîte : le portrait de M. Henry Clay, en habit noir, s'abattit sur les havanes rangés, comme pour en flairer le parfum.

— Je ne vous en ai pas offert, monsieur Dolonne, — dit M. de La Vigneraie ; — ils sont trop forts pour vous.

Et il ajouta, s'adressant à madame Dolonne :

— Ce n'est pas de son âge, n'est-ce pas, madame ?

Puis il rapprocha sa chaise de celle de madame d'Esclarágues. Elle lui plaisait infiniment, et, sur le siège, en venant à Hautmont, il lui avait avoué l'effet qu'elle produisait sur lui. Sa vie était si triste ! Et il avait accompagné cette déclaration de plaisanteries, de calembredaines et de farces, lui parlant parfois de si près qu'elle sentait sur sa joue le chatouillement de la grande barbe de M. de La Vigneraie que le vent éparpillait jusqu'à elle.

Pendant ce temps, madame Dolonne causait avec madame

de La Vigneraie, qui l'entretenait de sa santé ; Hélène et Rose demeuraient silencieuses, et Georges allumait ses brèves petites cigarettes dont les fillettes humaient curieusement l'odeur mielleuse et orientale...

— Madame et mademoiselle Hurtrot font demander si madame peut les recevoir.

Le domestique attendait la réponse de madame de La Vigneraie.

— Ma chère amie, il n'y a pas moyen de faire autrement. Elles ont dû prendre le train d'une heure à Rivray... Et nous en voilà pour toute la journée, de ces Hurtrotes !

— Quel ennui !

— D'autant plus que je vous abandonne lâchement. Madame d'Esclaragues m'a demandé de la mener à la Monissière, qui est à vendre... Jules, vous direz d'atteler le panier pour deux heures et demie... Belle dame, je vous enlève.

Madame d'Esclaragues n'avait rien demandé de pareil à M. de La Vigneraie, mais ce mensonge l'amusa. Il faudrait supporter les galanteries de M. de La Vigneraie; mais on disait que cette propriété de la Monissière était charmante, et une promenade en voiture valait toujours mieux que de subir l'insipide madame Hurtrot.

Madame et mademoiselle Hurtrot apparurent, suantes et essoufflées. Elles avaient marché de Vailly à Hautmont, par avarice, comptant qu'au retour M. de La Vigneraie les ferait reconduire à la gare. Elles étaient en grande toilette, madame Hurtrot en taffetas puce, mademoiselle Hurtrot en mousseline jaune. Les bandeaux gris de madame Hurtrot étaient collés à son front, et les frisons de mademoiselle Hurtrot, défrisés, s'ébouriffaient bizarrement. La mère avait le visage pincé et ruisselant, la fille la face dilatée et vernie et, avec la moue continuelle de sa bouche, elle avait l'air d'être sur le point de pleurer ; toutes deux, comiques et lamentables, en leurs mises prétentieuses qui contrastaient avec leurs grosses bottines poussiéreuses, car elles s'étaient chaussées fortement, en prévision de la route à faire à pied.

En apercevant madame Dolonne et son fils, madame Hurtrot serra davantage encore ses lèvres rentrées. Madame Dolonne salua froidement. Georges alluma une cigarette.

Madame Hurtrot toussa comme pour montrer que la fumée l'incommodait. M. de La Vigneraie continua à tirer sans façon d'amples bouffées de son gros cigare. La conversation traîna péniblement. Au bout de quelques minutes, M. de La Vigneraie se leva.

— Le panier doit être prêt, chère madame.

Madame d'Esclaragues se leva aussi sous l'œil malveillant de madame Hurtrot...

Hélène et Rose demeuraient sur leurs chaises, de chaque côté de mademoiselle Hurtrot. Madame d'Esclaragues s'éloignait avec M. de La Vigneraie. Quand ils furent à quelques pas, madame d'Esclaragues lui dit :

— C'est honteux de filer ainsi. Vos filles s'assomment. Dites-leur donc de faire quelque bonne partie de cache-cache avec Georges et cette malheureuse petite Hurtrot.

A cette proposition, les figures d'Hélène, de Rose et de Georges s'épanouirent. La moue de mademoiselle Hurtrot se changea en une grimace satisfaite. Elle regarda sa mère pour la consulter sur ce qu'il fallait faire. Madame Hurtrot se fût assez volontiers refusée à ce que sa fille prît part à un jeu que la présence de Georges Dolonne rendait peu convenable. C'était bien la peine d'avoir fait évincer ce jeune homme du cours de dessin de mademoiselle Duplan pour laisser ensuite sa fille jouer avec lui à cache-cache ! Mais si madame Hurtrot n'avait pas été fâchée d'en remontrer aux « de La Boulerie », comme elle disait, elle respectait trop la fortune des « de La Vigneraie », pour oser les contrecarrer, surtout à Hautmont, dont le luxe cossu lui imposait.

— Je ne vous ai pas demandé des nouvelles du brave Hurtrot : je l'ai rencontré jeudi au train; il était très en forme. Qui dirait, tout de même, qu'il est du même âge que Ragueugnot !

Et M. de La Vigneraie tourna les talons pour rejoindre madame d'Esclaragues.

Hélène et Rose de La Vigneraie étaient debout. L'idée d'une partie de cache-cache animait leurs frais visages. Mademoiselle Hurtrot consulta une dernière fois sa mère.

— Si madame de La Vigneraie ne voit pas d'inconvénient à ce divertissement champêtre, ce n'est pas à moi de m'y opposer.

— Je n'en vois aucun, en effet, à ce que ces enfants s'amusent! — répondit sèchement madame de La Vigneraie, en replaçant derrière son dos un coussin que son mouvement d'impatience en avait fait glisser.

La mine aigre et vexée de madame Hurtrot fit passer Georges sur ce que madame de La Vigneraie l'avait compris parmi les « enfants », et il suivit Hélène et Rose. Elles précédaient mademoiselle Hurtrot, qui faisait bouffer sa robe de mousseline jaune sur ses gros souliers de cuir noir.

On traversa le vestibule, où Hélène et Rose prirent leurs chapeaux de jardin en paille tressée. Georges y retrouva son canotier.

L'agrément de Hautmont était, avec sa terrasse, un vaste jardin anglais admirablement tenu. Des corbeilles de fleurs ornaient une large pelouse, entourée de massifs. Ce jardin était un vrai parc aux allées sombres et tournantes.

— Voilà le but, — dit Hélène de la Vigneraie en montrant un cadran solaire.

L'équerre de bronze marquait un peu plus de trois heures sur la table de pierre.

— Et maintenant il faut savoir qui y sera, — dit Rose. — Monsieur Georges, voulez-vous compter?

Georges regarda Hélène et Rose : un sourire de malice aiguisa leurs jeunes visages. Georges sourit aussi. Ils s'étaient compris.

Il commença à compter :

— *Am, stram, dram, pique et pique et com et dram, bourre et bourre et ratatam...*

A chaque syllabe, il désignait du doigt une des trois jeunes filles et lui-même; la personne sur qui tombait la dernière syllabe sortait du groupe.

Hélène de La Vigneraie sortit la première, puis Georges. Restaient Rose de La Vigneraie et Marthe Hurtrot.

Georges continua. Les syllabes burlesques résonnèrent. Il les pressait et les embrouillait.

— C'est vous qui y êtes, mademoiselle Hurtrot!

Il avait légèrement triché. Marthe Hurtrot s'en était aperçue, mais elle ne récrimina pas : il était plus convenable de « chercher » que de se cacher dans les massifs en compa-

gnie d'un jeune homme. Ce fut en ces pensées qu'elle vit disparaître, au coin d'une allée, les chapeaux de paille pareils de mesdemoiselles de La Vigneraie et le canotier de Georges Dolonne. Elle rêvait de les surprendre sournoisement en leur cachette : aussi, après être restée les cinq minutes d'usage auprès du cadran solaire, elle retroussa sa robe de mousseline sur ses gros souliers et se mit en devoir de commencer sa ronde, résolue à agir avec prudence et à bien garder le but.

Georges s'était arrêté, essoufflé. Hélène et Rose le rejoignirent.

— Où nous cachons-nous ? — dit Georges.

— Il y a beaucoup de bons endroits, — dit Rose. — Il y a le labyrinthe. Il y a les cèdres, où l'on peut grimper aux branches...

Hélène intervint :

— Non, non, il y a mieux... Rose, tu sais, à la ferme ! Marthe a peur de tout : jamais elle n'osera venir là, à cause du chien, des vaches et des cochons.

En se dirigeant vers la ferme, qui était à gauche du parc, Hélène dit subitement à Georges :

— Ah ! monsieur Georges, nous avons su l'histoire de mademoiselle Duplan... Comme nous avons ri ! N'est-ce pas, Rose ?

— Oh ! oui...

Ce double aveu était décisif. La glace était rompue. Ils se sentaient maintenant camarades. Aussi Georges aida-t-il galamment les fillettes à escalader l'échelle du grenier à foin.

Il y faisait une demi-obscurité chaude. Le foin entassé s'élevait jusqu'aux grosses poutres du toit, entre lesquelles on distinguait l'envers des tuiles. L'odeur du lieu était exquise, rèche et poussiéreuse, et prenait légèrement à la gorge. Georges ôta son chapeau. Rose le mania sans façon et examina le fond de la coiffe :

— D'où vient-il ? Papa achète les siens chez Pinaud et Amour.

Celui de Georges venait de chez Liégault. Georges expliqua à ses amies que Liégault était faubourg Saint-Honoré.

Elles s'étaient rapprochées de lui. Tout de Paris les inté-

ressait, même le nom de ses rues. M. de La Vigneraie leur avait promis de les y mener.

— Nous irons, sans doute, pour l'opération de maman, dit Hélène...

Rose lui coupa la parole :

— Et nous irons au théâtre...

Elles bavardaient comme des pies sur une meule, parlant souvent toutes les deux ensemble, étendues sur le foin, à plat ventre, leurs chapeaux en arrière, les lèvres fraîches et les yeux gais. Elles avaient de très longs cils qui semblaient leur caresser les joues.

— Monsieur Georges, avez-vous encore de vos cigarettes ?

Il en avait, mais il n'était guère prudent de fumer parmi tout ce foin : mieux vaudrait descendre et choisir une autre cachette.

— Bah ! — dit Rose, — papa est assuré !

Elle alluma sa cigarette et passa à sa sœur l'allumette.

— On est bien ici, — dit Hélène.

Elle était à genoux dans le foin, sa cigarette au coin de la lèvre, puis elle se renversa sur le dos et ne bougea plus. On entendait parfois le jappement d'un chien, la corde du puits, une vache qui mugissait. Des pigeons, perchés sur le toit, roucoulaient...

— Quand on pense, — dit Hélène en se soulevant sur un coude, — que Marthe nous cherche depuis près d'une heure !

Et elle imita la moue pleurnicheuse de mademoiselle Hurtrot.

L'étui à cigarettes de Georges s'épuisait. Les fumeuses déposaient dans le chapeau du jeune homme les petits bouts de carton brûlé. Il alla les jeter par la lucarne d'où l'on voyait dans la cour de la ferme.

— Voici mademoiselle Hurtrot !

Tous trois regardaient en pouffant de rires réprimés. Mademoiselle Hurtrot, après avoir examiné si la cour ne contenait ni chien dangereux ni taureaux farouches, se hasardait. Elle marchait avec méfiance. Elle se détourna pour éviter le tas de fumier. L'étable était vide. Le bétail était aux champs. Mademoiselle Hurtrot s'avançait avec dégoût.

— Sa grand-mère était gardeuse d'oies chez le marquis de Montbléru, — dit Hélène à Georges avec mépris. — Elle a peur que la volaille la reconnaisse!

En effet, mademoiselle Hurtrot écartait à grands gestes quelques poulets qui s'aventuraient à picorer autour d'elle. Cependant mademoiselle Hurtrot se décida à entrer dans la grange. Au bas de l'échelle du grenier, elle toussa.

— Nous sommes pris! — gémit Rose.

— Non, — souffla tout bas Hélène; — laisse-moi faire.

Mademoiselle Hurtrot hésitait. Elle posa le pied sur le premier échelon de l'échelle, puis s'arrêta. Rose et Hélène ne bougeaient pas. La tête suante et chagrine de mademoiselle Hurtrot apparut au-dessus de la trappe. Tout à coup, un magnifique grognement de cochon se fit entendre. C'était un talent particulier à mademoiselle Hélène de La Vigneraie, talent que mademoiselle Rose de La Vigneraie s'était évertuée à acquérir aussi et qui lui permit de répondre à sa sœur par un grognement non moins exact et non moins naturel. Georges faillit éclater de rire. La tête effarée de mademoiselle Hurtrot disparut. Par la lucarne, ils virent dans la cour de la ferme la jeune fille qui s'enfuyait.

— Hélène, Hélène, viens que je t'embrasse : c'est impayable...

Rose s'élança sur sa sœur, qui se débattit : elles tombèrent dans le foin. Les lèvres de Rose cherchaient la joue d'Hélène et la trouvèrent dans un baiser sonore. Puis ils restèrent un moment tranquilles. Les pigeons ne roucoulaient plus, mais on entendait dans le silence leurs pattes et leurs becs grincer sur les tuiles chaudes.

Rose, tout à coup, bondit, exécuta une cabriole dans le foin et s'écria :

— Si on allait au vieux pavillon?... Il fait tout de même trop chaud ici.

Le vieux pavillon était situé à un bout du jardin. Ils le traversèrent avec mille précautions pour ne pas être découverts par mademoiselle Hurtrot. Par une éclaircie des massifs, ils l'aperçurent debout sur la pelouse, non loin du cadran solaire, où il devait être près de quatre heures, et surveillant le but. Georges eut pitié d'elle.

— Si nous nous montrions?

— Non, non, monsieur Georges... C'est bien fait pour elle!

Et elles le prirent chacune par une main.

Le vieux pavillon était tapissé de lierre et de vigne vierge. Il était carré, avec un toit pointu. Georges poussa la porte. Les murs étaient tendus de cretonne à fleurs. Un large divan, de même étoffe, faisait face à un piano. On respirait là une odeur moisie, secrète et douce. Les vitres poudreuses et à demi masquées par le lierre ne laissaient passer qu'une lumière verdâtre. A l'angle de l'une d'elles, un cadavre de mouche chargeait le tissu frêle d'une toile d'araignée. La pièce était sonore aux voix.

Le casier à musique contenait des valses et des polkas démodées : sur la couverture, on voyait des compositions sentimentales et champêtres, des paysages tyroliens, des fleurs, ou des figures langoureuses et pâmées. Quand madame de La Vigneraie se portait bien, elle venait souvent à ce pavillon. Soudain Rose et Hélène s'attristèrent; Georges aussi, à l'idée du chagrin qu'il aurait si sa mère devenait malade comme madame de La Vigneraie.

— Pourvu que cette visite de madame Hurtrot ne fatigue pas trop maman! — dit Rose, subitement sérieuse. — Hélène, vraiment, nous devrions aller voir... Quelle heure est-il, monsieur Georges?

Georges tira sa montre :

— Il est quatre heures vingt-cinq.

— Oh! oui, Hélène, il faut nous faire prendre.

— Attends, Rose : j'ai un moyen!

Hélène de La Vigneraie courut au piano. Elle l'ouvrit. Les cordes gémirent comme si elles étiraient leur paresse. Hélène étala devant elle un grand cahier et plaqua un accord. C'était une valse; et Rose s'assit auprès de sa sœur. Georges, sur le divan, à côté des chapeaux de paille, écoutait; le lierre gratta d'un doigt velu la vitre de la fenêtre. La valse hésita, tâtonna un instant, puis éclata, bruyante et vieillotte. Le piano désaccordé vibra. La valse déroulait sa cadence. Georges tapotait le divan.

— Hélène, fais-nous danser! — s'écria Rose en s'élançant vers Georges.

Ils valsaient. Georges sentait sous sa main la taille souple de la fillette. Leurs visages étaient presque à la même hauteur. Il respirait d'elle un parfum de peau fraîche et de toile chaude. La tête lui tourna. Les fleurs de cretonne se balançaient comme agitées par le vent. Le parquet du vieux pavillon lui semblait fléchir sous ses pas. Il lâcha la taille de Rose, qui alla tomber sur le divan, tandis qu'Hélène, debout derrière le piano où elle continuait à frapper les touches au hasard, criait :

— Rose, viens jouer ! c'est mon tour...

La vieille valse reprit sous les doigts de Rose. Elle rejetait parfois d'une de ses mains une boucle de cheveux qui lui chatouillait la joue. Hélène et Georges dansaient. Il respira de nouveau la même odeur de peau fraîche et de toile chaude. Un visage le regardait presque à la hauteur du sien. Une petite goutte de sueur coulait sur un front lisse. Les fleurs de la cretonne vacillèrent encore. Le parquet fléchit. Georges ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le piano avait cessé : Rose montrait, d'un geste, mademoiselle Hurtrot qui, du seuil, les considérait, scandalisée et stupéfaite, la moue aux lèvres et toute sa figure qui semblait près de pleurer...

— Eh bien, vous êtes-vous amusés ? — dit madame de La Boulerie à madame Dolonne en déposant son crochet sur le guéridon.

— Mais oui, tante... Seulement madame de La Vigneraie s'est sentie très fatiguée à la fin de la journée. La pauvre femme fait pitié. Il est question de l'opérer cet hiver. Elle est bien faible. Je crois que c'est la visite de madame Hurtrot et de sa fille qui a achevé de la mettre à bas : elles ont passé tout l'après-midi à Hautmont et sont revenues avec nous par le train de six heures moins le quart.

— Moi, — dit madame d'Esclaragues, — je n'ai pas à me plaindre. M. de La Vigneraie m'a menée voir la Monissière, qui est un charmant endroit. Il a été fort galant, et, pour me donner une haute idée de sa personne, il m'a raconté ses bonnes fortunes. Il m'a surtout parlé d'une jeune personne de Vallins qui l'occupe beaucoup. Elle est la maîtresse d'un officier dont j'ai oublié le nom...

Madame de La Boulerie interrompit madame d'Esclaragues d'un petit signe de tête qui voulait dire : « Assez ! assez !... »

— Et toi, Georges ?

Georges tressaillit. Les paroles de madame d'Esclaragues le faisaient penser à mademoiselle Eugénie...

— Moi, tante ?... Hélène et Rose de La Vigneraie sont très gentilles. Nous avons joué à cache-cache. C'est mademoiselle Hurtrot qui y était...

Et, le reste de la soirée, il demeura distrait et silencieux.

VII

— J'ai déjeuné l'autre jour chez notre ami Galbans, — dit M. Ferront à Georges, au moment où celui-ci prenait place à la grande table encombrée de livres et de papiers et ouvrait le *Criton* pour faire un peu d'explication grecque.

Georges regarda M. Ferront, qui essuyait les verres de son binocle.

— Ah ! ce pauvre Galbans, — continua M. Ferront, — il ne s'amuse pas à Vailly. Quel dommage qu'un charmant garçon comme lui soit obligé de croupir dans un trou comme Vailly, sans ressources, sans distractions et sans guère de chance d'en sortir que pour être envoyé dans un autre poste où il retrouvera les mêmes gens bornés et plats, malveillants et niais.

Et M. Ferront ajouta, en poussant un soupir :

— Heureusement qu'il a la photographie... et la cuisine !... Car on mange admirablement bien chez lui ! Cela m'a changé de mon ordinaire.

M. Ferront rangea quelques papiers et continua, comme s'adressant à lui-même :

— Mais, moi, ce n'est pas la même chose. Je me suis fait nommer ici pour préparer tranquillement mon doctorat. Une fois ma thèse soutenue, je décampe. M. Chambrot m'a promis de me faire appeler à Paris... Vous savez, ce Chambrot qui vous recevra, sans doute, bachelier en novembre : car vous serez bachelier en novembre, monsieur Dolonne !

Et M. Ferront redressa son pince-nez d'un geste de sa main forte et blanche, qui redescendit dans sa barbe épaisse, où elle disparut presque entière...

Georges pensait que si sa réussite était certaine, il pouvait sans inconvénient demander à M. Ferront d'abréger aujourd'hui un peu sa leçon et de le laisser partir à trois heures juste... Il était décidé à aller voir mademoiselle Eugénie.

— Quand vous serez bachelier, monsieur Dolonne, — reprit M. Ferront en cachant plus profondément encore sa main dans sa barbe, — croyez-m'en : restez-en là. N'entrez ni dans la magistrature, ni dans la diplomatie, ni dans le professorat. Tâchez de ne dépendre que de vous-même. Laissez les carrières publiques à d'autres... Tâchez de vous tirer d'affaire à vous tout seul... Mais faisons un peu d'explication...

Entre deux phrases de grec, Georges risqua sa requête timidement.

— C'est très facile, monsieur Dolonne... d'autant que j'ai un travail à terminer et que je ne dîne pas chez moi ce soir...

Georges Dolonne avait apporté de Paris, dans sa malle, trois paires de bottines, dont une paire neuve, en peau souple, à bouts pointus et à boutons. C'était justement celle-là qu'il avait jugé à propos d'étrenner pour sa visite à mademoiselle Eugénie. La veille au soir, dans cette intention, il l'avait sortie de l'armoire. A l'essai, chez le bottier, elles lui allaient fort bien et lui faisaient le pied mince. Aussi les considéra-t-il avec plaisir et, avant de s'endormir, plaça-t-il auprès d'elles une cravate choisie. Le lendemain matin, en s'habillant, il réfléchit qu'il vaudrait mieux ne mettre la cravate et les bottines qu'au moment de partir pour Vallins. Il aurait le temps, après déjeuner, de remonter à sa chambre pour se chausser et se donner un coup de peigne. Cela fait, il s'esquiverait sans se montrer au salon, où se trouvait sa mère avec monsieur et madame de La Boulerie. Comme il exécutait ce projet, il avait rencontré madame d'Esclaragues sur l'escalier. Elle l'avait complimenté, en riant, du craquement de ses bottines et de la couleur de sa cravate.

— Quelle belle cravate, Georges !

Puis, familièrement, elle avait voulu lui en corriger le nœud. Georges avait vu ainsi le visage de madame d'Esclaragues tout près du sien. Il en avait pu observer les délicatesses : la peau des joues était tendue et duveteuse, celle des paupières brune et fine. Quand elle eut fini, madame d'Esclaragues le repoussa gaiement et lui dit :

— Allez, mauvais garçon !

A la gare, Georges avait évité le compartiment où étaient MM. Hurtrot et Ragueugnot avec M. de Péridon. M. Hurtrot lui lança un regard furieux. Georges pensa à la partie de cache-cache : mademoiselle Hurtrot avait dû se plaindre d'avoir cherché au gros soleil, pendant deux heures. Mais l'image bougonne de mademoiselle Hurtrot s'effaça vite devant celle de mademoiselle Eugénie. Cette visite à mademoiselle Eugénie intimidait Georges. Que lui dirait-il? Ils s'entretiendraient certainement de Maxime Plantel ; mais ensuite quel tour prendrait la conversation? Mademoiselle Eugénie était jolie, et il savait qu'il ne lui déplaisait pas. Il en éprouvait d'avance un embarras délicieux. Des idées d'aventures indéfinies naissaient dans sa tête. Le souvenir de *Mademoiselle de Maupin* lui revint. Il en avait relu quelques pages, la veille au soir. Certes, il ne trouverait pas à Vallins une hôtellerie où des gentilshommes à plumes conversent avec des filles déguisées, ni pavillons solitaires au fond de parcs romantiques (il pensa à la journée de Hautmont), ni château Louis XIII, ni chambre à tapisseries; mais une chose redoutable et inconnue l'attendait : être seul avec mademoiselle Eugénie, — « Nini... »

Seul, il l'avait été avec Hélène et Rose de La Vigneraie dans le grenier à foin ; il s'était souvent promené seul avec madame d'Esclaragues ; mais Hélène et Rose étaient de petites pensionnaires, mais madame d'Esclaragues était madame d'Esclaragues, tandis que cette mademoiselle Eugénie était « Nini », la maîtresse de quelqu'un, une personne qui avait l'amour pour métier, pour occupation, pour raison d'être : elle devait ne savoir parler que d'amour, ne savoir faire que l'amour...

Ces pensées avaient accompagné Georges jusqu'à Vallins.

Elles l'avaient suivi chez M. Ferront et se mêlaient à l'explication grecque dont il s'acquittait assez mal. Georges était visiblement distrait; à sa distraction s'ajoutait un autre souci, c'était celui de ses bottines.

Il les portait pour la première fois et, quand il les avait mises, il lui avait semblé qu'elles lui allaient parfaitement. Maintenant, il s'apercevait que les boutons d'en haut le serraient un peu. Ç'avait été une impression de gêne, qu'il avait ressentie en wagon, qui avait augmenté, de la gare chez M. Ferront, et dont il commençait à souffrir. Ce petit malaise ne l'aidait pas à comprendre le sens des phrases grecques. Il s'embrouillait de plus en plus. M. Ferront le considérait avec un intérêt indulgent. L'horloge de la cathédrale sonna trois heures : M. Ferront ferma le livre.

— Restons-en là pour aujourd'hui, monsieur Dolonne : nous ne sommes en train ni l'un ni l'autre. A samedi ! Repassez un peu de votre géographie. Souvenez-vous du tour que vous ont joué les affluents de la Loire... A samedi, et amusez-vous bien !

M. Ferront sortit sa main de sa barbe pour la tendre à Georges qui se leva.

Décidément, ses bottines lui faisaient mal. En descendant l'escalier, elles craquèrent élégamment, mais il constata que les boutons lui comprimaient douloureusement la chair au bas de la jambe. Aux premiers pas qu'il fit dans la rue, cette gêne parut diminuer : il s'en réjouit. Heureux d'en avoir fini de bonne heure avec la leçon de M. Ferront, il traversa d'un pied léger le parvis de la cathédrale et chercha ses gants dans sa poche. Il avait à l'ongle une tache d'encre. Il n'avait pourtant pas touché à la plume. L'encre avait dû se trouver sur la table. Elle y était tombée de l'encrier, ou de la barbe noire de M. Ferront !... La mauvaise humeur de Georges s'en prenait à l'inoffensive et sombre barbe du professeur. L'idée que le poil broussailleux de M. Ferront cachait dans son taillis une source d'encre divertit Georges. Le gant dissimulerait la tache, mais mademoiselle Eugénie ne pouvait-elle pas, pour une raison ou pour une autre, lui demander de le retirer? Alors, comment faire?

Il tourna les yeux vers le portail de la cathédrale. Elle

s'ouvrait, profonde et spacieuse, soutenue sur ses piliers, arquant ses voûtes, sonore et vide. Une eau limpide et comme sérieuse emplissait la vasque du bénitier : Georges y trempa le bout de son doigt ; des rides s'élargirent dans la transparence du bassin. Georges retira son doigt mouillé et l'essuya avec son mouchoir : la tache avait disparu. Il mit ses gants. Les boutons le firent repenser à ceux de ses bottines. Il recommençait à en souffrir. Il posa son pied sur une chaise et tira soigneusement ses chaussettes pour en étendre les plis.

Les vieilles rues de la ville haute étaient vraiment mal pavées. Georges y clopinait péniblement. Enfin il arriva à l'avenue Gambetta. Dans une glace, à la devanture des Galeries Parisiennes, il s'admira, ganté de frais et chaussé de fin. Le nœud de sa cravate, œuvre de madame d'Esclaragues et qu'il avait eu grand soin de ne pas déranger, avait bonne façon. Le Jardin Public était presque vide encore à cette heure. Le gravier des allées chantait doucement sous ses semelles. Sa bottine gauche le blessait plus que la droite.

L'avenue de la Gare, où habitait mademoiselle Eugénie, était longue. Il avait vu la maison en venant. Il la reconnut de loin. Elle était assez proche de la station. C'était un immeuble à quatre étages, récemment construit. La façade en était convenable et blanche. Au second étage était écrit en lettres d'or : *Drevet, chirurgien-dentiste*. Georges soupira : les boutons de sa bottine lui mordaient la chair. Dans une loge aérée et propre, la concierge travaillait.

— Mademoiselle Eugénie Vannien ?

— Au troisième, la porte à droite.

Georges remercia en rougissant : était-ce la timidité ou la douleur ? Sa bottine gauche le torturait ; la droite, plus sournoise, le tracassait également. Il aurait presque mieux aimé qu'on lui eût dit, que mademoiselle Vannien n'y était pas. Du reste, la concierge pouvait s'être trompée : il apprendrait peut-être en haut que mademoiselle Vannien était sortie. Il le désirait véritablement. Comment causer de Maxime Plantel avec cette gêne intolérable ? Il s'assit sur la banquette du premier étage, puis, brusquement, il n'y tint plus et déboutonna trois boutons à gauche et deux à droite. Il se sentit soulagé délicieusement. Il resta quelques minutes à savourer ce bien-être...

A ce moment, s'ouvrit et se referma la porte vitrée de l'escalier. Quelqu'un montait : Georges essaya de reboutonner les boutons, mais il n'y parvint pas. Il cacha ses pieds sous la banquette et feignit de feuilleter un agenda. Un monsieur passa devant lui : il reconnut l'homme aux cure-dents qui avait déjeuné en face d'eux à l'Hôtel de la Cloche, le jour où madame Dolonne l'avait conduit chez M. Ferront. Le monsieur semblait hagard. Un bandeau dissimulait sa joue enflée. Georges entendit à l'étage au-dessus tinter la sonnette du dentiste.

Les boutons ne voulaient toujours pas rentrer dans leurs boutonnières. Georges avait ôté ses gants pour avoir les mains plus libres. Il s'acharnait en vain, quand il eut l'idée de relâcher ses bretelles : le pantalon descendu couvrirait le désordre de la chaussure. Georges respira. Il était à l'aise et content. Comment n'avait-il pas songé plus tôt à cet expédient si simple ? Il regretta le temps perdu et grimpa l'escalier en courant. Devant la porte du troisième, il hésita. Fallait-il se ganter ou tenir ses gants à la main ? Il se décida à en remettre un. Il sonna.

Un pas lourd se fit entendre.

— Mademoiselle Eugénie Vannien ?

Une vieille dame le considérait avec dégoût et lui claqua la porte au nez sans répondre.

Georges se pencha par-dessus la rampe : il était pourtant bien au troisième ! Seulement il avait sonné à gauche. Il poussa le timbre de la porte opposée. Une sonnerie grêle crépita : une bonne en coiffe lui ouvrit.

— C'est bien ici, mademoiselle Eugénie Vannien ?

— Oui, monsieur.

Cet accent traînard était celui de Rivray, celui des bonnes de madame de La Boulerie. Aussi dit-il son nom avec inquiétude et confusion.

L'antichambre était étroite, avec un papier clair. Il entra dans un petit salon aux murs et aux meubles tendus et couverts d'une perse à bouquets. La bonne revint.

— Si monsieur veut attendre... Madame est avec la couturière.

Puis elle rôda dans le salon, leva les stores de la fenêtre et sortit. Elle avait l'air moqueur et sournois, avec des yeux

obliques et le teint piqué de son. Elle devait être sûrement de Rivray et savoir qu'il était le neveu de M. de La Boulerie.

Georges attendit.

Ce petit salon n'avait rien de particulier, qu'une quantité de menus bibelots et de brimborions. Georges admira des chatons de porcelaine dans une hotte fleurie, une cigogne en verre filé, une douzaine de cygnes de toutes tailles, des nègres qui dansaient en se donnant la main, des chiens en faïence, un ermite barométrique avec une barbe comme celle de M. Ferront, et un cochon en pain d'épice très sec et craquelé, qui portait, inscrit sur son dos, en perles de sucre blanches et roses, le nom de «Nini». Sur la cheminée, la pendule marquait un peu plus de trois heures et demie. Georges se regarda dans la glace, puis il vérifia encore si l'on ne pouvait s'apercevoir que ses bottines fussent déboutonnées. Il baissa encore un peu plus les boucles de ses bretelles et s'assit dans un fauteuil, son chapeau sur ses genoux.

A trois heures quarante, des portes claquèrent. A quatre heures moins dix, on sonna. Il se leva. Personne n'entra. Étant debout, il passa de nouveau la revue des bibelots. Nini ne tarderait certainement pas à venir. Il imaginait ce qu'elle lui dirait pour s'excuser de l'avoir fait attendre. Il alla à la fenêtre. Par-dessus la maison d'en face, on apercevait le chemin de fer, des rails, un disque rouge. Il était maintenant quatre heures. Le train pour Rivray partait exactement à cinq heures sept.

Georges toussa plusieurs fois. Sur une table, il y avait un album de photographies. D'ennui et d'impatience, il le feuilleta. Il contenait des Fernand Plantel de toutes sortes, à pied, à cheval, en civil, en uniforme. Ensuite défilèrent, comme à une parade, des camarades du régiment, casqués ou nu-tête, puis vinrent de nombreuses Eugénies, en chapeau, en robe de ville, en robe de chambre, en corset, en chemise. Georges tourna la dernière page. L'image qu'il y vit le fit rougir. Son cœur battit. Il pensa aux dernières lignes de *Mademoiselle de Maupin*. Il ferma l'album.

Mademoiselle Eugénie était devant lui.

Elle avait son chapeau et achevait d'agrafer le haut de son corsage. Georges distingua un carré de peau, la dentelle d'un

corset rose. Une épingle entre les dents, elle tourna à sa taille le ruban souple de sa ceinture. Sa frange blonde barrait son front. Elle avait les lèvres très rouges...

— Comme je regrette que vous ayez posé! Mais j'avais la couturière : elle n'en finissait pas de m'essayer... Ah! ces couturières de province!... vous ne pouvez pas savoir... Mais vous reviendrez un autre jour, n'est-ce pas?

Elle regardait de ses yeux bleus le visiteur déconcerté.

— Maintenant, il faut que je sorte : j'ai reçu une lettre de Fernand pour une commission. Déjà quatre heures vingt... Vous m'accompagnerez bien un bout de chemin. Ce sera gentil... Juliette! Juliette!

— Madame?...

— Je sors! Donne à manger au chien.

Elle était dans le vestibule. Une potiche chinoise servait de porte-cannes : elle y prit son ombrelle.

— Tu sais, M. Ferront viendra à sept heures. Il dîne ici.

Au nom de M. Ferront, Georges sursauta. Il comprenait maintenant ce que signifiaient l'épingle dans le livre, le parfum d'ylang-ylang. Mademoiselle Eugénie vit son air penaud et stupéfait.

— Voulez-vous dîner aussi? M. Ferront est un de nos amis, un charmant garçon.

Georges s'excusa : son train était à cinq heures sept. Dans l'avenue, mademoiselle Eugénie ralentit le pas :

— Fernand aime que je sois très raisonnable et déteste que je marche vite.

Dix minutes après, ils entraient au Jardin Public. Elle n'avait plus l'air pressée du tout. Elle offrit à Georges de s'asseoir un peu. Il y avait des chaises. Ils en prirent chacun une. Mademoiselle Eugénie déposa son ombrelle sur une troisième. Georges fit signe à la loueuse. La bonne femme ne l'avait pas vu et s'éloignait, en remuant des sous dans sa sacoche de cuir. Il la payerait quand elle repasserait.

Le jardin était vert et tranquille, et le coin où ils étaient assez peu fréquenté. Le monde se groupait autour du kiosque à musique, bien qu'il ne dût pas y avoir concert aujourd'hui, à cause des grandes manœuvres. Eugénie, en lui racontant ces choses semblait préoccupée. Georges était triste. Il cessa

de regarder la jeune femme. Ses yeux suivaient l'allée d'arbres au bord de laquelle ils étaient assis. Soudain il fit un mouvement de surprise.

Au bout de l'allée venait M. de La Vigneraie. Il marchait fièrement, sa belle barbe étalée sur sa poitrine et faisant le moulinet avec sa canne. Eugénie remarqua la physionomie effarée du jeune homme. M. de La Vigneraie s'approchait. Georges avait rabattu son canotier sur ses sourcils. M. de La Vigneraie n'était pas à cinq pas. Le gracieux sourire qui s'épanouissait à ses lèvres s'arrêta net : il avait reconnu Georges Dolonne et passa vite, mais pas assez pour qu'Eugénie n'eût eu le temps de lui tirer la langue.

Georges était atterré. Eugénie lui demanda doucement :

— Vous savez qui est ce monsieur?

— Oui, c'est M. de La Vigneraie.

— Eh bien, mon cher, vous pourrez lui dire qu'il m'embête, ce vieux suiveur!...

M. de La Vigneraie traversait certainement le Jardin Public pour se rendre à la gare. La montre de Georges marquait moins dix. Il fallait s'en aller; mais il ne le pouvait avant d'avoir payé la chaise d'Eugénie et la sienne. La loueuse avait disparu. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Mademoiselle Eugénie avait repris son ombrelle, et, la pointe fixée en terre, elle la faisait tourner rapidement... Un petit singe en ivoire, accroupi sur la boule du manche, virait aussi, montrant tantôt son derrière, tantôt sa figure à grimace sculptée.

Georges trépignait silencieusement. Enfin il entendit un bruit de sous remués. La loueuse de chaises avait aperçu les deux clients et venait à eux, mais lentement, s'arrêtant pour relever un siège renversé ou pour en aligner d'autres. Il aurait voulu l'appeler, courir à elle, et il restait souriant à côté d'Eugénie, qui le regardait avec un intérêt subit.

Georges paya. La vieille s'éloigna. Elle avait un tablier d'alpaga et un lorgnon retenu par une chaînette de cuivre.

— Dites donc, monsieur Dolonne, vous avez une bottine déboutonnée...

Georges rougit jusqu'aux oreilles :

— Pardon, mademoiselle... j'ai mon train...

Il n'acheva pas. Elle lui avait tendu la main. Ses yeux

tendres étaient levés vers lui, sous la frange blonde. Sa voix tremblait un peu :

— Vous reviendrez, dites! Vous n'êtes pas fâché? Vous ne dites rien. Oh! bêta... mais ce sera pour une autre fois!...

Et, du revers de la main de Georges, elle se caressa doucement la joue...

Georges courait. Il manqua heurter un enfant et être écrasé par le tramway. Le train s'ébranlait quand il sauta sur le marchepied. Il était à bout de souffle ; ses jambes vacillaient. Le sang lui battait aux tempes. M. Hurtrot, dans le filet, couvrait de son mouchoir à carreaux son chapeau haut de forme. M. Ragueugnot s'épongeait le front... Dans le coin du wagon, M. de La Vigneraie, les bras croisés sur sa barbe...

— Vous avez bien failli manquer le train, jeune homme! dit M. de Péridon en bourrant sa petite pipe.

Et il ajouta :

— Bien couru! Ah! vous n'êtes pas empaillé...

Georges, encore tout haletant, essaya de sourire.

Le train siffla au viaduc de Gouvre.

M. de La Vigneraie ne cessait d'examiner Georges Dolonne avec tant d'insistance que celui-ci s'en aperçut. Les yeux du solide compère ne quittaient pas les bottines du jeune homme qui montraient, sous le pantalon, leurs boutons défaits. Georges, gêné, rentra ses pieds sous la banquette.

M. de La Vigneraie était sombre. MM. Hurtrot et Ragueugnot trouvaient qu'il tardait bien à leur donner le cigare d'usage. M. de Péridon songeait aux vieilles rues en pente de Vallins: il avait descendu à bicyclette, sans frein, la rue de la Corderie qui est, de toutes, la plus mal pavée.

Enfin M. de La Vigneraie se décida à la distribution habituelle. Quand chacun de ces messieurs eut son cigare, Heurtrot et Ragueugnot pour fumer les leurs et M. de Péridon qui gardait le sien pour après dîner, il en restait encore un dans l'étui de cuir rouge.

M. de La Vigneraie hésita un instant, puis il le tendit à Georges :

— Allons, monsieur Dolonne, une fois n'est pas coutume!

Et quand l'allumette de M. Hurtrot, après avoir servi à

M. Ragueugnot, arriva à M. de La Vigneraie, il l'offrit au jeune homme.

Le cigare s'alluma. Il était fort et bon. C'était le premier que Georges fumait et il le fuma jusqu'au bout, comme un homme, sous le regard narquois de M. de La Vigneraie qui considérait avec un mélange d'envie, de respect et de colère ce garçon qui s'asseyait dans les jardins publics, à côté d'une jolie fille qui tirait la langue aux passants, tandis que lui narguait les gens du défi de ses bottines déboutonnées.

VIII

Georges Dolonne attendait sa tante La Boulerie pour l'accompagner à la grand'messe. La vieille dame était très fière de sortir avec son petit-neveu. Madame Dolonne se ressentait encore d'une migraine qui l'avait tenue au lit toute la journée de la veille et qui lui laissait la tête lourde et les yeux fatigués. Madame d'Esclaragues était allée à la messe de neuf heures et elle était montée dans sa chambre écrire des lettres.

Madame de La Boulerie, en toilette du dimanche, se parait d'une capote de dentelle noire ornée, de trois bouquets de fleurs violettes, avec des brides de faille qui encadraient sa large figure rouge. Elle portait une sorte de caraco de soie noire et une jupe qui lui venait aux chevilles. Une longue chaîne d'or avec un coulant lui entourait le cou et elle serrait sous son bras un épais paroissien.

— Allons, mon chéri : le troisième coup a sonné.

Les battements de la cloche se ralentirent. Ils cessèrent, comme madame de La Boulerie et Georges tournaient l'angle de la poste.

— Dis donc, Georges, ton père ne devrait tout de même pas laisser ainsi ta mère sans nouvelles de lui pendant des jours et des jours... La pauvre s'énerve et s'imagine des choses... Je comprends que M. Dolonne, les premiers temps, ait été absorbé par son traitement ; mais il ne nous fera pas croire que, depuis un mois et demi qu'il est à Royat, il ne s'occupe que de sa santé. Sapristi ! On peut toujours écrire un mot !...

Georges Dolonne haussa les épaules d'un air de découragement. Il aimait beaucoup son père, mais il se rendait compte que M. Dolonne était oublieux et négligent. Il savait que cette négligence causait du chagrin à sa mère : la migraine de la veille n'avait pas d'autre raison. Il répondit :

— Que voulez-vous, ma tante !... papa est comme cela !...

Au fond, il était flatté que madame de La Boulerie l'entretînt de ces petites difficultés de famille. Elle le traitait, non en enfant, mais en homme. Il chercha à en témoigner sa reconnaissance à madame de La Boulerie. Il voulut absolument se charger de son paroissien.

L'office commençait, comme ils entraient à l'église. Cette grand'messe était un rude supplice pour madame de La Boulerie : corpulente et congestionnée comme elle était, elle étouffait au milieu de tant de monde. A l'Évangile, elle était pourpre ; à l'Élévation, elle était cramoisie.

Lorsqu'on fut dehors, elle respira longuement. Elle barrait presque, en marchant, l'étroit trottoir de la rue. Les gens qui venaient en sens inverse devaient lui céder le pas. La plupart la saluaient : madame de La Boulerie était très aimée à Rivray. Cette affection qu'elle sentait autour d'elle faisait qu'elle pardonnait un peu à ce vilain pays son parler traînard, ses plaines vertes et plates, sa rivière ridicule, son soleil pâle, qui l'avaient changée si tristement de l'Avignon de sa jeunesse, de l'accent vif, de la terre sèche et odorante, du Rhône majestueux et du soleil cru, de toute sa Provence parfumée, sonore et lumineuse. Georges écoutait madame de La Boulerie lui vanter son cher Comtat, quand, à l'angle de la rue des Chantres, il n'eut que le temps de sauter sur le trottoir : la voiture de M. de La Vigneraie arrivait droit sur lui. Les chevaux s'arrêtèrent juste devant madame de La Boulerie.

— Bonjour, chère madame. Comment va monsieur de La Boulerie ?... Bonjour, jeune homme !

Le ton de M. de La Vigneraie s'adressant à Georges était goguenard et vexé. Il ajouta :

— Voulez-vous annoncer à votre mari que j'irai le voir cet après-midi ? J'ai à causer avec lui. Je déjeune chez les Hurtrot. Affaire d'élection, chère madame !... C'est pourquoi je suis aujourd'hui à Rivray.

Il fit claquer sa langue. Les chevaux martelèrent le pavé. M. de La Vigneraie aimait ce froissement de fer : il y renforçait le sentiment de son importance.

— S'il a à me parler, tant mieux ! Je lui dirai, moi, ce que je pense de ses chevaux. C'est un danger public. Il a traversé tout à l'heure la place, de corne en coin, à une allure !... J'ai cru que le chien des Botrelles serait sous les roues.

M. de La Boulerie assura sur son nez ses lunettes d'or et coupa une mouillette pour son œuf. Au fond, cette visite de M. de La Vigneraie le préoccupait. Les mauvaises nouvelles arrivent plus vite que les autres ; on a, dans la vie, plus d'ennuis que d'agréments. Madame Dolonne, elle aussi, était distraite ; elle ne mangeait pas. A un télégramme envoyé à Royat, M. Dolonne avait répondu par une brève dépêche où se sentait l'impatience d'un homme qu'on dérange mal à propos. Quant à madame d'Esclaragues, elle avait reçu de Hugues de Galbans une lettre où le percepteur de Vailly lui demandait sa main. Or M. de Galbans lui plaisait beaucoup comme ami, mais pas du tout comme mari. Elle avait flirté avec lui, sans aucune intention d'aller plus loin. Certes il n'était pas mal, mais elle n'aimait ni les barbes en pointe ni les nez busqués.

Elle regarda Georges. Il avait le teint frais, les yeux grands et, ce jour-là, un peu battus, l'air délicat, avec quelques poils de moustache blonde. Sans savoir pourquoi, elle les comparait tous les deux. Il allait falloir répondre à M. de Galbans de façon à ménager sa vanité. Cela l'ennuyait de faire de la peine à un galant homme. Tant pis ! Se remarier, jamais : elle préférait rester libre... Et, brusquement, de ses dents blanches, elle mordit sa lèvre rouge et charnue.

M. de La Vigneraie se présenta vers quatre heures. Madame de La Boulerie était au salon avec madame Dolonne et madame d'Esclaragues. M. de La Vigneraie lorgnait langoureusement la jeune veuve, tout en parlant de madame de La Vigneraie : son état s'aggravait ; il était à craindre qu'une opération ne devînt nécessaire. M. de La Vigneraie vanta l'habileté des chirurgiens, puis il demanda la permission de rejoindre M. de La Boulerie dans son cabinet.

M. de La Boulerie avait une petite ferme voisine d'un domaine de M. de La Vigneraie : il s'agissait d'une question de bornage. M. de La Vigneraie expliquait la chose. M. de La Boulerie acquiesçait. Il avait posé la main sur la table couverte de paperasses. M. de La Vigneraie avait fini et obtenu ce qu'il voulait. Pour remercier M. de La Boulerie, il crut bon de s'intéresser à ses travaux.

— Eh bien, monsieur de La Boulerie, et cette généalogie des d'Auberoche? J'ai vu Horace, l'autre jour, et il m'a dit que vous vous occupiez de ses archives.

M. de La Vigneraie se donnait, à distance, le plaisir familier d'appeler « Horace », M. le comte d'Auberoche.

M. de La Boulerie fit avec ses bras le geste de soulever le monde et répondit en courbant un peu le dos et en baissant la tête :

— C'est un grand travail, monsieur !

Et, du bout de son doigt, il montra des cartons entr'ouverts remplis de papiers jaunis. M. de La Vigneraie se mit à rire.

— Ma foi, cher monsieur, avec moi, vous en auriez bien plus tôt fait! Michou, seigneur de La Vigneraie, anobli en 1782. Et, entre nous, pour vous dire vrai, j'aime tout autant cela. J'estime qu'il faut être noble, mais qu'il importe assez peu comment et depuis quand on l'est. L'essentiel, c'est de l'être. L'anoblissement, à beaux deniers, du sieur Michou, mon arrière-grand-père, me procure actuellement tous les avantages possibles de la noblesse. A quoi me servirait de remonter aux croisades comme d'Auberoche ou comme ce vieux marquis de Montbléru dont je possède maintenant la maison? Avec mon Michou, j'ai ce qu'il me faut. Il a fait le nécessaire: que me manque-t-il? J'ai un nom agréable à porter, puisque le bonhomme a ajouté au sien celui de La Vigneraie, qui sonne bien et a bon air. J'ai des armoiries, et qui sont parlantes, puisqu'elles représentent un cep de vigne de sinople, feuillé et fruité de gueules. Elles font bien sur ma voiture et mon argenterie, et quant à la couronne de comte qui les surmonte, quoique je ne sache guère d'où elle vient, je m'en accommode sans remords.

— Il y a eu de grands abus à ce sujet, monsieur! — dit tristement M. de La Boulerie.

M. de La Vigneraie s'était levé, mais il ne s'en allait pas et semblait avoir encore quelque chose à dire. M. de La Boulerie jugeait le moment venu de lui parler de ses chevaux. M. de La Vigneraie parut soudain prendre un parti qui lui coûtait un peu :

— Ma foi ! mon cher monsieur de La Boulerie, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, ni faire le rapporteur et l'importun ; mais, de vous à moi, me permettez-vous un petit conseil dont vous ferez ce que vous voudrez?... Croyez-vous, franchement, qu'il soit bien prudent d'envoyer votre petit-neveu tout seul à Vallins? Les jeunes gens, cher monsieur, ont besoin qu'on les surveille.

M. de La Boulerie était de cet avis, certes ; mais il n'y avait personne pour accompagner Georges, et son père désirait qu'il prît des leçons en vue de son examen de novembre... M. de La Vigneraie laissait parler M. de La Boulerie, qui déplorait les libertés de l'éducation moderne : elle contrastait singulièrement avec celle qu'il avait reçue. Avant l'âge de vingt et un ans, M. de La Boulerie n'était jamais sorti qu'avec son précepteur, un digne prêtre qui l'avait mené par la main jusqu'au seuil de la vie, et à qui il devait le peu qu'il valait. Ah ! tout était bien changé, et M. Dolonne avait d'autres idées que celles de jadis !

— Écoutez, cher monsieur, je ne suppose pas que le père de M. Georges, si moderne qu'il puisse être, soit content de voir son fils se promener dans Vallins avec des demoiselles de petite vertu !

M. de La Boulerie ouvrit, derrière ses lunettes, des yeux effarés.

— Des demoiselles!... Georges!... Que voulez-vous dire?

— Mon Dieu, cher monsieur, — repartit M. de La Vigneraie, — je ne peux rien vous dire de plus. Vous êtes averti. Ce ne sont pas mes affaires ; ce sont les vôtres, que diable!... Mais croyez-moi, monsieur de La Boulerie, veillez sur ce garçon. Il est jeune, et un malheur est bientôt arrivé. Vallins, vous savez, est ville de garnison : nos jeunes officiers aiment le plaisir, et l'on rencontre par les rues des personnes qui ne sont pas irréprochables. Votre neveu a seize ans : c'est l'âge des bêtises, et le gamin est avancé. Il commence à faire

attention au sexe... Garde à vous, monsieur de La Boulerie!... Et, là-dessus, je me sauve.

— Alors Georges a une maîtresse! — s'écria avec angoisse M. de La Boulerie.

M. de La Vigneraie avait refermé la porte. M. de La Boulerie resta accablé. Une maîtresse! Georges avait une maîtresse! C'était, dans l'esprit naïf de M. de La Boulerie, un événement vague et terrible. Soudain cela se précisa : Georges connaissait une femme, il l'avait touchée, embrassée... Une maîtresse! mais une maîtresse, cela ne se trouve pas ainsi; cela se prend à quelqu'un... Vallins était plein de jeunes officiers; Georges pouvait avoir un duel... Et le malheureux M. de La Boulerie imaginait un pré vert, la boîte de pistolets qu'on ouvre, les épées qu'on mesure, la balle qui vous abat dans l'herbe, la pointe qui vous traverse le corps...

L'entrée de M. de La Boulerie au salon fut tragique et inopinée. Il s'assit sur un fauteuil, la tête inclinée, les mains pendantes. Madame Dolonne était étendue sur le canapé. M. de La Boulerie écouta d'un air morne une histoire que contait madame d'Esclaragues. Madame d'Esclaragues remarqua sa mine abattue.

— Êtes-vous malade, cousin?

— Je ne suis pas malade, mon enfant, je suis bouleversé.

Madame Dolonne se souleva du coussin où elle s'appuyait; madame de La Boulerie, dont les mains oisives faisaient du crochet imaginaire, s'écria :

— Mais qu'avez-vous, mon pauvre Auguste?

— J'ai, j'ai — répondit M. de La Boulerie d'une voix lamentable — j'ai que je ne sais comment dire... Georges... oui... Georges, cet enfant si doux, si raisonnable, si bon... est dans la voie la plus dangereuse et la plus coupable... Oui, Georges... eh bien...

Et la voix de M. de La Boulerie s'abaissa encore :

— Eh bien, il a probablement une maîtresse.

— Une maîtresse!

— Une maîtresse!

En même temps, madame Dolonne et madame de La Boulerie avaient redit le mot, l'une avec douleur, l'autre avec son plus bel accent d'Avignon.

— Une maîtresse, Georges! — fit madame d'Esclaragues, sur un ton de surprise presque joyeuse.

Et elle ajouta, involontairement :

— Comme ils doivent être gentils !

Puis, de ses dents blanches, comme à déjeuner, elle mordit sa lèvre charnue, voluptueuse et imprudente.

M. de La Boulerie répétait, de point en point, les propos de M. de La Vigneraie. Madame Dolonne tirait nerveusement les effilés du canapé. Madame de La Boulerie hochait la tête et agitait les brides de son bonnet. M. de La Boulerie se tut. Il y eut un silence pénible.

— Et quand il aurait une maîtresse, ce petit! — s'écria tout à coup, avec véhémence, madame de La Boulerie. — Il a seize ans, ce chéri, ce poulet... Et savez-vous bien que nous sommes tous là à le traiter comme un enfant!... Il a seize ans, après tout!... Et vous croyez qu'à cet âge nos garçons n'ont pas de maîtresse, en Avignon?

— Ma chère, ma chère! — gémit M. de La Boulerie, désespéré.

Mais madame de La Boulerie était lancée. L'accent du pays de sa jeunesse lui remontait à la gorge, sonore et triomphal. Et elle évoquait la vieille ville jaune, amoureuse et galante, venteuse et sèche, ombre et soleil, les filles ardentes et les garçons vifs, et les danses aux tambourins, et les guinguettes de l'île de la Barthelasse et le Rhône... Ah! on était vite un homme, en Avignon !

— Je vous ferai remarquer, ma chère, — dit sévèrement M. de La Boulerie, — que nous ne sommes pas à Avignon, mais à Rivray, que Georges n'est pas un polisson de Provence, mais notre petit-neveu, et que sa conduite peut avoir des conséquences...

Et M. de La Boulerie fit un geste vague et fatidique, mais il n'osa pas parler du duel, du pré, des épées, des pistolets... Il regarda, seulement, madame Dolonne, comme pour la prendre à témoin de la gravité de la situation.

Madame Dolonne ne disait rien. Elle pleurait, le coude au coussin, la tête dans ses mains. Elle éprouvait un sentiment singulier. Une amertume jalouse se glissait en sa tendresse de mère. Son fils lui paraissait moins à elle depuis une minute.

Elle était volée. On lui avait nui. Et il se mêlait à son chagrin de cruels souvenirs. C'était bien le fils de son mari, ce Georges, de son mari infidèle et léger. Le passé recommençait sous une nouvelle forme. Comme M. Dolonne. Georges aimerait le plaisir. Maintenant, il allait vivre pour soi, en dehors d'elle. Comment lui, un enfant qui, il y avait quelques jours, n'était encore pour elle qu'un enfant!

Elle s'était levée brusquement. La chaleur subite de ses joues avait séché ses larmes. La colère rougissait son doux visage et, sans dire un mot, elle sortit du salon. On l'entendit qui montait l'escalier. Elle allait trouver Georges dans sa chambre.

Il y eut un grand silence. Madame de La Boulerie, machinalement, quoique ce fût dimanche, avait repris sur le guéridon son crochet. M. de La Boulerie se taisait. Il avait enlevé ses lunettes et en frottait les verres.

Une voiture traversa la place. C'était M. de La Vigneraie qui retournait à Hautmont.

— Quel imbécile! — dit tout haut madame d'Esclaragues.

— Oui, Georges, vous avez bien fait de ne rien répondre à votre mère. Il faut laisser passer sa colère et son chagrin. Ils passeront. Vous dites qu'elle vous a parlé durement. Elle est nerveuse, ces temps-ci. Il y a des moments où l'on prend les choses au tragique. Cela vous a fait du mal à tous deux. Rassurez-vous, elle va mieux maintenant. Elle s'est couchée et elle dort. Elle oublie. Votre tante est près d'elle. Demain elle sera plus calme. Elle est déjà mieux, je vous l'affirme : c'est pourquoi je suis venue vous trouver. Vous ne pouvez pas vous expliquer, avec elle, je sais bien, et cependant il faudrait qu'elle sût la vérité. Je suis sûre que ce n'est pas ce qu'elle imagine. Peut-être qu'elle me croirait, si je pouvais la rassurer... Georges, je vous aime beaucoup, je suis une vieille amie. Dites-moi au juste ce qu'il en est. Il serait si facile d'apaiser un peu ces pauvres gens!... Votre oncle La Boulerie me fait de la peine, le cher homme! Voyons, Georges?...

Et madame d'Esclaragues prit entre ses mains douces les mains chaudes du jeune homme. Il avait les yeux rougis et il resta silencieux. Elle reprit :

— Allons, Georges, confessez-vous.

Il était à peu près six heures du soir. La tiédeur de la journée fraîchissait à peine. Un soleil jaune de mi-septembre dorait encore d'un dernier rayon la crête du mur qui fermait le jardin de M. de La Boulerie. La treille de vigne vierge était encore verte, mais d'un vert qui commençait à être moins sûr de lui-même. Les feuilles étaient comme amollies. Le rosier était encore couvert de roses blanches, de grandes roses larges et simples qui semblaient s'épanouir avec négligence et facilité. Ce petit jardin bien clos avait vraiment l'air discret et confidentiel. On s'y sentait tout près de l'automne et tout proche du crépuscule. Madame d'Esclaragues attendait. Georges regardait à ses pieds un petit caillou gris veiné de noir. Madame d'Esclaragues lui pressa doucement la main. Il parla.

Elle s'appelait Eugénie Vannien et on l'appelait Nini. Elle était la maîtresse de Fernand Plantel, le frère aîné de son ami Maxime. Il l'avait vue pour la première fois à Paris, le matin même où il avait été refusé à son baccalauréat. Il s'était assis, au café, à la même table qu'elle. Elle buvait une orangeade avec deux pailles inégales...

Madame d'Esclaragues avait lâché la main de Georges et regardait aussi le caillou blanc. Georges continuait à parler. Le soleil avait cessé d'éclairer le haut du mur. Le petit jardin s'était peu à peu assombri, comme imprégné de nuit. Les roses blanches étaient devenues plus blanches.

C'était devant chez Clarvin, le pâtissier, qu'il l'avait rencontrée. Fernand Plantel était en garnison à Vallins et il y avait laissé Eugénie pendant les manœuvres. Elle lui avait parlé la première. Elle lui avait dit d'aller la voir.

— Et vous y êtes allé, mon pauvre Georges ?

— Oui. Elle habite avenue de la Gare, et je suis monté chez elle après la leçon de M. Ferront...

Madame d'Esclaragues baissa modestement les yeux. Georges reprit, après un silence :

— Elle était avec sa couturière. J'ai attendu longtemps. Elle m'a dit qu'elle avait à sortir. Je l'ai accompagnée. Nous nous sommes assis sur des chaises, au Jardin Public. C'est là que M. de La Vigneraie nous a vus.

La voix de Georges tremblait un peu. Un petit souffle de vent défleurit la plus large des roses blanches.

— Et c'est tout, Georges?

— Oui, je devais y retourner demain.

— Vous la regrettez?

Les yeux de Georges se remplirent de larmes.

— Elle est jolie?

Il fit signe que oui.

Ils étaient assis côte à côte sur le banc vert. Madame d'Esclaragues se pencha. Elle mit sa main sur l'épaule du jeune homme et doucement, par le cou, elle lui tourna la tête vers elle.

— Plus jolie que moi?

Ils se regardèrent. Georges rougit. Il vit madame d'Esclaragues approcher son visage du sien. La bouche tendue toucha la sienne et il ferma les yeux.

Le dîner fut triste. Madame Dolonne ne descendit pas de sa chambre. M. de La Boulerie trouva Georges sérieux et grave et en conclut qu'on pouvait bien augurer de son repentir. Madame d'Esclaragues parla peu; elle avait dans les cheveux une grosse rose blanche à demi effeuillée et sa figure était comme éclairée d'un sourire qui ne riait ni sur ses lèvres, ni dans ses yeux, mais qui errait incertain, tendre et secret, dans tout son visage. Madame de La Boulerie remarqua que Georges ne mangeait pas. C'est bien la peine de faire aux enfants des scènes qui leur coupent l'appétit! D'ailleurs ce que lui avait dit madame d'Esclaragues l'avait complètement rassurée. Il n'y avait rien de grave dans ces racontars de M. de La Vigneraie, et elle se réjouissait de pouvoir tout à l'heure rassurer aussi cette pauvre Henriette.

Et Georges, qui avait soif, sentait, chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, ses mains encore toutes parfumées d'une odeur subtile, délicieuse et faible, qui lui donnait envie de pleurer devant les petits pois arrondis sur son assiette en petites boules dures et vertes.

HENRI DE RÉGNIER

LE CHEMIN DE FER DE LAPONIE

Dans le grand silence de l'hiver lapon s'est produit un événement dont les conséquences politiques et économiques seront considérables. Le 15 novembre dernier, après des années de travail, a été terminée une voie ferrée reliant l'extrémité nord du golfe de Bothnie à l'Océan Glacial, à travers les territoires les plus septentrionaux de la Suède et de la Norvège. En ce moment même, les gouvernements scandinaves procèdent en grande pompe à l'inauguration de cette ligne, cérémonie que les rigueurs du climat du nord ont fait remettre à l'été. Toujours alerte, le roi Oscar n'a pas hésité à entreprendre à cette occasion le long et fatigant voyage de Laponie ; il a tenu à rehausser par sa présence l'éclat de la solennité, à laquelle prendront part des membres des cabinets de Kristiania et de Stockholm, ainsi que des représentants des Chambres norvégienne et suédoise. Enfin, l'empereur Guillaume profitera, dit-on, de son traditionnel voyage d'été en Norvège pour assister à la cérémonie. C'est qu'en effet l'inauguration du chemin de fer de Laponie est un événement important.

Sur les avantages économiques que ce chemin de fer leur procurera, les peuples suédois et norvégien fondent de grands espoirs. Assurément, ces espérances ne sont point vaines. Peut-être, cependant, leurs gouvernants ne partagent-ils pas l'op-

timisme général et ne sont-ils pas exempts de crainte pour l'avenir. En tout cas, l'ouverture de cette ligne septentrionale marque pour la Suède et pour la Norvège une ère nouvelle. Cette période pourra être féconde; mais, à coup sûr, tôt ou tard, elle sera singulièrement périlleuse.

Pour apprécier l'importance du grand travail qui vient d'être terminé, rappelons d'abord brièvement la configuration générale de ces régions dont la géographie n'est point familière à tous. Du Skager-Rack au cap Nord, la Norvège est entièrement recouverte de hautes et âpres montagnes précédées, à l'est, d'une large forêt coupée d'immenses lacs et de larges fleuves torrentueux. Pendant des siècles, ce puissant relief a fermé complètement l'accès de l'Atlantique et de l'Océan Arctique — c'est-à-dire de la mer toujours libre — aux peuples établis dans les régions situées à sa base orientale et que les géologues désignent sous le nom de bouclier baltique : aux Suédois, aux Finnois et aux Russes. Sur les relations des peuples du Nord, les montagnes de la Norvège ont exercé une influence analogue à celle des Alpes dans l'Europe centrale. Plus même que les Alpes, la Norvège a été un pôle répulsif. De tout temps, en effet, au prix de dangers et de grosses pertes, armées et commerçants ont réussi à passer en Italie à travers la Suisse, la Savoie et le Dauphiné; aux Suédois et aux Russes, le relief norvégien a, au contraire, bouché l'accès de l'Atlantique, leur imposant le long et précaire détour par la Baltique. Mais, grâce aux progrès de la science de l'ingénieur, les obstacles d'autrefois sont devenus aujourd'hui des avantages, et, de même que la Suisse, par le percement des tunnels alpins, est actuellement le carrefour des grandes routes entre le nord et le sud de l'Europe, de même la Norvège sera prochainement la tête de ligne des chemins de fer de l'Europe orientale et de la Sibérie sur la mer libre.

Jusqu'ici deux voies ferrées seulement réunissaient la région du Skager-Rack et la Suède à l'Océan à travers le relief scandinave. La première, partant de Kristiania, aboutissait à Trondhjem, après avoir franchi le plateau de Roraas, tandis que la seconde reliait Stockholm et la Suède centrale à cette

même ville de Trondhjem, en empruntant le seuil de Storlien. Une troisième ligne, destinée à mettre en communication Kristiania et Bergen, la seconde ville de la Norvège, et qui découpe tout le massif norvégien, est en construction. Si, pour les deux pays scandinaves, ces lignes, la dernière surtout, ont une grande utilité, au point de vue du commerce international elles ne présentent aucune valeur, ne desservant point de centres de grande consommation ou d'intense production. Singulièrement plus importante est la quatrième voie transversale, qui vient d'être livrée à la circulation à l'extrémité septentrionale de la péninsule. Non seulement elle intéresse au plus haut degré la Suède et la Norvège, non seulement elle assurera le développement économique de ces pays, mais, suivant toute vraisemblance, elle deviendra une route de sortie pour la Russie.

C'est que les territoires les plus septentrionaux de l'Europe, compris entre la mer Blanche, le golfe de Bothnie et l'Océan glacial, — la Laponie, pour tout dire en un mot, n'est pas, comme on se le figure trop souvent, un immense terrain vague, sans valeur commerciale ou industrielle. Possédant un très long développement de côtes toujours ouvertes à la navigation, la Laponie a, de ce fait, un avantage marqué sur les régions baltiques situées beaucoup plus au sud, et dont l'accès par mer demeure interdit par les glaces pendant l'hiver. La Russie a, la première, tiré parti de cette situation, en créant un grand port sur la côte de la presqu'île de Kola, et en travaillant énergiquement à la prospérité des industries maritimes de ce littoral. De leur côté, dans les régions de la Laponie qui leur appartiennent, la Suède et la Norvège ont accompli une très intéressante œuvre de colonisation et de mise en valeur. Cette grande entreprise a été déterminée par la richesse du sol en gîtes métallifères. La partie la plus septentrionale de la Suède renferme, à la base orientale du relief scandinave, des gisements de fer magnétique d'une richesse considérable. Les principaux se rencontrent à Gellivara, à Luossovara, à Kirunavara. Un chiffre donnera une idée de leur importance : c'est à 750 millions de tonnes de minerai qu'est évalué le rendement probable d'un seul de ces gîtes.

Depuis le début du XVIIIe siècle on connaissait la richesse

du gisement de Gellivara ; mais située au milieu d'un désert, à plus de deux cents kilomètres de la Baltique, sans autres voies de pénétration que des fleuves, coupés de longs et pénibles portages, par suite fermés à la navigation industrielle, cette mine demeurait inutile. La construction d'un chemin de fer s'imposait, d'autant que le pays ne présentait point de grands accidents de terrain. En 1884 on se mit au travail ; quatre ans plus tard était ouverte une ligne longue de 211 kilomètres, reliant Gellivara au port suédois de Luleå, situé au fond du golfe de Bothnie. Enfin, en 1894, on achevait la construction d'une ligne de 717 kilomètres, établie parallèlement à la côte de la Baltique, qui, à travers toute la Suède septentrionale, unit le chemin de fer de Gellivara au reste du réseau suédois concentré dans la partie centrale du pays.

Dès l'achèvement de la ligne de Gellivara à Luleå, l'exportation des minerais prit un très grand développement ; en 1900, il dépassait un million de tonnes. Mais un gros inconvénient suspendait l'essor de cette industrie. Six mois durant le port de Luleå est fermé par les glaces[1] ; par suite, pendant la moitié de l'année l'expédition du minerai à l'étranger se trouvait suspendue. Afin de remédier à cette situation et de permettre l'exploitation des gisements de Luossovara et de Kirunavara, les gouvernements suédois et norvégien décidèrent de prolonger vers le nord le tronçon Gellivara et de l'amener, par-dessus le relief scandinave, en Norvège, sur les bords de l'Océan Glacial, qui, en dépit de son nom, ne porte jamais de glace en cette région, quelles que soient les rigueurs de l'hiver. Cette ligne vient d'être terminée.

Ainsi une voie ferrée traverse maintenant du sud-est au nord-ouest toute la Laponie, près de l'attache de la péninsule scandinave au corps massif de la Russie, partant de la Baltique pour aboutir au port norvégien de Narvik, dans l'Ofotenfjord, en face du célèbre archipel des Loffoden. Cette ligne est de beaucoup le chemin de fer le plus septentrional du monde : celle de la White-Pass, qui relie au Pacifique les champs d'or du Klondyke et qui était jusqu'ici la plus avancée vers le nord, se trouve sous le 60° de latitude, la latitude de

1. Pendant l'hiver 1899-1900, du 15 novembre au 29 mai. (*Diplomatic and consular Reports*, n° 2590.)

Saint-Pétersbourg, tandis que la nouvelle voie arrive au 68e et demi environ, soit à 938 kilomètres plus au nord, à peu près sous le même parallèle que l'île Disco au Grönland.

En raison de son éloignement de la mer, la Laponie suédoise a un climat extrêmement rude. Sa température moyenne annuelle est de trois degrés sous zéro; fréquemment, en janvier et en février, le thermomètre descend à plus de quarante degrés au-dessous du point de congélation. Sept mois durant environ le sol est recouvert de neige. De ces conditions de climat sont dérivées les principales difficultés qu'a présentées l'établissement du chemin de fer. D'octobre à mai et même à juin, tous les travaux de terrassement et de maçonnerie étaient interrompus sur la plus grande partie de la ligne. L'été venu, pour regagner le temps perdu, on embauchait une armée d'ouvriers; à un moment les chantiers ont compté une population de 7 000 hommes. Mais alors se présentait une autre difficulté. Tout le pays traversé étant un immense désert, pour nourrir et loger les terrassiers, il fallait installer des baraquements et organiser un coûteux service de ravitaillement. En revanche, le terrain, sur la plus grande partie du parcours, n'a point offert d'obstacles. Le seuil que la ligne emprunte pour la traversée du relief scandinave et pour le passage du bassin de la Baltique dans celui de l'Océan Glacial, est situé seulement à l'altitude de 517 mètres, et ce point se trouve à 440 kilomètres de la Baltique. Sur le versant suédois la pente est donc très modérée; en revanche, sur le versant norvégien, elle est extrêmement forte. A l'ouest du seuil, le bassin norvégien de l'Ofotenfjord s'ouvre comme un gouffre au milieu des plateaux. La terre est fendue là brusquement par une énorme crevasse emplie par la mer qu'entoure une ceinture de montagnes à pic, et, sur une distance de 41 kilomètres, la voie descend de 517 mètres pour atteindre le niveau de la mer. Dans cette section, les travaux d'arts sont naturellement très nombreux; les tunnels succèdent aux tunnels, et, lorsqu'elle ne passe pas sous terre, la ligne court en balcon aérien à flanc de montagnes. Ce profil accidenté ne gênera pas le trafic, par l'excellente raison que les trains chargés de minerai descendront cette pente.

Hiver comme été le chemin de fer sera exploité. Dans la

partie montagneuse, des galeries protègent la voie contre les avalanches et contre l'envahissement des neiges. D'ailleurs, dans cette région, les précipitations neigeuses ne sont pas particulièrement abondantes; en tout cas elles le sont beaucoup moins que dans les Montagnes Rocheuses que coupe le Transcanadien.

Ce chemin de fer aura un trafic intense. D'après les conventions intervenues entre les gouvernements norvégien et suédois et les compagnies minières, chaque année il doit transporter à l'Océan Glacial douze cent mille tonnes de minerai. De plus, il permettra l'exploitation des immenses forêts de la Suède septentrionale demeurées vierges. Enfin les touristes fourniront un contingent de voyageurs relativement nombreux. Au retour du cap Nord les pèlerins du soleil de minuit traverseront la Laponie par cette voie. Dès cet été un service a été organisé à leur intention.

L'exploitation des mines et la construction du chemin de fer ont eu naturellement pour conséquence la transformation du pays. La Laponie, longtemps silencieuse, retentit aujourd'hui du bruit d'une activité industrielle très intense; ce pays qui, il y a quelques années à peine, était une solitude parcourue seulement par des Lapons et par des troupeaux de rennes, a reçu un afflux de population. A Gellivara et aux environs, au beau milieu de la forêt, s'est bâtie une ville ouvrière qui compte déjà plus de sept mille habitants; à Kirunavara, et à Luossovara, des agglomérations sont en voie de formation; enfin, sur les bords de l'Ofotenfjord, où, il y a vingt ans, je ne vis que quelques baraques de pêcheurs solitaires, existe maintenant une ville de plusieurs milliers d'habitants, Narvik, avec un grand port muni d'un outillage très perfectionné, et qui est déjà fréquenté par de nombreux navires chargeurs. Narvik n'a pas attendu longtemps la clientèle: le lendemain de l'ouverture du chemin de fer, un vapeur étranger venait prendre un chargement de minerai. Ainsi dans les déserts de la Laponie des villes sont nées et se sont développées avec une rapidité américaine. Et nous ne sommes qu'au début de l'entreprise, car, très certainement, l'exploration des vastes régions qui s'étendent au nord du chemin de fer amènera la découverte d'autres gîtes métallifères.

L'ouverture du chemin de fer de l'Ofotenfjord n'intéresse pas seulement la Suède et la Norvège, mais encore, au premier chef, la Russie. En effet, tandis que ce grand travail était poursuivi en Scandinavie, de l'autre côté de la Baltique, en Finlande, la construction d'une voie ferrée vers le nord était entreprise. L'été dernier, les rails atteignaient Kemi au fond du golfe de Bothnie ; dans quelques semaines ils arriveront à Torneå, à la frontière suédoise, à l'extrémité septentrionale de la Baltique. D'autre part, en Suède, on travaille à une ligne reliant celle de Gellivara-Ofotenfjord à la voie finlandaise ; en 1904 elle sera achevée. Ainsi, dans un délai très rapproché, le réseau russe sera uni au réseau scandinave sur la rive septentrionale de la Baltique ; dès lors, à travers tout le nord de l'ancien continent, un ruban de rails continu s'étendra de l'Océan Glacial à la mer du Japon, de Narvik à Vladivostok, sur une distance de onze mille neuf cents kilomètres. Narvik sera ainsi la tête de ligne du Transsibérien sur les mers libres de l'Europe. L'administration norvégienne a pris ses mesures en conséquence. Comme l'écartement des voies en Russie est plus grand qu'en Scandivavie, elle a commandé quatre cents wagons dont les caisses mobiles pourront être fixées à volonté sur des trucs de l'un ou de l'autre réseau, afin d'éviter à la frontière les transbordements.

Narvik n'est pas, du reste, dans une position aussi excentrique qu'on se l'imagine par rapport à l'Europe industrielle et commerçante. Ce port se trouve, en effet, à 944 milles de Leith, à 978 de Newcastle, à 1 203 de Londres, à 1 079 de Hambourg, soit à trois ou quatre jours de mer de ces différents ports pour des cargo-boats marchant à raison de douze nœuds. Et par rails la distance de Narvik à Saint-Pétersbourg est de 1 800 kilomètres dont 1 300 environ sur le réseau russe[1].

Pour juger l'avenir du port norvégien comme tête de ligne du Transsibérien, il est bon d'ajouter que de nouvelles voies ferrées sont en construction en Russie, en vue d'établir des relations plus directes entre Saint-Pétersbourg et l'Asie. Actuellement, de la capitale de l'empire, pour atteindre

1. Toutes les données numériques de cet article sont empruntés à un mémoire de M. A. Fleischer, directeur des Chemins de fer de l'État norvégien.

Tchéliabinsk, le point de départ du Transsibérien au delà de l'Oural, la ligne décrit vers le sud un arc de cercle passant par Moscou, Penza, Sizerane, Samara. Or la création d'une ligne transversale par le nord de la Russie, reliant directement Saint-Pétersbourg à Tchéliabinsk, et tracée suivant la corde de l'arc décrit par la ligne actuelle, est décidée. De Pétersbourg à Vologda, elle est déjà en construction ; de Vologda, elle ira à Viatka rejoindre le chemin de fer de Perm à Kotlos déjà en exploitation. Cet itinéraire et des raccourcis qui seront pratiqués en Finlande abrégeront d'un millier de kilomètres la distance de Narvik à Tchéliabinsk, et créeront en faveur du port norvégien un avantage marqué.

L'ouverture du chemin de Laponie semble donc devoir déplacer vers le nord la grande route commerciale et militaire qui passe aujourd'hui par la Baltique, et qui présente, d'ailleurs, de graves inconvénients. Sans parler de son obstruction temporaire par les glaces, elle a ce désavantage d'avoir ses portes de sortie commandées par une puissance militaire de premier ordre, par l'Allemagne. Le Danemark reste bien toujours le portier de la Baltique ; mais les clefs des passages ne sont plus entre ses mains par suite des progrès de la machinerie. Aujourd'hui que les navires de guerre développent des vitesses de vingt nœuds et plus, deux heures après une déclaration de guerre, la flotte de Kiel peut occuper le Grand Belt et, deux heures plus tard, arriver devant Copenhague, par suite interdire le passage ou la sortie de la Baltique aux escadres ennemies. En pareil cas, les Danois n'auraient même pas le temps de retirer les bouées et les balises qui jalonnent les canaux navigables. Ainsi s'explique l'évolution politique accomplie par le Danemark et dont les manifestations récentes n'ont étonné que les personnes peu familières avec les conditions géographiques de cette région maritime.

Dans ces conditions, le port de Narvik, situé sur une mer toujours libre, à une distance de cinq cents kilomètres de chemin de fer de la frontière finlandaise et dans un pays dépourvu d'une puissante organisation militaire, acquiert une importance considérable au point de vue russe. Ajoutons que toute la partie de la Suède traversée par le chemin de fer

Gellivara-Ofotenfjord est habitée, non point par des Scandinaves, mais par des Finnois venus de Finlande, et qui ne se sont point fondus avec les maîtres politiques du pays. Ici comme en Finlande, une zone littorale occupée par des Scandinaves et, dans l'intérieur, des Finnois.

Pour parer à toute éventualité, le gouvernement suédois a fortifié Boden, le nœud des voies ferrées de Laponie. A ce village, situé à trente-six kilomètres de Luleå et du golfe de Bothnie, viennent se souder trois lignes de chemins de fer, celle de l'Ofotenfjord, celle de Stockholm, enfin celle de la frontière finlandaise. Boden est donc le point stratégique le plus important, la clef de la Scandinavie septentrionale. D'autre part, la Norvège doit fortifier Narvik; dans une île voisine des Loffoden, elle a déjà organisé un établissement militaire destiné à devenir le centre de la défense de cette région. Ces mesures militaires sont la meilleure preuve de l'importance politique du Translapon et des préoccupations que l'achèvement de cette ligne a fait naître en Scandinavie. Peut-être l'ouverture de cette nouvelle voie, après la fondation du grand port russe d'Alexandrovsk sur l'Océan Glacial, a-t-elle déterminé pour une part le gouvernement anglais à créer à l'embouchure du Forth un établissement militaire destiné à surveiller la mer du Nord et l'Atlantique nord. Depuis longtemps, les rapports vigilants de leurs agents consulaires avertissaient nos voisins des affaires commerciales que le Translapon créait, et des dangers qu'il pourrait un jour entraîner. Et peut-être enfin la russification de la Finlande est-elle motivée par la volonté du gouvernement impérial de tenir d'une manière effective l'extrémité de la longue tentacule allongée à travers la Scandinavie vers la mer libre.

CHARLES RABOT

QUESTIONS EXTÉRIEURES

EN SERBIE

Si j'avais à n'envisager ici que notre vie nationale et nos intérêts immédiats, aucun événement de l'heure présente ne me semblerait comparable aux visites qui s'accomplissent ou se préparent à Londres et à Paris : regardant seulement vers l'Angleterre et vers Rome, je négligerais tout le reste[1]. Nous voici, je crois, à un grand tournant de la politique française en Europe et même dans le monde. Tout en restant fidèle à l'alliance fondamentale dont elle continue à faire le principal instrument de sa politique, la France trouve en Europe de nouveaux amis, dont la fréquentation ne saurait compromettre la cordialité franco-russe. Depuis trente ans et plus, les trois représentants de la civilisation occidentale, les trois capitales de l'Europe vraiment affranchie, Rome, Paris et Londres, vivaient dans la haine ou la défiance. Pour le sûr triomphe de la force, les trois peuples civilisés et libéraux cherchaient à se prouver les uns aux autres leur plus mauvais vouloir : ils n'y parvenaient que trop. Verrons-nous enfin disparaître ce ruineux état des choses et ce honteux état des esprits? Pour compléter le changement, l'Espagne appelle et fête à Carthagène notre escadre de la Méditerranée. Je sais qu'il ne faut pas exagérer la valeur de ces rencontres diplomatiques : encore vaut-il la peine de les enregistrer comme un signe pacifique des temps nouveaux et comme un heureux augure de notre avenir le plus proche.

J'ai dit, à plusieurs reprises, ici même de quel prix incomparable, de quelle utilité morale, de quelle nécessité matérielle, je pensais que fût pour nous, Français, une entente cordiale avec tout le monde,

1. Cet article était écrit quand nous parvint la nouvelle de l'agonie du pape, le 10 juillet. — (N. DE LA R.)

mais avec l'Angleterre d'abord, avec notre plus riche voisin, avec notre meilleur client, avec le partenaire commercial qui, malgré tout, est le seul correspondant indispensable à notre prospérité, avec le partenaire politique aussi qui partage le plus grand nombre de nos habitudes, de nos besoins et de nos conceptions. Il n'est pas indispensable, je crois, de revenir à ce sujet spécialement aujourd'hui. Ce n'est pas là une question d'actualité passagère. A toutes les minutes de notre existence nationale, cette question doit nous préoccuper. J'aurai vingt autres occasions de la traiter encore.

J'ai dit aussi, en parlant de la Tripolitaine, tout ce que je pensais des rapports à souhaiter entre la France actuelle et l'Italie unifiée. Du souhait à la réalisation, se dressent encore bien des obstacles. Il faudrait qu'entre Italiens et Français une complète et sincère explication mît fin à toutes les équivoques, à toutes les incertitudes. Entre Italiens et Français, subsiste toujours la question romaine. La visite du roi Victor-Emmanuel doit l'imposer à nos plus sérieuses réflexions. Je voudrais y consacrer ma prochaine chronique. Visites faites, banderoles et lanternes décrochées, il sera temps alors de songer aux affaires. Aujourd'hui je ne puis me souvenir, en fait d'italien, que d'un mot charmant de l'histoire récente. L'histoire authentique le rapporte à la reine Marguerite, mère de Victor-Emmanuel III, et à l'une des premières visites à Rome de l'empereur Guillaume. On sait les manières dont Guillaume II, chez lui ou chez eux, use trop volontiers à l'égard de ses hôtes. A la suite de quelque algarade de l'impérial ami, la reine Marguerite ne put avec un indulgent sourire, retenir cette intime réflexion : « O dolce sangue latino ! »

Mais, à côté de nous, le reste du monde continue de vivre et, si tous ces changements n'affectent pas aussitôt nos intérêts immédiats, il en est peu qui ne puissent tôt ou tard avoir pour nous leur conséquence. Au cours de ce mois de juin, deux événements survenus nous intéressent plus directement que nous ne pourrions croire : le régicide de Belgrade et les élections allemandes. La *Revue* a clairement expliqué à ses lecteurs le mécanisme et les résultats de ces élections. Il resterait à chercher les causes de la réussite socialiste et à prévoir les conséquences de l'échec impérial. Quand le nouveau Reichstag sera réuni, les deux adversaires se trouvant en présence, nous pourrons plus facilement apercevoir les unes et les autres. Aujourd'hui, la tragédie serbe, sans menacer encore la paix balkanique, peut amener plus d'une brouille. Il y faut regarder de près.

L'armée serbe n'avait conquis ni l'estime de l'Europe ni la reconnaissance de la Serbie par la figure qu'elle avait faite dans la dernière guerre serbo-bulgare. Il ne faut pas

juger de la valeur sur le résultat. Mais la défaite des Serbes avait été vraiment ignominieuse. Par contre, le corps des officiers serbes avait mérité et obtenu la profonde défaveur de son peuple, la juste mésestime des hommes d'État serbes et des patriotes, et, au dehors, le pitoyable mépris des témoins impartiaux, par sa complaisance servile à toutes les fantaisies du roi Milan. Si durant près de trente années, soit comme souverain soit comme directeur politique et généralissime du roi son fils, ce misérable brelandier put transformer le *konak* de Belgrade en tripot — ou pis encore — et la Serbie en simple enjeu que, tour à tour, les financiers européens, la Russie et l'Autriche gagnèrent, perdirent, achetèrent toujours (car le bon roi Milan trichait), ce fut assurément parce que, durant ces trente années, sans dégoût, sans lassitude, avec empressement, la grande majorité des officiers donna ou vendit son âme au royal corrupteur.

Aujourd'hui les officiers serbes pensent avoir regagné l'estime du monde, comme l'affection et la reconnaissance de leur peuple, en massacrant un myope en chemise et en plongeant soixante fois leurs vaillantes épées dans le ventre d'une femme. Ces pourfendeurs de garde-robe ont voulu que nous sachions bien, en son moindre détail, l'histoire de leur audacieuse entreprise. Ils ont tenu à faire enregistrer scientifiquement, par une autopsie complète, tout ce qui pouvait grandir la beauté de leur acte. Ils nous ont appris que le roi Alexandre était myope au point de ne plus voir un canon devant sa poitrine, qu'il était de cervelle malade ou biscornue au point de présenter partout les marques de l'idiotie ou de l'alcoolisme et que « cet enfant-vieillard ou ce vieillard-enfant » (ce sont les termes officiels qui, du rapport des médecins, ont passé dans les correspondances des journalistes) n'était qu'un pauvre être sans raison et sans virilité. C'est contre un ennemi aussi redoutable que six cents officiers serbes avaient dû se liguer. Ils réclament maintenant notre admiration. Ils s'étonnent que nous soyons un peu plus difficiles en matière d'héroïsme. Ils nous montrent la nation tout entière acclamant leur geste libérateur. La foule en tout pays reste toujours la tricoteuse de 1793. Le bon peuple serbe est fait, en outre, à applaudir les actes de ses gouvernants. Tour à tour nous l'avons entendu

crier : « Vive Milan ! » et « Vive Nathalie ! » « Vive Alexandre ! » et « Vive Karageorgevitch ! » Il cria même : « Vive Draga ! » de toute la force de ses poumons loyalistes. Il faudrait aux officiers-bourreaux quelque meilleur patronage.

A les entendre, il est vrai, le tout Belgrade civilisé, politiciens, hommes d'État, écrivains et patriotes, toute la Serbie « européenne », après avoir connu et favorisé leurs desseins, est unanime à glorifier leur exploit : la Skoupchtina, de ses remerciements, a légitimé leur conduite. C'est ici que, peut-être, ils ont raison contre l'Europe et contre le monde entier. Nous imaginons difficilement qu'en Serbie, à Belgrade, en terre européenne et civilisée, un acte pareil puisse avoir, sinon pour complices, du moins pour avocats, tous les hommes de culture et de sens. Et je suis bien persuadé qu'en réalité cette adhésion complète de tous et de chacun n'existe pas. Cet accord apparent, dont les officiers se vantent, eût été réalisé par la force et le meurtre, si la menace et la pression ne l'eussent pas obtenu. Pourtant ne nous y trompons pas : en petit nombre seulement, plus par calculs ou préjugés personnels que par révolte ou dégoût généreux, certains esprits se détachèrent, à Belgrade, de l'opinion commune, générale. Les officiers ont raison de nous dire que la passion et la bestialité populaires ne furent pas seules à les applaudir : l'élite de la nation les remercie ou les absout.

Voilà qui peut sembler étrange, quand on connaît d'une part la douceur un peu molle du tempérament serbe et, d'autre part, la réelle culture, l'honnêteté foncière, la moralité et l'intelligence, qui, certainement, caractérisent la plupart des hommes d'État et des écrivains de Belgrade. En Europe, — pour le malheur de la Serbie, — nous n'avons toujours devant les yeux qu'un Serbe : le roi Milan. D'après ce modèle, que nous avons pu voir à nu, nous nous sommes fait un portrait de tous les Serbes, qui ne correspond en rien à la réalité. Il faut nous mettre dans l'esprit que Belgrade n'est pas une maison de débauche, une ville de tenanciers et de filous. On y vit honnêtement. On y travaille. On y lit. On y pense. L'Université de Belgrade est un centre très bien outillé de culture sérieuse et moderne. Les professeurs, journalistes, écrivains et orateurs de la Serbie ont tous passé quelques

années de leur jeunesse dans les villes et les écoles de l'Occident. Il n'est pas de famille un peu aisée qui n'envoie ses fils et, — chose plus rare parmi les peuples balkaniques, — ses filles aussi terminer leurs études à Vienne d'abord, puis à Genève. — Alors, il existe vraiment à Belgrade une « société », des honnêtes gens, de bons bourgeois et des « intellectuels » qui d'ordinaire professent le respect absolu de la vie humaine, de la famille, du droit et de la légalité ? — Assurément, et ils sont nombreux en cette petite ville. — Et les scènes du mois dernier ne les ont troublés ni dans leurs digestions familiales, ni dans leurs nerfs un peu affinés, ni dans leurs illusions philosophiques, ni même dans leur conscience d'hommes ou leur vanité de Serbes ? — Distinguons : bien des Français vont applaudir aux courses de taureaux, dont les nerfs ou l'estomac pourtant se soulèvent. Je crois qu'à Belgrade, il fallut éponger à huis clos et enterrer en cachette pour ne pas dégoûter un peu les honnêtes gens. Mais je crois aussi, en toute sincérité, que les cœurs les plus sensibles, les esprits les plus cultivés et les consciences les plus délicates ne virent en tout cela que mal nécessaire, mal minimum ou, mieux encore, crise salutaire et éruption libératrice. Les officiers ont raison de nous dire que la Serbie tout entière fut leur complice ou leur témoin.

Mais, s'il faut reconnaître cette adhésion presque universelle, il en faut bien apercevoir les motifs très divers. En cette unanimité de la Serbie, le nouveau roi a pu constater au jour même de son élection que deux courants contraires étaient venus se réunir, qui, demain, se sépareront à nouveau et dont il faudra suivre l'un et refréner l'autre. Les officiers proclament que leur acte fut dirigé contre Alexandre, mari de Draga ; mais les Serbes ont détesté en Alexandre le fils et le continuateur de Milan. Ce sont là deux vues toutes différentes qui, dans la brume du coup d'État, se purent concilier. Avant peu il faudra bien reconnaître qu'elles sont, au fond, contradictoires. Chacune représente à coup sûr la réalité, telle qu'un certain groupe d'hommes la vit et la voit encore. Quand les officiers disent que Draga fut pour eux cause de tout le mal, ils ont raison. Quand les Serbes accusent le système milaniste d'Alexandre, ils ont raison bien davan-

tage. Mais les Serbes avaient pu mettre en Draga leur dernier espoir, et c'est dans le système milaniste que les officiers mettent encore leurs préférences.

Car ce système milaniste, qu'était-ce après tout, sinon l'exploitation de la Serbie, de son peuple, de ses finances et même de ses ambitions nationales, au profit d'un homme qui s'appuyait sur l'armée, qui gouvernait par l'armée, qui ne se maintenait que par l'armée, et qui de sa joyeuse vie ne faisait part qu'aux officiers, mais à tous les officiers ? Quand Milan, après avoir abdiqué, voulut reparaître et « reprendre la main », quel titre et quel uniforme endossa-t-il ? Il se fit nommer généralissime. Disposant alors souverainement des officiers qu'il payait, il fit payer la Serbie dont il disposa de nouveau : il n'était plus roi ; il fut toujours Milan, le maître souverain. Dans l'esprit des Serbes, le système milaniste est donc l'exploitation abusive de la patrie par un homme. Mais dans le souvenir des officiers, c'est avant tout la camaraderie du roi et de l'armée, le partage de la caisse — ou de la cagnotte — proportionnellement au grade et au dévouement de chacun, étant de toute justice qu'un général, proxénète, soit mieux récompensé qu'un lieutenant, croupier.

Si Draga fut détestée par tous les braves, si cinq ou six cents officiers de tout grade conspirèrent pour supprimer le mari de Draga, ce n'est pas qu'elle fût la Messaline, dont on nous parle, ni la tigresse altérée de vengeance et de sang humain. Cette bourgeoise galante eut ses vices et ses faiblesses, de petits vices, de grandes faiblesses. Elle fut peut-être sensuelle, perfide, égoïste, menteuse, vindicative, avide d'argent, — que sais-je encore ? Ajoutons, si vous le voulez, vingt autres épithètes plus désobligeantes ; admettons qu'elle eut tous les travers et tous les défauts ; mais dans n'importe lequel de ces vices, ou dans la collection même de tous ces vices, surpassait-elle, égalait-elle ce roi Milan, que ces mêmes officiers, vengeurs aujourd'hui de la morale publique et de l'honneur national, entouraient jadis de leurs respects et de leur admiration ? Après Milan, dans l'exploitation qu'elle fit de la royauté, Draga n'eut qu'un tort, mais un grand tort. Elle ne songea qu'à elle-même, à sa famille et surtout à ses frères, à deux pauvres sous-lieutenants : en cela, elle fut une

mauvaise tenancière du pouvoir. Milan, qui savait mieux les risques du métier, songeait parfois à tous ses auxiliaires ; il faisait la part de tous et de chacun, — et la part équitable, suivant le travail effectif de ceux qui assuraient la police, prévenaient les bagarres ou expulsaient les « pigeons » mécontents.

Pour plaire aux meurtriers de Draga, le nouveau roi des Serbes va-t-il être obligé de reprendre les anciens errements ? Donnant l'armée au nouveau roi, cette reprise du système milaniste pourrait bien lui enlever la nation... Et la nation sait maintenant comment on se débarrasse. Depuis six ans, elle désirait la suppression de cette dynastie maudite. Elle rêvait tout à la fois le renversement d'Alexandre et l'extinction de sa race. Mais c'étaient choses qu'elle croyait impossibles, incompatibles avec le maintien de l'indépendance nationale. Peuple et classe dirigeante, paysans et citadins, tout le monde en Serbie pensait qu'un Obrenovitch assassiné serait peut-être remplacé par un préfet hongrois ou autrichien. Cette crainte seule de l'intervention autrichienne protégea, si longtemps, les jours de Milan, d'abord, d'Alexandre ensuite. Car, on ne saurait trop le répéter, Belgrade et la Serbie entière étaient disposées depuis longtemps à favoriser, sinon à exécuter, le coup de force et les meurtres et tous les actes qui pourraient amener la disparition des Obrenovitch. Le maintien d'Alexandre sur le trône ou, dans l'exil, la survivance de la dynastie paraissaient, aux Serbes, également incompatibles avec l'existence de la patrie : Alexandre exilé eut repris le rôle de Milan aux mains de quelque puissance étrangère ; les Serbes étaient en droit de dire que, parmi les Obrenovitch, les morts seuls ne trahissent plus.



C'est en cet espoir contrarié d'alarmes patriotiques, en cette attente révolutionnaire, mais pusillanime, que, depuis des années, vivaient Belgrade et la nation. Il serait injuste de leur en faire un crime, ou même un reproche. Les deux derniers Obrenovitch semblent n'avoir vécu que pour légitimer, enraciner cette défiance haineuse au cœur de leur peuple. Le

roi Alexandre, au début de son règne, aurait pu regagner à sa dynastie tous les dévouements. En quelques mois de gouvernement personnel, il se révéla bien différent, hélas! de ce qu'on l'avait attendu. Néanmoins, pendant quelques années, il resta aux yeux de tous le chef légitime et sacré, le continuateur des héros, le guide de la nation dans la lutte héréditaire et vers la restauration de l'empire ancestral, le futur vengeur de Kossovo, l'espoir des frères bosniaques et ottomans. Son incapacité personnelle ne lui était pas imputée à crime. On ne lui demandait que de l'application, de la droiture et... l'exil maintenu du roi Milan. On lui pardonnait le malheur de sa naissance. On excusait — certains même louaient — la faiblesse filiale qui trop souvent mettait sa bourse et la bourse de son peuple au service d'un père insatiable. Mais tant que Milan restait hors de Serbie et que la Serbie restait hors de ses griffes, Alexandre pouvait compter sur le loyalisme de tous. Tout changea, du jour où Milan reparut, où Alexandre le réinstalla définitivement en maître et lui rendit le commandement général de l'armée.

Si l'on veut bien mesurer ce changement et saisir les raisons lointaines, profondes, légitimes, des sentiments qui lui succédèrent, voici quelques faits qu'il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit, et quelques documents qu'il n'est pas inutile d'avoir sous les yeux. Les documents parleront d'eux-mêmes : j'en puis garantir l'authenticité ; je les tiens de seconde main ; je n'ai pas les originaux ; mais j'ai la preuve que les copies furent scrupuleusement fidèles. Quant aux faits, ce qui nous en importe, c'est moins leurs causes intrinsèques et leur réel enchaînement que leur répercussion sur l'opinion serbe. Je voudrais donc les exposer, non seulement en historien fidèle, mais aussi du point de vue serbe. Au sortir d'une audience chez le roi Alexandre (novembre 1896), j'avais été vivement ému des pressentiments que, déjà, il semblait éprouver, des soupçons qui le mettaient en garde contre ses ministres et des terreurs qu'il avouait ou laissait voir même devant les étrangers. Tout le monde, à Belgrade, reportait aux lettres du roi Milan l'origine de ce singulier état d'esprit. Un des membres les plus modérés du Parlement serbe me fit — j'ai ses notes mêmes sous les yeux ; il a bien voulu me les com-

pléter par la suite ; j'en ai contrôlé l'entière exactitude et la parfaite bonne foi ; l'auteur de ces notes avait été mêlé de près à toutes les négociations milanistes ; il possédait une copie de tous les documents ; il en avait eu les originaux sous les yeux — l'exposé que voici des relations du peuple et de la royauté.

Le 22 février-6 mars 1889, le roi Milan abdiquait. Cette abdication avait été rendue nécessaire par toute sa conduite politique et privée, mais surtout par le divorce prononcé contre la reine Nathalie, en septembre 1888. Milan, que l'armée soutenait toujours, avait essayé d'amadouer une dernière fois l'opinion par l'octroi d'une constitution libérale, proclamée le 22 décembre 1888-13 janvier 1889. Puis il avait imploré un dernier secours du tsar. De Pétersbourg, était venu l'ordre d'abdiquer avec la promesse, seulement, que l'empereur Alexandre veillerait au bonheur et au maintien sur le trône de son filleul Alexandre, fils de Milan. Cette réponse du tsar étant parvenue le 20 février, Milan abdiqua le 22. En une scène de haute comédie, le genou en terre, devant toutes les autorités civiles et militaires, Milan jura obéissance et fidélité au nouveau roi, en adjurant son fils « de ne jamais prêter l'oreille aux flatteurs qui chercheraient à semer la défiance entre lui et son peuple, mais de garder fidèlement la constitution et de rester un roi populaire ».

Publiquement, le roi Milan n'avait mis aucune condition à cette abdication. Mais, s'étant réservé le droit de nommer les régents durant la minorité, il n'avait donné la régence aux généraux Protitch et Belimarkovitch et au « grand homme » Ristitch que sous un triple engagement :

1° Pendant la minorité, Milan recevrait trois cent soixante mille francs par an de la liste civile ;

2° Il garderait ses droits paternels sur l'éducation et la direction de son fils, et ces droits, « entendus dans le sens le plus large », lui donneraient le choix non seulement des tuteurs, professeurs, gouverneurs et programmes, mais aussi de la maison civile et militaire ;

3° La reine Nathalie — sauf permission expresse de Milan — ne pourrait ni résider à Belgrade ni descendre tem-

porairement au palais ni même avoir le moindre entretien avec le roi son fils.

Les régents ne rencontrèrent aucune opposition du peuple ou de l'Assemblée (Skoupchtina) à tenir ces engagements qu'ils avaient pris sans mandat : versements financiers de la liste civile et intrusion perpétuelle de Milan dans la direction du palais, on toléra tout sans se plaindre ; on était trop heureux d'acheter à ces conditions l'absence de Milan, qui, désormais, vivait à l'étranger. Mais les choses se gâtèrent au sujet de la reine Nathalie. En septembre 1889, la reine rentrait à Belgrade. Vainement, ses amis l'en avaient voulu dissuader. Elle répondit « que son devoir de mère l'appelait auprès de son fils, et que nulle considération ne lui ferait déserter ce devoir ; elle ne se présenterait pas au palais, mais elle attendrait la visite de son enfant ». Elle arriva, s'installa dans une maison particulière. Aussitôt Milan revint s'installer au palais et prit un ton menaçant. Les deux généraux, qui faisaient partie de la régence, et les officiers, que ces généraux tenaient en main, se groupèrent autour de Milan. On emmena le roi Alexandre au camp de Banitza. La reine Nathalie, demeurée à Belgrade, se tourna vers les politiciens les plus avancés. Attaqué des deux parts, menacé de révolution et de guerre civile, le gouvernement dut traiter avec l'un de ses adversaires : il choisit le roi Milan comme étant le plus redoutable à combattre, le plus facile et le plus utile à acheter. La paix se fit en deux traités successifs, ou plutôt en deux contrats d'achat et vente.

Par le premier de ces contrats, le gouvernement et la Skoupchtina achetaient le départ de Milan, moyennant un million de francs. Un an de séjour de Paris avait déjà couvert de dettes le joueur malheureux ; il était homme d'honneur ; il voulait payer pour jouir, désormais plus tranquille, des trois cent soixante mille francs de rente que la liste civile lui continuerait. En bonne et due forme donc, par un engagement écrit, signé et adressé à la Skoupchtina, Milan vendit pour un million son départ et toute possibilité de retour durant la minorité du roi son fils, — sauf (le bon père avait tout prévu) le cas de maladie de l'enfant. Mais il exigeait que la reine Nathalie continuât de ne pas être reçue au palais (1891).

Avec son million en chèques et en bonnes espèces, Milan revint à Paris. Une crise de malchance fit qu'en deux ou trois mois le million lui coula des mains. Les prêteurs se firent rares et difficiles : Milan avait engagé tout son avoir, meubles et bijoux. Il s'avisa de faire alors son inventaire personnel, pour liquider entre les mains de son peuple tout ce qui lui restait à vendre. Il n'avait plus le droit de venir à Belgrade. Mais il était toujours citoyen serbe, membre de la famille royale et père du roi de Serbie, trois titres qui lui donnaient le droit et le moyen de faire encore beaucoup de mal à son ancien royaume. Il offrit à la Skoupchtina de lui vendre tous ces titres. Le gouvernement serbe accepta (février 1892). Une loi, votée à l'unanimité par l'Assemblée et sanctionnée par la régence, établit le contrat nouveau. Les Serbes, devenus plus prudents, voulurent qu'un témoin puissant ratifiât cet accord : l'empereur de Russie fut pris comme légalisateur des signatures. Jurant de ne plus jamais revenir ni pendant la minorité du roi, ni même plus tard, Milan repartit avec deux millions cinq cent mille francs que lui versa la Banque russe de Volga-Kama. Pour sauver un peu les apparences, on déclara qu'il s'en retournait à condition que la reine Nathalie quittât la place en même temps : comme la reine résistait, on l'expulsa.

La Serbie se croyait délivrée. Mais la saison de 1892 ramena pour Milan une noire série. Au milieu de l'été, il était criblé de dettes, acculé. Il songea de nouveau à son peuple fidèle. En faveur de la Serbie, il s'était dépouillé de tous ses titres, droits, rang et personnalité. Il ne lui restait que ses talents et qualités inaliénables. La Serbie à ce moment était tiraillée entre la régence, composée de « libéraux », et l'assemblée composée de « radicaux », qui détenaient le gouvernement. Milan offrit ses services contre la régence aux radicaux qui les refusèrent. Il fut plus heureux avec la régence qui les accepta contre les radicaux. Ce diable d'homme gardait toujours son pouvoir sur l'armée, et sa popularité dans la foule. À son instigation, les radicaux furent culbutés du pouvoir, la Skoupchtina dissoute, les élections faites par les officiers milanistes qui traitèrent les opposants comme ils ont traité depuis leur reine et leur roi :

à Goratchitch, on fusilla une réunion électorale (août 1892). Alors Milan réclama son salaire : il s'agissait de deux millions de francs. Mais la régence refusa d'acquitter la dette, craignant la responsabilité pécuniaire devant l'assemblée. Il est vrai que, malgré la perfection du travail, le résultat n'avait été que peu satisfaisant : une majorité radicale était revenue à la Skoupchtina. La régence se prétendit surveillée de près par ces députés hostiles. Elle se déclara impuissante à trouver dans les caisses publiques les deux millions de son enjeu. Elle ne niait point cette dette, contractée dans les jeux de la politique et que Milan, par conséquent, appelait une « dette d'honneur ». Mais elle déclarait ne pouvoir la payer.

Ce n'était pas la première fois, à coup sûr, que Milan rencontrait des joueurs indélicats ou des « pontes décavés ». Mais c'était la première fois qu'il était dupé, volé, comme il disait, par ses peuples : ce lui fut une grande leçon. Il les haïssait déjà pour tout le mal que durant son règne il leur avait fait. Désormais, il n'aura plus à l'égard du Serbe que mésestime et mépris. Il perdra même toute mesure dans sa conversation et dans ses lettres, — nous allons en voir un bel exemple dans sa correspondance avec la reine Nathalie : ceux qui lurent ses lettres à son fils dirent qu'elles respiraient une antipathie plus véhémente encore contre les régents, les ministres, les députés, la nation entière et surtout contre Ristitch, le régent civil, le collègue des deux généraux, âmes damnées de Milan.

Ce fut aussi pour Milan une cruelle épreuve, car il avait d'avance engagé et dévoré ce capital, dont il avait trop escompté la rentrée prochaine. Il était blessé dans ses sentiments de galant homme, atteint dans sa réputation. Ses créanciers ne voulaient pas croire aux refus de la régence. Ils accusaient Milan de mensonge. Il perdait tout crédit. Il perdit même un instant toute assurance, se mit à voir les choses en noir, ses propres affaires et celles de son fils. Puis le naturel reprit le dessus et comme l'hiver était venu, — le dur hiver aux longues soirées de baccara, — il s'ingénia de nouveau à trouver, coûte que coûte, un dernier argent. Il avait tout vendu, tout engagé, sa royauté et son argenterie, sa paternité et ses petits talents. Il découvrit un beau matin qu'il ne lui

restait plus qu'une chose d'où battre monnaie, — sa propre vie. Mais tout aussitôt, — tant cet homme avait le flair des marchandages, — il vit qu'un acheteur était là, qui pouvait lui payer ce dernier objet : cet acheteur, c'était la reine Nathalie. Milan prit sa meilleure plume pour écrire la lettre suivante, qu'il data de Bayonne, mais qui fut en réalité écrite à Paris et recopiée à Bordeaux[1]. Je la donne tout entière, malgré ses longueurs et redites. C'est, je crois, un document qui nous montre sous toutes ses faces l'admirable diplomate, le cynique « bon garçon », l'ingénieux financier, le roi « mangeur de peuple », et par-dessus tout, le comédien sans rival que fut Milan.

Bayonne, 31 décembre 1892/12 janvier 1893.
Hôtel Saint-Étienne.

Nathalie,

Je vous ai causé dans la vie beaucoup d'émotion, de chagrin ; celui-ci sera le dernier. Mais, avant de continuer à lire cette lettre, si vous avez qui que ce soit dans la chambre, renvoyez-le et *lisez-la seule*, car dans l'intérêt du Roi, votre fils, il faut que personne ne se doute qu'elle vienne de moi. Croyez-moi une fois dans votre vie. Les paroles sont celles d'un moribond. Elles seront une confession vraie et sincère au moment de comparaître devant Dieu. Vous êtes chrétienne, vous êtes mère : à ce double titre il *faut* que vous vous armiez de courage et m'écoutiez jusqu'au bout sans témoin. Et ici-bas (je parle avec une bien triste expérience des choses humaines) avoir quelqu'un devant soi en lisant une lettre ou un écrit quelconque, c'est avoir volontairement ou involontairement, un témoin ou un confident. Restez donc seule et lisez-moi jusqu'au bout.

Nathalie !

Je suis ici depuis hier soir, caché dans un misérable trou, Hôtel Saint-Étienne, à Bayonne, sous le nom de Henri Catargi. *L'heure des suprêmes résolutions pour moi a sonné ; celle de la vengeance et du triomphe pour vous est arrivée.* Il ne me reste plus que quelques jours à vivre. Au moment de comparaître devant mon juge suprême, je veux tout vous dire. Vous le redirez un jour à notre enfant. Ce sera votre meilleure justification à ses yeux, — car il a plus de sympathie pour moi que pour vous — et ce sera ma condamnation, moi

1. Certains fragments de cette correspondance ont paru déjà dans la *Revue* du 1er novembre 1899 ; plus récemment le journal *le Temps* l'a publiée. Les parties en italiques étaient soulignées dans l'original.

mort dans les conditions où je suis obligé de mettre fin à mon existence. Vous serez heureuse : vous serez auprès de lui en tout état de cause. De deux choses l'une; ou son trône craquera et il sera forcément auprès de vous; ou il restera en Serbie, et dans ce cas vous serez rappelée par sa volonté et la voix populaire, — à moins que Ristitch ne trouve encore le moyen, même après cela, d'être le maître de la situation, à lui seul !

En tout état de cause, ma mort vous rendra heureuse. et mon fils avec vous. Je lui ai fait involontairement — car je l'aime bien — énormément de tort. Mais, en mourant, je ne veux pas lui en faire plus encore, et c'est à cet effet que je vous adresse cette lettre et viens vous prier de sauver son honneur et débattre avec vous les conditions qui pourront même le faire profiter de la situation désespérée où je me trouve par mes fautes successives et aussi par les mauvais conseils auxquels je n'ai jamais su me soustraire durant ma triste existence, sur le trône comme depuis que je l'ai quitté.

Je tâche d'être froid et calme en vous écrivant ces lignes. J'ai réfléchi durant deux mois avant de me décider à cette démarche. Je vous écris ces mots à Bordeaux, où je me suis arrêté, et tâcherai de vous les remettre moi-même devant votre porte à Biarritz. Il s'agit d'intérêts trop graves pour ne pas être tout à fait froid et calme ; je vous demande de l'être aussi et de m'écouter jusqu'au bout.

Nous nous sommes quittés à la suite d'une existence d'enfer pour tous deux dans les dernières années de notre ménage. Le scandale a éclaté le jour où vous m'avez fait une scène publique à propos de madame Nazas. Aujourd'hui que je n'ai aucune raison de déguiser la vérité, je vous dirai que cette femme n'a jamais été ma maîtresse. Je lui ai fait la cour, oui, mais voilà tout, et la raison en est bien simple, c'est que la confidente et l'amie de ce *flirt* rêvait de la remplacer. D'une ambition démesurée et peut-être par amour, Artémise voulait arriver à moi. Elle est devenue ma maîtresse, mais cela se passait bien après votre départ de Serbie. De fil en aiguille, l'affaire s'est tellement compliquée, la politique intérieure et extérieure s'en est tellement mêlée que j'ai bien vu à un moment donné qu'il ne me restait rien à faire qu'à sauver, si faire se pouvait, la couronne de mon fils, et j'ai abdiqué. En abdiquant, j'ai promis à Artémise de l'épouser, d'autant plus qu'il y avait eu un lien entre nous. Je n'avais du reste aucune fortune, mais seulement des dettes. Je suis arrivé à Paris : durant deux ans, j'ai continué de près et de loin cette liaison, toujours avec le même but, mais avec beaucoup moins d'enthousiasme ou de sentiments pour la personne, dont certains côtés m'ont été dévoilés, et surtout à la suite de conseils qui m'ont été donnés par des amis, me faisant comprendre que cela pourrait faire énormément de tort au Roi. De l'autre côté, l'horizon s'assombrissait en Serbie; on me faisait

une guerre acharnée ; on vous avait trompée et l'on manœuvrait de façon à vous faire revenir, uniquement pour créer une situation difficile ; c'est alors que j'ai eu l'idée de liquider toute ma situation et de me lancer dans les affaires pour me créer, à moi et à mon fils, une situation indépendante, s'il était chassé par une révolution.

Au lieu du succès, je suis arrivé à la débâcle ! J'avais un moment réussi ; mais Artémise est venue me poursuivre durant six mois de suite, sans me laisser un jour de tranquillité, de repos et de calme, et j'ai été affolé. Depuis le mois d'août dernier, je n'ai pas dormi une seule nuit convenablement. Le résultat de tout cela a été la ruine complète et définitive. La Bourse et d'autres jeux m'ont acculé à une situation où je suis forcé de mourir. Le monde dira que les femmes y ont contribué ; mais le monde, comme souvent, se trompera, car sous ce rapport-là j'ai eu une seule liaison, et elle a été discrète, matériellement parlant. Aujourd'hui je suis non seulement ruiné, mais je reste avec trois cent quarante-cinq mille francs de dettes. Comme actif, je n'ai rien d'autre que mon mobilier et argenterie valant cent mille francs, et des bijoux qui ont été estimés à la mort du prince Michel de trois à quatre cents mille francs. Mais pour régler mes différences de Bourse et liquider à Paris ma situation de façon à ne laisser aucune autre dette criante ou tapageuse, j'ai dû secrètement tout engager. Si je meurs sans que cela soit réglé, forcément tout éclatera et rejaillira sur mon fils. Je ne veux pas m'adresser à la régence de Serbie, car j'ai toute raison de croire au peu d'amitié de Ristitch, non seulement pour moi, mais même pour notre fils.

Il ne faut pas que je me brûle la cervelle, mais il faut que je meure *par accident*, pour que le monde ne sache pas la vraie raison, qui retomberait sur le Roi. Il ne faut pas non plus que mes papiers tombent entre les mains de la régence ou des Serbes. Il faut qu'un jour mon fils puisse les avoir ; s'ils ne lui sont pas remis, ils seront assurément détruits par les intéressés. Je vous ai chassée avec des gendarmes d'Allemagne et de Serbie. Je vous ai fait bien du mal. Dans ce moment suprême où je n'ai plus que quelques jours à vivre et où je vous avoue tout, je vous demande pardon, mais je vous supplie de sauver votre fils. Vous pouvez peut-être le faire. Vous avez beaucoup de reproches à me faire, mais pas au point de vue matériel. Il y a peut-être entre vous et moi une combinaison possible qui sauvera son honneur. Elle consisterait à m'aider à régler ma situation et à vous mettre, vous, *en possession de tout ce que j'ai*. Le jour où mon fils serait majeur, à son choix et au vôtre, il vous laisserait en possession de tout cela ou il vous restituerait en argent. Vous devez comprendre combien ma situation doit être désespérée, pour avoir affronté, après tout ce qui s'est passé entre nous, de vous en parler. Réfléchissez bien, ne vous

emballez pas et vous reconnaîtrez que je devais le faire à cause de Sacha [1].

Quant à moi, je payerai mes bêtises et mes folies autrement. Cette situation étant réglée, je mourrai, car je n'ai pas autre chose à faire, et je suis las de la vie; mais je pourrai mourir tranquillement et sans causer de déshonneur à notre fils, — je mourrai accidentellement. J'ai gâché mon existence; j'ai fait du tort aux miens : il est juste que j'en réponde devant Dieu. Je ne cherche pas à me défendre, je n'ai que ce que je mérite. Vous, Nathalie, des jours heureux vous attendent encore. Vous serez auprès de lui. Conseillez-le; mais, pour l'amour du ciel et au nom de ses suprêmes intérêts, ne vous fiez pas aux Serbes. *Le trône y est bien fragile.* Résistera-t-il à cette dernière épreuve? Donnez à Sacha des idées d'économie. Il aura un capital assuré durant sa minorité : c'est le seul service que j'ai pu lui rendre en abdiquant. Quand il sera majeur, qu'il ne dépense pas plus que maintenant et mette tout de côté ce qu'il pourra. Qu'il fasse un mariage riche et ne recherche pas autre chose. Ristitch voudrait lui faire épouser la fille du prince de Monténégro. Ce serait une monstruosité, et elle est bien trop pauvre. Si je meurs sans avoir réglé ma situation, qu'il refuse mon héritage, en laissant même s'en aller des souvenirs de famille et historiques. Le plus grand levier de tout ici-bas, c'est la richesse. Je sais combien j'ai souffert toute mon existence, en la recherchant. Qu'il l'obtienne par économie et ordre. Que ma vie et ma fin lui servent de triste leçon et l'empêchent de tomber dans les fautes où j'ai roulé.

Maintenant, Nathalie, adieu pour toujours et pardon du mal que je vous ai fait. D'ici quelques jours je serai mort. Si vous voulez me voir, répondez-moi en deux mots *oui*. Si vous ne le voulez pas, dites simplement *non*. Mais ne m'imposez pas l'obligation de venir chez vous. Je ne veux pas que votre entourage me voie, et ce n'est pas l'intérêt du Roi. Je suis secrètement à l'hôtel Saint-Étienne à Bayonne, sous le nom de Henri Catargi. Si vous voulez me recevoir, éloignez tous ceux qui me connaissent et faites-moi venir pendant l'obscurité, ou indiquez-moi quelque autre endroit où je puisse aller. Si je vous demande cela, c'est qu'une entrevue connue par Sisnonovitch ou quelqu'un qui me connaît, serait immédiatement trahie, télégraphiée peut-être, et pourrait faire du tort à Sachko. Il y a déjà longtemps que je voulais cette entrevue. J'ai essayé de tout, avant d'y arriver. La lettre ci-jointe de Sacha vous en est une preuve. Je l'ai gardée durant six semaines. Mais je n'ai rencontré autour de moi qu'intrigue et exploitation. Les gens qui ont le plus contribué à me mettre dans cette situation et qui pouvaient me remettre à flot avec un peu de

1. Diminutif d'Alexandre.

bonne volonté sont précisément ceux qui m'ont refusé tout concours. Artémise, qui a su ma situation, a voulu, au prix de mon mariage avec elle, non seulement la régler, mais m'offrir une nouvelle position assez brillante. J'ai refusé, car c'était aliéner politiquement ma liberté au détriment du Roi. Et bien tard peut-être, après toutes les fautes que j'ai commises, je préfère la mort à cette solution.

Maintenant encore une fois, Nathalie, voulez-vous m'entendre ou non : si c'est oui, faites-le de suite. Armez-vous de courage et écoutez-moi jusqu'au bout. Si c'est non, je repartirai immédiatement et d'ici trois ou quatre jours j'aurai disparu de ce monde, en laissant derrière moi le chaos, mais avec la conviction que cela vaut encore mieux pour les miens, que de vivre et de leur faire tort. Quand vous reverrez le Roi, dites-lui qu'il se méfie de Ristitch. Cet homme a été le mauvais génie du pays, et cet homme ne l'aime pas au fond de son cœur. Il n'aime que lui-même.

Et vous, quel que soit votre sort après ma mort, ne vous laissez pas emballer. Si vous rentrez en Serbie, laissez à l'étranger tout ce qui vous appartient, que Sachko fasse de même, et, si un jour une révolution le renverse, qu'il trouve en dehors de quoi vivre. Vous avez eu un tort dans votre vie : c'est celui de ne pas comprendre la fragilité du trône et de m'avoir contrecarré dans mes sentiments à ce sujet et mes combinaisons. Ne répétez pas cette faute vis-à-vis de votre fils. Du reste, vous êtes aujourd'hui payée par l'expérience pour savoir à quoi vous en tenir sur leur compte. En ces moments suprêmes, je vous conjure à l'avenir de l'éviter. Mais pourquoi parler de tout cela ? Le temps presse, les heures et les minutes sont précieuses pour celui qui en a bien peu devant lui. Puissent celles qui vous restent à vivre être heureuses pour vous et Sachko !

Je vous embrasse, et pardon ! MILAN.

P.-S. — J'ai voulu, ce matin, aller à Biarritz, mais je me suis rendu compte que l'endroit était tel qu'il n'y avait pas moyen d'y arriver sans risquer d'être reconnu. Aussi ai-je rebroussé chemin et t'envoie cette lettre par un cocher. Si vous voulez, en principe, avoir une entrevue avec moi, vous pouvez télégraphier : « Catargi, hôtel Saint-Étienne, Bayonne. OUI », en cas contraire : « NON. » Après, vous pourrez me communiquer, au sujet de l'entrevue, vos dispositions détaillées. Pardon, encore une fois des nouvelles émotions que je vous cause. A cause de notre enfant, j'étais obligé de le faire.

La reine Nathalie répondit par une lettre fort digne :

Biarritz, le 31 déc. 1892/12 janv. 1893.

Vous croyez que c'est l'heure du triomphe et de la vengeance qui a sonné pour moi en recevant votre lettre ? Non, ce dernier senti-

ment n'a jamais eu de place dans mon cœur, et le premier serait bien triste s'il me fallait triompher de voir le père de mon enfant acculé à se tuer ou à se relever de par une Artémise, comme si une femme pareille était de taille à relever qui que ce soit.

Vous parlez de comparaître devant Dieu. Est-ce devant Lui que l'on comparaît quand on se tue? Et croyez-vous que quelqu'un croira à un accident en apprenant votre mort? Bien vivre est difficile, et c'est la seule chose à laquelle vous ne songiez pas! Quant au seul tort que vous me reprochez, j'en suis fière. Les rois ne sont pas faits pour se méfier de leur peuple et l'exploiter, mais pour vivre ou périr avec lui. Mes souffrances ont été vives, mes désillusions nombreuses, mais ce n'est jamais la Serbie que j'en ai rendue responsable, et si vous avez cru pouvoir me léguer en mourant une œuvre de haine envers votre pays pour la transmettre à votre fils, vous vous êtes trompé. Et comme dernier vœu à votre fils, vous ne léguez que celui de le voir se vendre à une femme riche. N'avez-vous donc pas compris enfin que la richesse n'est rien, *que le devoir est tout*? L'honneur de Sacha *exige* que vous viviez bien et non que vous alliez vous tuer comme une comédienne. Au reste, *son honneur dépendra de lui et non de vous!*

Maintenant, Milan, comprenez-moi bien : je ne puis payer trois cent quarante-cinq mille francs de vos dettes; ma fortune n'est pas ce que vous croyez, et là aussi, vous avez des torts à vous adresser. Si vous avez besoin d'une main amie pour vous sortir du gouffre qui vous entraîne, je vous tendrai la mienne, non par affection, je n'en ai plus pour vous, mais par devoir envers mon fils. Il ne s'agit pas d'entrevues secrètes, de cachotteries ou autres mensonges : je les déteste. Ouvertement, franchement, reconnaissez vos torts, et demandez à me voir : je vous recevrai; autrement, non.

NATHALIE

P.-S. — Quant à vos papiers, si vous en avez que vous voulez être remis à votre fils à sa majorité, envoyez-les-moi ; vous savez que vous pouvez compter sur ma parole : je les lui remettrai tels qu'ils seront, je vous le promets.

La reine disait vrai. Elle n'avait pas les trois cent quarante-cinq mille francs demandés. Elle ne put réunir qu'une centaine de mille francs. Elle les remit au père de son fils, sous la condition qu'il ne se tuerait pas, mais qu'il emploierait partie de cette somme à dégager du Mont de Piété l'argenterie de la couronne et les bijoux historiques, familiaux, tous les souvenirs du prince Michel, dont Milan s'engageait à faire aussitôt présent au roi Alexandre. Milan toucha les cent mille

francs de Nathalie. Il les gaspilla à son ordinaire. Alors il accepta, semble-t-il, les propositions d'Artémise. On ne sait pas au juste quelle pouvait être « la position assez brillante », dont Artémise avait bercé son espoir. Mais Artémise était une Grecque de Constantinople, née dans le voisinage d'Yildiz-Kiosk et dans la clientèle d'Abd-ul-Hamid, dont son père était l'architecte. Quel service Milan trouva-t-il moyen de rendre ou de vendre au Grand Seigneur? Il semble que le génie de Milan ait ici rencontré, dans Artémise, une utile auxiliaire. Le résultat fut un prêt de cinq cent mille francs consenti par le Sultan, au mois de février 1893. Ce prêt fut connu en Serbie : les patriotes rappelèrent que jadis, aux temps héroïques du prince Milosch, c'était le Serbe qui payait la Porte, les Grands Vizirs et le Sultan lui-même.

Il faut rendre cette justice à Milan qu'il régla tout aussitôt ses « dettes d'honneur ». Mais sa bourse en fut encore vidée. Alors cet homme, qui ne désespérait jamais, revint aux Serbes, et son œil exercé aperçut le coup à faire contre la régence, qui l'avait joué, et contre le gouvernement, qui maintenant soutenait cette régence. Par ses loyaux et fidèles serviteurs de l'armée, Milan restait le maître au palais. Il avait sur son fils l'ascendant que garde toujours un père, et un père « bon camarade », et un père « bien parisien », et un roué dont le cynisme expérimenté éblouissait un peu la naïve candeur du pauvre Alexandre. Par son fils et par ses officiers, Milan fit accomplir le coup d'État du 1/13 avril 1893, qui mit les régents en prison et le gouvernement à la porte. Le jeune roi Alexandre se proclamait majeur. Harassé de tuteurs, de précepteurs, de leçons, et d'examens, il avait en cette opération aperçu d'abord sa propre délivrance. Il fut très fier de cet acte de grand garçon, très heureux de sa liberté conquise. Il ne chicana donc pas le salaire du principal ouvrier. Il abandonna à Milan toutes les économies que les régents lui avaient faites sur sa liste civile pendant ses quatre ans de minorité. Il compléta la somme en prenant aussi quelques économies de l'État. Milan reçut un nouveau million : l'été de 1893 lui fut agréable.

Mais, la saison finie et le million disparu, il fallut de nouveau songer à l'hiver. Milan ne touchait que sa rente habi-

tuelle, trois cent soixante mille francs, sur la liste civile, — un enjeu d'écarté. Il se mit à compter que son dernier travail n'avait pas été payé par tous ceux qui en profitaient. Le roi, affranchi, avait réglé sa quote-part. Mais les nouveaux ministres, tirés de l'exil ou des prisons politiques et mis au pouvoir, redevaient encore la leur. Milan, toujours homme d'honneur, ne pensait pas qu'ils pussent, eux aussi, renier leur dette : élus par d'honnêtes paysans, de bons bourgeois et de notables commerçants, ces ministres radicaux devaient avoir une autre moralité que la régence. Milan leur proposa de s'acquitter envers lui, en introduisant dans le budget de l'État un chapitre nouveau : « apanage pour l'ex-roi ». Milan, par délicatesse, leur laissait la somme à fixer. Les radicaux ne voulurent rien entendre. Milan se tourna donc vers l'opposition. Les libéraux et progressistes, qui la composaient, se trouvaient en mauvaise passe, les libéraux surtout, menacés d'accusation pour actes inconstitutionnels et illégaux. Ils écoutèrent Milan, qui de son mieux prépara le nouveau coup. Ayant attiré à Abbazia le roi son fils, il sut inquiéter, alarmer, affoler cette âme vacillante, dont les lecteurs de la *Revue* [1] connaissent les étranges terreurs. Milan persuada son fils qu'un ministère radical conduit tôt ou tard son roi sur l'échafaud. Alexandre finit par remettre son trône et sa vie entre les mains de son sauveur. Les préparatifs prirent quelques mois... Le 9/21 janvier 1894, à l'insu du gouvernement, mais sur l'invitation du roi son fils, Milan rentrait à Belgrade.

C'était la violation des engagements qu'il avait pris envers la Serbie, que la Serbie avait achetés à beaux deniers comptants. C'était aussi la violation de la parole, qu'il avait donnée, vendue, à la Russie et à l'empereur Alexandre. Mais, contre la Serbie, Milan avait toujours sa fidèle armée, et contre la Russie, il avait l'Autriche. Si même il rentrait à Belgrade, c'était moins pour son propre compte peut-être que pour le compte autrichien. De ce côté, une grosse affaire se devait offrir au cours de 1894. Car un traité secret venait à terme qu'il fallait renouveler et que l'Autriche paierait

1. Voir dans les numéros du 1er novembre 1899 et du 1er juillet 1903, les articles de M. A. Malet.

largement, sans discussion. Ce traité, pour elle, était d'une importance capitale. intéressant tout à la fois sa politique intérieure et sa politique étrangère.

Dès le début de son règne, Milan s'était vendu à l'Autriche. Il en avait régulièrement touché une subvention, moyennant la signature et la prolongation de ce traité secret, par lequel il se livrait. lui, son royaume et toute la race serbe, car il s'engageait : 1° en paix, à ne jamais favoriser ni même tolérer la propagande serbe parmi les provinces peuplées de Serbes, que l'Autriche gouverne en Herzégovine, Bosnie. Croatie et Slavonie ; 2° si la guerre survenait, à recevoir à première demande les troupes autrichiennes dans les forteresses de Belgrade et de Nisch. à livrer donc aux Autrichiens les routes de Sofia et de Salonique. Signé en 1882 et renouvelé en 1888, ce traité finissait en 1894. Le seul Milan, durant son règne, l'avait connu. A son abdication, il l'avait transmis au régent Ristitch, avec menace de mort si le secret n'était pas bien gardé par cet unique confident. Au coup d'État de 1893, Ristitch, tombé de la régence. avait dû transmettre le traité au nouveau roi, qui l'ignorait encore, mais qui le montra aussitôt à son nouveau président du conseil, son ancien précepteur, Dokitch. lequel en fit scandale auprès des membres de la Skoupchtina et des ministres de France et de Russie.

Quand donc, en 1894, la Serbie et l'Europe virent Milan rentrer à Belgrade, ce fut une coalition de tous ceux qui, au dedans et au dehors, tenaient à l'indépendance réelle de la Serbie. Mais les Serbes constatèrent que Milan n'était plus seul à les vendre et à les trahir. car, derrière Milan et son armée, le roi Alexandre prit parti contre son peuple et, durant toute une année (janvier 1894-février 1895), Alexandre livra Belgrade et la Serbie à Milan, agent de l'étranger. Tout d'abord, il rétablit Milan dans ses droits, devoirs et prérogatives de Serbe, de membre de la famille royale et de père du roi. Puis il en fit son premier conseiller. son ministre officieux, le maître tout-puissant, qui renversa et rappela successivement trois ou quatre ministères officiels, supprima la constitution et la liberté de la presse et ne donna le pouvoir qu'aux amis de l'Autriche. C'est alors que l'on entendit, d'un premier ministre serbe, la phrase restée fameuse sur les folles

« velléités des prétendus Serbes qui, sous la domination hongroise, se révoltent contre la justice et la civilisation et ne voient pas combien leur prétendu idéal national n'est qu'un mot vide de sens ». Tous les Serbes du royaume et du dehors entendirent avec stupeur cette phrase prononcée par un homme de Milan, sans doute, mais aussi par un premier ministre du roi Alexandre.

Ajoutez à cette politique étrangère la mainmise sur les finances de la nation. Le détail de ces beaux coups est inutile à décrire, impossible d'ailleurs à connaître sûrement. Mais imaginez ce que le génie de Milan put opérer en cette branche des affaires. En octobre 1894, l'Autriche elle-même et l'Allemagne sentirent que cette folie dépassait les bornes. Elles craignirent que par un coup de force la Russie et les Serbes ne prissent leur revanche. Elles firent au roi Alexandre des remontrances amicales. Les Serbes en même temps s'adressaient à la reine Nathalie, qui parvenait à ramener un peu son fils. Au début de 1895, le roi Alexandre s'en allait chercher à Biarritz un salutaire courage : il y rencontrait la future reine Draga. A son retour, en février. il invitait son père à quitter le royaume. Deux mois durant, Milan se débattit. Malgré le dévouement toujours prêt de sa vaillante armée, il n'osait pas engager la partie décisive : il ne tenait l'armée que par les sentiments ; le roi Alexandre disposait des grades et de la solde. En avril 1895, Milan dut enfin quitter la « donne », mais non sans avoir obtenu un nouveau règlement financier. Puisque le roi et la Serbie avaient, tous deux, besoin de son départ, Milan, toujours accommodant, consentait à le vendre : sa rente sur la liste civile serait augmentée par le roi ; un apanage annuel de valeur égale serait consenti par le gouvernement ; il fut aussitôt voté par la Skoupchtina. Milan repartit vers les casinos d'Europe pour la saison de 1895.

La Serbie délivrée eut une explosion de reconnaissance envers son jeune roi. On oublia toutes ses faiblesses et même sa duplicité. Il revenait à son peuple. Son peuple lui ouvrit les bras. Ce fut la lune de miel entre Alexandre et la nation. Durant deux ans et demi (juillet 1895-janvier 1898), la nation put se figurer qu'Alexandre, conseillé maintenant par la reine

Nathalie, allait être roi « non pour se méfier de son peuple et l'exploiter, mais pour vivre ou périr avec lui ». Ces mots de la reine étaient connus dans le public ; les lettres, que j'ai données plus haut, avaient été livrées par la reine à son peuple, pour rendre impossible tout retour du régime milaniste. Durant deux années, les ministères Novakovitch et Simitch ne furent pas sans commettre de graves erreurs : leur zèle russophile compromit les relations commerciales avec l'Autriche; leur ignorance financière fit conclure le détestable arrangement de Carlsbad avec les prêteurs européens. Mais la Serbie payait sans se plaindre les fautes de calcul ou de diplomatie commises par ses gouvernants : il lui suffisait que ceux-ci tinssent Milan hors de portée.

Milan d'abord laissa faire. Après un an de Belgrade, il se reprenait aux joies de Paris. Dans sa vie, la politique faisait place entière à d'autres jeux. Mais la fâcheuse déveine reparut, et le défilé des billets à courtes échéances. Milan dut quitter Paris. L'Autriche, qui sans doute lui continuait ses mensualités, rappelait ce serviteur à gages. Il vint s'installer à Vienne. C'était la première étape vers Belgrade. De Vienne, il rouvrit une correspondance active avec le roi Alexandre. Comment au juste reprit-il son pouvoir sur l'esprit de son fils? Il semble que tous les moyens lui aient été bons. Belgrade voyait à jour presque fixe arriver de Vienne d'élégantes voyageuses; elles séjournaient une semaine au *konak*, où le roi Alexandre devenait invisible. Milan se chargeait à Vienne de ce recrutement. Après chacune de ces visites, Alexandre avait quelque crise de défiance envers l'un ou l'autre de ses ministres, quelque boutade contre l'un des partis ou contre toute la nation. Au début, il parlait volontiers et riait lui-même des craintes que son père cherchait à éveiller en lui. Peu à peu, il se laissa prendre, envahir par une vague terreur des deux croquemitaines que Milan lui montrait au bout de la route actuelle : croquemitaine radical à l'intérieur; croquemitaine autrichien au dehors. C'est en brandissant celui-ci que Milan renversa le ministère Novakovitch, après la visite du prince de Montenegro à Belgrade et son toast à « tous les Serbes, qui veulent marcher ensemble, vers la conquête d'abord de leur héritage et de leurs droits, puis vers le

progrès et la civilisation, avec l'aide de leurs frères du Nord et leurs amis de Bulgarie ».

Les radicaux revenus au pouvoir avec M. Simitch (décembre 1896), Milan eut beau jeu pour tirer de l'ombre l'autre croquemitaine. Ces radicaux, quoique modérés, voulaient rétablir la constitution et les libertés que Milan avait suspendues lors de son dernier passage. Alors, de Vienne, les lettres se pressèrent, et les prédictions terribles sur le sort des rois qui se laissent mener à l'exil ou à la mort par les avocats de leurs parlements. Mais comme Alexandre, voyant de près ces honnêtes radicaux, refusait de croire à leur fourberie ou à leur férocité, Milan rouvrit d'autres négociations avec son armée toujours fidèle. Il retrouva au premier signe l'inaltérable dévouement de ses officiers. Il retrouva aussi, parmi les politiciens évincés, une bande assez famélique pour feindre de croire au péril national qu'il signalait. Vienne, disait-il, était à bout de patience : l'entente des Slaves balkaniques, dirigée contre elle, allait pousser l'Autriche à quelque coup de force ; un accord austro-russe venait d'être signé, qui livrait les Bulgares à la Russie et les Serbes à l'Autriche pour le maintien de la paix et l'intégrité de la Turquie.

Dans l'entourage d'Alexandre, ces prédictions de Milan furent colportées et amplifiées. Peu à peu, elles remplirent les conversations et l'esprit du roi. Il finit par retomber dans l'inquiétude et les phobies hallucinées. Il ne vit qu'échafauds, révolution, guerre civile et étrangère. Il ne mit son espoir de salut qu'en l'armée commandée par un homme énergique. Il consentit à plusieurs entrevues avec Milan, dans lesquelles tout fut préparé pour un nouveau coup. Au début de 1898, Milan rentrait à Belgrade, et son fils le nommait généralissime de l'armée serbe. Milan avait posé d'avance cette condition à son retour. Son dernier séjour en Serbie avait encore mûri sa vieille expérience : il voulait tenir les listes de solde et d'avancement. Il caressait aussi un autre rêve. Les confidences d'Alexandre à l'une des passagères visiteuses avaient mis son père au courant des secrètes économies faites depuis quelques années par le gouvernement serbe. Prévoyant ou espérant des complications balkaniques, les Serbes voulaient être en état de mobiliser : sou par sou, les ministères patriotes

avaient donc ramassé un petit trésor de guerre de douze millions, qu'ils avaient déposé dans la citadelle de Belgrade. Milan, nommé généralissime, reçut les clefs de cette citadelle.

Le régime milaniste put reprendre son cours. Durant trente mois (janvier 1898-juin 1900), il battit son plein : Skoupchtina dissoute, élections violées, complots imaginaires, emprisonnements, loi martiale, condamnation au bagne de tout un parti politique, exil des patriotes marquants, fuite de tous ceux qui pouvaient craindre les soupçons de Milan, — il est inutile de rappeler en détail ces trente mois de terreur militaire, et la dette portée à 400 millions, et les intérêts mangeant chaque année le tiers du budget. Milan régnait à nouveau. Il vivait. Le trésor de guerre alimentait sa partie quotidienne. Alexandre, habitué à se coucher tôt, à se lever tôt pour signer et contrôler les moindres paperasses, fut en quelques semaines harassé de la vie que Milan installait au konak, de la partie prolongée dans la fumée des cigares jusqu'à l'aube, des buveries nocturnes et de tout le reste. Chaque soir, la même comédie reprenait. Tables dressées, bougies allumées, partie mise en train, Alexandre qui ne jouait pas s'installait en quelque fauteuil : un plateau de cigarettes à sa droite, un cendrier à sa gauche, il se mettait à fumer ; quatre ou cinq heures durant, d'un geste automatique, la main droite prenant les cigarettes que la main gauche déposait à moitié grillées, la nuit se passait à bâiller, à chasser le sommeil, et Milan dédaigneux montrait au cercle des joueurs ce novice sans estomac : « Et dire que voilà ma race ! »

La race un jour se réveilla. Ce que la Serbie tout entière n'osait entreprendre ni même rêver, — le renversement du régime milaniste et le nouveau départ de Milan, — une femme le réussit. Madame Draga Machin voulut être reine. Milan s'y voulut opposer. Alexandre prit parti contre son père. En juillet 1900, Milan quittait Belgrade. En août, Draga devenait reine de Serbie. Réduite à elle-même, il est possible que Draga eût encore réussi par le seul orgueilleux espoir de paternité qu'elle avait su mettre au cœur du jeune homme : être père ! c'était pour Alexandre se venger en une fois de tous les quolibets de Milan. Mais Draga fut aidée aussi par un puissant allié : le tsar fut son témoin de ma-

riage. Chasser Milan, regagner l'amitié russe : une femme qui, du même coup, amenait ces deux fortunes ne pouvait que plaire à toute la Serbie. Après deux et trois désillusions si douloureuses, les Serbes se reprirent d'un espoir en Alexandre. Malgré dix ans de trahisons, de mensonges ou de stupide veulerie, il eût suffi d'un changement sérieux, d'un effort soutenu pour qu'ils lui revinssent une fois encore.

Si ce changement ne fut pas accompli ; si dans la reine Draga, la Serbie ne retrouva bientôt qu'un autre Milan, un Milan en jupons, un Milan sans verve ni génie, sans expérience, sans style ; si Draga n'aperçut, elle aussi, dans le trône qu'un siège passager où gagner la richesse par les moyens les plus rapides — à qui la faute ? A la médiocre valeur de Draga sans doute, mais plus encore à la terrible situation où son partenaire d'un jour se crut obligé de l'abandonner.

Au jour de son mariage, son protecteur russe lui avait promis support et défense. Ce protecteur avait-il mesuré l'étendue ces engagements ? avait-il mesuré surtout l'exacte valeur de sa protégée ? Il fut mystifié sans doute par cette comédie de la grossesse impossible et du parrainage sollicité. Mais quand la supercherie éclata, n'aurait-il pas dû tout aussitôt prendre une décision irrévocable, choisir franchement entre deux partis, soit continuer à Draga, femme stérile, l'appui que l'on avait donné à Draga, femme galante, soit exiger le renvoi immédiat de la simulatrice, mais ne pas traîner le couple royal de promesses décevantes en défaites toujours renouvelées ? Draga, reçue à Pétersbourg, traitée en reine par le tsar, eût pu songer à faire d'Alexandre un Serbe honnête, un roi véritable. Dans l'estime officielle de la Russie, Draga eût puisé la force d'imposer à la nation et à l'armée elle-même sa propre royauté. Mais la Russie l'abandonnant, elle n'eut pas trop de toutes ses forces et de toutes ses ruses pour faire d'Alexandre un mari seulement... Quelle qu'ait été l'exaspération de l'armée, Draga fut victime moins des officiers révoltés que des grandes-duchesses implacables.

Et maintenant l'Europe exige des Serbes la punition des meurtriers. Pendant vingt ans, sous couleur de maintenir la

paix européenne, on a livré la Serbie aux entreprises de Milan. Aujourd'hui, sous raison de sauvegarder la morale publique, on veut livrer la Serbie aux entreprises des militaires, car on sait bien qu'une punition des coupables amènerait un soulèvement des casernes. Si j'étais Serbe, je répondrais à l'Europe : « Vos vertueuses réclamations ne sont que trop fondées. Le meurtre est toujours une atrocité, la trahison est toujours une honte, et la Serbie n'avait pas donné des sabres à ses colonels pour faire besogne de bouchers. Vous voulez à nos dépens fournir au monde une grande leçon et que les peuples apprennent à ne plus trahir leur parole ni massacrer leurs souverains. Vous avez raison mille fois. Mais pour être vraiment utile, il faudrait que votre leçon fût équitable. Chez nous, depuis vingt ans, pourquoi avez-vous toléré, fomenté, les trahisons de Milan envers son propre fils et toute sa nation ? A nos portes, pourquoi tolérez-vous encore qu'Abd-ul-Hamid massacre les plus pacifiques de ses sujets? L'habitude des peuples, vous le savez, est de suivre les exemples qu'ils reçoivent d'en haut. Si vraiment vous voulez que les peuples deviennent fidèles à leurs serments et ménagers de vies humaines, tâchez que les souverains commencent ! »

Il est sûrement en Europe des gens qui entendraient un pareil langage. Tous ceux qui, de près ou de loin, connaissent les Serbes et leur histoire récente, comprendraient qu'on leur doit faire quelque crédit dans l'impasse terrible où les a plongés moins le crime des régicides que l'égoïsme des politiques européennes. Menacée par l'Autriche, comprimée par les Bulgares, harassée par l'Albanais, coupée de toute communication libre avec l'Europe occidentale, la Serbie a témoigné pourtant de ses aptitudes à la vie et à la civilisation. Le juste avenir se chargera de punir à son ordinaire ceux qui ne cherchèrent en cette tragédie que la satisfaction de leurs rancunes et de leurs intérêts. Pour le présent, laissez à ce peuple égaré, mais généreux, le temps de recoudre un peu cette énorme déchirure.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LETTRES

SUR

LA MUSIQUE FRANÇAISE[1]

— 1836-1850 —

I

Paris, 13 novembre 1836.

Mon cher monsieur Spiker,

Depuis bientôt un mois que vous nous avez quittés, je n'ai point reçu de vos nouvelles : ne vous étonnez donc pas si je viens vous importuner par cette lettre dont le but est moins de m'informer du résultat de la démarche que vous avez bien voulu vous charger de faire pour moi, que de vous renouveler l'assurance de ma vive amitié. Vous avez été si bon et si aimable avec moi, pendant votre trop court séjour à Paris, que je peux bien me permettre de prendre avec vous ce titre d'ami, qui, ordinairement, ne s'acquiert qu'à l'aide d'une plus longue intimité.

1. La ville de Longjumeau, reconnaissante, a célébré, ces jours-ci, le centenaire d'Adolphe Adam, né à Paris, le 24 juillet 1803. L'année même où il faisait représenter *le Postillon de Longjumeau*, en 1836, le compositeur français entrait en correspondance amicale avec un Berlinois, Spiker, bibliothécaire du roi Frédéric-Guillaume III, — puis du roi Frédéric-Guillaume IV, — et directeur de la *Spenersche Zeitung*. Cette correspondance a duré jusqu'en 1850.

Absolument inédite, — aussi bien ne fut-elle pas destinée à la publicité, — elle forme une chronique familière, intime et d'autant plus sincère, où l'on voit revivre en détail, avec ses opéras, ses ballets, ses opéras-comiques si faciles et pressés qu'à distance on les croirait quotidiens, la France de Louis-Philippe, — la France musicale d'avant Wagner ; — et cette chronique même a son charme, avec ses vertus naturelles d'aisance, de bonhomie, et d'enjouement.

Au public de 1903, qui réconcilie Adam et Berlioz dans la gloire commune des centenaires, nous serions surpris qu'elle ne parût pas aimable, amusante et délicieusement démodée.

Le succès de mon *Postillon*[1] dépasse toutes les espérances que j'avais conçues : hier, à la quinzième représentation, on a encore refusé beaucoup de monde, faute de place, et tout me fait présager qu'il en sera de même pendant longtemps. La grande partition doit paraître le 15 décembre, au plus tard ; il serait donc essentiel que je puisse avoir la réponse du Roi[2], vers les premiers jours de ce mois, pour faire faire le titre de la dédicace dont je vous envoie un modèle que je vous serai fort obligé de me retourner avec les corrections que vous y jugerez nécessaires[3].

Auber a en répétition à l'Opéra-Comique un ouvrage en trois actes[4] dans lequel on dit qu'il y a de charmantes choses ; c'est madame Damoreau qui y chante le principal rôle.

On donne demain à l'Opéra la première représentation de l'*Esmeralda*[5], de mademoiselle Bertin, la fille du rédacteur en chef du *Journal des Débats*. J'ai entendu hier la répétition générale. Il n'y a qu'en France qu'il soit permis d'exécuter de pareille musique sur un théâtre comme l'Opéra, et après-demain vous verrez tous nos journaux en faire un éloge pompeux.

Ah ! vous êtes bien heureux, à Berlin : vous n'avez pas à supporter de pareilles stupidités. J'espère être un jour assez

1. *Le Postillon de Longjumeau*, opéra-comique en trois actes, paroles d'Adolphe de Leuven et Brunswick, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 13 octobre 1836.

2. Frédéric-Guillaume III.

3. Voici le « modèle » joint à la lettre :

« Sire,

» En daignant m'autoriser à mettre en tête de mon ouvrage le nom auguste de Votre Majesté, vous m'avez rendu plus précieux le succès que l'indulgence du public parisien a bien voulu m'accorder. Cette insigne faveur, dont je ne saurais trop témoigner ma reconnaissance, m'est le gage d'un accueil favorable auprès du public de Berlin qui, je l'espère, écoutera avec plus de bienveillance un opéra placé sous les auspices d'un souverain protecteur si éclairé des arts.

» Je suis, avec le plus profond respect,
de Votre Majesté
le très humble et très obéissant serviteur,

» ADOLPHE ADAM. »

4. *L'Ambassadrice*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe. — Voir lettre III.

5. Opéra en quatre actes, livret de Victor Hugo.

favorisé pour pouvoir aller vous y rendre visite et oublier bien des chagrins [1], entouré de bonne musique et d'une franche et aimable amitié comme la vôtre.

J'attends votre réponse avec impatience et suis toujours votre bien dévoué de cœur.

ADOLPHE ADAM,
5, rue de Louvois.

P.-S. — Je vous demanderai aussi des nouvelles de mon *Chalet* [2]. Est-ce bien ma musique que votre traducteur s'est appropriée, ou bien n'a-t-il pris que la pièce de Scribe?

II

Mercredi, 30 novembre 1836.

Mon bien bon ami,

Je connais ainsi que vous l'ami Auber et je sais qu'il n'est pas facile de lui faire prendre la plume pour écrire une lettre : il ne faut pas trop nous en plaindre, puisque cela lui ferait quitter celle qu'il tient pour composer ses opéras, et l'amitié ferait du tort au public.

Le succès de mon opéra retarde l'apparition du sien, qu'on ne présume pas devoir représenter avant le 15 décembre. Sitôt qu'il sera joué, je vous promets de vous instruire de son succès, avec tous les détails que vous pouvez désirer, et vous pouvez vous fier à ma sincérité, car je partage toute votre admiration pour le talent si éminent de notre illustre ami.

Malgré les efforts des journaux, l'*Esmeralda* est morte après quatre pénibles soirées d'existence. On compte beaucoup sur *Stradella*, opéra en cinq actes de M. Niedermeyer, qui est un homme d'un grand talent. On parle avec le plus grand éloge de sa musique qui, d'après ceux qui l'ont entendue,

1. Allusion, peut-être, à ses chagrins domestiques : depuis deux ans il vivait séparé de sa femme.

2. *Le Chalet*, opéra-comique en un acte, paroles de Scribe et Mélesville, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 25 septembre 1834.

serait beaucoup plus simple et mélodique que le nom germanique de son auteur ne pourrait le faire supposer. Mais il ne faut plus se fier à la terminaison des noms, ni même à la patrie des compositeurs, car votre Italien, Spontini[1], est bien loin de vous faire de la musique dans le goût de son pays. Je crains même qu'elle ne soit dans le goût d'aucune nation civilisée. Est-il bien possible que l'auteur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez* en soit venu là? Après *Stradella* on aura un opéra d'Halévy, puis un d'Auber, mais il en a pour deux ans peut-être à attendre d'ici là.

Je vous remercie fort du bien que vous avez dit dans votre journal de mon ouvrage; je n'oserai plus vous en vanter autant le succès : aussi est-ce à l'ami et non au journaliste que j'annoncerai qu'hier, à la vingt-cinquième représentation, nous avions près de quatre mille de recette, ce qui est énorme dans notre petite salle.

Si vous le trouvez bon, je vous tiendrai au courant de toutes les nouvelles musicales de Paris. Mais nous n'avons rien d'intéressant en ce moment. Max Bohrer (le violoncelle) s'est fait entendre la semaine passée à l'Opéra, il a fait beaucoup d'effet. Ce soir, on verra à l'Opéra-Comique un Polonais nommé Guzicof qui joue d'une espèce de tympanon de son invention qui, au lieu de cordes de métal, a de petites planchettes de sapin. Le son de cet instrument est doux et sourd, mais l'exécution est bien certainement ce que j'ai entendu de plus prodigieux. Avec deux petites baguettes, il fait les traits, les gammes et les trilles avec autant de rapidité que le pianiste le plus adroit; et le plus étonnant, c'est qu'il y a beaucoup de style et d'expression dans sa manière, ce qui est inconcevable avec les sons secs que rendent ces morceaux de bois. Berlioz annonce pour dimanche, sous le titre de concert, un de ces charivaris qu'il intitule Symphonies fantastiques. Je ne vous dis cela que pour mémoire, parce que je n'irai certainement pas l'entendre. Si barbares que puissent être les compositions de Spontini maintenant, je suis bien sûr que

1. Depuis 1820, Spontini était « directeur général de la musique » à Berlin. Compositeur de la cour, il gouvernait à la fois la musique de la chapelle royale et la musique militaire, la musique de la chambre et les concerts, l'opéra et le ballet.

c'est du Cimarosa à côté de ce que fait ce fou-là, qui se croit un Beethoven, parce qu'il a réuni chez lui, avec multiplication, tous les défauts de ce grand homme sans avoir une seule de ses qualités. Mais vous savez notre proverbe :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et, comme vous le savez aussi, *numerus stultorum est infinitus*.

Adieu, mon bien bon ami, merci bien de tous les soins que vous avez pris pour mon affaire, et pardon de mon importunité. Je mettrai la dédicace telle que vous me l'envoyez : elle me semble très bien.

Croyez à l'amitié sincère de votre bien dévoué,

ADOLPHE ADAM

III

Paris, 7 janvier 1837.

Mon cher ami,

Je dois, avant toute chose, vous remercier des peines que vous avez probablement prises pour me faire arriver au but de mes désirs, le consentement de Sa Majesté à accepter la dédicace de ma partition.

La pièce de notre ami Auber[1] a été jouée il y a quinze jours et, cette fois, on lui a rendu pleine justice : sa musique est charmante et a été on ne peut plus goûtée par le public ; c'est un ouvrage délicieux de fraîcheur et de légèreté. Les pédants, et entre autres cette *Gazette musicale* du marchand de musique Schlesinger, qui ne prône que la musique barbare et incompréhensible qu'on voudrait nous imposer, ne manquent pas de dire que c'est petit, mesquin, etc., etc. Mais les gens de goût tels que vous savent qu'il n'y a de petit et de mesquin que ce qui est mauvais, et qu'il n'y a rien de facile comme de faire croire aux sots que l'on fait de grande musique parce qu'on

1. L'*Ambassadrice*.

l'accompagne de trombones et de grosse caisse. C'est ce qu'Auber a très sagement évité dans son nouvel ouvrage. Le sujet est léger et amusant; il y a peu de développements musicaux, puisqu'il n'y a pas de chœurs, si ce n'est un dans la coulisse au troisième acte, d'un effet très original, mais je ne sais si l'effet en sera aussi bien senti partout ailleurs qu'à Paris. Je ne sais si vous vous êtes quelquefois trouvé dans un de nos théâtres lorsqu'il se fait un entr'acte trop long : alors le public s'impatiente, frappe du pied et, au bout de quelques instants, adopte un rythme uniforme... Le troisième acte de la pièce d'Auber se passe dans une loge de théâtre, et on entend le public qui s'impatiente et qui chante un chœur [ainsi] rythmé: cela fait chez nous un effet incroyable. Madame Damoreau, qui joue le principal rôle, chante avec cette perfection que vous lui connaissez, et vous savez aussi comme Auber sait bien écrire pour elle.

Le théâtre a enfin vu résoudre un problème qu'on avait cru insoluble jusqu'à présent, c'est de voir deux ouvrages nouveaux faire également de l'argent : car les belles recettes de *l'Ambassadrice* n'ont nullement nui à celles du *Postillon*, et hier, à notre quarantième représentation, la salle était encore pleine. Je me rappelle qu'à la répétition vous me prédîtes un grand succès : vous voyez que vous m'avez porté bonheur.

Vous m'avez dit ,dans le temps où je vous parlais de dédier mon ouvrage au Roi qu'il me ferait sans doute un présent, et que vous seriez peut-être consulté là-dessus. Permettez-moi donc de vous parler à cœur ouvert à ce sujet. Nous autres artistes, vous le savez, nous vivons un peu de fumée et la considération est pour nous plus que l'argent; peut-être mon désir est-il bien téméraire et fort au-dessus de ce que je devrais attendre pour un si faible ouvrage, mais vous êtes trop mon ami pour que je ne vous avoue pas qu'un présent, quelque considérable qu'il fût, me flatterait beaucoup moins que la moindre distinction honorifique, la plus petite décoration de votre pays, la moindre lettre écrite de la part du Roi.

Si vous avez un peu de temps à perdre et que vous puissiez m'écrire quelques lignes, vous me ferez le plus grand plaisir. Je tâcherai toujours de vous tenir au courant de ce qu'il y aura d'intéressant à Paris, sous le rapport musical ; si, de votre

côté, vous pouvez me donner quelques nouvelles du même genre de Berlin, vous ne me serez pas moins agréable.

Votre affectionné,

ADOLPHE ADAM

IV

Paris, 4 février 1837.

Mon excellent ami,

Je dois d'abord vous bien remercier de votre aimable lettre qui me donnait tant de détails sur votre capitale.

J'y aurais répondu plus tôt, sans une maudite maladie qui court ici et dont j'ai été atteint un des premiers : on dit que vous l'avez aussi à Berlin, je ne vous parle donc pas de ce qu'elle fait souffrir ; je fais des vœux pour que vous ne le sachiez pas par expérience ainsi que moi.

Jamais épidémie ne fut aussi générale : les théâtres ont été obligés de faire plusieurs relâches, faute d'acteurs, et maintenant qu'ils sont rouverts, c'est de spectateurs qu'ils manquent, quoique nous soyons dans le carnaval et à l'époque la plus favorable de l'année. Les tribunaux ont vaqué et les séances de la Chambre ont été sur le point d'être interrompues.

Je n'ai cette fois aucune nouvelle intéressante à vous donner parce que les théâtres ont aussi subi l'influenza.

J'attendrai que *Stradella* ait été joué pour vous faire part du plus ou moins de succès que cet opéra aura obtenu.

L'Opéra-Comique n'aura pas de nouveautés à donner avant deux ou trois mois parce que *l'Ambassadrice* et *le Postillon* attireront encore suffisamment de monde jusque-là.

J'ai fait part de votre souvenir à la famille Taglioni, qui y est extrêmement sensible : vous les verrez, cette année, à Berlin, où ils doivent représenter mon ballet de *la Fille du Danube*[1], que vous avez entendu à Paris.

Votre sincèrement affectionné,

ADOLPHE ADAM

1. Ballet en deux actes, représenté, en 1836, à l'Opéra.

V

Paris, 18 mars 1837.

Mon excellent ami,

Enfin l'Opéra vient de nous donner *Stradella*, opéra en cinq actes de M. Niedermeyer, qui n'a eu qu'un très médiocre succès. La musique ne manque certainement pas de mérite et plusieurs morceaux sont dignes d'être remarqués, mais cela a paru un peu terne. L'instrumentation manque de brillant; il y a de la mélodie, mais cette mélodie est sans originalité : c'est de la musique faite dans un bon système, mais composée froidement et sans passion. Au moins dans le dernier ouvrage, dont la forme est loin d'être bonne, y a-t-il quelque passion, mais là tout est uni et tranquille; c'est la musique d'un honnête bourgeois qui travaille en conscience, mais qui ne veut rien changer à ses habitudes et chez qui tout est réglé et compassé. Cela rappelle la manière de ce bon Winter, mais ce qu'on applaudissait il y a quarante ans nous semble un peu fade aujourd'hui et le plus grand tort de Niedermeyer est de paraître avoir écrit pour nos pères.

On va maintenant monter un opéra en cinq actes d'Halévy[1].

Nourrit nous quitte à la fin du mois et mademoiselle Taglioni à la fin de l'autre. Elle a contracté un engagement pour la Russie auquel il ne manque plus que l'adhésion de l'Empereur, qui ne la fera sans doute pas attendre. Il est probable qu'elle ne quittera pas Londres pour aller à Saint-Pétersbourg sans vous aller rendre visite.

A l'Opéra-Comique, les deux succès de *l'Ambassadrice* et du *Postillon* se sont tellement prolongés qu'on n'a encore pu donner aucune nouveauté. On nous promet cependant, pour les premiers jours du mois prochain, un grand ouvrage d'Onslow intitulé *les États de Blois*. Vous connaissez sans doute la belle musique instrumentale d'Onslow qui a fait de magnifiques choses en ce genre, mais il n'a pas été heureux au théâtre jusqu'à présent et je crains beaucoup pour son nouvel ouvrage, qui sera encore dans le genre sérieux dont ne veut

1. *Guido et Ginevra ou la Peste de Florence*, opéra en cinq actes, paroles de Scribe. — Voir Lettres XIV, XV, XVI.

pas le public de l'Opéra-Comique et que ses acteurs sont incapables de bien rendre.

Les concerts se multiplient mais n'offrent rien d'intéressant, le célèbre pianiste Thalberg en a donné un dimanche passé au Conservatoire et a eu un succès de rage, ce qui du reste est on ne peut plus mérité : c'est le Paganini du piano. Les concerts à vingt sous de Musard ont toujours la vogue. La semaine prochaine, ils vont en donner un spirituel : on y dira *le Messie* et *la Fête d'Alexandre* de Hændel et quelques psaumes de Marcello. Il y aura deux cents musiciens et cent cinquante chanteurs. Ce concert sera répété trois fois, les mardi, jeudi et samedi saints et nul doute qu'il n'y ait foule. Je vous en rendrai compte.

Les journaux nous inquiètent beaucoup sur la santé de votre Roi : est-il vrai que ses jours soient en danger? On ne sait ce qu'on doit croire, car il n'y a pas de proverbe plus vrai que celui qui dit : « menteur comme une gazette ».

Croyez-moi toujours votre bien affectionné,

ADOLPHE ADAM

VI

Lundi, 24 avril 1837.

Mon excellent ami,

Merci des bonnes nouvelles que vous me donnez pour la mise en scène de mon opéra : rien ne sera plus flatteur pour moi que son succès dans une ville que je considère comme la capitale du monde musical par l'excellent goût qui y règne.

Le Roi a été assez bon pour m'envoyer une superbe bague en diamants à laquelle j'attache beaucoup plus de prix pour le donateur que pour la valeur, et j'en ai été extrêmement reconnaissant ; j'ai eu l'honneur d'en écrire mes remerciements à M. de Werther. Une seule chose m'a fait de la peine, c'est que les journaux de l'opposition ont profité de cette circonstance pour reprocher à notre famille royale sa parcimonie, et cela m'a d'autant plus affligé que j'ai toujours eu beaucoup à me louer des bontés de nos princes et en particulier de la princesse Marie, fille du Roi, à qui j'ai dédié mon *Chalet*.

La messe dont vous me parlez est peu importante; c'est mon premier essai dans ce genre, et le grand succès qu'elle a obtenu serait peut-être un titre pour n'en avoir aucun chez vous, parce qu'elle est trop mélodique et peut-être pas assez sévère pour vos oreilles, meilleures appréciatrices des beautés scientifiques. Je la ferai graver l'année prochaine et je vous en enverrai un exemplaire. Elle n'est pas avec accompagnement d'orchestre. Dans nos immenses églises, les violons ne font d'effet que lorsqu'il y en a une énorme quantité et cette difficulté d'exécution m'a engagé à ne choisir que des instruments qui portent plus d'effet avec moins d'exécutants. Mes accompagnements se composent d'un orgue obligé, quatre violoncelles, contrebasses, trois trombones, un ophicléide et deux cornets à pistons. Cette réunion qui vous paraît peut-être bizarre est d'un excellent effet. La messe est à quatre voix avec chœurs.

Je viens d'écrire un petit opéra en deux actes pour madame Damoreau. C'est Scribe qui en a fait les paroles : il ne sera représenté qu'au retour de cette cantatrice, au mois de septembre [1]. Je fais en ce moment un petit ballet en un acte [2] pour le grand Opéra. Après, je me mettrai à un ouvrage en trois actes pour l'Opéra-Comique [3], où Chollet jouera le principal rôle. La pièce, qui est aussi de Scribe, me plaît beaucoup, c'est très gai et un peu dans le genre du *Postillon* : plaise à Dieu que le succès en ait la même ressemblance, mais cela n'est guère croyable. Il n'est pas encore terminé, quoique nous ayons passé la quatre-vingt-quatrième représentation : voilà ce qui retarde la mise au jour de l'opéra d'Onslow. *L'Ambassadrice* attire toujours du monde.

La grande nouvelle musicale de Paris est le début du ténor Duprez, qui est venu remplacer Nourrit à l'Opéra. Son succès a été tel que je n'en ai jamais vu à ce théâtre. Il faut convenir aussi que c'est le plus habile chanteur français que l'on ait jamais entendu : il est petit, assez laid, pas très comédien, et

1. Il s'agit de *Régine*, opéra comique en deux actes. Il ne fut représenté que deux ans après, le 17 janvier 1739, et sans madame Damoreau. — Voir lettre XXIII.

2. Le « petit ballet », apparemment, s'augmenta d'un acte : il ne peut s'agir que des *Mohicans*. — Voir la lettre suivante.

3. *Le Fidèle Berger*. — Voir lettre X et suivantes.

pourtant on oublie tout cela quand il chante. Il a ravivé le bel opéra de *Guillaume Tell*, où il a constamment excité l'enthousiasme, notamment dans un air que Nourrit avait supprimé parce qu'il n'y faisait pas d'effet. C'est le coup de mort de Meyerbeer et de son école : car jamais il ne chantera les *Huguenots* et je crois même qu'il échouera dans *Robert*.

Adieu, mon excellent ami ; je suis bien sûr que vous m'écrirez dès que mon *Postillon* aura été joué.

Votre bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

J'ai fait votre commission auprès d'Auber qui dit toujours qu'il vous écrira.

VII

Paris, 6 juillet 1837.

Mon bien bon ami,

Je dois m'excuser un peu de mon inexactitude à vous rendre et, pour cela, je vous dois rendre compte de mes travaux.

Vous savez toutes les fêtes qu'on a données à notre jeune duchesse d'Orléans. Parmi elles figurait un grand bal donné par la garde nationale dans la salle de l'Opéra. J'ai été chargé de composer pour cette circonstance une cantate qui a été chantée par notre célèbre ténor Duprez. La princesse m'a beaucoup remercié et m'a fait le compliment le plus flatteur en me disant qu'elle avait cru en l'entendant qu'elle était d'Auber. On aurait dit qu'elle devinait toute l'estime que j'ai pour le talent si remarquable de notre ami commun. La garde nationale m'a fait écrire une lettre fort flatteuse, qu'accompagnait une fort belle tabatière en or qui m'a été remise par le général Jacqueminot.

Vous allez me dire, sans doute, qu'une cantate est bientôt faite et n'empêche pas d'écrire. C'est que j'ai aussi fait la musique d'un ballet en deux actes[1], qu'on a joué hier pour la

1. *Les Mohicans*.

première fois. Je ne vous dirai pas que ce soit un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup, mais cela est toujours fort long à écrire et à faire répéter.

C'est un petit ballet comique, genre très négligé à notre Opéra. Cela a beaucoup diverti; puis, quand la toile a été baissée, quelques individus se sont mis à siffler, prétendant que ce n'était pas digne de l'Opéra, sans doute parce qu'ils s'étaient amusés, ce qui n'est pas la coutume du lieu.

Je vous ai aussi parlé d'une messe que j'ai fait exécuter le jour de Pâques : il me restait un morceau à faire, et c'était un des plus importants, le *Credo*.

On m'a redemandé une messe pour le jour de l'Assomption, le 15 août, et je viens de terminer ce morceau.

Dès que ma messe sera gravée, ce qui ne sera pas avant trois ou quatre mois, j'aurai le plaisir de vous l'envoyer : je suis curieux de savoir l'effet que produira chez vous cette singulière orchestration d'un orgue, trois trombones, deux cornets à pistons et des violoncelles et contrebasses, habitués que vous êtes à d'imposants orchestres dans vos solennités religieuses. Chez nous, qui ne sommes pas gâtés sous ce rapport, l'effet a été excellent.

Le savant maestro Berlioz ne paraît pas convaincu de la possibilité de produire des effets avec de petits moyens, car il vient de composer une messe funèbre pour les victimes de Juillet, où il a introduit quatre orchestres de trombones et instruments de cuivre : j'aimerais mieux qu'il y eût dans son œuvre une seule phrase de chant, mais c'est une denrée dont il n'use pas et qui était bonne pour des Mozart et des Haydn, mais indigne d'un génie comme le sien. La mélodie! voilà une belle chose! Parlez-moi de dix-huit trombones concertant entre eux, voilà le vrai génie!

Savez-vous bien, mon cher ami, que vous allez me rendre fier comme Artaban en me parlant comme vous faites de mon succès dans une ville à juste titre considérée comme la capitale du monde musical! J'ai remis à Anténor Joly la partie de votre lettre qui rendait compte de la première représentation et elle a été insérée dans son journal, que d'autres se sont empressés de copier, moins la *Gazette* du sieur Schlesinger, qui n'enregistre jamais que les ouvrages acquis par cet édi-

teur. Me voilà bien vengé de mes feuilletonistes qui disent que je ne fais que de petite musique. C'est un drôle de pays que le nôtre. Je n'étais connu que par quelques essais dans les théâtres secondaires, lorsqu'il y a huit ans, en 1829, je donnai mon premier opéra *Pierre et Catherine*, en un acte. Les chœurs y occupaient une très grande place, et la couleur de l'ouvrage était un peu sévère pour le public de Paris. La pièce fut jouée cent quinze fois de suite, mais tous les journaux me reprochèrent d'avoir fait une musique trop savante et pas assez dans le goût du public. Je changeai de manière dans les ouvrages que j'ai donnés depuis, et l'on me dit maintenant que ma musique n'est que de la crème fouettée, que je sacrifie aux contredanses, etc. Ma foi, je renonce à satisfaire nos critiques de profession.

Tout ce que vous me dites du succès de mon ouvrage à Berlin me flatte plus que ne pourraient le faire les éloges réunis de tous les journalistes parisiens, qui se connaissent en musique comme moi en hébreu. Je crois qu'il faut un peu se moquer de tout cela; nous avons en français une expression très énergique pour dire que l'on se soucie peu d'une chose, et que je traduirai poliment par l'*I don't care* des Anglais.

Rien de nouveau musicalement parlant. Après la répétition générale du grand ouvrage de M. Onslow, Chollet a été atteint d'une extinction de voix qui dure depuis deux mois et se prolongera peut-être autant. Cela est donc remis à l'automne. Madame Damoreau est en congé, le thermomètre est bien haut et nos théâtres bien bas.

Adieu, encore une fois; j'espère que je puis me regarder comme pardonné, et que rien n'altérera la sincère amitié que vous a vouée votre bien affectionné

ADOLPHE ADAM

VIII

20 août 1837.

Mon excellent ami,

Nous avons ici d'épouvantables chaleurs et il est impossible d'y résister. Aussi nos théâtres offrent-ils l'aspect d'une

solitude complète. J'en dois pourtant excepter l'Opéra lorsque Duprez joue. Il vient d'aborder le rôle d'Éléazar dans *la Juive*, et c'est de tous celui qui lui a été le moins favorable. Il y a été bien loin de Nourrit, auquel il est si supérieur dans *Guillaume Tell* et dont il approche beaucoup dans *les Huguenots*.

Mademoiselle Taglioni a passé deux jours à Paris et en est repartie de suite pour Saint-Pétersbourg, où son engagement commence le 1er septembre.

L'Opéra-Comique s'est ressenti des chaleurs : il n'y a eu rien de bien intéressant. Madame Damoreau en est absente depuis deux mois. On n'a cessé de jouer *le Postillon* qui est à sa cent vingtième représentation, mais la maladie de Chollet l'a forcé de quitter le rôle, et celui qui le remplace est bien faible. Chollet va rentrer dans quinze jours, par *les États de Blois* d'Onslow.

La direction ne pense pas livrer mon ouvrage en trois actes, je n'ai qu'un acte de terminé. Il faudrait que j'eusse fini les deux autres d'ici au 15 septembre et cela ne se peut guère : en hiver, je travaille facilement; en été, je ne suis bon à rien. Il est probable que je renoncerai à donner mon ouvrage et cela me rejettera en janvier. J'en ai un autre en deux actes pour madame Damoreau qui est entièrement prêt, mais elle doit en jouer un en trois actes d'Auber auparavant, et je dois céder le pas à notre ami commun, car il a l'avantage de l'ancienneté et du talent.

J'ai dirigé le concert public annuel qui a lieu aux Tuileries le 29 juillet et qui ne se compose que d'instruments à vent, que j'avais réunis au nombre de deux cents. Je m'étais associé pour cela Berr[1], qui écrit admirablement pour ce genre de musique. Nous avons exécuté l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck et celle du *Dieu et la Bayadère* d'Auber, puis différents morceaux que j'avais arrangés. Le tout a fort bien été et a produit beaucoup d'effet : tout Allemand que vous soyez et habitué à une bonne exécution, vous auriez admiré la précision avec laquelle ont été dits quelques-uns de ces morceaux dont la conception première entraîne une allure trop vive et trop rapide

1. Frédéric Berr, alors professeur de clarinette au Conservatoire, première clarinette et solo de la musique du roi.

pour les instruments à vent, qui sont toujours un peu lourds, et s'en sont néanmoins tirés à merveille. Une des choses qu'on a le plus remarquées est un quatuor de Rossini pour trompes de chasse, sans accompagnement aucun. Cet instrument, qui n'est ordinairement pratiqué que par les valets et les piqueurs de grande maison, offre des ressources pour l'exécution en plein air, dont le maestro a su grandement profiter.

On a exécuté, il y a cinq jours, le 15, jour de l'Assomption, à l'église de Saint-Eustache, une messe en musique que je n'avais pas tout à fait terminée à Pâques et dont j'avais fait dire des fragments dans la même église. L'exécution a été fort bonne, et nous ne comptions pas moins de quatre-vingts artistes, tant musiciens que chanteurs. Mon orchestre est très borné, ainsi que je vous l'ai déjà dit : il se compose de l'orgue, violoncelles, contrebasses, ophicléides, trombones et cornets à pistons. Quoique tous nos grands maîtres aient employé les violons dans la musique sacrée, je les trouve trop mondains et trop maigres pour être convenablement employés dans d'aussi vastes vaisseaux que ceux où s'exécute la musique sacrée : aussi la combinaison que j'ai choisie a-t-elle semblé réunir tous les suffrages.

Dès que ma messe sera gravée, et il faut au moins deux mois pour cela, je vous prierai d'en accepter un exemplaire, et si vous la jugez digne d'être exécutée à Berlin, je ne doute pas que vous n'y mettiez le même zèle que vous avez déjà déployé pour le *Postillon*. Mais il faut considérer que cet ouvrage a été écrit pour un public français que la musique sévère séduit peu, et que j'ai été obligé de me conformer au goût général. Aussi les mélodies abondent et les fugues au contraire sont très peu développées : peut-être à cause de cela produira-t-elle plus d'effet chez vous, qui devez être un peu saturés de choses scientifiques.

Le célèbre Berlioz avait composé aussi une messe funèbre, qu'on devait exécuter aux Invalides pour la translation des restes des victimes de Juillet; mais, la cérémonie ayant été remise à un autre temps, la messe a subi le même sort.

Votre bien affectionné

ADOLPHE ADAM

IX

Mercredi, 27 septembre 1837.

Mon bien excellent ami,

Avant de vous parler des ouvrages des autres, laissez-moi vous remercier de toutes vos gracieusetés : rien ne peut m'être plus agréable que tout ce que vous me dites du succès que continue à avoir mon ouvrage à Berlin. Je suis aussi enchanté de la confirmation que vous me donnez de la bonne santé de votre souverain, car, quoi qu'il ne règne qu'en Prusse, son royaume s'étend sur tous les pays où il y a des artistes, par la protection qu'il leur accorde et l'appréciation qu'il sait faire de leurs talents.

Je termine en ce moment le troisième acte d'un opéra pour Chollet, qui, je pense, sera joué vers le mois de janvier : il doit en jouer avant un, aussi en trois actes, d'un jeune homme nommé Monpou, qui a déjà donné deux ouvrages en un acte et qui ne manque pas d'idées, mais qui a oublié d'apprendre l'harmonie, la tonalité, la composition, et qui, faisant comme le renard à qui l'on a coupé la queue, va répétant partout que cela est fort inutile et que l'on fait bien de se mettre au-dessus des préjugés. Cela ne l'empêche pas de s'imaginer qu'il en sait fort long et il met dans ses opéras des morceaux qu'il intitule des fugues.

Notre saison d'hiver a commencé par un petit ouvrage [1] d'un jeune homme nommé Ambroise Thomas : celui-là n'est pas comme Monpou, il sait fort bien son affaire, instrumente fort élégamment et a d'heureuses idées. Son opéra a eu beaucoup de succès ; la musique en est sans prétention, ce qui est rare chez un très jeune homme, et parfaitement adaptée au sujet de la pièce de Planard, qui est fort agréable.

Nous avons eu ensuite le *Duc de Guise ou les États de Blois*, grand drame en trois actes de Planard et Saint-Georges, musique d'Onslow. Cette composition sévère, où Chollet a

1. *La Double Échelle*, opéra-comique en un acte, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 27 août 1837.

fait sa rentrée, a reçu un accueil favorable du public. Mais, à l'Opéra-Comique, les sujets sérieux ne plaisent pas beaucoup et je doute que ce succès ait une longue durée. La preuve en est qu'aucun éditeur ne s'est offert pour acquérir la partition, et Onslow qui, heureusement pour lui, est très riche, la fait graver à ses frais. Il y a beaucoup de mérite et de talent dans son ouvrage; mais la grande qualité y manque : c'est l'invention et la mélodie. Ce défaut est, du reste, racheté par de grandes beautés d'un autre genre. Une des choses qu'on a le plus remarquées est un entr'acte où l'orchestre imite le bruit du vent et le grésil de la neige. Cet effet est très simple et excellent. Il n'y a pour toute orchestration que deux cors et le quatuor, mais le talent est de faire de l'effet avec peu. C'est ce que Berlioz ne peut comprendre, lui qui est si embarrassé d'en faire avec les cent cinquante musiciens qu'il lui faut toujours pour exécuter la moindre de ses symphonies.

Avant-hier on a repris *la Muette* d'Auber, à l'Opéra. Duprez n'y a pas fait tout l'effet qu'on attendait, mais il est probable qu'il va se relever aux représentations suivantes.

On répète toujours l'opéra d'Halévy, mais il faudra bien encore deux ou trois mois avant qu'il puisse se produire.

Je termine en vous renouvelant l'expression de tous mes sentiments de tendre affection.

AD. ADAM

X

Paris, 13 novembre 1837.

Mon bon et excellent ami,

Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, c'est que les occupations ne m'ont pas manqué. Il a fallu que je terminasse mon nouvel opéra et on en a commencé les répétitions avant que j'aie pu finir mon troisième acte. M. Lesueur, de l'Institut, est mort et je me suis mis sur les rangs pour lui succéder, quoique je n'aie aucune chance d'être élu; mais, à l'Académie, il faut se présenter plusieurs fois avant d'être admis. Les seuls

concurrents redoutables que j'aie sont Onslow et Carafa. Le premier est vivement poussé par la section de musique, mais trouve très peu de sympathie parmi les autres membres. Carafa, au contraire, n'est guère appuyé par les musiciens, mais le succès de ses opéras de *Masaniello* et du *Solitaire* le recommande suffisamment aux membres des autres sections. Quant à moi, on me reproche de n'avoir que trente-trois ans : c'est un défaut dont je me corrigerai, mais qui, cette fois, rend mon élection presque impossible; cela n'empêche pas qu'il ne faille faire les visites d'usage, et cela vous prend un temps énorme.

On répète activement à l'Opéra-Comique l'opéra de notre ami Auber, qui est intitulé *le Domino noir*[1] et qu'on dit être charmant. Madame Damoreau y joue le principal rôle. Je trouve que, malgré le succès qu'a obtenu *l'Ambassadrice* à Berlin, vos compatriotes ont été un peu sévères pour cet ouvrage. Je ne veux pas dire du mal de mon enfant et déprécier mon *Postillon*, mais je crois qu'il était plus facile d'en faire la musique que de *l'Ambassadrice*, qui n'offrait pas du tout de ressources au musicien, et il fallait tout le talent d'Auber pour pouvoir broder d'aussi jolie musique sur un canevas si ingrat. D'après tous les beaux ouvrages qu'il a donnés, il est incontestable qu'il aurait fait aussi bien et peut-être mieux que moi s'il avait eu à traiter le sujet du *Postillon*, et je vous jure que j'aurais eu bien de la peine à me tirer comme il l'a fait des difficultés que présentaient les situations peu musicales de *l'Ambassadrice*.

Je vous dirai que l'ami Auber vient d'être nommé directeur de la musique de la duchesse d'Orléans : cela ne pouvait pas lui manquer, vu l'estime toute particulière que le duc d'Orléans fait de son talent et de sa personne.

On a donné, la semaine passée, l'opéra de *Piquillo*[2], paroles d'Alexandre Dumas, musique d'Hippolyte Monpou. Comme vous n'en saurez des nouvelles que par les journaux, vous croirez que cela a eu un grand succès et il n'en est rien; mais la presse parisienne a une telle impudeur qu'il n'est pas

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe.

2. Opéra-comique en trois actes.

rare de voir les journaux vanter le succès d'une pièce qui est tombée : c'est ce qui est arrivé. Tous les journalistes se tiennent par la main et Alexandre Dumas avait pour collaborateur dans cette pièce un jeune feuilletoniste[1] qui s'est fait louer outre mesure par ses confrères. Cela a amené un peu de monde aux premières représentations, mais on siffle ou l'on bâille, et cela ne peut pas durer longtemps. Que vous dire de la musique? Il n'y a que dans un pays où Berlioz est parvenu à persuader au public qu'il était musicien qu'il soit permis de faire entendre de pareilles choses. On appelle cela de la musique romantique : cela veut dire qu'il n'y a ni rythme, ni carrure, ni tonalité, ni instrumentation, ni plan dans les morceaux, ni rien enfin de ce qui constitue l'art. Il faut dire pourtant qu'il y a, ce que Berlioz n'a jamais eu, quelques idées mélodiques. Mais le plus curieux est que Berlioz a fait un feuilleton dans les *Débats* où il reproche à Monpou tous les défauts qui sont les siens et le loue de la qualité qui lui manque si essentiellement à lui, Berlioz. Du reste cet ouvrage sera gravé, car il était vendu d'avance, et je vous engage à vous en procurer la partition, par curiosité.

Le directeur m'a fait venir le lendemain de la première représentation et m'a annoncé qu'il fallait commencer immédiatement les répétitions de mon opéra ; j'ai eu beau objecter que je n'avais que deux actes de faits, il a fallu céder. Ce n'est pas l'opéra que j'ai fait ce printemps pour madame Damoreau ; celui-là ne sera joué que l'automne ou peut-être l'été prochain : c'en est un, également de Scribe, en trois actes, et pour Chollet. Il est intitulé *le Fidèle Berger* : c'est l'enseigne d'un célèbre confiseur de la rue des Lombards. La pièce est fort gaie, mais je la crois moins heureuse que celle du *Postillon* : le sujet est moins musical et prête moins à la popularité ; cependant il y a quelques morceaux dont je suis assez content... Mais j'ai bien peur, car le public se montrera fort exigeant pour moi et j'ai bien peu de temps pour finir mon troisième acte et faire mon ouverture.

Votre bien affectionné,

ADOLPHE ADAM

1. Ce « jeune feuilletoniste » est Gérard de Nerval.

XI

Paris, le 11 décembre 1837.

Mon excellent ami,

J'ai d'abord une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est l'immense succès que vient d'obtenir *le Domino noir* de notre ami Auber[1], c'est un délicieux ouvrage, qui fera courir tout Paris pendant un an. La pièce est une des plus jolies que Scribe ait jamais faites, et la musique, sans être le meilleur ouvrage de notre ami, est cependant tout à fait digne de lui et bien supérieure à celle de *l'Ambassadrice*. Peut-être ne fera-t-elle pas autant d'effet chez vous, parce que son principal mérite consiste dans un parfait accord avec les paroles et qu'à l'exception d'un finale ce sont tous petits morceaux dans le goût de notre parterre parisien; mais le troisième acte et la deuxième partie du deuxième acte vous feront, j'en suis sûr, grand plaisir.

Malgré ce succès-là, on répète à force mon opéra, que l'on voudrait jouer avant le 1er janvier, mais je doute fort qu'on en puisse venir à bout.

Je ne redoute pas beaucoup le succès d'Auber, parce que nos deux ouvrages sont d'un genre entièrement opposé. Le sien est tout élégant et de bon ton, et le mien entièrement comique. Je suis loin de m'attendre à un succès pareil à celui du *Postillon*, mais j'espère que mon opéra sera amusant, et, dans ce cas, la partie est gagnée.

Nous avons eu une chose curieuse, c'est une messe des morts de Berlioz, qu'on a exécutée aux Invalides pour le général Damrémont, tué devant Constantine. Il y avait quatre cents musiciens et on lui avait alloué pour cela vingt-huit mille francs. Vous ne pouvez vous figurer rien de pareil à cette musique, qui, outre un orchestre considérable dans les proportions ordinaires, comprenait l'adjonction de vingt trombones, dix trompettes et quatorze timbales. Eh bien! tout

1. Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 2 décembre 1837.

cela n'a pas fait le moindre effet, et pourtant vous allez voir tous les journaux, à bien peu d'exceptions près, proclamer cette messe comme un chef-d'œuvre. Cela vient de ce que Berlioz est lui-même journaliste : il écrit dans le *Journal des Débats*, le plus influent de tous, et tous les journalistes se soutiennent. Il faut dire que s'il est un détestable musicien, en revanche il écrit fort élégamment ; mais vous pensez que les idées d'un pareil homme doivent être fort singulières en musique. Il nie tous les musiciens, excepté Beethoven et Meyerbeer ; et ce qu'il admire chez le premier, ce sont les défauts que nous sommes obligés de reconnaître ; il n'admet pas la mélodie, et ce qu'il admire le plus dans Meyerbeer, c'est un roulement de timbales d'un finale des *Huguenots*. Il admire et ne cherche que les combinaisons bizarres d'instruments ; ainsi, dans sa messe, un des passages qu'il affectionnait était ainsi conçu : c'était deux flûtes tenant une tierce à l'aigu, pendant que les trombones faisaient entendre les notes graves de pédale inusitées sur cet instrument ; et puis rien du tout dans l'intervalle...

On ne peut imaginer rien de plus niais, si ce n'est ceux qui admirent de telles platitudes. Il paraît que Schlesinger va graver la messe, et, par curiosité, je vous engage à vous la procurer.

La mienne sera redite le jour de Noël et paraîtra à peu près à la même époque : j'espère vous l'envoyer pour vos étrennes.

L'affaire de l'archevêque de Cologne n'a pas fait grande sensation ici et l'on trouve généralement que votre monarque a agi fort sagement en réprimant son intolérance. Nous désirerions beaucoup que notre gouvernemeut agît de même avec notre archevêque de Paris, qui fait continuellement de l'opposition. Mais l'opposition est tuée en France et ne peut faire aucun effet. Nous jouissons d'une parfaite tranquillité et d'une prospérité inouïe quand on se rappelle les années de trouble que nous venons de traverser : on commence à rendre justice à la sagesse de notre Roi, qui a su résister à toutes les suggestions et suivre un système de paix et de conciliation dont nous recueillons les fruits maintenant.

Nous avons appris que le duc de Nemours s'était cassé le bras, à bord du bâtiment qui le ramenait de Constantine et

qu'une tempête a fait tenir la mer pendant quinze jours pour une traversée qui n'en dure ordinairement que quatre. On pense que cette blessure n'aura heureusement aucune suite dangereuse.

Adieu, mon bon et excellent ami, priez le Ciel qu'à ma première lettre je puisse vous annoncer un succès; mais j'ai bien peur, parce que mon ouvrage est loin d'avoir les mêmes éléments de popularité que mon dernier.

M. Cherubini vient de publier une nouvelle messe des morts pour voix d'homme qui renferme de grandes beautés; c'est celle qu'il a composée pour être exécutée à ses propres funérailles, parce que notre archevêque a défendu les voix de femme dans la musique religieuse.

Adieu, encore une fois; continuez à me donner des nouvelles de Berlin, je tâcherai de vous tenir au courant des nôtres.

Votre bien sincèrement affectionné,

ADOLPHE ADAM

XII

Mercredi, 10 janvier 1838.

Mon excellent ami,

Je commence pour vous cette lettre que je ne veux achever qu'après-demain pour vous annoncer le sort de mon *Fidèle Berger*.

Dieu veuille que je ne sois pas plus triste en la finissant qu'en la commençant. Enfin nous voici arrivés avec bien des peines à ce grand jour. Scribe m'a donné bien du mal. Il m'a fait refaire trois fois le finale du premier acte et a fini, après la répétition générale, par en improviser un quatrième qu'il m'a fallu refaire en une nuit. Celui du deuxième acte n'a pas subi moins de modifications, et il en résulte qu'ils ne sont bons ni l'un ni l'autre. Je me suis rattrapé sur le troisième, où il y a un effet comique dans le genre de « Pendu! » du *Postillon*, sur lequel je compte beaucoup. La répétition générale, où suivant ma coutume j'avais amené quelques amis, a produit beaucoup

d'effet. Mais cette épreuve est quelquefois trompeuse. Cependant je veux au moins garder l'espérance jusqu'à demain soir et je ne veux pas vous dire du mal de mon ouvrage aujourd'hui.

S'il réussit, je vous dirai franchement ce que j'y trouve de mal et je ne m'épargnerai pas. Je suis content de l'exécution. Chollet a un grand air dont la donnée est originale et qu'il dit fort bien. Jenny Colon est charmante et les autres acteurs me satisfont aussi.

Il y a bien longtemps que je vous ai promis ma messe ; elle vient enfin d'être publiée. Mais je ne me croirais pas quitte envers vous, pour toute l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, si je me contentais de vous en envoyer un exemplaire que tout le monde peut se procurer pour trente francs. Vous recevrez avec l'édition gravée le manuscrit original de l'auteur, qui vous prie de le conserver dans votre bibliothèque particulière, non pas comme un autographe curieux (il est loin d'avoir cette prétention), mais comme une marque bien légère de toute son amitié pour vous.

Vous m'avez dit que vous comptiez la faire exécuter dans une chapelle que vous avez et où il y a un bon orchestre. Je crains qu'elle n'y fasse pas l'effet que vous désirez, ou plutôt qu'elle n'en fasse trop, car cette messe a été composée pour l'église de Saint-Eustache, qui est une des plus vastes de Paris, et il a fallu écrire d'après la dimension du local, qui est immense. Il est très possible que, dans votre chapelle, vous trouviez que j'ai fait un étrange abus des trombones et instruments de cuivre, mais cela était indipensable dans cette énorme enceinte. Nous avions quatre-vingts chanteurs et à peu près cinquante musiciens : eh bien! il y avait des parties de l'église où l'on n'entendait presque rien. Meyerbeer est venu l'entendre le jour de Noël, et m'a beaucoup complimenté. L'*Agnus Dei* surtout a paru le frapper et il a bien voulu me dire qu'il le considérait comme un morceau de maître. Je ne sais par qui il a appris que nous étions liés ensemble, mais il m'a chargé de vous présenter ses amitiés.

Il dit qu'il s'occupe d'un opéra-comique pour madame Damoreau et qu'il sera prêt cet été. Je ne le croirai que lorsque je l'aurai vu représenter, car voilà quatre ans qu'il

dit avoir un ouvrage tout prêt pour l'Opéra-Comique et on ne le voit jamais.

Je ne sais si vous avez les mêmes dénominations que nous pour les registres de l'orgue. Ainsi, quand dans la partition de ma messe vous verrez : « jeu de fonds », cela veut dire : jeu de flûtes très doux ; « grand jeu » ou « grand chœur » veut dire : jeu d'anches très fort.

Mais je ne m'aperçois pas que je vais toujours et que je ne garde pas de place pour vous parler de l'issue de la soirée de demain. Je m'arrête donc pour reprendre après-demain le récit de ce qui se sera passé.

Dimanche 14 janvier.

Mon bon ami, je ne reprends ma lettre qu'aujourd'hui, parce que je voulais vous annoncer quelque chose de positif sur mon ouvrage et que le sort de la première représentation a été tel qu'il était impossible d'avoir un jugement. Une effroyable cabale s'était posée non pas au parterre, mais tout en haut et, malgré les loges et les autres places qui se déclaraient pour la pièce, a vigoureusement sifflé et empêché d'entendre le troisième acte, qui était le meilleur.

Nous ne savons que trop à qui il faut attribuer une pareille malveillance : aussi avons-nous pris nos précautions pour la deuxième représentation, qui s'est fort bien passée. Un individu a cependant encore essayé de siffler, mais il a été immédiatement arrêté et nous avons reconnu en lui un garçon confiseur d'un établissement rival du « Fidèle Berger », jaloux sans doute de la vogue que pouvait procurer notre pièce à son confrère.

Je ne peux vous donner beaucoup de détails sur notre succès ; cependant je vous citerai les morceaux qui ont paru être le plus goûtés : c'est l'ouverture, un chœur de poissardes à l'introduction, le grand air de Chollet, un duo et des couplets au deuxième acte et les trois morceaux dont se compose le troisième acte.

Les journaux nous rendent généralement justice, sauf la *Gazette musicale* du sieur Schlesinger, qui me reproche ma facilité (il y a huit mois que je travaille à cet ouvrage). Il est vrai

que l'article est du sieur Berlioz qui, depuis onze ans, a produit deux ouvertures, deux symphonies et une messe.

Adieu, mon bien bon ami ; j'espère pouvoir continuer les bonnes nouvelles dans ma première lettre.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

XIII

Paris, 25 janvier 1838.

Mon excellent ami,

J'aurai cette fois de meilleures nouvelles à vous donner de mon *Fidèle Berger*. Ma première lettre pouvait vous faire croire à un demi-succès ; celle-ci vous confirmera la réussite pleine et entière que nous avons obtenue aux représentations suivantes.

Le succès est à présent assuré pour cinquante représentations au moins et toutes mes craintes ont disparu. Je ne pense pas que vous puissiez avoir la partition pour jouer la pièce avant le 1er mars.

Je ne sais même si vous aurez celle du *Domino* à temps, car l'éditeur de ce dernier ouvrage est très lent. Le mien est assez expéditif, mais le *Domino* a l'avance de plus d'un mois. Il faudra donc que vous montiez ces deux ouvrages, sans mademoiselle Lœwe. Je vous remercie beaucoup de vouloir bien me l'adresser, quand elle viendra à Paris. Je ferai mon possible pour lui rendre le séjour de cette ville agréable et lui faciliterai tous les moyens d'y faire connaître son talent. Vous devez avoir reçu ma messe maintenant et rien n'empêchera que vous ne l'exécutiez le jour de Pâques, où l'on doit aussi la redire à Paris. Vous la trouverez, sans doute, écrite un peu haut pour les voix : en voici la raison. Nos orgues d'église sont d'un ton entier plus bas que le diapason de nos théâtres : aussi pour l'exécuter avons-nous baissé toutes les parties d'un ton ; ainsi les trombones étaient copiés en *mi bémol* au lieu de *fa*, ainsi que les cornets à pistons. Pour les violoncelles et contrebasses, ils s'accordaient d'un ton plus

bas. Vous serez peut-être obligé d'en faire autant pour ménager les chanteurs.

Il n'y a aucune nouvelle musicale à Paris. Strauss, le fameux compositeur de valses de Vienne, est ici depuis quelques mois avec un orchestre de musiciens à lui, mais il n'a pas produit une grande sensation ; il joue cependant dans beaucoup de bals du grand monde.

Adieu, mon bon et digne ami ; j'espère que l'hiver va un peu diminuer ses rigueurs et vous permettre d'autres plaisirs que le souvenir de l'heureux temps que nous avons passé ensemble : le plus doux pour moi est d'espérer qu'un jour vous nous reviendrez à Paris, et que je pourrai vous y dire de près, ce que je ne cesse de vous répéter de loin, que je vous aime et vous estime comme un de mes meilleurs amis.

ADOLPHE ADAM

XIV

Paris, 31 janvier 1838.

Mon excellent ami,

Vous vous étiez fort bien expliqué sur la chapelle française ou catholique où l'on doit dire ma messe. Quelque grande qu'elle puisse être, cela ne peut entrer en comparaison avec notre église de Saint-Eustache, que vous ne vous rappelez peut-être pas et qui est presque aussi grande que notre cathédrale de Notre-Dame : car, lorsque les tribunes en sont garnies, elle ne tient pas moins de dix à douze mille personnes. D'ailleurs ce que je vous disais n'était que pour vous prémunir contre le principal défaut de ma messe qui est d'avoir trop abusé des instruments de cuivre, ce que nécessitait peut-être l'immensité du local.

Je ne sais quel nombre d'instrumentistes et de chanteurs vous aurez à votre disposition. Voici ce que nous avions, la dernière fois qu'on l'a exécutée, le jour de Noël : 12 contrebasses, 30 violoncelles, 3 trombones, 2 cornets à pistons, 1 ophicléide et l'orgue, 10 premiers dessus, 12 deuxièmes dessus, 20 ténors et 12 basses, sans compter les solistes. Je

ne pense pas que vous ayez besoin d'employer autant de monde ; cependant le plus est toujours le mieux, car, dans la musique grave, les masses doivent être considérables.

Le *Fidèle Berger* poursuit sa carrière sans encombre ; les garçons confiseurs ont abandonné la partie et l'ouvrage marche très bien.

Ce que vous me dites de la place qu'occupe votre magasin de décors au-dessous de votre bibliothèque m'étonne au dernier point. Vous me répondrez que nous n'avons pas été beaucoup plus sages, puisque, pendant plus de vingt ans, nous avons eu l'Opéra en face de notre Bibliothèque Royale. Mais nous nous sommes bien amendés, car ce n'est que de cette année qu'on a commencé à chauffer une salle pour les lecteurs ; auparavant, il n'y avait jamais de feu dans cet établissement.

Les Italiens ont rouvert hier, dans la salle Ventadour, avec une affluence extraordinaire. Ils vont rester là jusqu'au 1er avril. On ne sait où ils iront l'hiver prochain, car la salle Ventadour est louée à notre ami Anténor Joly qui doit y exploiter un privilège de comédie et danse, avec chœurs et musique nouvelle, une espèce d'opéra-comique enfin. Quant à leur salle brûlée, on ne sait encore qui la fera rebâtir. Les propriétaires de l'Opéra-Comique actuel (du privilège, et non de la salle) proposent au gouvernement de la reconstruire à leurs frais, d'en jouir pendant quarante ans et de la rendre ensuite au gouvernement, et une compagnie se joint à eux pour demander le privilège du Théâtre-Italien pendant quinze ans, sans subvention, se chargeant de le loger : ce serait votre ami M. Hittorf qui ferait cette reconstruction. Il y a tout lieu de penser que ce projet finira par être accueilli, car la salle du théâtre de la Bourse est tout à fait insuffisante pour l'opéra-comique.

Vous pouvez vous rassurer sur la perte de la bibliothèque de Rossini. Elle se composait de huit à dix partitions, parmi lesquelles j'avais l'honneur d'en voir figurer une des miennes qu'il m'avait demandée. C'est celle d'un petit opéra bouffon en un acte qui eut un grand succès[1] et que la retraite d'un

1. En 1834, à l'Opéra-Comique.

acteur principal a fait abandonner. Je ne crois pas que vous jouiez d'ouvrages de ce genre à Berlin; sans quoi, je vous engagerais à le faire monter, car Rossini m'a dit que c'était ce que j'avais fait de meilleur et qu'il ne croyait pas que je pusse jamais faire mieux. Cette bouffonnerie, intitulée *Une Bonne Fortune*, est extrêmement amusante et une vraie pièce de carnaval.

Je puis vous assurer que votre ami le marchand d'estampes n'a rien perdu. Les bâtiments attenant au théâtre en étaient séparés par un gros mur et n'ont nullement souffert. Pacini, le marchand de musique, a seul éprouvé une perte réelle, parce qu'il lui a pris une panique qui l'a fait quitter son appartement, qui a été pillé, et déménager sur le boulevard toute sa musique, dont on s'est servi pour faire du feu et dégeler les pompes. Les autres locataires se sont tenus bien tranquilles et n'ont rien perdu.

Nous n'avons rien de nouveau dans le monde musical ; on continue les répétitions de *Côme de Médicis*, d'Halévy[1], à l'Opéra, et les musiciens de l'orchestre disent que les *Huguenots* ne sont rien comme difficulté d'exécution à côté de cela. On parle avec grand éloge d'une romance pour Duprez. Mais, comme il n'y a encore que trois actes de répétés, peut-être les derniers signaleront-ils d'autres beautés.

A vous de cœur et bien sincèrement.

ADOLPHE ADAM

XV

Paris, 6 mars 1838.

Mon excellent ami,

Si j'ai tant tardé à vous écrire, ce n'était pas pour cause de mauvaise santé; mais voilà trois semaines qu'on nous promet de jour en jour la première représentation du grand opéra d'Halévy et je voulais vous écrire le lendemain de la

1. Il s'agit, évidemment, de *Guido et Ginevra* : — Côme de Médicis est le père de l'héroïne, Ginevra. — Voir les deux lettres suivantes.

première représentation pour vous en donner des nouvelles. Elle a enfin eu lieu hier 5, et je puis vous en parler avec connaissance de cause, car je l'ai entendu d'un bout à l'autre et ce n'est pas peu de chose, quand il s'agit d'un opéra qui, commencé à six heures et demie, a fini quelques minutes après minuit. Malgré son extrême longueur, le succès a été très grand et, à mon avis, beaucoup plus mérité que celui de *la Juive* du même auteur. Le premier et le deuxième acte, à l'exception d'une introduction et d'une romance chantée par Duprez, n'annonçaient rien de bien extraordinaire; c'étaient toujours les défauts habituels de l'auteur, un excessif abus de modulations, des mélodies tourmentées et excédant la portée ordinaire des voix et un emploi immodéré des instruments de cuivre. Mais à partir du troisième acte tout cela a disparu.

Il faut dire aussi que les situations de la pièce sont extrêmement attachantes, mais le compositeur s'est constamment tenu à la hauteur du sujet et a eu de si belles inspirations, secondées par l'admirable ténor Duprez, que l'enthousiasme n'a pas connu de bornes. Tout ce troisième acte est beau d'un bout à l'autre. Le quatrième a encore offert un chœur d'hommes fort remarquable et un très beau duo entre Duprez et madame Dorus-Gras, dont vous connaissez le talent. Le cinquième est moins brillant, mais n'est pourtant pas indigne des deux actes qui le précèdent. Au total, c'est un grand et légitime succès, qui a mis Halévy au niveau de sa réputation, que j'avais toujours trouvée jusqu'à présent fort au-dessus de son talent.

On a donné, il y a quelques jours, au Théâtre-Italien, la *Parisina*[1] de Donizetti : si cet ouvrage n'avait pas pour interprètes des chanteurs comme Rubini, Tamburini et Grisi, je doute qu'il eût eu un grand succès, car il n'offre de remarquable qu'un beau duo de basse et soprano, au deuxième acte.

Il n'en est pas de même de la *Lucia di Lammermoor*[2], du même auteur, qu'on nous a donnée il y a trois mois et qui ren-

1. Opéra en trois actes, libretto de Romani, représenté pour la première fois, à Florence, en 1833, et à Paris, sur le Théâtre-Italien, le 24 février 1838.

2. Opéra en trois actes, libretto de Cammarano, représenté pour la première fois, à Naples, en 1835.

ferme de très belles choses : cet ouvrage avait été offert pour les débuts de madame Tachinardi-Persiani, qui est une femme d'un grand mérite, quoique manquant un peu de charme.

Venons à moi maintenant. Mon *Fidèle Berger* va toujours son train, mais il faut avouer que, quoique la pièce se soit bien relevée de l'accueil défavorable qu'elle avait reçu à la première représentation, ce n'est pas là un succès comme j'en aurais désiré un. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait de ma faute : vous en jugerez, puisque je vous ai envoyé la collection des morceaux arrangés pour le piano. D'ici à un mois, au plus tard, vous recevrez la grande partition.

J'ai maintenant sur le chantier un opéra en trois actes[1], de MM. de Leuven et Brunswick, auteurs du *Postillon*, dont je suis très content. Je l'ai déjà commencé et je voudrais pouvoir le produire l'hiver prochain, mais la direction aurait l'intention de donner cet été ma pièce de madame Damoreau à laquelle on ajouterait un acte, ce qui en ferait trois, et, dans ce cas-là, je verrais mon autre ouvrage reculé d'un an. Je ne serais pas très curieux de cette combinaison, parce que le succès du *Domino noir* est si grand que la pièce qui le suivra pourra bien se ressentir de la prolongation de ce succès et n'en pas obtenir un égal.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

XVI

Paris, 28 avril 1838.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon excellent ami, et, quoique votre lettre soit encore venue me stimuler il y a huit jours, je n'ai cependant pas encore pu trouver un moment pour causer avec vous : je suis accablé de travail.

J'ai mon opéra en trois actes pour Chollet, que je dois livrer le 1er septembre et dont il n'y a encore qu'un acte de fait, et

1. *Le Brasseur de Preston.* — Voir lettres XVIII et suivantes.

peut-être bien me faudra-t-il rajouter un acte à l'opéra pour madame Damoreau, qu'on avait parlé de donner cet été, mais je pense que ce projet est abandonné, fort heureusement.

Puis j'ai eu à finir des arrangements de piano sur la musique de *Guido et Ginevra* : c'est très long et très ennuyeux et cela ne peut rien faire à la réputation, mais cela rapporte de l'argent et il faut bien aussi penser un peu à cela.

Je me rappelle que je vous écrivis peu de jours après la première représentation de cet opéra et que je vous en fis beaucoup d'éloges. Eh bien! la bonne opinion que j'en avais conçue à l'exécution ne s'est pas maintenue à la lecture et, soit que le prestige de la voix de Duprez m'eût fasciné, soit que je me fusse laissé entraîner par l'effet des situations et la magie du spectacle, cette musique que je sais par cœur, maintenant que je la dissèque depuis quinze jours, me paraît contournée et renfermant peu d'idées; je voudrais que vous connussiez l'ouvrage pour me dire laquelle de mes deux opinions vous partagerez, la première ou la seconde.

Je puis vous parler plus consciencieusement du *Perruquier de la Régence* [1], parce qu'il y a un mois qu'on le joue et que je suis plus refroidi sur l'effet qu'il m'a produit.

C'est un ouvrage de musique très remarquable de facture et d'instrumentation d'un très jeune homme qui s'est placé du premier coup sur la ligne de nos meilleurs compositeurs. Il y a de très grandes qualités dans cette musique; le principal défaut, à mon avis, est peut-être un peu trop de prétention à la grande musique pour l'Opéra-Comique, où cet ouvrage est représenté; cependant la situation lui a permis d'être grandiose dans deux morceaux du deuxième acte, un trio et un quatuor, qui sont vraiment traités de main de maître. Les morceaux légers sont moins heureux et je suis plus que jamais persuadé que le genre bouffe et le sérieux peuvent fort bien s'assimiler à la comédie et à la tragédie. Tout jeune homme sortant du collège peut espérer faire une tragédie ou un drame passable; il ne peut même tenter d'essayer une

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de Planard et Paul Duport, musique d'Ambroise Thomas, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 30 mars 1838.

comédie. De même, un bon musicien peut, au sortir du Conservatoire, écrire un ouvrage sérieux où il y aura d'excellentes choses; et il lui faudra dix ans d'étude du théâtre pour faire un bon opéra bouffe (sans compter l'abondance des idées, qui est la condition première). Rossini ferait encore des *Guillaume Tell*, mais il ne ferait plus de *Barbier de Séville*, et Meyerbeer, qui n'en a jamais fait, n'en fera jamais. N'êtes-vous pas de mon avis et n'aimeriez-vous pas mieux avoir fait le *Matrimonio segreto* que *les Huguenots*?

Malheureusement, en France, la presse musicale est entre les mains de pauvres diables qui ont vainement essayé de produire leur musique et qui, n'ayant pu y parvenir, se sont jetés dans la critique et ne pardonnent pas à ceux qui ont quelques idées musicales dans la tête, et il est à remarquer que chez nous, où l'on aime la mélodie par-dessus tout, les mélodistes sont très maltraités par les journaux. Qu'Auber donne un ouvrage : « Petite musique ! » diront-ils. Mais qu'Onslow fasse quelque chose : « Admirable, savante partition ! » s'écrieront-ils en chœur. Il est vrai que le public ne se laisse pas beaucoup prendre à ces attrapes.

Enfin, au mois d'août, nous allons avoir un opéra de monsieur Berlioz [1]. Il sera bien traité de la presse, celui-là, car les loups ne se mangent pas et vous savez qu'il tient le sceptre au feuilleton des *Débats* : c'est de là qu'il lance ses anathèmes contre Auber et moi, qui sommes ses deux bêtes noires. Auber est cependant très bien avec lui en ce moment. C'était son tour de passer après Halévy et il l'a cédé à Berlioz : c'est un coup de maître, car cela ne fera que mieux ressortir son ouvrage, après la chute inévitable du précédent.

Les Taglioni sont arrivés la semaine passée, couverts de roubles, de couronnes et de diamants; ils sont enchantés de la Russie et ont prolongé leur engagement. Ils m'ont dit qu'ils vous verraient peut-être dans un ou deux mois, avant de retourner à Pétersbourg. Ils sont bien heureux et j'envie leur sort : un malheureux compositeur vit cloué dans la capitale du pays dans la langue duquel il écrit et je voudrais bien pou-

1. *Benvenuto Cellini*, opéra en deux actes, paroles de Léon de Wailly et Auguste Barbier, représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 3 septembre 1838. — Voir lettres XVIII et XIX.

voir faire comme eux, aller écrire un opéra à Berlin ou à Pétersbourg, etc. Si la musique est une langue universelle, malheureusement le français ne l'est pas et il faut que je reste où l'on peut me comprendre.

Vous recevrez incessamment la partition du *Fidèle Berger*; j'y joins un portrait de moi, assez ressemblant quoique trop flatté, et une notice biographique assez amusante qu'on vient de publier dans un recueil.

Anténor Joly sort de chez moi. Il a obtenu le privilège d'un théâtre lyrique qu'il compte ouvrir au 1er septembre : il venait me demander de lui écrire un ouvrage pour l'ouverture, ce que je n'ai malheureusement pas pu faire, à cause des travaux que j'ai déjà.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

(A suivre.)

FILLE D'OUESSANT[1]

XIII

Une petite pluie fine, fine, dans la nuit sans lune.

Au large, le lougre du Conquet tire bords sur bords. Il attend ceux de Keller pour les conduire à Saint-Mathieu, avec le *penzé* du *Sea Horse*, comme il a été entendu.

Les îliens, dès le soir venu, ont ouvert le puits muré qui leur sert de cachette. Ils en retirent les futailles et les arriment au fur et à mesure dans leur barque, avec laquelle ils doivent rejoindre le contrebandier : — la barque se trouva même trop petite pour contenir autant de richesses, et force fut de prendre plusieurs pièces de vin à la remorque... Tout cela sans lumière, sans bruit, sous la mouille...

Après avoir dit adieu aux femmes, à voix basse, les trois hommes poussent de terre, tout de suite effacés par les ténèbres humides.

Et les femmes sont rentrées, inquiètes : au Conquet, ce n'est pas comme à Ouessant ; il y a des douaniers pour garder le bord de mer, avec des fusils chargés...

La barque, alourdie par le butin, est lente à avancer, dans le noir : Stéphan et Noguès sont aux avirons, bientôt en nage sous leurs « suroits » et leurs cabans huilés. Debout,

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

à l'arrière, se tient Malgorn, la barre du gouvernail entre les genoux. De temps à autre, du revers de la main, il s'essuie les yeux et, le cou tendu, explore la nuit pluvieuse, à la cherche des invisibles dangers...

Tout à coup, Pierre a fait lever les rames : devant eux, dans le sombre, se dresse une masse confuse, large de la base et pointue au sommet.

— C'est le lougre ? — demande Noguès.

— Non, le Men-corn, la basse du Fromveur, — fait Stéphan.

Et, dans le haut de la voix, il jette l'appel convenu, auquel répond un signal identique, suivi par un froissement de voiles en ralingue : le contrebandier a viré pour se rapprocher des arrivants, à qui bientôt apparaît sa forme indécise.

— *Doué ra pennigo !* (Que Dieu vous bénisse !) — a dit Stéphan au patron, en montant à bord.

— Fameux, ce temps bouché ! — répond l'autre. — La brise tiendra, je pense, et, si nos hommes sont à leur poste, là-bas, tout ira bien.

— Dommage, aussi, que ça n'irait pas !

— D'abord, prenez la bouteille et buvez vous trois une gorgée de « goutte ». D'avoir souqué jusqu'ici a dû vous donner soif.

— Non, pas de goutte, de l'eau seulement. Demain, tout ce que tu voudras. Le plus dur n'est pas fait, et il convient de garder sa tête fraîche.

Quand le transbordement fut terminé, le gui fut bordé, ainsi que les focs, et l'on se rangea au plus près du vent. Il s'agissait de franchir le Fromveur en aveugles : une traversée à tout risquer, sous la morne averse qui assourdissait même le clapotement des écueils...

C'est le patron du lougre qui gouverne, le regard fixé sur le compas qu'un lampion éclaire, comme une veilleuse les images saintes. Tandis que les autres, accoudés à la muraille, cherchent à deviner les récifs.

Parfois on rencontre des aires tourbillonnantes, qui ressemblent au foisonnement du flot sur un haut-fond. Durement, alors, le bateau donne quelques coups de tangage, et la lime de mer rejaillit aux figures. Mais ce ne sont heureu-

sement que des remous de courants, et le lougre reprend son erre, entraîné par le vent bruineux.

Il pleut toujours. L'eau découle sur les faces rasées, filtre à travers les cols de laine jusqu'aux poitrines, glisse le long des surtouts. On regarde fuir le bourrelet d'écume que soulève l'étrave, afin d'estimer la vitesse.

— A ce train-là, dans une heure nous serons à l'ouvert des Pierres Noires, — dit Malgorn.

— Comptez un bon quart en plus, — reprend un des contrebandiers. — Nous n'avons pas été nettoyés depuis longtemps : la coque est herbeuse.

Et ce sont les seules paroles qu'ils ont échangées, pendant la route.

Sur la droite de Saint-Mathieu, où brille un phare que la pluie cerne d'un halo rouge, le lougre est maintenant à l'ancre devant la côte embrumée.

Dans la falaise est une lézarde, étroite comme l'entaille de la cognée, où les granits surplombent une toute petite plage de sable. Les gabelous ne la surveillent pas, la croyant inaccessible par terre. Et elle l'est, en effet. Seulement, on peut ficher un pieu entre deux roches, à une certaine hauteur, et, en y accrochant une poulie, par là hisser une barrique ; puis, la rouler jusqu'au sommet, sur un chemin de chèvres... Et c'est l'endroit où quatre hommes du Conquet sont venus s'installer, après minuit, jetant par intervalles le cri de la chouette, afin d'orienter le lougre.

Sitôt mouillé, celui-ci commença son déchargement, et le jour allait poindre, comme la dernière futaille venait d'être conduite à la grève. Alors il fallut abandonner le *penzé*, au petit bonheur, dans les cavités du rivage, jusqu'à la prochaine nuit, où l'on monterait le tout avec le fameux palan auquel les douaniers n'avaient jamais songé...

On se donna rendez-vous pour le soir, à l'auberge de Saint-Mathieu, et le lougre rentra dans le port, au matin gris, où il se mit à décharger ostensiblement des homards et des langoustes.

XIV

Le temps resta mou.

Ayant sommeillé le tantôt à bord du lougre, Stéphan et ses deux compagnons firent le tour de la petite ville à la brune, pour gagner le chemin de Saint-Mathieu, — une route bourbeuse courant parmi la lande et les granits, dans la mélancolie du crépuscule, sous un ciel délavé...

Déjà le phare a fait lumière, perçant la brouillasse d'une coulée d'étincelles : telle la chute d'un aviron dans l'eau phosphorescente.

Stéphan se rappelle encore la vieille « tour à feu », où brûlait un réchaud de bois et de houille, huit mois de l'année seulement, et comme on se dépêchait de l'aviver quand un vaisseau signalait son approche avec le canon. A présent, c'est une lampe d'invention nouvelle, abritée derrière des persiennes de cristal, et elle luit, l'hiver et l'été, du coucher au lever du soleil.

Comme les îliens se trouvent en avance, ils vont flâner vers le phare, dont la tour carrée pose contre un squelette d'église, — celle de l'ancienne abbaye de Saint-Mazhé, — à la Corne des Gaules.

Là, pendant des siècles, avait reposé le chef authentique de l'apôtre Mathieu, subtilement enlevé d'Égypte par des marins léonnois, ainsi que l'agate de l'évangéliste, — que l'on envoyait à baiser aux femmes en mal d'enfant.

Le compagnon du Christ avait manifesté la volonté que sa relique demeurât à cet endroit, en l'y faisant échouer : le navire qui la portait avait donné sur un écueil, juste au pied de la falaise, et chacun s'était cru perdu, lorsque la roche s'ouvrit, donnant passage au vaisseau qui se tourna vers le cap.

Ainsi le racontait le gardien du feu.

— Mais d'où êtes-vous donc, vous autres? — demanda-t-il aux promeneurs, surpris de leur parler moins guttural que celui de la Cornouaille.

— Nous sommes îliens d'Ouessant.

— Ah! dans ce cas, vous devez connaître mon camarade Tual, du phare du Stiff?

— Pour sûr, que nous le connaissons : c'est même un cousin éloigné de ma femme! — répondit Malgorn.

— Alors, vous aurez l'obligeance de lui porter le bonjour de ma part, au voisin. Les soirs de *beauture*, au moment d'éclairer mon fanal, je regarde si le sien luit déjà. Quand son feu éclate, tout d'un coup, il me semble que je l'aperçois épiant comme moi la descente du soleil, et battant le briquet pour faire flamme, au dernier rayon.

Car c'était toute leur fréquentation, depuis tantôt quinze ans qu'ils voisinaient, à la façon des étoiles...

— Et, — a-t-il repris, — peut-on savoir ce que vous êtes venus faire sur le continent?

— Oh! vendre des « écrevisses » au Conquet. Ayant loisir, nous avons poussé jusqu'à votre phare, avec la curiosité de voir s'il est pareil à celui du Stiff.

Le gardien ne peut pas refuser la visite aux amis de son collègue, et les fait monter jusque dans la lanterne de verre épais. Au centre du réduit, la lampe astiquée à clair, avec ses mèches ardentes, semble un lingot d'or en fusion. Et le feu réfléchi par un miroir argenté illumine la paroi transparente, pour irradier au dehors, parmi les gouttelettes du crachin.

Le veilleur est bavard :

— Quand êtes-vous arrivés, donc?

— Ce matin.

— Avant le jour, alors? Je n'ai pas vu entrer un seul bateau d'Ouessant.

— Vous n'aurez pas fait attention, — dit Malgorn, évitant la réponse.

Et, pour détourner l'entretien :

— Votre phare date de longtemps, j'ai entendu?

— La lampe que voici a été installée après la Révolution. Mais, avant, il y avait le feu de Tanguy, le pénitent.

Il dit la légende.

Cela remontait à des âges bien reculés. Le seigneur du pays était un certain comte Galon, qui avait épousé en premières noces la fille du prince de Brest. Elle lui donna deux

enfants, garçon et fille, Gurguy et la belle Haude. Sa femme étant morte, le sire se remaria, et la marâtre prit les enfants en aversion. Gurguy se sauva à la cour de Childebert, duc de France, et Haude fut exilée dans une ferme, pour être employée aux plus basses besognes.

Lorsque Gurguy revint, longtemps après, son père était en voyage. Et comme il s'informait de sa sœur, la dame lui dit qu'elle avait été cacher sa honte aux champs. Là-dessus, Gurguy fut à sa recherche, et, quand il l'eut rencontrée, lui trancha tout simplement le cou.

Le miracle fut que Haude se releva et le suivit au château de Trémazan, ayant remis en place sa tête, maintenant parée d'un nimbe d'or. Alors elle dévoila devant son frère l'imposture de leur marâtre et, en témoignage de sa véracité, la foudre éclata dans le ciel pur. A ce signe, la belle-mère tomba morte, et Gurguy à genoux. Haude pardonna; après quoi, elle mourut, derechef.

Pour apaiser ses remords, le frère alla trouver saint Pol-Aurélien, qui lui imposa une pénitence de quarante jours. Gurguy les passa en forêt déserte, dans les larmes et dans les veilles, priant et ne se nourrissant que de glands doux. Le quarantième soir, une corneille lui apporta un pain de froment. Il connut ainsi sa grâce, et retourna auprès du saint. Il ne savait pas qu'il avait la tête entourée d'un cercle de fer, l'auréole de sa repentance, et, à cause de cela, l'évêque changea son nom en celui de Tanguy [1].

A la mort de son père, Tanguy hérita les domaines du comte, et c'est lui qui, ayant fait construire l'abbaye, la peupla de moines.

Peu après, il fut régalé d'un concert céleste, avertissement de sa fin prochaine. On l'ensevelit à Saint-Mathieu, un jour de tempête, et toutefois les torches du cortège ne s'éteignirent pas.

C'est en mémoire de ce prodige que, sur la plus haute tour du monastère, brûla dès lors le feu de saint Tanguy : le feu qui brûle malgré pluie et vent, afin que les marins sachent reconnaître, la nuit, les terres de Loc-Mazhé...

1. *Tan*, fer.

— Et maintenant que vous avez tout vu et que vous savez tout, vous serez assez gentils pour redescendre, — dit le gardien. — Il m'est interdit de conserver ici du monde, pendant les heures d'éclairage. C'est la consigne... Bien la bonne nuit, et n'oubliez pas ma commission pour Tual !

— *Kénavo!* (Au revoir!) — firent les îliens, qui trébuchaient, éblouis encore, aux marches de l'escalier en limaçon.

Dehors, la mer et le ciel se confondent, rideau mouillé sur lequel se profile la masse de l'église, avec ses pinacles, ses grandes ogives, et ses arcs-boutants découpés dans la lumière finissante.

Au chevet, contre la jouée d'une porte sans vantaux, sont appuyées d'anciennes pierres tombales, armoriées, et l'une d'elles porte cette inscription :

Vous qui par ici passez,
Priez pour les Trépassés !

Noguès s'est arrêté pour la déchiffrer et rejoint les deux îliens dans le chœur désert, aux arcatures sans combles. Ils marchent à petits pas, que l'herbe fait silencieux, et se retiennent de causer, comme par crainte de l'écho...

La pluie rend incertains les contours de la pierre, équivoques les ombres où fuient les avenues de colonnes rondes. Les fenêtres sont béantes sur le ciel blafard, et, dans la nef ouverte à toutes les rafales, Noguès sent poindre l'inquiétude de quelque morne rencontre...

Et cependant, en Provence, il n'a jamais eu peur, dans les ruines : habillées de jasmins et de vignes sauvages, elles se dressent sur l'espace bleu, hantées d'amoureux plutôt que de revenants...

Priez pour les Trépassés !

Chez lui, on les appelle des morts : mis sous la terre, on sait comment ils y tombent en poussière. — Ici, leurs disparus, ce sont des « trépassés » : or, ce que la mer fait des corps qu'elle engloutit, qui pourrait le dire ? On ne la voit pas, l'œuvre accomplie au profond des flots, et tous ces noyés endormis sous les replis des lames, de Saint-Mathieu

à Ouessant, que sont-ils devenus, dans les gouffres mystérieux ?

Vraiment, s'il y avait de ces âmes en peine, leurs formes vagues devaient errer à l'aise, les nuits de brume ou de tempête, dans la vieille église lentement ruinée par l'usure des siècles, du vent, et des embruns...

Ils s'en revenaient par l'un des bas-côtés, lorsqu'un bruit les arrêta net, glacés et frissonnants : un bruit de chiffes battant contre les murs, puis, comme la chute d'un corps très léger qui aurait sauté par l'une des fenêtres... Alors, Stéphan et Malgorn, rapidement, se signèrent ; et ces braves, que le danger de la mer ne faisait pas sourciller, s'enfuirent à grande course, sans se retourner, persuadés qu'un *traou fall* était sur leurs talons...

Noguès les suivit, n'osant aller vérifier si ce n'était pas une poule du gardien, perchée dans quelque niche vide, et qui, subitement réveillée, aurait pris son vol...

XV

— Nous disons : l'eau-de-vie, sept quartauts à dix écus l'un, cela fait septante. Trente écus à ajouter pour trois pièces de vin à dix écus également, cent. Enfin trente écus par boucaut de tabac : pour les quatre, cent vingt. Cent et cent vingt, deux cent vingt écus en tout, si mon calcul est juste ?

— Il l'est, Jean-Louis Legoff, — répondit Stéphan. — Deux cent vingt écus valent, en argent monnayé, six cent et soixante francs, si je ne me trompe.

— En effet, Michel Stéphan.

Et c'était avec cérémonie qu'ils achevaient leur compte de rapines.

Tirant l'une après l'autre les pièces d'or de sa ceinture, Legoff les fait sonner :

— Un, deux, trois, quatre... trente-deux et trente-trois. Trente-trois napoléons, les voici.

— Dont le tiers, onze jaunets, sera votre part, l'ami

Jacques! Ils vous reviennent de droit, prenez-les, — dit Stéphan à Noguès.

— Et maintenant que tout est en règle, — fit le patron du lougre, plus connu par le surnom de « Pelayo », — nous allons goûter le tafia de l'Anglais. C'est moi qui régale... Holà! mère Annette!...

Il est deux heures après minuit.

On est parvenu à donner le change aux gabelous, partis vers le nord. Et, lestement, dans l'ombre toujours pluvieuse, les barriques ont été hissées par le moyen du palan, et ensuite portées sur une civière jusqu'au bouchon de la mère Annette, — la « mère » des contrebandiers et de tous les naufrageurs.

L'auberge, de mine un peu sinistre, est l'ancienne prévôté de l'abbaye, laquelle avait droit de haute et basse justice, comme en témoignent les deux gibets de pierre toujours debout à l'entrée du village.

De l'antique construction, il ne reste que deux grandes salles, l'une au rez-de-chaussée, — le débit, — l'autre au premier, qui sert de dortoir : dans un coin s'empilent des matelas d'algues, que l'on vient tirer, quand on a besoin de dormir là, pour ses « affaires ».

Une tourelle, solide comme un donjon, fait communiquer les deux étages par un escalier tournant aux marches élimées. Dans la compacte maçonnerie s'ouvrent des armoires à double fond, et c'est là qu'on abrite les marchandises, pour les revendre ensuite aux colporteurs du pays.

Ils sont tous de vieilles connaissances, ceux réunis là, et ce n'est pas la première fois qu'ils se retrouvent, sur le tard des nuits sans lune, après un coup de main, dans le débit bien clos.

Lorsque les pièces d'or eurent disparu dans les mains calleuses, terriblement larges et massives des îliens, on prit les verres à pied, — des demi-quarts de litre, — remplis jusqu'aux bords, et ils furent lampés d'un seul trait.

Les hommes sont debout, autour de la table souillée de boissons, engoncés dans leurs « cirages » jaunes. Le reflet des chandelles moire les surtouts, dont l'étoffe empesée ripe

à chaque mouvement : l'eau qui en découle forme des flaques, sur le sol de terre battue.

— Ce butin-là, on dirait du velours! — fait Stéphan.

— Oh! ça se soigne, les *Saozon!* — répond Pelayo.

Stéphan veut répondre à la politesse de Jean-Louis Legoff et, de nouveau, les verres s'emplissent de la rêche eau-de-vie destinée aux *public houses* britanniques.

— A la tienne, Pelayo! — a dit Stéphan.

Et les coudes se lèvent, dont l'ombre trace d'énormes chenilles sur la muraille encrassée.

Quand, après avoir bu cette seconde rasade, ils ont égoutté les gobelets à terre, on s'assoit, les pipes s'allument, et l'on cause, comme de vieux amis ayant les uns et les autres beaucoup bourlingué sur la mer.

Stéphan :

— Hein, le jour où tu l'as récolté, ce nom de Pelayo, quelle bordée! tu te souviens?

Legoff :

— Oui, trois dents de cassées et deux mois de double boucle, en rentrant à bord.

Malgorn :

— Et ta nuit d'amour!... Comment s'appelait-elle donc, la demoiselle?

Legoff :

— Un nom de la religion... attends...

Noguès :

— Conception?... Incarnation?... Dolorès?...

Legoff :

— Dolorès!... c'est ça... Une belle fille avec les yeux du diable, où il n'y avait pas de blanc, et des accroche-cœur recourbés en fer de gaffe... Jamais je n'ai si bien dormi : un matelas comme à l'hôpital. A peine j'y étais, le sommeil m'a pris, et, le lendemain matin, je me suis trouvé «à la bourre».

Noguès :

— Et la Dolorès?

Legoff :

— Nous étions saouls perdus, je vous dis!... Quand je me suis réveillé, elle avait décampé, et mon porte-monnaie également.

Malgorn :

— Le canot des permissionnaires aussi !

Legoff :

— Il n'y avait plus à quai que le youyou du *Pelayo,* — une corvette espagnole, — avec trois hommes. Je leur ai demandé poliment s'ils voulaient me conduire à la *Cérès,* et, comme ils avaient l'air de se f... de moi, je suis tombé dans l'embarcation pour les amurer. J'y ai laissé les trois dents qui me manquent sur le devant ; mais, tout de même, j'ai fini par débarquer les Espagnols, et je suis rentré à bord avec leur youyou. On devait appareiller le tantôt, et je ne voulais pas faire désertion, vous comprenez ?

Noguès :

— Pour cela, vos deux mois de fers ?

Legoff :

— Vous l'avez deviné ! Le reste de la campagne, je n'ai aperçu la terre qu'au bout de la longue-vue... Sacrée Dolorès, va !...

Malgorn :

— Mère Annette, une tournée pour mon compte, à la santé de Dolorès !

Et ils burent, commençant à parler très fort. Après ces deux nuits de mouillures et de rudes besognes, l'alcool leur rendait la chaleur et du bien-aise.

— C'est de là, vous comprenez, que lui est resté le sobriquet de Pelayo ! — dit Malgorn. — Nous étions jeunes marins alors, comme vous, Noguès. On s'était rencontrés à Valparaiso : Stéphan, à bord de son baleinier, moi sur un trois-mâts du Havre, et Legoff au service, gabier de la frégate la *Cérès*... Stéphan venait de toucher six mois de solde, et ses poches étaient cousues de doublons. Après s'être fait tous bichonner chez un perruquier, il nous paya la voiture. Et, ayant avisé un orgue de barbarie, on fit grimper le joueur dans la guimbarde, avec son instrument. La musique nous donna l'envie de danser, et le cocher nous conduisit à une maison pour cela. Ce que nous y avons rigolé, à boire du vin doux, pendant que les filles se trémoussaient !...

— Je connais, j'en reviens, — interrompit Noguès. — Elles dansent avec un mouchoir, deux par deux, légères comme des papillons.

Malgorn reprit :

— La plus gentille, c'était Dolorès. Mon Legoff faisait le seigneur, lui jetant des pièces blanches, et la prenant sur ses genoux pour la faire boire à même son verre.

— Et vous deux, Stéphan? — demanda le maître d'équipage.

— Nous sommes partis, laissant Legoff avec sa Dolorès. Mais nous n'avons pas été bien loin. Au petit jour, on s'est réveillé sur le trottoir, vis-à-vis de la maison. Quant à Legoff, les gens prétendirent qu'il avait filé !...

Leurs souvenirs de voyages, aux Bretons, c'étaient toujours des histoires de saouleries ou de batailles. On eût dit que, loin du pays, ils cherchaient seulement à s'étourdir, pour oublier la patrie absente...

Comme les voix s'élevaient de plus en plus, l'hôtesse avait posé des matelas contre les fenêtres du taudis, afin d'étouffer le vacarme. Au cas où une patrouille de douaniers serait venue frapper à la porte, fermée de trois verrous, les buveurs auraient eu le temps de monter au dortoir, et les maltôtiers les eussent trouvés cuvant leur boisson, sur les couettes de varech.

Ivres, ils ne le sont pas encore. Mais, sous l'excitation du mauvais tafia, leurs regards habituellement résignés s'allument. Les graves îliens se dérident.

Malgorn dit aux contrebandiers leur prétendue rencontre d'un *traou fall* dans les ruines et, rassuré par l'eau-de-vie, voudrait qu'on lui donnât la chasse. Or Pelayo refuse, sous prétexte qu'on est mieux chez la mère Annette qu'à la poursuite des revenants. Et la vieille, désireuse de changer leurs idées, par crainte d'une dispute, leur demande de chanter.

— Vas-y, toi, petit maître d'équipage! — dit Stéphan à Noguès. — Tu dois savoir de jolies chansons gaies.

Noguès a vidé plus d'un verre sous la table, n'ayant pas la capacité des Bretons pour entonner des rasades de « goutte ». Il est tout juste un brin gris. Il se lève, et, de la voix traînante que prennent les matelots quand ils chantent aux étoiles, le soir, sur les gaillards d'avant, il entonne la ballade des jeunes filles de La Rochelle :

Les jeunes filles de La Rochelle
Me plaisent toutes beaucoup,
Toutes beaucoup !
Elles ont des chemisettes
Qui leur vont jusqu'aux genoux...

Et, tapant les verres sur la table, les autres reprennent en chœur le refrain :

Entends-tu le coucou, ma lurette,
Entends-tu le coucou ?

Il fallut que chacun y allât de la sienne, qui en français, qui en breton, et, chaque fois, c'était une nouvelle tournée.

Stéphan lui-même, le vieil îlien, pose la pipe et monte sur un tabouret, en apparence aussi calme que s'il n'avait pas absorbé une effrayante quantité de « fil en quatre ». C'est, de tous, celui qui porte le mieux la toile. Et, les sourcils froncés, la voix rude, il chante une complainte des guerres avec l'Anglais :

Le trente et un du mois d'août,
Nous vîmes venir au vent à nous
Une frégate d'Angleterre :
Larguez les ris et vent arrière !

La ritournelle était :

Buvons un coup, buvons-en deux,
A la santé des amoureux !
A la santé du roi de France !
Et... pour le roi d'Angleterre,
Qui nous a déclaré la guerre !

— Ah ! malheur ! s'il y avait des Anglais par ici...! — fit-il en regardant autour de lui.

— Des Anglais ? il n'y en a pas, monsieur Stéphan, — assura la mère Annette. — Il n'y en a pas un seul. Tenez, buvez un verre de leur brandevin : c'est toujours cela de pris sur l'ennemi !

Elle poussait à la consommation, ayant hâte de les voir tout à fait cuits, avant que ça se gâtât...

— Malgorn, mon vieux copain, tu devrais nous envoyer une chanson d'Ouessant ! — a dit Pelayo.

Malgorn est très sombre. Il n'a plus desserré les dents,

sauf pour boire, depuis qu'on a refusé de le suivre à la recherche du *traou fall*. Il a cela sur le cœur :

— Une chanson d'Ouessant? Pas devant un capon de terrien comme toi, qui a peur des revenants...

— Tais-toi, — répondit l'autre. — Tais-toi, *maoutik Eussa* (mouton d'Ouessant), ou je vais te manger la laine!

— Tu sais, je ne te conseille pas d'y venir, mon petit *pésan* (paysan)!

Pelayo s'est dressé, le bras tendu. Ses trois acolytes ont voulu se lever pour soutenir sa querelle : bah! ils sont trop saouls; ils trébuchent et roulent à terre.

Noguès, le seul qui garde encore un peu de sang-froid, veut arrêter Legoff. Mais, comme il se jette au-devant de lui, il reçoit un coup de poing sur le front et chancelle, à moitié assommé.

Alors seulement, Malgorn se met debout. Et, Pelayo ayant relevé le bras, il lui saisit le poignet avec sa main, qui se referme comme un étau. L'autre pâlit subitement : il aurait glissé à la renverse, s'il n'eût été retenu.

— Lâchez-le! — crie la mère Annette, — vous allez lui casser quelque chose!

Malgorn ayant desserré son étreinte, la main de Pelayo retomba inerte : un os sortait par en dessus. La douleur était telle que l'homme faillit s'évanouir.

— Allons, ce ne sera rien, — dit l'hôtesse. — Mais aussi, mon pauvre Legoff, pourquoi diable vas-tu chercher dispute à un îlien? Sais-tu pas que ces gens-là ont de la force plus que ceux du continent? Ils sont doux, heureusement, car, s'ils étaient querelleurs comme vous autres, ils tueraient du monde, avec leurs poignes de fer.

Et elle ajouta, haussant les épaules :

— Vous ne pouvez donc jamais vous amuser ensemble, et boire un coup, sans vous cogner comme des sauvages?

XVI

Pendant que les trafiquants d'épaves ronflent, gorgés d'eau-de-vie, dans l'auberge délabrée de Saint-Mathieu, le soleil,

vainqueur enfin des nuées humides, brille sur les terres de Pen-ar-bed.

Les premiers rayons de l'aube ont effané les ouates grises du ciel, que le jour mue en brumes d'or et, derrière, se découvre l'azur infini.

Au réveil, dans le dortoir de la mère Annette, on s'est raccommodé, les îliens et ceux du Conquet. Les vapeurs de l'ivresse se sont dissipées sous les ablutions froides, et on se hâte de déguerpir, chacun de son bord.

Jean-Louis Legoff porte en écharpe sa main droite toute enflée, pansée par la cabaretière, qui a aussi bandé d'un linge le front de Noguès. Et, sans rancune, on s'est dit au revoir, à la prochaine occasion.

Les trois de Keller ont pris le chemin de côte.

Le vent est du sud-est. La fraîche haleine du matin fait onduler les landes et les bruyères fleuries, encore humides des récentes ondées, tandis que de petites crêtes blanches courent légèrement sur l'étendue des flots bleus, qui moutonnent sans colère.

Ils traversent le Conquet, en promeneurs que le temps ne presse pas, s'arrêtant aux boutiques pour faire les commissions d'Yvonne. Dans les rues tortueuses qui descendent au port subsistent quelques vieilles maisons, de belle architecture : elles témoignent d'une ancienne splendeur, ruinée par le siège que les Anglais de Marie Tudor et les Flamands de Philippe II firent soutenir à la petite ville.

Noguès profita de ce que Malgorn et Stéphan parlaient à des connaissances, pour acheter deux fichus de soie, l'un rose et l'autre bleu, avec l'argent du *penzé* : une surprise pour les jeunes filles de Keller...

Après déjeuner, avec la marée montante, la barque appareilla, sous la voile que gonflait le vent de sud. Ils firent route à longer les roches, couchées sur la mer comme des monstres endormis, par troupeaux.

On était encore aux longs jours, et le soleil venait seulement de disparaître, quand ils abordèrent à leur île.

Les femmes, qu'ils avaient reconnues de loin, les guettaient

impatiemment du haut des falaises, où elles se découpaient, en noir, sur l'air poudré d'or. Et Noguès comprit, en débarquant, que Mac'haïdik l'attendait...

Le soir, il se retrouva auprès d'elle sur le banc, contre la table où brûlait une fine bougie du *Sea Horse*. La joie de se revoir les inondait de bien-être, et ils se serraient l'un contre l'autre, attirés par un aimant plus fort que leur volonté. Presque aussitôt, les deux jeunes gens se distançaient un peu, pour ne pas avoir l'air de faire exprès. Puis, quelques instants plus tard, le même désir les rapprochait encore et, au moindre contact, ils frissonnaient...

XVII

Après la dernière bourrasque du printemps, la mer a dévêtu ses robes de brumes, comme une femme ses falbalas, quand elle a fini de danser. Et Ouessant, l'île sans arbres, s'est couronnée d'épis d'orges chétivement mûris sous l'embrun.

Prêts à moudre le grain neuf, les petits moulins déploient leurs ailes courtes, tandis que les îliennes, atournées de laines noires, se penchent sur les récoltes rabougries, comme des fées marines qui seraient venues glaner chez les nains.

Stéphan et les Malgorn se sont installés à Loqueltas, pour la moisson.

Leurs deux chaumières se touchent, soudées à une troisième. Le logis de Stéphan occupe le milieu. A droite, Pierre Malgorn partage le logement avec son frère Jean, un pêcheur de homards : veuf, Jean a quatre enfants très jeunes. De l'autre côté, habitent la vieille Marie Bosec et son petit-fils Louis ; celui-ci, revenu jadis impotent d'une campagne dans les rivières du Sénégal, ne quitte son lit que pour se faire porter sur un banc, au soleil. Il a une toute petite pension d'invalide, et la grand'mère, archivieille, va encore au goëmon : et c'est là toutes leurs ressources.

A Ouessant, la besogne de moisson est l'affaire des femmes qui, en l'absence de leurs maris, ont dû prendre l'habitude

de tous les travaux des champs. Les hommes, ceux qui se trouvent par hasard sur l'île, s'occupent pendant ce temps-là de pêcher le poisson que l'on salera pour l'hiver, « vieilles » et « chiens de mer ».

Donc Yvonne et les deux jeunes filles partaient dès l'aube, sans fichu ni *koricher* empesé, pour leurs sillons à orges qui se trouvaient dans la direction de Pern, à Lan-ar-cloaster, — la « terre du cloître », ainsi nommée pour avoir appartenu à un ancien prieuré.

Elles rentrèrent les gerbes avec une fourragère traînée par un cheval de race gringalette, comme celle des moutons, puis les battirent au fléau, sur l'aire, devant la maison. Et de tous les courtils voisins montait aussi le bruit cadencé du fléau, qui tournaillait aux bras nus des femmes. Ensuite les îliennes vannèrent et trièrent le grain, que l'on ramassa dans des coffres en bois, sous l'échelle du grenier. Avec la paille, on fit une meule, appuyée contre la niche où engraissait un porc.

Mac'haïdik cependant s'arrange pour que Noguès ne la rencontre pas, quand ses cheveux sont empoussiérés de fanes. Elle disparaît avant le lever des hommes, et ne se laisse rejoindre qu'au moment du souper, ayant fait un peu toilette. Mais Jacques ne devine pas cette coquetterie. Voyant la jeune fille l'éviter, il suppose qu'il y a des gars du pays avec qui elle préfère se trouver. Et il ne prend aucun plaisir à Loqueltas.

On soupe de bonne heure ; tôt après, Mac'haïdik et Marie-Anne vont tricoter chez Marie Bosec, où il y a toujours du monde.

Les filles des environs y fréquentent volontiers, attirées par des lectures que leur fait l'infirme. Car il sait lire et écrire, ayant occupé ses tristes heures à apprendre, et c'est à lui qu'on apporte les volumes plus ou moins dépareillés qui proviennent des naufrages. Ainsi a-t-il acquis une espèce d'instruction hétéroclite, à laquelle se heurtent souvent les préjugés traditionnels de l'aïeule, qui n'entend pas un mot de français, et dont toute la science consiste en vieilles légendes. C'est elle qui a vu des sirènes sur le galet de Pern ; c'est à sa mémoire presque centenaire qu'Yvonne emprunte

les contes qu'elle redit aux veillées de Keller, les soirs de tourmente.

Noguès était le seul homme qui assistât à ces réunions. Comme on le savait libre, et qu'il se montrait plus galant auprès des filles qu'elles n'avaient coutume de voir les îliens, toutes se mettaient en frais pour lui plaire.

Surtout une petite veuve, assez piquante. Elle s'appelait Marie-Joseph Créac'h et tenait une boutique sur la place de l'église, à Lampaul. Elle était assidue, malgré la distance parce que Louis Bosec faisait ses comptes, et écrivait pour elle aux fournisseurs du continent. D'habitude, une fillette l'accompagnait.

Noguès, qui croit à l'indifférence de Mac'haïdik, fait frime de répondre aux avances de la coquette marchande. Mais il ne cherche qu'à dissimuler son crève-cœur, et souhaite la fin des moissons, pour quitter Ouessant au plus tôt. L'îlienne, de son côté, prend des airs pincés, à voir le manège de la petite veuve. Et ils se boudent maintenant, l'aubain et la fille de Stéphan...

Un soir où Louis Bosec avait lu à haute voix le *Misanthrope*, qu'on venait de lui donner, la Marie-Joseph, arrivée seule, pria Noguès de la reconduire, sous prétexte qu'il n'y avait pas de lune. Mais quand ils furent sortis, Mac'haïdik n'y tint plus : elle baptisa publiquement madame Créac'h « Célimène ».

Une fois dehors, Noguès, qui était de méchante humeur, demanda très sérieusement à sa compagne quand elle épouserait Louis Bosec. Et l'autre lui fit une scène sur la route, en l'appelant de vilains noms bretons...

L'infirme, cependant, avait tout de suite sympathisé avec l'étranger. Sans aucune confidence de celui-ci, il a compris ce qui se passe. Un jour, il appelle Yvonne :

— Il y a de l'amour entre Mac'haïdik et l'étranger! — lui dit-il.

— Vous avez la berlue, mon pauvre Louis! Vous ne voyez donc pas les intrigues de la marchande?

— Celle-là est une effrontée. Mais Noguès n'en veut pas. C'est Mac'haïdik qu'il aime, j'en suis sûr, et la petite ne demanderait qu'à partir avec lui.

— Alors, c'est un grand malheur, car jamais Michel n'y consentirait.

— Pourquoi donc?

— Oh! des raisons à lui.

XVIII

— Je pense comme Yvonne Malgorn, — disait la vieille Marie Bosec à son petit-fils qui l'interrogeait. — D'abord, ton ami est un échappé de la mer : elle le rattrapera. Quand une fois...

— Je t'en prie, mère-grand, ne commence pas ce radotage!

— Toi, depuis que tu lis dans les bouquins...

— Je ne crois plus à rien, c'est entendu. Mais, laisse tout cela. Je te demande pourquoi Stéphan ne consentirait pas au mariage de Mac'haïdik avec Noguès. Les épouseurs sont rares sur l'île, et notre voisine semble trouver Jacques à son goût.

— C'est rapport à sa défunte, que Stéphan ne voudra pas. Elle était aussi du continent, celle-là : la fille de son armateur, à Nantes... Une blonde, freluquette, qui savait faire de délicats ouvrages... Enfin, une vraie demoiselle de la ville, qui ne ressemblait guère aux Ouessantines.

— Et comment diable Michel s'est-il marié là-bas, un îlien?

— L'armateur était mort, ruiné par la guerre avec les Anglais. Sa fille restait seule, réduite à la misère. Elle ne faisait que pleurer. Stéphan la vit et en devint féru. Il venait de passer quatre ou cinq ans à la pêche des baleines et rentrait cousu d'or. Il offrit tout ce qu'il avait à la petite, dont les yeux bleus séchèrent, de se sentir aimée dans la pauvreté, et ils se marièrent. Aussi Michel était un marin faraud, de ce temps-là! Sa faute fut de ne pas amener sa femme ici : il la laissa à Nantes, quand il rembarqua pour les mers du Sud, après une courte lune de miel. Or, sur la grande terre, ce n'est pas comme à Ouessant : les dames dont les maris naviguent ne se gênent pas pour aller en société et recevoir des hommes...

— Et alors ? — fit Louis Bosec, par crainte que la vieille ne tombât dans une de ses redites.

— De ce qui est advenu à son suivant retour, personne n'en a bien su le fin, sauf peut-être Malgorn, qui cabotait par là. Mais il n'a soufflé mot de l'histoire à personne, pas même à Yvonne : elle me l'aurait dit !... Ce qui est sûr, c'est que Stéphan, un beau matin, a tout planté là, pour repartir à la grande pêche, jusqu'à sa retraite.

— Je me souviens encore de sa rentrée, — interrompit l'infirme. — Il fut se tapir à Keller, telle une bête blessée, au fond d'un terrier vide. Probablement qu'il aimait toujours sa femme ?...

— Comme un fou. Je n'étais pas ici quand elle vint le retrouver : j'avais été te faire la conduite à Brest, le jour de ton départ pour ce maudit Sénégal... Louis ? tu te rappelles notre déjeuner, au café des Lorientais, dans la grand'rue ? Tu avais payé une bouteille de vin cacheté, pour nous donner du courage...

— Oui, bonne grand'mère, je me le rappelle. Hélas ! ce voyage !... Mais, dis, as-tu su comment elle était venue, la femme de Michel ?

— Je l'ai appris par Yvonne. Un soir d'avril, la nuit tombée, Pierre Malgorn entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir : c'était une femme, avec un grand voile qui lui cachait la figure. Sans le relever, elle entra, et dit à Pierre :

» — Je suis madame Stéphan. Je veux voir mon mari.

» Et Malgorn ne savait que lui répondre... Alors, en présence d'Yvonne elle commença de parler. Il s'agissait d'un cousin : on l'avait condamnée sur de méchants rapports... Depuis, elle habitait un couvent, et, ayant appris que Michel se retirait à Ouessant, elle était accourue... Sa voix se serrait d'émotion, et l'on ne comprenait pas tout ce qu'elle disait. Mais on y devinait tant de repentir et de chagrin qu'Yvonne se mit à pleurer. Ce fut elle qui décida Pierre à accompagner madame Stéphan auprès de son mari, le même soir. Arrivés à la petite maison de Keller, Malgorn la laissa dehors et fut réveiller son ami.

» — Que se passe-t-il donc, — demanda celui-ci, — pour que tu viennes nuitamment ?

» — Il se passe que j'ai reçu des nouvelles de ta femme.

» Mais, quand il voulut expliquer les choses, il s'embrouilla tout à fait.

» — Attends, dit-il : la personne qui m'a renseigné est là.

» Et Pierre sortit, pour chercher madame Stéphan... Lorsque Michel la vit, avec son long voile, il crut un fantôme et recula. Puis, ayant pris son lampion, il souleva le voile par le bord, d'une main qui tremblait. La malheureuse était près de défaillir... Comme aucun des deux ne disait mot, Malgorn parla :

» — C'est Yvonne qui m'a dit de l'envoyer ici, la pauvre dame ; elle a grand regret...

» Stéphan ne sut pas résister davantage : il ouvrit les bras et garda sa femme...

— Sur l'îlot ? — interrogea Louis Bosec.

— Oui. Dans le désir de contenter son mari, elle prit le costume d'Ouessant, et coupa ses cheveux si fins. Elle causait peu, ne sachant pas le breton. Michel devait l'amener à Loqueltas, le printemps d'avant ton retour. Mais quand ce fut le printemps, madame Stéphan n'était plus de ce monde. Elle avait gagné un mal de langueur ; avec cela, une mauvaise grossesse. La fièvre de lait l'enleva, quelques jours après ses couches... Dieu lui fasse miséricorde !

— Amen !... Mais, dans tout ceci, je ne vois guère la raison pour que Stéphan refuse à Mac'haïdik le mari qui lui plairait...

— Tu vas la connaître. Avant de mourir, la mère, pensant que sa fille serait plus heureuse ici que sur le continent, a exigé la promesse que l'enfant resterait îlienne, malgré qu'elle ait encore de la famille du côté de Nantes... Et Stéphan ne la laissera enlever par personne, même par le prince des beaux garçons... Quant à Nogués, — acheva l'ancienne, — il a déjà une fiancée : la mer. Elle l'attend, je te le répète...

L'infirme a tout de même son idée.

« Ce que femme veut... », se dit-il, l'ayant lu dans ses livres...

Le dimanche suivant, — c'était la veille du départ de Stéphan et des siens pour Keller, — Louis Bosec fit signe

par la fenêtre à Mac'haïdik, qui revenait de Lampaul. Et, en plaisanterie :

— « Célimène » m'a envoyé sa « soubrette », ce matin, pour me demander un renseignement, — fit-il. — J'ai prié Noguès de le lui porter, mais il n'a pas voulu. Il m'a répondu qu'elle l'ennuyait, la veuve...

— On ne le dirait guère, à voir leurs manigances! — riposta la jeune fille.

— Oh! ces façons-là, ça ne prouve rien. C'est quelquefois une manière de cacher ses autres sentiments, ceux qu'on n'ose pas avouer.

L'îlienne baissait la tête, comme pour replanter une épingle de son châle...

— Rappelez-vous une chose, petite voisine! — continua Louis Bosec. — L'amour qui rend timide, et dont on ne fait pas montre devant le monde, celui-là est le vrai!

Comme elle partait, plus légère, il ajouta encore, au moment où elle lui jetait son *kenavo*, sur le seuil de la porte :

— Pas besoin d'être sirène, vous savez, Mac'haïdik, pour retenir les marins naufragés, surtout quand ils ne demandent que cela!

Et, sans plus rien écouter, son cœur bondissant sous le fichu de soie rose donné par Noguès, elle s'encourut...

XIX

— « Prends garde, fiancé de la mer!... » répète Noguès.

Et c'est la traduction de trois paroles bretonnes que la grand'mère de Louis Bosec lui a marmottées à l'oreille lorsqu'il a quitté Loqueltas.

Or, en lui faisant cet adieu de sibylle, la vieille Mathusalem entendait le prémunir contre le destin de ceux que la mer convoite.

Quand elle les a tenus une fois, et baisés de sa lèvre froide, la jalouse Ar Mor les veut derechef, à dormir sous la couchée de ses vagues. Elle a un œil ouvert dans chaque port, qui les guette, et malheur au navire où ils s'embarquent un autre

jour! Tôt ou tard, car la dame glauque est patiente, elle saura les reconquérir. S'ils fuient encore, elle n'en sera que plus enragée après eux. Et il n'y a pas d'exemple qu'un homme se dérobe au troisième rendez-vous. Quand la mer l'a enfin saisi, son élu, c'est pour le nouer contre elle, à toujours, par des lacs de goëmons qui sont sa chevelure...

Ainsi est la croyance îlienne, que le marin échappé de la noyade reste un fiancé de la grande eau profonde. Et Marie Bosec en savait des histoires, où l'on voit de ces prédestinés que poursuit le naufrage...

A Yvonne, l'aïeule avait dit celle d'un repêché, à Molène, qui ne voulut pas risquer une seconde entrevue avec la camarde. A peine sec, la première chose, il acheta une sépulture au cimetière de l'île, pour bien marquer son intention de n'en plus bouger. De fait, il ne remit jamais le pied dans une barque. C'était un Anglais, de famille riche. Chez lui, on le crut dérangé de cervelle, et on le laissa où il était. Ses parents envoyaient de l'argent au recteur, pour qu'il ne manquât de rien. Il vécut très vieux, et, une après-midi qu'il se chauffait au soleil, le long du quai, il glissa sur une pelure de pomme de terre; il tomba dans l'eau, par cinq pieds de profondeur au plus, et cependant son corps, emporté par le courant, ne fut pas retrouvé : — la mer, tout ce temps, l'avait attendu...

Mais Nogués ne prend pas garde à l'avertissement que contiennent les paroles de la bonne femme. Ce qui le fait rêveur, c'est le mot « fiancé » : il se voit débarquant à Cassis, l'îlienne au bras... Tout le monde la regarde, la ravissante, et se retourne, à cause de sa coiffe singulière et de ses boucles courtes, tandis qu'elle s'émerveille aux choses inaccoutumées, surprise de ne plus apercevoir la mer tout autour. Une blanche montagne, plantée d'oliviers et de grands pins, se dresse au bout de la route poudreuse. Sur le bas coteau, une maisonnette à volets verts : celle de la tante, que l'on court embrasser...

— Je pensais, à l'instant, que, si vous aviez pris femme en arrivant, — disait Malgorn, — on ne serait pas loin de songer au baptême !

Mac'haïdik devient cramoisie, et Nogués, ramené à la réa-

lité, contemple avidement la jeune fille, comme on regarde une lumière qui va s'éteindre...

Ils ont passé si vite, les mois de l'hiver et du printemps, vécus chez ces pilleurs d'épaves dont il avait peur, d'abord ! Il lui paraît que c'est hier qu'il a vu semer les orges et les *avalou douar priz*... Et, pendant que la moisson levait aux petits sillons ravagés par les bourrasques, dans son cœur a germé cet amour pour l'îlienne à la douce voix, — qui maintenant lui dit « Jacques », comme s'ils étaient de la même famille.

Car elle est tout autre, depuis le retour. Elle n'a plus de gaieté, parle peu et rumine beaucoup... Et si Noguès connaissait le secret de ses pensées, bien sûr qu'il ferait la « bêtise », — ainsi qu'il appelle le mariage : — il la demanderait...

La semaine qui vient, c'est le « pardon » de Saint-Pol. On y va tous ensemble et, de là, l'aubain prendra le chemin du Havre, pour s'embarquer. La chose est décidée, réglée de la sorte : il n'y a plus qu'à secouer les folles pensées et à se disposer pour le grand départ...

Cependant le maître d'équipage ne retrouve pas son insouciance de matelot, avec laquelle il quittait autrefois les relâches, même celles de grand plaisir. Aujourd'hui, la perspective de reprendre parmi ses semblables la vie errante qu'il a menée jusqu'alors l'épouvante, comme jadis l'eût effrayé l'idée de s'enfermer dans la morne solitude d'un îlot. Et ce rocher où la tempête l'a jeté, voilà qu'un charme imprévu, le doux pouvoir d'une jeune fille, en fait le seul coin du monde qu'il voudrait connaître désormais...

Pour une dernière promenade autour de Keller, il prie Mac'haïdik de l'accompagner. Peut-être, seul avec elle, il osera lui parler... Mais Yvonne les surveille, depuis que Louis Bosec l'a prévenue : elle retient l'îlienne, à cause de l'ouvrage qui presse.

Cet ouvrage, c'est un petit trousseau pour Noguès. L'argent de l'armateur n'est point venu, et le maître d'équipage ne se trouve pas assez riche pour renouveler son sac, englouti avec le *Saint-Jean-Baptiste*. On lui a coupé deux vêtements de solide drap noir, à la mode d'Ouessant, et taillé

des chemises dans une toile demeurée en provision, depuis un lointain *penzé*. Marie-Anne et Mac'haïdik ourlent des mouchoirs. Malgorn s'est mis à confectionner une paire de souliers qui, affirme-t-il, durera jusqu'au retour de Noguès. Et le marin, sachant qu'il ne reviendra jamais, n'en est que plus sombre...

Pierre essaye de plaisanter :

— Hein, Jacques, la petite marchande de Lampaul ? Il paraît qu'elle avait envie de se remarier ?

Marie-Anne est la seule qui réponde :

— Elle finira par réussir. Elle est gentille, la Célimène ; pas d'enfants, et un commerce qui rapporte assez...

Mais Pierre :

— Célimène ?... Où as-tu pris cela ?... Elle s'appelle Marie-Joseph, la veuve Créac'h !

Et les jeunes filles de rire... Ce fut très difficile d'expliquer l'origine de ce surnom à Malgorn, qui n'avait jamais entendu parler de Molière.

Alors Noguès sortit. Il s'en fut par les falaises, s'arrêtant aux creux des rochers où il s'était souvent assis avec Mac'haïdik. Pour s'en souvenir plus tard, il tâchait à se remémorer les mots qu'ils avaient échangés en face de la mer tantôt calme et bleue, tantôt verte et convulsée, d'autres fois pâle et comme morte, sous des linceuls gris, et, les nuits de lune, semblable à une moire lamée d'argent.

Ainsi s'écoulèrent les derniers jours. A la veillée, Yvonne gardait Mac'haïdik à son côté. Quand la jeune fille montait se coucher, elle serrait la main de Jacques un peu fort, cherchant à l'encourager d'un sourire. Mais lui détournait les yeux et laissait retomber la main : à quoi bon, puisque c'était fini ?...

XX

Sur le pont du petit navire qui emmène le pèlerinage des Ouessantins, Stéphan indiquait à Noguès un endroit de la mer taché en brun, sous les eaux clapoteuses :

— La basse Meur ! — lui dit-il.

C'est vrai : son naufrage!... Et le maître d'équipage songe aux camarades disparus, dont il envie le sort! Ah! pourquoi l'avait-on réveillé du grand sommeil où il s'endormait déjà? Au moins, il n'aurait pas connu le tourment de ce départ...

Mac'haïdik était auprès de lui, seule avec son père. La veille de l'embarquement, Marie-Anne avait été prise de douleurs sourdes, qu'Yvonne appelait « le mal subit », et ses parents avaient dû rester pour la soigner.

C'était une goëlette cabotière qui les emportait vers Saint-Pol-de-Léon, une centaine d'îliens et d'îliennes, les femmes beaucoup plus nombreuses que les hommes, chacune avec son panier de provisions. On venait de doubler la chaussée de Keller, et Malgorn leur avait fait des signes au passage.

Partis le samedi avant le lever du soleil, par jolie brise, on espéra d'abord arriver le même soir. Mais le vent mollissait peu à peu. Le ciel se couvrait de nuées plates, comme de grandes coulées d'ardoises, et la pluie était à craindre : aussi, du retard.

Pour passer le temps, les femmes avaient entonné une complainte, lente et qui ne finissait pas :

A l'île d'Enez-Heussa,
Il y avait une fillette,
Jeune, et sage, et belle,
Son nom était Corintinnik.
Hélas! elle n'avait pas quinze ans.

. . . .

« En combattant les Anglais
Mon père s'est noyé
En la mer profonde.
A cette nouvelle,
Le cœur de ma mère s'est brisé!
Moi, je n'ai plus personne sur la terre.

. . . .

» Mais le pauvre, à Rumengol,
A une bonne mère :
Sur mes pieds nus j'irai la voir,
Sur mes genoux, au grand pardon. »

. . . .

Traversée la mer, elle est en route,
Corintinnik, dans sa main un bâton.

. . . .

« A vous offrir, Vierge patronne,
Je n'ai que mes cheveux d'or :
Je vous donnerai une couronne
Qui sera faite avec mes cheveux blonds,
Faite avec les fleurs des champs,
Perlée de mes larmes. »

. . . .

Quand elle a vu la tour de Rumengol,
Elle s'est écriée : « Sainte Mère,
Ici je voudrais mourir ! »
Et la Vierge avec amour
A la fillette a répondu :
« Sur la terre il y a trop de gens méchants :
Corintinnik, viens vers moi. »

. . . .

Et Corintinnik mourut, disant :
« Marie, je te donne mon cœur tout pur ;
Que ta malédiction
Soit sur les *Saozon* ! »

Noguès et Mac'haïdik écoutaient, assis à côté l'un de l'autre, sans trouver une parole. Et ce voyage dont ils s'étaient promis si grande joie, lorsque Stéphan l'avait proposé, ils le faisaient comme des condamnés sur le chemin du supplice...

Retenus par les calmes, ce fut seulement le dimanche, au jour faillant, qu'ils mouillèrent dans le havre de Paimpol, à petite distance de la ville.

Aussitôt débarqués, les gens d'Ouessant se forment en procession, leur bannière repliée dans sa gaine. La pluie ayant commencé de tomber, à larges gouttes, les hommes ouvrent des parapluies et les femmes relèvent leurs jupes par-dessus la tête, pour abriter les coiffes neuves.

Lorsqu'ils entrèrent dans Saint-Pol-de-Léon, par la rue des Minimes, Stéphan quitta la file, un moment, pour avertir l'hôtesse chez qui il avait coutume de descendre, et enseigna la maison à Noguès.

Or, les îliens se sont arrêtés, émerveillés, quand, débouchant des ruelles tortueuses, ils ont vu se dresser devant eux la cathédrale de granit, dont les rosaces et les grandes fenêtres ogivales étincellent de lumières.

Chacun met un peu ordre à sa toilette et, après avoir fermé les parapluies et rabattu les jupes, ils s'engouffrent dans la nef, où des rangées de chaises leur sont réservées.

A la croisée du transept, une châsse toute neuve, en or, brillait au milieu de cierges et d'arbustes fleuris. Les vitres du reliquaire laissaient apercevoir un coussin de velours cramoisi, sur lequel reposaient les ossements de saint Pol-Aurélien.

Au fond du chœur, un cardinal en robe rouge, trois évêques tout violets et un abbé de Terre Sainte, à la soutane de bure blanche, siégeaient en grande pompe. Et c'étaient de solennels mouvements de crosses, de croix et de mitres, dont les ors flamboyaient parmi les nuages d'encens. Auprès des évêques voltigeait un essaim de prêtres en surplis et d'enfants de chœur.

L'abbé de Terre Sainte est monté en chaire, son bâton pastoral de bois blanc à la main. C'est un enfant du pays. Après les panégyriques à effet, prononcés en langue française, et qui ont endormi tout le monde, le moine de Jérusalem prêche en breton.

Il évoque devant ses compatriotes les lieux éternellement fameux d'où il arrive, parle des apôtres, simples pêcheurs comme eux, mais devenus pêcheurs d'âmes, — et conclut par quelques exhortations pratiques, où le mot de *tavarn* (cabaret) revient souvent...

Quand le sermon fut terminé, on chanta la cantate de saint Pol, l'apôtre du Léonnois. Puis, au son de toutes les cloches, le cardinal, à demi voilé par la fumée des aromates, éleva l'ostensoir et traça largement le geste qui bénit, par-dessus les fronts inclinés. Après quoi, les sabots claquèrent, et il se fit un grand remous parmi les coiffes de toutes formes et les vestes brodées. Les uns se hâtent vers les portails béants, tandis que les plus curieux ou les plus dévots s'empressent autour des reliques qui doivent rester exposées toute la nuit.

Mac'haïdik n'a jamais rien vu d'aussi beau et cherche à prolonger les minutes de cette soirée suprême, car demain sera le jour de l'irrémédiable adieu...

S'imaginant que le saint pourrait faire un miracle, la jeune fille laisse sortir son père avec des amis à lui, pour conduire

Noguès devant la châsse, où ils demeurent longtemps agenouillés, étreints par la même angoisse, à la pensée du lendemain.

Lorsqu'ils se levèrent, il ne demeurait plus auprès du reliquaire que des vieilles femmes, marmonnant des chapelets indéfiniment recommencés. A la porte, comme Noguès donnait l'eau bénite à Mac'haïdik, il vit une larme glisser de sa paupière.

— Oh ! vous pleurez ? — fit-il.

— Pardonnez-moi ! C'est plus fort que moi.

Et, s'arrêtant à un coin du porche, l'îlienne se mit à sangloter :

— Ah ! *va Doué ! va Doué !* J'ai trop de chagrin, quand je pense que nous allons rentrer à Keller sans vous.

Jacques lui prit la main :

— Vous n'avez pas autant de peine que moi, bien sûr !

Mais la jeune fille secouait la tête :

— Pourquoi partez-vous ?

— Je ne peux pas rester toujours votre hôte, à ne rien faire : il faut bien que je rembarque...

— Et qui vous oblige déjà ? — répétait la pauvre enfant dont les doigts se crispaient dans la main du jeune homme.

— Je vous en prie, Marguerite, ne m'ôtez pas mon courage ! — fit-il.

Alors, à mots coupés, hâtivement, elle lui dit très bas :

— Si c'est vrai, pourquoi n'allez-vous pas me demander à mon père ? De la sorte, on ne se quitterait plus jamais.

Et, tout de suite, honteuse de sa hardiesse, Mac'haïdik baissa la tête, penchée vers lui.

Cependant l'aubain hésite encore, à cause du vieux pilleur d'épaves, dont il craint un refus. Et, comme il ne répond rien, elle ajoute :

— Peut-être que votre amitié n'est pas assez grande ?

— Mon amitié ?... (Il la prend, il la serre contre son cœur.) Quand voilà des semaines que je me retiens de vous parler !

— Pour quelle donc raison ?

— Je ne savais pas si vous seriez consentante à épouser un naufragé...

— Il a fallu tout de même que je me déclare la première,

suivant la coutume de nos îles ! — dit Mac'haïdik, souriant à travers ses larmes.

Et il lui semblait que sa poitrine allait se briser, de ravissement, sous son châle noir à franges de soie...

Lorsqu'ils eurent abandonné l'ombre du porche, les miséreux et les estropiés qui mendiaient devant l'église les regardèrent passer, disant :

— Voilà deux promis!

Ils pensaient qu'eux aussi, lorsqu'ils étaient jeunes, s'étaient attardés, les soirs, par les sentiers de la lande ou les rues des villes, une main tenant une autre main. Et, de leurs voix pitoyables, ils gémissaient :

— Un petit sou, les beaux amoureux! Cela vous portera bonheur!... Un petit sou pour un pauvre infirme... pour une pauvre vieille bien malheureuse...

XXI

La pluie a cessé, le ciel s'illumine d'étoiles, lorsque Jacques et Mac'haïdik s'en vont, à pas recueillis, dans l'enivrement de leurs aveux.

Ils marchent, au hasard, par les ruelles de Saint-Pol, où, malgré le sermon de l'abbé à la soutane blanche, les cabarets sont remplis d'hommes. Sur les rideaux se découpe l'ombre des buveurs qui lèvent le bras, un verre à la main : on dirait des automates, dont le seul geste est pour avaler de la roide eau-de-vie jusqu'à être bien ivres.

Les deux jeunes gens ont escompté l'approbation de Stéphan, et déjà ils décident qu'ils se marieront tout de suite.

Leurs projets d'avenir sont à courte échéance, comme ceux que peuvent faire les marins : la noce le plus tôt possible, un peu de temps pour s'aimer, puis l'homme repartira... Et il semble que les épousailles des matelots ne soient qu'une infidélité passagère à la véritable maîtresse, — celle qui a pris la fleur de leur adolescence et qui, probablement, les gardera tout de même : la mer...

Noguès espérait qu'en deux campagnes il aurait économisé de quoi installer leur ménage.

— Où donc ? — dit la jeune fille.

C'est juste. Ils ne se sont pas encore demandé sur quelle rive posera leur nid d'amoureux.

— Moi, ça m'est égal, — faisait-elle. — Avec vous, mon Jacques, j'irais au bout du monde.

— Et moi, pareillement !... Je crois même que si vous le désiriez, je resterais bien aux îles pour la vie, — répondait l'aubain.

Après discussion, ils convinrent de se fixer à Cassis. Noguès passerait l'examen pour commander au cabotage, en Méditerranée, de façon à moins s'éloigner. Mac'haïdik était toute fière : elle deviendrait la femme d'un capitaine ! Jamais à Ouessant, qui comptait tant de marins, un îlien n'avait pu se faire recevoir, faute d'instruction.

— Pendant votre premier voyage, — elle continuait, — je laisserai allonger mes cheveux...

Et Jacques, dont la main était sur le cou de la jeune fille, jouait avec les lourdes mèches qu'éparpillait la brise du soir.

— Vous m'expliquerez aussi, — ajouta-t-elle, — comment il faudra me faire des robes à la mode de chez vous, afin que l'on ne se moque pas trop de moi !

— Quitter votre costume, quel dommage ! Vous me plaisez tant ainsi, Marguerite : vous semblez une de ces fées de l'Océan, une de ces sirènes dont parlait Marie Bosec, l'autre soir...

Ah ! si la vieille les avait entendus, comme elle aurait ri de leurs espoirs téméraires !... Une îlienne qui osait se fiancer à un aubain, marqué pour le naufrage ?...

Quand ils arrivent à la porte du logement, Jacques redoute encore d'aborder Stéphan : il appréhende que l'autre ne lui reproche d'avoir circonvenu sa fille.

— C'est aussi cela qui me retenait, — dit-il. — Votre père m'a sauvé la vie au péril de la sienne, et ce n'eût pas été bien de vous conter des fleurettes...

— Mais, puisque c'est moi qui vous ai parlé la première !...

Croyant que le curé d'Ouessant leur sera favorable, Noguès voudrait le prier de faire la démarche.

— Monsieur le recteur doit être couché, — fit Mac'haïdik. — Vraiment, je vous croyais plus brave. Allons, c'est moi qui vais m'en charger. Attendez-moi dehors.

A Ouessant, les demandes en mariage sont toujours bien accueillies. Par suite de la terrible moisson d'hommes que fait la mer, plusieurs centaines de jeunes filles et de veuves sont condamnées à vieillir seules. Aussi les parents sont prêts à saisir toute occasion qui s'offre, sans longue réflexion : « *Krog pa gavi*... Prends quand tu trouves... »

Les femmes savent que l'époux ne demeurera pas longtemps auprès d'elles, qu'il s'embarquera bientôt, pour ne revenir que de loin en loin, au hasard de ses navigations.,.

Un jour, peut-être, elles recevront un avis brutal, transmis par le syndic : «Un tel, disparu en mer, par telle latitude et telle longitude... » ou : « tombé de la mâture, pendant la manœuvre... » ou : « mort à l'hôpital », dans quelque port lointain... Et, si l'homme échappe à tout cela, il rentrera au foyer vieilli, fatigué, devenu presque étranger à sa femme et à ses enfants...

Mais il n'importe : pour goûter un peu d'amour, volontiers les îliennes acceptent celui qui se présente, quand elles n'ont pas été au-devant de lui, tourmentées par l'impatience de leur chair saine et robuste...

Noguès, il est vrai, n'était pas de l'île. Mais on ne le considérait déjà plus comme un étranger. Toute à sa joie, Mac'haïdik ne mettait pas en doute l'acquiescement de son père.

Quand elle vint lui apprendre qu'elle n'attendait qu'un mot pour faire entrer son fiancé, Michel demeura confondu : sa fille était amoureuse, et c'est maintenant qu'il en était instruit, à la veille de ce départ... Et amoureuse d'un terrien !... Il n'en avait donc pas fini, avec cette race maudite !...

Alors, il entra dans une épouvantable colère :

— Ces gens-là, ça ne respecte rien !... Même Noguès, que je ne pensais pas comme les autres !... Vous leur sauvez la vie, vous les soignez, vous les dorlotez ; et puis, quand vous les avez bien requinqués, ils s'amusent à séduire la fille de leur hôte... Épouser l'aubain ? Pour aller avec lui courir la

grande pretentaine sur le continent?... Jamais! mille tonnerres! J'aimerais mieux te voir morte, oui, morte, tu entends?

Mac'haïdik laisse passer la bourrasque. Puis, lorsque Stéphan a fini de s'emporter, elle entame la bataille.

Elle ne comprend pas ce qui peut tellement le fâcher. Maintes fois elle l'a entendu faire l'éloge de Jacques, disant que c'était un fin matelot, gentil garçon et bien débrouillard. Il fallait aussi que Stéphan eût trouvé de l'agrément à sa société, puisque c'était lui-même qui l'avait retenu lorsqu'il voulait déjà quitter, trois mois auparavant.

Quant au blâme qu'il adressait à Noguès, rien n'était plus injuste. L'aubain ne l'avait ni poursuivie, ni même entreprise. Il en aurait eu scrupule, parce qu'elle était la fille de son sauveteur : c'était elle, pour dire la vérité, qui avait demandé à Noguès de l'épouser.

— Toi? — fit Stéphan, tout étonné.

— Est-ce que ce n'est pas l'habitude, chez nous?

— Entre îliens, oui. Mais un étranger... Oh! celui-là, j'aurais dû le reflanquer à la mer, quand j'ai vu sa chienne de figure!...

— Avant lui, mon père, je n'avais songé à personne. Et maintenant, je n'en voudrai jamais d'autre...

Le langage froidement résolu de Mac'haïdik a calmé Stéphan. Il essaye de lui faire entendre raison :

— Écoute, petite, tu ne sais pas les choses, toi. Ceux qui ont pris naissance ailleurs que dans nos îles ne sont pas pareils à nous autres. Ce sont des enjôleurs qui songent à s'amuser plus qu'à rendre une femme contente. J'en ai vu, dans leurs villes...

Longtemps il la chapitra et, pour la première fois, lui parla de sa mère, à qui il avait promis de la garder à Ouessant.

— Tu as fait cette promesse? Eh bien, qu'à cela ne tienne : nous y resterons. Je suis sûre que Jacques ne demandera pas mieux.

— Tu crois? Enfin, nous verrons...

— Quand cela? Puisque l'aubain part demain le matin!

— Que le diable vous emporte, tous les deux!... Alors, il faut dire oui ou non sans désemparer, comme ça, tout de suite?

— Dis oui, papa...

Et Mac'haïdik se mit à câliner son père.

— Je commence à croire que c'est toi l'enjôleuse, — dit-il, se déridant. — Bon sang de bon sang!... Enfin, à Dieu vat! Malgré que ce soit chose pas coutumière, je veux bien, puisque tu es tellement engouée de ce muguet de terrien!... Seulement, à cette condition : Noguès, pour t'épouser, renoncera à son pays, ses navigations, et tout, pour devenir îlien, comme nous autres. S'il tentait de démarrer, et surtout de t'emmener, je... Suffit, je me comprends!

— Alors, c'est dit?

— Comme tu as entendu.

— Je vais donc le querir...

— Tu lui expliqueras bien ce qui est convenu... car ce serait trop tard, ensuite, pour avoir du regret!

— Oh! merci, mon papa!

Et Mac'haïdik se jeta à son cou, puis courut retrouver Noguès, dans la rue.

La consultation entre Jacques et son aimée ne dura guère. L'essentiel pour eux, que l'alarme du départ avait poussés aux bras l'un de l'autre, était de ne plus se séparer. Quant au reste, à la grâce de Dieu!

Lorsqu'il rentrent auprès de Stéphan, celui-ci a pris son parti. En somme, le gendre que la tempête lui donne se trouve à sa convenance : il s'est vite façonné à leurs besognes de *penzé*; il y a plaisir à causer ensemble, de leurs navigations. Et puis, Malgorn et lui se font vieux : il faudra bientôt un homme pour les remplacer. Enfin que peut-il contre la volonté de sa fille?

Il accueille Noguès avec rondeur :

— Ce qui doit arriver arrive, — dit-il, en lui tendant la main. — Puisque vous voilà d'accord avec la petite, et si vous êtes sûr de ne pas vous en repentir, topez là, vous êtes des nôtres... Et maintenant, suivant l'usage, allez raconter vos boniments à la lune...

Semblable à une lampe discrète, celle-ci brille par-dessus le Kreisker, la plus haute flèche de Saint-Pol, — la ville des églises et des couvents. — Sa clarté tombe dans les venelles,

dessinant des lambris blancs aux façades des vieilles maisons de granit. A chaque bout de rue, entre les froides murailles des cloîtres, que la lumière prestigieuse vient muer en parements d'ivoire, se dresse un clocher, ajouré sur le ciel laiteux. Les rares passants sont des ivrognes sortant des cabarets, dont les lumières font des taches jaunes, dans la nuit toute blanche...

Mac'haïdik, qui n'a jamais bougé d'Ouessant, est en extase devant la féerie de cette cité sainte, endormie sous la lune. Noguès, malgré soi, songe à l'engagement pris, de ne plus quitter l'île d'Épouvante. Il y a consenti de bon gré, mais cela lui pèse, que ce soit une obligation tellement irrévocable... Et ils demeurent silencieux, se serrant la main, par instants...

Quand ils revinrent sur le parvis de la cathédrale, Mac'haïdik voulut remercier le saint, dont le pouvoir miraculeux avait, pour elle, contribué au favorable dénouement de cette journée.

Autour de la châsse, les femmes somnolaient sur leurs chapelets, dans l'air alourdi par l'odeur des cires fondues, par les vapeurs de l'encens et le parfum des fleurs. Et, à l'endroit où, il y a si peu de temps, Jacques et Mac'haïdik s'affligeaient sans espoir, ils s'agenouillèrent une autre fois, muets de leur félicité nouvelle.

Un bedeau, habillé rouge et violet, rangeait les objets du culte : il fut surpris du joli couple qui faisait ses adorations devant les reliques, plus souvent entourées de vieilles aux têtes branlantes que de fraîche jeunesse.

Flairant une aubaine, il vint leur demander à voix basse s'ils ne désiraient pas offrir un cierge. Jacques accepta avec empressement, pour être agréable à la jeune fille, et tendit une pièce blanche.

— Ça, — dit le bedeau en regardant la pièce d'argent, — ce sera pour boire un coup demain, à la santé des deux tourtereaux que voilà !

Et il grimpa la cacher sur la frise du jubé, derrière de vieux crânes trouvés en creusant des fosses, au cimetière.

« De cette façon, pensait-il, ma femme ne mettra pas la main dessus, si elle fouille mes nippes... »

Quand Jacques et Mac'haïkid se retrouvèrent dehors, une douce émotion d'amour les rapprocha. Ils s'étaient arrêtés dans le même coin du porche désert que tout à l'heure, et. là, l'îlienne reçut le premier baiser. Elle frissonna longuement : il lui tardait, maintenant, de se donner toute...

XXII

Aux premières cloches, le lendemain, les deux jeunes gens furent debout, ayant hâte de s'assurer qu'ils n'avaient pas rêvé tout cela.

— C'est donc possible, ce bonheur-là, — murmurait Mac'haïdik, — et qu'on ne se quittera jamais, jamais plus?

— Votre voix, Marguerite, votre si douce voix, tous les jours je l'entendrai, — répondait Noguès. — A vous écouter, j'oublie tout, d'auparavant, pareil à ceux sur qui les enchanteresses de la mer ont jeté des sorts... C'est comme si ma vie avait recommencé le jour que je me suis réveillé dans le lit clos, chez vous, après mon naufrage...

Bientôt ils sont dans la rue, curieux de cette ville dont ils n'ont eu qu'une vision nocturne. Et la ville est encore toute blanche, ce matin, tendue de draps pour la procession de l'après-midi. Déjà circulent des promeneurs, qui s'intéressent aux préparatifs de la fête. Les fenêtres s'ouvrent, l'une après l'autre, où l'on plante des oriflammes brodés de fleurs de lis, d'hermines, de clefs de saint Pierre et de blasons d'évêques. Dans les rues, les hommes, sur des échelles, piquent aux draps des guirlandes que leur présentent les filles. De partout sortent des prêtres qui vont dire la messe, et des religieuses. Aux clochers brimbalent les carillons, semant leur voix de bronze par les airs. Et Mac'haïdik regarde avec étonnement les maisons à étages, les hautes flèches, les jardins et la campagne ombragée d'arbres, que l'on aperçoit par échappées.

On était venu de loin, pour cette translation de reliques, et chaque canton était reconnaissable à son costume. Les hommes se distinguaient par la coupe de la veste, les broderies du gilet et le chapeau. Les femmes, par leurs coiffures : bon-

nets dentelés de Saint-Pol-de-Léon, coiffes de Morlaix en queues d'écrevisses, coiffes à bavolets de l'île de Batz, hennins pointus, garnis de magnifiques rubans bleu-ciel.

Sous leurs épaisses laines noires, avec leur simple *koricher* blanc, les Ouessantines se faisaient remarquer par un type plus fin, leurs yeux très beaux et leur taille élancée. On les devinait d'une autre race que celle du continent.

Jacques donnait le bras à Mac'haïdik, comme on fait dans son pays de Provence, et les passants les regardaient beaucoup :

— Ce sont des *maouted Heussa* (des moutons d'Ouessant), — chuchotait-on autour d'eux.

Et Noguès :

— Vous voyez, ma bien-aimée, on me prend pour un îlien.

Ils sont arrêtés devant le Kreisker, dont le svelte clocher, le plus élégant de la Bretagne, est couronné par des pinacles ravissants.

— Justement, les voilà ! — fait une voix derrière eux.

C'est Stéphan, accompagné de leur recteur, qu'il était allé mettre au courant des événements, impatient de savoir s'il approuverait ce mariage. Or le curé d'Ouessant trouvait cela très bien :

— La mer prend assez de mes paroissiens, la mauvaise ! dit-il à Noguès. Vous êtes le premier qu'elle m'amène. Soyez donc le bienvenu parmi nous.

Stéphan, un peu rasséréné, voulut qu'ils allassent tous les quatre déjeuner à la meilleure auberge de Saint-Pol, et, comme midi sonnait, ils entrèrent dans l'Hôtel de la Reine-Anne.

Le patron reconnut le recteur, pour l'avoir servi quelques années auparavant. Il installa les Ouessantins à une table sur laquelle il plaça une bouteille poudreuse, en l'honneur des promis.

— C'est du vin vieux, — fit-il. — Il date de mon mariage,.. le premier, j'entends... avec la pauvre femme qui était au mouroir quand vous êtes venu précédemment, monsieur le recteur.

Et, comme celui-ci considérait la grosse dame réjouie qui trônait à la caisse :

— Vous l'ignoriez ? — ajoute l'hôtelier. — Depuis, j'en ai pris une autre, une belle aussi : le client aime un sourire de jolie femme, qui lui fasse accueil...

Les réjouissances du « pardon » de Saint-Pol-de-Léon consistaient en processions et en longs offices, le matin, l'après-midi et le soir, continués par de grandes buveries de cidre et de « goutte » dans les débits.

Jamais Noguès n'avait tant fréquenté les églises.

Chez lui, aux « romérages », en guise de chanter les vêpres et le salut, on dansait sur la place publique, aux sons de la musette et du tambourin, avec des filles coquettement troussées, qui, au lieu de se couper les cheveux et de s'embéguiner sous des coiffes, posaient un mouchoir de soie sur leur chignon...

Au sortir des vêpres, l'aubain dut prendre rang dans la procession. Sa fiancée n'était plus à son côté : elle tenait un cordon de la bannière d'Ouessant, un long voile blanc jeté par-dessus son *koricher*.

Il se trouvait seul, avec Stéphan, parmi les visages sévères des îliens qui, ayant appris la nouvelle, le regardaient curieusement : cela leur paraissait singulier, qu'un homme oubliât son pays pour un caprice de femme !

Eux ne se marient pas hors de leur petite patrie. Et, dans les navigations au long cours, leur unique désir est d'y faire retour, ne fût-ce que pour être mis en terre auprès de leurs ancêtres. Quand la mer les garde, péris d'accidents ou noyés, on figure les corps absents par un emblème que l'on dépose au cimetière, et, de la sorte, les absents, ceux qui dorment le dernier sommeil au fond des lointains abîmes, on ne sait pas où, sont tout de même représentés dans l'enclos des morts. Ils peuvent, de là, répondre au grand appel des trépassés que fait le curé, le dimanche, au prône, avant de dire la prière pour les défunts...

Au milieu de ces gens tellement différents de lui-même et du reste du monde, Noguès sent que, malgré tout, il ne sera jamais que l'« aubain », un étranger... Il le sent au moment où s'ouvre, pour le recevoir, leur groupe, dont les physionomies insolites se sont conservées, pures de tout mélange,

sur l'île où ils vivent, assombris par d'obscures épouvantes, face à l'âpre mer d'Occismor...

Alors, il lui parut qu'il avait fait une promesse trop lourde à tenir, et l'envie le prit de se sauver, de fuir la procession, les îliens et sa fiancée, pour ne pas revenir à l'île désolée, où n'abordent que les naufragés...

A cette minute, Mac'haïdik se tourna vers lui, et son regard brillait de tant d'amour et de confiance que les appréhensions du jeune homme se dissipèrent, comme fond le brouillard matinal aux rayons du soleil...

En tête de la procession marchent des cavaliers, culottes de velours et vestes chamarrées, avec des chapeaux à rubans. Au poitrail de leurs chevaux pendent des médailles saintes.

Puis des essaims de jeunes filles, dans leurs plus beaux habillements : larges jupes de damas bleu ou rouge, galonnées et brodées de dessins comme on en voit sur certaines pierres de dolmens, guimpes de dentelles et chaînes d'or, châles à pointes, souliers avec boucles d'argent, et riches cornettes. Elles font flotter les bannières de leurs paroisses.

Les Ouessantines mettent seules une tache sombre dans ce cortège, avec leur invariable costume noir.

Après les bannières, un trois-mâts en miniature, gréé et pavoisé, tenu par des mousses ; — entouré de lanternes d'or et d'argent, le grand reliquaire neuf, sur une civière jonchée de fleurs, que douze hommes portent à l'épaule ; — une épine de la couronne douloureuse du Christ, enfermée dans un ostensoir.

Ensuite viennent les évêques, précédés de leurs croix et mitres, escortés par les officiers de chœur en grand uniforme.

Enfin le cardinal, sous un dais cramoisi rehaussé de plumes blanches, tenant le saint sacrement dans ses mains gantées de rouge...

Vers quatre heures, la brise souffla, tout d'un coup violente. La procession était arrêtée devant le reposoir des marins, lequel simulait une proue de navire. On était hors la ville : sur les chemins, la poussière s'élevait par tourbillons,

et l'on voyait la mer moutonner dans la grande baie que forme la rivière de Morlaix, à son embouchure.

Pour revenir, on eut le vent derrière soi, et les jupes des femmes comme les robes des prêtres s'enlevaient en ballonnant.

Quand on se retrouva dans les rues, les draperies battaient contre les murs, et la rafale sifflait en haut, à travers les flèches, égrenant la sonnerie des cloches.

Dans la cathédrale, que regagne enfin la procession, les cierges vacillent : sur le granit roux des murailles brillent des paillettes de mica, semblables à du sel marin qu'y aurait déposé l'haleine des tempêtes.

Le soir, il devait y avoir un feu d'artifice et des illuminations.

Jacques avait rejoint sa fiancée ; parmi les promeneurs en sabots, les files de prêtres et les théories de femmes en coiffes, ils s'en allaient, serrés l'un à l'autre, contre le vent qui balayait les ruelles. Et ils s'alanguissaient à la pensée d'être, bientôt, plus étroitement rapprochés...

A cause de la brise, on avait dû rentrer les lampions derrière les fenêtres, où s'étalaient des transparents, avec les noms des saints populaires en Bretagne : saint Pol-Aurélien, saint Hervé, saint Magloire, saint Tanguy... Les maisons prenaient ainsi des airs de chapelles, et la foule au parler guttural, qui circulait sans animation, semblait tout entière sortie des grands couvents, dont les jardins déserts étaient enclos de murailles grises.

Mais voici qu'une mauvaise nouvelle circule, dans cette foule endimanchée : une barque a chaviré, avec une partie du pèlerinage de Carantec, huit ou dix personnes, on ne sait pas au juste combien. L'embarcation venait de s'échouer à Paimpol, et l'on ne pouvait pas douter que le monde ne fût noyé !

De petits attroupements grossissent, puis se dissipent : on va colportant le malheur. Et c'est fini du peu de gaieté que l'on s'était promis !... Le feu d'artifice est décommandé, et les lumières de fête, abritées en dedans des croisées, ressemblent désormais à d'immobiles veilleuses de morts...

Ah ! le lamentable pays où, même en plein été, le mauvais vent se met à souffler sur la joie ; perpétuellement, la mer guette des victimes, insatiable dévoratrice d'existences humaines !

Riverain de la clémente mer Méditerranée, Noguès n'était point accoutumé aux journalières hécatombes de l'Océan, et cette catastrophe, qui survenait le soir de ses accordailles, lui parut de funeste présage. Il se vit avec Mac'haïdik, dans la barque couchée par un grain ; puis, descendant aux bras l'un de l'autre, sous la sinistre masse des ondes froides qui faisaient glouglou, comme lors de son naufrage...

Pour la seconde fois, en ce jour de bonheur, l'avertissement lui était donné de fuir la fille à la douce voix qui ne l'avait peut-être enamouré, telles les sirènes de jadis, que pour le livrer aux furies homicides de la mer armoricaine ?...

Comme la jeune fille avait quitté son bras pour échanger quelques paroles avec une amie ouessantine, des paysans passèrent dans une carriole. L'aubain fut sur le point de monter avec eux, pour sortir de la ville et prendre ensuite le chemin du riant pays de Provence...

Mais déjà l'îlienne était revenue se placer amoureusement auprès de lui, et le charme de son regard, chargé de pure tendresse, retint Jacques prêt à s'échapper. Cette fois, c'était pour toujours...

EMILE VEDEL

(La fin au prochain numéro.)

CHEZ L'EMPEREUR DE CORÉE

Tien-Tsin, 13 janvier 1901.

A la fin de l'été 1900, le Corps expéditionnaire de Chine avait acheté en Corée des chevaux et des bœufs porteurs, qu'avaient accompagnés dans le Petchili leurs conducteurs indigènes. Les contrats passés pour l'achat de ces animaux et le recrutement de leurs conducteurs avaient donné lieu à certaines questions administratives assez embrouillées, sur lesquelles on n'arrivait pas à s'entendre par correspondance. En outre, les chevaux ayant été presque tous abattus pendant une épidémie de morve, et les bœufs utilisés comme viande de boucherie, il fallut repatrier les conducteurs devenus inutiles. Enfin, Sa Majesté l'empereur de Corée avait fait aux troupes alliées des envois gracieux dont le Corps expéditionnaire français avait eu sa part. Du tabac et des cigarettes notamment étaient arrivés juste à point, alors que les approvisionnements de cette indispensable denrée n'étaient pas encore débarqués.

Je viens de recevoir l'ordre de me rendre à Seoul, avec la triple mission de rapatrier les conducteurs coréens, de régler sur place, avec l'aide de mon excellent camarade le sous-intendant C..., toutes les questions administratives, et enfin de remercier l'empereur de Corée, au nom du général en chef, pour les facilités assurées, par son ordre, au recrutement du personnel indigène et à l'achat des animaux, et aussi pour

les envois faits aux troupes françaises. Cette dernière partie de ma mission sera sans doute la plus intéressante. On dit que Sa Majesté aime la France et accueille volontiers les Français.

A bord du *Friant*, 17 janvier.

Nous voilà enfin embarqués. Après un jour et une nuit passés en chemin de fer, — dans un wagon à banquettes de bois, par un froid de vingt degrés, avec de terribles transbordements au milieu de la nuit pour passer sur la glace des rivières dont les ponts ont été détruits par les Boxers, — nous sommes arrivés à Chin van Tao, notre base maritime d'hiver, aux confins de la Mandchourie. Là stationne une division de notre escadre, depuis que les glaces l'ont chassée du Petchili.

Théoriquement, la rade de Chin van Tao devrait rester libre de glaces. Pratiquement, elle en est souvent encombrée, par exemple quand la température s'abaisse, comme ces jours derniers, jusqu'à 24 degrés au-dessous de zéro. Aussi nos braves marins font-ils là un terrible métier. Pour embarquer ou mettre à terre le courrier et les colis indispensables au corps expéditionnaire, chaque jour, c'est la lutte âpre contre une nature brutale et sauvage, ce sont des difficultés inouïes, renouvelées sous des formes différentes et inattendues, toujours vaincues par l'ingéniosité et le dévouement de nos marins et de nos soldats.

Ces difficultés, j'en ai été témoin à l'occasion de l'embarquement des cent cinquante Coréens que je ramène dans leur pays. Derrière une banquise traîtresse, que les barques ne pouvaient approcher, en des points qui se déplaçaient à chaque instant, qu'avec d'infinies précautions, la mer formait une véritable bouillie de glace, un gigantesque sorbet, où les rames n'entraient pas, où l'hélice des canots à vapeur ne produisait aucun effet.

Vingt-quatre degrés et le vent jaune, le terrible vent des déserts de Mongolie, contre lequel toutes les fourrures sont impuissantes. Devant nous, soulevant à des hauteurs prodigieuses de gros glaçons qui s'entrechoquent avec un sinistre fracas, une mer démontée; à notre gauche et derrière nous,

splendide panorama estompé par l'épaisse poussière jaune, la très vieille muraille de Chine; elle descend avec mille sinuosités capricieuses des montagnes de Mandchourie, et vient mourir là, dans la mer, à quelques pas de nous. Spectacle inoubliable! nous avons passé là, sur cette côte inhospitalière, quelques heures dures et belles qui demeureront toujours présentes à ma mémoire.

Seoul, 19 janvier.

Nous sommes entrés, au point du jour, dans le labyrinthe d'îles et de rochers qui défend l'accès de la côte de Corée. C'est un vrai voyage de découverte. Cette côte a été peu explorée par nos vaisseaux et nous n'avons que d'insuffisantes cartes marines. On sait toutefois que les parages de la côte occidentale sont dangereux, semés d'îlots, de rochers, de bas-fonds, avec une seule passe très étroite, où la navigation est rendue très difficile par des courants très rapides, des brumes épaisses fréquentes en cette saison et des marées énormes qui atteignent treize mètres de différence de niveau. Aucun feu, rien qui puisse guider le navigateur. Aussi n'avançons-nous que lentement et prudemment, d'autant plus que nous sommes dans une véritable tourmente de neige et que la brume s'épaissit de plus en plus. Il est même question de stopper, de mouiller et d'attendre que le brouillard se soit dissipé, car au milieu de tous ces récifs on ne peut plus naviguer qu'à la vue. Heureusement une bonne brise se lève et a vite fait de balayer le brouillard; voici même le soleil qui perce. Malgré la neige, la température est infiniment plus douce ici que dans le Petchili.

Vers midi, nous mouillons en face de Tchemoulpo. La ville se présente bien, avec ses maisons étagées sur une ligne de collines qui viennent plonger dans la mer. Bâtie entièrement le long de la côte, toute en façade, sans profondeur, elle a l'aspect d'une ville plus importante qu'elle ne l'est en réalité. La blancheur des maisons, un soleil éclatant, d'une autre latitude, cette disposition en amphithéâtre, font vaguement ressembler ce panorama à celui d'Alger, vu de la rade. Comme fond de tableau, d'une beauté incomparable, une

ceinture de montagnes très pittoresques, toutes couvertes de neige.

Dans la rue principale de Tchemoulpo, beaucoup d'animation, des Chinois, des Japonais, peu de Coréens. Un quartier cosmopolite, près du port, avec plusieurs maisons de banque, dont quelques-unes ont des succursales à Seoul, paraît être le centre du mouvement des affaires.

Les Japonais ont un quartier spécial, une sorte de concession, où ils vivent sans mélange avec les indigènes, qui nourrissent pour ces envahisseurs des sentiments séculaires de haine et commercent plus volontiers avec les Chinois. Les Coréens n'ont pas oublié combien ils étaient heureux sous la suzeraineté chinoise, c'est-à-dire avant l'insurrection de 1894, qui fournit au Japon le prétexte d'occuper la capitale et les ports, et qui fut la cause initiale de la guerre sino-japonaise. Puis vint la paix de Shimonoseki, et la Corée passa entièrement sous l'influence des Japonais, qui tentèrent une réforme despotique et une refonte complète de la nation. Puis encore, le 8 octobre 1895, ce fut la terrible et sanglante insurrection du Tai-won-Kiuen contre le roi son fils et la reine sa belle-fille, l'assassinat de la reine, avec la complicité des troupes japonaises, la séquestration du roi prisonnier dans son palais, jusqu'au jour où il parvint à s'enfuir et à se réfugier à la légation de Russie. Et ce fut enfin la restauration rapide de l'autorité du roi, qui prit, à la fin de l'année 1897, le titre d'empereur, et accepta que l'appui de la Russie l'affranchît de la domination effective des Japonais.

Le Japon a cependant encore ici une influence considérable ; son pavillon flotte sur les deux tiers des vaisseaux mouillés en rade, ou dans le port. Un petit bâtiment de guerre même, non loin duquel le *Friant* a jeté l'ancre, stationne en rade, et des visites ont été échangées entre les officiers des deux vaisseaux.

Il y a, nous dit-on, environ huit mille étrangers à Tchemoulpo. Les indigènes habitent, en dehors de la ville d'affaires, occupée par ces étrangers, une grande agglomération de huttes sordides, que longe le chemin de fer de Tchemoulpo à Seoul.

A part la traversée de la ville indigène, d'une apparence de misère et de saleté repoussante, le trajet en chemin de fer,

dans ce pays couvert de neige, où l'obscurité se fait bientôt du reste, n'offre rien de remarquable. C'est le train de retour des gens d'affaires, et nous y faisons la connaissance d'un Français, M. M..., directeur des écoles françaises, d'un jeune Américain, M. S..., conseiller privé de Sa Majesté, d'un Anglais et de deux Allemands.

A la gare de Seoul, nous trouvons le chancelier gérant du Consulat de France, M. L..., et M. T... ancien sous-préfet et ancien résident au Tonkin, maintenant directeur des mines de l'empire, avec qui surtout nous aurons à travailler au règlement de nos comptes. Des chambres ont été préparées à notre intention à la légation de France, où nous ne trouvons malheureusement pas notre ministre, M. C. de P., actuellement en congé.

Avant le dîner, nous passons quelques instants au club diplomatique, où nous étendons nos relations. Les Français sont décidément ici en bonne posture, et la prédilection de Sa Majesté pour nos compatriotes apparaît déjà bien nettement. Car la plupart des chefs de service sont Français, le directeur des postes, M. Cl..., le conseiller de la justice, M. Cr..., ancien magistrat, des ingénieurs venus pour l'étude des chemins de fer en projet, le directeur des écoles françaises, M. M... le directeur des mines, M. T... Nous dînons fort agréablement chez notre chargé d'affaires, où la jolie madame L... nous offre la plus gracieuse hospitalité.

La journée du 20 est prise par des réunions d'affaires et des visites. J'entre en relations avec quelques personnages coréens, entre autres avec le général Yee, commandant l'école militaire des élèves-officiers, et avec le premier interprète de Sa Majesté, M. Yoen Sang Koeun, qui passe pour avoir une grande influence à la Cour.

Pour le moment, ce qui nous frappe le plus dans la capitale de la Corée, c'est une épouvantable boue qui rend la circulation bien difficile. Elle provient, il est vrai, de la fonte de la neige qui recouvrait hier encore le sol, mais elle doit être habituelle ici, à en juger par la nature des chaussures portées par les indigènes, sortes de babouches transformées en échasses par un X en bois placé sous la semelle et qui atteint dix centimètres de hauteur. Nous adopterions volontiers cette chaus-

sure indigène, analogue à la geta japonaise, mais beaucoup plus haute, pour éviter de patauger dans cette boue gluante et glissante. Mais il faut, paraît-il, un long apprentissage pour apprendre à marcher avec cet instrument. Heureusement on trouve des pousse-pousse, appelés ici, comme au Japon, kouroumas, la plupart des kouroumayas étant Japonais, et, en dépit de quelques enlizements, on parvient à circuler tout de même.

Seoul ressemble à toutes les villes chinoises, en somme : mêmes maisons basses sans étages, aux toits relevés, même saleté, mêmes odeurs. Aussi se croit-on transporté dans un autre pays et un autre temps quand, tout à coup, au débouché des rues étroites et tortueuses, on tombe sur un tramway électrique qui suit la principale artère, large boulevard traversant la ville de l'est à l'ouest, dans sa plus grande longueur.

L'avenue des ministères, perpendiculaire à la large rue, a bien quatre-vingts mètres de largeur; elle mène à l'ancien palais, maintenant abandonné, où l'impératrice infortunée, qui n'avait commis d'autre crime que celui d'aimer son pays, tomba tragiquement sous le poignard des assassins.

Le palais qu'habite actuellement l'empereur est dans le quartier des légations. Là, derrière une enceinte de hautes murailles, gardée nuit et jour par une véritable armée, dans cette demeure, qui ressemble bien plutôt à une maison centrale qu'à un palais, l'empereur, l'âme bouleversée par la terrifiante vision de sa femme assassinée sous ses yeux, constamment hanté par la crainte d'une fin semblable, s'est réfugié, sous la protection des ministres des puissances étrangères.

Seul le quartier des légations tranche un peu sur la monotonie architecturale de cette capitale millénaire ; je remarque surtout les légations de France et de Russie, qui, bâties en briques rouges dans un site légèrement dominant, et flanquées de tourelles, ont un faux air de château-fort. Non loin de ce quartier, sont une église catholique, un temple anglican et une mission de pères lazaristes. Tels sont les représentants de l'architecture européenne à Seoul.

Toute la ville est entourée d'une muraille de dix à quinze mètres de hauteur et d'un développement de vingt-cinq kilo-

mètres, qui pourrait servir de ceinture à une ville quadruple.

L'indigène coréen n'a, extérieurement, aucun point de ressemblance avec le Céleste. Alors que, dans une ville chinoise, la couleur dominante est le bleu, ici, c'est le blanc. Tous les hommes sont uniformément vêtus de blanc ; les classes pauvres portent une veste blanche et un large pantalon blanc serré au-dessus de la cheville, et, sur la tête, un foulard blanc noué ; les classes aisées portent, au lieu de vestes, des robes blanches de coton ou de satin.

Comme coiffure, les hommes mariés (ils le sont tous) portent un chapeau noir tressé avec des brins de bambou très fins, à larges bords plats et de forme haute. Ce chapeau, trop petit, n'entre pas sur la tête comme les nôtres ; il est maintenu par un ruban passant sous le cou et recouvre les cheveux relevés en chignon sur le dessus de la tête. Pas la moindre queue ; et si vous ajoutez que le Coréen ne fume pas l'opium, que reste-t-il du Chinois? Le Coréen tient du reste à sa coiffure autant que le Chinois à sa queue, et un édit royal, qui en avait seulement recommandé la suppression, il y a quelques années, faillit causer une révolution et resta sans effet.

La blancheur du vêtement donne aux rues de la ville un aspect très particulier. Puis cette coutume a une répercussion sur les mœurs féminines : la femme coréenne lave sans discontinuer, nuit et jour. Partout où il y a une flaque d'eau, même sale, il y a une femme coréenne qui lave. Le silence des nuits n'est troublé que par le bruit des battoirs des laveuses.

La femme coréenne, dans la classe aisée, est très rigoureusement recluse pendant le jour. A huit heures du soir, on sonne une cloche énorme (la troisième du monde comme taille, dit-on) et très vieille (elle date du XVe siècle), placée dans une tour au centre de la ville. A ce signal, tous les hommes doivent rentrer, et la rue appartient aux femmes. Sont seuls autorisés à sortir : les aveugles, les étrangers, les fonctionnaires en service et les personnes munies d'ordonnances pour le droguiste. En tout cas, un homme qui rencontre une femme doit baisser pudiquement les yeux ; toute

infraction à cette règle est considérée comme la dernière des inconvenances. A minuit, lorsque la cloche sonne de nouveau, toutes les femmes doivent rentrer et les hommes peuvent sortir.

Dans ce pays privilégié, aux mœurs simples, les combinaisons de la mode ne fatiguent pas plus l'imagination des femmes que celle des hommes. Uniformément, de temps immémorial, toutes les femmes sont vêtues de blanc, avec un manteau de soie verte qui, au lieu de poser sur les épaules, est remonté sur la tête, de façon que la femme puisse s'en servir à l'occasion pour se voiler la face. Les manches pendent, inutiles et très longues, de chaque côté. Encore ce luxe d'un manteau de soie verte qui vient s'ajouter au costume blanc, est-il particulier à la capitale.

En arrivant, le 20 au soir, chez M. T..., où nous dînons, j'apprends que Sa Majesté, qui sait notre arrivée, a déjà exprimé le désir de nous voir.

Le 21, au matin, je me rends chez le généralissime de l'armée coréenne, prince Min Yung Whorn, qui me reçoit dans son yamen aux multiples cours, avec le cérémonial d'usage. Un lunch à l'européenne est préparé. Le prince me fait savoir que Sa Majesté veut qu'avant d'être reçus solennellement par Elle, nous soyons invités à dîner, en son nom, par le Conseil supérieur des généraux. Je lui indique la limite extrême de notre séjour à Seoul; il ira tout à l'heure prendre les ordres de Sa Majesté et viendra, cet après-midi, en me rendant ma visite, me faire l'invitation officielle.

Le prince Min Yung Whorn est, paraît-il, du parti progressiste. Il a été en Europe, a représenté l'empereur de Corée au couronnement du Tsar, et il me montre avec une certaine fierté les décorations en brillants qui lui ont été remises à cette occasion. Son frère, le prince Min Yung Chan, a représenté la Corée à l'Exposition universelle de 1900; il est attendu à Seoul dans deux ou trois jours. En même temps que généralissime, le prince Min Yung Whorn est grand-chancelier de trois ordres en création, l'un réservé aux souverains, que, me dit-il, son frère a été chargé de porter au Président de la République, un second, le Taï Kok, pour les dignitaires civils, et

un troisième, le faucon violet, oiseau symbolique national, pour les militaires.

A deux heures, je reçois la visite du prince qui vient, en grande pompe, garde et chaise à porteurs, nous inviter à dîner pour le soir même, mon camarade C... et moi, ainsi que le consul de France.

A sept heures et demie, nous nous présentons à celle des portes du palais qui nous est indiquée par un serviteur de la cour envoyé pour nous guider. Le palais est formidablement gardé : à chaque porte, une compagnie de garde fournit une quadruple sentinelle. Tout autour du palais, à chaque angle, de façon que pas un seul point n'échappe à cette surveillance incessante, d'autres quadruples sentinelles surveillent les abords. En outre, de fortes patrouilles, à de courts intervalles, parcourent les chemins de ronde intérieur et extérieur. Enfin il n'y a, autour du palais, que des casernes.

L'armée coréenne, qui compte environ dix mille hommes, est presque tout entière occupée à ce service. Trois ou quatre mille hommes seulement sont dans la région montagneuse qui sépare la Corée de la Mandchourie, où il y a, paraît-il, fort à faire pour empêcher les bandes de Boxers pourchassés du territoire chinois de pénétrer en Corée.

Dans la salle de réception où nous sommes introduits, les ministres et les hauts dignitaires de l'armée, généraux honoraires pour la plupart, nous attendent, et les présentations se font suivant le rite accoutumé. Ils portent tous le costume de cour, une robe blanche avec insignes de mandarin, la poitrine entourée d'une ceinture étroite; sur la tête, un bonnet en forme de mitre, orné par derrière de deux ailettes, dont les dimensions et la forme indiquent, paraît-il, le rang.

A dîner, je suis à la droite du généralissime, prince Min Yung Whorn, qui préside, ayant en face de lui le prince Yi Cyai Sun, frère de l'empereur. Il y a en tout douze convives; le ministre des Affaires étrangères, ceux de l'Intérieur, des Postes, le grand ministre de la Cour et deux ou trois dignitaires ayant rang de généraux. J'espérais trouver là le général Yee, commandant l'école militaire des élèves officiers, et je comptais sur sa connaissance de la langue anglaise pour faciliter la conversation. Mais il faut être de rang élevé dans

la noblesse ou grand dignitaire de l'empire pour être admis à dîner au palais impérial; or Yee n'est, paraît-il, qu'un simple général de division parvenu.

Fort heureusement l'interprète favori de Sa Majesté, notre ami Yoen Sang Koeun, est là, près de moi, et sa présence permet à la conversation de ne pas languir. Dîner à l'européenne tout à fait excellent, menu très soigné, vins de premier ordre. L'ordonnateur de ces dîners est une Alsacienne, mademoiselle Sontag, dont on apprécie infiniment, paraît-il, la gestion économe. Depuis qu'elle est là, les dîners offerts aux Européens ne reviennent plus guère qu'à deux cent yens (cinq cents francs) par tête, tandis qu'ils étaient comptés autrefois mille francs sur la liste civile. Il y a tant d'intermédiaires, et il faut bien que tout le monde vive! Et puis, ne sommes-nous pas dans le pays du « squeeze » par excellence?

Au dessert, lorsque commencent les toasts, nous sommes les meilleurs amis du monde, le prince Min et moi. Je m'efforce de ne pas être en reste dans les salamalecks et les protestations d'amitié échangés à profusion. Je ne sais si j'y réussis; toujours est-il que, lorsque nous sommes passés au fumoir, le prince me tient les mains des quarts d'heure entiers, et me fait promettre de lui écrire souvent.

Le prudent et taciturne ministre des Affaires étrangères lui-même, Son Excellence Jeh Shoon Pak, se déride et se rapproche, vivement intéressé, car nous avons abordé une question brûlante : celle du projet de traité russo-chinois concernant la Mandchourie, dont une indiscrétion m'a permis de connaître la teneur. Aussi toutes les langues sont-elles déliées, et notre conversation sera à coup sûr vivement commentée au prochain conseil, qui va du reste avoir lieu dans quelques instants, après notre départ. Car cet empereur, dont le pouvoir absolu ne connait pas de limites, vit sans cesse dans la terreur obsédante d'être assassiné de nuit. Il ne dort donc jamais la nuit, et tout le monde veille avec lui. Il veut avoir sous la main ses ministres, ses généraux, ses conseillers.

Le grand ministre de la Cour, qui vient d'être mandé par l'empereur, m'informe que notre audience et la réception à la cour sont fixées au surlendemain. Sa Majesté a eu l'aimable pensée d'inviter tout l'état-major du *Friant*. Nous prenons

enfin congé, non sans avoir félicité l'aimable mademoiselle Sontag de la superbe ordonnance de son dîner et échangé mille poignées de main avec nos amis, qui m'annoncent tous leur visite pour le lendemain ; puis nous nous dirigeons vers la sortie du palais.

Si l'entrée s'était opérée sans trop de difficultés, il n'en est pas de même de la sortie. Le commandant de la compagnie de garde s'avance avec des hommes armés, porteurs de lanternes sourdes, pour constater notre identité. Puis les coups de sifflet retentissent, transmis de proche en proche jusque dans l'extrême lointain : c'est la façon de demander à l'empereur lui-même, qui détient personnellement, la nuit, toutes les clefs du palais, celle qui nous est nécessaire, avec l'autorisation de nous laisser sortir. Au bout d'une demi-heure, un eunuque arrive en courant, essoufflé, porteur de la clef attendue.

Seoul, 22 janvier.

J'ai parcouru ce matin le quartier japonais. La population coréenne ne supporte qu'à grand'peine ce voisinage détesté, qui lui rappelle la conquête et l'occupation étrangère. Une troupe d'infanterie japonaise y tient du reste encore garnison, sous prétexe de garder la légation du Japon.

Le souvenir de l'occupation et de tous les malheurs qu'elle a causés pèse encore lourdement sur la Corée : on comprend aisément qu'entre les deux nations qui se disputent la prépondérance dans ce pays, les sympathies de la Corée n'hésitent pas un instant, et aillent toujours vers la Russie, qui ne lui a pas fait sentir une brutale étreinte.

En revenant à la légation, on nous montre, dissimulée derrière un mur, dans la rue la plus étroite de Seoul, une pagode de marbre vieille de sept siècles, une merveille de dessin indien, représentant Bouddha et les diverses phases du Nirvana. Depuis trois siècles déjà, le bouddhisme a fait place à la religion de Confucius et n'a plus, en Corée, que quelques adeptes dans la région montagneuse du nord.

Après avoir déjeuné avec quelques compatriotes chez deux jeunes ingénieurs français, venus ici pour étudier le tracé de

la voie ferrée qui doit relier Seoul à Moukden, nous sommes conviés, au nom de Sa Majesté, à visiter les anciens palais royaux. On nous conduit d'abord au palais d'été, à deux kilomètres du centre de la ville. Ce palais est bâti sur une colline qui domine Seoul; de là on se rend bien compte de la situation vraiment pittoresque de cette capitale, à quelques kilomètres de la mer, avec laquelle la relie un fleuve navigable, le Han, et au pied d'une région montagneuse à laquelle quelques pics dénudés donnent des aspects de grande chaîne. Les fauves abondent, paraît-il, dans la montagne, tigres, panthères, léopards, et il n'est pas rare qu'on tue un tigre sous les murs de la ville. Ces rochers escarpés qu'on croirait toucher de la main, tant l'atmosphère est transparente et limpide, sont fréquentés par de nombreux oiseaux de proie, des faucons surtout, dont les Coréens ont fait leur oiseau national.

Nous voyons d'ici les huit portes de Seoul, dont chacune a sa spécialité : il en est une par où passent les morts, une autre par où passent les condamnés; celle du nord, qui donne une issue directe vers les points fortifiés de la montagne, est toujours fermée et ne doit être ouverte que pour favoriser la fuite de l'empereur, au cas où il ne se croirait plus en sûreté dans sa capitale. Elle a vraiment une étendue considérable, cette ville de Seoul, et certainement le chiffre de deux cent cinquante à trois cent mille âmes, auquel on évalue sa population, n'est pas exagéré. Au delà des murailles, à perte de vue, s'étend la plaine des tombeaux, des tertres de taille différente suivant la qualité du mort, plus ou moins espacés aussi : une tombe crée autour d'elle d'autant plus de solitude qu'elle est habitée par un personnage plus considérable. Çà et là, sur la terre grise, des points plus sombres qui remuent, les chiens errants, les chiens sans maîtres, qui vivent là des cadavres à peine enfouis, aussitôt déterrés.

Tout ces environs sont délicieux de fraîcheur, doucement vallonnés, sillonnés de ruisseaux qui scintillent au soleil, et couverts de bois; on doit faire là, par les journées de printemps, de ravissantes promenades. Et je comprends maintenant le nom de cette contrée que nous appelons, je ne sais pourquoi, la Corée, et qui s'appelle « Tsao Shien » ou « Sérénité du matin ».

Nous entrons à l'intérieur du palais. L'aspect en est moins rébarbatif, moins hostile que celui des palais des fils du Ciel, à Pékin. Au milieu de jardins délicieux, mais jamais entretenus, il est vrai, apparaissent des bâtiments aux toits recourbés, dont l'émail réflète les rayons du soleil; ils sont précédés de terrasses ornées de marbres aux formes hiératiques, comme on en voit dans tous les palais d'Extrême-Orient. Cette apparence, de loin, est jusqu'à un certain point majestueuse; de près, hélas! ce sont des décombres, des ruines. L'herbe et les brousailles ont poussé entre les dalles de marbre jauni, plusieurs fois séculaires.

Ces palais ne sont pas complètement inhabités cependant: à notre approche, des formes humaines toutes blanches surgissent d'un soupirail qui donne accès à une pièce basse et sombre. Là, étendus sur un lit de camp, une dizaine de serviteurs étaient assoupis dans la chaude et lourde atmosphère de la fumée de tabac, une fumée spéciale, d'une odeur âcre, rappelant celle de l'opium. Car si le Coréen ne fume pas l'opium, dont le commerce est interdit, il fume sans discontinuer, dans des pipes au long tuyau de bambou, un tabac opiacé dont les effets, bien que plus lents et moins terribles, sont cependant encore pernicieux.

A travers les jardins immenses, des pavillons aux formes bizarres et diverses sont semés dans la verdure, au milieu des thuyas et des cèdres centenaires, ou sur des îlots au milieu de vastes pièces d'eau envahies par les lotus. Ils ne sont pas non plus déserts, ces jardins. Des oiseaux de toute espèce, des ibis, des grues, des oies sauvages qu'on entoure ici d'une vénération religieuse, d'autres animaux encore, des cerfs, des biches, des chevreuils, donnent à ce paysage l'animation et la vie qui manquent dans les palais déserts et dévastés de Pékin. Tout cela a un charme étrange, résultat sans doute de l'agencement combiné des beautés naturelles et artificielles, qui est le triomphe des peuples d'Extrême-Orient.

Tout au fond du parc, dans une salle attenante aux appartements de la malheureuse reine, l'intendant du domaine nous a fait préparer, par ordre, le lunch inévitable, champagne, chocolat, gâteaux secs.

Alors que la Corée vivait heureuse et tranquille dans la vas-

salité de la Chine, ce palais servait de résidence d'été à la famille royale; il est inhabité depuis les tragiques événements de 1894 et 1895, dont on va faire revivre sous nos yeux un des principaux épisodes, dans un autre palais, où nous arrivons maintenant.

La façade de la porte principale est imposante, avec sa haute et vaste terrasse à laquelle donnent accès des escaliers sur les côtés, une rampe au milieu. Au frontispice, on lit en caractères chinois cette belle maxime de Confucius : « Le respect qu'on mérite se mesure à la dose d'amour de l'humanité dont on est capable. » Cela vaut bien la devise qu'on lit sur nos monuments publics.

Une fois cette triple porte franchie, le chambellan de Sa Majesté, S. E. Yi Yong Kio, nous fait passer dans une série de grands pavillons qui se ressemblent tous; mais la décoration intérieure des salles, où l'or est répandu à profusion, varie suivant leur destination. Nous traversons ainsi des salles de fêtes, la salle du trône, et enfin, après avoir parcouru, pendant sept ou huit cents mètres, un nombre considérable de cours, nous arrivons à la partie la plus intéressante de notre visite, les appartements privés de Leurs Majestés.

Tout au bout des cours et des galeries, est une chambre, où ne pénètre avec nous que le grand chambellan, dont l'attitude respectueuse témoigne que nous sommes entrés dans un lieu vénéré, une sorte de sanctuaire. Au fond de la pièce basse et obscure, où la lumière n'entre que tamisée par d'étroites fenêtres aux carreaux de papier de riz, un lit-alcôve encore en désordre. Sans l'épaisse poussière, on croirait que cette pièce est encore habitée, qu'on vient d'en sortir. C'était la chambre de la malheureuse reine.

Et, tristement, ce chambellan, qui parle presque couramment le français, répond à nos questions et nous fait le récit du drame.

Le 8 octobre 1895, à trois heures du matin, une bande, composée de soldats et de policiers japonais déguisés et de quelques Coréens gagnés à la cause du Tai won Kiuen, pénétra dans le palais. Quelques sentinelles qui résistaient furent égorgées, le reste de la garde s'enfuit. A travers les nombreuses cours que nous venons de parcourir, après avoir

brutalisé et tué les serviteurs qu'ils voulaient forcer à les conduire aux appartements privés de la reine, ils arrivèrent dans l'étroite cour où nous sommes en ce moment et qui précède les appartements où le roi et la reine reposaient sans défiance. Les ministres du Japon leur avaient, à maintes reprises, donné l'assurance qu'ils pourraient compter, en toute circonstance, sur la protection, même à main armée, du Japon. Les troupes japonaises avaient en effet pénétré en armes dans le palais à la suite des meurtriers et, en ordre parfait, sous le commandemant de leurs officiers, avaient entouré la cour et les bâtiments où ceux-ci opéraient, et ils faisaient bonne garde à toutes les issues, afin que la malheureuse victime ne pût pas s'échapper.

Attiré par le bruit et mis au courant par le ministre du palais, le roi s'était efforcé d'attirer de son côté la bande des assassins, espérant ainsi détourner l'attention et donner à la reine le temps de s'enfuir. Le prince héritier, traîné par les cheveux et frappé à coups de sabre, fut sommé de conduire lui-même les meurtriers à la chambre de la reine et ne réussit qu'à grand'peine à se réfugier auprès de son père, sur le seuil des appartements royaux. Là, tous deux, liés et garottés, virent l'infortunée princesse se précipitant hors de ses appartements envahis par les forcenés et tombant sous leurs coups. Quelques instants après, elle retrouvait la force de se soulever pour demander si son fils était sain et sauf; les assassins se ruèrent de nouveau sur elle et la percèrent de leurs épées.

Et je comprends maintenant que l'horreur de cette nuit ne puisse pas s'effacer des yeux et du souvenir de ce malheureux monarque, et que le cerveau de ce fils, déjà infirme, en ait été bouleversé au point de ne pouvoir plus reprendre jamais son complet équilibre.

Nous nous sommes attardés dans cette visite d'un intérêt angoissant; il est six heures et je me souviens tout à coup que j'étais attendu à quatre heures à l'école militaire des cadets, qu'on devait me faire visiter. Mon ami le général Yee, qui la commande, n'a pas perdu patience; il m'attend toujours, mais il fait nuit et nous remettons la visite au lendemain matin. Il m'excuse sans peine de mon long retard quand il sait que je viens de faire ce pèlerinage que les Coréens font souvent en

pensée, mais que peu sont admis à faire en réalité. Dans son anglais un peu étrange, il me dit encore quel pieux souvenir tous les Coréens gardent à la pauvre martyre, et nous nous séparons, non sans que j'aie dû faire honneur, au moins en apparence, au troisième des lunchs qui nous ont été offerts cet après-midi.

Seoul, 23 janvier.

Un grand branle-bas a été préparé à l'école militaire. Le général Yee, toujours vêtu de son uniforme, paré de ses aiguillettes et de son sabre, qu'il ne quitte jamais, m'attend avec le commandant en second de l'école, major Yi Ni Do. Successivement on me montre : une séance de gymnastique, des salles d'étude où l'on récite la théorie en coréen, des manœuvres sur le terrain, des exercices d'ensemble d'assouplissements, etc... C'est évidemment là un effort sérieux. Les exercices à rangs serrés, le maniement d'armes ne sont pas mal exécutés, mais tout cela est un peu vieillot. On a dû traduire en coréen quelque théorie de 1830. L'infanterie est armée, en partie du fusil russe Berdan, en partie de notre ancien Chassepot, dont nous avons vendu en Corée quelques milliers ; il paraîtrait même qu'on a omis de livrer les fourreaux des sabres-baïonnette, de sorte que les malheureux soldats sont condamnés à avoir constamment la baïonnette au bout du canon.

Il y a là, me dit le général Yee, plus de deux cents élèves, dont on pourra certainement faire de bons officiers quand l'instruction sera de nouveau dirigée par des instructeurs européens. Nous terminons notre visite par celle des dortoirs et des réfectoirs. Tout cela est d'une installation très sommaire : pas de lits, des nattes juxtaposées sur des lits de camp en planches. Que penseraient nos saint-cyriens, ou même nos simples troupiers, d'un semblable confort ? Mais tout est d'une propreté parfaite, ce qui ne doit pas être facile à obtenir des gens de ce pays.

Dans ces diverses visites, j'ai été accompagné par un élève de l'école française, un jeune garçon de seize ans, M. Pack, marié déjà depuis plusieurs années. Il a promis de nous

mener à un mariage qui a lieu ce soir dans sa famille, et ce qu'il m'a dit du mariage coréen a vivement surexcité ma curiosité.

Nous déjeunons chez M. M..., le sympathique directeur des écoles françaises. Plusieurs centaines de jeunes Coréens apprennent le français sous sa direction. Ils arrivent, paraît-il, à le parler assez facilement, beaucoup plus vite que les Chinois, la langue coréenne ou « En Mun » étant un idiome alphabétique, et non idéographique comme le chinois. Aussi trouve-t-on partout, à Séoul, des Coréens comprenant le français et le parlant un peu. C'est une œuvre très utile à l'influence française que poursuit là notre compatriote, avec un véritable succès.

M. Pack, notre jeune interprète, vient nous chercher pour la cérémonie du mariage. Nous arrivons un peu tard ; le fiancé vient de quitter la maison paternelle, mais depuis quelques minutes seulement ; nos kouroumas le rattraperont facilement. En effet, le voici devant nous : un jeune garçon de quinze ans environ, monté sur un cheval gros comme un terre-neuve, précédé de deux hommes portant, l'un un grand parasol blanc, l'autre une oie, emblème de la fidélité conjugale, fidélité qui n'est une obligation, dans ce pays, que pour la femme. Derrière lui, tout un cortège : un frère déjà marié, des serviteurs portant des lanternes de soie rouge.

Nous arrivons chez la fiancée. Le prétendant descend de cheval, s'empare de l'oie symbolique et la dépose sur une table qui restera interposée entre sa fiancée et lui. Nous le suivons discrètement, restant avec le cortège sur le seuil de la salle où l'entrevue doit avoir lieu. Deux dames d'honneur, louées pour la circonstance, revêtues de soies multicolores et très enrubannées, coiffées d'un haut échafaudage de fleurs artificielles, amènent la jeune fille, presqu'une enfant, devant le fiancé. C'est la première fois que celui-ci voit sa future femme. Quant à elle, non seulement elle n'a jamais vu son fiancé, mais elle ne le verra pas de si tôt, car ses paupières sont collées. Deux fois elle se prosterne devant son seigneur et maître, qui s'incline à son tour quatre fois, et le mariage est consommé, indissoluble. Car si l'homme peut

contracter autant d'unions illicites qu'il lui plaît, il ne peut pas rompre les liens d'un mariage ainsi consacré.

Nous voyons pour la première fois des femmes coréennes en costume d'intérieur. Les jupes blanches sont accrochées, non pas à la ceinture, mais beaucoup plus haut, sous la poitrine. Les épaules sont couvertes d'un corsage blanc très court, de sorte qu'il y a, entre le bas du corsage et le haut des jupons, une solution de continuité où la poitrine apparaît à nu. Après tout, ce n'est pas plus étonnant que le décolletage des femmes d'occident, et c'est plus pratique, la raison de cette mode étant de faciliter les devoirs de la maternité.

Après les salutations réciproques, une coupe de saké est tendue au fiancé, puis à la jeune femme qui y trempe ses lèvres ; elle se retire alors dans les appartements des femmes, pendant que le mari s'assied avec ses amis à une table abondamment servie.

M. Pack m'explique qu'après ce repas, qui va se prolonger trop longtemps pour que nous puissions en attendre la fin, le jeune garçon rentrera chez son père pour y recevoir la visite de sa femme. Celle-ci, toujours accompagnée des deux dames d'honneur et d'autres jeunes filles également louées pour la circonstance, sera amenée chez son beau-père en chaise hermétiquement close, les paupières toujours collées. Elle devra se prosterner un grand nombre de fois devant son beau-père et sa belle-mère, puis elle rentrera chez elle, où son mari viendra la retrouver dans la soirée. Les paupières auront été décollées et elle verra son mari pour la première fois. Mais celui-ci ne pourra pas encore connaître le son de la voix de sa femme, car les convenances exigent que, pendant plusieurs jours, elle demeure, en signe de respect, muette comme une statue.

Au bout de quelques jours d'allées et venues semblables, la jeune femme est définitivement conduite par ses parents chez son beau-père, où elle vivra désormais cloîtrée dans le quartier des femmes, n'ayant fait que changer de prison. Le ménage sera indéfiniment soumis à l'autorité absolue du père du mari, qui reste le souverain maître, et en présence duquel la jeune femme ne devra jamais élever la voix. Il peut arriver ainsi, me dit M. Pack, que, pendant des années, le beau-père

ne connaisse pas le son de la voix de sa bru. C'est qu'ici le respect de la hiérarchie de famille est considéré comme le souverain bien, le silence comme la première vertu de la femme.

Le Coréen, homme ou femme, n'est rien avant d'être marié. Aucun respect ne lui est dû, aucune charge, aucune profession ne lui est accessible. Un père qui n'a pas marié son fils avant vingt ans est considéré comme un mauvais père. Aussi les mariages se concluent-ils le plus souvent entre enfants de douze à quatorze ans, sans que toutefois la jeune femme soit tenue d'accomplir ses devoirs d'épouse avant l'âge de seize ans. Ce peuple a ainsi trouvé depuis longtemps, de temps immémorial, la solution d'un problème que nous paraissons considérer comme définitivement insoluble : la lutte contre le célibat et la dépopulation. Il en est ainsi du reste de bien d'autres questions occidentales, comme les associations, les syndicats, la mutualité, qui sont depuis longtemps d'un usage général et familier dans ce pays, où le paupérisme, qui n'est qu'une chose relative, n'existe pas.

Sept heures du soir. Nous voici au palais, dans les appartements impériaux cette fois. Encore quelques instants, et nous allons être introduits auprès de Sa Majesté. L'état-major du *Friant* est d'abord admis, en corps, à saluer l'empereur, qui veut bien me recevoir, comme chef de mission, en audience particulière.

Dans une pièce de dimensions moyennes, Sa Majesté l'empereur Li Hong Ujy se tient debout derrière un guéridon; son fils, le prince héritier, est à sa gauche, au petit bout de la table. L'empereur est vêtu d'une robe de soie jaune impérial richement brodée, avec, sur la poitrine, le dragon d'or aux cinq griffes que les Fils du Ciel seuls peuvent porter. La ceinture, placée très haut sur la poitrine, est garnie de pierres précieuses et d'énormes cabochons. Il est coiffé d'un bonnet de cour sans ornements.

Et devant cet homme de petite taille, d'une cinquantaine d'années, l'air jovial et bon enfant, qui a tenu à nous recevoir sans apparat, en éloignant son cortège habituel de soldats et d'eunuques, — ce qui est, paraît-il, une marque de confiance

et d'amitié, — je suis obligé de faire effort pour me figurer que j'ai devant moi le représentant d'une dynastie plus de cinq fois séculaire. L'interprète favori, notre ami Hyoen Sang Koeun, est là, dans une pose de respect et d'humilité, à demi courbé, les bras croisés et les yeux baissés ; car les regards des sujets ne doivent jamais, sous peine de mort, se poser sur l'auguste personne.

Très bavard, très curieux, l'empereur me pose une foule de questions sur notre général en chef, sur nous-mêmes, sur notre voyage, sur la campagne de Chine, sur les affaires politiques les plus graves. C'est à peine si, à bâtons rompus (car il faut bien aussi que je remplisse ma mission), je parviens à placer quelques phrases et à lui dire en substance que je suis chargé, par le général commandant en chef les troupes françaises en Chine, de le remercier des facilités qui ont été laissées, par son ordre, à l'achat des chevaux et bœufs porteurs et au recrutement des coolies coréens, ainsi que des présents qu'il a envoyés aux armées alliées en Chine.

Je le remercie personnellement de nous avoir autorisés à visiter ses palais. Puis je réponds à certaines questions qu'il me pose sur les troupes que nous avons en Chine, et j'en profite pour lui dire qu'en visitant l'école militaire, j'ai admiré la belle armée coréenne qui ne le cède en rien aux armées européennes. Enfin je lui exprime les vœux que forme le général en chef pour sa longévité, la prospérité de la famille impériale et la gloire de ce beau pays de Corée dont nous emporterons un souvenir ineffaçable.

Tout cela est interrompu par mille congratulations de sa part, par ses protestations d'amitié pour la France et les Français. Il sait, par des nouvelles reçues des vice-rois et des grands mandarins, que partout, en Chine, on s'est loué de la modération des Français qui, au lieu d'amener avec eux, comme les soldats d'autres puissances, de nouvelles calamités dans les régions qu'ils occupaient, ont au contraire fait cesser le désordre et ramené la confiance. Aussi sa prédilection pour nous en a-t-elle été flattée et accrue.

Alors, à voix basse, comme pour me confier un secret, Sa Majesté me dit qu'elle a désiré faire venir en Corée des officiers français, et que deux officiers d'artillerie vont arriver à

Seoul dans quelques jours pour organiser l'artillerie de son armée. C'est la France aussi qui la première a envoyé à Seoul un ministre ne dépendant pas de la légation de Pékin. Sa fierté en a été satisfaite, il ne l'oubliera pas. — Qui sait si tout cela ne nous sera pas utile un jour? Qui eût pensé, il y a quelques années, quelques mois même, que ce petit pays de Corée, à peu près ignoré et qui ne représentait guère, pour la plupart, qu'une expression géographique, deviendrait un facteur important de la paix du monde?

Pendant toute cette audience, le prince héritier, vêtu d'une magnifique robe de soie rouge, ne sort de sa torpeur que lorsque son père lui souffle ce qu'il faut dire. Il nous répète alors plusieurs fois, malgré des réponses qui auraient pu le satisfaire, une phrase que l'interprète traduit ainsi : « Alors il dit comme ça si vous avez fait bon voyage et si vous avez beaucoup d'argent. » Enfin l'empereur me dit qu'il a ordonné que les danseuses de la cour nous donnassent une représentation après le dîner.

Je remercie et nous prenons congé de Sa Majesté, qui me serre les mains avec effusion, désolée, me dit l'interprète, d'être empêchée par les lois de l'étiquette de prolonger cet entretien qui dure depuis une demi-heure et de ne pouvoir s'asseoir à table avec nous. Car aucun de ses sujets ne doit poser les yeux sur ce Fils du Ciel, ni surtout le voir manger, comme le commun des mortels. Il assistera cependant à notre dîner, mais invisible; il regardera par la fente de la porte, s'approchant à pas de loup, comme un enfant qui a peur d'être pris en faute.

Nos hôtes nous attendent, avec une dizaine d'officiers de l'état-major du *Friant*, dans un salon voisin où l'on nous offre, avant de passer à table, d'excellents vins d'Espagne. C'est le grand ministre de la cour qui préside, au nom de l'empereur, ce dîner auquel n'assistent que quatre autres Coréens, le ministre des Affaires étrangères, le généralissime, le grand chambellan et l'interprète Hyoen.

Je profite, pour répondre au toast du grand ministre de la cour, du moment, qui m'est signalé, où l'empereur est derrière la porte et regarde par la fente; je m'efforce alors de dire quelques paroles où chacun trouve son compte, le grand

ministre de la Cour pour l'éclat de la cour de Seoul, le ministre des Affaires étrangères pour le resserrement des liens d'amitié qui unissent la France à la Corée, le généralissime pour la gloire de la jeune armée coréenne, enfin je bois à la prospérité du règne de Sa Majesté, à qui je souhaite de vivre au moins mille ans. Hyoen traduisait à mesure, et l'intendant C.., qui était en face de moi et voyait Sa Majesté, m'a dit qu'Elle avait paru enchantée.

Après dîner, dans la grande salle des fêtes, nous assistons à la représentation donnée par les danseuses de la cour. Très étranges, ces petites danseuses, avec leur coiffure monumentale de fleurs artificielles et de verroterie, et leur costume bariolé : une superposition de jupes de soie de couleurs et de longueurs différentes, attachées sous la poitrine ; des manches très longues pendent du corsage trop court. Sur un rythme monotone marqué par des tambours, des cornemuses et des flûtes en roseau, elles tournent devant nous, les petites danseuses, lentement, les pieds glissant imperceptiblement sur le sol, mais avec des mouvements très gracieux de leurs bras et de leurs mains minuscules, très fines, aux attaches infiniment délicates. Toute la danse est dans les mouvements des bras, le buste restant droit pour ne pas compromettre l'équilibre de cet échafaudage qui pose sur leur tête.

Ce sont toutes les danses nationales qui se déroulent devant nous : la danse des tigres, du tambour, de la balle, des fleurs, des sabres, etc..., toujours très chastes, sans rien de passionné ou de voluptueux. Après, nous entendons les chants des guerriers montagnards, puis le chant national coréen, avec un nombre interminable de couplets, sur un rythme monotone et fatigant.

Et ce pauvre empereur est toujours là, derrière la porte, entouré de ses eunuques, épiant, par la fente, nos impressions sur nos visages. L'interprète Hyoen, qui a été mandé près de lui, vient de sa part me trouver et me demander s'il ne serait pas possible que son frère, le prince Yi Cyai Sun, et quelques ministres allassent le lendemain visiter le *Friant* avant son départ. Ce désir répond sans doute à la préoccupation de mettre la Corée en état de défendre son indépendance ; l'empereur songerait à la création d'une petite force maritime. Je transmets la requête au commandant du *Friant*

qui se met à la disposition du prince, et on organise cette petite expédition pour le lendemain, qui est, hélas! le jour du départ définitif, le retour vers le froid, la désolation et la misère.

Je commençais pourtant à m'attacher à cet intéressant pays, et j'éprouvais une certaine jouissance à en pénétrer petit à petit l'âme, qui a bien des points de ressemblance, au fond, avec l'âme chinoise, mais qui a cependant son originalité propre, très tranchée.

Comme la société chinoise, la société coréenne est basée sur la famille et le respect des traditions.

La morale, l'étiquette, les superstitions sont les mêmes et il en sera sans doute encore longtemps ainsi; on n'efface pas en quelques années l'empreinte de traditions millénaires. Or il ne faut pas oublier que ce pays, plus heureux en cela que la Chine, avait réussi, jusqu'en 1876, à rester complètement fermé à toute pénétration étrangère. Il le devait en grande partie à sa situation géographique : en dehors de toute voie de communication maritime importante, séparé du continent par une région montagneuse difficilement praticable, il lui fut facile de rester isolé du reste du monde. Aussi les coutumes anciennes s'y sont-elles conservées intactes, et c'est ce qui fait le charme si particulier de ce pays.

L'intérêt qu'il présente à ce point de vue menace de recevoir une sérieuse atteinte par la transformation qu'il subit en ce moment et dont l'impulsion première a été donnée par le Japon. Mais jusqu'où se poursuivra-t-elle, cette évolution vers la civilisation occidentale? Maintenant que la main de fer du conquérant, qui imposait les réformes, s'est retirée, le descendant de l'antique dynastie ne sera-t-il pas, malgré lui peut-être, ramené en arrière par d'invincibles influences ataviques, aidées par celles des contemporains intéressés au retour à l'ancien état de choses, dont ils tiraient plus de profit?

L'empereur actuel est un homme de valeur, qui s'occupe beaucoup et avec une réelle compétence, des affaires de l'État. Il est certainement très désireux d'améliorer la condition de son pays et très disposé, pour le moment du moins, à suivre les avis des conseillers européens qui lui sont attachés. Mais il est en butte, dans sa famille, dans son entourage, à des

sollicitations incessantes, inlassables, obsédantes, dont on trouve la trace dans de récents édits qui peuvent être considérés comme des retours en arrière.

Au reste, les circonstances qui l'ont poussé à se rapprocher des ministres des puissances européennes ne donnent-elles pas le droit de dire que c'est uniquement par prudence et contraint par la force des choses qu'il s'est résolu à implorer leur protection, en échange de laquelle il a bien fallu qu'il donnât des gages?

La corruption des fonctionnaires coréens est profonde, et j'ai été frappé du scepticisme et des critiques très franchement formulées par le chambellan qui ne m'a pas paru fonder grand espoir sur la rénovation de la Corée.

Quoi qu'il en soit, ce pays traverse en ce moment une terrible crise. Se figure-t-on en effet l'état de ce petit royaume, rudement éveillé en sursaut de son profond sommeil séculaire, se trouvant subitement mis en possession d'une indépendance qu'il n'avait ni demandée ni souhaitée et, du même coup, exposé aux compétitions des nations étrangères en même temps qu'aux appétits de ses puissants voisins? Réformes, créations de toute sorte, panacées universelles, on lui offre tout cela de tous côtés, du ton d'une meute qui aboie. Le pauvre pays ne sait à qui entendre, s'efforce, sans y arriver d'ailleurs, à comprendre la nécessité de toutes ces choses qui ne lui avaient pas paru, jusqu'ici, indispensables à son bonheur. Aussi a-t-on la sensation très nette d'une sorte de déséquilibre, d'effarement, qui dureront sans doute longtemps encore, et peut-on se demander avec une certaine inquiétude ce que deviendra cet édifice en reconstruction quand l'empereur Li Hong, qui n'a heureusement qu'une cinquantaine d'années, viendra à disparaître, laissant le pouvoir absolu à un fils infirme, qui sera livré sans défense à de terribles appétits.

Grâce à son climat privilégié, à ses richesses naturelles, agricoles et minières, capables de faire vivre une population bien plus considérable que la sienne, la Corée a toujours excité les convoitises des nations voisines et particulièrement du Japon, tenu en respect, d'abord, par le prestige, longtemps resté intact, de l'Empire du Milieu, et aujourd'hui par

la Russie, qui lui interdit toute entreprise directe. Le Japon ne renonce pas pour cela à ses desseins; il compte évidemment sur l'agitation intérieure, qu'il fomente et entretient, pour ramener la Corée à un état d'anarchie qui lui permette de se présenter comme le sauveur, dès que l'occasion lui paraîtra proprice.

Mais voici qu'un facteur nouveau est intervenu. Les rivalités européennes, pour qui le monde ne sera bientôt plus assez vaste, se sont mises en arrêt sur ce point du globe. L'équilibre mondial est intéressé ici, et les yeux se tournent curieusement vers cette petite presqu'île, à peu près indifférente à tous jusqu'ici.

COMMANDANT R. NIVELLE

LA DÉFENSE

DES IMPÔTS INDIRECTS

Il y a une cinquantaine d'années, une étude publiée sous ce titre serait apparue comme un plaidoyer banal en faveur d'une cause gagnée d'avance. L'opinion générale s'est à ce point retournée que je brave aujourd'hui un péril inverse : ceux qui s'en tiendront aux apparences vont me croire étrangement paradoxal, ou terriblement réactionnaire.

On m'excusera de protester, en forme de préambule, contre toute interprétation trop hâtive de ma pensée : mon intention n'est pas de préconiser des idées de réaction ; elle n'est pas davantage d'amuser le lecteur avec des paradoxes. Je me propose simplement de remettre en lumière, sur des questions qui intéressent tout le monde, quelques vérités claires, à mes yeux, jusqu'à l'évidence, et malheureusement tombées dans un regrettable discrédit.

Pour éviter tout malentendu, j'explique d'abord le sens que je donne aux expressions que j'emploie. On comprend de quatre ou cinq manières différentes la distinction des taxes en impôts directs et impôts indirects. Je rejette, pour aujourd'hui, les définitions dites scientifiques ; je m'en tiens à l'acception courante, au sens administratif que tout le monde connaît. J'appelle « contributions directes » les contributions qui se perçoivent par rôles ; ce sont les impôts dont

on nous apporte la note au mois d'avril : la feuille est blanche, d'abord, et contient au revers des explications que personne ne lit et que d'ailleurs les profanes ne comprendraient guère; quelques semaines après, la feuille blanche est remplacée par une feuille verte, contenant des injonctions impératives et catégoriques ; puis, vers la fin de mai, la feuille devient rose, comminatoire et désobligeante. Les contributions directes sont la cote mobilière, l'impôt foncier, la patente, l'impôt des portes et fenêtres ; ce sont aussi les taxes sur les chiens, les billards, les voitures, les vélocipèdes, etc...

Les impôts indirects sont tous les autres : ceux qu'on paye au receveur d'enregistrement quand on hérite d'une fortune ou quand on achète une maison, lorsqu'on fait un bail, une assurance, un emprunt, un contrat de mariage ; ceux qu'on paye à la Régie lorsqu'on expédie du vin, lorsqu'on distille de l'alcool, lorsqu'on fabrique du sucre, lorsqu'on récolte du sel, lorsqu'on achète du tabac ; ce sont tous les impôts qui portent non sur les gens ou sur les choses, mais sur des faits. Ces impôts donnent au ministre des finances les cinq sixièmes des ressources dont il a besoin pour solder les dépenses publiques. Sans songer un instant à la reconnaissance qu'on leur doit pour un service de cette importance, on les attaque, on les méprise, on les vilipende, on les condamne !

A quoi tient le revirement qui s'est fait dans le sentiment public ? Comment les contributions directes, les plus criardes de toutes les dettes, sont-elles parvenues à se rendre presque populaires ? Pourquoi les impôts indirects, plus discrets que les autres et presque toujours inaperçus, qui font cinq fois plus de besogne avec cinq fois moins de bruit, ont-ils accumulé contre eux une rancune quasi universelle ?

Je vois à cette injustice deux raisons principales. Depuis cinquante ans, la science financière, qui est à la fois une science d'expérience et de raisonnement, a bien fait quelques progrès ; elle est restée, cependant, hérissée de difficultés et parsemée de controverses ; seulement, — et c'est là le fait nouveau, — ces difficultés n'effarouchent plus personne ; ces controverses sont devenues des thèmes de discussions d'une extrême simplicité.

Les journalistes, d'abord, qui savent énormément de choses, ont mis le public au courant de ces questions; les hommes politiques ensuite, les sénateurs, les députés, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement, et les conseillers municipaux des 36 000 communes de France, et les candidats à l'une quelconque de ces fonctions, et les membres des comités qui patronnent ces candidats, ont dû se faire des opinions réfléchies, arrêtées et définitives sur les points où les hommes d'étude se disent encore perplexes et se croient insuffisamment fixés.

On comprend sans peine qu'une science qui s'est ainsi vulgarisée n'ait pas pu demeurer stationnaire. Quelques solutions couramment reçues ont été remises en question, notamment celle qu'on donnait d'ordinaire au problème qui nous occupe. Cela tient en partie à ce qu'un très grand nombre, parmi nos financiers improvisés, ont l'avantage de ne pas payer du tout de contributions directes. Nous sommes à Paris 605 279 électeurs; or il n'y a que 196 317 cotes mobilières, produisant en chiffres ronds 25 millions de francs. Encore les quatre cinquièmes de cette somme (20 millions) sont-ils à la charge de 25 p. 100 seulement de ces 196 000 contribuables. Sur un peu plus de 600 000 électeurs, il y en a 404 000 qui ne payent rien et 160 000 qui ne payent presque rien. Ces 564 000 personnes ont le droit de préférer une taxe qui ne charge que les 40 000 autres!

Pour apprécier la valeur relative de nos impôts, ce n'est plus au point de vue de la justice distributive qu'on se place, ce n'est pas au point de vue de l'influence qu'ils peuvent avoir sur les affaires, au point de vue de leur répercussion sur le commerce; c'est presque exclusivement au point de vue électoral. Or, à ce point de vue, les impôts directs ont deux mérites éclatants : ils épargnent apparemment le nombre; ils chargent visiblement les riches.

L'autre raison, à laquelle j'ai fait allusion, explique l'impopularité des impôts indirects. Ceux-ci sont victimes d'une généralisation défectueuse et portent à eux tous le péché dont un seul d'entre eux est coupable.

Un des membres de cette nombreuse famille, et l'un des meilleurs, je le déclare sans hésitation, a donné à la France,

dans des moments pénibles, de merveilleuses ressources. Il était moral entre tous ; il n'était pas injuste ; il ne portait pas sur le nécessaire ; il frappait un superflu dommageable à ceux qui en usent ; il atteignait le cabaret. En 1816, on avait taxé les boissons de deux manières différentes, suivant qu'elles se consommaient au cabaret ou à domicile. La consommation au cabaret payait un droit de détail très élevé, 10 p. 100 de la valeur ; la consommation à domicile, pourvu qu'on s'approvisionnât par quantités de 25 litres (et cette condition, il faut le reconnaître, était le point vulnérable du système) ne payait qu'un droit insignifiant de circulation : un centime et demi par litre, en moyenne. Avec une admirable persévérance, les cabaretiers ont travaillé tout un siècle à détruire cette législation dont les principes, sinon les détails, étaient excellents. Ils y sont parvenus par étapes successives, enlevant une pierre de l'édifice toutes les fois que la volonté du nombre acquérait une autorité plus grande. Et l'édifice s'est définitivement écroulé à la fin de 1900. Le seul droit qui subsiste sur les boissons dites hygiéniques est celui qui n'atteignait pas le cabaretier, c'est la taxe modique sur la consommation à domicile.

Or, pour arriver à leurs fins, — la suppression d'une taxe qui les embarrassait, — nos 490 000 cabaretiers (car nous en avons un par 75 habitants !) ont semé dans l'esprit de ce peuple qu'ils empoisonnent, mais qui les écoute, la haine de la Régie, l'horreur des « Contributions indirectes », le mépris des impôts indirects.

Je vais essayer de remonter ce courant.

***

Nous avons tous, en matière financière, un même idéal qui peut s'énoncer en ces deux propositions :

a) Il faut que les impôts soient justes, c'est-à-dire qu'ils se répartissent sur tous proportionnellement aux facultés de chacun ;

b) Il faut que les impôts ne soient insupportables pour personne.

Cette seconde qualité nécessaire doit et peut être recherchée

pour chaque impôt en particulier. Il n'en saurait être de même de la première. Nous ne pouvons pas songer, par exemple, à appliquer notre idéal de justice à l'impôt sur les maisons, ni à l'impôt sur le tabac, ni à l'impôt sur les cartes à jouer, puisqu'il y a des gens qui ne jouent pas aux cartes, qui ne fument pas, ou qui ne possèdent pas d'immeubles.

J'insiste, pour écarter ici toute confusion : entre les propriétaires de maisons, on pourra chercher à réaliser la justice en proportionnant l'impôt à l'importance des immeubles; mais cela ne permettra pas de dire que l'impôt sur les maisons est proportionnel aux facultés de chacun, puisque le propriétaire d'une chaumière le payera, tandis que son riche voisin, dont les revenus consisteront exclusivement en titres de rentes, ne le payera pas.

Notre idéal de justice ne peut s'appliquer que par l'un des procédés suivants :

Ou bien il faut que nous ayons recours à un impôt unique, assis sur le revenu global de chacun de nous;

Ou bien il faut que nous cherchions à réaliser la justice dans l'ensemble du régime fiscal, en tenant compte de ce fait que les injustices des différentes taxes se compenseront les unes les autres.

Cette seconde méthode, je l'accorde, ne conduit qu'à une équité hypothétique et approximative; on peut rêver mieux, et c'est pour cela que les réformateurs modernes s'engouent volontiers de la première formule, celle de l'impôt global. Pour l'usage qu'ils en font d'ordinaire, il ne serait pas inhabile de leur part d'en proclamer nécessaire l'unité, et quelques-uns ne reculent pas devant cette généralisation. Qu'on nous débarrasse, disent-ils, de tout ce fatras d'impôts compliqués, inutilement divers, inégalement répartis, et dont la perception réclame une armée de receveurs, de contrôleurs, de vérificateurs, d'inspecteurs, de gêneurs de toute sorte. Donnez-nous le juste impôt unique.

Sur l'excellence du procédé, je demeure sceptique, et je vais expliquer les motifs de mon scepticisme.

On a bien souvent fait et refait le calcul de ce que pouvait être le total des revenus de la France. Opération infiniment délicate et qui comporte des risques considérables d'erreurs

et de doubles emplois. Acceptons cependant les évaluations les plus hautes : l'ensemble des revenus français ne dépasse pas vingt-cinq milliards, dans lesquels sont compris les salaires, les petits traitements, les pensions de retraite, les revenus des biens de l'État, des départements, des communes et des établissements publics. Quelle fraction de ces vingt-cinq milliards peut être atteinte par l'impôt direct ? A combien se monte la somme de revenus modiques, de ceux qui nourrissent tout juste les gens qui en vivent, et que les moins généreux tiennent à épargner ? Calcul difficile, sans doute. Nous savons pourtant qu'en France la fortune est très divisée : l'ensemble des salaires ne fait pas moins de huit milliards ; les petits traitements font environ un demi-milliard. Si l'on songe à la masse énorme des gens modestes qui, sans traitement ni salaire, vivent à la campagne avec moins de mille francs par an, on ne sera pas surpris de m'entendre dire que plus de la moitié des revenus français échappent nécessairement à toute taxation. C'est sur une douzaine de milliards que pourrait se prélever l'impôt. Or, si l'on additionne les ressources qui sont nécessaires à l'État, aux départements et aux communes, c'est à la somme respectable de quatre milliards qu'on arrive, et l'impôt unique sur le revenu global devrait être en moyenne de 33 p. 100 du revenu : mille francs d'impôt à qui possède trois mille francs de rente ! Y a-t-il vraiment un gouvernement, en un temps ou en un lieu quelconque, qui ait pu ou qui puisse faire quelque fond sur une pareille chimère ? L'impôt unique sur le revenu global est un leurre.

Alors, il nous faut revenir à la multiplicité des impôts.

Mais parmi ceux qui s'offrent à notre préférence, comment déterminerons-nous notre choix ? A cet impôt sur le revenu global apparemment le plus équitable, et qui ne peut suffire à lui seul, n'accorderons-nous pas au moins une place d'honneur dans une combinaison de taxes variées ? — C'est possible ; mais quelle place, encore ? Voyons.

Pour imposer le revenu global, il faut en connaître la consistance. On n'a, pour y parvenir, que le choix entre trois procédés qu'on peut au reste combiner de diverses manières : c'est la déclaration par le contribuable ; ou l'évaluation

par l'agent du fisc ; ou la présomption d'après les signes extérieurs de la fortune.

La déclaration s'emploie dans quelques pays étrangers. On y a recours, même en France, pour la taxation des successions. L'impôt se paie sur ce qu'on déclare, et personne n'ignore qu'on ne déclare que ce qui ne peut guère se dissimuler. La déclaration des revenus ne peut donc pas être employée toute seule comme manière d'en connaître l'importance. Ceux-là seulement qui tiendraient leurs moyens d'existence de sources non dissimulables, traitements, biens-fonds, titres nominatifs, acquitteraient l'impôt. Mais allez donc contraindre l'avocat, le médecin, l'écrivain, l'artiste, le marchand, l'industriel à vous déclarer exactement ce qu'ils gagnent !

On vérifiera, dit-on. Bien ! mais alors, ce n'est plus la déclaration toute seule ; c'est la déclaration contrôlée, c'est-à-dire combinée avec l'évaluation des agents du fisc. C'est plus sûr. Est-ce plus juste ?

Les agents du fisc sont d'honnêtes gens ; ils m'inspirent toute confiance ; mais, on leur donne ici, il faut le reconnaître, une singulière commission ! D'abord, ils pourront se tromper, et on pourra les tromper. Comment s'y prendront-ils, au surplus, pour s'acquitter de leur tâche sans se faire honnir de leurs concitoyens ? Leurs vérifications seront discrètes ; on nous le promet. Évidemment, lorsque le préfet, ou le sous-préfet, ou le député, ou le conseiller général, ou le maire, ou les conseillers municipaux, ou les membres de leurs comités électoraux, ou les amis des membres de leurs comités, ou les amis de ces amis déclareront le chiffre de leurs revenus, le contrôleur n'aura pas la bizarre idée de suspecter leur bonne foi. Et il en sera de même quand il s'agira de la déclaration du directeur des contributions, ou de l'inspecteur, ou de leurs parents, ou de leurs relations. Et voici déjà que pour un trop grand nombre de contribuables, pour les gens en place, pour les personnages influents, nous nous retrouvons en présence de la déclaration pure et simple. On nous affirme que ces contribuables seront sincères et tiendront à donner l'exemple. J'admire cet optimisme et je n'insiste pas.

On va donc serrer de près les autres, qui sont apparemment

le plus grand nombre, les gens sans influence, les inconnus, les maladroits, les adversaires de nos institutions ; pour eux, on vérifiera. Comment va-t-on s'y prendre? — Comme on pourra, c'est-à-dire comme on voudra : « Vous prétendez, monsieur, n'avoir que dix mille francs de rente ; mais vous avez un valet de chambre, un caniche, un teuf-teuf ; il y a des vitraux à vos fenêtres et de vieilles tapisseries dans votre salle à manger, et l'autre soir, quand vous avez reçu à votre table M. X... ou madame Y..., il y avait des truffes dans tous les plats ! » — Et, si le contribuable se récrie, et s'il dit au contrôleur : « De quoi vous mêlez-vous ? » le contrôleur pourra lui répondre : « Je suis dans l'exercice de mes fonctions, j'évalue ! »

Non, il est décidément impossible de se fier à l'évaluation par le fonctionnaire ; nous n'y trouvons aucune garantie de sincérité, aucune assurance de justice.

Alors, il ne reste qu'une méthode acceptable ; c'est celle qui reconnaît la consistance des revenus à des indices extérieurs, convenus à l'avance. Cette méthode est pour nous une vieille connaissance ; on la pratique dans notre pays depuis une centaine d'années.

Quand vous voulez, sans investigations indiscrètes, évaluer approximativement la fortune de quelqu'un, votre esprit se porte sur cette question : où demeure-t-il ? — A Montrouge, ou au bas de l'avenue de Clichy, au fond de la cour, au cinquième sans ascenseur? Vous présumez que vous n'avez pas affaire à un millionnaire. — A la Trinité, au Luxembourg? C'est mieux. — Boulevard Haussmann, rue de Castiglione, avec de belles fenêtres en façade, avec un balcon sur les Tuileries? C'est tout à fait bien ! — La beauté du logement, l'importance du loyer, voilà les véritables signes extérieurs auxquels on se trompera le moins possible si l'on veut juger de haut, de loin, sans inquisition, sans indiscrétion, sans vexations, l'importance des revenus des gens. Notre impôt mobilier, notre impôt des portes et fenêtres sont précisément des impôts sur le revenu global apprécié par ces signes extérieurs : la beauté du logement, l'importance du loyer.

On s'y trompe *le moins possible*, ai-je dit, et pourtant on se trompe encore, et l'imprécision forcée de pareilles éva-

luations, bien qu'elles soient toujours honnêtes puisque l'opinion personnelle du taxateur n'y joue aucun rôle, va produire des inégalités dans la taxation, et ces inégalités seront graves si l'impôt est lourd. Or, on juge d'ordinaire en France que cet impôt est lourd, puisque tout le monde s'en plaint et qu'un bon moyen d'obtenir des voix aux élections est d'en promettre la réforme.

Mais, que donne-t-il en tout, cet impôt global sur le revenu? Additionnons la contribution des portes et fenêtres, et l'impôt mobilier, et les centimes additionnels généraux, départementaux, communaux, et nous trouverons la somme de 275 millions. — *Deux cent soixante-quinze millions*, quand il nous faut *quatre milliards !*

A la Chambre des députés, dans la séance du 14 février dernier, on mettait notre ministre des finances en demeure d'incorporer dans le budget un projet d'impôt général sur le revenu. Et M. Rouvier, dont la compétence n'est pas même contestée par ses adversaires, répondait à peu près en ces termes : « N'attendez aucun rendement nouveau de l'impôt sur le revenu ; il ne peut être qu'un *impôt de remplacement,* et non pas un *impôt de superposition.* » Cela signifie (ce qui est parfaitement raisonnable) qu'on peut retoucher dans leur assiette, dans leur forme et dans leur nom nos impôts mobilier et des portes et fenêtres, mais qu'on n'en obtiendra pas, quelque méthode qu'on applique, un franc de plus que ce qu'ils donnent aujourd'hui. Et, comme un député s'écriait : « Nous avons promis autre chose à nos électeurs », M. Jaurès, avec une parfaite bonne foi et un sens très exact de la réalité, est venu corroborer de son affirmation politique l'affirmation financière du ministre : « Il a été bien entendu, quand il a été question de l'impôt sur le revenu à cette tribune, qu'il serait en effet, comme le rappelait tout à l'heure M. le ministre des finances, un impôt de remplacement et non pas un impôt de superposition. *Voilà pourquoi tous ceux qui, au lieu de préparer dans l'impôt sur le revenu un moyen de remplacement de nos contributions vieillies, y cherchent un moyen de combler le déficit creusé dans le budget par des fraudes multiples, sont les véritables adversaires de l'impôt sur le revenu.* » L'impôt progressif sur le revenu nous donnera deux cent

soixante-quinze millions. Nous voilà bien ! Il ne nous manque plus que trois milliards et demi !

Où va-t-on les prendre? Ce que l'impôt sur le revenu global ne nous donne pas et ne nous donnera jamais, on l'a demandé d'abord à chaque revenu en particulier : on a taxé le revenu des champs, le revenu des maisons, c'est l'impôt foncier; on a taxé le revenu des titres, c'est l'impôt sur les valeurs mobilières; on a taxé les revenus du commerce et des professions libérales, c'est la patente; on a taxé le revenu des créances, ce sont les droits d'hypothèque.

Toutes ces taxes sont justes et supportables à la condition de n'être pas excessives; la plupart d'entre elles ont cependant trois graves inconvénients qu'un peu de réflexion suffit à révéler.

Voici le premier : ce sont des taxes sur des biens qu'une minorité possède. Or il est dangereux, dans un État dont le gouvernement repose sur le suffrage universel, qu'une minorité de contribuables lourdement taxés soient à la merci des suffrages de la masse qui ne paye pas. Quelle modération espérer dans l'exercice de la taxation ainsi entendue? Un principe supérieur de notre droit public, une des conquêtes les plus appréciables de la Révolution, est cette règle qu'aucun impôt ne peut être levé sans avoir été consenti. — L'application de cette formule tend à devenir, dans notre pays, une dérision, puisque le consentement à l'impôt est précisément demandé à ceux qui n'en ont pas la charge.

« Juste revanche d'un odieux passé ! nous disent les détracteurs de l'ancien régime. Les nobles, jadis, n'ont-ils pas misérablement abusé de ce qu'ils faisaient la loi pour tailler le peuple à merci en s'exonérant eux-mêmes de toutes les charges? Il est bien temps que le peuple, à son tour, taille à merci l'héritier du noble, l'aristocrate du xx[e] siècle, qui est le riche ! » — Je flétris volontiers l'iniquité de l'ancien temps; mais quel homme raisonnable trouvera dans l'évocation des injustices passées une excuse possible à des injustices présentes?

Le second inconvénient des taxes sur certains au moins des revenus particuliers (celles qui portent sur les revenus de la richesse acquise et semblent à ce titre les plus équitables

une fois qu'elles existent) consiste en ce que leur établissement est l'équivalent d'une confiscation.

En 1872, les coupons des valeurs mobilières, jusqu'alors indemnes de toute retenue fiscale, ont été imposés de 3 p. 100. Le même titre qui rapportait cent francs par an jusqu'au 29 juin 1872, n'a plus rapporté désormais que quatre-vingt-dix-sept francs. Le résultat certain de la loi du 29 juin 1872, à l'égard des valeurs existantes à cette date, équivaut à la confiscation des trois centièmes du capital des porteurs de ces titres. Ceux-là en effet qui, au lendemain de la loi, ont acheté des valeurs taxées, les ont payées en considération du revenu net qu'elles devaient produire ; or, le revenu net étant réduit de 3 p. 100, le cours du titre, en capital, a dû baisser dans une proportion semblable.

Je n'ignore pas que ces déductions ont été contestées, et qu'on leur a opposé la stabilité des cours de la Bourse au lendemain de la loi. Raisonnement bien pauvre, qui tente d'élever des apparences contre des certitudes. On sait bien que des mesures comme la loi du 29 juin 1872 ne se prennent pas du jour au lendemain et que leur menace seule influence les cours autant, sinon plus, que leur réalisation. Notre rente française est actuellement soustraite à l'impôt ; mais la menace de taxation est dans l'air ; on en parle, on la discute, on la déclare possible en droit ; d'aucuns la disent probable en fait ; qu'on assure une bonne fois que cette mesure ne sera pas prise avant une vingtaine d'années et les cours de la rente monteront aussitôt. Qui en doute?

Certes, je ne prétends pas qu'il faille voir dans ces considérations la condamnation des impôts sur la richesse acquise. J'ai dit tout à l'heure qu'une fois établis, ils étaient justes et supportables. Mais un phénomène économique n'est bien apprécié que si toutes les faces en sont bien éclairées, que si toutes les conséquences en sont aperçues et je ne crois pas sans intérêt de constater ce résultat fâcheux des impôts sur le revenu de la richesse acquise : à l'égard des détenteurs présents de cette richesse, ils équivalent, au moment où la loi les établit, à une confiscation du capital, c'est-à-dire à une regrettable iniquité.

Injustice passagère, transitoire, d'ailleurs inévitable, soit !

Cette injustice est-elle au moins compensée par les effets qu'auront ces impôts, non plus à l'égard des détenteurs actuels de la richesse, mais à l'égard des porteurs futurs? — Non! malheureusement, et c'est ici qu'apparaît la troisième tare de cette catégorie de contributions.

Si les détenteurs actuels sont injustement écrasés par un fardeau qu'on ne leur destinait pas, les porteurs futurs, ces riches qu'on veut précisément atteindre de préférence à tous autres, vont se dérober à l'impôt par le phénomène inéluctable de l'incidence.

L'acheteur d'un titre taxé n'en supporte pas la taxe, puisqu'il paie le titre en raison de son produit net. Est-ce donc sur le vendeur que l'impôt retombe? Non, car ce vendeur lui-même avait payé son titre moins cher. — Est-ce sur l'émetteur du titre, sur le Crédit Foncier, par exemple, s'il s'agit d'une obligation de cet établissement? Non encore; le Crédit Foncier n'est qu'un marchand de crédit : il emprunte à Pierre pour prêter à Paul; et si l'impôt établi sur l'intérêt qu'il promet à Pierre l'oblige à n'exiger qu'un capital moindre, c'est un capital moindre, pour un même intérêt, qu'il va prêter à Paul. — Est-ce donc Paul, l'emprunteur, qui rembourse l'impôt qu'on demande apparemment au porteur du titre? Ce n'est pas probable! Paul emprunte sans doute pour l'exploitation d'une industrie qu'il dirige; c'est un agriculteur qui a besoin de fonds pour acheter des semences ou des machines; si ses prévisions ont été folles, c'est bien lui, producteur malheureux, qui supportera définitivement la taxe; mais si elles ont été raisonnables, il vendra sa récolte avec un bénéfice; or le bénéfice n'existe que si le prix de revient est d'abord restitué; le prix de revient contient justement, avec les frais des emprunts, la restitution de l'impôt qu'on demande à Pierre. Ce n'est ni Pierre ni Paul qui paye, en ce cas. — Est-ce donc l'acheteur des produits que Paul a récoltés ou fabriqués? Non, car cet acheteur est un marchand qui revendra ce blé pour en faire de la farine, cette farine pour en faire du pain. Et voici que nousnous arrêtons dans cette course à la recherche du véritable contribuable. Nous l'avons trouvé, hélas! et c'est celui qui achète le pain... et le consomme. Maladroits! qui pré-

tendez taxer les revenus du riche et qui n'aboutissez qu'à faire hausser le prix de la consommation du pauvre !

Voilà le phénomène de l'incidence auquel n'échappe aucun des impôts sur les revenus particuliers : incidence de la patente sur le consommateur des marchandises, incidence de l'impôt des champs sur le paysan producteur ou sur l'acheteur des produits, incidence de l'impôt des maisons sur le locataire ; incidence de l'impôt des titres sur ceux qui peut être n'en ont jamais eu et quelquefois jamais vu !

Et puis qu'importent tous ces raisonnements ? En accumulant l'impôt global sur le revenu (au singulier) et les impôts sur les revenus (au pluriel), on obtient à peine un cinquième de ce qu'on cherche. On nous offre des millions, quand nous demandons des milliards. Alors, il faut bien qu'on en prenne son parti ; il faut qu'on saisisse l'argent quand il se montre, quand il passe, quand il change de place. Il faut appeler au secours du fisc les impôts sur les faits, les contributions indirectes.

Et il se trouve fort heureusement que ces taxes démodées, décriées, méprisées vont avoir toutes les vertus qui manquent aux autres :

Leur productivité sera prodigieuse ;

Elles seront supportables quelle qu'en soit la charge ;

Elles seront justes quelle qu'en soit l'incidence.

Non seulement elles vont réaliser l'idéal qui prime tous les autres dans un régime fiscal bien ordonné, et qui est de produire le maximum de rendement en provoquant le minimum de mécontentement ; mais elles vont en outre se rapprocher, beaucoup plus que les impôts directs, de cet autre idéal qui est de répartir les impôts proportionnellement aux facultés de chacun.

C'est ce qu'il me reste à démontrer.

***

Les impôts indirects sont merveilleusement productifs.

Dans le budget de 1903, le produit net du monopole des tabacs entre pour 360 millions. Il donne presque autant à lui seul que tous les impôts directs réunis !

L'alcool, le poison dont trop de Français « s'alimentent » a rapporté au fisc, en 1901, 325 millions. Et l'on sait qu'une centaine de millions qui devraient grossir ce chiffre ont été dérobés par ces fraudeurs sympathiques qu'on nomme les bouilleurs de cru et que la moitié de la Chambre a défendus récemment contre l'autre moitié avec une opiniâtreté dont le patriotisme s'accommode médiocrement.

Le sucre avant la détaxe promise, et le sel, et les allumettes, donnaient ensemble 250 millions environ.

Les droits de succession, de donation, d'enregistrement, les droits de timbre, les droits sur les opérations de Bourse, donnent 825 millions. Voilà des chiffres ! Voilà des sommes qui ne fuient pas sous la main quand on veut combler les cavernes béantes de nos caisses publiques.

Récemment un financier de mes amis faisait l'éloge des contributions directes, ces braves impôts sur la fidélité desquels on peut compter. « Vos impôts indirects, me disait-il, sont capricieux et lunatiques. Il est impossible de prévoir à l'avance ce qu'ils produiront. Parlez-moi de l'impôt foncier : le Parlement proclame : il nous faut tant ! Quoi qu'il advienne, la somme rentrera parce que les uns donneront ce qu'on ne tirera pas des autres. » — On aperçoit l'argument, et on en comprend la fausseté ; cet impôt que je déclare prodigieusement productif (et les chiffres l'ont suffisamment démontré), on l'accuse d'être instable ! Mais comment jugeriez-vous un homme qui vivant sur un pied de cent mille francs de dépenses annuelles se déclarerait tranquille parce qu'il aurait une recette assurée de dix mille francs ?

Au surplus, l'instabilité des contributions indirectes est controuvée par les faits. Lorsqu'on y touche, lorsqu'on les détériore par des réformes hâtives, inconsidérées, presque toujours conçues en vue d'un résultat électoral, oui certes, on éprouve des mécomptes. Cela s'est produit cette année pour les alcools dont on attendait 400 millions et qui n'en ont donné que 325.

Mais aussi quelle imprudence ! D'un côté on rehausse les tarifs, de l'autre, on multiplie à plaisir les facilités laissées à la fraude. Quiconque, aujourd'hui, parvient à fabriquer, dans Paris, un hectolitre d'alcool, ce qui est une opération à la

portée de tout le monde, gagne d'un seul coup quatre cent quinze francs. Or le vin qu'il faut pour fabriquer l'alcool peut entrer maintenant sans contrôle et presque sans impôt. — A Lyon, jadis, on fraudait beaucoup, lorsque le bénéfice de la fraude était mince et les risques sérieux. Chaque matin, il y avait aux portes de la ville des files de voitures ; c'étaient les maraîchers de la banlieue qui venaient vendre leurs produits ; ils attendaient l'heure où l'entrée était permise, et comme ils étaient trop nombreux pour que l'on pût minutieusement contrôler ce qu'ils introduisaient, ils parvenaient, avec un peu d'adresse, à faufiler des litres d'eau-de-vie dans des sacs de son, ou des petits fûts dans des bottes de paille. La même fraude, en 1903, rapporte à peu près le double, mais il n'y a plus d'octroi, plus de barrières, plus de surveillance ! J'en félicite les Lyonnais ; mais qu'on ne soit pas surpris si l'impôt beaucoup plus élevé, aussi mal défendu, est beaucoup moins productif ; il n'y aura bientôt plus que les gens naïvement scrupuleux qui l'acquitteront.

Si les droits sur les alcools ont donné des mécomptes à l'administration, qu'elle s'en prenne à l'imprévoyance du législateur qui conserve un mode de perception qui n'est plus en rapport ni avec l'importance des droits, ni avec la situation des villes.

Les droits sur les successions, les droits d'enregistrement, les droits sur le tabac, les droits sur les allumettes ou les cartes donnent-ils des mécomptes ? — Non ! — Alors qu'on ne parle plus de l'instabilité prétendue des impôts indirects ; souvenons-nous seulement de leur merveilleuse fécondité.



J'ai dit, en second lieu, que les impôts indirects n'étaient insupportables pour personne, quelle qu'en soit la charge. On ne les sent pas. Si vous recevez un seau d'eau sur la tête, vous en êtes incommodé. Tel, l'impôt direct. Recevez deux seaux d'eau en poussière impalpable, c'est le brouillard. Vous vous en apercevez à peine. Telles les contributions indirectes. L'impôt indirect sur les consommations disparaît, il s'évapore dans le prix des marchandises ; on le paye par fractions

imperceptibles. Ne sait-on pas que deux sous par jour font beaucoup moins que dix francs par an? C'est tout le secret de l'une des supériorités des impôts indirects.

Dira-t-on que l'on souffre, en France, de l'impôt des tabacs? Le tabac français est pur de tout mélange, il est garanti contre toute sophistication. Il se vend plus cher que le tabac suisse, qui est du foin; mais à valeur égale, il est de prix égal. Les cigares suisses ont une enveloppe alléchante; ils sont cerclés d'une bague où se lit la devise : « Pour la noblesse »; il y a, même dans la démocratique Helvétie, des gens que cela flatte. Mais si vous allez en Suisse, le moyen le plus sûr et le plus économique pour avoir de bons cigares, c'est encore de demander des produits de la régie française.

A valeur égale, les cigares français ne coûtent pas plus cher que les cigares étrangers, et l'industrie du tabac rapporte au trésor 360 millions bien nets. A qui cette somme est-elle prise? Elle constitue tout simplement les bénéfices de l'industrie du tabac économiquement exploitée. Ailleurs, en Suisse, en Allemagne, l'industrie du tabac occupe non seulement ces trois catégories indispensables de collaborateurs : les producteurs, les fabricants et les débitants; elle occupe, en outre, des milliers d'intermédiaires, commissionnaires, placiers, courtiers, commis-voyageurs; tout ce monde-là doit en vivre. Il n'existe chez nous rien de semblable, et le monopole du tabac réalise ce double avantage : il supprime des parasites; il rapporte 360 millions.

Tous nos impôts indirects, certes, ne sont pas aussi bien établis, aussi avantageux, aussi supportables que l'impôt sur le tabac. Le plus pauvre des pauvres, cependant, a-t-il le droit de dire qu'il se sent écrasé par le poids de l'impôt du sucre ou de l'impôt du sel? Or, le sel et le sucre doivent donner à eux deux, malgré la baisse des tarifs votée dans la loi du 28 janvier 1903, 80 millions de plus que l'impôt sur les maisons?

Nous payons aussi des impôts indirects qui se voient. Ce sont les impôts que l'administration de l'enregistrement perçoit. Souffre-t-on de l'impôt sur les successions? Combien ne demanderaient qu'à en souffrir? Il comportait autrefois une injustice; on ne défalquait pas les dettes de l'actif sur lequel

portait la taxe. On a sagement réformé ce détail; l'impôt, en même temps, est devenu progressif, ce qui n'est pas un mal; il n'atteint plus que l'actif net, ce qui est fort raisonnable. Quand le fils reçoit de son père 100 000 francs nets de toute charge, nul ne le trouve à plaindre s'il doit verser au trésor 15 à 1600 francs. Et si c'est un ami qui hérite d'un ami, je ne suis pas ému, si, pour la même recette qui est pour lui une bonne aubaine, le légataire doit payer au fisc 15 à 16 000 francs, et même un peu plus.

L'impôt sur les ventes est-il insupportable à ceux qui le payent? On le dit, et c'est vrai quand il s'agit de ventes forcées. C'est faux dans l'hypothèse la plus courante, celle de vente volontaire. Je vends une maison 100 000 francs : cela prouve que je préfère à la maison un capital de 100 000 francs; je reçois ce capital, je me déclare satisfait. — Mon acheteur sait bien qu'il lui faut en outre solder les frais et les droits, et que la maison va lui revenir à 110 000 francs environ. Il achète tout de même, et cela prouve qu'à ses yeux, la maison vaut mieux que 110 000 francs. Il est satisfait... et le fisc aussi! Qui donc, alors, est à plaindre?

Il ne m'est pas possible de passer en revue tous nos impôts indirects. Qu'on cherche, dans le nombre, quels sont ceux qui nous gênent. On n'en trouvera qu'un seul : c'est un impôt communal; c'est l'octroi dont le mode de perception est coûteux et rempli d'inconvénients. J'ai toujours préconisé le remplacement des octrois par d'autres impôts indirects. On ne m'a pas entendu; on s'est rué sur les taxes directes plus en faveur, et le remplacement des octrois dans ces conditions est une calamité; c'est un mal remplacé par un pire.

Si vous exceptez l'octroi, tous les impôts indirects ont cette qualité au suprême degré: malgré leur fécondité merveilleuse, ils sont supportables, inaperçus, inoffensifs.

Ils sont discrets, aussi. Ils ne viennent pas nous prendre à la gorge avec leurs menaces en papier multicolore; ils attendent le contribuable; c'est lui qui ira les chercher, en choisissant son heure.

On a voulu leur faire un grief de cette discrétion : il est bon, a-t-on dit, que le contribuable sente ce qu'il paye. Je n'ai jamais compris ce raisonnement! Une taxe qu'il faut

payer, après tout, est comme une amputation qu'il faut subir. Qui reproche au chirurgien d'anesthésier le membre qu'il coupe?

*
* *

Il me reste à établir que les impôts indirects sont justes.

Je ne prétends pas qu'un impôt est juste quand il porte tout entier sur quelques-uns qu'il écrase, et pas du tout sur d'autres qui le votent. Je prétends que l'impôt indirect est juste parce qu'en n'écrasant personne, il ne porte, en définitive, et sans que l'incidence vienne détruire ce résultat, *que sur ceux qui peuvent ou qui veulent bien l'acquitter*.

C'est se moquer de nous que de prétendre, comme on le fait dans les affiches électorales, que les impôts directs sont les seuls qui portent sur les riches. Comptez-vous l'impôt des successions, l'impôt des mutations, l'impôt sur les contrats, sur les partages, sur les sociétés, sur les assurances, comme des impôts qui chargent les pauvres? Comptez-vous comme portant sur les pauvres l'impôt sur les cartes à jouer, l'impôt sur la bougie, l'impôt sur les opérations de bourse, l'impôt sur la garantie des matières d'or et d'argent, l'impôt sur la poudre de chasse? L'impôt sur les consommations de luxe ou sur les consommations nuisibles (le tabac, l'alcool) doivent-ils être supprimés parce qu'il y a des pauvres qui s'alcoolisent et qui fument?

La somme des impôts dont j'ai fait la liste, ajoutée au produit des contributions directes pour l'État, les départements et les communes, atteint le chiffre respectable de 2 milliards 600 millions. Il y a un milliard 900 millions d'impôts auxquels les pauvres échappent. Il y a 730 millions d'impôts auxquels il dépend d'eux de se soustraire (tabac, alcool, etc.).

Si nous faisons le compte des impôts que le pauvre partage avec le riche dans la proportion de sa consommation, nous en trouvons quatre : ceux qui portent sur le vin, sur le sucre, sur le sel et sur les allumettes. Et cela fait en tout 288 millions, beaucoup moins que ce qui pourrait s'appeler, dans le budget des dépenses, le budget de la solidarité nationale, beaucoup moins (et il est certainement utile et juste qu'il en

soit ainsi) que ce que l'on consacre à des services dont le pauvre a le profit exclusif : les services d'assistance, les services de prévoyance, les services d'enseignement primaire.

Deux cent quatre-vingt-huit millions d'un côté, auxquels le pauvre participe sans s'en apercevoir, deux milliards six cents millions de l'autre, dont le pauvre doit ou peut ne rien supporter ! Voilà bien réalisée la justice dans l'ensemble des taxes, par la compensation des injustices de chaque impôt.

Les impôts indirects ne sont pas justes seulement parce qu'ils n'écrasent le pauvre ni directement ni par répercussion ; ils sont les plus justes des taxes pour une autre raison que j'ai gardée pour la fin et qui frappera tous les esprits non prévenus.

Il y a une trentaine d'années (nous n'avions pas encore pris l'habitude de nous dénigrer nous-mêmes), lorsque nos maîtres nous expliquaient les avantages de notre régime fiscal, ils mettaient au premier rang de ses mérites la *réalité* des impôts. J'explique l'expression : la *réalité* s'oppose à la *personnalité* ; l'impôt *réel* est celui qui frappe sur la chose ou sur le fait, sans qu'on sache qui payera. Il y a toujours une personne, évidemment, qui possède la chose ou qui accomplit le fait. Mais l'impôt n'est pas établi en considération de la personne; le contribuable n'apparaît que quand la taxe est fixée. Le fisc se bat contre les choses et non contre les gens. Quand vous achetez des cigarettes ou des cartes, vous acquittez le prix convenu sans qu'on sache qui vous êtes et ce que vous pensez du ministère. Le clérical paye comme le radical, le juif comme le catholique, le royaliste comme le socialiste. C'est la chose qui est taxée, ce n'est pas l'homme.

L'impôt personnel va chercher l'homme, le connaît, l'atteint censément d'après ce qu'il a, peut-être d'après ce qu'il est. L'impôt personnel qu'on nous vante, dont on nous menace, c'est la porte ouverte à tous les favoritismes, à toutes les camaraderies, à toutes les exploitations de l'attitude et des opinions des administrés. C'est l'impôt dont la devise pourrait se formuler ainsi : « Dis moi comment tu penses, et je te dirai ce que tu payeras ! »

L'impôt réel, c'est l'impôt juste, impartial, parce que, devant les questions d'opinion, c'est l'impôt aveugle; or les

plus aveugles de tous les impôts, ce sont les impôts sur les faits, ce sont les impôts indirects.

***

Ce sont les impôts indirects qu'il faut aimer, si l'on peut aimer un impôt. Ce sont ces impôts qu'il faut défendre, ce sont ces impôts qu'il faut conserver.

N'y a-t-il aucune modification à leur faire subir? Qui oserait soutenir un tel paradoxe?

J'ai dit que je condamnais les octrois et que je demandais leur remplacement par d'autres taxes indirectes. Ici même j'ai jadis défendu cette thèse sur laquelle mon sentiment n'a jamais varié. J'ai attaqué au passage la forme des impôts sur les alcools. Il y a donc des changements à faire, il y a des méthodes à rajeunir.

L'impôt sur les alcools, dans sa forme présente, est presque ridicule. Pourquoi ce que l'État perçoit sur la consommation de l'alcool diffère-t-il selon l'importance des villes? L'État rend-il plus de services aux Parisiens qu'aux Lyonnais, aux Lyonnais qu'aux gens de Bar-le-Duc ou de Pont-à-Mousson? Pourquoi, dans un pays où l'on se vante d'avoir réalisé, sinon la justice fiscale, du moins l'égalité devant l'impôt, y a-t-il des gens qu'un injustifiable privilège exempte de l'obligation d'acquitter ce que payent leurs voisins?

Pour consommer un litre d'alcool que j'achète, il me faut payer deux francs d'impôt. Par quelle aberration, par quelle insigne faiblesse du législateur, mon voisin peut-il consommer vingt litres d'alcool sans rien payer du tout, à la condition qu'il les fabrique avec les fruits de son verger? S'il me plaisait de planter du tabac, d'en faire sécher les feuilles et de m'en fabriquer des cigares, trouverait-on ma prétention naturelle? Dirait-on qu'elle est « l'exercice normal de mon droit de propriété »? Si le privilège des bouilleurs de cru est un dogme intangible, comment personne ne vient-il revendiquer le privilège des fumeurs de cru?

Quand, avec la pierre qui se trouve dans mes carrières, je bâtis une chaumière que je couvre avec la paille récoltée dans mon champ, n'est-ce pas aussi l'usage normal de mon droit

de propriété ? En serai-je moins soumis à la contribution foncière ? Détestables prétextes par lesquels une détestable politique nous conduit à de détestables finances !

Le temps est proche où la réforme de l'impôt sur l'alcool va s'imposer. Il faudra bien faire le grand saut. A côté du merveilleux instrument fiscal dont la France peut justement être fière, le monopole des tabacs, la perle des contributions indirectes, qu'attendons-nous pour constituer l'autre monopole, puissante et féconde mamelle où s'alimentera largement le budget de la solidarité sociale, le monopole des alcools ?

Un monopole encore, penseront les esprits timorés ! — Hier, on parlait du monopole des pétroles ; il en est qui songent sérieusement au monopole des assurances ; le monopole de la raffinerie du sucre figure dans les programmes de quelques hommes d'avant-garde. Et voici le spectre d'un collectivisme de plus en plus envahissant qui hante les cerveaux et met la logique en fuite.

Les fantômes ne me font pas peur. S'agit-il de déposséder quelqu'un de sa légitime propriété, de ses moyens d'existence ? S'agit-il de confisquer au banquier ses capitaux, à l'industriel ses machines, à l'artisan ses outils ? — Mais non ! Il s'agit de trouver des procédés simples, justes, économiques, non vexatoires, qui permettront à l'État de nous rendre les services de plus en plus grands, que, peut-être à tort, nous réclamons de lui. Les impôts indirects sont le meilleur moyen d'y parvenir ; les meilleurs de nos impôts indirects sont les monopoles fiscaux.

Ceux qui ne liront pas ces pages jusqu'à la fin vont me prendre pour un suppôt de la réaction ; j'ai déjà protesté contre ce reproche. Ceux qui n'en verront que la conclusion vont me croire socialiste et collectiviste, et je ne suis ni l'un ni l'autre. Ces étiquettes, dont on fait de si singuliers usages, me sont tout à fait indifférentes. Ma seule ambition a été de dire ici quelques vérités, — pas toutes les vérités, — mais rien que des vérités.

H. BERTHÉLEMY

LE JOUR DE GLOIRE

I

Depuis plus d'une demi-heure, Auguste Witte attendait son ami au café; les journaux s'entassaient devant lui, mais il ne les regardait même plus, quand Emmeric Berger arriva enfin, tout courant.

— Ah! te voilà! ce n'est pas trop tôt! — lui cria Auguste, — il n'est que temps!... Tu me laisses faire seul toute la besogne.

— Pardon, — dit Emmeric en s'asseyant, — j'ai été obligé de faire une visite et je ne parvenais pas à m'en aller. Je n'ai rien manqué, j'espère?... Tout est arrangé ?

— Bien entendu, — répliqua Auguste avec un léger froncement de sourcils; — je suis là, *moi*, heureusement !

— Alors, il n'y a plus rien à faire avant que la chose commence?

— Rien, pour l'instant. J'ai donné rendez-vous ici à Dobrdal pour lui dicter mes dernières instructions.

— Ici? c'est ici que tu donnes rendez-vous à Dobrdal?

— Pourquoi pas? Il a très bonne façon... Et puis on sait bien qu'il n'est pas de notre monde!

Emmeric fit un signe d'assentiment, puis il demanda :

— Et les couronnes de laurier?

— Elles sont au théâtre.

— Bon! alors tout va bien... Et personne ne se doute de rien, en dehors de nous, n'est-ce pas?

— Personne... A Fred, cependant, il faudra bien le dire, puisqu'il vient dans notre loge.

Emmeric hocha la tête.

— Tu ne crois pas qu'à Fred aussi, il vaudrait mieux... faire une surprise?

— Pourquoi donc?

— Tu sais, Fred est si drôle quelquefois! Il est capable de ne pas nous approuver.

— Tant pis! Nous avons bien le droit de nous permettre cette plaisanterie, je suppose. Nous en prenons seuls la responsabilité, pas vrai?

— Évidemment, *toi* seul.

— Oui, oui, moi seul. Aucun de vous, certainement, n'aurait eu une idée aussi originale!

— Sans doute, — fit Emmeric en souriant, — mais il y a de la Blandini là-dessous, je le parierais... Et je crois même...

Un regard sévère d'Auguste l'arrêta net, et, au lieu de continuer, il secoua la tête avec embarras, puis jeta un morceau de sucre dans son café et se mit à siffloter.

— Bonsoir! — dit Fred, qui entrait au même instant.

Il tendit la main aux deux jeunes gens.

— Je te remercie pour la place que tu m'offres dans ta loge, — dit-il en s'adressant à Auguste, — mais pourquoi, s'il te plaît, retournons-nous voir cette opérette absurde?

— Tu vas le savoir, — repartit Auguste. — Du reste, voici monsieur Dobrdal.

— Qui ça? — demanda Fred.

— Garçon! — appela Auguste. — Allez donc dire à ce monsieur qui est debout, là, près du billard, de venir ici.

— Dobrdal! répéta Fred en se tournant vers Emmeric; qu'est-ce que c'est que ça, Dobrdal?

Emmeric lui indiqua d'un signe celui que le garçon était allé chercher et qui s'approchait des jeunes gens, en saluant.

C'était un petit homme, vêtu d'un mac-farlane brun et coiffé d'un bonnet de fourrure. Un lorgnon, au bout d'un cordon, se balançait sur son gilet.

Auguste le salua d'un air de condescendance.

— Bonsoir, monsieur Dobrdal. Peut-on vous offrir quelque chose?

— Oh ! ce n'est pas la peine.

— Alors, asseyez-vous.

— Si vous le permettez.

— Je vous ai fait venir pour que nous nous entendions sur les dernières... Mais... est-ce que vraiment vous ne voulez rien prendre ? Voici justement le garçon.

— Apportez-moi un grog, — dit M. Dobrdal, en ôtant son bonnet de fourrure, qu'il mit sur la table.

Emmeric le prit délicatement et le déposa sur une chaise.

— Oh !... merci, — dit M. Dobrdal.

— Donc, — continua Auguste, — combien d'hommes aurez-vous dans la salle ?

— Quarante, et bien répartis.

— Même aux fauteuils d'orchestre ?

— Certainement ! Avec les galeries seules, on n'obtient rien. C'est l'orchestre qui a le plus d'importance.

— Et les verrez-vous encore avant le lever du rideau ?

— Naturellement. J'ai tous les billets dans ma poche.

— Parfait. Eh bien, écoutez, monsieur Dobrdal, nous récapitulons ; au premier acte..., rien... Oui, il me serait même agréable qu'à la fin du premier acte, les applaudissements fussent moins tièdes qu'à l'ordinaire.

— Monsieur de Witte, ceci n'est pas possible. Le directeur exige trois rappels.

— Voilà qui est fâcheux.

— Mais, savez-vous, monsieur de Witte ? je ne ferai pas donner le parterre après le premier acte.

— Bon !... Passons au second acte. C'est pour celui-là que nous avons besoin de nous entendre. D'abord, il y a le chœur...

— Je sais, monsieur de Witte.

— Écoutez-moi, je vous prie. Après le chœur, la Blandini reste seule. Elle semble horriblement triste et se jette sur un canapé. C'est le moment où Roland entre en scène...

— Et c'est alors que ça éclate ! — acheva Dobrdal.

— Roland ? — s'écria Fred.

— Oui, c'est ça, la farce ! — lui chuchota Emmeric.

— A l'instant, — continua Auguste, — où Roland paraît, un tonnerre d'applaudissements.

— Très bien ! — fit Dobrdal.

— A ces applaudissements, — poursuivit Auguste, — se mêlent des cris « Bravo ! bravo ! » et, tandis que les acclamations continuent, de l'orchestre, on tend des couronnes. A ce moment, Roland doit dire : « Belle dame » ou : « Noble dame, ces joyaux vous sont envoyés par mon maître... » Là-dessus, vient le grand air de la Blandini, pendant lequel Roland reste debout près de la porte. Puis, la Blandini se dirige vers Roland et lui rend les bijoux.

— C'est bien le genre de la Blandini ! — fit observer Emmeric.

Auguste lui lança un coup d'œil sévère. Emmeric rougit et Auguste reprit :

— Roland prend les bijoux en disant : « Que dois-je répondre à mon maître? » Ou quelque chose comme ça. Et la Blandini : « Rien. » Sur quoi Roland s'incline et sort. Et alors des applaudissements à faire crouler la salle.

— Enthousiasme ! — précisa Dobrdal.

— Parfaitement ! Enthousiasme, frénésie, cris de rappel. Et vous ne laisserez pas vos gens s'arrêter avant que Roland ait été forcé de revenir sur la scène et de saluer... Vous m'avez bien compris, monsieur Dobrdal?

— Monsieur de Witte, comptez sur moi.

— Eh bien, — conclut Auguste, — nous avons fini.

Dobrdal ne se le fit pas répéter. Il avala bien vite le reste de son grog et partit après s'être incliné.

— Et maintenant, — dit Fred, — je ne serais pas fâché de savoir ce que tout cela signifie.

— Je vais te le dire, — répondit Auguste.

— Je suis curieux !... — dit Fred.

Emmeric prêta l'oreille.

— D'abord, — fit observer Auguste, — je ne sais pas pourquoi il serait nécessaire que tout eût une signification...

Emmeric parut déçu, et Fred se mit à rire.

— Ensuite, — se hâta d'ajouter Auguste d'un ton irrité, — si vous étiez capables, tous les deux, d'aller au fond des choses, vous ne m'interrogeriez pas. Je ne prétends pas avoir eu de prime abord une autre idée que d'organiser une bonne plaisanterie; mais dans ce que nous faisons il y a mieux qu'une farce, il y a une intention généreuse, je dirai même plus, pro-

fonde : procurer enfin une joie à ce pauvre diable auquel nul ne songe. A mon avis, on fête bien assez les grands acteurs, et les petits ne sont pas moins nécessaires au succès d'une pièce.

— Très juste ! — approuva Emmeric.

— Voilà pourquoi cette plaisanterie a un sens profond ; et, ce soir, quand les spectateurs se laisseront entraîner à applaudir, ce qui ne peut manquer, ils feront, sans s'en douter, et en la personne de Roland, une ovation à tous les petits rôles qu'ils oublient d'ordinaire.

— Sans s'en douter, certainement, — dit Fred — car il y a cinq minutes, tu ne savais pas toi-même à quel point tu es, en somme, une noble nature.

— Emmeric avait bien raison !... — dit Auguste brusquement.

Emmeric se rengorgea avec importance, tout en se demandant en quoi il avait eu raison.

— ...de dire qu'il ne fallait rien te raconter, — acheva Auguste.

Emmeric, inquiet, regarda Fred avec une sorte de tendresse.

— Tu es un trouble-fête, — poursuivit Auguste.

— Je ne te comprends pas, — dit Fred en riant, — tu te montes comme si tu étais coupable. On accomplit les belles actions sans en avoir conscience : autrement, elles ne seraient pas belles. Qu'une plaisanterie vienne à l'esprit d'un cuistre, il en résultera une grossièreté ; mais qu'elle te vienne à l'esprit, à toi, c'est tout naturellement une belle action.

Auguste lui lança un mauvais regard.

— Est-ce que tu nous priveras du plaisir de ta société, ce soir, pendant la représentation ?

— Pas du tout, — répondit tranquillement Fred. — D'ailleurs, tu m'as invité à souper, après le théâtre, avec la Blandini et Emmeric.

— Je l'avais oublié.

— Pas moi.

— Il est temps de partir, — dit Auguste.

Ils payèrent, sortirent et prirent une voiture pour aller au théâtre. En chemin, Emmeric les considérait l'un après l'autre. Il sentait que, sur quelque point important, ces deux hommes

n'étaient pas d'accord. Il rassembla donc tout son courage et, en montant l'escalier du théâtre, il leur dit :

— Voyons, mes enfants, soyez raisonnables.

Auguste ne répondit rien, mais Fred lui serra la main en disant :

— Je tâcherai.

La porte de l'avant-scène s'ouvrit et les premiers accords de l'ouverture résonnèrent gaiement aux oreilles des trois amis.

II

Le premier acte venait de finir.

Frédéric Roland était seul dans sa loge. Il portait un costume de fantaisie, pourpoint de velours rouge et noir, maillot bleu foncé, perruque aux magnifiques boucles châtain surmontée d'une toque. Il avait posé son épée sur ses genoux et se regardait fixement dans le miroir qui lui renvoyait son visage rajeuni par le fard et la moustache postiche.

Il attendait ainsi, sur cette chaise, presque immobile, depuis le commencement de l'opérette. Alors il perçut, à travers la porte fermée, les voix et les pas des choristes qui remontaient en hâte à leur loge, puis tout redevint silencieux.

Roland était content d'être seul : il aimait cette nouvelle opérette parce que les deux acteurs avec lesquels il partageait d'ordinaire sa loge n'y avaient pas de rôle. Il n'avait pas la même manière de voir qu'eux : satisfaits de leur sort, ils avaient, dès le début, rempli leurs modestes fonctions comme de braves artisans, ne leur demandant rien de plus que d'assurer leur existence. Roland savait bien qu'aujourd'hui il passait pour leur égal, mais il sentait qu'en réalité il était très différent. Il aurait pu devenir quelque chose de mieux, s'il avait eu de la chance. C'est à cela qu'il songeait en attendant, fardé, devant son miroir; c'est à cela qu'il songeait tous les jours, pendant des heures.

Aujourd'hui encore, après dix années d'engagement à ce théâtre, il ne parvenait pas à en franchir le seuil sans un sen-

timent confus de colère et de honte, et jamais il n'avait réussi à dissimuler cette impression. Aussi ses collègues, avec le flair subtil des gens vulgaires, avaient-ils bientôt deviné son point sensible; et toutes les manifestations de sa personnalité, sa façon de parler bas, d'un air fatigué, sa démarche lente, qui semblait orgueilleuse, et même une certaine habitude de pencher la tête de côté en fermant à demi les yeux, furent considérés par eux commes des signes comiques de son mécontentement.

Avait-il jamais eu du talent? On n'en savait rien et jamais il n'en avait été question. Les rôles dans lesquels il paraissait depuis nombre d'années étaient des rôles de pages, de valets, de serviteurs, de conjurés anonymes : le plus souvent il était « second valet » ou « troisième conjuré ». Il n'y avait pas lieu de croire qu'il eût plus le droit de se plaindre qu'aucun de ceux qui étaient désignés pour les mêmes rôles. Ils avaient le même passé que lui; eux aussi, ils avaient jadis, sur des scènes de troisième ordre, joué les jeunes premiers ou les premiers rôles. Peut-être, parmi eux, s'en trouvait-il aussi qui se souvenaient de leurs débuts avec amertume et, on eût pu s'en apercevoir, mais c'était sur lui que s'abattaient toutes les plaisanteries, toutes les méchancetés, parce qu'on voyait que c'était lui qui en souffrait le plus.

Au commencement, il avait tâché de se défendre, de riposter, mais il l'avait fait avec maladresse; il avait songé à montrer les dents, mais n'en avait pas eu le courage. De sorte qu'il finit par se résigner à tout. Il devint taciturne et, pendant des journées entières, on n'entendit pas une parole sortir de ses lèvres. Et ceci encore allait bien avec l'idée qu'on s'était faite de lui : toujours l'orgueil ridicule du génie méconnu !

Sa réputation avait franchi peu à peu les limites étroites du cercle où il se mouvait, et toutes les personnes qui s'intéressaient au monde du théâtre connaissaient ce nom auquel se rattachaient tant de plaisanteries. Les journalistes dans leurs spirituelles chroniques, le public dans ses conversations malicieuses, se servaient du nom de Roland pour désigner brièvement le type de l'acteur médiocre et vaniteux.

Il était donc devenu populaire en son genre, et son désir de renommée commençait à se réaliser... autrement, hélas ! qu'il

ne l'avait espéré jadis. Il en était arrivé à envier les inconnus : ceux-là, du moins, pouvaient croire encore à un changement favorable de leur destinée; peut-être parviendraient-ils un jour, à sortir de leur obscurité? Pour lui, c'en était fait, à jamais.

Il y avait deux ans que, pour la dernière fois, il avait eu le courage de demander au directeur un rôle plus important. L'autre l'avait renvoyé en riant, et Roland avait compris. Alors, il avait eu l'idée de quitter la capitale, de retourner en province, pour aller d'un théâtre à l'autre, comme dans les dix premières années de sa carrière; mais les agences lui déclarèrent toutes que c'était trop tard... Et les souvenirs qu'il avait gardés, de ses tentatives, du temps où il jouait les rôles principaux dans les petites villes de Bohême et de Moravie, n'étaient pas faits pour lui donner l'énergie de renouveler l'expérience à ses propres risques.

Il valait donc mieux se contenter de remplir sa tâche journalière, comme tant d'autres travailleurs résignés, car il fallait bien vivre.

Peu à peu, il s'était isolé, ne se souciant pas plus d'entrer en rapports avec les grands qu'avec les petits. Autrefois, après la représentation, il allait régulièrement dans un café où se réunissait une paisible société d'employés de théâtre et de petits bourgeois, glorieux de fréquenter des acteurs. Mais, là non plus, les lazzi ne manquaient pas, chaque fois qu'arrivait Roland, et, comme sa méfiance croissait de jour en jour, il en vint même à voir de l'ironie dans les paroles cordiales qui l'accueillaient souvent. Il finit par ne plus s'y sentir à l'aise et par ne plus y aller qu'après avoir, tout seul, bu ailleurs quelques verres de vin. Alors il croyait plus facilement à l'amitié de ses semblables, et leurs railleries n'altéraient plus son humeur. Par moments, même, d'étranges espérances naissaient en lui : sa situation se transformait magnifiquement, il imaginait des événements qui, tout à coup, lui assuraient un autre rang, et il méprisait les taquineries qui résonnaient autour de lui. Mais, à présent, le vin ne lui donnait plus que rarement ces illusions et il s'en allait dans la vie avec l'air d'un homme profondément blessé : on ne saurait jamais l'apprécier.

Naguère de petites aventures amoureuses avaient éclairé son existence d'une dernière lueur de jeunesse, mais cela aussi avait disparu depuis deux ou trois ans : il ne croyait plus aux regards tendres et suppliants qui parfois encore s'arrêtaient sur lui.

Depuis quelques semaines, il lui arrivait souvent de trouver un bouquet de violettes sur la table de sa loge. Il ne s'inquiéta pas de leur provenance. C'était sans doute une mauvaise plaisanterie, comme on lui en avait fait maintes fois, comme les billets doux par lesquels on l'avait attiré à des rendez-vous, où il n'avait rencontré que le souffleur ou bien quelques choristes qui s'amusaient royalement de sa mine déconfite.

Ce soir, encore, les violettes étaient là; il n'y avait pas touché. En admettant même que ce fût un envoi sincère, que lui importait? Il était trop abattu pour éprouver aucune joie. Il ne sentait que son isolement et son ridicule.

Souvent cette idée lui passait par la tête : « Comment cela finira-t-il?... » Et alors il lui venait des pensées bizarres, qu'il écartait toujours.

Une fois seulement, une idée l'avait tourmenté assez longtemps : il voulait expliquer dans les journaux combien il était malheureux, à quel point on le faisait souffrir ; il adresserait au public un appel débutant par ces mots : « Hommes généreux !... » Il avait commencé à l'écrire dans sa loge : — dans sa chambre, la table branlait sans cesse; — mais il n'avait pu l'achever : cela lui faisait l'effet d'une demande de secours... Et puis, on n'aurait fait qu'en rire.

Plus tard, il eut un autre projet : il résolut de parler sérieusement à la Blandini, — l'étoile du théâtre, — qui, pendant les répétitions, lui adressait de temps à autre une bonne parole. Il lui expliquerait qu'il n'était pas du tout si ridicule qu'on se l'imaginait. Mais il n'osa pas.

Une autre fois, un soir qu'il rentrait un peu gris de la brasserie, il conçut quelque chose de tout à fait extravagant. A la prochaine occasion, il se jetterait à genoux, en pleine scène, et se mettrait à implorer : « Hommes généreux !... » Et il dirait son chagrin, sa misère; il trouverait, il en était sûr, des accents auxquels nul ne résisterait. On serait bien forcé de reconnaître

qu'il était un grand acteur; bien des gens verseraient des larmes, et lui-même peut-être... Et cette pensée l'obsédait souvent, non pas comme une entreprise réalisable, mais comme le souvenir vivant d'un beau songe.

La sonnette qui l'appelait retentit. Il se leva, sortit dans le corridor et descendit posément les dix marches en bois. Il se trouva alors derrière la toile de fond; quelques figurants lui dirent bonsoir. Roland avança et il se plaça tout contre la porte par laquelle il devait entrer en scène. Il entendait chanter la Blandini, il guettait sa réplique...

Voilà... C'était le moment. Le régisseur, près de lui, fit un geste. Deux machinistes, des deux côtés, ouvrirent la porte et Roland parut en scène.

Mais c'était un peu tôt : le régisseur s'était trop hâté de donner le signal, car, précisément, de vifs applaudissements s'élevaient, destinés sans doute à la Blandini.

« Sa faveur croît de plus en plus, — se dit-il ; — pour ces quelques mesures, de tels applaudissements ! »

Et ils ne cessaient pas.

Involontairement, Roland regarda la Blandini, qui s'était tournée d'abord vers le public, puis vers lui. Il l'entendit chuchoter :

— Y comprenez-vous quelque chose ?

Et les applaudissements devenaient de plus en plus bruyants. Roland leva les yeux vers les galeries... Soudain, au milieu des bravos, il crut percevoir distinctement son nom... Oh ! il s'était trompé, sans doute ? La Blandini lui dit :

— Entendez-vous ?

Roland répondit :

— Oui.

— Votre nom ! — dit la Blandini.

Les acclamations continuaient avec la même violence et les cris de « Roland ! » s'accentuaient.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » se dit Roland, suis-je devenu fou ?... Est-ce que je rêve ?... »

— Parlez, — souffla la Blandini.

— Quoi ? — demande-t-il troublé.

— Eh ! votre réplique... les joyaux...

Et Roland commença :

— « Belle dame, ces joyaux... »

Mais sa voix se perdit dans le vacarme. Les applaudissements persistaient ; quelques coups de sifflet s'y étant mêlés, ils augmentèrent encore.

— Des couronnes, à présent! — dit la Blandini.

Et Roland, convaincu qu'elles étaient pour la Blandini, se dirigea vers la rampe, se pencha et saisit une gigantesque couronne de laurier qu'il voulut présenter à la chanteuse.

Mais elle murmura :

— C'est pour vous.

Il ne comprit pas.

Alors ses regards tombèrent sur le ruban noué à la couronne et il y vit son nom. Pendant l'espace d'une seconde, il se passa en lui quelque chose d'indéfinissable ; il se dit : « Je suis un grand acteur ; le public l'a reconnu, bien que je remplisse les rôles les plus infimes. »

Machinalement, il prit le ruban dans sa main gauche et il y lut, en lettres d'or : *A Frédéric Roland, l'acteur génial ! ses admirateurs reconnaissants !*

Et soudain, il entendit un rire fou rouler comme un tonnerre à travers toute la salle ; sa main laissa retomber l'écharpe et il regarda le public. Il vit le mouvement de mille mains levées, il vit des visages rayonnant de gaieté.

Il ne comprit pas.

On riait aux éclats, de plus en plus fort. Tout à coup, il comprit...

Et il eût voulu être englouti, disparaître, se cacher, car on riait de lui, on se moquait de lui. Tout ce public était pris d'une gaieté frénétique parce qu'on avait eu l'extravagante idée de le fêter, lui, Frédéric Roland.

Il le sentit bien, il venait d'atteindre au faîte de sa célébrité. Il le sentit si profondément qu'il ne vit et n'entendit plus rien, et ses yeux contemplèrent la salle bruyante comme si elle eût été vide et silencieuse. Et, — subitement, il sembla vraiment qu'il l'y eût contrainte, — la foule se tut, en effet.

Il se souvint qu'il n'avait pas achevé sa phrase. Est-ce que la Blandini ne lui avait pas ordonné de parler ? Et, sans émo-

tion dans la voix, dévisageant tranquillement l'actrice, il prononça :

— Belle dame, ces joyaux vous sont envoyés par mon maître.

La Blandini prit les bijoux en lui lançant un long regard, il en fit la remarque :

« Voilà une nuance qu'elle n'avait pas aux autres représentations ! »

Il se demanda :

« Pourquoi ? »

Et il entendit qu'elle murmurait :

— N'y faites pas attention...

Il s'aperçut alors que l'orchestre avait recommencé à jouer. C'étaient les couplets de la Blandini : elle chanta.

L'air était interminable. Debout à la porte, Roland écoutait les sons bien connus, et la Blandini chantait toujours. Il lui parut que cela durait depuis une éternité. Il était comme insensible, mais devant lui la scène s'élevait et s'abaissait régulièrement, et il entendait tout près de ses oreilles le bourdonnement confus de mille petites voix sans aucun sens.

Le grand air de la Blandini sonnait clair comme s'il voulait percer les murailles, se répandre au dehors : Roland avait l'impression que partout, dans le monde entier, quiconque prêterait l'oreille pourrait l'entendre. Il lui était reconnaissant de chanter si longtemps ; il redoutait le moment où elle s'arrêterait. Il entendait encore les rires et les applaudissements de tout à l'heure ; ils allaient reprendre certainement. Et il sentit qu'il fallait être fort pour les supporter encore une fois : car ç'avait été épouvantable.

L'air était achevé. La Blandini lui tendit la parure, Roland demanda :

— « Que dirai-je à mon maître ? »

Et la Blandini répondit :

— « Rien. »

Elle le dit d'une voix tremblante, qu'elle n'avait jamais eue jusque-là, et son regard, en même temps, semblait le conjurer de rester là, sur la scène.

Mais il devait s'en aller. Il s'inclina, la porte s'ouvrit, il fit un pas... Et le vacarme se déchaîna de nouveau :

— Bravo, Roland!... Roland!..., bravo!...

Il se trouvait déjà derrière la scène ; à côté de lui, le régisseur, quelques figurants qui s'étaient avancés. Le jeune premier était là aussi.

— Quel succès ! — dit-il à Roland.

Le directeur accourait :

— Mais qu'est-ce qui se passe ? le public a donc perdu l'esprit!... Savez-vous, Roland, ce que cela veut dire?

Roland secoua la tête.

— Que faire ? — s'écria le directeur. — Ils continuent à applaudir. Il n'y a pas à dire : il faut retourner saluer.

— Oui, — fit Roland.

Il s'aperçut qu'il tenait encore la couronne à la main, et voulut la laisser tomber.

— Gardez ça ! — dit le directeur, — ça fait très bien... Allons ! — cria-t-il.

La porte s'ouvrit et Roland reparut en scène. Les bravos et les rires redoublèrent. Le jeune premier dit au directeur :

— A mon avis, il s'agit d'une gageure.

— Possible ! — répondit le directeur. — Voilà comment chacun finit par avoir son jour de gloire.

Roland revint, la porte se referma; il lâcha la couronne et se dirigea lentement vers sa loge. Quelques choristes femmes s'approchèrent pour lui serrer la main, en riant; il ne les vit pas et laissa pendre ses bras le long de son corps.

Il se sentit retenu par derrière.

— Il faut y aller encore une fois : le public ne se calme pas !

Roland retourna sur ses pas, rentra en scène, et s'inclina de nouveau. Il paraissait accepter la situation avec tant d'humour que les rires sonnaient avec une gaieté de plus en plus franche : beaucoup de personnes à ce moment-là éprouvaient une véritable sympathie pour lui.

Et son fameux rêve lui revint soudain à la mémoire ; il se demanda si le moment n'était pas venu de tomber à genoux et de crier :

« Hommes généreux! pitié! pitié!... »

Mais, il le savait, là-bas il n'y avait nulle pitié. Au milieu de cette allégresse, de ces rires qui l'entouraient, il éprouva

une telle sensation d'isolement, une si terrible détresse que son cœur cessa de battre.

En sortant, il jeta un regard vers la Blandini. Elle avait des larmes dans les yeux et se détournait. Dans la salle le bruit s'était apaisé. Le directeur frappa sur l'épaule de Roland et lui dit en riant :

— Jour de gloire!

Dans les coulisses, des acteurs, des figurants, des machinistes s'étaient groupés et semblaient disposés à reprendre, à leur tour, la plaisanterie; mais Roland passa devant eux, la tête baissée; il ne voyait et n'entendait rien.

Il monta lentement les degrés de bois, se glissa dans le couloir, ouvrit la porte de sa loge et la referma à clef derrière lui. La serrure grinça... Sur la scène, l'opérette continuait.

III

Depuis une heure déjà, les trois jeunes gens étaient installés dans un cabinet particulier et attendaient. La Blandini n'était pas encore là.

— Elle ne viendra pas! — dit Fred.

— C'est impossible! — répondit Auguste; — nous avons pris rendez-vous hier, et, de plus, je lui ai écrit, cette après-midi, pour le lui rappeler.

— Sais-tu ce que je pense? — fit Emmeric.

— Quoi? — demanda Auguste.

— Nous devrions bien à Roland...

— Ne me parle plus de ça. La farce est jouée, on s'est amusé, c'était nouveau... Et maintenant, n... i... ni... fini.

— Oui, je sais, — dit Emmeric, — mais je trouve que demain nous devrions envoyer quelque chose à Roland

— De l'argent? — demanda Fred.

— Eh! oui... de l'argent... Ce serait convenable... Qu'en penses-tu, Auguste?

— Ça peut se faire! — répondit Auguste sèchement.

Fred regardait dans le vide; tous trois restaient silencieux. Soudain Auguste se leva.

— J'y vais, — dit-il.

— Au théâtre? — demanda Emmeric.

— Non, chez elle. Elle ne peut plus être au théâtre. Il est trop tard.

— Tu crois donc possible qu'elle ait oublié ton invitation?

— Tu m'ennuies avec tes questions! — répliqua Auguste, impatienté, en enfilant son pardessus.

— Reviendras-tu, sûrement?

— Oui, sûrement... avec elle... Au revoir!

Il s'éloigna rapidement. En passant devant les portes des autres cabinets, il entendit les sons d'une valse quelconque, qu'un médiocre exécutant tapotait sur un mauvais piano. Puis il se trouva dehors.

La rue silencieuse n'était pas sombre : la neige qui la couvrait répandait une clarté nette et uniforme; elle continuait à tomber en gros flocons paresseux. Auguste se décida à aller à pied. Il était agacé : il espérait que la nuit blanche et paisible le calmerait.

Il fut sur le point de rendre Fred responsable de sa mauvaise humeur : ne lui avait-il pas gâté toute la soirée par son ton ambigu, presque sarcastique?... Cependant, quelque envie qu'il en eût, il ne pouvait accuser Fred de l'absence de la Blandini. A cela, il devait y avoir un autre motif.

Sans doute, elle était mécontente de lui... Très bien! En somme, il n'avait pas cherché autre chose. Et il ne lui serait pas venu à l'esprit de combiner et de mettre à exécution toute la farce de ce soir si la Blandini ne l'y avait poussé, pour ainsi dire, elle-même, par l'obstination avec laquelle elle prétendait depuis quelque temps que ce méchant cabotin avait la tête la plus intéressante qu'elle eût jamais vue et qu'au fond il avait plus de talent que bien d'autres. Au début, elle avait voulu plaisanter, c'était évident; mais depuis qu'Auguste l'avait imprudemment contredite, elle s'était entêtée dans son dire et elle avait fini par lui déclarer qu'il était jaloux.

Cela l'avait mis hors de lui. Jaloux de ce Roland?... il savait bien de qui il avait lieu d'être jaloux... Le jeune premier, il fallait bon gré mal gré l'accepter pour rival... Mais ce Roland!... Franchement, ce n'était pas la peine de se fâcher. Chaque fois qu'il devait voir la Blandini, il prenait la réso-

lution de ne plus parler de Roland, et, à peine étaient-ils ensemble depuis cinq minutes, la querelle reprenait. Il se rendait compte de sa maladresse, car il excitait ainsi la Blandini à faire ce dont il avait peur depuis longtemps.

Et maintenant, tandis qu'il se hâtait par les rues, il savait de quoi il avait peur.

Il savait aussi qu'en organisant la farce de ce soir il n'avait pas eu pour unique but de s'amuser, ni même de causer un plaisir spécial à M. Roland, bien qu'il eût la ferme conviction que M. Roland en aurait du plaisir. Non, il avait caressé le secret espoir de rendre ce méchant acteur ridicule et à jamais impossible aux yeux de la Blandini. Elle rirait de l'invention, et, après, ils seraient meilleurs amis que jamais... Et M. Roland, grâce à cette plaisanterie, serait définitivement relégué à la place qui lui convenait.

Avant la représentation, il s'était figuré la Blandini se jetant à son cou, en présence de ses amis, comme dans les premiers et heureux temps de leur liaison, et lui disant :

« Tu es bien toujours mon malicieux petit singe adoré... »

Mais au théâtre, il s'était aperçu que les choses ne prenaient pas la tournure désirée. Pendant le tonnerre d'applaudissements, à l'entrée de Roland, la Blandini avait lancé un mauvais regard vers l'avant-scène où il était avec ses amis, et, lorsque Roland était sorti pour la dernière fois, elle l'avait suivi des yeux, l'air si absorbé, qu'Auguste avait senti la colère monter en lui.

Et maintenant, à mesure qu'il se rapprochait de la demeure de la Blandini, il se dissimulait de moins en moins ce qu'il redoutait : il avait peur de les trouver ensemble.

Il pressa le pas... Ce coin de rue encore : il était devant la maison...

C'était une de ces larges rues qui sont derrière le Ring; elle était à cette heure complètement déserte. Il prêta l'oreille et entendit sur le pavé ouaté de neige le roulement étouffé d'une voiture. La main déjà sur la sonnette, il attendit.

La voiture tourna le coin de la rue et s'arrêta devant la porte. Il connaissait bien le coupé : c'était lui qui le louait pour la Blandini... Il s'écarta en hâte; toute son exaltation était tombée, car il était fermement persuadé que, dans un

instant, elle allait descendre de voiture avec Roland, et alors tout serait rompu, fini...

La portière s'ouvrit et une femme, sautant de la voiture, la referma violemment. C'était la Blandini. Auguste s'avança vite et jeta un coup d'œil dans la voiture : elle était vide. Il respira.

Alors, il appela :

— Albine!

Elle se retourna brusquement et, en le reconnaissant, elle fit un pas vers lui.

— Toi! — dit-elle, — tu oses venir ici!

— Ah! elle est bonne! — s'écria Auguste, reprenant soudain conscience de ses droits. — Si j'ose?... Et toi! où te caches-tu? Que deviens-tu? Depuis deux heures que je t'attends! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Mon cher, — répliqua la Blandini, — tu pourras attendre longtemps. Entre nous deux, c'est fini.

— Pourquoi?

— Tu le demandes?

— D'abord, ne crie pas si fort; le cocher n'a pas besoin d'entendre. Ensuite...

Mais la porte de la maison s'ouvrait : la Blandini s'engouffrant sous le porche, la fit claquer derrière elle.

Auguste frémissait de rage. Mais il ne voulait pas se rendre ridicule devant le cocher et le concierge : il resta tranquille. Il réfléchit... Que faire?... Attendre?... Courir après elle? risquer de ne pas être reçu?... Se promener là, de long en large, jusqu'au matin, et, à la première heure, faire un tapage infernal dans la rue?

Il était dans une telle colère qu'il entendait son souffle bruyant, presque haletant.

Au bout de deux minutes, la porte se rouvrit et Albine reparut. Elle courut à la voiture et cria quelque chose au cocher. Auguste la rattrapa et la saisit par le bras :

— Où vas-tu?

— Cela ne te regarde pas.

Elle se dégagea et s'élança dans le coupé, lui derrière elle.

— Il me sera permis, je suppose, de monter dans *ma* voiture! — dit-il, les dents serrées.

— A ton aise!

La voiture partit.

— Puis-je te demander une explication? — fit Auguste.

Elle ne répondit pas.

— D'où viens-tu?

Pas un mot.

— Étais-tu avec lui?

— Non, — dit-elle, — mais je le cherche.

— Comment!...

— Oui.

— Tu es sa maîtresse?

— Non, mais tu peux être tranquille : ce soir même, je la serai.

Auguste fit un geste pour arrêter la voiture. Elle lui retint violemment le bras.

Il regarda par la portière; ils traversaient le Ring. Albine tourna les yeux vers lui :

— Cela t'intéresse de savoir où nous allons?

Auguste, blême de fureur, ne répondit rien. Elle poursuivit, prenant plaisir à se montrer cruelle :

— Je l'ai attendu au théâtre, mais il était déjà parti... Alors, je suis allée chez lui : il n'y était pas... Je suis allée au café où il a l'habitude de se rendre : on ne l'avait pas vu non plus... Et sais-tu pourquoi je viens de rentrer chez moi? Parce que j'avais bien recommandé, chez lui et au café, qu'on me l'envoyât sur-le-champ. Et maintenant, nous retournons encore au théâtre. Je n'aurai pas de repos avant de l'avoir trouvé. Comprends-tu?

Auguste ne prononça pas un mot, mais il l'eût volontiers étranglée.

La voiture roula sur le pont du Danube, et, quelques minutes après, elle s'arrêtait dans une rue étroite, derrière le théâtre, près de la petite porte de service qui conduit sur la scène.

La Blandini sauta à terre, Auguste derrière elle.

La porte était fermée depuis longtemps. Un veilleur de nuit qui passait regarda curieusement cette jeune femme qui sonnait là, après minuit.

Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit et le concierge parut, une lanterne à la main.

— Bonté divine! Mademoiselle Blandini! qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?... Avez-vous oublié quelque chose?...

— Éclairez-moi.

Auguste était sur ses talons.

— Ce monsieur-là n'a rien à voir ici, — déclara la Blandini, — fermez la porte!

Elle repoussa Auguste et poussa elle-même la porte à laquelle le concierge donna un tour de clef.

Tout en se hâtant avec l'homme dans l'étroit corridor qui mène à la scène, elle l'interrogeait.

— Avez-vous vu sortir Roland?

Il réfléchit.

— Mademoiselle, — répondit-il, — c'est sûr qu'à présent il n'y a plus personne dans les loges. J'ai tout fermé, il y a bien deux heures!

— L'avez-vous vu sortir? — répéta-t-elle d'un ton presque suppliant.

Ils étaient maintenant sur la scène profonde et obscure. La lanterne jetait une clarté sur la boîte du souffleur. Des deux côtés, les coulisses, dans l'ombre, semblaient se perdre à l'infini. Le rideau de fer avait l'air d'une muraille géante.

— Mon Dieu! vu... — répéta le concierge, — je ne peux pas bien me rappeler... Mademoiselle comprend, on voit passer tant de gens, on ne regarde pas chacun, n'est-ce pas?

La Blandini demeura pensive, un moment, puis elle traversa précipitamment la scène et se dirigea vers le petit escalier. Elle mit le pied sur la première marche.

— Mais, mademoiselle, — lui cria le concierge en la suivant avec la lanterne, — c'est les loges des hommes, par là!

Elle ne répondit pas et monta si vite qu'arrivée en haut, elle se trouva subitement dans l'obscurité et qu'elle dut l'attendre : il grimpait en trébuchant avec sa lanterne.

Elle respira profondément. Lorsqu'il fut près d'elle et qu'une faible lueur éclaira le couloir, elle demanda :

— Où est la loge de Roland?

— Ah! mademoiselle, je n'en sais rien moi-même. Je ne viens presque jamais ici. Mais les noms sont sur les portes.

Elle lui enleva la lanterne des mains et essaya, au hasard, d'ouvrir une porte.

— Mademoiselle, vous ne pourrez pas. C'est fermé. Ces messieurs ferment toujours à clef en partant... Et puis, ce n'est pas la loge de M. Roland...

La Blandini alla plus loin. A chaque porte, elle élevait la lanterne pour lire les noms. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait. Sur un papier blanc, trois noms étaient inscrits : *Engelbert Brunner. — Oswald Friedmann. — Frédéric Roland.*

Elle saisit le bouton de la porte, mais celle-là aussi était fermée.

Le concierge secoua la tête.

— Voyez-vous, mademoiselle, si vous avez oublié quelque chose là dedans, il faut attendre. Demain, ça y sera encore.

— Dites-moi... dites-moi... — fit la Blandini en se tournant vers lui, — Roland n'a plus rien à jouer après le deuxième acte : il a donc dû partir avant les autres... Vous auriez donc dû le voir passer.

— Oui, mademoiselle, il est possible que je l'aie vu, comme on voit souvent, mais je ne peux pas me souvenir...

Là-dessus, la Blandini resta un moment immobile, ne sachant que faire.

Soudain, elle eut une inspiration, Elle fouilla dans sa poche, et, avec un soupir de soulagement, murmura :

— Peut-être ira-t-elle.,.

Elle tenait la clef de sa propre loge. Elle donna la lanterne au concierge et, fiévreusement, elle introduisit le clef dans la serrure : cela allait. Elle la tourna une fois, deux fois ; elle saisit le bouton : la porte s'ouvrit.

Devant elle, tout contre la fenêtre, un corps démesurément long semblait appuyé.

« C'est un costume », — se dit-elle tout d'abord.

Elle arracha la lanterne au portier, la leva... et poussa un grand cri d'épouvante.

— Au nom du ciel ! — s'écria le concierge en se précipitant vers la fenêtre.

On aurait dit que Roland se tenait là debout et vivant ; ses bras pendaient le long de son corps et sa tête penchait sur sa poitrine. Il était habillé comme dans la pièce, il avait même encore sa moustache postiche ; seule la perruque était tombée : on voyait ses cheveux gris et rares. tout ébouriffés.

— Il s'est pendu, — dit le concierge effaré, — pendu…

Il posa la lanterne sur la petite table, au milieu des perruques et des pots de fard, puis il saisit les mains du mort; il lui toucha les bras, remonta jusqu'au cou.

— Avec son mouchoir! — dit-il. — Que faut-il faire, mademoiselle?

La Blandini, immobile, regardait fixement le cadavre.

— Savez-vous, mademoiselle? — dit l'homme, — je pourrais appeler le monsieur qui est en bas et, pendant ce temps, j'irais avertir la police?…

Alors elle eut un léger sursaut, puis elle répondit d'une voix étouffée :

— Oui, descendez; moi, je resterai ici… Mais ce monsieur, en bas, vous lui direz qu'il s'en aille, qu'il s'en aille vite… que je ne le voie plus… Dites-lui ça… car, si je le rencontre, dites-lui ça… je lui cracherai à la figure…

Elle cria si fort ces derniers mots que le concierge recula, effrayé, et qu'ils lui résonnaient encore aux oreilles tandis qu'il traversait en courant la scène obscure et vide.

ARTHUR SCHNITZLER

Traduit de l'allemand par N. Valentin et M. Rémon.

JEAN-BAPTISTE VAN MOUR

PEINTRE ORDINAIRE DU ROI EN LEVANT

— 1671-1737 —

Si, de nos jours, les artistes vont encore chercher dans un Orient devenu pourtant bien banal la lumière et la couleur, le charme de la nature, l'éclat des costumes et le pittoresque de la vie, quel ne devait pas être, dans les siècles passés, l'attrait de Constantinople pour un peintre qui, dans le cadre merveilleux du Bosphore, trouvait réuni sous ses yeux le spectacle d'une cour impériale alors si magnifique, d'une armée aussi étrange que celle des Janissaires, et de la foule chaque jour renouvelée des Orientaux venus des coins les plus reculés des pays musulmans! La liste serait longue des peintres qui ont voyagé en Turquie, depuis Gentile Bellini, qui en 1480 faisait le portrait de Mahomet II, depuis Pierre Cock d'Alost, l'auteur des précieux dessins qui nous font connaître les Turcs de 1533, jusqu'à Melling, le peintre incomparable du Bosphore, qui, au moment où l'ancienne Turquie disparaissait sous les réformes de Mahmoud, a su nous en conserver les derniers souvenirs. La plupart de ces artistes n'ont fait qu'un court séjour à Constantinople; un seul, Van Mour, y a vécu et y est mort. Son nom est tombé dans l'oubli. Mariette, toujours si bien informé, le cite, il est vrai, dans son *Abecedario*[1], mais cette mention n'a été relevée dans

1. P.-J. Mariette, *Abecedario*, V. p. 388.

aucun répertoire d'art, dans aucune biographie française. Une courte nécrologie dans le *Mercure* de 1737 [1], deux pages parues en 1844 dans une revue flamande [2], quelques lignes publiées en 1898 dans la *Biographie nationale* belge [3] sont les seules notices qui lui aient été consacrées. « Aucun tableau de cet artiste n'est parvenu jusqu'à nous », disent les auteurs de ces deux derniers articles. Nous avons été assez heureux pour retrouver un certain nombre d'œuvres intéressantes de Van Mour et pour recueillir quelques documents qui nous permettront de retracer rapidement la vie du peintre ordinaire du Roi en Levant.



Jean-Baptiste Van Mour naquit le 9 janvier 1671 à Valenciennes [4], dans cette ville de la Flandre française qui s'honore d'avoir donné le jour à tant d'artistes célèbres; son père, Simon, y exerçait la profession d'escrinier, c'est-à-dire de menuisier d'art, et les comptes de la ville font souvent mention des travaux qui furent exécutés par lui ou par d'autres escriniers de sa famille. Comment le fils du menuisier de Valenciennes fut-il amené à quitter sa patrie? Aucun document ne nous renseigne à cet égard. A-t-il été l'un des élèves de l'Académie fondée à Lille par Arnould de Vuez, et a-t-il pris le goût des choses de l'Orient aux leçons du maître qui avait été, selon nous, le compagnon du marquis de Nointel et doit être le véritable auteur des fameux dessins du Parthénon? Ou bien, les récits de quelques-uns de ces peintres flamands qui sillonnaient l'Orient au XVIIe siècle ont-ils enflammé son

1. *Mercure de France*, juin 1737, p. 1173-1175.

2. A. Dinaux. *Un artiste valenciennois ignoré. (Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, 1844, nouv. série, V, pp. 453-456.)

3. *Biographie nationale publiée par l'Académie royale de Belgique*, 1898, t. XV. *Notice sur Van Mour*, par Émile Van Arenbergh.

4. Nous devons à l'obligeance de M. Henault, archiviste municipal à Valenciennes, la communication de l'acte de naissance de Van Mour : Actes de l'état civil, reg. nº 62, paroisse Saint-Géry. « 9 janvier 1671 : Jean-Baptiste fils de Simon Vamour et de Marie Lebrun; parin, Claude Lebrun pour et au nom de Jean Vamour, grand perre; Marine, Marie-Jeanne Lebrun, tante. »

imagination? Les premiers ambassadeurs envoyés par l'empereur au sultan, les Shepper, les Rym, les Busbecq, étaient originaires de Flandre; ils avaient emmené en Turquie des artistes de leur pays dont les traces furent suivies plus tard par d'autres de leurs compatriotes. Il ne serait pas étonnant qu'imitant cet exemple, le jeune Van Mour eût voulu, lui aussi, chercher la fortune sur les rives du Bosphore.

Quoi qu'il en soit, nous le trouvons établi à Constantinople dès la fin du XVIIe siècle. Mariette dit qu'il y fut attiré par l'ambassadeur du Roi, M. de Ferriol. Il est certain que c'est à Ferriol qu'il doit ses premiers succès.

Il y eut de tout temps à Constantinople des artistes dont le talent se bornait à dessiner et à peindre les étranges costumes que les voyageurs aimaient à rapporter en Europe comme souvenir de leur séjour en Orient. Pietro della Valle y avait trouvé en 1614 un peintre qui, à la vérité, n'était pas excellent, « car les Turcs ne réussissent qu'à peindre sur des cruches et des gobelets », mais qui cependant lui avait assez habilement composé « un livre de figures peintes où se voyaient au naturel toutes les diversités d'habits de toutes les conditions d'hommes et femmes de la ville[1] ». Cent cinquante ans plus tard, l'un des officiers français envoyés par Louis XVI, pour instruire l'armée ottomane, le lieutenant Monnier, se faisait faire pour une somme des plus modestes, par un artiste grec, une collection analogue[2].

Il semble qu'à ses débuts dans la carrière artistique Van Mour n'ait été qu'un enlumineur de ce genre. A la demande de M. de Ferriol, il peignit plus de cent petits tableaux représentant les costumes les plus intéressants de l'empire ottoman. Successivement défilèrent sous son pinceau le Sultan et les différents officiers du Palais, le Selictar « qui porte le sabre du Grand Seigneur », les eunuques noirs, les eunuques blancs, les pages peiks ou icoglans, et la foule des serviteurs, capigis, tchaouchs, balladjis. Parmi ces fonctionnaires du

1. *Les fameux voyages de Pietro della Valle.* Paris, 1661, 4 vol. in-4°. t. Ier, p. 147 et 175.

2. *Journal inédit de Gabriel Monnier,* officier du génie. Le *Recueil de costumes orientaux* rapporté par Monnier est conservé, avec le *Journal,* à la Bibliothèque de Bourg en Bresse, où nous l'avons vu sous le n° 65.

sérail, quelques-uns n'étaient que de bien petits personnages, l'artiste s'excusait presque de les avoir dessinés : ils n'étaient là « que pour faire voir leurs coiffures et leur habillement ». A côté du Capitan Pacha, du Grand Vizir et des pachas de toute espèce, il avait montré les imans, les muftis et les cadileskiers dont les turbans dépassaient en largeur ceux de tous les autres musulmans. Les janissaires avec leurs multiples costumes avaient fourni une ample matière à son observation. Mais les Turcs n'étaient pas les seuls dont les accoutrements méritassent d'être reproduits ; il avait fallu montrer les Hongrois, les Tartares, les Valaques, les Grecs, sans oublier les habitants des îles et les marchands francs qui, avec la longue robe orientale, avaient conservé le chapeau à corne et la perruque. Sans quelques costumes féminins la collection n'eût pas été complète ; aussi y trouvait-on, « de quoi plaire et amuser », nombre de dessins représentant, dans la rue, au bain, dans leur intérieur, jouant, fumant, dansant ou dormant, les femmes des différentes nations de l'Orient.

Dès son retour en France, l'ambassadeur avait fait graver cette précieuse collection. Jusqu'alors le public, dont le goût s'est toujours porté vers les images exotiques, n'avait connu de l'Orient que les dessins rapportés au XVI[e] siècle par l'Allemand Lorichs[1] ou par le Dauphinois Nicolay. Aucun des dessins des costumes orientaux exécutés depuis n'avait été gravé. La Chapelle, le peintre qui avait accompagné M. de la Haye, n'avait, dans son Recueil publié en 1648[2], montré que des costumes de fantaisie. Les dessins rapportés par les peintres de Nointel s'étaient perdus ou étaient restés enfouis dans les cartons de Lebrun[3]. Grelot, le dessinateur si exact[4], et les

1. Le graveur Melchior Lorichs dessina et grava, en 1559, un plan monumental de Constantinople qui est un document singulièrement exact. Une édition de luxe, tirée à petit nombre, vient d'être publiée par M. Oberhummer, à Munich, chez l'éditeur Oldenbourg.

2. *Recueil des divers portraits des principales dames de la porte du grand Seigneur*, tirés au naturel par Georges de la Chapelle, peintre de la ville de Caen, à Paris. chez Antoine Estienne, imprimeur ordinaire du Roy.

3. D'après l'inventaire dressé le 10 mars 1690, on trouve aux Gobelins, après la mort de Lebrun, « 66 dessins de vues de Constantinople et habits étrangers. C'est un nommé Carrey qui les a donnés à M. Lebrun ». (H. Jouin, *Lebrun*, p. 738.)

4. Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, 1680.

voyageur hollandais, en général si bien documentés[1] n'avaient publié dans leurs relations que des vues de paysages ou de monuments. On en était donc resté pour les costumes aux illustrations qui accompagnaient les *pérégrinations* de Nicolay[2] ou les différentes éditions de l'histoire des Turcs de Chalcondyle[3]. Pour des yeux qui s'étaient accoutumés aux Turcs de Molière, ces dessins devaient paraître bien archaïques.

Aussi lorsqu'en 1712 fut publié le *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*, le succès en fut si grand « à la cour, à la ville, dans le royaume et dans les pays étrangers », qu'en peu de temps trois éditions en furent faites[4]. Ce prodigieux succès enregistré par le *Journal de Trévoux*[5] fut consacré par l'apparition d'une contrefaçon allemande[6], et la vogue resta aux estampes de Van Mour jusqu'au moment

1. La traduction française de l'ouvrage de Corneille de Bruyn, *Voyage au Levant*, ne parut qu'en 1714.

2. *Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations* de H. de Nicolay, Dauphinois, seigneur d'Arfeuille. Lyon, 1567. L'ouvrage de Nicolay eut un grand nombre d'éditions en France, en Allemagne et en Hollande.

3. Chalcondyle, L'*Histoire de la décadence de l'empire grec et établissement de celui des Turcs*. Traduction de B. de Vigenère. Paris, 1620, in-folio.

4. Les estampes gravées d'après les tableaux de Van Mour furent publiées d'abord en 1712 et 1713 par les soins de « Le Hay, ingénieur et époux de la célèbre mademoiselle Chéron ». Ces planches devinrent ensuite la possession de Laurent Cars, qui en donna en 1714 une nouvelle édition, précédée d'un titre et d'une préface gravés par Baisiez. Cette seconde édition avait pour titre : *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*, gravées sur les tableaux peints d'après nature, en 1707 et 1708, par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du Roi à la Porte, et mis au jour en 1712 et 1713 par les soins de M. Le Hay, à Paris, chez L. Cars, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le collège du Plessis, avec privilège du Roi 1714. — La troisième édition, précédée d'une préface et d'un texte imprimé donnant pour chaque planche un commentaire quelquefois assez étendu, parut en 1715, sous le titre : *Explication de cent estampes qui représentent différentes nations du Levant avec nouvelles estampes de cérémonies turques qui ont aussi leurs explications*, à Paris, des caractères et de l'imprimerie de Jacques Collombat, imprimeur ordinaire des Bâtiments, Arts et Manufactures du Roy, rue Saint-Jacques au Pélican, MDCCXV avec privilège du Roy. Cette troisième édition était accompagnée d'un Avertissement : « Comme il s'est trouvé plusieurs personnes qui, non contentes de connaître par les estampes de ce recueil la véritable forme des habits du Levant, ont souhaité aussi d'en connaître la couleur, on a fait enluminer avec soin et avec le plus d'intelligence qu'il a été possible plusieurs recueils de ces estampes d'après les tableaux originaux. » Les planches de cet ouvrage portent, dans le coin à gauche, le monogramme J.-B., initiales du prénom de Van Mour.

5. *Journal de Trévoux*, avril 1715, p. 655-684.

6. *Wahreste and neueste Abbildang des Taerkischen Hofes*... Nürnberg, 1719-1721. 2 vol. in-4°, 121 planches.

où parurent les illustrations qui accompagnaient les ouvrages de Choiseul-Gouffier et de Mouradja d'Ohsson[1], et les recueils de costumes publiés en Angleterre au début du XIXe siècle[2].



Tandis que la publication des Estampes orientales établissait en Europe la réputation de Van Mour, son talent s'était développé. L'ancien enlumimeur d'images était devenu un véritable peintre. « Il s'était beaucoup fortifié », disait un de ceux qui l'ont le mieux connu[3]. « Il réussissait également, disait un autre[4], dans la portraiture, les tableaux d'histoire, la perspective, l'architecture. »

Un peintre ne pouvait manquer de jouer un rôle au milieu de la société élégante qui s'agitait alors sur le Bosphore. Van Mour connut successivement cinq ambassadeurs de France, et il suffira de citer les noms de Ferriol, de Des Alleurs, de Bonnac, de d'Andrezel, de Villeneuve, pour évoquer aussitôt le souvenir d'une des périodes pendant lesquelles le palais du Roi à Péra brilla du plus vif éclat. Les ambassades étrangères n'étaient pas moins élégantes. Après les Montagu, dont la mémoire est inséparable du Bosphore au XVIIIe siècle, l'Angleterre avait envoyé à Constantinople le comte de Stagnian qui, comme un d'Andrezel ou un Des Alleurs, était tout disposé à se ruiner pour faire honneur à son souverain. Les internonces ne menaient pas grand train; mais de temps en temps un ambassadeur extraordinaire venait jeter quelque lustre sur le nom de l'Empereur : le comte de Virmond, par la pompe et la richesse qu'il déploya pendant sa mission, éclipsa un instant l'ambassadeur du Roi. Dans cette lutte où le crédit et le bon renom des États étaient en jeu, les Vénitiens, les Hollandais ne voulaient pas se laisser distancer. Ce n'était toute l'année que fêtes, bals, comédies, dîners, parties

1. Choiseul Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce* (1782). — Mouradja d'Ohsson, *Tableau général de l'empire Ottoman* (1787).

2. Voir notamment : *The costume of Turkees*, London, William Miller, 1802.

3. Lettre du marquis de Bonnac à M. de Morville, 25 septembre 1723 (archives des Affaires étrangères).

4. *Mercure de France*, juin 1737.

de campagne. La vie que l'on menait dans les quelques villages de la forêt de Belgrade où il était alors de mode de se retirer pendant les mois d'été, nous a été décrite par un voyageur hollandais[1] :

Tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les Anglais et les Français s'y trouve réuni. Les dames surtout, qui sont fort captives dans la ville, y viennent donner l'essor à leurs plaisirs ; elles sont l'âme de toutes les fêtes qui se succèdent les unes aux autres de telle manière que le temps s'écoule sans que l'on s'en aperçoive. Tantôt ce sont des promenades sur le bord de la mer Noire, où, sous de magnifiques tentes qu'on dresse exprès, on voit des tables somptueusement servies, et le Pont-Euxin qui, toujours agité, pousse ses ondes sur le rivage avec un murmure qui, se mêlant aux doux accords de plusieurs instruments, semblent aiguiser un appétit qui ne l'est déjà que trop par la délicatesse des mets. Tantôt on va sur le bord des réservoirs de Belgrade où, nonchalamment couché sur des sofas mols et commodes, on sent de doux zéphirs qui, avec le murmure de l'eau, vous entraînent dans un sommeil agréable. Les aqueducs sont un autre divertissement; on y passe des jours entiers à se réjouir, la bonne chère et le jeu se succèdent sans cesse, le jour s'envole sans s'ennuyer.

Le soir, quand il n'y avait pas bal, — et il y avait bal quatre fois par semaine, — on se promenait dans les prairies ; mais il ne fallait pas trop s'éloigner ; sans parler des lions et des ours qui peuplaient la forêt, les Turcs étaient fort redoutés : ils avaient fait « de belles captures sous les auspices de Cupidon ». Aussi point de rendez-vous, point de tête-à-tête.

La vie était d'ailleurs réglée, chaque heure avait ses divertissements et ses occupations :

A huit heures du matin, on donne de six cors de chasse; alors tout le monde s'assemble dans une grande salle pour y boire le thé, le café ou le chocolat. A neuf heures, chacun se retire et fait ce qu'il juge à propos jusqu'à midi. A onze heures et demie, les cors de chasse avertissent qu'il faut dîner. On se met à table, d'où l'on ne sort qu'à quatre heures après avoir bu le café. On joue ensuite jusqu'à sept heures ; à huit heures les cors de chasse redonnent pour avertir d'aller souper ou d'entrer au bal. On y danse jusqu'à

1. Saumery, *Mémoires et Aventures secrètes et curieuses d'un voyage du Levant*. Liège, 1702 ; 3 vol. in-12, I, p. 140 et suiv.

onze heures; alors une table bien pourvue paraît. A minuit, on recommence les danses jusqu'à deux heures, et tout est fini.

Je laisse à penser, dit l'auteur en terminant, s'il y a peu de personnes, surtout celles qui aiment la vie voluptueuse, qui ne désirent d'être dans ce lieu.

Dans toutes ces fêtes Van Mour avait sa place marquée. On le recherchait pour « son humeur égale et gaie », pour « les vertus morales qu'il possédait ». Au milieu d'une société de diplomates se renouvelant sans cesse, il était comme le gardien des traditions, le témoin des époques disparues. Que de souvenirs pouvait raconter celui qui avait vécu dans l'intimité de tant d'ambassadeurs! Il gardait dans ses récits une grande réserve, car « il était ennemi de la médisance », et ce n'est certainement pas lui qui a contribué à ébruiter la fâcheuse aventure arrivée à cette ambassadrice qui, poussée par la curiosité, avait pénétré sous un déguisement dans le sérail où le Grand Seigneur l'avait retenue pendant deux jours, au grand déplaisir du mari[1].

Van Mour ne fréquentait pas seulement chez les Européens, il était également reçu chez les Orientaux, qui ne craignaient pas à cette époque d'entrer en relations avec la société étrangère de Constantinople. Les Turcs, qui avaient fait partie des ambassades envoyées par le Grand Seigneur à Vienne ou à Paris, avaient rapporté dans leur patrie le goût de la civilisation occidentale; ils avaient recherché la société des ambassadeurs, qui s'étaient prêtés à ce rapprochement avec d'autant plus de complaisance qu'ils avaient eux-mêmes la curiosité de l'Orient et qu'ils trouvaient ainsi le moyen de pénétrer plus intimement dans un monde si nouveau pour eux. Le long règne d'Achmet III fut, avec le règne du sultan Sélim, le moment où les Turcs connurent le mieux la culture européenne. L'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire en avait apprécié tout le charme pendant son ambassade à Paris; il voulut faire profiter ses compatriotes de son expérience; par les soins de Méhémet Effendi, l'imprimerie fut

1. L'aventure serait arrivée à une ambassadrice de France, s'il faut en croire le récit du secrétaire du comte de Virmond, *Historische Nachricht von der röm-kayserl. Gross-Botschaft nach Constantinopel welche Graf von Virmondt rühmlichst verrichtet*, Nürnberg, 1723.

introduite en Turquie, les sciences, les arts furent encouragés, et, comme par enchantement, Versailles se trouva un beau jour transporté dans la vallée des Eaux-Douçes, dans un des sites les plus charmants des environs de la Capitale.

Le délicieux vallon de Kiathané vit en quelques semaines ses coteaux se couvrir de kiosques. A côté du palais qu'avait fait construire le Sultan, s'élevèrent d'élégantes habitations de bois peint ou doré bâties par les principaux fonctionnaires de la Cour. Il n'y avait pas d'enjolivements qu'ils ne cherchassent : le topdji bachi, ou grand-maître de l'artillerie, plaçait au-dessus de sa porte un canon de bois peint en bronze; les officiers de la Fauconnerie mettaient des oiseaux sur leurs maisons; quant au capitan-pacha, il embellissait sa galerie en y installant une galiote d'où l'on tirait le canon. Les bords de la petite rivière qui coulait paisiblement au milieu de la prairie étaient recouverts de plaques de marbre blanc; des ponts faisaient communiquer les deux rives de ce nouveau canal et, pour compléter la ressemblance avec Versailles, l'ambassadeur de France offrait au Sultan quarante beaux orangers qu'il faisait placer dans leurs caisses autour du kiosque impérial.

La vallée des Eaux-Douces ainsi transformée plut tellement à Achmet III qu'il décida d'en changer le nom; au lieu de Kiathané, on dut dès lors l'appeler Sadiabath, ou séjour de félicité[1].

Tout le monde y va, écrit un contemporain, il y a des jours où ce lieu est aussi fréquenté que le Cours la Reine et les Champs-Élysées. Les ministres des princes étrangers ont la facilité et l'agrément d'y trouver de temps en temps le Grand Vizir et les autres ministres de la Porte toujours de belle humeur et en disposition de leur faire plaisir.

Quelques semaines avaient suffi pour édifier Sadiabath, il ne fallut que quelques heures pour l'anéantir. Par une de ces

1. Sur la création de Sadiabath, voir une lettre de M. de Bonnac au Roi, du 31 septembre 1722 (Aff. étr., Turquie, vol. 64, fol. 199). Le *Mercure* de juin 1724 a publié une *Description de Sadiabath, maison de plaisance du Grand Seigneur. Lettre écrite de Constantinople par M. de V. à M. de la R. le 20 janvier 1724.* — Voir aussi Saumery, *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage du Levant*, I, p. 134. Tollot, *Nouveau voyage fait en Levant, ès années 1731 et 1732.* Paris, 1742, in-12, p. 317.

révolutions subites si fréquentes dans l'histoire de l'empire ottoman, Achmet III fut détrôné. Le flot populaire traversa le vallon de Kiathané, ne laissant derrière lui que des ruines.

Dans son beau livre sur l'ambassade du marquis de Villeneuve, M. A. Vandal[1] a raconté cette sédition et les aventures vraiment extraordinaires de ce *levanti* ou simple soldat de marine, Kalil Patrona, chef des révoltés. Un tableau de Van Mour, conservé au musée d'Amsterdam, illustre d'une manière précieuse ces scènes historiques.

L'artiste a groupé au premier plan de son tableau Kalil Patrona et ses deux principaux lieutenants : Musla, qui vendait des fruits sur le port, et Ali, le marchand de café. Ces faiseurs de sultan, qui, pendant quelque temps, furent les maîtres de l'empire, appartenaient à la lie de la populace de Constantinople. Vêtus de la petite veste et du pantalon bleu des hommes du peuple, avec leur gilet largement ouvert sur la poitrine nue, leurs jambes nues, leurs babouches, ils semblent faire partie d'une de ces bandes que les touristes étonnés regardent accourir au feu lorsque le cri de *Yangvar!* retentit dans Stamboul, ou de l'une de ces hordes sauvages que quelques Européens ont vu récemment dans les rues de la capitale se livrer au massacre des Arméniens. Kalil Patrona élève en l'air le cimeterre qu'il tient à la main; ses lieutenants, armés jusqu'aux dents, portant l'un une pique, l'autre un drapeau, lambeau de soie dérobé au bazar des étoffes.

Derrière ces trois personnages, Van Mour a représenté sur la grande place de l'Atmeïdan les principales scènes de la révolution du 28 septembre 1730. Les tentes des séditieux sont dressées sous les murs du sérail. Plusieurs cadavres sont étendus sur le sol. Ce sont ceux du Grand-Vizir et des ministres que le Sultan a sacrifiés. Des chars viennent les enlever. Plus loin, un groupe de femmes du Palais se portent au-devant de Kalil Patrona qui entre en triomphateur dans la résidence impériale.

Ce tableau du musée d'Amsterdam est certainement l'un des documents les plus curieux qui nous aient été conservés.

1. *Une ambassade française en Orient sous Louis XV. La mission du marquis de Villeneuve*, p. 147-182.

pour l'histoire de la Turquie au XVIIIe siècle, et si Van Mour a peint d'autres scènes du même genre, il est très regrettable qu'elles ne soient pas connues.



Arrivé à la notoriété, Van Mour avait vu son atelier devenir le rendez-vous de la société élégante de Constantinople. Les ambassadeurs « allaient souvent le regarder travailler », leurs secrétaires, les gentilshommes attachés à leur suite se rencontraient chez lui avec les personnages de distinction qui visitaient l'Orient, hommes de cour ou savants. L'artiste peignait leurs portraits, et il devait bien souvent les représenter dans un costume oriental. La mode à cette époque était de se vêtir à la turque. La Condamine, qui passa quelques mois à Constantinople où il fut l'hôte du marquis de Villeneuve[1], s'amusait, à son retour à Paris, à intriguer ses amis en leur rendant visite habillé en turc; il soupait ainsi un soir à côté de Voltaire qui, ne le reconnaissant pas, se félicitait de rencontrer « un musulman si honnête et qui entendait si bien le français »[2]. La Morlière, le premier secrétaire du vicomte d'Andrezel, s'était procuré un costume de chef des huissiers du Palais, et c'était sous les traits d'un capedji-bachi qu'il se faisait peindre par Latour et par Aved[3]. Nous ne connaissons qu'un portrait de Van Mour, celui de l'ambassadeur hollandais Calkoen; peut-être cependant serait-il possible de lui attribuer celui de milord Montagu, qui est reproduit dans une des éditions[4] des lettres de l'ambassadrice d'Angleterre.

Qu'ils se fussent fait ou non peindre par Van Mour, ceux qui avaient visité son atelier tenaient à conserver quelque souvenir de leur passage. « Tous les ministres ou seigneurs

1. Sur le voyage de La Condamine, voir : *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1732; *Mercure de France*, octobre 1752, et Tollot, *Nouveau voyage fait en Levant ès années 1731 et 1732*; Paris, 1742, in-12.

2. *Œuvres de Voltaire*, éd. Lequien, t. LVI, p. 277.

3. Ces deux portraits de La Morlière sont reproduits dans notre article de la *Revue de l'Art ancien et moderne : La mode des portraits turcs au XVIIIe siècle.*

4. L'original appartient à lord Wharncliffe. La gravure par W. Greatbatch est publiée (I, p. 102) dans *The Letters and Works of Lady Mary Wortley Montagu;* London, George Bell, 1887, 2 vol. in-8°.

étrangers, dit Mariette, qui abordaient à Constantinople, étaient bien aises d'en rapporter de ses ouvrages. » Quelquefois le peintre recevait la commande d'un tableau; c'est ainsi qu'il représentait pour le marquis de Bonnac la fête offerte à l'ambassadrice de France par le Grand Vizir au nom du Sultan[1]; mais la plupart du temps il se livrait à sa propre inspiration. L'un de ses sujets favoris était la vue de l'entrée du port de Constantinople. Que de peintres ont été séduits par l'admirable panorama qui, du haut des collines de Péra, des terrasses des Palais de France ou de Hollande, se déroule au-dessus des quartiers de Galata et de Top-Hané au delà du Bosphore, vers la côte d'Asie, au delà de la Corne d'Or, vers la Pointe du Sérail, les îles des Princes et les sommets neigeux de l'Olympe de Brousse!

Van Mour a bien souvent reproduit[2] ce point de vue, mais il a peint bien d'autres sites du Bosphore. Il cherchait à grouper dans ses tableaux différents personnages qui pussent représenter les spectacles qui s'offraient le plus souvent aux yeux des voyageurs: il montrait tantôt un enterrement turc dans le cimetière de Scutari, tantôt des femmes grecques pleurant à côté de tombeaux sur les hauteurs du Taxim; sur d'autres toiles, on voyait figurées les cérémonies des mariages des Arméniens et des Grecs.

Son long séjour en Orient lui ayant donné accès dans bien des endroits fermés d'ordinaire aux Européens, il avait pu peindre, dans de petits tableaux de genre, des scènes d'intérieur. Ses femmes turques au bain ou à leur toilette étaient recherchées par tous les amateurs; il avait toujours sur son chevalet quelqu'une de ces petites toiles, et c'était les premières qu'il montrait lorsqu'un ambassadeur nouvellement arrivé à Constantinople le mandait à son Palais. « Un peintre français — écrivait dans son journal, le 17 octobre 1719, le secrétaire du comte de Virmond — est venu montrer à Son Excellence les esquisses de quelques tableaux représentant des femmes

1. Ce tableau appartient au marquis de Luppé et se trouve au château de Beaurepaire.

2. Nous connaissons trois vues de la Pointe du Sérail par Van Mour. L'une est au musée d'Amsterdam, les autres faisaient partie de la collection Guys et de la collection de la Couronne.

turques au bain et d'autres dansant. L'ambassadeur lui commanda aussitôt de terminer pour lui ces tableaux[1] ».

Plus curieuse était la scène que l'ambassadeur hollandais Calkoen avait fait représenter par Van Mour. A quelques mètres des palais des résidents étrangers, sur la colline du Péra, habitaient les derviches tourneurs. Malgré la grande vénération dont leur tékké était l'objet, quelques Européens réussissaient, sous un déguisement oriental, à y pénétrer et à assister aux étranges cérémonies auxquelles accourait la foule des musulmans. Que de fois Van Mour dut regarder ce spectacle, pour arriver à le rendre avec l'exactitude si parfaite que nous montre le tableau conservé au musée d'Amsterdam! Rien n'a changé dans le tékké de la rue de Péra; pendant que les révolutions se succédaient dans l'empire, les derviches ont continué à tourner, et, si Van Mour les voyait aujourd'hui, il ne les peindrait pas autrement qu'il ne l'a fait il y a deux cents ans. Les spectateurs, il est vrai, se sont modifiés: à côté des Turcs, toujours immobiles, mais, hélas! vêtus à l'européenne, se tient la bande bruyante des touristes; les derviches, eux, sont restés les mêmes, le chef qui préside à leurs exercices semble être descendu de la toile où Van Mour l'avait placé, et, du haut de la légère tribune où sont logés les musiciens, partent ces sons discordants et si bien rythmés que M. de Ferriol avait fait noter et que l'on retrouve gravés dans le recueil des costumes du Levant[2].

L'art avec lequel étaient reproduites toutes ces scènes orientales donna à M. de Bonnac l'idée d'utiliser le talent de Van Mour. Le ministre de la Marine s'occupait alors de réorganiser le service des pêches. En demandant aux ambassadeurs de lui adresser un mémoire sur les pêcheries de leur résidence, il les avait invités à faire faire, d'après un modèle qui leur était communiqué, des dessins destinés à « orner le traité général des pêches ».

1. *Historische Nachricht...*, p. 280. Les deux gravures qui, page 79, représentent des femmes turques au bain, ont sans doute été faites d'après ces tableaux de Van Mour; elles rappellent en effet beaucoup la manière de l'auteur des *Estampes du Levant*.

2. « L'air des derviches a été noté par le sieur Chabut, très savant en musique, qui était avec M. de Ferriol et qui prenait souvent plaisir à le faire jouer par les derviches musiciens; il en a fait la basse. »

Comme ces sortes de dessins — écrivit l'ambassadeur à M. de Morville, le 25 septembre 1723[1] — coûtent presque autant de temps qu'un tableau, j'ai pensé qu'il serait plus à propos de les faire faire au pinceau qu'à la plume, pour profiter du talent admirable que le sieur Van Mour a pour représenter les habillements et les manières des Turcs. C'est sur les tableaux de ce peintre que feu M. de Ferriol a fait graver les cent estampes qu'il a données au Public. Le sieur Van Mour s'est beaucoup fortifié depuis et, quoiqu'il ne finisse pas volontiers ses ouvrages, il représente si naïvement et avec tant de vivacité les objets, que j'espère que les tableaux que je lui fais faire ne se trouveront pas indignes de votre cabinet. Je lui en ai commandé douze de vingt-quatre pouces de longueur sur une hauteur proportionnée; ils sont tous sur des sujets de pêche, mais avec une telle variété de fonds de tableau et de personnages, qu'ils contiendront, quasi, une idée générale de tout ce qu'il y a d'agréable dans ce pays-ci en fait de paysage. De cette manière, son travail ne sera pas perdu, comme il le serait, s'il n'était qu'à la plume. Peut-être même se trouvera-t-il quelqu'un qui aura envie de mettre ces tableaux en tapisserie, pour varier les sujets qu'on y traite ordinairement. J'espère que je pourrai faire partir ces tableaux vers le mois d'avril de l'année prochaine.

En attendant, l'ambassadeur en envoyait immédiatement deux « pour servir seulement d'échantillons ». Les tableaux furent tous exécutés; nous en trouvons l'indication dans une lettre écrite au secrétaire d'État des Affaires étrangères, le 8 juillet 1725, par le successeur du marquis de Bonnac, le vicomte d'Andrezel : « J'ai adressé à M. de Vaucresson deux tableaux représentant la manière de prendre le Pesche Spada pour vous les faire tenir. Ce sont les septième et huitième des douze demandés[2]. »

Que sont devenues ces peintures? Il serait bien curieux de les retrouver. Quant aux tapisseries que Bonnac désirait voir exécuter d'après ces tableaux, il ne semble pas qu'elles aient été faites[3]; aucun document de la manufacture des Gobelins ne fait allusion à ce projet, qui ne fut réalisé que longtemps

1. Arch. Aff. étr., Turquie, vol. 5, fol. 228.

2. Arch. Aff. étr., carton Constantinople.

3. Nous possédons deux dessins que nous attribuons à Van Mour et qui sont recouverts d'un quadrillage en carrés comme s'ils étaient destinés à être convertis en tapisserie. L'un de ces dessins représente une audience du Grand Vizir; l'autre, la visite d'un ambassadeur chez un grand personnage de l'empire. Ce dernier dessin est très soigné et d'une composition charmante.

après, par Amédée Vanloo, dont les tableaux, *la Sultane Favorite avec ses femmes, servie par des esclaves noirs et blancs* (Salon de 1773), la *Toilette d'une Sultane*, la *Fête champêtre donnée par les Odalisques en présence du Sultan et de la Sultane* (Salon de 1775), furent exécutés en tapisserie.



De tous les tableaux de Van Mour, les plus recherchés étaient certainement ceux qui rappelaient les pompes si étranges du cérémonial ottoman. Les visites des ambassadeurs chez le Grand Vizir, leurs audiences chez le Sultan, donnaient lieu à des cortèges somptueux, à des réceptions brillantes; leur reproduction permettait à l'artiste de déployer sa science de l'attitude et du costume des Orientaux. Au pittoresque de ces tableaux s'ajoutait l'intérêt historique. Ces cérémonies étaient en effet assez rares; il fallait un événement important pour qu'un étranger visitât le Grand Vizir ou le Caïmakan de de Constantinople; quant au Sultan, il ne recevait les représentants des Puissances qu'à leur arrivée et à leur départ. Aussi n'étaient-ce pas seulement les ambassadeurs qui tenaient à conserver le souvenir de ces audiences; chaque chef d'escadre, chaque gentilhomme attaché à la mission, voulait rapporter en Occident un tableau qui pût plus tard évoquer à ses yeux les scènes glorieuses auxquelles il avait pris part. Certains ambassadeurs avaient amené avec eux des peintres chargés de retracer leurs actions[1]; c'était là une coûteuse précaution, que la présence de Van Mour à Constantinople rendit pendant longtemps inutile.

Van Mour avait peine à suffire aux commandes; et pourtant sa tâche avait été singulièrement facilitée par les formes du cérémonial ottoman qui, depuis la première audience accordée au XVI[e] siècle par le Grand Seigneur à un ambassadeur français jusqu'à la réforme introduite dans les mœurs ottomanes par Mahmoud, ne subirent aucune modification. Ce fut dans la même salle du même palais que pendant près de trois siècles furent reçus les ambassadeurs étrangers par des vizirs et

1. Virmond, par exemple, avait amené deux peintres.

des officiers dont les traditions avaient réglé d'une manière immuable les costumes, les attitudes, les gestes et les paroles. Dans ce décor où rien ne variait, seul, le sultan changeait, et Van Mour eut la rare fortune de vivre sous Achmet III, qui régna près de trente ans. L'artiste ayant donc ses personnages turcs posés une fois pour toutes, dans le fond de sa toile, n'avait plus qu'à y grouper, au milieu de leur escorte de capedjis, les membres de l'ambassade qu'il était chargé de représenter. Les attitudes de ces derniers étant également réglées par des précédents auxquels il eût été impossible de manquer, ces tableaux d'audience devaient se ressembler beaucoup, et, en effet, ils paraissent, à première vue, tous identiques; ce n'est qu'après un examen détaillé que l'on aperçoit les particularités qui distinguent par exemple l'audience de l'ambassadeur hollandais Calkoen (musée d'Amsterdam) de celle de M. de Bonnac, que M. le marquis de Luppé a bien voulu nous montrer au château de Beaurepaire, ou de celle du vicomte d'Andrezel, conservée dans la salle des actes de l'Université de Bordeaux.

Van Mour, que les ambassadeurs emmenaient à toutes ces cérémonies[1], notait avec soin les différents incidents qui pouvaient s'y produire. Les relations officielles déposées aux Archives du ministère des Affaires étrangères prouvent la minutieuse exactitude de ses compositions. Que l'on compare les tableaux des audiences de M. d'Andrezel et de M. de Bonnac. On voit, dans le premier, un personnage à longue robe et à bonnet fourré, qui manque dans le second; les dépêches nous apprennent en effet, que le premier drogman de l'ambassade, Fornetti, qui avait accompagné M. d'Andrezel dans la salle du trône, s'était vu « couper à la porte » quand il avait voulu pénétrer chez le sultan à la suite de M. de Bonnac.

Un incident piquant de l'audience du marquis de Bonnac est indiqué dans le tableau de Van Mour. L'ambassadeur avait

1. Van Mour accompagna M. de Bonnac à son audience d'arrivée à Andrinople, et il dessina de la cérémonie un croquis que l'ambassadeur envoya au ministre des Affaires étrangères. La relation de l'audience accordée à Cornelis Calkoen, le 14 septembre 1727, nous apprend que l'ambassadeur hollandais avait fait introduire dans la salle du trône un peintre pour « dessiner » la cérémonie. Archives de la Direction du Commerce du Levant *(Levantsche Handel)*.

obtenu la permission d'amener avec lui ses deux fils ; au dernier moment, cependant, il n'avait pas cru devoir profiter de cette faveur. Pendant le repas qui précédait l'audience, le Grand Vizir s'étonna de ne point voir les enfants ; « il fit demander à M. de Bonnac pourquoi il ne les avait pas menés, et, le marquis ayant répondu que c'était parce qu'il avait trouvé qu'ils avaient encore les yeux trop petits pour contempler tant de magnificence et que madame de Bonnac y avait suppléé en envoyant M. l'abbé de Biron, son frère, le Grand Vizir répondit que l'abbé de Biron était le bienvenu et qu'il le voyait avec plaisir, mais qu'ayant parlé aux princes des enfants, il souhaitait qu'on les fît venir pour entrer dans la chambre du Grand Seigneur et qu'il ferait durer le divan trois heures s'il le fallait pour les attendre. Cela détermina le marquis de Bonnac à les envoyer chercher et ils arrivèrent précisément comme le repas était fini. » On distribuait alors les cafetans (pelisses à manches larges, couvertes de drap d'or). « On accommoda sur le corps des enfants deux cafetans du mieux qu'il fut possible[1] ». Van Mour nous les montre en effet ainsi affublés, tenant gauchement sur leur bras la longue traîne d'un vêtement bien trop grand pour eux.

Aucune relation de voyage, aucun compte rendu officiel ne donne aussi exactement qu'un tableau de Van Mour la représentation des diverses phases d'une audience impériale. L'un des moments les plus curieux de la cérémonie fait le sujet d'une des toiles conservées à Amsterdam. L'ambassadeur, qui vient de descendre de cheval à l'entrée de la seconde cour du Sérail, pénètre avec son cortège dans cette mystérieuse enceinte. Tandis que majestueusement il s'avance, précédé de son drogman, du drogman de la Porte, entouré des tchaouches et des capedjis, tenant à la main de grands bâtons garnis d'argent avec lesquels ils frappent par intervalles sur le pavé de marbre, la foule des janissaires, « comme un essaim d'abeilles », se rue sur les plats de pilaw que le Sultan a fait disposer par terre à l'intention de son armée. Le spectacle barbare de la générosité du Grand Seigneur n'était que le prélude d'autres largesses. Avant d'être admis

1. Arch. Aff. étr., Turquie. Mém., et doc. vol. 1.

en présence du souverain, les ambassadeurs devaient, d'après le protocole ottoman, être nourris et vêtus aux frais du Trésor impérial ; Van Mour a peint avec complaisance les belles pelisses d'hermine, de samour, les longs cafetans fourrés dont les ambassadeurs et leur suite étaient contraints de s'affubler; et il a décrit dans deux de ses meilleurs tableaux le repas offert par le Grand Vizir, au nom du Grand Seigneur, avant l'audience solennelle.

La scène se passe dans la salle du Divan, immense pièce voûtée, couronnée d'un fort beau dôme doré et recouverte entièrement d'épais tapis persans. Sur le banc, orné d'étoffes et de coussins d'or et d'argent, qui fait le tour de la pièce, sont assis les grands officiers de l'Empire. Devant eux, sur de petits tabourets, sont placés d'énormes plateaux de métal. Cinq tables sont ainsi dressées. A celle du milieu, en face du Grand Vizir, s'assied l'ambassadeur ; les drogmans sont debout auprès d'eux. A la gauche du Grand Vizir (on sait que la gauche est en Turquie la place la plus honorable), on voit les deux Cadi-el-Asker ou grands juges d'Anatolie et de Roumélie ; ils mangent seuls « parce que, étant hommes de lois, ils affectent avec plus d'exactitude de ne pas manger avec des chrétiens ». Le personnel de l'ambassade est réparti entre les autres tables dont les honneurs sont faits par le Capoudan Pacha ou grand amiral, par le Nichandgi-bachi, « dont la fonction est de faire le paraphe du Grand Seigneur sur les expéditions », et par le Defterdar, ou grand trésorier.

***

Le 27 novembre 1725, Van Mour reçut un brevet de « peintre ordinaire du Roi en Levant ». M. de Bonnac avait, dès son retour en France, obtenu en faveur de son protégé ce titre qui n'avait encore jamais été porté par un artiste français. Quoique Van Mour se fût empressé de remercier le ministre et de lui envoyer une de ses œuvres en témoignage de sa reconnaissance, ce brevet ne lui parut qu'une bien médiocre récompense de ses peines et de ses travaux. Ses doléances sont exposées dans une lettre du 28 février 1728 :

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Grandeur le 9 novembre 1726 et d'accompagner ma lettre d'un tableau de l'entrée du port de Constantinople que j'ai pris la liberté de Lui présenter pour La remercier des bontés qu'Elle a eues de m'honorer d'un brevet de peintre du Roi en Levant. J'en ai appris la réception par M. le marquis de Bonnac qui me fit espérer qu'après un examen plus exact, j'apprendrais l'opinion qu'on en avait eue. J'attends encore cette satisfaction. Je supplie très humblement Votre Grandeur de vouloir bien m'accorder la grâce d'en marquer son avis lorsqu'Elle écrira à M. de Fontena. Je souhaite que cette reconnaissance de vos bontés puisse mériter l'approbation de Votre Grandeur et me procurer le moyen de n'être pas inutile à Constantinople.

La pension tardant à venir, Van Mour crut trouver une occasion d'en hâter la délivrance dans le zèle dont il fit preuve au moment des fêtes données par M. de Villeneuve pour célébrer la naissance du dauphin. L'ambassade de France à Constantinople a toujours déployé, dans ces réjouissances officielles, le faste le plus grandiose; mais il est difficile de croire, que dans la série des fêtes qui se sont succédé jusqu'à la Révolution, celle du mois de janvier 1730 ait pu jamais être égalée. Dans les salons du palais, superbement décorés de tapisseries, de lustres, de miroirs, de girandoles, les invités se pressèrent pendant trois jours et trois nuits autour de six tables, toutes « servies, malgré la saison, avec la même profusion de tout ce qui se pouvait imaginer de plus rare et de plus exquis ». Mais ce fut surtout la décoration extérieure de l'ambassade qui excita l'admiration et la surprise des ministres étrangers de toutes nations, et la curiosité du Grand Seigneur et du Sultan qui, du sérail, voyaient les terrasses du Palais de France s'étager sur la colline de Péra. Ce n'était partout que machines d'une élévation prodigieuse, édifices de cartons, charpentes de bois léger, « couverts de feuillages et ornés à la turque, c'est-à-dire éclairés de quantité de lampes de verre, peints de diverses couleurs et enjolivés de cent sortes de colifichets dans le goût du pays, faits de bois fort mince, couverts de coton de bandes de papiers de toutes couleurs et de clinquant d'or en lame et découpé. Pour relever par quelques morceaux de goût ces petits ornements si agréables aux yeux des Turcs », Van Mour avait, de place en place, peint des

tableaux allégoriques, dont le *Mercure de France* publia quelques mois plus tard une ample description [1]. Ces allégories avaient été répandues à profusion dans la chapelle attenant à l'ambassade. Les capucins avaient voulu bien faire les choses, et la relation conservée dans les archives du couvent de Saint-Louis de Péra montre que « le fameux peintre » auquel ils s'étaient adressés n'avait pas ménagé son talent [2].

En rendant compte au ministre de ces jouissances, l'ambassadeur, M. de Villeneuve, n'avait pas manqué de signaler le concours que lui avait prêté l'artiste. « Le sieur Van Mour, écrivait-il le 15 janvier 1730, a été chargé des principaux arrangements de cette fête. Quoiqu'il ait lieu d'être satisfait de moi dans cette occasion, je ne saurais cependant me dispenser de vous rendre un témoignage favorable de son mérite et du zèle qu'il a pour le service de Sa Majesté. »

Un mois après, le 14 février 1730, Van Mour s'adressait lui-même au Ministre :

Monseigneur, je prends la liberté de rappeler aujourd'hui à Votre Grandeur qu'en m'accusant la réception du tableau que j'avais eu l'honneur de lui envoyer, Elle eut la bonté de me promettre qu'Elle se souviendrait de moi dans l'occasion. Le bonheur que j'ai eu d'employer avec assez de succès mon zèle et mes soins à la conduite et à l'exécution des fêtes que M. le marquis de Villeneuve a données ici au sujet de la naissance de monseigneur le Dauphin, me paraît être une conjoncture favorable pour me faire sentir les effets de la protection dont Elle m'a flatté qu'Elle m'honorerait, en me procurant une petite pension pour accompagner le brevet de peintre ordinaire du Roy en Levant, qu'il a plu à Sa Majesté de m'accorder depuis 1725. Si je pouvais obtenir ce secours, il me mettrait en état de subvenir aux dépenses que je ne puis éviter de faire pour m'instruire à fond de toutes les particularités qui concernent les mœurs et les usages des Turcs, dont j'ai déjà donné plusieurs fois des tableaux au public qui en ont été bien reçus, et dont je pourrai en donner encore sur bien

1. *Mercure de France*, mai 1730.

2. *Relation des fêtes pompeuses que M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur, a données pour la naissance de monseigneur le Dauphin*, avec l'explication des tableaux et inscriptions qui ont paru de la part des Capucins de Saint-Louis à Péra, à l'occasion du *Te Deum* chanté dans leur église à la suite de cet événement. — Archives de Saint-Louis, ch. VI. A. 46. Le P. Laurent, supérieur des capucins de Saint-Louis, a bien voulu copier pour nous ce curieux document. Qu'il nous soit permis de lui en témoigner ici notre respectueuse reconnaissance.

des matières plus curieuses, surtout s'il plaisait à Sa Majesté d'agréer l'idée qu'avait eue M. le marquis de Bonnac de me faire traiter des sujets choisis pour les mettre après en tapisserie des Gobelins, ce qui composerait une tenture d'une beauté aussi nouvelle que singulière.

J'ose ajouter, Monseigneur, qu'aucun peintre avant moi n'a travaillé avec soin dans ce goût et que me trouvant seul dans ce pays-ci et dans un âge à ne pas espérer de pouvoir encore fournir une longue carrière, je ne serais peut-être pas indigne de la faveur que je demande pour les derniers ouvrages qui sortiraient de mes mains.

Il ne semble pas que le désir du peintre ait été accueilli. Nous n'avons, en effet, trouvé aucun document qui indiquât qu'une pension ou un secours du ministre soit venu soulager les dernières années de Van Mour. Le peintre du Roi en Levant mourut à Constantinople, le 22 janvier 1737, à l'âge de soixante-six ans. « M. l'ambassadeur de France, écrivait le correspondant oriental du *Mercure de France*, envoya toute sa maison à son convoi funèbre, où toute la nation française assista ; il fut enterré dans l'église des RR. PP. Jésuites à Galata, tout proche le tombeau de M. le Baron de Salagnac[1]. »

AUGUSTE BOPPE

1. *Mercure*, juin 1737. Extrait d'une lettre écrite de Constantinople le 24 janvier 1737. Malgré toutes les recherches qu'a bien voulu faire faire dans l'église de Saint-Benoît, et dans les archives de la Mission, M. Lobry, visiteur des Lazaristes, il n'a pas été possible de retrouver le tombeau de Van Mour.

LA
VIE MILITAIRE EN ITALIE

D'APRÈS LES ROMANS
DU CAPITAINE OLIVIERI SANGIACOMO

Disons-le sans préambule, c'est surtout pour leur portée sociale qu'il faut lire les romans du capitaine Sangiacomo. Ceux qui s'aviseraient d'ouvrir l'un de ces dix-sept volumes avec l'espérance d'y trouver des phrases à la d'Annunzio ne manqueraient point d'être déçus. De même, quoique ces idylles blanches ou rouges soient parfois assez poignantes, elles ne laissent pas que de paraître souvent d'une invention un peu puérile. En revanche, si, d'après les intentions manifestes de l'auteur, nous cherchons dans la série de ses ouvrages, un album d'instantanés, un manuel du militarisme italien, nous ne regretterons pas notre peine. Et d'autant moins que de rapides recherches sur la manière dont ces livres furent élaborés, sur la personnalité de celui qui les composa, nous assurent que son enquête offre toutes les garanties désirables. Ce n'est point ici, comme naguère Émile Zola, un homme de lettres qui étudie les casernes du fond de son cabinet : ainsi que Tolstoï, ainsi que les frères Margueritte, avant de se servir de la plume, le capitaine Sangiacomo savait manier l'épée. Et sur ces derniers il présente même l'avantage de continuer à vivre dans le milieu qu'il essaie de nous rendre familier. — Voici, d'ailleurs, ses états de service.

Italien du Nord, — et son œuvre, au besoin, d'une loyauté

un peu rude, suffirait à le faire deviner, — M. Olivieri Sangiacomo est né à Turin, il y aura tantôt quarante ans. Son enfance écoulée moitié à Florence, moitié à Rome, fut assez buissonnière. Le garçonnet suivait modérément l'école technique, — on dirait chez nous le lycée; — comme les fruits de l'arbre de la science lui paraissaient insipides, par un coup de tête, à dix-sept ans, il s'engagea le 9 septembre 1879, « volontaire ordinaire » au 14ᵉ d'infanterie. L'enthousiasme que provoquaient alors *les Nouvelles militaires* de M. de Amicis — le collégien n'en glissait-il pas des feuillets entre ses grammaires? — ne paraît pas avoir été étranger à cette résolution héroïque : la carrière qu'il venait d'élire n'aurait pas eu d'avenir propice à lui proposer si, par bonheur, quelques mois plus tard, une circulaire du ministre de la guerre n'était venue conférer aux simples soldats le droit de se présenter à l'École de Modène.

Se remettant alors au travail, le volontaire de dix-huit ans était bientôt reconnu admissible et, deux ans plus tard, avec de flambants insignes de sous-lieutenant, il débutait au 62ᵉ d'infanterie. Promu lieutenant en 1884, il dut attendre jusqu'en 1897 le droit d'orner son képi de ce galon argenté large de vingt-quatre millimètres et coupé de deux liserés bleus qui distingue les capitaines au delà des Alpes. La littérature n'avait pas aidé à son avancement. On en voulait à cet officier d'utiliser ses loisirs à se faire un nom dans les lettres au lieu de les gaspiller, comme ses camarades, aux jeux de l'amour et du hasard. C'est qu'après avoir admiré M. de Amicis, M. Sangiacomo avait prétendu le continuer. Un contemporain l'a dit : la plupart de nos actes ne sont au début qu'imitations ; l'originalité vient ensuite.

Le capitaine Sangiacomo en disconviendrait d'autant moins qu'il eut la franchise de dédier son premier livre à l'auteur des *Souvenirs de 1870* et de s'en reconnaître, dans la préface de son second volume, « le fils très dégénéré »[1]. De fait, les ouvrages qu'il écrivit alors reproduisent sans maladresse la candide ingéniosité et la sensibilité perpétuellement en émoi des meilleures *Scènes de la Vie des Camps*, qui ont illustré le nom d'Amicis. S'il ne possède pas la verve lyrique de son

1. Voir la dédicace de *Fanti e Cuori (Fantassins et Cœurs)*, 1 vol. Vallardi, édit., Milan, 1893.

maître et s'il évite les coups de grosse caisse patriotiques, il s'en tient pourtant avec lui, de parti pris, à la surface agréable des choses, et le plus souvent ses romans n'ont de militaire que les uniformes dont sont revêtus ses héros. Loin de réclamer le cadre d'une garnison, leur scénario pourrait se dérouler dans tous les milieux. Il ne paraît pas, en vérité, que Guido Forti eût autrement vécu sa médiocre aventure d'adultère si, au lieu d'être lieutenant d'infanterie, il eût été artiste ou banquier[1]. Et quant à la triste histoire, dont M. Sangiacomo a par surcroît le tort de se réjouir, de Paolo Savelli, ce séminariste mal convaincu, que les mauvais exemples de ses camarades engagent, et l'on devine assez pour quelles libertines raisons, à troquer sa robe noire contre un pantalon d'officier, elle semble plus susceptible de fournir une analyse psychologique qu'un tableau de mœurs[2]. Études de la vie militaire, ces livres-là et deux ou trois autres qu'il serait oiseux d'énumérer, je le veux bien, mais études singulièrement superficielles, qui sont à la littérature réaliste, pour user d'une comparaison, ce que sont des chromolithographies aux tableaux impressionnistes de Manet ou de Renoir.

Néanmoins, pour si peu que ce lieutenant-romancier se permît de critiquer, la vanité de ses collègues trouva que c'était déjà trop. Aucun officier n'est prophète dans son régiment. Certain *Calendrier humoristique* pour l'année 1891, où M. Sangiacomo osa railler des prescriptions que leur minutie rendait ridicules, sur la confection des dolmans, émut jusqu'à l'état-major. Bien qu'il n'appartînt pas au génie, notre écrivain reçut un beau matin l'ordre d'aller étudier les systèmes de fortifications dans un poste retiré des vallées vaudoises du Piémont.

Fut-ce cette malveillance qu'il distinguait chez ses collègues, ce mauvais vouloir qui ne prenait plus la peine de se dissimuler chez ses supérieurs, — son ami, le capitaine Basso, a signalé « ce cas bizarre d'un écrivain essentiellement militaire peu apprécié et mal jugé par ses camarades, tandis que le grand public ne lui ménage ni le succès, ni les sympathies », — ou bien cette disgrâce momentanée l'engagea-

1. *Il Romanzo di Guido Forti (Le Roman de Guido Forti)*, 1 vol. Voghera, édit., Rome.
2. *Alla Prova del Fuoco (A l'Épreuve du Feu)*, 1 vol. Voghera, édit., Rome

t-elle aux examens de conscience et lui dessilla-t-elle les yeux, ou enfin, tout simplement, fut-ce par le progrès naturel que justifiait son application? — je l'ignore, — mais le jeune écrivain commençait à deviner « combien de déceptions avaient coûtées, combien d'illusions mensongères avaient répandues les fallacieux croquis de M. de Amicis... » Ainsi, peu à peu, le projet s'élaborait dans son esprit de rompre avec les traditions de son maître, d'éviter tout sentimentalisme conventionnel. Et bientôt il se promit — je traduis ses propres paroles — *non de créer une œuvre de beauté* qui présentât les caractères d'immortalité, mais de *composer une œuvre de vérité*, copiée d'après nature et dont la loyauté demeurât la qualité dominante.

D'aucuns prétendent que je suis un littérateur spécialiste parce que je me cantonne dans l'étude d'un monde qui, aux yeux des profanes, peut sembler exigu. Cela n'est pourtant vrai que jusqu'à un certain degré. Soldat, j'ai étudié, et j'étudie, en effet, avec une prédilection singulière et une singulière constance le soldat. Une telle œuvre resterait, j'en conviens, d'un intérêt limité si l'armée était un milieu fermé, une classe à part, comme cela fut autrefois, mais comme cela n'est plus aujourd'hui. Depuis l'établissement du service obligatoire, les armées sont devenues, en effet, des sortes de filières par lesquelles passe et doit nécessairement passer toute la jeunesse valide d'un pays. Le champ de mes études psychologiques se trouve donc, en réalité, beaucoup moins restreint qu'il ne paraît à première vue. La littérature militaire moderne ne s'éloigne en somme que sur un point de la littérature générale dont elle dépend, comme une branche s'éloigne d'un arbre ; — et ce point, c'est l'étude qu'elle doit se proposer des innombrables transformations que ce facteur moral, d'une puissance infinie, la discipline, fait subir à des milliers de consciences humaines. Ainsi m'a-t-il été possible de traiter, sous la forme du roman, quelques-unes de ces questions brûlantes touchant à la fois au militarisme et au socialisme, qui divisent à cette heure les savants et les sociologues. J'ajouterai que je me suis efforcé d'apporter dans ces peintures l'objectivité, la franchise, et ce souci du vrai que tant d'écrivains notables ont mis à l'étude de la vie civile [1].

On soupçonnera la valeur d'une œuvre conforme à de tels desseins. Au fait, je me demande dans les ouvrages de quels économistes nous découvririons comme dans *le Colonel* de

1. Voir *I Richiamati (Les Rappelés)*, p. 173, et la préface de *San Martino*.

M. Sangiacomo un exposé des efforts et des effets du socialisme dans l'armée cisalpine. Peut-être croyez-vous que l'âme latine, cette vieille âme d'éternels *condottieri*, n'est capable ni de se plier aux exigences, ni d'acquérir les vertus précises que réclame la conception prussienne, la conception qui a fini par prévaloir, de l'armée moderne ? En ce cas, les six cents pages du *101e d'Infanterie* vous fourniront des aperçus d'un bon sens éminemment philosophique. Par contre, le volume *Femmes d'Officiers*[1] nous fera pénétrer dans l'intimité familiale de ces soldats passionnés et nerveux auxquels les loisirs de la paix donnent la tentation, trop souvent au détriment de leur avenir, de fonder un foyer. Enfin — pour nous borner aux œuvres principales — *les Rappelés* contiennent des renseignements *de visu* sur les difficultés que susciterait une mobilisation des classes licenciées et sur les médiocres résultats auxquels tant d'efforts risqueraient, on peut le craindre, d'aboutir[2].

Maintenant, j'entends assez que ce ne sont ni ces documents curieux ni ces théories nouvelles qui ont précisément fait vendre, là-bas, ces romans à vingt-cinq ou trente mille exemplaires. S'ils se rapprochent quelquefois de la sociologie, ils confinent souvent, hélas !... à la littérature populaire. Ils méritent pourtant une meilleure réputation que celle qu'ils possèdent. A côté de leurs adultères à la Montépin, de leurs drames à la Richebourg, il y a en eux de l'observation, de la vie intellectuelle, de la sincérité morale. C'est afin de le montrer qu'au lieu d'entreprendre l'étude littéraire d'une pareille œuvre, je m'efforcerai d'en extraire un peu de « substantifique moelle », — en traçant d'après ces livres un tableau panoramique des misères et des grandeurs de la vie militaire en Italie, d'abord chez les officiers, ensuite parmi les simples soldats.

I

A son entrée au 101e d'infanterie, le sous-lieutenant Gustave Torre avait encore la naïveté de supposer que le port de

1. Le *Journal des Débats* en publie présentement une traduction.
2. Tous ces volumes chez l'éditeur Aliprandi, à Milan.

l'uniforme et le respect de la discipline établissaient entre officiers l'égalité démocratique; mais quelques semaines d'observation suffirent à lui enseigner que, tout au contraire, ses collègues s'appliquaient jalousement à conserver les prérogatives et les préjugés du rang social auquel appartenaient leurs familles respectives. A l'exemple de la société, dont il n'est qu'une miniature, chaque régiment présente des classes d'officiers aussi nettement séparées que, dans la vie civile, la bourgeoisie de la noblesse ou le peuple de la bourgeoisie.

D'abord, les viveurs, en argot de caserne (et l'argot de caserne, en Italie, provient de l'ancienne armée piémontaise) les *bagnati*, c'est-à-dire les élégants, les snobs [1]. Tout régiment a les siens, mais dans ceux de cavalerie ils forment la majorité. Fils de l'aristocratie de naissance ou de l'aristocratie d'argent, car l'on ne saurait être *bagnato* sans quelques milliers de livres de bonnes rentes, ces officiers se reconnaissent aux soins exagérés qu'ils prennent de leur beau physique et au mépris qu'ils affichent pour toute corvée intellectuelle. Le monocle vissé à l'arcade sourcilière, la moustache provocante, ils affectent de ne parler que chevaux, courses et *paper hunt*. Au lieu de rouler les *r* à la toscane, le grand « chic » pour eux, est de grasseyer à la parisienne. La question tailleur reste leur première préoccupation. Il semble que les prescriptions des circulaires n'ont été énoncées que pour leur procurer le plaisir de les transgresser. De même qu'ils ne comprenaient pas, en 1890, comment un officier pouvait porter le pantalon large et le képi élevé, ils auraient honte d'exhiber, en 1900, une culotte collante ou un képi écrasé. Car la mode le veut ainsi, et la mode est sans appel pour ces beaux messieurs à l'épaulette argentée. Parfumés, pommadés, irréprochables, une chemise empesée sous leur dolman, avec des couronnes sur leur mouchoir, sur leur bourse et leur porte-cigarettes, ils posent au quartier et jouent parfois en ville les Don Juan. A la vérité, la plupart des vilaines histoires qui courent en Italie, sur les gens d'épée, sont à leur compte. Que de Donna Anna, de Donna Elvire et de Zerline, — oh! oui, surtout de Zerline, convenons-en, —

1. Littéralement les « lavés, les bichonnés ».

ils abandonnent d'un cœur ultra-léger dans les villes où, pour leurs péchés, ils furent en garnison!...

A part cela, leurs gestes de prédilection seront de s'endormir aux conférences spéciales, de ne lire volontiers que des journaux pornographiques, d'écrire leur correspondance sur du papier de cocotte, de confondre au champ de manœuvres les mouvements de l'école de peloton, — et de s'exercer à crier les commandements d'une voix de tonnerre, en traînant sur les syllabes, comme s'ils avaient à diriger un régiment de huit escadrons... Avec l'âge, le type perd de son charme. Pour excuser certaines faiblesses, il faut la jeunesse. Sans parti pris, les préférences hésitent entre ces colonels d'opérette, balbutiants, usés jusqu'aux muscles par leur double vie de sport et de plaisir, dont les yeux de satyre ne peuvent apercevoir un bras de femme sans crépiter d'étincelles, — et ceux plus avisés qui, présidant leur régiment à distance, en touristes, ne songent qu'à placer au taux du meilleur mariage possible les restes d'une ardeur qui s'éteint. Si les premiers doivent connaître par la suite plus de maladies que d'honneurs, les seconds réussiront parfois à décrocher la timbale. Il y a dans le vaste monde, tant de folles *misses* soucieuses d'épouser un officier italien!

Pourtant de telles conclusions ne laissent pas que d'être assez rares : la plupart des *bagnati*, après avoir encouru pour leurs fantaisies de tenue et leur indiscipline native un nombre de punitions tel que leur avancement s'en trouve irrémédiablement compromis, se voient obligés de renoncer à un métier qui, pour eux, ne comporte plus d'avenir. La nature humaine, sous tous les cieux, demeure semblable à elle-même : tant d'élégances et de si manifestes bonnes fortunes prédestinent ces jeunes hommes à la jalousie de leurs supérieurs. Le lieutenant Torre ne vit-il pas les différentes pièces de son uniforme mesurées avec le double centimètre afin de constater si elles étaient oui ou non d'ordonnance, et Mauro Sacchi ne reçut-il pas deux punitions pour un même pantalon que le capitaine jugea trop étroit, et le major trop large ?

Ensuite, vivante antithèse de cette aristocratie de fortune, l'aristocratie de l'esprit : pour parler en style moderne, « les arrivistes », — on dit, en Italie, les « dominicains ». — Issus

d'une bourgeoisie qui sait la valeur exacte de l'argent, ceux-là choisirent la carrière des armes parce qu'ils observèrent que c'était celle où l'on pouvait le plus vite et à moins de peine « obtenir un grade et un traitement convenables ». Aspirants aux aiguillettes et à l'aigle dorés de l'état-major, ces *strugglers for life* adoptent avec préméditation les allures didactiques des officiers instructeurs. Aux heures de repos, ostensiblement, ils établiront des équations sur toutes les murailles. Et toujours ils tiendront en réserve quelque cas grave ou quelque problème d'urgence à soumettre à leurs supérieurs. Tempéraments d'une froideur calculatrice, suppléant aux insuffisances de leurs moyens par une inflexible volonté, natures de diplomates, subtiles sur le point d'honneur, à vingt ans, ils seront déjà passés maîtres dans l'art de se préparer, à force de complaisances, une vieillesse à l'abri des atteintes du sort.

Tous, ou presque, appartiennent à cette classe, antipathique aux artistes, des maîtres de demain, c'est-à-dire de ces hommes qui semblent nés coiffés, tant leur persévérance est opiniâtre, leur sensibilité d'accord avec leur intérêt, leur ambition prête à tous les sacrifices. En outre, leur mentalité les rend d'une complaisance propre à leur faire surmonter le plus facilement du monde les difficultés inhérentes au métier. Aussi est-ce merveille de voir à quel point leur nature sans originalité s'acclimate aisément dans les milieux les plus divers [1].

Par exemple, il faut plaindre les régiments qui ont la malchance d'être commandés par des colonels de cette espèce-là. Entre les rapports officiels et les rapports confidentiels, entre les exercices pratiques et les conférences techniques, les officiers débordés ne sauront où donner de la tête. Mais le mieux n'a-t-il pas toujours été l'ennemi du bien ? Les résultats obtenus ne semblent guère préférables à ceux auxquels aboutissent le laisser-faire et le laisser-aller des colonels vieux marcheurs.

Voyez plutôt, à ce 101e de romanesque mémoire. En débutant assez tard dans la vie active, après une jeunesse bureaucratique, le colonel de Montel avait la candeur de supposer que, depuis 1866 et 1870, la transformation de l'armée italienne s'était accomplie miraculeusement. Il lui fallut déchanter

1. *Il 101° Fanteria (le 101e d'Infanterie)*, p. 53.

lorsqu'il se trouva en face d'officiers rétrogrades ou incapables, de soldats flâneurs ou ombrageux. Il lutta pourtant, en militaire qui a sa conscience pour lui, voulant tout réformer à la fois, la conduite des lieutenants et l'hygiène des casernes, l'insuffisance de la théorie et la routine de la pratique. Mais il ne tarda point à apprendre à ses dépens combien « toute évolution nécessaire se voit forcément retardée par les obstacles que soulève l'élément conservateur, opposé en principe aux idées et aux sentiments nouveaux, supérieurs sans doute à sa mentalité ». Bref, les esprits s'échauffant, des incidents survinrent de plus en plus graves; l'écho s'en répercuta jusqu'au ministère, et Montel dut être mis en disponibilité. La vérité reste que ces « dominicains » sont des rats de bibliothèque, plus aptes à faire des maîtres d'école ou des clercs de notaire que des cavaliers sans peur ou des tireurs sans reproche. Leur influence ne saurait donc être que néfaste aux armées modernes. En enlevant son panache au militarisme, ils lui enlèvent toute sa séduction, beaucoup de sa gloire, un peu de sa raison d'être. Ainsi servent-ils, sans s'en douter et tout en s'en défendant, les efforts du socialisme.

A ce groupe de « dominicains » il faut joindre ceux que l'on pourrait surnommer les « franciscains », c'est-à-dire les rêveurs, les poètes. Il y en a peu dans l'armée italienne, mais il y en a quelques-uns, et M. Sangiacomo n'est point tendre à leur égard... Oublieriez-vous que vous êtes orfèvre, monsieur Josse?... On ne devinerait guère, en tout cas, que ce fut un capitaine, l'auteur de ce roman où sont détaillés avec ironie les petits ou grands déboires que souffrit un lieutenant dont le premier tort fut de consacrer à Apollon les loisirs que lui concédait Mars. Au delà des paroles complimenteuses de ses camarades, derrière les yeux qui rétractaient ce que disaient les lèvres, il nous aide à déchiffrer la vraie, la continuelle pensée de derrière la tête de tous ces officiers : « Le pauvre garçon! mais il s'est trompé de carrière!... » Le malheur sera qu'à force de se découvrir si dissemblable de ses collègues, le « pauvre garçon » en arrivera à supposer, d'abord, puis à croire qu'en effet il a dû se tromper de carrière. Ici, notre auteur remarque, et cette remarque paraît de bonne psychologie, que l'habitude du travail cérébral, en dévelop-

pant la faculté d'analyse, engage l'officier à mettre de la réflexion dans des actes qui réclament au contraire moins de raisonnement que d'exactitude, moins de volonté consciente que de volonté dévouée. En cherchant à se rendre compte, en toutes circonstances, de questions dont il est loin de pouvoir posséder les divers éléments, ce gradé se perdra bientôt dans un labyrinthe de contradictions apparentes, parmi lesquelles tout naturellement il cherchera à faire triompher sa logique bornée, au lieu de la mettre sans conteste, aveuglément, au service de la logique générale. Opposé par sa nature d'esprit à la démocratie militaire, l'officier homme de lettres se rattache encore à l'aristocratie intellectuelle des « dominicains ». Tout de même, vous êtes orfèvre, monsieur Josse !... M. Sangiacomo s'en souvient à temps pour conclure « que le règne des illettrés est néanmoins à tout jamais passé ! » On commence à soupçonner, même en Italie, qu'un homme instruit peut faire un bon soldat et qu'il devient indispensable de mettre un peu de poésie dans cette noble profession des armes qui, lorsqu'elle ne s'inspirera plus d'aucune idée supérieure, deviendra bien vite le plus dur et le plus ingrat des métiers[1].

Reste la grande masse des capitaines sans avenir ou des lieutenants sans importance, de tous ceux qui, n'ayant ni des rentes ni une famille ni des facultés suffisantes, ne sauraient prétendre au premier rang. Braves adolescents sans prétentions, fils de la bourgeoisie quand leurs origines ne sont pas plus modestes, ils bornent leur activité au strict obligatoire et le peu de jugeote que le ciel leur départit s'exerce à établir un budget privé dont la balance semble des plus problématiques. Je cède la parole au lieutenant Tiraverdi :

— Messieurs (un salut de la main droite sur la tempe), permettez que je vous fasse une petite exposition de ma situation financière. Mais, d'abord, laissez-moi vous avouer que l'équilibre des recettes et des dépenses que je m'efforce de réaliser depuis trois ans est loin, oh ! très loin, hélas ! d'être un fait. L'arithmétique n'est pas une fiction, et mon camarade Segalini, qui l'a souvent maudite à ce propos, vous le démontrera au besoin !... Revenons à la question ; voici mes comptes : 70 francs par mois pour la pension, 20 pour la chambre, 5 au barbier, 6 à la blanchisseuse, 7 à l'ordonnance et 2 au cordonnier,

1. Voir *Il 101° Fanteria*, pp. 208 et 262.

total 110 francs qui, déduits d'une somme de 112 fr. 50. laissent 2 f. 50 avec lesquels il n'est, d'ici à un lointain avenir, aucun espoir de connaître jamais la prospérité qu'à la condition de pouvoir à pleines mains puiser dans la bourse des amis [1] !...

Le seul moyen de s'en tirer ou à peu près sera — l'aveugle aidant le paralytique — de se mettre en ménage avec un ou plusieurs camarades. Après le rapport du matin, nous pourrons voir des inséparables rentrer ainsi au logis bras dessus, bras dessous, allumer, en parfaits cuisiniers, un fourneau à pétrole et se préparer un déjeuner composé frugalement d'œufs sur le plat. Quant au dîner du soir, il sera de la « quintessence d'économie » : on y servira du pain de munition, du bœuf fumé, et en guise de dessert, invariablement, un maigre cigare. A plus d'un de ces jeunes hommes il arrivera de se mettre en marche, à la tête de sa section, avec à peine un peu de *polenta* dans l'estomac. Il faut le raconter, puisque cela est, plusieurs supporteront même les tiraillements de la faim, surtout aux échéances. Une telle existence n'est-elle pas en quelque sorte de l'héroïsme ?

Malheur, en outre, trois fois malheur ! à ceux qui auront l'imprudence de pousser leurs aventures jusqu'au mariage d'amour ! En des pages lugubres, M. Sangiacomo décrit les intérieurs de ces officiers condamnés à entretenir une famille avec leur maigre solde. A l'écart de toute société, dans une misère moins argentée que leur uniforme, ils végéteront obscurément, réduits à compter jusqu'aux centimes, comme des employés de la dernière catégorie... Pauvres amis ! on doit les plaindre, on peut les admirer, mais on ne saurait contester qu'ils eurent tort : pour vivre de cette vie mesquine, point n'était besoin de briguer l'honneur d'arborer les épaulettes. A coup sûr, de tels officiers, en nuisant au prestige de l'armée, deviennent pour elle des causes de décadence. Gustave Torre prétend qu'ils évoquent ces régiments napolitains des Bourbons que suivaient des tribus de femmes, des troupeaux d'enfants, encombrant de chariots lamentables des kilomètres de route.

Or, ces différentes classes de gradés sont d'autant plus mar-

1. *Fanti e Cuori*, p. 53.

quées que le précepte napoléonien : « s'unir pour combattre et se séparer pour manger », est scrupuleusement pratiqué en Italie. Du colonel aux sous-lieutenants, les soixante officiers de chaque régiment se divisent, sans que personne ait à intervenir, en coteries qui, formées par voie d'affinités, introduisent dans la vie militaire les distinctions de la vie civile. Tandis que les *bagnati* mangeront dans les hôtels ou les cabarets à la mode, les « dominicains » se contenteront d'un ordinaire plus modeste, toute leur ambition étant qu'un major, au pis aller un capitaine, adoptant leur *mess*, donne aux conversations une allure stratégique dont la renommée puisse témoigner de leur zèle. Plus bas, ce seront les pensions de famille, les petits restaurants, toute l'échelle qui descend des repas à vingt sous, servis par de belles filles dont les sourires font négliger les fraudes des cuisinières, jusqu'aux trois œufs sur le plat que l'officier pauvre dégustera au coin de sa table à écrire. Même dans les capitales, — puisqu'il faut répéter qu'il y a *des* capitales et non *une* capitale en Italie, — ces castes militaires — le mot n'est pas trop fort — se ferment au point que *c'est à peine si les officiers d'un même corps se connaissent de visage*. Hors du quartier, tout gradé, se hâtant de redevenir citoyen, a vite fait de remplacer son dolman par un veston, afin de mieux pouvoir vivre comme il lui plaira. Peu à peu l'individualisme a raison. « Le régiment devient un port de mer (en français on dirait un moulin), où chacun entre et d'où chacun sort, quand et comme bon lui semble. »

Le fâcheux est qu'une armée organisée de cette façon en arrivera vite à n'être plus qu'une corporation de fonctionnaires prenant, le matin, les ordres de l'État et vivant ensuite à leur guise, chacun pour soi. Ce corps de quinze mille officiers fait penser à je ne sais quelle vaste administration où chaque commis remplirait ses fonctions avec assez d'exactitude, mais sans cette spontanéité d'intelligence, sans cette volonté passionnée qui, seules, semblent capables d'entretenir parmi les masses le culte de la patrie, et de laquelle, en vérité, on peut dire, comme de la foi religieuse, qu'elle parvient à soulever des montagnes. « Certes, ces officiers savent leur métier et le pratiquent avec zèle, mais il en est peu, il n'en

est presque aucun qui éprouvent pour leur carrière cet élan d'enthousiasme que suscite la conscience d'un apostolat à exercer. » Pour inscrire ce jugement dans une formule, concluons qu'il faut dire : *les officiers italiens,* tandis que l'on peut dire et ce singulier opposé à ce pluriel suffirait à élucider le débat : *l'officier prussien.*

A quelles raisons faut-il attribuer cet état de choses? Parmi nombre d'autres, M. Sangiacomo en a surtout signalé deux : le tort que les économies réalisées en dépit du bon sens sur le budget de la guerre font et feront de plus en plus à l'historique renom de la carrière des armes et le manque d'âme belliqueuse, le trop faible patriotisme des générations montantes. Sur le premier point, paraphraser la pensée du romancier serait l'affaiblir, puisque ce capitaine va jusqu'à dévoiler « la grotesque mystification » avec laquelle le pays cherche à se tromper lui-même en prétendant, d'une part, vouloir une grande armée et en refusant, d'autre part, d'accorder à cette armée les moyens de subsister :

Dans l'éternelle lutte qui se poursuit entre le ministère de la guerre et celui des finances, c'est toujours l'armée qui est sacrifiée dans sa puissance matérielle ou dans sa force morale. Le système des demi-mesures ou des demi-expédients enlève toute vitalité aux institutions militaires. Incertains de leur avenir, blessés dans leur amour-propre, lésés dans leurs intérêts, les officiers végètent péniblement. Sans qualité pour protester, ils se renferment en une résignation fataliste, contraire au véritable esprit martial; ils recherchent toutes les occasions de se mêler aux civils, désireux de passer inaperçus, mortifiés qu'ils sont de voir, chaque jour, remises en discussion, au parlement ou dans les gazettes, ces malheureuses *lire* de solde mensuelle qui, en suscitant de telles jalousies, leur occasionnent de telles vexations[1].

En simplifiant les uniformes, si l'on a certainement diminué pour la jeunesse l'attrait de la carrière des armes, quelle diminution plus grave de son prestige moral ne lui causent pas, auprès des esprits plus réfléchis, les discussions quotidiennes de ceux qui en contestent ainsi jusqu'à la dignité sociale! On ne saurait trop le répéter, les armées permanentes sont fondées sur le principe d'autorité : il est donc évident qu'elles seront d'autant plus respectées, partant plus

1. *Il 101° Fanteria*, pp. 319 et 320.

florissantes, que ce principe sera, lui-même, moins souvent mis en échec. Dans l'exemple de l'Italie, nous voyons la vocation militaire perdre en séduction et en honneur à mesure que se répandent les théories subversives du socialisme. Obscure, l'action qui se poursuit du haut en bas de la société se dérobe aux regards limités de l'observateur. On peut prophétiser cependant les résultats auxquels elle ne manquera point d'aboutir, car le jour ne semble pas éloigné où la vie d'officier, qui paraissait autrefois, avec la vie d'Église, le seul avenir possible aux meilleures intelligences, aux cadets de plus de mérite que de fortune, ne tentera plus que les déclassés et les non-valeurs.

A part des exceptions d'année en année moins nombreuses, le corps des gradés ne se recrute déjà plus parmi l'élite nobiliaire ou intellectuelle. Rien ne nous le montrera mieux, d'ailleurs, qu'une rapide investigation sur la vie privée. « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es »; dis-moi quelles sont tes préférences, tes plaisirs, auprès de quelles femmes tu voudrais chanter la romance à madame et d'où viennent les jeunes filles dont tu songerais à obtenir la main, et je te dirai ce que vaut ton cœur : or tant vaut le cœur, tant vaut l'esprit, M. Sangiacomo se chargera de nous renseigner.

Au sortir du dîner d'honneur célébrant sa nomination au 101e, le colonel de Montel, étant allé au théâtre, fut surpris de n'apercevoir dans la salle qu'une douzaine de paires d'épaulettes. Son expérience de célibataire l'avertissait cependant qu'après un banquet arrosé de vins aussi généreux, les jeunes gens n'ont point coutume de se glisser dès dix heures entre leurs draps ; il savait que l'opéra constituait l'unique distraction de la localité : il pouvait sans être un Balzac diagnostiquer que, dans son régiment comme dans ceux qu'il avait visités, les cartes et les femmes attiraient et absorbaient les forces vives de la jeunesse. Non sans mélancolie, il remarquait, en homme d'étude dont la pensée prend volontiers un tour classique, que le jeu et l'amour restaient le Charybde et le Scylla de la vie militaire italienne !

Pour tromper l'ennui des garnisons, que d'officiers, faute de plus spirituelles visées, devinrent d'effrénés joueurs d'échecs, d'infatigables joueurs de billard ? Une raison pratique les y

pousse, d'ailleurs : n'est-ce pas l'unique moyen d'augmenter leurs revenus ? Toutefois, de quelques chances que la fortune les favorise, la banqueroute, en fin de compte, semble inévitable : ce qui vient par le hasard s'en ira par le hasard !... Alors, pour se refaire — qui a joué jouera ! — ces décavés tenteront de plus décisives expériences. Allons, messieurs, faites vos jeux ! Dans toute ville de la Péninsule, il n'est café fréquenté par la garnison qui ne possède un salon discret dont la porte s'ouvre à qui montre manches brodées et où, de jour comme de nuit, les militaires peuvent en parfaite sécurité tailler une banque et se ruiner le plus correctement du monde. Ordres, blâmes, arrêts, rien n'y fait, rien n'y fera. Né joueur, l'officier italien le demeure, tant qu'il conserve la possibilité d'emprunter. Mais, il faut le dire, pour être peu raisonnable, cet homme n'en est pas moins chevaleresque, et, lorsque toutes les issues seront closes, son courage se haussera, souvent, jusqu'au beau geste du joueur ruiné, qui conclut.

Quant aux femmes !... Une nuit d'insomnie, le colonel Sant'Agata se mit à « noctambuler » par la ville. Il espérait trouver le sommeil : il ne fit que se donner de sérieux sujets de cauchemar, car il croisa plus d'un groupe de subordonnés dont les discussions gesticulantes faisaient pressentir que ces messieurs venaient de laisser quelques billets bleus dans l'un de ces salons complaisants où de belles mains sont toujours prêtes à déplier un tapis vert. Et plus d'une fois aussi, charitablement, le vieux colonel, tournant le nez aux murailles, feignit de lire d'illusoires affiches, tandis que passaient des gradés, célibataires officiellement, qui reconduisaient, pris de subits coryzas, leur mouchoir contre leur visage, une femme d'allures honnêtes et des enfants très disciplinés dont la seule existence pouvait motiver, du jour au lendemain, leur révocation. Comme son collègue du 101e, Hector de Sant'Agata s'attrista donc à la pensée que les jeux de l'amour et du hasard causaient de tels ravages parmi les jeunes hommes qu'il commandait. Grâce aux circonstances trop favorables, vous retrouverez, en effet, toutes les variétés connues du roman d'amour italien dans la chronique privée de ces militaires : les traditions amoureuses d'une race entre toutes passionnée triomphent ici déplorablement.

Le premier soin d'un débutant dans le service sera de louer une chambre. Dès lors, quelle que soit la garnison où sa destinée le conduira, aussi longtemps qu'il n'aura pas convolé en justes noces, sa vie de célibataire sera pour ainsi dire symbolisée par ces deux mots : *Chambre meublée*. La théorie de Taine reçoit ici la plus éclatante confirmation. Comme dit notre auteur :

La chambre meublée fait partie de l'existence de l'officier, elle la modifie ou la détermine selon les individus : — toujours elle la règle. Par exemple, dans certaines maisons, je devenais d'une sagesse liliale tandis que dans d'autres... Suffit !... En dix années d'existence nomade à travers l'Italie, j'ai essayé de toutes les espèces possibles d'appartements à louer, depuis le vulgaire cabinet d'hôtel à 1 fr. 50 par nuit, jusqu'à l'élégante garçonnière du *Cours Humbert* de Turin, depuis la chambre d'officier à la caserne, jusqu'à l'atelier joyeux du *Cours Palestro* où j'ai noirci tant de papier et noué les fils parallèles de tant d'idylles [1] !...

C'est qu'en Italie le demi et le quart de monde se composent surtout de loueuses de chambre. Couturières consolatrices ou veuves consolables, la collection comprend les exemplaires classiques, depuis la comtesse ruinée « qui a traversé des jours meilleurs », jusqu'à la maîtresse d'école sensible « qui rêve d'âmes sœurs ». Si, par fortune, la patronne était trop mûre, perdez toute espérance ! à point nommé débarquera de la province quelque jeune parente aussi pleine de bonne volonté que de savoir-faire. Le comble serait ensuite qu'échaudé par de précédentes expériences vous refusiez de répondre à des prévenances aussi déconcertantes : du coup, vous vous seriez donné une ennemie qui ne désarmerait plus, et, dame ! comme après tout vous êtes de par votre âge le bon muletier, la macette n'aura aucune peine à vous signifier un congé qui ne sera pas à l'amiable. Ailleurs, plus les circonstances changeront, et plus ce sera la même histoire. Combien de mariages réguliers ou irréguliers [2] mais également stupides, combien de liaisons désastreuses ont commencé par le simple bonjour qu'une trop séduisante *locandiera* adressa sur l'escalier à son

1. *La Vita nell' Esercito (La Vie dans l'armée)*, p. 225.

2. Un mariage que le prêtre a béni, mais que le syndic n'a point confirmé, est, dans le langage des officiers italiens, « un mariage irrégulier ». — Voir, plus loin, le sens que l'on donne à l'expression d'« épouse irrégulière ».

trop inflammable locataire ! Partout dissimulé plus ou moins adroitement, le piège est tendu, et rares, bien rares, seront ceux qui parviendront à l'éviter. Mais si, en outre de la chambre, l'officier a le malheur de prendre la pension, il n'y a plus d'illusions à garder : c'est un homme à la mer.

Et d'autant plus à la mer que l'âme italienne ne se résout pas facilement à conclure, en amour, avec le scepticisme de l'âme française. Au fond, voilà ce qui distingue surtout ces officiers de leurs collègues d'au-delà des Alpes. Tandis que, chez nous, de telles folies ne sont guère commises que par de très jeunes gens, il n'en est pas de même en Italie, où l'homme, portant ou ne portant pas l'uniforme, demeure, jusqu'à l'extrême limite d'âge, d'une spontanéité sentimentale qui chez nous prêterait à la moquerie. Sans prendre la peine de s'étonner, M. Sangiacomo nous raconte l'histoire d'un lieutenant (il est vrai, qu'il s'agit d'un lieutenant) *fêtard*, « accoutumé aux rapides triomphes d'alcôve », qui, lorsque l'amour, le grand amour fut venu, sut encore avoir la candeur de passer des nuits de janvier à faire les cent pas sous une fenêtre, à seule fin d'obtenir un sourire. Ou bien ce sera le roman du capitaine (cette fois, remarquez, un capitaine !) qui, pour mériter d'être distingué, aura la persévérance de modifier ses habitudes, jusqu'à son physique, au point de réaliser le type du parfait *sportsman*, lui, jusque-là, modeste rat de bibliothèque. Enfin, citons l'aventure du général (nous touchons à la retraite) qui s'éprendra sur le tard, — mieux eût valu jamais, — d'une admirable jeune fille à qui la nature avait eu l'ironie d'accorder un tempérament d'amoureuse. Si vous êtes curieux d'apprendre une suite fort humiliante pour le panache blanc du généralat, ouvrez *Femmes d'Officiers*, ce livre dont, au hasard, j'ai tiré trois exemples.

Si l'âme a ses droits, et des droits qui en Italie, sont fort respectés, la chair a ses exigences et, comme partout, trop souvent, hélas ! elles font loi. Ainsi pour éviter, le diable sait quels scandales ! nombre de séductions de chambres meublées aboutissent-elles à des unions clandestines. Les règlements sur le mariage des officiers imposent, en effet, des conditions assez dures. Une tenancière d'hôtel ne saurait fournir la dot réglementaire. Quand les enfants seront là, l'officier se verra

donc moralement engagé à prier un prêtre peu scrupuleux de bénir en cachette un couple qui ne possède aucune des garanties de bonheur prescrites par le code martial. De la sorte, par l'armée royale, va se propageant la plaie des mariages uniquement religieux : une plaie sociale qui est aujourd'hui des plus graves. Mais, quoique les rapports la signalent, que les journaux la dénoncent et que nul n'ait la possibilité de l'ignorer, il ne s'est trouvé encore aucun ministre de la guerre pour oser sévir : c'est que, si les meilleures raisons disciplinaires sont là pour entraîner les moins résolus, des raisons d'humanité, tout aussi péremptoires, ont retenu jusqu'à présent les plus hardis.

Il faut demander au capitaine Sangiacomo de nous décrire l'enfer de ces familles. Quoi qu'en prétende la littérature, personne n'a jamais pu vivre d'amour et d'eau claire. Le proverbe, qui se contente d'une chaumière et d'un cœur, apparaît, à la réflexion, moins désintéressé qu'il n'en a l'air, puisqu'il demande d'abord la chaumière : le cœur ne vient qu'ensuite, tant il est vrai qu'il faut à l'amour, pour durer, un foyer, un toit, la huche pleine, et bien d'autres choses !... Qu'il s'agisse de jeunes filles qui mériteraient mieux ou de jeunes femmes qui mériteraient pire, ces ménages, dont la société affecte de se désintéresser, finissent tous dans la misère : — « une misère noire, une misère telle que d'aucuns, leur courage à bout de patience, se résignent à en laisser paraître les sinistres effets. Des familles d'officiers subalternes se nourrissent de pain et de légumes ; d'autres se débattent désespérément entre les serres, qui ne les lâcheront plus, des usuriers. »

Mais, plus important que le côté matériel, le côté moral de ce péril social préoccupe aussi davantage M. Sangiacomo. En bonne justice, de tels ménages ne se peuvent assimiler à des unions libres : puisque Dieu les a sanctionnés, ils ont droit au respect. Toutefois, même pour les plus indépendants, la vie à l'écart est une nécessité : le jour où la transgression de la loi serait publique, la catastrophe ne pourrait plus être différée ; les apparences, au moins, demandent qu'on les sauve. Quand défile le régiment, la jeune épouse serait imprudente de saluer d'un bravo son lieutenant étoilé d'argent. Que de mécomptes, de larmes ! Autant de bébés, autant de

désastres! Pauvres intrus, venus au monde furtivement, sans recevoir le nom de leur père! Pauvres mères aussi, sur lesquelles semblent peser les plus lourdes charges de l'honnête femme, avec toutes les angoisses de la femme libre! Pauvres pères enfin, pauvres soldats, s'épuisant en efforts condamnés d'avance, sous la menace perpétuelle du code militaire!... On conçoit à quel point un semblable genre de vie devient, en se prolongeant, fatal au double équilibre psychique et physique. Écoutons la signora Angolieri, dont l'expérience est à consulter :

— Ils en étaient arrivés l'un et l'autre à une fierté ombrageuse qui s'affectait d'un mot. Endurcis contre les privations quotidiennes, ils restaient sans force pour supporter les blessures morales. L'orgueil humilié qui s'exaspérait au fond de leur âme souffrait atrocement de tout ce qui trahissait leur complète misère. C'est pourquoi ils vivaient à part, ne recevant que quelques intimes dont moi, qui suis une vieille femme et ai été élevée, ils le savaient, à la même école. C'étaient deux nobles caractères. Il fallait les plaindre et les admirer!

Le pis est que la signora Angolieri, si indulgente qu'elle soit, ne jugerait pas tous ces ménages-là avec la même bienveillance. A côté des francs caractères, il y a les âmes subalternes, les chevaliers d'industrie, toute une boue qui, pour obtenir notre sympathie, a besoin de toute notre pitié. Or, ces misérables couples n'entrevoient de solution que dans un décret improbable mais possible. Ainsi, en 1895, de par une amnistie royale, les officiers religieusement mariés, dont la descendance était assurée, furent autorisés, sans supplément d'enquête, à régulariser civilement leur position. M. Sangiacomo ne paraît pas loin d'estimer que cette demi-mesure fut comme l'application d'un emplâtre sur une jambe de bois. En tout cas, s'il faut en croire le tableau qu'il a brossé des « femmes d'officier » d'un régiment d'infanterie, de semblables décrets, sans résoudre la question, ne servent qu'à la déplacer. Ils ont en outre le tort capital de déconsidérer l'autorité, — plus ou moins complice d'un état de choses qu'elle devrait ou bien supprimer sans considérations sentimentales, ou bien feindre obstinément d'ignorer.

Quoi qu'il en soit, voyons comme il en allait au 97e : vingt-six officiers étaient mariés. Or ces vingt-six dames, égales

devant la loi, se divisaient, selon le monde, en plusieurs classes qui ne frayaient, et encore d'une manière tout officielle, que dans les rares occasions où le régiment devait témoigner d'un esprit de corps. Premièrement, subtile mais absolue, une distinction se marquait entre les « régulières » et les « irrégulières »; — entre celles qui se marièrent en remplissant les diverses conditions exigées par le règlement et celles qui durent leur position légitime au seul décret de 1895. « Cette ligne de démarcation existe dans tous les régiments et provient du fait que celles qui bénéficièrent de l'amnistie royale ont souvent des origines trop modestes, quand elles n'ont pas, par surcroît, des antécédents inadmissibles. »

Entre « irrégulières », une seconde classification va ranger d'un côté les jeunes femmes qui n'ont à se reprocher qu'une hâte inconsidérée; de l'autre, celles dont il semblera préférable de ne point scruter le passé. Demoiselles de la petite bourgeoisie, qui, sans calcul, conjuguèrent trop vite le verbe aimer, les premières eussent reçu assez bon accueil des « régulières », si l'insuffisance de leurs moyens ne les avait mises dans un état d'infériorité indiscutable. Pour atteindre son but, il eût fallu que le décret se complétât d'un article augmentant la solde des officiers qu'il prétendait secourir. Faute de quoi, quelques prodiges d'économies qu'ils réalisassent, ces malheureux ne pouvaient maintenir leur rang. Du domaine social, la question tombait dans le domaine économique; ses conséquences n'en paraissaient pas moins redoutables. En somme, n'était-ce pas jusqu'à la considération dont l'armée devait être l'objet qui se trouvait atteinte par le spectacle de ces ménages nécessiteux, où le problème du pain quotidien demeurait la préoccupation capitale?

Mais elle se trouvait bien plus compromise encore, cette considération, par les éléments hétéroclites qu'introduisait dans le cercle de ces pauvres femmes la scandaleuse présence de deux ou trois aventurières. Sorties des bouges de Naples où leur jeunesse s'était usée, elles finissaient, grâce à l'imprévoyance du décret, par pouvoir vivre en égales avec les dames de la bonne société Au début, l'indignation fut extrême : sans le colonel, les maris eussent dégainé. Mais, comme personne ne poussa le courage de ses opinions jus-

qu'à se plaindre au ministère, l'effervescence s'apaisa, et bientôt, dans le 97e, comme dans la plupart des régiments, les ménages d'officiers, au lieu de devenir aussi unis que les différents membres d'une même famille, s'isolèrent au contraire, du mieux qu'ils purent. « Cette belle fraternité du temps jadis, qui groupait toutes les femmes d'officiers d'un même corps en une vaste association de secours mutuels, était finie et il ne semblait point qu'elle fût près de jamais recommencer »[1].

Parmi les « régulières », les individualités se déclarent : il ne saurait être question d'établir des catégories. Ouvrons plutôt l'album de M. Sangiacomo. — D'abord, dans l'éblouissement d'une jeunesse à la Titien qu'avive une parure d'émeraudes historiques, la duchesse de San Gregorio : trois cent mille livres de rente, la santé, le bonheur. Un type de la *sportslady*. Amazone sans peur et sans reproche, elle affecte de parler cheval, élevage, courses, et sur ces sujets sa compétence est en effet redoutable. — Puis c'est la comtesse del Ferro, une puissance, l'Égérie de l'état-major. L'*Annuaire* ne renferme plus de secrets pour elle, et le ministère, du moins elle l'insinue, n'a rien à lui refuser. Aussi son salon ne désemplit-il pas d'officiers soucieux de leur avancement. En somme, la mouche du coche du régiment. — Tournons la page : ce visage grave, cette toilette démodée, il n'y a pas d'erreur, ce doit être quelque générale de la vieille roche, en laquelle revivent les traditions austères de l'armée de Charles-Albert. Qui s'y frotte s'y pique : aux soirs d'orage, son mari ne se gênera pas pour la traiter de Xantippe. — Par contraste, cette créature de luxe à la bouche cruelle, parée pour le bal, avec des orchidées mourantes sur la blancheur des seins, n'est-ce pas la femme d'aujourd'hui, le compagnon peu sûr, auquel Lionel de Boscomantico eut le tort de confier sa vieillesse ? — Sur le feuillet suivant, cette figure aux yeux débonnaires, cette personne d'aimable embonpoint nous rassure : madame Robiole passe, en effet, pour la providence de « son régiment », comme elle dit en riant avec sa bonne grosse voix de grenadier. Par malheur, cette providence n'est pas sans

1. *Le Militaresse (Femmes d'Officiers)*, p. 88.

montrer une propension périlleuse à inspecter les ménages de ses obligés : — la femme, hélas ! est rarement parfaite! — Dix pages plus loin, voici la tendre Giuliana Ventura. Que joliment, elle nous regarde, avec son sourire intimidé, tandis que sa main caresse deux charmants blondinets ! Sans prétentions aucunes, créature de délicatesse et de piété, Giuliana sera la femme d'officier idéale. — Le temps presse : ne fermons point le livre sans distinguer la modestie de cette parfaite ménagère, la signora Brocchetti. Sachant qu'il lui fallait renoncer à briller dans cette société dorée, cette épouse a choisi la part qui, pour son mari et pour elle, sera la bonne part : c'est une Marthe de garnison.

Et maintenant, l'influence de ces *officières* — pour reprendre un mot du XVIIIe siècle — est-elle favorable aux destinées des régiments ? ou bien faut-il s'écrier : « Une poule... trop de poules survinrent, et voilà la guerre allumée »?... La signora Angolieri nous répond :

— Qu'il en soit ainsi quelquefois..., je ne dis pas ! Ces dames ont le grand tort de ne pas savoir ou vouloir se souvenir qu'elles sont avant tout des dames et qu'il ne leur convient en aucunes circonstances de se croire investies du grade que porte leur mari !... A mesure que l'on monte dans la hiérarchie militaire, à mesure que grandit la responsabilité de l'officier, à mesure aussi, semble-t-il, deviennent-elles plus désireuses de partager l'autorité de leur époux. Au fond, le sentiment est humain. N'est-ce pas à la maison que nos maris, nos fils et nos frères se plaignent des inévitables ennuis du service ? Une femme peut-elle se désintéresser de la carrière qu'a choisie celui auquel son cœur s'est donné ? Partageant le sort de celui-ci, n'est-elle point portée à partager aussi ses pensées ? Seulement, comme disait le professeur de latin de mon fils, *est modus in rebus,* et il arrive à plus d'une d'abuser de sa position en substituant sa volonté à celle du maître. En revanche, il est vrai, d'autres, d'intelligence plus développée, parviennent à faire beaucoup de bien en adoucissant, avec leur tact féminin, les implacables rigueurs de la discipline. Ce qu'elles devraient sagement éviter, c'est de faire sentir leur pouvoir et, voyez-vous, pour une femme, c'est joliment difficile, autant dire impossible !

Sans doute, la conclusion du capitaine Sangiacomo serait celle qu'il prête à son colonel du 97e. Exaspéré de commander un régiment qui comptait tant d'officiers mariés, ce céliba-

taire endurci, passablement culotte de peau, ne perdait aucune occasion de déclarer de sa voix brève :

— Règle générale, un officier ne doit pas être marié, il ne doit traîner derrière lui ni femme, ni enfants, ni mobilier, ni bagages d'aucune sorte. Une cantine, et c'est assez ! Alors, au premier appel des supérieurs, sans vaines récriminations, il se mettra en route. Par le flanc droit !... en avant !... marche !...

II

Quant au soldat italien, les jugements auxquels il a donné lieu sont divers jusqu'à l'antithèse. Ainsi, tandis que M. René Bazin lui reconnaît « de grandes qualités de discipline et de frugalité », le commandant Manceau, un spécialiste en fait de psychologie des armées étrangères, lui refuse au contraire toute valeur, décidant que la force de ces régiments est « en façade plutôt qu'en profondeur ».

Une distinction que le capitaine Sangiacomo a toujours l'air de supposer prouvée, sans qu'il se soit nulle part donné la peine de la démontrer, — par patriotisme, je pense, — expliquerait déjà, en les confirmant, des contradictions aussi déconcertantes. Vous vous souvenez que les observations de notre auteur nous engagèrent à dire : *les officiers* plutôt que *l'officier italien* ; avec plus de raisons et de meilleures, nous pourrons, d'après lui, parler *des soldats* et non *du soldat italien*. C'est qu'en vérité l'unification de la Péninsule, si elle est accomplie dans le domaine politique, ne l'est pas et ne paraît guère près de l'être dans le domaine social. Quoiqu'il ait transformé les conditions de la vie nationale, intérieure et extérieure, ce fait historique considérable n'a pas encore modifié les hérédités et les passions des différentes races qui habitent la terre classique. En sorte que le gouvernement exprimerait mieux l'état de choses actuel si, au lieu d'arborer ce titre ambitieux : « Royaume d'Italie », il reprenait, en la corrigeant, la vieille formule bourbonnienne : Royaume des deux Italies. Car il y a deux Italies, sœurs rivales et mal réconciliées qui, en face du péril étranger, ne refuseraient certes pas de marcher la main dans la main, mais qui, parmi les mille incidents de la vie quotidienne, s'épuisent,

comme à plaisir, en rivalités de clocher, trahissant trop souvent à quel point sont opposées leurs deux natures et leurs deux pensées. Il devient ainsi légitime, selon que les observations porteront plutôt sur les soldats de l'Italie du Nord ou plutôt sur ceux de l'Italie du Midi, d'adopter tour à tour les opinions de M. René Bazin ou celles du commandant Manceau.

Citerai-je ensuite les témoignages que notre capitaine rend aux soldats du Piémont ou de la Lombardie, à ces fantassins vaillants qui, inspirés du véritable esprit martial, offrent à la patrie plus et mieux que le sacrifice de leur vie, puisqu'ils vont, pour elle, jusqu'à faire abstraction de leur volonté?

C'était un homme de cœur, un type de soldat véritable; esclave du devoir, sévère envers les autres, inflexible envers lui-même, d'intelligence limitée mais d'imperturbable bon sens. Comme tous les vieux militaires, il était conservateur, ne pouvant souffrir aucune innovation; ce qui ne l'empêchait point d'être le premier à donner l'exemple de la discipline et de *ne jamais discuter les ordres de ses supérieurs, même* (ce qui était souvent le cas) *lorsqu'ils heurtaient ses convictions.*

Avec sa franchise habituelle, M. Sangiacomo a marqué combien l'esprit militaire, compris de cette façon, fait défaut à ses compatriotes. Du côté italien des Alpes, le militarisme, tel que le pratiquent les nations européennes, reste la création toute artificielle des classes dirigeantes ; il n'a pas, comme en France ou en Allemagne, ses racines vivaces dans le cœur même du peuple, du vrai peuple des villes et des campagnes. Sceptique, le romancier nous décrit des soldats faisant avec résignation leurs années de service et qui, s'il le fallait, se battraient aussi avec résignation, — du moins, il l'espère, — mais il regrette de ne pouvoir discerner chez ces hommes, qui se souviennent d'être Napolitains ou Siciliens avant d'être Italiens, aucun effort, aucune aspiration pour parvenir à réaliser dans leur pensée, à manifester par leurs actes la conception idéale de la Patrie supérieure à tous et à tout. Réellement, la « susceptibilité nationale » manque par trop aux modernes descendants de ces Romains dont les mains obstinées plantèrent autrefois jusqu'aux confins du monde leurs aigles victorieuses. Faut-il voir dans ce fait l'une des extrêmes conséquences de la dégénérescence de la race, ou l'un des premiers symptômes d'une future civilisation fondée sur de

nouveaux principes? L'heure n'est point venue de résoudre cette question ; mais, en examinant les facteurs qui l'ont engagé à la poser, M. Sangiacomo se demande si les données historiques ne suffisent point à tout expliquer:

L'esprit militaire français dépend d'antiques traditions que créa une suite ininterrompue de victoires ; son premier caractère reste d'être combatif, tandis qu'en regard l'esprit militaire italien apparaît pour ainsi dire privé de traditions historiques. La guerre de l'indépendance fut moins inspirée par l'esprit de conquête que par le besoin de justice, le désir d'unité. D'ailleurs, pourquoi chercher à se leurrer d'illusions? les temps historiques des enthousiasmes populaires sont passés. Pour mille et une raisons intellectuelles ou sociales, il est devenu impossible qu'elle refleurisse de nos jours en Italie, la plante de ce militarisme patriotique que le Piémont hérita de la France et qui connut des floraisons splendides durant la guerre de l'indépendance. Vingt ans se sont écoulés depuis la brèche de la Porta Pia, et, durant ces vingt années de vie parlementaire, une nouvelle génération est parvenue à l'âge d'homme, une génération de dilettantes, de misanthropes, qui s'indignent d'avoir à soutenir une lutte pour la vie plus terrible qu'en aucun autre pays, sans posséder assez de philosophie pour comprendre que ces tristes conditions économiques ne sont que les logiques conséquences de la révolution exécutée par leurs pères[1].

Énumérons d'après notre capitaine les plus évidentes des « mille et une causes intellectuelles ou sociales » qui rendent intolérables les capotes bleues aux jeunes épaules italiennes. D'abord, il y a les raisons ethnographiques. Pour ces natures contemplatives, capables d'effort, mais non de continuité dans l'effort, l'obéissance à la discipline et les corvées de l'entraînement suffiraient à rendre odieuses les années de service. Dans *le Colonel*, le plus discuté de ses romans, M. Sangiacomo décrit précisément l'état d'âme d'un de ces soldats malgré eux. Le type, sans doute, reste exceptionnel : Pippo Garulli, bâtard d'une maîtresse d'école hystérique et d'un petit jeune homme du monde où l'on s'amuse, élevé à la diable par une mère touchante mais incapable; fuyant, dès que ses jambes le lui permettent, la mansarde et la misère maternelles, errant ensuite, de ville en ville, au hasard des pires compagnies, essayant tous les métiers sans s'astreindre à aucun, deux fois

1. *Il 101° Fanteria*, p. 224.

condamné pour rébellion armée contre la force publique, vrai gibier de potence que le séjour des prisons achèvera de faisander ; — cet individu malfaisant ne présente-t-il pas tous les stigmates de la décadence ? Qu'importe ? son exemple n'en marquera que d'un trait plus significatif cette répugnance pour la vie militaire qui, sans avoir souvent des conclusions aussi tragiques, n'en cause pas moins, à beaucoup, un malaise. De Rome à Palerme, qu'il en est. de recrues, dont l'état d'esprit se rapproche de celui de Pippo Garulli !

Ah ! certes, la vie militaire n'est pas leur affaire ! Comme ils se repentent d'avoir répondu à la conscription au lieu d'émigrer comme nombre de leurs camarades mieux avisés ! S'ils s'y résignèrent, ce fut moins par crainte d'être déclarés déserteurs que dans l'espérance d'être réformés pour l'étroitesse de leur thorax.

Mais à l'encontre de leurs projets, les conseils de révision estimèrent que les conditions plus hygiéniques de la vie de caserne fortifieraient des organismes dont le fond intact n'était pas incapable de régénération. Alors commence, pour eux, l'ère maudite de l'obéissance et du travail forcé. Le régiment leur devient une géhenne où la loi du plus fort les oblige à passer un nombre de mois déterminé. Tempéraments égoïstes, sans règle de conduite, attentifs aux seuls intérêts matériels, ils ne parviennent pas à concevoir « les abstractions patriotiques qui sont les raisons d'être de cette petite société exceptionnelle que constitue, dans la grande société humaine, l'armée ».

Joignez à cela l'effroi de la fatigue physique, exaspéré par la constante pensée que ces marches et contremarches, tout en étant inévitables, ne rapporteront pas un sou ; et vous reconnaîtrez que, pour les individus de cette catégorie, c'est l'enfer du travail dans toute son horreur, puisque c'est l'obligation à l'effort sans l'excitation du gain. Pauvre Pippo Garulli ! Sa révolte était telle qu'il en venait à regretter ses semaines de prison :

La prison possède, pour les dégénérés qui en connaissent les tours et les détours, une sorte d'attrait ; ils finissent par s'y croire chez eux. Ne s'y retrouvent-ils pas entre camarades ? Dans cette triste franc-maçonnerie du vice et du crime, il n'est point difficile d'acquérir une espèce de célébrité, tandis que, dans l'armée, le milieu sain a vite fait de supprimer les éléments hétérogènes qu'il absorbe ou qu'il élimine.

Or cela semble d'autant mieux observé que Pippo Garulli et ses congénères n'eussent point échappé à la tentation de rejeter le joug qui les écrasait, si le respect de la discipline, en domptant leur révolte, n'avait eu raison, à l'insu de leur volonté, de leurs plus criminelles intentions :

Ils se représentaient le régiment comme une gigantesque machine rotative, composée d'un nombre infini de pièces : cylindres, plans, roues, engrenages, vis, leviers, que le glissement d'une poulie de cuir mettrait en mouvement à la même minute, tout en laissant à chacun la fonction qui lui avait été primitivement confiée. De cette machine énorme aux engrenages compliqués, ils avaient la sensation de n'être eux-mêmes qu'une pièce imperceptible, presque négligeable, contrainte néanmoins à suivre l'impulsion du moteur, à fonctionner d'une manière fixée d'avance, sous peine d'être immédiatement broyée par les engrenages. *Avec terreur, ils pensaient à la puissance mystérieuse de cette force abstraite qui s'appelle la discipline, en vertu de laquelle un million de volontés en arrivent à agir d'après l'ordre d'un seul.*

Mais le plus intolérable pour Pippo Garulli était encore le manque d'argent. Après les causes sociales, les causes économiques, puisque les conséquences de la crise mobilière de l'Italie unifiée se font sentir jusqu'au fond des casernes. C'est qu'ils manquent, en effet, de gaieté, les mois de classe de ceux qui en sont réduits aux maigres centimes de la solde royale! Rarement ces misérables recrues pourront s'accorder le luxe d'un cigare ou d'une boisson rafraîchissante, et rien ne sera moins divertissant que leurs journées de sortie, où désemparés, ils en seront réduits à errer par les rues, sans savoir que faire de leurs vingt ans et de leurs dix doigts. Heureux si leur entrée au régiment n'a point causé la ruine de leur famille! Écoutez Turillo ; après l'avoir mesuré en tous sens, le sous-brigadier des carabiniers s'est écrié, en passant la main sur ses moustaches à la Victor-Emmanuel : « Par Bacchus! voilà qui me fera un beau lancier!... » Mais, sous la neige, le gars s'en retourne au logis, désespéré, en monologuant (or son cas est représentatif d'une catégorie) :

Beau lancier!... cela veut dire cinq ans de service, loin de la famille, du patelin, de Nennella... cinq ans!... Misère de misère!... La mère se fait vieille, le père ne va plus que d'une jambe, à demi

estropié, depuis cette maudite chute à bas du voiturin!... Quant aux aînés, ah bien, oui, comptez sur eux! Partis pour les Amériques, à la recherche de pépites imaginaires! Et ne parlons pas de cette mijaurée d'Agnès! Avec ses mains de comtesse, elle n'est pas même bonne à vous donner un coup de pioche. Inexorablement pourtant, comme la Parque, tous les trois mois, Don Nicolas, le receveur des contributions, s'en vient frapper à la porte de la chaumière. Cet assassin! non, il n'est pas possible qu'il ait des entrailles d'homme. Son cœur est aussi impitoyable que le fisc! Il ne vous accorderait pas un jour de délai! Une fois le magot de la mère dépensé, comment s'arrangeront-ils à la maison pour payer les droits? Et voilà que le gouvernement le réclame encore, lui, le dernier soutien de deux pauvres vieillards qui n'ont jamais fait de mal à personne. Cinq années, l'État va vous le garder, sans s'inquiéter des larmes de la mère, des larmes d'Agnès, des larmes de Nennella!... Oh! malheur de malheur de sort[1]!...

Ces réflexions du jeune Turillo demeurent d'une vérité si indéniable que le gouvernement a fini par se préoccuper du sort des familles de ceux tout au moins que les cahots du char de l'État l'obligent, plus souvent que le ministre des finances ne le conseillerait, à rappeler sous les drapeaux. Une telle mesure néanmoins ne deviendrait véritablement démocratique qu'à la condition de pouvoir s'appliquer à tous les cas urgents, sans distinction. En effet, ce n'est pas seulement du sort des familles des rappelés, mais bien aussi du sort des familles des recrues, que l'État, pour être paternel, devrait s'enquérir. Ce que M. Sangiacomo, avant la loi d'août 1898, disait, au sujet des premiers, pourrait être répété aujourd'hui, à propos des seconds. Comment obéiraient-ils joyeusement à la conscription, ces jeunes gens qui savent qu'ils laissent au foyer une famille nécessiteuse? Est-ce que le gouvernement a mission de procurer du pain aux mères et aux sœurs des nouveaux soldats? Est-ce qu'il songe seulement à se porter garant que les recrues, le temps de service achevé, retrouveront leur emploi ou du travail? Les députés ont autre chose en tête que de poursuivre la solution de tels problèmes. Et les choses continuent, comme par le passé, à la grâce de Dieu, jusqu'à ce que le péril social devienne imminent.

Dans cette armée, il en est pourtant que la perspective du

1. *Storie di Caserma (Histoires de Caserne)*, p. 23.

licenciement effraie, soit que la vie militaire leur ait donné des habitudes d'élégance incompatibles avec n'importe quel métier civil, soit que, par une philosophie plus terre à terre, ils préfèrent la gamelle et l'uniforme à la vache enragée et aux haillons. « Ces pensées, naturellement, ils n'iront point jusqu'à les formuler, mais elles leur viendront à l'esprit, quoiqu'ils exagèrent, avec affectation, leurs éclats de joie, à la nouvelle du licenciement. » Ces détails, dit encore M. Sangiacomo, restent « les plus sûrs indices des tristes conditions économiques d'un pays ». — Pour illustrer ces considérations d'une image décisive, ouvrons ce roman : les *Rappelés*[1].

A Rome, une nuit d'hiver ; il bruine : ceux qui ont l'estomac vide sentent plus fort piquer le froid. En rentrant au quartier, le lieutenant Serra longeait l'aile de la caserne occupée par la boulangerie militaire. A travers les croisées ouvertes, il observait l'activité des soldats de la compagnie de l'alimentation. Ces hommes nus jusqu'à la ceinture, ombres allantes et venantes sur un fond de suie et qui, brusquement, au passage devant les fournaises, se doraient des reflets de la flamme, évoquaient pour lui des peintures hollandaises. Hugo Serra y songeait, « quand il remarqua, penchés sur une fenêtre, un homme et deux enfants en train d'aspirer, avec volupté, l'odeur chaude du pain sortant du four ».

A en juger par son extérieur, l'homme devait être un ouvrier. Il tenait les deux enfants par la main et les renseignait avec complaisance :

— Voyez-vous? ça, c'est le pain qu'ils cuisent pour les soldats !... autrement nourrissant que celui que vous donne la maman !... et qui ne coûte pas aussi cher !... Ah ! ils ne sont pas à plaindre, les gaillards ! Tant qu'ils seront au service, ils sont sûrs de ne jamais connaître la faim. Ce n'est pas comme moi, pauvre diable ! tout le long du jour il me faut travailler pour gagner à peine de quoi vous acheter du pain. Encore ne me reste-t-il qu'à remercier le ciel quand il veut bien me procurer l'occasion de ramasser assez de sous !...

« Quelque ouvrier sans travail ! » pensa mélancoliquement Hugo Serra.

Or, Hugo Serra avait raison d'être mélancolique : c'est précisément parce qu'il y a, par les villes et les campagnes

1. V. p. 98.

de sa patrie, trop de milliers d'ouvriers sans travail, dont les lèvres répètent, avec plus ou moins de révolte, de tels propos, que la question sociale semble, dans cette péninsule. plus menaçante qu'elle ne l'est en aucun pays d'Europe. De récents et terribles incidents indiqueraient, en effet, que si l'exaspération causée par cette question sociale, l'hyperbole meurtrière de l'anarchisme, reste, en Allemagne, surtout théorique, en France, plutôt oratoire, elle montre, au contraire, en Italie, une fâcheuse tendance à traduire les idées par des actes. Il semble intéressant d'examiner jusqu'à quel point l'armée royale a été contaminée par ces détestables doctrines.

Plus ne m'est besoin, cette fois, de rapprocher dix passages. Il suffit d'ouvrir *le Colonel*[1] et de traduire. Nous sommes au Restaurant de la Bourse : leur petit verre de cognac à la main, des journalistes discutent, et l'on peut observer là cette surabondance de gestes que madame de Staël notait chez les Italiens. Approchons-nous avec le colonel Sant'Agata . Le correspondant de *la Tribuna* nous mettra au courant :

— Nous parlions de la propagande anarchiste dans l'armée. Je disais que, bien que l'on puisse signaler, en Italie, un véritable réveil du parti, la propagande collectiviste ne s'est jamais sérieusement exercée parmi nos soldats. Personne n'a encore osé, comme en France, fonder une Ligue des Antipatriotes, laquelle a pour organe le journal *la Révolte*, ni surtout une Commission pour aider les déserteurs, ainsi que le journal *Ça ira* essaya d'en instituer une. Il ne s'est pas trouvé non plus, en Italie, un Lucien Descaves pour avoir le courage de publier un livre comme *Sous-Off*. Autant que je sache, pas même dans les *osterie* les plus mal famées, personne ne chante les chansonnettes anarchistes du *Père Peinard*. Et aucune de nos gazettes n'a jamais insulté l'armée avec autant d'impudence que le journal français *le Parti Ouvrier*. J'en conclus que la forme antipatriotique du phénomène anarchiste reste pour ainsi dire exclusivement française, et je me l'explique par la loi de l'identité des contraires, en constatant que dans aucun pays de l'Europe, non plus, l'exagération de l'idée patriotique ne s'est manifestée avec autant d'impétuosité qu'en France.

— Pourtant, — interrompit le *reporter* d'une gazette de Milan, — à visiter en détail l'intérieur de nos casernes vous constaterez qu'en Italie,

1. P. 230 et suiv.

le parti anarchiste ne se lasse pas de multiplier les tentatives. Le journal que le soldat Garulli se proposait de répandre parmi ses camarades du 97e, c'était *la Cloche,* l'organe des comités de Mario et de Carrara. Le numéro saisi renfermait bel et bien la traduction de ce fameux *Catéchisme du Soldat* qui valut à M. Maurice Charnay, ex-employé de la Préfecture et rédacteur en chef du *Parti Ouvrier*, six mois de prison et cent francs d'amende.

— Dire que le parti multiplie les tentatives ne signifie point que ces tentatives donnent des résultats appréciables, — répliqua le premier journaliste. — Un seul point reste acquis : l'antipatriotisme du parti français gagne le parti italien, mais par contagion plutôt que par persuasion. Ainsi nos républicains n'ont pas encore songé à se composer un chant national, ils se sont contentés de traduire *la Marseillaise,* dont les paroles s'adaptent mal aux conditions de notre vie publique. Il a bien dû arriver que quelque manifeste excitant les soldats à la révolte fût imprimé en Italie; mais, par bonheur, la majorité de ces pamphlets provient de l'Imprimerie anarchiste de Londres ou de cette typographie Zöllner de Genève, qui éditait jadis *la Croix de Savoie*...

Faut-il crayonner ensuite l'exceptionnelle silhouette du soldat anarchiste, — la plus triste de toutes les variétés connues de soldats et même d'anarchistes !... Les sincères, les convaincus préféreront, en effet, la désertion ; seuls les opportunistes joueront la comédie du martyre en acceptant ce qu'ils appellent la honte de porter l'uniforme. M. Sangiacomo nous les montre paresseux et hâbleurs, profitant des heures de sortie pour courir parader dans les cabarets où, sans respect de leur tunique, ils se répandent en discours dont les truismes ne sauraient persuader que les tout à fait ignorants. En somme, pour les anarchistes de cette catégorie, — et cette catégorie est plus nombreuse qu'on ne le croit, — « la question sociale se résume en deux points : travailler le moins possible et jouir le plus possible ». Mais le crime, le grand crime, que rien ne saurait justifier, c'est que ces Mirabeaux de faubourg, sitôt rentrés dans le rang, pousseront la lâcheté ou l'inconscience jusqu'à tirer sur ceux-là même qu'ils viennent d'exciter à la grève, c'est-à-dire d'envoyer à la mort. En réalité, de tels individus n'ont rien à voir avec les théories d'un Marx ou d'un Lassalle : ils sont l'un des pires symptômes de « cette décadence des principales vertus politiques, qui a métamorphosé le grand rêve de l'unité italienne en une ignoble et

famélique chasse au pouvoir, aux honneurs, et surtout à l'argent[1] ! »

Mais quoi ! si réfractaires qu'ils paraissent à la vie automatique, sous un numéro matricule, ces Italiens n'en seront pas moins, à l'occasion, des soldats admirables. S'il est vrai qu'un mauvais patriote ait répondu à Murat : « Habillez-les de rouge, de bleu ou de jaune, ils n'en tourneront pas moins les talons !... » le jugement demande à être revisé : cette armée, depuis, a fait ses preuves, et, sans tomber dans les déclamations à l'Edmondo de Amicis, M. Sangiacomo a pu célébrer l'esprit de solidarité, l'abnégation et, aux heures graves, l'initiative, l'enthousiasme irrésistible des soldats qu'il avait sous ses ordres :

J'ignore si l'héroïsme se respire; mais j'ai combattu au milieu de mes hommes avec une impétuosité dont je ne me serais pas estimé capable, et que je ne saurais analyser. Emportés, nous l'étions tous, par cette inexplicable ivresse que donnent l'exercice de la force, l'obligation au courage. Des obscures profondeurs de nos âmes montaient en nous une étrange véhémence, je ne sais quelle frénésie sanguinaire : c'était comme un retour imprévu à la brutalité originelle...

Le malheur est que les élans de cette vaillance semblent assez difficiles à régler. A cause de leur nervosité impatiente, ces soldats font penser à ces chevaux de race, dont un écuyer adroit obtient ce qu'il veut, mais qui, ombrageux à l'excès, deviennent, au contraire, d'une indocilité agressive sitôt qu'une main inexpérimentée s'avise de vouloir tirer sur le mors. *Mieux vaut douceur* : si les officiers de l'énigmatique Victor Emmanuel III étaient convaincus que leurs hommes obéissent plus à la persuasion qu'aux menaces, M. Sangiacomo estime que les résultats seraient bientôt supérieurs à ceux actuellement obtenus. D'ailleurs, comme il le remarque autre part, il est passé pour ne plus revenir, l'âge de la discipline infaillible, indiscutable. Pour s'adapter à la civilisation d'aujourd'hui, pour être acceptée par l'esprit du siècle, — or, c'est à cette condition seulement que la loi gardera son autorité sur les générations nouvelles, — il faut que la discipline se fonde doréna-

1. *I Richiamati*, p. 111.

vant sur les convictions individuelles, qu'elle devienne la conséquence logique de conventions tacitement conclues entre officiers et soldats ; conventions qui doivent être respectées par les uns comme par les autres si les armées veulent conserver leur bonne réputation d'honneur et de loyauté. Également sujets à l'erreur, puisqu'ils sont tous des hommes, ces militaires, gradés ou non, ne surmonteront les difficultés de la vie en commun qu'à force de bienveillance réciproque. « Cessant d'être purement autoritaire, la discipline sera donc avant tout rationnelle ; au lieu de faire alterner sans méthode la clémence et la sévérité, elle adoptera un *modus vivendi* et l'imposera sans défaillance. » — En vérité, c'est parler d'or.

Il nous reste à voir fonctionner ce mécanisme militaire, afin de prévoir son importance stratégique. Ayant assisté, pendant l'hiver 1893-94, au rappel des classes licenciées que nécessitèrent les troubles de Sicile, M. Sangiacomo résolut de décrire les tableaux de mœurs que sa position lui avait permis d'observer.

Avec le lieutenant, — car notre capitaine n'était encore que lieutenant, — nous pénétrons dans la caserne romaine de la place Guglielmo Pepe. Dès huit heures, par petits groupes, nous voyons arriver, l'épaule basse, les rappelés : ces premiers, pour la plupart, sont des ouvriers accoutumés à l'obéissance, que la perspective du chômage forcé n'engage point aux idées folichonnes. Mais, à mesure que la matinée s'avance, de nouveaux venus, d'occupations moins qualifiables, apportent des esprits manifestement moins résignés. Et midi n'avait pas sonné que la vaste cour était encombrée d'individus gesticulant, auxquels nul officier du monde ne serait parvenu à imposer silence. Appartenant pour la plupart à la plèbe loqueteuse, ils se vengeaient par d'infâmes lazzi des quelques vestons propres égarés parmi eux. Rarement la pauvreté du peuple italien était apparue aussi sordide, anssi honteuse. Une telle vulgarité émanait de ces hommes avilis par la misère qu'une seconde l'écrivain céda au péché d'orgueil, habituel à Gabriele d'Annunzio, de s'estimer d'une race supérieure. Mais, le colonel ayant exigé que ces hommes livrassent leur tête aux ciseaux du barbier et leur corps aux jets du doucheur, le loisir pour

philosopher fit d'autant plus défaut que ces deux précautions hygiéniques réclamèrent des prodiges d'ingéniosité, le régiment ne possédant que deux artistes capillaires et cinquante paires de draps.

Quatre-vingts soldats, tant bien que mal, finirent par s'aligner, tenant, d'une main, leur bulletin, et, de l'autre, un sac vide pour y serrer leurs effets civils. Cependant les magasins de réserve se trouvaient de l'autre côté de la chaussée et les difficultés recommencèrent, car les familles des rappelés, qui attendaient depuis le matin, se précipitèrent, à l'apparition de la colonne, au risque de compromettre toute discipline. Les officiers durent prendre leurs hommes par les épaules et les faire avancer à coups de genoux. Le déshabillage et l'équipement se firent ensuite à peu près comme le prescrivait le règlement. On eût dit que ces hommes avaient hâte d'échanger leurs hardes pourries contre les effets battant neuf de la réserve. A mesure qu'ils revêtaient les caleçons de tricot, les souliers de cuir cru, les pantalons de drap gris, les tuniques aux boutons de métal, une métamorphose s'opérait en eux, singulière. « Réellement, l'uniforme transformait jusqu'à l'expression des visages. » Tels qui, en civil, un chapeau déchiré sur l'oreille, le torse pris dans un maillot bleu et blanc, avaient de vagues silhouettes d'assassins, acquéraient sous le képi galonné et la capote étoilée des figures martiales de fantassins. Et à leurs discours plus choisis, on reconnaissait que la régénération était aussi bien morale que plastique :

Vieux soldats, ils se vantaient de l'être. N'avaient-ils pas fait trente mois de service, les grandes manœuvres !... Par Bacchus ! ils savaient le métier !... En bouclant son ceinturon chacun racontait ses prouesses, regrettant ses vingt ans et sa liberté de célibataire !...

Néanmoins, les bas instincts de cette populace ne tardèrent point à se réveiller. Vers le soir, la permission de sortir n'ayant pas été accordée, les officiers faillirent être débordés ; un hasard eût suffi à mettre le feu aux cartouches. Puis, la nuit venue, lorsque sonna l'extinction, c'est à peine si trente hommes par compagnie avaient réintégré la caserne. Pour cette fois, l'autorité feignit d'ignorer; mais, le jour suivant, qui était le dernier à Rome, le départ pour la Sicile restant

fixé aux premières heures du lendemain, tout le monde fut consigné, de crainte d'absences que le Code eût qualifiées de désertions. Aussi les mutineries de la veille reprirent-elles, si menaçantes, que le colonel, de deux maux choisissant le moindre, permit aux proches d'entrer au quartier donner une dernière accolade à ceux qui allaient partir. Écartée d'abord timidement, la porte fut bientôt ouverte à deux battants par une multitude frémissante de femmes et d'enfants. La suite se devine :

Les couples amoureux, les jeunes époux, les fiancés cherchaient les coins d'ombre ou se cachaient entre les tas de paille pour s'embrasser plus librement, et les officiers avaient beau passer et repasser en battant l'asphalte de leur sabre, personne ne se dérangeait pour si peu!...

La conclusion de ces notes, qui essayent de résumer l'un des plus sérieux romans de M. Sangiacomo, n'est pas encourageante. Quelque sympathie que l'on éprouve pour l'armée des Victor-Emmanuel, on ne peut s'interdire de se demander, puisque le rappel, en temps de paix, d'une seule classe, amena de telles perturbations, quels résultats obtiendrait une mobilisation générale en cas de guerre. — C'est ainsi qu'à nombre de points de vue, plus on l'étudie, plus l'organisation militaire du jeune royaume apparaît comme n'étant ni proportionnée aux conditions économiques du pays, ni adaptée aux habitudes intellectuelles de ses habitants.

Et pourtant, telle qu'elle est, cette armée n'en a pas moins, dans l'Italie d'aujourd'hui, une tâche civique à remplir, une influence sociale à exercer. La question devient si délicate qu'il semble préférable de laisser à M. Sangiacomo le soin de s'expliquer. Si ses compatriotes trouvent ces conclusions trop pessimistes, ils ne pourront du moins les imputer à un étranger :

Dans un pays jeune comme le nôtre, parvenu trop vite à l'unité politique, grâce à un extraordinaire concours de circonstances favorables, dans un pays qui n'était pas suffisamment préparé à user avec sagesse de la liberté et dont l'esprit trop prompt à se passionner est enclin à d'imprévus soubresauts, l'armée peut et doit exercer une fonction sociale de première importance : elle servira de creuset pu-

rificateur. C'est pourquoi j'ai toujours réclamé un corps d'officiers cultivés et intelligents, capables de se rendre compte de la tâche, noble entre toutes, que la patrie leur confie. Par une longue éducation, par un parfait empire sur eux-mêmes, il convient que ces officiers, sacrifiant leurs passions individuelles, arrivent à créer la véritable unité intellectuelle de l'Italie. Ainsi, de la parole et de l'exemple, en appliquant une justice inflexible mais éclairée, pourront-ils résister efficacement aux malheureuses théories de ces socialistes qui discernent, en effet, dans l'armée, le principal obstacle à la réalisation de leurs ténébreux desseins.

De vingt manières, M. Sangiacomo s'est plu à marquer la salutaire influence de la caserne sur les recrues. Pour ces natures méridionales, accoutumées à céder aux circonstances, le régiment devient une école positive où leur seront inculquées ces habitudes de travail et de régularité qui font les vies heureuses. Tel cerveau brûlé, qui n'eût jamais pêché qu'en eau trouble, devra à la discipline militaire de devenir un honnête homme; de pouvoir, comme le fourrier-major Lunigiani, se créer une position de tout repos dans la droguerie, ou dans l'administration des chemins de fer, comme le fourrier-major Cardi, — vous savez bien, Cardi, le beau blond, qui lorsqu'il vint au régiment comptait autant de maîtresses et de dettes que de cheveux sur la tête! — Ainsi, tandis que la société lui envoie des jeunes gens en lesquels l'esprit de révolte est plus évident que l'esprit d'obéissance, l'armée, « creuset purificateur », lui rend des hommes dont elle a su développer les qualités et corriger les défauts.

Serait-ce à croire donc que l'armée italienne est en mesure d'opposer une résistance efficace au flot montant du socialisme? Sur ce point, le capitaine Sangiacomo reste muet. En feuilletant ses dix-sept volumes, je n'ai trouvé, à ce propos, qu'une anecdote. Convient-il de lui accorder l'importance d'une conclusion?... C'est le soir, le lieutenant Ventura pense à son fils. Scrutant le futur, il est amené à se poser toutes sortes de questions :

« Quand je serai colonel, quel âge aura Manfred? » — Et, puéril, Folco s'amusait à additionner les années, lorsque cette seconde pensée changea le cours de ses réflexions : « Mais que fera l'enfant? Sera-t-il officier comme son père? » Or cette perspective le récon-

fortait si peu, l'avenir des armées modernes lui paraissait chargé de tant de nuages gros de tempêtes qu'il coupa court par un énergique : « Non !... Le garçon travaillera plutôt; il travaillera et il étudiera; il étudiera tant qu'il pourra, afin de se créer une destinée indépendante à force de peines et à force de luttes, afin de sortir du cercle étroit des médiocrités contemporaines, afin de s'affirmer vraiment une individualité ! »

Serait-ce dépasser la secrète opinion du capitaine que de terminer en disant que, pour lui, en Italie, comme dans tous les pays de l'Occident européen, le sort des armées permanentes paraît sérieusement menacé par les revendications de l'esprit nouveau?

ERNEST TISSOT

L'ÉLEVAGE DANS L'ARGENTINE

I

L'industrie pastorale dans l'Amérique du Sud, entravée jusqu'à une époque récente par le manque de consommateurs sur le continent américain, s'est développée assez vite pour inquiéter déjà les producteurs européens. Avant même d'avoir fait complètement ses preuves, elle se heurte partout à l'hostilité du protectionnisme. Mais, malgré les barrières de la douane, les mesures d'hygiène, les prohibitions de toutes sortes, la pampa argentine continue à produire et à expédier, dans toutes les directions, des millions de kilos de laine, des chargements de bétail sur pied, et des flottes de vapeurs spéciaux qui emportent, par millions, les carcasses de moutons congelées.

C'est une terre d'élection. Elle est si vaste que ses limites seront longtemps encore loin des dernières habitations. Tout en produisant chaque jour plus, en nourrissant des troupeaux toujours plus nombreux, elle conserve l'aspect de désert, de lande herbeuse qui lui est propre. A chaque avancée, le pasteur découvre des régions inexplorées, faciles à occuper. Il s'éloigne du littoral sans se préoccuper des moyens de transport : le produit se rendra de lui-même au port d'embarquement. Le climat n'est pas assez chaud dans le Nord presque tropical, ni assez froid dans le Sud patagonien, pour arrêter l'expansion du troupeau. Il peut s'étendre du vingtième au

cinquante-cinquième degré de latitude sud, sur une plaine de mille kilomètres de large qui s'étend du littoral aux Andes.

Buenos-Ayres est, sur l'estuaire de la Plata, le point d'accès fluvial de cette immense région; d'autres ports sur l'Atlantique ne lui disputeront que plus tard ce monopole, vieux de près de quatre siècles. Quel que soit le point d'atterrissement que l'on choisisse, en venant de l'Océan, on ne trouvera, aussi loin que l'on puisse pénétrer dans la pampa, ni un arbre que l'homme n'ait pas planté et qui ne soit d'importation européenne, ni une pierre, ni une colline : rien que la plaine et des pâturages. L'aspect a été longtemps partout le même; peu à peu il s'est modifié par zone. Chacune donne, à première vue, la date de la prise de possession par le bétail. C'est lui qui détermine, en effet, par sa présence et son long piétinement, aux dépens des herbes dures et coupantes de la première heure, qu'il détruit sous son pied, la germination de graines venues on ne sait d'où, endormies dans le sol, qui n'attendaient que son passage pour naître au soleil et prodiguer aux descendants de celui qui les révèle une nourriture plus substantielle. Ce travail se poursuit à travers les générations successives, du point du littoral que nous avons indiqué, vers le nord et le sud, et, depuis moins longtemps, vers l'ouest. La passivité du pasteur, aujourd'hui comme autrefois, assiste à ce double développement de ses richesses : amélioration du sol, augmentation du troupeau, multipliées l'une par l'autre. L'uniformité du sol et du climat semble interdire les innovations coûteuses. Ce qui s'est fait il y a quatre cents ans, se poursuit de même, dans la continuité des zones, successivement occupées et transformées par les mêmes procédés.

La tâche est si vaste qu'elle paraît à peine commencée; l'insuffisance de la population est restée la même, son peu de goût pour le travail identique; les ruminants en douce liberté suffisent à la besogne et à l'enrichissement.

Entre temps, une cité somptueuse de près d'un million d'habitants, vingt autres villes s'échelonnant le long du littoral, des centaines de villages, leurs écoles nombreuses, leurs savantes facultés, leurs universités, leurs palais, leurs riches hôtels particuliers, leurs capitaux, leurs ports aux installa-

tions modernes, leurs tramways, si nombreux qu'ils dispensent hommes d'affaires et oisifs, riches et pauvres d'aller à pied, chiffrent l'œuvre de la région pastorale, dont vingt mille kilomètres de chemins de fer étendent le rayon.

Une douzaine de bêtes à cornes, un petit troupeau de brebis, quelques chèvres importées d'Espagne, les chevaux de guerre perdus par la première expédition de Mendoza en 1530, ont commencé l'œuvre. Grâce à ce premier capital, le colon a pu subsister et s'étendre dans cette contrée où tout faisait défaut, où, avant lui, l'Indien à pied vivait de chasse.



Pendant trois siècles, une bande étroite de deux cents kilomètres, mesurant environ le quart de la superficie de la France, suffisait, avec le bétail qu'elle portait, à toutes les ambitions des éleveurs, même à alimenter largement les déprédations continues des Indiens. La charrue ne collaborait pas à la conquête du sol. A peine, de loin en loin, des clôtures d'aloès défendaient-elles quelques semis de maïs et de citrouilles, quelques vergers où la figue et la pêche abondaient sans soins ni greffages. Ce ne fut qu'en 1880, comme pour célébrer le troisième centenaire de la fondation de Buenos-Ayres, que la pampa fut délivrée de l'indigène : le vaste espace jusqu'aux Andes et aux confins de la Patagonie, fut, alors, offert à l'élevage; mais il semble que l'éleveur ait vite perdu ses ambitions de conquête rapide de nouveaux espaces, qu'il songe déjà à des cultures intensives, qu'il se préoccupe moins d'augmenter le nombre de ses troupeaux que d'en améliorer les races. En cela l'œuvre des dernières années diffère des époques antérieures.

Sans être encore transformée en jardins, en fermes normandes ou nivernaises, sans avoir perdu même son aspect d'immense solitude, la pampa ne se présente plus, comme autrefois, ouverte au galop du cheval, aucune borne ne marquant la limite des propriétés. Partout, au contraire, se présente l'obstacle de clôtures qui s'élèvent chaque année plus haut, multiplient le nombre et la résistance de leurs pieux de bois dur et de leurs lignes de fils d'acier. Fini, le temps où

la plaine semblait être à tout le monde et se donner au premier occupant, où le droit de passage et de pacage pour toutes les troupes de bétail en marche était établi par la loi et respecté! Fini le temps où, lorsque la sécheresse sévissait dans une région, les troupeaux émigraient seuls, fuyant la famine, cherchant au loin les pâturages épargnés, pour revenir à ceux qu'ils avaient quittés, quand leur instinct leur indiquait que l'herbe avait reverdi! Oubliées les prouesses du gaucho guidant son maître dans son propre domaine! Brusquement il imprimait à sa monture l'élan d'une puissante foulée et disait : « Patron, nous sortons de l'estancia. » Il semblait avoir reconnu le brin d'herbe qui divisait la propriété de la voisine, et ne se trompait jamais. Le bétail paraissait aussi guidé par le même instinct, et restait en dedans de cette limite, que seule l'accoutumance lui indiquait. Fini le temps des invasions d'Indiens qui enlevaient, en une rapide expédition, trente ou quarante mille têtes! Fini, aussi, celui où le bétail était encore assez sauvage pour qu'il fût impossible de traverser les pâturages à pied! Les clôtures en fils de fer ont suffi, en un quart de siècle, à transformer les mœurs, et, du même coup, l'élevage et le troupeau.

On vit apparaître les clôtures il y a une quarantaine d'années. Elles n'étaient alors que de fils de fer lourd, peu résistant, fort cher : la découverte de Bessemer a permis d'employer de l'acier léger, d'augmenter la résistance en diminuant le poids et la dépense. Il est passé depuis, à la douane, de ce fil d'acier, de quoi faire huit fois le tour de la terre. Au début, il était seulement employé à défendre quelques rares cultures maraîchères contre le bétail en liberté. Il s'étend et s'étire aujourd'hui partout pour discipliner celui-ci, et, ce qui est une révolution, rendre inutile le gardien. Les bergers, salariés ou métayers, si nombreux autrefois, puisaient à discrétion dans le troupeau pour leur nourriture, celle de leur famille et de ses parasites toujours nombreux. Chaque famille s'attribuait un minimum de trois moutons par semaine, soit près de deux cents par an, à prélever sur un troupeau de quinze cents à deux mille. Le fil d'acier a supprimé cette dépense et à peu près partout l'emploi de berger.

La clôture extérieure marque les limites des propriétés,

empêche les mélanges avec les troupeaux voisins; les divisions intérieures permettent de séparer les familles, de classer les divers éléments du troupeau, de donner à chacun les soins spéciaux qu'il requiert. Elle symbolise la possession et l'occupation, indique que le travail de l'homme a commencé son œuvre. Plus de bergers à cheval, plus de métayers, à peine quelques gardiens aux portes, surveillant l'entrée et la sortie, inspectant à cheval l'état des fils et des pieux, dénonçant le passage de quelque animal nuisible, ou la fuite, volontaire ou sollicitée, de quelques groupes de bœufs ou de moutons. La dépense de premier établissement est considérable. Pour un domaine de huit mille hectares, ce qui est dans l'Ouest et dans le Sud une étendue normale, il faudra dresser quarante kilomètres de clôtures extérieures, autant pour les subdivisions intérieures. Le coût est environ de mille francs par kilomètre. Dans ces parcs, vingt-cinq mille moutons et quatre à cinq mille bêtes à cornes pourront être confiés à trois hommes pourvus de cinq chevaux de selle par homme. A certaines époques seulement, l'importance des travaux spéciaux périodiques oblige de recourir à un renfort de travailleurs de passage pour la tonte, le bain des moutons, la marque des agneaux, le ferrage des veaux et des poulains. On appelle aussi les voisins pour la revision des groupes de bétail, qui consiste à séparer et reprendre les animaux égarés, venus quelquefois de plusieurs lieues, malgré les nombreux remparts de fils d'acier. Pour tous ces travaux, on recourra au personnel nomade, abondant, bien que la population soit relativement rare, puisque les statistiques dénoncent, dans la République Argentine prise en bloc, plus de trente mille moutons et six mille bêtes à cornes par mille habitants de ville ou de campagne, la France ne possédant que quatre cent soixante-quinze moutons et trois cent vingt-deux bêtes à cornes par mille habitants.

L'agriculture apporte sa collaboration, tous les jours plus active. L'éleveur lui doit d'avoir pu, dans ces enceintes, introduire et caserner les animaux de choix, dont la descendance nombreuse et prospère fait de l'élevage d'aujourd'hui une industrie complètement différente de celle que l'on pratiquait il y a vingt ans. Il ne reste guère, en somme, des

anciennes mœurs pastorales que ce caractère qui leur est propre, celui d'opérer, comme autrefois, dans de grands espaces (clos au lieu d'être ouverts), de disposer de milliers d'hectares, et de ne réclamer, même pour les étalons, les taureaux, les béliers importés d'Europe, moins encore pour leur descendance, aucun abri ni contre le soleil très supportable de l'été, ni contre les intempéries toujours clémentes de l'hiver.

Les ambitions de l'éleveur se sont naturellement élevées depuis que cette ère nouvelle est ouverte. Il se contentait, il y a peu de temps encore, pour le gros bétail, du marché de la consommation locale et de l'exportation que faisaient les grandes usines d'abatage appelées saladeros, des cuirs, des os, des graisses et de la viande séchée et salée. L'invention des machines à produire un froid intensif à peu de frais permit, vers 1880, d'exporter le trop-plein des troupeaux de moutons. C'était quelque chose déjà; c'était insuffisant à déterminer le grand mouvement de perfectionnement des races et de progrès agricole, qui s'est produit depuis dix ans et qui donne déjà de merveilleux résultats.

Ce mouvement est né de la création, longtemps considérée comme irréalisable, du commerce d'exportation pour l'Europe des animaux sur pied. On disait, il y a quelques années encore, non sans quelque raison, que ce commerce qui existait déjà entre l'Algérie et la France, qui donnait de maigres résultats entre les États-Unis, le Canada et l'Angleterre, séparés seulement par huit jours de mer, était impossible, s'il fallait le tenter entre Buenos-Ayres et l'Europe, séparés par vingt-deux jours de navigation. Les premiers essais n'avaient pas réussi. C'est à peine si, de la Plata, on pouvait expédier, sur le pont de chaque paquebot jusqu'à Rio Janeiro, quelques centaines de moutons, qui ne supportaient pas toujours bien les quatre jours de traversée. Des envois, faits à la Villette, au Havre, à Dunkerque avaient éprouvé des infortunes diverses et découragé les expéditeurs; les assureurs exigeaient dix, douze et quinze pour cent, pour couvrir les risques de mer. C'était un commerce condamné par les gens prudents.

Les éleveurs cependant continuaient à importer, plus que jamais, d'Europe des reproducteurs de noble race; les trou-

peaux s'amélioraient rapidement; devenus plus exigeants, ils obligeaient les propriétaires à transformer leurs pâturages. On devait chercher un débouché régulier, digne de ce produit, très amélioré, à qui le marché local ne pouvait suffire, qui dérogeait, en passant sous l'humble poterne des saladeros. Seule l'exportation des animaux sur pied pouvait apporter la solution. Cette solution ne se présentait pas; l'élevage subissait, en l'attendant, une crise désespérante, singulier résultat d'une suite de progrès incontestables. Faute de débouchés, en 1895 encore, de grands éleveurs liquidaient leurs troupeaux, et, subissant la loi d'une dépréciation violente, livraient par milliers des bêtes à cornes, de demi sang Durham, au prix, que l'on n'avait pas vu depuis trente ans, et que l'on ne reverra sans doute jamais, de douze et quinze francs par tête. Ce ne fut qu'un moment d'arrêt dans la marche vers un succès certain et un enrichissement général, que l'on entrevoit aujourd'hui.

Depuis, des armateurs — anglais naturellement — ont mis sur chantier des steamers aux amples installations, véritables étables flottantes à plusieurs étages qui peuvent transporter des milliers de moutons et des centaines de bœufs à chaque voyage, et les mener, presque sans perte, à bon port. Les efforts combinés des usines à congélation et des steamers permettent une exportation, sous les deux formes, de quatre millions et demi de moutons et de trois à quatre cent mille bœufs expédiés au Brésil et à Deptfort.

Si l'on met ces chiffres en présence de celui de cent cinquante millions de moutons et de trente millions de bœufs que contient ce pays, on voit que l'exportation prend encore à peine trois pour cent du petit bétail et un pour cent du gros, dans une région où le croît atteint généralement vingt pour cent du total des troupeaux. Cela a suffi, cependant, à consolider cette industrie et à lui donner des ambitions nouvelles.

Dans le fond ignoré de la Pampa, le plus humble pasteur, disposant seulement de maigres pâturages naturels, contemple avec mélancolie les hautes frondaisons de cornes inutiles, qui dominent les deux ou trois mille bêtes de son troupeau; il voit courir ces bêtes efflanquées sur de hautes pattes, acquises par nécessité, adaptées à ce milieu, où il leur faut, dans les

grandes herbes, chercher une maigre nourriture, fuir ou combattre des fauves. Ce pasteur rêve, lui aussi, du type du Durham Short-horn, à la croupe large, aux jambes courtes, à la croissance rapide, qu'il a entrevu à l'Exposition rurale de Buenos-Ayres, quand il est allé payer le loyer de sa terre; ses premières économies seront employées à se procurer un taureau de demi noblesse. Il tâchera d'éliminer, peu à peu, vers l'abattoir le bétail qui ne promet qu'un cuir large et plat et n'engraisse jamais.

Ces ambitions, à peine écloses, aux limites de la pampa, sont réalisées vite partout où pénètre la voie ferrée; celle-ci permet d'amener facilement les taureaux importés, ou choisis dans les grandes étables qui élèvent spécialement les reproducteurs ; elle permet aussi de grouper quelques colons agriculteurs pour procéder à la transformation du pâturage par la culture, là où le temps n'a pas fait son œuvre, où le bétail n'a pas stationné pendant des siècles.

Un peu partout, déjà, on trouve des troupeaux de moutons dont les vingt mille ou cent mille sujets pèsent en moyenne soixante-dix ou quatre-vingts kilos quand ils ont atteint leur développement normal, et trouvent acheteur à quinze et vingt francs. Ce prix peut paraître modeste à un éleveur de Sologne, mais fait très bonne figure, quand on peut prélever, pour la vente, un croît annuel de plusieurs milliers de bêtes élevées en liberté, sous de simples clôtures de fils de fer, presque sans frais et sans gardiens.

On a créé de même des troupeaux de Durham, dont quelques-uns comptent dix et trente mille têtes, d'une conformité de type remarquable, et dont les bouvillons, de trente mois à trois ans, pèseront de cinq cents à huit cents kilos, pendant que les vaches, mères à dix-huit mois, dont on abandonne le lait aux veaux qu'elles élèvent, peuvent toutes supporter la comparaison avec le petit troupeau de choix d'un attentif éleveur normand.

***

Le premier élément que recherche l'industrie pastorale est le terrain à bas prix et fort étendu : elle s'inquiète de moins

en moins de l'éloignement du littoral. Dans les régions privilégiées, dans le voisinage des ports et des fleuves, dont le sol est depuis des siècles occupé, le loyer s'élève à quarante et cinquante francs l'hectare : c'est trop cher pour l'éleveur qui ne consent à payer plus de dix à vingt francs. Ces terres sont réservées à la culture du lin et du blé. A quatre cents et cinq cents kilomètres du littoral, — mais à proximité des voies ferrées, — pour des terres vierges, incultes, qui ne produisent spontanément qu'un pâturage maigre, amer, salé, peu touffu, bon pour l'élève mais non pour l'engraissement, le loyer s'abaisse à huit et dix francs. Plus loin, au Sud et à l'Ouest, le terrain se vend cinq à dix francs l'hectare. C'est la région des Territoires nationaux, conquise sur l'Indien en 1880, qui commence à la limite de la province de Buenos-Ayres; elle est à peine peuplée, lentement occupée par le pasteur, fort peu recherchée du locataire, à la disposition le plus souvent de ceux qui s'établissent avec quelques têtes de bétail là où ils trouvent la solitude, en attendant qu'un propriétaire vienne le déloger, ce qui peut tarder bien des années. Celui-ci, du reste, n'a rien à perdre de la présence de ces intrus, qui donne au terrain, où ils font paître leurs troupeaux, une première façon.

Cette première façon se continuait autrefois à travers les siècles; on y renonce aujourd'hui : le piétinement du bétail, comme moyen d'améliorer les terres, n'est plus employé que par les propriétaires trop riches, possédant des étendues trop grandes pour pouvoir en prendre souci et les mettre en valeur. L'éleveur moins fortuné se doit de faire un effort plus coûteux, de songer au présent. Il recourt à la collaboration de l'agriculteur ; c'est celui-ci qui, dans les immenses terres nouvelles, se substitue aujourd'hui, vrai colon laborieux, au bétail colonisateur des siècles antérieurs. Il marche en avant, en pionnier, met la charrue dans la lande, sème maïs et blé pendant deux ou trois ans, la rend transformée et non épuisée à l'éleveur qui jette pour l'occuper définitivement la graine de luzerne et d'autres graminées.

Si les récoltes de céréales n'ont pas été tout à fait malheureuses, la transformation de la pampa sauvage en luzernière se fait à peu près sans dépense. Les récoltes doivent rem-

bourser les frais de labour et de semence qui, pour un hectare, se chiffrent par soixante francs environ. La luzerne ne se fauche pas, quand elle couvre des milliers d'hectares ; le bétail fera lui-même la récolte et transformera le pré en viande d'exportation. Ce mode d'exploitation n'est ni épuisant, ni destructeur : la luzerne, grâce à la nature du sol sablonneux et surtout à la présence d'une couche d'eau souterraine, à un mètre ou deux de la surface, où elle puise l'humidité, se regénère à chaque saison et se perpétue en éternelle vigueur. Une terre ainsi mise en valeur, qui pouvait mal nourrir trois à quatre cents bêtes à cornes et deux mille brebis sur mille hectares, peut en alimenter grassement huit à dix fois plus.

L'entreprise est moins colossale qu'elle ne paraît. Chaque charrue tirée par quatre chevaux, que conduit un homme assis sur un siège de fer, défonce plus d'un demi-hectare par jour ; dix ou vingt tracent ensemble des sillons parallèles, prolongés à deux ou trois mille mètres, pour éviter les courbes et les virages. De mars à juillet, se font les labours et les semailles du blé; de juillet à novembre, celles du maïs. En décembre, les blés sont mûrs, fauchés vivement et bottelés par des machines nombreuses, amoncelés en meules, livrés à la batteuse à vapeur, qui a vite fait de mettre la moisson en sacs ; le wagon l'emporte et la vente est faite avant que l'année soit finie. La luzerne reste semée sur le champ de blé ; le maïs lève déjà et prépare une autre partie du sol pour l'année suivante. En procédant ainsi, sans à-coups et sans gros capitaux, on peut, en cinq ou six ans, faire d'une lande de huit à dix mille hectares un pré égal aux plus riches.

Les grosses dépenses commencent alors. Les clôtures, dont nous avons parlé, coûteront, pour cette étendue de huit mille hectares, plus de deux cent mille francs, car il faut multiplier les subdivisions en pâtures de deux cents hectares chacune : on dépensera à cela environ vingt francs par hectare. En résumé, sur un prix d'achat que l'on peut calculer, pour des terres, dans de bonnes conditions moyennes, à proximité de la voie ferrée, à cent francs l'hectare, il faut ajouter soixante francs pour défrichage et ensemencement, vingt francs pour clôture et aménagement; on aura ainsi des terres transformées, des prairies prêtes pour l'élevage intensif.

Il restera alors à meubler ce pré d'un bétail digne des dépenses faites et des destinées qu'elles lui indiquent. Pour cela il faut beaucoup d'argent et aussi beaucoup de temps. Les troupeaux de races, définitivement améliorées, ne s'achètent pas à la foire, où l'on ne peut acquérir qu'en petit nombre les sujets de choix. Des étables déjà anciennes du pays, possédant dès longtemps des reproducteurs importés d'Europe, en fournissent les descendants de demi, de quart-de-sang et de pur sang.

Il faut mêler ces nobles représentants de vieilles races aux vulgaires troupeaux d'une roture trop évidente, répandre par degrés cette infusion de sang noble. Le prix du troupeau commun ayant déjà subi un premier métissage est aujourd'hui de quarante à soixante francs par tête; il faut adjoindre, par mille têtes, la première année, douze taureaux valant au minimum deux à trois cents francs chaque; faire des sélections successives, chaque année, introduire pour celles-ci de nouveaux taureaux, d'un prix chaque fois plus élevé, qui, lorsque le troupeau en sera digne, pourra atteindre cinq ou six mille francs. C'est ainsi que des éleveurs sont parvenus à grouper, après un quart de siècle d'efforts et des dépenses continues, jusqu'à vingt et trente mille bêtes de sang Durham presque pur, dont la valeur est maintenant fixée, à chaque saison, à un très haut prix, par la demande de l'exportation sur pied.

L'industrie pastorale devient donc chaque jour plus compliquée, mais elle donne des résultats à peu près sûrs, à condition d'avoir à son service de grands capitaux, une longue patience et une vigilante attention. Il n'en est pas où les facultés de l'homme puissent mieux s'employer ; elle est créatrice entre toutes, et des plus passionnantes, surtout quand elle dispose, comme ici, d'un terrain d'action presque sans limites. La joie de créer ne va pas sans une science prévoyante, l'étude du milieu, des saisons, des marchés, des sujets et des variations des espèces. Il faut veiller à ce que le pré verdoyant ou mûri soit toujours utilisé; ne jamais lui demander trop; changer à temps les troupeaux d'enceinte, en avoir toujours de disponibles; ne rien laisser à l'imprévu, et cela sur des étendues que l'œil n'embrasse pas, qui couvrent plusieurs

lieues. Il faut que chaque catégorie de bétail soit représentée en proportions étudiées : le pâturage qui convient au bœuf n'est pas celui que le cheval ou le mouton pourront utiliser. Toute perte, toute négligence est sérieuse. Autrefois, un propriétaire ne pleurait pas quelques milliers de moutons ou de bêtes à corne, enlevés en un hiver par une épizootie ; il en faisait vite recueillir les dépouilles, dont la vente remplissait sa caisse de l'illusion d'une bonne rentrée ; les carcasses phosphataient le sol. Le point de vue et le raisonnement se sont modifiés. Aujourd'hui, des Instituts bactéréologiques sont créés dans toutes les villes. Les syndicats s'adressent à la France et lui demandent la précieuse collaboration de ses maîtres d'Alfort et de l'Institut Pasteur, les Nocart et les Lignières, qui poursuivent sur place, depuis plusieurs années, la série de leurs savantes indications et de leurs découvertes.

La race Durham, depuis l'importation du premier taureau, dont le nom, « Tarquin », a longtemps conservé celui de race « tarquine » à ses descendants créoles sur cette terre, est restée en possession du marché. Il semble que ce soit bien celle qui, tout en s'adaptant le plus au climat et aux pâturages, satisfait le mieux l'éleveur par son rapide développement, son volume, et même ses qualités laitières. Après l'Angleterre, la France a fourni beaucoup de premiers sujets. On dit même tout haut que c'est de France que viennent maintenant les Durham les plus irréprochables. Au concours agricole de Paris, les éleveurs de la Plata payaient les plus hauts prix pour les reproducteurs primés. Malheureusement, depuis deux ans, ils n'en payent plus aucun : les ports anglais et français étant fermés au bétail argentin, sous prétexte de fièvre aphteuse, les ports argentins se sont fermés aux reproducteurs. Pendant les deux années qu'a duré cet état de choses, le prix de la viande s'est élevé assez en Angleterre pour que la consommation se soit inquiétée, réclamant l'appoint devenu indispensable de l'importation argentine. Le Gouvernement anglais a consenti à négocier. Il ne l'a pas fait sans sacrifier ses concurrents, en exigeant et obtenant du Gouvernement argentin que seules les étables des Iles Britanniques fussent admises à importer des reproducteurs à Buenos-Ayres tant que la disparition de la fièvre aphteuse ne serait pas constatée

dans les autres pays. Un coup grave a été ainsi porté à nos éleveurs d'animaux pour l'exportation. Les prix décourageants obtenus pour les reproducteurs de choix dans les derniers concours agricoles de Paris n'ont pas d'autre cause que l'abstention forcée des éleveurs argentins, les meilleurs clients jusqu'ici du marché français.

Cette fâcheuse circonstance aura, pour nos éleveurs français surtout, d'autres coûteuses conséquences. S'il est vrai qu'avant cette prohibition l'on comptait encore par centaines les béliers et, en très grand nombre, les taureaux importés de France chaque année, il faut noter que de nombreuses étables s'étaient déjà créées dans le pays, en mesure de doter les éleveurs de sujets d'une pureté de race indiscutable, acclimatés depuis plusieurs générations : elles ont eu le loisir de se développer. Après avoir payé en Europe jusqu'à deux mille guinées pour des taureaux et jusqu'à mille pour des génisses, elles peuvent suppléer aux importations, et songent même déjà à exporter au Cap, en Australie et même en Europe quelques sujets qui, loin d'avoir démérité de leurs ancêtres, ont acquis des qualités nouvelles. La liste serait longue des établissements de cet ordre qui mériteraient d'être cités. Nous nous bornerons à un seul, fondé en 1882 par un agronome français, M. Fages. Il occupe un domaine de sept cents hectares d'excellentes terres, et vend par an pour deux à trois cent mille francs de jeunes taureaux à des prix qui varient entre cinq et quinze mille francs.

Ce que recherche l'éleveur, avec les autres qualités de la race, c'est une rusticité spéciale, qui permette aux reproducteurs les plus nobles de vivre et prospérer en liberté, dans les vastes enceintes où le bétail, même transformé par le croisement, est libre, sans abri et sans aliments de renfort. Il faut que le descendant d'une race perpétuée, en Europe, au milieu de tout le luxe des grandes étables, perde les habitudes de séculaire stabulation et se développe dans la prairie, telle que la saison la crée. En fait, cette vie en liberté ne saurait être une cause de dégénérescence ; le développement des jeunes produits y est plus rapide que dans la meilleure des étables, où l'aliment est savamment rationné et l'appétence moins active.

En plein champ, les génisses mettent bas, une première fois, avant dix-huit mois ; les bouvillons sont prêts pour la vente à trente mois; ceux qui sont destinés à l'exportation sur pied seront maintenus pendant deux ou trois mois à l'attache pour y compléter la rondeur de leurs formes, surtout s'habituer à l'aliment sec et aux épreuves de l'immobilité qu'ils auront à supporter dans les wagons à boxes des vapeurs, où ils doivent éprouver des sensations nouvelles, aggravées du mal de mer.

II

Le Durham a démontré qu'il prospère également dans toutes les zones de la pampa; il ne souffre nulle part du manque d'abris, ni du climat, du reste toujours tempéré; mais il dégénérerait vite et perdrait ses qualités de race dans les pâturages naturels, trop pauvres, auxquels la culture tend à substituer partout la luzerne. En dehors donc de la zone la plus proche du littoral, où le pâturage naturel est le plus riche, élaboré par une occupation trois fois séculaire, on trouve des troupeaux à peine touchés par le croisement, qui ne peut être poussé qu'à mesure que les améliorations du pâturage se poursuivent. Chaque zone a donc des produits différents qu'elle fournit à des acheteurs différents.

L'exportation des animaux sur pied ne prend naturellement que le premier choix des animaux purs Durham, d'un poids qui atteint jusqu'à mille kilos et qu'elle paye environ deux cents francs à l'éleveur. Les expéditions sont dirigées sur Deptfort, marché spécial près de Londres où aboutit et où se vend toute la viande d'importation. Le prix de celle de la Plata était, avant la fermeture des ports, de trois shellings, dix pence les huit livres anglaises, soit 1 fr. 40 le kilo, ce qui donne un prix moyen de 800 à 1 000 francs pour le poids de viande d'un bœuf de la Plata. Le nombre des animaux de cette origine importés à Deptfort s'est élevé à 125 458 sujets en 1892, et atteignait 400 000 en 1899 quand est intervenue la prohibition. Ajoutons que, pendant cette

période, le poids et la qualité de chaque unité avaient toujours été en progression, si bien que l'importation de la dernière année représente plus de 60 millions de francs versés aux éleveurs : on pourrait, dans les conditions actuelles de l'élevage, exporter plus du double, étant donné le progrès des luzernières qui couvrent déjà deux millions d'hectares. Il a fallu pendant deux ans, se contenter des marchés du Brésil, de Cape-Town et de Barcelone, qui sont loin d'avoir les exigences de celui de Deptfort et ne demandent que des animaux de second choix, mais commencent à en absorber de grandes quantités.

Les Compagnies de navigation ont à remplir, dans ce commerce nouveau, le premier rôle. Les trois premiers vapeurs construits spécialement, le *Granada*, le *Pontos* et le *Sevilla*, peuvent transporter à chaque voyage 1 200 bœufs et 3 000 moutons ; le fret est pour l'Angleterre de 350 francs par tête de gros bétail, autant pour dix moutons. Les installations se composent de parcs superposés dans les entreponts, sur le pont et la dunette ; les commissions d'hygiène interviennent dans l'inspection des boxes, la visite sanitaire de chaque animal, l'examen des quantités d'eau et de fourrage. Le bétail ainsi transporté souffre peu et arrive en parfait état ; après les premiers jours d'épreuve à la mer, tout malaise a disparu, l'alimentation se fait très bien, et la chair à l'arrivée a gagné en qualité. Il y a là, à n'en pas douter, le commencement d'un commerce considérable, qui fournira aux armateurs l'aliment de fret qu'ils demandent et à l'Europe la viande en abondance.

Une vingtaine de vapeurs, pouvant faire chacun cinq voyages par an, ne suffisent pas à enlever tout le bétail offert que l'Europe peut consommer. Les prix payés au départ sont en effet rémunérateurs pour le propriétaire pampéen, mais ils s'accroissent tellement en route qu'à l'arrivée ils ne sont plus des prix de concurrence dangereuse pour la production des pays d'Europe auxquels ces exportations sont destinées.

Ce n'est pas seulement sous cette forme aristocratique et coûteuse, que s'opère l'exportation de la viande ; c'est surtout dans la forme de viande congelée ; mais comme ce procédé est presque exclusivement adapté à la viande de moutons et

réussit moins bien quand il s'agit de traiter les volumineux quartiers de bœuf, nous réservons de nous occuper de cette industrie très importante quand nous aborderons l'élevage du mouton. Par contre, nous dirons un mot des usines de séchage et salaison des viandes, les saladeros, qui avaient, il y a peu de temps encore, le monopole de l'abatage des troupeaux, et qui survivent à leur gloire passée, en rendant encore aux éleveurs de très importants services.

Cette industrie est déjà séculaire; elle doit, sinon sa première installation, du moins ses premiers perfectionnements à un Français, Antoine Cambacérès. Le développement qu'il sut lui donner en lui ouvrant les marchés du Brésil et de la Havane mit fin aux sauvages abatages du bétail en plein champ, qui se faisaient encore il y a un siècle, sans autre objet que d'utiliser le cuir des animaux dont la chair était abandonnée aux oiseaux de proie. Trente ans après que la congélation des viandes a été mise en pratique, dix ans après les premiers essais d'exportation d'animaux sur pied, il existe encore dix-huit saladeros répandus sur les rives du Parana et surtout de l'Uruguay, sans compter ceux de l'État brésilien de Rio-Grande, qui, eux aussi, s'approvisionnement de bétail dans les provinces argentines. Ils exploitent ensemble, annuellement, un million de bœufs et vaches et cent mille juments. Les produits qu'ils expédient sont: le cuir salé, le suif, les langues salées ou en boîtes, la viande sèche, les os pour la tabletterie, le sang, la farine de viande séchés, et la cendre d'os pour l'agriculture. Le travail s'y fait comme il s'y faisait il y a cinquante ans.

L'animal, amené à pied, en troupes nombreuses, parqué, est enfermé à l'aube dans des enceintes étroites terminées en couloirs et aboutissant à une poterne, qui est l'entrée de l'abattoir. Chacun y passe donc, le cou pris par le lasso jeté adroitement, du haut de l'enceinte, par un *gaucho*; l'autre bout du lasso est attaché à la selle d'un cavalier, qui traîne l'animal jusqu'à un wagonnet au niveau du sol, sous la poterne. Au-dessus de celle-ci, le *desnucador* frappe la bête à la nuque d'un unique et adroit coup de couteau, qui l'abat sur le wagonnet. Il est ainsi soulevé et conduit à la *playa*, où il est dépouillé, mis en quartiers, transporté sur des tables où les

morceaux de choix sont débités pour le saloir. Ce travail se fait pendant les mois d'été; une grande rapidité est nécessaire pour éviter les inconvénients de la chaleur; à midi, mille ou deux mille bêtes, amenées le matin, sont déjà sous sel. Après un mois, la viande, retirée des grandes fosses de saumure, est desséchée au soleil. D'intermittentes et successives mises à l'air se font durant plusieurs mois jusqu'à l'embarquement, en vrac, pour le Brésil et la Havane, restés les seuls marchés de consommation. Cette viande sèche, *tasajo*, est l'aliment de luxe des travailleurs des *fazendas* brésiliennes de café et des *haciendas* cubaines de sucre et de tabac. Aussi la prospérité des saladeros de la Plata dépend-elle exclusivement de celle des producteurs de sucre et de café; les crises fréquentes de ces deux cultures ont leur répercussion dans le *rancho* des pasteurs pampéens.

Ce ne sont pas les troupeaux de Durham, mais ceux de roture et demi-roture créoles, qui fournissent la matière première de cette industrie, grâce à laquelle l'éleveur, plébéien comme eux, peut encore, quand le prix du cuir se soutient en Europe, vendre quatre-vingts francs par tête les descendants quelque peu dégénérés des *ganaderias* d'Andalousie, d'où sont sortis, il y a trois siècles, les ancêtres de tout le bétail pampéen. Pendant que la pampa les déformait à ce point de réaliser le symbole de la vache enragée aux pattes élevées, aux flancs étroits, à l'ossature allongée, aux cornes d'un mètre d'envergure en éventail, leurs frères d'Andalousie continuent à fournir de féroces premiers sujets aux plazas de toros. Le pasteur d'avant-garde de la pampa, qui rêve de croisements futurs dans la plaine qu'il contemple et laisse inculte, comme aux premiers jours, sans souci de l'amélioration des races, trouve dans le saladero un débouché; en même temps, ceux qui poursuivent l'amélioration de leurs troupeaux y envoient tout le bétail réformé, mal venu, indigne de figurer à côté des Durhams, et que l'exportation dédaigne sans que la consommation des villes les recherche. Les saladeros ont encore exploité en 1895, lors de la grande baisse du bétail, deux millions d'unités, mais, depuis, ils n'ont pu atteindre que la moitié de ce chiffre.

L'usine Liebig, dont le produit connu des ménagères est

peut-être apprécié au-dessus de sa valeur alimentaire, n'est, en somme, que le plus important des saladeros de la côte de l'Uruguay. Situé sur la rive orientale de ce fleuve, il puise ses provisions de bétail dans les troupeaux d'Entrerios et de Corrientes, provinces de la République Argentine, qui sont les moins améliorés par les croisements. Pendant la saison de 1901, cette usine a abattu 106 431 bœufs et vaches, produisant 100 000 langues en boîtes, 148 000 kilos de viande conservée, 1 150 000 de tasajo, 370 000 d'extrait, 2 800 tonnes de suif et, comme déchet, 2 500 tonnes de farine de viande et 3 000 de cendre d'os.

Ce dernier article suffit à montrer que, dans cette usine de Fray-Bentos, toute moderne qu'elle soit et sous l'invocation du grand chimiste Liebig, on emploie, pour l'extraction du suif, les anciens procédés des saladeros qui consistent à jeter dans une cuve traversée par des courants de vapeur toutes les parties os et viande qui ne sont pas utilisées pour la fabrication de l'extrait. Ils y sont soumis à une ébullition prolongée. Le suif chaud est écoulé de cette grande marmite, par des conduits, dans les barriques qui les porteront en Europe; les os et la viande de déchet sont utilisés comme combustible au pied des chaudières produisant la vapeur de fusion et celle des moteurs. L'usine Liebig, sur un capital employé de 6 550 000 francs, a donné un bénéfice net de 650 000 francs pendant le dernier exercice.

On peut citer, à côté de cet établissement qui transforme industriellement les produits de l'élevage, ceux de la société belge Kemmerich et C[ie]. Elle possède divers grands domaines, dont l'ensemble couvre six cent cinquante mille hectares, — la surface de trois départements de France, — et contient trois cent mille bêtes à corne, dont elle exploite cent mille chaque année, depuis 1891. Le capital de cette Société est de dix millions de francs en actions; elle a émis sept millions d'obligations. En février dernier, elle accusait un bénéfice net à répartir de cinq cent trente-deux mille francs pour l'exercice de 1902. A ce produit, qui a donné sept pour cent aux actionnaires, il faut ajouter la plus-value considérable des terres acquises, il y a dix ans, à bas prix, sur lesquelles des villages se sont formés, que les lignes de chemins

de fer traversent, et celle qui est produite par la sélection et le croisement des troupeaux. La moyenne des animaux tués dans les saladeros donnait, en 1885, cinquante-neuf kilos par tête, et rend aujourd'hui quatre-vingt-onze kilos, en ne puisant toujours que dans les mêmes troupeaux, dont l'amélioration par croisement est lentement progressive et encore à peine sensible; l'augmentation de valeur et de rendement, obtenue par l'introduction de taureaux Durham, assure des résultats bien supérieurs.

***

L'embarquement des animaux sur pied, l'élaboration des divers quartiers par les saladeros, la fabrication des produits spéciaux des usines Liebig et Kemmerich, avec la consommation locale très gaspilleuse d'un produit abondant et à bon marché, tels sont actuellement les principaux débouchés ouverts aux produits du troupeau de gros bétail. Mais la pampa expédie, en outre, d'assez grandes quantités de bétail sur pied à ses voisins : le Chili et le Brésil. La ville de Rio-Janeiro, marché très important, absorbe, avec des milliers de moutons, quelques centaines de bœufs tous les mois; les saladeros de la République de l'Uruguay et de la province brésilienne de Rio-Grande du Sud constituent en outre une très importante clientèle. Le Chili reçoit de même, par les vallées des Andes, des troupeaux entiers.

L'exportation, par ces deux voies, se fait en conduisant les troupeaux à pied. Le Brésil puise exclusivement la matière première de ses saladeros dans les vastes et riches provinces d'Entrerios et de Corrientes, tandis que le Chili prend son bétail de consommation à l'ouest de la pampa, aux limites des provinces de Buenos-Ayres, Santa-Fé et Cordoba.

La mise en marche, au point de départ, se fait de la même façon dans toutes ces régions. Il s'agit de choisir, non des animaux de poids, mais des bouvillons de bonne taille, capables de faire un long voyage à pied. Le choix du bétail, la formation de la troupe se font d'après les vieux usages. La veille au soir, tout le troupeau a été réuni au lieu ordinaire où on l'assemble quand, pour une raison quelconque, il faut

en passer l'inspection : c'est le *rodeo*. Les voisins, conviés, arrivent à l'aube, pour reprendre les animaux égarés portant leur marque; l'assemblée est nombreuse, d'oisifs et de travailleurs à cheval. Après l'examen des marques et la mise à part des bêtes étrangères, les bêtes choisies pour la vente sont bousculées hors du troupeau à coups de poitrail par les cavaliers, et pourchassées au loin, sous l'épouvantement du lazzo, vivement agité au-dessus des têtes. Galops joyeux, accidentés de terreurs vraies ou jouées des cavaliers et accompagnées des aboiements des chiens. C'est un sport plein d'entrain, gai, brutal, non sans élégance; la possibilité du danger en augmente l'attrait. Pièce à pièce, le groupe choisi grossit. Une journée s'y emploie.

Après qu'on a reçu les papiers requis du juge de paix, quelquefois à vingt lieues de là, visés par l'alcade, sans lesquels aucun déplacement de bétail n'est possible, le voyage commence. On part, au galop, dans un nuage de poussière, et l'on marche le plus vite possible, car il faut s'éloigner assez du point de départ, avant la nuit, pour éviter les retours en arrière du bétail, toujours entraîné par la nostalgie vers les pâturages où il a passé sa vie. Si une voie ferrée est à proximité, on recourt à ce moyen de transport rapide — et coûteux. La station est disposée pour recevoir les plus importants arrivages. Les compagnies, exploitant le désir que manifeste tout propriétaire d'obtenir une station sur sa terre, exigent la donation de 14 hectares pour chacune. C'est un espace suffisant pour enfermer les plus grandes troupes. Un réservoir d'eau réglementaire contient cent mille litres, toujours prêts à abreuver les arrivants, et au besoin les trains de bétail qui passent. Des wagons spéciaux sont disposés pour ces expéditions, devenues journalières. Du parc où ils sont enfermés, les animaux montent par une pente douce, formant un couloir solidement bastionné de pieux en bois dur; le défilé se fait par unité, sans danger et sans accident.

La loi surveille plus rigoureusement le transport du bétail en wagons, qu'elle ne l'a jamais fait pour celui des voyageurs. Elle se préoccupe de l'hygiène et de la rapidité ; tous ces trains sont forcément express, les délais réduits au minimum.

Au point d'arrivée, des inspecteurs sanitaires revisent chaque

animal individuellement, excluent les animaux malades ; les bien portants, s'il s'agit d'un embarquement, sont conduits le long du steamer où ils entrent, d'eux-mêmes, par des couloirs bien aménagés, sans que l'on ait besoin de recourir, comme autrefois, à l'enlèvement au moyen de grues, dangereux et incompatible avec les grandes quantités dont il s'agit.

Les expéditions au Chili se font quelquefois par wagon sur une partie du parcours, à pied pour le reste. Les Indiens, avant 1880, avaient accaparé ce commerce et l'alimentaient d'animaux volés ; depuis lors, l'acheteur chilien est obligé de recourir directement au propriétaire pampéen et de payer le prix réel de la marchandise. L'histoire dira que l'origine du conflit chileno-argentin, qui a tant inquiété le monde depuis 1881, gît dans la suppression de cette contrebande, qui enrichissait le Chili aux dépens des propriétaires pampéens.

Le voyage se fait en deux étapes, à pied, à travers la pampa, à peu près déserte à mesure que l'on s'éloigne du littoral dans la direction de l'Ouest. Au pied des contreforts des Andes, où le troupeau doit stationner pendant plusieurs mois pour se refaire, le terrain est pierreux, telle une plage de galets, et le climat toujours sec ; il a fallu, sur ces débris roulés des montagnes environnantes qui ont comblé les vallées, préparer des prairies artificielles et des luzernières, bien longtemps avant que l'on songeât à en créer dans la pampa. On les entretient au moyen d'irrigations artificielles, qui donnent à cette région un aspect de verdoyante Normandie, sous un soleil implacable et dans une atmosphère sèche à l'excès. Les colons espagnols avaient appris des Arabes tous les secrets de l'irrigation ; ils l'ont importé dans cette région, et, à force de travail, ont rendu riantes et fertiles toutes les parties arrosables de ces vallées condamnées par la nature à la plus désolante aridité. Toute terre qui n'est pas irriguée est inculte ; celle qui pourra recevoir un peu d'eau est qualifiée de cultivable, elle n'a qu'une valeur d'attente ; celles qui ont acquis de l'État un droit d'eau, et branché une coûteuse canalisation sur les canaux publics ont, seules, une valeur en raison de la quantité d'eau qui leur est allouée ; toute terre irriguée est fertile et produit à volonté sous ce beau soleil des provinces de Mendoza et San Juan. Il ne fau-

drait pas croire, cependant, que pour obtenir ce résultat il suffise d'ouvrir un robinet et de laisser couler l'eau. L'irrigation, qui se fait par épandage, à l'heure et pendant le temps de jour ou de nuit fixé par l'administration des eaux, est, au contraire, un travail coûteux et compliqué, mais il paie bien sa peine. La luzerne, grâce à elle, pousse à vue d'œil, et peut, au bout de six semaines, recevoir, sur cinquante hectares, jusqu'à quatre cents bœufs, qui en tireront graisse suffisante pour pouvoir affronter la terrible traversée de la Cordillère. Ils seront à peine partis, que des moutons leur succéderont pour utiliser les restes de la pâture. On rouvre ensuite les écluses pour attendre un nouvel arrivage, en faisant repousser et laissant mûrir la luzerne.

Le Sud du Brésil puise, lui aussi, annuellement la matière première de ses saladeros dans une autre région argentine, la fameuse Mésopotamie argentine, comprise entre le Parana et l'Uruguay. Elle embrasse les deux riches provinces d'Entre-rios et de Corrientes, où se sont le mieux conservées les vieilles pratiques d'élevage et les mœurs ailleurs disparues des gauchos. Cette exportation atteint huit cent mille têtes. Elle a à vaincre la difficulté du passage du rio Uruguay, ce qui, sans ponts, sans bacs ni gués, n'est pas une mince entreprise. C'est une scène pittoresque et souvent répétée que celle des troupeaux de bétail, dirigés par des cavaliers qui les protègent en aval et en amont et dirigent leurs efforts à la nage, d'une rive à l'autre, à travers un fleuve aux eaux profondes et rapides, qui n'a, nulle part, moins de quatre cents mètres de large. Tous, ou à peu près, atterrissent sains et saufs ; les pertes insignifiantes ne semblent pas justifier la construction d'un pont international, qui cependant unirait trois républiques : il en est vaguement question depuis un demi-siècle ; l'Amérique latine n'a pas l'activité créatrice de sa sœur du Nord, elle sait attendre.

***

L'étude des produits de l'élevage du gros bétail se fût arrêtée là, il y a quelques années. C'était le temps où l'étranger arrivant dans un vaste domaine nourrissant des bêtes à

corne par milliers, eût vainement demandé un verre de lait. Seuls, les citadins en villégiature dans les estancias s'occupaient de faire dresser, pour leur usage, quelques vaches de traite. A la ville le lait était fourni par quelques Basques, qui l'apportaient, à cheval, du voisinage. Le chemin de fer a modifié cette industrie, en élargissant le rayon de son action ; on a vu alors naître de véritables usines groupant, écrémant à la machine le lait, fabriquant le beurre et le fromage. En quelques années, cette industrie a pris son élan ; elle atteindra rapidement un développement colossal.

Après beaucoup de tentatives moins heureuses, un grand exemple a été donné par une société créole, dont le succès a été assez retentissant pour tenter déjà la convoitise des capitaux anglais, qui viennent de l'absorber. La *Martona* dispose de sept mille cinq cents hectares d'excellentes terres, à soixante kilomètres de Buenos-Ayres. On y trait, aujourd'hui, tous les jours, trois mille vaches, élevées en liberté dans les prairies et les luzernières de la Société; on y reçoit en outre le lait de plus de cinq mille vaches, élevées autour, par des Basques et des Italiens, qui, tous les jours, apportent à cheval à l'usine leurs produits, ou les expédient par chemin de fer, des stations voisines. Pour faciliter ce groupement, des laiteries succursales ont été établies sur les confins de la région ainsi exploitée, qui s'étend constamment. Vingt-cinq millions de litres de lait passés chaque année par les écrémeuses Alpha et Laval produisent, par jour, dix mille kilos de beurre; le reste constitue la plus grande partie du lait que consomme la ville de Buenos-Ayres.

Une autre société, qui est un groupement de petits laitiers et de petits éleveurs, produit trente mille kilos de beurre par jour; déjà une douzaine de groupements se sont constitués sur le même modèle dans la province de Santa-Fé et de Buenos-Ayres. Ces usines travaillent, surtout, pour l'exportation, l'usage du beurre étant presque inconnu hors des villes, même dans des provinces qui possèdent des millions de vaches. On y préfère, pour la cuisine, l'huile importée d'Italie ou d'Espagne, ou produite dans les usines des pays qui exploitent l'arachide. Cette exportation du beurre qui, en 1899, n'atteignait pas dix mille kilos, s'est élevée, pendant

l'année 1902, à quatre millions et demi de kilos, et dépassera huit millions de kilos en 1903.

L'amélioration continue des races et celle des pâturages imposent une évolution industrielle vers les produits de la ferme, corollaire de la grande production de viande. Les vapeurs à installations frigorifiques offrent un moyen économique et sûr d'exporter, en même temps que les chargements de viande, d'énormes quantités de beurre frais, que le pays peut produire sans limites et à très bas prix. Tous ces envois sont expédiés en Angleterre. La production du fromage, faute de caves, et contrariée par une température trop élevée pendant la majeure partie de l'année, ne semble pas avoir prospéré aussi vite que celle du beurre. Des essais qui semblaient très heureux ont été abandonnés. Le jour, cependant, où les capitaux voudront développer cette fabrication, un peu primitive dans ses procédés, dans les vallées de Cordoba, de Rio Cuarto, de Salta, de Tucuman, sans compter celle de Tafi déjà célèbre, on pourra lutter contre les importations des fromages de Hollande, du Jura, de Suisse et d'Angleterre, qui fournissent aujourd'hui à des prix élevés plus de deux millions de kilos annuels.

Les progrès jusqu'ici à peine ébauchés offrent à l'activité humaine de nouveaux champs à exploiter. C'est l'heure de s'en préoccuper. Les capitaux ne seront pas seuls à y trouver un placement avantageux ; l'activité intellectuelle, les connaissances scientifiques y trouveront aussi leur emploi.

On vit, aujourd'hui, dans la pampa comme dans une campagne de France; les proportions y sont seulement plus vastes, les horizons plus étendus ; les entreprises y ont quelque chose de gigantesque dans leurs moyens d'action et leurs résultats. La population y est clairsemée; la terre est donc à bon marché. Une enquête comparative, bien faite par des commissaires envoyés d'Angleterre en Australie et à la Plata, a constaté que dans la pampa, dont la colonisation, cependant, est beaucoup plus ancienne, la terre est d'un prix cinq fois moins élevé qu'en Australie. Pour fixer les idées, rappelons que dans la pampa, à proximité d'une station desservie par des trains réguliers, dans la province de Buenos-Ayres,

à trois ou quatre cents kilomètres du littoral, on peut acquérir de vastes domaines au prix de quatre-vingts à cent cinquante francs l'hectare, et qui se prêtent admirablement à l'installation de luzernières.

A l'heure où Anglais, Belges, Suisses, Italiens et Allemands ont employé déjà de gros capitaux à s'assurer des terres dans ces régions, à y créer des estancias modèles et des industries dont nous n'avons cité que quelques-unes, la France n'a encore risqué aucun grand effort. Cependant les tentatives couronnées de succès de beaucoup de nos compatriotes, isolés comme le sont toujours les Français et abandonnés à leurs ressources particulières, sont encourageantes et suffisent à indiquer le chemin.

Avant que le pays fût débarrassé des Indiens, avant qu'il fût asservi sous la main de fer de l'usure anglaise, maîtresse de la colonisation par ses chemins de fer, beaucoup de nos compatriotes ont créé un peu partout, dans la République, d'importants établissements agricoles et pastoraux. Leurs noms basques, béarnais, savoyards, dauphinois ou provençaux n'ont que peu de retentissement dans l'histoire générale du pays, et même ne sont guère considérés par leurs compatriotes citadins. C'est à peine si, dans la ville la plus voisine de leur résidence, on les connaît. Ils figurent très modestement dans les réunions du 14 Juillet, à côté de compatriotes plus turbulents, plus ardents à porter des toasts patriotiques, et qui végètent dans le petit commerce et les tristes industries des villes, sans soupçonner les résultats acquis par ces éleveurs, moins encore les moyens très simples qu'ils ont employés pour arriver à de grandes fortunes presque sans risques.

Nous montrerons leurs procédés plus en détail et les résultats acquis, en étudiant l'élevage du mouton, qui a été presque exclusivement leur domaine, et où ont trouvé le succès des Français qui ne disposaient pas, au début, de grands capitaux.

ÉMILE DAIREAUX.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LES

AMOURS DE LI TA TCHOU

Si étrange que pourra paraître ce livre aux yeux des Occidentaux de la vieille Europe, il est vrai, profondément vrai; et c'est peut-être là son seul mérite.

Pour l'écrire, je n'ai eu qu'à rassembler les notes prises pendant mon long séjour en Chine.

J'ai parcouru ce pays dans tous les sens, intimement mêlé à la vie des Chinois, restant des mois sans voir un seul Européen.

J'ai donc été bien placé pour étudier les mœurs et les coutumes de ce peuple extraordinaire.

Les terribles événements qui se sont déroulés ces derniers temps ont achevé de me faire comprendre son caractère et ses passions.

Dans ce roman, je me suis attaché à donner une véritable idée de la Chine, et surtout de cette aristocratie lettrée qui la domine.

Les quelques descriptions qui s'y trouvent sont exactes dans tous leurs détails, ainsi que les principaux événements.

Et si l'action se passe à Chang Sha, la capitale du Hou Nan, c'est que je connais parfaitement cette ville. Je suis le seul Européen, en dehors de quelques missionnaires, qui y ait pénétré au moment des massacres. Plus heureux que ces infortunés, qui furent suppliciés atrocement, je suis revenu, par miracle, sain et sauf de cette exploration, bien que n'ayant aucune protection officielle.

J'en ai rapporté ce roman qui, je l'espère, obtiendra un accueil bienveillant dans ce beau pays de France, où je ne pensais pas le faire parvenir.

Car le manuscrit a failli servir à allumer les pipes des pirates du lac Toung Ting.

Ami lecteur, sois indulgent pour ce livre, écrit entre deux émeutes, et songe que le lieu de sa naissance est situé bien loin de l'Académie.

C. P.

I

Son Excellence Li Ta Tchou[1] était tout à sa toilette, ou plutôt tout un peuple de serviteurs s'en occupait.

Car lui, les yeux dans le vague, la tête à demi renversée en arrière, ne faisait rien et pensait à bien d'autres choses.

Simplement vêtu d'un caleçon de soie blanche et d'une légère camisole de couleur crème, il était nonchalamment étendu dans un fauteuil d'ébène aux incrustations de nacre, conservant, malgré la vulgarité du moment, une solennité impassible et une majesté infinie.

Accroupis à ses pieds, deux pédicures, avec des instruments aussi minces que des fils, grattaient la peau légère qui envahissait les ongles, tandis que son barbier favori, avec un véritable rasoir de poupée, lui polissait l'intérieur des narines.

Le perruquier, à genoux derrière le fauteuil, nattait les longs cheveux noirs qu'il venait de laver et de peigner; et, dans la chambre, une dizaine de valets, graves et corrects, portant sur leurs bras les riches habits et les parures splendides qu'ils avaient tirés des coffres, attendaient le choix du maître pour commencer à le revêtir.

Un silence respectueux remplissait la salle quand Li Ta Tchou poussa un profond soupir, et tout le monde prit un air consterné, mais n'osa souffler mot.

Li Ta Tchou poussa un second soupir plus profond que le premier, puis un troisième presque déchirant. Alors Ao Yang Ing, le barbier, qui avait fini de polir les narines et en était maintenant au creux de l'oreille droite, osa demander :

— Son Excellence est donc bien affligée ?

1. Li Ta Tchou signifie « le grand prunier d'automne ».

— Extrêmement, Ao Yang Ing, — répondit d'une voix dolente Son Excellence Li Ta Tchou. — Je viens de m'apercevoir d'un malheur que je crois irréparable. Regarde plutôt.

Et il lui présenta négligemment sa main gauche, si longue et si fine qu'elle semblait avoir été allongée comme une main en caoutchouc.

Ao Yang Ing, avec un vif intérêt, examina ces longs doigts presque doublés par des ongles interminables, taillés en fine pointe. Enfin, au bout d'une minute, sa figure prit une véritable expression de douleur aiguë quand il eut découvert, sur le bord externe de l'ongle du petit doigt, une légère fêlure semblable à un tout petit fil blanc.

— Mon Dieu, quel malheur! — gémit-il.

— Oui, c'est un grand malheur! — soupira de nouveau Li Ta Tchou. — Il faut tout de suite faire venir le manucure le plus habile de la ville.

Et, aussitôt, Ou Lien San, le fidèle intendant de Son Excellence, traversant à la hâte les cours du yamen, se précipita dans le poste de soldats qui gardait la porte d'entrée.

Une minute après, une vingtaine de cavaliers partaient au grand galop à travers les rues étroites de Chang Sha, à la recherche des plus fameux manucures, qu'ils devaient ramener morts ou vifs.

Bientôt une douzaine de ces pauvres diables, la figure décomposée par la terreur, se trouvèrent agenouillés autour de la chaise de Li Ta Tchou, attendant un ordre de Son Excellence.

D'un geste noble, Li Ta Tchou tendit sa main gauche vers le groupe éperdu et, d'une voix grave et solennelle, il leur tint ce petit discours :

— Vous voyez, mes enfants, ce désastre. Si l'un de vous le répare, il recevra cent taëls; mais, s'il l'augmente, il aura la tête coupée. Quel est celui qui veut essayer?

Les douze pauvres manucures tremblaient comme des feuilles mortes et aucun n'osait répondre.

Alors Li Ta Tchou reprit doucement :

— C'est bien simple... Si personne ne répond, vous aurez tous les douze la tête coupée.

Un frémissement parcourut l'assemblée, et le vieux Tchen

Ki Ping, se dévouant pour la communauté, inclina sa tête blanche et dit tout bas :

— Je ferai pour le mieux, Excellence.

S'asseyant sur un petit tabouret à la gauche de Li Ta Tchou, il prit la longue main sur ses genoux, et, très ému, commença de limer l'ongle atteint, avec une espèce de petit grattoir aux dents d'acier si fines qu'on pouvait à peine les apercevoir à l'œil nu.

Il limait sans cesse, d'un mouvement rapide et léger, enlevant à chaque fois de petites rognures presque invisibles. Il ne s'interrompait que pour passer sur son travail un linge fin imbibé d'huile odorante, afin de polir quelque minime aspérité.

Ce travail de fée dura près d'un quart d'heure, qui parut un siècle à tous les assistants.

Li Ta Tchou, les yeux toujours dans le vague, restait impassible et sévère comme une divinité.

Tchen Ki Ping, après un suprême polissage, murmura en frissonnant :

— J'ai fini, Excellence.

Li Ta Tchou lentement ramena l'ongle malade à la hauteur de son nez et, faisant loucher sur le travail opéré ses deux yeux fuyants, l'examina longuement : le petit fil blanc de la fêlure avait disparu, mais l'ongle était un peu diminué.

— Ce n'est ni bien ni mal, — prononça Li Ta Tchou avec majesté. — Aussi, Tchen Ki Ping, tu n'auras pas la tête coupée, mais tu n'auras pas non plus cent taëls : tu recevras simplement cinquante coups de bambou.

Et Li Ta Tchou se leva pour choisir un costume, tandis que l'intendant, s'emparant de Tchen Ki Ping, le conduisait au poste de soldats pour y subir sa punition.

Les onze autres manucures suivaient comme des ombres, respirant à peine, ayant hâte de franchir le seuil de ce palais maudit.

A la porte, Tchen Ki Ping, qui venait déjà de donner ce qu'il avait sur lui à l'intendant, pour qu'il n'augmentât pas le nombre de coups de bambou, s'adressa doucement à ses compagnons d'infortune :

— Je me suis dévoué pour vous, — leur dit-il, — j'ai risqué ma tête pour vous sauver : pouvez-vous me prêter

quelque argent pour le bourreau, afin qu'il me frappe avec moins de force ?

Mais les autres, dédaigneusement, le toisèrent sans lui répondre.

— Je vous en prie ! — supplia Tchen Ki Ping.

Alors l'un des manucures lui dit cyniquement :

— C'est inutile. Tu as voulu gagner cent taëls : tant pis pour toi !

Et il disparut dans la pénombre avec ses compagnons, tandis que Tchen Ki Ping restait entre les mains des soldats railleurs et brutaux.

Et Tchen Ki Ping, en philosophe, se mit à réfléchir, et il songea que, si la parole des grands est une chose vaine, la reconnaissance des petits ne l'est pas moins.

Le chef des soldats, voyant qu'il avait l'air si grave et si profond, le fit aussitôt enfermer, la cangue au cou et les chaînes aux pieds, dans l'étable aux cochons, afin que personne ne pût troubler ses belles méditations, où figurait agréablement la pensée du supplice du lendemain.

Ce chef des soldats était un humanitaire : il respectait la philosophie.

Cependant Li Ta Tchou, demeuré seul au milieu de ses serviteurs, se laissait noblement habiller par eux. Ils lui passèrent d'abord une étrange culotte en soie vert d'eau, qui n'avait ni ventre ni fond, ce qui est d'un usage courant en Chine, pour les gens bien pensants.

Cette culotte, serrée aux chevilles par de larges rubans de soie noire, bouffait le long des cuisses et se terminait sur les hanches par deux pointes allongées, auxquelles s'attachaient deux cordons qui s'enroulaient autour de la taille afin de maintenir le tout.

Des chaussettes en toile blanche, des pantoufles de soie noire à épaisse semelle de feutre, et un justaucorps d'un jaune écru, recouvrant la camisole crème, complétaient la toilette d'intérieur de l'élégant Li Ta Tchou.

Celui-ci, satisfait de l'harmonieux assemblage des couleurs répandues sur sa personne, resta quelques instants à en contempler l'effet.

Après l'avoir admiré consciencieusement, il demanda sa plus belle robe de sortie, qui était en soie bleu clair, tout unie, avec seulement, comme ornements, quelques dessins de fleurs de même couleur et trois boutons d'émail doré pour l'attacher sur l'épaule gauche.

C'était vraiment une délicieuse robe, dont les teintes de firmament, par leurs reflets célestes, mirent un peu de vert sur la peau jaune de Son Excellence, dès qu'elle eut daigné s'en revêtir.

Les manches, larges et spacieuses, flottant comme des ailes d'oiseau, lui donnèrent l'aspect d'un héron fantastique, prêt à s'envoler vers les cieux éthérés.

De cet oiseau Li Ta Tchou avait d'ailleurs les longues jambes desséchées, et aussi le grand cou décharné, sur lequel se balançait sa petite tête osseuse aux pommettes saillantes et aux yeux fuyants.

Dans cette longue draperie azurée, le divin Li Ta Tchou paraissait immensément haut et immensément mince.

Quant à la natte de ses cheveux, ornement principal de sa gracieuse personne, elle se détachait correctement du sommet de la tête, seule place qui ne fût point rasée.

Ensuite elle se courbait avec grâce sur le dos tout voûté, et, se décidant enfin à la chute, elle s'enfilait comme dans une gouttière entre les deux omoplates maigres et pointues pour aller, toujours s'amincissant, se terminer à quelques centimètres du sol par des cordons de soie blanche auxquels était suspendu comme un grelot un pompon de même couleur.

Ordinairement, les cordons et le pompon étaient noirs comme les cheveux et se mélangeaient avec eux ; mais Li Ta Tchou, ayant perdu son père quelques mois auparavant, en avait changé la couleur en signe de grand deuil.

Li Ta Tchou, en effet, entre autres qualités, avait celle de respecter le culte des ancêtres.

Au fond de son yamen, dans une sorte de pagode, les cercueils de son père, de son grand-père et de tous ses aïeux s'alignaient les uns à côté des autres, dans un ordre touchant.

Chaque jour, Li Ta Tchou, continuant pour ainsi dire la vie de famille, venait s'entretenir avec eux et leur offrait, suivant

l'usage, les sacrifices de la saison ; et leurs esprits, satisfaits, répandaient sur Li Ta Tchou et tout son yamen toutes sortes de félicités.

Pourtant quelque chose avait dû leur déplaire, puisque Li Ta Tchou avait failli se casser un ongle, ce qui aurait été une affreuse calamité et un véritable déshonneur.

Qu'aurait dit la foule vulgaire, au bruit de cet événement ?...

Sans doute, elle aurait pensé que Li Ta Tchou s'était servi de ses mains.

Li Ta Tchou se servant de ses mains autrement que pour écrire ! Rien que cette idée le rendait fou de honte.

Car Li Ta Tchou était à la fois un homme du monde et un grand seigneur, et il était, de plus, effroyablement riche. Mais, surtout, c'était un lettré, un véritable lettré : il savait lire et écrire.

Pour obtenir ce brillant résultat, il avait consacré dix années de sa vie à déchiffrer près de vingt mille caractères, et, durant dix années encore, il avait appris à les tracer. Fier de sa science, pendant cinq autres années, il avait étudié dans les vieux textes primitifs les principes immortels de Confucius. Puis, passant aux modernes, il avait appris par cœur les fleurs de rhétorique de ses disciples, lu quelques ouvrages pleins d'une philosophie vague et une douzaine de poèmes fort nébuleux.

Alors, se sentant sûr de lui, il s'était présenté aux examens officiels, devant les lettrés les plus célèbres de l'empire, rassemblés à Chang Sha pour distribuer des titres universitaires.

Après quinze jours et quinze nuits d'épreuves consciencieuses, le jury reconnut qu'il savait lire et écrire. Il eut l'amabilité d'ajouter que le candidat possédait quelques idées philosophiques et qu'il était même capable de faire quelques vers.

Aussi fut-il reçu brillamment bachelier.

Mais cela ne lui suffisait pas. Il voulait être mandarin.

Il se présenta de nouveau devant ses juges, et cette fois, le sort lui fut contraire : il ne fut pas trouvé assez instruit pour recevoir cette dignité.

Heureusement, Li Ta Tchou avait une grande âme que l'adversité ne pouvait abattre.

Il se consola en pensant que, par examen, il ne serait guère arrivé jamais qu'à être mandarin de quatrième classe.

C'est pourquoi il envoya une partie de sa fortune aux amis puissants qu'il avait à la cour de Pékin, et se fit nommer tout de suite mandarin de première classe, ce qui était plus simple et plus rapide et beaucoup plus honorable.

Il eut ainsi le droit de mettre un bouton de corail rouge sur son chapeau de cérémonie et de monter dans une chaise verte, et il acquit encore beaucoup d'autres privilèges de moindre importance, comme celui de faire impunément bâtonner les gens qui lui déplaisaient.

De plus, il se trouva élevé au rang d'un *taotaï*[1], et il aurait même pu avec d'autres démarches en obtenir les fonctions.

Mais Li Ta Tchou était un homme sage, modéré dans ses ambitions et, de plus, économe. Il se contenta des honneurs qu'il venait d'acquérir et garda le reste de sa fortune.

Ayant ainsi achevé son instruction et parvenu aux plus hautes faveurs, il résolut d'achever son éducation et il se mit à fumer l'opium, ce qui le rendit aussi sec qu'un vieux copeau de bois et donna à sa figure cette teinte d'antique parchemin qui inspirait tant de respect.

Li Ta Tchou, délivré des soucis de sa toilette, songeait à tout cela : il songeait à la beauté de sa vie passée, à son élégance calme et sereine, à sa tranquillité parfaite, et un souffle d'orgueil gonflait sa poitrine étriquée.

Fièrement il vint se mettre devant l'armoire à glace, le seul objet venant des barbares d'Occident dont il avait bien voulu reconnaître l'utilité.

Et, devant le miroir, désignant du bout de son éventail son image reflétée, il s'écria :

— N'est-ce pas que vous me trouvez beau?

Ce n'était pas par vanité qu'il prononçait cette phrase, mais par un juste sentiment de la vérité.

Est-ce qu'un mandarin de première classe n'est pas toujours trouvé beau, au moins par ses gens?

1. *Taotaï*, grade administratif. — Un *taotaï* en fonctions est une sorte de préfet, avec des pouvoirs divers que n'ont pas les nôtres.

— Excellence, — répondirent en chœur les valets en s'inclinant, — le soleil levant n'a pas plus d'éclat.

— La comparaison est banale, répliqua Son Excellence, mais je vous la pardonne. Apportez-moi mes étuis à ongles, mes bagues et mes lunettes.

Les valets se précipitèrent.

Alors Li Ta Tchou, ayant gravement fixé au bout de ses doigts les étuis d'or qui protégeaient ses ongles aristocratiques et passé son pouce gauche dans un large anneau de jade vert, ajusta ses énormes lunettes rondes en écaille claire sur le tout petit tas qui lui servait de nez.

Car Li Ta Tchou avait un nez aussi merveilleux que le reste de sa précieuse personne.

Il s'épatait avec splendeur au-dessus de ses longues dents jaunes, mais, arrivé près du front, il disparaissait subitement, de telle sorte que, de profil, les cils se mélangeaient dans la même ligne.

C'était vraiment un bel homme que Li Ta Tchou.

La perfection de sa beauté résidait surtout dans ses deux sourcils qui, d'abord confondus au milieu du front en un angle aigu dirigé vers le sol, montaient obliquement vers le haut des tempes, qu'ils faisaient paraître démesurément longues. C'était un signe de race indiscutable et une supériorité manifeste sur les gens qui ont les sourcils droits.

Li Ta Tchou aurait pu faire ainsi de nombreuses conquêtes, même sans être mandarin. Il n'avait guère que quarante-cinq ans et était encore presque imberbe, ce qui n'est pas étonnant à cet âge pour un Chinois bien né.

Mais Li Ta Tchou méprisait les conquêtes faciles. Il savait ce qu'il valait et dédaignait les hommages partis de trop bas.

D'ailleurs, qu'est-ce qu'une femme comparée à une pipe d'opium !

Et il songeait que dans Chang Sha, le meilleur opium se fumait au palais des Cormorans Noirs, la première maison de chanteuses de toute la ville.

Aussi, souriant d'avance à ces plaisirs rêvés, il commanda sa chaise à porteurs, sa belle chaise verte dont il était si fier. Et il s'éloignait déjà quand le barbier Ao Yang Ing, le voyant

de bonne humeur, s'avança timidement vers lui et, s'inclinant avec humilité :

— Oserai-je demander une faveur à Son Excellence?

— Laquelle? — dit Li Ta Tchou, intrgiué.

— Je serais bien heureux, — reprit Ao Yang Ing, — de voir bâtonner demain matin le vieux Tchen Ki Ping, afin d'apprécier davantage l'esprit de justice de Son Excellence.

— C'est accordé, — daigna répondre Li Ta Tchou, visiblement flatté, — et pour te faire plaisir, je prierai mon intendant de faire doubler le nombre des coups de bambou.

Et Li Ta Tchou, toujours souriant, se dirigea vers la cour du yamen, où l'attendaient les porteurs de sa chaise verte.

Quant au barbier, son visage s'éclaira d'une joie divine. Il détestait les manucures, — jalousie de métier, — et surtout le vieux Tchen Ki Ping, qui osait prétendre qu'il était plus difficile de bien limer un ongle que de raser un poil du nez.

Au fond, c'était Tchen Ki Ping qui avait raison, puisqu'il était à méditer la difficulté de son métier dans une étable à cochons, pendant qu'Ao Yang Ing étalait insolemment à la face du monde le triomphe de son art facile.

II

La nuit tombait sur Chang Sha, la vaste capitale du Hou Nan, et l'immense ville, s'éveillant avec la bienfaisante fraîcheur du soir, commençait à sortir de l'engourdissement où l'avait plongée l'accablante chaleur d'une journée d'été.

De toutes parts, ses habitants franchissaient le seuil de leurs portes en se frottant les yeux, lourds encore du sommeil de la sieste, et se répandaient dans les rues étroites et tortueuses.

A travers leurs dédales, ils promenaient une turbulente activité, criant, hurlant, se bousculant les uns les autres dans les passages voûtés, les carrefours resserrés et les longs corridors étranglés entre les hautes murailles des yamens.

Le long des quais du fleuve aux eaux jaunes et boueuses, sur lequel le crépuscule versait un reflet doré, les por-

teurs d'eau s'entassaient pour remplir leurs grands seaux de bois.

Puis ils se dirigeaient vers la ville, en une file interminable, comme un convoi de fourmis, et ils pénétraient dans la foule amassée aux ruelles, heurtant les uns, inondant les autres. Et, sur leur passage, c'étaient des murmures et des exclamations, et parfois des cris de colère de ceux qui glissaient sur les dalles humides.

A mesure que l'obscurité augmentait, l'animation se faisait de plus en plus grande, mais elle était surtout extraordinaire dans les rues commerçantes et riches qui montaient vers la citadelle, masse immense et confuse qu'on apercevait de loin, jetant au-dessus de Chang Sha les éclairs de ses vieux canons de bronze incrustés dans les crénelures des murs comme les dents d'une formidable mâchoire.

Dans ces longues artères où circulait toute la vie de la ville, la foule était composée bizarrement de toutes les classes de la société : marchands et banquiers se rendant à leurs affaires, coolies revenant de leur travail, porteurs d'eau, de victuailles, de lourdes ligatures de sapèques, ou de mille autres fardeaux divers, soldats traînant leurs hallebardes, moines et bonzes balançant leurs escarcelles, mendiants et désœuvrés de toutes sortes.

Et dans cette masse humaine, serrée et compacte, les chiens galeux, la queue entre les jambes, se faufilaient entre les mollets, pour la plupart nus et crasseux, y frottant avec délices leurs échines agacées par le mal et poussant de lamentables cris de douleur lorsqu'on les écartait à grands coups de pieds dans les côtes.

Sur le sol des boutiques, grandes ouvertes et éclairées à profusion, les commerçants à haute voix invitaient les passants à venir faire leurs achats, qui donnaient lieu à des discussions sans fin et provoquaient des attroupements tumultueux qui interrompaient toute circulation.

Et dans les maisons de thé, autour des tasses de porcelaine fine, d'élégants consommateurs, en longues robes de soie multicolores, humaient la buée odorante du breuvage parfumé, tandis que, dans les restaurants de bas étage, les coolies et les portefaix à moitié nus, vêtus d'un simple pan-

talon de toile bleue, étalaient leurs bras bronzés sur les tables graisseuses, et, penchant leurs mâchoires gloutonnes au-dessus des bols de riz, en aspiraient les grains agglutinés en s'aidant de leurs doigts ou de leurs baguettes de bois.

Devant la porte des yamens, accroupis entre les lions de pierre symboliques qui gardaient l'entrée, les soldats bottés de drap noir, une lune jaune sur la poitrine, portant fièrement le turban national du Hou Nan, le nom de leurs maîtres écrit en lettres rouges sur leurs vestes bleues, jouaient aux dés avec force gestes et force disputes.

Parfois l'un d'eux se relevait pour chasser les mendiants curieux qui s'attroupaient autour de leur jeu, et c'était alors des gémissements et des plaintes mêlés à des injures furieuses et des jurons grossiers.

Dans tout Chang Sha, la même foule grouillait, agitée, bruyante; et dans l'air flottait comme une mer de feu, faite de toutes les lanternes accrochées au bout des perches de bambous; et les grandes enseignes en bois laqué, suspendues en travers des rues, balançaient dans le vacillement des lumières leurs enluminures couvertes de crasse et de fumée et leurs caractères fantastiques, tracés en rouge violent sur un fond noir orné de dragons dorés.

Cependant là-haut, dans la pénombre, s'étendait comme une seconde ville, plus calme et plus silencieuse.

Elle était formée par l'immense forêt des belvédères qui se dessinaient en noir sur le ciel clair encore. C'était une série de plates-formes carrées, en planches, reposant sur des pieux piqués dans les toits, auxquelles conduisaient des échelles qui sortaient des lucarnes.

Dominant le tumulte des rues, des milliers de Chinois, accoudés aux balustrades, remuaient tranquillement leurs éventails sous le calme du ciel étoilé.

Quelques-uns chantaient en s'accompagnant d'une guitare, et d'autres fumaient du tabac léger dans de petites pipes à eau, qui, ne contenant qu'une bouffée, devaient être sans cesse remplies et rallumées de nouveau à l'aide de bâtons de papier, qui parsemaient la nuit d'une multitude de petites langues de feu.

Et sur toute la ville planait une rumeur étrange, sorte de

musique nuancée, dont les notes hautes venaient des chanteurs des toits ; les basses, des cris de la foule circulant par les rues.

Soudain, au milieu de cette vague rumeur, retentirent des appels brefs et précis, puis des exclamations de surprise et de frayeur.

C'étaient deux hérauts d'armes qui, se faisant jour à travers la foule avec des bourrades, criaient à tue-tête :

— Place à Son Excellence Li Ta Tchou !... Qu'on s'écarte au plus vite : voici Son Excellence !

Et la foule, apeurée, s'écrasait le long des maisons ou pénétrait en se bousculant dans l'intérieur des boutiques.

Elle s'ouvrait devant les deux hérauts d'armes, formant comme deux murs de chair frissonnante. Dans ce couloir humain s'engageait à toute vitesse l'escorte de Li Ta Tchou.

C'étaient d'abord des porteurs de grosses lanternes faites avec de la peau de vessie collée sur des joncs tressés. Des fleurs rouges les ornaient et, au centre, tracés de haut en bas, les trois caractères : « Li, Ta, Tchou », peints en noir, se détachaient sur la flamme des chandelles. Des soldats venaient ensuite, armés de vieux fusils à pierre qu'ils laissaient balancer au gré de leur marche. Puis les hallebardiers, se redressant dans leur veste rouge ; et au milieu d'eux apparaissait, superbe et solennelle, la chaise verte de cérémonie de Son Excellence.

Quatre vigoureux porteurs la maintenaient sur leurs épaules, par de longs brancards, et ils marchaient d'un pas si vif et si alerte que les hallebardiers étaient souvent obligés de courir pour les suivre.

Ils se bousculaient pour conserver leur place ; et leurs armes, oscillant avec eux, allaient parfois s'abattre sur la foule qui les repoussait avec des cris de douleur.

Sur le passage de la chaise, les gens se haussaient sur la pointe des pieds afin de voir à l'intérieur. Mais Li Ta Tchou ne s'occupait pas de tout ce peuple.

Derrière les stores baissés, invisible au vulgaire, il se laissait bercer doucement par le mouvement des porteurs.

Les yeux demi-clos, il rêvait déjà aux rêves qu'il allait faire lorsque la douce fumée d'opium sortirait en flocons épais de ses narines frémissantes.

Au bout de son long cou, sa tête oscillait à chaque balan-

cement de la chaise, tandis que ses lunettes peu à peu glissaient jusqu'à sa bouche.

Il se trouvait dans cet état qu'on peut qualifier d'heureux, bien figuré par le Bouddha qui contemple son nombril, lorsqu'un léger heurt le tira de cette béatitude : il était arrivé au palais des Cormorans Noirs et, doucement, les quatre porteurs venaient de poser la chaise sur le sol.

Les domestiques, qui suivaient dans des chaises ordinaires, avaient déjà sauté à terre et s'étaient précipités pour relever les stores.

Aidé par eux, Li Ta Tchou péniblement se mit sur ses pieds et, tout courbé encore, entra dans le palais des Cormorans Noirs.

C'était une maison étrange, située à l'extrémité de la ville, qui s'étendait sur une espèce de digue, entre le fleuve aux eaux limoneuses et un petit lac rempli de nénuphars et de lotus. Son unique entrée donnait sur une ruelle étroite, déjà encombrée de chaises à porteurs. Comme dans toutes les maisons de chanteuses, le vestibule était une immense salle qui servait à la fois de cuisine et de refuge pour les coolies.

Aussi, tandis que d'un côté un peuple de marmitons était affairé autour de vastes fourneaux, de l'autre grouillaient à terre, dans toutes les postures, une cinquantaine de soldats, de porteurs de chaises et de valets qui attendaient leurs maîtres. Les uns, allongés près des murs, sommeillaient tranquillement ; d'autres, assis en tailleurs autour de chandelles fumeuses, jouaient entre eux, avec des cartes graisseuses, les quelques sapèques qu'ils avaient gagnées dans la journée. Enfin un petit nombre fumaient leurs pipes en devisant entre eux.

Dans toute la salle flottait une buée empestée, faite de la vapeur des fourneaux, de la fumée des entrailles jetées dans un coin, et aussi et surtout de la respiration humaine mélangée à l'odeur du tabac et des vieilles chandelles.

Mais Li Ta Tchou était habitué à tout cela. Il souleva sa robe, simplement, afin qu'elle ne traînât pas dans les crachats et la poussière sanglante.

Cependant, à son aspect, tous ces Chinois s'étaient mis

debout, et, ramenant leurs poings fermés à la hauteur de leur visage, ils les abaissaient en les écartant vers la terre. Tout le corps suivait, et le front venait se souiller sur le sol.

Ils continuèrent leurs saluts jusqu'à ce que Li Ta Tchou, précédé de ses domestiques, eût pénétré dans un des étroits couloirs qui aboutissaient à ce vestibule.

Son Excellence, toujours digne, marchait à pas lents et majestueux, s'orientant avec sûreté parmi le labyrinthe que formaient les petites cours se succédant les unes aux autres au milieu des bâtiments enchevêtrés.

Car c'était tout un monde que le palais des Cormorans Noirs.

Il s'y servait jusqu'à vingt festins à la fois et c'était le lieu de rendez-vous des plus grands personnages de Chang Sha, qui fêtaient là les chanteuses les plus célèbres, non seulement du Hou Nan, mais encore de la Chine tout entière.

Après avoir erré quelque temps dans le dédale des jardins en rocaille, traversé d'innombrables corridors, passé dans une centaine de petites portes en forme de lune, Li Ta Tchou parvint à une issue sur le petit lac.

Au sein des eaux dormantes s'élevait un pavillon, sorte de pagode, avec une dizaine de toits superposés, aux cornes desquels pendaient des clochettes de fer, tandis que des dragons symboliques en ornaient les arêtes recourbées.

Un pont de bois, tortillé en zigzags, rejoignait au palais des Cormorans Noirs ce bâtiment isolé, spécialement réservé à Li Ta Tchou.

Celui-ci, ayant placé son escorte à l'entrée du pont, se dirigea vers le petit pavillon, suivi d'une troupe de matrones destinées à exécuter ses moindres ordres.

Aussitôt qu'il y fut entré, il leur commanda d'allumer toutes les lanternes accrochées au plafond. Bientôt, à travers les fenêtres bizarrement ouvragées, de longues traînées de lumières multicolores épandirent un arc-en-ciel parmi les champs de lotus.

A la surface de l'eau luisante, des poissons étranges apparurent, faisant miroiter leurs écailles et montrant leurs grands yeux ronds tout surpris, et les poules d'eau, effrayées, se réfugièrent dans l'obscurité des grands roseaux en poussant des cris stridents.

Cependant Li Ta Tchou, ôtant sa belle robe bleue pour être plus à son aise, s'étendit nonchalamment sur un grand divan à deux places qui servait de lit pour fumer l'opium.

Les matrones, affairées, s'empressèrent, lui apportèrent des coussins pour qu'il pût se coucher convenablement.

Après lui avoir offert une tasse de thé, et une soucoupe remplie de graines de pastèques, elles lui présentèrent respectueusement un éventail sur lequel en lettres dorées étaient inscrits les noms des plus fameuses chanteuses de Chang Sha.

Li Ta Tchou y jeta un coup d'œil hautain, puis, du doigt, désigna un nom au hasard.

Quelques minutes plus tard, la chanteuse faisait son entrée.

Elle avait les pieds si petits qu'il fallait deux matrones pour la soutenir quand elle marchait, et encore n'avançait-elle qu'à grand'peine.

Li Ta Tchou leva sur elle son regard morne et ennuyé. Elle ne lui plaisait pas, malgré ses petits pieds.

Elle s'était assise, et, prenant sa guitare sur laquelle elle faisait courir ses doigts allongés, elle commença, d'une voix grêle et monotone, un banal chant d'amour.

Mais Li Ta Tchou ne daignait ni la regarder ni l'écouter; détournant la tête, il grignotait avec indifférence des graines de pastèque.

Véritable lettré, il n'aimait pas la musique, art inférieur, et il méprisait la femme en tant que femme.

Car à quoi bon la femme, si elle n'agit pas sur l'imagination? Elle n'est plus qu'un instrument à plaisir grossier et brutal.

Elle ne peut provoquer qu'une excitation passagère des nerfs qui laisse bientôt l'esprit diminué et mécontent.

Ainsi pensait Li Ta Tchou : dans l'amour, il ne voyait qu'un spectacle d'artiste.

Peut-être sa faiblesse corporelle et son horreur de tout exercice physique n'étaient-elles pas tout à fait étrangères aux idées spéciales qu'il avait sur la femme; mais son mépris de l'amour venait surtout de son scepticisme raffiné et de son admiration pour l'élégance et la bizarrerie du vice.

Aussi, dédaigneux, il fit signe à la chanteuse de s'écarter.

Mais, à peine avait-elle disparu, qu'une idée subite lui vint en tête.

Il se mit à songer qu'il serait peut-être original, dans son cas, d'essayer d'aimer une femme comme fait le vulgaire des hommes.

Cela, d'ailleurs, donnerait encore plus de prix par la suite à ce qui le distinguait d'ordinaire, lui, l'exquis Li Ta Tchou, de cette foule ignorante et bornée.

Aussi, s'adressant à la première des matrones, il lui dit :

— Ne pourriez-vous pas me trouver une femme qui ne me déplaise pas trop ?

— Excellence, — répondit la matrone, — nous avons ici Fleur de Pêcher, que vous connaissez bien.

— Fleur de Pêcher — reprit gravement Li Ta Tchou — est une petite fille dont j'apprécie les mérites quand je fume l'opium. Mais ce n'est pas de ce genre de plaisir que je veux parler. Je voudrais une femme qui me fût agréable, une véritable femme et non une poupée... Enfin, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Surprise, la matrone murmura malgré elle :

— Son Excellence rajeunit...

Et Li Ta Tchou, qui avait l'oreille fine, s'écria, tout hors de lui :

— Non, je ne rajeunis pas ! Ce n'est pas cela. Mais il m'est venue une idée qui me semble extrêmement plaisante. Je désire, en aimant réellement une vraie femme, ou pour mieux dire en l'aimant brutalement comme un coolie, essayer d'un contraste avec les délicates sensations auxquelles je suis habitué... Or, encore me faut-il trouver une femme qui me plaise pour faire cette expérience.

La matrone, toute rougissante, s'excusa de s'être ainsi trompée, et, quoique ne comprenant toujours pas très bien où Li Ta Tchou voulait en venir, elle lui dit en s'inclinant :

— Je vais tâcher de faire mon possible pour satisfaire Son Excellence. Je connais justement une jeune chanteuse de Ning Po qui vient d'arriver à Chang Sha. C'est la plus jolie fille qu'on ait encore vue ici. Elle répond au nom gracieux de Bouton d'Or pâle. Faut-il l'envoyer chercher ?

— Évidemment ! — répondit Li Ta Tchou. — Si elle ne

me plaît pas, ce qui est probable, elle aura toujours eu le plaisir de s'être dérangée pour moi.

Et, souriant malicieusement, car il n'avait pas grande confiance dans le bon goût de la matrone, il lui commanda d'aller chercher bien vite cette célèbre beauté.

En attendant son apparition, il continua, pour s'occuper, à grignoter des graines de pastèque avec sa solennité habituelle.

III

Si Li Ta Tchou avait des idées spéciales sur l'amour, Bouton d'Or pâle n'en avait pas moins.

Elle ne considérait l'amour ni comme un plaisir ni comme un besoin, mais comme une nécessité indispensable pour la tirer du milieu où elle vivait.

L'amour, selon elle, c'était l'examen que doit subir la femme pour arriver à un rang supérieur. Et elle tenait à avoir un examinateur capable d'apprécier ses mérites, qui étaient fort grands.

Car la charmante Bouton d'Or pâle était en vérité la plus jolie fille de tout le céleste Empire.

Elle avait ce teint mat, presque blanc, qui rend célèbres dans toute la Chine les femmes de Ning Po, des sourcils adorablement retroussés et des yeux allongés, aux paupières si rapprochées qu'ils semblaient deux simples fentes faites d'un coup de rasoir.

Son nez était si petit qu'il n'existait pour ainsi dire pas; et sa bouche mignonne, rouge comme une cerise, était juste assez grande pour laisser passer une graine de pastèque.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable chez elle, c'étaient ses pieds.

Sa mère les lui avait si bien brisés dès sa naissance qu'ils ne s'étaient jamais développés et mesuraient à peine la longueur de son petit doigt.

Ils terminaient gracieusement les jambes, qui ressemblaient à deux longs fuseaux.

Car, si l'atrophie des pieds avait atteint les mollets, qui

ne présentaient pas cette courbe disgracieuse, admirée à tort chez les barbares d'Occident, en revanche, les cuisses et les hanches s'étaient développées d'une façon anormale.

Il en résultait que, si Bouton d'Or pâle ne pouvait faire plus de trois pas sans souffrir horriblement, elle les faisait du moins en roulant ses hanches d'une manière tout à fait voluptueuse.

Son caractère s'en était ressenti. D'une part, la connaissance de sa beauté l'avait rendue excessivement coquette et vaniteuse, et, d'autre part, l'habitude de la souffrance avait considérablement augmenté ses dispositions à la mauvaise humeur; elle était acariâtre, violente et colère, ce qui est toujours une qualité pour une femme : en général, cela la fait respecter et lui tient lieu d'esprit.

Enfin, comme dernier charme, Bouton d'Or pâle avait une voix si aiguë que, pour s'accompagner, elle était obligée de tendre à les casser les cordes de sa guitare.

Telle était la merveilleuse, extraordinaire et divine créature que la matrone du palais des Cormorans Noirs avait envoyé chercher pour charmer le puissant Li Ta Tchou et satisfaire son caprice.

L'histoire de Bouton d'Or pâle, jusqu'à ce jour, avait été triste et agitée.

Après son enfance, écoulée à Ning Po, sous le toit de son père, — qui était justement ce même Tchen Ki Ping, enfermé à l'heure présente dans une étable à cochons, — elle se dirigea vers Chang Haï pour tirer parti de sa beauté et de sa jolie voix.

Jusqu'au dernier moment, son père avait essayé de la détourner de ce projet. Il aurait préféré lui faire épouser un de ses jeunes collègues manucures et toucher ainsi la somme que le jeune homme aurait été obligé de lui donner, suivant l'usage, pour le rembourser des frais d'éducation. Mais Bouton d'Or pâle avait énergiquement refusé cette solution, se jugeant avec raison digne d'un meilleur sort, et, pour achever de convaincre son père, elle l'avait menacé de le laisser après sa mort sans culte filial, oublié dans son cercueil, comme un homme incapable d'avoir une postérité.

Tchen Ki Ping, devant ces terribles menaces, avait fini

par consentir au départ de sa fille, et, tandis que celle-ci gagnait Chang Haï, la ville des riches étrangers, il s'enfonça dans l'intérieur de la Chine pour y chercher fortune de son côté.

Après de nombreux voyages, il se fixa définitivement à Chang Sha, où la clientèle était riche et nombreuse. Et il resta là, recevant de temps en temps des nouvelles de sa fille qui lui racontait ses succès.

Grâce à sa beauté, elle était devenue l'étoile de la plus grande maison de thé de Footchow road, cette rue de la concession anglaise de Chang Haï, restée entièrement chinoise, où des millionnaires de tous les pays vont rendre aux beautés de la Chine le culte qui leur est dû.

Tous les soirs, devant un public composé des plus grands mandarins et des plus riches étrangers, elle apparaissait dans sa splendeur d'idole, et le nombre de ses adorateurs était si grand qu'à eux seuls ils auraient rempli le plus vaste temple de Pékin.

Chaque jour, Bouton d'Or pâle recevait des cadeaux admirables et des lettres d'amour rédigées dans toutes les langues connues.

Elle accueillait les cadeaux et brûlait les lettres, mais elle gardait toujours sa virginité.

Elle estimait très haut un pareil trésor. Et il lui en fallait un autre en échange.

Tchen Ki Ping, dans sa retraite de Chang Sha, était heureux des succès de sa fille.

Il reconnaissait qu'elle avait eu raison de ne pas l'écouter et il était fier de posséder une pareille enfant.

Il la voyait déjà parvenant aux plus hautes destinées, tandis que lui, Tchen Ki Ping, serait nommé manucure de l'Empereur, avec le rang, au moins, d'un mandarin de septième classe.

Aussi quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un beau jour il vit arriver à Chang Sha sa fille adorée, le pauvre petit Bouton d'Or pâle, les yeux rougis par les larmes, les traits tirés par la douleur : une vraie figure d'agonisante !

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? — s'écria le vieux Tchen Ki Ping, bouleversé.

Alors Bouton d'Or Pâle tomba dans ses bras en sanglotant, et lui fit le récit de ses infortunes :

— Vous savez, mon père, combien j'étais heureuse et quels étaient mes succès à Chang Haï. J'étais devenue la première chanteuse de la ville et j'éclipsais toutes mes rivales. Une foule d'adorateurs s'attachait à mes pas. Les plus grands mandarins, tous les soirs, arrivaient en chaise verte dans Footchow road pour m'adresser leurs compliments ; et, tous les matins, leurs domestiques se présentaient chez moi pour m'apporter leurs présents... Le malheur voulut que parmi mes admirateurs se trouvât un riche Européen. Il était effroyablement laid : il avait des yeux monstrueux, de couleur bleue, et des moustaches jaunes hérissées qui lui montaient jusqu'aux paupières. Quant à son nez, il était si immense, que je ne pouvais le regarder sans trembler d'effroi. Mais je ne m'occupais pas de cette laideur, tellement j'avais le désir, mon père, en devenant riche et puissante, de contribuer à votre bonheur.

Tchen Ki Ping, ému, embrassa tendrement sa fille :

— Voilà, — dit-il — de nobles sentiments : puisses-tu toujours les conserver !

— Hélas ! — reprit-elle, — je me laissai faire la cour par cet Européen. Elle dura six mois, ce qui est le minimum exigé par nos traditions. Pendant tout ce temps, l'Européen se montra charmant avec moi. Il m'envoyait chaque jour des bijoux qui me semblaient magnifiques, et il y joignait même quelques vers d'amour. Ah ! ces poésies auraient dû m'avertir du danger que je courais. Elles étaient aussi détestables que leur auteur. C'est ainsi qu'elles célébraient ma figure avant mes pieds. C'était d'une grossièreté !... Enfin, je passais encore là-dessus. Je me figurais cet Européen riche et puissant, car les plus grands mandarins s'inclinaient devant lui. Et, un jour, mon père, un jour à jamais maudit, je consentis à aller chez lui, et je succombai, naturellement. Oui, mon père, ce fut un Européen qui eut ma virginité. Quelle honte !

Et Bouton d'Or pâle, de nouveau sanglotant, se laissa retomber dans les bras de son père.

Tchen Ki Ping s'efforçait de la consoler :

— Ma pauvre petite, cela ne fait pas grand'chose, si personne ne le sait ! — lui murmura-t-il à l'oreille.

Mais elle, toujours en larmes, l'interrompit brusquement :

— N'essayez pas de me consoler, laissez-moi continuer, mon père... Si je m'étais ainsi abandonnée à ce misérable, si j'avais triomphé de mon horreur pour lui, si je m'étais ainsi souillée, c'est que j'avais une excuse : il m'avait signé un chèque de vingt mille taëls, dont je comptais vous remettre une partie.

— Eh bien? — s'écria Tchen Ki Ping, de plus en plus attendri.

— Eh bien, — poursuivit Bouton d'Or pâle, — ce chèque était faux, et faux également tous les bijoux qu'il m'avait donnés, les perles qui ornaient mes oreilles, les bagues qui garnissaient mes doigts; et si les plus grands mandarins s'inclinaient devant cet Européen, c'est uniquement, comme je l'ai appris plus tard, parce que, traîtreusement, il leur envoyait à la dérobée de grands coups de poing dans le ventre... Hélas ! en vendant tout ce que m'avait offert ce monstre, c'est à peine si j'en ai tiré quarante taëls, juste de quoi venir vous rejoindre ici... Une chanteuse comme moi, perdre sa virginité pour quarante taëls, n'est-ce pas affreux et irréparable?

— C'est tout simplement stupide, — prononça gravement Tchen Ki Ping, vexé du dénouement, — mais ce n'est pas irréparable, car il suffit de n'en pas parler.

— Hélas ! mon père, comment cacher ma faute? Je porte dans mon sein le fruit maudit de ces exécrables amours.

— Ah! — dit Tchen Ki Ping, — voilà qui est plus ennuyeux.

Et, ayant réfléchi quelques instants :

— Ma fille, — continua-t-il, — il n'y a qu'une chose à faire, c'est de ne plus le porter. Nos traditions le recommandent, nos lois ne s'y opposent pas et ton honneur l'ordonne... Tu pourrais également te suicider; mais, comme tu es fille unique, tu dois conserver la vie pour pouvoir honorer la mémoire de tes ancêtres. La seule solution est donc de faire disparaître le plus tôt possible le fruit maudit de tes entrailles.

Bouton d'Or pâle, qui craignait la souffrance, murmura :

— Ne serait-il pas plus simple de l'étrangler à sa naissance?

— Non, mon enfant, — reprit Tchen Ki Ping. — Confucius condamne l'infanticide comme un crime, et d'ailleurs une grossesse poussée jusqu'à son terme déformerait ta taille. Laisse-moi te donner les avis de mon expérience. Dès demain matin, je t'apporterai des poches de musc toutes fraîches... C'est un gros sacrifice pour moi, car elles valent le poids de l'or. Mais l'honneur de ma fille avant tout !

Bouton d'Or pâle, tout émue, embrassa son vieux père et se rangea donc à ses sages conseils.

Les poches de musc, habilement employées, firent leur effet accoutumé.

Quelques jours après, Bouton d'Or pâle fut délivrée ; mais la secousse avait été trop forte et la pauvre chanteuse resta longtemps entre la vie et la mort, délirant sans cesse, parlant confusément d'amour et de vengeance, des maisons de chanteuses et des « diables étrangers ».

Tchen Ki Ping, devant sa fille unique agonisante, songeait avec angoisse qu'il était trop vieux pour en avoir une autre. Si Bouton d'Or pâle mourait, non seulement il perdrait tous les frais de son éducation, mais encore il risquerait de rester sans culte filial.

Enfin, heureusement, peu à peu, cette fille adorée fut rendue à l'affection de son père, et, la maladie ayant encore pâli son visage et affiné ses traits, elle se retrouva, lors de sa guérison, aussi jolie qu'avant et encore plus désirable.

Mais elle gardait au fond du cœur une haine implacable contre cette race maudite d'étrangers, cause de tous ses malheurs.

Et quand Tchen Ki Ping lui disait, pour la consoler, que tout était maintenant réparé, elle s'écriait avec fureur :

— Non, tout n'est pas réparé ! Il me faut du sang d'Européen pour venger cet outrage, pour laver ma souillure, pour me faire oublier les souffrances que j'endure. Du sang ! il me faut du sang d'Européen !

Alors Tchen Ki Ping, désolé, levant vers le ciel ses grands bras décharnés, prenait à témoin tous les Bouddhas de la création que seule l'Impératrice de Chine pouvait se permettre un luxe pareil. Mais Bouton d'Or pâle, exaspérée, haussait ses jolies épaules avec dédain et répétait :

— Je sais bien, mon père, que vous n'êtes pas capable de m'offrir cette consolation; mais je l'obtiendrai, un jour ou l'autre, si j'arrive à me faire aimer d'un homme de cœur.

Et, cette pensée lui rendant un peu d'espoir, elle se résigna à redevenir chanteuse vierge.

Les succès qu'elle obtint à Chang Sha la consolèrent un peu de sa malchance passée. Elle eut de nouveau une foule d'adorateurs attachée à ses pas.

Mais le malheur l'avait rendue prudente et elle était bien résolue à ne plus se donner qu'après mûre réflexion.

Pourtant, lorsqu'elle reçut le message de la matrone du palais des Cormorans Noirs, lui mandant de venir visiter Son Excellence Li Ta Tchou, une lueur d'espérance naquit dans son cerveau.

Elle se précipita devant son miroir en cuivre poli, et, prenant sa boîte à fards, elle allongea encore ses yeux d'un trait noir, mit du blanc sur ses joues et du rouge sur ses lèvres, et se peignit ses longs sourcils.

Puis, ayant tendu les bandes de toile qui serraient ses petits pieds, elle enfila son pantalon de cérémonie, dont les jambes finissaient en entonnoirs énormes, au-dessus des chevilles, et faisaient ressortir la petitesse de ses souliers.

Elle revêtit ensuite une espèce de manteau en forme de sac qui, moulant seulement les hanches, lui tombait jusqu'aux genoux. Enfin, ayant mis dans ses cheveux un bouquet de fleurs odorantes et garni ses poignets de bracelets étincelants, elle appela ses servantes pour l'aider à gagner sa chaise à porteurs.

Elle était d'avance tout émue de son entrevue avec Li Ta Tchou. Impatiente d'en connaître le résultat, elle excitait avec de petits cris de colère ses porteurs à hâter leur marche.

Quand elle fut arrivée au palais des Cormorans Noirs, elle fit appeler le plus robuste des coolies, et, s'étant agenouillée sur une de ses larges épaules en se cramponnant à la natte de sa tête, elle lui commanda de la transporter au plus vite au pavillon du petit lac.

Bouton d'Or pâle avait le pressentiment que sa fortune était là-bas, et aussi sa vengeance contre les Européens.

Et son petit cœur battait si fort que l'énorme coolie qui la

portait sur son épaule, ayant peur de la laisser tomber, s'arrêta subitement.

Mais elle, furieuse, le frappant d'un coup d'éventail en plein visage, lui ordonna de reprendre sa course et, pour qu'il allât plus vite, elle lui piqua dans la nuque une des longues épingles dorées qui maintenaient ses cheveux.

Le coolie poussa un cri de douleur et, affolé, se mit à courir vers le pavillon.

Elle, amusée, se cramponnant de plus en plus fort à la natte, riait d'un rire argentin qui s'égrenait au loin dans le silence de la nuit.

Et, sur les toits du petit pavillon, les fantastiques dragons qui en ornaient les arêtes semblaient s'éveiller à ce rire et dardaient vers Bouton d'Or pâle leurs prunelles de pierre et leurs griffes d'airain.

IV

Bouton d'Or pâle fit une entrée triomphale sur l'épaule de son coolie.

Dès qu'elle eut franchi le seuil de la porte, gracieusement, du haut de son perchoir, elle salua Son Excellence Li Ta Tchou. Puis, ayant fait signe à son coolie de s'accroupir, elle se laissa glisser légèrement à terre.

Alors, se servant de ses bras comme d'un balancier pour assurer son équilibre, elle fit à grand'peine, en roulant ses hanches, quelques pas pour gagner le siège le plus voisin du lit où était étendu Li Ta Tchou.

Celui-ci, poliment, s'était mis sur son séant et un vague sourire, fait de surprise et d'admiration, flottait sur sa figure, si sérieuse d'ordinaire. Il examinait attentivement Bouton d'Or pâle, comme on étudie un objet d'art curieux et rare dans ses plus petits détails.

Puis, satisfait probablement de son examen, il se mit à regarder avec attention ses pieds mignons. A cette déclaration d'amour, à laquelle elle ne pouvait se méprendre, Bouton d'Or pâle sentit son petit cœur battre d'émotion et d'orgueil.

Modeste et silencieuse, elle baissait les yeux, en attendant que Son Excellence voulût bien lui adresser la parole.

Mais Li Ta Tchou, ému, lui aussi, bien malgré lui, se contenta de pousser un soupir.

Alors elle leva les yeux, et il lui fit signe de chanter.

Elle prit sa guitare, l'accorda; puis, avec ses doigts agiles, qui glissaient comme des ombres roses sur l'instrument d'ébène, elle préluda doucement.

Ce fut d'abord comme un souffle imperceptible qui fit vibrer les cordes d'acier : telle la plainte légère des roseaux que la brise vient caresser au crépuscule.

Puis, peu à peu, les sons s'enflèrent, augmentèrent d'acuité, et, soudain, Bouton d'Or pâle, avec sa voix perçante, se mit à célébrer la gloire immortelle qui s'attache au culte divin des lettres.

Elle chantait leur triomphe et leur beauté sacrée, et par les notes aiguës de son chant s'exprimait le délire d'un cœur enthousiasmé.

Cependant, suivant la coutume des grandes chanteuses, son visage restait impassible et ses yeux aux paupières baissées restaient fixés sur le sol, les prunelles immobiles. Aucun frémissement ne faisait trembler ses lèvres, toujours entr'ouvertes de la même manière, et les notes perçantes qui sortaient de son gosier palpitant s'égrenaient toujours avec la même pureté dans l'air frissonnant.

Li Ta Tchou, émerveillé de cet art, ne pouvait détacher ses regards de l'admirable jeune fille.

Ses nerfs, surexcités par l'acuité du chant, vibraient délicieusement, et son imagination, flattée de voir la musique servante des lettres, lui montrait Bouton d'Or pâle à travers le voile d'une poésie divine.

Lorsqu'elle eut fini de chanter, il lui demanda en souriant :

— Qui êtes-vous donc, pour arriver par le simple son de votre voix à me charmer ainsi?

Et Bouton d'Or pâle, s'inclinant avec grâce, lui répondit avec la politesse affectée, exigée par les coutumes séculaires :

— Je suis une fille laide qui chante comme un hibou

devant Sa merveilleuse Excellence. Puisse-t-elle m'en excuser!

Li Ta Tchou, bien qu'il s'attendît à une réponse analogue, fut surpris de son humilité.

— Votre politesse — lui dit-il aimablement — n'a d'égale que votre beauté, et vous chantez comme un oiseau de paradis... Mais je vous prie de vous départir de cette extrême politesse qui vous force à dire de pareils mensonges sur votre exquise personne.

— Il sera fait suivant les désirs de Votre Excellence, — reprit Bouton d'Or pâle, — et je me permettrai de parler devant elle d'une façon grossière.

— « Grossière » — repartit Li Ta Tchou — n'est pas le mot qui convient. C'est encore un excès de votre politesse, si délicate et si pure. C'est « naturelle et charmante » que vous voulez dire.

Bouton d'Or pâle, après un petit salut, répondit :

— Je parlerai d'une manière naturelle. Je vous dirai donc simplement que je suis née à Ning Po, où reposent les cercueils de mes ancêtres. Je suis venue à Chang Sha retrouver mon père vénéré pour soigner ses vieux jours.

— Ce sentiment vous honore, — dit Li Ta Tchou. — Et comment s'appelle votre père?

— Tchen Ki Ping, — répondit Bouton d'Or pâle.

— Tchen Ki Ping... Tchen Ki Ping..., — répéta plusieurs fois Li Ta Tchou devenu soucieux, — ce nom ne m'est pas inconnu. Que fait donc votre père?

— Il est d'humble origine, — murmura-t-elle, un peu fâchée d'ainsi trahir sa basse naissance; — bien que grand par ses vertus, il exerce le pauvre métier de manucure.

— Ah! il est manucure, — reprit Li Ta Tchou, auquel certains souvenirs récents revenaient tout à coup en tête.

Et, d'un air embarrassé, il continua, comme se parlant à lui-même :

— Voilà qui est extrêmement ennuyeux...

Bouton d'Or pâle, tremblante, se méprenant sur cette parole, s'empressa de dire d'un ton suppliant :

— Je prie Son Excellence de vouloir bien m'excuser d'être sortie de si bas.

— Il ne s'agit pas de cela, — interrompit Li Ta Tchou, — cela n'a guère d'importance : les perles sortent toujours des huîtres... Mais j'ai commis, ce soir, une petite erreur que je désirerais réparer. Qu'on m'apporte au plus vite un pinceau pour écrire.

Les matrones se précipitèrent pour exécuter son ordre.

Et Li Ta Tchou, ayant reçu un pinceau aux poils fins et souples, en trempa la pointe dans l'encre de Chine délayée.

Puis sur une large feuille de papier rouge, en beaux caractères bien nets et bien moulés, il traça la missive suivante :

« Je prie mon fidèle intendant de remettre immédiatement en liberté le manucure Tchen Ki Ping, auquel il versera cent taëls avec politesse. Comme une sentence rendue doit toujours être exécutée d'après notre juste coutume, il fera fouetter à la place le barbier Ao Yang Ing, qui a oublié de raser complètement un poil de la narine gauche de Son Excellence Li Ta Tchou. Que ceci soit exécuté tout de suite et avec exactitude. Ainsi l'ordonne le puissant Li Ta Tchou, lettré et mandarin de première classe. »

Ayant plié cette lettre avec soin, Li Ta Tchou l'introduisit dans une enveloppe blanche à large bande rouge, sur laquelle il inscrivit l'adresse de son intendant, et il commanda de la porter à son yamen avec la plus grande promptitude.

Alors, quittant son air préoccupé, Li Ta Tchou dit, en s'adressant à Bouton d'Or pâle, avec l'air le plus affable :

— Figurez-vous que je me suis rappelé soudain que j'avais ordonné à mon intendant, ce soir même, de faire donner cent coups de bambou à votre père !

— Ah ! le pauvre homme ! — s'écria Bouton d'Or pâle, consternée.

— Rassurez-vous ! reprit Li Ta Tchou d'un ton aimable. Je viens d'écrire à mon intendant que c'est cent taëls que j'avais voulu dire... Je ne sais comment j'avais commis cette erreur : une distraction, sans doute !

— Oh ! c'est une distraction bien excusable pour un cerveau toujours occupé de si hautes pensées, — s'empressa

de répondre Bouton d'Or pâle. — Et cela fait honneur à l'esprit de justice de Votre Excellence d'avoir bien voulu la réparer.

Et elle sentait une grande joie l'envahir. Elle ne croyait pas du tout à la fameuse distraction de Li Ta Tchou, mais elle se rendait compte qu'elle avait une certaine influence sur lui et qu'elle venait de remporter un premier succès très appréciable.

Curieuse de voir l'effet qu'elle produisait, elle fixa sur lui ses yeux noirs, qui brillaient comme des éclairs à travers la fente étroite de ses paupières.

Li Ta Tchou, gêné, détourna son regard.

Alors un immense et fol orgueil remplit le cœur de Bouton d'Or pâle.

Elle comprenait tout l'empire qu'elle avait sur lui, et elle se réjouissait déjà à la pensée qu'elle arriverait à le dominer entièrement.

Ah! comme elle serait forte et puissante! comme elle pourrait se venger de ces misérables Européens qu'elle détestait!

Et le bouton de corail rouge d'un amant princier dansait devant ses yeux éblouis par l'avenir.

Quant à Li Ta Tchou, il se sentait comme mû par une force invincible qui l'attirait vers Bouton d'Or pâle, et cette sensation nouvelle le jetait dans un trouble inexprimable.

Il contemplait Bouton d'Or pâle avec une sorte d'anxiété.

Il était tout étonné de sentir palpiter son cœur.

Et, en même temps, un désir brutal lui venait de posséder cette femme.

Il essayait en vain de se raisonner, de se rappeler son rang et ses idées de lettré.

Comme c'était grossier et vulgaire, la passion qui l'agitait! C'était à peine digne du dernier des coolies.

Mais il avait beau se dire tout cela, ses yeux ne se détachaient pas de la chanteuse.

Et elle lui souriait, tout heureuse des secrets hommages qu'il lui adressait malgré lui.

Et se sourire rendait Li Ta Tchou presque fou de désir. Il regardait maintenant les petits pieds de Bouton d'Or pâle, et il songeait avec volupté à leur douceur.

Oh ! ces petits pieds divins, il les voyait en rêve, avec la grande fente du cou-de-pied brisé, entre le talon rose resté intact et l'orteil, qui portait comme des fleurs les quatre autres doigts repliés sous lui.

Avec quelle ivresse, avec quelle passion, il les serrerait dans ses mains frissonnantes !

Et cette pensée l'affolait si bien que, brusquement, hors de lui, il demanda à Bouton d'Or pâle :

— Venez-vous à mon yamen ce soir ?

Mais elle, se redressant avec colère, lui répondit noblement :

— Je suis chanteuse, Excellence. Daignez vous rappeler ce que dit Confucius.

Et le malheureux Li Ta Tchou se rappela que Confucius louait la politesse comme la première des vertus.

Or, la plus élémentaire politesse voulait qu'il fît au moins trois mois la cour à Bouton d'Or pâle, en lui envoyant de nombreux cadeaux et de poétiques compliments, avant de se permettre l'inconvenante demande qu'il venait de faire.

— Excusez-moi, — s'empressa-t-il de dire ; — je me suis de nouveau trompé dans mes paroles. Mon émotion est telle en vous voyant que j'ai mis au présent ce que je souhaite pour l'avenir.

Et, ayant réfléchi un instant, il reprit :

— Permettez-moi de donner demain un festin en votre honneur. J'y inviterai mes amis et les gens les plus notables de Chang Sha. Ainsi se trouvera fixée la date où je commencerai de vous faire la cour. J'espère, en me conformant ainsi aux traditions, obtenir de votre indulgence qu'elle accepte ma modeste invitation.

— Comment refuserais-je un pareil honneur ? — répondit Bouton d'Or pâle, dont la colère faisait place à une fierté sans bornes. — Je suis absolument aux ordres de Son Excellence : où devrai-je la retrouver demain ?

— Ici même, — dit Li Ta Tchou, devenu songeur. — Je veux donner le festin au même endroit où j'ai eu le bonheur de vous connaître.

Et, galant, il n'ajoutait pas que c'était là où, après un festin, se fumait le meilleur opium.

Car le désir de l'opium le reprenait. Maintenant qu'il n'avait plus que la perspective lointaine de posséder la jolie chanteuse, il revenait tout entier à ses passions ordinaires.

Et, la pensée de l'opium l'absorbant de nouveau, il regardait Bouton d'or pâle sans la moindre gêne, ni la moindre émotion.

Elle, inquiète, sentait qu'elle s'était abusée en croyant la victoire acquise.

Elle contemplait anxieusement le visage de Li Ta Tchou redevenu impassible, et elle comprenait maintenant qu'elle aurait à lutter, pour établir son pouvoir, contre d'autres passions plus fortes, qu'elle ne connaissait pas encore mais qu'elle devinait.

Elle songea que la durée de sa présence ne pourrait que nuire au souvenir qu'elle lui laisserait.

Timidement, elle pria Li Ta Tchou de lui permettre de se retirer, prenant comme prétexte l'inquiétude qu'aurait son père si elle rentrait trop tard.

Et, saluant gravement Son Excellence, elle fit appeler son coolie.

Puis l'ayant fait accroupir et s'étant agenouillée sur son épaule, elle lui commanda de la porter à sa chaise. Elle n'espérait plus rien obtenir de cette soirée.

Li Ta Tchou, en la voyant s'éloigner, fut saisi de regrets. Pour un moment, il oubliait de nouveau l'opium et hésitait : il était presque sur le point de la rappeler.

Tout pensif, il regardait peu à peu s'effacer dans la nuit les formes idéales de cette petite idole perchée sur son piédestal humain.

Et des rêves amoureux, inconnus jusqu'alors, remplissaient son cerveau ébranlé.

Il se demandait maintenant où était la vérité, où était le véritable bonheur : dans l'assouvissement d'une passion simple et violente, ou dans le raffinement d'une volupté cherchée et délicate ?

Jusqu'à ce jour, il avait repoussé la première hypothèse avec horreur, comme contraire et pernicieuse à toutes les idées qui lui étaient chères.

Maintenant il la considérait comme plausible, avec angoisse.

Il était inquiet pour l'avenir, il doutait du bonheur qu'il avait cru certain ; il regrettait amèrement son calme et doux scepticisme, qu'il sentait diminuer de plus en plus.

V

Quand Bouton d'Or pâle eut disparu au bout du petit pont, un apaisement se fit dans l'esprit de Li Ta Tchou.

Il passa la main sur son front comme pour en chasser sa rêverie, et, d'une voix brève, enjoignit aux matrones d'apporter ce qu'il fallait pour fumer l'opium et de faire venir Fleur de Pêcher.

Puis, suivant la mode des fumeurs d'opium, ayant placé un coussin pour soutenir sa tête, il s'étendit sur le côté, couché en chien de fusil, les talons ramenés vers les cuisses.

Minutieusement, il se mit à surveiller les préparatifs des matrones.

Celles-ci placèrent d'abord à côté de lui, sur le lit même, une petite table en bois précieux, ornée d'incrustations de nacre. Sur le marbre vert qui la recouvrait, elles arrangèrent avec ordre le petit pot contenant l'opium, la longue aiguille qui servait à le préparer, la petite lampe pour l'enflammer et une coupe pour en recueillir les cendres. Tous ces objets étaient en argent ciselé, travaillés merveilleusement. C'était autant de bijoux de valeur, de véritables bibelots artistiques.

Mais le plus remarquable était certainement la pipe à opium. C'était un long bâton en bois précieux, creusé pour laisser passer la fumée. Des incrustations d'argent dessinaient autour deux dragons qui s'enchevêtraient savamment, jusqu'à l'extrémité de la pipe. Là, leurs deux têtes, aux gueules entr'ouvertes, se dressaient en face l'une de l'autre et soutenaient sur leurs dards hérissés une espèce d'œuf étrange, le fourneau sacré où se consumait l'opium.

L'embouchure de cette pipe était en ivoire uni et lisse, afin que les lèvres s'y pussent appliquer sans se blesser.

Les matrones la portaient avec précaution et respect, et Li Ta Tchou, dans un recueillement subit, jetait sur elle des regards attendris. Il ne pensait plus qu'à cette pipe; elle redevenait sa divine et unique maîtresse, et l'image de Bouton d'Or pâle s'effaçait peu à peu dans son cerveau maladif.

Et Li Ta Tchou, impatient, réclamait Fleur de Pêcher, la seule prêtresse qui sût l'aider dignement à rendre son culte à l'opium.

Enfin elle apparut, titubant sur ses petits pieds brisés, et, souriante, alla se pelotonner près de lui.

C'était une petite fille d'une douzaine d'années, mais elle en paraissait à peine dix, tellement son pauvre corps souffreteux était chétif et gringalet. Entre ses paupières bleuies par l'anémie, son œil luisait, tantôt fixe et hébété, tantôt étincelant et fiévreux.

Elle restait souvent la bouche entr'ouverte, sans un mouvement, comme plongée dans une rêverie sans fin, et son corps s'alanguissait, avec des gestes las.

Puis, soudain, sans motif apparent, elle sortait de sa morne torpeur, et, éclatant d'un rire nerveux, elle s'agitait avec frénésie, comme secouée tout entière par d'étranges frémissements.

Elle avait été élevée, un peu à la manière d'un petit animal, dans une de ces épouvantables maisons publiques qui pullulent à Chang Sha.

Sa mère, une des pensionnaires de cette maison, était morte en couches, laissant ce petit paquet de chair vivante aux mains des matrones.

Quant à son père, bien entendu, il était inconnu même de sa mère, qui ne savait lequel, parmi ses innombrables amants de passage, l'avait fécondée.

Fleur de Pêcher était-elle la fille d'un pauvre coolie, ou d'un grand seigneur, nul être humain n'aurait pu le dire. Pourtant ses mains et ses pieds étaient fins et déliés, et l'attache de son cou dénotait une origine aristocratique.

Une matrone la recueillit pendant qu'elle vagissait entre les bras de sa mère agonisante; elle lui brisa les pieds avec art, pour qu'elle devînt plus tard une source de profits, puis,

l'ayant enveloppée dans une couverture, l'abandonna dans un coin. Pendant la première année, personne ne s'occupa sérieusement de ce malheureux petit être, qui restait des nuits entières à gémir et à hurler de faim.

Si parfois quelqu'un, agacé de ses cris, ne lui avait fait boire un peu de lait ou d'eau sucrée, elle serait certainement morte d'inanition. Fleur de Pêcher s'éleva ainsi, nourrie au hasard par ceux qui passaient près d'elle.

La matrone qui l'avait recueillie ne la lavait que lorsque sa couche, devenue une infection, exhalait des odeurs par trop intolérables.

Elle la trempait alors rapidement dans une cuve d'eau chaude et la rejetait toute pleurante, sans même l'essuyer, sur une nouvelle couche de douleur.

Pourtant Fleur de Pêcher résistait tant bien que mal à ces traitements barbares. Un bon génie la protégeait, sans doute, à moins que sa constitution ne fût exceptionnellement robuste. Vers l'âge de deux ans, elle était assez forte pour faire ses premiers pas.

Elle en profita pour se traîner à travers la maison publique, dévorant tout ce qui lui tombait sous la dent. Toute nue, son petit corps couvert de boue et de poussière, ses cheveux emmêlés et remplis de crasse fétide, elle se glissait comme un gros rat au milieu des boîtes à ordures, cherchant de quoi manger.

Le soir venu, elle se couchait dans un coin quelconque, parfois sous un lit, qui la garantissait des courants d'air, ou derrière la grande cuve à faire cuire le riz, qui lui communiquait une douce chaleur pendant l'hiver.

Cependant, peu à peu, se formait son corps et s'éveillait son intelligence. Avec sa précocité orientale, elle devinait déjà bien des horreurs, quand sa mère adoptive, la voyant âgée d'une huitaine d'années, résolut de profiter de tous les attraits que cette faible chair d'enfant pouvait présenter à de séniles désirs. L'ayant élevée, elle avait droit de propriété incontestable sur elle. Aussi, un beau jour, après l'avoir lavée, peignée et parfumée, elle l'habilla de quelques oripeaux de soie, et la poussa dans les bras du premier vieillard vicieux qui se trouvait là.

A partir de ce moment, Fleur de Pêcher passa presque toutes ses nuits à tenir compagnie aux fumeurs d'opium.

Ce n'est qu'à l'aube, lorsque la dernière pipe échappait aux doigts engourdis d'un fumeur somnolent, qu'il lui était permis de goûter un peu de repos.

Elle dormait alors presque toute la journée, et, le reste du temps, elle se tenait généralement accroupie dans un coin à rêvasser, dans un état d'hébétude voisin de l'idiotie.

Elle n'en sortait que si une matrone, pour l'amuser, lui épelait à grand'peine une des fables fantastiques du Yü Li.

C'est ainsi qu'elle apprit les histoires merveilleuses du célèbre Shang Ti, qui, dans un autre monde, s'occupe des âmes de petites courtisanes.

Elle apprit aussi beaucoup d'autres choses que contenait le célèbre livre du Yü Li.

Elle sut que les hautes tours du Pé T'ang [1], à Pékin, avaient empêché le vol favorable des bons génies ; que les Européens, en creusant des trous dans la terre, avaient blessé à l'œil le Dragon souterrain. Elle sut qu'ils seraient changés en pourceaux après leur mort, et elle eut ainsi des idées politiques et religieuses.

Elle comprit que le tout, dans la vie, était d'avoir un Fong Shui [2] favorable, et, pour se le rendre propice, elle brûlait en son honneur des lingots simulés, en papier argenté, ou tirait des pétards. Et elle mit ainsi le ciel de son côté.

Enfin, elle se consola d'être chétive et souffrante en pensant qu'après leur mort les médecins, qui étaient incapables de la soigner, seraient changés en ânes par le divin Shang Ti, pour expier leur ignorance.

Quant à elle, elle espérait bien, dans une autre vie, être changée en un oiseau de paradis, qui flotterait gaiement par un ciel toujours bleu.

Et c'est ainsi qu'au milieu des plus effroyables débauches, parfois, sa petite âme d'enfant s'oubliait en des rêves d'une poésie toute orientale.

Sa jeunesse, sa grâce, et surtout son talent pour apprêter une pipe d'opium l'avaient fait remarquer par Li Ta Tchou, qui

1. La cathédrale.

2. Esprit du vent et de l'eau.

en avait fait sa favorite et son esclave, après avoir payé mille taëls à la matrone pour qu'elle lui fût spécialement réservée.

Aussi, chaque fois que Li Ta Tchou venait au palais des Cormorans Noirs, Fleur de Pêcher accourait pour préparer sa pipe d'opium, et, docile et soumise, se prêtait avec une grâce de chatte à toutes ses fantaisies.

Ce soir-là, Li Ta Tchou, comme à l'ordinaire, lui avait commandé de lui servir son opium à la mode chinoise.

Et elle, attentive et nerveuse, ayant pris la longue aiguille d'argent ciselée, commençait à en tremper la pointe dans le pot à opium.

Elle roulait l'aiguille entre ses doigts fins, de manière qu'à la pointe, peu à peu, l'opium, pâteux et collant, formât une petite boule de la grosseur d'une noisette.

Ce premier travail achevé, elle mit cette petite boule au-dessus de la lampe d'argent. L'opium brunit, crépita et se gonfla. Alors, délicatement, du bout de ses doigts, elle aplanit ces petits volcans.

Et, reprenant la première opération, elle roula de nouveau l'aiguille dans le pot à opium, ajoutant une nouvelle couche à la petite boule.

Puis, de nouveau, elle l'offrit à la flamme, pour pouvoir y ajouter une troisième couche.

Enfin, au bout de quelques minutes, elle jugea son œuvre satisfaisante. Saisissant d'une main la longue pipe, elle introduisit de l'autre dans le fourneau la boule d'opium qu'elle perça de part en part, avec l'aiguille, afin que la combustion s'effectuât bien.

La pipe était prête, digne d'être présentée à l'Empereur lui-même : Fleur de Pêcher la tendit à Li Ta Tchou, qui la reçut avidement. Ayant collé ses lèvres à l'embouchure d'ivoire, il mit le fourneau au-dessus de la lampe, et, haletant, la prunelle dilatée, il aspira le plus vite possible la divine fumée, qu'il laissa échapper en gros flocons par ses narines frémissantes.

En un instant, il eut consumé la petite boule.

Alangui déjà, il rendit la pipe à Fleur de Pêcher, qui secoua les cendres dans la petite coupe ciselée, placée auprès de la lampe, et se mit à préparer une nouvelle dose d'opium.

Cependant une sorte d'ivresse gagnait Li Ta Tchou et, attirant vers lui sa petite amie, il lui entoura la taille de son bras maigre et décharné.

Aussitôt qu'une pipe était prête à être fumée, il se hâtait de la porter à ses lèvres, et bientôt ses yeux aux prunelles agrandies, au regard fixe et morne, ne virent plus la petite courtisane qu'à travers le vague de ses pensées.

Il se sentait le corps libre et léger, comme n'existant presque plus.

Il se figurait flotter dans l'air, à la façon d'un pur esprit.

Toutes ses idées se confondaient dans un nuage d'ivresse heureuse, dans un bonheur mal défini mais certain, dans le sentiment étrange de n'être plus, tout en étant.

Oui, c'était bien là le paradis du grand Bouddha; c'était l'état merveilleux, bien digne d'un divin intellectuel: c'était la matière sacrifiée à l'âme, qui s'étendait sans fin par le moyen de sensations voluptueuses, délicates et raffinées.

Et Li Ta Tchou, de plus en plus alangui, se laissait aller à la torpeur qui le berçait.

Doucement il aspira une dernière bouffée d'opium.

Et, tandis que la lourde fumée laineuse mettait un nuage sur ses narines palpitantes, un vague sourire erra sur ses lèvres décolorées.

Alors il souleva par un suprême effort sa paupière fatiguée, regarda encore une fois Fleur de Pêcher; puis, laissant ses yeux se fermer pesamment, il partit pour le pays des rêves fantastiques.

Et dehors, sur le toit du pavillon aux cornes pointues, au-dessus des dragons monstrueux, se posait le Fong Shui propice aux amours divins de Li Ta Tchou et de Fleur de Pêcher.

VI

Au fond de son étable à cochons, Tcheng Ki Ping, comme on sait, se livrait aux plus délicieuses méditations philosophiques.

L'ingratitude de ses semblables, la vanité des grandeurs, l'attente du supplice, tout cela lui servait de prétexte aux plus saines réflexions.

D'ailleurs, de temps en temps, un gros porc noir, qui venait flairer le fond de sa culotte, lui remettait en mémoire sa triste aventure.

La cangue qui lui meurtrissait les épaules et les chaînes qui lui serraient les chevilles lui rappelaient que l'homme est né libre : nouveau thème.

Tchen Ki Ping avait de très beaux et généreux sentiments.

La vie n'a de valeur, il le savait bien, que par le sacrifice qu'on en fait pour une noble cause ; mais cela ne l'empêchait pas de déplorer un tel sacrifice accompli pour une simple rognure d'ongle.

Être fouetté, à son âge, ne lui paraissait pas un sort digne d'envie, et il en arrivait à regretter de ne pas s'être laissé couper la tête tout de suite.

Il en était là de ses réflexions, quand la porte s'ouvrit brusquement. Un flot de lumière pénétra dans l'étable, effarouchant les cochons, qui se serrèrent dans un coin avec des grognements sinistres.

Tchen Ki Ping, ébloui par cette clarté subite, distingua vaguement l'intendant de Son Excellence Li Ta Tchou au milieu des porteurs de lanternes et des hallebardiers à veste rouge.

Tchen Ki Ping fut aussitôt persuadé qu'on venait le chercher pour lui couper la tête.

Et, s'adressant à l'intendant, l'air presque joyeux, il lui dit :

— Cela vaut mieux ainsi. La vie est une farce lugubre. Cette étable à cochons a achevé de m'en dégoûter.

Mais l'intendant, aimable, s'inclinant avec politesse, lui répondit :

— Vous avez tort de voir les choses sous un si mauvais jour. La vie est une farce, j'en conviens ; mais elle n'est pas toujours lugubre. Je viens vous mettre en liberté et, en outre, je vous verserai cent taëls.

— Ah ! — dit Tchen Ki Ping, — voilà qui est surprenant.

Et il se laissa ôter avec satisfaction sa cangue et ses chaînes.

Il reçut cent taëls, sans rien y comprendre, et, n'essayant plus de raisonner sur la logique des choses, gagna la porte.

Il s'y heurta au malheureux Ao Yang Ing, livide et consterné, que traînaient par sa natte quatre soldats brutaux.

Quand celui-ci vit son rival libre et heureux, avec deux lingots d'argent dans les mains, il eut un accès de rage folle :

— Je me vengerai, misérable ! — s'écria-t-il. — Tu as dû faire intervenir ta coquine de fille pour échanger nos rôles !

Il ne croyait pas dire si vrai ; mais Tchen Ki Ping, qui ne savait encore rien, se contenta de hausser les épaules, à cette basse insulte.

Il avait le mépris des injures ; et, d'ailleurs, la plus stricte prudence lui commandait, au lieu d'entamer une stérile discussion, de franchir le plus vite possible la porte du yamen.

— Je me vengerai ! — lui hurla encore Ao Yang Ing, auquel on attachait déjà la cangue.

Mais Tchen Ki Ping était déjà dans la rue. Il se mit à courir, ayant peur qu'on ne changeât une seconde fois d'avis à son sujet.

Haletant d'émotion et essoufflé par la course, il parvint à son logis, où il trouva Bouton d'Or pâle qui l'attendait, l'air inquiet et préoccupé.

Elle craignait que l'ordre de Li Ta Tchou ne fût pas arrivé à temps.

Aussi, quand elle vit son père, elle lui sauta au cou en lui demandant :

— N'avez-vous pas été fouetté, mon père ?

— Non, — répondit-il ; — je devais l'être, en effet, mais, au contraire, j'ai reçu cent taëls. Je n'y comprends rien, d'ailleurs !

— C'est très simple, — répliqua Bouton d'Or pâle.

Et elle lui raconta sa soirée.

Tchen Ki Ping, tout ému, saisit la main de sa fille :

— Voilà qui est superbe ! — s'écria-t-il, — c'est un succès sans précédent. Il faut profiter de l'amour que tu inspires à Son Excellence Li Ta Tchou pour en tirer le plus tôt possible tout ce que tu pourras... Car l'amour passe, ma fille ; les poètes seuls le croient éternel ; mais, en vérité, c'est une fleur du cœur, qui s'effeuille au premier souffle. Aussi je serais bien

aise, par exemple, que tu me fasses obtenir un beau cercueil dans le plus bref délai. Je suis mortel, comme tous les humains, et tout à l'heure je pensais même que c'était fini. Or, ce qui me désolait le plus, c'était de me dire que mon corps méprisé resterait exposé à Chang Sha sans pouvoir être transporté à Ning Po, faute de cercueil. Tu sais qu'en bon père j'ai fait le sublime sacrifice de dépenser, à te procurer les poches de musc qui t'ont si bien servi, toutes les économies que j'avais faites pour assurer ma sépulture. C'est à toi maintenant de montrer ton dévouement. Garantis au cadavre de ton père le cercueil qui le protégera des mauvais esprits.

— Mon père, — répondit Bouton d'Or pâle, — votre demande est trop juste pour que je ne me fasse pas un devoir de l'accueillir avec respect. Je ferai mon possible pour vous satisfaire.

— Que le Fong Shui te soit propice, ma fille! — s'écria Tchen Ki Ping; — tu es la gloire de ma vie et la consolation de mes vieux jours.

Et il embrassa tendrement sa fille, en pleurant de joie.

Il se plongeait maintenant dans de nouvelles méditations, autrement joyeuses que celles de la soirée, et, s'étant mis au lit pour goûter un repos bien mérité, il fit des rêves délicieux.

Bouton d'Or pâle, qui s'était endormie de son côté, n'en faisait pas de moins charmants.

Tandis que son père vénéré se voyait couché comme un mandarin dans un beau cercueil aux clous d'argent, elle se sentait déjà étendue comme une reine dans le lit magnifique de Son Excellence Li Ta Tchou. Et de bons génies flottaient sur leur sommeil, empêchant les esprits malfaisants de venir, sous la forme de chauves-souris, troubler leurs songes paradisiaques.

Cependant les étoiles pâlissaient peu à peu, et déjà le soleil levant jetait des taches de sang sur le septième étage des plus hautes pagodes. Dans les rues encore obscures, les veilleurs de nuit, frappant leurs gongs retentissants, annonçaient que bientôt les habitants de Chang Sha pourraient ouvrir leurs

boutiques sans crainte des voleurs. Mais la ville était encore endormie. Seuls des troupeaux de chiens galeux erraient à la recherche des ordures ; et des mendiants lépreux, qui eux aussi profitaient des premières lueurs du jour pour chercher leur nourriture, leur disputaient à coups de bâton les charognes de la rue.

Ils étaient les seuls êtres vivants dans les longues ruelles étroites et silencieuses. Le rapprochement des toits et les bandes de toile, tendues de l'un à l'autre pour protéger les passants du soleil dans la journée, empêchaient encore le jour de pénétrer au fond de ces labyrinthes boueux et puants.

Les fenêtres de toutes les maisons restaient masquées par leurs lourds volets de bois et un calme presque parfait régnait encore sur la ville.

Soudain un homme d'un certain âge déboucha dans la principale rue de Chang Sha.

Il marchait à grand'peine, soutenu par deux coolies, et des gémissements s'échappaient de sa poitrine haletante, à chaque pas qu'il faisait.

C'était le malheureux barbier Ao Yang Ing, qui, au premier rayon du soleil, venait de recevoir cent coups de bambou dans la cour du yamen de Li Ta Tchou. Ses épaules et ses reins n'étaient plus qu'une affreuse plaie, et le sang qui traversait ses vêtements tombait en gouttelettes serrées derrière lui, marquant son passage d'une traînée rouge, et des chiens abandonnaient leurs ordures pour aller humer ce sang frais.

Arrivé près d'une fumerie d'opium où il avait coutume d'aller, Ao Yang Ing se fit adosser à un mur et donna l'ordre aux coolies de frapper à la porte.

Au bout de quelques instants, elle s'ouvrit, laissant passer une tête effarée.

Ao Yang Ing se fit reconnaître et, quittant péniblement l'appui du mur, pénétra dans la fumerie.

C'était une salle basse, en sous-sol, qui avait l'air d'un cimetière : des corps épars y étaient allongés entre les petites lampes à opium, dont la flamme vacillait lugubrement au milieu de l'obscurité.

Ao Yang Ing, à tâtons, se dirigea vers sa place habituelle,

heurtant du pied les fumeurs endormis qui poussaient de sourds grognements.

Il commanda une tasse de thé, qu'on lui apporta; ayant pris son pot d'opium, il en versa le contenu dans le liquide bouillant.

Puis, regagnant avec peine la sortie, il pria les coolies de l'aider à se traîner jusqu'à la maison de Tchen Ki Ping.

Le soleil était levé maintenant, et quelques marchands, qui se rendaient à leurs affaires, circulaient déjà dans les rues.

En voyant passer Ao Yang Ing, qui brandissait sa tasse de thé, ils pensèrent qu'il allait se suicider selon la coutume et, curieux, le suivirent pour savoir de qui il allait se venger.

Parvenu devant la porte de Tchen Ki Ping, Ao Yang Ing donna quelques sapèques aux coolies, et s'étant couché en travers du seuil, il dit aux passants qui formaient cercle autour de lui :

— Ici habite un homme injuste et cruel, l'exécrable Tchen Ki Ping. Je bois cette infusion d'opium en son honneur. Apprenez-le-lui.

Et, ayant levé la tasse fatale, il la vida d'un seul trait.

Aussitôt ses yeux se renversèrent dans leurs orbites, ne montrant plus que le blanc, qui jaunissait. Un court frémissement secoua son corps agonisant; son visage prit une teinte livide et plombée, un dernier râle s'échappa de sa poitrine et ce fut tout. Ao Yang Ing avait vécu.

Les assistants, qui avaient observé cette scène avec intérêt sans rien faire pour l'empêcher, le poussèrent du pied afin de voir si tout était fini.

Quand ils se furent assurés qu'Ao Yang Ing était bien mort, ils éclatèrent en clameurs terribles, à l'adresse de Tchen Ki Ping, se conformant à l'usage sacré qui veut que l'on honore un suicidé, que l'on respecte ses volontés dernières.

Compacte et menaçante, la foule s'amassa autour du cadavre, en hurlant des cris de mort, et jeta des pierres contre les volets clos de la maison de Tchen Ki Ping.

Une fenêtre s'ouvrit et le charmant visage de Bouton d'Or pâle apparut, surpris et effaré.

A cette vue, la populace furieuse, s'emparant de tout ce qui lui tombait sous la main, de débris de légumes, de têtes de

poissons, enfin de toutes les immondices de la rue, les lança dans la direction de la fenêtre, qui se referma aussitôt.

Alors de nouveaux cris jaillirent, plus aigus que les précédents. On réclamait Tchen Ki Ping, le menaçant, s'il ne se montrait pas, de mettre le feu, et, soulevant ses vagues grondantes, la tempête populaire se lançait à l'assaut de sa demeure.

Tremblant et blême, il apparut, à son tour, à une fenêtre, et, malgré les divers projectiles qui l'assaillaient de toutes parts, se pencha pour découvrir la cause de tout ce bruit. Il aperçut le cadavre d'Ao Yang Ing, et il comprit. Rentrant précipitamment dans sa chambre, il courut prévenir Bouton d'Or pâle de cet affreux malheur :

— Nous sommes perdus, — dit-il. — Ao Yang Ing vient de se suicider devant notre porte. D'ici peu, nous allons être traînés en prison, et nous n'en sortirons que ruinés, si encore nous avons la chance de prouver notre innocence!

Mais Bouton d'Or pâle ne lui répondit pas. Elle gémissait dans un coin, accablée par cette catastrophe. Car elle aussi savait trop bien ce qui allait arriver. Elle savait que le mandarin de police allait les arrêter et ne les lâcherait plus que lorsqu'ils lui auraient versé jusqu'à leur dernière sapèque, sous prétexte d'acheter un cercueil au suicidé.

Elle pensait aux féroces geôliers, aux soldats brutaux et à la prison où l'on meurt de faim, si aucune main amie ne vient vous nourrir.

Et elle sanglotait d'effroi.

Cependant les soldats du mandarin de police étaient accourus, à l'annonce du tumulte.

Dès qu'ils en connurent la cause, ils enjambèrent le cadavre d'Ao Yang Ing, enfoncèrent les portes et s'élancèrent dans la maison.

Quelques instants plus tard, ils en ressortaient, traînant par les cheveux Tchen Ki Ping et Bouton d'Or pâle. Et ils se mirent en route vers le tribunal du mandarin de police, poussant devant eux leurs prisonniers qu'ils frappaient avec violence du plat de leurs sabres.

La foule jetait des cris de joie et les suivait à distance; elle portait en triomphe le corps d'Ao Yang Ing dont la tête ballottait de droite et de gauche, les yeux toujours grands

ouverts et retournés sous les paupières noircies. Arrivé au yamen, tout ce monde y pénétra pêle-mêle, afin de connaître le jugement.

Le mandarin apparut bientôt en grand costume de cérémonie ; la plume de paon flottait sur son bonnet de velours noir surmonté du bouton bleu.

Un imposant cortège de soldats à vestes rouges bordées de vert témoignait de sa puissance, et la foule des bourreaux à bonnets pointus qui l'environnaient certifiait que les bras ne manquaient pas pour exécuter ses ordres.

Malheureusement pour les accusés, le mandarin de police était de mauvaise humeur, ce matin-là, et, de plus, pressé de se rendre chez le taotaï.

Il fit apporter rapidement devant lui le cadavre d'Ao Yang Ing, y jeta un vague coup d'œil, puis, ayant entendu au hasard quelques témoins, rendit tout de suite un jugement qui déclarait coupables Tchen Ki Ping et Bouton d'Or pâle.

Il déclara qu'ils méritaient la mort pour avoir causé celle d'un honnête homme, et décida que tous deux seraient le lendemain coupés en morceaux : — Tchen Ki Ping en cent vingt-six morceaux, et Bouton d'Or pâle en vingt-quatre seulement, par égard à sa beauté et sa jeunesse.

Mais cela suffisait à la pauvre Bouton d'Or pâle : elle s'évanouit de frayeur, tandis que Tchen Ki Ping, impassible, s'écriait, au milieu des huées des assistants :

— Demain n'est pas aujourd'hui ; peut-être demain nous sera-t-il, au contraire, propice !

Il savait raisonner, et, ayant reçu cent taëls pour avoir été condamné à cent coups de bambous, il songeait à la fortune que le ciel lui enverrait s'il n'était pas découpé en cent vingt-six morceaux.

Heureux Tchen Ki ping ! De quelle philosophie, de quelle profonde logique il était doué ! N'est-ce pas là la véritable science du bonheur parfait, que Confucius a si admirablement définie dans ses livres immortels : être fataliste toujours et quand même, quoi qu'il arrive, car aucune volonté humaine ne peut changer ce qui est écrit là-haut !

VII

Lorsque Ou Lien San, intendant de Son Excellence Li Ta Tchou, suivi d'un immense cortège de serviteurs portant les plus riches présents sur des brancards laqués, se présenta devant la porte de Tchen Ki Ping, il fut tout étonné de trouver la maison abandonnée et déjà pillée de fond en comble par tous les malandrins de Chang Sha.

Aussitôt il fit venir devant lui tous les habitants des maisons voisines, et, les menaçant de mort s'ils ne lui disaient pas la vérité, leur commanda de raconter les raisons de cette disparition.

Dès qu'il en fut informé, il rentra précipitamment au yamen de Li Ta Tchou afin de l'avertir de ce qui s'était passé.

Quand le maître apprit les événements de la matinée, il entra dans une si effroyable colère que tous ses serviteurs épouvantés se prosternèrent, la face contre terre, pour ne pas affronter son courroux.

— Alors, intendant, — s'écria Li Ta Tchou hors de lui, — vous osez me dire qu'un misérable petit mandarin de quatrième classe, à simple bouton bleu, a osé condamner à être coupée en vingt-quatre morceaux la femme que j'honore de mon amitié? Mais il est fou, ce mandarin! Oublie-t-il donc que j'ai rang de taotaï et porte bouton rouge?... L'oublie-t-il? — répéta le maître avec rage en brandissant son poing maigrelet sous le nez de l'intendant, suffoqué de voir pour la première fois de sa vie Son Excellence manifester sa colère d'une manière physique.

C'est que Li Ta Tchou, malgré tous ses principes, était amoureux comme un simple coolie.

Une fois l'ivresse de l'opium dissipée, l'image de Bouton d'Or pâle lui était revenue, précise et nette, avec son sourire magique, ses yeux enchanteurs et ses pieds divins.

Et lui, qui méprisait tant l'amour, était affolé maintenant par le désir de posséder cette femme.

— Réponds-moi donc ! — cria-t-il de nouveau à l'intendant consterné, qui n'osait souffler mot. — Réponds, ou malheur à toi !

— Évidemment, — se décida à murmurer Ou Lien San, — ce mandarin de police est un drôle de la pire espèce. Mais, probablement, il ignorait la faveur dont Son Excellence honore Bouton d'Or pâle.

— Ah ! il ignorait ?... — reprit Li Ta Tchou, de plus en plus furieux. — Je vais lui apprendre !...

Et, d'une voix brève et saccadée, il donna des ordres pour qu'on le conduisît le plus tôt possible chez le taotaï de Chang Sha.

Ayant revêtu ses habits de cérémonie et mis sur sa tête son bonnet à bouton de corail rouge, Li Ta Tchou monta dans sa chaise verte.

Accompagné de tous ses gens, il se rendit ainsi en grande pompe et à grand fracas chez le taotaï, qui, prévenu par le tapage qu'un grand personnage arrivait, accourut le recevoir sur le seuil du yamen.

Pendant quelques instants, ce fut un échange de saluts entre ces deux grands dignitaires, chacun tenant à honneur de paraître plus poli que l'autre.

Ils rassemblaient leurs poings fermés devant leur visage et, les portant en avant, les agitaient fébrilement, en se souhaitant tous les bonheurs du monde.

Enfin le taotaï se reconnut galamment vaincu dans cette lutte courtoise et, cessant les saluts, pria Li Ta Tchou d'honorer le palais de sa présence et de vouloir bien accepter une tasse de thé.

Lorsqu'ils furent attablés tous deux dans la grande salle de réception du yamen, Li Ta Tchou, après les compliments d'usage, aborda le sujet qui lui tenait tant au cœur :

— Je viens demander à Votre Grandeur, — dit-il, — de vouloir bien réparer une injustice flagrante. Un petit mandarin de police a arrêté sans motif deux habitants de Chang Sha et, non content de cela, les a de plus condamnés à être coupés en morceaux.

— Ah ! — dit le taotaï avec sang-froid, — c'est évidemment regrettable.

— C'est intolérable! — reprit Li Ta Tchou, furieux, — car ce sont mes protégés.

— Ceci est différent! — prononça le taotaï avec plus d'intérêt.

— Oui, c'est intolérable, — continua Li Ta Tchou, de plus en plus excité, — et je préviens Votre Grandeur que, s'il ne m'est pas donné satisfaction, j'aurai le regret d'être obligé de m'adresser à plus haut qu'elle.

Le taotaï, piqué au vif, releva la tête d'un geste brusque.

Il avait beau avoir sa fonction de taotaï, il était moins riche et moins puissant que Li Ta Tchou. Il avait surtout bien moins d'influence à la cour de Pékin.

Il comprit parfaitement que Li Ta Tchou était décidé à travailler contre lui s'il ne cédait pas à ses désirs.

Aussi s'empressa-t-il de s'écrier :

— Excellence, je suis tout prêt à faire réparer cette injustice! D'ailleurs, mon devoir l'exige.

— S'il en est ainsi, — s'écria Li Ta Tchou, — que l'ordre soit donné d'amener rapidement ici le mandarin de police.

— Ce n'est pas la peine, — interrompit le taotaï, — le voici.

Et Li Ta Tchou, surpris, s'étant retourné, vit en effet le mandarin de police qui s'avançait lentement vers lui, faisant précéder d'une profonde salutation chacun de ses pas.

Quand il fut auprès de Li Ta Tchou, il se prosterna une dernière fois, puis, timidement, lui dit :

— Je viens faire toutes mes excuses à Son Excellence. J'ai été prévenu trop tard de l'intérêt qu'elle porte à Tchen Ki Ping et à Bouton d'Or pâle. Aussitôt que je l'ai appris, j'ai fait procéder à une nouvelle enquête, et, ayant reconnu que les témoins avaient menti, je les ai fait bâtonner.

— Et Bouton d'Or pâle? — questionna Li Ta Tchou avec impatience.

— Je l'ai fait mettre en liberté, ainsi que son père.

— Cela n'est pas suffisant. Que leur as-tu donné en dédommagement?

— J'attends qu'ils témoignent leur désir. Ils sont d'ailleurs ici.

— Faites-les entrer, — ordonna Li Ta Tchou.

Et Bouton d'Or pâle apparut la première, les yeux encore cernés par les larmes et la figure meurtrie par les coups.

— Misérable! — s'écria Li Ta Tchou en s'adressant au mandarin, — regarde dans quel état elle est.

Le mandarin, tremblant, essaya de balbutier des excuses.

— C'est inutile, — hurla Li Ta Tchou, — je ne les accepte pas!

Alors le mandarin, suppliant, offrit sa fortune, ses biens et jusqu'à son cercueil.

— Inutile! — répétait Li Ta Tchou, — je n'accepte rien!

Mais Tchen Ki Ping venait d'apparaître. Au fond, il n'en voulait nullement au mandarin de police de ce qui était arrivé. Il lui en était même reconnaissant. Il pensa que l'heure était venue d'étaler sa grandeur d'âme, et, saluant profondément Li Ta Tchou :

— Je prie son Excellence — dit-il — de vouloir bien faire grâce au mandarin de police. Sa fortune suffira à ma fille; quant à moi, je me contenterai de son cercueil.

Li Ta Tchou fronça les sourcils et, d'un ton sec, lui répondit :

— Ce n'est guère suffisant, car il s'est trompé. Or un mandarin ne doit pas changer de jugement. Est-ce que j'en change, moi?

— Évidemment, — reprit ce flatteur de Tchen Ki Ping, qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir. — Mais ce mandarin de police est moins lettré que Son Excellence, et plus sujet à se tromper. Et c'est le lui montrer que d'user avec lui d'une certaine indulgence.

Li Ta Tchou, flatté, s'inclina.

— Je veux bien t'écouter, — dit-il. — Il est certain que la tolérance des grands prouve leur supériorité intellectuelle. Le mandarin de police sera donc simplement disgracié; Bouton d'Or pâle recevra sa fortune; et toi, son cercueil.

Puis, se tournant vers le taotaï :

— J'espère — dit-il — que vous voudrez bien adresser un rapport là-dessus au *foutaï*[1].

1. *Foutaï*, grade administratif supérieur à celui de *taotaï* : un foutaï peut gouverner toute une province; il vient directement après le vice-roi. — En 1900, le foutaï du Hou Nan, résidant à Chang Sha, était le terrible Yu Lien San, qui est

Et, pour achever de le convaincre, il lui glissa dans l'oreille :

— Bouton d'Or pâle vous abandonnera certainement la moitié des biens du mandarin de police. C'est le moins qu'elle puisse faire pour vous remercier et m'être agréable.

Le taotaï sourit d'un air entendu, et, se tournant vers le malheureux petit mandarin :

— Je vous fais grâce de la vie, malgré l'énormité de votre faute. Mais vous allez quitter Chang Sha, sans rien emporter avec vous, et vous irez cacher votre forfait aux frontières de l'Empire. Puissent la honte et les remords vous ramener à de meilleurs sentiments !

Le mandarin de police salua, balbutia, remercia, puis gagna la porte, heureux de conserver encore sa tête sur ses épaules.

Alors, d'un geste noble, Li Ta Tchou fit signe à Tchen Ki Ping de se retirer également, et, prenant Bouton d'Or pâle à part, il murmura :

— Puisque nous sommes chez le taotaï, avez-vous un autre vœu à m'exprimer ?

— Excellence, — répondit-elle, — il est une grâce que je désire ardemment, mais je ne sais si le moment est venu de vous la demander.

— Qu'est-ce donc ? — interrogea Li Ta Tchou.

— Excellence, — dit-elle, — ce que j'aurais désiré, c'est un peu du sang de ces barbares d'Occident, car l'un d'eux m'a cruellement offensée, et je désire laver cet outrage.

— Expliquez-vous, — reprit Li Ta Tchou.

— Je le ferai plus tard, — continua-t-elle. — A présent, je voudrais simplement savoir l'opinion du taotaï au sujet de ces barbares.

— C'est bien, je vais lui en parler.

— Je vous remercie, — dit-elle avec émotion.

Et, le saluant avec grâce, elle se retira, afin de se préparer dignement pour le festin du soir, et faire honneur à Son Excellence.

aujourd'hui, je crois, gouverneur de la province de Cheng Si. Les diplomates européens ont vainement réclamé sa tête à la Chine.

Dans la rue, elle rejoignit Tchen Ki Ping, qui sautait de joie :

— Je le possède enfin, mon cercueil, — criait-il à haute voix, suivant l'usage qui veut qu'on prenne les passants à témoin de sa joie ou de sa douleur, — et c'est justice. Voilà ce que c'est que d'élever sa fille dans les principes de la haute morale !

Et, fou de bonheur, il fit approcher deux chaises à porteurs, pour regagner son logis avec sa fille.

Cependant Li Ta Tchou et le taotaï étaient restés en tête à tête.

— J'ai à vous entretenir — commença Li Ta Tchou — d'une question de la plus haute gravité. Que pensez-vous des chrétiens qui infestent l'Empire ?

— Je pense — répondit le taotaï — qu'ils sont nuisibles et néfastes. Ils attirent sur nous la colère des dieux par leurs sacrilèges, tandis que par leurs maléfices et leurs sorcelleries ils répandent les plus grands malheurs sur le peuple. Mais le plus grave est qu'ils forment un État dans l'État. Ils refusent d'obéir à nos lois, et surtout de payer les impôts. Ils apportent d'autres coutumes et d'autres mœurs, qui mettent la discorde partout. Enfin je les tiens pour des sujets rebelles et des êtres exécrables et immoraux.

— Que prétendez-vous faire pour remédier à tout cela ?

— Je compte faire ce qu'on fait partout en ce moment... Personnellement, je n'ose guère les faire arrêter et juger : car je crains les diables étrangers qui les protègent. Mais j'ai donné l'ordre à tous les mandarins de police de favoriser les émeutes contre ces misérables chrétiens et de ne pas intervenir pour empêcher leur massacre. J'espère que le peuple du Hou Nan respecte encore assez les traditions sacrées pour défendre aux chrétiens de les violer davantage. J'espère que les sujets restés fidèles à notre autorité se chargeront de ma vengeance.

— Alors vous ne comptez que sur la morale du peuple ? — interrompit Li Ta Tchou. — Mais pourquoi vous-même ne donnez-vous pas l'exemple en chassant d'ici les diables de la mer ?

— Ah ! — reprit le taotaï devenu soucieux, — c'est bien

mon plus ardent désir; mais ces étrangers ont une telle puissance que je crains de les attaquer directement. Je crains de voir la province envahie par leurs affreux soldats; je crains aussi d'être disgracié par la cour de Pékin...

— Est-ce qu'à Pékin on est favorable aux étrangers? — interrogea Li Ta Tchou.

— Certainement non! — répondit le taotaï; — on les déteste, mais on les craint. L'Empereur est obligé de rendre des édits contraires à sa volonté. C'est ainsi que, l'année dernière, les plus exécrables des diables de la mer, je veux parler des prêtres du Dieu d'Occident, ont été élevés au rang de mandarins.

— C'est une honte! — s'écria Li Ta Tchou, blessé dans son amour-propre de lettré. à la pensée de voir des barbares assimilés à lui.

Et il se sentait plein d'admiration pour Bouton d'Or pâle, qui lui avait demandé du sang d'étranger.

« Voilà une femme qui a de bien beaux sentiments! » se disait-il en lui-même.

Et cette pensée l'excitait encore à parler :

— Je suis d'avis, pour moi, — dit-il au taotaï, — que c'est une lâcheté et une faute de tolérer un pareil état de choses. Comme mandarin de première classe, j'enverrai, à ce propos, une requête au foutaï.

— C'est ce que j'ai déjà fait, ainsi que bien d'autres! — répondit le taotaï. — Le foutaï reçoit tous les rapports avec la plus grande bienveillance, et les fait parvenir à Pékin, où se préparent, dit-on, les plus grands événements.

— Je serai heureux d'y participer! reprit Li Ta Tchou. Dès ce soir, le foutaï aura mon rapport, et j'en enverrai un autre à mes puissants amis de Pékin.

— N'oubliez pas — fit le taotaï — d'y parler favorablement de moi.

— Soyez sans crainte, — répliqua Li Ta Tchou, — je saurai reconnaître les services que Votre Grandeur a bien voulu me rendre.

Ils étaient enchantés l'un de l'autre : ils venaient de se découvrir une foule d'idées communes sur la manière d'envisager les événements, de pratiquer la justice et de considérer la morale.

Leurs salutations d'adieux furent cordiales et sincères et ils agitèrent leurs poings en face l'un de l'autre avec une émotion réelle.

Pendant ce temps-là, Tchen Ki Ping était rentré à son logis.

Après avoir ameuté tous les voisins par ses exclamations de désespoir en le retrouvant pillé, il profita de leur réunion pour se venger d'eux en leur racontant avec des cris de joie combien la scène du matin avait tourné à son bénéfice.

Lorsqu'il eut joui délicieusement de leur air vexé, il donna l'ordre à un coolie d'aller chercher tous les prêtres bouddhistes ou taoïstes[1] de la ville, pour en finir une bonne fois avec Ao Yang Ing.

Car il craignait que l'esprit du barbier ne fût resté dans sa demeure afin de se venger de lui.

Ce n'est pas que Tchen Ki Ping fût très superstitieux, mais c'était une conjecture tellement vraisemblable qu'il aurait fallu n'avoir aucune croyance pour douter de sa justesse.

Les prêtres bouddhistes arrivèrent les premiers. La tête complètement rasée, l'air abruti et niais, vêtus de leurs robes unies et couvertes de crasse, ils demandèrent à Tchen Ki Ping de quoi il s'agissait.

Il les renseigna et, leur ayant distribué un millier de sapèques, les laissa libres d'agir.

Bientôt de lamentables prières s'élevèrent dans toute la maison, les chandelles s'allumèrent, les tasses de thé et les pains de riz peints en rouge pour le sacrifice s'alignèrent sur les tables; et les prêtres se mirent à supplier le grand Bouddha de chasser l'esprit d'Ao Yang Ing.

Pendant que les bouddhistes étaient occupés à bredouiller leurs complaintes, survinrent les taoïstes.

Ceux-ci avaient tous leurs cheveux, au contraire, relevés en chignon au-dessus de la tête. Ils avaient l'air d'illuminés. Dans leurs yeux brillait fiévreusement une flamme de fanatisme. Leurs gestes étaient rapides et saccadés; et le mouvement perpétuel de leur corps, agitant sans cesse leurs robes multicolores, animait d'une vie farouche et faisait hideuse-

1. Sectateurs du *Tao*, — la Raison suprême, dans la doctrine de Lao Tsé.

ment grimacer les dragons et autres bêtes fantastiques qui s'enchevêtraient sur l'étoffe aux reflets soyeux.

A peine arrivés, ces prêtres taoïstes voulurent prouver qu'ils étaient plus forts que les bouddhistes pour chasser un mauvais esprit, et ils entamèrent tout de suite un concert épouvantable, frappant sur leurs gongs, tirant des pétards, poussant des cris furibonds.

Enfin l'un d'eux, ayant aperçu un rat qui se sauvait par une fenêtre, déclara que, d'après la tradition, l'esprit d'Ao Yang Ing était obligé de suivre ses traces et que Tchen Ki Ping pouvait être tranquille.

Les prêtres bouddhistes, ne voulant pas rester en arrière, affirmèrent à leur tour que, grâce à leur intercession, le grand Bouddha venait d'emmener l'esprit d'Ao Yang Ing aux enfers pour lui faire subir un châtiment terrible.

Tchen Ki Ping, rassuré ainsi de tous les côtés, remercia les prêtres de leurs efforts, les félicita de leurs succès, et, tout à sa joie, délivré de son dernier souci, alla rejoindre sa fille qui se fardait avec attention pour le festin du soir.

CHARLES PETTIT

(A suivre.)

LETTRES

SUR

LA MUSIQUE FRANÇAISE[1]

— 1836-1850 —

XVII

Lundi, 18 juin 1838.

Mon excellent ami,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit; il ne faut pas trop m'en vouloir: j'attendais, pour avoir quelques nouvelles musicales à vous donner, la première représentation d'un opéra[2], que des indispositions ont successivement retardée depuis quinze jours. Elle vient enfin d'avoir lieu ce soir.

C'était le début du fils de Boïeldieu, pauvre jeune homme de vingt-deux ans à qui son père n'a laissé qu'un beau nom et le fardeau d'une grande réputation et d'un immense talent à continuer. Son début a été on ne peut plus heureux et je ne puis vous dire la joie que j'en éprouve, moi, l'élève et l'ami de ce pauvre Boïeldieu[3], qui idolâtrait son fils et qui aurait été si heureux aujourd'hui de voir ce triomphe.

On a répandu à tort le bruit que le père avait déjà travaillé

1. Voir la *Revue* du 1er août.

2. *Marguerite*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Planard.

3. Dans des notes biographiques rédigées par lui-même et pour lui-même, en 1853, et publiées après sa mort en tête des *Souvenirs d'un Musicien* (1 vol. in-18, Paris, 1857), Adam s'exprime ainsi :

« ... Boïeldieu fut nommé professeur de composition; j'entrai dans sa classe à la formation, et ce furent de grands cris, au Conservatoire, à l'époque de la création de cette classe, car les œuvres de Boïeldieu y étaient en fort mince estime.

» On aura peine à croire qu'à cette époque, où je partageais entièrement les

à cette œuvre, et il n'en est rien. On aurait cependant pu le croire en entendant certains passages de cette musique, qui n'est nullement copiée de celle du père, mais qui est si identiquement dans sa manière qu'on peut dire qu'aux idées près, c'en est une continuation.

Les qualités principales sont une grande clarté et une extrême franchise, ce qui devient de plus en plus rare parmi nos compositeurs modernes, une bonne entente de la scène, une orchestration sage, quoique parfois un peu bruyante, défaut de jeune homme, et une bonne disposition de voix. Le seul défaut qu'on puisse peut-être reprocher est le manque d'originalité, qui est cependant racheté par la grâce et l'abondance des mélodies.

La pièce ne vaut malheureusement pas la musique, pour nous autres Parisiens surtout qui sommes très difficiles en fait de sujets, mais elle ne manque pas d'intérêt : c'est dans le genre des vieux mélodrames et un peu dans celui des pièces que l'on fait chez vous pour être mises en musique, quoique plus simple d'action.

Madame Damoreau est maintenant à Londres, et son départ a suspendu les représentations du *Domino noir*, dont les recettes étaient aussi élevées à la soixante-quinzième qu'à la première. A son retour, elle montera mon opéra[1], que nous laisserons définitivement en deux actes.

J'ai beaucoup travaillé depuis quelque temps et je viens de terminer le deuxième acte de l'opéra en trois actes[2] que j'écris pour Chollet et qui sera joué après celui de madame Damoreau. Ainsi j'aurai deux ouvrages joués cet hiver.

Notre ami Auber en aura aussi deux, mais de plus grande dimension. L'un en trois actes[3], pour madame Damoreau, après le mien, et l'autre en cinq actes[4], pour Duprez; mais je crois

préjugés de mes condisciples, je méprisais souverainement la musique mélodique; je n'estimais absolument que les combinaisons les plus arides et les plus recherchées. Boïeldieu employa quatre années à me réformer et je dois dire avec reconnaissance que je lui dois d'avoir entièrement modifié ma manière d'envisager la musique. »

1. *Régine*. — Voir lettre XXIII.

2. *Le Brasseur de Preston*. — Voir lettre XXI.

3. *Zanetta*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 18 mai 1840.

4. *Le Lac des Fées*, opéra en cinq actes, paroles de Scribe et Mélesville, repré-

bien que celui-là n'ira pas avant le printemps prochain, car *Guido et Ginevra* fait encore beaucoup d'argent et on doit jouer auparavant un opéra en deux actes du sieur Berlioz[1]. Voilà qui sera curieux; les acteurs qui le répètent en disent de belles; attendons la première représentation, qu'on fixe au mois d'août: je vous tiendrai au courant.

Meyerbeer m'a apporté votre lettre et m'a beaucoup parlé de vous: c'était le moyen le plus sûr de me faire plaisir. Il m'a dit toutes les peines que vous vous étiez données pour parvenir à faire exécuter ma messe. J'espère que vous en aurez moins pour faire représenter le *Fidèle Berger*, qu'on commence à jouer en province où il est plus heureux qu'à Paris.

J'ai appris avec plaisir que mon *Postillon* avait été représenté devant S. M. l'Empereur de Russie, et ce succès me flatte d'autant plus qu'il ne serait pas impossible que d'ici à deux ans j'allasse passer mon hiver à Saint-Pétersbourg[2], ce qui me permettrait d'aller un peu me reposer à Berlin, et vous savez pour qui serait ma première visite.

Il faut maintenant que je m'occupe de l'organisation de mon grand concert du 29 juillet, dont j'aurai probablement la direction comme les années précédentes, et ce n'est pas une petite besogne que d'instrumenter des ouvertures pour des instruments à vent seuls au nombre de deux cents et de leur faire produire de l'effet.

Votre bien sincèrement affectionné,

AD. ADAM

XVIII

2 septembre 1838.

Mon excellent ami,

Nous avions commencé les répétitions de l'ouvrage de madame Damoreau, lorsque, tout à coup, on ne sait quel caprice

senté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 1er avril 1839. — Voir lettre XXVI.

1. *Benvenuto Cellini.*

2. Voir *Souvenirs d'un Musicien* (p. XXVIII): « Mademoiselle Taglioni, pour qui j'avais écrit la *Fille du Danube*, était depuis un an en Russie; elle m'engagea à aller lui écrire un nouveau ballet: ce voyage me tenta... »

lui a pris : elle a demandé à Scribe des changements importants dans le deuxième acte ; il n'a pas voulu les faire, elle s'est piquée et a déclaré qu'elle refusait le rôle. En toute autre circonstance, j'aurais été très affligé de ce contretemps ; mais il sert, au contraire, mes intentions, qui étaient de donner d'abord au public mon ouvrage en trois actes pour Chollet, dont je suis beaucoup plus satisfait que de l'autre qui passera, je l'espère, à l'ombre du succès du premier, si toutefois il y a succès. Je vais donc entrer en répétition de mon opéra en trois actes, dont le titre est *le Brasseur de Preston* : je crois la pièce très originale et je suis assez content de moi, ce qui ne m'arrive pas toujours.

J'ai vu le signor Spontini, que j'ai trouvé le même au physique et au moral que je l'avais vu il y a huit ans, l'air protecteur et insolent. C'était le jour de son arrivée : il en a peut-être changé en voyant le peu de sensation qu'a produit son arrivée ici. Sa femme, qui m'a vu enfant [1] (son père était mon parrain), a été charmante pour moi ; mais, comme son cher époux ne m'a pas invité à retourner le voir, je me suis dispensé de lui faire une deuxième visite.

On m'a raconté, à propos de Spontini et de notre ami Auber, une anecdote arrivée au dernier voyage de Spontini et que je veux vous redire. Auber avait appris les intrigues de Spontini contre *la Muette* et tous les obstacles qu'il avait apportés à la représentation de son ouvrage ; il fut donc très surpris de voir un matin Spontini entrer chez lui, pour lui demander sa voix pour être élu membre correspondant de l'Institut. Auber commença par fermer toutes les portes, et, quand il fut assuré de n'être pas dérangé : « Monsieur, lui dit-il, c'est avec le plus grand plaisir que je donnerai ma voix à l'auteur de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, pour qui je professe la plus haute admiration ; mais, puisque cette occasion me met à même de dire à monsieur Spontini ce que je pense sur son compte, j'en profiterai pour lui faire savoir qu'autant j'ai de vénération pour l'auteur, autant j'ai de mépris pour l'homme, dont le caractère bas et envieux cherche toutes les occasions de nuire aux autres ; rien n'est égal au dégoût qu'il m'inspire et je ne pense même

1. C'était une nièce de Sébastien Érard, le célèbre facteur de pianos.

pas qu'il vaille la peine qu'on se venge de son infamie ; mais néanmoins je donnerai ma voix au compositeur, dont j'apprécie tout le talent. » Spontini ne lui répondit qu'en le remerciant de ce qu'il lui accordait sa voix et, depuis, ils ne se sont pas revus. Voilà ce qui m'a été raconté par une personne à qui Auber l'avait dit lui-même.

Je vais maintenant vous parler de nos deux nouveautés musicales. L'une, jouée il y a huit jours à l'Opéra-Comique, sous le titre de *la Figurante ou l'Amour et la Danse,* est en cinq actes, les paroles de Scribe et la musique de M. Clapisson, qui ne s'était encore fait connaître que par quelques morceaux de chant détachés, où l'on remarquait de jolies combinaisons, mais un peu de prétention à l'originalité. Son opéra est loin de manquer de mérite, il y a une excellente instrumentation et parfois d'excellentes choses ; mais, en général, cela manque de variété et de piquant et la longueur des cinq actes a peut-être nui au succès de l'ouvrage, qui, je le crains, ne sera pas joué aussi longtemps que s'il eût été plus court. Et puis un grand défaut est d'avoir fait une musique trop ambitieuse pour le sujet, qui est léger et demandait de la coquetterie et de la grâce, là où le compositeur n'a mis que de la force et de la vigueur.

Tout cela me confirme dans mon opinion que rien n'est plus difficile que de faire de la musique gracieuse, légère et comique comme Rossini et Auber ont su la faire, et qu'avec de bonnes études on parviendra toujours à faire supportablement de la musique grave, qui ne met pas le compositeur en danger de tomber dans le trivial et le commun qu'il est si difficile d'éviter quand on écrit de la musique de demi-caractère.

Puisque vous convenez si franchement du défaut des compositeurs allemands, qui manquent généralement de cette grâce et de cette légèreté, je vous dirai que l'œuvre nouvelle de M. Clapisson me semble écrite par un de vos compatriotes qui se serait efforcé de plier sa manière au goût de notre public, mais qui n'a pu vaincre sa lourdeur originelle. Malgré ce défaut il y a un mérite réel dans la partition de Clapisson, quoique cependant cela ne vaille pas l'ouvrage de Thomas dont je vous ai parlé, *le Perruquier de la Régence.*

J'arrive au deuxième ouvrage, qui sera joué demain et dont j'ai entendu la répétition générale hier soir. C'est aussi le début d'un musicien, mais de quel musicien! D'un homme qui, sans avoir jamais pu produire un morceau qui eût forme humaine, est parvenu à persuader, à force de l'imprimer et de le crier partout, qu'il était un grand homme, un génie méconnu. En vérité, quand j'entends proclamer que le peuple français est le plus spirituel de la terre, je suis tenté de croire que l'on ne dit cela que pour se moquer de nous, qui sommes au contraire les plus niais et les plus dupes que l'on puisse imaginer. Vous ne pouvez vous figurer tout ce qu'on a eu l'impudence d'écrire sur le compte de M. Berlioz. C'est ainsi qu'après cette mauvaise plaisanterie de sa messe funèbre, où l'on ne remarque qu'un morceau exécuté par vingt trombones, huit trompettes et treize timbales, M. Botté de Toulmon écrivit, dans la *Gazette musicale* de Schlesinger, un article où il disait que Mozart et Cherubini avaient en vain tenté de faire une messe des morts, mais qu'enfin Berlioz était venu accomplir cette grande pensée incomprise jusqu'à lui.

Il y a quinze jours que le *Journal des Débats* a donné un feuilleton de F. Soulié où il était dit que les formes carrées et monotones étaient passées de mode, que l'infécondité de Meyerbeer ne pouvait suffire à l'Opéra et que le seul homme capable de le sauver était Berlioz.

Il faut vous expliquer l'ascendant de Berlioz aux *Débats*, ce journal devant qui tremblent les ministères et le plus remarquable de tous les journaux français comme influence et rédaction littéraire. M. Bertin de Vaux, pair de France et propriétaire du *Journal des Débats*, a le malheur d'avoir une fille paralytique-née et infirme à ne pouvoir se bouger. Cette malheureuse créature à une passion, c'est la musique, mais non la musique des autres, la sienne, ce qui est une effroyable chose. Il y a quinze ans qu'elle fit représenter un opéra-comique, paroles de Scribe, intitulé le *Loup-garou*. La pièce était fort jolie et n'avait qu'un acte : aussi fut-elle jouée une vingtaine de fois. Fétis en avait dirigé les répétitions et, pendant quelques années, Fétis et Scribe se virent porter aux nues par les *Débats*. On redemanda un second

poème à Scribe, qui jugea avoir fait assez pour les Bertin et refusa net. De là guerre à mort dans les *Débats*, qui ne le lui ont jamais pardonné. Mademoiselle Bertin écrivit un *Fausto* en trois actes, pour les Italiens, qui le jouèrent trois fois devant un public de famille : on avait loué la salle pour trois représentations. Puis mademoiselle Bertin voulut faire un grand opéra, et Victor Hugo, pour s'assurer l'appui des *Débats*, consentit à écrire un détestable livret sur le sujet de sa *Notre-Dame de Paris*[1]. Mais il fallait un musicien pour surveiller les répétitions et mettre l'ouvrage en état d'être représenté. Berlioz s'offrit courageusement.

Il faut vous dire que, s'il ne sait pas faire de musique, en revanche il sait en parler, il a beaucoup de vigueur de style et d'originalité d'expression. On lui donna donc le feuilleton des théâtres lyriques : c'est là qu'il développa ses doctrines, qu'il écrivit que la musique italienne lui était si antipathique qu'il aurait voulu miner le Théâtre-Italien et le faire sauter, acteurs et spectateurs, quand on jouait un des premiers ouvrages de Rossini; que la musique de *Zampa* était une musiquette parisienne, qui n'avait pas cours hors des barrières de Paris; qu'Auber et moi étions, non des compositeurs, mais des faiseurs de contredanses[2]. Cependant, comme il lui fallait bien louer quelque chose, il prit en amour trois compositeurs, Gluck, Spontini et Beethoven; depuis, il y a joint Meyerbeer,

1. *Esmeralda*.

1. Cf. *Souvenirs d'un Musicien* (p. 9); — le rapprochement est curieux :

« Lorsqu'on créa la classe de composition de Boiëldieu, les premiers élèves qui y furent admis avaient déjà reçu les impressions de coterie du Conservatoire. Ainsi Grétry n'était pour eux qu'une perruque, et Rossini qu'un faiseur de contredanses...

» J'avais une grande estime pour les modulations et les transitions baroques, et un souverain mépris pour la mélodie, dont je ne concevais même pas qu'on se servît. Un de mes amis m'avait une fois mené aux Bouffes, où l'on jouait le *Barbier* de Rossini, et je m'étais sauvé après le premier acte, furieux contre ce sot public qui accordait ses applaudissements à de telles misères.

» Je fais ici ma confession, voilà comme je pensais quand j'entrai chez M. Boiëldieu... »

Voir aussi *Derniers Souvenirs d'un Musicien*, par Adolphe Adam (1 vol. in-18, Paris, 1859; p. 283) :

« Le Conservatoire était une singulière chose, à l'époque que je cite; il y régnait un classicisme outré; les mélodistes proprement dits étaient regardés comme de bien pauvres sires; Rossini y était tourné en dérision, et les professeurs, il faut le dire, n'étaient pas étrangers au dédain que manifestaient hautement les élèves. M. Lesueur appelait les opéras de Rossini des *turlututus*... »

pourquoi? on n'en sait rien, car sa musique ne se rapproche pas plus de celle de ces grands génies que de celle des compositeurs qu'il a pris à tâche de dénigrer.

Malgré l'insuccès de l'*Esmeralda* de mademoiselle Bertin, la protection des *Débats* continue à pousser Berlioz. Ainsi elle lui fit payer et exécuter une messe des morts qui fut exécutée aux obsèques du général Damrémont, puis elle voulut lui faire obtenir la direction du Théâtre-Italien. Mais les Chambres eurent le bon esprit de ne pas vouloir mettre à la tête de cette institution un homme qui s'en était déclaré l'ennemi acharné.

Enfin, on parvint à lui faire recevoir et monter à l'Opéra un ouvrage en deux actes, *Benvenuto Cellini*, dont on s'occupe depuis trois mois et où personne ne peut se reconnaître : je vais vous en donner une preuve. A une des répétitions, les deuxièmes violons étaient en retard d'une mesure sur les premiers; cela dura cent trente et une mesures, sans que Berlioz, Habeneck, les chanteurs et les musiciens s'en aperçussent. Ce ne fut qu'à une mesure de silence, où tout l'orchestre s'arrêta, sauf les deuxièmes violons, que l'on reconnut qu'il y avait faute.

Tout ce que je pourrais vous dire ne vous donnerait pas une idée du charivari que j'ai entendu hier soir, de sept heures et demie à onze heures, car les deux actes durent trois heures et demie. Ce qu'il faut admirer, c'est que les artistes aient pu se fourrer ce gâchis dans la mémoire. Habeneck, dont vous connaissez l'habileté, a failli renoncer à conduire ce chaos. Quoique la salle fût remplie d'amis des auteurs, rien n'a produit d'effet, malgré le talent de Duprez, de madame Dorus et des premiers sujets : on aurait eu honte d'applaudir.

Il y a au premier acte un morceau qui commence à une voix, continue à deux et reprend à trois, mais sans motif et sans aucun plan. « Mon Dieu! » dis-je à une jeune et jolie cantatrice placée près de moi, « je ne peux rien comprendre à cela. Ce n'est ni un solo, ni un duo, ni un trio. — Je le crois bien! » me répondit-elle, « c'est un Berlio. »

Je ne veux pas vous en dire plus long sur cette répétition; quelle que soit la longueur de cette lettre, j'y ferai encore un supplément, demain soir, après la première représentation,

dont je suis impatient de connaître le résultat. Pour peu qu'il y ait quelques payants, je ne sais si cela pourra aller jusqu'à la fin.

Mardi, 4 septembre.

Il faudrait que je retardasse encore ma lettre de huit jours pour vous rendre compte de la première représentation, qui vient d'être reculée par une indisposition de Duprez. Mais j'aime mieux vous envoyer tout de suite cette trop longue lettre, quitte à vous écrire de nouveau si la représentation offre quelque incident qui vaille la peine d'être raconté.

Espérez-vous donner le *Fidèle Berger* cet hiver?

Croyez au vif attachement et à l'amitié sincère de votre bien dévoué.

AD. ADAM

XIX

Paris, 28 septembre 1838.

Mon excellent ami,

La dernière fois que je vous ai écrit, c'était avant la première représentation de *Benvenuto Cellini*, et cette représentation a confirmé toutes les prévisions que m'avait données la répétition générale. Je ne m'appesantirais pas tant sur un si misérable ouvrage si ce n'était l'importance qu'a voulu lui donner la coterie de l'auteur.

Malgré les éloges outrés des journaux, qui ont dit crûment au public qu'il était un sot et que cette musique était admirable, le public a voulu rester sot; il n'en est venu que fort peu à la deuxième représentation et encore moins à la troisième, où l'on n'a fait que 2 900 francs de recettes, quoique Duprez jouât dans l'ouvrage, et l'on ne fait jamais moins de 6 000 francs quand son nom est sur l'affiche. Vous comprenez que le directeur ne s'est plus soucié de jouer un opéra qui lui coûtait si cher. Vous ne pouvez vous imaginer quelle a été la fureur des journaux de la coterie et c'est sur le pauvre Duprez qu'ils sont retombés : maintenant, à les entendre, cet admirable chanteur n'est plus bon à rien, il faut bien vite faire revenir Nourrit pour jouer *Benvenuto Cellini* et l'*Esmeralda* de

mademoiselle Bertin. En attendant, Alexis Dupont est chargé d'apprendre le rôle de Duprez et on nous menace d'une quatrième représentation, mais cette musique ne s'apprend pas facilement et il se passera peut-être encore un mois avant que le chef-d'œuvre reparaisse à la lumière.

On a donné avant-hier à l'Opéra-Comique un opéra en deux actes de Carafa[1], intitulé *Thérèse* : il a réussi. Je ne sais si vous connaissez beaucoup de musique de Carafa. C'est un homme de talent qui instrumente fort bien et écrit merveilleusement pour les voix, comme presque tous les Italiens ; mais il a un grand malheur, c'est de ne pouvoir écrire un motif qu'il n'y en ait une partie à Rossini, l'autre à Auber, l'autre à Cimarosa, enfin à tout le monde, excepté à Carafa pourtant, car il n'a jamais rien emprunté à celui-là. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage a réussi, parce que la musique en est claire, mélodique et bien arrangée, et puis on a pris son parti sur Carafa : on sait qu'il n'invente pas et on n'est pas exigeant avec lui.

Je voudrais n'être pas moi, pour vous dire tout le bien qu'on pense de mon nouvel opéra, *le Brasseur de Preston*. Je suis loin de penser comme les enthousiastes du théâtre, qui disent que c'est bien supérieur au *Postillon* et que cela doit avoir au moins autant de succès : cela n'est pas possible, car hier, à la cent quatre-vingt-deuxième représentation, nous avions 2 600 francs de recette, ce qui est beaucoup dans notre petite salle de l'Opéra-Comique et avec le temps magnifique qu'il faisait ; mais, toute modestie à part, je suis content et très content de moi, et je crois que le public me dédommagera du demi-succès de mon *Fidèle Berger*.

J'ai vu avant-hier notre ami commun, Anténor Joly. Il est à la tête d'un nouveau théâtre, qui va bientôt ouvrir sous le titre de Théâtre de la Renaissance. Je crains que ce ne soit une bien mauvaise spéculation : car, par le genre qu'il exploitera (le drame et l'opéra), il lui faudra lutter avec nos grands théâtres royaux, qui ne font leurs affaires que grâce à des subventions de plus de deux cent mille francs; et puis il n'a aucune connaissance du théâtre et s'aveugle sur des dangers que tout

1. Paroles de Planard et de Leuven.

le monde lui signale. Cela me fait de la peine, car c'est une ruine inévitable que cette entreprise.

Adieu, mon excellent ami. Je ne vous écrirai plus qu'après la première représentation de mon *Brasseur*, dont les répétitions ne vont pas me laisser un moment.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

XX

Samedi, 20 octobre 1838.

Mon cher et digne ami,

Rien ne pouvait m'être plus agréable que la nouvelle que vous m'avez apprise de la réussite de mon *Fidèle Berger* à Berlin. Je regrette qu'il n'ait pas été joué à votre grand théâtre. Mais peut-être n'est-ce pas un mal de se faire entendre un peu de tous les côtés. — Par exemple, je crois que mon *Brasseur* sera digne de votre belle exécution, car j'y ai beaucoup soigné les chœurs et, quoique cette partie soit extrêmement faible chez nous, ils ont néanmoins produit beaucoup d'effet aux répétitions.

Les Bouffes ont commencé leur saison à l'Odéon et le changement de salle et de quartier ne leur a fait aucun tort. Le public fashionable les a suivis : ceux qui ne vont à ce théâtre que par ton se plaignent un peu, de ce que la salle est plus grande, les toilettes moins en évidence, etc. ; mais ceux qui y vont pour admirer la parfaite exécution vocale qu'on y entend ne pensent pas de même et, pour mon compte, je suis enchanté, car j'ai pu y louer une petite loge une fois par semaine et, à l'autre salle, il n'y avait pas moyen de s'en procurer.

Il est très probable maintenant que j'irai vous rendre une visite au printemps de 1840. Je vous ai peut-être déjà dit que j'avais le désir d'aller à Saint-Pétersbourg et c'est, je crois, au mois de septembre prochain que je ferai ce voyage : j'y écrirai un ballet pour mademoiselle Taglioni et j'y donnerai quelques concerts. Car j'y amène avec moi une jeune cantatrice, qui est entièrement mon élève, que j'ai commencée

il y a trois ans et qui promet d'avoir un magnifique talent[1]. Comme sa famille ne veut pas qu'elle se mette au théâtre, ce qui, d'ailleurs, paraît ne guère être en rapport avec ses goûts et son éducation, sa tante m'a demandé si je consentirais à ce qu'elles m'accompagnassent dans mon voyage et j'ai accepté avec joie, car je pense que cela pourra être utile à cette intéressante enfant et ne pourra que me faire honneur. — Pour me préparer les voies dans ce pays-là, mon intention est de dédier mon *Brasseur* à Sa Majesté l'Empereur.

Votre bien sincèrement dévoué et fidèle ami,

AD. ADAM

XXI

Mercredi, 31 octobre 1838.

Mon excellent ami,

Je ne peux pas vous en écrire bien long à l'heure qu'il est, car minuit est déjà passé et j'aurais dû dater ma lettre du 1er novembre. Ma première représentation du *Brasseur* vient d'avoir lieu et je puis vous annoncer un succès égal, si ce n'est plus grand que celui du *Postillon*.

Je voudrais avoir à parler de la pièce d'un autre pour vous dire tout ce qui s'y est passé de flatteur pour l'auteur de la musique. Le premier acte est le moins bon des trois comme pièce et il fit néanmoins assez d'effet; mais le second est charmant et les quatre morceaux de musique très développés qu'il renferme ont obtenu un tel succès que tous quatre ils ont été répétés, de sorte que, musicalement parlant, on a joué deux fois le deuxième acte à la première représentation. Le troisième acte a peu de musique, mais ce peu a encore fait bon effet, et,

1. Il s'agit de mademoiselle Chérie Couraud, qui devint plus tard madame Adolphe Adam. — Voir *Souvenirs d'un Musicien* (pp. XXVIII-XXIX et XLIV) :

« Le hasard m'avait fait trouver à Saint-Pétersbourg un cousin germain dont j'ignorais l'existence et qui était un médecin distingué. Ce fut à ses bons soins, et surtout à la sollicitude de chaque instant d'une personne qui porte aujourd'hui mon nom, que je dus de ne pas succomber à la maladie. .

» En 1850, je perdis ma première femme, de laquelle j'étais séparé depuis seize ans; au commencement de 1851, j'épousai celle qui avait partagé ma bonne et ma mauvaise fortune, et qui même, lors des malheureuses affaires de l'Opéra-National, m'avait donné tout ce qu'elle possédait et, par conséquent, l'avait perdu... »

après la chute du rideau, on a redemandé tous les acteurs, puis votre très humble serviteur, qui n'a pas voulu paraître, et alors on a redemandé un trio du deuxième acte, qui avait fait grand effet. Mais les musiciens étaient partis et il n'y a pas eu moyen de le redire. Bref, je ne puis augurer si le succès dépassera celui du *Postillon*, ce qui n'est guère possible, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été beaucoup plus grand dès la première fois.

J'attends maintenant avec impatience la réponse de Saint-Pétersbourg, car c'est de l'acceptation de cette dédicace que dépend mon voyage dans ce pays et le plaisir que je me promets d'aller vous embrasser à mon retour.

AD. ADAM

XXII

Paris, 3 décembre 1838.

Mon excellent ami,

Mon *Brasseur* continue à avoir une vogue que je n'osais espérer et, dès que la partition sera parue, c'est-à-dire dans un mois ou six semaines au plus tard, je vous l'enverrai. La pièce est déjà imprimée : dites-moi si vous désirez que je vous l'expédie, pour en hâter la traduction.

Je suis déjà rentré en répétitions et il est probable que je serai joué vers la fin de ce mois-ci.

C'est cet ouvrage en deux actes que j'avais fait pour madame Damoreau, au printemps de l'année passée, et que la mauvaise santé de cette cantatrice, qui, je le crains, est tout à fait perdue pour nous, m'a forcé de confier à une autre artiste, mademoiselle Rossi, jeune personne de beaucoup de talent, mais dont le talent se distingue par des qualités opposées à celles de madame Damoreau. Elle brille principalement par l'âme et l'énergie, tandis que notre grande cantatrice se fait applaudir par la perfection et l'incroyable agilité de son chant. Cela m'a obligé à de grandes modifications et à refaire un air tout entier.

J'ai désiré que cet ouvrage fût donné immédiatement après le *Brasseur*, pour qu'on vît bien que je l'avais écrit avant. Car,

s'il fût venu un mois plus tard, on n'aurait pas manqué de dire que je venais de le composer et que j'abusais de ma facilité, reproche que les journaux me font depuis dix ans, sans que je puisse deviner pourquoi. C'est ainsi qu'il y a deux ans je donnai au public, dans l'espace de six semaines, la *Fille du Danube* à l'Opéra et le *Postillon* à l'Opéra-Comique, et un de ces graves critiques dit alors qu'il ne concevait pas qu'on pût faire en deux mois un opéra en trois actes et un ballet en deux. Il ne pensait pas que j'avais été deux ans sans rien produire. Mais ces messieurs croient apparemment qu'on commence la musique de son ouvrage avec les répétitions, et voilà comme on nous juge à Paris.

La grande affaire de la semaine a été le début de M. de Candia, sous le nom de Mario, dans *Robert le Diable*. Il a obtenu un grand succès et nous voilà maintenant deux premiers ténors à l'Opéra, ce qui n'était jamais arrivé.

Le théâtre d'Anténor Joly a ouvert avec beaucoup d'éclat par un drame de Victor Hugo, *Ruy Blas*, qui fait beaucoup d'argent, mais qu'une moitié de la salle siffle, pendant que l'autre applaudit. Il en est toujours ainsi des œuvres dramatiques de cet auteur singulier, qui semble ne pouvoir arriver au sublime qu'en passant par le ridicule. Les lendemains, on joue une espèce de vaudeville avec musique intitulé *Lady Melvil*[1]. La musique est de Grisar et renferme d'assez jolies choses, mais tout est écourté.

Comptez toujours sur l'affection sincère de votre bien dévoué,

ADOLPHE ADAM

XXIII

Paris, 18 janvier 1839.

Mon excellent ami,

J'ai bien tardé à répondre à votre dernière lettre : c'est que je voulais vous donner des nouvelles de mon opéra de *Régine*, qu'on a dû jouer à la fin de décembre, puis au commence-

1. Opéra-comique en trois actes, paroles de Saint-Georges et de Leuven.

ment de janvier, et les indispositions sont survenues qui ont tout empêché. Enfin la pièce fut répétée et affichée le 8; mais, au milieu de la journée, la mère de notre première chanteuse, cette grosse madame Rossi, que vous vous rappelez peut-être avoir vue au Théâtre-Italien dans les deuxièmes femmes, se trouva si mal que sa fille déclara ne pouvoir jouer le soir. Son hydropisie lui était remontée dans la poitrine et la pauvre femme mourut dans la nuit. Enfin hier, 17, a eu lieu notre première représentation et avec un grand succès.

Je ne sais si c'est parce qu'il y a près de deux ans que j'ai composé cette musique et que j'y suis devenu assez indifférent, ou bien si c'est la réflexion que la pièce était plus importante que la musique, mais moi, d'ordinaire très impressionnable et mourant de peur à mes premières représentations, je n'ai presque pas eu d'émotion hier, d'autre cependant que celle du succès, qui est toujours fort agréable.

Mademoiselle Rossi a justifié les prédictions favorables que vous avait fait augurer le nom qu'elle porte et s'est placée au premier rang par la manière distinguée dont elle a chanté; il n'y avait qu'une voix sur son compte, on disait partout qu'il n'y avait que madame Damoreau qui pût chanter mieux : c'était le plus bel éloge qu'on pût faire de notre jeune cantatrice. Un jeune ténor nommé Roger a aussi fort bien été; il est très petit, mais a une jolie figure et est bon comédien.

On a donné hier, au Théâtre-Italien, la première représentation de l'*Elisire d'Amore* de Donizetti : c'est, comme vous savez, la traduction du *Philtre* de notre ami Auber. La musique de Donizetti est fort agréable, mais, faite pour des Italiens, elle n'a aucune des qualités de celle d'Auber; la finesse, l'esprit, la couleur locale et la richesse d'instrumentation, la recherche et la coquetterie d'harmonie de notre ami sont des qualités inappréciées par un public qui veut seulement que l'on fasse briller ses chanteurs : c'est à quoi Donizetti s'est appliqué et il y a parfaitement réussi. La Persiani y est extraordinaire; c'est une cantatrice à part : elle a fait monter le diapason des soprani d'une quarte. La limite ordinaire est fa, sol, la, si; pour elle, c'est si, ut, ré, mi, non pas employés comme notes de passage, mais comme

notes habituelles, et cela avec une facilité et une hardiesse incroyables.

Je n'ai pas pu voir l'*Elisire* qu'on donnait en même temps que *Régine*; mais je suis sûr, d'après l'effet de la répétition, que le succès aura été immense.

La partition du *Brasseur* va paraître le 25 et on vous en enverra sur-le-champ un exemplaire. S. M. l'Empereur de Russie a bien voulu accepter ma dédicace, mais vous serez servi avant lui : *Amicus Imperator, sed magis amicus Spiker*.

ADOLPHE ADAM

XXIV

31 janvier 1839.

Mon excellent ami,

Je vous dirai d'abord, pour ce qui me regarde, que le succès de *Régine* passe mon espérance : quoiqu'il n'y ait pas dans cet opéra de morceau à grand effet, il fait néanmoins plaisir et la dixième représentation avait attiré beaucoup de monde hier.

La pièce aura sans doute besoin de quelques changements pour être représentée chez vous, à cause de l'époque. Je désire qu'on puisse vous la donner, car on dit ici que c'est une des plus jolies choses que Scribe ait jamais faites. Mademoiselle Rossi s'y établit une brillante réputation. Vous savez que ce rôle avait été écrit pour madame Damoreau : par un caprice trop habituel aux grandes chanteuses, après l'avoir répété un mois, elle a déclaré tout d'un coup qu'elle n'en voulait pas, disant partout que la musique en était trop plate et pas assez distinguée pour elle. Ce jugement me fit d'abord beaucoup de tort ; mais, depuis que la pièce est jouée, tous les rieurs sont de mon côté, et le dépit de madame Damoreau est d'autant plus grand que cela a donné à une jeune cantatrice l'occasion de se révéler au public. Il n'y a certes nulle comparaison à faire de la Rossi à la Damoreau : l'une est passionnée et a une voix large et timbrée, tandis que l'autre n'a qu'un filet de voix, mais aussi la plus admirable exécution qui se puisse imaginer et un charme incroyable.

Quoi qu'il en soit, la Damoreau, qui depuis trois mois promettait de jour en jour de rentrer, s'est subitement décidée le lendemain de *Régine* et a effectivement fait sa rentrée cinq jours après, dans le *Domino noir*. Il est inutile de vous dire que c'est toujours la même perfection de la part de la cantatrice et le même enthousiasme de la part du public. On monte actuellement un opéra en trois actes d'Halévy pour elle [1]. Mais je crois qu'on ne le jouera pas de sitôt. Vous savez qu'Halévy n'est pas très mélodiste et qu'il écrit mieux pour les instruments que pour les voix : aussi la Damoreau est-elle déjà montée contre cet ouvrage et paraît-elle peu disposée à le représenter.

On a donné lundi, à l'Opéra, un grand ballet en trois actes, la *Gipsy* [2], il a eu un très grand succès : Fanny et Thérèse Elssler y sont charmantes. La musique n'est pas heureuse, quoiqu'il n'ait pas fallu moins de trois compositeurs pour la procréer. Le premier acte est de Benoist [3] : c'est un très habile organiste, qui aurait bien dû s'en tenir à son instrument, car ce qu'il a écrit dans ce ballet ne vaut pas le diable. Le deuxième acte est de Thomas, l'auteur du *Perruquier de la Régence* : il a pris presque toute sa musique dans Weber et Beethoven, qu'il a arrangés et orchestrés avec infiniment de talent, mais c'est un peu grave pour un ballet. Le troisième acte est de Marliani et n'est pas le moins bon, parce que sa musique est toute simple et sans prétention, ce qui vaut peut-être mieux pour la danse.

On a donné hier au théâtre de la Renaissance un petit opéra en deux actes intitulé *l'Eau merveilleuse* [4] ; la musique est de Grisar : on dit que c'est fort joli. Je ne l'ai pas entendu. Ce pauvre théâtre est si délaissé que cela fait peine. Heureusement, Anténor Joly a eu l'idée d'y donner des bals qui sont très suivis et lui feront gagner quelque argent ; mais cela ne peut durer longtemps.

1. *Les Treize*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Duport, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 avril 1839, — sans madame Damoreau. — Voir Lettre XXVII.

2. Libretto de Saint-Georges et Mazilier.

3. François Benoist.

4. Paroles de Sauvage.

Nous avons toujours mademoiselle Pauline Garcia, la sœur de Malibran : elle va donner un deuxième concert avec de Bériot. Vous l'avez, je pense, entendue à Berlin. C'est une des plus merveilleuses organisations que je connaisse. Quand je pense que cette petite fille de dix-sept ans parle et chante dans cinq langues, qu'elle joue du piano comme un ange, qu'elle est aussi bonne harmoniste que qui que ce soit, qu'elle chante comme sa sœur et qu'elle compose des choses que nous serions fiers d'avoir écrites, je suis honteux de mes trente-quatre ans et d'en savoir si peu. C'est une charmante personne (moralement s'entend, car elle est très laide), mais d'une modestie et d'une simplicité extrêmes ; elle m'a fait le plus grand éloge de mademoiselle Lœwe, qu'elle considère comme un talent de premier ordre.

Votre bien sincèrement affectionné,

ADOLPHE ADAM

XXV

Dimanche, 2 mars.

Mon excellent ami,

Les répétitions de l'o[péra] en cinq actes de notre ami Auber sont très avancées et on dit un bien infini de son ouvrage, où il semble avoir voulu faire la critique de la manière entortillée d'Halévy et même de Meyerbeer par l'extrême simplicité qu'il y a mise. Les musiciens, qui ont fait vingt-sept répétitions générales pour *les Huguenots*, ont été tout surpris de se trouver si bons lecteurs, qu'à la première répétition on a dit trois actes de suite sans s'arrêter. On espère beaucoup de ce succès, dont l'Opéra a besoin.

On a joué avant-hier, à l'Opéra-Comique, une pièce en deux actes intitulée : *le Planteur*, de Saint-Georges pour les paroles et de Monpou pour la musique. Je ne vous parlerai guère de cette dernière, car elle est réellement au-dessous de toute critique. La pièce ne manque pas d'habileté, mais est commune et n'a rien de piquant. L'ouvrage est d'ailleurs démesurément long. Malgré le succès de première représentation qui, comme vous le savez, ne s'obtient que trop aisé-

ment chez nous, je doute que l'ouvrage soit joué bien longtemps; il n'en restera dans la mémoire du public qu'une anecdote assez piquante.

Il y a quelques mois qu'Auber, se promenant sur le boulevard, rencontra notre grand chanteur Duprez, accompagné de Monpou, qui a été son camarade chez Choron. Auber crut devoir, après quelques mots échangés, adresser la parole à Monpou et il lui dit : « Eh bien ! monsieur, travaillez-vous en ce moment ? — Oui, monsieur », répondit Monpou, « je fais pour l'Opéra-Comique un ouvrage en deux actes. Mais n'allez pas croire, parce qu'il n'y a que deux actes, que ce soit un opéra sans conséquence : c'est au contraire un ouvrage immense, qui durera au moins trois heures, extrêmement musical, on ne peut plus développé; enfin, je vous le répète, c'est un ouvrage immense... Et vous, monsieur Auber ? — Oh! pour moi, » répondit notre spirituel ami, « je fais un opéra en cinq actes, mais tout petit, tout petit; cinq petits actes sans importance, voilà tout. » Monpou ne comprit même pas qu'on se moquait de lui et alla répéter partout que l'ouvrage d'Auber ne serait qu'une bluette.

Ce récit n'aura peut-être rien de piquant pour vous. C'est qu'il faut connaître les personnages pour l'apprécier à sa valeur. Il faut voir l'air suffisant et ampoulé de Monpou et se rappeler la figure calme et tranquille d'Auber.

J'allais oublier de vous dire une chose qui m'a fort surpris. Spontini s'est occupé de moi à Rome. J'ai reçu il y a quelques jours, une belle lettre *della Congregazione ed Accademia di Santa Cecilia*, à Rome, qui m'annonce que j'ai été élu membre honoraire, *proponente egregio è illustrissimo signor cavaliere è comendatore è maestro Spontini*. Il faut que cette académie ne soit pas d'une grande valeur pour que votre cher directeur ait pensé à m'y faire admettre; me voilà néanmoins obligé de lui faire politesse quand il reviendra à Paris, et, franchement, j'aurais autant aimé ne pas lui avoir d'obligation.

Adieu, mon cher ami, je vous écrirai sitôt après la première représentation d'Auber.

Votre bien affectionné ami,

ADOLPHE ADAM

XXVI

Mardi, 2 avril 1839.

Mon excellent ami,

J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous écrire, parce que je voulais vous rendre compte de l'opéra d'Auber qu'on a représenté hier[1]. Je voudrais pouvoir vous annoncer un de ces succès comme ceux que notre ami Auber obtient ordinairement et, malheureusement, c'est une autre tâche que j'aurai à remplir.

Vous savez combien j'aime Auber et son talent, combien souvent j'ai déploré l'injustice du public qui ne rendait pas justice à toutes ses œuvres, qui n'avait pas applaudi comme ils méritaient de l'être, *Gustave*, *le Serment*, *les Chaperons blancs*, qui renfermaient des choses charmantes. Mais, hier, j'ai partagé l'indifférence du public, je suis resté froid, je n'ai pas retrouvé ces motifs faciles et brillants dont Auber est si prodigue ; enfin, dans un opéra en cinq actes, je n'ai trouvé de réellement remarquable qu'un air de danse délicieux et une strette de duo très originale. La pièce est aussi bien mauvaise, il n'y a pas le moindre intérêt et les acteurs n'ont pas de bons rôles. Duprez a crié au lieu de chanter : c'est son défaut habituel ; Levasseur a chanté faux, cela lui arrive souvent maintenant, et mademoiselle Nau, chargée du rôle principal, a été bien loin de ses devancières mesdames Damoreau et Dorus-Gras,

Enfin je ne crois pas que cet opéra soit joué plus d'une quinzaine de fois, malgré la magnificence des décors et de la mise en scène. Cela me fait d'autant plus de peine que l'école d'Auber est un peu la mienne et que cela va donner beau jeu à MM. Berlioz et consorts pour proclamer que la seule musique qui convienne à l'Opéra est celle qu'on ne peut pas comprendre.

Le grand événement depuis quinze jours est la mort d'Ad Nourrit : cela a jeté une grande consternation parmi tous les

1. *Le Lac des Fées*.

artistes de Paris, dont il était très aimé. C'est de la folie que ce suicide, mais une folie à laquelle sympathisent ceux qui ont un véritable amour de leur art et qui conçoivent qu'un artiste ne puisse pas survivre à la perte de sa position d'artiste.

On nous promet pour la semaine prochaine un opéra-comique en trois actes de Scribe et Halévy : on en dit un grand bien et je vous en rendrai compte dès qu'il aura été représenté.

Votre sincèrement affectionné,

AD. ADAM

XXVII

Mercredi, 17 avril 1839.

Mon excellent ami,

Vous allez me regarder comme un messager de mauvaises nouvelles, car, après vous avoir annoncé, à mon grand regret, le peu de succès de l'opéra de notre ami Auber, je vais vous parler d'un ouvrage en trois actes d'Halévy qui n'a pas été beaucoup plus heureux, avant-hier, à l'Opéra-Comique. — *Le Lac des Fées* continue à se jouer ; mais on n'en est pas satisfait, malgré le grand luxe de décors et de costumes, et je doute qu'il fournisse une bien longue carrière.

Avant-hier, on a donné la première représentation des *Treize*, opéra en trois actes, de Scribe et Duport, musique d'Halévy. Il y a un roman de Balzac, intitulé *les Treize*, qui a eu un grand succès, et l'on croyait que la pièce nouvelle serait basée sur cette donnée ; mais cette erreur a été détruite dès le lever du rideau. Il s'agit d'une association de jeunes étourdis qui cherchent à séduire des femmes et se doivent protection dans leurs efforts.

Ce sujet était bien léger pour trois actes, et primitivement la pièce n'en devait avoir qu'un, mais il était si long qu'on l'a délayé en trois. La musique, très travaillée et d'une prodigieuse difficulté d'exécution, a été bien rendue par Chollet, Roy, Jansenne et madame Jenny Colon-Leplus. Il y a des détails d'orchestre et d'harmonie délicieux, mais de mélodie fort peu. Aussi les artistes étaient-ils satisfaits en général et

le public n'y comprenait rien. Je ne crois donc pas à un succès de longue durée.

Le Domino noir continue à faire de belles recettes, quoique madame Damoreau ne soit plus que l'ombre d'elle-même. C'est toujours la même perfection d'exécution, mais c'est à peine si on l'entend.

J'ai vu, il y a quelques jours, Spontini, qui attend ici les ordres de votre souverain pour prolonger son séjour ou hâter son départ. Il vient d'écrire un mémoire sur la musique religieuse, qui lui a été inspiré par l'état déplorable où il a trouvé celle d'Italie et surtout de Rome. Il m'a demandé à voir ma messe et je la lui ai envoyée. Il a été aussi aimable qu'il lui est permis de l'être.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

XXVIII

Mardi, 7 mai 1839.

Mon excellent ami,

Je viens de recevoir votre dernière lettre par laquelle vous m'annoncez la première représentation du *Brasseur* à votre grand théâtre. Il y a peu de jours, j'ai reçu celle que m'a portée votre ami que je n'ai pas eu le plaisir de voir, et où vous m'appreniez la concurrence de vos deux théâtres. Je suis fâché que l'exécution ait été si défectueuse à la première représentation. Cela laisse toujours une fâcheuse impression, et un ouvrage a bien de la peine à se relever de cette atteinte. Je suis fort surpris qu'on n'ait pas confié le rôle de Toby à un chanteur doué d'une voix forte et sonore : cela est très essentiel pour les morceaux d'ensemble et surtout pour la chanson militaire du deuxième acte, que du reste vos choristes doivent exécuter à merveille. C'est un morceau que j'ai composé en Angleterre, il y a sept ans, en imitation de ces chœurs dialogués qu'ils appellent des *glees*, et c'est le premier de ce genre qu'on ait chanté sur nos théâtres en France ; mais cela sera peu imité, parce que nos choristes sont trop peu habiles pour bien se tirer de solos. Cependant, à Paris, on ne dit pas mal le petit quatuor du finale du deuxième acte.

J'ai beaucoup à vous remercier de m'avoir procuré la connaissance du célèbre violoncelliste Romberg, que j'ai entendu il y a quinze ans, alors que moi, gamin, je jouais les timbaliers dans l'orchestre qui l'accompagnait. C'est un excellent homme pour qui je me suis senti tout de suite porté d'amitié et je ferai tout mon possible pour lui être agréable pendant son séjour à Paris.

Hier nous avons eu à l'Opéra-Comique la première représentation d'un petit opéra en un acte intitulé *le Panier fleuri*. La pièce est de Brunswick et Leuven et la musique d'Ambroise Thomas, l'auteur du *Perruquier de la Régence*. Il y a de fort jolies choses dans la partition et la pièce est assez gaie, quoique un peu commune. Néanmoins cela ne peut pas beaucoup attirer le public, que *les Treize* continuent à repousser malgré les éloges emphatiques de quelques journaux. *Les Treize* ont été joués douze fois, et neuf fois avec *Régine*, qui est à sa quarante-huitième représentation. Entre la sixième et la septième des *Treize* on a joué *le Brasseur*, qui est à sa cinquante-sixième représentation, et la recette a de beaucoup dépassé celle des *Treize*. — Ne m'accusez pas de négligence pour ne vous avoir pas envoyé la partition de *Régine* : c'est qu'elle n'est pas encore publiée. Je compte qu'elle le sera d'ici à deux semaines et je vous l'enverrai sur-le-champ. Mais ne comptez pas trop sur cet ouvrage pour Berlin : d'abord le succès en est plus dû à la pièce qu'à la musique et surtout à la jeune cantatrice, mademoiselle Rossi, qui y est ravissante; moi, je crois que la pièce ne pourrait être représentée chez vous, à cause de l'époque de révolution que retrace le premier acte et des souvenirs de l'Empire et de nos victoires que rappelle trop le deuxième acte.

Nous avons enterré hier ce pauvre Paër, qui laisse vacante une place à l'Institut et celle de Directeur de la musique du Roi. Pour la première place, il y a deux concurrents : c'est Onslow et votre très humble serviteur. On prétend que Spontini, que votre souverain ne se presse guère de rappeler, se mettrait aussi sur les rangs. Cela me paraît bien invraisemblable, car tous les membres de l'Institut sont obligés de résider à Paris et il n'abandonnera pas une place de vingt mille francs pour un titre qui ne rapporte que douze cents francs.

La place de Directeur de la musique du Roi est une espèce de sinécure et est convoitée par Carafa et Habeneck : l'opinion publique y désigne notre ami Auber; mais il n'est pas ambitieux et il faudra qu'on vienne le chercher pour qu'il accepte.

Je n'ai pas encore commencé mon nouvel opéra [1] et il faut qu'il soit fait, répété et joué d'ici à quatre mois, et encore devrais-je rapporter, au 1er octobre, à Pétersbourg la musique du ballet que je vais écrire pour mademoiselle Taglioni. Tout cela n'est pas faisable. J'écrirai mon ballet là-bas et ensuite j'irai vous voir, ce qui sera la partie la plus agréable de mon voyage. J'ai fait entendre mon élève, ma jeune cantatrice, à M. Romberg, qui en a été très satisfait et qui nous a dit qu'elle ne pouvait manquer de faire beaucoup d'effet en Russie. Croyez-vous que, ne chantant que l'italien et le français, elle puisse risquer de donner un concert à Berlin, où je tiendrais le piano? — Je suis bien fâché que mademoiselle Lœwe, à son passage à Paris, ne m'ait pas dit qu'elle voulait substituer un air aux couplets du premier acte du *Brasseur* : je lui aurais donné un air d'un de mes opéras inconnus en Allemagne, et cela n'aurait pas fait disparate avec le reste de la musique : car chaque auteur a sa couleur et, quelque excellent que soit un morceau, il fait tache au milieu d'un ouvrage d'un autre compositeur, fût-il même supérieur au reste de la composition.

Adieu encore une fois, mon excellent ami, n'oubliez pas que vous avez à Paris quelqu'un qui vous est dévoué de tout cœur,

AD. ADAM

XXIX

Mercredi 15 mai 1839.

Mon excellent ami,

Nous venons d'avoir des troubles fort sérieux, qui sont heureusement terminés : plaise à Dieu qu'ils ne se renouvellent pas! Mais nous sommes une matière bien turbulente et bien ingouvernable ; nos esprits ardents sont peu faits pour les agitations continuelles inséparables d'un système

1. *La Reine d'un Jour*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Saint-Georges, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 septembre 1839. — Voir lettre XXXIV.

représentatif et l'on prend au sérieux toutes les figures de rhétorique employées par nos orateurs qui, sans s'en douter, déchaînent sur la place publique les agitateurs qui empêchent toute prospérité de s'établir. Je commence à croire qu'un gouvernement absolu est le meilleur de tous, quand le chef de l'État est doué de grandes qualités; il est vrai aussi que ce peut être le pire, lorsque le souverain ne les possède pas, mais nous nous trouvons si mal de notre état, avec un roi animé des meilleurs sentiments et d'une capacité peu commune, que je désirerais de grand cœur que la carrière fût fermée pour jamais aux ambitions personnelles et aux intrigues de journaux qui paralysent tout en France. — Je vous demande pardon de vous parler politique : cela ne m'arrivera jamais; mais je suis si dégoûté de tout ce qui se passe qu'il m'est difficile de ne pas m'en occuper malgré moi. Passons à des sujets plus gais et plus intéressants pour nous, enfants des arts, qui voulons avant tout le repos et la paix.

Mademoiselle Taglioni est arrivée avant-hier à Paris. Je ne puis vous dire l'enthousiasme qu'elle a excité à Vienne : on a dételé sa voiture, on l'a traînée chez elle, où elle a dû paraître sur son balcon et distribuer des fleurs qu'on s'est arrachées, qu'on se mettait à la boutonnière et qui, le lendemain, étaient un ordre d'un nouveau genre et très recherché. M. de Metternich l'a invitée à dîner et l'Empereur lui a fait un accueil des plus gracieux. — Je ne sais, en vérité, pourquoi on prétend que vous autres Allemands êtes moins passionnés que nous. En France, quand un artiste a du talent, on le paie et on l'applaudit un peu; puis il y a vingt journaux qui le déchirent, s'il ne les paie pas, ou qui le proclament supérieur à tout, s'il les subventionne, mais l'enthousiasme ne va pas plus loin. — Il est vrai que, quand on écrit soi-même dans ces journaux, comme Berlioz, on reçoit la croix d'honneur pour n'avoir rien fait que dénigrer le talent des autres sans avoir jamais fait preuve du sien. Voici un article curieux extrait d'un journal à lui dévoué : « La mort de Paër laisse vacante une place à l'Institut. Quoique l'usage ne soit pas d'admettre les candidats à leur première présentation, il nous semble que l'Institut s'honorerait en nommant d'emblée le brillant auteur de *Benvenuto Cellini* et le digne successeur de

Beethoven. » Que dites-vous d'un monsieur qui invoque comme titre de gloire un opéra qui n'a été joué que quatre fois et qui est tombé sous les sifflets !

A propos d'Institut, voici une curieuse nouvelle dont vous pouvez régaler les habitants de Berlin. Spontini se met sur les rangs, quoiqu'il ne soit pas naturalisé Français et qu'il soit à la solde du roi de Prusse. Vous savez qu'une des conditions de notre Institut est que tous les membres résident à Paris : on a donc fait part de cette obligation à Spontini, qui a répondu que, s'il avait la certitude d'être nommé, il renoncerait à la Prusse. Mais il n'est pas au bout ; je sais d'un des membres de l'Institut, que vous aimez beaucoup, quoiqu'il ne vous écrive pas souvent, que la question suivante doit être posée au Directeur de la musique du Roi votre maître : « Une fois naturalisé Français, vous considérerez-vous assez dégagé de tous liens de reconnaissance envers une puissance étrangère pour, dans le cas d'une guerre entre la France et la Prusse, composer un *Te Deum* d'actions de grâces pour une victoire remportée sur les Prussiens ? » Nous verrons comment le rusé maestro se tirera de ce pas embarrassant. Néanmoins sa présentation me fait beaucoup de tort. On n'aime pas l'homme, mais on rend justice à l'auteur de *la Vestale* et de *Cortez* et ses titres sont bien plus puissants que les miens : il n'y a donc nul doute sur son admission, s'il consent à renier le pays qui le nourrit depuis quinze ans.

Adieu, mon excellent ami. On ne joue plus *les Treize*. J'ai commencé, il y a trois jours, mon nouvel opéra ; il faut que je l'aie terminé le 15 août, ou que je paye un dédit de vingt mille francs au directeur et je n'y suis pas du tout disposé.

Votre bien affectionné,

AD. ADAM

XXX

Paris, 11 juin 1839.

Mon cher ami,

Vous pouvez vous réjouir au sujet *d'il signor* Spontini : il est très probable que vous ne le reverrez pas, car il va être

nommé membre de l'Institut. Onslow et moi, nous nous sommes retirés, ne voulant pas compromettre les voix que nous avons obtenues à la dernière élection contre la chance de n'en avoir aucune cette fois-ci, car notre compétiteur ne s'endort pas et du matin au soir ne cesse de se remuer pour arriver à un résultat qui est infaillible à présent qu'il n'a plus de concurrent. Il a profité de notre retraite pour faire mettre dans tous les journaux que c'était un hommage que nous rendions à son talent, avec lequel nous ne voulions pas lutter. Cela pouvait être dit par nous, mais non par lui. Mais le public ne sait pas de quelle part viennent ces articles et il a sans doute pensé que c'était Onslow et moi qui les avions fait insérer. Je crois que l'Académie ne tardera pas à se repentir de son choix. — Spontini sollicite aussi la direction de la musique du Roi, que Paër avait, et il serait très possible qu'il l'obtînt, à moins que Carafa ne la lui dispute trop vivement : car lui aussi est Italien, et les compatriotes de la Reine[1] sont vivement appuyés à la cour, le Roi ne se mêlant absolument en rien de ces questions-là. On aurait peine à croire, à l'étranger, que Bellini et Donizetti ont toujours fait les frais des concerts des Tuileries, où il étaient admis, et qu'Auber, Halévy et moi n'y avons jamais mis le pied et qu'on n'y a jamais entendu une note d'un de nous trois.

Nous n'avons pas de grandes nouveautés musicales. Il y a un petit opéra de Thomas, paroles de Brunswick et Leuven, intitulé *le Panier fleuri*, qui n'a pas eu un très grand succès ; il y a cependant du mérite dans la musique de Thomas, mais cela ne brille pas par une grande invention. La pièce, quoique gaie, n'est pas heureuse : elle sent trop le genre des petits théâtres.

Il vient de se former un cercle musical sous le titre de Société de Sainte-Cécile. Bériot est à la tête et se donne beaucoup de mal pour l'organiser. On y a donné deux concerts, et Romberg s'est fait entendre dans le premier, qui était fort brillant. Quoiqu'il ait été fort applaudi, ses véritables amis ont regretté qu'il se fît encore entendre, parce que ceux qui ne l'ont pas connu autrefois ne peuvent se faire

1. Marie-Amélie, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles.

idée de ce qu'il était, et que ceux qui l'ont connu ne peuvent que s'écrier : *Quantum mutatus !*

Vous me parlez de venir à Vienne avec vous au mois de septembre; mais vous oubliez donc, mon excellent ami, que mes minutes sont comptées jusqu'à mon départ pour Pétersbourg, que je reculerai le plus possible, mais qui cependant ne peut aller plus loin que le départ du dernier paquebot du Havre à Pétersbourg! Et j'ai jusque-là à terminer mon opéra, à le faire répéter et jouer. Je n'en ai encore qu'un acte et demi de fait, et j'ai bien peu de temps pour terminer le reste. Et puis mon concert de juillet à diriger, et il faut toujours que j'arrange quelque nouveau morceau chaque année, et les dérangements continuels que l'on ne peut prévoir. Il y a trois jours encore, la ville de Rouen me demande une cantate pour être exécutée à l'inauguration de la statue en bronze que l'on vient d'ériger à Boïeldieu. Quoiqu'il n'y eût ni honneur ni profit à remplir une pareille mission, moi, l'élève de Boïeldieu, je n'ai pu refuser, et je viens de perdre trois jours à faire cette mauvaise cantate que je ne pourrai même pas aller faire répéter, quoique Rouen ne soit qu'à trente lieues de Paris et qu'on y soit en moins de douze heures. Et puis, si quelque homme de goût se trouve à Rouen, il dira : « Voilà un bien mauvais morceau », et il aura raison; et pourtant, si je ne l'avais pas fait, on m'aurait jeté la pierre.

Votre bien sincèrement affectionné,

ADOLPHE ADAM

XXXI

Paris, 29 juin 1839.

Mon excellent ami,

Vous vous êtes trop tôt réjoui, en espérant être délivré de Spontini : il va vous revenir et cela a donné lieu . . . .

. . . .

Vous pouvez vous faire une idée du peu de temps que j'ai à moi en vous apercevant de l'interruption de ma dernière phrase, écrite le 29 juin et que je ne puis reprendre que le 2 juillet.

Je vous disais donc que vous alliez revoir *il signor* Spontini et, voilà la singulière comédie qui a eu lieu à l'Institut le jour de son élection :

Je vous ai dit combien on se défiait de ses promesses et tout ce qu'on lui avait fait dire quand il est venu se mettre sur les rangs. Ses titres artistiques étaient tels, dans le pays où il a écrit *la Vestale* et *Fernand Cortez*, que pas un concurrent sérieux ne s'est présenté et, pendant ce temps, Spontini, en allant, suivant l'usage, quêter les voix de chaque membre de l'Institut, demandait à chacun de lui chercher un logement dans son quartier, ajoutant qu'il avait envoyé sa démission au Roi et qu'il se fixait pour toujours à Paris.

Bref, le jour de l'élection arriva et Spontini fut nommé au premier tour de scrutin. Mais voilà qu'à la fin de la séance on remet une lettre au président : elle était de Spontini, qui envoyait la réponse du Roi, comme s'il venait de la recevoir à l'instant. Cette lettre, lue en séance, contenait ce peu de mots : « Mon cher Spontini, vous vous êtes trompé en pensant que je pourrais me passer de votre talent pour la direction de ma musique : je tiens, au contraire, à ce que vous reveniez parmi nous, mais *je vous donne la permission de vous présenter pour solliciter les suffrages de l'Institut de France.* » Oh! alors vous ne pouvez vous figurer la sotte figure que firent les membres du corps respectable de l'Académie des Beaux-Arts. L'élection était consommée et le règlement permet aux membres d'avoir un congé de onze mois : il suffit d'assister à trois séances par année, pour être à jamais membre de l'Institut. Il faut connaître aussi toute la morgue d'un corps qui est un des premiers de l'État, puisque l'Institut marche l'égal de la Chambre des pairs et l'emporte sur celle des députés, pour concevoir l'humiliation qu'ont dû ressentir les membres d'avoir un nouveau confrère par permission du roi de Prusse. L'aventure a beaucoup réjoui le petit nombre de ceux qui l'ont connue, mais elle intéressait trop l'amour-propre des membres de l'Institut pour avoir beaucoup de retentissement et pas un journal n'en a parlé à Paris. Régalez-en donc vos lecteurs de Berlin, cela nous reviendra peut-être.

Nos théâtres n'ont rien de nouveau : on a donné à l'Opéra

un ballet en deux actes, intitulé : *la Tarentule*[1] dont le principal rôle est joué par Fanny Elssler. C'est un petit succès sans conséquence. La musique est de Gide, qui a donné *le Diable boiteux* et quelques autres ballets, et ne paraît pas avoir plus d'importance que les autres ouvrages de ce compositeur amateur. — On a présenté un projet de loi pour bâtir une salle pour l'Opéra-Comique sur l'emplacement de Favart. Nous espérons tous qu'il sera voté d'ici à peu de jours. On travaille beaucoup à ce théâtre. Voici la liste des ouvrages sur le chantier. *Le Shérif*, en trois actes, pour madame Damoreau, paroles de Scribe, musique d'Halévy. On ne dit pas grand bien de cet ouvrage, qu'on répète depuis plusieurs mois et qu'on ne peut venir à bout de mettre en scène. Un opéra en un acte[2], pour les débuts du ténor Marié, paroles de Saint-Georges, musique de Clapisson, qui a déjà donné *la Figurante* où il y avait de fort bonnes choses. Puis enfin on va mettre en répétition mon ouvrage en trois actes pour les débuts du ténor Masset, qui a une des plus belles voix qui existent, et dont les paroles sont de Scribe et Saint-Georges. J'ai déjà deux actes de faits et, si les approches de mon grand concert national de juillet ne m'occupaient pas tant, mon troisième serait bien avancé. Mais il faut que la pièce soit jouée dans le commencement de septembre, puisque je pars à la fin, et vous savez que je n'ai pas de temps à perdre.

La statue de Boïeldieu a été inaugurée à Rouen et, fort heureusement pour moi, on n'a pas eu le temps d'apprendre la cantate que j'avais composée pour cette occasion. La musique militaire a joué quelques airs du compositeur et, le soir, on a joué au théâtre une pièce de circonstance.

Je serais heureux de vous procurer ma cantate de prix de Rome. Malheureusement, je n'en ai qu'un brouillon ; et j'y tiens beaucoup, parce que l'Institut possède le manuscrit original et ne s'en dessaisit jamais.

Votre bien affectionné,

ADOLPHE ADAM

1. Libretto de Scribe et Coralli.

2. *La Symphonie ou Maître Albert*, opéra-comique représenté en octobre 1839.

XXXII

[12 juillet 1839.]

Mon excellent ami,

Je commence à respirer un peu : car mon opéra est presque fini et je suis entré en répétition d'hier. Scribe a lu aux acteurs la pièce, qui, moins bouffonne que *le Postillon* et *le Brasseur*, n'en est pas moins fort amusante et a singulièrement plu à ceux qui doivent la représenter. Et puis le succès sera, je crois, assuré par la magnifique voix du débutant Masset.

C'est un jeune homme de vingt-sept ans, excellent musicien et compositeur, qui, après avoir été dans les premiers violons de l'Opéra, était devenu chef d'orchestre du Théâtre des Variétés. Il avait pour maîtresse une très jolie actrice de ce théâtre, mademoiselle Pougaud, qui vient de mourir, il y a six mois, et qui avait une assez belle voix. Masset se mit dans la tête d'en faire une chanteuse : il la fit travailler quelque temps; puis, un beau jour, il demande à Meyerbeer d'entendre son élève. Il veut lui faire répéter le duo du quatrième acte des *Huguenots*. « Mais qui donnera la réplique? dit Meyerbeer. — Moi », répond Masset. Et le voilà qui chante la partie de Raoul. Mais ici la scène change : ce n'est plus la chanteuse qu'on devait entendre qui attire l'attention, c'est le donneur de réplique. Meyerbeer l'engage à se livrer au chant, et lui n'en tient compte, fort étonné qu'on ne se soit pas enthousiasmé de son élève, qui débuta quelque temps après, et avec peu de succès, au Théâtre de la Renaissance, et mourut, un mois après, d'une fluxion de poitrine.

Un jour, Girard, le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, rencontre Masset, qui lui raconte que Meyerbeer lui avait trouvé de la voix. « Je voudrais bien vous entendre », dit Girard. On entre chez un marchand de musique et Masset lui chante deux ou trois morceaux. Girard n'en veut pas entendre davantage et l'entraîne chez le directeur de l'Opéra-Comique, qui, séance tenante, lui fait signer un engagement de trois ans, aux appointements de dix, douze et quinze

mille francs. Le lendemain, on me fait venir avec Scribe : on nous demande un opéra sur-le-champ. Nous signons un traité et nous nous mettons en besogne. Il y a trois mois que cela s'est passé : notre opéra est fait et sera joué dans six semaines. Dieu veuille maintenant que le succès réponde à notre attente, mais je crois que celui du chanteur ne peut être douteux.

Vous allez revoir *il caro maestro* Spontini, qui a quitté hier Paris pour Berlin, après avoir essayé vainement de tout bouleverser à Paris. Il a couru tous les ministères, lancé à la Chambre des députés un manifeste signé contre l'Opéra-Comique et une brochure anonyme contre le grand Opéra; mais, comme il y disait que les deux plus grands musiciens du siècle étaient Spontini et Rossini et que l'Opéra devait ne plus recevoir de subvention, puisqu'on n'y jouait ni *la Vestale* ni *Fernand Cortez*, alors, il n'a pas été difficile de reconnaître l'auteur, et les quolibets pleuvent sur lui dans tous les journaux.

Vous me dites, mon excellent ami, que vous craignez qu'on ne puisse jouer *Régine* à Berlin, à cause de mademoiselle Lœwe. Je ne partage pas vos craintes pour ce motif, car le rôle de Régine est très beau comme chant et bien supérieur, sous ce rapport, à celui d'Effie. Mais c'est la pièce qu'il faudrait extrêmement modifier pour être représentée chez vous, à cause des souvenirs de la Révolution et de l'Empire qu'elle rappelle à chaque instant. Je ne crois pas que cela puisse se faire sans de très grands changements et l'ouvrage n'est pas assez important pour qu'on s'en donne la peine.

On a repris *les Treize*, à l'Opéra-Comique. On nous dit ici (du moins Halévy et son éditeur) qu'on monte cet opéra à Berlin. Est-ce vrai ? Je crois qu'il y déplairait moins qu'à Paris, parce que vous êtes plus habitués que nous à la musique travaillée.

Votre affectionné,

ADOLPHE ADAM

XXXIII

Paris, 12 septembre 1839.

Mon excellent ami,

J'avais été passer deux jours à Rouen pour affaires. Le directeur du théâtre, informé de ma présence dans cette ville, me demanda d'assister à une représentation composée du *Chalet* et du *Brasseur*. — *Le Chalet*, que vous ne connaissez pas est, de tous mes ouvrages, celui qui a le plus de succès en France, et à Paris il compte plus de trois cents représentations. — Mes deux opéras furent très bien exécutés, et, chose inouïe dans nos provinces, l'orchestre était fort bon et les chœurs très supportables. Après la représentation, le public, que l'affiche avait instruit de ma présence, fit retentir la salle d'applaudissements et je fus forcé de saluer jusqu'à trois reprises.

A mon retour à Paris, j'ai vu la première représentation du *Shérif*, opéra en trois actes de Scribe et Halévy, pour madame Damoreau. Cette fois, Scribe ne s'est pas distingué. Il est difficile d'imaginer rien de plus niais que cette pièce, qui repose entièrement sur l'infirmité d'un shérif qui est somnambule et accuse tout le monde des vols qu'il se fait lui-même. Halévy a tiré tout le parti possible de cette donnée. Je n'aime pas le système de musique dans lequel il travaille : c'est trop tourmenté d'harmonie et d'orchestre et pas assez riche d'invention mélodique. Mais, en revanche, il y a des détails d'une finesse exquise; c'est très difficile d'exécution, mais l'effet de quelques morceaux est charmant. Il y a, entre autres, un finale au deuxième acte, où les agents du shérif viennent lui raconter qu'ils ont vu deux voleurs s'enfuir de sa maison. « Ils étaient trois... Ils étaient six... Ils étaient dix... », disent-ils tour à tour. Ce chœur fugué est excellent de verve comique et fait avec une rare habileté. Le rôle de madame Damoreau est hérissé de difficultés de chant, et elle seule peut s'en tirer comme elle le fait; mais le public tient peu compte de la difficulté vaincue et semblait regretter les mélodies simples et na-

turelles du *Domino* et de *l'Ambassadrice* : aussi madame Damoreau est-elle loin d'avoir produit l'effet qu'elle fait d'ordinaire. En revanche, mademoiselle Rossi a été très vivement applaudie dans une romance au deuxième acte et un beau trio au troisième. Au total, cet ouvrage est très supérieur aux *Treize* et fera quelque argent si madame Damoreau ne se dégoûte pas de son rôle.

Hier a eu lieu, à l'Opéra, la première représentation de *la Vendetta*, opéra en trois actes de deux inconnus[1], musique de M. de Ruolz. M. de Ruolz est un jeune homme d'une grande famille et qui a quelque fortune. Il a composé en Italie un opéra de *Lara* où Duprez jouait un principal rôle et qui a été joué trois ou quatre fois. Il est parvenu à se faire jouer ici, mais je doute que ce ouvrage ait beaucoup de frères. Je ne vous parlerai pas de la pièce, qui est d'une nullité extraordinaire. La musique a une grande prétention à l'originalité, qui n'est nullement justifiée par le vague des mélodies qui ressemblent à tout. Il y a cependant quelque talent d'instrumentation. Le troisième acte vaut mieux que les deux premiers. Duprez n'a qu'un rôle insignifiant; Massol, chanteur plus que médiocre, qu'on voudrait, à toute force, mettre en première ligne, ayant un rôle assez important, les claqueurs l'ont vivement redemandé. Il a cependant eu la pudeur de ne pas reparaître seul, et il est revenu avec tous les acteurs de la pièce. M. de Ruolz, qu'on ne redemandait pas du tout, a jugé à propos de reparaître avec eux, ce qui a fort diverti le petit nombre de personnes resté dans la salle.

Le succès de *Régine* que vous m'annoncez me fait grand plaisir, mais m'étonne beaucoup : c'est un de mes moins bons ouvrages et je n'aurais pas cru qu'il pût beaucoup réussir chez vous, le charme étant entièrement dans la pièce, qu'on a dû modifier en la traduisant. Je crois que vous serez plus content de ma *Reine d'un Jour*, que j'ai déjà répétée trois fois avec l'orchestre et qui sera donnée la semaine prochaine. J'ai écrit cet opéra en si peu de temps (deux mois et demi) que je ne croyais pas qu'il pût être très fort, et tout le monde dit, au théâtre, que c'est un de mes meilleurs. Nous verrons si le pu-

1. « MM. Léon et Adolphe », — qui avaient tiré ce livret de *Colomba*.

blic sera de cet avis. Du reste, j'ai pour interprète un ténor si merveilleux que je suis sûr du succès, grâce à lui. Je vous écrirai le lendemain de ma première représentation et ce sera la dernière lettre que vous recevrez de moi de Paris, que je quitte le 28, pour m'embarquer le 1er octobre au Havre. Je serai à Pétersbourg le 10, et là vous m'écrirez à l'adresse de mademoiselle Taglioni.

Recevez de nouveau l'assurance de la parfaite amitié de votre bien sincèrement dévoué,

ADOLPHE ADAM

XXXIV

Paris, 20 septembre 1839.

Mon excellent ami,

Voici probablement la dernière lettre datée de Paris que vous recevrez de moi, car je pars dans huit jours, mais j'ai le bonheur de vous annoncer que j'ai obtenu hier soir un des plus grands succès que j'aie encore vus au théâtre. Je ne m'abuse pas sur la nature de ce succès : ma partition n'est pas supérieure à celle de mes derniers opéras; mais l'exécution en a été excellente, ce qui est fort rare ici et a grandement rehaussé le mérite qu'il pouvait y avoir dans ma musique.

Je crois vous avoir déjà parlé du ténor Masset qui, de chef d'orchestre des Variétés, est devenu tout d'un coup chanteur, et je puis dire chanteur de premier ordre. C'était hier son premier début et sa frayeur était telle que le matin, à midi, il demandait avec instance que l'on fît relâche, prétendant être malade et prenant de bonne foi pour une maladie l'émotion qu'il ressentait. Heureusement que nous ne l'avons pas écouté et que nous l'avons fait jouer le soir, car jamais il n'avait été si bien en voix. Le public l'a accueilli avec des transports frénétiques, et le succès a été d'autant plus grand qu'on s'attendait à le trouver détestable comédien et qu'il a été fort convenable dans le peu de prose qu'il avait à débiter.

La pièce, qui est de Scribe et Saint-Georges, est extrêmement jolie et a plu extrêmement. Quoique fort longue, car elle n'a pas moins duré de trois heures et demie, elle a paru courte.

Enfin, pour vous abréger ces fastidieux détails, il y a longtemps qu'à l'Opéra-Comique on n'avait vu un succès pareil. L'exécution, comme je vous l'ai dit, a été excellente. Le rôle du ténor principal était rempli par Masset, que les journaux de ce matin mettent au-dessus de Duprez; ce qui est, certes, une excessive exagération, mais ne lui fait pas moins d'honneur. Le deuxième ténor était chanté par Ernest Mocker, jeune homme excellent musicien et très habile comédien. Il a une petite voix très douce dont il tire un excellent parti. Un rôle de basse assez secondaire a été chanté fort convenablement par Grignon. La première femme revenait à madame Jenny Colon-Leplus, qui y a été ravissante comme comédienne et comme cantatrice. Ce rôle, un des plus beaux qu'il y ait au théâtre, fera un grand honneur à votre grande artiste mademoiselle Lœwe, à qui j'espère bien le voir jouer au printemps prochain. Les deux autres rôles, très peu importants comme chant, ont été fort bien dits par mesdames Boulanger et Berthauld. Enfin l'orchestre et les chœurs ont fait merveille et je ne puis vous dire l'effet que cette bonne exécution, à laquelle on est si peu accoutumé chez nous, a produit sur tous les spectateurs.

Les journaux de ce matin mettent ce nouvel ouvrage audessus de mes derniers et cependant je vous avouerai que je l'ai beaucoup moins soigné, car je l'ai fait en moins de trois mois, tandis que j'ai travaillé près d'un an au *Brasseur*. Mais le temps ne fait rien à l'affaire, et l'essentiel est que le public soit content. Ce qu'on a le plus applaudi est l'ouverture, un chœur et un air de ténor, au premier acte; au deuxième, des couplets de ténor, un quintette, un duo et le finale; puis, au troisième, un grand chœur d'hommes, qui a été apprécié, quoique d'une couleur un peu sévère pour l'opéra-comique. Mais l'effet en a été d'autant plus grand que, dans les deux [premiers] actes, la musique suit la couleur de la pièce qui est presque constamment gaie jusqu'au troisième.

Je vous demande pardon, mon excellent ami, de vous parler si longuement de mon ouvrage, mais c'est que je n'ai que cela dans la tête et que, depuis hier, je n'entends pas parler d'autre chose. — Je voudrais vous donner d'autres nouvelles musicales de Paris avant mon départ; mais il n'y en a pas.

La Vendetta se traîne péniblement à l'Opéra et *le Shérif* continue le cours de ses représentations à l'Opéra-Comique. Les pièces à l'étude sont, à l'Opéra, *le Drapier*[1], en trois actes, d'Halévy, et *les Martyrs*[2], en quatre actes, de Donizetti; à l'Opéra-Comique, *la Symphonie*, en un acte, de Clapisson, pour les débuts du ténor Marié; *Carline*[3], en trois actes, de Thomas, pour les débuts de mademoiselle Castellan; la traduction d'une pièce en deux actes de Coppola[4], pour les débuts de madame Manuel Garcia, et enfin un ouvrage en trois actes de notre ami Auber[5] pour madame Damoreau. Vous voyez que voilà un hiver bien rempli. — Ajoutez à cela que la nouvelle salle, dont on nous promet des merveilles et qui sera élevée sur l'emplacement de Favart, sera livrée le 1er mai, au plus tard, et je crois que la fortune de l'Opéra-Comique est assurée.

Le directeur veut m'envoyer des paroles à Pétersbourg, pour que j'y travaille et lui rapporte un ouvrage pour le mois de septembre prochain; mais cela dépendra de ce que je ferai à Pétersbourg, où j'espère ne pas être désœuvré. Puis le plus joli de mon voyage sera certainement le temps que j'espère pouvoir passer à Berlin vers la fin de l'hiver. Peut-être alors votre théâtre sera-t-il en mesure de représenter *la Reine d'un Jour* et je me fais une vive joie de comparer l'exécution de Berlin à celle de Paris, sans compter le plaisir bien plus grand d'embrasser le meilleur de mes amis.

ADOLPHE ADAM

(A suivre.)

1. Opéra en trois actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 6 janvier 1840.

2. Opéra en quatre actes, paroles de Scribe, représenté pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, le 10 avril 1840. — Voir, dans les *Derniers Souvenirs d'un Musicien*, l'article sur Donizetti : « *Les Martyrs*, dont les paroles étaient parodiées sur le *Polyeucte* qu'il avait écrit à Naples pour Nourrit, et que la censure avait interdit, n'eurent qu'un succès d'estime à l'Opéra. »

3. Opéra-comique en trois actes, paroles de Leuven et Brunswick, représenté à l'Opéra-Comique en avril 1840.

4. Il s'agit de *Nina pazza per amore*, opéra représenté à Rome en 1835; représenté à l'Opéra-Comique, sous le titre d'*Eva*, en 1839.

5. *Zanetta*.

UNE VISITE

AU

COMTE DE BISMARCK

— VERSAILLES : OCTOBRE 1870 —

Le soir même du 4 septembre 1870, je fus révoqué de mes fonctions de sous-préfet de Pontoise; je quittai mon poste deux jours après, au milieu de très touchants témoignages de regrets et de sympathie. Je me rendis en Angleterre et m'établis dans les environs de Londres. Au commencement d'octobre, une personne vint, de Chislehurst, me demander, de la part de l'Impératrice, si je serais disposé à partir pour Versailles, avec la mission de porter au quartier-général allemand une lettre destinée au roi de Prusse. J'acceptai immédiatement. Je dus me rendre d'abord à Richmond, où habitait M. Rouher. L'ancien président du Sénat me connaissait depuis longtemps, car j'avais, sous l'Empire, rempli diverses fonctions qui m'avaient mis en relation avec lui. Je l'estimais alors et le respectais : j'ai appris depuis à l'aimer, lui et les siens, pendant les longues années que je passai auprès de lui comme secrétaire; j'ai appris aussi ce qu'était un véritable homme d'État, un vrai démocrate et un sincère ami du peuple.

M. Rouher me fit d'abord le résumé des négociations intervenues, après Sedan, entre le roi de Prusse, son chancelier et le gouvernement de la Défense nationale. Les détails qu'on en connaissait, provenant de sources allemandes, n'étaient

peut-être pas d'une exactitude et d'une impartialité irréprochables, mais on ne pouvait nier le résultat, c'est-à-dire l'échec qui avait suivi les entrevues du comte de Bismarck et de Jules Favre à Ferrières.

C'était alors que, toujours préoccupés de voir la guerre se terminer le plus promptement possible et de trouver un contractant qui leur présentât des garanties, le roi Guillaume et son chancelier avaient songé au maréchal Bazaine, qui, de son côté, avait laissé voir qu'il ne serait pas éloigné d'entrer en pourparlers avec les Allemands : autour du maréchal se groupaient les chefs de l'armée de Metz, que l'on pouvait supposer, ainsi que leurs soldats, dévoués à la dynastie impériale.

Les négociations entamées en ce sens, et pour le succès desquelles l'assentiment et l'intervention de l'Impératrice étaient nécessaires, avaient pris, dès le début, une allure singulière : on y vit apparaître des intermédiaires équivoques — tel l'énigmatique Régnier — sans mandat défini, se livrant tous à des allées et des venues fébriles entre le quartier-général de Bazaine, celui du prince Frédéric-Charles, qui investissait Metz, Versailles et Camden-Place, résidence de l'Impératrice en Angleterre. Ces émissaires exposaient des plans chimériques, se réfugiant dans les réticences et les réponses évasives dès qu'on les serrait de près. L'apparition imprévue de Bourbaki, venant de Metz à Camden-Place sans y avoir été appelé, celle, plus qualifiée, du général Boyer, venant de Metz et de Versailles, n'avaient guère éclairé ces négociations.

L'esprit très clairvoyant et très précis de l'Impératrice sentait dans tout cela le mensonge, l'intrigue et les pièges. Elle voulait maintenant « en avoir le cœur net », comme on dit familièrement, et elle avait pensé que le meilleur moyen était de remonter à la source même et de se renseigner auprès du comte de Bismarck en personne. Elle m'avait fait l'honneur de me désigner pour cette mission.

La lettre que j'étais chargé de remettre en mains propres à M. de Bismarck me fournissait une entrée en matière, et il était vraisemblable que le chancelier m'entretiendrait des négociations.

M. Rouher m'indiqua exactement les bases sur lesquelles l'Impératrice croyait pouvoir traiter, ainsi que les réponses à faire éventuellement aux objections du chancelier.

Je partis le soir même, 10 octobre, pour Bruxelles, par Douvres et Ostende. De Bruxelles, je devais me rendre à Bouillon, petite ville belge, située à proximité des frontières française, allemande et luxembourgeoise ; j'y trouverais quelqu'un qui me remettrait un sauf-conduit pour circuler à travers les lignes allemandes, ainsi que la lettre destinée au roi de Prusse.



J'arrivai à Bruxelles le lendemain matin de mon départ de Londres, et en repartis le jour même par la gare du Luxembourg.

Bouillon, où j'arrivai le soir, est posé dans un site charmant : la poétique et sinueuse rivière de la Semoy l'enlace ; un château-fort, hardiment perché, domine la ville du haut de son rocher.

C'est, dans les rues et sur les places étroites, une cohue, une mêlée de soldats français, encore hébétés de tous les drames auxquels ils ont assisté et participé : ils vont au hasard, les bras ballants, la tête basse, l'œil trouble, la voix rauque, formant çà et là des groupes avec les paisibles lanciers belges, chargés de les garder, car, échappés de Sedan au moment de la capitulation, et réfugiés sur le territoire neutre de la Belgique, nos soldats y sont internés.

A l'hôtel de la Poste, où je suis descendu, la confusion n'est pas moindre que dans la rue. Les cuisines fonctionnent à feu continu, pour alimenter la foule d'officiers français et belges, de voyageurs de commerce en quête de commandes, de mercantis de tout poil. Dans cet hôtel, on me montre la chambre misérable où l'empereur Napoléon III passa la nuit du 3 au 4 septembre.

Une dépêche que je reçois à Bouillon, quelques heures après mon arrivée, m'informe que je n'aurai mon sauf-conduit que dans deux jours. La perspective de passer quarante-huit heures dans cette ville pittoresque, mais malpropre et bruyante,

ne me sourit guère; on me conseille d'aller jusqu'à Sedan, qui n'est éloignée que de quelques kilomètres : un service de voitures publiques relie les deux villes. Si douloureux que soit le spectacle qui m'attend, je me détermine à ce pèlerinage et je prends la voiture du matin.

La frontière, entre Bouillon et Sedan, est tracée à travers bois : de la route, j'aperçois les huttes de branchage que les malheureux habitants de Bazeilles ont construites, dans les clairières, après l'incendie de leurs maisons par les Bavarois.

J'arrive à Sedan : la voiture me débarque sur une place, non loin des remparts. Il n'est pas besoin d'être militaire pour se rendre compte, en voyant cette petite ville, posée au fond d'un vallon sans issues, dominée de toutes parts par un cirque de collines, de la faute énorme commise par ceux qui y avaient rassemblé une armée, et attiré l'Empereur.

Elle était cependant bien connue, cette place de Sedan : dès 1793, Custine la déclarait mauvaise et « telle que, en peu d'instants, le feu de l'ennemi la rendrait inhabitable ». Et Bonaparte pressentait-il que cette néfaste place-forte serait la cause et le théâtre du plus grand désastre réservé à sa race? On le croirait, en lisant dans la *Correspondance de Napoléon Ier*, à la date du 30 août 1803, ces lignes prophétiques :

« Ne pourrait-on démolir les fortifications de Sedan? On ne peut se dissimuler qu'il faudrait des millions pour réparer cette place, que le système en est extrêmement vicieux et que, si l'ennemi était en mesure d'y arriver, il s'en emparerait facilement. Nous perdrions une garnison, une artillerie nombreuse, et cette prise ferait très mauvais effet moral, par l'opinion d'avoir perdu une place depuis longtemps connue. »

La ville est calme et morne : quelques habitants se glissent le long des maisons, évitant les détachements de troupes qui sillonnent les rues, avec un retentissement cadencé de bottes sonnant insolemment sur le pavé. Nos casernes sont occupées par des soldats de tous les États allemands : ils y vaquent à leurs petites affaires.

Je m'avance vers les remparts et passe sous la porte voûtée qui conduit hors de la ville. Dans l'espace qui s'étend entre les murs et la Meuse, j'aperçois un parc d'artillerie ; je m'approche et reconnais, alignés dans un ordre parfait, nos

canons prisonniers, nos mitrailleuses qui trompèrent si cruellement nos espérances : elles sont là, silencieuses, immobiles et luisantes au soleil, à perte de vue ; entre leurs interminables files, quelques canonniers allemands montent nonchalamment la garde.

Je ne m'attarde pas à ce spectacle, à cette terrible « leçon de choses ». Je rentre en ville et me dirige vers l'hôtel de M. de Montagnac, député de l'arrondissement de Sedan et propriétaire d'une célèbre manufacture de draps. Son fils, Élisé, est un de mes meilleurs amis ; je ne savais ce qu'il était devenu et je suis heureux de le retrouver sain et sauf ; grâce à son rang élevé dans l'ordre de Malte, il est chargé de la direction de tous les services d'ambulances volontaires françaises et étrangères, situation qui lui assure toute liberté de circuler. Le reste de sa famille est en sûreté.

Mon ami me donne l'hospitalité et, après le déjeuner, fait atteler pour me conduire à Bazeilles.

Le long de la route que nous suivons, gisent des débris d'équipement : sacs, bidons, gibernes, cartouchières, casques à pointe des Prussiens, casques à chenille des Bavarois, en promiscuité avec les shakos à l'aigle de cuivre et les képis français. Toute cette funèbre défroque, qui parsemait la plaine, a été rejetée dans les fossés par les paysans. C'était la saison des labours ; dès que les guerriers eurent fini de s'entretuer, le cultivateur reprit, sans perdre un instant, sa besogne séculaire : la charrue lente et régulière passa sur cette terre sombre, piétinée, il y a quelques jours, par les combattants et les chevaux, creusée d'ornières par les roues des affûts et des caissons. Sur ce terrain de luttes et de mort, les sillons s'alignent, s'incurvant par places, pour respecter les monticules surmontés de petites croix de bois qui marquent les tombes ; c'est propre, net, bien cultivé ; on devine la semence qui se gonfle, pressée de germer... Et revoyant par la pensée les carnages dont ces champs furent témoins, on songe que rien ne se perd dans la nature et que la vie a bientôt fait d'utiliser la mort.

A quelques kilomètres avant d'arriver à Bazeilles, le break qui nous porte croise deux uhlans qui s'en vont sur la route au pas balancé de leurs chevaux, le cigare au coin de la

bouche, le chapska sur l'oreille, la courroie de leur lance à flamme noire et blanche passée négligemment au bras droit, avec l'air goguenard et faraud, particulier à leur arme. Mon ami et moi, ainsi que le cocher qui se tourne vers nous, leur jetons un mauvais regard... ce qui n'empêche pas les deux uhlans de continuer leur chemin, en devisant gaiement de leurs prouesses ou de leurs bonnes fortunes, Nous, nous suivons, silencieux et mornes, la route qui nous mène aux ruines de Bazeilles.

Ce malheureux bourg n'est plus qu'une agglomération de maisons éventrées, aux toits effondrés, aux murs noircis par l'incendie. Les clôtures, murs, grilles, treillages, sont émiettés ou tordus ; le silence et la solitude qui règnent ici donnent l'impression d'une ville morte ;... elle est bien morte, ou plutôt assassinée. L'imagination doit faire un effort pour reconstituer la scène du combat, dans ce décor muet, où règne le calme suprême des cimetières.

Notre retour à Sedan, notre dîner et notre soirée furent tristes. Nous nous rappelâmes nos excursions en Allemagne, un voyage que nous avions fait, quelques années auparavant, à Leipzig, — dont mon ami avait fréquenté l'université, — pour assister à une grande fête d'étudiants. Nous avions été reçus comme des frères : on avait organisé un « Commerz » en notre honneur, où l'on avait beaucoup bu et beaucoup chanté. On était tous « Kameraden », et tout cela de très bon cœur !

Après deux jours de séjour à Sedan, je reçois une dépêche qui me rappelle à Bouillon ; j'y suis rejoint par le comte Clary, attaché à la personne du Prince impérial ; il est accompagné du docteur Evans, qui, le 4 septembre, avait assuré le départ de l'Impératrice. Ces messieurs arrivent d'Angleterre et d'Allemagne : ils m'apportent mon sauf-conduit, qui me permettra d'arriver, avec la protection des autorités, « jusqu'au quartier général de Sa Majesté le Roi, à Versailles, pour y être reçu par le comte de Bismarck ».

Nous partons presque immédiatement pour Luxembourg, par le chemin de fer ; de Luxembourg je rejoindrai par Trèves, Forbach et Frouard la grande ligne de communication des armées allemandes, que je dois suivre jusqu'à ma destination.



Sur le parcours, au départ de Trèves, je constate que le personnel des gares fonctionne au grand complet, aussi correct et aussi calme qu'en temps de paix : chef de station barbu et galonné, « portier » de haute taille qui, d'une voix sonore, à travers les salles de la « restauration », lance l'annonce du départ des trains et de leur direction.

Le long de la ligne, pendant la marche du train, j'aperçois, sur les routes et sur les places des villages, des pelotons de recrues, encore vêtus de leur costume rustique, apprenant, sous les ordres d'un sous-officier, les premiers rudiments du métier qu'ils ne vont pas tarder à exercer.

A Sarrebrück, dernière station de la Prusse rhénane, se manifeste un mouvement annonçant que l'on approche de quelque chose de grave. Le voisinage de Metz donne à cette gare une animation extraordinaire; les bâtiments fourmillent d'une indescriptible cohue, cohue allemande, épaisse, lente et impénétrable : soldats blessés qu'on évacue vers l'intérieur, recrues et landwehrs dirigés sur la France, munitionnaires débattant des trafics louches de fournitures ou de pillage; officiers de tous grades, depuis le gros colonel, à la voix rauque, jusqu'au mince sous-lieutenant imberbe, au monocle fixé dans l'arcade sourcilière; tous traînant le sable, ficelés et chamarrés comme en un jour de parade et dédaignant le salut automatique des soldats qui se collent au mur pour leur faire place. A travers ce tumulte, les paysans placides, portant leurs paniers de légumes et de fruits, prennent leur billet pour le marché voisin.

Après un court arrêt à Sarrebrück, le train continue sur Forbach, qui était, il y a six semaines, la première station française. Le service régulier cesse ici. A Forbach, nous sommes sur le théâtre de la guerre, au point de départ d'une des lignes de ravitaillement de l'armée d'invasion. La gare est entièrement occupée par des employés allemands : agents de l'administration des chemins de fer, à la casquette et aux parements amarante, postiers et télégraphistes au collet jonquille, tout un personnel surabondant, actif et joyeux, qui a

l'air d'être ici tout à fait chez lui. Il y a même lieu de croire que ces fonctionnaires s'attendaient depuis longtemps à ces événements et que l'ordre qui les envoya occuper les gares françaises leur causa plus de joie que de surprise.

La préméditation se révèle encore mieux par ce fait, que les wagons à marchandises et les wagons plats de la Compagnie de l'Est ont été germanisés avec une promptitude singulière ; ils portent tous l'inscription : « Elsass-Lothringen ». Ces quelques lettres, peintes au flanc d'un wagon, c'est la prise de possession, par la langue allemande, de ces deux noms si chers : *Alsace-Lorraine*. Ce fut une des premières et des plus douloureuses impressions de mon voyage.

D'autres mesures, d'ailleurs, avaient été prises dans le même ordre d'idées, dès le début de la guerre et l'organisation éventuelle des pays envahis était réglée plusieurs jours avant la capitulation de Sedan. En effet, le 28 août, M. de Kuehlwetter, président de régence (préfet) à Dusseldorf, était nommé commissaire civil pour l'Alsace, le 29, le général de Bonin, désigné pour le poste de gouverneur-général de la Lorraine, le comte de Bismarck-Bohlen pour celui de gouverneur-général de l'Alsace. Les noms des sous-préfectures des départements français de la Moselle et de la Meurthe étaient germanisés, comme les wagons. L'administration devait être confiée à des fonctionnaires prussiens, bavarois ou wurtembergeois ; les postes devaient être organisées à l'allemande.

Sous des baraquements établis dans la cour de la gare de Forbach sont installés les services et les industries les plus divers : ici, les magasins de l'ambulance anglaise, admirable réunion de ce que peut imaginer la charité la plus ingénieuse ; à côté, des cantines où des montagnes de saucisses s'écroulent sans cesse sous l'assaut des consommateurs affamés, et se reconstituent grâce aux apports continus de servantes aux bras nus et rouges. Des fûts de bière, rapidement vidés, voisinent avec les saucisses. Plus loin, le commandant d'étapes distribue les feuilles de route; dans une halle à marchandises, quelques misérables blessés geignent sur de la paille : qui prend garde à eux, qui les soigne, qui les plaint?

La traduction allemande des inscriptions françaises de la gare est tracée à la craie sur les murs.

Des trains venant de toutes les directions manœuvrent silencieusement sur les voies, sans se préoccuper de la foule qui court à travers les rails, au risque de se faire broyer.

J'apprends qu'un train est en partance pour la direction de Nancy, sans qu'on puisse, cependant, m'affirmer qu'il y parviendra. Dans tous les cas, il me rapprochera de mon but : j'y monte, et nous partons, remorqués par une machine française que conduit un mécanicien allemand.

A la sortie de la gare, je cherche des yeux dans la campagne quelque trace des combats qui furent livrés ici au début de la guerre. Mais à Forbach, comme à Sedan, la nature a déjà repris ses droits et le paysan a fait son œuvre : le sol s'est nivelé sous la pluie, le vent et la charrue; le rideau est tombé sur le drame.

Après deux ou trois heures d'une marche lente, le train stoppe à Rémilly, petite station solitaire, qui précède Metz. Les voies sont encombrées de trains de prisonniers français provenant des combats autour de Metz. Ces malheureux sont entassés, non pas même dans des wagons à bestiaux, mais sur des plates-formes, bordées de planches de quelques centimètres de hauteur. Ne pouvant se tenir debout, sur ce plancher sans parois, ils sont affalés sur de la paille souillée, soldats de toutes armes; zouaves, turcos, grenadiers et voltigeurs de la garde impériale, conservant sous cette misère et cette honte leur mâle attitude d'hommes faits et de guerriers trahis par la fortune. A côté d'eux, des soldats de la ligne, imberbes, saouls de détresse, ricanent en échangeant des lazzis de faubourg, sous l'œil impassible ou méprisant des sentinelles allemandes.

Il me paraît superflu de dépeindre ici les douleurs que j'ai ressenties devant ces spectacles d'invasion, d'incendie, de misère et désastres, sur cette ligne de l'Est, que j'avais si souvent parcourue, joyeux, quand j'allais visiter mes amis d'Alsace. D'ailleurs, la vision immédiate et personnelle de ces horreurs n'incite pas aux développements littéraires et sentimentaux; il est même à remarquer que les récits des faits les plus dramatiques, émanant de ceux qui en furent les témoins, sont généralement très sobres et dénués de toute emphase. Les amplifications, les terreurs, les frissons semblent

devoir être plutôt l'œuvre de ceux qui n'ont pas vu, et qui, n'ayant pas éprouvé eux-mêmes le « frisson », possèdent tout le calme nécessaire pour le bien décrire.

Je considère longtemps ce lamentable spectacle, auquel je ne puis me soustraire, devant guetter le train éventuel et hypothétique qui me permettra de continuer ma route vers l'Ouest. Enfin j'entends le chef de station donner des ordres pour expédier un train vers Pont-à-Mousson, où se rend un général avec sa suite. Le train se compose d'une voiture de première classe française, à la suite de laquelle on accroche une file interminable de wagons de marchandises, de toutes formes et de toutes couleurs, portant les noms de toutes les compagnies de chemins de fer allemandes. Le général s'embarque avec ses aides de camp ; moi, je monte, à contre-voie, dans le compartiment voisin, et l'on part.

La ligne que nous suivons est une voie de fortune, construite par les assiégeants, et contournant, dans un rayon assez développé, les abords de Metz : les traverses sont posées, pour ainsi dire, sur les sillons à peine aplanis, sans ballast, ce qui rend le trajet terriblement houleux ; dans les courbes, malgré le ralentissement, les véhicules ont bien de la peine à conserver l'équilibre.

La nuit se fait : on ne voit rien, on n'entend rien. Cependant, à quelques kilomètres d'ici, des milliers d'hommes sont en face de milliers d'autres hommes ; une proie est guettée : un fauve, patiemment accroupi, attend le moment favorable pour bondir. Et rien ne fait soupçonner ce drame : on est dans un train qui parcourt les terres labourées de la plaine lorraine ; il fait nuit, et voilà tout !

A Pont-à-Mousson, que nous atteignons après deux heures de navigation, je retrouve la lumière et le bruit. La petite ville est bondée de troupes, principalement de cavalerie. Chevau-légers et dragons saxons se croisent sur la jolie place de l'hôtel de ville, encadrée de maisons à arcades. Parmi les corvées de fourrage, les patrouilles, les caracolades d'officiers, les Mussipontins vaquent à leurs affaires, déjà résignés à l'invasion et sachant la résistance inutile. L'ennemi, d'ailleurs, n'est ni gênant ni tracassier : la morgue des officiers est compensée par la bonhomie des soldats ; ceux-ci, chez le

bourgeois ou le commerçant qui les héberge, cherchent à retrouver quelque souvenir du foyer familial ; ils s'attendrissent auprès des petits enfants et jouent avec eux ; pour peu qu'on les en prie, ils donnent un coup de main aux servantes et les aident aux grosses besognes du ménage.

Je dîne et couche à Pont-à-Mousson, dans une chambre du principal hôtel; il manque une vitre à la fenêtre; cet inconvénient se renouvellera à peu près à chaque nuitée : le carreau cassé semble une partie obligée de la série des « malheurs de la guerre ».

De Pont-à-Mousson à Frouard, point de raccordement de la ligne de Metz avec celle de Strasbourg à Paris, puis à Épernay, rien à signaler : tout fonctionne régulièrement, paisiblement, sans bousculades, sans cris, sans encombrement. Aux petites stations, nous dépassons des trains garés, bondés de troupes ; de grosses figures rouges et bouffies, surmontées de la petite casquette plate sans visière, se montrent aux portières, criant d'un ton d'allégresse : « *Nach Paris! Nach Paris!* » Pour ces cœurs simples, c'est un train de plaisir! Ils auront peut-être quelques désillusions! Tous ces hommes, qui voyagent sans doute depuis plusieurs jours, sont d'une tenue parfaite, sanglés et boutonnés dans leur petite tunique; on voit que le débraillé n'est pas de mise dans ces armées.

Ce trajet m'a pris encore une journée, et je dois m'arrêter à Épernay, pour y passer la nuit. Le commandant d'étapes m'informe qu'il n'y a plus, dans la direction de Château-Thierry, de trains réguliers pour les voyageurs, mais qu'un train de ravitaillement partira le lendemain matin, à six heures, et que je pourrai en profiter. Il m'invite, en outre, à aller faire viser mon passeport chez le sous-préfet, car Épernay est doté d'un sous-préfet allemand, qui dépend du Gouvernement général établi à Reims.

Le *Unterpræfekt* von Blücher porte un uniforme noir brodé d'argent, assez semblable à la petite tenue des sous-préfets français, mais embelli d'un casque à pointe que ce fonctionnaire enlève de sa tête à mon entrée, pour en coiffer celle d'un Napoléon III en plâtre, resté sur la cheminée. Il me reçoit fort poliment, je pourrais même dire cordialement... en collègue! Je lui dis que le cabinet où nous nous trouvons

était, il y a deux mois, occupé par mon camarade Armand Barbier, un mutilé de la guerre d'Italie, avec qui je me suis retrouvé en Angleterre, après le 4 Septembre ; que je serais heureux de pouvoir lui donner des nouvelles des objets personnels qu'il a dû laisser derrière lui en quittant précipitamment Épernay. M. de Blücher m'assure qu'on n'a rien dérangé dans la sous-préfecture : lui-même couche dans le cabinet où il me reçoit et le reste de la maison est intact.

Dîner médiocre à l'hôtel et nuit fraîche, grâce au réglementaire carreau cassé.

Le lendemain matin un garçon d'hôtel, peu diligent, me réveille quelques minutes seulement avant six heures. Je m'habille en hâte, boucle ma valise et cours à la gare : mon train démarrait silencieusement, sur une voie éloignée; je saute sur le marchepied du dernier wagon, un immense véhicule bavarois, de couleur rouge brique, et d'une hauteur proportionnée à sa longueur. Il est hermétiquement clos, sur toutes ses faces; c'est un parallélipipède impénétrable : un seul refuge, à l'arrière, consistant en un siège découvert placé sur la toiture et destiné à un garde-frein. Je me hisse d'une main, tenant de l'autre ma valise et, par un hasard providentiel, je constate dès le départ que, en passant sous les ponts. mon wagon, vu sa taille, doit affleurer la voûte, car il excède le gabarit des voitures françaises. Cette fâcheuse particularité m'oblige, sous peine de décapitation, à guetter les ponts, et à me courber en deux dès que j'en aperçois un. Je m'accoutume vite à cet exercice ; j'ai, d'ailleurs, tout le temps de voir venir l'obstacle, car nous n'avançons qu'avec une extrême lenteur et une prudente circonspection. La route, paraît-il, n'est pas sûre : l'on redoute les francs-tireurs qui avaient, deux ou trois jours auparavant, intercepté les voies et contre lesquels les Allemands sont animés des sentiments les plus féroces ; ils ne peuvent comprendre que des paysans, des commerçants, des instituteurs, des notaires, qui ne portent pas d'uniforme, aient l'audace de prendre un fusil et de s'en servir pour tirer sur l'étranger qui envahit leur pays. Dans tous les récits de la guerre rédigés par les Allemands, cette obsession haineuse se reproduit dans les termes les plus féroces : le franc-tireur, sitôt pris, doit être fusillé ou pendu.

Nous stoppons à Dormans, où plusieurs trains de troupes et de matériel sont arrêtés, attendant l'ordre qui leur permettra de continuer leur marche.

En cet endroit, comme sur beaucoup de points du parcours, le chemin de fer, la route de terre, la Marne et le canal de la Marne au Rhin se côtoient, utilisant les mêmes passages, s'enchevêtrant et se superposant lorsque les vallées se resserrent et forment défilés. A Dormans, le chemin de fer domine la rivière, dont il est séparé par une bande de terrain assez large et en pente. De l'autre côté de la Marne, sur la rive droite, s'allonge la grande route. Pendant notre arrêt, une troupe d'infanterie, en ordre de marche, se montre sur cette route : elle est précédée de ses voitures régimentaires. Nous voyons celles-ci, opérant une conversion, quitter la chaussée et descendre sur la berge gazonnée, pour abreuver les chevaux : la manœuvre est exécutée avec une élégance et une précision parfaites, sans que l'alignement soit rompu, sans que les conducteurs laissent entraîner leurs attelages par la pente du terrain. Les hommes font halte à leur tour, sans précipitation, sans désordre, sans cris : ils paraissent absolument corrects de tenue, telle une troupe qui sort du quartier pour se rendre à une revue. Cette correction, je la retrouvai maintes fois, surtout parmi les troupes prussiennes; je vis, notamment, un soir, à Versailles, rentrer en bon ordre et d'un pas automatique un détachement que je pris pour une patrouille, et qui — je l'appris le lendemain seulement — avait subi un échec sérieux dans un engagement avec les Français.

La voie est enfin devenue libre et nous repartons, à une allure modérée, pour Château-Thierry, où nous arrivons dans l'après-midi.

Les communications par chemin de fer s'arrêtent ici : à quelques kilomètres de Château-Thierry, les Français ont eu le temps, avant de se replier, de faire ébouler le tunnel de Nanteuil et sauter les ponts qui en précèdent les deux extrémités. C'est un obstacle considérable pour l'ennemi, qui, à partir de ce point, doit transporter par les routes ses ravitaillements et le lourd matériel de siège destiné au bombardement de Paris. Depuis six semaines, il travaille à établir

une voie pour contourner la colline que perce le tunnel, et qui forme un éperon enveloppé par une boucle de la Marne.

Donc, ici, plus de trains et encore moins de voitures. Le commandant d'étapes, à qui j'explique que je dois absolument continuer mon chemin et que je ne peux attendre, me donne un billet de réquisition à présenter à un habitant de la ville, c'est-à-dire un ordre à celui-ci de se mettre immédiatement à ma disposition pour me transporter au point indiqué par le bulletin. L'habitant désigné par le commandant d'étapes est un huissier, qui demeure dans une villa proprette, sur la rive droite de la Marne : je me présente, assez embarrassé, devant ce compatriote, que je viens requérir au nom de l'ennemi et par son ordre. Heureusement, j'ai affaire à un homme jeune, intelligent et bien élevé ; je lui explique mon cas et le but de mon voyage ; il se met aussitôt à ma disposition, attelle lui-même son cabriolet, et nous partons sans perdre une minute pour la Ferté-sous-Jouarre, distante d'une trentaine de kilomètres. En route, nous apercevons dans le lointain, sur notre gauche, une nuée de bonshommes noirs, affairés comme des fourmis et formant des groupes mobiles sur un vaste espace de terrain. Ce sont les pionniers allemands qui travaillent à l'établissement de la voie qui doit contourner le tunnel de Nanteuil.

La Ferté-sous-Jouarre n'étant pas sur la ligne principale de ravitaillement, est très peu gardée ; on s'aperçoit à peine de la présence de l'ennemi. L'hôtel où je suis descendu est fort paisible, très propre, et les fenêtres y ont toutes leurs vitres !

Le lendemain matin, je franchis la distance qui sépare la Ferté-sous-Jouarre de Meaux dans une patache qui fait un vague service entre ces deux localités.

A Meaux, où j'arrive à l'heure du déjeuner, la situation se complique : les communications par voiture, dans la direction de Versailles, sont presque impossibles, par suite du manque de chevaux et de véhicules. Le commandant d'étapes m'informe que le *Vierspænniger*, la voiture à quatre chevaux, qui fait le service de la *Feldpost* entre Meaux et le grand quartier général à Versailles, vient de partir : il en est désolé, car il me paraît très fier de son *Vierspænniger*, et il eût été heureux de m'y offrir une place. Il ajoute qu'il n'est pas sûr de pouvoir

en expédier un autre demain et qu'il n'a pas la moindre voiture à mettre à ma disposition, pas même par voie de réquisition. J'en conclus qu'il faut que je me débrouille et que je me procure moi-même mon équipage.

Après beaucoup de courses et de démarches infructueuses, je constate que je ne déterminerai personne à me transporter, chacun craignant de voir, à un point quelconque du parcours, la voiture, le cheval et le conducteur confisqués par les Allemands. Il ne me reste plus qu'une ressource : trouver et acheter cheval et voiture, et embaucher un conducteur. Je parcours la ville, comptant un peu sur la Providence. Je passe le pont de la Marne, dont tout un côté est pittoresquement occupé par de vieux moulins centenaires ; j'arrive sur la place du Marché, pleine de gens désœuvrés, causant à voix basse, les mains dans les poches. J'avise un individu, à longue blouse bleue, à haute casquette de soie, à poil rude et roux, toucheur de bestiaux, maquignon, ou quelque chose de pis. C'est bien l'homme qu'il me faut, l'intermédiaire indiqué pour l'opération que je médite. Je l'aborde et lui explique mon affaire. Il me signale aussitôt un particulier possesseur d'un cheval dont il ne serait pas fâché de se débarrasser, surtout entre les mains d'un Français, avant que les Prussiens le découvrent et le réquisitionnent. Mon homme m'introduit dans une honnête boutique d'épicerie, s'ouvrant sur la place du Marché ; au fond de la boutique se dissimule une petite porte donnant dans un couloir obscur aboutissant à une écurie où repose un gros cheval lourd et solide, mais qui paraît peu sociable. Mon nouvel ami, qui, par une sympathie dont je me sentis honoré, s'était de lui-même engagé à mon service, avant que je le lui eusse proposé, m'affirme qu'il en viendra bien à bout. Le marché est conclu avec l'épicier, et je trouve, grâce à mon factotum, à compléter mon équipage par un cabriolet, échappé, comme le cheval, aux investigations du commandant d'étapes. C'est un de ces cabriolets à deux roues, avec deux grands ressorts s'arrondissant à l'arrière de la caisse, et tels qu'on en rencontre sur les routes pavées de Seine-et-Marne, cahotant et balançant leur conducteur : la voiture classique des gros fermiers de cette contrée.

Toutes ces négociations m'ont pris du temps, et la nuit est venue. Il ne serait pas prudent de se mettre en route maintenant, et, si je partais, je ne pourrais pas aller bien loin, car je serais arrêté au premier poste. En outre, je l'avoue, je préfère passer, à la pleine lumière du jour, mes premières heures de tête-à-tête avec mon nouveau serviteur, sur le compte duquel je ne possède aucune référence; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il s'appelle Arsène.

En attendant l'heure du dîner, je me dirige vers la cathédrale : les marches du parvis sont encombrées de légumes et de fruits, principalement de choux-fleurs et de poires superbes, que les paysans et les revendeuses offrent à n'importe quel prix, car, les soldats allemands ayant abusé des fruits et des légumes frais, la consommation en a été sévèrement interdite à ces estomacs plus familiers avec la choucroûte et la purée de pois secs qu'avec les produits de nos jardins maraîchers.

Je pénètre dans la nef sombre, où somnole l'Aigle de Meaux, que contemplent respectueusement quelques soldats allemands, errant dans le dédale des piliers.

A l'hôtel des Trois-Rois, je dîne à côté d'un sous-officier d'infirmiers saxon, vif et brun comme un de nos Gascons : dans un langage franco-germain, nous causons de Dresde, des trésors que renferme cette aimable capitale, et dont mon interlocuteur parle avec un certain sentiment artistique.

L'hôtelier a pu à grand'peine me procurer une chambre : j'y trouve sans étonnement l'inévitable carreau cassé.

Le lendemain matin, je trouve, dans la cour de l'hôtel, mon Arsène, avec « mon » cheval et « ma » voiture. Cette exactitude me rassure, car je ressentais comme une vague méfiance, une certaine crainte que mon serviteur, qui s'était si spontanément donné à moi, ne se fût sauvé avec mon équipage. J'avais tort, et je constatai par la suite qu'Arsène était un fort honnête garçon, sobre, débrouillard ; il fit même très bonne contenance, dans quelques conjonctures difficiles, notamment à un carrefour de routes où nous fûmes arrêtés par des sous-officiers de chevau-légers wurtembergeois ivres, dont nous eûmes bien de la peine à nous dépêtrer.

De Meaux, nous gagnons Lagny, dont le commandant

d'étape nous fixe notre itinéraire par Torcy, Collégien, Émerainville, Pontault, Combault, la Queue-en-Brie, Boissy-Saint-Léger.

***

A partir de Lagny commence véritablement la désolation, le brutal et sauvage décor de la guerre. Par ordre de l'autorité militaire française, le pays, dès les premiers jours de la guerre, a été abandonné par les habitants, qui ont ramené avec eux, dans Paris, tout ce qu'ils ont pu emporter ; ils ont détruit le reste, meules de paille et de foin, bois de chauffage, jardins potagers ; ils ont saccagé toute cette gentille et intime installation des maisons de campagne des environs de Paris, avec leurs enjolivements parfois puérils et de mauvais goût, dont les propriétaires sont si fiers.

C'est sur ces cottages déserts que les envahisseurs ont plus particulièrement exercé leur rage de destruction. Ils considéraient que le fait de fuir devant l'invasion constituait un acte d'hostilité et de méfiance ; l'individu qui en était coupable devait être puni par le ravage de sa propriété.

A l'entrée et à la sortie des bourgs et des villages, ainsi qu'aux croisements de routes, les plaques indicatrices, détruites par les Français, ont été remplacées par des planches de bois, sur lesquelles sont peintes, en caractères cursifs, les directions : « Nach Paris », « Nach Meaux », accompagnées d'une flèche ou d'une dextre.

Nous gagnons le plateau relativement élevé qui sépare le bassin de la Marne de celui de la Seine. Nous y sommes accueillis par une pluie fine et pénétrante, dont nous humectent des nuages bas et gris, et qui nous oblige à nous emprisonner sous la capote du cabriolet. Nous traversons ainsi, en les entrevoyant à peine, les grandes et monotones plaines légèrement ondulées qui s'étendent entre les grands domaines de chasses, Ferrières, Noisiel et autres. La forêt d'Armainvilliers borne l'horizon à l'est.

Le jour baisse quand, après avoir descendu les pentes raides de la Queue-en-Brie, nous remontons vers Boissy-Saint-Léger, où nous devons passer la nuit.

A la lisière d'un bois, au sommet d'une côte, nous aperce-

vons, dans un champ qui descend vers la vallée de la Seine, une batterie de grosses pièces d'artillerie, arrêtée et préparant son bivouac. Sur la crête du talus qui domine la route, un officier debout, s'appuyant sur son sabre, svelte dans sa courte tunique sans épaulettes et qui dessine son large buste, se profile en silhouette sur le ciel sombre. Cette artillerie est destinée au siège de Paris, à ce bombardement que réclame si vivement l'opinion publique en Allemagne.

La traversée des bois de Grosbois est assez pénible : à chaque coin de route, une sentinelle barbue, coiffée du shako de la landwehr, nous arrête pour nous faire exhiber nos papiers, que l'obscurité, d'ailleurs, ne lui permet pas de lire.

A l'entrée de Boissy-Saint-Léger, où nous pénétrons par la route de Sucy, un sous-officier, après avoir vérifié mon sauf-conduit, me fait accompagner par un planton jusqu'à la *Commandatur*. Ici, les tableaux de la dévastation se multiplient, s'accentuent et se dramatisent : les clôtures gisent renversées, les fenêtres ont perdu leurs vitres, les portes pendent misérablement sur leurs gonds descellés ; aux angles des rues, des armoires à glace défoncées servent de guérites aux sentinelles.

Ma voiture s'arrête devant la grille d'une villa située dans la rue de Paris, au numéro vingt-huit ; c'est une habitation d'aspect confortable, avec cinq fenêtres de façade, construite au milieu d'un jardin qui, du côté opposé à l'entrée, s'étend assez loin et auquel de grands arbres, dominés par un cèdre, donnent une allure de parc.

Je descends de voiture et, tandis que, sur les indications du planton, mon conducteur va remiser dans une maison attenante à la villa, je franchis la petite porte, voisine de la grande grille. Un jeune lieutenant imberbe, poupard et sanglé dans une ceinture de soie tressée et dorée, d'où pendent deux énormes glands qui s'emmêlent à ses jambes et à son épée, s'élance au-devant de moi, au bas du perron, la main à la visière du casque, et me conduit auprès du général qui commande à Boissy-Saint-Léger. Dans le grand salon de la villa, qui a vue sur le parc, une immense table est dressée, autour de laquelle ont pris place une quarantaine d'officiers. Tout le luminaire qu'on a pu se procurer a été utilisé :

aussi la salle flamboie, comme en une soirée de gala, et c'en est une pour ces militaires.

En ce moment, je me produis à moi-même une impression singulière, en me sentant, voyageur fatigué par une série de journées de tribulations, douloureusement ému de tous les spectacles que j'ai rencontrés, sortant de l'obscurité des bois, enveloppé de vêtements sombres et mouillés, me présenter dans cet éblouissement de lumières, devant ces guerriers hérissés d'épaulettes, chamarrés d'or et d'argent, joyeux, triomphants, bruyants, heureux de boire des vins généreux et de manger de bonne chère dans de si belle vaisselle, telle qu'ils n'en avaient jamais vu en Allemagne ! La plupart des convives se lèvent à mon entrée, et le général m'offre une place à son côté ; je décline cette invitation hospitalière, en remerciant et en disant que j'ai dîné en route. Mais, si je puis refuser le vivre, je ne saurais me passer du couvert que l'on m'offre, en m'indiquant une des rares maisons habitables du pays.

Je me retire et je m'empresse d'aller rejoindre mon Arsène, qui a conquis la confiance du jardinier de la villa et de sa femme, restés à Boissy-Saint-Léger pour garder la maison — sage précaution de la part des propriétaires ; — et nous partageons, entre Français, leur soupe, leur jambon et leur fromage, à la lueur de deux chandelles.

Quant à mon cheval, qui n'a pas mes scrupules patriotiqnes, il a été placé dans l'écurie, au milieu de ses congénères allemands, dont il partage l'avoine et le foin, tous les approvisionnements de fourrage ayant été réquisitionnés par l'ennemi. Arsène, méfiant, croit prudent de ne pas quitter sa bête, et couche dans l'écurie.

La maison qui m'avait été désignée comme gîte de nuit est située dans une ruelle champêtre, qui, partant de la rue de Paris, descend vers les bois. Elle est dénommée : rue de Wagram, — le nom d'une de nos victoires, ô ironie! Cette maison est une modeste villa, du modèle banal, carrée, composée d'un étage à trois fenêtres sur chaque face, posé sur un rez-de-chaussée, entouré d'un jardinet.

Cette villa est occupée par un général dont je dois reconnaître l'urbanité, jointe à un tact parfait. Il s'appelait le baron von Kottwitz, originaire de Hambourg, et commandait la

33e brigade d'infanterie. Dans mes papiers, je retrouve sa carte de visite, qu'il me remit au moment où je pris congé de lui, le lendemain matin, et au bas de laquelle il avait écrit ces mots : *Zur freundlichen Erinnerung an den Abend in Boissy-Saint-Léger, den 22en October 1870.* — En souvenir amical de la soirée à Boissy-Saint-Léger, le 22 octobre 1870.

Dans la conversation du général et dans celle des officiers qui l'entouraient et avec qui je passai la soirée, pas une parole de haine, pas un mot blessant, pas un mouvement d'orgueil, mais, au contraire, l'expression de leurs sympathies pour la France et surtout, et toujours, les souhaits les plus ardents pour la prochaine conclusion d'une paix dont ils me croyaient sans doute le messager.

Une des ordonnances du général m'organisa, avec des attentions de valet de chambre bien stylé, un lit sur un divan de cuir, dans une petite pièce bien close. Le lendemain matin, après avoir pris, dans une maison voisine, le café, auquel m'avait invité un colonel wurtembergeois que j'avais vu la veille chez le général de Kottwitz, je rejoignis Arsène qui attela aussitôt, et nous continuâmes notre route.

Je me dirigeai vers Villeneuve-Saint-Georges, qui me parut aussi ravagé que Boissy-Saint-Léger ; un des rares indigènes restés dans le pays, et avec qui je causai, me laissa entendre que la plupart des destructions dataient de la période écoulée entre l'exode des habitants vers Paris et l'arrivée des Allemands, et étaient l'œuvre de maraudeurs français.

Le pont suspendu de Villeneuve-Saint-Georges est détruit ; les chaînes de son tablier flottent au vent et le tablier lui-même plonge dans la Seine par une de ses extrémités. Un pont de bateaux jeté par les Allemands le remplace, et me permet d'atteindre Villeneuve-le-Roi, situé sur la rive gauche. Je gagne Wissous, Antony, Châtenay, où le commandant d'étapes me gratifie d'une escorte de deux dragons bleu-ciel, qui m'accompagnent pendant quelques kilomètres.

***

J'arrive vers midi par la rue des Chantiers dans la ville du Grand Roi, devenue la ville du roi de Prusse. Versailles

a conservé, malgré ses malheurs, son aspect de majestueuse solitude : les arbres de ses larges avenues, ses vieux pavés, ses maisons aux façades régulières, témoins d'un passé glorieux, semblent regarder ce présent, qu'assombrit un triste temps d'automne, ces patrouilles et ces charrois allemands, d'un air d'impassible et dédaigneux mépris.

Une famille amie, qui n'avait pas quitté Versailles, et que j'avais prévenue de mon arrivée, m'attendait et m'offrit la douce hospitalité d'un foyer français.

C'était le dimanche 23 octobre. Aussitôt après déjeuner, je me rendis à la maison de la rue de Provence, qu'occupait le comte de Bismarck. Je fus reçu par le comte de Hatzfeld, que j'avais souvent rencontré à Paris, où il était, avant la guerre, secrétaire à l'ambassade de Prusse. Après avoir pris les ordres du chancelier, M. de Hatzfeld m'informa que le comte me recevrait le lendemain à quatre heures et demie.

Cette maison de la rue de Provence, où passèrent successivement les négociateurs les plus variés, depuis Jules Favre jusqu'à M. Thiers, est située presque au coin du boulevard de la Reine, que la rue de Provence relie à l'avenue de Saint-Cloud, dans la région la plus paisible du paisible Versailles. La villa est séparée de la rue par un mur, percé d'une grille à deux vantaux, à laquelle est accolée une petite porte qui donne passage aux piétons. Avec ses cinq fenêtres de façade, son balcon, sa véranda, cette villa se présente bien, sans aspirer au seigneurial ni au fastueux. Un vaste jardin l'entoure, planté de conifères de belle allure et d'arbustes à feuillage persistant.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je reviens à la rue de Provence. Un sous-officier empressé va m'annoncer au chancelier et reparaît quelques instants après. Il me fait gravir un petit escalier tournant, aboutissant à une étroite antichambre, sur laquelle donnent plusieurs portes ; l'une d'elles est entr'ouverte, et mon guide m'introduit dans la pièce de dimensions exiguës, tapissée de papier gris, mal éclairée par une fenêtre à rideaux verts, et fort modestement meublée.

Presque aussitôt, sortant de la chambre voisine, apparaît le comte de Bismarck, avec sa haute stature, sa carrure d'épaules qu'accentue encore la coupe de sa tunique, sa face

rouge et bouffie, sa mâchoire de dogue, qui lui donne véritablement un aspect de férocité. On voit tout de suite qu'une mâchoire comme celle-là ne lâche jamais sa proie. Sa cordialité même, sa rondeur d'ogre bon enfant, ne sont pas moins impressionnantes, mais elles amortissent le choc déconcertant du premier abord.

La voix rude du chancelier s'accorde avec son aspect extérieur ; il parle sans emphase, assez lentement, en un français très correct et peu accentué, dans un style particulièrement net et parfois pittoresque, où chaque mot tombe d'aplomb sur l'idée qu'il veut exprimer.

Je remis au comte la lettre dont j'étais chargé et qui était destinée au roi Guillaume. Le chancelier, après m'avoir demandé comment s'était effectué mon voyage et s'être assuré que j'avais été correctement traité, entra aussitôt en matière.

Il me mit au courant des négociations survenues depuis mon départ de Londres, c'est-à-dire depuis le 10 octobre ; il me fit connaître la mission du général Boyer, venu de Metz à Versailles, et qui dut ensuite aller à Londres. A Versailles, le général Boyer avait déclaré que les chefs de l'armée de Metz étaient tout dévoués à l'Empereur, mais que, avant de promettre leur concours efficace, ils avaient besoin de s'assurer des dispositions de leurs troupes, et ils ne le pouvaient, disaient-ils, qu'en faisant connaître à l'armée l'existence ou du moins l'imminence d'un traité entre le Roi et l'Impératrice-régente. Une des clauses du traité proposé par le général Boyer autoriserait l'armée française à quitter Metz pour se rendre sur un territoire neutralisé, où les pouvoirs publics, tels qu'ils étaient constitués avant le 4 septembre, détermineraient la forme du gouvernement à venir. Mais, comme, d'autre part, le comte de Bismarck déclarait ne pouvoir songer à traiter s'il n'avait pas une garantie pour l'exécution des clauses, comme cette garantie était l'armée de Metz investie par les chefs de l'armée allemande et que ceux-ci n'eussent à aucun prix voulu la laisser échapper, on se trouvait enfermé dans un cercle vicieux, d'où il était impossible de se dégager. D'ailleurs, d'après une dépêche de M. de Bernstorff, ambassadeur de Prusse à Londres, dépêche que me lut le comte de

Bismarck, le général Boyer considérait sa mission comme terminée.

Bien que le chancelier ne le dît pas formellement, il était évident que le prince Frédéric-Charles, voyant s'aggraver chaque jour la situation de Metz, qu'il investissait, s'opposerait à toute négociation qui retarderait la capitulation de l'armée de Bazaine. C'est là qu'était l'obstacle insurmontable.

Ainsi que je l'ai dit au début, j'avais été autorisé par M. Rouher à entretenir le chancelier des conditions de paix résumant les suprêmes sacrifices que croyait pouvoir concéder, au nom de la France, l'Impératrice-régente. Ces conditions étaient déjà en partie connues du comte de Bismarck ; il m'invita, cependant, à les lui exposer. En voici les principaux éléments :

Les fortifications de Strasbourg et leurs dépendances seraient démolies sans pouvoir jamais être reconstruites, les établissements militaires détruits ou désaffectés. Strasbourg serait déclarée ville libre, entourée d'un territoire suffisant pour l'alimenter financièrement et matériellement ; elle aurait une administration indépendante, semblable à celle que possédait Francfort-sur-le-Mein avant 1866, et à celle qui régissait encore Hambourg.

Ce qui subsisterait du département du Bas-Rhin, après prélèvement des cantons à céder à la ville libre de Strasbourg, ainsi que les départements du Haut-Rhin, de la Meurthe et de la Moselle, resteraient à la France.

La France payerait à l'Allemagne une indemnité de guerre de deux milliards : ce paiement serait, dès la signature de la paix, effectué en titres de rente française 5 p. 100 qui formeraient la garantie des versements en espèces, à faire à des échéances à déterminer.

Je représentai au chancelier que les trois milliards que nous coûtait déjà la guerre, les deux milliards que nous verserions à l'Allemagne, les millions de contributions indirectes perçues au lieu et place du trésor français par les troupes d'occupation, les dépenses qu'aurait à faire la France pour réparer les destructions de toutes sortes occasionnées par la guerre, équivalaient à un capital dont le service d'intérêts exigerait la création de quatre ou cinq cents millions d'impôts nouveaux,

annuels et perpétuels. La rançon n'était-elle pas assez lourde et le vainqueur ne se considérait-il pas comme suffisamment garanti contre toute velléité de revanche, par l'épuisement qui résulterait de ces charges écrasantes ?

Enfin l'on proposait à l'Allemagne la cession de la Cochinchine : c'était une possession très prospère qui, sous la sage administration de la Marine, couvrait ses dépenses et même donnait des excédents à la métropole.

A ce nom de Cochinchine, le comte, qui m'avait jusqu'alors écouté sans m'interrompre, eut un mouvement d'épaules et, mû par le vieil instinct de parcimonie prussienne, que n'avait pas encore remplacé la mégalomanie impériale allemande, me dit, avec une nuance d'humilité :

— Oh ! oh ! la Cochinchine ! C'est un bien gros morceau pour nous ; nous ne sommes pas assez riches pour nous offrir le luxe de colonies !

Cette première entrevue se termina sur ce propos, le comte ayant été appelé auprès du Roi, qui habitait la préfecture. Il m'invita à revenir le soir même, à huit heures et demie.

Aussitôt après mon dîner, comme je descendais pour me rendre à la seconde audience que m'avait fixée le chancelier, je trouvai, stationnant devant ma porte, une carriole découverte, attelée de deux chevaux, dont un soldat tenait les rênes. Un second soldat m'attendait sur les marches du petit perron qui reliait au trottoir la porte de la maison ; il m'invita à monter dans la voiture que l'on avait mise à ma disposition pour me transporter rue de Provence et m'éviter le trajet à pied à travers l'obscurité et la solitude des avenues.

Je fus introduit dans la salle à manger, assez vaste, située au rez-de chaussée à gauche, donnant sur le jardin. Le repas venait de se terminer ; la table était éclairée par deux chandeliers à trois branches, luminaire insuffisant, auquel on avait adjoint quatre ou cinq bougies fichées dans le goulot de bouteilles à champagne, ce qui donnait à cette installation un aspect bohème et soldatesque. Il y avait là, évidemment, une note de puérile affectation, un ressouvenir théâtral et classique du « Camp de Wallenstein ». Il eût été facile, en effet, de se procurer flambeaux ou lampes, dans la maison ou en ville.

Les employés de chancellerie, en tenue militaire, et les offi-

ciers qui se trouvaient dans la pièce se retirèrent, et je restai seul avec le chancelier.

Le comte, qui était debout, m'offrit un cigare et, continuant à mâchonner le sien et arpentant la salle, reprit sans préambule la conversation de l'après-midi.

Il avait vu le Roi et, d'accord avec Sa Majesté, il considérait que les conditions proposées étaient inacceptables, notamment en ce qui concernait l'Alsace : elles permettraient encore à la France de reprendre, dans un temps donné, une attitude offensive contre l'Allemagne, dont l'organisation, au dire de M. de Bismarck, est purement défensive.

Je soumis alors au chancelier qui ne trouvait pas suffisants le démantelement de Strasbourg et sa constitution en ville libre, une autre combinaison : le département du Haut-Rhin et celui du Bas-Rhin, formant l'Alsace, seraient constitués, pour une période de cinq ans, en pays libre et neutre, avec une administration autonome. A l'expiration de ce délai, les populations seraient consultées sur la question de savoir si elles voudraient reprendre leur ancienne nationalité, ou bien être réunies à l'Allemagne, ou enfin être définitivement constituées en un État distinct. Dans tous les cas, l'Alsace serait pour toujours déclarée pays neutre, sans fortifications et sans autre force militaire que celle qui serait nécessaire au maintien de l'ordre. J'essayai de représenter au comte que, dans cette population, l'esprit local et municipal était très développé et que, sous un régime autonome, elle prendrait très rapidement des mœurs et des sentiments analogues à ceux de la Suisse, sa voisine et son ancienne alliée.

Le chancelier ne semblait pas croire que tel fût l'esprit des populations alsaciennes. Un État constitué de la sorte, disait-il, formerait une avant-garde *pour* la France *contre* l'Allemagne; aucun gouvernement en Europe ne s'exposerait à en garantir la neutralité.

— D'ailleurs, — ajouta-t-il, avec cette familiarité de termes qu'il aimait à substituer à la correction du langage diplomatique, — si le Roi et moi rentrions chez nous sans rapporter l'Alsace, nous serions reçus à coups de pierres!

En outre de sa familiarité, ce langage avait le mérite de la franchise : la volonté de garder l'Alsace s'y montrait cette

fois ouvertement, sans les réticences de l'entrevue de l'après-midi, qu'avait suivie la visite du chancelier à son roi. Cette volonté, on la présentait comme imposée par les événements, comme le résultat de l'inévitable et de la fatalité. D'un ton compatissant, M. de Bismarck semblait dire : « Je respecte l'Impératrice. je déplore les malheurs de la France, mais vous devez bien comprendre vous-mêmes qu'il nous est impossible de ne pas vous étrangler. J'en suis vraiment désolé ! »

Mais revenons à l'Alsace et au sort qui, dès maintenant, lui était réservé par le vainqueur. M. de Bismarck voulait en faire une province sans conscription, sans représentation au Reichstag, conservant une partie de son organisation actuelle, mais fortement occupée par les troupes allemandes, et administrée par des fonctionnaires empruntés aux divers États de l'Allemagne. Ce ne serait pas une annexion pure et simple ; ce ne serait plus une Alsace française, ni même une Alsace neutre, mais ce ne serait pas tout à fait une Alsace germanique. Un système analogue serait appliqué à la Lorraine, — que, d'après la précédente conversation, j'avais, bien à tort. eu lieu de considérer comme sauvée.

Le comte affirma, avec une apparente conviction, que la perte de l'Alsace et de la Lorraine ne diminuerait pas sensiblement la France, qui resterait toujours une puissance de premier ordre.

En se résumant, M. de Bismarck me fit entendre que la chute imminente de Metz, la reddition prochaine de Paris, sur laquelle il n'existait pas de doute dans l'esprit des chefs de l'armée allemande, ne permettaient pas au Roi de songer à traiter aujourd'hui aux conditions proposées par l'Impératrice, sans encourir le blâme de l'armée et du peuple allemands.

Au cours de ces entretiens, le chancelier m'exprima plusieurs fois son étonnement que l'Impératrice n'eût pas fait agir en France pour reconstituer le parti impérialiste et qu'elle n'eût pas entamé, depuis un mois au moins, des négociations qui, au lendemain de Sedan, eussent pu réussir, mais qui étaient devenues impossibles, par suite des succès et de la marche en avant des armées allemandes.

Je répondis que l'Impératrice avait obéi à un sentiment, exagéré peut-être, de respect pour le fait accompli : la Répu-

blique avait été proclamée et Sa Majesté avait voulu laisser au gouvernement de la Défense nationale le temps de réaliser son programme; elle ne s'était déterminée à agir que le jour où l'impuissance de ce gouvernement avait été démontrée.

Le sentiment exprimé par le chancelier s'explique aisément. M. de Bismarck comprenait que, le jour où le Roi entrerait à Paris, il n'y trouverait pas de gouvernement organisé en état de traiter et que, d'autre part, aucun prétendant ne pourrait ni ne voudrait subir des conditions plus dures que celle que proposait l'Impératrice. M. de Bismarck semblait, en outre, très préoccupé par l'idée des dangers d'une occupation prolongée d'une portion de la France par les troupes allemandes. Je lui fis observer les effets, au point de vue de la discipline matérielle et morale de ces troupes, qui résulteraient de leur contact avec une population en proie à la démagogie. J'ajoutai qu'une pareille occupation, aussi ruineuse qu'humiliante, fournirait un thème facile pour les ambitieux et les aventuriers, et qu'un sauveur surgirait peut-être, promettant au pays la délivrance et acclamé par le vœu populaire.

Mais la principale préoccupation de M. de Bismarck était celle-ci : le lendemain du jour où la paix aura pu être signée, la France ne songera qu'à la revanche et forcera l'Allemagne à rester en armes pendant quinze ou vingt ans peut-être. C'est pour essayer de conjurer ce danger que l'Allemagne veut prendre ses garanties elle-même, et ne peut avoir confiance en des promesses, qu'elle reconnaît sincères, mais qu'elle craint de voir impuissantes.

En présence de ces dispositions qui ne me paraissaient pas devoir se modifier, je n'avais plus qu'à me retirer. M. de Bismarck, en me reconduisant jusqu'à la porte, me conseilla de ne pas quitter encore Versailles, pour le cas où il aurait quelque communication à me faire ou quelque pièce à me remettre.



Le troisième jour après ces entrevues, finissant de dîner, j'entendis une musique lointaine, mêlée de roulements de tambours et de sifflements de fifres. J'ouvris une fenêtre : la

musique se rapprochait; elle jouait une marche dont toutes les notes sonnent encore dans ma mémoire. Le rythme en était sautillant, guilleret et comme ironique; quelque vieux refrain, sans doute, laissé derrière elles par les armées françaises de la guerre de Sept Ans ou des campagnes de Napoléon, comme on en retrouve souvent dans les recueils de chants populaires de l'Allemagne. Les tambours et la grosse caisse en marquaient la mesure, tandis que les fifres l'enjolivaient de leurs fioritures. La bande de musiciens défila sur le boulevard de la Reine, puis son ramplanplan et ses turlututus se perdirent dans le lointain et dans l'épaisseur de la brume.

C'est quelque sérénade, pensai-je, donnée à un grand chef qui vient d'arriver à Versailles. Le lendemain, seulement, j'appris la signification de cette ronde de nuit : elle célébrait la capitulation de Metz, dont la nouvelle était arrivée dans la journée. Tout était perdu; l'armée de Bazaine, notre dernier espoir, le seul gage que nous pussions offrir au vainqueur, nous échappait et allait dans quelques heures prendre le chemin des forteresses allemandes.

Le surlendemain, le comte me fit prévenir que je pouvais repartir, mais qu'il désirait me revoir.

Dans cette dernière et courte entrevue, le comte eut la délicatesse de ne pas me parler ouvertement de la chute de Metz; il me dit simplement que, vu la tournure prise par les événements militaires, il lui semblait inutile que je prolongeasse mon séjour à Versailles; il ajouta que la réponse à la lettre que j'avais apportée serait remise à l'Impératrice par le comte de Bernstorff, ambassadeur à Londres. Je saluai et me retirai. Quelques heures après, le comte de Hatzfeld m'envoyait mon sauf-conduit, dûment visé par l'état-major de l'armée, et me fixant mon itinéraire de retour.



Je partis le lendemain matin et j'accomplis, en sens inverse, par la route de terre, avec mon fidèle serviteur, le trajet de Versailles à Château-Thierry, point à partir duquel le chemin de fer fonctionnait avec une régularité relative. Ce fut le moment de me séparer d'Arsène; mais il fallait aussi me

défaire de mon équipage. Bien que ma confiance en Arsène se fût élargie depuis que je l'avais à mon service, elle n'était cependant pas assez vaste pour que je lui abandonnasse le soin de mes intérêts. J'eus tout simplement recours au très aimable huissier que j'avais réquisitionné à mon premier passage. J'eus la chance de le rencontrer chez lui. Il voulut bien se charger de remiser mon cheval et ma carriole et me promit de leur trouver un acquéreur. Quelques mois après, je reçus de mon obligeant correspondant un chèque fort convenable, représentant le prix de revente de mon équipage.

En ce triste voyage de retour, je dus traverser Strasbourg, cette ville que j'avais si souvent visitée avant la guerre, où je comptais tant d'amis, et qui était elle-même pour moi une amie, hospitalière, pleine d'un charme affable et pénétrant. En revoyant dans la cité saccagée par cinq semaines d'un impitoyable bombardement, il me sembla entendre l'Alsace me disant, comme l'hôtesse de la ballade de Uhland, à l'étudiant qui s'arrête à son auberge et lui demande où est sa jolie fille : « Ma bière et mon vin sont frais ; — Ma jolie fille dort dans son cercueil ! » Et l'étudiant, s'approchant du lit funèbre, soulève le voile, contemple l'enfant morte et murmure : « Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore aujourd'hui, — et je t'aimerai dans l'éternité ! »

Et, lorsque, continuant mon voyage, je revis, au-dessous et à gauche du pont du chemin de fer jeté sur le Rhin, le vieux pont de bateaux que j'avais connu naguère, reliant avec bonhomie la France et le pays de Bade, où paysans et voyageurs, venant des deux rives, se croisaient amicalement dans un paisible va-et-vient, un sanglot me serra la gorge

De Kehl, je continuai vers Mayence et Coblenz. Je trouvai ces deux villes peuplées de « pantalons rouges » : elles semblaient des garnisons françaises ; dans les hôtels, aux heures des repas, on aurait pu se croire à un mess de la Garde.

Ces « pantalons rouges », c'étaient nos officiers prisonniers, déjà amenés de Metz, et qui attendaient leur destination définitive. Ils semblaient jouir d'une grande liberté. La plupart ne donnaient pas l'impression de gens qui viennent de jouer un rôle dans un drame historique ; ils n'avaient ni les airs sombres, ni les vêtements en désordre, ni les traits con-

tractés, ni les poings crispés que les traditions théâtrales ou picturales attribuent aux vaincus et aux prisonniers. Ils ne montraient rien de tout cela, n'étant ni des figurants ni des modèles d'atelier ; c'étaient des hommes chez qui, après quatre mois de combats et de luttes contre l'ennemi, et la famine, après d'atroces souffrances morales et matérielles, se produisait la détente physique, animale, à laquelle ne sauraient échapper les corps habités par les âmes les plus hautes.

Sans doute, aussi, ces hommes aux mâles visages, qui avaient conservé leur belle allure d'autrefois, un vestige de la crânerie française, considéraient leur malheur comme un de ces événements de guerre dont la contre-partie peut se produire, doit se produire. Ce sont eux qui, rentrés en France en 1871, mirent fin à la Commune et, une fois l'ordre rétabli et le pays rendu à lui-même, consacrèrent toute leur énergie à la reconstitution de l'armée, à la préparation silencieuse de la revanche. Combien sont morts, combien d'autres mourront sans l'avoir vue !

De Coblenz, je gagnai Bruxelles, d'où je repartis pour Londres, puis pour Richmond, où je rendis compte verbalement à M. Rouher de ma stérile mission, sur laquelle j'avais déjà envoyé de Versailles à l'Impératrice un rapport écrit, contenant le récit de mes entrevues avec le comte de Bismarck.

THÉOPHILE GAUTIER FILS

HYMNE A LA VIERGE

O Reine de candeur! ô Vierge immaculée!
Vapeur blanche qui flotte à l'horizon vermeil,
Nef d'argent, puits d'eau vive au creux de la vallée
Où notre âme se traîne et souffre en plein soleil!

O miroir de sagesse! ô lys vêtu de gloire!
Clarté de lune pâle aux fentes des taudis,
Lueur miraculeuse à travers la nuit noire,
Porte ouverte sur les jardins du Paradis!

Vierge! trésor d'amour! Vierge! source des grâces!
Tu sièges au milieu des anges triomphants,
Mais tu règnes aussi sur la terre, tu passes
Dans les songes des hommes purs et des enfants...

O carillons lointains dont la rumeur s'est tue!
Quand la cloche appelait les habitants des bourgs,
Je venais, le dimanche, adorer ta statue
Qui brillait mollement sur un fond de velours.

Mais le Mauvais, vois-tu, sans repos nous assiège;
Le scandale nous guette au détour des chemins :
A genoux devant toi, d'un geste sacrilège
J'ai relevé la tête et décroisé les mains.

Puis, dédaignant les lilas blancs, les roses blanches
Que j'avais moissonnés pour parer tes autels,
J'ai gagné les vergers humains, j'ai pris aux branches
Le trésor de leurs fruits savoureux et mortels.

J'ai connu le blasphème et le plaisir infâme;
J'ai commis le péché d'orgueil, j'en fais l'aveu,
Et je n'ai pas eu soin du temple de mon âme
Où l'on n'exerçait plus ton culte, Agneau de Dieu!

Mon âme est une église à l'abandon; le lierre
Presse les chapiteaux dans le chœur dévasté...
Cependant, sous la voûte, au fond du sanctuaire,
Le parfum de l'encens par miracle est resté.

Le parfum de l'encens et l'écho du cantique
Que nous chantions jadis à la procession,
Des mots harmonieux et beaux : « Rose mystique,
Reine de tous les Saints, Vase d'élection! »

Des mots si doux et si pénétrants qu'à les dire
Nous sentions du bonheur couler dans notre chair,
Et que nous répétions sans fin, comme on respire :
« Maison d'or, Tour d'ivoire, Étoile de la mer!... »

Maison d'or aux lambris resplendissants : les anges
Y mirent tout le jour l'éclat de leur cœur pur;
Tour d'ivoire levée au-dessus de nos fanges,
Dans la virginité de l'immuable azur!

Étoile vigilante au fond du ciel, Étoile
Qu'implorent les marins victimes des jusants,
La nuit, quand la tempête a déchiré la voile,
Quand la barque s'affole et court vers les brisants,

Si ta sûre lueur préserve des naufrages
Les matelots perdus en mer, se pourrait-il,
O Vierge dont les pieds posent sur les orages,
Que tu veuilles sauver mon âme du péril?

Vois mon esquif battu par l'océan du doute ;
Entends la passion qui souffle dans son cor :
Au pêcheur égaré montre la bonne route.
Garde-le du malheur et le ramène au port.

La vague ouvre sa gueule innombrable, écumante,
Ma nef penche à l'abîme, ô Vierge!... Mais voilà
Que ton sourire fuse à travers la tourmente,
O Vierge secourable! *Ave, maris Stella!*

Le vent va refermer son aile convulsive,
La mer se remplira d'odeurs comme un jardin ;
Le matelot sauvé regagnera la rive
Où tu l'accueilleras, clémente et sans dédain.

Car ta miséricorde, ô Vierge, est infinie :
En le voyant si pâle et si défait, songeant
Que son front s'est mouillé des sueurs d'agonie,
Tu le prendras, très douce, en ton manteau d'argent ;

Tu le prendras, très maternelle, et les alarmes,
Les doutes du pêcheur amer et soucieux.
Tout s'en ira selon le flot de bonnes larmes
Qui montera soudain de son cœur à ses yeux...

Oh! retrouver ma place au creux de ta poitrine,
Et confesser ma honte à voix basse, et sentir,
Sous le ruissellement d'une source divine,
Les roses de la foi tout à coup refleurir!

ALBERT THOMAS

LE COMMANDANT POINCARÉ

Le soldat auquel est consacrée cette étude servit obscurément la Révolution et l'Empire; il n'a pas dépassé le grade de chef de bataillon, il a commandé des bicoques, il n'a rien fait qui le mette hors de pair. Mais par hasard nous connaissons un épisode de sa vie privée : il aima sa femme avec passion, et par là il nous attache et nous séduit; nous voyons en lui le mari amoureux, et non plus l'officier de gendarmerie, non plus le commandant d'armes. Une revue allemande publiait naguère le journal d'une jeune dame qui vivait à Berlin en 1806 dans les premiers temps de l'occupation française. La dame semble étonnée, charmée de trouver dans les conquérants des hommes bons, doux, aimables, qui parlent de leur femme avec attendrissement et aspirent aux joies de la famille. Nous éprouvons la même impression en lisant les lettres de Nicolas Poincaré.

Nicolas-Sigisbert Poincaré était né à Nancy le 1er février 1751 et avait pour père un avocat au Conseil du Roi. Il fit d'assez solides études : il sait l'orthographe et sa plume court rapide et correcte sur le papier. Le métier des armes l'attira de bonne heure. Il fut dragon de 1768 à 1776. En 1789 il reprit du service sous le nom de Poincaré qu'il garda désormais. Chef d'escadron dans les chasseurs à cheval en

1793, et dans la gendarmerie en 1796, chef de bataillon à la 55e demi-brigade de ligne en 1800, commandant d'armes en Italie, à Cividale et à Castel-Franco, puis en Espagne à Valdemoro, à Villaréal et à Hernani, il obtint à la fin de 1810 un traitement de non-activité et vint se fixer à Bordeaux. Bien qu'il fût presque sexagénaire, il avait en 1808 épousé une belle jeune fille de cette ville, Eugénie Tuppin, et deux fils naquirent de ce mariage, Adolphe en 1810 et Alexandre en 1811. Le ménage était heureux. Poincaré aimait tendrement son Eugénie ou, comme il l'appelait, sa Jenny. Il jouait volontiers; sur les remontrances de Jenny, il se corrigea de ce défaut. Son fils aîné Adolphe faisait sa joie; il lui semblait tout plein d' « aimables gentillesses ».

Mais l'argent lui manquait. La famille de sa femme, subitement ruinée, n'avait pu payer la dot de Jenny. Il demanda au ministre un emploi de commandant d'armes en France ou même en Allemagne parce qu'il possédait la langue allemande. Pour mieux aboutir, il quitta Bordeaux et s'établit à Paris, à l'hôtel d'Italie, place des Italiens, chez une madame Millet. Sa femme et son fils aîné Adolphe l'avaient suivi; son autre fils, Alexandre, encore tout petit et qui ne pouvait marcher, était resté à Bordeaux chez un grand-oncle.

Le 27 juin 1812, Poincaré recevait l'ordre de se rendre en poste à la Grande Armée pour servir en qualité de commandant d'armes de quatrième classe. Ce fut sa femme qui lui remit la lettre ministérielle. Il l'ouvrit, jeta un cri d'effroi et se crut frappé de la foudre. Se rendre à la Grande Armée, c'était aller en Russie, loin de Paris et de la France! « Tu ne pourras me suivre », dit-il à Jenny. C'était l'heure du dîner; il ne put rien prendre tant il avait le cœur oppressé; « depuis cette époque, avouait-il plus tard, ma tête a cessé d'être à moi ». Pourtant il fallait obéir. Poincaré tenta de se consoler. Après tout, la guerre serait, comme d'ordinaire, promptement terminée. Il n'avait rien à craindre puisqu'il servait dans les places à l'abri de tout danger. Au pis aller, si l'expédition durait longtemps, il ferait venir sa femme.

Il partit dans les premiers jours de juillet. Il semblait calme et faisait bon visage; mais, s'il l'avait pu, il serait resté. « Croirais-tu, écrivait-il à Jenny, qu'après t'avoir

embrassée dans la cour de la diligence, j'ai failli renoncer à mon départ? mais ton intérêt et celui de mes enfants l'ont emporté sur mon pauvre cœur. »

Ses lettres à Jenny, au nombre de neuf, sont venues entre nos mains. Elles inspirent la plus vive affection, la passion la plus ardente, et il est impossible de les lire sans émotion. Il signe « ton tendre époux » ou « ton époux et amant ». Il appelle Jenny « mon ange », « mon amour », « chère moitié de moi-même », « la plus aimée de toutes les femmes ». Il assure qu'il la préfère à l'univers entier, qu'elle est la seule personne qui possède son cœur et occupe ses pensées, qu'il est amoureux d'elle comme s'il avait quinze ans. Il voudrait avoir de ses cheveux : « Envoie-moi de tes cheveux, des courts et des longs, que je les baise mille fois le jour. » Il termine ses lettres par les protestations les plus chaudes, les plus ferventes, les plus touchantes : « Je te baise un million de fois, moitié à mon charmant Adolphe », ou bien : « Je te baise de cœur, d'âme et de toutes mes forces; donnes-en un quart à mon cher Adolphe dont je raffole parce qu'il vient de toi »; ou encore : « Je t'embrasse de toute mon âme ainsi qu'Adolphe; aime-moi et plains-moi, c'est le seul moyen d'adoucir mon sort; je te baise les pieds. » Il a deux pigeons dans la ville de Russie où il est commandant d'armes, et il les baptise Adolphe et Jenny : « Je puis ainsi, écrit-il à sa femme, nommer ton nom et celui d'Adolphe tout le jour. »

Jenny devait aller à Lagny chez des amis, monsieur et madame Damaret. Il la recommande aux Damaret comme son trésor. Il l'engage à se dissiper, à bien s'amuser, à faire des connaissances dans la ville, à chercher quelqu'un qui pince de la guitare, à prendre tous les plaisirs honnêtes qu'elle pourra rencontrer. Il lui achète une pelisse blanche et il ne tarit pas sur cette pelisse faite de la peau d'un lièvre de Russie et couverte d'une sorte d'étoffe bleu de ciel; il prie Jenny de la mettre, non par-dessus sa redingote de drap bleu parce que toutes les pelisses blanches perdent leur poil, mais sur une mauvaise robe ou sur du blanc. Il lui envoie de l'argent : « J'aurai soin de satisfaire à tout, je me priverai de tout pour te rendre la vie le moins désagréable possible », et il lui expédie d'abord deux cents francs par un ami, puis de

Kœnigsberg deux cents francs, puis de Gumbinnen deux cents francs, puis de Viasma cent soixante francs par le courrier Béthune et six cents francs par le secrétaire d'ambassade Rayneval : il garde le strict nécessaire pour subvenir aux frais du retour, de ce retour dont « l'idée fait le charme de sa vie ».

A la vérité, le commandant était jaloux. Voilà pourquoi il presse Jenny d'habiter à Lagny, chez les Damaret, et de fuir Paris, ville de plaisirs et de tentations. Mais était-elle allée à Lagny? N'était-elle pas, malgré les instructions maritales, restée chez madame Millet, à l'hôtel d'Italie? Ou, si elle était à Lagny, n'avait-elle pas envie de regagner Paris? Poincaré lui vante la campagne. Jenny n'est pas bien portante ; qu'elle aille à Lagny, qu'elle suive le régime prescrit par Damaret qui est médecin, elle redeviendra grasse et fraîche comme auparavant. « Fais-tu bien tout ce qu'on t'ordonne? Prends-y garde ; il y va de ta vie. » Il remontre à Jenny que les Damaret sont de très braves gens, que la dame a peut-être trop de franchise, mais que son bon cœur efface tous ses petits défauts, et que les bons cœurs sont rares à Paris. Que Jenny demeure donc à Lagny ; elle ira se promener souvent sur les bords de la Marne qui offre « un coup d'œil charmant » ; elle ne manquera de rien ; elle vivra, non avec des étrangers, mais avec des personnes de connaissance : « si tu n'étais pas à Lagny, ce serait ton malheur et le mien ».

Il finit par avouer le trouble de son âme. Oui, il est tourmenté, accablé d'inquiétudes. Oui, il est jaloux de sa femme comme d'une maîtresse, jaloux même d'un de ses regards. N'est-on pas toujours jaloux de ce qu'on aime? « Avec l'amour que je te porte, ce sentiment peut-il en être entièrement exclu? » Il affirme qu'il mourrait s'il apprenait qu'un autre partage avec lui le cœur de Jenny.

Sans doute il a soixante et un ans. Mais des godelureaux sauront-ils aimer Jenny avec la même ardeur et la même sincérité? Qu'elle se méfie de ces mirliflores qui lui content fleurettes. « Si je trouve un peintre, je t'enverrai ma vieille tête qui t'aime plus qu'aucun jeune ne pourrait t'aimer ; ce ne sont que de beaux diseurs qui, par habitude, tiennent le même langage à toutes les femmes, et en rient après. »

Il ne peut s'empêcher de rappeler une querelle qu'elle lui

a faite, un mot cruel qu'elle lui a jeté : « Tu m'as dit un jour que tu aurais un amant. Est-il propos plus sensible pour un époux qui aime sa femme? Eh bien, ai-je pensé, elle me dit cela dans la colère, mais son cœur n'y est pour rien. Et je vais t'en donner la preuve. Tu m'as demandé depuis d'aller dîner au Jardin des Plantes avec madame Lemoine et un jeune homme que je ne connais pas. Te l'ai-je refusé? Non. Eh bien, s'il faut te le dire, des méchants m'avaient donné des soupçons, que tu n'étais attirée chez cette dame que par l'appât de voir ce jeune homme. J'y ai si peu cru et j'y crois si peu que je n'en parle pas par forme de reproche ni avec la moindre aigreur, seulement pour que de part et d'autre nous ne croyions jamais à ce qui se dit dans la vivacité. Il ne manquerait plus que de m'arrêter à de pareilles idées; j'en mourrais de douleur; cette peine serait au-dessus de mes forces. Mais en voilà assez sur cette matière. J'ai toute confiance dans mon épouse et je lui crois autant de sagesse que j'ai d'amour pour elle. »

Il veut ainsi la piquer d'honneur et, pour qu'elle soit fidèle, il la proclame la plus fidèle des femmes, il la nomme sa digne et vertueuse Jenny : « La conduite de Jenny m'a toujours paru pure, et elle est incapable de me tromper; non, mon amour, tu ne voudras pas rendre ton époux plus malheureux en te rendant parjure. » Rien ne lui coûte pour garder cette jeune et coquette et séduisante Jenny. Il déclare humblement qu'il a eu des torts envers elle : « J'ai eu bien des vivacités que j'abjure à tes pieds, pardonne-les-moi », et il loue le bon cœur dont elle a fait preuve et son âme trop haute pour être rancunière. « Je me plais à te rendre justice; je suis plus heureux que je ne le mérite, si tu m'as conservé ton cœur, et j'avoue que mon bonheur est extrême de posséder une femme comme toi. » Il finit par lui permettre de passer l'hiver, si elle veut, à Paris, chez madame Millet : « J'y consens, par la haute confiance que j'ai dans ta vertu. »

Mais, à l'aide de ses lettres, suivons Poincaré en Russie. Dans la diligence de Paris à Châlons, il demeura sombre, n'écoutant qu'avec répugnance les plaisanteries d'un officier qui faisait le farceur. A Châlons un jeune homme prit place

dans la voiture, et sa mère, qui l'accompagnait, fondait en larmes. Poincaré ne put réprimer son émotion. « Je te serrais, écrit-il à Jenny, je te serrais et Adolphe dans mes bras et, en pensée, j'arrosais de mes larmes et ton sein et sa bouche enfantine. Mais quelle différence! Cette dame reverra-t-elle son fils? Il sert dans la ligne, et moi dans les places. Cette réflexion a un peu réchauffé mon cœur, et ce n'a été néanmoins qu'après un grand quart d'heure d'épanchement que je suis parvenu à maîtriser mes pleurs. » Il eut plus d'une fois l'idée de retourner sur ses pas; mais quoi? ne faut-il pas cheminer pour assurer à sa femme un meilleur sort?

Le 11 juillet, il arrivait à Mayence, ou plutôt, dit-il à Jenny, « mon corps seul est arrivé à Mayence : j'ai laissé en dépôt dans ton cœur le mien, mon âme, mon affection et toutes mes pensées ». Le 24, après s'être arrêté à Magdebourg où il dîna chez le général Michaud, gouverneur de la ville, il était à Berlin. L'argent lui avait manqué pour prendre la poste, et il avait dû suivre la route la plus longue, suppléer, selon ses propres termes, au défaut de sa bourse par les moyens que les circonstances lui fournissaient. Il envoya sur-le-champ à Jenny une lettre, la seconde, et, disait-il, « c'est aussi le second plaisir et l'unique, car, loin de tout ce qui m'est cher au monde, il ne me reste de jouissance en pays étranger que de m'entretenir avec ma Jenny; hors toi, tout m'est indifférent, et je t'écrirais au moins deux fois par jour, si je ne consultais que mon cœur ».

Poincaré avait trouvé à Berlin trois officiers qui se rendaient comme lui au quartier général. Ils convinrent de faire ensemble les deux à trois cents lieues qui les séparaient de l'armée, et, dans un chariot découvert et fort incommode, non sans secousses et cahots, mais de la façon la moins coûteuse et la moins lente, ils traversèrent la Prusse. « C'est tout comme dans les Landes : sables et pins, rien au monde de plus ennuyeux. »

Le 1er août, nos officiers étaient à Kœnigsberg; tous avaient le flux de ventre, sans doute à cause du pain de seigle et de la bière dont ils avaient dû changer à chaque auberge. Poincaré jugea que la ville, coupée de canaux, ressemblait à

Bayonne. « Un instant, écrit-il à sa femme, je me suis cru à Bayonne et je respirais mieux; je pensais te trouver dans ma chambre; grands Dieux! il n'en est rien, et je ne peux m'habituer à vivre sans toi; je n'ai ici que la moitié de moi-même. » Mais il espérait dans l'avenir. Les nouvelles de la Grande Armée étaient bonnes. Il y avait à Kœnigsberg quinze cents prisonniers russes. Les renforts arrivaient de tous côtés, et, quoique la ville fût très grande, les rues fourmillaient de militaires de toutes armes et de toute nation. On disait que le tsar Alexandre n'avait pu traiter avec les Turcs et qu'il négociait avec l'Empereur, qu'il renonçait à la Pologne, qu'il consentait à recevoir jusqu'à la paix générale dans les ports de la Baltique une garnison française, qu'il hésitait à payer les frais de la guerre qui dépassaient peut-être la somme immense de trois cents millions de francs. Poincaré souhaitait la fin immédiate des hostilités : « Que n'en sommes-nous là! Les circonstances politiques nous guident forcément; faut-il que deux cœurs soient assujettis à des choses si étrangères à leur bonheur? Ah! dans cette circonstance, je t'ai donné la plus grande preuve de mon amour. Tu ne sors pas un seul instant de ma pensée, et tu es si près de moi que je suis tenté de te dire de retirer ton pied, de crainte de marcher dessus. Je te prie qu'à mon imitation, tu me dises tous les matins bonjour à ton réveil et bonsoir à ton coucher, que tu parles souvent de moi à notre bijou d'Adolphe; en lui parlant de son *papiche*, tu t'en occuperas toi-même, et c'est mon désir le plus ardent. »

Il était à Vilna le 9 août. Le quartier impérial venait de se transporter à quatre-vingts lieues plus loin. Il fallait le rattraper à tout prix. Poincaré n'avait plus que cinq louis en poche et il ne pouvait toucher ses frais de poste que sur un bon de l'intendant général qui suivait l'Empereur. Dans cet embarras, il avait résolu d'aller avec la troupe à petites journées d'étape, ou de demander une avance au duc de Bassano qui n'avait pas encore quitté Vilna. Mais le gouverneur de la ville le chargea de conduire jusqu'au quartier impérial un bataillon de marche, c'est-à-dire un bataillon composé d'hommes de différents corps qui rejoignaient leur régiment; « c'est plus de mal pour moi, écrivait Poincaré, mais me voilà tiré de

peine. » Enfin, il atteignit le quartier impérial. Il fut aussitôt nommé commandant d'armes à Viasma. Sa besogne était énorme, bien qu'il eût deux adjoints, deux officiers polonais, Chotomski et Kochanovski; le gouverneur, le général Charpentier, qu'il avait connu en 1806 à l'armée d'Italie, était un homme très laborieux et âpre au travail, très exigeant et paperassier, qui ne laissait pas de repos à ses subordonnés; à peine si Poincaré avait le temps d'écrire à sa femme.

Ses lettres fournissent quelques détails sur la vie qu'il menait à Viasma. Cette ville naguère superbe n'est plus qu'un amas de ruines et de cendres. Elle devait contenir naguère vingt à trente mille âmes; aujourd'hui elle n'a plus d'habitants; on n'y a trouvé qu'un mendiant et un coiffeur de Strasbourg qui s'était fait précepteur dans une riche famille. Pas de ressources. On ne peut avoir ni une aiguille ni une épingle ni une fourchette ni une cuiller. Poincaré loge d'abord dans la belle maison d'un négociant; tout y a été brisé; il ne reste plus que les murs, et Poincaré couche sur la paille. Il s'établit dans un grand couvent : là encore, pas de lit; il dort par terre sur une peau d'ours. Pas de vivres; il faut courir les chercher à six et huit lieues de là. Poincaré se cache pour manger afin de n'être pas obligé de partager avec les allants et venants. Il ne sait jamais s'il aura de quoi se nourrir le lendemain. Pas de vin, pas de bière, l'eau est sa seule boisson. Pas de viande, et il n'a même pas un quarteron de pain par jour. « Que n'ai-je, écrit-il à Jenny, les débris de ta chétive table! Au moins j'aurais le nécessaire. Tout le monde est malade et nous devenons maigres comme des harengs. »

Cependant — et c'est lui-même qui s'exprime ainsi — au milieu des troubles de la guerre et de ses occupations de jour et de nuit, il pense constamment à sa Jenny : « Jamais maîtresse n'a eu mon cœur comme mon épouse le possède, je cause sans cesse avec toi, le jour où je te reverrai sera le plus beau de mon existence. » Il jure qu'il ne respire que pour Jenny. S'il endure des privations de tout genre avec résignation, c'est pour elle, c'est pour ses enfants qu'il chérit encore la vie. Il compte la revoir bientôt. « On parle fort de paix, écrit-il le 4 septembre, les Russes sont battus partout, et avant huit jours l'armée sera à Moscou; c'est là que la

paix se fera et personne n'en doute. Cette perspective me rend à la vie. » Il mande le 11 septembre que les Russes ont fait leur dernier effort et sollicitent la paix; « mais l'Empereur ne veut entendre aucune proposition qu'à Moscou, et il a promis à la troupe, dont il connaît les privations, qu'alors nous rétrograderions dans les environs de Varsovie. » Le commandant revient là-dessus dans une lettre du 15 septembre : « Depuis onze jours, on se bat avec acharnement, je suis à trente-cinq lieues de Moscou et l'armée victorieuse doit y entrer aujourd'hui ou demain; c'est là où la paix se conclura, pas de doute, et sous quinze jours nous quitterons ce pays qui n'est pas habitable et que l'Empereur ne veut pas garder, pour nous rapprocher de la France au moins de quelques centaines de lieues. » Il espère même un instant passer l'hiver avec Jenny. Puisqu'il n'y aura plus que trois cents lieues entre elle et lui, ne peut-elle le rejoindre, lui donner cette preuve d'amitié? « C'est ce que mon pauvre cœur malade me demande à chaque minute. » Mais il ne s'abandonne pas longtemps à cette consolante pensée. La saison ne sera-t-elle pas trop dure? Jenny peut-elle voyager par un froid rigoureux avec un petit enfant? Non, plutôt souffrir seul jusqu'au printemps que d'exposer Jenny à la maladie! « Mais qui m'aurait dit que je m'éloignerais jamais de tout ce que j'ai de cher au monde! Non, je ne peux vivre heureux sans toi! » Et à plusieurs reprises il assure qu'il ne la quittera pas dorénavant : « Nulle puissance ne pourra plus me séparer de toi. Du pain noir auprès de ma Jenny, gagné à la sueur de mon front, me serait encore plus doux que l'opulence loin d'elle. O jour heureux où je pourrai presser sur mon cœur mon épouse et mes enfants! Je ne m'occuperai plus que de te faire partager mon bonheur en satisfaisant à tout ce qu'il me sera possible pour contenter tes désirs. Je ne te dissimulerai plus combien tu m'es chère. Ton vieux redeviendra jeune auprès de toi, et tu le préféreras encore à tout autre! »

Ce qui surtout le désespérait, c'est qu'il n'avait pas reçu depuis son départ une seule lettre de sa femme. Il lui avait pourtant recommandé, et il lui recommandait, à chaque missive qu'il envoyait, d'écrire deux fois par mois : « Il me faudrait, disait-il, une lettre de toi tous les jours ». Et rien!

Ce silence le torturait, et, suivant sa propre expression, il en était malade, il en gémissait du matin au soir. « J'éprouve le plus violent chagrin que je pouvais éprouver, et de tous les objets de contrariété, c'est le plus grand pour moi puisque je n'ai de jouissance au monde que de causer avec toi. » Il s'était hâté d'arriver au quartier général de l'armée impériale parce qu'il pensait y trouver la lettre qu'il attendait avec tant d'impatience. Rien encore! « On m'aurait, dit-il, saigné aux quatre veines qu'il n'en serait pas sorti une goutte de sang. » Et il se perd en conjectures, en idées noires qui le font frémir. « Si tu as cessé de m'aimer, il n'est plus de bonheur pour moi dans ce monde. Songe bien au grand sacrifice que j'ai fait; il n'est que pour toi et pour nos enfants; tu ne pourrais le méconnaître au point de me payer d'ingratitude. Si tu n'as pas écrit, répare cette faute; ma vie en dépend! » Mais les jours s'écoulaient, et la lettre si ardemment souhaitée ne venait pas. « Quelle position affreuse pour mon cœur, écrit Poincaré le 11 septembre, que je sois encore à recevoir une seule lettre de toi! Qu'il est cruel pour un homme qui adore son épouse de n'avoir pas de ses nouvelles et de ne pas savoir par conséquent si elle reçoit les siennes! Ah! une fois près de toi, je ne te quitte jamais plus! Si je vis encore, ce n'est que par l'amour que je te porte; autrement, je me serais laissé aller à la mort! » Mêmes doléances quatre jours plus tard. « Je ne peux, s'écrie Poincaré le 15 septembre, me faire à l'idée que tu ne m'aurais pas écrit; j'en accuse plutôt les variations de la guerre que ton cœur et ton insouciance qui causerait la mort du mien. Ah! si j'avais su être si longtemps sans nouvelles, aucun pouvoir ne m'aurait arraché de tes bras; aussi est-ce bien la dernière fois! »

Dans la seconde quinzaine d'octobre il reçut enfin une lettre de sa Jenny. Madame Poincaré était restée à Paris, chez madame Millet; mais elle s'apprêtait à se rendre à Lagny. Elle avait écrit deux fois. Sa première lettre, qui contenait une mèche de ses longs cheveux, s'était égarée; la seconde rasséréna Poincaré et le remplit de joie; « les expressions tendres dont tu te sers, répondait-il à sa femme, me font connaître tout mon bonheur, et désormais je ne respirerai que pour le tien ».

Mais l'armée française avait commencé sa retraite. Le 31 octobre, l'Empereur, vêtu d'une pelisse verte et coiffé d'un bonnet fourré, arrivait à Viasma. « Il loge à deux pas de moi, écrivait Poincaré, et je guette l'instant qu'il sortira pour en terminer avec lui pour la croix, et je regarde la chose comme faite. » Le commandant ajoutait qu'il n'avait pas une minute de liberté et que sa maison était le corps de garde des officiers de l'état-major ; « nous couchons les uns sur les autres et nous arrachons le pain de la main ». Le temps était froid, mais sec, et les voitures avançaient facilement. La neige ne devait tomber que six jours plus tard. Aussi croyait-on que l'armée prendrait ses quartiers d'hiver sur le Dnieper et la Dvina. « Nous irons nous établir en Pologne. Quelle joie pour moi de me rapprocher un peu de toi ! Ce qui m'assure qu'au printemps tu me rejoindras ou je te rejoindrai moi-même. » Et de nouveau Poincaré se répandait en affectueuses et tendres protestations : « Crois-tu que tu m'occupes cent mille fois plus que moi-même, toi ainsi que mes enfants, et que je ne respire que pour vous tous? Je ne t'envoie pas de baisers, ce serait trop peu, mais bien mon cœur et mon âme. Ah ! aime ton vieux la moitié de ce qu'il t'aime, et il sera content ! »

Ce fut la dernière lettre de Poincaré. Il quitta Viasma le 3 novembre et, comme des milliers d'autres, il disparut pendant la retraite, soit sous les lances ou les boulets des Cosaques, soit dans un gouffre de neige. Lui aussi, il fut de ces malheureux dont le ministère disait qu'ils n'avaient pas donné de leurs nouvelles et qu'on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Sa Jenny qu'il aimait si jalousement, si passionnément, le suivit bientôt; elle mourut le 16 juillet 1814. Ses deux fils furent élevés par leur tuteur et grand-père Tuppin. Le cadet, Alexandre, rachitique, contrefait, était soigné à l'hôpital des enfants malades lorsqu'une éruption cutanée l'enleva le 22 février 1816. L'aîné, Adolphe, reçut, par une décision royale du 22 janvier 1817, un secours annuel de quatre cent cinquante francs jusqu'à sa vingtième année.

ARTHUR CHUQUET,
de l'Institut.

EN NARBONNAISE

— VOYAGE AU PAYS DES LIGURES —

Octobre.

Le plus affairé des commis-voyageurs à la Stendhal peut partager en wagon les joies tranquilles du religieux ou du soldat qui obéissent à une force majeure librement acceptée et se laissent glisser vers un but idéal. Dans le train, pendant la nuit, on jouit de tout le calme que donne l'abandon de soi-même à une puissance inéluctable, mais là aussi manque la joie de ramasser les sensations du dehors. Faute d'être distrait par les paysages changeants de la route, on en vient à une vague méfiance contre cette force omnipotente qui vous entraîne.

Ce que je recherche avant tout dans mes voyages en France, ce que je guette par la portière du wagon, c'est quelque détail de la configuration du sol qui m'aide à m'orienter plus vite sur cette terre si merveilleusement faite pour l'étude de ce que Bérard appelle la *topologie,* et si simple d'arrangement, dâns sa diversité, que l'antiquité avait su prévoir la formation sur ce sol d'une grande nation centralisée. Ce soir, par bonheur, je me trouve sur une route que j'ai souvent parcourue, la sépulcrale route de Sologne qui me conduira, par petites étapes, vers le Rouergue et le Roussillon. A minuit, je descendrai à Châteauroux, au point de jonction des deux bras de la grande croix jurassique sur

laquelle la France est étendue. J'ai éprouvé cependant, ce soir, une sensation vraiment forte : une traversée rapide de la Loire grossie par les premières pluies de l'automne. Sous la lune, le fleuve semblait un Mississipi, véritable Père des Eaux romantiquement argenté. Une Loire tout autre que celle que, accoudé sur le pont de Tours, le sonnet de Heredia sur les lèvres, j'avais vue exposer son lit dénudé au soleil franc de la Touraine.

Nous ne connaissons pas la lune dans les grandes villes, ni les étoiles, ni les vents, ni le ciel. En voyage, toutes ces grandes forces de la nature, tous les rouages de la gigantesque machine du globe sortent de leur oubli, collaborent à nos joies.

Limoges.

La ville se dresse en amphithéâtre, à droite et à gauche du viaduc qui traverse la Vienne, resplendissante et affairée sous le soleil, avec ses châteaux modernes, ses tours d'églises, ses villas et ses hautes cheminées d'usines. Les prés, d'un vert de printemps, rehaussé de l'éclat doré des topinambours, s'étendent au niveau du fleuve, offrant un riche pâturage aux moutons inconscients de toute cette aimable beauté. Le train se faufile ensuite entre les charmantes collines du Limousin, par la vallée de la Briance, glissant de mamelons verdoyants en mamelons boisés, contournant à Solignac ce qui reste d'une des plus anciennes abbayes bénédictines de France. Puis, tout d'un coup, c'est un site du plus grand style : les ruines du château Chalusset, séjour majestueux des anciens vicomtes de Limoges ; élégamment campées sur un pic, elles semblent là comme une évocation de la civilisation féodale à son déclin. De tels monuments rendent enchanteurs des pays qui, sans eux, ne seraient que pittoresques. Le vague de la légende qui flotte autour d'eux se mêle à la brume matinale de l'automne qui ajoute à leur beauté. En se livrant à leur séduction, le voyageur redoute autant les indiscrétions de l'histoire que le soleil ardent de midi. C'est parmi de telles sensations qu'on monte presque en droite ligne à travers les montagnes du Limousin. Aucune ressemblance avec les parties les plus orientales du massif,

sinon dans les noms des villages qui se cachent au creux des collines. Ces noms brillent comme le mica.

Maintenant, ce ne sont plus les grandes perspectives auvergnates, mais des collines accoudées les unes aux autres. L'œil plonge au lieu de planer. Rien de sauvage cependant ; toutes les lignes sont arrondies. De petits paysages élégants se succèdent comme une série de *canzones*, tous différents, mais tous de la même main, la main d'un maître de l'idylle. Lorsqu'on approche de Masseret pour franchir la ligne de partage des eaux de la Loire et de la Dordogne, le pays perd déjà de son élégance. Cette rivière qui court à travers des bois de petits chênes est la Vézère; comme la Vienne, comme la Creuse, elle descend de ce haut plateau de Mille-Vaches qui devrait se nommer plateau des Mille-Sources. A Uzerches, le pays redevient charmant. C'est un des trois ou quatre points où l'on cherche *Uxellodunum*. Mais, ayant photographié il y a quelques mois le Puy d'Issolud. sur la ligne de Brive à Aurillac, comme étant la vraie scène de l'acte de sauvagerie de César, j'ai tout intérêt à croire au peu d'importance d'Uzerches. C'est une façon d'avoir raison qui en vaut une autre. J'ai appliqué autrefois cette méthode — la bonne vieille méthode sacerdotale — au problème de la vérification d'un texte de Pausanias, un après-midi de printemps, au bord de la source Pirène, sur l'Acro-Corinthe. Les *devins* de Delphes, ou Grégoire de Tours, ou les moines de Vézelay avaient du bon. Sans eux et leurs pareils, les auteurs de l'*Introduction aux études historiques* n'auraient pas senti le besoin d'indiquer une méthode moins rapide, mais plus sûre et plus moderne.

De Limoges à Cahors.

Au-dessous d'Uzerches. la Vézère a des airs de plagiat. Elle imite effrontément la vallée de la Cère, cachant cependant sa honte derrière une demi-douzaine de tunnels, pour couler enfin en torrent entre les murs rocheux d'une gorge serpentante et abrupte. Vous sortez de ce couloir de géants pour reposer vos yeux sur une large perspective qui rappelle celle de Murat. Quel éblouissant pays ! Les coteaux sont couverts de vignes, comme ceux du Mâconnais. Jusqu'à Brive, l'horizon

reste largement ouvert. Un air délicieux, embaumé de je ne sais quelle odeur moite, pénètre dans le wagon.

Après Brive, tout change. Une région infiniment désolée annonce la vaste et morne aridité et les gerçures profondes des causses. Une terre aussi rouge que les tuiles des maisons couvre par endroits les pierres pourrissantes dont les morceaux aussi nombreux que les galets d'une plage jonchent les champs aménagés avec peine pour le pâturage des moutons. Très peu de châtaigniers, mais beaucoup de genévriers et de petits chênes. Bientôt on se sent rouler le long d'une rampe rapide; ponts et viaducs myriapodes sautent les vallées. Il faut venir voir ici ce que l'homme moderne sait faire pour dompter la nature, en glissant par ces pentes, en décrivant les courbes énormes taillées dans les flancs de ces montagnes. On regrette qu'un de ces ingénieurs romains qui commencèrent, il y a quinze cents ans, à travailler les Gaules, ne soit pas du voyage. Nos descendants lointains attribueront peut-être ces constructions à ces légendaires bâtisseurs. Une heure avant Cahors, le noyer se mêle aux châtaigniers. Dans cette région de la Haute-Guyenne, la vie doit être assez misérable. Je relis dans le livre de Demolins le chapitre consacré aux types limousin et périgourdin. L'étrange rôle de la châtaigne y semble fort bien expliqué, avec ses conséquences de maraudage et de mendicité, la facilité de se traiter de cousins, le peu d'expansion de la race. Méfions-nous cependant des généralisations hâtives. A Espère, dans la vallée du Lot, tout près de Cahors, on se sent à la lisière du Midi, mais d'un Midi fané. Jusqu'à Cahors, le Lot roule impétueusement ses eaux saumâtres.

Cahors.

C'est une ville à part. D'abord par le site : une grande langue de terre, aux trois quarts entourée par le Lot, et insérée dans un amphithéâtre de montagnes, comme dans une bouche. Toute cette péninsule couverte de maisons, de terrasses et d'églises est reliée par des ponts, de chaque côté et à sa pointe, aux montagnes environnantes. De ces ponts deux sont remarquables; le troisième est unique. Ce célèbre pont de Valentré est, avec le souvenir de Gambetta, la seule

chose qu'évoque ordinairement le nom de Cahors. La statue de Gambetta orne la plus belle place de la ville où un campanile de style médiocre, mais d'un effet assez heureux, domine les longs bâtiments, déjà méridionaux, du lycée. Le pont rappelle sept cents ans d'histoire ; il élève ses hautes tours carrées à mâchicoulis entre l'escarpement de la montagne et la ville, offrant l'échantillon le plus parfait qu'on puisse désirer de l'architecture militaire d'un siècle où le combattant devait payer de ses bras. Aucun terme ne peut exagérer la beauté de cet assemblage du noble pont fortifié, du fleuve fougueux et des hautes falaises qui surplombent le tout. Pour compléter le caractère vraiment admirable de ce paysage, une source merveilleusement abondante et transparente précipite éternellement ses eaux dans les cuvettes naturelles creusées à la base de la montagne, puis inonde de sa clarté le boueux courant du Lot. Le coin est ravissant. C'est une sorte de petit Vaucluse, plus mystérieux même par le voisinage surprenant du fleuve. Pour moi, c'est une des notes essentielles de Cahors, un souvenir qui viendra se confondre avec la mémoire de ce Clément Marot qui a son monument et sa fontaine sur l'autre rive du Lot, mais qui aurait préféré, j'en suis sûr, le voisinage de ces eaux limpides et naturelles des Chartreux. Mais puisque Pétrarque attend toujours son buste à la fontaine de Vaucluse, pourquoi ce poète secondaire serait-il si exigeant ? Le voici au milieu d'une minuscule place près de la porte extraordinaire par laquelle il a souvent dû entrer dans la curieuse église du XIe siècle où j'ai retrouvé quelques-unes des sensations rares de Saint-Front de Périgueux.

Non loin du buste de Marot, sur le quai du Lot, s'élève une belle maison de la Renaissance, appelée la maison de Henri IV, et qui, si elle n'a jamais abrité l'impétueux roi de Navarre, n'en fut pas moins digne de cet honneur. Sur tout ce côté de la ville, le long du quai, se dressent de sombres souvenirs de l'ancienne ville fortifiée : le château du roi, maintenant prison d'État, qui, vu du pont, semble une mauvaise contrefaçon du palais des papes d'Avignon, mainte autre ruine encore : tours, remparts et murs de la vieille ville. Derrière cela, les rues ne sont que des ruelles, entre des maisons hautes aux fenêtres à l'italienne, comme à

Figeac, cette petite ville italienne du Nord ; mais ici, je cherchais en vain les figures de bambins, ovales et fraîches, des petites filles de Figeac. Des figuiers débordent les terrasses, les grenadiers sont chargés de fruits, des femmes passent tricotant, leur panier sur la tête, des petites voitures à âne traînent la vendange. Le parler sibilant du peuple achève de nous dépayser. Les *r* vibrent dans la bouche des gamins comme des roulements de tambours ; tout à l'heure, près de la statue de Gambetta, je surprenais je ne sais quel rapport entre le parler de quelques garçons gesticulant en patois au pied du monument et les accents sonores du grand tribun gravés sur le piédestal. C'est le rythme et la fougue de ce patois qui ont vaincu le Nord.

Depuis le Béarnais jusqu'à Thiers et Gambetta, la France a subi la force des mots conquérants : « Paris vaut bien une messe », la « justice immanente », « le cléricalisme, voilà l'ennemi » et tant d'autres qui ont quelque chose de bien taillé, de sculptural, de lapidaire. Mots du même style que le pont de Valentré, le mausolée de Saint-Remi, le pont du Gard, le petit Temple de Nîmes. Dans une région de végétation touffue, ces monuments perdraient de leur valeur, comme perd de sa force et de sa portée telle parole vibrante en France et qui sonne creux au delà de la Manche ou des Vosges, dans des pays moins épris du beau geste, où les lignes ne se découpent jamais avec netteté, mais sont confondues avec les ombres du fond.

Le Lot.

Je remonte ensuite la vallée du Lot qui forme une grande défense naturelle au sud de l'ancien Quercy, au-dessous des causses de Gramat. La splendeur du soleil brille sur les tours de Cahors. Le Lot est interrompu par de fréquents barrages ; dans les champs de maïs les paysans gaulent les noix. La vallée court entre deux murailles, arides et brunes, formées par les causses. Des petits villages, aux toits couverts de tuiles convexes et rouges, se dressent comme des châteaux de cartes, sur le rocher même. Parfois la vallée s'élargit en vastes et splendides cercles de falaises où des ruines de château se distinguent à peine des rochers de la montagne. Comme les

hirondelles des falaises, les hommes ont niché dans les crevasses du calcaire à pic. Tout en bas, la rivière est de boue. Cette vallée est une des routes fluviales les plus caractéristiques de toute la région des causses.

J'étais parti pour la vieille terre ibérienne, l'ancienne terre des Ligures et des Celtes, la Narbonnaise, et de plus en plus je me trouve retenu par le rude pittoresque du Rouergue et du calviniste Quercy où l'âpreté des hauts plateaux courbe l'âme vers la mélancolie et le sacrifice ; là elle accepte dans ce monde la pauvreté et la peine dans l'espoir de la Terre Promise. Ils en eurent chaque soir la vision fugitive, ces tragiques idéalistes, quand, leur journée finie, ils se rapprochaient un instant des bords du précipice d'où leurs regards plongeaient sur les herbages et sur les arbres du Paradis Terrestre d'en bas. Lorsque les armées navarraises passèrent par cette merveilleuse vallée pour s'emparer de Cahors, en brûlant le couvent dont j'ai vu ce matin les belles ruines, les guetteurs calvinistes de là-haut durent s'écrier, eux aussi : « Voici l'armée du Seigneur ! »

Avant Capdenac, le paysage résume en un seul instant toutes les beautés de la route. Vous vous arrêtez à Capdenac avec le sentiment d'avoir vu un chef-d'œuvre de cette collaboration séculaire du fleuve et de la montagne que sait réaliser la nature quand le commerce et les ingénieurs la laissent en repos.

On pénètre ensuite au cœur des collines, entre les causses et les grandes hauteurs du massif, pour tourner vers Villefranche et Najac et vers le chemin que s'est creusé l'Aveyron pour rejoindre la Garonne. La montée est raide ; mais, même à cette hauteur, des vignes poussent à l'abri des noyers. Puis on descend sur Villefranche ; les collines prennent alors des allures bourguignonnes ; ce sont des vrais *kopjes,* qui expliquent la défense obstinée des habitants pendant les guerres de religion. Le train contourne un de ces *kopjes* et, après beaucoup de tunnels, il s'arrête dans un vaste entonnoir de montagnes en face d'une tour d'église qui, vue au-dessous des toits des vieilles maisons, ressemble à une forteresse féodale : c'est Villefranche.

Villefranche.

Villefranche apparaît, par son histoire et par son aspect extérieur, comme un cas vraiment typique de développement communal.

Établie humblement ici au XIII[e] siècle, sur la grande route romaine, entre Cahors (Divona) et Rodez (Segodunum), par les rois de France qui octroyèrent des privilèges tout neufs et tout particuliers aux mineurs et aux paysans des environs pour les arracher à leur fidélité aux seigneurs du Rouergue, Villefranche ne tarda pas à devenir, autour de son église-forteresse, un poste-frontière de la puissance royale, aux limites mêmes des apanages de la France. Rien n'est plus suggestif que la montée de la vieille rue étroite qui conduit tout droit de l'Aveyron à l'église, sous les encorbellements et les fenêtres du moyen âge, jusqu'à cette massive tour, véritable bastide qui, à mi-pente de la colline, fut à la fois salle de prière et hôtel de ville; lourd coffret où étaient enfermés le tabernacle de l'autel et le petit livre noir des franchises de la ville. Je signale en passant aux curieux de science sociale l'analogie entre la cathédrale du moyen âge et l'ancien *meeting-house* de la Nouvelle-Angleterre. Tous deux furent le centre respecté, à la fois religieux et laïque, de la vie urbaine. Faute d'un local plus spacieux, les citoyens prirent l'habitude de s'y rassembler pour des réunions de toutes sortes. C'est ainsi que les fastes consulaires de Villefranche contiennent les procès-verbaux de nombreuses assemblées communales tenues sous le porche, dans la nef et même dans le chœur de la cathédrale. C'est sous cette voûte qu'un soir de septembre les habitants décidèrent l'expulsion de la garnison anglaise. L'église était bien alors le cœur de la ville, le réduit central.

Je suis monté au Nord, sur le bord de cette coupe au fond de laquelle d'anciennes maisons évoquent noblement le souvenir des États du Rouergue. De là-haut, vous tenez tout ce passé comme dans le creux de la main, concentré dans ces vieux hôtels serrés autour de la haute église. C'est ainsi que Villefranche peut raconter au pèlerin de l'histoire les efforts séculaires et souvent inconscients du pouvoir central pour l'unification des Gaules.

Najac.

Je quitte Villefranche sous la brume épaisse qui enveloppe les hauteurs. L'Aveyron décrit des zigzags interminables dans la montagne; nous traversons sous des tunnels ces séries d'S juxtaposées. A Najac, je me mets à la recherche d'un château dans les nuages. Aucun signe de la féodalité dans ce vallon sauvage. Le brouillard traîne ses lambeaux sur les collines; on monte pendant une demi-heure le long d'une belle route, tandis que d'en bas s'élève le bruit d'un torrent. C'est un dimanche, et, d'une église vaguement dessinée dans la brume, descend le tintement des carillons. Comment arriver là-haut? Seuls Dieu et les fidèles le savent. Enfin, voici sur la route un paysan dans sa belle blouse. Je l'aborde et tout de suite, il me montre une âme très celtique, avenante et implorante à la fois, car il s'offre à me conduire au château, mais sans perdre de temps, il me raconte sa pauvreté et les misères de sa vie. Il me pilote à travers des sentiers escarpés, chemins de poulets et de porcs, parmi des maisons qui ne sont que des niches accrochées à la montagne; la brume traîne toujours, et, lorsque nous atteignons le château, des nuages s'engouffrent comme des fumées par la porte ouverte dans la vaste cour centrale. C'est une demeure féodale, d'architecture assez ordinaire, mais superbement perchée. Les murs extérieurs sont encore en bon état, et dans un des donjons subsistent deux belles salles voûtées dont une, appelée la chapelle, conserve quelques traces de fresques. Par les embrasures le brouillard entrait toujours, comme un encens approprié à ce lieu. Ce château fut vendu douze francs à l'époque de la Révolution. Il fut racheté dernièrement pour douze cents francs par les jésuites d'Albi. Il échappera ainsi à certaines causes de destruction, car ses nouveaux acquéreurs l'ont mis sous la clé d'un gardien. Ces douze cents francs furent sans doute dépensés par application de ce mot de l'Écriture : « Jetez votre pain sur les eaux, après beaucoup de jours, il vous reviendra. »

Le brouillard tombé, on aperçoit le paysage de montagne et de fleuve au centre duquel se dresse ce monument seigneurial. Pour le voir dans toute sa splendeur, il faut

descendre un peu pour gagner ensuite la longue route du village qui gravit la crête d'où l'on aura tout d'un coup, en tournant la tête, une impression très vive de la féerie féodale. Vu de loin, ce château se classe à côté de Vianden. Hohkœnigsburg ou Crozant. Les maisons qui s'alignent le long du chemin rejettent le château plus loin et plus haut dans les airs. C'est une perspective qui semble avoir été combinée « à souhait pour le plaisir des yeux »; c'est l'idéal du paysage pour un roman de d'Urfé ou d'Octave Feuillet.

De Najac à Montauban.

On suit l'Aveyron jusqu'à sa sortie du massif pour s'arrêter à Lexos, au bord de la belle plaine qui attira le regard de Young il y a cent ans. On est toujours en pays protestant. La vallée s'élargit et perd son pittoresque. Cette route fluviale est un large couloir vers le Midi. Entre Monsrecoux et Nègrepelisse, petite ville calviniste saccagée par Louis XIII, la vallée est devenue plate. Nous sommes définitivement sortis du massif, et la plaine va rester ouverte jusqu'aux Pyrénées.

Montauban.

Je vois pour la première fois les monts de la Nymphe du Feu, de la terrasse de la promenade des Carmes, à côté de la belle figure du grand artiste qui illustra cette ville. Ingres est assis là, la tête tournée vers cette ligne bleue de pics dentelés qui montrent leurs taches de neige au fond de la vaste plaine d'Armagnac. A vrai dire, c'est, avec les dessins d'Ingres au Musée, la seule chose, ou peu s'en faut, qui puisse éveiller ici la sensibilité du voyageur, s'il ne cherche pas des compensations dans des rêveries sur le beau passé de cette ville que Louis XIII n'a pas pu prendre. Dans le charmant jardin botanique, fréquenté aujourd'hui dimanche, mais sans doute bien délaissé en semaine, on pourra passer une heure agréable à lire Mézerai ou Hanotaux. C'est un jardin anglais, de végétation très touffue, au bord d'une petite rivière qui répand sa fraîcheur sur des plantes exotiques qui frissonnent ce matin sous le vent du nord. On est ici à l'abri de la sen-

sation un peu irritante de cette ville, rouge parmi les villes. Bâtie de briques, elle rappelle, en ses meilleurs endroits, certaines inspirations des architectes de la Renaissance ; lorsqu'elle est le plus banalement elle-même, elle semble ressuscitée des débris d'une petite sous-préfecture romaine. Cependant, c'est aussi un des rares endroits en Europe où, lorsque ces briques nues flambent au soleil, l'on puisse, pendant un instant, se croire débarqué dans le Nouveau Monde.

Me tromperais-je ? Il me semble deviner dans cette ville aux fortes couleurs, sous cette forme un peu grêle que prennent toujours les constructions de briques, quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la peinture d'Ingres. Mais il est trop dangereux de vouloir expliquer un artiste par son milieu pour que je me hasarde plus loin. En tout cas, Ingres fut, sinon le grand coloriste que quelques-uns ont récemment prétendu, du moins un des plus loyaux observateurs de la nature et un des plus admirablement industrieux chercheurs de la réalité parmi les grands peintres modernes. Si on le devine ailleurs, ce n'est qu'ici, au Musée, qu'on en a la preuve. Il est peu de plaisirs d'art plus parfaits que de flâner tout un après-midi dans cet ancien palais parmi ces dessins, ces croquis, ces notes, ces études qui racontent toute une existence artistique. C'est le même plaisir, mais ici beaucoup plus étendu et raffiné, qu'à Nancy devant les dessins de Grandville. Car Ingres, classique de par les exigences de son temps, se révèle à Montauban aussi réaliste que fut ce caricaturiste de génie, qui ne sut exagérer humoristiquement la vérité que parce qu'il savait très bien la voir. Nancy et Montauban devraient être, pour les critiques d'art, deux ports de refuge, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils s'égarent.

Toulouse.

Je crois que le voyageur épris du passé aura ici des déceptions. Toulouse n'a plus cet éclat particulier qu'elle rayonna pendant tant de siècles. Le souffle des grands vents modernes a refoulé les cendres mourantes dans les coins de la ville où il faut aller les chercher pour évoquer devant ces pâles vestiges, comme devant les feux vestaux, la puissante splendeur

de cette capitale des *Volcæ Tectosages* qui avaient toutes les audaces.

L'or, à Toulouse, ne brille plus « d'un œil sorcier ». Vous vous trouvez aujourd'hui dans une grande ville remuante, presque exclusivement commerciale, d'allure plutôt américaine que française, sauf sur les quais déserts qui bordent la Garonne. C'est avec peine que vous associez à la Toulouse du journal *la Dépêche* et des grands cafés des Allées, le souvenir de l'expédition romantique et inutile des habitants de Tolosa en Grèce et en Asie Mineure, où, après le pillage de Delphes et le retour chez eux, ils furent frappés d'une maladie terrible qu'ils ne surent conjurer qu'en jetant dans un lac le meilleur de leur butin. D'où l'expression : « l'or de Toulouse ». En somme, ce furent les Toulousains qui firent la première croisade.

On trouve dans les rues une nuée de mendiants montrant leurs infirmités avec un luxe d'étalage qui rappelle le 1er Janvier à Paris. On souhaite, en les regardant, que la municipalité organise des fouilles au fond du lac légendaire. La vie est cependant à bon compte ici. On peut louer pour mille francs un vaste appartement dans une maison de style Henri II ou François Ier. Mais rien n'évoque un passé plus lointain; à peine une vague trace de la longue lutte qui remplit le IXe siècle, entre les comtes de Toulouse, maîtres de la Garonne, et les comtes de Poitiers, maîtres de la Loire; rien ne rappelle ces Francs qui, selon le vieil André Duchesne, « dénichoient les Wisigoths » ; rien ne rappelle les charmes anciens chantés par Ausone. Les racines de la ville sont mortes; Toulouse n'est plus guère maintenant qu'un des satellites de la métropole. Cependant elle a elle-même son propre système de petites lunes municipales qui circulent autour d'elle. Les gens de cinquante lieues à la ronde en reçoivent les rayons, mais elle-même, avec tous ses petits satellites, subit l'attraction de la Ville-lumière par excellence.

Le travail séculaire de la centralisation opérée plutôt par les exigences de la configuration du sol que par les efforts conscients des gouvernements successifs est aujourd'hui presque achevé. La langue d'oc n'existe plus que comme patois musical parlé sur les communes ou autour des tables

des félibriges, et l'Université, bien que possédant de nouveau une vie et une personnalité indépendantes qui peut-être seront le salut de Toulouse, n'a plus le culte vivant de la langue de Clémence Isaure, mais seulement de celles de Cujas et des juges de l'infortuné Calas. Cependant, dans la belle crypte de Saint-Cernin, guidé par un prêtre devant des reliques incroyables, vous aurez la sensation qu'on veille ici sur le passé. Vous pouvez contempler ici le crâne de saint Barnabé, celui de Thomas d'Aquin, des châsses d'un superbe travail, des XIVe et XVe siècles, contenant des moitiés ou des trois quarts de corps, généreusement mutilés pour offrir à d'autres trésors ecclésiastiques des morceaux de saints envoyés par les apôtres pour christianiser la ville soi-disant barbare. J'ignore si parmi ces reliques se trouve quelque os de ce saint Martial, mentionné par le vieux Duchesne comme le chef de cette bande de missionnaires. Mais ce dont je me rendais bien compte, c'est que les ouvrages de l'homonyme de ce Duchesne, — le célèbre abbé qui dirige l'école de Rome, — d'où se dégage cette certitude que Saint-Saturnin ne fut fondé qu'un peu avant le milieu du IIIe siècle, ne sont pas les livres de chevet du suave Père qui guette le visiteur derrière la grille du trésor de Saint-Cernin.

J'attendais autre chose de Toulouse que ce que j'y ai trouvé. Cependant la poésie de la brique vous réconcilie ici avec cette matière de construction, en démontrant que l'air étriqué de Montauban n'est pas un caractère inévitable de ce genre de villes. Ici, elle est d'un charme savant dans une vingtaine de maisons de la Renaissance, les plus logiques qu'on puisse rencontrer, elle est robuste et élégante dans l'église de Saint-Cernin, qui se campe avec sa couronne de chapelles romanes dans une attitude de mâle distinction et de calme, dans la spacieuse cour de la maison Assézat, où siègent les sociétés savantes qui maintiennent ici la tradition des jeux floraux, et dans les voûtes de la noble construction moderne bâtie sur les plans de Viollet le Duc, comme façade aux aimables cloîtres de l'ancien couvent où est installé le musée des Beaux-Arts. C'est là que Falguière et Benjamin Constant, Mercié et Henri-Guillaume Martin montrent quelle

variété de vie coule encore, malgré tout, dans ce mélange ligure, celte, gallo-romain et goth dont sont pétris les lecteurs de *la Dépêche de Toulouse*.

Cordes.

Je rentre dans les collines pour visiter Cordes, avant d'aller à Albi. La route se dirige tout droit, à travers champs, vers les premiers contreforts du massif. A partir de Saint-Sulpice, on grimpe le long du Tarn, le quatrième des grands affluents de la Garonne. On a peine à croire que ce soit le même Tarn qui coule plus haut dans des gorges grandioses. La pente est bordée de prairies jusqu'à Tessonnière. Cette vallée si large, qui débouche sur la belle et riche région du Languedoc occidental, est une sorte de golfe ouvert sur la marée montante de la civilisation de la plaine. Cette partie de la vallée du Tarn diffère beaucoup de l'aspect des autres grands affluents de la Garonne au point où ils quittent la montagne, et c'est là un fait dont il faudra tenir compte dans la rédaction des monographies qui devront être un jour écrites sur toutes les propylées du massif.

Après Tessonnière on se rapproche des causses et des cañons. Pour aller à Cordes, il faut descendre à Vindrac où l'on prend un omnibus pour parcourir cinq ou six kilomètres à travers vignes. Enfin Cordes se dresse là-bas : une haute colline conique, dont la pointe est formée par le clocher toulousain d'une église dominant des coteaux tout couverts de constructions anciennes qui revêtent comme d'une cotte de mailles la charpente rocheuse de ce Puy du Midi. La vieille Cordes, ainsi isolée au milieu de ce grand vallon aux riches cultures a une véritable grandeur. Il ne s'agit plus ici de quelque château féodal comme Najac, idéalement élevé et isolé pour le plaisir du poète et du peintre, mais d'une ville entière bâtie de palais, avec des terrasses, une grande église, de larges rues, des restes respectables de fortifications, dont les vieilles portes d'entrée laissent encore passer les ânes et les bœufs retenant, comme au XIVe siècle, la descente des charrettes. Parmi ces maisons il y en a d'assez belles pour avoir arraché aux gardiens des fonds des Beaux-Arts quelques-uns de leurs trop rares deniers. Mais celles qu'on a choisies pour les res-

taurer comme monuments historiques ne sont certainement pas plus intéressantes que beaucoup d'autres; celle surtout de la place du Marché, en face de la vieille croix qui a été imposée à la ville par un pape, pour commémorer trois inquisiteurs jetés dans un puits, mérite par ses sculptures d'attirer l'attention d'un nouveau Mérimée. Si ce qu'on me dit est vrai, personne ici ne songe à veiller sur cette antiquité noble et gracieuse. Toute la ville, du reste, se dégrade lentement; même quelques-unes des feuilles enluminées de son curieux livre des coutumes municipales (qui, si j'ai bien lu, porte la date de 1273) se sont envolées, et les autres semblent disposées à les suivre. C'est le concierge de la mairie qui alla chercher ce livre pour me le montrer, et qui tourna les pages pour me les traduire. Je dois dire à son honneur qu'il les maniait avec respect et qu'il savait même, ce qui m'a fort surpris, comprendre la lourde et élégante *black-letter* du texte provençal. Ce concierge représente évidemment la science à Cordes, où, sauf quelques rares exceptions, les habitants sont de petits propriétaires socialistes ou radicaux. Les « bourgeois » y deviennent chaque année moins nombreux. On voit poindre l'instant où Cordes ne sera plus qu'un simple Najac. La dégringolade de ces vieilles villes est lente mais inévitable. Quelle admirable occasion pour les quelques hommes de loisir et d'argent qui vivent encore ici, de mettre leur temps et leur fortune au service de la France, en veillant tendrement sur les années de déclin de leur plus petite patrie, de leur ville natale ! Je doute qu'on puisse trouver dans la France entière — du moins je n'en ai rencontré moi-même nulle part, ni en Auvergne, ni dans le Dauphiné, ni en Provence, ni dans l'Est — une ville du moyen âge à la fois si bien conservée et si pittoresquement située. La ville entière devrait être classée comme monument historique, mise tout entière dans un écrin, ou plutôt sous une châsse, dont la vue de Semur ornerait l'une des parois.

Albi.

L'extraordinaire cathédrale m'a longtemps retenu prisonnier. J'en ai été autant l'esclave que si elle eût été un fer aimanté et moi-même une simple miette d'acier jetée dans

la sphère de son irrésistible influence. L'excursion que j'ai faite à travers champs jusqu'au saut du Tarn vaut beaucoup, certes, par elle-même : la rivière, à Jouery, s'étant rencontrée avec un barrage naturel de rochers, les a travaillés de siècle en siècle, trouant la pierre en entonnoir pour former une cataracte où vous pouvez étudier, dans un paysage magnifique, tous les phénomènes connus de l'érosion par l'eau. Du reste, cette promenade vous révélera, sur divers points des montagnes environnantes, de hautes cheminées qui, marquant les puits des mines de charbon, sont en réalité autant de phares élevés aux limites de cet océan des premiers âges qui baignait les bords de tout le massif central et séparaient cette terre, relativement primitive, des cimes des Pyrénées. Mais je me soupçonne d'avoir surtout fait cette excursion de quelques heures dans la campagne pour m'orienter par rapport à l'église, pour reconnaître le cadre de ce monument si digne d'être vu dans son milieu historique. Après toutes ces allées et venues, après les heures passées dans cette cathédrale, devant ces murs qui excitent, qui épouvantent presque l'imagination comme les temples d'Égypte. ou sur ces ponts d'où, les yeux toujours levés vers l'église forteresse, on la voit colossale, majestueuse comme une de ces œuvres que les Grecs attribuaient aux Cyclopes, je crois pouvoir écrire en toute modération que c'est la plus étrange et la plus surprenante église qui soit au nord de Saint-Marc de Venise, un monument en tout cas unique en son genre dans la chrétienté. Extérieurement elle est toute en briques, sauf un exquis porche de pierre qui a été littéralement collé contre les murs par un évêque dilettante de la Renaissance, et qui fait ici un contraste du même genre, et peut-être même plus accentué que l'Erechtheion près du Parthénon. A Toulouse, c'était la poésie de la brique, lyrique et élégante à la fois ; l'église d'Albi, c'est la brique en sonnants et retentissants hexamètres héroïques, que les bâtisseurs du mur extérieur du Théâtre d'Orange auraient regardée avec un frisson d'admiration. Le voyageur moderne qui contemple cette église illuminée par les lueurs d'une terrible guerre sera secoué par ce genre d'effroi que nos aïeux ressentaient devant les spectacles de la nature trop pittoresquement sauvage.

A l'intérieur, l'impression change ; vous vous trouvez tout à coup entouré de dessins fantastiques, or et bleu de ciel, splendeurs fanées dues aux peintres italiens de la Renaissance. Une danse de petits amours, de médaillons, d'arabesques, de losanges, très peu religieuse, mais décorative à l'extrême, quand on la voit d'un coup d'œil. Devant vous, coupant la basilique en deux parties, une haie de pierres dentelées vous sépare du chœur. Les murs latéraux de ce jubé forment l'enceinte du chœur et ne sont pas moins curieusement ouvragés que la partie centrale. Ce sont rideaux sur rideaux de dentelle pétrifiée, séparés les uns des autres par de curieuses statues d'apôtres, de prophètes, de grandes dames en costumes de la fin du xve siècle. Le chœur entier forme ainsi la plus vaste châsse qui existe, dont la rude cathédrale elle-même ne semble que le gigantesque écrin. Vous ne trouverez nulle part, si ce n'est dans la petite église de Brou, un plus débordant effet de luxe architectural. L'évêque qui a décoré cette église — un des cadets de la famille d'Amboise — fait à notre âge démocratique un magnifique plaidoyer en faveur du système de patronage. On ne voit pas l'État-patron sachant arriver à de tels résultats. Remarquons en même temps que c'était l'esprit socialiste, communautaire, des municipalités du moyen âge ou des anciens ordres religieux qui rendait possible un Vézelay ou un Albi. Quels monuments aujourd'hui succèdent à ceux-là ? Un hôtel de ville de Bruxelles, les cartons-pâte de l'Exposition universelle et les *sky-scrapers* de New-York !

Carcassonne.

On cueille les figues et les grenades sur les murs de la vieille cité. Je m'assois au sud de la ville, juste au-dessous des murs extérieurs bâtis par saint Louis sur un coteau en face des Corbières et des Pics bleus des Pyrénées. Les papillons se poursuivent parmi les vignes. Dans les longues herbes les cigales chantent, chauffant leurs armures aux chauds rayons du soleil. Le parfum sauvage du serpolet remplit les espaces vides qui longent les anciennes fortifications.

Deux fois j'ai fait le tour de la double enceinte de cette citadelle, si longtemps imprenable. La brochure de Viollet le Duc à la main, j'ai suivi le chemin de ronde de cette Acropole des Wisigoths, revivant la belle histoire de ce siège et me représentant maint autre geste romantique d'une époque encore plus lointaine. Ici, derrière ces tours et ces murs, fut emprisonné le petit prince wisigoth qui, à la mort de son père Alaric, avait hérité d'un empire croulant sous les assauts des Francs et des Burgondes. Des meurtrières et des hautes fenêtres des tours, j'ai longuement plongé un œil scrutateur sur ce paysage, cherchant devant chaque montagne-sentinelle, dans les vastes espaces d'un horizon qui s'étend des comtés pyrénéens de Foix et d'Andorre jusqu'aux Cévennes méridionales, les grandes routes naturelles de cette ancienne terre de la Narbonnaise. On se sent ici au fond d'un cul-de-sac. Descendez de ces monts et suivez l'Aude, dont vous entendez l'appel, et vous arriverez avant peu à la Méditerranée. La vallée qui s'ouvre devant vous suit le sol exhaussé d'une mer préhistorique qui joignait par un détroit autrement grandiose que celui de Gibraltar l'Atlantique et le lac gréco-latin. C'est seulement par cette route fluviale que vous pouvez gagner facilement la mer. Ailleurs, du côté de l'est, les Corbières bouchent la sortie. A l'ouest, le terrain s'ouvre en éventail jusqu'à Toulouse et, par la vallée de la Garonne, jusqu'aux dunes du littoral. Carcassonne commande ces deux terres : la région des montagnes et la belle et fertile plaine ; tandis que dans le grand lointain, par défilé sur défilé, elle a ses portes d'accès aux hauteurs pyrénéennes. D'un coup d'œil vous comprenez pourquoi la possession de ce point stratégique eut tant de prix à une époque où de grands mouvements de race furent déterminés par la configuration du sol. Que la géographie soit la base de l'histoire, c'est une banalité que chaque voyage confirme et renouvelle. J'ajouterai Carcassonne à la liste des endroits que, dans mes notes sur le Morvan, j'ai indiqués comme de dignes lieux de pèlerinage pour le jeune bachelier des Universités françaises, déraciné par une instruction trop abstraitement philosophique. Qu'il vienne ici, il saura mieux qu'à Paris ce que fut la Narbonnaise. Il reviendra ainsi à ce qui doit être son culte naturel :

le culte de la terre et des morts, des royaumes entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan.

Tandis que j'écris, la terre s'élève doucement vers le soleil, et la brume s'aligne en nuages le long des crêtes des Pyrénées. La soirée automnale fraîchit et les anciens murs lézardés se dessinent menaçants et froids. Les pics déchiquetés des montagnes surgissent comme de pâles îlots; ils ne semblent pas plus éternels que la vieille Carcassonne elle-même. Mais, dans cette splendeur dorée du soleil couchant où les nuages prennent des teintes d'enluminures, comme l'harmonie bleu et or des voûtes de la cathédrale d'Albi, cet aspect d'éternité des vieux remparts n'est qu'une illusion. On tremble à la pensée de ce qu'aurait été le sort de Carcassonne sans un Viollet le Duc et sans son impérial maître.

Maintenant, la terre a éclipsé le soleil; les petits nuages qui moutonnent derrière l'astre ont passé de l'or au rouge feu. Ce n'est qu'un instant d'apothéose, car les ombres guettent les murs.

De Carcassonne à Perpignan.

De Carcassonne vers le sud, dans ces jolis *foot-hills* des Corbières qui sont les premières terrasses des Pyrénées. C'est la vue de ces horizons bleus, lorsque je méditais sur tout ce passé gallo-romain, gothique et arabe, qui m'a donné l'envie de m'enfoncer dans cette vallée de l'Aude par où sont montées et descendues tant de races, et par où s'est enfuie, jusqu'au sommet des Pyrénées, la chrétienté bafouée par les barbares. Les oliviers poussent sur le sol ocreux des coteaux où de beaux vignobles produisent le malicieux petit champagne de Limoux. Les feuilles de vigne ont toutes leurs couleurs d'automne. Au delà de Limoux, on entre dans les montagnes et on arrive à la vieille Electa (Alet), bâtie près de l'Aude, sur des sources thermales et offrant aujourd'hui un aspect des plus charmants, grâce aux belles ruines d'une abbaye bénédictine qui fut célèbre pendant tout le moyen âge. Partout ici, l'eau chaude monte à la surface du sol.

A Quillan, on peut voir la statue d'un petit abbé. Tout en dégustant avec moi le vin du pays, mon hôte qui est le fils

d'un ancien cuisinier du vice-roi des Indes, me raconte la belle fête de l'inauguration de cette statue. Ce fut ce prêtre qui, il y a une centaine d'années, ouvrit une route le long de la vallée de l'Aude, par ces gorges du Lys, dont la réputation m'a amené ici. Depuis six ou sept ans, on construit une ligne de chemin de fer par la haute vallée de l'Aude, à travers les hauteurs du Roussillon du nord, mais c'est l'initiative du pauvre curé de paroisse qui a ouvert le premier chemin. Mon hôte me dit que tous les habitants de la montagne descendirent pour célébrer le souvenir de cet homme de volonté. A sa mort, ses soutanes furent coupées en mille morceaux par les montagnards et, dans beaucoup de familles du pays, on garde encore avec un soin pieux ces morceaux d'étoffe arrachée aux robes de ce prêtre manieur de pic.

On comprend la chaleur de ce culte. Cette route est une des plus splendidement pittoresques qu'on puisse voir en Europe. Elle livre les hauts sommets à la plaine, et elle relie aux cimes qui commandent la Catalogne toute la partie inférieure du beau torrent vert qui cascade vers la Méditerranée. Si ce chemin avait existé au VIIIe ou au IXe siècle, les Arabes auraient peut-être pu prolonger longtemps leur domination sur les Pyrénées de l'Est, mais, en ce cas, les premiers bénédictins d'Alet se seraient certainement choisi un autre asile. Ils arrivèrent dans cette vallée solitaire après les longues luttes entre Vascons et Francs, pour défricher un sol qui devait ressembler alors aux abords de la Grande Chartreuse. Au IXe siècle, ces montagnes, dont on voit aujourd'hui saillir les côtes de calcaire, étaient complètement boisées. On y exploite encore de vastes forêts de sapins, et les travaux d'art qu'on poursuit dans cette région n'ont, pour le moment, pas d'autre but que de transporter dans la plaine le bois coupé sur le versant de ces montagnes. Ce que les moines d'Alet avaient commencé, ce prêtre l'a triomphalement achevé. Son vrai monument, c'est la route qu'il a construite. Aucun voyageur dans le Midi ne devrait passer par Carcassonne sans prendre le temps d'aller voir cette merveille.

A cinq ou six kilomètres au-dessus de Quillan, en suivant l'Aude, vous arrivez à un point où la montagne semble vouloir barrer le passage au fleuve, mais marchez en avant : l'Aude

reparaît coulant dans une gigantesque tranchée formée par deux pans de montagne, juste assez écartés pour laisser passer le torrent ; de chaque côté, ces deux montagnes blanches s'élèvent vers d'autres pics, qui presque tout le jour interceptent les rayons du soleil. Là-haut, vers le zénith, le calcaire crayeux brille comme du marbre dans le libre jeu de la lumière supérieure. Mais déjà l'air se glace dans ce couloir de Titans, où vous vous engagez avec le fleuve. L'Aude seule, il y a un siècle, passait entre ces murs prodigieux. Tel est le défilé du Lys au delà de Quillan.

Comment l'Aude a-t-elle pu se frayer une route à travers ces parois rocheuses d'une épaisseur de deux kilomètres et demi ? Cet ancien Atax est un des fleuves les plus typiques qu'on puisse trouver. De sa source, au pied du Canigou, il descend tout droit vers Carcassonne, volontaire, joyeux, conscient de sa force comme un centaure ; puis, tenu en respect par la Montagne Noire, il tourne à l'est vers la Méditerranée, se heurte aux Corbières et, charriant les rochers pulvérisés des Pyrénées, il tombe torrentiellement dans l'ancien Golfe de Narbonne, refoule la mer et arrache jalousement la luxueuse capitale de la colonie romaine, le grand *emporium* des Volcæ, la plus belle ville des Wisigoths, à la déesse qui avait son temple sur les anciens rochers du littoral ; comme un barbare il étrangle la cité célèbre et la laisse mourir dans une lente agonie, étouffée par les marécages envahissants.

Je viens de le suivre, ce furieux, depuis le défilé du Lys jusqu'à Narbonne, et, monté sur les blancs rochers de la montagne de Clappe, j'ai dominé la scène de ses affreux exploits. De l'éminence où je suis, l'œil s'étend sur une belle plaine de vignobles, sur de vastes étangs d'eau salée, sur un massif montagneux à droite et à gauche de Narbonne et, dans la direction opposée, sur la Méditerranée. En des temps relativement modernes, cette montagne aride où je suis n'était encore qu'une île au milieu des flots. Tout cet espace était alors un lac bleu que traversaient les trirèmes avant de s'amarrer sous les murs de Narbonne. A cet instant de l'histoire, une barque arrivant du large trouvait ici un port semblable au Marseille d'aujourd'hui, bien que les collines envi-

ronnantes n'aient jamais été, comme celles de la vieille Massilia, couvertes de villas et de temples. Mais Narbonne était déjà menacée par le destin. Le torrent étendait son alluvion sous les flots, empiétant sur le domaine de la mer pour former ce limon où maintenant s'étendent les vignobles. L'Atax a tué Narbonne, mais, sous un nom nouveau, il l'a fait revivre.

Les anciens textes qui parlent de cette ville colonisée de trois façons différentes : officiellement, militairement, et par les émigrés, racontent la culture florissante, l'abondance, la richesse, la distinction de mœurs par lesquelles la Narbonnaise ne le cédait à aucune province. C'était en effet une autre Italie, et les riches villas dont on a trouvé partout les traces témoignent encore de son urbanité. Aujourd'hui, il faut aller chercher plus loin un point d'où l'on puisse dominer le delta de l'Aude ; on ne trouvera rien à Narbonne qui fasse revivre le passé.

Perpignan.

Après dîner, je me promène dans les rues, sous des platanes superbes. On dirait une ville de cent mille habitants, une ville étrangère ; les paysans sont venus passer le dimanche en ville, et ils flânent par petits groupes, se tenant par le bras sur toute la largeur de la rue et parlant catalan. Le traité des Pyrénées a annexé ce pays et le ruban rouge le relie tous les jours de plus en plus officiellement à Paris, mais le Roussillon est pyrénéen : ni espagnol ni français.

On peut passer une matinée sur les sables de Canet ; c'est une côte déserte. Du Canigou, à moitié voilé par les nuages, là-bas vers le sud, jusqu'à l'embouchure du Têt, pas un homme ni un chien. Si la linguistique avait quelque courage, il y a longtemps qu'elle aurait pénétré le mystère de cette expression dont M. de Saulcy et Lenthéric ont noté la bizarrerie : *littus cyneticum.* J'engage les philologues à chercher du côté des étoiles où se trouvait Sirius, pour les marins de cette mer... Rien de plus triste que cette côte, mais elle a son histoire. C'est le rivage des Sardons ; tout ce beau golfe portait le nom de το Σαρδόνιον πέλαγος, la mer Sardonienne, du nom

du petit peuple de paludiers et de pêcheurs que les Volcæ laissaient subsister sur cette frange de la côte. On peut voir sur la route de Perpignan tout ce qui reste d'une de leurs villes ; une haute tour, dans les vignes, au-dessus du Têt, qui marque, sans aucun doute, la limite ancienne de la lagune et du continent. Les Normands ont effacé Ruscino de la surface du sol. Depuis mille ans, il n'en reste rien. Seule une tour, dénommée Castel-Roussillon sur les cartes, marque l'emplacement d'une place connue d'Annibal, et peut-être même la scène de son entretien avec les délégués des Volcæ à qui il demandait libre passage pour ses cavaliers et ses éléphants, à travers le Roussillon. C'est la plus morte des « villes mortes » de tout ce littoral. Sa tour n'est plus qu'une borne qui arrête le voyageur pour lui raconter la tragédie séculaire de l'homme avec le sol et la mer.

Dans la direction de Barcelone, on rencontre la ligne d'Amélie-les-Bains qui, montant les premiers gradins des Pyrénées, tout droit vers le Canigou suit les bords d'une large vallée qui ressemble à celle de Sparte au-dessous du Taygète. Tout au fond coule le Têt, ancien fleuve Illibéris. De l'autre côté s'élèvent les parois blanches d'une magnifique chaîne de montagnes, les Albères. qui nous séparent de la Méditerranée. Le pays est d'une fertilité ravissante : joncs et arbres fruitiers, vignes et oliviers, pins-parasols et orangers croissent pêle-mêle dans cette vallée heureuse. Je quitte le train au Boulou et, montant sur une vieille diligence, je me dirige sur le chemin qu'ont suivi toutes les armées depuis Annibal jusqu'à Philippe le Hardi, et même jusqu'aux guerres modernes de la Péninsule. Le long de la route poussent des chênes-lièges. Toutes les montagnes sont couvertes de ces arbres qui représentent des richesses incalculables pour ce pays qui n'est pas comme le Rouergue ou le Quercy, une contrée de petits propriétaires. A côté de moi, sur le siège de la diligence se trouve un homme à figure avenante et énergique, le seul à qui, dans cette petite compagnie de paysans parlant catalan, je puisse m'adresser en français. Je m'aperçois bientôt que j'ai eu la bonne fortune dans cette marche-frontière de rencontrer un haut fonctionnaire de la sûreté, venu

dans ces parages pour affaires de son service. Après s'être assuré fort adroitement d'ailleurs. au cours de notre conversation, que je ne suis pas moi-même un carliste, — bien qu'il m'assure, avec un haussement d'épaules que ces prétendues agitations carlistes sont des histoires, sinon tout à fait de brigands, du moins de journalistes — il se met à ma disposition comme nous atteignons le petit hameau de l'Écluse, vraie porte du défilé qui mène à Perthus. Alors, il me montre, au fond de la vallée, le long de la rivière Rom, les traces intermittentes d'une ancienne route qui traverse et retraverse la rivière, monte et descend, et se laisse voir presque tout entière de la hauteur où a été taillée, dans les parois du défilé, la belle route nationale moderne conduisant au col. Des ruines informes nous apparaissent bientôt en un point très étroit du défilé : ce sont de vieux restes de forteresse, et de l'autre côté, une terrasse à soubassement ornée d'une rude colonne ; tous ces murs paraissent posés sur des points presque inaccessibles du côté de la vallée. Mon compagnon m'assure que ces constructions sont les restes d'une forteresse romaine, et du fameux pilier de Pompée. Je le regarde avec un peu d'incrédulité; d'autant plus que lorsque je le presse un peu, il se dérobe, rejetant toute la responsabilité de ses affirmations sur un savant qui, me dit-il, habite le Perthus, et qui est en train d'écrire une histoire de cette vallée et du col. Au nom de ce savant, M. Freixe, tous les paysans qui écoutaient notre conversation, prêtent l'oreille, et plusieurs d'entre eux, interrompant, cette fois en français, s'écrient : « Ah! c'est un homme modeste qui aurait pu être tout ce qu'il aurait voulu: maire, député, sénateur, mais qui a refusé tous les honneurs, sauf un siège de conseiller municipal! Il est bien modeste! Il a parcouru tout le Roussillon et toute la Catalogne à pied. Vous verrez! Autrefois, il faisait le commerce des étoffes surtout avec les gens d'au delà de la frontière; il ramassait beaucoup d'argent, mais maintenant, il met sur ses rayons plus de livres que d'étoffes. Il en sait long sur le pays, monsieur Freixe! Mais il est si modeste que, lorsque vous le verrez, vous ne vous douterez pas qu'il est un vrai savant. » Cela me donna l'envie de frapper à la porte de cet homme, si estimé de ses concitoyens... La route con-

tinue à monter, mes compagnons me désignent un arbre qu'ils disent historique, un large chêne-liège où, en 1845, s'étaient cachés quelques brigands qui cultivaient, dans ces montagnes, tout comme s'ils eussent été en Péloponnèse, le jeu de prise et de rançon aux frais des voyageurs qui traversaient le col.

... Mais nous voici tout à coup au haut du col. Nous nous rendons chez M. Freixe. Il était assis sur sa porte, se reposant à la fin de la journée. Son accueil fut tout de suite très cordial. L'idée qu'il avait devant lui quelqu'un venu de si loin avec le seul projet de voir le chemin de passage de tant d'armées, le lieu où deux fois avait été joué le sort du monde, l'avait touché sans aucun doute, et c'était naturel, car, après tant d'années d'études consacrées à cette région, il doit sentir qu'elle est un peu son fief.

J'entre dans sa maison; dans un vaste appartement du rez-de-chaussée, qui conserve encore un air de magasin, quoique — ainsi qu'on me l'avait dit — les rayons autrefois chargés de pièces d'étoffes plient aujourd'hui sous le poids de lourds ouvrages d'érudition grecs, latins, français, allemands, catalans, espagnols.

Venu ici un peu sceptique sur l'identité de cette route avec celle qu'avait suivie Annibal, sur l'emplacement des piliers de Pompée et sur la situation attribuée par les tables de Peutinger au *Summum Pyræneum*, je quittai M. Freixe dans le même état d'esprit que jadis M. Vidal, le très savant bibliothécaire de Perpignan, c'est-à-dire, tout prêt à faire amende honorable de tous mes doutes. Textes et chroniques en mains, depuis Strabon jusqu'à Wamba le Wisigoth, appuyant ses raisonnements sur des cartes, et sur des considérations géographiques tirées de la mesure des étapes le long de la grande route romaine qui traversait l'empire, ajoutant à tout cela le contrôle de l'observation directe du pays, au cours de longues années de promenades, il m'a convaincu qu'Annibal avec ses éléphants passa les Pyrénées par le défilé que je venais de gravir. Inconsciemment et pendant toute une vie passée dans ce village de montagne, sauf pendant ses années d'études à Toulouse, M. Freixe fut un des premiers dévots de la topologie. Son τόπος à lui est un véritable τέμενος; une enceinte

sacrée qu'il a parcourue et fouillée. Il a cru se borner dans ses études à ce seul col de Perthus, mais il s'est aperçu que l'histoire de Perthus a une portée sinon « mondiale », tout au moins européenne. Ainsi, tout en restant spécialiste, il s'est vu obligé d'étendre la sphère de ses études, descendant d'abord, par les deux versants des Pyrénées, en Catalogne et dans le Roussillon, puis s'avançant plus loin, pour explorer la Narbonnaise et même l'Aquitaine, jusqu'aux villes mortes du Golfe du Lion. De temps en temps, il donne à une petite revue d'archéologie et d'histoire publiée à Perpignan, le résultat de ses études et des chapitres de sa grande monographie de Perthus. Mais, toujours modeste travailleur — les paysans avaient raison — il pioche et ramasse patiemment, sans faire aucun effort pour se mettre en contact avec « ces messieurs de l'Institut » dont il a une méfiance peut-être un peu trop provinciale.

Son sort m'a semblé très enviable. Κύριος dans son village, par droit divin d'intelligence et de bonté, il emploie son loisir à travailler ici parmi les figuiers et les vignes où plus tard se dressera son buste. Plus d'un membre de l'Institut n'aura jamais goûté les joies que celui-ci connaît à toute heure, seul avec ses livres, au bord des champs où les médailles de l'Hellas et de Rome se cachent dans un antique sol.

En redescendant le soir, je rencontre un vigneron sur la route : « Le temps s'en va ! » dis-je. — « Soyez tranquille, monsieur, il ne partira pas sans vous. »

Elne.

« Pyrène, Illiberis, Helna, Elne, désignent la même ville, d'abord colonie phénicienne dont l'origine se perd dans la nuit des temps, disparue presque complètement à une époque très ancienne et jusqu'ici indéterminée, puis rebâtie par les Ibères, ruinée de nouveau, restaurée par Constantin le Grand ; jadis opulente et peuplée, maintenant presque complètement éteinte ». Ainsi parle Lenthérie ; il aurait pu ajouter : pays de vignobles où il est impossible de trouver un verre de vin buvable. Sa phrase alors aurait contenu plus d'exactitude qu'elle n'en renferme actuellement. Car si M. Freixe ne se trompe pas — et après ma conversation avec lui je suis convaincu

qu'il est dans le vrai — la célèbre Pyrène, dont parlent les auteurs anciens, jusqu'au poème d'Avienus, ne peut être Illiberis, mais doit certainement être Cadaquès. Je me garderai cependant de justifier cette assertion avant que M. Freixe ait publié ses recherches. On pourrait aussi dire des choses intéressantes sur la signification du mot Illiberis ; ce sont là autant de petits problèmes qui passionnent l'érudit ; mais, quelle que soit l'issue finale de toutes ces discussions, rien ne peut empêcher que ce misérable bourg moderne ne soit une des plus anciennes villes des bords de la Méditerranée. Debout sur un tertre, acropole de l'ancien comptoir phénicien qui émerge comme un îlot au milieu d'une des plus belles et des plus riches plaines de l'Europe entière, avec, au loin, la mer et la ligne harmonieuse des Albères dont le promontoire descend comme un escalier jusque dans les flots antiques, le voyageur est trop saisi par l'élégance idéale de ce paysage pour se préoccuper longtemps des questions philologiques. Une seule chose reste pour témoigner de l'ancienne Illiberis : le sol surélevé de son acropole. Une église du XI[e] siècle, avec un cloître qui est un des joyaux de la France, occupe le sommet et une grande partie de cette colline sur laquelle avait été bâtie aussi la ville de Constantin.

Sur la route de Banyuls à Cette.

Le caractère presque tropical de la végétation de cet étrange Roussillon me frappe plus que jamais. Les vieilles tours à signaux se silhouettent parmi les chênes-lièges, les figuiers, les dattiers, les vignes, les lauriers-roses, les oliviers troués de loin en loin par des échappées sur la mer. De l'autre côté, au-dessus d'une chaîne de mamelons cernés de vignobles et d'où des lits de torrents encombrés de joncs descendent vers la plaine, surgissent, derrière un rideau de peupliers et de pins, les crêtes des Albères. On sort du Roussillon avec une dernière impression de haut caractère : les murs rouges et sinistres d'un vieux château fort espagnol accroupi sur des rochers arides, comme un vautour qui aurait choisi là son repaire. C'est de la bonne vieille Espagne. Bien que Richelieu ait passé par ici, on trouve encore çà et là le cachet

des anciens possesseurs du sol. Désolé, rugueux, mélancolique, ce paysage évoque l'ombre de don Quichotte.

Après Narbonne, on prend une route nouvelle et sans intérêt, sauf la vue des Cévennes, à gauche. Aujourd'hui, la pluie tombe sur la campagne; mais, malgré le mauvais temps, je pars à la découverte de la ville de Béziers. L'accueil qu'elle vous fait la rend immédiatement sympathique. On monte vers la ville par un charmant jardin jusqu'à une grande avenue. Je n'ai pu qu'entrevoir Béziers, mais pendant cette rapide course à travers les étroites rues aboutissant à la terrasse où la cathédrale domine l'Orb comme une citadelle, la ville se présente avec une netteté qui incruste ce souvenir dans la mémoire. L'église était fermée, comme c'est l'usage dans cette contrée, entre midi et deux heures; l'extérieur suffit pour laisser une impression très forte de murs crénelés devant un splendide paysage qui se déroule, de sa terrasse, vers le nord; on est placé ici devant la partie la plus méridionale du massif central, dont on aperçoit la très longue muraille coupée çà et là par de larges ouvertures qui sont les portails des vallées. Si vous voulez voir d'un seul coup d'œil la cathédrale et le paysage, éloignez-vous un peu jusqu'à l'ombre d'une autre église, Saint-Jacques, d'où vous voyez de biais la terrasse que vous venez de quitter, élevée au-dessus de la rivière, qui dessine fièrement son cours, presque en droite ligne vers les Cévennes. Ce qui vous entoure ici, c'est la vieille ville et les affreux souvenirs de guerres civiles dont ces églises crénelées sont encore pleines. Mais, de l'autre côté des jardins, il y a un Béziers tout moderne, très actif, avec ses grands magasins, ses cafés aux larges terrasses et son théâtre où l'on voit des bas-reliefs de David d'Angers. Un des rares hommes qui aient fait quelque chose pour revivifier le Midi de la France, Riquet, a ici, au milieu des allées, une statue en bronze de taille héroïque par le même David d'Angers. Béziers est une petite Lille du Midi.

De Béziers à Agde le chemin est court. Agde est bâtie au pied d'un volcan éteint, parfaitement conique; un petit Vésuve, moins le panache. Du pont de l'Hérault, par une pluie battante, je regarde l'église qui est un des spécimens les plus parfaits d'église fortifiée qui soient dans le Midi. Au-dessus des rues

étroites, celle-ci s'élève menaçante comme un donjon féodal ; ces églises fortifiées du Midi renversent complètement l'idée qu'on se fait d'un édifice religieux. Aucune ornementation extérieure ; une tour qui est un observatoire plutôt qu'un clocher, et de vrais créneaux faits pour une véritable défense. La pluie convient mieux à leur aspect rébarbatif que le chaud soleil du pays.

Cette.

Marseille même ne donne pas une impression aussi forte d'activité et de vie. Cependant c'est un port sinon déchu, du moins en décadence. Mais tout Cette est dans ses quais et ses bassins, tandis qu'à Marseille on pourrait vivre toute une existence sans descendre jusqu'à ce splendide port qui fait de cette ville la porte de l'Orient. A Cette, quinze kilomètres de beaux quais occupent tout le premier plan, ou plutôt tout le tableau, entre la montagne voisine qui forme le fond, et la plage, les phares, les digues et les môles qui retiennent la Méditerranée. De partout vous apercevez les antennes d'un voilier, les cheminées d'un vapeur ; les quais sont encombrés de marchandises et de charrettes à bascules de la forme si simple inventée par Pascal, qui chargent de grands fûts de vins « espagnols » faits de savants mélanges des crus du Roussillon. Tout le long de ces quais bruyants, de hautes et solides maisons de commerce semblent témoigner d'une bourgeoisie habituée aux grandes affaires, ayant ses agents aux extrémités de l'univers : à Hong-Kong, à New-York, au Cap, à Melbourne. Mais la mer guette ce beau port pour l'étouffer ; ces longues et magnifiques jetées lèvent leur doigt menaçant contre des flots impitoyables. A l'interdiction de troubler le port, la mer répond en déposant tous les ans cent mille mètres cubes de sable dans les passes. C'est qu'ici l'homme, impatient et effronté, a voulu contrecarrer le travail de la nature. Nous avons vu à Narbonne ce que, laissée à elle-même, la nature sait faire. L'Atax avait tué cette ville, mais aujourd'hui, sur les alluvions que ce fleuve a déposées, poussent les vignes qui vont rendre à l'ancienne capitale une partie de ses richesses. A Cette, aucun ensablement ne saurait arrêter le commerce d'un port merveilleusement organisé

pour la lutte, mais les tarifs douaniers actuels réalisent l'œuvre de mort que les sables ont vainement essayée. Tous les orifices de respiration de la France, — tous les ports, — depuis Dunkerque jusqu'à Marseille, sont étouffés par ces traités de commerce qui étaient censés les protéger. Quelques-uns n'essaient même pas de vivre : ainsi La Pallice avec ses grands bassins vides et ses interminables quais déserts habités seulement par les mouettes et par le vent.

En Languedoc, la France avait besoin d'un port pour compléter l'œuvre de Riquet. Le *fiat* du Roi-Soleil a fait sortir de la mer la ville qui surprend si favorablement le visiteur d'aujourd'hui, au pied de cette belle montagne que les Grecs connaissaient et dénommaient Séthion. Dans l'antiquité, ce grand rocher a dû être un des repères des navigateurs. Les barques phocéennes qui côtoyaient le golfe l'apercevaient à mi-chemin de leur route vers Illiberis. Les étangs de la Camargue et tout le delta du Rhône dépassés, le pic de Séthion fut la seule vraie *terra firma* sur cette côte paludéenne, avant qu'à Narbonne les Corbières arides rappelassent aux Massiliotes les montagnes de leur port.

La montagne de Cette fut certainement autrefois une île derrière laquelle s'étendaient les eaux calmes de cette grande baie qui est devenue l'étang de Thau. Pour comprendre le caractère grandiose de ces changements et toute leur portée historique et économique, il faut monter derrière les quais, à travers les jardins presque tropicaux qui se développent en terrasses, jusqu'à la petite chapelle du sommet de la montagne. Là, devant cet incomparable site le drame de la mer et du sol se présente sous une forme que vous n'oublierez jamais. J'ai vu beaucoup de beaux paysages, et celui qui m'avait le plus ému était la vue du Péloponnèse du haut de l'Acro-Corinthe. Si, pour un esprit nourri de l'antiquité, une acropole hellénique excite toujours certains frissons que même cette côte phénicienne et grecque du golfe du Lion ne pourra pas éveiller, pourtant, prise en elle-même et jugée simplement pour l'intérêt de ses couleurs et de ses lignes, la vue des plages illimitées du golfe, de la grande mer intérieure avec les villages de ses rives, des hautes Cévennes au fond, de l'étendue sans bornes de la Méditerranée, tout cela fait un

ensemble d'une beauté telle qu'on s'étonne qu'il reste encore des voyageurs pour l'ignorer. C'est un de ces paysages que seuls les grands oiseaux des hauts espaces et Ἡφαῖστος, le messager des dieux, ont l'habitude de voir.

Montpellier.

J'étais arrivé ici très convaincu que les récits des voyageurs étaient inspirés de la réalité et que, lorsque le vieil André Duchesne donne comme origine du mot de Montpellier *Mons Puellarum*, c'est parce que les jolies filles y abondent : « Elle a, ainsi que beaucoup d'autres, changé son premier nom en celui de Montpellier, emprunté selon aucuns, en partie de son assiette, et en partie des filles et pucelles que la beauté y recommande au-dessus du commun... » Rousseau avait déjà prévenu le voyageur contre l'illusion dont j'ai été la mélancolique victime. Mais je ne voudrais pas abuser de la logique dans le pays où la scolastique a eu, pendant tout le moyen âge, une de ses places fortes. Je n'ai pas le droit de conclure que Montpellier n'est plus la ville des jolies femmes sous prétexte que pendant deux jours je n'ai pas eu la chance de vérifier la chanson :

Pézenas petite ville
Y a pas de jolies filles
Comme dans Montpellier;
Faudra s'y marier.

Car, dans ce pays de ténors, je ne suis allé ni à l'Éden-Concert, ni à l'Opéra, et n'ai fait autre chose que de me promener dans la rue, dans la galerie Fabre, au Jardin des Plantes, au Peyrou et sur la plage de Palavaz. Je n'ai donc pas qualité pour reviser le verdict des siècles sur la beauté des demoiselles de ce Mont. Pour Montpellier, on a suggéré cette étymologie, *Mons pitillarius*. Il y eut, en effet, une période, assez longue où les *pitillarii*, les gros commerçants de la ville étaient de vrais princes marchands dont les navires parcouraient tout le Levant. Ils avaient leurs consuls à Rhodes, à Alexandrie, dans l'île de Chypre, aussi bien que dans le nord de la France, aux foires de Brie et de Champagne. Ils offraient aux étrangers une hospitalité si généreuse que, dans

une requête adressée au roi Jean par les consuls, il est dit que « plus des deux parties des habitants de Montpellier étaient d'étranges parties ; les uns Cathalans, les autres Espagnols, Gennevois, Lombards, Venitiens, Chyprois, Provansals, Alemans, et d'autres plus estranges nations ». On voit un certain nombre de solides maisons anciennes cachées dans les dédales des rues serrées et pliées les unes contre les autres, au nord-est de la ville, entre l'Esplanade et le Peyrou. En passant devant leurs portes, aussi hermétiquement closes que celles des vieux hôtels bourgeois de Dijon, je me rappelais les arrêts consulaires qui, au moyen âge, réglaient, avec sanction d'expulsion de la ville, les atours des dames de Montpellier[1]. Aucune femme n'avait le droit de porter des perles ou des pierreries, si ce n'était aux bourses et ceintures déjà faites et aux anneaux pour les doigts; aucune broderie de peau ou de drap fin aux habits ni autour des pieds; pas de manteau ouvert de côté, parce que les femmes ainsi vêtues semblent être des hommes; ordre à chacune d'aller suivant son état et la condition de sa famille. De tels arrêts semblent concilier les deux étymologies; ce sont des mesures de *respectability* au bénéfice des dames bien pensantes de l'aristocratie universitaire et commerciale, de ces dames qui dînaient chez Jacques Cœur ou invitaient Scaliger ou Casaubon à manger des épices. On les défendait aussi contre les belles filles interlopes, de mœurs trop levantines et de costumes pareils, qui se rassemblaient ici pour distraire les marchands méditerranéens, clients des grandes maisons d'exportation, et les escholiers d'une université célèbre dans tous les pays.

W. MORTON FULLERTON

1. On trouvera des extraits de ces arrêts dans l'*Histoire de Montpellier*, par Fabre.

FILLE D'OUESSANT[1]

XXIII

Loqueltas est le dernier hameau d'Ouessant dans la direction de Pern. Plus loin, le sol décline rapidement vers l'Atlantique, pour former l'ultime pointe qui va sombrer sous les flots, — un étroit promontoire tapissé d'herbes toutes roses et bordé de galets monstrueux.

Vers ce bout du petit monde qu'il a fait vœu de ne jamais quitter, Noguès, marié depuis un an, s'en allait, accompagné de sa femme, un des derniers soirs avant l'hiver, à l'heure où descend le soleil.

Dans l'air froidi, les hirondelles marines, les chevaliers et les courlis s'appelaient pour gîter. Les moutons nains, entravés deux par deux, se hâtaient de brouter le *moudès*, déjà roussi par l'embrun d'automne. Çà et là noircissaient des meules de goëmon.

Mac'haïdik porte le manteau de deuil, et marche languissamment : un enfant lui est né, qu'elle a perdu presque aussitôt, et la jeune mère sort pour la première fois, depuis ses relevailles.

Or, de plus en plus, l'îlienne est éperdue d'amour. Alors que les hommes d'Ouessant n'ont pour leurs femmes que de

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

rudes embrassades, son Jacques sait la chérir avec des façons tendres, lui disant des mots d'adoration comme ceux que l'on adresse à la Vierge, dans les litanies. Et, afin de retenir le beau mari qu'elle doit au caprice de la mer, Marguerite se donne tous les jours davantage, espérant, par le suprême abandon de sa chair et de son âme, l'attacher pour jamais à cette île, où son père a enfermé leur bonheur...

En travers du sentier que suivent les deux promeneurs, avant son aboutissement au rivage, se dresse une herse de roches tourmentées, dont les arêtes grises surprennent, par leurs étranges découpures : elles ont des formes d'êtres vivants, et l'on dirait les vieux génies d'Enez-Heussa faisant sentinelle devant l'Océan, pour marquer sa limite...

Ayant gravi le plus haut de ces rochers, l'aubain et Mac'haïdik se sont assis, le dos contre la pierre grise, plaquée de petites mousses vertes. De là, ils découvrent un large horizon de mer, tandis qu'à leurs pieds les masses de granit s'enfoncent sous les eaux, par échelons gigantesques, qui dessinent comme l'entrée colossale de quelque palais submergé.

— Les aïeules prétendent que c'est le chemin par où les sirènes viennent à terre et s'en retournent à leurs demeures océanes ! — dit Mac'haïdik.

Au seuil de la chaussée sous-marine, se penche un roc, vaguement taillé en silhouette humaine : c'est le roi Grallon, le roi de la ville d'Is, empourpré par le soleil sur l'horizon mauve.

Et le murmure du ressac semble plaintif, aux approches de la nuit.

La brune tombe, et Mac'haïdik, malgré que son mari ne lui réponde guère, parle encore, pour rompre les charmes du soir :

— Là-bas, sur ces platins où la mer est maintenant paisible, on a trouvé, en une seule fois, après grande tempête, neuf gouvernails de vaisseaux. Il y a de cela bien longtemps. Et jamais on n'a su quelle flotte avait subi ce désastre...

Tournant les yeux vers l'endroit indiqué, Jacques découvre par delà le récif les voiles d'un trois-mâts, roses et violettes dans la lumière du crépuscule. Le navire approche, afin de bien relever la terre avant la nuit, et la pensée du marin le

transporte à bord. Il prend part à la manœuvre : il reconnaît l'île d'Épouvante, qu'embrument les vapeurs du couchant. Même, dans une sorte d'hallucination, il se voit de là-bas, il distingue sa propre personne assise sur la roche, comme si on l'avait condamné à perpétuellement guetter la descente du soleil, face à la chaussée de Pern.

Or, si Mac'haïdik savait le singulier dédoublement qui s'opère dans la pensée de son compagnon, elle frémirait : car Yvonne lui a dit un jour que celui-là dont le regard a pu se fixer sur soi-même a vu la camarde...

Le bateau qui traverse la mer d'Occismor, c'est sa vie d'autrefois qui passe devant l'ancien maître d'équipage, la liberté à laquelle il a renoncé, pour l'amour d'une îlienne. Et cette évocation exaspère tout d'un coup l'impatience qui, depuis quelque temps, commençait à le dévorer. Lorsque le navire s'éloigne, Noguès frissonne : il se sent gagné par le froid du granit et glisse un coup d'œil inquiet vers le roi Grallon, devenu de pierre.

— A quoi songes-tu, *va c'halon* (mon cœur)? — demanda la jeune femme.

— Moi? — fait-il, de méchante humeur. — A pas grand'-chose!...

Mac'haïdik craint de lui avoir mal à propos rappelé le naufrage du *Saint-Jean-Baptiste*, parce qu'elle a parlé de ces gouvernails brisés. Mais l'autre s'est levé, et, brusquement :

— Rentrons! — a-t-il dit, d'une voix mauvaise qu'elle ne connaissait pas.

Et la pauvrette resta toute effarée. Alors Jacques, comme sortant d'un rêve, la prit dans ses bras et la baisa sur les lèvres, avec emportement. Puis, résigné, il soupira :

— Rentrons, veux-tu bien, ma jolie?

Comme ils s'en revenaient, le glas tinta, au clocher de Lampaul.

— C'est le *proëlla* d'Hervé Créac'h, de Pen-ar-rock, dont on a su hier la mort, noyé avec son commandant sur la barre d'une rivière de la Chine, — dit Mac'haïdik en se signant.

Et elle explique à Noguès qu'il s'agit d'une coutume tout à fait particulière à Ouessant, que l'on y observe pour ceux

péris en mer, — sortes d'obsèques fictives, où les absents sont représentés par de petites croix de cire que l'on porte au cimetière, afin que leurs veuves et leurs orphelins aient un endroit où prier quand les autres vont rendre visite aux défunts.

— Serais-tu curieux d'assister à la veillée de *proëlla* ? — elle lui demande.

— Grand merci ! — répond-il.

— Nous pourrions y aller après souper.

— Si c'est toute la distraction qu'il y a dans ton pays !...

XXIV

Les nouveaux mariés avaient installé leur nid nuptial dans la maison de Loqueltas.

Comme tous les logis d'Ouessant, elle était précédée d'un courtil; mais la clôture de pierres sèches était assez basse pour que l'on pût surveiller l'horizon au large, assis sur le banc, adossé à la muraille. Et Noguès, quand il s'y reposait, se croyait volontiers en relâche dans quelque archipel lointain : son navire était mouillé sous la falaise, prêt à hisser les voiles, au premier jour... Qu'il dût rester sa vie entière l'habitant de la demeure îlienne, où la tempête l'avait conduit, le marin n'y songeait pas, dans l'ivresse de posséder sienne la fille à la voix chantante qui l'avait retenu.

Il n'avait expérimenté jusque-là que les amourettes de Provence, à fleur de peau, ou de furtives rencontres avec les marchandes de plaisir, dans les ports : aussi le naïf amour de Mac'haïdik avait ravi Jacques par ses intimes délices. Et près d'un an s'écoula sans qu'il eût le regret de sa vie errante. Ce fut le jour où son enfant mourut que Noguès éprouva subitement la sensation de se trouver captif entre les rives étroites de l'île ; et, de ce jour, la mer, quand il la regarda du courtil devant la maison, il l'appela sa geôlière...

Là cependant, dans cette même petite cour où donne librement la brise du large, des générations d'îliens, aïeux de Mac'haïdik, ont goûté le repos sur le vieux siège, sans trouver que les vagues les enserraient de trop près.

Les fils, après les pères, se sont assis sur le banc dont le granit est poli, où ils disaient aux jeunes filles de gauches paroles d'amour, dans leur langage tant de fois séculaire. Et ils ne craignaient pas que l'île fût trop étroite pour s'y aimer.

Puis, celles dont l'Océan a fait des veuves ont pleuré là... Grand'mères, plus tard, elles sont venues respirer l'air tiédi par les soleils d'hiver, entre deux tempêtes. Quand la rumeur du flot monotone berçait leurs peines, elles y reconnaissaient la voix de leurs noyés, mais personne n'avait souhaité de s'en aller afin de ne plus l'entendre.

Et Mac'haïdik ne peut pas deviner pourquoi l'aubain prend de l'ennui, comme elle a entendu dire que jadis avait fait sa mère...

Stéphan et les Malgorn étaient arrivés à Loqueltas vers le temps prévu pour la délivrance, et ce fut Pierre, avec ses mains de cyclope, qui tressa le berceau d'osier où l'on mit le nouveau-né.

Le grand-père exultait de joie, oubliant ses préventions contre un mariage auquel il n'avait pas consenti de son bon gré. Maintenant, il pouvait mourir tranquille : le fils retiendrait l'étranger.

Michel devait être parrain, et Marie-Anne la marraine. Déjà l'on se demandait de quel nom serait baptisé celui que Malgorn appelait « l'enfant du naufrage » ; mais voilà que, deux jours après sa venue en ce monde, il était mort, le pauvre innocent qu'une fantaisie de la mer avait fait naître d'un marin de Provence et d'une îlienne.

Les trois hommes garnirent sa petite tombe d'un entourage blanc et bleu, en bois d'épave, taillé peut-être, — qui sait ? — dans quelque planche ayant surnagé du *Saint-Jean-Baptiste*. Ensuite Stéphan et les Malgorn s'en furent à Keller guetter les naufrages.

— Il faudra vous faire une raison, l'aubain ! — dit Yvonne en partant.

— Et vite un autre moutard, — ajouta Pierre. — La perte est réparable, après tout !

Ils essayaient ainsi de consoler Jacques, qui devenait de

plus en plus taciturne et renfrogné, secrètement mordu par la nostalgie...

XXV

Ceux de Loqueltas se sont vite aperçus que Noguès tombait dans une sorte de marasme. Pour les uns, comme Jean Malgorn, c'était quelque fièvre, rapportée de ses campagnes. Marie Bosec le croit maléficié par les secrètes captations de la mer, revendiquant celui qui a fui son lit d'algues. Mais l'infirme, avec sa plus délicate perception des choses, devine mieux pourquoi le voisin s'étiole.

— Ce qui manque, parbleu, à ce marin dépaysé, trop jeune encore pour s'encroûter à terre comme les retraités d'Ouessant, c'est l'espace et le plancher mouvant des navires, — explique-t-il à Mac'haïdik. — Il lui faudrait au moins une embarcation à gouverner, avec le bercement de la houle et l'imprévu des manœuvres..

Et Mac'haïdik, trop heureuse de connaître un remède à la mélancolie de son aubain toujours davantage bien-aimé, guetta l'occasion de parler.

Un après-midi que Noguès, silencieux, suivait du regard les barques qui rentraient dans le petit port de Lampaul, elle lui dit :

— Est-ce que tu ne serais pas content, mon mari, d'avoir, toi aussi, un bateau pour aller à la pêche, comme Jean Malgorn, dont la voile tourne, en ce moment, derrière le rocher du Corce ?

— Tu devines donc mes pensées les plus secrètes, petite femme ?... Oh ! oui, je voudrais une barque... mais un peu grande, afin de t'emmener... Nous irions poser nos casiers à tous les coins de l'île, pour les lever à la marée suivante, pleins de homards, de crabes ou de langoustes. Comme cela serait distrayant ! Et profitable aussi : car il gagne bien, le frère de ton parrain, à vendre sa pêche aux mareyeurs du bourg.

— Nous pourrions gagner plus encore, en allant porter la

nôtre au Conquet, et même à Brest, où, paraît-il, est le marché le mieux achalandé !

— Sans compter que je demeurerais inscrit sur les contrôles comme marin à la petite pêche, et je terminerais ainsi mon temps de mer pour avoir droit à une retraite, plus tard.

Ce projet fut pour l'exilé comme un espoir d'élargissement, et Mac'haïdik le retrouva pareil à ce qu'il était naguère, les premiers jours de leur mariage. A table, Noguès, plein d'entrain, commença de tirer les plans et de faire des calculs, pour l'acquisition d'un bateau.

S'il avait touché ses arrérages du *Saint-Jean-Baptiste*, on aurait pu faire l'emplette tout de suite ; mais l'argent n'arrivait jamais. Il était déposé à Cassis, dans la trésorerie des gens de mer, et, à chaque réclamation du naufragé, c'étaient de nouvelles demandes de pièces justificatives, des formalités qui n'en finissaient pas.

— Ah ! si je pouvais aller à Cassis ! — disait-il. — Seulement aller et revenir. J'aurais mon argent aussitôt, et, en passant par Brest, je choisirais une belle embarcation toute neuve.

Mais la solennelle promesse faite à Stéphan le retenait, et il fallut chercher d'autres combinaisons.

Alors il se rappela le *penzé* du *Sea Horse*, qui lui avait rapporté la petite somme avec laquelle il put payer les dépenses de sa noce. Pourquoi n'iraient-ils pas finir l'hiver sur l'îlot ? Avec un peu de chance et un bon naufrage, on aurait facilement les quelques centaines de francs nécessaires à l'achat d'une barque...

Le lendemain, ils fermèrent la maison de Loqueltas, et, ayant lâché les moutons vers la pointe de Pern, après les avoir marqués à l'oreille, ils se rendirent à Keller.

Stéphan fut joyeusement surpris de leur arrivée ; bien plus encore, quand son gendre lui déclara qu'il venait faire la guette avec eux.

— Décidément, ce garçon-là est devenu îlien tout à fait, — fit-il à Malgorn. — Le voici plus enragé que nous au *penzé !*

L'arrière-saison, cette année-là, fut exceptionnellement

douce : pas de tempêtes, mais des journées et des semaines de fines averses interminables.

Aucun naufrage non plus, ni le moindre *penzé* avantageux. Une goëlette terre-neuvienne attardée fut la seule qui vint au plein, sur les plateaux de la Helle, en décembre : les pilleurs y ramassèrent une provision de morues, — et ce fut tout.

Noguès s'acharnait cependant à courir les falaises de Keller, épiant les vaisseaux qui rangeaient les écueils. Mais souvent la bruine bouchait la vue : il était réduit à s'enfermer dans la maison où il ne laissait pas tomber dix paroles du matin jusqu'au soir.

Les femmes tricotaient, les hommes réparaient les engins de pêche ou, de leurs grosses mains très adroites, ils gréaient un modèle de navire avec du fil et de petits morceaux d'os. Et les îliens n'avaient aucun sentiment de révolte contre le sort exceptionnel qui les condamnait à vivre dans un si petit espace, perpétuellement cernés par la mer...

Une fois qu'il faisait la ronde autour de l'île, pareil à une bête encagée, l'aubain trouva des barils de ciment sur la grève, épaves longtemps ballottées par les courants avant d'échouer à Keller. Cela lui donna idée de construire une tour à côté de la maison, afin que l'on pût, d'en haut, mieux surveiller les bâtiments. La pierre et le galet ne manquaient pas ; d'anciens bois de *penzé* servirent pour la charpente et, en quelques semaines, une tourelle s'éleva par-dessus le chaume, terminée par une plate-forme d'où le regard plongeait au pied des roches.

Jacques ne bougea plus de son observatoire ; quand il ne découvrait pas de voiles, son œil suivait distraitement l'ondulation des houles qui venaient battre les îles et les écueils, tel un fleuve débordé les ruines d'une ville immense recouverte par les eaux...

Il descendait à la nuit, le front traversé de mauvais plis, lesquels ne se déridaient que grâce à l'eau-de-vie du *Sea Horse*, et il en buvait chaque soir un verre mieux rempli, pour s'étourdir...

Son unique plaisir était de faire parler Stéphan des pontons où les Anglais avaient gardé les prisonniers du *Vengeur*. Et Michel avait un sac inépuisable d'anecdotes sur sa captivité.

— Est-ce qu'on s'évadait? — interrogeait Noguès, dont la tentation journalière était de rejoindre à la nage les navires qui approchaient les îles.

— On ne pensait qu'à ça, tiens!... Mais le danger était grand, à cause des factionnaires qui veillaient, les armes chargées, à cause aussi des bancs de vase où tant furent engloutis par les boues mouvantes, — sans compter le cachot et la ration réduite, si l'on était repincé.

— De quelle manière s'y prenait-on?

— Sur le *Raleigh*, où je fus jeté comme un chien à la fourrière, je trouvai un groupe de « pays », où l'on me donna, à la suite des autres, un tour d'évasion. Le premier à partir combinait son affaire, et les autres étaient tenus de lui aider de tout leur pouvoir. Mais, sur vingt et un que je vis prendre l'échappe, cinq seulement réussirent.

— Quel numéro aviez-vous donc, en arrivant?

— Vingt-deux. Juste avant moi, sur la liste d'embarquement, comme nous disions, c'était un Morlaisien, un petit blondin de gabier sans un poil de barbe au menton. Il avait une amourette au cœur et, dès que vint son tour, nous fit creuser la muraille du navire, un peu au-dessus de la flottaison. On ne travaillait que la nuit, entre les rondes, avec des outils de rencontre, qu'il s'était procurés je ne sais comment. Lorsque le trou fut de part en part, une froide nuit de janvier, il nous dit adieu et se coula dehors. Il était nu, le corps enduit de suif, et portait au cou un sac goudronné contenant ses vêtements, une fiole de tafia et un peu d'argent... J'ai encore dans l'oreille son plongeon, étouffé par le clapotis que faisaient les lames contre le bord.

Et Noguès frémissait, comme s'il eût été devant la brèche ouverte, prêt à filer...

— La sentinelle s'arrêta pour grogner quelque chose en anglais. Mais, n'ayant pas entendu d'autre bruit, elle continua sa promenade, et nous croyions le Morlaisien sauvé, car c'était un rude nageur. Or, à l'aube, nous fûmes réveillés par la fusillade, et des soldats dégringolèrent dans les batteries, la baïonnette au canon : sans donner le temps de se vêtir, ils chassèrent tout le monde à coups de crosse, sur le pont, où il fallut s'aligner pour l'appel... (Et Stéphan s'était

levé, de colère, à ce souvenir.) On vit alors le pauvre petit gars, échoué sur un bourbier rougi de sang. Plutôt que de l'aller chercher vivant, ce qui n'était ni difficile ni bien périlleux, ces brutes d'Anglais l'avaient tué comme à la cible. Une embarcation fut le prendre à la remorque, traîné par les pieds avec une corde. Jusqu'à deux heures après-midi, avec méchante cruauté, on nous laissa sur le pont, à jeun, par la pluie glacée. Et aussi longtemps le mort demeura le long du ponton, troué de balles, la face sous l'eau...

Il s'interrompit pour lâcher une bordée contre les Anglais, comme il faisait toujours, après l'épisode du gabier.

— Ah! tenez, quand j'y pense, à toutes les atrocités des *Saozon,* je me demande comment j'ai eu le cœur de repêcher ceux d'un trois-mâts qui vint sur la basse Bihan. J'aurais dû bien plutôt les assommer, à coups d'avirons. Mais on est si bête!

— Et vous, père Stéphan, comment vous y êtes-vous pris? demanda Noguès, que passionnaient ces récits d'évasion.

— Cette affaire-là refroidit les faiseurs de trous, d'autant qu'à la suite les rondiers passaient chaque minute sonder les parois du vaisseau, avec des barres de fer. Il fallait trouver du neuf.

Et Michel narre longuement qu'un jour, un chaland ayant accosté le ponton pour prendre des futailles à eau qui fuyaient, il imagina de se loger dans une des pièces à débarquer, que ses camarades placèrent par-dessus les autres. L'allège étant partie très tard, son déchargement fut remis au lendemain.

Vers le milieu de la nuit, il fit sauter le fond de la barrique et put s'esquiver à la nage, tout habillé. Ayant touché terre dans la campagne, comme le jour allait poindre, il se glissa sous une meule de foin, et s'y endormit, « plus profondément, bien sûr, que le roi d'Angleterre dans son lit ».

— Je m'éveillai sur les midi. De ma cachette, je vis les gens de la ferme rentrer, puis ressortir. J'avais une faim de loup, et, quand je crus tout le monde aux champs, je voulus descendre pour ramasser de quoi déjeuner. Mais, au bruit des pailles froissées, un garçon se montra, dont je ne voyais que la tignasse rouge et la fourche, prête à me recevoir.

» — N'appelez pas! — que je lui dis en breton, faute de savoir causer l'anglais, avec le geste de chercher une arme à ma ceinture.

» Puis, montrant le peu d'or que j'avais en poche, je le lui offris, tâchant d'expliquer que j'étais un Français évadé, et bien résolu à ne pas rembarquer sur le *Raleigh*. Le plus drôle, c'est que l'autre me répondit en breton : du breton d'Angleterre. Il était du pays welsh, qui est là-bas comme la Bretagne en France...

» — Tu peux descendre, vieux frère, — il me fait. — Pas de crainte que je te vende aux Goddam !...

» Je ne le fis pas répéter. Le brave garçon me cacha dans la grange où il logeait et m'y garda plusieurs jours, pour dépister les patrouilles. Par surcroît de bonheur, le Welsh était le bon ami d'une servante d'auberge dont le frère faisait la contrebande. A son prochain voyage, le smogleur me déposa près de Saint-Malo. Et c'est comme cela que j'ai filé ma bosse par le bout! — conclut Stéphan en rallumant sa pipe.

Noguès pense que des pontons, au moins, on s'évadait, fût-ce au péril de la vie, tandis que lui, volontairement prisonnier à Ouessant, il ne doit même pas s'en absenter... Et, le restant de la soirée, il demeure plus morose que de coutume.

Lorsqu'il a rejoint sa femme, — dans le lit clos où il fut déposé à demi noyé, le jour qu'il aborda cette île dont il ne peut plus partir, — Mac'haïdik le questionne :

— Mais enfin, ne me diras-tu pas le souci qui t'attriste ?

— Ne fais pas attention : avec les premiers beaux temps cela passera, — répond-il en la serrant contre lui.

Mais déjà les baisers de l'îlienne ne suffisent plus à calmer son tourment de liberté !...

XXVI

Au contraire, le printemps aggrava le mal, lorsque Noguès et Marguerite rentrèrent à Loqueltas, avec les hirondelles.

C'était l'époque où les voiles, plus nombreuses, descendaient la Manche, et l'aubain les regardait cingler vers le large avec découragement, comme si on l'eût abandonné. Pour ne pas les voir, il s'enferma dans la maison, que son parler sonore n'égayait plus jamais.

Un dimanche cependant, il avait accompagné sa femme à la grand'messe. Il se trouva placé près du catafalque noir, toujours dressé dans l'église à cause des noyés que l'on y porte à l'improviste.

Le curé, après avoir lu les noms des trépassés, de ceux dont la disparition est récente, a dit la prière pour les défunts. Puis il prêche, en breton, et les mots rudes à prononcer, qui tombent de la chaire, semblent un écho des bruits que fait la tempête. Quand les femmes chantent ensuite du latin, leurs voix douces et résignées exaspèrent Noguès et lui donnent plus fortement encore l'impression de se trouver retranché du monde, sur cette île où le garde la mer, avec le naufrage et la mort pour acolytes...

Au sortir de la messe, les hommes vont gravement boire la goutte, endimanchés dans leurs cabans, avec des faces boucanées et rasées de frais ; chez les vieillards, les yeux larmoient, trop souvent brûlés par la rafale et les embruns.

Les femmes, toutes pareilles sous le *cazeken* et le *koricher* blanc, s'acheminent vers le bureau de poste : un courrier est arrivé pendant l'office, et la distribution commence, des enveloppes aux suscriptions maladroites, datées de tous les coins de l'univers.

Les îliennes bavardent dans la sente et lisent ou se font lire leurs lettres. Quand la répartition est terminée, celles qui n'ont rien reçu cherchent le syndic, l'habituel messager des mauvaises nouvelles, et lui demandent en tremblant s'il ne sait rien qui les concerne. Or, cette fois, la mer n'a fait ni veuves ni orphelins.

Mais, comme Noguès traversait la place, une femme de Loqueltas l'accosta, une lettre à la main.

— J'ignore ce qu'il y a là dedans, — dit-elle. — Ce n'est pas l'écriture de mon Jean-Pierre, et je n'y puis rien démêler.

C'était un camarade du marin qui la prévenait que son homme avait dû entrer à l'hôpital de Smyrne, ayant eu le

bras droit cassé en dessaisissant les ancres, pour entrer sur rade.

Et Jacques envie ce matelot blessé qui, après un mois d'hospice, se retrouvera libre...

Mac'haïdik console l'épouse de Jean-Pierre, laquelle se lamente à cause des frais que la maladie va occasionner : elle avait déjà du mal assez pour joindre les deux bouts, avec cinq enfants et une mère à sa charge !

Noguès les laissa partir ensemble et se faufila dans un cabaret où il but, coup sur coup, trois grands verres d'eau-de-vie. Quand il rentra chez lui, il était complètement ivre, et repoussa Marguerite qui l'attendait sur la porte.

Certes l'îlienne avait l'habitude de voir les hommes prendre de la boisson, le dimanche surtout, mais c'était la première fois que le sien se montrait en pareil état.

— Est-ce que tu vas te mettre maintenant à te saouler, toi aussi ? — lui dit-elle.

— Et après ? — dit-il en ricanant.

— Allons, va te coucher, tu ne tiens pas debout.

— Eh bien, quoi ? je deviens comme ton père a voulu, semblable aux gens d'ici. Seulement, c'est un malin, lui : il s'est évadé du ponton... Moi aussi, je me sauverai un jour, tu verras...

— Tu veux me quitter ?

— Pas toi, ma femme. Oh ! non, pas toi, mais l'île : j'en ai assez...

Et il commença de gémir, à la façon des ivrognes, lui demandant pardon, avec des mots amers par où s'échappait le secret de son supplice.

— Si encore on avait pu avoir cette barque !...

Puis il s'endormit.

C'est maintenant Mac'haïdik qui pleure ses joies détruites. Elle comprend que le mal dont souffre l'aubain, c'est le mal des oiseaux privés de la liberté, et craint qu'il ne soit tenté de fuir... Il y aurait bien un remède, s'en aller avec lui ; mais jamais Stéphan ne voudra... Ah ! tant pis ! tout plutôt que de perdre son Jacques !

Alors, dans sa détresse, ne sachant comment faire, Mar-

guerite s'en fut trouver Louis Bosec. Ils parlèrent longuement, en français, afin que la vieille ne les entendît pas, et, quand ils eurent arrêté un plan, elle écrivit une lettre pour son père, qu'elle laissa entre les mains de l'infirme.

Ensuite la jeune femme entra chez Jean Malgorn :

— Voisin, prêtez-nous votre bateau, s'il vous plaît. Nous avons des affaires à porter chez papa, où nous allons demeurer quelque temps.

Le bonhomme cligna de l'œil :

— Tu veux mettre ton mari à distance du cabaret, hein?

— Justement.

— C'est singulier, tout de même, comme ce garçon change, lui qui était si sobre!...

De telle sorte que, le lendemain matin, les gens de Loqueltas ne furent aucunement surpris de voir fermée la maison qu'y occupaient Noguès et Mac'haïdik. Mais Louis Bosec était le seul à savoir qu'ils fussent en route pour la Provence.

Quant aux raisons par lesquelles l'îlienne décida Jacques à ce voyage, personne ne les connut jamais, ni comment elle l'obligea d'appareiller le soir même pour le Conquet, dans la barque de Jean Malgorn, à la faveur de la lune...

XXVII

Depuis le lever du soleil, il ventait fraîche brise du nord. Les nuages effiloqués, pareils à des lambeaux d'ouate, chassaient à travers le ciel d'un bleu d'acier très pâle. Et la mer était verte et jaune, lourde des herbes marines arrachées aux roches du fond par la soudaine bourrasque d'été.

Le ressac amenait à la côte des goëmons de toute espèce, depuis les algues blondes qui flottent à la surface des eaux, fines comme des chevelures, jusqu'aux varechs qui ne déchallent jamais. Et, autour d'Ouessant, le sable des petites grèves et le bas des falaises disparaissaient sous cette étrange litière, qui semblait une jonchée d'automne.

C'étaient le *bezinn* rouge, dont le bétail est aussi friand que

du trèfle; les *glan dour*, — laines d'eau, — dont les touffes frisées ont la couleur des émeraudes; les lichens blancs, que l'on mange bouillis dans l'huile ; les rubans ondulés des laminaires, semblables à des baudriers de cuir, et les grands tridents des *kalkoun*, emmanchés au bout d'une tige arrondie. Pour les îliens, les stipes desséchés remplaçaient le bois à brûler, et les coriaces verdures de la mer, épandues sur les champs, servaient d'engrais.

Vers dix heures, au reflux, les femmes du Stiff descendirent à la grève de Pen-arlan récolter le goëmon d'épave. Elles étaient joyeuses de l'aubaine, rare en cette saison, qui leur apportait le fumier, le combustible pour l'âtre et du fourrage.

A coups de longs râteaux, les feuilles visqueuses sont ramenées hors la laisse des marées. Enficelées toutes ruisselantes, un cheval les monte ensuite sur la côte, par le moyen d'une corde qui passe dans une poulie. Les Ouessantines glanent en commun, pressées de recueillir la manne inattendue, et plaisantent aux chutes sur le goëmon glissant. Après la récolte de cette singulière moisson, on la divise entre les riverains, sans oublier les enfants ni les absents, et chacun fait sa meule, qui sèche au soleil avec de saines émanations d'iode.

Deux voisines, Louise Miniou, la femme d'un matelot long-courrier qui ne donnait jamais de ses nouvelles, et Jeanne le Noret, veuve depuis Trafalgar, avaient entrepris un ramas de varech, dans le fond d'une crique. Chargées d'enfants et n'ayant pas d'homme qui leur envoyât un peu d'argent, elles vivaient très pauvrement, de leurs tout petits sillons d'orge et de pommes de terre, ainsi que de quelques moutons. Les premières au *bezinn*, elles étaient infatigables, allongeant leurs râteaux sous l'embrun, qui leur sautait au visage.

Tout à coup, la herque de Jeanne Le Noret resta fichée dans un morceau de bois sous les algues.

— Louise! — cria-t-elle, — viens donc m'aider. Je crois que je tiens une grosse « ribe! »

Avec leurs sabots garnis de clous, elles s'avancent au milieu des fucus et, les ayant écartés, voient apparaître la quille d'un canot chaviré, dont trois bordages sont crevés. Et les deux femmes se hâtent de dégager la coque, estimant déjà le profit.

A l'avant, malheureusement, un « baptême » est peint en blanc :

L. C. 211.

Ce qui désigne l'embarcation comme inscrite au Conquet, dont le quartier maritime comprend le territoire de Saint-Mathieu et les îles du large, d'Ouessant à Béniguet.

Jeanne Le Noret ne sait pas lire, son amie non plus. Mais elles reconnaissent la marque du pays, et devinent que l'on ne peut pas vendre ni débiter en bois à brûler un bateau de la côte voisine. Et elles sont fort embarrassées.

— Le mieux, — dit Louise Miniou, — ce sera d'aller déclarer le *penzé* au syndic. Si l'épave ne nous revient pas entièrement, nous sommes sûres de toucher au moins une bonne somme. Ce qui est perdu en mer ne se recouvre pas pour rien, et cette barque vaut encore cher : elle est presque neuve.

Elles sont parvenues à la coucher sur le flanc, pour examiner l'intérieur. Le mât est brisé au ras de l'emplanture et, à l'étrave, pend la drisse du foc. Et puis...

— *Va Doué !* — s'écrie Jeanne Le Noret, qui fait la trouvaille.

A une traverse du fond est accrochée la bride d'une coiffe, — d'une coiffe blanche d'Ouessantine...

Ah ! mon Dieu ! voilà que c'était un bateau de l'île, et qu'il devait y avoir des noyés !...

Vite, on appelle les femmes qui glanent dans les environs, et les exclamations éclatent en grand tumulte.

— Quel malheur !... Combien étaient-ils là dedans ?... Qui cela pouvait-il être ?... Une îlienne !...

Et l'on se demandait quel deuil nouveau allait frapper les familles d'Ouessant, toutes apparentées, quels orphelins il faudrait encore recueillir...

Le vieux Tual, le gardien du phare, passait par là : on l'appela en conseil. Malgré qu'il fût à moitié sourd et bégayât beaucoup, c'était un homme avisé. Il donna à entendre aux commères qu'elles feraient mieux de garder leurs doléances pour plus tard, et de fouiller le goëmon, qui cachait peut-être des corps. Dans l'intervalle, il accompagnerait Louise Miniou jusqu'à Lampaul, afin de prévenir le syndic.

Sur la route, ils disent l'accident à ceux qu'ils rencontrent, et tous s'acheminent vers Pen-arlan.

Au bourg, le syndic, en interrogeant des registres, sut aussitôt que le 211 appartenait à Jean Malgorn, de Loqueltas, et dépêcha quelqu'un pour s'enquérir de lui. Une demi-heure après, l'émissaire ramenait Jean Malgorn, et, quand celui-ci se montra sur la place de l'église, noire de monde comme le dimanche après la grand'messe, ce fut un murmure d'étonnement.

Comment ! il n'était pas dans son bateau ! Quelle chance pour lui !,.. Mais alors, qui donc était parti avec ?...

— Que la Vierge et les saints fassent miséricorde à Mac'haïdik Stéphan, la filleule de mon frère, et à son mari ! crie Malgorn d'une voix altérée.

Et il explique comment la jeune femme lui a emprunté sa barque, la veille au soir.

— Pourquoi ne les ai-je point accompagnés ? — continue-t-il. — Noguès était bon marin, mais il n'avait pas la pratique du Fromveur et aura drossé sur des brisants... Qu'est-ce qu'ils vont dire à Keller, bon Dieu de bon Dieu !

Arrive Marie Bosec, sa coiffe de travers et toute haletante de la course, pareille à une sorcière des temps passés. On fait cercle autour d'elle qui s'époumonne :

— Ni toi ni quiconque n'y pouvait rien, Jean Malgorn ! C'est à l'aubain la faute !... Je l'avais pourtant assez averti, que la mer le retrouverait !

Tous l'écoutent avec respect, en hochant la tête, quand elle dévoile ce que l'infirme vient de lui faire connaître, la résolution prise la veille par Mac'haïdik d'emmener Noguès jusqu'à son pays de Provence, pour le guérir de son étrange maussaderie.

— Si cette jeunesse-là m'avait consultée, au lieu de mon petit-fils qui s'imagine tout savoir parce qu'il lit dans les livres, j'aurais empêché le malheur...

Mais le curé traverse la foule où pérore l'ancienne, et coupe court aux radotages :

— D'abord, mes enfants, vos barques à l'eau ! Peut-être il est encore temps de porter secours à nos amis. Moi, j'irai à Keller prévenir Michel Stéphan.

— A Keller? Vous n'y pensez pas, monsieur le recteur! — répondit le maire, qui paraissait à son tour. — L'îlot n'est pas praticable, par ce temps-là!

— Pour ce qui est d'explorer le Fromveur, — fit un pêcheur de homards, — la chose n'est point aisée non plus. Le vent et la marée se contrarient, et la mer est folle. Tenez, regardez seulement d'ici!

— C'est tout juste si en prenant le bas ris on pourrait, avec le courant comme il porte, traverser jusqu'à Molène. Encore serait-ce bien aventureux! — ajoute un autre.

— Pourtant, — a repris le premier, — c'est bien par là qu'ils ont dû se perdre. Probablement sur les Pierres Vertes, à mon avis...

— Voyons, — fit le recteur, — quelqu'un ne veut-il pas tenter le passage?

Et les îliens se concertèrent, hésitant à risquer, non pas leurs vies, mais leurs bateaux.

— Tout de même, — dit après un moment le maire, — par amitié pour mon vieux camarade Stéphan, je veux bien sortir avec mon embarcation, s'il y a deux ou trois hommes de bonne volonté pour m'accompagner.

— On ira, — firent les deux pêcheurs de homards.

— J'embarquerai aussi, — ajouta Jean Malgorn.

Et, sans une autre parole, tous les quatre descendirent vers le petit port où les barques dansaient sur leurs amarres, à l'abri des tempêtes.

XXVIII

L'île entière connaît maintenant la nouvelle, colportée de hameau en hameau. Ceux de Keller, prisonniers de la bourrasque, sont les seuls à l'ignorer. Et les gens d'Ouessant songent au coup terrible que va recevoir le vieil îlien.

Échappé aux tueries du *Vengeur*, aux horreurs des pontons anglais, aux glaces des mers australes, voilà que Stéphan était frappé dans sa vieillesse, comme par conséquence du mariage de sa fille avec un étranger:

— Sûrement, c'est cela ! — affirmaient les vieilles.

Et Marie Bosec ajoutait :

— Voilà ce que c'est que d'épouser l'échappé du naufrage!

Le juge de paix et le syndic des inscrits s'étaient transportés à Pen-arlan pour faire leur enquête, et, tandis que le maire, avec Jean Malgorn et les deux homardiers, affrontait les passes du Fromveur, des centaines d'yeux fouillaient les grèves et les replis des vagues pour découvrir les absents.

Le lendemain, le temps mollit et vint à la pluie. Le maire et ses compagnons rentrèrent de Molène, ayant exploré les roches dangereuses qui bordent le chenal. Ils ramenaient le mât et la voile du 211, rencontrés dans un biais des Pierres Vertes. Suivant leur opinion, les courants de marée avaient entraîné les cadavres, et il n'y avait pas espoir que ceux-ci reparussent avant le jour de la résurrection, — en laquelle tous croyaient, animés de la ferme espérance de revoir ce jour-là leurs morts, tous ceux que la mer leur avait pris...

Dans l'intervalle, le recteur s'est rendu à Keller, où il a trouvé Stéphan seul à la maison. Les Malgorn ramassaient du varech.

Le père est long à comprendre, mais, lorsqu'on lui a dit toute la vérité, le vieux pilleur d'épaves se met à blasphémer d'une voix de tonnerre, frappant à grands coups la table de son poing.

— Votre bon Dieu ! répond-il aux exhortations du curé ; vais-je le remercier, peut-être?... Ma fille le priait assez !... et voilà sa récompense !

— Voyons, mon pauvre ami, calmez-vous...

— Me calmer? Vous ne la connaissiez donc pas, vous, monsieur le recteur?... jolie, et douce, et bonne, qu'elle était... pour me dire de me calmer !... Me calmer? Quand c'est à moi la faute... c'est moi qui l'ai mariée à ce terrien de malheur !...

Pierre et Yvonne rentraient : il se tourna vers eux et voulut leur expliquer la chose. Mais un sanglot lui monta de la gorge, et il s'abattit sur la table pour pleurer à grands flots, et n'eut plus que des gémissements sourds, telle une bête qui hurle à la mort...

Pendant que le recteur mettait les deux autres au courant, Marie-Anne arrivait la dernière. A l'annonce de la catastrophe, elle tomba contre le sol, en poussant un grand cri. Lorsqu'on la releva, sa figure était inondée de larmes, et, sans un mot, elle fut se poser à côté de Stéphan. La tête dans les mains, la pauvrette se prit à pleurer, pleurer silencieusement, comme si ses yeux allaient se fondre de chagrin...

Quand Malgorn fut exactement renseigné, il tapa sur l'épaule de son vieil ami :

— Ce n'est pas encore le temps pour désespérer, — dit-il, — On n'a pas retrouvé les rames de l'embarcation, et Jacques nous a montré qu'on peut revenir de loin, avec un aviron.

Subitement ranimé par cette lueur d'espérance, Stéphan se mit debout, ramassa son bonnet de marin, jeté à terre dans le premier emportement.

— Allons les chercher ! — fit-il.

Et il se dirigea vers la porte.

— Auparavant, prenez connaissance de ceci, — dit le curé, à qui Louis Rosec avait confié la lettre écrite par Mac'haïdik avant son départ.

Stéphan prit avec une sorte de terreur cette enveloppe qui lui parvenait comme un message d'outre-tombe et, brusquement, l'ouvrit. Il se frotta les yeux et lut tout haut, d'une voix mal assurée :

Mon père,

Jacques est très malade. Nous partons, cette nuit, dans le bateau à Jean Malgorn, que nous lui renverrons du Conquet. C'est pour que Jacques aille respirer l'air de son pays, dont il a fort besoin. Avant six semaines, nous serons de retour avec une barque que nous achèterons sur l'argent de son décompte. Je te supplie de ne pas te fâcher à cause de notre désobéissance, surtout contre mon mari qui te croit consentant, d'après ce que je lui ai dit. Louis Bosec t'expliquera pourquoi c'était nécessaire de nous en aller si vite, rapport à la santé de Jacques.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que parrain, Yvonne et Marie-Anne.

Ta fille qui t'aime,

MAC'HAIDIK, femme NOGUÈS.

Quand il eut terminé, Stéphan jeta la lettre avec rage.

— Allez, vous autres, — dit-il, les yeux secs et la bouche crispée, à ceux qui pleuraient ; — allez chercher qui vous voudrez ! Moi, je n'ai plus de fille. Je n'en ai jamais eu.

Puis, éclatant :

— Ah ! mariez-vous avec les demoiselles du continent ! Voilà ce qu'elles vous laissent, les femmes de la terre ferme : des filles qui lâchent tout, un beau matin, pour courir les villes avec le premier joli matelot qui passe...

Et, ayant enfoncé son bonnet sur ses longs cheveux, il sortit.

— Il faut le laisser faire, — dit Pierre. — Rien ne le ramènerait maintenant.

Mais, comme les Malgorn et le curé débarquaient sur la pointe de Galgrac'h, ils aperçurent Stéphan qui lançait sa barque à l'eau.

— Regardez ! — dit Yvonne ; — il n'y a pas tenu longtemps, de se mettre en quête de sa fille...

XXIX

Aux creux des roches et sur la mer, pendant trois jours, tous ceux d'Ouessant furent à la recherche de Jacques et de Mac'haïdik, fouillant jusqu'aux moindres écueils, de la Helle à Béniguet.

Jamais on ne les retrouva...

Et, le troisième soir, à la tombée du crépuscule, la cloche de l'église d'Ouessant a sonné deux fois le glas, auquel les gens se disaient l'un à l'autre :

— *Eun all muioc'h ead da wered braz !* (C'en est encore qui sont allés dormir dans le grand cimetière !)

A ce moment, le maire et Pierre Malgorn sortent de la sacristie, tête découverte et chargés, le premier d'un crucifix d'argent, l'autre de deux toutes petites croix faites avec la cire d'un rat-de-cave.

Vers Loqueltas ils s'en vont tristement, bientôt suivis des proches et des amis de la famille. Parmi ces derniers, s'étaient glissées Louise Miniou, qui portait l'eau bénite, et Jeanne Le

Noret, avec un bouquet de marguerites et de pensées sauvages. Elles avaient grand'pitié, et aussi honte, à cause de l'argent que Jean Malgorn leur avait remis, le matin même, pour leur part de *penzé* sur la maudite barque !

Quand on fut arrivé devant la maison qu'avaient habitée les morts, le maire se montra sur le seuil et, d'une voix forte, prononça pour les parents réunis là les paroles d'ancien usage, tant de fois entendues de tous, hélas !

— Nous sommes venus vous apporter votre croix ! Que Dieu et la Vierge sainte vous soient en aide pour la porter !

Et il cherchait Stéphan du regard.

Mais le vieil îlien n'est pas venu : seul dans sa barque, il bat le Fromveur tant que dure le jour. La nuit, il s'enferme dans la maison, sur l'îlot, et n'ouvre la porte à personne : on disait même que le chagrin avait égaré sa raison...

Le crucifix d'argent fut posé dans l'embrasure de la fenêtre, que venaient lécher les flammes du couchant. Sur l'une des deux tables, grattées à blanc, Pierre Malgorn, le parrain de Mac'haïdik, étendit un drap de toile et, par-dessus, le *koricher* de la défunte. Sur la coiffe il plaça une des croix de cire, entre deux cierges, et à côté une assiette remplie d'eau bénite, avec une branche de tamaris. Sur l'autre table, le maire, qui remplaçait le parrain de Jacques Noguès, disposa pareillement la seconde petite croix : et c'étaient les emblèmes traditionnels des absents...

Suivant la coutume, les portes de la maison restent ouvertes, afin que les âmes puissent entrer librement...

Et, autour des deux croix de *proëlla*, exposées en simulacre des noyés, commencèrent les lamentations de la veillée funèbre.

Des avertisseurs avaient été expédiés aux quatre coins d'Ouessant, qui glapissaient en route :

— Soyez informés qu'il y a *proëlla* chez Michel Stéphan, au hameau de Loqueltas !

Après souper, les îliens s'acheminèrent vers la maison du deuil, longues files de femmes toutes noires et groupes d'hommes silencieux, amenés par la compassion et peut-être

un peu par curiosité, à cause de la légende qui déjà se formait autour de cette double fin mystérieuse...

Les arrivants voulaient tout savoir, et Yvonne leur racontait le naufrage de Jacques, comment il s'était marié, et les circonstances du dernier accident... Tandis que Marie-Anne, comme anéantie, pleurait sans arrêter, auprès de ce qui rappelait son amie.

Les gens demandaient :

— Où donc est Michel Stéphan?

Et Pierre leur disait :

— Nous ne savons pas!... Priez pour lui : sa douleur est grande!

Lorsque le défilé fut terminé, il ne resta pour la nuit que les parents rapprochés et les intimes. Jean Malgorn était là, avec ses enfants. Aussi la très vieille Marie Bosec, qui avait installé son petit-fils infirme dans un coin par terre. Et la bouche édentée de l'aïeule ruminait des choses incompréhensibles...

Louise Miniou et Jeanne Le Noret furent retenues également, en considération de leur offrande de fleurs, les seules qui garnissaient les tables des *proëlla*. Comme elles n'avaient pas soupé, Yvonne leur fit donner un morceau de pain avec du beurre et un verre d'eau-de-vie, ainsi qu'aux messagers, lorsqu'ils rentrèrent : ceux qui revenaient du nord annoncèrent que, ce soir-là, on n'avait pas vu de clarté dans le logis de Keller...

Une sœur du Carmel était venue pour dire les prières. Et Marie-Anne se rappela la nuit de tempête où elle et Mac'haïdik récitaient les litanies de la Vierge, à l'heure où le naufrage jetait l'aubain sur les récifs d'Ouessant.

Au même instant, un rayon de lune, glissé par la fenêtre, remplit soudain la pièce de froide lumière blanche : l'ombre du crucifix s'allongea d'une table à l'autre, sur les linges où reposaient les deux symboles de cire jaune. Le signe du pardon sembla tomber là comme pour absoudre ceux qui n'étaient plus, et les assistants se laissèrent choir à genoux. Plus tard, le fait passa pour miraculeux, et prit place dans l'histoire de l'îlienne et de l'aubain, que racontent maintenant aux veillées les grand'mères qui étaient des enfants alors...

Quand on se releva, l'infirme appela Malgorn, et, lui montrant la porte entr'ouverte, par où brillait la face luisante de la lune :

— Stéphan était là tout de suite, je l'ai reconnu ! — fit-il à voix basse.

Mais, lorsque Malgorn regarda dehors, personne n'était plus visible, dans la lumière nacrée qui tombait des étoiles...

Après les prières, ce fut un long hurlement des femmes qui, suivant l'usage, poussèrent le grand clam des trépassés, telles des pleureuses aux anciennes funérailles.

Puis, ayant satisfait aux rites, on se mit à causer. Quelqu'un lut une *Vie des Saints* que la sœur du Carmel avait apportée, et l'on s'émerveilla des malades guéris et des morts ressuscités. Quand le bruit des conversations commençait à s'élever, la religieuse disait :

— Si vous le voulez bien, nous allons réciter un *De profundis*.

Et les versets du psaume alternaient avec le bourdonnement confus des répons :

— *Et clamor meus ad te veniat !*

— *Requiem æternam dona eis, Domine !*

Vers minuit, on mangea et on but un peu...

A l'aube, la brise se leva. Une brusque rafale manqua d'éteindre les cierges, et vint réveiller ceux qui s'étaient endormis sur leurs coudes, aux coins des tables.

Cédant à leurs instincts de marins, les hommes sortirent pour voir les apparences du soleil. Dans la direction de Pern, des masses de nuages sombres, épointés et plats, montaient de l'horizon.

— Enclumes et bigornes,
Grand vent soufflera dans les formes,

dit Pierre, par habitude.

Déjà, par bandes, on arrive des villages.

Chacun tient à entrer, jette sa goutte d'eau bénite sur les *proëlla*, et s'agenouille un instant. Les jeunes filles, celles qui

envièrent Mac'haïdik, lorsque la mer lui envoya un époux si joli, sortent en secouant la tête. Et Marie-Joseph Créac'h, la petite marchande, pleure, oublieuse de sa rancune :

— Tout de même, si jeune ! — elle dit.

Enfin le curé parut, avec l'enfant de chœur. On fit le semblant de lever des corps, et le cortège se forma où, à la place occupée d'habitude par les cercueils, se tenaient le maire et Pierre Malgorn, chacun avec sa petite croix de cire. Derrière la foule suivait la famille, dont les femmes avaient pris le manteau de deuil. Et toutes recommencèrent à hurler, lorsque l'on se mit en marche, sous le vent d'ouest qui fouettait les châles noirs et les *koricher* blancs des îliennes.

La cérémonie à l'église fut comme un service ordinaire. Après le dernier chant, les parents vinrent baiser les petits emblèmes placés sur les tréteaux des morts, pendant qu'éclatait un nouveau roulement de sanglots.

On alla ensuite porter les *proëlla* au cimetière, dans un tronc où il est écrit :

« Ici nous déposons les croix de *proëlla*, en mémoire de nos marins qui meurent loin de leur pays dans les guerres, les maladies et les naufrages. Hélas ! »

Mais, comme les parrains franchissaient le porche, un homme bondit sur le maire, et lui arracha le morceau de cire d'entre les doigts. Il avait les yeux caves, la tête nue, les cheveux embroussaillés, les joues couvertes de poils blancs, poussés dans ces derniers jours.

C'était Stéphan...

Toute la nuit, il avait rôdé autour de la maison, à Loqueltas, et venait maintenant assouvir sa vengeance sur la vaine image de Noguès.

Avant que les parrains fussent remis de leur surprise, il avait jeté à terre le *proëlla* de Jacques, pour le piétiner. Mais son élan bouscula Malgorn, qui laissa tomber la croix de Mac'haïdik, et les sabots de Stéphan l'écrasèrent aussi.

Le curé a retenu le maire, qui voulait sauter sur le sacrilège.

— Il ne se connaît plus, — dit-il. — Laissons-le, pour ne pas l'exciter davantage.

Et les gens demeurèrent sur le parvis de l'église, les bras levés au ciel. Les femmes avaient interrompu le pleur...

Comme s'il eût été seul, sans même se retourner vers ceux qui le regardent effarés, Michel s'est agenouillé pour ramasser les *proëlla* qu'il examine : il se met à les essuyer doucement, avec sa manche, voulant redresser leurs bras tordus, et l'on dirait qu'il cherche à reconnaître lequel était voué à sa fille...

Mais, ayant entendu un bruit de pas. — c'était Pierre Malgorn qui venait vers lui, — le vieux pilleur d'épaves a pris sa course vers l'enclos des morts, serrant les croix souillées avec ses grosses mains qui tremblent. Il hésite une minute, comme s'il voulait jeter les *proëlla* au vent, puis, vaincu par le respect, va les glisser dans l'urne de granit, après les avoir embrassés.

Alors, tel un arbre abattu par l'orage, il tombe devant le petit sépulcre où il vient d'enfouir les mânes fictifs des deux noyés, — tandis que leurs corps enlacés descendent au profond des abîmes, pour trouver leur reposée sur quelque roche froide, ancienne demeure des sirènes à la voix chantante, où les boucles de Mac'haïdik onduleront, déchevelées, avec le remous des vagues glauques...

EMILE VEDEL

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LÉON XIII

Des prophètes avaient annoncé que, dans la série des pontifes romains, Léon XIII serait « une lumière », *lumen*, et ils avaient ajouté : « une lumière dans le ciel », *lumen in cœlo*, ce qui voulait dire, je pense, que, planant au-dessus de la terre et des humbles soucis du tran-tran journalier, ce pape s'élèverait assez haut pour embrasser la vue des grands problèmes de l'humanité nouvelle et pour éclairer la route future, où la barque de saint Pierre se devrait engager.

Après les vingt-cinq années de ce pontificat, personne ne songerait à nier la grandeur ou la clarté de la lumière qui vient de s'éteindre. Mais au sein du Sacré-Collège et dans l'Église tout entière, les avis diffèrent sur la puissance effective de cet éclat pontifical. Parmi les cardinaux, les uns — le petit nombre — saluent en Léon XIII l'astre directeur de l'Église revivifiée, l'étoile de sagesse et de salut, qui précède l'aube radieuse des jours de victoire, la messagère du soleil et du jour. Les adversaires répondent avec ironie que la même étoile du matin est aussi la triste avant-coureuse du soir et de la nuit, et qu'à se tourner vers cet astre du couchant, on risque de marcher vers le déclin et vers la grande ombre. Les plus sceptiques et les plus cruels empruntent la comparaison de la fusée volante qui ne brille quelques instants, disent-ils, et

n'éblouit la foule que pour l'abandonner soudain en des ténèbres plus profondes, et ne monte si haut que pour laisser tomber, tristes et seuls témoins de sa folle entreprise, quelque rouleau de papier brûlé ou quelque baguette de coudrier noirci.

A qui voudrait juger en toute équité Léon XIII et son œuvre, il faudrait peut-être le recul du temps, le témoignage des pièces secrètes et les confidences des serviteurs ou collaborateurs intimes, — toutes choses que nos petits-neveux posséderont dans quelque deux cents ans. Mais les mêmes prophètes, nous ayant prédit ce qu'était Léon XIII, nous ont annoncé pareillement ce que l'Église devrait attendre et rencontrer dans son successeur, ce que, donc, elle n'avait pas trouvé en lui : *ignis ardens*, une flamme ardente. J'imagine que les prophètes ont, par là, voulu dire que la lumière, sans doute, est une grande et belle chose, mais que les temps ne sont pas encore venus où, pour conduire les hommes, il suffira de les éclairer : pour entraîner nos foules, il faut encore autre chose que la lucide mais froide raison. *Lumen in cœlo, Ignis ardens*, sages paroles des prophètes ! et que l'on devrait prendre pour texte d'une oraison funèbre, telle peut-être que ne l'eût pas entièrement souhaitée ce souverain autoritaire, qui tolérait mieux la louange que la contradiction, mais telle assurément que la mérite cet esprit didactique, amoureux de constructions logiques et de plans bien ordonnés.

Sa Béatitude l'Exarque des Bulgares m'exposait un jour ses idées sur la direction de son Église, sur le rôle des Bulgares et son propre rôle dans la Turquie régénérée, et, comme il me parlait de son respect pour le sultan Abd-ul-Hamid, ce nom (c'était en pleins massacres arméniens) provoquait mes réserves, mes objections détournées : « Parlez plus net, interrompit l'Exarque; formulez toute votre pensée : oubliez que je suis une Béatitude. » Je voudrais oublier ici que Léon XIII fut une Sainteté. Dans cette chronique des politiques humaines, je tâcherai d'exposer pleinement, en leurs formules et langage spécifiques, les conceptions de ce lumineux esprit, telles que je les aperçois, sans les juger, sans y contredire, en dépouillant toutes convictions ou préférences personnelles. Mais j'exposerai pleinement aussi, en ses occa-

sionnelles faiblesses, la conduite de ce souverain qui fut le plus grand politique peut-être, le meilleur diplomate assurément de l'Europe contemporaine : pour être un pape, il n'en fut pas moins un homme.



Quand, au début de l'année 1878, Léon XIII succéda à Pie IX, Rome depuis huit ans bientôt était aux mains des Piémontais. Dépouillée de son pouvoir temporel, la papauté depuis huit ans se déclarait captive. Au fond du Vatican, elle avait relégué toute sa vie. A cette prison et à cette attitude de prisonnière, elle avait paru désormais borner ses raisons de vivre. Au monde toujours attentif, mais indifférent, elle ne cessait de répéter : « Sauvez Rome ! délivrez le Saint-Père ! » Vainement, pour émouvoir sur son propre sort, elle essayait d'y lier le sort d'autrui : « Sauvez Rome et la France ! Leur commune défaite exige une commune revanche. » Le monde restait sourd : il avait depuis trop longtemps l'habitude de demander, et non d'offrir, à Rome le salut.

Léon XIII abandonna cette attitude. Pendant quelques années, il aurait encore pu la maintenir comme une protestation pleine de dignité. A la longue, elle risquait de devenir une humble et dangereuse posture. Le malheur affiché n'émeut la foule que durant quelques jours : il fait bientôt le désert ou n'attire plus que les quolibets. Le malheur volontaire excite plus facilement encore la dérision. Un prisonnier gémissant et s'entêtant néanmoins à ne pas s'évader eût fini par lasser les oreilles les plus complaisantes. Il fallait ou quitter Rome pour fuir les persécuteurs, ou cesser de gémir sur le malheur d'y rester captif.

Quitter Rome ; après le Quirinal, abandonner aussi le Vatican ; déserter le tombeau de Pierre et vingt siècles d'adorations et d'histoire ; au hasard des jours, de gîte en gîte, s'en aller à travers l'Europe grossir le nombre des royautés en exil et des grandeurs déchues ; épuiser tour à tour la complaisance de tous les hôtes et finir, peut-être, à bout d'épreuves, en la familiarité de quelque trop puissant État ou de quelque prince minuscule ! Un pape de quarante ans, Espagnol aven-

tureux, Allemand mystique ou Français passionné d'absolu, eût peut-être, avec la coquille et le bourdon, entrepris ce pèlerinage. Léon XIII avait soixante-huit ans. Il était Italien, et doublement Italien, ayant été diplomate.

Léon XIII ne quitta pas le Vatican. Il parla quelquefois encore de sa prison et de ses persécuteurs. Il ne voulut pas se considérer, ni que le monde le considérât comme libre. Jusqu'à son dernier souffle, il réclama le patrimoine de Saint-Pierre et la liberté souveraine du pontife romain. Mais dans cette réclusion, tout en rappelant sans trêve les droits éternels de la Papauté sur la Ville conquise, tout en maintenant contre le chef et les serviteurs de la conquête l'anathème et les protestations de son prédécesseur, il pensa que la question romaine ne pouvait plus être le centre des affaires catholiques, mais qu'il fallait chercher d'abord le royaume de Dieu pour retrouver l'autre par surcroît.

En ce temps où le monde entier s'ouvre aux volontés et aux entreprises des peuples chrétiens, où, rayonnant par toutes les frontières de l'Europe chrétienne, la loi du Christ s'établit dans les deux hémisphères, où, après les Amériques, l'Afrique barbare et l'Asie païenne voient la croix se planter à tous leurs carrefours, où partout les faux dieux reculent, où dans l'Islam, qui fut jadis le seul adversaire redoutable, les faux prophètes essaient vainement de réveiller la torpeur des fanatismes terrassés, Léon XIII pensait qu'un pape ne serait rien, qui bornerait sa vue à l'Italie ou à l'Europe. Il voulut rendre à la Papauté son vrai nom et son vrai rôle. Elle est romaine, sans doute ; mais elle est « catholique » aussi, c'est-à-dire : universelle. L'univers seul la doit contenir. Qu'importent les murailles ou les frontières dressées par la politique éphémère des hommes ? Au delà des murs du Vatican, des remparts de Rome, des frontières de l'Italie, et même des montagnes et des mers, c'est à l'univers chrétien que le Pape doit distribuer la parole et les grâces divines. Aux regards de Léon XIII, la Papauté n'était plus seulement une puissance italienne : c'était d'abord une puissance « mondiale », comme disent les gens d'aujourd'hui.

Directrice et conseillère du monde chrétien, modératrice de tous les excès, consolatrice de toutes les misères, arbitre

des peuples et des rois, zélatrice de vérité et de justice, dispensatrice de bonheur et de paix, souveraine de tous les hommes de bonne volonté, c'est dans l'univers entier, pensait Léon XIII, que la Papauté doit être la servante et l'interprète de Dieu. A la tête du genre humain, le Pape cesse de n'être que le prince des Romains, pour succéder véritablement au prince des apôtres, comme chef unique de tous les peuples appelés par le Seigneur à la connaissance de sa Nouvelle Loi. Donc à la tête du christianisme entier, le Pape retrouve sa place véritable. Ramener sous la houlette de saint Pierre le troupeau mondial des chrétientés errantes et rétablir autour du Saint-Siège l'unité apostolique est la première tâche des pontifes à venir. Et voici comment cette tâche se présentait aux yeux du successeur de Pie IX.

Depuis le Christ, à travers les siècles, trois grandes brouilles ont divisé en clans ennemis la famille des enfants de Dieu : le schisme de l'orthodoxie a détourné vers Constantinople le christianisme grec et slave; l'hérésie du protestantisme a séduit vers Genève, Londres, l'Allemagne ou la Hollande, la majeure partie du christianisme germanique et anglo-saxon; de Paris, enfin, l'apostasie révolutionnaire, répandue sur tout le christianisme latin, menace d'entraîner peuples et gouvernements vers les autels de la déesse Raison. Réconcilier les schismatiques, ramener les hérétiques, ressaisir les apostats : grande et multiple entreprise sans doute, semée de difficultés et de périls, décourageante même par son immensité, mais bien moins âpre en réalité que dans l'apparence, et bien plus réalisable aujourd'hui que durant les siècles passés ! En ces siècles scolastiques, formés par la seule éducation des clercs et ne parlant qu'un langage religieux, les discords revêtaient l'appareil des théologiens. Ils portaient en eux des prétentions dogmatiques, qui rendaient discussions et « combinaisons » impossibles. Car les choses de ce monde sont toujours discutables, arrangeables, conciliables; il n'est pas d'affaires humaines qui ne soient susceptibles de « combinaisons ». Mais la parole de Dieu, la vérité, le dogme, est immuable et intangible, parce que « la vérité venue de Dieu a d'abord toute sa perfection » : transmise à travers les âges par la chaîne ininterrompue, par « la divine tissure »

des pontifes infaillibles, elle a passé de Dieu au Christ, du Christ aux apôtres, des apôtres à l'Église, *Ecclesia ab Apostolis, Apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*, sans jamais s'obscurcir ni s'altérer. Sur le dogme, il n'est pas de transaction possible, pas de discussion soutenable, il n'est même pas de colloque vraiment religieux : quand le successeur de Pierre, le vicaire de Dieu, a parlé, le monde doit s'incliner et croire, sans chercher les raisons, sans discuter les termes. Mais schisme, hérésie, apostasie, tous ces discords ont-ils leurs causes profondes et leurs motifs de durée dans quelque réelle méconnaissance du dogme, dans quelque négation ou dans quelque ignorance de la parole de Dieu? Léon XIII pensait que le dogme aujourd'hui n'est plus engagé dans ces querelles tout humaines.

La Révolution sans doute a prétendu rejeter la loi divine. Mais le schisme et l'hérésie l'ont prétendu conserver, et ce n'est point contre le dogme vraiment que ces chrétiens demeurent en révolte. Les premiers fauteurs du schisme et de l'hérésie ont allégué des motifs dogmatiques en apparence. Leurs contemporains et leurs successeurs immédiats n'ont aperçu et retenu que ces motifs superficiels. C'est que l'humanité parle tour à tour différents langages et que, pour formuler toutes ses pensées, elle recourt successivement aux différentes notations que la science du jour lui rend plus familières. Aujourd'hui, voyez comment elle « mathématise » toutes choses : matérielle, sentimentale, politique, privée, scientifique ou morale, une question ne lui apparaît clairement que chiffrée ou dessinée en courbes chiffrables; l'humanité d'aujourd'hui ne pense et ne vit que dans les nombres et les formules algébriques. L'humanité d'autrefois « dogmatisait ». Elle ne pensait et ne vivait que dans la théologie et les formules dogmatiques. Dans le dogme, elle cherchait la raison et l'expression de tous ses actes, sentiments, passions, entreprises, rêves et ambitions. Le dogme lui servait à diriger ses études les plus désintéressées et ses calculs les moins avouables. Le dogme couvrait toutes ses énergies d'un vêtement chrétien; mais il couvrait aussi toutes ses faiblesses d'un déguisement religieux.

Sans vouloir s'arrêter à ce déguisement, Léon XIII pensait

que, dépouillés par le temps de leurs vaines apparences, l'hérésie et le schisme laissaient voir les passions humaines, les seules passions humaines, — l'ambition, l'égoïsme et surtout l'orgueil, — à la racine profonde. Le dogme n'étant plus en cause et les seuls intérêts humains continuant le schisme et l'hérésie, les combinaisons de la politique humaine en pourront triompher quelque jour.



Le schisme des Byzantins ne vint à la rupture ouverte qu'en alléguant et mutilant le dogme de la Trinité. Mais auparavant, depuis quatre siècles déjà, alors que nulle discussion n'ébranlait encore l'unité fondamentale des croyances, le conflit menaçait. Depuis la fondation de Constantinople et le transfert de l'Empereur sur les rives du Bosphore, ce conflit était préparé par l'orgueil des patriarches byzantins, favorisé par l'indépendance des autres patriarches orientaux. Plus haut même que Constantin, il faut pour le comprendre remonter jusqu'aux temps apostoliques. Il n'éclata que huit siècles après les apôtres; mais, au lendemain de leur prédication, entre le christianisme grec et le christianisme latin une différence existait déjà, que nous voyons bien aujourd'hui et par où la rupture devait se produire. Différence de dogme, différence profonde, différence essentielle? non pas. Mais différence adventice, différence de tempérament, différence de discipline.

Dans la Rome autocratique des Césars, et dans les provinces de l'Occident, toutes pénétrées de l'omnipotence romaine, le christianisme avait été dénoncé, condamné, persécuté, jeté aux bêtes : il n'avait pu vivre qu'en l'ombre sinueuse des Catacombes, sous le mystère et la discipline des réunions secrètes. Il y avait pris l'habitude du mot d'ordre et de la consigne, des guides indiscutés et de l'obéissance passive. La soumission de chacun aux moindres ordres du chef suprême, non seulement dans la croyance, mais encore dans la vie quotidienne et dans la conduite des affaires humaines, était la condition première du salut commun. Aidé d'ailleurs par le tempérament et l'éducation de ces provinces romaines, qui,

sortant à peine de la barbarie, ont toujours vécu sous la tutelle de Rome et que le droit et l'armée ont pliées à la discipline ponctuelle, le christianisme latin est devenu, du haut en bas, une hiérarchie strictement ordonnée. Un seul pape y commande à tous les évêques.

Dans les provinces hellénisées de l'Europe orientale et de l'Asie, au contraire, la liberté grecque a toujours laissé sa marque. La persécution y fut presque inconnue. Librement, au grand jour, les Églises germèrent et prirent racine, chacune en son terrain, en une certaine exposition, avec des besoins spéciaux et des mœurs particulières. Parmi ces Églises, aucune n'oubliait d'abord l'origine commune ni le devoir de soumission envers le chef des apôtres, envers celui que le Seigneur a fait la pierre fondamentale de tout l'édifice. Mais chacune invoquait avec plus de ferveur celui des apôtres ou disciples du Seigneur qui l'avait elle-même établie et, successeurs de ces différents apôtres, plusieurs patriarches guidaient de leurs conseils les succursales des grandes métropoles, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, etc. Du haut en bas de ce christianisme levantin, ce n'était donc pas une discipline militaire qui subordonnait des officiers et des soldats aux paroles, au moindre geste du chef suprême. Une fraternelle concorde et une filiale déférence étaient seules nécessaires et efficaces à maintenir l'harmonie entre les membres raisonnables et majeurs de cette famille heureuse.

Sous le couvert d'une discussion théologique, le schisme ne fut en réalité que le conflit de la liberté grecque et de la discipline latine. Les contemporains ont pu s'y tromper et croire que le dogme était en cause. Mais les véritables chrétiens ne sauraient s'y tromper aujourd'hui. Le spectacle de cette orthodoxie et son histoire montrent la perpétuelle impatience de ce christianisme oriental à supporter une harmonieuse union. Autour du dogme, qu'elles proclament être seules à défendre et seules à conserver, ces Églises orthodoxes sont-elles réunies? Elles ont un chef nominal. Elles citent dans leur liturgie le nom du Patriarche de Constantinople. Derrière ce nom, existe-t-il une puissance directrice? Église russe, Église roumaine, Église serbe, etc., le Patriarche a-t-il un contrôle effectif sur les provinces de son autorité? cette

autorité même, spirituelle en théorie, s'est-elle établie et maintenue dans la pratique autrement que par le secours et dans les limites de portée d'un glaive temporel?

Établi jadis par l'autocratie byzantine, le Patriarche ne s'est maintenu que par l'autocratie turque. Usurpateur du pouvoir apostolique, il ne vit que par la grâce du Khalife, successeur de Mahomet. Il n'est qu'un fonctionnaire turc, imposé et préposé par le Sultan à la soumission des Églises esclaves. A mesure que le Turc s'en va, chaque nouvelle Église, délivrée du Croissant, rejette cette tyrannie. Athènes elle-même a son synode particulier et ne reçoit plus les ordres de celui qu'elle nomme pourtant le Patriarche grec. Hors de Turquie, le pouvoir de ce Patriarche n'est plus qu'une ombre. Dans l'intérieur même de la Turquie, il suffit de la connivence ou de la tolérance musulmanes pour susciter contre lui quelque schisme nouveau : par les firmans du Grand Turc, un Exarque bulgare siège à Constantinople en face du Patriarche grec.

C'est que ce Patriarche, grec en effet et seulement grec, a toujours mis les profits de son Église et le bénéfice de sa race avant les intérêts du christianisme et le souci de l'humanité. Ce n'était pas pour défendre le dogme, — quoi qu'il en pût dire, — qu'il avait provoqué le schisme : c'était pour donner à ses Grecs la prééminence qu'ils enviaient aux Latins. Pour le seul avantage et pour la seule gloire de ses Grecs, il séduisit autour de lui les Églises égarées. Par une habile confusion de termes, il sut durant des siècles les maintenir en leurs illusions. Durant des siècles, par la seule vertu du nom de Constantin ou par l'autorité de ses impériaux successeurs, Constantinople et christianisme, « grec » et « chrétien » semblèrent aux peuples du Levant termes inséparables, indiscernables, synonymes. Les Églises aujourd'hui et les peuples aperçoivent la tromperie grecque. Chaque peuple affranchi réclame son Église nationale. Chaque Église restaurée revendique sa liturgie particulière. Constantinople ne conserve que le souvenir de son apparente suprématie. Si les Églises nationales n'ont pas encore rompu toute attache avec elle, c'est que leurs intérêts et leurs rêves nationaux ne sont pas encore trop gênés par cette apparente soumission au patriarcat débile. Mais que demain le Turc disparaisse et qu'une puissance

chrétienne installée à Constantinople vienne étayer ce pouvoir caduc du Patriarche pour en faire l'instrument d'une politique humaine : on verra tout aussitôt les autres peuples imiter l'exemple des Bulgares ; partout, des Exarques ou Patriarches indépendants relèveront les antiques privilèges, que méritent à leurs Églises, bien plutôt qu'à Constantinople, l'ancienneté de leur fondation, la durée de leur gloire, la suprématie des apôtres qui les fondèrent, et le juste souci des intérêts nationaux dont elles ont aujourd'hui la garde.

Tiraillé entre ces Églises rivales, le christianisme levantin, pensait Léon XIII, penchera bientôt vers l'anarchie. Il s'égarera en de mortelles disputes. Quelque temps encore, il trouvera dans l'inébranlable fidélité de ses peuples la force de survivre à ses divisions. Mais viennent les premiers assauts des incrédules, les séductions des hérétiques, les violences des apostats : il sentira le besoin, la nécessité d'une vivace cohésion, d'une salutaire et vigilante autorité. « Toute maison divisée périra. » Avant un demi-siècle, peut-être, l'orthodoxie n'apercevra son dernier salut que dans un retour à la filiale obéissance. Dans le giron seulement de la mère commune, dans l'affection de tous leurs frères chrétiens, sous la paternelle autorité du successeur de Pierre, — là, mais là seulement, — les orthodoxes retrouveront la concorde, le repos, la vie.

C'est ce jour bienheureux, disait Léon XIII, que la Papauté vraiment catholique doit prévoir et préparer. Que dès maintenant elle tourne sa bienveillance et son indulgente attention vers ces Églises orientales. Qu'elle se montre à elles, telle que l'ont faite les siècles nouveaux de sécurité et de victoire, et non telle qu'elle devait être, pour le salut de tous, aux temps d'angoisses et de persécutions. Elle reste toujours inébranlable, inflexible sur le dogme, qui dans son moindre détail, dans sa dernière lettre, est d'institution divine. Mais, dans les choses humaines, qu'elle proclame son habitude et sa volonté de faire la part du contingent et du variable ! Si le dogme vient de Dieu et si l'autorité en vient aussi, la discipline vient des hommes : elle n'est que l'expression humaine des rapports établis par le Seigneur. Comme toutes choses humaines, cette expression se peut modifier. Aux temps de lutte, il fallait

une discipline de fer. Aux jours de paix suffit une filiale déférence.

Parmi elles, déjà, les Églises du Levant ont quelques exemples de la tendre sollicitude et de l'intelligence éclairée avec lesquelles Rome voudrait étudier les besoins de ces filles lointaines, considérer leurs traditions et leurs mœurs, admettre leurs préférences et leurs habitudes, et concilier leurs désirs avec ses propres nécessités, — dans tout ce qui n'est pas la parole de Dieu. Parmi ces Églises levantines, il en est déjà qui, revenues au bercail et toutes radieuses de cette union, se sont fait du titre « unies » leur parure distinctive. La Syrie, la Chaldée, l'Arménie, l'Égypte et la Bulgarie connaissent ces chrétientés-unies, qui se réclament de l'obéissance romaine, tout en conservant une autonomie relative, une langue nationale, une liturgie particulière. Dans le gouvernement de ces Églises, Rome ne sait-elle pas combiner aujourd'hui deux choses autrefois inconciliables, le principat romain et la liberté levantine?

Les politiques de ce monde allégueront que le schisme n'est plus seulement un groupement d'Églises sous un patriarche grec. C'est devenu un groupement d'États sous un empereur russe. Derrière le patriarche de Constantinople, le tsar de Saint-Pétersbourg maintient l'unité et fait la force de l'orthodoxie. Comme le tsar a mis en cette orthodoxie la base même de toute sa politique, il ne souffrira pas qu'elle chancelle et disparaisse. Aux avances conciliatrices, aux arrangements, aux combinaisons de Rome, Saint-Pétersbourg opposera toujours la dureté et l'absolutisme d'un refus.

— Les véritables chrétiens répondent que toutes les choses humaines sont changeantes, la politique des empires et la volonté des individus, et que les tsars, comme les autres hommes, ne vont que dans les chemins tracés par le Seigneur. Quelle étrange révolution a détourné le cours de la politique russe en ces années dernières! Autrefois Constantinople était le but unique de ses efforts : les Églises de l'orthodoxie étaient alors le plus vaste de ses domaines convoités, et les peuples orthodoxes, le plus puissant de ses moyens d'action. Aujourd'hui, délaissant la route européenne de Byzance, c'est vers l'Asie, vers les capitales asiatiques, Téhéran, Kaboul,

Séoul et Pékin, que Saint-Pétersbourg semble tourner tous ses désirs. Pour le service de cette politique mondiale, l'instrument de l'orthodoxie peut-il rester son arme unique? Est-il même une arme suffisante ou seulement utile ? Saint-Pétersbourg garde encore avec le Patriarche les relations d'autrefois : elle s'en proclame toujours la servante et la protectrice tout ensemble. Mais pour le besoin de ses rapports nouveaux avec l'Islam d'Anatolie, de Perse, d'Afghanistan, de Chine ou de l'Inde, elle a dû lier des relations toutes pareilles avec le Khalife de Constantinople ou les saints personnages musulmans de Bokkara et de Khiva. Et elle vient de nouer encore les mêmes relations avec le Lama de Lhassa pour ses rapports nouveaux avec le bouddhisme de Mongolie, de Chine et de Corée.

La diplomatie du tsar est donc toujours religieuse ; mais elle a cessé d'être exclusivement orthodoxe ou même chrétienne. Et déjà son attachement ancien à l'orthodoxie lui suscite mille embarras en ses entreprises les plus chères. La jalousie de l'Europe lui ferme la route de Byzance et l'entrée de la Méditerranée par le Bosphore. Vers cette mer libre, c'est par une autre voie que la Russie doit orienter sa descente. Les Balkans lui opposant une barrière infranchissable, c'est aujourd'hui le Taurus et le plateau anatolien qu'elle pense traverser. La domination turque en Asie barre cette route : obstacle dérisoire. Mais le peuple arménien l'occupe et la défend. Et ce peuple, même massacré par Abd-ul-Hamid, préfère encore l'esclavage et le couteau musulmans à la délivrance orthodoxe, parce que ceux-là coûtent la vie à nombre d'individus, de familles, de communautés entières, mais que celle-ci coûterait l'existence à toute la nation. Car l'Arménie a ses Églises chrétiennes, — l'une schismatique et l'autre « unie », mais ni l'une ni l'autre orthodoxes, — qui personnifient la nation, conservent la langue, continuent l'histoire et ménagent l'avenir. Le Turc musulman a laissé vivre ces Églises. Les Arméniens savent qu'en Transcaucasie, le premier soin de la Russie orthodoxe fut de les supprimer.

Plus la Russie s'engagera dans cette descente vers l'Euphrate et vers le golfe d'Alexandrette, mieux elle verra combien une politique chrétienne, et non plus seulement orthodoxe, faci-

literait son avancée. En Arménie, en Syrie comme en Chaldée, elle aurait bientôt ses meilleures auxiliaires dans ces Églises-unies, que le pontife romain dirige. A travers toute l'Asie, pareillement, la Russie trouverait la catholicité sur son chemin pour lui préparer les étapes. En Perse et en Mandchourie, elle rencontre déjà les missionnaires de la Papauté. En Chine, elle sait bien que le seul catholicisme tient sur les fleuves la place envahissante que l'Islam a conquise sur les plateaux. Partout, ces fidèles serviteurs de Rome accepteraient dans le tsar un protecteur ou un sauveur chrétiens : ils refuseront toujours un tyran orthodoxe. Si donc la Russie veut poursuivre au dehors son grand rôle historique, si vraiment elle veut rester la « marche » de l'Europe aux frontières de l'Asie, le soldat de la chrétienté en face du paganisme, il faut qu'abandonnant ses errements schismatiques, elle se fasse le champion non plus de l'orthodoxie, mais de toute la chrétienté. Lieutenant temporel de l'Église unifiée, évêque-laïc de l'unité rétablie, le tsar aurait derrière lui toutes les forces chrétiennes. Mais la seule Papauté, restaurée en sa place véritable, lui pourrait déléguer cette lieutenance. Seul, le Pape aurait le pouvoir de confier au tsar dans le monde oriental le rôle que jadis à l'Occident il confiait au roi de France.

Et le tsar rencontre les mêmes problèmes dans sa politique intérieure. A la petite Moscovie d'autrefois, aux humbles et barbares souverains de Kiew et de Moscou, l'orthodoxie était un suffisant moyen d'unité. Mais dans les deux Russies actuelles d'Europe et d'Asie, comptez aujourd'hui le nombre de sujets chrétiens, non orthodoxes, que le tsar possède en Finlande, en Pologne, au Caucase. Par son attachement aveugle à l'unique orthodoxie, le tsar peut semer, il sème déjà, entre son gouvernement et ses peuples les aigres ferments de la guerre religieuse. Ce gouvernement cherche et puise dans la foi, dans l'obéissance et dans l'amour chrétiens de ses peuples la plus sûre garantie de son propre pouvoir : le tsar veut toujours apparaître au monde slave comme le délégué du Christ, le représentant et le défenseur de la Croix. Mais la Russie et la Slavie contemporaines ne peuvent plus admettre une telle politique sans que le tsar devienne véritablement le champion

de l'Église, non d'une église, le vidame du christianisme, non de la seule orthodoxie. C'est dans le christianisme restauré, disait Léon XIII, dans l'Église une et catholique, dans l'alliance et l'obédience du Pape, seul interprète de la parole divine, que le tsar, exécuteur des ordres divins, devra chercher bientôt le plus ferme soutien de son pouvoir absolu.

Au sein même de la Russie orthodoxe, il peut mesurer aujourd'hui les conséquences les plus directes du schisme et de la division : que de discordes, de scissions, de sectes, de prophètes, d'imposteurs, d'illuminés et de brebis errantes ou séduites! quelle incapacité des pasteurs à maintenir l'unité du troupeau! quelle propension du troupeau à suivre toutes les musiques de la folie ou la tentation de tous les chemins écartés! C'est que la seule unité persévère : le schisme multiplie. A l'orthodoxie politique comme à l'orthodoxie religieuse, aux États comme aux Églises, aux souverains comme aux évêques, aux sujets comme aux fidèles, le schisme après mille ans d'essai devient intolérable ou funeste. L'unité spirituelle et la concorde temporelle ne se peuvent plus rencontrer qu'en la seule obéissance à cette autorité pontificale que le Christ confia au prince des apôtres et que, de siècle en siècle, sans variations et sans discords, les pontifes romains se sont transmise.

Partant de ces principes et leur subordonnant sa conduite au Levant, Léon XIII durant tout son pontificat tendit une main conciliatrice aux Églises comme aux peuples orthodoxes. Il tâcha d'attirer les Églises à des colloques eucharistiques. Il envoya ses cardinaux tenter au pied du Calvaire une réunion des chrétientés. Il approuva et, de tout son pouvoir, appuya les tentatives de Monseigneur Strossmayer auprès des Slaves du Danube. Il fêta pompeusement le millénaire des grands apôtres de la Slavie, Cyrille et Méthode. Confiant surtout dans son intervention personnelle auprès des grands de la terre, il s'efforça de nouer avec la Russie d'intimes relations. Il ne laissa passer aucune occasion de témoigner aux tsars une affection vigilante. La première encyclique *Quod Apostolicis*, dirigée contre le régicide, reçut l'approbation de Saint-Pétersbourg. Désavouant les revendications nationales de ses fidèles Polonais, Léon XIII aplanit toutes les difficultés que le gouvernement russe pouvait trouver dans les

provinces catholiques de son empire. Il crut n'avoir point perdu sa peine le jour où un ministre russe, accrédité auprès du Saint-Siège. témoigna au monde que des rapports de cordiale intimité s'établissaient entre le chef spirituel du catholicisme et le chef temporel de l'orthodoxie.

***

Après le schisme, l'hérésie. Aux yeux de Léon XIII, l'hérésie tout pareillement pouvait et devait être ramenée par des conciliations d'intérêts ou par des combinaisons de principes tout humains, sans nulle atteinte au dogme intangible. A qui veut bien y regarder de près, pensait-il, à quiconque a gardé les certitudes de la foi, il apparaît clairement aujourd'hui qu'ici encore le dogme peut n'être pas en cause, et, à qui garde aussi l'invincible espérance du prochain triomphe de l'Église et de la vérité, il apparaît plus clairement que l'union rétablie est l'unique salut, le suprême intérêt des protestants et de leurs guides. Autour de Léon XIII, toute une école d'historiens et de polémistes entreprit la démonstration de cette double vérité.

Dès l'origine, nous disent-ils, est-ce le dogme divin qu'avant tout les prétendus réformateurs du XVIe siècle entreprirent de renouveler? n'est-ce pas au contraire les mœurs qu'ils eurent la prétention de purifier et de rendre plus conformes au dogme même? Les auteurs de la Réforme alléguaient sans doute, comme les auteurs du schisme, un prétexte dogmatique : ils parlaient, eux aussi, un langage de théologiens. Mais ils ne réussirent même pas à s'entendre sur le point précis de doctrine qu'ils comptaient attaquer ou définir. Les « variations » dogmatiques furent le premier caractère et la première faiblesse de l'hérésie. Ce n'est pas que, à l'origine, le protestantisme se fît de ces variations mêmes le titre d'honneur et le droit à la vie dont il voudrait maintenant se parer. Empruntant aujourd'hui le langage de la science biologique, comme il empruntait il y a quatre siècles le langage de la théologie, il parle maintenant de « l'évolution des dogmes » et des variations rationnelles, indice et caractère certain de la science qui progresse. Mais les premiers réfor-

mateurs eussent rejeté bien loin ce langage et cette conception, non comme hérétiques seulement, mais comme impies.

Car Daillé et Jurieu, pour prendre les successeurs immédiats de la Réforme, proclamaient encore que « la religion chrétienne n'est pas un ouvrage de l'esprit humain, mais un don du Fils de Dieu. Le christianisme est sorti parfait et fourni de toutes ses parties, de la main de son auteur... Il n'a pas été formé peu à peu et perfectionné comme les productions des hommes, à qui leur infirmité ne permet pas d'achever tout d'un coup ce qu'ils entreprennent... Y aurait-il eu de la sagesse en Dieu d'instruire si imparfaitement son Église et de laisser à la postérité la charge d'ajouter les parties essentielles? » Voilà ce que pensaient et disaient les théologiens, les vrais théologiens de la Réforme, et voilà ce que proclame aussi l'Église romaine. Les protestants d'aujourd'hui, qui veulent après coup légitimer la Réforme par des arguments scientifiques, sont de grands savants peut-être, des critiques et des historiens. Mais ils n'ont vécu, ils n'ont puisé leur esprit que dans les sciences humaines : aux yeux du chrétien véritable, il est trop visible qu'ils transportent dans la science divine les méthodes et les théories qui en sont la négation même.

Car le chrétien véritable sait que le dogme n'a pu venir que de Dieu par l'intermédiaire du Christ. Venant de Dieu, science et vérité parfaites, il n'a pu venir que parfait. Transmis par le Christ, il n'a rien perdu assurément de cette perfection. Puis, choisi, instruit et soutenu par le Christ, le prince des apôtres reçut avec ce dogme la force nécessaire à le transmettre sans défaillance. Si les protestants veulent être logiques en leurs croyances, ils verront que ce message divin ne pouvait pas être confié à un homme sans que l'esprit divin écartât de lui toute possibilité d'erreur. L'existence même et le don divin du dogme à l'Église impliquent l'existence d'un interprète infaillible et le don divin de l'infaillibilité à celui que le Seigneur charge de mener cette Église dans les chemins de sa Loi. Les premiers Réformateurs proclamaient la perfection du dogme. Ils admettaient l'infaillibilité de l'Église. Mais ils nièrent l'infaillibilité du Pape et voulurent opposer à la vacillante sagesse d'un seul, disaient-ils, la ferme lumière de tous.

Pourquoi cette révolte contre le successeur de Pierre? Si une définition dogmatique, émanée de Rome, souleva la tempête, quelle autre définition plus assurée, la Réforme mit-elle à la place?

Les historiens catholiques pensent donc que les arguties des théologiens, comme aussi les cupidités des princes, ne furent que les prétextes ou les instruments de la Réforme; la vraie source leur en paraît être ailleurs.

Ce ne fut point contre Rome égarée et maîtresse d'erreurs, disent-ils, que la Réforme se leva. Ce fut d'abord contre Rome corrompue et maîtresse de vices. En leur ferme mais lourde conscience, en leur intelligence synthétique mais non déliée, les gens du Nord, contemplant avec horreur les mœurs toutes païennes des pontifes de la Renaissance, nièrent imprudemment que la faillibilité humaine dans les mœurs se pût concilier avec l'infaillibilité divine dans la foi. En cela, ils eurent une étrange conception de la justice de Dieu. Parce que le Seigneur, pour le salut éternel de son Église et pour la sauvegarde de la vérité, a donné et donne au successeur de Pierre un esprit infaillible dans les choses de la foi, ils auraient voulu que par surcroît, dans les choses humaines, à seule fin d'assurer à cet homme le bonheur en ce monde et le salut dans l'autre, il lui fît le don gratuit d'une vie exempte de tentations et de faiblesses! Pour que la justice divine demeure équitable, égale à tous, il faut que le Pontife comme les autres hommes reste exposé dans les choses humaines à la tentation, qu'il ait à lutter contre l'Ennemi, qu'il puisse même succomber aux embûches et que plus tard il soit forcé, comme le moindre des fidèles, de rendre compte au souverain Juge de ses erreurs en cette vie humaine.

Par cette méconnaissance des justes arrêts de Dieu et des faiblesses indispensables à la nature de l'homme, — proclament les mêmes historiens, — la Réforme sacrifia le dogme à la morale, la soumission envers la vérité divine à la recherche des vertus humaines. Elle s'imagina que celles-ci pourraient survivre à celle-là. Après trois siècles de vains efforts, qu'elle considère aujourd'hui son œuvre! Laissez le dogme et n'examinez même pas ce qu'il en demeure en cette doctrine du protestantisme actuel, si peu fait aux études divines qu'il en

vient de bonne foi à leur appliquer les expédients des études humaines. Quel spectacle pourtant que la déchéance continue qui, depuis trois siècles, par une pente irrésistible, a fait couler le protestantisme de la foi orthodoxe à l'hérésie dogmatique, puis aux variations de toutes sortes, puis au libre examen, à la discussion effrénée, à l'agnosticisme enfin et à l'indifférence! Que doit croire en nos jours un protestant pour mériter ce nom? et que peut-il ne pas croire? Si les titres de « fidèle » et de « croyant » sont les premiers synonymes de « chrétien » aux regards de l'histoire et de Dieu, comment le protestantisme aujourd'hui serait-il encore une secte chrétienne?... Mais laissez le dogme divin et voyez seulement ce que la morale humaine a pu gagner à cette ruine de toute croyance.

Les écrivains catholiques pensent qu'aujourd'hui les conséquences morales de l'hérésie apparaissent à tous. Après la Réforme, durant trois siècles encore, disent-ils, le monde chrétien vécut suivant les lois de la morale chrétienne par le prolongement des vieilles habitudes ou, pour parler comme les savants, par les effets de cette hérédité qui, dans les générations hérétiques ou incrédules, faisait survivre les vertus des ancêtres chrétiens. Fondée sur cet antique usage, maintenue sans discussion par le respect irrationnel des individus, passée à l'état d'impératif dogmatique dans les concepts des philosophes et à l'état de proverbes dans la sagesse instinctive des foules, la morale chrétienne a survécu trois cents ans, parmi les réformés, au coup mortel de l'hérésie. Aujourd'hui, elle s'effondre comme ces lierres parasites qui, montés autour d'un arbre vigoureux, l'étouffent, puis, vivant à ses dépens, grandissent, se déploient, enchantent le regard par leur végétation luxuriante : passe un coup de vent; tout chancelle; l'arbre est mort; rien ne peut soutenir le fragile édifice de cette frondaison.

Croyant donc servir la morale, les protestants ont jadis livré le dogme aux entreprises de la science humaine. Or, voici que, prenant la morale à son tour, cette même science la dissèque, la mutile, la réduit en une poussière de préjugés héréditaires, de recettes expérimentales ou de formules scientifiques, c'est-à-dire variables et humaines, dépendant des

visions et perceptions passagères de nos sens ou des conceptions hallucinées de notre cerveau. Sur une telle morale, disent aux protestants les écrivains de Léon XIII, essayez de construire ou de maintenir une société, des mœurs, des lois, non pas même chrétiennes, — humaines. Les plus francs adversaires de l'Église, ceux-là mêmes qui, dépassant l'hérésie protestante, sont allés d'un bond jusqu'à l'apostasie révolutionnaire, doivent aujourd'hui reconnaître et confesser l'impossibilité de l'entreprise. De la tribune française, peu habituée à pareil langage, un ministre le dira, dont pourtant la seule ferveur anticléricale sera la raison de subsister : « On ne peut pas enseigner la morale sans l'aide et le langage de la religion ».

Ruinée par l'hérésie, par les folles discussions, par les examens déréglés et par les fantaisies individuelles des hérétiques, la morale, concluent les catholiques, ne peut être restaurée que sur une base immuable. Car une règle applicable en tous lieux et tous temps (et si la morale n'est pas applicable à tous les hommes et à tous les actes, elle n'est rien) ne peut s'imposer à la conviction et à la rébellion des hommes que par l'immutabilité. Où trouver cette base immuable dans le flux et le reflux perpétuels des choses humaines ? Aux hérétiques les plus endurcis, il doit apparaître déjà que la morale n'a de fondement assuré que dans la parole divine, dans le dogme. Demain, ils comprendront que le dogme ne se pouvant rencontrer en dehors de l'Église, la morale n'a de restaurateur possible, de défenseur assuré que le Pape, interprète du dogme et truchement infaillible de Dieu. Il se peut qu'étant homme lui-même ce truchement ne conforme point tous ses actes aux règles qu'il interprète : ainsi font en ce monde tous les interprètes de vérités. Mais il ne se peut pas qu'en dehors de lui l'humanité chrétienne trouve un guide vers la paix de la conscience et vers le bonheur dans la vertu.

Avec cette vue de la Réforme et du monde réformé, Léon XIII pensa qu'après trois siècles de tristes expériences, le protestantisme mesurait et regrettait ses erreurs, qu'après sa débauche de folle indépendance, il revenait lentement, mais qu'il revenait au bercail. En cette Angleterre, qui avait tourné contre le papisme la première haine de ses citoyens,

voici que les représentants autorisés de l'Église officielle reprennent le chemin de Rome. Derrière cette Haute Église, la nation anglaise reviendra chercher les conseils de la divine sagesse, comme elle a suivi jadis les hérétiques exemples. A toutes les communautés et nations protestantes, le temps et l'immoralité grandissante des foules apprendront le même chemin. Ici encore, le Pontife, pensait Léon XIII, n'a qu'à ménager aux fils repentants la tendresse de l'accueil. Forte de son éternité, qui lui permet une patience sans limites, la Papauté doit sans crainte des refus, sans fausse honte des échecs, tendre à la Réforme une main toujours ouverte.

Le premier soin du successeur de Pie IX fut de négocier avec l'empereur d'Allemagne une trêve, puis une paix dans la guerre religieuse du *Kulturkampf*. La paix rétablie, oublieux de dix ans de persécution, il se fit tout aussitôt l'auxiliaire de l'empereur hérétique dans le gouvernement de son Empire. Par lui, les catholiques d'Allemagne devinrent au Reichstag les plus dociles instruments de la volonté impériale. En Suisse, Léon XIII employa cinq années de négociations patientes et de concessions — purement verbales — à rétablir avec les cantons protestants, avec la cité même de Calvin, les rapports et l'entente diplomatiques que l'intransigeance de Pie IX avait fait rompre. En Angleterre, mieux encore, c'est contre les Irlandais, contre le clergé et le peuple catholiques, que Léon XIII soutint le gouvernement de l'hérésie : il envoya en Irlande un nonce prendre parti contre la révolte des catholiques affamés; il combattit cette propagande de la Ligue agraire dont le clergé catholique était pourtant le meilleur organe. Comme il avait abandonné les Polonais au chef temporel de l'orthodoxie, Léon XIII livra les Irlandais au chef temporel et spirituel de l'anglicanisme.

*
* *

Mais envers l'hérésie comme envers le schisme, Léon XIII pensa qu'il devait laisser encore aux années de parfaire son ouvrage et de mûrir cette double moisson promise à ses successeurs. Ayant vu lever les premiers germes de réconciliation et de concorde, il compta sur le Seigneur pour les faire

grandir et fructifier, et il tourna ses efforts les plus adroïts vers la troisième partie de sa tâche, vers la soumission des apostats, qui lui semblait plus proche d'aboutir. Car le temps lui semblait venu où l'apostasie révolutionnaire, ayant porté ses dernières conséquences, allait tourner, comme toutes choses humaines, à la gloire du Seigneur et à la puissance de son Église. Après un siècle de révoltes contre les vieilles autorités, il apparaissait à Léon XIII que la Révolution, l'apostasie, n'aboutit enfin qu'à dresser plus haut et étendre plus loin le pouvoir nouveau de l'Église et l'influence rajeunie de la Papauté.

Durant les siècles antérieurs à la Révolution, le monde occidental avait connu ce régime des deux glaives, dont le pape Boniface VIII avait formulé la théorie en sa bulle *Unam sanctam*. En ces temps où la force conduisait l'humanité, où le glaive était le symbole et le seul instrument de la puissance, la Papauté, empruntant le langage du siècle, avait parlé de ces deux glaives institués pour le bien du monde, l'un spirituel aux mains de l'Église, l'autre temporel aux mains des princes et potentats. Léon XIII pensait que la Révolution abat celui-ci pour ne laisser aucun rival à celui-là. Car la Révolution a sapé jusqu'en ses racines l'autorité temporelle et ne laisse debout, dans le monde occidental, que le pouvoir du vicaire de Dieu. Désormais, seul défenseur de l'ordre, seul protecteur de la justice, seul mainteneur de la paix sociale, le Pape semblait à Léon XIII le suprême refuge de l'humanité contre la brute, de la civilisation contre la barbarie, de la société contre le désordre, de la propriété contre le vol, de la vie même contre le crime et la mort.

Si donc la Papauté n'eût envisagé que ses intérêts les plus proches ou même le seul intérêt lointain de l'Église et le bonheur spirituel des chrétientés, elle aurait dû ne pas entraver cette marche de la Révolution, dont le terme fatal n'était que trop facile à prévoir. Durant le XIX[e] siècle cependant, la Papauté n'épargna rien pour écarter, pour retarder au moins, la crise terrible où l'Occident se débat aujourd'hui. C'est que, fidèle au pacte qu'elle avait conclu avec Constantin et renouvelé avec Charlemagne, la Papauté voulut jusqu'au bout servir la cause des monarchies pour bien montrer au monde que, fidèle à la prospérité, elle n'était point oublieuse envers

le malheur. C'est aussi que, membre elle-même de cette confrérie des rois et responsable du patrimoine temporel que le Seigneur lui avait confié par le pieux intermédiaire de ces empereurs, elle fut attaquée dans ses intérêts. scandalisée dans ses convictions, révoltée dans ses notions de justice et toute désorientée en ses traditionnelles habitudes par les nouveaux principes de la Révolution. En mettant son autorité spirituelle au soutien de l'ancien régime, elle réussit du moins à en diriger et adoucir la ruine : s'effondrant trop brusquement, alors que rien n'était préparé pour en tenir la place et que les chrétientés d'Occident n'avaient pas encore déserté cet abri, le vieux pouvoir des rois eût enseveli sous ses décombres tout le bonheur présent, et la civilisation et, peut-être, la vie même des Églises occidentales.

Durant le XIXe siècle, la Papauté fidèle gardienne de l'ancien pacte multiplia donc ses avis à la puissance temporelle et ses démarches en faveur de l'autorité monarchique. A chaque regain de cette autorité, le Pape donna le ferme appui de ses milices. A Bonaparte, dompteur de la licence révolutionnaire, à Charles X, restaurateur de l'ordre ancien, à Napoléon III, continuateur du Premier Consul, les papes apportèrent leur alliance et leur concours. Alors même que, débordée par ses adversaires, trahie par sa volonté débile plus encore que par ses forces chancelantes, l'autorité temporelle abandonna sa propre cause, la Papauté n'abandonna point ce poste de la fidélité et de l'honneur. De 1801 à 1864, de Pie VII à Pie IX, du Concordat napoléonien à l'encyclique *Quanta cura* et au *Syllabus*, durant les trois quarts du XIXe siècle, les Papes essayèrent de maintenir pour le bonheur et le salut de l'Occident cette alliance du trône et de l'autel qui, durant tant de siècles, avait abrité la vie temporelle des Églises.

Mais, par la voix de Pie IX et par cette encyclique *Quanta cura*, la Papauté avait donné aux souverains son dernier avertissement. Une dernière fois, avant d'envisager d'autres possibilités temporelles, Pie IX leur avait rappelé sur quels principes reposait la forme de société, dont ils étaient les chefs, et quel pacte liait envers l'Église éternelle leurs éphémères royautés. En cette forme de société, passagère comme toutes

les choses humaines, Dieu avait établi le pouvoir paternel mais vigilant, la direction prudente mais énergique, d'un chef. A ce chef incombaient le pouvoir et la responsabilité, c'est-à-dire, avec la protection de la faiblesse et de la vertu, la répression de l'audace et du crime, avec la garde de la vérité, la correction de l'erreur, avec le respect des honnêtes libertés, la suppression de la licence. L'encyclique célébrait ce pouvoir des rois; mais elle montrait aussi la malfaisance et l'humaine fragilité de tout pouvoir refusant d'employer son glaive à la défense de l'Église. En cette dualité chrétienne des siècles d'autrefois, si les deux puissances devaient coexister, c'était pour vivre en harmonie. Mais l'une a reçu de Dieu l'infaillible sagesse et l'éternelle durée; l'autre n'avait que la force brutale et l'éclat éphémère. Quel rôle utile pouvait donc tenir l'absolutisme royal et quel titre invoquer au respect des peuples, le jour où il ne mettait plus ses droits humains sous le couvert de la légitimité divine, son existence passagère sous l'ombre de l'éternité chrétienne ?

A ce dernier rappel de l'alliance séculaire, les rois n'avaient répondu qu'en dépouillant ou laissant dépouiller le Pape de son royaume. Dix ans, la Papauté attendit un repentir des rois. Léon XIII pensa que, libérée de ses engagements humains par cette ingratitude, n'ayant plus à défendre le pacte que les rois eux-mêmes ont déchiré et qui, d'ailleurs, ne correspond plus aux besoins nouveaux de l'Église ni à l'état présent du monde occidental, il ne lui reste plus à considérer que l'intérêt spirituel du christianisme et les commodités temporelles des chrétientés. Or, pour une politique nouvelle, la Révolution elle-même a donné au Pape forces et moyens. Avec la déchéance des rois, s'il est une conséquence de la Révolution qui maintenant éclate à tous les yeux, c'est la place éminente, inconnue jusqu'ici, que les peuples assurent à la Papauté dans leurs Églises, dans leurs États et dans leurs sociétés de l'Occident.

Sous l'ancien régime, les Églises des royaumes reconnaissaient sans doute l'obédience de Rome et recevaient les ordres de la Papauté. Mais entre elles et le Pape, partout les rois interposaient leur autorité d'évêques-laïcs. A force de vivre dans l'alliance de Rome, la royauté avait acquis aux yeux de

tous un caractère religieux. Dans l'estime des clercs eux-mêmes, l'huile du sacre conférait aux rois une ordination semi-pontificale. Non seulement leur personne en devenait sacrée; mais leur gouvernement y puisait une apparence de droit à contrôler les choses divines, à gérer tout au moins les affaires religieuses. Les clercs en théorie restaient toujours les membres de l'Église et les fils de la Papauté; ils devenaient dans la pratique journalière les fonctionnaires de l'État et les serviteurs du roi. Par tous les liens de l'affection, du respect, de la crainte et de l'intérêt, le prince tenait en sa main le clergé, tout le clergé de son royaume, aussi bien les prêtres et évêques dans le siècle que les moines et réguliers dans les congrégations et couvents. Aux uns et aux autres, le roi dispensait presque souverainement le pouvoir et la richesse, les évêchés et les bénéfices, la crosse et même la barrette, les canonicats et les abbayes. Un seul ordre religieux, rompant cette obéissance de tous, osait tenir tête à l'usurpation spirituelle des rois : les Jésuites proclamaient leur absolu dévouement à la seule Papauté. Les rois n'avaient pu souffrir ces derniers champions de l'indépendance religieuse. A la veille de la Révolution, ils étaient parvenus à les supprimer dans leurs royaumes et à les faire supprimer jusque dans l'Église, par les décrets de la Papauté elle-même.

Et non contents d'exercer en pratique ce pouvoir religieux, les rois avaient eu l'audace de l'ériger en doctrine par la bouche de leurs théologiens. En France, ils parlaient non seulement des « libertés, franchises et coutumes », mais encore des « maximes » de leur église gallicane. L'Assemblée de leur clergé proclamait en 1682 l'indépendance temporelle des couronnes envers le Saint-Siège et, tout à la fois, l'infériorité du Saint-Siège envers les conciles. Ainsi la royauté d'ancien régime avait grandi son pouvoir par une diminution constante de la Papauté, et l'État de droit divin consolidait son absolutisme aux dépens même de l'Église, dont il tirait pourtant sa légitimité.

Que l'on compare les choses d'aujourd'hui! qu'on mesure la place du Saint-Siège dans notre christianisme occidental! Fidèles, clergés, ordres religieux, tout obéit au premier signe du Pape. Vers Rome, et vers Rome seule, toutes les chré-

tientés catholiques tournent leurs protestations de respect et d'inaltérable dévouement, leurs marques de ponctuelle obéissance, — et leurs offrandes. De Rome, et de Rome seule, les confréries, ordres et congrégations multipliés acceptent la consigne et la direction. En enlevant au clergé séculier son roi-évêque national, au clergé régulier ses biens nationaux, la Révolution a coupé les liens de dépendance dont l'ancien régime enserrait l'Église pour le service de la nation. Séculiers ou réguliers, tous les clercs aujourd'hui ne veulent plus relever que de Rome. Le clergé entier est désormais dans la main du Pape une milice aussi fidèle, aussi disciplinée, aussi dégagée de toute autre obéissance, que les seuls Jésuites dans l'Église d'autrefois.

Formés par ce clergé nouveau, les fidèles ont aussi tourné vers le Saint-Siège le loyalisme religieux qu'ils tournaient jadis vers le roi. Sur toutes les terres de la Révolution, on voit germer des partis catholiques qui, de l'obéissance à Rome, font le premier de leurs devoirs. Quel symptôme que le seul accouplement et la dispersion dans l'Occident de ces deux mots « parti catholique », dont les théologiens ni les évêques ni les dévots du XVII[e] siècle n'eussent jamais osé faire un public usage ! Dans l'État, jadis, les sujets, même divisés par les querelles du moment, ne formaient autour du roi qu'un parti. En dehors de cet unique parti, toute coalition s'appelait conspiration ou cabale. Aujourd'hui, la Révolution a gardé sous son drapeau la moitié des citoyens ; mais l'autre moitié blasonne d'emblèmes catholiques les couleurs nationales. Miraculeux effet de l'affranchissement révolutionnaire ! L'Église, jadis absorbée dans l'État monarchique et dont l'ancien régime faisait son instrument et sa chose, reçoit dans l'État de nouveau régime une influence omniprésente : c'est parfois des affaires chrétiennes, des partis catholiques, des avis du Saint-Siège, que dépend aujourd'hui le sort des gouvernements.

Et que l'on compare à la société laïque d'autrefois la société issue de la Révolution. A la fin du XVIII[e] siècle, quelle place sociale pouvaient tenir l'Église et la religion entre une aristocratie incrédule et une bourgeoisie frondeuse ou sceptique ? L'irréligion chez les grands, l'ignorance chez les petits, l'ironie voltairienne ou l'orgueil janséniste dans la classe

moyenne ne laissaient dans les pensées du XVIIIe siècle qu'une place dérisoire aux soumissions vraiment chrétiennes. Aujourd'hui, c'est la Révolution même qui se charge de ramener l'une après l'autre toutes les classes et toutes les castes vers l'obéissance temporelle aussi bien que vers l'obédience spirituelle du vicaire de Dieu. Chaque nouvel ébranlement révolutionnaire jette des convertis dans les bras de l'Église.

La catastrophe de 1793 eut pour premier effet de détruire cette noblesse irréligieuse qui, protectrice et disciple des philosophes, paradait de son impiété. De l'émigration, ce qui restait de cette noblesse rentra converti : Chateaubriand en rapporta le *Génie du Christianisme;* le comte d'Artois, petit-fils de Louis XV, en revint ce Charles X plus obstiné que les clercs eux-mêmes au service de la Congrégation. Parmi les aristocrates d'aujourd'hui, l'irréligion, passée de mode, fait place à une méticuleuse dévotion. L'abbé n'est plus le complaisant, le parasite et presque le bouffon de la noblesse débauchée ; il est le précepteur de l'enfance, l'homme d'affaires et le conseiller de l'âge mûr.

Après la secousse de 1848, ce fut le tour de la bourgeoisie. Voltairienne jusque-là ou janséniste ou gallicane, elle aperçut alors l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds. En 1826, elle applaudissait encore aux paroles d'un Montlosier : « Vous voulez inspirer en France du respect pour les prêtres? Au nom de Dieu, ne les mettez ni dans le monde ni dans les affaires... Les prêtres sont des vases saints ; les employer aux usages du monde c'est les profaner. » Depuis 1848, la bourgeoisie, comme la noblesse, appelle l'Église dans son monde et dans ses affaires. Ce qu'est l'abbé pour les fils de l'aristocratie, le collège catholique le devient pour les enfants de la classe moyenne. C'est M. de Falloux, ce n'est plus M. de Montlosier que la bourgeoisie écoute : le mot *ultramontain* a cessé de lui paraître une injure ou même une critique, car, vainement, en deçà des monts, elle chercherait le guide et la lumière qu'elle s'est habituée à trouver au delà.

Léon XIII pensait que maintenant le tour du peuple est venu. Sous les bannières de Notre-Dame-de-l'Usine, il voyait les députations ouvrières accourir vers Rome en longs pèlerinages. Dans tout l'Occident, il concluait que la démocratie

chrétienne ne prend la conscience de ses droits que pour revenir à la notion de ses devoirs. A mesure que, s'éloignant du passé, les peuples parviennent à l'affranchissement véritable, ils aperçoivent plus clairement — disait-il — que la liberté peut être un moyen, mais qu'elle n'est pas le but. Il n'est bon d'être libre que pour chercher avec plus d'ardeur le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Or, quel bonheur est possible sans la sécurité physique et morale, sans la tranquillité de la rue et de la conscience, sans la certitude du jour et du lendemain? La Révolution elle-même a dû comprendre cet irrésistible besoin. Aujourd'hui, elle se met en quête pour offrir aux peuples le bonheur. Désertant la cause de l'individualisme et de la liberté, elle n'aperçoit d'avenir que dans l'autorité et dans la foi. Libérale jadis, elle se fait socialiste aujourd'hui. Négatrice ou sceptique, elle se fait dogmatique et religieuse à sa manière. Car n'est-ce point une foi, dont la science ni le raisonnement ne sauraient prouver la valeur, et n'est-ce point une manière de religion nouvelle, que ces affirmations sur le devoir social, et ce culte de la société humaine, et ces prophéties d'un avenir de miel et de lait, et ces commandements de subordonner, bon gré mal gré, même par la force, les instincts de chacun au profit de tous? Et n'est-ce pas, mieux encore, la vertu chrétienne par excellence, la charité que, sous le nom de solidarité, la Révolution croit aujourd'hui nécessaire de rétablir à la base de sa politique? Mais quelle sanction assurée, inévitable, éternelle, pense-t-elle dresser au terme de cette morale? Et quelle autorité universelle, irrécusable, infaillible, peut-elle invoquer à la source de cette foi? Elle ordonne aux peuples de renier la loi et les prophètes de Dieu, et elle voudrait leur imposer sa propre foi et ses prophètes illusoires! Entre ces deux croyances, les peuples trouveront plus commode, plus sûr et plus avantageux de choisir la source divine et la sanction, châtiment ou récompense, non des hommes, mais de Dieu.

Les terres classiques de la démocratie, la Suisse et les Flandres, ont montré le chemin. Dès 1841, Lucerne demandait à Grégoire XVI de revoir et d'approuver sa constitution populaire. La Belgique, dès son affranchissement, devint comme un domaine de l'Église. Dès 1832, supprimant l'union des

deux glaives, les catholiques belges exposèrent par la bouche de Nothomb les principes d'une société nouvelle où « deux mondes en présence, le monde civil et le monde religieux, coexistent sans se confondre..., où la loi civile et la loi religieuse sont distinctes..., où il n'y a pas plus de rapport entre l'État et la religion qu'entre l'État et la géométrie ». Ces principes peuvent-ils en quoi que ce soit gêner l'exercice de la religion ou même restreindre l'influence de l'Église? Tout au contraire, pensait Léon XIII : du jour où l'État n'a plus de rapport avec la géométrie, celle-ci peut vivre indépendante de l'État et de ses formes variables, mais l'État ne saurait exister que sous la règle immuable de cette science infaillible. Ainsi pour la religion, géométrie des mœurs et de la foi. En Belgique, l'État ne conserve aucun pouvoir sur le clergé; l'Église dispose librement de sa propre organisation et de sa vie; institués par le Pape sans intervention du gouvernement, les évêques recrutent, choisissent et dirigent les curés et desservants, sans autre règle que les lois canoniques et décrets du Saint-Siège. Mais l'État peut-il se soustraire au pouvoir de l'Église? Depuis un demi-siècle, chaque année a marqué le progrès ininterrompu du pouvoir ecclésiastique dans la vie civile, politique et sociale de l'État belge. La Belgique a réalisé la transformation complète du régime des deux glaives. L'autorité spirituelle y domine toutes les affaires de la communauté. Concentrée dans les mains du Pape, cette autorité fait que parfois, l'État belge, en lutte contre ses propres évêques, implore une intervention du Pape pour rétablir la paix civile.

Léon XIII, internonce à Bruxelles au début de sa carrière, avait sur place et de ses mains travaillé à la fondation de cette liberté catholique. Mieux que personne, il avait pu voir combien la doctrine des deux glaives, l'union du trône et de l'autel, était désormais inutile à la suprématie du Saint-Siège ou au bonheur temporel des chrétientés. Les peuples aujourd'hui ne veulent plus tolérer l'absolutisme des rois : ils ont renversé l'ordre humain, avec lequel la Papauté pactisait depuis des siècles. Qu'importent ces changements humains aux desseins immuables de Dieu et aux destinées éternelles de l'Église? Les peuples souverains ne feront que poursuivre l'œuvre des souverains royaux.

En son aveuglement, écrivait Léon XIII, la Révolution feint de croire que « les États se peuvent constituer sans tenir compte de Dieu et de l'ordre établi par lui ». Elle proclame que « l'autorité publique tire son principe, sa majesté, sa force, son droit de commander, non de Dieu, mais de la multitude du peuple ». Avec cette souveraineté du nombre, cet *imperium* populaire, *imperium populare*, elle ne fait que reprendre les audaces de certains rois qui proclamaient aussi l'absolue souveraineté de la force, de l'*imperium* royal, *imperium regale*, et voulaient gouverner sans tenir compte des volontés de Dieu et de son vicaire. Mais tous ces rois révoltés, l'un après l'autre, durent venir à Canossa ; tous les peuples révolutionnaires à leur tour n'auront pas à faire le même voyage : c'est que la Papauté, en son indulgence paternelle, s'avance à leur rencontre et fait la moitié de la route. Ces peuples sentent déjà, et de jour en jour sentiront davantage, que « refuser de reconnaître en Dieu la source du droit de commander, c'est ôter au pouvoir politique sa splendeur et lui couper les nerfs ; dire que ce pouvoir dépend de la seule volonté du peuple, c'est d'abord commettre une erreur, ensuite c'est établir la souveraineté sur un fondement fragile[1] ». Toute autorité vient de Dieu. Les expressions, formes et instruments humains de l'autorité peuvent changer au cours des âges. Mais la source en reste toujours la même. Dieu concédait autrefois le pouvoir temporel aux rois : il établissait et supportait l'*imperium* royal. Il semble qu'aujourd'hui il veuille transmettre le pouvoir aux peuples et que l'*imperium* populaire soit l'instrument nouveau de ses derniers desseins. Ainsi, jadis, dans le domaine spirituel, il substitua sa Loi Nouvelle à son Ancienne Loi, et son alliance avec l'Église universelle à l'alliance qu'antérieurement il avait conclue avec la seule famille de Jacob. Mais, souveraineté d'un seul ou souveraineté du nombre, en Dieu seul, l'une et l'autre doivent reconnaître leur origine. De Dieu seul, elles tirent leur légitimité. En la seule alliance du vicaire de Dieu, elles trouvent quelques chances de durée et de repos. Le Pape doit rester l'allié fidèle des trônes, de tous les trônes catholiques, hérétiques ou ortho-

1. Toutes ces citations sont empruntées aux Encycliques de Léon XIII.

doxe, que la volonté du Seigneur a conservés dans le monde chrétien ; mais il doit devenir aussi le guide affectueux et indulgent des peuples que la volonté divine a décidé d'affranchir.

On sait comment Léon XIII exposa les principes de cette politique nouvelle. Si par son encyclique *Libertas* (1888) il condamnait « l'esprit » de la liberté moderne, il n'en condamnait pas l'existence. Le meurtre d'Alexandre II lui donnait l'occasion de rappeler aux rois l'instabilité de leurs trônes, et aux peuples l'instabilité de toute autorité temporelle vivant en état de guerre ou d'indifférence à l'égard de la Papauté. Il écartait des Chevaliers du Travail américains la condamnation que des évêques du Canada avaient prononcée contre eux. A Rome même, il soutenait de ses cadeaux et de ses subsides la Société démocratique des artisans et ouvriers, *Società artistica operaia*. Il publiait enfin cette encyclique *Rerum novarum*, où le socialisme chrétien pourrait trouver désormais le fondement doctrinal de sa politique. La Papauté reprenait à l'égard des humbles et des pauvres le langage et l'attitude du Christ. Elle réclamait pour eux la charité et la justice. Elle liait son propre sort à celui des opprimés. Elle renouvelait avec la démocratie l'alliance qui si longtemps l'avait unie aux royautés, et, pour accompagner la proclamation de cette alliance, la musique des Pères Blancs entonnait la *Marseillaise*.

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1903

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT



